

FILS DU DIABL

PAUL FÉVAL

ŒUVRES CHOISIES

LES NUITS DE PARIS

STÈRES

LA FORÊT DE RENNES

TRIBU SECRE

ONTAINE AUX PERLES

LE FILS
DU DIABLE

III

Paris — Société d'Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.).



F. Philippoteaux del — Imp. Dupin, Faubg St Jacques, 35. — Nargeot sc.

CENT TRENTE MILLE FRANCS

LE [illegible]

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL

LE FILS DU DIABLE

NOUVELLE ÉDITION

TOME TROISIEME



PARIS
LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48
Près le Luxembourg

LE

FILS DU DIABLE

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

(SUITE.)

CHAPITRE IV.

CENT TRENTE MILLE FRANCS.

Araby parvint enfin à se raffermir sur ses jarrets et put traverser la petite antichambre, afin de clore la porte extérieure de sa boutique.

— Entrez! dit-il à Rodach, en revenant vers son bureau.

Rodach passa le premier. Il se trouva dans une pièce très-obscure et de médiocre étendue, ayant pour tous meubles un fauteuil usé, une table boiteuse et un petit poêle de fonte où il n'y avait nulle trace de feu, malgré le froid intense. Cette chambre, dans la mesure de ses proportions exiguës, rappelait un peu le magasin de Mosès Geld, le prêteur sur gages de la Judengasse, à Francfort-sur-le-Mein. Ici, comme là, c'était la laideur nue des murailles, où l'araignée tendait en paix sa toile flasque et poudreuse; c'était le plafond jaune et crevassé, le sol couvert d'une épaisse couche de poussière. Le long des quatre murs, des dépouilles pendaient comme au vestiaire funèbre de la Morgue; çà et là, dans les

coins et derrière le poêle, des objets qu'il faudrait un volume pour décrire et nombrer, formaient de véritables monceaux : c'étaient, en général, des débris informes, des haillons sans nulle valeur.

A gauche de la petite porte, un des monceaux s'élevait beaucoup plus haut que les autres ; il tenait l'angle de la pièce et représentait, pour le moins, un plein fourgon de chiffons. Et encore n'était-ce point là le vrai magasin du bonhomme Araby, qui avait un autre trou sur le derrière.

Araby, au lieu de se rasseoir dans son fauteuil, l'offrit au baron d'un air humble, et s'appuya contre le petit poêle de fonte.

— Je suis un pauvre vieillard, dit-il avec hésitation et les yeux cloués à la terre ; Dieu ne m'a point laissé l'intelligence forte de mon âge mur... Hâtez-vous de me dire qui vous êtes et ce que vous me voulez, car ma tête se perd et j'ai des pensées qui ressemblent au délire...

— Vous croyez revoir, n'est-ce pas, murmura le baron dont le regard tombait sévère et fixe sur le visage décomposé de l'usurier, vous croyez revoir l'homme qui ne devait plus revenir ?...

— C'est vrai, balbutia le vieillard, trop accablé pour dissimuler.

— Ceux qu'on a tués restent dans le cercueil, poursuivit Rodach. Vous avez peur... la tache du sang redevient rouge au fond de votre conscience !

— C'est donc bien vous !... prononça l'usurier, d'une voix qu'on n'entendait presque plus.

Une nuance de pitié méprisante parut dans les yeux de Rodach.

— Je ne suis pas venu ici pour subir vos questions, meinherr Mosès. reprit-il ; mais j'ai besoin de cent trente mille francs.

A ce nom de Mosès, les rides d'Araby s'étaient creusées d'avantage ; mais ces mots : « cent trente mille francs, » parurent lui porter un coup en sens contraire et réveiller brusquement sa raison, plongée en une sorte de sommeil. Il releva ses paupières à demi et glissa vers le baron une œillade cauteleuse.

— Il y a vingt ans de cela ! pensa-t-il ; et cet homme est jeune encore... l'âge me rend fou !... Seigneur ! Seigneur ! comme il lui ressemble pourtant !... mais c'est la nuit toujours que les morts reviennent ; et il fait jour !

— Je suis pressé, dit Rodach.

Araby fit un geste comme pour réclamer patience.

On eût pu voir sa physionomie se transformer peu à peu; l'effroi superstitieux y faisait place à l'avarice inquiète et à l'astuce rappelée.

Cent trente mille francs!... ce chiffre formidable sonnait à son oreille comme l'éclat d'une trompette, et l'eût éveillé de son agonie.

Il redevenait lui-même; il sentait renaître en lui la passion de débattre, de marchander, de tromper.

Ses petits yeux gris brillaient, et roulaient comme autrefois derrière les poils recourbés de ses sourcils.

— On n'ouvre pas cette porte-là tous les jours, dit-il avec une intention de flatterie; et bien peu de gens peuvent se vanter de s'être assis à la place que vous occupez maintenant, mon bon Monsieur... S'il y avait quelque chose dans cette pauvre demeure, je vous offrirais le pain et le vin pour vous montrer encore plus de respect... Mais les temps sont difficiles, Dieu le sait! L'argent se cache, et ce n'est pas avec mon malheureux métier qu'on peut se donner les aises de la vie.

— Je vous tiens quitte à ce sujet, meinherr Mosès, répliqua Rodach; c'est de l'argent qu'il me faut.

Araby essaya de sourire.

— De l'argent! répéta-t-il, à quoi bon railler un pauvre vieillard?... regardez autour de vous, mon bon Monsieur... ce que vous voyez, c'est toute ma fortune!

Rodach éleva entre ses doigts la traite que le bonhomme Araby n'avait pas cessé de suivre d'un regard sournois.

— Alors, dit-il, vous ne pouvez pas m'escompter cela?

L'usurier joignit ses mains, dont les doigts s'emboîtèrent avec un bruit de parchemin froissé.

— Seigneur! Seigneur! murmura-t-il, on vendrait tout ici pour trouver la centième partie de cette somme!

Le baron reprit son portefeuille, et l'ouvrit.

— Attendez! attendez! poursuivit le vieillard; c'est une riche maison que Geldberg, Reinhold et compagnie... une maison comme on n'en voit peu, mon bon Monsieur... ai-je rêvé, ou m'avez-vous bien dit que la traite était protestée?

Il n'y avait plus entre eux de cloison qui pût faciliter un tour de passe-

passe; Rodach tendit le papier, dont le vieillard s'empara précipitamment.

Ce dernier fixa sur son nez ses lunettes larges et rondes : il palpa l'effet, le retourna, le sentit pour ainsi dire et mit à l'examiner dans tous les sens une minutieuse lenteur.

— Et Geldberg a laissé protester cela ! murmura-t-il avec un gros soupir; la maison de Geldberg !... la grande maison de Geldberg !

Il s'interrompit; sa tête se pencha.

— De mon temps, poursuivit-il en se parlant à lui-même, c'était ce Zachœus Nesmer qui était notre débiteur !... Ils l'ont voulu, les enfants ingrats !...

— Eh bien ?... dit Rodach.

L'usurier fit un pas vers lui, tenant toujours la traite à la main

— C'est impossible ! grommela-t-il entre ses dents; cent trente mille francs !... qu'est-ce que cette bagatelle pour la caisse de Geldberg ! Il y a là-dessous quelque chose, et vous ne me dites pas tout, Monsieur !...

— Il y a, répondit Rodach, opposant toujours son calme imperturbable à la croissante agitation du prêteur, il y a que la caisse est vide... et qu'avec ce chiffon je puis mettre la maison en faillite.

— Seigneur ! Seigneur ! balbutia le vieillard; tant de richesses amassées !... une fortune qui m'avait coûté si cher !... Oh ! mes enfants ! mes enfants !...

— En cette circonstance, reprit le baron, dont la voix semblait plus tranquille à mesure que celle du vieillard tremblait davantage, j'ai dû réfléchir... la justice est lente... j'ai pensé qu'en m'adressant à l'ancien chef de la maison Geldberg...

Araby frissonna de la tête aux pieds, et tâcha, par un mouvement instinctif, de cacher sa figure derrière sa grande visière.

— J'ai mal entendu, balbutia-t-il; mon bon Monsieur, je ne vous comprends pas... que parlez-vous du chef de la maison de Geldberg ?

Rodach se leva; Araby aurait voulu fuir, mais ses jambes étaient de plomb. Quand il sentit le doigt de Rodach peser sur son épaule, il faillit perdre l'équilibre et tomber à la renverse sur le sol.

— Vous êtes monsieur de Geldberg ? reprit Rodach.

— Non, non, non! murmura le vieillard. Par le nom trois fois saint du Dieu vivant...

— Ne blasphêmez pas

— Je jure!...

— Regardez-moi.

L'usurier ne voulait point obéir.

— Je suis Araby, disait-il avec détresse, je suis le pauvre Araby... demandez aux gens du Temple!...

— Regardez-moi, répéta Rodach d'une voix sévère.

Araby releva enfin ses yeux qui clignotaient éblouis.

— Et voyez, reprit le baron, sans perdre sa froideur impassible, si j'ai pu vous oublier!

Le vieillard se couvrit le visage de ses mains et tomba sur ses deux genoux.

Sa frayeur superstitieuse le reprenait plus terriblement. C'était un fantôme qu'il avait devant lui, le fantôme d'un homme assassiné!

— Comte Ulrich, balbutia-t-il en rampant aux pieds du baron, ayez pitié!... c'était pour eux, c'était pour mes enfants!... Dieu seul sait comme je les aimais!...

Il resta durant deux ou trois secondes la face contre terre. Rodach gardait le silence.

— Et pour votre amour, dit-il enfin, cédant sans y songer à une sorte de pitié amère, ils vous ont chassé, pauvre vieillard!

— Non, oh! non, s'écria l'usurier en se relevant à demi; ce sont de bons enfants, de bons enfants qui m'aiment... Tous les soirs, ils se rassemblent autour de moi... Et comme je suis heureux!... Abel, mon fils, est plus fier qu'un gentilhomme... Esther est la veuve d'un comte chrétien...Sara, enfin, mon ange, mon beau trésor! Sara, la perle de ma maison, suffirait toute seule à me rendre le plus heureux des pères!

Le sourcil de Rodach se fronça; un mot cruel vint jusque sur sa lèvre: mais il eut pitié encore, et le mot ne fut point prononcé.

— Que m'importe tout cela! dit-il brusquement; une dernière fois, voulez-vous escompter cette traite?

— Je le voudrais, répondit le vieillard, perdant encore ses terreurs pour

revenir à sa nature d'usurier, mon bon Monsieur, n'eussé-je que cette somme, je vous la donnerais... mais je n'ai rien... rien au monde... je leur ai tout laissé !

— Est-ce votre dernier mot ? demanda Rodach.

Le regard d'Araby fit le tour de la chambre.

— Voulez-vous que je vende tout cela ? s'écria-t-il en montrant les loques amoncelées : voulez-vous ?...

— Je veux cent trente mille francs.

L'usurier se tordit les mains et répéta en gémissant :

— Seigneur ! Seigneur !

Rodach se dirigea vers la porte.

Araby le suivit avec des sanglots et des cris de détresse ; il le saisit par son manteau, et se traîna, brisé, à ses genoux.

Il priait, il pleurait, vous eussiez eu scrupule de soupçonner la douleur de ce père qui implorait en faveur de ses enfants !

C'étaient des accents si vrais, des paroles si passionnées ! Il les aimait ; sa vie était à eux, sa vie, son sang, son âme ! Et comment croire qu'il pût hésiter à sacrifier pour eux son or ?...

Oh ! il était pauvre ! Il ne pouvait pas !...

Ce fut une scène étrange. Rodach hésita plusieurs fois, sur le point de se laisser prendre à l'éloquence de cet amour de père.

Mais, parmi ces élans de passion, l'usurier perçait tout à coup ; Rodach, refroidi, se roidissait ; il voyait clair au travers de cette comédie. L'avare se perdait lui-même à vouloir jouer trop bien sa partie.

Que d'efforts ! Las de supplier et jugeant le cœur d'autrui à sa mesure, il se réfugiait dans la tromperie. C'était son centre. Vous l'eussiez vu fuir, se dérober comme Protée sous l'étreinte patiente de son adversaire, et, vaincu dix fois, chercher encore, avec une astuce enfantine, à faire prendre le change.

A tout cela, Rodach n'opposait que froideur et silence ; il laissait le vieillard s'épuiser en efforts infructueux, en protestations tôt démenties, en feintes, en promesses, en prières et même en menaces.

Car la raison du pauvre Araby fléchissait et chancelait tout aussi bien que son corps. La pensée de se dépouiller, jointe au choc moral qu'il avait

ressenti à la vue du baron, mettait par trop de trouble dans son intelligence usée; il se laissait aller tantôt à des frayeurs folles, tantôt à de puériles colères. Puis il s'agenouillait, dompté, repentant, la prière à la bouche.

Cela dura dix minutes, pendant lesquelles la petite Galifarde, l'oreille collée à la porte du magasin, écoutait, stupéfaite, et cherchait à comprendre.

Enfin, Rodach se dégagea des étreintes suppliantes du juif et gagna la porte d'un pas délibéré.

Araby se traîna sur ses genoux jusqu'au moment où la main du baron toucha la clef. Alors il se releva d'un bond sur ses jambes soudain raffermies.

— Maudit sois-tu ! s'écria-t-il en grinçant des dents, toi qui viens m'arracher le cœur !...

La clef tourna dans la serrure. Araby s'élança.

— Ecoute, reprit-il essoufflé, je veux bien te payer... je chercherai... je tâcherai... Attends jusqu'à demain...

Rodach fit un signe de tête négatif.

— Jusqu'à ce soir, poursuivit l'usurier.

Nouveau refus.

— Attends une heure !..

— Pas une minute, répondit Rodach d'un ton ferme ; j'ai trop attendu, et si je sors d'ici les mains vides !..

Il n'eut pas besoin d'achever, le juif avait compris. Sa casquette de peau gisait à terre ; on voyait son crâne chauve luire comme de l'ivoire jauni. Ses dents s'entrechoquaient ; la sueur coulait dans ses rides ; sous ses sourcils blancs et touffus, ses yeux brûlaient d'un feu sombre ; toute sa figure exprimait la rage contenue et poignante.

— Reste, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, reste !... tu es le plus fort !... Oh ! si mon bras pouvait tenir une arme !... Depuis que j'existe, je n'ai jamais touché une épée... mais toi ! toi qui viens me tuer, je te frapperais !

Il montra le poing à Rodach avec une véritable folie, puis il se tourna vers ce coin de la chambre où les débris amoncelés atteignaient presque le plafond.

Rodach le suivait d'un regard curieux.

La petite Galifarde écoutait toujours. Depuis qu'elle était au service d'Araby, jamais homme n'avait franchi le seuil de son sanctuaire.

L'usurier s'arrêta un instant devant le monceau poudreux. Il jeta un coup d'œil oblique vers le baron, puis il écarta les débris un à un.

Il y allait lentement et bien à contre-cœur.

Quand il eut enlevé par douzaines les pantalons déchirés, les bottes moisies, les habits hors d'usage, on vit apparaître sous les derniers lambeaux, la corniche noire d'une grande caisse de fer.

Il s'arrêta; sa poitrine oppressée lui refusait le souffle.

— Allons! dit Rodach.

Araby lui jeta un regard de sang.

— Puisses-tu mourir désespéré! murmura-t-il en passant sa main sous les revers pelés de sa houppelande.

Il tira de son sein une clef qu'il introduisit dans la serrure de la caisse de fer. Celle-ci s'ouvrit avec un grincement criard.

L'usurier saisit son cœur à deux mains; c'était pour lui comme le râle d'agonie de son ami le plus cher. Son âme était déchirée.

— Allons! dit encore Rodach.

— Oh! grinça l'usurier; si mes dents avaient du venin comme celle du serpent!... si mes ongles déchiraient comme ceux du tigre!...

Il plongea ses deux mains à la fois dans la caisse et en fouilla les vastes recoins durant quelques secondes; puis la porte de fer cria de nouveau sur ses gonds.

Araby revint vers son bureau, il avait un paquet sous le bras.

— Venez, dit-il à Rodach.

Ils se penchèrent tous deux sur la tablette, et l'usurier défit son paquet qui était composé de billets de banque.

Le compte fut long et difficile; plus d'une fois Araby ressaisit son trésor, comme s'il ne pouvait supporter l'idée de s'en séparer. Son souffle râlait, des larmes brûlantes se séchaient sous ses paupières dépouillées.

D'autres fois, changeant de tactique, il essayait de tromper et de soustraire çà et là un billet sur la somme totale.

Toute son intelligence se concentrait sur ce désir: voler un billet, ne fût-il que de cinq cents francs !

C'eût été une consolation.

Mais Rodach le surveillait de près, et déjouait aisément ces tentatives désespérées.

Lorsque le cent trentième chiffon fut étalé sur la table, Rodach mit la lettre de change dans les mains d'Araby, qui tomba épuisé sur son fauteuil.

— Quand je n'en aurai plus, dit-il; je reviendrai vous voir, meinherr Mosès...

Araby ne bougea pas sous cette menace. Rien ne pouvait plus l'atteindre.

C'était un triste et repoussant spectacle. Le vieillard suivait d'un œil éteint et amoureux ces chers billets qui représentaient tant de cruautés patientes, tant de spoliations impitoyables, tant de ruses, tant d'avarice, tant d'efforts ! Il y avait là le sang de plusieurs milliers de victimes.

Et ce trésor aimé si tendrement, ce trésor amassé sou à sou avec des délices si chères, il fallait y renoncer, ne plus le voir, ne plus compter ces papiers doux et dont le toucher donne aux nerfs des frémissements d'aise, ne plus les contempler durant de longues heures, dans l'extase de la solitude ! Jamais, hélas ! jamais !...

Le vieillard se sentait mourir.

— Va-t'en ! dit-il d'une voix épuisée, ne pouvant plus supporter les tortures de cette séparation.

Rodach obéit en silence. Au moment où il ouvrait la porte de l'antichambre, une bouffée de vent s'engouffra dans le bureau et poussa celle du magasin, découvrant ainsi la petite Galifarde aux écoutes.

Araby se souleva ; sa figure bouleversée prit une expression de joie méchante. Il allait se venger.

Le baron avait oublié la Galifarde; quand il l'aperçut attentive et agenouillée derrière la porte, il fit quelques pas en arrière.

— Mosès Geld, dit-il, tu aimes bien Sara, ta fille aînée, n'est-ce pas?

— Va-t'en ! va-t'en ! répéta le vieillard.

— Si tu l'aimes, reprit Rodach, sois humain envers cette pauvre enfant...

L'usurier ne comprit point; mais ces paroles lui donnèrent l'idée que Rodach voulait protéger la petite fille.

Il se força de sourire.

— Je suis bon, répondit-il d'un ton mielleux et paternel; ma petite Nono est bien heureuse avec moi... N'est-ce pas, ma petite Nono?

— Oui, répondit l'enfant qui tremblait.

Rodach, préoccupé d'intérêts bien graves, n'en demanda pas davantage; il sortit.

Dès qu'il fut dehors, Araby se dressa de tout son haut; il remit les verrous à la porte et appela du doigt la Galifarde.

Il souriait encore, mais ses dents grinçaient.

Nono vint vers lui, en pleurant d'avance.

Quand elle fut à portée, l'usurier la saisit aux cheveux et la renversa sur le carreau. La fureur achevait de le briser. Il se coucha de tout son long auprès d'elle.

Sa bouche écumait; ses membres étiques s'agitaient convulsivement.

La Galifarde fermait les yeux et retenait son souffle, fascinée par l'épouvante. Si Araby avait eu la force, il l'aurait tuée.

Mais la force lui manquait. Il ne put qu'enfoncer ses doigts crochus dans la chair de l'enfant, qui, pauvre martyre, n'opposait aucune résistance.

Il tâchait; le sang coulait le long de sa main velue.

Il riait de rage impuissante. Il blasphêmait. Ses cris aigres et hideux étouffaient les plaintes faibles de sa victime.

Et il balbutiait, parmi sa fièvre insensée, ces paroles qui l'excitaient sans cesse et qui rendaient ses ongles plus aigus :

— Cent trente mille francs!... cent trente mille francs!...



CHAPITRE V.

LE CARREAU DU TEMPLE.

On n'entendait sur la place de la Rotonde ni le râle furieux d'Araby, ni la plainte de la petite Galifarde.

Si l'on eût entendu, personne ne se fût dérangé assurément. Le Temple est philosophe et laisse faire ; d'ailleurs le Code est précis à cet égard, et porte en argot choisi :

« Tout *dâb* a le droit de *donner du tabac* à son galifard (1). »

Et comme ces pauvres créatures ne sont pas des nègres, aucun poëte académique, aucun député païen, larmoyant et philanthrope, n'a encore pris la spécialité de pleurer sur leur sort.

Ce sont des Français et des citoyens, malgré leur jeune âge; n'ont-ils pas le droit magnifique de quitter le tyran qui les opprime et d'aller mourir de faim sur le trottoir?...

Ce matin, sur le Carreau, on n'avait pas vraiment le temps de s'occuper de bagatelles. Les affaires allaient supérieurement, et la langue du Temple, si riche en métaphores imprévues, manquait de formules pour exprimer la joie de chacun. On vendait, on achetait, on essayait, on marchandait. Le péristyle de la Rotonde, paré de ses plus belles loques, lut-

(1) Voir la deuxième partie, LA ROTONDE DU TEMPLE.

tait de vieux draps et de galons rougis avec les façades pavoisées du *Pou Volant* et de *la Forêt-Noire. Refaçonneurs*, *resuceurs*, *niolleurs* et *fafiotteurs* (1) attendaient la pratique de pied ferme. Il n'y avait pas jusqu'aux modestes *rebouiseurs*, ces plébéiens du commerce de savates, qui ne trouvassent à placer avantageusement leurs *bottins* au malodorant mastic.

Chacun de ces industriels, riche ou pauvre, était muni d'un collègue chargé de *battre comtois* (faire le compère) et de *lever* la pratique. Cette comédie est traditionnellement connue; mais on s'y laisse prendre encore, surtout quand le comtois est une *ménesse* à la langue bien pendue, qui manie comme il faut le *crachoir* (2).

Il faut aller au Temple par une de ces matinées de bonne vente pour avoir un échantillon de cette langue métaphorique et hardiment imagée, qui donne à l'éloquence des revendeurs un irrésistible entrain. On y trouve des figures si pittoresques et si vives, qu'on les regrette, en vérité, pour la langue de tout le monde. Écoutez un instant... Parmi des expressions ignobles dans leur bizarrerie, vous allez reconnaître de vigoureuses images, du comique et du terrible, de la peinture parlée, pour ainsi dire, et jusqu'à du gracieux!

Voulez-vous du terrible? Ce misérable, assassin de sang-froid, qui a retourné le couteau dans la plaie, a donné tout bonnement, au dire de cette râleuse qui passe, le *demi-tour-de-clef*; cet autre, qui a broyé la tête d'un camarade, n'a fait, en définitive, que lui *dévisser le coco.*

Voulez-vous de la comédie? Ce banqueroutier, qui s'est réfugié aux Batignolles (au Temple on ne va pas jusqu'en Belgique), *s'est déguisé en cerf*; ce brave homme, que sa femme trompe et qui n'ose pas se plaindre, *s'est collé le béguin.* Ce parasite qui dîne aux dépens d'autrui, *fait un voyage en Écosse*, où, comme chacun sait, l'hospitalité se donne et ne se vend jamais.

Ceci est éminemment littéraire.

Et que de fines observations dans certaines métaphores! La jalousie avide du marchand n'est-elle pas peinte au naturel dans cette expression :

(1) Voir la deuxième partie, LA ROTONDE DU TEMPLE.
(2) Une femme qui parle bien.

tirer le rideau, qui veut dire monter la garde autour d'un chaland et l'empêcher d'entrer chez le voisin. Cette autre ne vous dit-elle pas en trois mots l'allégresse folle du trafiquant qui gagne cent pour cent tout d'un coup : *faire la culbute*, ou bien encore : *sauter par la fenêtre*. C'est du délire; on dirait un joueur de loterie qui vient de tomber sur le gros lot.

Il faut s'arrêter; on n'en finirait pas, si on voulait tout dire. Un philologue de bien grand mérite a imprimé cette phrase : « L'argot du Temple est un français perfectionné. »

Parmi la foule babillarde, disputeuse et âpre à la besogne, Jean Regnault se glissait silencieux et morne. Un cercle bleuâtre était autour de ses yeux; son pas restait chancelant et lourd, comme s'il eût été ivre encore.

Il s'était réveillé vers le point du jour, au pied de l'escalier de sa mère, dans la petite cour commune à Hans Dorn et aux Regnault. L'ivresse l'avait jeté là, sur le pavé, au sortir de son entretien avec Johann.

Quand les premiers rayons du jour vinrent frapper son visage, il se souleva la cervelle vide et le corps paralysé : le froid de la nuit avait gelé son sang dans ses veines.

En ce premier moment, l'instinct et l'habitude le poussèrent tout naturellement vers l'escalier de sa demeure; mais ses jambes roidies avaient à peine franchi deux ou trois marches, qu'une répugnance, vague encore, l'arrêta tout à coup.

Son cœur se serra; quelque chose lui dit qu'il ne pouvait point rentrer chez sa mère.

Il redescendit l'escalier et gagna la place de la Rotonde, où pas un être humain ne se montrait. Des souvenirs confus se pressaient au seuil de sa mémoire; sa tête, pesante, brûlait; il ressentait cet accablant malaise que laisse après soi la première orgie.

Longtemps il erra sans but par les rues solitaires; au lieu de rappeler à lui les événements de la soirée précédente, il retenait de toute sa force le voile qui était sur son intelligence : il avait peur de savoir; il ne voulait point se souvenir.

Mais la mémoire est comme la conscience, elle parle indépendamment

de la volonté. Au bout d'une heure, le joueur d'orgue fut obligé de s'asseoir sur une borne, parce que ses jambes défaillaient.

Une voix venait de s'élever au dedans de lui; son malheur était devant ses yeux : il n'y avait plus moyen de s'aveugler et de repousser obstinément la lumière.

C'était comme un livre dont les pages se déroulaient une à une. Jean demandait grâce; les pages tournaient...

Le vieille mère Regnault, la prison, les cent vingt francs! Gertraud infidèle! tout cela revenait à la fois, et parmi ce chaos de navrantes pensées, une image railleuse se dessinait : Jean voyait une figure d'adolescent, belle, souriante, sereine, encadrée dans les boucles brillantes d'une chevelure prodigue.

Et son cœur bondissait de colère; car cet adolescent, à la blonde chevelure de femme, était pour lui comme le démon du malheur!

Il avait vu cette bouche fraîche et rose s'appuyer, frémissante, sur la main de Gertraud; il avait vu ce grand œil bleu luire joyeusement à l'heure fatale où le sort lui enlevait la rançon de sa vieille mère!

C'était cette main blanche et efféminée qui lui avait arraché son trésor, le salut de sa famille, écrasée sous la misère!

Oh! Jean se souvenait maintenant! les moindres détails revenaient lumineux à son esprit. Il avait l'âme brisée. Et il s'étonnait de n'avoir pas noué ses deux mains autour du cou de cet enfant qui le faisait si misérable!

A mesure qu'il éclairait sa mémoire, il voulait savoir davantage et ne rien oublier; mais par un effet bizarre qui suit par fois l'ivresse complète, ses souvenirs s'arrêtaient brusquement à l'heure où il avait perdu connaissance dans le cabaret des *Quatre Fils Aymon*. Il cherchait, il ne trouvait rien. Parfois, une lueur fugitive le mettait pour un instant sur la voie, mais la lueur s'éteignait pour faire place à des ténèbres plus profondes.

Il savait seulement d'une façon vague, et sans pouvoir se l'expliquer, qu'un homme lui avait proposé de sauver sa vieille mère.

Qui était cet homme, et quel était ce moyen? Jean avait beau faire; à cette question point de réponse.

Las de se creuser la tête en vain, il tourna de force son esprit vers d'autres pensées; l'idée lui vint de se vendre comme soldat. Mais ce n'était pas la première fois; il s'était informé déjà : la prime était trop faible...

Que faire? Engager son bien de plusieurs années chez le prêteur Araby? Il y avait bien peu d'espoir que le vieillard, soupçonneux et défiant, pût accepter une transaction pareille; mais quand tout manque à la fois, la plus faible chance semble une planche de salut; Jean voulut essayer; il quitta sa borne et se dirigea vers le marché du Temple. Araby venait de fermer sa porte pour mettre son entrevue avec le baron de Rodach à l'abri de toute oreille curieuse.

Jean demeura comme frappé de la foudre devant cette porte close; on eût dit que c'était une espérance certaine qui venait à lui manquer tout à coup.

Le malheur est fait ainsi.

Jean se prit à errer sous le péristyle. A chaque instant, quelque pauvre homme, quelque marchande indigente, venaient comme lui, leur gage sous le bras, affronter l'antre du prêteur, et tous se lamentaient, déplorant l'absence inattendue du bonhomme Araby, de cette impitoyable sangsue qui les épuisait sans vergogne.

L'usure n'est-elle pas chez nous l'unique providence de la misère?

Ils tournaient autour de l'échoppe; ils frappaient à la devanture; ils s'asseyaient consternés sur le seuil. L'absence d'Araby eût été, pour une bonne part des habitants du Temple, une réelle calamité.

Le bonhomme était pour ses clients ce que l'opium est aux Chinois, qui se tuent lentement à l'aide du narcotique chéri, mais qui meurent tout de suite, dès qu'on les en prive.

Jean s'était replongé dans sa rêverie sombre; il se promenait depuis la porte d'Araby jusqu'à la devanture des *Deux Lions*, où Fritz, debout et appuyé contre la muraille, cuvait sa première chopine d'eau-de-vie, en regardant la foule avec des yeux morts.

A quelques pas de là, Mâlou dit Bonnet-Vert, et Pitois dit Blaireau, entourés d'un cercle compacte, faisaient tranquillement leur vente. Les agents de police abondaient, mais les deux voleurs de pantalons avaient

sur la poitrine de larges plaques de marchands d'habits, auprès d'eux la grande duchesse et la petite Bouton-d'Or, qui, ayant quitté leurs costumes de bal pour des toilettes plus modestes, *battaient comtois* de tout leur cœur.

— Si c'est possible de voir un plus joli *montant* (pantalon) ! disait Bouton-d'Or avec enthousiasme. C'est *bath* (beau)... mais *bath* pour de bon !... ça ne se porte que sur les boulevards chics !

— J'en donne *deux croix* (12 francs), ajoutait la duchesse.

Blaireau retirait le pantalon d'un air indigné.

— Deux *croix* et deux *petits Philippes* avec, ma *fée* (fille), répliquait-il; pour une pièce comme ça, ce n'est pas trop de dix-huit *points* (francs).

Polyte regardait le pantalon d'un air triste.

— Le fait est qu'il est *batif* (gentil) tout de même ! murmurait-il avec convoitise; dommage que j'ai tout bu ?...

Batailleur arrivait en ce moment escorté de madame Huffé, sa suivante.

— Oh ! oh ! s'écria Bonnet-Vert, voici la fine des fines... une *arcassienne* (maligne), rompue, quoi !... Il n'y a pas à lui *jouer l'harnache* à celle-là ! Deux *croix* sèches, maman Batailleur, et un bouillon en deux verres (un demi-setier en deux canons), pour mouiller le marché !

Batailleur fit sonner le drap entre ses doigts.

— Allons, *dâbuge* (la mère), reprit Mâlou, achetez-moi ça pour faire plaisir au petit Polyte, qui est gentil comme tout !

— J'en donne une croix, dit Batailleur, qui ne songea point à se scandaliser.

— Deux croix ! riposta Mâlou.

— Je mets le petit Philippe...

— Allons ! un *point* de plus, et c'est fait !... Tenez, voilà l'ami Polyte qui me l'aurait acheté mieux que ça, mais...

— *Réguisé!* (gueux), répondit Bouton-d'Or avec un geste intraduisible; pas un radis, le pauvre mignon !...

Batailleur se tourna vers Polyte, qui faisait le moulinet avec sa canne pour se donner un maintien. Madame Huffé eut l'honneur de lui envoyer de loin une belle révérence.

Batailleur donna les dix francs, et on alla essayer le pantalon au beau milieu de la salle commune des *Deux Lions*.

Le Temple n'a ni faiblesses ni pruderies.

— En voilà un qui a de la chance! murmura Pitois en dépliant un autre pantalon; *faire le lézard* (rester oisif) toute la sainte journée, *becquiller* (manger), boire, être *rupin* (bien mis), pas mal *gambiller* (danser) le soir, dans la bonne société...

— Eh bien, moi, j'aimerais pas ça, si j'étais homme! interrompit gaillardement la petite Bouton-d'Or.

Le cercle entier haussa les épaules devant cette hérésie. Blaireau jeta un regard de mépris sur la jeune fille, presque honteuse d'avoir dit une énormité pareille, et cria son autre pantalon.

En ce moment, Jean, qui venait de passer pour la vingtième fois devant la porte close du bonhomme Araby, aperçut par hasard, au coin de la *Forêt Noire*, le profil revêche du cabaretier Johann.

Sans qu'il sût pourquoi, il éprouva une sorte de choc moral à cette vue; il s'arrêta, troublé, les bras tombants et les yeux fixés sur le marchand de vins.

Celui-ci semblait chercher quelqu'un dans la foule.

Jean, après l'avoir contemplé un instant, redressa tout à coup sa taille affaissée; son œil morne eut un éclair; un rouge fugitif vint nuancer la pâleur de sa joue.

Il s'élança au travers de la cohue et poussa droit vers Johann, qui ne le voyait pas.

— C'est vous qui m'avez parlé cette nuit, n'est-ce pas? dit-il en saisissant le bras du marchand de vins.

Celui-ci se retourna et le toisa de la tête aux pieds d'un air équivoque. Puis un sourire, où perçait une intention pateline, vint à sa lèvre.

— Ça se pourrait bien, mon petit, répliqua-t-il...

— C'est vous, oh! c'est vous! répliqua le joueur d'orgue; vous m'avez parlé à l'endroit même où nous sommes.

— Je ne dis pas non, mon fils... mais pas si haut!...

— Vous m'avez dit comment sauver ma mère...

— Eh bien?... fit Johann qui ne put réprimer un mouvement d'inquiétude.

— Eh bien! poursuivit le joueur d'orgue en pressant son front à deux mains, je ne m'en souviens plus!

Johann respira. Ses lèvres minces s'ouvrirent en un sourire silencieux.

— Pauvre garçon! murmura-t-il; étais-tu ivre cette nuit!... mais il n'y a rien à dire en temps de carnaval!... Je t'ai touché, en effet, quelques mots de ta grand'mère, et je ne me dédis pas... seulement tu vas trop loin... je t'ai dit que je chercherais... et tu as rêvé le reste.

— Non, non! s'écria Jean; je n'ai rien rêvé...

— Plus bas!... mon fils, c'est étonnant les rêves qu'on fait quand on est ivre!

Johann regarda le joueur d'orgue en face, puis il baissa les yeux.

— Faudrait savoir avant tout, murmura-t-il, si ça te conviendrait de quitter Paris pour quelque temps...

— Tout me conviendra, si ma pauvre grand'mère est sauvée!

— A la bonne heure... c'est que, vois-tu, il y a des gens qui n'aiment pas à voyager... Puisque tu as du goût pour la chose, toi, ça ne fera pas un pli... un petit tour en Allemagne, une promenade où tu gagneras, bien gentiment et sans te fatiguer, quelque chose de bon.

— Mais, pour cela, il faudra travailler?...

— Un peu...

— A quoi?

Le regard de Johann se glissa une seconde fois, sournois et craintif, jusqu'au visage du jeune homme.

— Nous reparlerons de ça... murmura-t-il.

— Non, non, non! s'écria Jean; il faut en parler tout de suite!... J'ai entendu dire souvent que vous étiez un homme dur et sans pitié, voisin Johann... le Bausse a des millions; sans vous, songerait-il à mettre en prison de pauvres malheureux?...

— Allons donc!... fit Johann.

— Écoutez, je crois que vous avez bon cœur, si vous me dites seulement un mot qui me donne à espérer... vous avez perdu ma grand'mère; ne niez pas, je le sais!... si vous m'aidez à la sauver, j'oublierai tout,

voisin Johann... j'oublierai que j'ai rôdé souvent, le soir, devant la porte de la *Girafe*, et que j'ai eu besoin de toute ma force pour ne pas vous faire payer avec du sang les larmes de ma mère !...

La physionomie du joueur d'orgue, si douce et timide d'ordinaire, venait de se transformer tout à coup. Il y avait dans ses yeux, fixés sur Johann avec assurance, une menace sombre et farouche.

Le cabaretier tourna la tête pour éviter ce regard.

— J'oublierai tout, reprit Jean; mais parlez vite, car je souffre trop ce matin, et je ne sais pas ce qu'il y a dans ma tête!...

Le mouvement de la foule les avait entraînés malgré eux; ils se trouvaient entre la maison de Hans Dorn et le bâtiment de la Rotonde. Johann furetait à droite et à gauche, demandant au hasard une rencontre opportune qui pût le débarrasser de son partner. Mais Jean le tenait par le bras et ne paraissait point d'humeur à le lâcher.

Johann se souvenait parfaitement de la rencontre nocturne et des propositions qu'il avait faites au jeune homme, dans son ivresse. C'était un esprit sceptique, niant volontiers chez autrui l'honnêteté qu'il n'avait point. A jeun, il n'eût peut-être pas eu l'idée de s'adresser à Jean pour la fameuse besogne du château de Geldberg; mais une fois l'ouverture faite, il ne s'en était point trop repenti. Qu'y avait-il, en effet? une somme à gagner vis-à-vis d'un homme nécessiteux : les règles étaient observées.

Mais, au milieu de cette foule curieuse, et parmi toutes ces oreilles ouvertes, Johann se trouvait mal à l'aise. Un mot saisi au vol pouvait lui susciter de terribles embarras. Jean, d'ailleurs, lui apparaissait ce matin sous un aspect nouveau, et il lui semblait que la conversation prenait une tournure alarmante.

Il fut quelque temps avant de répondre; puis il tâcha d'appeler sur son visage revêche une expression de bonhomie, et passa le bras de Jean sous le sien.

— Mon petit homme, dit-il, je gagne ma vie comme je peux... si je ne faisais pas les affaires du Bausse, un autre les ferait à ma place, et la maman Regnault n'en serait pas plus riche... Quant à notre rencontre de cette nuit, tu étais ivre, moi de même, et si je t'ai promis quelque chose, je pourrais m'excuser aisément... mais ce n'est pas ça; je t'ai vu tout en-

fant, tu me plais, et les petites confidences que tu m'as faites cette nuit...

— Des confidences! murmura Jean étonné.

Le cabaretier cligna de l'œil.

— Ah! ah! mon fils, s'écria-t-il; le vin de madame Taburet vous arrache les paroles du corps!

— Qu'ai-je donc dit?...

— Ceci et ça... des enfantillages... la jolie Gertraud qui se laisse baiser la main...

La paupière de Jean se baissa.

— Et un *quidam*, poursuivit Johann, un gant jaune qui te fait du chagrin et que tu veux...

Il s'arrêta et ajouta, en se penchant à l'oreille du jeune homme :

— Mettre à l'ombre, mon fiston!

Jean tressaillit de la tête aux pieds. Des gouttes de sueur vinrent à ses tempes. Bien qu'il eût les yeux cloués au sol, on pouvait lire sur son visage l'effort soudain et violent de sa mémoire qui s'éveillait.

Cette idée de meurtre l'avait piqué comme un coup de stylet; le choc avait en même temps déchiré cette brume qui enveloppait ses souvenirs.

Il dégagea brusquement son bras qui était sous celui de Johann et fit un pas en arrière.

— C'est vrai, prononça-t-il d'une voix altérée, je le hais mortellement, et j'ai dû parler de meurtre... mais vous aussi, je me rappelle maintenant, cet argent que vous me promettez, c'est l'assassinat qui doit le gagner.

Johann se rapprocha vivement.

— Silence! mon fils, silence! balbutia-t-il; je suis un honnête homme... et tu te trompes...

— Je ne me trompe pas! répliqua Jean, qui étendit la main comme pour faire un serment; vos paroles sont encore dans mon oreille... c'est un meurtre, un meurtre lointain qui paierait le salut de ma mère...

Jean avait croisé ses bras sur sa poitrine; ses yeux s'étaient baissés de nouveau. Johann le regardait attentivement, cherchant à deviner sa pensée.

Ils se tenaient en ce moment un peu en dehors de la cohue, tout auprès des maisons qui prolongent la rue de la Petite-Corderie.

Johann réfléchissait. Il regrettait maintenant son imprudence et s'effrayait à voir les rides profondes qui sillonnaient le front du joueur d'orgue; mais le pas était fait : avancer pouvait être dangereux, reculer était impossible.

Et Johann se disait dans sa sagesse :

— Si une fois je le tenais là-bas, du diable si je m'inquiéterais de lui !... on le payerait suivant ses mérites, et s'il faisait le méchant on s'arrangerait... mais ici pas moyen de brusquer les choses !... ce gamin-là pourrait mettre des bâtons dans mes roues... parlementons!

Si Jean avait pu lire en ce moment au fond de l'âme du cabaretier, il n'aurait eu qu'à prononcer une parole pour conquérir la rançon de son aïeule.

Mais la tête de Jean était pleine de trouble et de détresse; la fièvre le brûlait; il se perdait en ces méditations laborieuses et impossibles de l'homme qui croit raisonner et qui délire.

C'était un enfant; il était faible; la douleur le brisait. Il ne voyait pas l'occasion, et l'eût-il vue, peut-être n'en eût-il point su profiter. Johann, au contraire, avait toutes les expériences, et ne connaissait point de frein moral. A mesure que le silence se prolongeait, le marchand de vins reprenait son sang-froid et observait son compagnon de plus près; il traduisait, à sa manière, le trouble muet du joueur d'orgue; il devinait; il voyait plus clair que Jean lui-même au fond de la pensée de Jean.

Et ce qui lui apparaissait naguère comme une équipée folle arrivait à devenir pour lui une négociation sérieuse. L'ivresse l'avait bien servi; en étendant la main au hasard, il avait touché le but. A tout prendre, Jean était peut-être l'homme qui lui convenait le mieux.

— Eh bien ! reprit-il d'un ton confidentiel et insinuant, puisque tu te souviens à moitié, mon fils, mon pauvre garçon, je ne veux plus rien te cacher... mais de la prudence; rappelle-toi qu'un seul mot pourrait te perdre !

— Me perdre! répéta Jean.

— Mon fils, poursuivit Johann en donnant à son accent des inflexions toutes paternelles, je vois bien que tu ne sais pas jusqu'à quel point tu t'es engagé cette nuit... nous n'étions pas seuls... et ce ne serait pas

contre moi que témoigneraient ceux qui ont entendu notre entretien!

Jean se redressa, indigné.

— Laisse-moi finir, répondit Johann avec calme; je ne menace pas, entends-tu bien? je raconte... Ces deux hommes que tu vois là-bas (il montrait du doigt dans la foule Mâlou et Pitois) étaient derrière toi quand tu as parlé, et ces deux hommes m'appartiennent...

Jean avait vu ces deux figures dans les demi-ténèbres du cabaret des *Quatre Fils ;* il eut un vague souvenir : il crut.

— Tu m'as dit, poursuivit Johann, que, pour la jolie Gertraud qui t'aime et pour ta mère, tu étais prêt à tout... Alors moi qui avais pitié de ton désespoir, je t'ai donné le moyen d'être heureux, et tu as fait un serment.

— Qu'importe un serment de cette sorte! s'écria Jean.

— Cela importe peu, répliqua Johann, quand on n'est pas forcé de le tenir.

Jean le regarda en face et secoua la tête lentement :

— Je suis trop malheureux, dit-il, pour avoir peur.

— Ça te regarde... Je te préviens que nous sommes forts, et tu sais bien que tu es faible... Ce que tu appelles ton malheur peut se changer aujourd'hui même en bonheur... Que te faut-il pour épouser Gertraud? une dot : tu l'auras...

Jean serra sa main contre son front brûlant.

— Gertraud, si douce, si jolie, et qui te ferait si heureux!... dit Johann.

— Laissez-moi!... laissez-moi!... murmura Jean.

— Que te faut-il pour sauver ton aïeule? reprit le marchand de vins; un peu d'argent? Tu en auras beaucoup.

Jean perdait le souffle.

— Ta pauvre vieille grand'mère! poursuivit Johann, si bonne et si malheureuse!... je la voyais l'autre jour passer dans la rue... Comme elle tremble en marchant! comme sa tête grise se penche! comme ses yeux sont creusés par les larmes!... Ah! tout le monde le dit : cette prison l'achèvera!...

Deux pleurs brûlants roulèrent sur la joue livide du joueur d'orgue.

— Non !... non ! balbutia-t-il par un suprême effort de résistance ; mon Dieu, ayez pitié de moi !...

Johann le regardait avec une joie cruelle ; en sa pensée, il n'avait plus besoin de porter un dernier coup.

Mais comme il allait reprendre la parole, un peu de force revint au pauvre joueur d'orgue, qui, chancelant et la tête baissée, fit un pas pour s'éloigner.

— Gertraud ! murmurait-il, le cœur défaillant et brisé ! Gertraud et ma mère !... Oh ! je me tuerai, mais je ne tuerai pas !...

Johann avait froncé le sourcil en voyant sa proie lui échapper, mais un sourire triomphant revint froisser soudain sa lèvre mince. Il se faisait un bruit confus du côté de la maison de Hans Dorn, et la foule, riant, bavardant, se pressant, courait en masse dans cette direction.

Johann rattrapa le joueur d'orgue fugitif en deux enjambées ; il le saisit par le bras.

— Regarde ! dit-il en montrant du doigt la porte de Hans Dorn.

Jean regarda ; sa poitrine rendit un râle sourd. Ses jambes faiblirent, et il tomba sur ses deux genoux, comme foudroyé...

Dans la foule rieuse on criait :

— Oh ! hé, les autres, venez donc voir la bonne femme Regnault qu'on *emballe* (qu'on arrête) !...

— *Emballée* la Regnault !



CHAPITRE VI.

DRAME EN PLEIN VENT.

C'était une chose curieuse et digne d'être vue. Tous ces gens, vendeurs, acheteurs, râleuses et compères, avaient motif vraiment de se déranger! On ne se trouve pas tous les jours en face de tant de souffrances, et, pour regarder de près une si amère détresse, il est bien permis de faire quelques pas.

Les théâtres pleureurs n'ouvrent que le soir; quand on peut attraper, dès le matin, un petit bout de drame, c'est une excellente aubaine. La journée commence bien; ce peuple, amoureux de calamités, court après les sanglots et paierait sa place volontiers aux fêtes matinales de la guillotine. Il regarde avec intérêt le malfaiteur qui passe entre deux gendarmes; il se loge dans la Cité, pour avoir plus voisines les joies du pilori et de la cour d'assises. Son cœur bat tout doucement au seuil froid de la Morgue. Au milieu de ces luttes honteuses qui passent de plus en plus dans nos mœurs populaires, quand un couteau s'ouvre lâchement, quand un homme éventré tombe et crie, la rue s'encombre, on arrive, on se hâte; la curiosité heureuse enflamme le visage des commères, et, pendant huit jours, on viendra en pèlerinage voir si le pavé garde quelque bonne petite tache de sang.

Nous sommes la plus tendre nation qui soit au monde, fi des corridas

espagnoles, où l'on massacre de pauvres taureaux! fi du pugilat britannique! fi de ces combats cruels, où deux malheureux coqs, armés d'éperons tranchants, se déchirent à outrance! nos âmes sont trop douces pour ces atrocités. Mais s'il était possible, en notre âge lumineux, de brûler quelqu'un comme aux temps de barbarie; si un bûcher, qu'on nous passe cette absurde hypothèse, pouvait s'élever au milieu du Champ-de-Mars, et s'entourer de places réservées, depuis deux louis jusqu'à deux sous, on ferait des millions de recette!

Nous sommes bons, civilisés, compatissants; mais voir griller un homme!...

Sur la place de la Rotonde, ce n'était rien de pareil; mais les spectacles ont leur degré d'intérêt, et le théâtre ne chôme point, bien que les succès soient rares. Il s'agissait d'un drame intime en quelque sorte, d'un martyre silencieux et obscur; mais le peuple est éclectique dans ses instincts cruels : il aime presque autant les larmes que le sang.

Il venait voir deux hommes, exécuteurs impassibles de la loi commerciale, traîner en prison une pauvre vieille femme, à demi morte de douleur, et qui s'étouffait dans ses sanglots.

Elle était faible et si pâle, qu'on l'aurait crue à l'agonie. On pouvait deviner qu'elle n'avait point su conserver, au moment suprême, la dignité calme du malheur; elle était si vieille et son esprit usé avait subi des chocs si rudes!...

Cela se voyait : la pauvre femme avait dû résister et se roidir contre la main des recors; sa coiffe était arrachée, ses cheveux gris tombaient en mèches éparses sur sa face terreuse, rejoignant les lambeaux de sa robe déchirée, ses yeux hagards et comme aveuglés indiquaient de la folie; elle se laissait traîner par les recors, et, de temps en temps, elle essayait une résistance vaine.

Et sa poitrine rendait des plaintes sourdes qui donnaient froid au cœur, comme le râle d'un mourant.

Un fiacre attendait au coin de la rue Dupetit-Thouars, juste en face de la pauvre échoppe que la mère Regnault avait occupée durant trente années.

De la porte au fiacre la route était bien courte, mais la vieille femme allait si lentement! La foule avait le temps de jouir...

— Ce que c'est que de nous! disait une des doyennes du marché, j'ai vu ça rouler sur les pièces de six francs du temps de Louis XVIII.

— On a des haut et des bas, répondit sentencieusement madame Huffé; moi qui vous parle, j'ai occupé des positions... Et je suis maintenant chez les autres!

— Comme elle a l'air malade!

— Tiens! tiens! sa robe noire qu'on lui connaît depuis quinze ans est finie pour le coup! dit l'époux Batailleur.

— Ça voulait être plus honnête que tout le monde, reprenait une fripière de la Forêt-Noire.

— Ça faisait *des épates* (embarras)! nasillait le gros neveu Nicolas; ça gâtait le métier.

— Est-ce vrai, demanda Mâlou, qu'elle a *levé* le bausse et qu'il est *le bœuf* pour huit cents francs, le cher homme?

— Huit cents francs et les frais.

— Eh bien alors! il n'y a pas de risque qu'elle sorte en vie du *bloc!*

— Mais pleure-t-elle, au moins, pleure-t-elle!

— Et Victoire donc!

— Et jusqu'à Geignolet!... s'écria Blaireau; il se lâche du *blavin* (mouchoir), ma parole!...

— Il n'y a que Jean, le joueur d'orgue, qui a pris de l'air pour ne pas voir tout ça...

— Pas bête!

Et le chœur reprenait, coupant ces mille bavardages par son refrain solennel :

— Voilà ce que c'est que de faire des *épates!*

Derrière la mère Regnault, venait en effet sa bru, Victoire, qui joignait les mains avec angoisse et tâchait de fléchir par ses prières le cœur sourd des recors. De temps en temps son regard, voilé de larmes, se tournait vers la foule et cherchait son fils, sans doute; mais elle ne voyait rien.

Derrière elle venait Geignolet, l'air étonné, le corps demi-nu, qui regardait cela d'un œil stupide.

Il avait à la main un lambeau de toile dont il frottait ses yeux secs, par esprit d'imitation.

— Oh! oh! oh! grommelait-il, c'est pour son mardi-gras! Maman Regnault ne reviendra plus!...

C'était ce spectacle que le cabaretier Johann avait montré du doigt au joueur d'orgue.

Jean était brisé d'avance. Sa vie s'était écoulée jusqu'alors triste, mais tranquille. Le malheur du jour était le même que celui de la veille; l'habitude s'était faite et l'espoir qui sourit à la jeunesse lui rendait sa pauvreté supportable. La vraie souffrance était venue pour lui au moment où il avait reconnu la position désespérée de son aïeule; il avait voulu combattre; ses efforts avaient redoublé; son orgue, éveillé dès le point du jour, avait chanté dans les quartiers riches jusqu'au milieu de la nuit: peine inutile! son effort ressemblait à celui du pauvre matelot, demi-noyé dans la cale submergée, et qui pompe encore, et qui lutte en vain contre la voie d'eau victorieuse.

C'était un enfant doux et bon, plein de courage, tant qu'il restait de l'espérance; mais faible, mais sans armes contre le désespoir. Sa nature mélancolique et tendre, où dominait une sorte de rêveuse poésie, n'avait point de résistance; les tortures de ces derniers jours l'avaient comme affolé. A cet affaissement moral s'ajoutait maintenant l'atonie lourde, produite par les fatigues de la nuit précédente, où l'orgie avait suivi les furieuses émotions de la maison de jeu.

Depuis son réveil, Jean n'avait dans la tête que des idées vacillantes et comme voilées; son intelligence était dans un sommeil fiévreux, et il ne se sentait vivre que par les blessures aiguës de son cœur.

La vue de son aïeule entraînée par les recors, fut pour lui comme le dernier coup qui achève le soldat couvert de blessures; il tomba sur ses genoux, accablé, incapable de se mouvoir; le souffle lui manqua, il se sentit mourir.

Durant quelques secondes, il resta sur le pavé, immobile et comme anéanti; les quelques pas qu'il avait faits pour fuir l'avaient porté jusqu'au bâtiment de la Rotonde, et un pilier du péristyle le protégeait contre les regards de la foule.

Il était seul avec Johann. Johann l'examinait d'un œil curieux où il y avait un peu d'inquiétude, mais point de pitié. Pendant que le joueur

d'orgue gisait à ses pieds, il tourna la tête plusieurs fois pour voir si la besogne des recors s'avançait. Il s'était servi de ce tableau navrant comme d'une arme; mais le voisinage de la vieille marchande lui donnait à craindre maintenant : il redoutait le réveil de Jean ; il ne savait pas s'il était son maître encore. L'heure arrivait où il avait promis au chevalier de Reinhold de lui fournir son contingent d'hommes de bonne volonté pour la fête de Geldberg; cette négociation, entamée dans un moment d'ivresse et poursuivie d'abord avec assez d'indifférence, devenait sérieuse. Plus le jour avançait, moins Johann avait de temps pour se retourner; la récompense promise à son zèle était trop forte pour qu'il fût prudent de fournir le plus léger prétexte à rupture. Les hommes de la trempe du chevalier sont sujets à se raviser, et il s'agissait pour Johann d'une fortune.

En somme, que lui fallait-il? un homme sachant l'allemand et partant pour Geldberg. Quant à ce que ferait plus tard cet homme, on avait du loisir...

Jean ne se relevait point; la vieille femme, malgré ses efforts, était entraînée vers le fiacre. Les bavardages qui couraient dans la foule envoyaient jusque sous le péristyle un murmure criard et railleur.

Jean se redressa enfin à moitié, l'oreille blessée par ce bourdonnement ennemi. Il se prit à écouter comme au sortir d'un rêve. Il entendit le nom de son aïeule avec le mot prison, qui se répétait sur tous les tons dans la cohue.

Sa joue, naguère si pâle, devint pourpre; son œil rougi s'égara. D'un bond, il fut sur ses pieds, et ses mains rapides comme la pensée, se nouèrent autour du cou de Johann.

Celui-ci essaya de crier; mais Jean, qui avait la vigueur de la folie, l'étranglait : la voix du marchand de vin s'étouffait dans son gosier.

Et Jean disait, en mettant toujours ses doigts plus avant dans la chair :

— Ah! tu veux que je tue!.., eh bien je vais te tuer!... Ma mère Regnault va mourir en prison... mais tu mourras avant elle!

Jean riait et sa lèvre écumait. Il tenait Johann écrasé contre le pilier. Tous les regards étaient dirigés vers le fiacre, et cette scène n'avait point de spectateurs.

Johann, la face violette et les yeux gonflés déjà, ne se défendait plus. Jean serrait, serrait de toute sa force.

En un moment où les bavardages de la foule faisait une courte trêve, Jean crut entendre la voix plaintive de son aïeule; son regard quitta Johann, pour s'élancer dans la direction du fiacre.

Il vit, au milieu d'un cercle de têtes agitées qui allaient se rétrécissant, l'aïeule dont les doigts roidis se cramponnaient aux vêtements des recors.

Johann se ressentit de cette vue; ses yeux s'enflèrent pleins de sang et sa langue pendit hors de ses lèvres bleues...

Une minute de plus et la menace de mort eût été accomplie. Mais Jean lâcha prise soudain et mit ses deux mains sur les épaules du cabaretier.

Il n'y avait plus de courroux sur son visage. Parmi le trouble de son cerveau, une idée nouvelle avait surgi et dominait tout le reste.

Tandis que Johann reprenait haleine péniblement, le joueur d'orgue fixait sur lui ses yeux brillants et soudainement agrandis.

— Voisin Johann, dit-il en composant son air et son accent avec une sorte de naïve diplomatie, si je vous promets d'aller là-bas, me donnerez-vous de quoi sauver ma grand'mère.

Johann, saisi à l'improviste, n'avait pu s'opposer aucune résistance; il eût accepté des conditions bien plus dures. Il fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! voisin Johann, reprit Jean, qui le tenait toujours solidement appuyé contre la colonne, j'irai !... Le diable est le plus fort... Sur ma parole sacrée, j'irai !

— Est-elle partie ? demanda Johann, qui était comme enchaîné au pilier et ne pouvait plus voir.

Sa voix était rauque, étouffée, à peine intelligible.

Les marques des doigts de Jean restaient autour de son cou.

— Non ! non ! voisin Johann, s'écria le jeune homme; elle n'est pas partie... Si elle était partie, vous seriez bien près, vous, de descendre en enfer.

Ses sourcils se froncèrent, et il ajouta rudement :

— Le marché est fait : payez !

Johann avait sur lui le billet de banque que le chevalier de Reinhold lui avait donné la veille au soir comme arrhes de leurs conventions.

Il le prit dans sa poche. Les forces et la présence d'esprit lui revenaient à la fois. Il était beaucoup plus vigoureux que le joueur d'orgue, et tandis que celui-ci lorgnait avidement le billet, il eut un instant la pensée d'user de représailles.

Mais il se contint, parce que son intérêt parlait plus que sa rancune.

— Tu m'as caressé rudement, mon garçon, dit-il avec un sourire contraint; mais je crois que tu es encore un peu ivre, et je ne t'en veux pas.

— Donnez... donnez! s'écria Jean qui bouillait d'impatience.

Johann le repoussa d'un effort vigoureux.

— Minute, mon petit! reprit-il; il n'est plus temps de jouer des mains, et si je te donne les mille francs, c'est que ça me conviendra... posons nos faits!

Jean fit le geste de s'élancer de nouveau.

— La paix! dit Johann froidement, ou je te casse la tête contre le pilier!

Tout en parlant, il s'était emparé des deux bras du joueur d'orgue, qui craquaient sous son étreinte.

Jean, réduit à l'impuissance, se débattait en grinçant des dents.

— Calme-toi, mon petit, poursuivit Johann; tu vas avoir ton argent, nous sommes d'accord... seulement, je veux te dire que, dans une heure, je t'attendrai ici pour te conduire à la voiture... tu pars à midi pour l'Allemagne.

— Si tôt!... murmura Jean.

— C'est comme ça... Refuses-tu?

— J'accepte... mais donnez, donnez!...

Johann tendit le billet; mais au moment où le joueur allait le saisir, il le retira une seconde fois.

— Pas de bêtise! reprit-il encore en fronçant le sourcil et d'une voix plus basse; rien ne me répond de toi, sinon ton serment... j'en veux un bon.

— Je jurerai tout ce que vous voudrez! s'écria Jean, qui se démenait avec folie.

— Tu aimais bien ton père, dit Johann en le regardant fixement; promets-moi de partir dans une heure, par la mémoire de ton père!

— Par la mémoire de mon père, je le jure!

Johann lâcha le billet; Jean se précipita dans la foule tête baissée.

— J'ai juré de partir, pensait-il, ivre de joie cette fois; mais je n'ai pas juré de tuer!...

Johann le suivait d'un regard sardonique, et tâtait les meurtrissures vives de son cou.

— Je pense bien qu'il y en aura plus d'un à rester là-bas, grommela-t-il; l'affaire est faite, en tous cas, et j'ai fameusement gagné mes rentes!

La foule avait suivi pas à pas la mère Regnault, et les recors étaient maintenant sur le point d'atteindre le fiacre. La scène entre Johann et le joueur d'orgue n'avait pas duré plus d'une minute.

Et, tout en s'approchant, la cohue s'était épaissie peu à peu au point de former une barrière compacte et circulaire.

Jean avançait lentement, bien que tout le monde fît effort pour lui livrer passage. Sa venue tardive était un coup de théâtre; elle fouettait la curiosité qui commençait à languir; on avait lieu maintenant d'espérer du scandale : le drame marchait à souhait.

— Laissez passer! criait-on sur les derrières du cercle; laissez passer le petit *camaro* qui va crosser un peu les corbeaux!

— Hardi! Jean, mon mignon. Si tu tapes, n'oublie pas le coup de poing sous le menton... ça coupe la langue!

— Et le talon dans le jarret... ça casse la jambe!

— Laissez passer, vous autres! laissez passer!...



CHAPITRE VII.

ADIEUX.

Sur le devant du cercle, on n'avait pas encore connaissance de l'arrivée de Jean ; mais on s'amusait tout de même.

On était là aux premières places ; on pouvait voir l'angoisse peinte sur le visage de la vieille femme, les larmes désespérées de Victoire et l'étonnement triste de l'idiot, qui, pour la première fois de sa vie, se sentait le cœur ému vaguement.

On pouvait voir les efforts et les contorsions des aides de la justice, qui avaient presque honte de leur rôle, et qui gardaient, certes, plus de compassion dans l'âme que les neuf dixièmes des curieux.

C'était charmant ! et, en conscience, cette dernière journée du carnaval commençait d'une façon bien gaie !

A cet instant, la mère Regnault, à bout de résistance, atteignait justement le fiacre, et se trouvait par conséquent en face de son ancienne échoppe. La vue de cette place, qu'elle avait occupée pendant si longtemps, et qui gardait pour elle tant de souvenirs chers, de cette place où une nombreuse famille l'avait entourée autrefois, où elle avait été riche, heureuse, honorée, lui toucha le cœur comme la pointe aiguë d'un couteau : elle se révolta contre l'accablante détresse ; un effort convulsif la dégagea des mains de ses gardiens ; la foule hurla bravo !

— On la rattrapera ! cria Pitois.

— On ne la rattrapera pas ! riposta la grande duchesse.

Et la cohue donnant à pleine tête dans ce jeu bien connu, de répéter avec enthousiasme :

— On la rattrapera !

— On ne la rattrapera pas !

Le pauvre idiot pleurait ; mais il riait à entendre ces clameurs joyeuses, auxquelles se mêlait malgré lui sa voix égarée.

Et il grommelait entre ses dents :

— J'irai ce soir... le trou est presque fait... je prendrai les jaunets, j'achèterai de l'eau-de-vie et des bouteilles pour mettre l'eau-de-vie... et une grande cave pour mettre les bouteilles... et s'il reste des jaunets, je les donnerai à maman Regnault pour qu'elle sorte de prison...

Il poussa un cri de joie et fit la cabriole.

— Bravo, Geignolet ! dit la foule.

Et comme la vieille femme, ressaisie, se débattait en pleurant devant le marchepied du fiacre, le chœur reprit en mesure.

— Elle montera !

— Elle ne montera pas !...

Ce fut à ce moment que Jean, baigné de sueur et les habits en désordre, perça les derniers rangs des curieux.

— Mon fils !... mon fils !... criait la vieille femme épuisée.

Ce cri suprême s'adressait non pas à Jean, mais à cet autre enfant, toujours cher, hélas ! dont la dureté impie assassinait sa vieillesse, à Jacques Regnault, le parricide, à M. le chevalier de Reinhold !

Jean arriva au centre du cercle de toute la vigueur de son élan, repoussa les recors à trois pas, et se mit, le front haut, les narines gonflées, au-devant de son aïeule.

La joie de la cohue était au comble.

— Ça va chauffer, dit Pitois ; tape, mon petit, ou tu n'es pas un homme !

— Vas-y, Jean !

— Jean, *attige-les* (arrange-les).

— Lâche le coup de tampon, ma chatte !...

Bouton-d'Or dansait sur ses petits pieds impatients; la grande duchesse trépignait; Batailleur avait envie de pleurer, et madame Huffé, oubliant ses malheurs, exécutait à son insu diverses révérences.

Mais l'allégresse devait aller plus loin encore. Quand on vit Jean présenter le billet libérateur et donner ainsi à la pièce un dénoûment dans toutes les règles, ce fut un véritable délire. Chacun s'attendrit outre mesure; on ne se souvint plus d'avoir raillé; on avait pour ces pauvres gens un vif et chaud intérêt.

— Une si brave bonne femme! disait Bouton d'Or, les larmes aux yeux.

— Du monde si honnête et qui n'ont jamais fait de tort à personne! ajoutait une râleuse sensible avec componction.

— A l'eau les corbeaux! cria Pitois.

Une clameur immense, courroucée, menaçante, accompagna la fuite précipitée des malheureux recors.

Et, tandis que la famille Regnault s'échappait par l'allée de sa demeure, on portait Geignolet en triomphe autour de la place de la Rotonde...

Hans Dorn n'avait eu aucune connaissance de cette scène; pendant qu'elle avait lieu, il était retiré avec son camarade Hermann et nos autres convives du cabaret de *la Girafe*, dans un cabinet particulier des *Deux Lions*. Là, il exécutait les derniers ordres du baron de Rodach.

Il demandait à tous ces émigrés d'Allemagne, anciens vassaux de la maison de Bluthaupt, s'ils étaient prêts à quitter Paris pour le service du fils de leur maître.

Et tous promettaient leur concours à cette œuvre fidèle.

Tous sans exception.

De sorte que, si des assassins soudoyés devaient prendre la route du château de Geldberg, il devait s'y trouver aussi de loyaux défenseurs.

Et la bataille pouvait être égale entre les meurtriers du vieux Gunther et les serviteurs de son fils.

Dans la pauvre chambre de la mère Regnault avait lieu une scène de muet bonheur, que troublait seulement l'air sombre et soucieux du joueur d'orgue. Lui qui avait sauvé son aïeule aimée, lui qui aurait dû être

joyeux, il restait froid et triste, répondant par le silence aux caresses passionnées de sa mère heureuse.

La vieille femme, assise sur le pied du grabat, reprenait haleine et se souvenait des récents événements, comme d'un rêve lointain. Instinctivement, elle murmurait une prière d'action de grâce; mais son intelligence, trop violemment frappée, ne retrouvait pas son assiette.

Victoire couvrait de baisers le front de Jean; elle pressait les mains de Jean contre son cœur et lui disait :

— Mon enfant! mon cher enfant! que Dieu est bon de t'avoir choisi pour nous sauver!

Dans ce premier moment, elle ne songeait point à demander compte au jeune homme de cet argent trouvé si à propos. Quand elle y songea enfin, une demi-heure environ s'était écoulée.

Elle parla. Jean se leva, au lieu de répondre, et la serra entre ses bras. Puis, il s'agenouilla auprès de l'aïeule et lui mit un baiser sur la main.

Puis encore Victoire effrayée, prise d'un soupçon accablant, le vit ouvrir la porte et disparaître sans prononcer une parole...

Il lui restait une demi-heure. Au lieu de prendre l'allée qui conduisait au dehors, il monta rapidement l'escalier de Hans Dorn.

Gertraud était seule à la maison, depuis que son père était sorti en compagnie de M. le baron de Rodach. Elle avait quitté le voisinage de la fenêtre où longtemps elle était restée en sentinelle, guettant le passage de Jean Regnault. Elle n'avait vu ni le départ navrant ni le joyeux retour de la famille.

Elle s'asseyait contre son petit lit blanc, les mains croisées sur ses deux genoux, l'œil triste et la tête inclinée.

Pauvre Jean! peut-être lui était-il arrivé malheur! La veille il avait voulu s'expliquer; c'était elle, Gertraud, qui avait repoussé impitoyablement ses confidences!

Mon Dieu! que n'eût-elle point donné ce matin pour savoir...

Car elle avait grand'peur; Jean avait promis de revenir et il ne revenait pas! Jean avait la tête faible; le désespoir conseille mal...

Elle se repentait. Bien des fois, depuis son réveil, ses beaux yeux, habitués au sourire, s'étaient mouillés de larmes. Elle eût voulu regagner

les heures passées et se trouver face à face avec son amant, dans la soirée de la veille.

Comme sa conduite eût été différente! comme elle se serait montrée tendre et curieuse! comme elle eût interrogé!

Mais les regrets sont vains, elle s'était sacrifiée à son dévouement pour Denise; elle avait repoussé Jean, et Jean ne revenait pas.

A mesure que la journée s'avançait, l'inquiétude de Gertraud augmentait. Son joli visage, qui d'ordinaire exprimait tant de joie espiègle et naïve, peignait l'abattement et une sorte de terreur. Elle sentait, au fond de l'âme, l'angoisse inconnue d'un pressentiment funeste.

Mais au plus fort de sa méditation douloureuse, vous eussiez vu ses traits s'épanouir tout à coup, et la gaieté revenir pétiller dans ses grands yeux.

Un pas se faisait entendre dans l'escalier, et le cœur de Gertraud eût reconnu ce pas entre mille.

Elle se leva. Plus de traces de larmes. Elle gagna, leste et sémillante, la porte qu'elle ouvrit avant qu'on eût frappé.

— Jean! mon pauvre Jean! s'écria-t-elle en descendant à la rencontre du joueur d'orgue; que vous est-il arrivé?... D'où venez-vous?... Entrez! entrez! bien vite... Oh! que vous m'avez fait peur!

Elle tendit son front que Jean toucha de sa lèvre; l'escalier était obscur, elle ne vit point en ce premier moment la détresse qui était sur les traits du jeune homme.

Elle le prit par le bras et l'entraîna dans sa chambrette, où elle l'assit auprès d'elle, tout auprès, serrant sa main entre les siennes, et heureuse de toute l'inquiétude oubliée.

Jean ne parlait point. Après deux ou trois minutes, durant lesquelles la jeune fille se recueillait en son bonheur, elle s'étonna du silence de Jean et leva sur lui ses yeux brillants de plaisir.

Elle eut un frisson et sa joue rose redevint plus pâle que naguère.

— Qu'avez-vous, Jean? balbutia-t-elle épouvantée.

Jean essaya de sourire.

La jeune fille répéta deux fois sa question sans obtenir de réponse, et pendant cela, son regard avide parcourait Jean de la tête aux pieds; elle

voyait ses habits déchirés dans l'orgie de la veille et dans son passage récent à travers la cohue; elle voyait ses cheveux mêlés, son œil cave et hagard, sa joue, rendue, par une seule nuit, hâve comme la joue d'un malade qu'une longue fièvre enchaîne entre ses draps.

— Par pitié, dit-elle, parlez-moi... je veux tout savoir!

Il y avait de la contrainte parmi les désordres de Jean, et ses yeux semblaient éviter le regard de Gertraud.

— Je suis venu vous dire, Mademoiselle, murmura-t-il avec effort, que si je ne vous rends pas les habits en bon état...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit la jeune fille, les larmes aux yeux, il s'agit de vous!

— De moi? répliqua Jean, dont l'accent prit une nuance d'amertume.

Il s'arrêta et poursuivit presque aussitôt après en secouant la tête avec lenteur.

— Oh! moi, mamzelle Gertraud, pourquoi vous ennuierais-je de ce qui me regarde? hier au soir...

— Est-ce pour cela que vous m'en voulez, Jean. Si vous saviez comme j'ai souffert depuis ce matin!

— Je ne vous en veux pas, dit le joueur d'orgue froidement; ce que vous avez fait, vous aviez droit de le faire... On dit que le moindre souffle emporte les promesses des femmes... Vous êtes riche et je suis pauvre, Mademoiselle... J'étais un fou et je devais être puni rien que pour avoir espéré!

Les larmes qui perlaient dans les yeux de Gertraud roulèrent à grosses gouttes sur sa joue.

— Est-ce que vous ne m'aimez plus, Jean? dit-elle.

Le malheur rend cruel. Jean répondit, en détournant la tête :

— Je crois que je ne vous aime plus.

Un sanglot souleva la poitrine de Gertraud. Jean avait le cœur brisé, mais il n'ajouta pas une parole.

Il éprouvait comme une barbare jouissance à voir souffrir.

Une voix s'élevait en lui, qui proclamait l'innocence de Gertraud et qui le poussait à demander une explication; mais il se roidissait, il se complaisait en quelque sorte dans la torture partagée.

Un silence de quelques minutes suivit.

Au bout de ce temps, le joueur d'orgue s'agita sur sa chaise et tourna son chapeau entre ses doigts avec embarras.

— Et maintenant, dit-il, mamzelle Gertraud, je vais vous faire mes adieux.

— Vous partez? demanda la jeune fille que les pleurs étouffaient.

— Je pars, répondit Jean, pour longtemps peut-être... je pense bien que nous ne nous reverrons jamais.

Sa voix trembla et l'émotion triompha enfin de sa froideur empruntée.

— Je le pense! reprit-il; hier encore j'aurais été bien malheureux de cette séparation... mais aujourd'hui... Oh! Gertraud! Gertraud! que Dieu vous pardonne! Un autre ne vous aimera point comme je vous aimais!

— Mais pourquoi me parlez-vous ainsi! s'écria la jeune fille navrée, que vous ai-je fait? que vous ai-je fait?

Les sourcils de Jean se froncèrent; puis ses yeux, arrêtés un instant sur Gertraud, eurent une expression attendrie.

Il fut sur le point de s'expliquer; mais la rancune l'emporta.

Il se leva.

— Vous ne m'avez rien fait, mamzelle Gertraud, dit-il, de quoi me plaindrais-je?... vous étiez libre!

La pauvre enfant n'avait garde de comprendre.

Jean se dirigea vers la porte.

— Mais où allez-vous? au nom de Dieu! dit-elle, par pitié! dites-moi quelque chose et ne me quittez pas ainsi!

Jean s'arrêta, irrésolu, sur le seuil même.

— Écoutez, reprit-il à voix basse, je vous ai trop aimée pour vous oublier un jour... bien des fois je penserai à vous, et ce sera ma peine la plus cruelle! Adieu, Gertraud, je vais au loin... Il y a désormais autour de mon sort un mystère que ma famille elle-même ne saurait point percer... mais, quoi qu'il arrive, ne croyez pas que je puisse devenir criminel!

Ce mot, qui répondait à la préoccupation secrète de Jean, frappa Gertraud d'étonnement et de frayeur.

— Criminel!... répéta-t-elle. Comment pourrais-je vous croire criminel?...

Jean s'était avancé imprudemment, parce que, à son insu, il éprouvait une consolation triste à prolonger ses adieux. Le rouge lui monta au front : il ne pouvait ni ne voulait répondre.

Il balbutia quelques mots inintelligibles, jeta un dernier regard à Gertraud, et descendit l'escalier en courant.

La jeune fille l'appela d'une voix épuisée. Comme il ne revenait point, elle descendit l'escalier à son tour, et s'élança sur ses traces jusqu'au bout de l'allée.

Au bout de l'allée, elle rencontra l'idiot Geignolet qui s'en revenait à la maison : la foule, ennuyée de le porter en triomphe, l'avait jeté contre une borne et ne songeait plus à lui.

L'idiot rentrait, heureux et fier comme un roi.

— As-tu vu passer ton frère? demanda Gertraud.

— Ils m'ont porté, répondit l'idiot avec emphase, porté par dessus leurs têtes, tout autour de la place... Ils criaient : vive Geignolet!... tout le monde a entendu cela!

— As-tu vu ton frère? répéta Gertraud en lui secouant le bras.

— Ne me touchez pas! s'écria l'idiot avec un geste d'empereur, ou bien je vais leur dire de vous battre... ils font tout ce que je veux!

— Geignolet, mon petit Geignolet! répéta encore Gertraud; je te donnerai de l'argent. As-tu vu passer ton frère?

Au mot argent, l'idiot dressa l'oreille.

— Oui, répliqua-t-il en montrant le bâtiment de la Rotonde, je l'ai vu; il est là.

— Eh bien, cours après lui, mon petit Joseph?... suis-le partout... tâche de savoir où il va... et, si tu peux me le dire, je te donnerai des sous plein tes deux mains!

Geignolet arrondit ses deux mains, longues et difformes, de manière à figurer une sorte de récipient dont il mesura de l'œil la capacité.

— Ce sera bon, grommela-t-il, en attendant que j'aie les jaunets... On y va!

Il se prit à courir, en dégingandant son corps étique, et disparut dans la foule qui emplissait encore le marché.

Gertraud rentra dans l'allée, et s'appuya, défaillante, contre le mur.

CHAPITRE VIII.

COMPAGNONS DE ROUTE.

Cependant Geignolet se coulait dans la foule et Jean, son frère, arrivait au lieu du rendez-vous assigné par le cabaretier Johann.

C'était sous le péristyle de la Rotonde, du même côté que l'échoppe du bonhomme Araby.

La porte de l'usurier était ouverte, et il attendait maintenant la pratique, comme à l'ordinaire, derrière le trou en demi-lune de son bureau privé; mais le marché arrivait à sa fin, et les emprunteurs, rebutés, qui avaient trouvé porte close dans la matinée, s'étaient pourvus ailleurs.

Le bonhomme avait ce matin du malheur; il avait beau guetter, nulle proie ne venait le consoler de la brèche terrible faite à sa caisse secrète.

Il était plié en deux dans son vieux fauteuil, et il supputait dolemment ce qu'il faudrait de gros sous, arrachés à l'indigence, pour refaire cent trente mille francs.

Cent trente mille francs!...

Dans un coin, Nono, la petite Galifarde, portant sur le visage et sur le cou les traces de la démence brutale de son maître, se tapissait, transie de froid; ses yeux étaient fixés sur le bonhomme avec épouvante; elle n'osait pas se plaindre; à peine osait-elle respirer.

Johann et Jean se rencontrèrent devant la porte extérieure de la bouti-

que. Le cabaretier venait de faire le tour de la place; il avait passé la revue de ses hommes : tous étaient prêts. Fritz avait bu sa chopine d'eau-de-vie, et les deux amis inséparables, Mâlou et Pitois, venaient de vendre leur dernier pantalon volé.

— Voilà ce que j'appelle être exact! dit Johann; sais-tu, petit Jean, que tu as une bonne poigne et que je garderai longtemps la marque de tes caresses! mais ne parlons pas de ça, l'heure nous presse et ta place est retenue à la diligence de tantôt.

— J'ai promis de partir, répondit Jean, je partirai.

L'idiot arrivait en ce moment, suivant la trace de son frère, comme un limier tient une piste. Il essaya de se mettre aux écoutes derrière un des piliers du péristyle, mais Johann et le joueur d'orgue parlaient bas et se promenaient, faisant trois ou quatre pas en avant, trois ou quatre en arrière. L'idiot, qui tendait l'oreille de son mieux, ne saisissait pas un mot de leur entretien.

Tout autre que lui eût déserté la tâche, dans l'impossibilité de s'approcher davantage; mais le hasard avait singulièrement servi Gertraud dans le choix de son messager. Geignolet, comme presque tous les malheureux privés de raison, avait dans sa nature une part de cette adresse instinctive qui fait, en certains cas, la supériorité du sauvage sur l'homme de la civilisation. Il passait sa vie à guetter comme une bête fauve à l'affût, à se cacher pour dérober une proie convoitée, à se glisser dans les trous comme un serpent.

Et comme personne ne daignait faire attention à ses manœuvres folles, il était réellement la perle des espions.

Durant deux ou trois minutes il suivit Johann et son frère de pilier en pilier, avec une patience rusée qui lui était propre; puis, voyant l'inutilité de ses efforts, il parcourut le lieu de la scène d'un regard rapide pour chercher un abri plus proche. Dans ses yeux mornes d'ordinaire brillait, par éclairs intermittents et soudains, une intelligence farouche.

Il n'y avait point de cachette sous le péristyle, mais l'œil de l'idiot s'arrêta sur la porte ouverte du bureau d'Araby.

C'était pour lui un lieu connu. Pendant plusieurs mois, il avait été le galifard d'Araby, et, depuis que la petite Nono l'avait remplacé dans ce

poste peu enviable, il venait presque tous les matins épier la sortie de l'enfant pour la battre ou lui arracher son déjeuner.

Il saisit l'instant où Johann et son frère avaient le dos tourné, pour traverser d'un seul bond le péristyle. Quand ils se retournèrent, il était tapi déjà derrière la porte de l'usurier.

De là, il entendait beaucoup mieux.

Lorsque les deux interlocuteurs passèrent devant la porte, c'était Johann qui parlait. Il répondait sans doute à une question du joueur d'orgue, touchant le but du voyage.

— Tu auras tout le temps de savoir cela en route, mon garçon, disait-il; je vais te mettre avec un gaillard qui t'expliquera la chose... tout ça ne sera pas la mer à boire, crois-moi, et tu auras gagné facilement ton argent!

Ils étaient tous les deux, vis-à-vis l'un de l'autre, dans une situation analogue. Entre eux, il s'agissait d'un meurtre que Johann prenait fort au sérieux sans doute, mais pour lequel il ne comptait nullement sur le joueur d'orgue; Jean était à ses yeux un comparse, chargé uniquement de compléter sa troupe, et qu'il embauchait pour avoir droit à la récompense promise.

Quand on a deux estafiers comme Mâlou et Blaireau, sans parler de l'honnête Fritz, un pauvre garçon de la trempe de Jean Regnault est assurément du luxe.

Mais le chevalier avait exigé quatre hommes, pour le moins, et il fallait lui en donner pour son argent.

C'était sous l'influence de la roide eau-de-vie des *Quatre-Fils-Aymon* que Johann avait entamé cette conquête à peu près inutile; à jeun, peut-être eût-il agi différemment. Néanmoins, une fois l'affaire commencée, autant celui-là qu'un autre. Il savait l'allemand, et Johann ne songeait pas, sans un certain plaisir, que l'absence du joueur d'orgue laisserait le champ libre au neveu Nicolas, auprès de la gentille Gertraud.

Johann avait l'estime la plus profonde pour les économies du père Hans.

Quant à Jean, nous savons que sa détresse lui avait enseigné la ruse, et qu'il avait fait avec sa conscience une sorte de compromis. L'idée du meurtre était à cent lieues de sa cervelle.

Pourtant, Johann et lui vinrent naturellement à parler du meurtre. Geignolet saisit quelques paroles à la volée et les mit telles quelles dans sa mémoire.

Au bout de dix minutes, il vit Johann tirer de sa poche une bourse qu'il remit à Jean, et tous deux s'éloignèrent.

— Hue ! gronda l'idiot en les suivant de loin ; je vais dire tout ça à la petite Gertraud...

Johann et Jean Regnault abordèrent Fritz sur le seuil des *Deux-Lions* ; Johann prononça quelques mots, et l'ancien courrier de Bluthaupt, affaissé déjà sous ses libations matinales, marcha silencieusement à ses côtés.

Ils arrivèrent tous trois, suivis toujours par Geignolet, jusqu'à l'allée humide et noire conduisant au cabaret des *Quatre-Fils*.

— Oh ! hé ! fit Johann sans se donner la peine d'entrer ; oh ! hé ! les camaros ! en route !

Mâlou, tenant au bras Bouton-d'Or, et Pitois, remorquant la grande duchesse, arrivèrent à ce signal.

— Nous voilà parés, dit Mâlou ; faites-vous la conduite, papa Johann ?

— Et vos bagages ! demanda celui-ci.

— Pas de bagages, répondit Blaireau ; nous ne nous chargeons que de passe-ports, très-bien faits, et de nos épouses.

— Comment ! vous ne partez pas seuls ? murmura le cabaretier, dont les sourcils se froncèrent.

Bouton-d'Or et la grande duchesse lui rirent au nez le mieux du monde, et la petite fille ajouta, en dessinant un geste de polka très-avancé :

— Ça t'étonne, mon vieux vilain !... Comment se portent l'Amour et sa perruque ?

Johann secoua la tête avec une mauvaise humeur croissante.

— On n'avait pas mis ça dans le marché, dit-il.

— Nous nous y mettons, mon *bauffeton*, riposta Bouton-d'Or.

— Que voulez-vous, papa Johann, ajouta Mâlou, ces dames veulent faire un voyage sur les bords du Rhin ?

Johann haussa les épaules et ouvrit la marche. La caravane s'ébranla sur ses traces.

Jean marchait côte à côte avec Fritz. A voir la répugnance peinte sur

son visage, on eût dit que l'anneau de fer des bagnes rivait son poignet à celui de ce taciturne compagnon.

Les deux couples venaient ensuite joyeux et bavards. Ils étaient gais comme pinsons; ils chantaient de tout leur cœur, et, quand la rue s'y prêtait, ils essayaient un temps de galop sur le trottoir. Eu égard à leurs mœurs aimables et à leurs charmants caractères, ils allaient faire là un véritable voyage d'agrément.

Par derrière, Geignolet se coulait le long des maisons; il regardait tout cela d'un air surpris et s'amusait assez.

On arriva aux messageries. Mâlou, Pitois et leurs compagnes se juchèrent délibérément sur la banquette; Fritz et Jean se placèrent dans la rotonde, où ils se trouvèrent seuls.

Geignolet, mêlé aux gamins et aux commissionnaires, achevait de remplir son rôle d'éclaireur.

— Dès que vous serez là-bas, dit Johann à Mâlou, vous vous établirez dans les environs du château, et vous accoutumerez les bonnes gens de Geldberg à votre visage... Tâchez surtout de vous conduire comme il faut, et de ne pas gâter les choses à l'avance!

— Entendu, papa Johann! répondirent les deux voleurs.

— Et bien des choses à l'Amour! ajouta Bouton-d'Or.

Johann revint vers la rotonde.

— Toi, Fritz, reprit-il, tu es du pays et tu sauras comment te retourner... Tu aideras un peu les autres et feras la leçon à ce petit homme que je te confie.

Fritz, suivant sa coutume, mit ses gros yeux éteints sur le cabaretier et ne répondit point.

Le fouet du postillon retentit; le cornet du conducteur sonna une douzaine de notes surprenantes, et la diligence écrasa le pavé au galop des cinq chevaux.

Johann et Geignolet reprirent, chacun de son côté, la route du Temple.

Jean connaissait Fritz pour l'avoir vu bien des fois sur le carreau, mais il ne lui avait jamais parlé. A peine la voiture avait-elle fait dix tours de roues, que l'ancien courrier de Bluthaupt s'enfonça dans un coin de la rotonde, et ferma les yeux pour dormir.

Jean se prit à l'examiner, et sa répugnance ne diminua point en voyant l'aspect misérable du camarade qu'on lui imposait. Il remarqua ses habits usés et souillés de taches innombrables, sa barbe hérissée, où le peigne semblait n'avoir point passé depuis dix ans; ses traits flétris, ses orbites caves et la pâleur livide de ses joues, aux pommettes desquelles rougissaient deux étroites taches de sang.

Quand il eut fini son examen, il se prit à songer, et sa tête s'emplit de pensées amères. Tout ce qu'il avait souffert lui revint en mémoire, et il sentit son cœur se serrer à l'idée de ce qu'il devait encore souffrir.

Parmi sa rêverie douloureuse passaient de vagues épouvantes. Johann s'était refusé à toute explication; Jean ne savait rien, et pouvait deviner seulement qu'il faisait partie d'une bande d'assassins payés d'avance.

Qu'allait-il se passer dans ce château lointain? Jean était résolu à feindre l'obéissance, et à tâcher d'empêcher le meurtre, tout en jouant le rôle de meurtrier. Mais tout était pour lui mystère; il ne savait rien de ce qui l'attendait au bout du voyage. Son cerveau, incessamment sollicité, s'échauffait peu à peu; la solitude augmentait son agitation, et la fièvre, qui l'avait brûlé dans la matinée, le reprenait, plus vive.

A quelques lieues de Paris, il éveilla Fritz d'un brusque mouvement.

— On vous a ordonné de me faire une leçon, dit-il; j'ignore tout, et je veux savoir... Qu'allons-nous faire en Allemagne?

Fritz ouvrit les yeux lentement et les referma de même.

— Éveillez-vous, éveillez-vous! s'écria le joueur d'orgue en le secouant; je ne puis rester davantage dans cette incertitude qui me rend fou!

Le courrier ouvrit encore les yeux et son regard tomba lourdement sur son jeune camarade.

— Je connais un homme qui voudrait bien être fou, murmura-t-il de sa voix creuse et sourde; mais celui-là ne peut pas!

Sa paupière appesantie semblait avoir peine à se tenir ouverte.

— Je rêvais, reprit-il, en se parlant à lui-même. Toujours le même rêve!... Deux hommes au bord de l'Enfer... La lune blanche, courant sous les nuages... et un cri... Oh! ce cri qui me passe au travers du cœur!...

Jean l'écoutait, bouche béante; il ne comprenait point; mais un frisson glissait par ses veines.

— Vous êtes bien jeune, poursuivit Fritz, et vous aurez de longues années pour vous souvenir... J'avais votre âge à peu près, et ce ne fut pas moi qui commis le crime... pourtant, le crime est là, comme un poids glacé, sur ma conscience... Je ne vous connais pas, mais j'ai pitié de vous...

Jean restait muet; quelque chose arrêtait les paroles dans sa gorge.

— Nous retournons là-bas, poursuivit encore Fritz, dont la voix somnolente s'embarrassa. Je reverrai l'Enfer et les broussailles où je retrouvai des lambeaux de son manteau... J'irai le soir à la même heure et par un clair de lune pareil... je m'agenouillerai sous le mélèze, et j'essaierai de prier Dieu, pour voir une bonne fois si je suis damné...

— Mais de quoi parlez-vous? balbutia Jean.

Fritz déboutonna son vieux paletot et prit une énorme bouteille, recouverte d'osier, qui pendait à sa ceinture. La bouteille contenait de l'eau-de-vie, il but à longs traits.

Quand il eut fini de boire, il tendit le flacon à Jean.

— Faites comme moi, dit-il, si vous avez déjà besoin d'oublier.

Jean repoussa l'offre du geste; le courrier remit sa bouteille à sa ceinture et se renfonça dans le coin de la rotonde.

Jean était seul de nouveau. Fritz ronflait. Sur l'impériale, les deux voleurs et leurs compagnes chantaient à tue-tête. Leurs voix joyeuses arrivaient jusque dans le silence de la rotonde.

Jean retomba dans sa méditation accablante; les heures passaient; le jour baissa; la nuit vint noire et froide.

L'esprit de Jean était frappé; des idées sinistres tournaient dans sa pensée et d'effrayants fantômes se couchaient auprès de lui dans l'ombre. Il y avait dans sa famille un pauvre être sans raison; peut-être son intelligence à lui était-elle moins assurée que celle du commun des hommes. Les chocs répétés qu'il avait subis depuis peu avaient usé sa force, et il sentait ses pensées vaciller en lui, comme la veille, à l'heure folle de l'ivresse.

Il eût donné tout au monde pour avoir un ami à qui demander secours.

Mais il était seul. Auprès de lui, un homme dormait à qui le remords arrachait dans ses songes de sinistres paroles. Jean écoutait; il surprenait, çà et là, quelques mots confus qui étaient toujours les mêmes : crimes! enfer! assassin!

Sa tête se perdait.

Ses tempes s'inondaient d'une sueur froide; le pacte sanglant qu'il avait signé lui apparaissait tout à coup, rigoureux et impossible à éluder. Sa main s'ouvrait, frémissante, comme pour lâcher le manche du couteau...

Il ne voyait plus Fritz; mais il entendait son souffle rauque, et le souvenir lui montrait dans la nuit la figure hâve et lugubre de son compagnon. Parfois, lorsque la diligence arrivait aux relais, les lanternes de la poste égaraient un rayon jusque dans l'intérieur de la rotonde. La figure livide du courrier sortait alors de la nuit; Jean voyait alors ses yeux ouverts et immobiles comme ceux d'un mort.

Quand la voiture s'éloignait, quand l'obscurité devenait plus opaque, Jean avait du froid dans les veines; cette tête effrayante, que lui cachait la nuit, surgissait vaguement illuminée. Jean avait beau fermer les yeux, il la voyait à travers ses paupières closes; il essayait de prier et il ne pouvait pas; il pensait alors au démon, et il se disait, affolé par l'épouvante, que Satan avait ratifié le pacte, et qu'il y avait là, près de lui, un être venu de l'enfer.

Puis d'autres pensées traversaient son délire. Il prenait le bruit continu des roues pour le sourd fracas de la mer prête à l'engloutir.

C'étaient ensuite les mille voix murmurantes d'une grande foule qui l'entourait, qui le pressait, qui l'étouffait; parmi ce murmure, les chants qui tombaient de l'impériale grinçaient douloureusement à son oreille, et le blessaient à l'âme comme une poignante moquerie.

Il s'éveillait pour se retrouver seul, glacé, tremblant, dans les ténèbres pleines de terreur.

Dieu, impitoyable, n'entendait point sa plainte. La fièvre le secouait; ses dents claquaient.

Hélas! bien loin, bien loin, dans la nuit éclairée de ce Paris qui fuyait, il entrevoyait deux fantômes aux formes indécises qui glissaient vers lui, les bras entrelacés, les yeux émus, les bouches unies...

Il ne savait; il voulait douter;... mais la double vision approchait. Qu'ils étaient beaux et qu'ils étaient heureux!...

Une main d'acier broyait le cœur de Jean... c'était Gertraud, Gertraud toujours adorée, et ce jeune homme aux blonds cheveux qui souriait comme une femme et dont la voix insultait à son martyre!

Si Jean eût senti à ce moment le manche d'un couteau dans sa main, il n'aurait point lâché prise...

Fritz s'éveilla en sursaut.

— Je crois que mon lit roule, dit-il d'une voix effrayée; quelle nuit! et que de sang j'ai vu depuis le coucher du soleil!

Il tâta les parois de la voiture autour de lui, en grondant des paroles confuses. Puis Jean sentit à l'improviste une main chaude et humide se serrer autour de son cou.

— Ah! je te tiens! s'écria Fritz. C'est toi que je vois dans mes songes!... C'est toi qui as rendu ma barbe grise et mis des cendres à la place de mon cœur!... assassin! assassin!...

Jean se débattait et perdait le souffle.

Les doigts du courrier se détendirent tout à coup.

— Mais je ne suis pas dans mon lit, grommela-t-il; je me souviens, nous allons en Allemagne... Il faut boire pour oublier!

Une odeur d'alcool se répandit dans l'interieur de la rotonde. Fritz garda le silence durant la moitié d'une minute, parce qu'il buvait.

— En voulez-vous? dit-il avant de reboucher sa bouteille.

La gorge de Jean brûlait; il tendit sa main dans l'ombre avidement et colla le flacon à ses lèvres. Il but jusqu'à perdre haleine.

En cet instant de faiblesse, l'eau-de-vie lui monta tout d'un coup au cerveau et le jeta hors de sa raison.

Il éclata en un rire insensé.

— C'est vrai, balbutia-t-il, avec cela, on oublie!... Ah! ah! qu'avais-je donc à souffrir?...

— Quand vous aurez tué, dit Fritz à voix basse, il vous faudra plus d'une gorgée...

Jean haussa les épaules, et, saisissant au vol les bribes d'une chan-

son entonnée joyeusement sur la banquette, il s'endormit en murmurant :

Sur l'air du tra la la la,
Sur l'air du tra la la la,
Sur l'air du tra deri dera,
La la la!

. . . .

Geignolet l'idiot avait retrouvé Gertraud à la place où il l'avait laissée, au fond de l'allée de Hans Dorn. Dès que la jeune fille l'aperçut, elle s'élança vers lui.

— Où est-il ? s'écria-t-elle.

— Je veux mes sous! répondit l'idiot.

Gertraud l'entraîna jusque dans sa chambre, et lui mit des sous plein les deux mains.

L'idiot poussa un cri de joie.

— Hue! fit-il, en voilà-t-il des *jacques!*... Vous êtes une bonne fille, Gertraud!... Le frère est en diligence, comme un monsieur.

— Quelle diligence?

— Ils disent que ça va dans un pays qu'on appelle l'Allemagne, et qui est bien loin d'ici.

Gertraud joignit les mains.

— Et tu n'as rien appris de plus? murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Oh! que si fait! répliqua l'idiot; il va là pour tuer un homme.

Gertraud chancela.

— Il est parti avec ce vieux *chineur* de Fritz, reprit l'idiot, qui a un paletot gris déchiré et qui pompe du dur toute la journée... et le papa Johann lui a donné de l'argent pour faire le coup là-bas.

Gertraud s'affaisa sur une chaise et ses yeux se fermèrent.

L'idiot resta deux ou trois secondes à la regarder; puis sa physionomie prit une expression d'astuce singulière.

— Tiens, tiens! pensa-t-il, la voilà qui dort pour tout de bon...

Il traversa la chambre sur la pointe des pieds et entr'ouvrit doucement la porte de Hans Dorn.

Son regard rapide fit le tour de la chambre.

— Les jaunets sont là, grommela-t-il en montrant du doigt l'armoire, et le trou est derrière le lit... ça sera fait ce soir!

Il repassa devant Gertraud évanouie, sans lui accorder un coup-d'œil, et descendit l'escalier en faisant sonner ses gros sous dans sa poche.



CHAPITRE IX.

TOILETTE DE PETITE.

A l'heure où le cabaretier Johann rassemblait son armée et la conduisit jusqu'à la cour des messageries, il ne faisait pas jour encore chez madame de Laurens. Elle était rentrée fort tard la nuit précédente, et ce sommeil prolongé réparait la double fatigue du bal Favard et de la maison de jeu de la rue des Prouvaires.

La pendule avait sonné midi depuis longtemps, mais la soie épaisse qui tombait le long des fenêtres faisait obstacle, aux rayons pâles du soleil et continuait le crépuscule par-delà le milieu du jour.

Il régnait dans la chambre un silence complet, qui n'était même pas troublé par cet inévitable roulement des voitures, courant sans cesse sur le pavé de Paris. L'agent de change de Laurens avait fait poser devant son hôtel un essai de pavage en bois, afin de protéger le repos de Sara.

C'était là une attention d'autant plus efficace, que la charmante femme faisait sa nuit, d'ordinaire, aux heures où la rue éveillée, s'emplit de mouvement et de fracas.

Les portes étaient closes; il n'y avait personne dans la chambre; mais un feu doux, qui brûlait dans la cheminée, disait que des soins attentifs veillaient sur le sommeil de Sara.

Elle dormait derrière ses rideaux entr'ouverts. Sa pose abandonnée indiquait cette fatigue molle qui suit l'agitation du premier sommeil. Elle avait la tête tournée du côté du jour; sa coiffe de dentelle laissait fuir les boucles magniques de ses cheveux noirs qui ruisselaient, épars, sur l'oreiller blanc; son bras nu, frais, ciselé, sortait du lit et pendait en dehors, sollicité par l'atmosphère chaude de la pièce.

Le demi-jour qui tamisait parcimonieusement l'étoffe opaque des draperies tombait d'aplond sur son visage ou reposait, à cette heure, un sourire serein et heureux.

Son souffle égal glissait doucement à travers ses lèvres entrouvertes; nulle ride à son front, nul pli autour de sa bouche. Quiconque n'eût point connu son âge aurait cru surprendre en ce moment le pur sommeil d'une vierge dont l'âme candide sourit à de beaux songes.

C'était, vous en auriez fait serment, une fleur de beauté que le soleil trop vif n'avait point touchée encore de son regard ardent. Tout était charme en elle; la jeunesse rayonnait sur son front d'enchanteresse; elle était la perfection exquise, et nulle imagination de poëte n'aurait pu ajouter à son irrésistible attrait.

C'était peut-être le demi-jour propice; peut-être un décevant mariage, reflet d'un de ces rêves ailés qui remontent en se jouant le courant des années et vous couchent, rajeunis, au milieu des joies bonnes de l'adolescence; mais, parmi cette beauté sans tache, il n'y avait rien, absolument rien qui trahit la femme expérimentée et cent fois ivre de fruit défendu, la femme qui a tout appris et tout éprouvé, la femme lasse de plaisirs et qui raffine sur le mal, comme un débauché vieux que le désir abandonne. Le vice avait glissé là sans laisser de trace, le vice et le temps; ce sommeil souriait comme le repos d'un ange.

Auprès de ce lit, tout homme qui n'aurait point connu le passé de Sara se fût agenouillé pour l'adorer comme une sainte.

Mais, en dehors d'elle-même, les objets qui entouraient madame de Laurens étaient choisis de manière à détruire l'illusion bien vite. Sa chambre était ornée avec un goût parfait, mais dans un sentiment de lascive fantaisie; tout y parlait à l'encontre de l'impression que nous avons essayé de faire naître, et après le premier regard, on oubliait

toute pensée d'innocence : on s'étonnait presque d'avoir cru à la pudeur.

D'ordinaire, les femmes du monde cachent ce qu'elles aiment, et drapent un voile discret autour de leurs faiblesses. Il y a souvent des prie-Dieu dans les boudoirs, et telle alcôve facile est sanctifiée par une pieuse image. Mais Sara gardait son hypocrisie pour le dehors. Personne, excepté M. de Laurens, n'entrait jamais dans sa chambre; elle en avait fait un petit sanctuaire, où le gracieux et le lascif se mêlaient en de ravissants caprices.

Les tableaux, peu nombreux et valant leur pesant d'or, représentaient de ces sujets aimables qui font la joie des célibataires, et devant lesquels un éventail féminin se change en écran de lui-même. C'était beau. Le nu frémissait sur ces toiles précieuses; l'amour s'y étalait, luxurieux ou naïf. Les enchantements chevaleresques y faisaient assaut avec les raffinements de la poésie antique; Anacréon y donnait la main au chantre d'Armide; le génie de la peinture érotique semblait avoir effeuillé là toutes ses roses effrontément épanouies.

Alcibiade eût pris cette chambre pour un temple de sa chère Vénus.

De ces tableaux, les plus charmants et ceux qui dévoilaient les plus ardents mystères se suspendaient derrière les rideaux même de l'alcôve. Ils laissaient un espace vide, occupé par une large glace qui tenait la ruelle du lit. Dans cette glace se mirait en ce moment la couverture, soulevée et dessinant vaguement d'admirables contours.

C'était pour elle-même que madame de Laurens avait réuni cet étrange musée; on ne pouvait l'accuser d'y avoir jamais introduit un homme en fraude des lois conjugales; et, pourtant, ce n'était pas seulement un goût fantasque ou égaré qui l'avait portée à franchir ainsi audacieusement les limites les plus extrêmes de la réserve féminine. Elle avait des caprices, assurément; mais, derrière chacun de ces caprices, on devait s'attendre à découvrir un but caché.

Elle avait paré le temple avec réflexion; c'était quelques années après son mariage, à l'époque où M. de Laurens était jeune et fort.

Car il y avait bien longtemps que durait ce lent assassinat!

Petite avait calculé ses séductions froidement et mis au complet son artillerie d'amour; sa chambre était la fournaise brûlante où le malheu-

reux agent de change, brisé par la jalousie, venait rallumer sans cesse sa passion épuisée, et prendre la force de porter encore à ses lèvres la coupe toujours pleine de poison...

Petite resta durant quelques minutes dans ce calme sommeil où nous l'avons surprise; puis son rêve changea et devint plus conforme à la réalité de sa nature. Sa joue pâle se couvrit de rougeur; son souffle s'embarrassa et sortit chaud de ses lèvres rapprochées; ses narines se gonflèrent et tout son corps frémit doucement sous les couvertures.

Elle se retourna, renversant sa belle tête parmi les masses de ses cheveux; ses deux bras sortirent du lit et s'arrondirent contre son sein palpitant.

La passion était maintenant sur son visage; ses lèvres pâlissaient, et des plaintes où perçaient le nom de Franz tombaient de sa bouche.

Elle était belle ainsi, plus belle peut-être que sous le masque trompeur, attaché naguère par la main du hasard.

La glace reflétait les lignes admirables de ses traits et ses formes trahies par la couverture agitée.

Quelques minutes encore s'écoulèrent; puis son visage se transforma de nouveau.

La pâleur couvrit de nouveau sa joue; ses sourcils, froncés violemment, se rapprochèrent; des rides vinrent autour de sa bouche, dont les lèvres se serrèrent convulsivement.

Elle se retourna tout à fait, par une sorte de soubresaut vif et brusque. On ne la vit plus que dans la glace, où sa figure apparut décomposée tout à coup par la colère.

Il y avait un monde entre son sourire calme et pur et son voluptueux sourire, un monde encore entre son voluptueux sourire et l'expression de férocité soudaine qui ridait sa face maintenant, sans pouvoir lui enlever sa beauté. Ses mains s'agitaient au hasard; ses doigts se refermaient sur la fine toile des draps qui restaient, après l'étreinte, froissés et comme tordus.

On eût dit qu'elle cherchait une arme...

Et c'est miracle qu'une même physionomie puisse exprimer tant de douceur sereine et tant de cruauté implacable!

Le boudoir gardait son aspect de mollesse lascive; le jour suave et timide glissait sur les peintures amoureuses; l'air chaud, où nul parfum vulgaire ne jetait ses douteuses délices, avait pourtant je ne sais quelles émanations capables d'enivrer, vagues, subtiles, pénétrantes, et qui semblaient s'exhaler de la femme elle-même.

C'était toujours le temple érotique, mais la déesse s'était changée en furie; Vénus fronçait le sourcil et les serpents tragiques étaient à son front, au lieu de sa riante couronne de grâces.

Elle s'efforçait; ses tempes se mouillaient; ses lèvres crispées prononçaient à demi des paroles confuses.

Parmi ces paroles un nom revenait, toujours insaisissable à l'oreille: le nom d'un homme.

Et malheur à cet homme détesté! Malheur! car le rêve de Sara suait la haine, et sa bouche aride semblait demander du sang!

Elle s'agitait toujours de plus en plus; son effort aveugle s'obstinait. Son cou se roidit; sa tête se souleva lentement, vigoureuse, et terrible.

Elle joignit ses mains, dont les articulations craquèrent, avec la force qu'on met pour étouffer un ennemi. Le nom glissa une dernière fois entre ses lèvres plissées, mais distinct et nettement prononcé.

— Franz!... dit-elle encore.

Et ses sourcils se détendirent; sa tête retomba mollement sur l'oreiller. C'était le repos après la lutte victorieuse.

La panthère aussi se couche indolente et gracieuse, quand sa proie tuée ne bouge plus...

C'était toute la vie de Petite qui se reflétait fidèlement dans les trois phases de son sommeil; cette vie étrange, qui souriait au monde, innocente et tranquille, cette vie avide de voluptés derrière le voile et où le plaisir gracieux arrivait au crime par le vice.

Un masque de pureté, voilant la couronne de roses des bacchantes, et, sous les roses effeuillées, de l'or avec du sang!...

Elle s'éveilla. Son regard rencontra la glace, qui lui renvoya son visage, où il y avait maintenant de la fatigue; elle se souleva et mit sa tête inquiète tout auprès du miroir.

Elle regardait, attentive, et un nuage de tristesse descendait sur son

front: une ride, émue et perceptible à peine, plissait le poli de sa tempe.

Ses yeux prirent de l'effroi et se baissèrent, humiliés. Elle demeura un instant comme interdite et n'osant plus regarder la glace accusatrice. Puis sa joue reprit un incarnat léger; on eût dit qu'elle se révoltait contre l'insulte du miroir; elle jeta un coup d'œil de défi ; la ride avait disparu.

Sa bouche s'épanouit en un sourire d'orgueil; elle repoussa en arrière les boucles prodigues de sa chevelure noire et se mit sur son séant.

— Nina ! dit-elle.

Il semblait que ce nom, prononcé presque à voix basse, dût s'étouffer entre les rideaux; pourtant la porte de la chambre s'ouvrit à l'instant même, et une caméristе, jeune, accorte, empressée, traversa le boudoir sans produire aucun bruit. Son pas, souple et léger, se taisait sur la toison épaisse du tapis.

Un peignoir, garni de dentelle, couvrit les épaules de Sara, qui mit ses pieds nus dans de petites mules de velours.

Sa toilette commença. L'eau tiède coula le long de son beau corps et retomba dans le bassin parfumé.

Nina, vive et adroite, semblait se jouer autour de sa maîtresse; sa main glissait, rapide, laissant partout après soi la jeunesse et la fraîcheur.

Madame de Laurens n'avait pas besoin encore de cet art précieux et trisant la magie qui efface les rides, teint les cheveux et sait rendre un incarnat tout neuf aux joues flétries. Mais les années s'accumulaient; le jour venait où l'utile talent de Nina ne pourrait point se payer trop cher.

Aussi Nina était-elle une favorite; sa maîtresse la traitait avec une confiance flatteuse et lui disait absolument tout ce qu'il ne lui importait point de cacher.

Nina devinait peut-être le reste.

Elle présida seule aux premiers détails de la toilette, puis, quand un nouveau peignoir eut arrondi son tissu chaud sur les épaules rafraîchies de Petite, Nina mit en mouvement une sonnette, et une autre jeune fille entra dans la chambre à coucher à son tour.

Celle-ci, caméristе du second ordre, n'était point initiée aux intimes mystères du petit lever; elle n'avait jamais aperçu cette ride ennemie que Nina, entrant à l'improviste, avait plus d'une fois constatée.



P. Philippoteaux del. Imp. Dupain Faub. St. Jacques, 35. V. Mocque...

TOILETTE DE PETITE

LE FILS DU DIABLE

Sara s'assit, enveloppée chaudement dans les plis de son peignoir. Les deux jeunes filles prirent à pleines mains les masses lourdes de sa chevelure, dont le peigne alerte lustra les anneaux étagés. Deux nattes brillantes, longues, épaisses, s'enroulèrent derrière sa tête, laissant sur le devant une double grappe, noire comme le jais, et formant comme un gracieux cadre au plus joli visage du monde.

Sara, nonchalante et comme affaissée, cachait ses mains frileuses sous le peignoir; ses yeux étaient clos à demi, ramenant sur ses joues la frange soyeuse et longue de ses cils; elle semblait prolonger avec paresse le repos de sa nuit.

Quand les deux caméristes eurent achevé leur tâche, elle jeta vers la glace qui se penchait au-devant d'elle un regard distrait. La glace lui renvoya la radieuse beauté de son visage.

Les deux caméristes attendaient. Elle fit un petit signe de tête content, et les deux jeunes filles sourirent, récompensées.

Puis elle se leva comme à regret. Le peignoir tomba: un étroit corset dessina la souplesse fine de sa taille.

Par dessus le corset, une robe du matin agrafa ses plis harmonieux, dont la pudeur coquette laissait deviner les contours délicats d'une gorge de sylphide.

La toilette était achevée; Petite eut encore ce sourire orgueilleux qu'elle avait accordé à sa beauté sans parure.

— Suis-je bien ?... murmura-t-elle.

Les deux caméristes firent assaut de flatteries; mais la glace, qui ne flattait pas, en sut dire plus long qu'elles.

Sara était charmante, et la conscience qu'elle avait de son charme mettait autour de son front comme une éblouissante auréole.

La toilette avait duré une grande heure, et pendant tout ce temps madame de Laurens n'avait point parlé.

Ce ne fut qu'au moment où Nina drapait sur ses épaules un riche et moelleux cachemire des Indes qu'elle demanda enfin des nouvelles de son mari.

— M. de Laurens est bien malade! répondit Nina.

— Et vous ne me le disiez pas! s'écria Petite, en mettant bas tout à

coup son sourire pour prendre un grand air d'inquiétude; a-t-il donc passé une mauvaise nuit?

— Très-mauvaise, répliqua la jeune fille, dont le visage espiègle copiait de son mieux celui de sa maîtresse.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura Petite, que ne donnerais-je pas pour lui rendre la santé!

Nina baissa les yeux, comme si elle eût craint leur franchise indiscrète. L'autre camériste, moins initiée, fut émue de bonne foi et plaignit de tout son cœur l'inquiétude douloureuse de madame de Laurens.

— Les deux médecins sont là, reprit Nina, depuis ce matin... et le valet de Monsieur dit qu'ils ont l'air bien embarrassés!

— Il faut que je le voie, s'écria Petite, qui avait dépouillé sa gracieuse nonchalance; pauvre Léon!... Et moi qui dormais tranquille!

Elle s'élança, empressée, vers la porte qui conduisait à la chambre de l'agent de change; mais avant de franchir le seuil, elle appela du geste Nina, qui s'approcha aussitôt.

— Fais atteler, dit-elle à voix basse.

— Le coupé? demanda la jeune fille.

— Le coupé.



CHAPITRE X.

DEUX DOCTEURS.

L'agent de change Léon de Laurens était couché sur son lit, pâle et les traits creusés par la souffrance. A son chevet s'asseyait son médecin ordinaire, M. Saulnier, jeune homme savant et de grande espérance, et le docteur José Mira, qui prêtait à son collègue l'appui de sa haute expérience.

Mira n'exerçait plus guère, mais il avait un nom presque illustre dans les sciences, et le jeune médecin eût accepté son aide avec gratitude, lors même qu'il ne se fût point agi d'un membre de la famille de Geldberg.

Depuis plus d'une heure, ils étaient en conférence sérieuse, examinant le malade et se communiquant leurs observations à voix basse.

Il y avait, dans le regard de Mira, tandis qu'il contemplait l'agent de change, une sorte d'intérêt inexplicable ; sa physionomie, dure et si froide d'ordinaire, peignait une sorte d'émotion.

Etait-ce la préoccupation ordinaire, qui prend tout médecin en face d'un cas difficile ? ou n'était-ce point plutôt un instinctif retour sur lui-même ?

Mira souffrait, lui aussi, cruellement, et depuis bien des années !

La main qui clouait Léon de Laurens à ce lit d'agonie l'avait blessé lui-même, et cette blessure, si ancienne qu'elle fût, faisait encore saigner son cœur.

Cet homme qui se mourait était son confrère en torture.

Et vis-à-vis de cet homme, la jalousie n'était plus possible. Le docteur oubliait que Léon de Laurens était le mari de Petite; il ne voyait plus en lui que la victime.

Certes, on ne pouvait l'accuser d'avoir le cœur facile et trop ouvert à la pitié; mais dans cet homme, vaincu et succombant à son martyre, il se voyait lui-même, et il avait compassion.

L'agent de change fermait les yeux; il semblait plongé dans un assoupissement inerte. Son souffle était faible, et si de temps à autre ses mains amaigris n'avaient pas tressailli sur la couverture, on aurait pu le prendre pour un cadavre.

Mira et le jeune médecin échangeaient à de longs intervalles des paroles prononcées à voix basse.

— Il faut tout une longue vie pour étudier ces affections du système nerveux, disait M. Saulnier; voilà dix ans que je travaille, et je vois bien que je suis un enfant vis-à-vis de ce mal bizarre!... Avant-hier, je croyais le malade sauvé; nous avons fait ensemble une longue promenade, et il me semblait que tous les symptômes alarmants avaient disparu... Aujourd'hui, nous le retrouvons plus bas que jamais!

Le docteur portugais approuva d'un signe de tête; ses yeux ne se détachaient point du malade.

— Et pourtant, reprit M. Saulnier, vous avez pu suivre mon traitement... Vous savez que j'ai combattu l'affection pied à pied, pour ainsi dire, dès son origine... Je suis spécial pour les maladies de nerfs, et j'avais en outre vos conseils si précieux...

Mira s'inclina encore.

— On s'y perd! poursuivit le jeune docteur; cet homme est riche; sa position est enviable; il jouit d'un bonheur presque proverbial... et parfois, on a la tentation de croire qu'il se meurt de chagrin!

Le regard de Mira quitta un instant la face amaigrie de M. de Laurens pour tomber sur son collègue.

— Vous n'avez jamais vu personne autre mourir de chagrin?... murmura-t-il.

— Non, répondit Saulnier.

— Moi, je suis vieux et j'ai vu bien des choses !... Le chagrin ressemble à un poison lent et sûr qu'une main patiente verserait à doses calculées...

Le docteur s'interrompit ; ses yeux se baissèrent.

— C'est la vérité ! ajouta-t-il comme malgré lui; j'ai vu l'un et l'autre... ce sont des morts pareilles... Seulement, l'une est encore plus cruelle que l'autre ! j'ai connu dans ma vie un homme qui, durant des mois entiers, versa chaque jour quelques gouttes d'un breuvage mortel dans la coupe d'un pauvre vieillard... Il fallait avoir pour cela un cœur bien impitoyable ! Eh bien, je ne sais pas si cet homme, tout endurci qu'il était, aurait eu le courage de poursuivre jusqu'au bout un empoisonnement par le chagrin !

Mira fit une seconde pause; puis il ajouta, en laissant errer sur sa lèvre mince un sourire profondément amer :

— Il faut une femme pour cela !...

Le jeune docteur écoutait, surpris, et se perdait à vouloir saisir le sens caché de ces paroles.

— Une femme ? répéta-t-il, on cite, en effet, de monstrueux exemples... mais ici nous avons une femme qui est l'honneur de son sexe... je l'ai vue penchée à ce chevet, Monsieur... c'est un ange!

Un éclair sardonique s'alluma dans l'œil cave du Portugais.

— On disait pourtant que cet homme était un démon!... murmura-t-il.

— Quel homme?

— L'empoisonneur qui mit un an à tuer le vieillard... Démon, ange, ce sont deux mots vides de sens!... et il faut un œil bien subtil pour voir le fond du cœur de la femme!

L'étonnement de M. Saulnier augmentait à chaque mot de son collègue. Il ne voulait point comprendre encore, mais la lumière se faisait, malgré lui, dans son intelligence.

Il contemplait le docteur d'un œil inquiet, comme s'il eût craint et désiré à la fois de le voir s'expliquer.

Mais le docteur gardait maintenant le silence; on eût dit qu'il s'entretenait avec des souvenirs pénibles, évoqués à l'improviste.

En ce moment, la porte s'ouvrit : madame de Laurens, belle et portant

sur son visage les traces évidentes de sa tendre sollicitude, entra doucement.

Le regard de Mira s'était relevé au bruit de la porte. Saulnier, qui l'examinait toujours, suivit ce regard et tressaillit en le voyant tomber, amer et accusateur, sur le charmant visage de Sara.

Ce regard valait toutes les explications du monde. Il n'était plus possible de se méprendre sur le sens voilé des dernières paroles du docteur.

Il avait fait volontairement allusion à un crime mystérieux et dont la pensée seule épouvantait l'esprit du jeune médecin.

Que croire? Sara s'avançait sur la pointe des pieds; ses beaux yeux disaient sa tendresse inquiète, et derrière la pâleur de sa joue, on devinait des larmes.

Cette femme aimait, cette femme était la bonté noble et pure!

Le cœur du jeune médecin se révolta énergiquement, car la calomnie était infâme auprès d'un lit de mourant et en face de cette douleur d'épouse!...

Il se retourna vers le docteur avec une véritable indignation. La physionomie de ce dernier s'était tout à coup transformée; Saulnier n'y trouva plus trace de ce qui l'avait si fort irrité.

Le docteur Mira était debout, il s'inclinait respectueusement et appelait un sourire sur sa froide figure.

Au moment où madame de Laurens passait devant lui, le docteur lui prit la main, qu'il toucha de ses lèvres avec tous les signes d'un profond dévouement.

. . . .

La maladie de l'agent de change avait ces bizarres symptômes des affections nerveuses qui laissent au patient, par intervalles, toutes les apparences de la santé, et qui le jettent, anéanti brusquement, sur le lit d'agonie. Comme le mal n'affecte ici aucune portion visible du corps, on n'a même pas le triste bénéfice de la souffrance; les indifférents doutent, les ignorants se moquent, et chacun prononce tout bas le mot de malade imaginaire.

Par le fait, ces angoisses terribles de la névralgie qui tordent les ro-

bustes comme les faibles, et qui brisent en peu de jours les tempéraments les plus riches, semblent impuissantes à donner la mort, et laissent végéter leur victime jusqu'aux plus extrêmes limites de la vie commune.

La croyance populaire accorde même aux malheureux frappés de ce fléau un brevet gratuit de longévité.

Quelque jour, vous les voyez anéantis par une série de crises effrayantes, livides, pliés en deux, l'œil terne et la face décomposée; le lendemain, après une nuit que l'épuisement a faite tranquille, vous les rencontrez marchant au soleil, et moins changés que l'homme qui vient de subir l'indisposition la plus légère.

Le mal semble jouer avec eux comme le tigre avec sa proie; une main cruelle les terrasse incessamment sur le bord même de la tombe, et les laisse se relever toujours.

A ces affections les praticiens sérieux ne connaissent guère de remède; ils cherchent encore; en attendant, ils recommandent la distraction, ils ordonnent le bonheur.

Car ce mal est pour eux l'indice manifeste et le résultat direct d'une violente peine de l'âme.

Et voilà pourquoi justement l'état de M. de Laurens restait inexplicable pour le médecin Saulnier. Que manquait-il à cet heureux de la terre? il était riche, honoré, envié; il avait une femme délicieusement belle, qui l'entourait de soins et d'amour!...

Car, soit adresse de la part de Petite, soit effet du hasard, depuis que la maladie de l'agent de change avait pris un caractère alarmant, le jeune docteur avait toujours trouvé madame de Laurens veillant au chevet de son mari.

Et que de tendre sollicitude! que de craintes charmantes! que d'adorable dévouement!

Tout à l'heure, il avait prononcé le mot ange en s'entretenant avec Mira, et, certes, le mot n'était pas trop fort!

C'était bien un ange de beauté, de grâce et de douceur!

Aussi le docteur Saulnier fut-il scandalisé sincèrement, en voyant la grimace sceptique que le Portugais opposait à son enthousiasme.

Et quand cette grimace se changea sur le visage de Mira en sourire

respectueux. le jeune médecin crut s'être trompé, tant il lui paraissait invraisemblable qu'un homme pût mettre en doute les perfections de Sara !

Elle s'avança vers le lit d'un pas empressé, mais toujours gracieux, et ne prit pas le temps de répondre aux saluts des deux docteurs.

L'aspect de son mari lui mit sur le visage une pitié désolée ; on eût dit qu'elle avait le cœur déchiré.

— Parlez-moi vrai, murmura-t-elle en arrachant ses paroles une à une, oh ! ne me cachez rien ! Y a-t-il du danger ?

— Non, répondit Mira froidement, pas encore.

Petite se tourna vers lui ; son regard avait une expression indéfinissable.

Saulnier, qui l'intercepta au passage, y vit de la reconnaissance et comme un doute effrayé.

— De l'espoir ! madame, dit-il ; l'état de M. de Laurens est toujours le même, et vous savez qu'il est fort abattu après chacune de ces crises.

— Quelle affreuse maladie ! s'écria Petite, qui avait des larmes dans la voix ; mon Dieu ! mon Dieu ! ne voulez-vous donc point le sauver !... Hier, quand vous l'avez quitté, docteur, ajouta-t-elle en s'adressant à Saulnier, j'ai cru pouvoir me retirer... il était bien ; il paraissait ne pas souffrir... et maintenant, après quelques heures de repos, je le retrouve à peine reconnaissable !

Elle mit son front entre ses mains, et tira du fond de sa poitrine un poignant soupir.

— Oh !... oh !... fit-elle, comme si elle ne pouvait plus parler ; j'en mourrai !

Saulnier jeta un regard au docteur Mira, comme pour lui dire :

— Voyez !... et c'était cette femme que vous aviez l'air d'accuser.

Le Portugais avait repris son sourire amer, parce que Petite lui tournait le dos.

Le malade s'agita faiblement et ses yeux s'ouvrirent à demi. Petite se pencha au-dessus de son chevet ; elle prit ses deux mains pour les réchauffer dans les siennes.

Certes, le médecin Saulnier aurait eu raison près de tout le monde, et

le Portugais en eût été pour ses grimaces; personne n'eût voulu croire autre chose, sinon que Sara, douce providence, venait là secourir et consoler.

Il y avait entre la femme que nous avons vue tout à l'heure dans le boudoir, livrée aux mains savantes de ses deux caméristes, et la femme inclinée maintenant au-dessus de ce lit de douleur, une différence presque complète; vous eussiez voulu pour ornement à sa beauté, tout à coup transfigurée, la pieuse coiffe d'une sœur de charité; sa prunelle n'avait plus que des rayons timides; son visage semblait fait pour exprimer uniquement désormais la patience attentive de la garde-malade et sa dévote miséricorde.

A sa vue, l'agent de change fit effort pour se soulever sur son séant; mais il était trop faible, il ne put y réussir. Sa tête demeura lourde sur l'oreiller. L'effet bienfaisant de la présence de Sara n'en fut pas moins soudain et visible : les rides de son front s'effacèrent peu à peu, et ses sourcils contractés se détendirent; ses yeux restèrent demi-fermés, comme s'il eût craint encore, dans le vague de son réveil, de voir la vision chère s'évanouir.

— Comment vous trouvez-vous, mon ami? dit Petite bien doucement.

Le malade tressaillit à cette voix et ouvrit les yeux tout à fait. Dans le regard qu'il jeta sur sa femme, il y avait une joie timide et beaucoup d'effroi. C'était un regard esclave, où l'âme domptée parlait, où se lisait l'amour obstiné, combattu en vain par la longue misère.

— J'ai bien souffert cette nuit, répondit-il d'une voix faible et changée.

— Et pourquoi ne m'avoir pas appelée? demanda Petite avec un accent de reproche.

M. de Laurens baissa les yeux et garda le silence. Saulnier s'était approché.

— Il y a du mieux, dit-il; la crise est finie, et, à moins d'accident nouveau, nous aurons une bonne journée.

— Nous aurons ce qu'il lui plaira de nous donner! murmura le Portugais.

Il contemplait toujours Petite avec une curiosité froide; mais, sous cette apparence glaciale, perçait déjà la passion réveillée.

Pour lui, Sara était le destin; il se courbait sous sa volonté, comme le chrétien plie sous la volonté de Dieu.

Lui seul savait au juste ce qu'il y avait entre elle et M. de Laurens; lui seul avait pu plonger son regard jusqu'au fond du cœur de Petite.

Saulnier se tourna vers Mira pour voir son avis confirmé; mais, avant que le Portugais eût pris la parole, Sara faisait éclater sa joie.

— Que j'ai eu peur, dit-elle, mon pauvre Léon, en vous voyant étendu sur ce lit, immobile et pâle!

— Merci, murmura l'agent de change; je tâche de vous croire et je suis bien heureux.

Saulnier avait fait discrètement un pas en arrière; il n'entendait rien, mais les paroles échangées parvenaient jusqu'à l'oreille de José Mira, qui restait à sa place.

Et José Mira se disait:

— Quel coup de poignard y a-t-il derrière ces caresses?...

Un signe imperceptible que lui adressa Petite fut comme un commencement de réponse.

— Et moi qui venais ici parler de plaisirs et de fêtes! reprit-elle, car vous ne savez pas, Léon, le départ de la famille est avancé de plusieurs jours... et toute la matinée, en songeant à vous, je me disais: Pauvre Léon! je lui dois bien quelques petites réparations; souvent mon humeur fantasque l'a fait souffrir, et peut-être, c'est affreux à penser! suis-je pour quelque chose dans cette maladie qui nous désespère!

— Oh!... fit l'agent de change qui croyait rêver et dont la faiblesse se laissait prendre toujours, le mal vient de Dieu, Sara... vous êtes, vous, la consolation et le remède!



CHAPITRE XI.

TOILETTE DE FRANZ.

Madame de Laurens pressa tendrement les mains de son mari.

Le Portugais fronça le sourcil; il avait comme un pressentiment sinistre.

Le médecin Saulnier admirait de loin, et se demandait comment M. de Laurens, cet homme heureux entre tous, pouvait avoir la maladie des âmes blessées...

— Là-bas, poursuivit Sara, au château de Geldberg......, je vous dis tout ce que je pensais ce matin, Léon! nous pourrions être seuls au milieu de la foule... ce seraient de beaux jours!

— Ce serait le ciel!... murmura M. de Laurens en extase.

— Mais vous voilà si souffrant et si faible! dit encore Sara en glissant un regard oblique du côté de Mira; pourrez-vous supporter le voyage?

Un coup d'œil lancé à Mira était un ordre; le Portugais affecta de ne le point comprendre.

— Pour vous suivre, répondit M. de Laurens, je trouverai de la force...

— C'est impossible! reprit sèchement Mira.

Petite tressaillit comme un chef que ses propres soldats frapperaient par derrière.

Saulnier se rapprocha.

— Sans me prononcer aussi péremptoirement que mon savant confrère, dit-il, je crois qu'un long voyage pourrait avoir des inconvénients.

— Ne dites pas cela! s'écria le malade, dont la joue recouvra un incarnat léger; vous êtes d'habiles médecins... vous savez tout... mais vous ne connaissez pas mon mal!

— Si fait, interrompit encore le Portugais de ce même ton sec et cassant.

Laurens leva sur lui un regard effrayé. Petite ne bougea pas et continua de lui tourner le dos.

Mais c'était un grand effort qu'elle faisait sur elle-même. Sa bouche se fronçait malgré elle, et l'on voyait s'agiter, soumis à une tempête nerveuse, les muscles de ses doigts.

Laurens secoua sa tête renversée sur l'oreiller.

— Non, non, ami, dit-il avec lenteur et en s'adressant à José Mira, vous ne savez pas où je souffre!... personne au monde ne le sait!... Sara elle-même, cet ange que Dieu a mis auprès de moi pour diminuer mon martyre, Sara n'a jamais pénétré le secret de mon cœur...

Il y avait dans ces paroles une contre-vérité si navrante, que Sara elle-même, cuirassée contre tout remords, sentit un instant sa conscience; mais ce ne fut qu'un instant.

A peine eut-elle le temps de baisser les yeux; elle les releva dans un sourire.

Elle pressa les mains du malade contre son sein avec une reconnaissance douce et merveilleusement jouée.

Laurens souriait, lui aussi; mais que de tristesse accablante derrière son sourire!...

Il s'épuisait en un suprême effort pour conserver le dernier bien qui lui restât : l'opinion du monde et la renommée d'être heureux.

Le jeune médecin ne voyait rien de tout cela; mais Mira lisait comme en un livre dans l'âme ulcérée du malade.

Il ne faudrait point affirmer que cette immense détresse lui causât une véritable pitié. Le sentiment qu'il éprouvait était surtout égoïste; il avait

souffert, il souffrait encore d'une blessure pareille; une tyrannie semblable pesait sur lui et il s'essayait à la révolte.

— Il ne faut pas me dire, poursuivit l'agent de change en attirant la main de Sara sur sa poitrine, que ce voyage me sera nuisible... C'est Paris qui me tue!... Je le sais et je le sens... J'ai encore de la force, dès que cette main de fer, qui broie mon âme, vient à la laisser en repos... Quand partons-nous?

— Il faudrait savoir... commença Saulnier, qui n'osait pas se prononcer contre l'expérience de son collègue.

Laurens fit un geste impatient et colère.

Petite eut un beau mouvement de comédie.

— Calmez-vous, mon ami, dit-elle avec douceur; M. Saulnier a raison... Le docteur Mira nous est tout dévoué, vous le savez, et nous devons avoir foi en sa science... Si véritablement ce voyage...

— Je crois... interrompit une troisième fois le Portugais d'un accent toujours sec et péremptoire.

Avant qu'il eût achevé sa pensée, Petite se tourna vers lui sans empressement et de la façon la plus naturelle; mais quand elle fut tournée, son visage prit cette expression effrayante que nous lui avons vue déjà plusieurs fois; ses lèvres blanches tremblaient; ses yeux avaient un éclat fixe et froid qui glaçait.

Mira essaya de soutenir son regard; mais, au bout d'une seconde, les paupières du Portugais battirent comme si un rayon trop vif les eût frappées; ses mains s'agitèrent au hasard, cherchant une contenance.

Il changea de position sur son fauteuil; il toussa, il demanda secours à sa large boîte d'or qu'il savait ouvrir d'un air si doctoral.

Rien n'y faisait, un trouble évident et insurmontable remplaçait sa roide impassibilité.

Et pourtant ses yeux restaient fixés malgré lui sur Petite.

La bouche de celle-ci s'ouvrit et figura, sans produire aucun son perceptible, ces trois mots :

— Je le veux!

Puis elle se retourna, sans attendre la réponse du Portugais.

Il y eut un silence d'une demi-seconde; puis le docteur José Mira, re-

prit d'une voix suffoquée, la phrase interrompue par le regard de Petite.

Mais il n'avait plus ce ton tranchant et plein de solennelle pédanterie qui jamais ne l'abandonnait d'ordinaire.

— Je crois, répéta-t-il en hésitant et en raccordant sa phrase de son mieux, je crois que j'ai pu exprimer naguère mon opinion d'une façon trop absolue... Il se peut que ce voyage ne soit pas nuisible, à tout prendre... il se peut même que la santé de notre ami en éprouve de bons effets...

— Ce fut toujours mon avis, dit Saulnier.

— Tout le monde est contre moi, reprit Mira en tâchant de sourire; je cède de bonne grâce et je donne mon adhésion de grand cœur.

Un air de contentement éclaira le visage du malade; Sara se pencha jusque sur lui et lui effleura le front d'un baiser.

— Nous partirons dans quelques jours, dit-elle.

L'agent de change la contemplait avec ravissement.

— Sara!... Sara! murmura-t-il; aurez-vous donc désormais pitié de moi?...

— Chut! répliqua Petite en se jouant, vous verrez!...

— Vous m'avez dit si souvent que vous ne pouviez pas m'aimer!...

— On ment quelquefois... quelquefois on se trompe...

— Voulez-vous donc que j'espère?

Sara mit dans son sourire une enivrante promesse.

Léon de Laurens ferma les yeux, épuisé par son émotion trop forte. Il eût voulu prolonger ce moment, unique dans sa vie, mais la fatigue le dompta. Un voile confus tomba sur sa pensée, il s'assoupit.

Ses traits, naguère si pâles, avaient un rayonnement de bien-être; l'espoir, comme un souverain baume, avait guéri sa blessure en la touchant. Il était heureux.

. . . .

Franz n'avait guère été plus matinal que Petite; sa nuit s'était prolongée jusque par delà le milieu du jour, mais Dieu sait que ses songes n'avaient point ressemblé à ceux de madame de Laurens!

Il avait rêvé joie, plaisir, folie; peut-être, dans son sommeil, quelque voluptueux souvenir avait amené le nom de Sara sur sa lèvre; mais il

n'y avait certes aucune idée de vengeance attachée à ce joli nom, et le sommeil de Franz n'était pas plus tragique que la veille.

De l'amour frais et charmant, une ambition enfantine, de l'or, de la grandeur, des sourires.

Il s'éveilla, heureux comme dans son rêve; il regarda les magnificences nouvelles de son alcôve; il palpa la soie riche de ses rideaux; il bondit, les pieds nus, sur la molle opulence de son tapis.

Que tout cela est beau! que tout cela est bon!... Fi! de la mansarde d'hier!

Franz avait-il jamais habité une mansarde? Vraiment, il ne s'en souvenait plus!

Il était fait pour ce luxe brillant; son élégance allait avec toutes ces richesses; il était là dans son centre, et sa pauvreté passée lui apparaissait comme l'insulte d'un rêve.

Le soleil d'hiver passait à travers le tulle brodé qui drapait les croisées; la lumière ruisselait sur la moquette vierge du tapis et donnait aux couleurs, toutes fraîches, un éclat joyeux; le ciel semblait sourire. Oh! que la vie était belle!...

Franz avait le cœur plein; il était comme oppressé d'allégresse.

Les fameux meubles de Monbro, placés la veille au soir, pendant son absence, dressaient leurs formes élégantes et choisies. Franz allait de chambre en chambre; il s'arrêtait en extase devant quelque groupe charmant de Cumberworth ou de Pradier; il admirait; il se couchait sur les divans; il sautait follement, prodiguant sa joie étourdie et ne sachant que faire pour user son allègre humeur...

On n'avait pas encore eu le temps de lui procurer un domestique; il était seul dans son vaste appartement; il pouvait s'en donner à cœur joie.

Quand il eut bien fatigué les sofas, bien gambadé sur les tapis, il revint dans sa chambre à coucher et s'assit auprès d'une table de palissandre où il avait jeté en rentrant son gain de la veille, or et billets pêle-mêle.

Il croisa sur sa poitrine les revers de satin d'une splendide robe de chambre, et se prit à contempler son trésor.

Ce fut au premier moment une ardeur fièvreuse; il alignait les piles de louis avec soin et symétrie : il supputait, comme un caissier minutieux qui veut faire sa balance du soir.

Mais à moitié de compte, une idée soudaine traversa sa cervelle éventée; le calcul ne lui allait plus; il donna un grand coup de poing sur la table et les piles alignées symétriquement se mêlèrent.

Cela redevint un chaos de pièces d'or et de billets de banque qui avait son charme. Le désordre va bien à certaines choses, et le véritable amateur, l'avare quelque peu artiste dans sa lésine, ne déteste pas ces joyeux fouillis où l'on peut baigner ses mains frémissantes, en produisant un cliquetis aimé...

Mais Franz était loin d'être avare; il jeta sur son trésor un dernier regard, distrait et ennuyé déjà, puis il n'y songea plus.

Il s'enfonça paresseusement dans son fauteuil Pompadour et se prit à rêver.

Toutes ses idées, qui avaient tant fait travailler son cerveau durant la journée de la veille, lui revinrent. Son père, sa famille, son nom, sa fortune; mais à ces méditations, Franz ne trouvait point d'issue; c'étaient des conjectures, des possibilités, d'enivrants espoirs, parmi lesquels il n'y avait pas une certitude.

Franz était ce matin d'humeur indolente; il rejeta ces réflexions trop laborieuses et se reposa dans la pensée de Denise.

Là, il n'y avait que douceur et joie. Franz était renversé dans sa bergère, les yeux demi-clos, la bouche entr'ouverte; il causait avec ses riants souvenirs de la veille; tout ce qu'il se rappelait de Denise le portait à l'aimer davantage. Il la voyait toujours noble et franche; l'image caressée de la belle jeune fille était au fond de son cœur et gardait une auréole de sérénité suave. La veille, Franz aurait voulu peut-être plus de romanesque dans l'entrevue qui avait eu lieu chez Hans Dorn; maintenant, et à son insu, il s'applaudissait, il était heureux de retrouver sans tache le blanc voile de la vierge.

Mais pouvait-elle faillir ou se tromper? Franz tressaillit d'aise et d'orgueil, chaque fois qu'il se disait: J'ai son amour!

Car il la voyait comme une perle unique, et il aurait mis en usage la

leçon de duel de Grisier contre quiconque eût voulu prétendre seulement qu'il pouvait exister, en ce monde, une femme comparable à mademoiselle d'Audemer.

Et cette femme l'aimait, lui, Franz, non pas seulement depuis que la fortune lui souriait, depuis qu'il était fils de prince, mais dès longtemps; elle l'avait aimé, pauvre, chétif, sans nom!

Sa joie se mêlait de reconnaissance grave et profonde; l'enfant étourdi devenait homme, et recueillait sa pensée qui allait à Dieu comme une prière.

Puis le rire espiègle étincelait soudain dans son œil rallumé; la vive gentillesse de Gertraud venait de se mettre en tiers dans son rêve.

Partout, autour de lui, de gracieuses images, partout des figures amies?

La sonnette de son appartement, tirée avec une discrétion timide, tinta faiblement; il ne l'entendit pas. On sonna une seconde fois, puis une troisième, puis enfin une clef tourna dans la serrure de la porte d'entrée, et l'on s'introduisit sans son aide.

Franz ne prenait pas garde. Il fallut la voix douce et toute charmante de sa portière pour le tirer de sa méditation.

La brave dame s'arrêta sur le seuil de la chambre à coucher, et, à la vue de l'or étalé sur la table, elle ôta respectueusement ses lunettes.

— Monsieur me pardonnera, dit-elle en saluant avec solennité, si je suis entrée en me servant de ma double clef... mais Monsieur n'avait pas entendu la sonnette.

Franz se dressa sur son fauteuil; la portière continua :

— Il n'y a pas à dire, la jeunesse est la jeunesse!... Ce ne sont pas les vieux grigous, l'homme et la femme de cinquante ans, ou cinquante-cinq, peut-être soixante, qu'on a eus ici pour locataires pendant un bail de trois-six-neuf, qui auraient relevé l'appartement comme ça!... Ah! mais non!... ça avait de vieux meubles! des commodes, des tables à pieds de serpent, des chaises de paille, des fauteuils d'avant le déluge!...

— Vous venez pour le domestique que je vous ai demandé, ma bonne dame? dit Franz.

La portière remit ses lunettes, pour les ôter de nouveau avec déférence.

— C'est joli! reprit-elle, en faisant du regard le tour de la chambre, c'est joli! joli! joli!... Ah! dame, c'est joli!... Tout de même, ça doit sembler drôle à Monsieur de se voir là-dedans après avoir été...

La concierge n'acheva pas; son instinct diplomatique l'avertissait que la phrase était éminemment périlleuse.

— Là-haut, à la mansarde? demanda Franz en souriant.

— La portière déplia un vaste mouchoir de coton à carreaux rouges et bleus, et se moucha bruyamment pour cacher son trouble.

— Ah! c'est joli! joli! reprit-elle ensuite, ça fait honneur à une maison d'avoir un premier meublé comme ça... et des équipages qui s'arrêtent à la porte maintenant!

Elle s'interrompit brusquement pour s'écrier:

— Que je suis bête!... je l'avais oublié l'équipage!... et cette dame qui attend?...

— Quelle dame? dit Franz vivement.

Les petits yeux de la portière se prirent à cligner d'une façon agréable.

— Une jolie dame, répliqua-t-elle, qui veut absolument parler à Monsieur.

— Faites-la monter.

Autrefois, quand Franz était *là-haut*, on lui avait déclaré qu'on ne recevait point de femmes dans la maison, mais cette austérité de concierge ne regardait que la mansarde; la vertu, à Paris, n'est de rigueur que pour les petits loyers.

Au premier étage, on aime assez les mœurs-régence; d'une part ça fait aller le commerce, de l'autre on ne peut pas dire à un homme qui paye deux mille écus par an de ces vérités qu'on prodigue aux locataires de cent cinquante francs.

Les convenances s'y opposent.

— Je pensais bien que Monsieur recevrait, poursuivit la portière en donnant à ses clignements d'yeux une portée manifestement égrillarde, mais pourtant je n'ai pas voulu me permettre...

— Faites monter, répéta Franz.

La portière salua du torse, de la tête et des lunettes.

Franz n'eut que le temps de nouer une cravate; la portière reparut au bout de quelques secondes précédant une dame voilée.

— Deux lettres que j'avais oubliées tout à l'heure, dit-elle en les posant sur la table.

Puis elle prit congé bien discrètement.

Franz laissa les deux lettres pour recevoir la belle visiteuse qu'il avait reconnue sous le voile.

C'était madame de Laurens



CHAPITRE XII.

L'INVITATION.

En entrant, Sara regarda le luxe qui l'entourait avec un étonnement impossible à réprimer. Elle n'était jamais venue chez Franz, mais elle le savait pauvre. Tout à l'heure encore, elle croyait entrer dans quelque indigent cabinet d'étudiant, avec un lit maigre, un secrétaire boiteux, un fauteuil pelé, une carafe et des pipes.

Elle avait même compté sur cela pour l'effet de son entrée; elle avait espéré fasciner, étonner, éblouir.

Elle était trop habile, néanmoins, pour laisser paraître au dehors sa surprise désappointée; quand elle releva son voile, un intérêt tendre et empressé se lisait dans ses yeux.

Franz la conduisit jusqu'au divan, où il s'assit auprès d'elle.

— Vous ne m'attendiez pas? dit-elle.

— J'avoue... commença Franz...

— Vous êtes étonné de me voir?

— Je suis surtout heureux...

Sara passa le revers de sa main sur son front.

— Vingt-quatre heures sans un mot de vous! murmura-t-elle, quand je savais que votre vie était en danger!... Ah! vous n'avez pas songé à mon inquiétude, Franz.

Franz rougit ; il n'avait pas songé du tout en effet ; et, dans la sincérité de son cœur, il se trouvait bien coupable.

Sara le regardait avec ses grands yeux noirs chargés de tristesse ; il ne l'avait jamait vue si belle.

Il balbutia quelques excuses embarrassées.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier, Franz, dit Sara mélancolique ; votre excuse, je ne la devine que trop... Vous ne m'aimez plus.

— Pouvez-vous penser?...

— Il y a si longtemps que je le crains!... Vous êtes un enfant auprès de moi, et au bout de ces liaisons coupables il y a toujours du malheur !

Franz était pris à l'improviste. Il n'avait pas assez de sang-froid en ce premier moment pour découvrir la feinte sous le jeu si vrai de Sara ; il ne sut faire qu'une chose, protester de sa constance et jurer ses grands dieux qu'il n'avait jamais tant aimé.

Et peut-être ne mentait-il pas tout à fait. Il était jeune, ardent, facile, et Sara, l'enchanteresse, attaquait ce cœur ouvert avec des armes éprouvées.

Quel enfant a résisté jamais à une plainte d'amour?

Sara, d'ailleurs, avait ici tous les avantages; sa plainte se modulait avec d'autant plus d'art et de charme, qu'elle y pouvait mettre son habileté consommée. Rien ne la préoccupait, en effet; elle n'avait nulle raison de se croire oubliée, et c'était par calcul qu'elle jouait ce rôle d'Ariane.

Bien au contraire; elle pensait que l'amour fougueux et jeune de Franz survivrait à son propre caprice. Elle avait entendu parler vaguement des assiduités de Franz auprès de mademoiselle d'Audemer; mais Sara, faite à tous les triomphes, pouvait-elle craindre une rivale ?

Franz était jeune, bon, sincère. Elle avait fouillé jusqu'au fond des secrets de la vie; elle avait rongé jusqu'au noyau ce fruit mystique qui perdit notre mère Ève.

C'était Franz qui devait aimer le dernier.

En calculant ainsi on arrive juste d'ordinaire, comme avec les quatre règles de l'arithmétique. Petite était sûre de son fait.

Mais l'arithmétique elle-même est sujette à errer, si elle néglige imprudemment un des éléments du calcul. Petite ne tenait pas compte de la possibilité d'un autre amour.

Et cependant le trouble de Franz lui donna tout de suite à penser, car elle était plus habile encore que confiante; elle trouva qu'il se défendait mal; elle douta.

En outre, à mesure qu'elle réfléchissait, cette opulence inattendue qu'elle rencontrait à la place de la pauvreté lui inspirait une inquiétude croissante.

Franz lui avait menti depuis des semaines, ou bien cette richesse était-elle toute récente?

Dans l'un et l'autre cas, il y avait là-dessous un mystère, et quoi qu'il en pût être, il lui semblait de plus en plus urgent d'atteindre son but et d'attirer le jeune homme à cette fête de Geldberg, où l'intrigue aurait son dénoûment fatal.

Un travail rapide se fit dans son esprit expert: elle se dit que ce rôle de victime, continué trop longtemps, détournerait l'entretien et pourrait éloigner le résultat; elle changea de batteries, non pas tout de suite, mais en feignant d'être insensiblement persuadée.

— J'ai attendu jusqu'à cette heure, mon pauvre Franz, reprit-elle, et avec quelle impatience! J'espérais un mot de vous!... Rien ne venait... Mon Dieu! j'ai bien souffert!... Enfin je n'ai pu résister davantage; j'ai fait atteler ma voiture et je suis accourue...

— Combien je vous remercie, Sara! dit Franz.

C'était froid. Au lieu de s'échauffer, le jeune homme semblait prendre de la réserve.

Petite l'examina, cherchant à lire sa pensée intime sur son visage.

Cette pensée intime était une subite défiance. Franz venait de se reporter tout à coup à sa dernière entrevue avec madame de Laurens; il se souvenait des paroles prononcées au café Anglais, à la fin du déjeuner. Petite avait soulevé là un coin du voile qui couvrait son cœur, et Franz n'y avait découvert que sécheresse cynique et profonde indifférence.

Au moment où il lui avait annoncé son duel, ces détails lui revenaient

maintenant, un bâillement léger avait entr'ouvert la jolie bouche de Petite.

Sans savoir exactement pourquoi, il suspectait la sincérité de son empressement. Il n'avait assurément aucune idée du but poursuivi par madame de Laurens, mais un instinct secret le poussait à se défier, sinon à feindre.

— Je ne suis pas si coupable que vous le croyez, dit-il, reprenant son sang-froid : hier, je me suis rendu à la rue des Prouvaires, afin de vous voir.

— J'y étais et je vous attendais.

— Madame la baronne de Saint-Roch m'a dit que vous n'y étiez pas... Je suis rentré fort tard, espérant toujours que vous pourriez venir... Ce matin, je ne suis pas sorti encore et ma première visite aurait été pour vous.

Il lui baisa la main avec galanterie.

Petite écoutait, les yeux baissés, ces explications trop précises, à son gré; elle eût voulu de l'émotion, elle ne trouvait que de la courtoisie.

Pour la première fois, depuis qu'elle engageait chaque jour de ces luttes coquettes où jamais la victoire ne l'avait abandonnée, elle eut comme un pressentiment de défaite.

Ses sourcils délicats se contractèrent malgré elle. C'était un enfant qui lui résistait ainsi ! Elle était indignée.

Mais elle eut bientôt honte d'elle-même. Qu'y avait-il, en somme? Elle rougit comme ferait un soldat, vaillant d'ordinaire, qui se sentirait envie de fuir à la première décharge.

— Je me suis trompée, reprit-elle en relevant ses yeux où brillait un sourire ; il n'y avait pas de votre faute, Franz... et que je suis heureuse de mon erreur !... Maintenant, que me voilà rassurée sur votre compte, il me reste une prière à vous adresser... car j'avais deux motifs en venant chez vous.

Franz s'inclina et prit la pose d'un homme qui écoute.

— Je venais vous inviter, poursuivit Sara, à la fête champêtre que nous donnons au château de mon père.

Parmi les choses que Franz désirait le plus depuis son entrevue avec

Denise, il fallait compter une invitation à la fête de Geldberg; mais, en ce moment, il y avait au dedans de lui un sentiment hostile à Sara, et qu'il n'aurait point su définir. D'ailleurs, les enfants ont de la coquetterie, presqu'autant que les femmes.

— Je vous rends grâces, répliqua-t-il du bout des lèvres ; mais...

Il hésita ; il ne savait en vérité que dire.

— Vous ne voulez pas ?.. dit Sara, dont le front se couvrit d'une légère rougeur...

— Belle dame, répliqua Franz en minaudant, je suis flatté... honoré... je suis reconnaissant...

— Mais vous refusez ?...

— Je n'ose dire cela... Je ne sais...

Sara fit un mouvement comme pour se lever, tant il y avait en elle d'impatiente colère ; mais elle se contint et réussit à rappeler sur ses traits ce sourire mélancolique qu'elle avait pris au commencement de l'entrevue.

— Autrefois, murmura-t-elle, vous eussiez accueilli bien chèrement cette occasion de me voir.

— Aujourd'hui encore, répondit Franz ; veuillez croire que je ne suis point changé; s'il n'y avait que vous...

Petite attendit une seconde, puis comme Franz n'achevait pas, son front s'éclaira ; elle crut deviner.

— Serait-ce rancune de votre part ? dit-elle, et me feriez-vous payer les torts que certains membres de la maison de Geldberg ont eus à votre égard ?

Franz n'avait pas été si loin que cela; il ne savait pas bien lui-même les motifs de son refus ; il était un peu comme ces enfants capricieux qui disent non et détournent la tête, tout en étendant la main pour accepter.

Mais ces paroles, prononcées imprudemment, lui ouvrirent un nouvel ordre d'idées; sa lèvre se pinça en un sourire amer et rancunier.

— J'aurais bien mauvaise grâce à me souvenir de cela, madame, répliqua-t-il; aux gens pauvres et faibles, on fait tout ce qu'on veut : c'est reçu, vous le savez, dans un certain monde, et j'étais alors si faible et si pauvre !

— Êtes-vous donc riche maintenant?... ne put s'empêcher de murmurer Petite.

Cette question à peine lancée, elle eût voulu la retenir; mais il n'était plus temps.

Franz s'était levé d'un mouvement involontaire et parcourait sa chambre, livré à d'irritants souvenirs.

— Oui, Madame, répondait-il en phrases entrecoupées, je suis riche... je serai plus riche encore... je suis noble!... et ceux qui ont méprisé mon malheur seraient bien aises peut-être de s'associer à ma fortune...

Sans savoir ce qu'il faisait, il prit sur la table les deux lettres apportées par le concierge et les froissa entre ses mains.

Madame de Laurens poussa un gros soupir qu'elle ménagea de manière à frapper l'oreille de Franz, et pencha sa tête sur sa poitrine.

— Si j'avais su que vous étiez riche, dit-elle d'un ton profondément blessé, je ne serais pas venue.

Il y avait dans son accent une plainte douce et résignée.

Franz arrêta aussitôt sa promenade et se tourna vers elle; il crut voir une larme briller sous ses longs cils.

— J'ai tort, s'écria-t-il; je suis un fou, Sara... je vous demande pardon!... Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous!... J'irai! j'irai!

Un mouvement de joie fit bondir le cœur de Petite; mais elle le contint comme elle avait contenu sa colère, et rien ne parut sur son visage.

— Vous n'êtes pas un fou, Franz, dit-elle, et je vous remercie du fond du cœur, si c'est pour moi que vous oubliez vos rancunes.

— Pour vous seule, chère.

— L'homme qui vous a insulté vous fera des excuses...

— Le chevalier de Reinhold? interrompit Franz retrouvant pour un instant sa veine d'espièglerie; il est trop vieux, trop ridé, trop fardé, trop chauve, trop rembourré, trop peureux!... je n'en veux pas!

Il s'était rapproché de Petite, et machinalement il rompait le cachet de l'une de ses deux lettres.

— Ce sera comme vous voudrez, reprit Sara; mais je déteste cet

homme pour ce qu'il vous a fait, et j'aurais aimé à l'humilier devant vous... Maintenant que vous avez accepté, Franz, parlons affaires, et prenons nos mesures... Ce sera une fête considérable ; le gros des invités partira dans le courant de la semaine prochaine ; mais la famille et les amis intimes quitteront Paris dimanche ou lundi... Voulez-vous être des nôtres?

Franz ne répondit point. Une fois la lettre décachetée, il avait achevé de l'ouvrir, et ses yeux s'y étaient portés avec distraction. Par un hasard étrange, la lettre parlait de la fête de Geldberg, et annonçait positivement la visite de Sara.

Bien plus, elle prophétisait, en termes précis, la dernière proposition que Sara venait de faire.

Elle était d'une écriture inconnue à Franz, et, dans ce premier moment, il n'y découvrit point de signature.

Voici ce que disait cette lettre :

« Une personne qui a ses raisons pour porter à M. Franz un intérêt » sérieux croit devoir le prévenir qu'une invitation lui sera prochaine- » ment adressée pour assister à la grande fête que les banquiers Geldberg, » Reinhold et compagnie doivent donner à leur château d'Allemagne.

» Il n'y a aucun inconvénient pour M. Franz à accepter cette invita- » tion, mais on doit le prier en outre d'anticiper sur le départ commun » et de quitter Paris avec la famille Geldberg. Là est le danger, c'est un » danger de mort! »

La phrase et la page finissaient ensemble à ce mot.

Franz froissa la lettre et la mit dans sa poche.

Sa tête se pencha sur sa poitrine ; cette bizarre concordance des paroles de la lettre avec celles de Petite le plongeait dans un inexprimable étonnement.

— Eh bien ?... dit Sara.

La volonté de Franz était de refuser, mais il ne répondit point encore.

Il rêvait. Dans sa rêverie, il ouvrit la seconde lettre comme il avait ouvert la première.

— Vous choisissez un singulier moment, murmura Petite en souriant, pour dépouiller votre correspondance!...

Franz n'entendait pas. Il jeta les yeux sur la seconde lettre, qui contenait seulement deux lignes d'une écriture fine et mignonne.

A peine eut-il parcouru ces deux lignes que sa physionomie changea ; sa joue se couvrit de rougeur.

— Eh bien ?... répéta Sara, j'attends votre réponse, Franz...

Et comme le jeune homme hésitait encore, elle ajouta :

— Je vous demande si vous voulez...

— J'ai entendu, j'ai entendu ! interrompit Franz précipitamment, j'accepte et je vous rends mille grâces... j'irai, oh ! j'irai !

. . . .

Il y avait dix minutes que madame de Laurens était partie.

Franz restait seul ; il tenait à la main la seconde lettre ouverte, et ses yeux semblaient ne point pouvoir s'en détacher.

Deux ou trois fois, depuis la sortie de Petite, il avait approché le papier de ses lèvres pour le baiser tendrement. La lettre ne parlait pourtant point d'amour ; elle ne contenait qu'une seule phrase ainsi conçue :

« D... d'A... prévient M. Franz que son départ de Paris est avancé
» de quelques jours ; elle se rendra en Allemagne avec la famille de
» Geldberg. »

— Moi aussi ! murmura Franz ; comme tout s'arrange pour moi dans cette bienheureuse semaine ?... j'irai, je la verrai... Puisse la fête durer bien longtemps ?...

Il resta encore deux ou trois minutes pensif et perdu dans sa méditation joyeuse, puis un nuage vint à son front.

— Mais cette autre lettre ? pensa-t-il, que veut dire cet avis menaçant, et qui donc peut m'écrire ainsi ?...

Il chercha la lettre sur la table et sur le divan où il s'était assis auprès de Petite : il finit par la trouver froissée et changée en informe chiffon dans la poche de sa robe de chambre.

Il la déplia ; il la relut lentement et avec attention.

C'était étrange ! étrange ! La lettre disait tout, et la menace qu'elle contenait empruntait à la vérité des autres assertions une importance réelle.

Mais de qui venait-elle ?

Après avoir relu, Franz regarda l'adresse, ce qui ne lui apprit rien. Comme le sens était fini au bas de la première page, Franz ne s'était point avisé de chercher plus loin.

En ce moment, et purement au hasard, il tourna la feuille.

Une exclamation s'échappa de ses lèvres.

La lettre n'était pas achevée. Elle contenait encore plusieurs lignes suivies d'une signature.

Franz lut avidement ; la lettre disait :

« M. Franz sera porté peut-être à mépriser cet avis, parce qu'il est » brave et amoureux du danger, mais le danger n'est pas seulement » pour lui ; mademoiselle D. d'Au... fait partie des invités qui » doivent partir avec les Geldberg ; elle partagerait le péril et ce serait » sur sa tête que retomberait l'imprudence de M. Franz. »

— Il sait tout!... murmura ce dernier avec stupéfaction?

Le hasard semblait se charger de prouver une à une toutes les assertions de l'écrivain anonyme. Il annonçait la visite de madame de Laurens, madame de Laurens était venue; il prédisait l'invitation, l'invitation avait été faite pour ainsi dire dans les termes mêmes de sa lettre; il parlait de mademoiselle d'Audemer, et Denise venait elle-même certifier son dire, en quelque sorte, et lui donner un dernier certificat de sincérité.

Mais, si bizarres et inexplicables qu'elles fussent, ces coïncidences ne causaient pas seules la surprise profonde de Franz. C'est à peine s'il s'en rendait compte en ce moment.

Il hésitait; il ne savait plus ce qu'il devait faire par rapport à ce voyage; mais son irrésolution n'était point réfléchie. Il n'y avait en son esprit que confusion et trouble; il ne pensait pas.

Ses yeux, grands ouverts, restaient cloués à la signature de la lettre.

Ce n'était pas un nom. C'étaient deux mots qui résumaient pour lui toutes les émotions des jours précédents, deux mots qui le fascinaient, qui faisaient battre ses tempes, qui le ramenaient au plein milieu de cet impénétrable mystère dont s'enveloppait son avenir.

La lettre était signée :

« LE CAVALIER ALLEMAND. »



CHAPITRE XIII.

TROIS AMBASSADEURS.

Les choses de la vie ordinaire se présentent parfois sous des aspects quasi surnaturels. Il suffit de deux ou trois hasards, combinés de certaine sorte, pour donner aux hommes ou aux événements des apparences fantastiques.

M. le baron de Rodach, le cavalier allemand, prenait dans les souvenirs de Franz, et surtout dans ceux de la jolie Gertraud, qui ne savait rien que par Franz, des proportions tout à fait merveilleuses.

Franz repoussait cette impression de tout le scepticisme de son éducation parisienne ; Gertraud, au contraire, laissait travailler avec une terreur mêlée de charme son imagination allemande. Elle ajoutait à la bizarre histoire de Franz ; elle complétait la légende ; elle la teignait de ces nuances vagues qui forment comme un voile à travers lequel la poésie germanique nous montre ses nocturnes fantaisies. Elle passait du monde des vivants dans cet autre monde, rempli d'êtres surhumains que ne savent point arrêter les obstacles de la vie, qui peuvent tout, qui devinent tout, et dont l'histoire mystérieuse est écrite dans les vieilles ballades.

Franz n'allait pas si loin que cela : mais, à l'idée du cavalier allemand, il ne pouvait pas se défendre toujours d'une superstitieuse émotion. C'était de l'espoir et c'était de l'effroi.

La plupart du temps, il se moquait de lui-même et souriait avec dédain, en prenant la conscience de sa faiblesse; mais l'idée revenait, tenace, et le philosophe se mettait à rêver miracles tout comme la petite fille du marchand d'habits.

C'est qu'aussi ce cavalier allemand était un personnage bien étrange! Il s'était montré à Franz, toujours, sous des couleurs si extraordinaires et si imprévues! Encore Franz ne savait-il pas tout sur son compte.

S'il avait pu entendre ce que l'ordre logique de ce récit va nous forcer de dire en peu de mots au lecteur, sa philosophie eût sauté pour le coup comme le bouchon d'une bouteille de champagne. Si invraisemblable que puisse paraître l'aventure, il en savait trop long pour ne pas y croire, et ce qu'il avait vu au bal Favart devait suffire grandement à lui donner la foi. D'un autre côté, pourtant, la chose était manifestement impossible, et, pour l'admettre, il fallait s'appuyer tout de suite sur un diabolique et occulte pouvoir...

Quant à la petite Gertraud, aux premiers mots de notre histoire, elle eût ouvert tout grands ses beaux yeux pleins de naïveté crédule, et n'eût point trouvé sur sa lèvre un autre nom que celui de Satan...

Voici du reste le fait dont nous parlons : Quarante-huit heures s'étaient écoulées; on était au jeudi 8 février. M. le baron de Rodach s'était engagé solennellement à voir, ce jour là même, avant l'heure de midi, madame de Laurens à Paris, meinherr Van-Praët à Amsterdam, et le seigneur Yanos Georgyi à Londres.

Promettre c'était déjà beaucoup, mais tenir...

C'était là un tour que Fabricius Van-Praët, lui-même, au temps où il était physicien-aéronaute, n'aurait pas osé annoncer à son public.

C'était très-fort; cela mettait bien bas les chemins de fer, les pigeons voyageurs, les ballons à roues et même le télégraphe; tranchons le mot: c'était absurde ou magique...

Or, de notre temps, la magie ne sait plus guère escamoter que des muscades. Elle travaille en plein vent, avec des gobelets et pour un sou; la science, à cet égard, loin de progresser, a fait des pas en arrière, et nos sorciers modernes ne sont assurément pas de la force de ceux de Pharaon, qui changeaient les chameaux en grenouilles.

Quoi qu'il en soit, M. le baron de Rodach tint sa triple promesse.

A midi, le huit février, le groom du Madgyar Yanos, le serviteur hollandais du bon Fabricius Van-Praët, et le valet de madame de Laurens annoncèrent, à quelques minutes d'intervalle, chez leurs maîtres respectifs : « Monsieur le baron de Rodach ! »

Et M. le baron entra de fort bonne grace sans laisser derrière lui la moindre odeur de soufre.

Tout commentaire, ici, serait puéril, toute explication impossible ; nous énonçons le fait purement et simplement.

Il est une chose pourtant que nous devons dire. Dans ces trois diverses visites, M. le baron de Rodach, qu'il fût ou non un être en dehors des conditions ordinaires de l'humanité, avait su donner à son visage trois nuances d'expression tant soit peu différentes ; on eût dit qu'il s'était composé une physionomie pour chacun de ses hôtes. A Paris, dans le salon coquet de madame de Laurens, il était grave, courtois et froid. A Amsterdam, dans la maison cossue, reluisante, savonnée du digne Hollandais, il avait pris un peu l'air épais et apathique d'un citoyen des Pays-Bas. Il ne pouvait point perdre sa beauté noble, mais il la baissait d'un cran, pour ainsi dire, il semblait employer, à l'égard de ses traits, ce procédé ingénieux dont usent certaines lorettes économes pour leur coiffure, coiffure unique, mais à plusieurs fins : chapeau splendide, où l'on voit se balancer un gracieux bouquet de plumes quand le thermomètre amoureux est aux équipages, chapeau modeste dont le panache tombe humblement dès que ces dames sont réduites au rôle d'infanterie.

Le baron, dans ce pays de pipes et de bière, sentait la drèche et le tabac.

A Londres, au contraire, auprès du belliqueux Madgyar, il vous avait une mine fanfaronne à briser les vitres rien qu'en les regardant ; mais, en même temps que sa moustache se redressait plus fière, on voyait dans son œil plus de jeunesse vive et plus de gaieté ; un physionomiste l'eût taxé pour étourdi, coureur de femmes et prompt à mettre flamberge au vent.

De ces trois qualités, la seconde se fit jour dès l'entrée du baron de Rodach dans l'antichambre du seigneur Yanos. Comme il passait le seuil, il

entrevit une femme à la taille élégante et fine qui disparaissait par une porte latérale.

Il ne la vit qu'une seconde; mais, soit qu'il la reconnût, soit qu'il eût pour coutume de lancer au hasard ses galanteries banales, il trouva le temps de lui envoyer un baiser.

C'était un charmant cavalier; la dame, de son côté, trouva le temps de sourire.

A part les détails, la conduite de M. de Rodach fut du reste la même à Londres, à Paris et à Amsterdam; partout il demanda des entretiens particuliers qui lui furent partout accordés.

A la fin de son entrevue avec madame de Laurens, celle-ci monta en voiture, la colère et la frayeur peintes sur le visage; elle se fit conduire au Temple, ou elle requit Batailleur d'abandonner sa place au beau milieu de la journée, pour avoir avec elle une conférence importante.

Dans la maison de Fabricius Van-Praët, et dans celle du Madgyar Yanos, tout fut confusion et trouble après la sortie de M. le baron; Van-Praët, d'ordinaire si tranquille, semblait furieux; le Madgyar, était comme stupéfié par la rage.

Ils avaient éprouvé tous les deux, faut-il croire, quelque chose de semblable, car leur conduite fut pareille : Ils firent à la hâte des préparatifs de voyage.

. . . .

Le surlendemain était ce samedi, jour d'échéance dont il a été question plusieurs fois dans cette histoire, et que la maison de Geldberg redoutait dès longtemps comme un moment de crise capitale.

Les bureaux s'étaient remplis dès le matin, et tous les employés, depuis le plus élevé en grade jusqu'au plus infime, avaient fait preuve d'une exactitude scrupuleuse.

Tout le monde était à son poste. D'ordinaire la tenue des commis de Geldberg était excellente et faisait proverbe dans le haut commerce parisien; mais aujourd'hui, c'était de l'élégance et du luxe. Vous eussiez cru que le boulevard de Gand, dépeuplé de ses lions historiques, s'était démis en faveur des bureaux de la rue de la Ville-l'Évêque.

Les bottes vernies étincelaient; les plumes de fer étaient tenues par

des mains frais gantées ; les habits noirs séparaient leurs basques doublées de satin sur le cuir des tabourets.

Ces messieurs semblaient s'être donné le mot; on ne voyait que pantalons collants et gilets habillés; c'est à peine si deux ou trois cravates de fantaisie faisaient tache parmi la radieuse uniformité des cravates blanches.

On dit que, sous l'ancien régime, les officiers de notre marine se faisaient coiffer pendant le branle-bas du combat et n'arrivaient jamais à leur poste de bataille qu'après avoir pris le temps de revêtir leur plus brillant costume.

C'était la coquetterie de la bravoure; ils traitaient le danger comme le plaisir; ils faisaient uue héroïque confusion entre la bataille et le bal.

Peut-être, abstraction faite de l'héroïsme, les employés de Geldberg étaient-ils mus par un sentiment analogue.

Rien ne transpirait au dehors touchant l'état de crise où se trouvait la maison; le crédit de Geldberg, Reinold et compagnie restait toujours le même; mais il en est du commerce comme de la vie : bien longtemps avant que la maladie ait mis ses traces funestes sur le visage, le corps éprouve des angoises sourdes, et par le canal de chaque veine, des avertissements arrivent aux membres extrêmes.

De vagues rumeurs avaient circulé dans les bureeux de Geldberg. D'où ces bruits viennent d'abord, on ne sait, mais ils viennent.

Ils se glissent, ils rampent. Ce n'est rien de précis ; des demi-mots, des choses qui n'ont point de sens.

Et l'effroi vient après. La maison tout entière a comme un frémissement inexplicable; on dirait d'un homme en santé qu'un rêve a menacé de mourir.

Personne n'avait formulé cette idée, que Geldberg, Reinold et compagnie allaient suspendre leurs paiements le 10 février 1844, après quinze ans d'existence, et à la veille de soumissionner l'un des plus importants de nos chemins de fer; et pourtant, telle était dans les bureaux la croyance commune.

On ne savait pas pourquoi cette croyance existait; il n'y avait dans les bureaux qu'un seul homme capable de lui donner une assiette logique,

et cet homme, le caissier Moreau, était discret comme un bloc de marbre.

Il n'avait point parlé.

Mais, encore une fois, ces rumeurs arrivent on ne sait comment; les nouvelles du malheur sortent de terre, et il se glisse dans l'air une voix mystérieuse qui vous les murmure à l'oreille.

Il y avait quelque chose de solennel dans l'aspect des bureaux de Geldberg. Toute agonie a sa grandeur. Les employés se tenaient graves et tristes devant leurs pupitres, dans l'attente d'un événement prévu ; les salles étaient silencieuses; c'est à peine si quelques paroles brèves et timides étaient échangées, à voix basse, entre voisins.

Chaque fois qu'un nouveau venu se présentait à la caisse, il y avait un moment d'anxiété terrible; puis, l'espoir revenait, parce que la caisse faisait droit, comme d'ordinaire, à toutes les demandes.

La journée avançait; aucune catastrophe n'était survenue, et l'inquiétude commune aurait peut-être pris fin, si quelqu'un des chefs de la maison se fût montré dans les bureaux.

Mais ce jour-là, justement, ils étaient tous les trois invisibles.

On commençait à dire bien bas que, peut-être, ils étaient partis d'avance.

Ceci se trouvait être une erreur. Les trois associés étaient réunis, depuis le matin, dans la chambre du conseil.

Ces inquiétudes que leurs employés avaient éprouvées vaguement et sans trop savoir, ils les avaient ressenties eux-mêmes de première main, comme on le peut croire.

Les premières heures de la réunion avaient été tristes et mornes; le bruit de la porte de la caisse, qui était située au-dessous d'eux, et qu'ils entendaient s'ouvrir et se refermer de minute en minute, retentissait jusqu'au fond de leurs cœurs.

Et à mesure que les heures passaient, ils ne se rassuraient point; leur fièvre augmentait, loin de diminuer. — Ils regardaient tour à tour le cadran de la riche pendule, puis leurs yeux se baissaient désespérés.

Ils n'échangeaient pas une parole; un silence profond régnait dans la chambre du conseil.

C'est qu'il leur était bien impossible de se communiquer leurs pensées;

ils avaient essayé de se trahir l'un l'autre, et il n'y avait de commun entre eux que la perfidie et l'aversion.

Chacun d'eux avait des transes pareilles, mais qui lui étaient propres et ne se rapportaient point au bien de l'association. Ce qui les terrassait, ce n'était pas tant la catastrophe attendue que le silence de l'homme qui avait promis à chacun d'eux de lui donner des armes contre ses associés.

Ils attendaient une réponse du baron de Rodach ou le baron de Rodach en personne.

Mais rien! l'heure du courrier était passée. Rien.

Comme ils commençaient à désespérer tout à fait, le valet Klaus entra dans la chambre. Il tenait trois lettres à la main.

Reinhold, Abel et Mira lui-même ne purent réprimer la fièvre de leur impatience. Ils se levèrent tous à la fois et demandèrent ensemble :

— Est-ce pour moi?

La réponse fut favorable pour tout le monde : il y avait une lettre pour le docteur Mira, une lettre pour M. Abel de Geldberg, une lettre pour le chevalier de Reinhold.

Une de ces lettres venait de Paris, une autre d'Amsterdam, une autre enfin de Londres.

Dans le premier moment, les trois associés ne songèrent qu'à déchirer les enveloppes et à lire précipitamment. Ils ne remarquèrent point que les lettres étaient toutes semblables, sauf les timbres de poste, et que très-évidemment, la même main les avait écrites toutes les trois.

Quand ils eurent achevé la lecture, leur premier soin fut de serrer la missive reçue. Ils avaient rompu les cachets ensemble, ensemble ils avaient lu, ensemble encore ils mettaient les lettres pliées dans leurs poches.

On eût dit qu'ils faisaient l'exercice.

Chacun d'eux, après avoir mis sa lettre en lieu sûr, fut pris par l'envie de surprendre le secret de ses voisins.

Et comme cette pensée leur vint à tous les trois en même temps, leurs regards rapides et sournois se choquèrent.

Ils se connaissaient; nul d'entre eux ne fut sans deviner le désir charitable de ses compagnons. Ils ne furent ni déconcertés, ni surpris.

Ce trio de lettres avait apporté chez eux un changement notable. Jusqu'à l'arrivée de Klaus, ils avaient été tristes et découragés; maintenant un joyeux et bon vent semblait avoir soufflé sur leurs fronts. Reinhold avait recouvré son air avantageux et fanfaron; le visage fade du jeune M. Abel rayonnait de contentement et de fatuité; le docteur lui-même avait déridé ses gros sourcils, et n'avait plus l'air sinistre qu'à moitié.

Ils se regardèrent en silence durant quelques secondes, puis le chevalier de Reinhold, en sa qualité d'homme expansif et franc, se chargea de rompre la glace; il se frotta les mains de tout son cœur.

— Allons! dit-il en montrant du doigt la pendule qui marquait trois heures passées, dans une heure la caisse fermera, et nous l'aurons échappé belle!

— Bah! fit le jeune M. de Geldberg; échappé belle!... Comment l'entendez-vous?

Il avait eu grand'peur, mais il ne s'en souvenait plus.

— J'entends, répliqua Reinhold avec suffisance, que, sans moi, les paiements de la maison seraient vraisemblablement suspendus à l'heure qu'il est.

Abel haussa les épaules.

— Bah! fit-il encore; pour ma part je n'ai rien craint du Madgyar Yanos... Le véritable danger était du côté de Van-Praët qui est un homme d'argent... et si la maison était véritablement menacée, c'est moi qui lui ai servi de bouclier.

— Mon jeune ami, répliqua Reinhold avec un salut ironique, je n'attendais pas moins de votre modestie éclairée.

La discussion allait s'échauffer.

— Modérez-vous, Messieurs, dit le docteur; le temps passe, il est vrai, mais jusqu'au coup de quatre heures bien des choses peuvent arriver!...

— Nous sommes gardés du côté du Madgyar, s'écria Reinhold

— En êtes-vous bien sûr?

— Parfaitement sûr.

— Et nous n'avons rien à craindre de meinnerr Van-Praët, prononça fièrement Abel.

— C'est une chose certaine? demanda le docteur.

— Parbleu !

Mira les regardait l'un après l'autre; il y avait un peu d'étonnement sur son visage immobile.

— Ah çà ! dit-il, cachant un mouvement de curiosité sous son air grave et chagrin, comment avez-vous fait votre compte, puisque vous n'avez quitté Paris ni l'un ni l'autre?

— On a ses petites ressources, répliqua Reinhold en se faisant valoir.

— Les proverbes sont des sots, ajouta le jeune M. de Geldberg, et le plus sot de tous est celui qui recommande de faire soi-même ses propres affaires... quand on a un bon ambassadeur...

— Ah !... interrompit Mira, vous avez traité avec Van-Praët par ambassadeur?...

La figure du jeune banquier peignait la plus magnifique satisfaction de soi-même. Il se contenta de s'incliner en signe d'affirmation.

— Et vous aussi?... demanda encore Mira en s'adressant à Reinhold.

— Comme vous dites, répliqua le chevalier, et j'ai peine à croire que l'ambassadeur de notre jeune ami puisse aller seulement à la cheville du mien.

— Si je vous le nommais !... commença vivement Abel.

Mais il se retint et prit un grand air de discrétion affectée.

— Je me tais, reprit-il, en se pinçant la lèvre; j'ajoute seulement que votre fameux intermédiaire et vous, Monsieur le chevalier, vous avez enfoncé une porte ouverte...

— J'aurais voulu vous y voir ! grommela Reinhold, dont la figure épanouie se rembrunit pour un instant, rien qu'à l'idée d'affronter le Madgyar en colère.

— Peuh ! fit Abel, s'il ne s'était agi que de mettre à la raison ce vieux traîneur de sabre, je ne m'en serais fié à personne qu'à moi.

— Cela vous eût donné en effet, mon jeune ami, répliqua Reinhold aigre-doux, l'occasion de prouver au moins une fois, ce que vous affirmez trop souvent... à savoir, que vous êtes très-brave...

Abel rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Ce mot le piquait d'autant plus au vif, qu'il lui manquait réellement une demi-douzaine de duels pour être un parfait sporting-gentleman

— Monsieur! s'écria-t-il, l'œil en feu et la langue embarrassée, si je croyais que vous avez voulu m'insulter!...

— La paix! la paix! interrompit le grave docteur; vous avez tous les deux bien mérité de la maison, au même degré; car, dans l'état présent de la caisse, il eût été impossible de faire droit à l'une ou à l'autre des deux créances... Vous avez agi habilement, et je vous en remercie pour ce qui me regarde... mais je crois avoir mieux fait que vous encore

— Ah bah! s'écrièrent en même temps Reinhold et Abel.

— Vous allez en juger, reprit Mira; grâce à vous, la maison est sauvée pour aujourd'hui... mais demain?

— A chaque jour sa besogne... voulut dire le chevalier.

— Permettez, interrompit le docteur, les lieux communs n'ont jamais mis dans une caisse le quart d'un petit écu... Pour vivre il faut des fonds... et vos négociations, si habiles qu'elles puissent être, ne nous ont pas donné un centime.

— Avez-vous donc trouvé de l'argent? demanda Reinhold.

— Nous toucherons cent mille écus demain, répondit le docteur.

Les deux autres associés relevèrent la tête, et l'indifférence dédaigneuse qui était sur leurs visages fit place à un plaisir avide.

— En vérité?... murmura le chevalier.

— Cent mille écus? dit le jeune M. Abel.

— Cent mille écus, répéta gravement Mira.

— Et par quelle voie?

Mira baissa le ton involontairement et prononça le nom de madame de Laurens.

Reinhold et Abel, qui ne songeaient plus à leur dispute, se prirent à rire en même temps et d'excellent cœur.

Cette idée des cent mille écus achevait de les mettre en belle humeur.

— A vous la pomme, docteur! s'écria Reinhold; il y a entre votre besogne et la nôtre toute la distance du négatif au positif. Mais comment diable avez-vous osé?...

— Oui, interrompit Abel, vous n'êtes pas très-vaillant, d'habitude, vis-à-vis de ma bien-aimée sœur...

Mira eut presque un sourire.

— Ah çà ! mes chers Messieurs, dit-il, pensez-vous donc avoir le monopole des ambassadeurs ?

— C'est juste ! s'écria le jeune de Geldberg.

— Décidément, ajouta Reinhold, vive la diplomatie !

Ils se donnèrent tous la main, et, pour la première fois peut-être, ce fut sans arrière-pensée : l'enthousiasme du moment gagnait jusqu'au docteur.

— Nous sommes sauvés ! dit-il, bien sauvés ! et cette catastrophe évitée n'aura servi qu'à nous donner de la prudence... Maintenant, quelques mots, je vous prie, sur nos deux grandes affaires.

— La fête et le rail-way ! s'écria Reinhold ; la fête marche..., et je me suis procuré, hier soir, dans un cabaret du Temple, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Mira, quatre invités qui feront merveille.

Le regard du docteur fit une question muette.

Reinhold cligna de l'œil d'un air d'intelligence.

Le jeune M. Abel ne vit point ce manége; il avait quitté sa place et remuait des papiers sur le bureau.

— Quant au chemin de fer, dit-il de loin, ça marche à pleine vapeur !

Abel s'arrêta un peu, pour rire tout seul de sa spirituelle plaisanterie, et reprit, en brandissant un paquet de lettres :

— Dix mille demandes d'actions depuis lundi ! avant qu'il ait été fait pour un sou de publicité !... C'est merveilleux !

— Dans huit jours, ajouta Reinhold, nous aurons deux fois le capital !

— Nous l'aurons dix fois dans un mois ! riposta le jeune de Geldberg.

— Et, à notre retour du château, reprit le chevalier, nos actions se feront à deux cent cinquante francs de prime !...

Les yeux du docteur brillaient ; l'allégresse était peinte sur les visages enflammés des deux autres associés.

Quatre heures sonnèrent à la pendule. Ils se levèrent tous les trois d'un commun mouvement : c'était l'heure où la caisse fermait.

Jusqu'à cet instant, une vague frayeur était restée parmi leur joie.

— C'est fini! s'écria le docteur avec une sorte de recueillement; il y a une muraille entre notre passé et notre avenir!... le sort lui-même ne peut plus rien contre la maison de Geldberg.

Avant que les deux associés pussent répondre, et comme le dernier coup de quatre heures sonnait, il se fit un bruit soudain dans l'antichambre.

En même temps on frappa rudement à la petite porte, donnant sur l'escalier privé par où le caissier Moreau entrait dans la pièce voisine de la chambre du conseil.

Cette porte avait été fermée en dedans pour éviter des importunités inutiles; les associés, en effet, faisant trêve à leurs habitudes de déprédations égoïstes pour ce jour de crise suprême, avaient déposé, le matin, dans la caisse, d'un commun accord, toutes leurs ressources personnelles. Ils n'avaient plus rien, en cas de malheur.

Le sourire se glaça sur les lèvres du Portugais. Abel et Mira restèrent bouche béante et les yeux effrayés.

Le bruit redoublait dans l'antichambre. On entendait une voix de tonnerre qui ordonnait aux valets d'ouvrir.

Reinhold devint pâle comme un mort, au son de cette voix.

Quand elle se taisait, un organe doux et débonnaire se faisait ouïr à son tour. C'était alors Abel qui ouvrait de grands yeux stupéfaits.

Enfin, derrière la petite porte du caissier, une troisième voix de femme, inquiète et courroucée, qui prononçait distinctement le nom du docteur José Mira.

Les trois associés restaient immobiles auprès de la cheminée, et ressemblaient à des hommes frappés de la foudre.



CHAPITRE XIV.

HOTES QU'ON N'ATTEND PAS.

Les trois associés restaient immobiles. Abel et Reinhold avaient leurs regards fixés sur la porte principale; Mira jetait les siens à la dérobée vers la petite pièce où M. le baron de Rodach avait surpris, quelques jours auparavant, le caissier Moreau en conférence secrète avec ses patrons.

Le bruit redoublait dans l'antichambre. Il y avait là une de ces voix fortes et tonnantes, dont l'éclat blesse l'oreille comme le son rapproché du cor.

On menaçait, on blasphémait. Le domestique de garde se défendait timidement, et son accent exprimait à chaque instant plus de terreur.

On frappait en même temps, à coups redoublés, à la petite porte donnant sur l'escalier de la caisse.

Abel et Reinhold se regardèrent.

— Reconnaissez-vous cette voix?... murmura le jeune de Geldberg.

Les dents du chevalier claquèrent; il ne trouva point la force de répondre.

— Ouvrez! criait-on dans l'escalier de la caisse; monsieur le docteur, je sais que vous êtes là, et je vous ordonne d'ouvrir!

— C'est ma sœur! grommela le jeune M. Abel; on peut la laisser hurler et cogner à sa guise...

L'avis pouvait être sage; mais le docteur était incapable de le suivre. Une force irrésistible et mystérieuse semblait peser sur sa volonté; chaque fois que son nom prononcé arrivait jusqu'à son oreille, on le voyait reculer imperceptiblement et se rapprocher, malgré lui, de la chambre voisine. Quelque chose l'attirait de ce côté; il avait beau faire, toute résistance était vaine il fallait se rendre et obéir.

Le timbre de la pendule, qui venait de sonner quatre heures, vibrait encore faiblement dans la chambre silencieuse. Il n'y avait pas un quart de minute que les visages des trois associés s'épanouissaient, illuminés par une joie enthousiaste. De cette joie, il ne restait plus rien.

La foudre était tombée au milieu de cette allégresse. Ils étaient là comme on se représente Balthazar, l'œil fixé sur la menace divine qui vint glacer l'ivresse de sa dernière orgie.

Abel et le chevalier n'avaient point bougé; mais le docteur cédant à l'effort mystérieux qui l'entraînait vers l'endroit d'où partait cette voix de femme, impatiente et irritée, avait déjà traversé à son insu, presque toute la largeur de la chambre du conseil.

— Ouvrez! ouvrez donc! criait Sara en meurtrissant son petit poing contre le bois de la porte.

Le docteur hésita un instant encore, puis il fit un geste d'insouciance désespérée, et franchit le seuil.

Un choc violent ébranlait à ce moment le battant sculpté de la porte principale.

— C'est lui! oh! c'est bien lui!... soupira le chevalier dont les yeux battaient et cachaient leurs prunelles, comme ceux d'une femmelette en pamoison.

— Et il n'est pas seul! ajouta le jeune M. Abel.

Ce dernier, grâce à sa nature lente et inerte, subissait moins vivement les brusques effets de cette terreur imprévue; il avait d'ailleurs affaire à moins forte partie.

— Je crois que le mieux serait d'ouvrir, reprit-il.

— Non! non! s'écria Reinhold affolé; la porte est bonne... peut-être qu'ils ne pourront pas l'enfoncer!

Il était si aveuglé par la frayeur que l'idée de fuir ne lui venait même pas.

Il restait là, frappé, anéanti; ses jambes pliaient sous le poids de son corps.

Un second coup, lancé à l'extérieur et plus vigoureux que le premier, déjoignit les battants de la porte; un troisième fit sauter le pène hors de la serrure.

Trois hommes apparurent sur le seuil, l'un d'eux, qui avait le dos tourné, portait la livrée de Geldberg et s'obstinait à défendre l'entrée.

Il fut terrassé en un clin-d'œil; les deux autres entrèrent.

Ceux-ci formaient entre eux un contraste complet: le premier pouvait avoir cinquante ans; c'était un personnage de grande taille et d'apparence athlétique; une redingote à la hongroise, qui serrait son torse étroitement, faisait ressortir la forte carrure de sa poitrine; il était coiffé d'un Kalpack de fourrure, orné de revers pourpres, d'où s'échappaient les boucles abondantes d'une chevelure noire où brillaient çà et là quelques poils argentés.

Sa moustache large et recourbée était noire comme le jais.

Ceux qui avaient fréquenté le Madgyar Yanos Georgyi durant son séjour en Allemagne l'auraient reconnu d'un coup d'œil. Ces vingt ans écoulés n'avaient point opéré chez lui ce changement absolu que l'homme subit d'ordinaire dans un si long espace de temps. Sa riche taille n'avait point fléchi; son œil n'avait rien perdu de son éclat farouche, et il savait porter haut toujours l'orgueilleuse beauté de son visage.

Mais s'il n'avait rien perdu, en revanche il n'avait rien gagné, l'élément intellectuel manquait toujours à cette fière statue; il y avait là tout juste de quoi faire un soldat.

Son compagnon était un vieillard gros, court, rond, fleuri, pourvu d'un menton quadruple et d'un ventre parfaitement hémisphérique; il avait peu de cheveux et ces cheveux d'une éclatante blancheur, se plantaient sur un crâne rouge.

Sa joue brillait de santé; un contentement placide était dans son sourire; ses yeux caressaient tout ce qu'ils regardaient; sa petite bouche rose semblait taillée adroitement dans une grosse cerise.

Tel était maître Fabricius Van-Praët, ex-physicien aéronaute, à l'âge respectable de soixante-sept ans.

Autant il y avait de colère et de hautaine menace sur la figure du Madgyar, autant il y avait de courtoisie débonnaire sur l'excellent visage de meinherr Van Praët.

Nous l'avons dit, ces deux hommes formaient entre eux un contraste absolu. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce n'était pas l'honnête Van-Praët qui avait enfoncé la porte et terrassé le valet de Geldberg.

Ce fut lui, par exemple, qui, une fois entré dans la chambre du conseil, prit les précautions de refermer cette même porte et d'y mettre un prudent verrou.

Le Madgyar était déjà devant la cheminée et posait sa large main sur l'épaule de Reinhold atterré.

— Mes traites!... dit-il, en faisant un effort évident pour se contenir.

Le chevalier balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Mes traites ! répéta Yanos, dont la voix devenait sourde et qui avait au front de grosses veines gonflées.

En prononçant ces deux derniers mots, sa main se ferma sur l'épaule de Reinhold, qui poussa un douloureux soupir.

Le malheureux chevalier était plus mort que vif; le danger qu'il avait couru la veille aux *Quatre-Fils-Aymon* n'était rien auprès de cette terrible aventure. Il n'avait pas une goutte de sang dans les veines, et croyait, pour le coup, être à sa dernière heure.

Le bon Van-Praët vint donner un peu de répit à son agonie.

— Allons, Yanos, mon fils, dit-il en traversant la chambre à petits pas précipités, ne cassons pas comme ça les vitres du premier coup, croyez-moi!... Depuis soixante ans et plus, je traite toutes les affaires, indistinctement, par la douceur, et je m'en suis toujours bien trouvé.

Le Madgyar lâcha l'épaule de Reinhold, qui n'étant plus soutenu, se laissa choir sur un fauteuil.

Il allait mieux. Nous parlons ainsi, parce que la peur était chez lui une véritable maladie. Le secours inespéré que lui apportait le Hollandais lui faisait en ce moment l'effet d'une potion administrée à propos.

Il reprenait ses sens. A d'imperceptibles symptômes, ceux qui le connaissaient pouvaient prévoir le moment où, sans cesser de trembler tout bas, il allait reprendre une bonne part de son effronterie.

Le Hollandais donna une de ses mains à Abel, et l'autre à Reinhold.

— Bonjour, mon jeune ami, dit-il, bonjour, mon vieux camarade!... Le seigneur Yanos et moi nous avons fait un long voyage pour vous rendre visite... J'espère vivement que nous allons régler à l'amiable tous nos petits différends.

— J'ai fait cent vingt lieues pour ravoir mes traites, interrompit le Madgyar avec rudesse; il me les faut à l'instant même.

Van-Praët le calma de la main, et adoucit son excellent sourire.

— Je ne sais pas exactement ce qu'il y a de lieues d'ici chez moi, dit-il, mais qu'importe un bout de chemin de plus ou de moins, quand la maison d'un ami est le but du voyage!... Ce qui est sûr, c'est que je viens, moi aussi, chercher mes petites traites... que vous allez me rendre, j'en ferais la gageure!

— C'est que... voulut dire Abel.

— Vous permettrez que je m'assoie, n'est-ce pas, mon jeune ami? interrompit Van-Praët; j'ai pris de l'embonpoint sur mes vieux jours, et cette course m'a fatigué.

Il tira de sa poche un immense foulard, et tamponna son front mouillé de sueur.

— Là!... reprit-il en croisant l'une sur l'autre ses cuisses courtes et charnues; savez-vous que vous êtes devenu un charmant cavalier, mon petit Abel!... Comment se porte votre respectable père?... Mais voyez donc, comme on se rencontre! ajouta-t-il sans attendre la réponse; j'arrive d'Amsterdam, et le premier visage que je vois dans mon hôtel est celui de cet excellent Yanos, mon ami le plus cher, qui arrive de Londres!...

Il tendit la main au Madgyar, dans un élan de sympathie. Celui-ci lui abandonna son doigt d'assez mauvaise grâce; il avait l'œil sombre et les sourcils froncés; le bavardage du Hollandais le fatiguait manifestement.

A défaut de la main entière, Van-Praët serra le doigt de tout cœur.

— Et maintenant, mes chers enfants, reprit-il, nous allons parler affaires, s'il vous plaît... Mon vaillant ami, le Madgyar Yanos, réclame de vous une somme de onze cent mille francs à peu près, en traites échues

sur Paris qui lui ont été enlevées par des moyens que mon esprit de conciliation me défend de qualifier.

— Par un vol infâme, dit le Madgyar, qui regarda en face tour à tour Reinhold et Abel.

Le chevalier essaya un sourire soumis; le jeune de Geldberg baissa les yeux.

— Le mot est peut-être bien fort, reprit meinherr Van-Praët, mais il me paraît assez juste... Moi-même, je suis dans un cas tout pareil... et, à part le plaisir de vous voir, je suis venu pour vous demander un million trois cent cinquante mille francs de traites qui m'ont été enlevées par un de vos agents.

— Et moi, dit une voix qui partait du seuil de la chambre voisine, je viens réclamer également trois cent mille francs écus, qu'un autre de vos agents m'a soustraits par une odieuse supercherie.

Tout le monde se retourna. Madame de Laurens s'avançait vers la cheminée à pas lents.

Si le bon Hollandais n'eût point parlé sans relâche depuis deux ou trois minutes, on aurait entendu dans la chambre voisine, depuis le même espace de temps, le bruit étouffé d'une conversation à voix basse.

Le docteur avait ouvert à Petite, au moment où le pied du Madgyar jetait la porte en dedans.

A dater de cet instant, le Portugais avait employé toute son éloquence pour empêcher Sara de pénétrer plus avant; mais la colère de Sara ne connaissait jamais d'obstacles, et puis elle voulait savoir...

Elle entra dans la chambre du conseil, la joue pâle et les lèvres serrées. Grâce aux rapports quotidiens qu'elle exigeait de Mira, elle connaissait à peu près la situation de la maison vis-à-vis de Van-Praët et du seigneur Georgyi. Elle venait d'entendre les menaces du Madgyar, et, bien qu'elle ignorât la cause précise de ce bruyant courroux, elle en savait assez pour comprendre ce qui allait se dire.

Derrière elle, le docteur Mira venait, esclave et vaincu; la lutte avait été courte entre lui et Petite, mais elle avait été rude. Sara était trahie, on avait donné son secret à un étranger qui s'en était servi contre elle comme d'une arme.

Sara cherchait le docteur depuis deux jours, et le docteur sentant sa propre faiblesse, fuyait et se cachait, comme ces débiteurs sans expérience qui n'ont pas encore appris à braver la face imposante du créancier.

Au premier coup d'œil, Yanos et Van-Praët durent hésiter à le reconnaître pour ce roide et orgueilleux adepte dont chaque parole était un apopthegme et qui n'abandonnait jamais, jadis, son masque de pédanterie austère.

Il avait le front bas et l'œil effarouché, sa gravité scolastique avait disparu, et son visage portait les marques de sa défaite acceptée.

Le plus heureux en tout ceci était, sans contredit, le jeune M. Abel, qui avait pour adversaire Fabricius Van-Praët, la douceur et la mansuétude en personne.

Quant aux deux autres, nous ne saurions dire lequel était le moins mal partagé; le Madgyar était un terrible homme, mais Sara ne le cédait à personne quand il s'agissait de mal faire.

A sa vue, Van-Praët, Reinhold et Abel se levèrent et saluèrent; le Madgyar les imita de mauvaise grâce; il lui déplaisait d'avoir à supporter en ce moment la présence d'une femme.

Reinhold, au contraire, rattrapa au vol la queue de son sourire; c'était une diversion, et toute diversion lui était bonne. Plus il y avait de monde dans la chambre, moins l'entrevue lui semblait redoutable; il se remettait tout doucement et son regard était sur le point de reprendre un peu d'effronterie.

— Eh! mais, s'écria Fabricius, c'est notre adorable Sara!... Belle dame, je vous ai vue bien petite, mais vous étiez déjà charmante, et il me souvient que notre vénérable ami, Mosès Geld, vous appelait son trésor.

Madame de Laurens répondit à cette tirade par un salut cérémonieux, dont la dernière moitié s'adressa au Madgyar; celui-ci tordait sa moustache et rongeait son frein.

Reinhold offrit son fauteuil à Petite et la plaça comme un bouclier entre lui et son adversaire.

Après cet acte, où tant de prudence s'alliait à tant d'adresse, il éprouva ce mouvement de satisfaction naïve que ressent l'autruche poursuivie, quand elle a mis sa tête à l'abri derrière un caillou.

CHAPITRE XV.

PARIS, LONDRES, AMSTERDAM.

Madame de Laurens prit le fauteuil que Reinhold lui offrait.

— Je viens ici, dit-elle en s'asseyant et comme si elle eût senti le besoin d'expliquer sa présence, pour remplacer mon mari dont les intérêts sont indignement lésés par la conduite de ces Messieurs... j'ai d'ailleurs le droit de m'asseoir à cette place, ajouta-t-elle en s'adressant au Madgyar qui gardait son air rébarbatif, en ma qualité de fille et d'héritière de Mosès Geld.

Yanos s'inclina, roide comme un élève de l'École polytechnique.

— Eh! chère enfant! s'écria Van-Praët, permettez-moi de vous appeler ainsi, à moi qui vous ai tenue si souvent sur mes genoux... Bon Dieu! qui donc aurait l'idée de se plaindre de votre aimable présence!... Bonjour, savant docteur... je ne puis dire toute la joie que j'éprouve à vous revoir!... Allons! à part Mosès Geld, notre respectable doyen, qui, je l'espère, jouit d'une heureuse vieillesse, et le pauvre Zachœus Nesmer (il essuya une larme réelle ou fantastique), nous voilà tous réunis encore une fois!... Je puis vous affirmer, mes pauvres bons amis, que nous ne venons point ici avec des pensées hostiles...

— Parlez pour vous! interrompit sèchement le Madgyar.

— Fi! seigneur Yanos! répliqua l'excellent Hollandais, dont la parole

se faisait à chaque instant plus onctueuse, gardez-vous d'enlever à cette heureuse entrevue son caractère tout amical... Je crois comprendre que notre chère Sara est dans le même cas que nous... Hélas! l'intérêt divise comme cela les familles! mais si son affaire est aussi simple que les nôtres, je veux que nous soyons tous d'accord avant dix minutes.

Il adressa un doux sourire à madame de Laurens.

— Procédons méthodiquement, reprit-il, et puisque nous avons une dame parmi nous, cédons-lui la parole, comme l'exige la galanterie.

— La coutume de la maison, répondit Petite d'un accent libre et ferme qui eût fait honneur à un avocat, était, à ce qu'il paraît, de déléguer un de ses membres, qui avait charge de s'occuper d'un ou plusieurs comptes particuliers...

— C'est parfaitement exact, interrompit Van-Praët; car depuis la retraite du vénérable Mosès, je n'ai eu de rapports qu'avec mon jeune ami Abel.

— Moi, j'ai eu le malheur de traiter avec cet homme! ajouta Yanos, en montrant du doigt sans façon M. le chevalier de Reinhold.

Le chevalier eut la force de sourire.

— Moi, poursuivit madame de Laurens, j'étais en relations directes avec le docteur José Mira, et je dois dire que j'avais en lui une confiance aveugle... Voici ce qui s'est passé... le docteur a feint une absence; il m'a dépêché un agent qu'il avait préalablement mis au fait de certains mystères, intéressant M. de Laurens.

Petite ne se troubla point, en prononçant ses paroles.

— M. de Laurens! continua-t-elle en s'échauffant à froid, un mourant couché sur son lit d'agonie et dont le docteur Mira, en sa qualité de médecin, connaît mieux que personne la position désespérée!... Ah! Monsieur, s'écria-t-elle en s'adressant tout à coup au docteur, ne pouviez-vous le laisser finir en paix une vie d'angoisses et de souffrances! il avait encore quelques jours à passer sur cette terre!... vous les avez empoisonnés!

Elle s'arrêta, comme si son émotion l'eût suffoquée

Ces paroles faisaient sur le Madgyar une impression visible; il la regardait, ébloui par sa beauté merveilleuse, et, un instant, il oubliait sa propre colère pour épouser le courroux de Sara.

Reinhold s'applaudissait à part lui, et jouissait de ce résultat précieux.

Quant au bon Van-Praët, il essuyait ses yeux secs avec son grand foulard.

— Messieurs, reprit Sara en s'adressant aux deux étrangers, vous êtes les anciens amis de mon père... je vous regarde comme étant presque de la famille, devant tous autres, j'aurais trouvé la force de me taire, mais je sais bien que je puis parler devant vous... Oui, cet homme a choisi un de ses pareils, rompu à l'astuce et à la tromperie!... il me l'a envoyé, à moi, pauvre femme sans défiance!... j'ai vu avec terreur entre les mains d'un inconnu des secrets qui pourraient perdre mon mari!... il a menacé, j'ai cédé et Monsieur le docteur doit avoir maintenant les cent mille écus arrachés à une femme qui était son amie!

La voix de Petite, où il y avait des larmes, était plus éloquente encore que ses paroles.

— C'est odieux et lâche! s'écria le Madgyar en serrant les poings.

Reinhold et Abel gardaient le silence.

— Oh! docteur, cher docteur! murmura Van-Praët, êtes-vous bien capable d'une action si noire?...

Le docteur baissait les yeux; des paroles se pressaient sur sa lèvre tremblante et blêmie; mais il les contenait énergiquement, et affectait une résignation grave et sombre.

La comédie débordait dans cette scène, qui voulait toujours tourner au drame. Une chose étrange, c'est qu'on y parlait de vol, et que ce mot, accueilli avec indignation par la moitié au moins des assistants, aurait dû être écrit en belles lettres d'or sur les murailles de la salle.

Plaignants et accusés en étaient tous au même point; pour aucun d'eux, le mot probité n'avait de signification bien précise.

En fait, Abel de Geldberg n'avait aucun crime à se reprocher; mais c'était peut-être la faute des circonstances. Pour trouver un semblant de cœur entre ces six personnages, il eût fallu fouiller la brutale poitrine du Madgyar.

Il avait tué, il avait volé; mais tout sentiment n'était pas mort au fond de son âme, et du moins avait-il le courage du bandit.

Les autres, à l'exception de Petite, étaient aussi peureux que corrompus.

Ils jouaient des rôles, les uns bien, les autres médiocrement; mais aucun d'eux n'allait à la cheville de la comédienne consommée.

Le docteur avait eu raison de se cacher et de fuir; il était, sans contredit, le plus fort des trois associés, mais les trois associés réunis, en leur adjoignant même le farouche Madgyar et l'insinuant Fabricius, n'auraient point été de force contre Sara toute seule.

Elle se taisait maintenant; son beau sein agitait l'étoffe de sa robe; elle semblait attendre la réponse de Mira.

Mira ne desserrait pas les dents.

— Comme cela, reprit Van-Praët avec sa douceur inaltérable, nous voici arrangés fort symétriquement : trois contre trois... la cause de notre chère Sara me paraît jugée... elle a raison, cent fois raison... A votre tour, noble Yanos!

— J'ai déjà parlé, répliqua celui-ci, et je n'aime pas à parler deux fois... Mon histoire est d'ailleurs celle de la fille de Mosès Geld... Un homme que je connaissais déjà de nom, est venu vers moi de la part de Regnault.

— Reinhold... murmura le chevalier.

— Reinhold ou Regnault, répliqua Yanos durement, c'est le nom d'un infâme coquin!... qu'on ne m'interrompe plus! Cet envoyé s'est servi auprès de moi de moyens dont il ne me plaît pas d'expliquer la nature...

Sa voix trembla légèrement, comme il prononçait ces paroles, et son front s'empourpra davantage.

Il enfonça son Kalpack sur les mèches épaisses de ses cheveux, et reprit en relevant la tête :

— Peu importent les détails!... ces traites étaient à Paris chez mon homme d'affaires, et aujourd'hui même, en cas de non-paiement, on devait commencer les poursuites... Votre envoyé, Monsieur Regnault, est parvenu à m'extorquer un blanc-seing dont il s'est servi pour retirer les traites des mains de mon agent... et quand je suis arrivé à Paris suivant de près les traces de l'escroc, il était trop tard!

Malgré son épouvante, Reinhold eut envie de rire, tant le tour lui sembla parfait.

— Affaire jugée! dit le gros Van-Praët qui s'administrait, de son autorité privée, l'office de président. Quant à moi, ma position était exactement la même que celle du vaillant Yanos... Il paraît que la maison de Geldberg a d'excellents et nombreux agents diplomatiques... celui qui s'est présenté chez moi ne m'était pas absolument inconnu... je dois dire que c'est un gaillard extraordinairement habile! Il m'a demandé un pouvoir pareil à celui dont vient de nous parler le seigneur Georgyi, car mes traites étaient aussi à Paris, chez un homme d'affaires qui devait en exiger le paiement intégral aujourd'hui, sous peine de poursuites définitives... Le cher Yanos et moi nous avions échangé, à ce sujet, une correspondance tout amicale, et nous étions convenus d'agir de concert. Ce pouvoir, de manière ou d'autre, je l'ai donné... Et quand je suis tombé, comme une bombe, chez mon mandataire, à Paris, mes traites étaient allées rejoindre celles du seigneur Yanos.

Van-Praët s'essuya le front et retint la parole d'un geste.

— Voici ce que je propose, poursuivit-il, quand il eut repris haleine; point d'esclandre!... A quoi bon? Nous sommes de vieux camarades. Le cher docteur va rendre les cent mille écus à notre petite Sara; Reinhold restituera les traites du brave Yanos; mon jeune ami, Abel, me remettra les miennes... et nous dînerons tous, ce soir, avec le respectable Mosès Geld, pour célébrer notre réunion!

La sentence était, à coup sûr, toute remplie de mérite et digne du sage roi Salomon.

Néanmoins, aucun des trois associés de Paris ne sembla vouloir y acquiescer.

Le Madgyar attendit une seconde entière, après quoi sa patience fut à bout.

Il déboutonna les revers de sa redingote, sous lesquels se cachait une très-riche paire de pistolets.

Reinhold aurait voulu être au Canada.

— Faites ce que vous voudrez pour les autres, dit Yanos; mais rendez-moi mes traites, ou je vais me faire justice moi-même!

Il prit à la main un de ses pistolets.

Reinhold, saisi d'un tremblement impossible à réprimer, se cacha derrière le fauteuil de Petite.

Le conciliant Van-Praët s'interposa encore une fois.

— La paix! dit-il, la paix! Nous sommes à Paris, mon cher camarade, et, à Paris, on n'a pas besoin d'armes à feu pour se faire rendre justice.

— J'aime à ne compter que sur moi, répondit le Madgyar; que cet homme parle sur-le-champ, ou je lui casse la tête!...

Il avait armé un de ses pistolets, et son regard disait que sa menace n'était point vaine.

Avec lui, on ne pouvait compter ni sur la prudence ni sur la crainte. Quel que fût le danger à courir, ce qu'il voulait faire, il le faisait.

L'excès du péril délia la langue du chevalier. Au moment où il vit le Madgyar repousser rudement Van-Praët, qui tâchait encore de le contenir, il se souleva sur ses jarrets chancelants.

Son regard épouvanté fit le tour de la chambre, cherchant un aide ou un asile.

Mais il n'y avait point de secours à espérer : Abel de Geldberg, pâle et immobile, crispait ses doigts sur les bras de son fauteuil; Mira tenait toujours ses yeux baissés; il ne voyait même pas la menace suspendue au-dessus de la tête du chevalier.

Quant à madame de Laurens, elle s'était renversée, nonchalante et gracieuse, sur le dossier de son siége; elle attachait sur le Madgyar un regard où il y avait de la curiosité et cet effroi mêlé de charme qui prend les spectateurs d'un drame, au moment où l'acteur en scène court un grand danger imaginaire, où il y avait peut-être encore autre chose, car la figure du Madgyar était en ce moment magnifique de colère sauvage et d'orgueil indompté.

— Sur mon honneur! balbutia Reinhold d'une voix étouffée, je n'ai pas reçu vos traites, seigneur Yanos...

— Tu mens! s'écria celui-ci, qui leva son pistolet.

Petite fit un geste de la main; ce n'était pas une prière en faveur du chevalier, c'était seulement un signe indiquant qu'elle voulait prendre la parole.

Le pistolet du Madgyar retomba, docile.

— J'ignore, dit Petite, si M. le chevalier ment ou non... mais l'impatience du seigneur Yanos m'a empêchée d'obtenir la réponse de M. le docteur.

— Et moi, celle de mon jeune ami Abel, ajouta Van-Praët; il en faut un peu pour tout le monde.

— Monsieur le docteur, reprit Sara d'un ton d'ironie amère, prétend-il aussi n'avoir point touché les cent mille écus?

— Je l'affirme sous serment, dit Mira sans lever les yeux.

— Ah! ah!... fit meinherr Van-Praët, et vous, mon jeune ami?

— Sur ma parole, répondit Abel, je n'ai pas revu M. le baron de Rodach!...

A ce nom, prononcé au hasard, toutes les têtes se relevèrent d'un commun mouvement. Puis, tous les regards se portèrent sur Abel, interrogateurs et surpris.

Il faut excepter pourtant celui du digne Van-Praët, qui n'exprimait aucun étonnement.

Au bout de deux ou trois secondes de silence, il se passa un fait bizarre. Pour un instant, chaque couple d'adversaires composant ce triple duel sembla faire trêve.

Petite et le docteur échangèrent une rapide œillade.

Le Madgyar lui-même laissa tomber sur Reinhold un regard où il n'y avait plus de colère.

Mira fut le premier à reprendre la parole.

— Vous avez dit Monsieur le baron de Rodach, Abel?... prononça-t-il, comme s'il eût pensé que ce seul nom, répété, allait amener une rectification immédiate de la part du jeune homme.

Sara, Reinhold et le Madgyar tendirent avidement l'oreille.

— Oui, répliqua Abel, j'ai dit Monsieur le baron de Rodach.

— Alors, vous vous trompez, répliqua péremptoirement Yanos.

Van-Praët sourit.

— Mon brave camarade, dit-il doucement, cette fois nous ne sommes pas du même avis... Mon jeune ami Abel a raison...

— Non pas! s'écria vivement Petite.

— Non pas ! répétèrent Reinhold et Mira.

Le Madgyar haussa les épaules.

— Il y a loin d'Amsterdam à Londre. dit-il, et puisque ce baron de Rodach était chez moi jeudi, il ne pouvait être chez vous...

— C'est clair ! murmura Reinhold, qui était bien aise de faire acte d'allié auprès de son terrible adversaire.

L'étonnement qui était sur le visage de Petite et de Mira se changeait en stupéfaction.

— Etes-vous bien sûrs de ce que vous dites ? murmura machinalement la première.

— Aussi vrai que j'existe !... commencèrent à la fois Abel et Van Praët.

— Laissez donc ! interrompit le Madgyar ; est-ce bien ce Rodach que vous m'avez envoyé, Monsieur Regnault ?

— Oui, répondit Reinhold.

— Et bien ! c'est lui que j'ai reçu... Je l'ai vu, je l'affirme... Que dire à cela ?

— Que je l'ai envoyé à meinherr Van-Praët, répondit Abel timidement.

— Et que meinherr Van-Praët l'a vu comme il vous voit, ajouta ce dernier.

— Il y a encore à dire, reprit le docteur dont les yeux grands ouverts se fixaient sur Sara, que c'est ce même baron de Rodach que j'ai envoyé, moi, à madame de Laurens.

— Et que, moi aussi, je l'ai vu, appuya Petite, et qu'il était chez moi, à Paris, à l'heure que vous dites jeudi dernier, 8 février.

— C'est impossible ! s'écrièrent à la fois Van-Praët et le Madgyar.

— Cela est !

Tout le monde croyait rêver.

— A Paris !... à Londres !... à Amsterdam !... murmura Van-Praët qui ne souriait plus.

Yanos avait les sourcils froncés et demandait vainement la lumière à son esprit, où il ne trouvait que ténèbres.

Les trois associés de Paris s'interrogeaient de l'œil à la dérobée.

Mais c'était en vain : le mystère restait pour tous également inexplicable,

— C'est impossible, conclut le Madgyar après quelques instants de silence, et il y a quelque nouvelle perfidie là-dessous.

— Quant à moi, dit Reinhold, je puis prouver ce que j'avance... J'ai là une lettre du baron, datée de Londres.

— J'en ai une datée d'Amsterdam, riposta Abel.

— J'en ai une datée de Paris, ajouta le docteur Mira.

Et tous trois à la fois tirèrent de leur poche les lettres reçues quelques heures auparavant.

On fit cercle; les lettres dépliées furent mises l'une à côté de l'autre. Durant une seconde, les respirations s'arrêtèrent. On eût entendu voler une mouche dans le silence profond de la chambre du conseil.

Puis un murmure étouffé s'éleva.

C'était de la magie!...

La même main avait écrit les trois lettres!

On ne parlait plus. Les esprits étaient frappés de stupeur. La raison se voilait.

Comment expliquer ce fait inexplicable?...

Et de vagues terreurs se glissaient parmi l'étonnement poussé jusqu'au comble. Chez quelques-uns, l'idée des choses surnaturelles s'éveillait involontairement.

— Si l'on croyait aux sorciers!... commença Van-Praët à voix basse.

— A Paris! à Londres! à Amsterdam!... répéta le Madgyar lentement.

— C'est à devenir fou! dit le jeune M. de Geldberg.

Mira, Petite et Reinhold gardaient le silence, les yeux cloués au parquet.

— A Paris! à Londres! à Amsterdam!... répéta encore Yanos; il faut que ce soit le diable!

Au moment où ce mot tombait de la bouche du Madgyar, l'assistance tressaillit comme au choc d'une décharge électrique. La porte de la caisse venait de s'ouvrir avec fracas, et Klaus, debout sur le seuil, annonçait d'une voix retentissante :

— Monsieur le baron de Rodach!...

CHAPITRE XVI.

HOMME OU DÉMON.

Il faisait presque nuit; la chambre du conseil n'était plus éclairée que par les derniers rayons du crépuscule, auxquels se mêlait la rouge lumière du foyer ardent.

Les meubles dessinaient confusément leurs formes le long des lambris, et les ombres grandies tremblaient au plafond.

Ils étaient là, autour de la cheminée de Geldberg, cinq hommes et une femme qui avaient renié Dieu dès longtemps, et qui, bien souvent, avaient raillé avec pitié les faibles d'esprit qui croient aux choses de l'autre vie.

Et pourtant, parmi tous ces cœurs révoltés contre le ciel, il n'y en eut pas un qui ne frémît d'une terreur superstitieuse au nom, tout à coup prononcé, du baron de Rodach.

L'incrédulité, du reste, n'exclut point la superstition, et personne ne tremble si volontiers qu'un esprit fort.

Un fait venait d'être révélé, dépassant les limites du possible. On avait parlé, commenté, supposé.

Chaque parole, ajoutée, avait affermi la certitude commune.

Que croire? Était-ce un homme, cet être merveilleux qui se jouait des

lois les plus étroites de la nature, pour qui le temps et l'espace n'existaient pas?...

Les uns, comme Petite et le docteur, se roidissaient obstinément contre la frayeur victorieuse, et raillaient en frissonnant leur propre épouvante; d'autres ne discutaient point avec eux-mêmes; ils sentaient du froid dans leurs veines, et ne cherchaient point à reconnaître la main glacée qui serrait leur poitrine.

Un seul, le plus vaillant de tous, celui qui eût bravé sans pâlir tous les périls de la terre, comptait naïvement avec ses terreurs. Le Madgyar Yanos, fils d'un pays chrétien où la religion s'enveloppe encore dans les rêves brumeux de la poésie du moyen âge, sentait renaître en foule, au fond de son âme, les croyances oubliées. Les personnages de ces mystérieuses légendes qui avaient bercé ses jeunes ans se dressaient devant lui; une corde, muette depuis longtemps, vibrait dans les ténèbres de son ignorance.

Il songeait au démon, au noir esprit qui plane sur toutes les traditions de la vieille Hongrie.

Sa main serrait machinalement, sous les revers de sa redingote, le canon d'un de ses pistolets; il cherchait instinctivement de quoi se défendre contre un péril inconnu; ses doigts frémissaient, ses cheveux se dressaient sur son crâne humide.

Klaus avait disparu.

La silhouette noire d'un homme de grande taille se dessina sur le seuil de la petite chambre, communiquant avec l'escalier de la caisse.

Les six associés, roides sur leurs siéges, pâles et retenant leur souffle, attendaient.

Un silence profond régnait autour du foyer.

L'ombre noire s'avança lentement. Le bruit de ses pas résonnait à intervalles égaux sur le plancher sonore.

On ne voyait point encore la figure du nouvel arrivant, et chacun lui prêtait, selon le rêve de son imagination, une couleur fantastique et surnaturelle.

Et en même temps, chacun doutait, se révoltant en secret contre l'impossible...

Le nouveau venu avançait toujours. Il quitta l'ombre et entra dans la zone lumineuse que projetait le foyer.

Un souffle contenu s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

C'était bien M. le baron de Rodach. L'espoir secret de chacun était trompé. Il n'y avait point d'erreur.

Yanos reconnaissait l'homme de Londres, Van-Praët l'homme d'Amsterdam, Sara l'homme de Paris.

Abel, Reinhold et Mira, reconnaissaient le messager dont chacun d'eux avait fait choix.

Le miracle avait un corps. Il était là, pour ainsi dire, en chair et en os, et toujours plus étrange, et toujours plus inexplicable !

Le baron s'arrêta debout en face du foyer; sa belle tête, éclairée en plein, ressortait, puissante et lumineuse, sur un fond de ténèbres; l'esprit ébranlé des assistants voyait comme une auréole à son front.

A part toute fantasmagorie, c'était une fière et admirable figure. L'air de fatigue et de tristesse que nous lui avons vu au commencement de cette histoire avait complétement disparu. Tout en lui était force et vaillance; sa riche taille se dressait hautaine; le calme assuré de son regard semblait défier tout œil humain de lui faire baisser la paupière.

Il salua en silence. Les associés lui rendirent son salut avec un empressement craintif.

Abel, qui était le plus près de la porte, se leva et lui avança un fauteuil.

Avant de s'asseoir, le baron parcourut de l'œil le cercle des assistants. Il reconnut le Madgyar, meinherr Van-Praët et madame de Laurens. De la réunion de ces trois personnages et de l'attitude des trois associés parisiens, il ne put manquer de conclure qu'une explication venait d'avoir lieu, explication dont il était lui-même l'objet principal. S'il s'en émut intérieurement, nul n'aurait su le dire : ses traits ne parlèrent pas.

— Je venais ici, dit-il, pour rendre compte de trois missions que les chefs de la maison de Geldberg m'avaient fait l'honneur de me confier... Si ma présence dérange quelque entretien, je suis prêt à me retirer.

Cette question si simple demeura un instant sans réponse, tant il y avait de trouble dans l'assemblée. Le premier qui reprit un peu de sang-froid

fut M. le chevalier de Reinhold, ce cœur de lièvre que nous avons vu s'agenouiller naguère devant la menace du Madgyar.

Le péril avait changé de nature et M. le chevalier l'aimait mieux comme cela; ce qu'il détestait le plus au monde, c'était une bouche de pistolet, dirigé contre sa poitrine.

L'incident relatif à Rodach, tout en l'effrayant comme tout le monde dans une certaine mesure, avait été pour lui, en définitive, une heureuse diversion. La pensée du Madgyar s'était tournée de ce côté tout entière, et Reinhold respirait.

Il était, en ce moment, le plus gaillard et le plus dispos de tous.

— Monsieur le baron sait bien, répliqua-t-il en retrouvant son air aimable, qu'il ne peut jamais être de trop dans la maison de Geldberg... Et si ce n'était pour nous trop d'honneur, je dirais que Monsieur le baron fait partie de la famille.

Il faut peu de chose, la plupart du temps, pour dégrossir une situation et lui ôter ce qu'elle a d'absolument insoutenable; mais le premier mot coûte souvent plus encore que le premier pas...

Il ne s'agit que de le prononcer.

Les quelques paroles dites par Reinhold commencèrent à rompre le charme qui tenait engourdies toutes les volontés; chacun se sentait un fardeau moins lourd sur la poitrine; les plus prompts recouvrèrent une bonne part de leur présence d'esprit.

Le docteur rattacha son masque austère sur son visage; Van-Praët rappela son air de bonhomie honnête; madame de Laurens retrouva son charmant sourire.

Le Madgyar seul continuait de fixer sur Rodach un regard ébahi.

Le choc pour lui avait été rude; la faculté de réfléchir lui revenait lentement; mais à mesure qu'elle revenait, sa stupéfaction se mêlait de colère, et dans ses yeux fixes la haine rallumait un feu sombre.

— Je ne m'attendais pas à trouver si nombreuse compagnie, reprit-il; heureusement que le seigneur Yanos, meinherr Van-Praët et Madame, ajouta-t-il en saluant courtoisement Sara, sont gens qu'on ne saurait rencontrer trop souvent... Ne voulez-vous point faire apporter des flambeaux, Monsieur le chevalier, afin que nous puissions nous voir?

Cette demande sonna désagréablement à toutes les oreilles; car chacun avait à dissimuler quelque impression secrète, et les ténèbres étaient propices à tous.

Mais refuser était impossible. Le chevalier obéissant, sonna; l'instant d'après, la chambre du conseil était brillamment éclairée.

Cette lumière soudaine fit un peu l'effet du premier rayon du soleil attaquant les prunelles effarouchées d'une troupe d'oiseaux de nuit. On baissa les yeux à la ronde, puis les regards errants ne surent où se fixer; les assistants étaient dans cette position difficile de n'oser pas plus correspondre du regard entre eux qu'avec M. de Rodach.

Rodach était seul contre tous; mais ils étaient tous les uns contre les autres.

Quand le baron fit une seconde fois de l'œil le tour de l'assemblée, il ne rencontra qu'une seule prunelle à découvert; encore tremblait-elle, comme offusquée par l'éclat des bougies; c'était celle du Madgyar Yanos, où il y avait de la haine, mais aussi de la crainte.

Le baron ne voulut point prendre garde.

— La présence de Madame et de ces Messieurs, poursuivit-il, me donne à penser qu'il serait peut-être superflu de rendre un compte détaillé de ma triple mission.

Les trois associés de Paris cherchèrent un biais pour s'incliner sans être vus de leurs hôtes.

— Vous savez d'avance, je le vois, reprit Rodach avec lenteur, vous, José Mira, que j'ai obtenu de madame de Laurens une faible partie de la somme en question.

Petite changeait de couleur derrière sa main étendue, mais sa bouche ne s'ouvrit point.

— Vous, monsieur Abel de Geldberg, continua le baron, vous savez que j'ai amené meinherr Van-Praët à mettre entre mes mains les traites dont le paiement devait être exigé aujourd'hui même.

— Cher Monsieur, murmura le Hollandais doucement, il est bien entendu que ces traites sont toujours ma propriété...

— Ce n'est pas mon avis, répliqua Rodach.

Le teint fleuri du Hollandais prit une légère nuance ponceau; une pa-

role vive se pressait sur sa lèvre, mais Rodach lui demanda le silence d'un geste; il se tut.

— Vous, monsieur de Reinhold, reprit le baron, vous aviez avec le seigneur Georgyi une affaire toute semblable... vous savez qu'elle est arrangée.

— Plût à Dieu! pensa le chevalier, qui glissa vers Yanos une œillade timide.

Reinhold avait raison de douter; la joue du Madgyar était livide, et ses sourcils se contractaient violemment.

On lisait en quelque sorte l'insulte et la menace sur sa lèvre, qui demeurait muette pourtant. Pour la première fois de sa vie peut-être, il essayait de dompter sa colère, et c'était une rude tâche!

Le chevalier, que sa poltronnerie rendait en ces matières un sûr observateur, s'étonnait sincèrement que la tempête n'eût point éclaté encore; d'habitude, le Madgyar n'y mettait point tant de façons.

Pour avoir comprimé pendant plusieurs minutes la fougue sauvage du seigneur Yanos, il fallait vraiment que ce baron de Rodach eût en poche un talisman!

Mais la tempête menaçait toujours; les nuages s'amassaient sur le front du Madgyar. Reinhold pensait avec effroi qu'on ne perdrait rien pour attendre.

Malgré cette crainte, il s'applaudissait; le baron était désormais comme un bouclier entre lui et la brutale vaillance du Madgyar. Si le Madgyar devait faire voir le jour encore à ses grands pistolets, ce serait sans doute un argument à l'adresse de M. le baron.

Celui-ci semblait aussi parfaitement à son aise que s'il eût été entouré d'amis dévoués.

Il garda un instant le silence, comme pour attendre les félicitations de ses mandants, touchant sa triple mission, si heureusement accomplie.

En tête-à-tête, on l'aurait accablé d'actions de grâces, mais ici les félicitations pouvaient avoir leur danger : on se taisait; les regards même n'osaient point parler trop clairement.

— La maison de Geldberg est-elle contente de moi? demanda-t-il enfin.

— Certes!... dit bien bas le docteur.

— Assurément!... balbutia le jeune M. de Geldberg.

Reinhold, moins explicite, osa cependant tousser affirmativement.

— C'est le cas de dire, fit observer meinherr Van-Praët, que l'on ne peut pas contenter tout le monde.

— Et il m'étonne, ajouta madame de Laurens, que M. le baron de Rodach vienne justement faire parade de sa victoire, en présence des personnes qu'il a dépouillées... C'est à n'y pas croire!

— Belle dame, répondit Rodach, la maison de votre père a grand besoin d'argent... mettez que vous avez rempli un devoir filial, et consolez-vous dans la paix de votre conscience.

— Il y a du vrai là dedans, reprit Van-Praët, et notre chère petite Sara pourra toujours compter avec la succession de son excellent père!... mais nous!

— Vous êtes les alliés naturels de la maison, répondit Rodach; vous suiviez une fausse voie... je n'ai fait que vous rendre à vous-mêmes.

Le Madgyar n'avait pas encore ouvert la bouche. A part l'effort qu'il faisait sur lui-même, il semblait qu'une main mystérieuse fût là pour le mater.

Il était maintenant le plus troublé de tous. Son regard si audacieux d'ordinaire, ne se fixait sur le baron qu'à la dérobée.

Parfois, sa prunelle, agrandie tout à coup, prenait une expression d'irrésistible effroi.

Il se détournait alors brusquement comme pour fuir une vision obsédante; en ces moments, on eût dit qu'il voyait derrière M. le baron de Rodach un autre personnage, vivant dans ses souvenirs.

Van-Praët s'étonnait de son silence et se disait que ces vantards bruyants, hommes de pistolets et de sabres, sont toujours les premiers à capituler; Sara contemplait maintenant les formes herculéennes du Madgyar avec une surprise dédaigneuse.

Quant aux trois associés de Geldberg, plus le temps passait, plus ils s'applaudissaient; leur partie devenait réellement magnifique et cet allié précieux changeait leur défaite en victoire.

Ils en étaient à se louer de la venue simultanée de leurs adversaires,

qu'ils avaient regardée d'abord comme un si déplorable hasard. Tôt ou tard, en définitive, cette crise devait avoir lieu, et la présence du baron la faisait tourner à bien.

Quel trésor que cet homme! c'est à peine si, devant lui, Sara et Van-Praët osaient balbutier quelques timides reproches! Quant au Madgyar, le plus redoutable de tous, il se taisait tout à fait.

C'était, en vérité, comme le coup de baguette d'une fée! Quelques minutes auparavant, les associés de Paris courbaient la tête devant leurs adversaires menaçants. Ils étaient littéralement terrassés. Maintenant, ils respiraient; un rempart protecteur les couvrait, et plus la scène avançait, plus ils se sentaient assurés de profiter des dépouilles contestées.

Chacun d'eux, il faut s'en souvenir, était lié au baron par un pacte secret; chacun d'eux se voyait, dans un avenir prochain, maître unique de la maison de Geldberg.

La parole du baron vint elle-même modérer leur joie.

— Vous savez quelles sont nos conventions, Messieurs, dit-il en s'adressant à eux; il règne entre vous un si parfait accord, que vous n'avez à proprement parler, qu'une seule pensée... Je suis bien aise de dire ici que j'ai trouvé chez chacun de vous une dose égale d'abnégation et de loyauté.

Mira, Reinhold et Abel se regardèrent avec défiance.

— Avant de me charger des intérêts les plus chers de la maison, reprit Rodach, vous m'avez dit, tous les trois, qu'il vous serait agréable de me voir prendre la direction des affaires, à mon retour...

Rodach s'interrompit. Les figures des trois associés peignaient une commune inquiétude.

D'un côté, ils devinaient qu'ils s'étaient mutuellement trahis, et cela les étonnait assez peu; de l'autre, ils commençaient à voir que ce n'était pas uniquement en vue de leur bien-être que M. le baron de Rodach avait tiré les marrons du feu.

Aucun d'eux ne contesta son dire.

Pendant qu'ils se taisaient, penauds et embarrassés, madame de Laurens fit glisser son fauteuil sur le plancher jusqu'auprès de meinherr Van-Praët, et ils se mirent tous deux à causer à voix basse.

— Je n'accepte pas entièrement l'offre que vous m'avez faite, reprit le baron; la direction générale des affaires est trop bien entre vos mains pour que je songe à vous l'enlever... Seulement ne vous étonnez pas si je parle ainsi devant Madame et ces Messieurs: j'ai dû les mettre au fait de nos récentes entrevues, de mes rapports avec feu le patricien Nesmer et de ma position vis-à-vis de vous; seulement, disais-je, comme j'ai appris par expérience à me défier de la faiblesse humaine, je veux garder par devers moi toutes les garanties que les circonstances me procurent...

— Moi, disait pendant cela madame de Laurens à Van-Praët, je ne suis qu'une femme... je ne puis rien... Mais vous!...

— Eh! chère enfant! répliqua le Hollandais, que voulez-vous faire contre ce diable d'homme?...

Sara désigna le Madgyar d'un signe de tête rapide; il avait le front courbé jusque sur sa poitrine; ses poings, crispés violemment, reposaient sur ses genoux.

Une rêverie sombre l'absorbait; il ne faisait plus guère attention à ce qui se passait autour de lui.

— Lui!... murmura Van-Praët, répondant au signe interrogateur de Sara; s'il s'agissait de coups de sabre ou de pistolet, à la bonne heure!

— Quand on n'a pas d'autres moyens... prononça tout bas madame de Laurens.

— Peste! fit Van-Praët en souriant, vous êtes une femme forte, ma petite Sara!... On m'avait bien dit quelque chose d'approchant... Mais écoutons un peu M. le baron; ce qu'il dit nous regarde.

Ils prêtèrent l'oreille.

— J'ai mis les titres de meinherr Van-Praët, poursuivait Rodach, et ceux du seigneur Yanos avec les lettres de change de mon ancien patron, Zachœus Nesmer, dans cette cassette que vous savez... La cassette est, comme vous pouvez le croire, en lieu de sûreté!... Elle contient maintenant bien des choses, et si votre bon sens ne me répondait pas de vos intentions pacifiques, je vous mènerais très-loin sans prendre beaucoup de peine.

— Et l'argent? dit Mira.

— L'argent est une garantie d'une autre sorte... S'il ne s'agissait dé-

sormais que de solder la créance de mon ancien patron, je garderais cet argent et tout serait dit... mais vous m'avez offert, d'un commun accord, une part dans votre association, et je prends désormais un intérêt singulier à la prospérité de la maison de Geldberg... En conséquence, je ne me paie pas; j'attends... Cette somme sera intégralement consacrée aux besoins actuels de la maison, dont je me constitue le caissier unique à dater d'aujourd'hui.

L'embarras des trois associés augmentait à vue d'œil; ils auraient donné beaucoup pour pouvoir se concerter, ne fût-ce qu'un instant; mais la chose était impossible.

— Je ne saisis pas bien le fil de tout ceci, murmura Van-Praët, mais je gagerais tout ce qu'on voudrait que nos coquins ne sont pas mieux traités que nous!

— C'est un homme étrange! pensa tout haut Sara : son but m'échappe!... car est-ce bien pour de l'or qu'il a noué cette prodigieuse intrigue?...

Rodach se leva sans se mettre en peine d'attendre la réponse des trois associés; il avait parlé; son vouloir était la loi...

Comme il saluait pour se retirer, Sara poussa le bras de Van-Praët, qui ne voulut pas le laisser partir sans tenter un dernier effort.

— Monsieur le baron, dit-il en mettant de côté cette fois son éternel sourire, d'après les paroles qui viennent d'être prononcées, nous devons penser que vous assumez sur vous toute la responsabilité des faits dont nous avons à nous plaindre?

— Entièrement, Monsieur, répondit Rodach.

— De sorte que, reprit le Hollandais, si nous avons à nous adresser à la justice...

La lèvre de Rodach se plissa imperceptiblement.

— Avant d'en venir là, meinherr Van-Praët, interrompit-il, prenez, croyez-moi, les conseils de ces Messieurs, et même, si vous y avez plus de créance, contentez-vous de l'avis de Madame, qui vous détournera, j'en suis certain, d'un duel judiciaire engagé contre moi.

— Mon droit est évident...

— Je ne discute pas...; mais faites-vous expliquer par M. de Reinhold,

qui a la parole facile, ce que contient la cassette dont je parlais tout à l'heure...

— Vous abusez cruellement de vos avantages, Monsieur! dit à son tour Sara.

— Belle dame, répliqua Rodach en se penchant vers elle, n'est-ce point encore être généreux que de se taire?... ce que je sais vaut plus de cent mille écus!

Il se redressa, tandis que Sara, au contraire, baissait la tête et se reculait involontairement.

En se reculant, elle arriva jusqu'auprès du Madgyar immobile, qui semblait muet et sourd.

— D'ailleurs, poursuivit le baron en s'adressant à elle et à Van-Praët, ce ne sont point des pertes définitives que vous faites... est-ce donc un si grand malheur, pour vous, Madame, que de soutenir la maison de votre père?... pour vous, meinherr Van-Praët... que de venir en aide à de vieux amis?...

— Je sais entendre la raillerie, Monsieur le baron, répliqua tristement le Hollandais; mais ici la raillerie est l'appoint d'une si grosse somme!...

— Je ne raille jamais, meinherr Van-Praët... vous êtes dans la même situation que moi... vous êtes créancier comme moi... quand je serai payé, vous serez payé.

— Et ce moment arrivera?...

— Sous peu, je vous l'affirme!... je laisse à ces Messieurs, mes nouveaux associés, le soin de vous expliquer nos chances magnifiques et le plaisir de vous inviter à notre fête du château de Geldberg... Le filet est plein; il nous reste à le retirer... Il nous reste encore à nous défaire d'un ennemi, qui est le vôtre...

— Le mien?

— J'achève... et ne pouvant préciser mieux, je vous réponds que vous serez payé, ainsi que tous les créanciers de Geldberg, après la mort du Fils du Diable...

Van-Praët tressaillit à ce mot. En le prononçant, le regard de Rodach était tombé, involontairement ou à dessein, sur madame de Laurens.

Celle-ci détourna les yeux, comme si une voix mystérieuse l'eût accusée tout haut d'homicide...

— L'enfant vit-il donc encore? demanda Van-Praët.

— Madame et ces Messieurs, répondit Rodach, vous donneront à ce sujet tous les renseignements nécessaires.

Il se dirigea vers la porte.

Une rage sourde rongeait le cœur de Petite; c'était la première fois qu'elle était vaincue; elle sentait trop rudement le pied qui pesait sur sa gorge.

Elle était tout auprès du Madgyar, plongé dans une sorte d'engourdissement apathique.

Son œil eut un rayon d'espoir.

— Oh! si je n'étais pas une femme, dit-elle, jetant ces paroles calculées à l'oreille même d'Yanos, cet homme ne sortirait pas vivant d'ici!...

Yanos se redressa brusquement. Ce fut comme l'étincelle qui touche une traînée de poudre.

D'un bond il se mit entre le baron et la porte.

— Je suis un homme, moi! s'écria-t-il, répondant sans le savoir aux paroles de Petite qu'il avait entendues comme en un rêve; je ne te parle plus de mon argent, baron de Rodach!... je te parle de mon honneur outragé!... Tu ne sortiras pas d'ici!

Tout le monde s'était levé, personne ne comprenait le sens de cette accusation nouvelle.

Rodach se tenait debout, les deux bras croisés sur sa poitrine en face d'Yanos, dont la fureur, longtemps contenue et faisant soudainement éruption, le rendait ivre.

La face d'Yanos avait des tiraillements convulsifs; les veines de son front se gonflaient comme des cordes; ses yeux arrondis s'emplissaient de sang.

Ses pistolets tremblaient dans sa main, à deux pouces de la gorge de Rodach.

Celui-ci ne sourcillait pas; c'était toujours la même figure, sereine et belle, miroir d'une âme intrépide, sur laquelle les événements extérieurs semblaient n'avoir point d'empire.

Une demi-seconde s'écoula, pendant laquelle les yeux du Madgyar, brillant d'un enthousiasme sauvage, semblaient chercher deux places mortelles où mettre ses deux balles.

Puis un voile sombre tomba sur ses prunelles. Il frémit de la tête aux pieds. Une terreur soudaine passa parmi sa colère.

Le fantôme que voyait tout à l'heure son rêve était devant lui. Il prononça tout bas le nom d'Ulrich...

Sa paupière se baissa durant un instant.

Ce fut assez...

Les bras de Rodach s'ouvrirent par un mouvement plus rapide que la pensée, et se rejoignirent derrière les épaules d'Yanos.

Celui-ci poussa un rugissement de rage qui s'étouffa en une plainte rauque et sourde; sa face devint violette, et sa langue pendit entre ses lèvres bleuies.

On entendit les deux pistolets tomber l'un après l'autre sur le plancher.

La lutte avait été bien courte; l'étreinte, en revanche, avait été si vigoureuse, que le Madgyar se laissa choir sur ses genoux dès que Rodach eut lâché prise.

Les assistants étaient frappés de stupeur.

— Tue-moi, balbutia Yanos dont la tête lourde oscillait sur ses épaules, tue-moi, car, puisque tu es un homme, la prochaine fois, je ne te manquerai pas!...

Rodach ramassa froidement les deux pistolets, et les jeta au loin.

— Tu ne veux pas me tuer! reprit le Madgyar en se soutenant sur le coude; veux-tu te battre contre moi?...

— Peut-être, répondit Rodach.

Yanos fit effort pour se relever.

— Quand? s'écria-t-il vivement.

Rodach hésita un instant. En ce moment, on eût pu voir que l'effort terrible qu'il venait de faire n'avait point hâté son souffle et n'avait pas changé la couleur de son visage.

— D'ici à la fin du mois, répliqua-t-il de sa voix la plus froide, j'ai bien des choses à faire!... Il faudra que vous attendiez, vous aussi.

Il s'interrompit, et son regard alla chercher encore madame de Laurens.

— Attendre quoi? rugit Yanos qui, les genoux et les mains sur le plancher, ressemblait à une bête fauve.

Cette fois, les plus clairvoyants parmi les associés crurent distinguer dans l'accent du baron de Rodach, tandis qu'il répétait la réponse déjà faite à Petite et à meinherr Van-Praët, une nuance d'ironie.

— La mort du Fils du Diable... prononça-t-il lentement.

Il tourna le dos et disparut.



SIXIÈME PARTIE.

LES BATARDS DE BLUTHAUPT.

CHAPITRE Ier.

LE TRÉSOR.

Le mois de février avait entamé sa seconde moitié depuis plusieurs jours.

Paris s'occupait énormément de la grande fête du château de Geldberg, dont la renommée racontait des merveilles.

L'émotion que cause chez nous certains événements n'est pas toujours en raison directe de leur importance. Tout, en notre temps, a besoin d'être *lancé*. Tragédies classiques, nains du Canada, cirage anglais, pianistes en bas âge, acteurs, auteurs, inventeurs, héros civils et militaires, polkas, mazurkas, redowas, homélies académiques et discours-ministres, tous hommes et toutes choses implorent humblement l'aide banale de la publicité.

L'annonce omnibus est la gloire; et la voix du peuple, la voix de Dieu, est désormais une marchandise dont on peut acheter un petit morceau pour quinze sous.

Une seule chose peut se passer de ces fanfares quotidiennes que la

moderne Renommée trompette à tant la note, c'est la nouvelle d'un grand désastre.

Ici la presse peut se taire; sa voix est vaine : son cri n'ajoute rien à la clameur commune. Écoutez! Il y a vingt hommes tués, cinquante blessés! On a vu de pauvres petits enfants morts entre les bras de leurs mères! et les jambes rompues! et les pleurs! et le sang!...

Cela glisse le long des grandes routes avec la rapidité du télégraphe électrique ; cela se sent et se devine; les choses inanimées en parlent. A ces récits lugubres, dont chacun est friand à son insu, toutes les puissances du globe réunies ne sauraient point barrer le chemin.

Ils passent de bouche en bouche; on frémit à les écouter; on les répète, on les brode, on les amplifie; et, si le *sinistre* est de taille convenable, l'univers obtient ce résultat capital que deux ou trois millions d'oisifs ont passé leur journée sans trop d'ennui.

Mais à toute autre nouvelle il faut prêter secours, et c'est la presse qui dispense d'une main souvent peu équitable la lumière et l'obscurité.

Des faits graves ont lieu que nul ne soupçonne, et tout à coup un événement insignifiant survient qui est dans toutes les bouches.

Quiconque veut faire parler de soi sans se noyer, sans se pendre ou sans laisser ses os, à la fleur de l'âge, sous les décombres d'une maison écroulée, doit rechercher les bonnes grâces d'un journal.

Ce que le journal prend sous sa protection vit vingt-quatre heures, et c'est énorme! Tel causeur à la mode peut même, s'il le veut bien, vous donner une gloire qui dure toute la semaine. Enfin, celui que le public a choisi pour son Mentor préféré, l'homme qui, à force d'esprit, de verve et de style, a saisi pour un temps le sceptre envié de la critique, Jules Janin, par exemple, pourrait exécuter ce tour de force de vous faire exister jusqu'à la fin du mois.

Le journalisme daignait entourer de sa souveraine bienveillance la fête de Geldberg. Grâce à M. le comte de Mirelune, qui était très-répandu parmi la gent quasi-littéraire, les magnificences du vieux château d'Allemagne avaient fourni déjà bon nombre de *faits-Paris*. Isidore Chauvinel et Sigismond Coquelin, ces deux gros hommes qui apprennent hebdoma-

dairement aux épiciers ce qui se fait dans le *grand monde*, en avaient parlé deux fois chacun dans leur feuilleton.

Le *turf* faisait trêve; on laissait le *sport* tranquille, et au lieu de barbarismes anglais, les lions du boulevard essayaient de baragouiner des barbarismes allemands.

Une fois le premier pas fait, Paris s'engoue, Dieu sait comme! Geldberg faisait fureur; des récits miraculeux couraient depuis les plus nobles salons jusqu'à la modeste arrière-boutique.

Le bon goût était de savoir; il n'était pas permis d'ignorer, et quiconque eût paru n'être point au fait aurait passé sur le champ pour un sauvage ou pour un habitant du quartier Mouffetard.

Si Grimm eût existé à cette époque, vous eussiez eu certainement une de ces lettres fines et charmantes dont l'apparition est une bonne fortune pour les lecteurs élégants; mais Grimm ne devait ressusciter qu'à la fin de 1845...

Et vraiment c'était un beau sujet de causerie! Paris s'est ému souvent pour beaucoup moins, et il y avait dans cette fête des profusions royales dignes d'exciter la surprise de notre âge économe.

Nous ne citerons qu'un fait: la maison avait envoyé des invitations nombreuses à l'élite de la société parisienne: c'était, on s'en souvient, des actionnaires de choix qu'il lui fallait; sur la liste on ne voyait que ducs, marquis, généraux, pairs de France; les petits vicomtes n'étaient que pur fretin.

Quelques-uns avaient refusé, mais beaucoup avaient accepté. Au jour dit, des chaises de poste, envoyées par la maison elle-même, s'étaient présentées devant l'hôtel de chaque invité. Ces chaises de poste, voyez l'excès de délicate courtoisie! étaient toutes timbrées aux armes des familles qui devaient ne les occuper qu'un jour.

Sur la route, en France et en Allemagne, toutes les auberges avaient été retenues; partout, de riches repas, préparés par les illustrations culinaires de la capitale, attendaient le passage des nobles voyageurs.

Encore une fois, c'était royal, et les gens qui se conduisent ainsi, financiers ou non, méritent bien le bruit qu'on fait autour de leurs largesses.

Aussi le succès était-il complet, les femmes portaient des chapeaux à la Geldberg; les hommes se boutonnaient dans des twines à la Geldberg.

Il y avait déjà des bonbons, des charlottes et des suprêmes à la Geldberg.

On s'occupait d'établir des pendules, des toilettes, des fauteuils, etc., le tout à la Geldberg.

Les marchands d'estampes avaient la lithographie du vieux manoir ; un Strauss quelconque publiait d'avance en walse les souvenirs de Geldberg, et le grand Musard faisait rayonner le nom de Geldberg, en tête de ses plus fulgurants quadrilles.

Geldberg ! Geldberg ! on n'entendait que ce mot, on ne voyait que ce mot. C'était une fureur.

A Paris, les bals et les concerts se traînant, tristes et honteux, les gens sachant vivre avaient pudeur de s'y montrer ; car c'était dire : Nous ne sommes pas à Geldberg.

Sur le boulevard Italien, on ne voyait plus guère que des gants jaunes ayant servi deux fois, et des bottes revernies ; le foyer de l'Opéra faisait peine à contempler ; Paris n'était plus dans Paris.

Car aux époques où notre fashion se porte en masse sur un point quelconque du globe, ce ne sont pas les absents seuls qui nous manquent. Nous savons des cravaches nécessiteuses et des éperons indigents qui, ne trouvant point dans leur bourse vide de quoi franchir la barrière, se contentent de fermer leurs persiennes et de faire les morts. Les plus spirituels profitent de ces occasions pour rencontrer un garde du commerce et humer un peu le bon air de Clichy.

Ces lions malheureux sont aux véritables lions ce que les marmottes sont aux hirondelles.

Hirondelles et marmottes disparaissent en effet pendant la moitié de l'année : les unes s'envolent vers le beau soleil ; les autres jeûnent, engourdies, dans un trou...

Il y avait du reste deux classes d'invitations bien distinctes. Les élus d'abord, à qui tous les honneurs étaient prodigués, chaises blasonnées pour faire la route, et à l'arrivée, logement splendide entre les murs du château restauré.

Le nombre de ces invitations était naturellement assez limité ; les invitations de seconde classe se multipliaient, au contraire, presque indéfiniment.

C'étaient de simples cartes d'admission aux bals, aux grandes chasses de la forêt, aux spectacles, et généralement à tous les épisodes de la fête qu'on avait jugés ne pouvoir se passer de foule.

On n'avait pu jouer sur les lettres adressées personnellement aux nobles amis de la maison; mais, quant aux invitations de second ordre qui donnaient droit encore à de bien beaux priviléges, la spéculation s'en était emparée avec ferveur.

Cela se vendait à l'instar du bitume et de la houille. Comme la vogue s'était déclarée tout d'un coup, on avait obtenu dès les premiers jours des bénéfices fort respectables. Les jours suivants la prime avait monté, monté si bien qu'au moment où nous sommes arrivés, les cartes qui restaient dans la circulation atteignaient des prix fabuleux.

Et vraiment, à quelque taux que ce fût, n'en avait plus qui voulait. Tel Anglais ouvrait en vain son portefeuille bourré de bank-notes; tel Russe, prince et arrière-cousin de son empereur, comme cela se doit, offrait inutilement la valeur d'une douzaine de paysans.

On racontait tant de choses inouïes! La fête durait déjà depuis plus de huit jours, et à mesure que les nouvelles arrivaient à Paris, les désirs surexcités se changeaient en fièvre.

Les départs continuaient. La route d'Allemagne était incessamment sillonnée par toutes sortes de véhicules. Les diligences de Metz étaient trop petites pour le nombre des voyageurs qui, après s'être ruinés pour acheter leurs cartes, faisaient des économies sur les moyens de transport.

Un fait singulier, c'est que l'émotion causée par cette fête fashionable avait pénétré surtout dans le lieu le moins fashionable de Paris.

Aucun quartier de la ville ne s'en ressentait plus vivement que le Temple.

Ce n'est pas que le pauvre bazar comptât beaucoup de ses brocanteurs au nombre des heureux invités; mais, parmi ses habitants, un grand nombre d'intérêts divers se rattachaient, de manière ou d'autre, à la fête.

Nous avons vu déjà partir pour l'Allemagne Mâlou et Pitois avec leurs sultanes favorites, en compagnie de Fritz et de Jean Regnault.

Une semaine environ après ce départ, nous aurions pu assister à une petite scène qui présageait au Temple la perte d'un de ses fidèles.

C'était un matin vers neuf heures. Le bonhomme Araby venait d'arriver à sa boutique et avait donné l'ordre à la Galifarde étonnée de fermer la porte de la rue.

Quand elle eut obéi, le vieillard la prit par les épaules et la poussa dans le petit magasin où il n'y avait plus que d'immondes lambeaux, impossibles à vendre.

Depuis huit jours, en effet, le juif opérait une sorte de déménagement; il emportait chaque soir le plus qu'il pouvait d'objets sous sa houppelande rapée. Le jour, il envoyait chercher par Nono la Galifarde ses acheteurs ordinaires, et il vendait sans relâche.

Quant aux emprunteurs, ils n'avaient pas beau jeu; Araby ne prêtait plus.

On avait beau lui proposer des intérêts exorbitants, il ne se laissait point séduire.

Chaque jour, une heure ou deux avant de se retirer, il faisait clore sa porte et s'enfermait à double tour dans son petit bureau.

Nono, elle-même, bien qu'elle eût tâché de voir, poussée par sa curiosité d'enfant, n'aurait point su dire ce que le vieillard faisait seul ainsi pendant ces deux heures.

A travers les fentes de la porte du magasin, elle avait entrevu seulement son maître se glissant vers ce coin du bureau où les loques amoncelées atteignaient le plafond.

Mais le regard de la petite fille ne pouvait point pénétrer jusqu'au coin lui-même; elle perdait de vue le bonhomme au milieu de la chambre, et ce qu'elle entendait alors ne lui apprenait rien.

C'était un bruit périodique et sourd qui durait jusqu'au coup de quatre heures.

A quatre heures, le vieillard revenait à sa place accoutumée, où Nono le voyait s'asseoir tout essoufflé, il essuyait son front baigné de sueur d'une main tremblante, puis, après s'être reposé quelques instants, il s'échappait comme d'habitude par les derrières de la Rotonde.

Il va sans dire qu'il n'oubliait jamais de refermer la porte de son bureau.

Le matin dont nous parlons, Araby n'envoya point chercher ses acheteurs, il n'avait plus rien à vendre.

Dès qu'il fut seul dans son bureau, il se dirigea vers le monceau de guenilles qui cachait son coffre-fort; il écarta les loques, comme nous l'avons déjà vu faire une fois, le jour où M. le baron de Rodach vint lui demander cent trente mille francs.

Mais il ne les écarta pas précisément au même endroit, et au lieu de découvrir la caisse seulement, il mit à nu le sol.

A l'aide d'une vieille lame de fer sans manche, il descella deux carreaux qui joignaient leurs voisins, mais que nul ciment ne retenait.

Sous les carreaux, il y avait deux petits bâtons croisés. Araby les enleva.

Il était en présence d'un trou assez profond qu'il avait creusé de ses mains. C'était à cette tâche qu'il employait, depuis huit jours, la dernière heure de sa journée.

A côté du trou se trouvait encore la terre qu'on en avait extraite.

Araby se releva et ouvrit son coffre-fort.

Il y introduisit ses mains qui frémissaient par intervalles, et semblaient communiquer à tout son corps des secousses nerveuses.

Il ramena sur le devant des planchettes tout le contenu de la caisse, consistant en cinq ou six paquets de très-petite dimension, faits à l'avance et ficelés soigneusement.

Les plus gros de ces paquets étaient lourds au toucher et semblaient contenir des rouleaux d'or; dans les autres, il n'y avait que des papiers, des billets de banque peut-être, car le bonhomme les contemplait avec un étrange amour.

Il resta durant quelques minutes devant son trésor, ainsi arrangé, comme on demeure, triste et muet, devant un ami cher qui porte un costume de voyage.

La bouche hésite à s'ouvrir, quand elle va prononcer des paroles d'adieu.

Il y avait sur le visage du vieillard une douleur profonde et solennelle.

Ses mains se joignirent; un gros soupir souleva sa poitrine; il se prit à parler doucement en langue allemande; sa voix trouvait des accents tendres et mélancoliques.

On eût dit une plainte d'une mère, auprès du berceau de son enfant décédé.

Il prit les petits paquets l'un après l'autre, et les déposa au fond du trou avec précaution, comme s'il eût craint de leur faire éprouver un choc; une fois le dernier paquet enfoui, le vieillard s'agenouilla, et mit sa tête chenue au niveau du trou.

— Oh!... oh!... fit-il en un gémissement, si je ne vous retrouvais pas...

Il fit un signe de tête caressant, et envoya de la main un dernier baiser à son trésor.

En deux ou trois minutes, le trou fut entièrement comblé, à l'aide de la terre réservée pour cet objet. Le vieillard y allait maintenant résolûment, et avec une sorte de fièvre.

Les carreaux reprirent place à leur tour; l'œil le plus curieux et le plus exercé n'eût point découvert facilement la trace de l'opération pratiquée.

Araby saupoudra de poussière tout le tour de la caisse, et regagna son vieux fauteuil de cuir, sans se donner la peine de fermer le coffre-fort, vide maintenant.

Quand il s'assit devant son petit comptoir, dont la demi-lume était close, de grosses larmes coulèrent le long des rides de son visage.

Quelques minutes se passèrent encore dans ce désespoir morne.

Puis le vieillard ouvrit la porte à sa petite servante.

— Paresseuse! dit-il par habitude, qu'as-tu fait aujourd'hui, pour gagner le pain que tu manges?... paresseuse et gourmande!

La pauvre enfant, chétive et maigre, répondait par son seul aspect à l'une au moins de ces accusations.

— Va vite, reprit Araby, me chercher un revendeur de ferraille au *Pou-Volant.*

La Galifarde sortit.

Araby enfonça sur ses yeux sa casquette de peau, et traversa derrière elle la place de la Rotonde, en se dirigeant vers le centre même du marché.

On ne l'avait jamais vu se montrer ainsi au milieu du jour. Chose bien plus étrange, il laissait sa boutique ouverte et abandonnée à la merci du premier venu.

Les gamins du Temple lui improvisèrent, comme toujours, une escorte bruyante; quand il entra dans le marché, tout le monde, marchandes et revendeurs, se joignit aux enfants pour saluer son passage.

Il continuait sa route, chancelant, plié en deux, mais impassible au milieu de toutes ces clameurs.

Il atteignit enfin la baraque centrale, contenant le bureau de l'inspection.

On fait antichambre là comme dans tout ministère. Araby, humble et patient, attendit son tour dans un coin.

Quand son tour fut venu, il s'approcha de l'employé et tira de sa poche un petit papier couvert de chiffres.

— Monsieur, dit-il en soulevant à demi sa casquette, j'ai payé un franc soixante-cinq centimes pour mon loyer de la présente semaine, et je suis forcé de partir aujourd'hui même.

— Eh bien? demanda l'inspecteur.

— Mon bon Monsieur, il reste trois jours à courir... cela donne vingt-trois centimes cinquante-sept centièmes par chaque jour, ce qui, multiplié par trois, fournit soixante-dix centimes soixante et onze centièmes... je suis trop pauvre pour vous laisser cet argent-là.

— Vous ne pouvez ignorer, fit observer l'inspecteur, que la semaine commencée...

— C'est quatorze sous qu'on me doit, interrompit le vieillard; je dis quatorze sous, car j'abandonne volontiers les soixante et onze centièmes.

— L'administration ne peut pas...

— L'administration est riche, mon bon Monsieur, et j'ai bien de la peine à gagner ma vie!

— A un autre! dit l'inspecteur.

Araby se cramponna des deux mains à la barrière de planches qui sépare l'inspecteur du public.

— Vous ne pouvez pas me refuser ça! s'écria-t-il, l'argent du pauvre ne profite pas... Tenez, je veux bien y mettre de ma poche... rendez-moi cinquante centimes, et tout sera dit.

L'employé, qui avait souri d'abord, fit un geste d'impatience.

Les voisins d'Araby, qui tous avaient quelque chose à demander, le prirent par les épaules et le poussèrent dehors.

Araby fit vivement le tour de la baraque et présenta sa face ridée à la fenêtre qui s'ouvre du côté de la Rotonde.

— Mon bon Monsieur! s'écria-t-il d'une voix lamentable, je donne tout pour huit sous!

L'inspecteur se leva et ferma la fenêtre.

Les doigts crochus de l'usurier battirent la générale sur les carreaux.

— Voyons! six sous! cria-t-il à travers les vitres; six pauvres sous!

Quand il vit que personne ne lui répondait, son humilité feinte se changea en colère; il grinça des dents; il ferma ses poings étiques et prit le Très-Haut à témoin de l'injustice du Publicain.

Les gamins l'entouraient et tiraillaient le drap mûr de sa houppelande, en criant :

— Auguy!... Auguy!...

Il reprit, de guerre lasse, le chemin de la Rotonde, menaçant du poing ses persécuteurs et grommelant des malédictions bibliques.

Le marchand de ferrailles l'attendait dans son échoppe.

Il vendit, après d'interminables débats, sa caisse de fer et les guenilles qui l'entouraient.

Puis il resta seul dans sa boutique complétement vide.

La petite Galifarde se tenait tapie à sa place ordinaire, derrière la porte du magasin. Ses grands yeux effrayés étaient fixés sur le vieillard; elle devinait; sa terreur était profonde. Elle sentait par avance l'angoisse prochaine de l'abandon et du dénûment.

Araby faisait le tour de son bureau vide, et une force mystérieuse l'attirait toujours à l'endroit où avait été sa caisse; il grommelait des paroles sans suite, et ses gestes étaient fous.

Plus de vingt fois il se dirigea vers la porte extérieure, et plus de vingt fois il revint dans ce coin aimé, où il laissait son âme.

Enfin, il fit sur lui-même un effort violent et franchit le seuil.

La petite Nono s'élança vers lui, les larmes aux yeux.

— Vous partez, dit-elle, vous ne reviendrez plus!... que vais-je devenir?

Le vieillard la repoussa, mais sans rudesse.

— Fainéante! grommela-t-il, et pourtant je ne peux pas la laisser ainsi sans ressource!...

Il fouilla dans la poche de sa houppelande et en retira une poignée de gros sous.

Parmi ces gros sous, il choisit, après un minutieux examen, le plus mince et le moins marqué.

— Tiens, dit-il avec une paternelle bonté, paresseuse!..... voilà qui te donnera le temps de chercher une autre place.

Il s'échappa en toute hâte, soit pour ne point revenir sur son mouvement de générosité prodigue, soit pour se soustraire aux remerciements de la Galifarde.

Il avait soixante-dix ans; c'était le premier sou qu'il donnait de sa vie!

Ce jour-là, pour la dernière fois, les gamins du Temple, riant et criant, firent la conduite au bonhomme Araby.

On ne le vit plus, vers neuf heures et demie, déboucher tous les matins par la rue de la Petite-Corderie.

Jusqu'à la fin de la semaine, son échoppe resta inoccupée, puis un autre locataire vint s'y installer.

Ce nouveau locataire, que chacun connaissait dans le marché pour un pauvre homme, n'y resta pas longtemps. Il disparut au bout de quinze jours, et bien des gens prétendirent, depuis, l'avoir rencontré dans un splendide équipage.

Mais les rumeurs qui courent sont folles! Le jour où le bonhomme Araby abandonna la Rotonde du Temple, n'y eut-il pas un marchand d'habits ambulant qui affirma l'avoir rencontré dans une magnifique chaise de poste, au delà de la barrière de La Villette, sur la route d'Allemagne!...

La chaise de poste galopait, traînée par quatre fringants chevaux, et le bonhomme Araby, habillé comme un Monsieur, s'étendait sans façon sur les coussins, au milieu de deux ou trois belles dames.

On rit beaucoup de ce marchand d'habits qui avait sans doute trop bu à la barrière. Voyez un peu, le bonhomme Araby dans une chaise de poste avec de belles dames!...

Quoi qu'il en soit, l'histoire du locataire, successeur d'Araby, et de son équipage passa au nombre des chroniques du Temple. On disait volontiers que le vieil usurier avait enfoui un trésor sous les carreaux de sa

boutique et que l'équipage en question n'avait pas d'autre origine.

Et il y avait presse pour louer cette bienheureuse échoppe.

Chaque locataire qui parvenait à s'y installer en retournait religieusement tous les carreaux.

Mais on ne trouvait rien. Il n'y avait jamais eu là de trésor, ou bien l'homme à l'équipage avait tout pris.

L'homme à l'équipage se nommait Romain, dit Batailleur; c'était l'ancien époux de Joséphine, protectrice de Polyte et marchande de frivolités au carré du Palais-Royal.

Quant au bonhomme Araby, nul ne se vanta de l'avoir aperçu, depuis la fameuse rencontre en chaise de poste.

Personne au Temple ne l'a oublié.

Les uns disent qu'il est mort.

Les autres racontent que, vers minuit, à la lueur tremblante du gaz, on voit encore parfois devant la Rotonde, sur la place déserte, un vieillard courbé en deux qui cherche les sous perdus entre les pavés...



CHAPITRE II.

AVANT LE DÉPART.

Quatre ou cinq jours après le départ d'Araby, madame Batailleur quitta sa place du quartier des Frivolités, au plus fort de la vente, pour se rendre en toute hâte sous le péristyle de la Rotonde; elle venait de recevoir une lettre d'Allemagne.

Ce fut justement vers l'échoppe abandonnée du vieil usurier qu'elle se dirigea.

Elle trouva la petite Galifarde assise sur le seuil, en dehors.

La pauvre Nono semblait plus chétive encore et plus faible que de coutume; ses yeux rougis se gonflaient à force de pleurer.

Certes, elle était bien malheureuse, du temps que le bonhomme venait tous les jours au Temple; mais alors elle avait un asile et du pain.

Maintenant, elle n'avait plus rien, et sans la charité de la jolie Gertraud, elle serait morte déjà durant ces cinq jours.

L'échoppe de l'usurier avait un nouveau maître qui lui avait permis jusque-là de coucher dans l'antichambre; mais, outre qu'Araby avait vendu en partant son pauvre matelas, cinq jours avaient usé la patience hospitalière du nouveau maître de l'échoppe.

Le matin même, il avait déclaré à la pauvre petite fille qu'il lui faudrait chercher un autre abri pour la nuit suivante.

Pour comble de malheur, Gertraud, en apportant son aumône quotidienne, avait parlé d'un grand voyage, d'un voyage qui devait durer bien longtemps.

C'était la dernière ressource qui s'échappait, car le départ de Gertraud était fixé à ce jour-là même.

La petite Galifarde n'avait plus de larmes ; elle était assise sur la pierre, l'œil morne et la tête penchée ; ses mains se croisaient sur ses genoux. A la voir si frêle et si pâle, on pouvait prévoir que sa souffrance sur cette terre aurait un terme prochain et fatal.

Parmi toutes les marchandes du Temple, madame Batailleur était, nous l'avons dit, celle qui la traitait avec le plus de commisération. Nono l'aimait ; elle était si peu habituée à la pitié !

Mais l'intérêt que Batailleur portait à la pauvre enfant n'eût point été jusqu'à lui faire quitter sa place, à l'heure du travail, si quelque autre chose ne l'y avait poussée.

La lettre d'Allemagne qu'elle tenait encore à la main était de madame de Laurens, qui, sans lui rien avouer précisément, la mandait au château de Geldberg et la priait d'amener avec elle l'ancienne servante du préteur Araby.

Petite avait toujours témoigné une tendresse extraordinaire à la petite Galifarde ; cette tendresse, elle l'expliquait en disant que Nono ressemblait trait pour trait à Judith, l'enfant mystérieux de sa jeunesse, qui était nul ne savait où.

Mais de cet attrait vague, qui portait la grande dame vers la pauvre fille, à l'idée de demander celle-ci au château de Geldberg, il y avait loin.

Ce pouvait être un caprice, mais il était bizarre, et Batailleur trouvait étrange le choix du moment : une grande fête réunissant l'élite du beau monde parisien.

La marchande ne savait vraiment que penser.

Parfois, elle se disait : c'est sa fille. D'autres fois, elle reculait, effrayée, devant l'abominable tableau d'une mère heureuse et riche, laissant mourir de faim son enfant...

Une enfant que cette mère aimait uniquement sur la terre!

N'était-ce pas contradictoire et impossible ?

Certes, pourtant, Batailleur ne pouvait s'empêcher de douter ; l'œil de son intelligence n'était pas assez perçant pour avoir pu sonder jusqu'au fond le cœur de Sara, mais elle savait que c'était un abîme.

Quoi qu'il en fût, elle avait trop d'intérêt à rester la servante dévouée de madame de Laurens pour hésiter un seul instant.

Madame de Laurens ordonnait ; il était sage d'obéir. Batailleur avait dépêché madame Huffé pour arrêter deux places aux messageries Laffitte et Caillard.

Une demi-journée devait lui suffire pour mettre en bonnes mains ses affaires courantes et donner les instructions nécessaires, pour ce qui concernait la maison de jeu, à son premier ministre, M. de Navarin, ancien officier supérieur au service du roi des Grecs.

Restait l'aimable Polyte ; mais ces cœurs de reines surent, dans tous les temps, sacrifier l'amour à la politique. Personne n'ignore ce que les Sémiramis et les Elisabeth faisaient de leurs favoris, dans les grandes occasions.

L'infortuné lion était loin de s'en douter, mais le sort en était jeté ; à moins d'un coup de fortune, il passait désormais à l'état de prince *in partibus*.

— Eh bien, Fifille, dit madame Batailleur, en tapotant la petite joue pâle de la Galifarde, nous avons donc comme ça de grosses peines ?...

— On m'a chassée d'ici, répliqua la pauvre enfant, dont les yeux brûlants retrouvèrent quelques larmes, et je vais coucher cette nuit dans la rue !

— Oh ! que non pas, reprit Batailleur en souriant, il fait trop froid, ma mignonne.

Nono frissonna de tous ses membres.

— Oui... oui, murmura-t-elle, il fait grand froid sur le pavé !

La marchande se pencha et la prit par la main.

— Tout ça, c'est des bêtises ! Fifille, dit-elle. J'ai idée que tu coucheras désormais dans un bon lit... Je viens te chercher; veux-tu venir avec moi ?

Nono releva sur Batailleur ses grands yeux noirs, embellis tout à coup

par un rayon d'espérance. Parmi cet espoir naissant, il y avait encore beaucoup de crainte; elle était si bien habituée à souffrir!

— Avec vous?... répéta-t-elle timidement.

— Tu ne veux pas?

— Oh! mon Dieu! s'écria la pauvre enfant, qui appuya ses petites mains jointes contre sa poitrine, si j'étais avec vous, je vous aimerais tant!

Batailleur avait un peu de bon dans l'âme: elle fut touchée. Elle souleva l'enfant entre ses bras, et lui mit sur le front une grosse embrassade.

— Si ça ne fait pas pitié! grommela-t-elle; sois tranquille, Fifille, tu n'auras plus ni faim ni froid!

— Et quelqu'un m'aimera? dit l'enfant dont le regard humide encore avait une expression charmante.

— Oui, sur ma foi, quelqu'un t'aimera, s'écria Batailleur; quand ça ne serait que moi, Fifille!

Nono entoura de ses bras le cou de la marchande et, dans le transport de sa joie, elle trouva le courage de lui rendre un baiser.

Batailleur s'essuya les yeux avec la mauvaise humeur d'un grognard qui se surprend à pleurer.

— Je te dis que c'est des bêtises, répéta-t-elle; en voilà assez!... venons-nous-en!

Elle prit la petite fille par la main et l'emmena, sans rentrer dans le Temple, jusqu'à son appartement de la rue du Vert-Bois.

Là, elle commença sérieusement ses préparatifs de départ.

Et Dieu sait ce que la pauvre madame Huffé eut de fil à retordre! Elle sentit cruellement, ce jour-là, le malheur d'avoir perdu la position qu'elle occupait jadis dans le monde.

Heureusement que ce n'était qu'un coup de collier à donner, après quoi devaient venir quinze bons jours de paresse.

Car le voyage de madame ne pouvait durer moins d'une quinzaine. Quel joyeux temps pour madame Huffé et pour le matou Minet, son Polyte!...

Le Temple était donc veuf, par le fait, de deux personnages très-éminents: l'usurier Araby et madame Batailleur.

Il regrettait en outre l'absence du cabaretier Johann, maître de *la Gi-*

rafe, lequel avait laissé la direction de son établissement au neveu Nicolas.

En ajoutant à ces trois départs ceux de Jean Regnault, de Mâlou, de Pitois et de Fritz, on verra que nous avions raison de dire que le Temple avait profondément ressenti le contre-coup de la fête de Geldberg.

Mais nous sommes encore bien loin de compte, et nous n'avons pas mentionné tous les voyageurs que le marché devait envoyer en Allemagne.

A surfaces égales, le bazar en guenilles fournissait vraiment plus de membres à la brillante fête que n'importe quel quartier de la Chaussée-d'Antin ou des nobles faubourgs.

Il y avait d'abord Hermann et tous les convives allemands, anciens serviteurs de Bluthaupt, que nous avons vus trinquer gaiement le soir du dimanche-gras, dans la salle de *la Girafe.*

Ces bons garçons arrangeaient aussi leurs affaires et terminaient leurs préparatifs, car Hans Dorn avait parlé.

Hans avait parlé au nom d'un maître auquel chacun se faisait une joie d'obéir.

Ils n'étaient pas riches et ils risquaient l'existence de leur famille, en désertant le travail de chaque jour, mais ils étaient dévoués ; ils allaient, pleins d'enthousiasme, et leurs cœurs battaient à la pensée de la patrie.

Hans Dorn, qui était leur chef, ne pouvait les laisser en arrière. Tout était sens dessus dessous dans sa maison ; tandis qu'il arrêtait ses derniers comptes en homme d'ordre, la jolie Gertraud s'évertuait à faire malles et valises.

Elle n'avait jamais quitté Paris ; un voyage était pour elle l'inconnu et le mystérieux ; elle avait l'idée fixe de munir son père, de l'approvisionner complétement pour cette excursion lointaine.

Elle empilait dans la malle linge sur linge, habit sur habit ; elle se désespérait de la voir si petite ; elle y aurait mis volontiers les chaises, la table et le lit.

On peut avoir besoin de tout cela en voyage.

Aux habits, Gertraud joignait des robes, des tabliers, des fichus, des bonnets, tout le matériel enfin de sa fraîche toilette d'ouvrière aisée.

Car, elle aussi avait sa place retenue à la diligence.

Le marchand d'habits avait hésité longtemps en songeant à la besogne

qu'il devait accomplir au château de Geldberg ; il se disait bien que Gertraud serait de trop à ses côtés.

Mais comment la laisser seule à Paris ?

Gertraud d'ailleurs avait tant prié ! elle ne voulait point quitter son père, et une voix secrète l'appelait vers cette Allemagne où était le pauvre Jean Regnault.

Il y avait maintenant bien des jours qu'elle n'avait reçu de ses nouvelles. Son visage, si joyeux naguère et si frais, portait désormais quelques traces de souffrances. Des rêveries pénibles avaient passé, sur ce jeune front, et l'insomnie, longtemps ignorée, était venue mettre un peu de pâleur sur les joues de la jeune fille.

Mais aujourd'hui la mélancolie faisait trêve; Gertraud se démenait vive, affairée, alerte ; elle allait de chambre en chambre déplaçant tout, et poursuivie par la peur d'oublier quelque chose. L'agitation trompait sa tristesse ; parfois même, dans l'enthousiasme zélé de son travail, elle se surprenait à chanter quelques couplets de ses chansons aimées.

Vous l'eussiez reconnue alors pour la gentille enfant, insouciante et heureuse, dont le naïf sourire éclaira les premières pages de ce récit; mais bientôt sa paupière se baissait : le chant commencé mourait entre ses lèvres; il y avait comme un remords sur ses traits soudainement assombris.

C'est que l'image du pauvre Jean, tel qu'il s'était présenté à elle le matin du mardi-gras, venait de passer dans ses souvenirs. Elle le voyait morne, défait, brisé, comme un condamné le jour du supplice ; que faisait-il à présent ? où était-il ? Était-ce bien vrai ? Dans cette âme si bonne, l'idée du meurtre avait-elle germé?...

Oh ! que Gertraud se reprochait amèrement l'élan étourdi de sa joie !

Bien des fois, depuis l'heure de la séparation, elle avait cherché Geignolet pour l'interroger encore et mieux savoir ; mais l'idiot avait tout oublié.

Et Gertraud était obligée de garder en elle-même sa douleur inquiète ; elle ne pouvait pas même la confier à son père, qui avait eu jusqu'alors tous ses petits secrets.

Cette confidence eût accusé Jean Regnault.

Pauvre Jean ! il s'était trop hâté ! quelques jours encore et son dur sacrifice devenait inutile, un peu d'aisance rentrait sous le toit indigent des Regnault.

Un frère de Victoire, ancien fort à la halle, venait de mourir en lui laissant un modique héritage.

De sa chambre, Gertraud, qui regardait, hélas ! bien souvent de ce côté, pouvait voir des rideaux de cotonnade remplacer à la fenêtre des Regnault le lambeau de serpillière troué.

Mon Dieu ! ce n'était pas la richesse, mais ce n'était plus la misère, et le bon joueur d'orgue eût été bien heureux !...

Gertraud n'avait pourtant pas gardé entièrement son secret. Un matin, elle avait traversé la petite cour et monté l'escalier de la vieille mère Regnault.

Elle était toujours bien reçue dans la pauvre demeure, tout le monde l'y aimait ; cette fois sa visite fut une source de larmes.

Longtemps après qu'elle eut repassé le seuil, madame Regnault et sa bru restaient encore en face l'une de l'autre, sans parole et comme anéanties.

Elles ne savaient pas ce qu'était devenu Jean : Gertraud venait de le leur apprendre.

Au bout de quelques minutes, Victoire prit la main de la vieille femme qui était glacée.

— Ma mère, dit-elle, Dieu a rappelé à lui mon pauvre frère et nous avons maintenant de l'argent... je vais partir pour l'Allemagne.

— Et moi aussi, répliqua la vieille femme.

Les derniers événements l'avaient rudement ébranlée ; elle semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie.

— Vous êtes bien faible, ma mère, objecta Victoire, et moi je suis forte encore...

— Il faut que je revoie notre Jean avant de mourir ! murmura l'aïeule. Je suis faible, c'est vrai... mes heures sont comptées... c'est pour cela que je veux aller à sa rencontre, afin de ne pas perdre un jour.

— Mais nous avons un autre enfant, dit encore Victoire ; si nous partons toutes deux, qui veillera sur mon pauvre Joseph ?

— Il viendra avec nous... cela coûtera bien cher, n'est-ce pas?... mais j'ai tant souffert, ma pauvre fille ! je te demande cette joie, de revoir mon Jean bien-aimé avant de mourir !

Victoire n'avait plus rien à répondre, et le départ fut fixé au lendemain.

Geignolet était là quelque part dans un coin, écoutant d'une oreille et dormant d'un œil.

Il se glissa au dehors et s'assit sur les marches poudreuses de l'escalier.

Ses yeux, fixés au sol, avaient comme une lueur de réflexion.

Il tira de sa poche son grand clou aiguisé qui avait maintenant du plâtre jusqu'à la tête.

Geignolet n'avait trouvé que de rares occasions de travail, depuis cette soirée où l'absence de Hans Dorn avait favorisé sa besogne, pendant l'entrevue de Franz et de Denise. Il était prudent et patient ; malgré la vivacité de son désir, il savait attendre.

— Je ne veux pas m'en aller, grommela-t-il en quittant la marche où il s'était assis pour se mettre à cheval sur la rampe, sans avoir fini mon trou... Et le père Hans qui reste maintenant chez lui tous les soirs !...

Il fit une grimace de mauvaise humeur et donna un grand coup de poing sur la rampe.

— Hue ! bourrique !... s'écria-t-il.

Puis il se prit à chanter sourdement :

Si j'étais assez fort,
Je passerais mes deux mains par le trou,
Quand le père Hans est dans son lit,
Et je prendrais son cou ;
Car je sais bien comment on fait
Pour étrangler, pour étrangler...
La bonne aventure, ô gué !

Ses lèvres s'écartèrent en un sourire ; une lueur fauve et fugitive s'alluma dans sa prunelle, puis sa face redevint morne tout à coup.

Il se laissa glisser le long de la rampe jusqu'au bas de l'escalier et vint s'accroupir derrière la porte de la cour.

Il s'appuya contre la muraille, immobile et feignant de sommeiller.

On était encore au matin ; il resta là sans bouger jusqu'au soir. Pendant sept à huit heures, son œil, semi-fermé, guetta sans relâche la porte de Hans Dorn.

Celui-ci sortit vers la brune ; son départ était également fixé au lendemain, et il lui fallait régler diverses affaires.

Gertraud l'avait accompagné jusque dans la cour, et Geignolet entendit Hans Dorn qui disait :

— Couche-toi de bonne heure, ma fille... on ne dort guère dans les nuits de voyage... Moi, je rentrerai tard peut-être ; ne m'attends pas...

Le marchand d'habits gagna la place de la Rotonde et Gertraud rentra.

Le cœur de l'idiot battait sous l'étoffe grossière de sa veste.

Il attendit une demi-heure encore. — Quand la nuit fut tout à fait tombée, on eût pu le voir se couler sans bruit le long des murs de la cour, puis monter, pieds nus, l'escalier de Hans Dorn.

Gertraud, qui s'était endormie à moitié, crut ouïr en rêve ce bruit inexplicable qu'elle avait entendu déjà, le soir où Jean Regnault était venu lui demander des habits...



CHAPITRE III.

LA CHAISE DE POSTE.

Vers minuit, l'idiot redescendit l'escalier de Hans Dorn. Il traversa la cour en rampant et rentra chez sa mère.

Ses mains étaient en sang et ses babits tout blancs de plâtre.

— Pas de jaunets! gommelait--il d'un air découragé, pas de jaunets pour emplir ma bouteille!

Il se coucha. Avant de se coucher, il mit sous la paille qui lui servait d'oreiller un paquet de petite dimension, enveloppé dans un mouchoir que Hans Dorn aurait pu reconnaître pour son bien.

Le contenu de ce paquet était anguleux et résistait au toucher, on devinait des papiers sous la toile.

Geignolet balbutiait, en cédant au sommeil qui le gagnait :

— Les petits clous!... C'étaient les petits clous dorés que je prenais pour des jaunets!...

Le lendemain, tandis que Gertraud faisait la malle de son père, Victoire achevait, de son côté, les préparatifs de voyage. On avait mis à Geignolet une veste neuve, et il ne se sentait pas de joie.

Sous cette veste boutonnée, apparaissait une grosseur, formée par le paquet de la veille.

— Qu'as-tu donc là, Joseph? lui demanda sa mère.

L'idiot roula ses yeux hagards et s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

Victoire voulut s'approcher. L'idiot fronça le sourcil et s'arma de son grand clou, pointu comme un poignard...

Vers quatre heures de l'après-midi, l'aïeule, Victoire et Geignolet prirent le chemin des Messageries royales.

Quelques minutes après, Hans Dorn et sa fille se dirigeaient vers les voitures Laffitte et Caillard, où ils trouvèrent Hermann et ses braves compagnons, déjà installés, les uns sur l'impériale, les autres dans la rotonde.

Aux Messageries royales, pendant que la famille Regnault s'asseyait aux places les moins chères, Joséphine Batailleur, baronne de Saint Roch, prenait possession d'un coin d'intérieur et recevait des mains respectueuses de madame Huffé ses menues provisions de voyage : un monstrueux panier qui avait peine à passer par la portière, et dont les vastes flancs renfermaient veau, poulet, jambon, pâté, vin, liqueurs, fromage et autres vivres, le tout calculé pour une traversée de quinze jours.

La portière allait se refermer sur Batailleur et la petite Galifarde, qui était gentille comme un ange, avec sa robe toute neuve et ses beaux cheveux lissés en bandeaux pour la première fois de sa vie. Madame Huffé s'essayait à sa dernière révérence et méditait des larmes d'adieu ; le postillon était sur son siége ; on allait partir, lorsque Polyte, éperdu, vint accrocher sa grosse main gantée à la portière.

— Joséphine ! Joséphine ! dit-il d'une voix étouffée, si tu me quittes comme ça, je vais faire un malheur !

Joséphine détourna la tête ; Polyte voulut lui prendre les mains ; elle les retira.

Le lion du Temple sentit son cœur défaillir : pour se faire une idée de son angoisse, il faut penser aux rois qui perdent leur trône ou aux sous-préfets destitués.

— Joséphine ! Joséphine ! murmura-t-il d'un ton déchirant ; ça t'est donc bien égal de me voir me périr ?...

Batailleur voulut résister encore, mais elle ne put retenir un coup d'œil ; ce fut sa perte. Polyte était frisé par le perruquier ; il avait une cravate

rouge, une chemise violette, un habit bleu, un gilet jaune et un pantalon vert; un pantalon volé par Mâlou et Pitois!

Batailleur ne l'avait jamais vu si *rupin!*

D'un mouvement invincible, sa main caressa les durs cheveux de Polyte; elle eut ce sourire des Catherine qui se raccommodent avec les Orloff...

— Monte, dit-elle, mon petit.

Polyte, transporté d'allégresse, s'insinua entre sa reine et la Galifarde étonnée.

La diligence partit.

Madame Huffé haussa les épaules.

— Si c'est de la justice, grommela-t-elle, que des personnes qui ont eu des positions dans la société servent du monde pareil!...

Elle ne songeait pas, l'antique Ariane, à ce que lui eût coûté, en semblable circonstance, l'absence de son matou Minet!...

Les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires et celles de la rue Saint-Honoré se rejoignirent, suivant la coutume, à un quart de lieue de la barrière; puis, faisant trêve à ce galop brillant et intéressé qui ébranle le pavé de Paris, elles se mirent à marcher d'un trot tranquille et lent, à la suite l'une de l'autre.

On eût dit que chevaux, conducteurs et postillons faisaient assaut de calme et de patiente lenteur.

Il en est ainsi depuis qu'une excentricité judiciaire a tué ces pauvres Messageries françaises, qui avaient le double tort d'aller bon train, et de ne pas trop écorcher les voyageurs.

La voiture des Messageries Laffitte et Caillard, où était Hans Dorn et ses amis, allait en tête; à une centaine de pas, derrière elle, trottaient les Messageries royales avec Batailleur, son favori et son panier de provisions.

De temps à autre, une chaise de poste prenait les bas côtés de la route et dépassait, sans grand'peine, les lourds véhicules de la bourgeoisie voyageuse.

Le jour baissait; on était à quatre ou cinq lieues de Paris. Au moment où les maisons de Pomponne blanchissaient à l'horizon, une dernière

chaise de poste passa comme un tourbillon sur la droite de la route.

Les chevaux, baignés de sueur, fumaient; les roues glissaient sur le sol avec une inconcevable rapidité. C'était comme une locomotive lancée à toute vapeur.

Les voyageurs de la dernière diligence eurent à peine le temps d'apercevoir cette chaise qui disparut pour eux dans un nuage de poussière. Ils purent remarquer seulement qu'elle avait un aspect mystérieux et bizarre; les stores en étaient fermés hermétiquement; on ne voyait que le postillon penché en avant et fouettant ses chevaux à tour de bras.

En dépassant la seconde diligence, la chaise de poste ralentit imperceptiblement sa course fougueuse; une main souleva l'un des stores rouges et fit un signe.

Hermann et les Allemands qui étaient sur l'impériale, poussèrent en chœur une acclamation.

Hans, assis dans l'intérieur, se pencha tout entier en dehors de la portière et mit sa main sur sa poitrine.

Le store rouge retomba. La chaise de poste rasa le sable comme une hirondelle dont l'orage menaçant abaisse le vol, et disparut au loin dans la nuit naissante.

. . . .

. . . .

La nuit se faisait noire; la chaise de poste aux stores baissés courait toujours, silencieuse et rapide.

Bien que la fête de Geldberg fût avancée, il y avait encore sur la route d'Allemagne bon nombre d'invités retardataires, et les berlines de voyage abondaient.

Si bien attelés que fussent ces équipages fashionables, la chaise de poste les devançait tous.

Tant qu'il avait fait jour, les commentaires n'avaient pas manqué; cette voiture close dont les chevaux, lancés à fond de train, semblaient disputer un prix de course, avait excité partout la curiosité.

— C'était une gageure; c'était un Anglais, rongé de spleen, qui se cachait entre quatre murailles de bois comme un chat-huant dans son trou; c'était un banqueroutier fuyant vers la frontière; c'était, enfin,

suivant des imaginations plus riantes, un joli couple, brûlant le pavé sur le chemin du bonheur.

Pour être du genre troubadour, cette dernière hypothèse avait néanmoins quelque succès.

On se représentait, derrière le voile opaque de ces stores, un beau garçon, capitaine d'état-major, auditeur au conseil d'État, ou chanteur italien ; ce sont là les trois métiers qui séduisent.

On se représentait une charmante jeune fille, rouge de honte et de plaisir, hésitant de tout son cœur entre les larmes et le sourire ; ou bien, une douairière puissante, empaquetée de soie, empanachée, bien conservée et toute fière d'avoir conquis son ténor ; une enfant de seize ans ou une femme de cinquante : il n'y a plus que celles-là pour courir en chaises de poste.

Les premières se font enlever ; les autres enlèvent.

On disait cela dans les équipages, et des choses bien plus fines encore, car le monde se fait observateur et, au lieu de s'occuper bonnement du beau temps et de la pluie, nos conversations dissertent comme des romans de mœurs.

La chaise de poste allait son train d'enfer, insoucieuse, assurément, de tout le bruit qui se faisait autour d'elle.

Une fois la nuit venue, les stores se relevèrent ; mais dès qu'on traversait une ville ou un village, les stores se baissaient de nouveau.

Chaque fois qu'on arrivait aux relais, une main sortait par la portière et payait grassement le prix des guides ; une bouche invisible ordonnait au nouveau postillon de brûler le pavé, promettant un royal pourboire.

Il y avait une circonstance assez remarquable : depuis une quinzaine, la route de Metz, surchargée de voyageurs, manquait bien souvent de relais. Aux bureaux de poste, on ne savait où donner de la tête. Les chaises qui passaient, quelle que fût la qualité de leur contenu, attendaient bien souvent, et se laissaient rejoindre par la lourde diligence.

C'était, mise en action, la fable du lièvre et de la tortue.

Mais notre chaise, à nous, ne subissait jamais ces incommodes retards. Des chevaux frais l'attendaient partout, comme si un courrier attentif l'eût précédée.

Banqueroutier, Anglais pris de spleen, ou amoureux de contrebande, les mystérieux voyageurs étaient servis à souhait.

En trois heures, ils avaient fait déjà près de quinze lieues.

On venait de quitter Saint-Jean-les-deux-Jumeaux; la voiture roulait en rase campagne. Les stores se relevèrent des deux côtés à la fois.

La nuit était sans lune. A peine voyait-on la ligne grisâtre de la route parmi les champs noirs comme de l'encre; une obscurité complète régnait à l'intérieur de la chaise; et à supposer même qu'un regard curieux eût voulu profiter de l'ouverture des stores, ce regard n'aurait aperçu que la nuit.

Tout ce que l'œil pouvait faire, c'était de distinguer, à la longue, trois formes sombres, adossées aux coins de la voiture.

Encore eût-il fallu pour cela, une prunelle aiguë et surtout patiente, car l'existence de ces formes noires ne se révélait guère que par de rares et imperceptibles mouvements. Au repos, elles restaient confondues avec les parois de la chaise.

L'oreille eût été meilleure ici que l'œil. Les trois voyageurs, en effet, s'entretenaient et semblaient avoir bien des choses à se dire. Ainsi l'oreille vous apprenait tout d'abord qu'il n'y avait point de femmes parmi eux : c'étaient trois voix, diversement accentuées, mais toutes mâles au premier chef.

— Vous aurez beau faire, Otto, disait l'une d'elles, chargée d'une légère nuance d'apathie, je l'aime dix fois plus depuis que je sais qu'il est joueur!

— Et moi, s'écria une autre voix, vive et fanfaronne, depuis que j'ai appris ses tours de petit Don Juan, je suis fou de lui, ma parole d'honneur!

La troisième voix qui s'éleva était grave et sonore :

— Vous serez fous toute votre vie, dit-elle d'un ton de reproche où il y avait de complaisantes tendresses; fi! Goëtz!... le jeu vous a-t-il donc donné tant de bonheur?... et vous, Albert, avez-vous donc tant à vous louer des femmes?

— Eh! eh!... firent-ils ensemble.

Puis Goëtz ajouta :

— J'ai gagné bien des fois!

— Et j'ai trouvé peu de femmes cruelles, ajouta Albert, qui dut caresser dans l'ombre sa moustache noire ou blonde, s'il portait des moustaches.

— Mais, grâce au jeu, peut-être, mon frère Goëtz, reprit celui qu'on appelait Otto, et vous, Albert, grâce aux femmes, sans doute, vous avez négligé durant ces derniers jours votre devoir le plus cher!.. Et qui sait, à l'heure où nous sommes, quels périls sont suspendus sur la tête de l'enfant!...

Les deux ombres, qui avaient noms Albert et Goëtz, poussèrent à l'unisson un gros soupir.

— C'est une chose étrange! dit Goëtz d'un air contrit, dans tous les pays du monde, je suis joueur... Mais dès que je sens l'air de Paris, je deviens fou!

— J'en offre autant, reprit Albert; dès que j'entre dans Paris, je sens le diable qui me prend par les oreilles... Toutes les femmes me paraissent adorables!... Grisettes, bourgeoises, grandes dames, tout m'est bon, je ne choisis pas!...

— Ce n'est pas comme ailleurs, poursuivit Goëtz; les croupiers de Paris, sont des gentilshommes!... Et tenez, j'avais découvert une maison de jeu, dans le quartier du Palais-Royal, où j'aurais perdu ma chemise avec plaisir.

— Moi, j'avais mis la main sur une petite comtesse!...

— Le banquier m'avait plu dès le premier abord... un homme parfaitement distingué.

— Une créature délicieuse!... J'en avais fait, à peu de chose près, ma maîtresse... mais vous sentez que je ne peux pas vous dire son nom...

— Parbleu! s'écria Goëtz, ça nous est bien égal... La première fois que j'entrai chez cette baronne, car c'est une baronne, une vraie baronne qui tient l'établissement...

— La baronne de Saint-Roch... prononça Otto dans son coin.

— Tiens! tiens! fit Goëtz étonné, vous connaissez cela?... Mais, au fait, qui ne connaissez-vous pas?... Donc, la première fois que j'y en-

trai, chez cette baronne, devinez qui je vis?... Notre petit Gunther en personne, le jabot fripé, les cheveux à la diable, jouant comme un intrépide, et perdant avec un aplomb enchanteur!...

— Moi, je l'ai vu aussi, dit Albert, au bras de la plus jolie femme que j'ai jamais adorée!...

— Sara!... interrompit tout bas Otto.

— Ma parole d'honneur! s'écria l'homme à bonnes fortunes, vous êtes un peu sorcier, mon frère!... et l'on aurait de la besogne à vouloir se cacher de vous... Sara, c'est vraiment son nom... et si ce n'avait été l'enfant, je crois, morbleu! que j'aurais été jaloux, car, depuis quatre ou cinq jours, je la cherchais dans Paris comme une âme en peine.

— Ne l'aviez-vous pas revue au bal Favart?

— Si fait... un seul instant.

— Et vous l'aimez encore?

— Je ne sais trop... Avec elle, voyez-vous, toutes les folies sont possibles.

Goëtz bâilla.

— C'est bien étonnant, dit-il, que notre Albert, qui a tant d'esprit, ne puisse parler que d'amourettes... Ah! la bonne semaine, mes frères!... Quel bordeaux et quel champagne, il y a dans ce Paris!... je crois que le vin du Rhin, lui-même y est meilleur que chez nous... Mais laissez-là vos belles, Albert, moi, je mettrai de côté le jeu et le vin : deux bonnes choses pourtant! car notre frère Otto est au-dessus des faiblesses humaines et le voilà qui nous prend en grandissime pitié... Voyons, Otto, êtes-vous encore fâché contre nous?

Celui-ci fut quelques secondes avant de répondre.

— Je vous aime, dit-il enfin en adoucissant sa voix grave; je sais ce qu'il y a de noble dévouement dans vos cœurs!... Mais vous n'avez point vieilli depuis les jours de notre jeunesse... Vous êtes toujours les étudiants étourdis de Gœttingue et de Heidelberg... Autrefois, quand nous ne jouions que notre vie, chacun de nous pouvait s'endormir sur le danger... mais à présent, nous ne nous appartenons pas... et c'est une chose douloureuse à penser, mes frères, vous avez pu déserter tous les deux, en même temps, la garde du fils de notre sœur!...

Otto parlait si bas que le bruit des roues, glissant sur le sable du chemin, étouffait presque le son de sa voix.

Si quelque lueur soudaine eût éclairé la nuit qui régnait à l'intérieur de la chaise de poste, on aurait vu les deux autres voyageurs, le rouge au front et la tête penchée avec tristesse.



CHAPITRE IV.

CINQ POINTS D'ÉCARTÉ.

Les deux voyageurs, que nous avons entendu nommer Albert et Goëtz, écoutaient d'un air soumis et triste ; ils ne songeaient, ni l'un ni l'autre, à repousser ces reproches, qui trouvaient de l'écho au fond de leurs consciences.

— C'est vrai, dit enfin Albert, qui perdit sa fanfaronnerie enjouée, nous avons manqué à notre devoir.

— Nous avons quitté notre poste, ajouta Goëtz, dont la voix indolente avait pris un accent ému.

Leurs mains cherchèrent celles d'Otto dans l'ombre.

— Frère, dirent-ils ensemble, pardonnez-nous !

— Pardonnez-nous, reprit Albert. Dieu vous a donné la sagesse pour nous trois... Et si nous avons fait quelque chose de bien en notre vie, ce fut toujours en exécutant vos ordres.

— Vous n'étiez pas là, poursuivit Goëtz ; vous restiez tout le jour dans la maison de Geldberg... Et que sommes-nous sans vous ?... De vieux enfants, qui n'ont pas encore appris à se conduire !

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant, dans cette prière soumise de deux hommes forts, qui s'humiliaient volontairement et demandaient grâce, avant de chercher une excuse.

Otto les écoutait avec émotion. Comme il ne répondait point encore, les deux frères crurent qu'il leur gardait rancune, et Albert continua :

— Sur mon honneur, Goëtz et moi, nous avons été tous les jours, matin et soir, à la maison de la rue Dauphine... nous demandions M. Franz, et l'on nous répondait qu'il était toujours à Paris... Nous aurions dû nous informer mieux, peut-être...

— Oui, oui, interrompit Goëtz, et moi surtout, j'aurais dû deviner la vérité ; car notre petit Gunther n'avait pas reparu à la table de lansquenet.

— Le mal, conclut Albert en soupirant, c'est que, durant toute une semaine, nous avons fait de la nuit le jour, vivant, Dieu sait où, et fuyant votre présence, mon frère Otto... Il faut tout vous avouer ; nous sommes des misérables !... nous nous étions dit : sur ce mois dérobé à une captivité qui doit durer autant que notre vie, prenons huit jours, d'oubli, d'ivresse et de joies !... vivons encore une semaine, nous, dont l'existence ne sera plus qu'une longue agonie... Soyons heureux et faisons provision de gais souvenirs, pour tout le temps que nous mettrons ensuite à mourir dans nos cellules de la prison de Francfort !

Albert se tut, Goëtz l'imita ; ils attendaient tous les deux la sentence de leur frère.

Celui-ci serra doucement leurs mains unies entre les siennes.

— Dieu qui voit au fond de nos âmes, murmura-t-il, aurait peut-être plus à me pardonner qu'à vous... car, moi aussi, j'ai été faible... Un jour, j'ai ouvert mon cœur à une pensée qui n'était point celle du devoir... Tous les trois, nous avons failli, mes frères ; expions tous les trois notre faiblesse, et ne perdons plus une seule des minutes qui nous restent.

— Nous le jurons ! s'écrièrent à la fois Goëtz et Albert.

— Dans huit jours, reprit Otto, il faut que chacun de nous s'en souvienne, nous ne compterons plus au nombre des vivants... avant que le neuvième jour soit accompli nous devons livrer et gagner notre dernière bataille... Soyons prêts et soyons forts.

— Nous sommes prêts, dirent les deux frères.

— J'ai passé ma dernière nuit d'amour, ajouta Albert.

— J'ai gagné ma dernière partie, dit Goëtz, non sans un léger soupir,

et vidé ma dernière bouteille de bordeaux !... Morbleu ! murmura-t-il en *a parte*, c'était du château-latour, de l'année de la comète...

— Plaise au ciel maintenant, reprit Otto, que nous arrivions à temps pour le sauver !

— Le danger est-il donc si grand? demanda Albert, dont l'inquiétude faisait trembler la voix. Vous ne nous avez point dit le contenu de cette lettre, que vous avez reçue ce matin ; nous en sommes à savoir seulement que ce petit diable de Franz, trompant notre surveillance, est parti pour Bluthaupt, déjà depuis une semaine.

— La lettre est de Gottlieb, répondit Otto, il est revenu habiter, sur mon ordre, le domaine de ses anciens seigneurs... il devait me tenir au courant de ce qui se passe à la fête... sa lettre est longue... plusieurs piéges ont été tendus déjà à notre Gunther, qui n'a pas su les éviter complétement, et qui reste sans défiance... une légère blessure qu'il a reçue est presque guérie... là, n'est pas le péril... Ce qui me fait trembler, c'est la dernière partie de la lettre de Gottlieb... il n'en sait pas assez lui-même pour s'expliquer clairement ; mais il me dit avoir surpris quelques mots d'une conversation tenue derrière les fossés de Bluthaupt, entre le chevalier de Reinhold et deux étrangers, inconnus dans le pays.

« Ils parlaient à voix basse, et Gottlieb, caché dans les broussailles qui croissent sur le bord de la douve, ne pouvait saisir que des lambeaux de phrase à la volée.

» Voici ce qu'il a pu comprendre :

» On prépare au château un grand feu d'artifice ; Franz, qu'on entoure de toutes sortes de flatteries, doit être chargé de tenir la mèche.

» Et quelque pièce pointée d'avance... »

Otto n'acheva pas ; un frisson avait secoué les membres d'Albert et de Goëtz.

— Et ce feu d'artifice, murmura le dernier d'une voix haletante, doit avoir lieu ?...

— Demain.

Il y eut un long silence.

Les roues de la chaise de poste se prirent à sauter bruyamment sur l'anguleux pavé de Montmirail.

Les stores tombèrent comme d'eux-mêmes.

Quand la ville fut traversée, et que la chaise roula de nouveau sur le sable désert de la route, Otto reprit la parole.

— Nous arriverons à temps avec l'aide de Dieu, dit-il, en cherchant maintenant à calmer les terreurs qu'il avait provoquées; notre chaise va comme le vent, la route fuit; il n'y a guère plus de quatre heures que nous avons quitté Paris...

— Oui, murmura Goëtz; mais le chemin est long d'ici jusqu'à Bluthaupt!

— Du courage! reprit Otto, et de l'espoir!... quelque chose me dit que nous arriverons.

Les deux autres frères étaient accoutumés à écouter cette parole comme un oracle; il y avait d'ailleurs dans leurs natures, dissemblables sur tous autres points, un élément pareil: l'insouciance.

Au bout de cinq minutes, ils avaient repris leur humeur confiante.

— Depuis huit jours, dit Otto, c'est à peine si je vous ai entrevus, mes frères... Je sais que Goëtz a réussi en Hollande, comme Albert en Angleterre... mais voilà tout; et maintenant que je vais me trouver peut-être en face du Madgyar et de Van-Praët, sans parler des trois associés, il me serait indispensable de connaître certains détails... Par exemple, le Madgyar a parlé de son honneur outragé... Albert, vous pourriez sans doute m'expliquer cela?

— Avec la plus grande facilité, répondit l'homme à bonnes fortunes, dont la voix reprit, malgré lui, un léger accent de fanfaronade infatuée.

— Et vous, Goëtz, sauriez-vous dire pourquoi meinherr Van-Praët m'a prié tout bas de ne point révéler les moyens employés par moi, par vous plutôt, pour lui arracher le pouvoir écrit de retirer des mains de son homme d'affaires les fameuses lettres de change?

Goëtz se mit à rire franchement.

— Oui, oui, frère, dit-il, je puis vous expliquer la chose... cela vous prouvera du moins, ce qui n'est pas inutile, dans l'intérêt de la morale, que le vin et les cartes peuvent être bons à quelque chose... Mais avant de commencer, ne pensez-vous pas qu'il serait à propos de donner signe

de vie à nos provisions ?... Cette route inhospitalière n'a point d'auberge pour nous, et voilà plus de six heures que je n'ai dîné !

Il tira des poches de la chaise divers comestibles mis en réserve à la hâte, et arrangea un repas sur ses genoux à tâtons.

Albert et Otto l'imitèrent.

— Si l'on veut, dit Goëtz, la bouche pleine, je vais commencer mon histoire.

« Le matin du mardi-gras, je vous quittai, emportant avec moi un petit bout du rôle que j'avais casé de mon mieux dans ma mémoire, et deux lettres, écrites de votre main, mon frère Otto, toutes deux adressées à M. Abel de Geldberg, avec la date du surlendemain, jeudi, 8 février.

» Le jeune M. Abel eut la bonté de me conduire jusqu'au premier relais, pour être bien sûr que vous partiez... »

La nuit cacha le sourire d'Otto : Albert et Goëtz laissèrent éclater tous les deux leur gaieté revenue.

Ce dernier poursuivit :

— Il paraît que, la veille, vous aviez fait au jeune Monsieur d'énormes compliments ; car, tout le long de la route, il joua la modestie la plus réjouissante... Moi, je n'étais pas en verve, et je ne trouvai d'autre politesse à lui faire que l'offre d'un verre de punch, à Luzarches. Il me refusa, sous prétexte qu'il n'avait pas déjeuné.

« Je soupçonne que ce fade mignon déjeune avec du café au lait. Il me donna ses instructions, tant bien que mal, et j'eus le plaisir de lui souhaiter le bonjour.

» A Compiègne, où je m'arrêtai une demi-heure, je me fis servir un pâté de Strasbourg, et l'hôtelier me dit qu'il avait en cave du chambertin de 1827... »

— Passons, interrompit Otto.

— Passons, si vous voulez, reprit Goëtz; mais non pas sans boire le chambertin, qui était pures délices!...

Goëtz huma un verre de bordeaux, au souvenir de ce chambertin précieux.

— Je vois bien qu'avec vous, poursuivit-il, je dois arriver tout d'un coup au but de mon voyage.

« Donc, nous sommes en Hollande, dans la cité nette et propre d'Amsterdam.

» Nous entrons dans une maison propre et nette, lavée à grande eau, comme un chaudron, depuis les caves jusqu'au grenier; un domestique batave vient prendre mon nom et fait crier le plancher sous un pas lourd pour aller dire, d'une voix nasillarde, à la porte de son maître :

» — Herr Van-Rodach !...

» Je m'avance. Du diable si je reconnais ce gros petit vieillard, court et chauve, à la face lustrée comme un poupard de cire ; je ne l'avais vu qu'une fois, là-bas, à Bluthaupt, et il y avait vingt ans de cela.

» Le petit vieillard, au contraire, me reconnut parfaitement et au premier coup d'œil, grâce sans doute à une visite que vous lui aviez faite, comme chargé d'affaires de Zachœus Nesmer.

» Il m'honora de l'accueil le plus cordial. Nous dînâmes. Je vous en prie, ne vous impatientez pas; le dîner fait ici partie intégrante et nécessaire de mon histoire.

» Il commença vers midi et demi, il finit vers quatre heures, parce que le bon meinherr Van-Praët était couché sous la table.

» Ah ! ah ! il paraît que le digne homme ne veut pas qu'on sache cela ! Quel mal pourtant !...

» Je dois dire que c'est un fort aimable convive et d'un excellent caractère; sa cave est particulièrement distinguée. Il boit sec; il cause bien, et il fait volontiers sa partie au dessert.

» Nous n'avons eu ensemble que des relations très-agréables, et nous n'avons pas quitté un seul instant le ton de la plus parfaite cordialité.

» C'est lui, ma foi, qui me porta le premier défi... Nous étions à manger je ne sais quel poisson, avec des pommes de terre bouillies et du beurre fondu, quand il décoiffa son premier flacon de Porto.

» — Monsieur le baron, me dit-il, n'êtes-vous pas des environs de Heidelberg ?

» — Si fait, meinherr... je suis né bien près du beau château de Rothe, qui appartient maintenant aux associés de Mosès Geld.

» — Oh ! oh ! s'écria-t-il, le beau château de Rothe ne leur appartiendra pas longtemps désormais... non plus que le beau château de Blu-

thaupt!... Mais on dit que les gens de Heidelberg sont les premiers buveurs du monde, après les Hollandais de la vieille roche... Voulez-vous vous essayer contre moi, Monsieur le baron ?

» Je goûtai le Porto ; il était fort acceptable. Je répondis comme je le devais au défi courtois de l'honnête Fabricius.

» Il y avait déjà neuf bouteilles alignées au rebord de la table, que l'excellent homme ne bronchait pas encore. Il mangeait solidement et sans se presser. Il ne parlait plus guère, ce qui me donnait grande idée de son expérience, car la parole enivre presque autant que le vin.

» Moi, je ne m'étais pas ménagé le moins du monde au commencement du repas, et il me sembla que la dixième bouteille était double.

» J'eus peur et, pour la première fois de ma vie, l'idée me vint de tricher au jeu...

» Le valet batave m'avait attaché au cou une belle grande serviette. Tout en présentant mon verre, je lâchai légèrement le nœud, de manière à laisser un vide entre ma serviette et le menton.

» C'était grand dommage, en conscience, de perdre de si bon Porto! mais il n'y avait pas à dire, deux verres de plus, j'étais roulé!

» Ma serviette, lâchée, formait une sorte de bec, à la hauteur de mon menton. Ce fut par là que je bus désormais, prodiguant à mon gilet et à ma chemise rasade sur rasade.

» Le vin coulait tout le long de ma poitrine... j'étais dans un bain de Porto... »

— Et le Van-Praët ne s'apercevait pas de cela ? interrompit Albert.

— Il y avait entre son œil, luisant comme une escarboucle, et ma toilette trempée, répondit Goëtz, la magnifique serviette de toile de Hollande... A dater de ce moment, comme vous pouvez croire, la lutte ne me fut pas très-rude à soutenir. L'honnête Fabricius y allait bon jeu, bon argent... A la onzième bouteille, il m'appelait son père... A la douzième il pleurait comme une fontaine, en m'avouant que les Anglais, depuis la révolution belge, venaient pêcher des huîtres jusque dans le port d'Ostende!... A la treizième il mit ses deux coudes sur la table, et me raconta comme quoi il avait fait de l'or jadis avec le vieux Gunther de Bluthaupt...

« Cette bonne histoire qu'il me confiait, seulement parce que j'étais son père, lui procurait un rire inextinguible. De ma vie, je n'avais vu Hollandais si heureux ! Il se prenait le ventre à deux mains; il cachait son nez dans son verre et lançait au plafond sa serviette, que le valet batave ramassait religieusement.

» — Ah ! me dit-il enfin, énervé à force de rire, c'était le bon temps ! J'aimerais à revoir cette vieille masure de Bluthaupt... Mais vous voilà ivre comme un bourguemestre, Monsieur le baron !... Vous tournez sur vous-même et vous allez tomber !

» Mon gilet avala d'un trait une énorme rasade.

» — Oh ! oh !... dit Fabricius, puisque vous avez quatre mains vous pouvez bien boire dans deux verres... Mais j'aurais honte, moi, si j'étais ivre ainsi !

» — Ivre ou non, répondis-je, je parie que je vous gagne une partie d'écarté.

» — Holà ! Corneille ! s'écria-t-il en essayant vainement de se lever, des cartes, mon fils !... apporte des cartes... Je vais lui gagner sa chemise.

» On apporta des cartes. Van-Praët décacheta le paquet d'une main molle et tremblante.

» — Que voulez-vous jouer? dit-il. Moi, je ne vous prends pas en traître... Je suis de sang-froid et vous êtes ivre.

» — Au diable ! m'écriai-je en feignant de chanceler, je n'ai jamais été si sain d'esprit... et je jouerais en ce moment mon nom de gentilhomme contre une pipe de vin de Xérès?

» — Oh !... oh ! le brave compagnon, grommela Van-Praët; quel dommage qu'il ait une si pauvre tête !

» — Ah çà ! répliquai-je, vous m'échauffez les oreilles, vieux Silène !

» Il se tenait les côtes, et grondait en oscillant sur son fauteuil.

» — Oh !... oh !... le voilà qui m'appelle vieil ivrogne !... Tu vas voir, Corneille... tout à l'heure il va me tutoyer !

» — Voyons, repris-je en frappant la table du poing, finissons-en !... Je suis riche, morbleu ! et vous aussi... nous sommes gens de bonne foi tous les deux... voulez-vous jouer votre signature contre la mienne.

» Il battit des mains et poussa un grognement de joie.

» — Va chercher du papier, Corneille! s'écria-t-il, du papier, une plume et de l'encre... Voilà un homme qui va sortir d'ici plus pauvre qu'un mendiant!

» Corneille mit sur la table tout ce qu'il fallait pour écrire, et nous signâmes tous deux une feuille de papier en blanc.

» Le bon Fabricius avait peine à se tenir en équilibre sur son siége; ses yeux, rougis, lui sortaient de la tête.

» — Jouons vite, dit-il, car j'ai peur de vous voir tomber ivre-mort avant la fin de la partie.

» — Je donnai les cartes; il fut deux bonnes minutes à regarder son jeu; puis il écarta le roi et deux atouts.

» Je fis le premier point.

» Allume ma pipe, Corneille, dit-il; ce pauvre homme ne sait pas jouer, et c'est pitié de lui gagner son argent...

» Après deux autres minutes d'efforts pénibles il parvint à me donner cinq cartes; sa pipe mettait entre lui et moi un épais nuage de fumée.

» J'avais le roi, je fis la vole.

» — Vois, Corneille! s'écria-t-il en retournant son verre vide dans sa large bouche; voici déjà quatre points de faits!... ah! ah! que va devenir ce pauvre diable!

» Au coup suivant je fis le cinquième point.

» — Vous avez perdu, dis-je.

» — Ah!... ah!... ah! murmura-t-il. Écoute-le, Corneille!... il dit que j'ai perdu... mets-le dans un bon lit et va chercher un médecin... ah! ah! les gens ivres!...

» Sa pipe s'échappa de sa main et roula par terre; il ferma les yeux, après m'avoir lancé un dernier regard de souveraine compassion, et glissa de son fauteuil sur le carreau.

» Il n'était pas tombé tout à fait encore qu'on entendait déjà ses sonores ronflements.

» Je déchirai mon blanc-seing et je mis le sien dans mon portefeuille.

» Rentré à mon hôtel, je fis un petit paquet, composé de ce même blanc-seing, rempli à l'aide d'un pouvoir pour retirer les traites des mains de l'homme d'affaires, et de la lettre préparée par notre frère Otto.

» La poste n'était pas partie encore, j'adressai le tout à Paris... »



CHAPITRE V

LA DANSEUSE.

Goetz se tut. On n'avait pas besoin de voir sa physionomie, et le son de sa voix disait assez l'orgueil de sa victoire.

— A vous, Albert, reprit-il, en se servant à tâtons une nouvelle tranche de pâté; voyons si vous avez fait mieux!

— Ma foi, répondit Albert, avec une feinte modestie, j'ai fait ce que j'ai pu, mon brave Goëtz... mais il faut convenir que le Madgyar Yanos n'est pas d'aussi facile composition que votre bonhomme de Van-Praët... En somme, j'ai atteint à peu près le même résultat que vous... mais il y a eu du hasard dans mon fait... et si je n'avais pas rencontré sur mon chemin une ravissante femme...

— Ah! ah! interrompit Goëtz, cela ne pouvait pas manquer!...

— Pas plus que le vin et les cartes dans votre histoire, mon frère Goëtz, dit Otto.

— Ne raillez pas, reprit Albert; les femmes ont toujours été ma providence!... et souvenez-vous combien de jolies mains ont aidé, grâce à moi, nos évasions des cachots d'Allemagne!... ne serions-nous pas encore dans la prison de Francfort, si la fille du guichetier?...

— Bah! fit Goëtz, une malheureuse lime qu'elle nous donna! tandis

que le vin et les cartes nous procurèrent la confiance du digne maître Blasius.

— Chaque vice a ses mérites, conclut Otto froidement; on en peut vivre parfois jusqu'à ce qu'on en meure... passons.

— Quand je quittai M. le chevalier de Reinhold, qui était venu me faire la conduite jusqu'aux Messageries, reprit Albert, j'étais en proie à un certain embarras... ses instructions m'avaient bien appris la position de la maison de Geldberg vis-à-vis du Madgyar, mais elles ne me donnaient aucun moyen de trancher la difficulté. Je partis, comptant sur le hasard et notre bonne étoile.

« Il était dix heures du matin à peu près, quand je descendis à la douane de Londres. J'avais le temps. Je remontai à pied les rues qui vont des bords de la Tamise à l'intérieur de la Cité.

» En passant auprès d'une de ces chapelles catholiques qui se multiplient de plus en plus à Londres, je vis devant moi, sur le trottoir, un soulier mignon qui toucha lestement le marche-pied d'un équipage pour arriver d'un bond léger jusqu'à la première marche du petit perron de la chapelle.

» Ce n'était pas un pied d'Anglaise. Il appartenait à une femme assez petite, à la taille souple et fine, dont la figure se cachait presque entièrement derrière un riche voile de dentelle...

» J'ai tant de gracieux souvenirs, s'interrompit Albert en riant, que tout cela se brouille un peu dans ma cervelle!... Je ne sais pas bien toujours mettre le nom, au premier aspect, sur ces jolies figures, connues et parfois aimées, qui croisent souvent ma route...

» Je connaissais la tournure de cette femme; je l'avais vue quelque part : j'avais dû l'adorer... »

— Mais, dit Otto, le Madgyar Yanos?

— Nous y arrivons... cette femme joue dans mon histoire le rôle du dîner dans celle de Goëtz... c'est le principal.

« Je m'étais arrêté à la contempler, et je cherchais à préciser mes souvenirs. Elle se retourna sur le seuil même de la chapelle et je crus bien voir que son regard me cherchait, à travers les mailles de son voile.

» Je montai les degrés à mon tour, et j'entrai. Elle était agenouillée à

l'ombre d'une colonne; son voile, rejeté en arrière, découvrait maintenant l'exquise beauté de son visage. Je la reconnus.

» Vous n'avez pas été sans entendre parler de la belle Hongroise de Vienne, qui dansa le premier pas de polka sur le théâtre particulier de l'empereur... la blonde Eva, qui rendit folle toute la cour d'Autriche?... Je m'étais trouvé à Vienne, au plus fort de son succès. Un jour qu'on la portait en triomphe au sortir du théâtre, je la vis et je devins amoureux d'elle. »

— Et vous le lui déclarâtes, murmura Goëtz, ce qui la flatta incomparablement... Vous vous aimâtes comme des tigres pendant trois jours, puis vous passâtes mutuellement à d'autres exercices... Il fait un froid de Sibérie, et je donnerais deux louis pour un verre de punch!

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, mon frère Goëtz, reprit Albert; seulement, mettez quinze grands jours au lieu de trois... Ce n'était, ma foi, pas une conquête ordinaire!... Des cheveux blonds, des yeux noirs, un sourire d'enchanteresse et la taille la plus divine qui se soit balancée jamais sur les planches d'un théâtre... Elle m'aimait à l'adoration. Au bout de quinze jours, elle fut enlevée par un membre du parlement anglais, et la polka faillit mourir du coup.

« Depuis, j'avais entendu dire à Bade que le membre du parlement avait dépensé pour elle un petit million et s'était fait tuer en duel, pour ses beaux yeux, par un des plus riches négociants de la Cité de Londres, qui l'avait bel et bien épousée. »

Otto fit un geste d'impatience dans son coin.

— Quand les danseuses sont sages, poursuivit sentencieusement Albert, elles font toujours comme cela des fins recommandables... Notez bien que ma liaison avec Eva s'était rompue au beau moment et avant que l'indifférence eût remplacé la passion...

« En la retrouvant ainsi à l'improviste et plus charmante que jamais, je sentis mon caprice se réveiller; s'il faut l'avouer, j'oubliai même quelque peu les affaires de la maison de Geldberg et le Madgyar Yanos.

» Je m'adossai contre un pilier de la chapelle, guettant un regard d'Eva et disposé à tout abandonner pour elle.

» Sa prière fut longue. Soit ferveur, soit hasard, elle ne tourna pas une

seule fois la tête. Seulement, quand elle se leva pour gagner sa voiture, nos yeux se rencontrèrent.

» Une nuance rosée descendit de son front à sa gorge; elle rabattit vivement son voile et pressa le pas pour sortir de la chapelle.

» Je la suivis. Au moment où ses chevaux s'ébranlaient, sa main blanche sortit de la portière et me fit un petit signe.

» C'en fut assez; j'étais fou. La voiture partit au galop; je voulus suivre à pied la voiture. Dix minutes après, je m'arrêtais, épuisé, à quelque carrefour de la cité.

» L'équipage d'Éva venait de disparaître au tournant d'une rue, et l'atteindre était désormais impossible.

» Je m'éveillai. Ne pouvant mieux faire, je pensai au Madgyar. Je me dirigeai tristement vers l'adresse indiquée par M. le chevalier de Reinhold.

» Le Madgyar Yanos demeure dans une de ces petites rues qui tournent et se mêlent derrière Saint-Paul.

» On est tenté d'avoir pitié des malheureux, réduits à vivre dans ces ruelles étroites et humides; mais ces malheureux sont presque tous quatre ou cinq fois millionnaires.

» Quand j'eus pesé sur le petit bouton de cuivre qui brillait à gauche de la porte d'Yanos, un énorme groom, vêtu en cavalier hongrois, et brodé d'or des pieds à la tête, vint me demander, d'un air solennel, mon nom et le but de ma visite.

» On n'entre pas comme on veut chez le seigneur Georgyi; sa maison est une place de guerre et tout y inspire des idées d'assaut et de bataille. Je traversai, à la suite du groom, une série de pièces dont l'ameublement avait quelque chose d'oriental. Le Madgyar avait dédaigné les modes de Londres; il s'était fait une maison à la manière de son pays, au milieu de ce plat comfort qui nivelle toutes les demeures anglaises.

» — Restez ici, me dit le groom en entrant dans une dernière pièce, meublée avec une magnificence véritable, et d'où l'on apercevait, par une porte ouverte, les murailles nues d'une salle d'armes; je vais venir vous chercher.

» Je restai seul, debout, au milieu de la chambre, percée de quatre

portes : celle de la salle d'armes qui envoyait jusqu'à moi des cliquetis de fer et des cris d'assaut, celle par où j'étais entré et deux autres, symétriquement placées à ma droite et à ma gauche.

» La porte de droite avait donné issue au groom. Mon regard, qui faisait le tour de la chambre, s'arrêta sur celle de gauche, dont la draperie fermée retombait jusqu'à terre.

» Il me sembla que le rideau de soie s'agitait légèrement; je regardai mieux; une ouverture se fit; une tête s'encadra dans les plis écartés de la draperie.

» Éva !... m'écriai-je en m'élançant.

» Les draperies étaient retombées; je les écartai de nouveau, et mon regard plongea dans un délicieux boudoir, au centre duquel une pile de coussins s'affaissait sous le beau corps d'Éva...

» Elle mit un doigt sur sa bouche, puis elle m'envoya un baiser...

» J'entendis le talon éperonné du serviteur hongrois résonner sur les dalles de la chambre voisine, et je me hâtai de laisser retomber la draperie.

» — Venez, me dit le groom.

» Le cliquetis de fer et le bruit de sandales avaient cessé; on m'introduisit dans le cabinet du seigneur Georgyi, situé à droite de la salle d'armes.

» Le Madgyar était assis devant son bureau; il n'avait pas pris le temps de quitter la veste de cuir matelassée qui portait d'innombrables marques de coups de sabre; il essuyait ses cheveux et son front baignés de sueur.

» — Je vous reconnais, me dit-il brusquement et sans m'engager à prendre un siége; je me souviens que vous avez essayé de me faire peur autrefois, à l'aide de je ne sais quelle ressemblance... Pourquoi êtes-vous revenu?

» L'accueil était assez décourageant, d'autant que notre frère Otto m'avait recommandé de rester dans les voies pacifiques; parlez-moi du digne Van-Praët pour recevoir son monde!...

» Il y avait deux manières de se conduire; je ne pouvais pas, comme vous, mon frère Goëtz, jouer une très-spirituelle comédie; on ne m'en

eût vraiment pas donné le temps. Je dus rester dans les limites de mon rôle d'ambassadeur.

» Je parlai au nom de la maison de Geldberg. Le Madgyar me laissa dire, non sans jeter des regards de convoitise impatiente vers la salle d'armes, où il avait laissé un assaut en souffrance.

» Quand j'eus achevé, il se leva.

» — Le vieux Geldberg était un coquin, me dit-il; mais il valait mieux que ses associés... ce Regnault, surtout, dont vous êtes l'envoyé, est le plus grand misérable de la terre!... Si ce que je dis là vous offense, je suis prêt à vous en rendre raison...

» J'avais une envie de montrer mon savoir faire à ce grand diable de sauvage et de le prendre au mot!

» Mais à l'occasion, je sais être vertueux; je contins ma colère, et refusai son offre galante avec un sourire.

» — Seigneur Yanos, lui dis-je, si le malheur voulait que nous vinssions à nous combattre, j'ai contre vous d'autres armes que le sabre... Puisque vous vous souvenez de moi, vous ne pouvez avoir oublié que Zachœus Nesmer m'avait fait son confident et que je sais bien des choses!...

» Le sauvage fronça ses gros sourcils.

» — Il faut être bien fort ou bien fou, murmura-t-il, pour venir me menacer ainsi jusque chez moi!... Écoutez, baron de Rodach.... Dans mon pays, dès qu'un étranger a passé le seuil d'une maison, l'hospitalité le couvre... et je suis resté fidèle à toutes les coutumes de mon pays... Je répondrai par des paroles à vos menaces : d'ordinaire, j'en agis autrement... Puisque vous avez des armes contre moi, ne m'épargnez pas, je vous conseille, car vous n'avez rien à espérer de ma bonne volonté... Je hais et je méprise ces gens qui vous envoient : c'est là ma réponse à votre message. Quant à ce que vous pouvez savoir de ma vie passée, agissez!... Je suis naturalisé Anglais; Londres a des tribunaux qui accueillent toutes les plaintes... Seulement, je n'aime pas beaucoup tous ces bavardages de palais, et, le cas échéant, je vous montrerai une manière que j'ai d'y couper court...

» Il me tourna le dos. L'instant d'après, j'entendais dans la salle d'armes ce bruit de ferraille qui avait salué mon arrivée.

» Le groom me montra la porte d'un geste extrêmement significatif.

» J'étais battu à plates coutures. Ma première pensée fut de faire irruption dans la salle d'armes, et de payer le sauvage coquin en sa propre monnaie; mes doigts frémissaient d'aise à la pensée de saisir une poignée de sabre. Mais je vaux mieux que ma réputation, il faut en convenir, et quand j'ai dans la tête des instructions de notre frère Otto, je deviens prudent comme un diplomate.

» Je repris le chemin de la rue.

» En passant par la chambre où j'avais entrevu la charmante figure d'Éva, mon regard se tourna involontairement vers la draperie. La draperie retombait.

» — Ceci est l'appartement de Madame ? demandai-je au groom.

» Le groom ne me fit même pas l'honneur de me répondre.

» J'étais dans la rue; la porte du Madgyar venait de se refermer sur moi. Ma visite avait bien duré en tout dix minutes, et je n'avais aucun moyen de la renouveler.

» Je remontai vers Saint-Paul, la tête basse et songeant tristement à ma déconvenue.

» A côté de l'église, je me rangeai pour laisser passer une voiture qui courait vers le Strand. La roue de cette voiture me toucha presque en passant, et un billet, jeté par la portière, vint tomber à mes pieds.

» L'équipage, lancé à pleine course, tournait déjà l'angle de Fleet-Street.

» Je ramassai le billet, qui était de l'écriture d'Eva.

» Il contenait ces mots seulement:

» *La signora di Mantova*, *Grosvenor-place*, 3, *Pimitco.*

» Je sautai dans un cab, qui, en une demi-heure, me conduisit de l'autre côté du parc Saint-James.

» La signora di Mantova possédait dans Grosvenor-place un petit réduit, coquet et charmant, comme Londres entier n'aurait pas pu en fournir un second. Éva m'attendait dans son boudoir.

» Oh ! la délicieuse femme que cette Éva ! je crois vraiment que j'oubliai encore mon ambassade...

» Elle était là chez elle; s'il existe au monde une créature qui soit

excusable d'avoir une petite maison, c'est assurément une danseuse mariée.

» Que de caresses et que d'adoration ! je vis bien qu'elle n'avait jamais cessé de m'aimer.

» — Qu'as-tu donc, mon Albert ? me dit-elle, en me voyant reprendre mon air soucieux, après le premier moment de plaisir.

» — Je suis venu à Londres, répondis-je, pour obtenir trêve de votre mari, qui fait à ma maison une guerre à mort.

» — En vérité... et tu n'as pas réussi ?

» — Non.

» — Pauvre cher Albert !... comment peut-on te refuser quelque chose !... Sois tranquille, j'arrangerai cela.

» Je secouai la tête en assombrissant davantage mon air de tristesse.

» — Tu le voudras, mon bel ange, répondis-je avec un gros soupir ; mais tu n'auras pas le temps !...

» — C'est donc bien pressé ?

» — Il faut que cela soit fait aujourd'hui même !

» Éva se prit à songer.

» — Il faut, poursuivis-je, que l'ordre du seigneur Yanos soit mis à la poste ce soir, pour arriver samedi à Paris... ou bien il sera trop tard.

» Elle réfléchit encore deux ou trois secondes, puis elle jeta ses jolis bras autour de mon cou.

» — Et tu serais bien heureux de réussir ? dit-elle en attachant sur moi ses yeux limpides et souriants.

» — Oh ! bien heureux !

» — Cette lettre, reprit-elle, il ne la fera pas... mais si je t'apportais un blanc-seing ?

» — Cela suffirait.

» — Eh bien ! dit-elle, tu auras ce blanc-seing.

» — Le Madgyar a donc grande confiance en toi, Eva ?...

» — Il m'adore...

» — Et toi ?

» — Il me bat.

» Sa prunelle eut un éclair de haine, puis elle se prit à rire follement.

» Elle se leva ; ses pieds mignons effleurèrent le tapis, en dessinant une danse vive et gaie.

» Tout en dansant, elle jeta son écharpe sur ses épaules.

» — A bientôt ! dit-elle.

» Un baiser toucha mon front; elle était déjà sur le seuil.

» — Dans deux heures ! me cria-t-elle de loin; devant la poste...

» Je sortis à mon tour; je ne savais trop si je devais compter sur cette promesse étrange.

» J'arrivai devant la poste vers quatre heures, et j'entrai dans un public-house, dont les fenêtres donnent sur la rue.

» Je m'assis à une table, les yeux fixés sur la porte du bureau qui me faisait face.

» Le temps passait, les facteurs arrivaient l'un après l'autre, avec leurs cloches et leurs sacs.

» Encore quelques minutes, c'en était fait !...

» — Elle n'aura pas pu, pensai-je en préparant tristement celle de vos lettres, Otto, qui prévoyait un échec. Fou que je suis d'avoir espéré !...

» Fou que j'étais de craindre ! n'était-elle pas belle et amoureuse ! Je vis une forme svelte glisser sur le trottoir; je m'élançai ; un papier passa de sa main dans la mienne.

» — Ne me parlez pas ! murmura-t-elle : on m'épie... A demain !

» Elle disparut dans l'ombre naissante, et je crus voir, sur le trottoir opposé, la taille haute et arrogante du Madgyar Yanos... »



CHAPITRE VI.

PETITE.

Otto venait de faire sonner sa montre; il était deux heures après minuit.

La chaise de poste allait toujours comme le vent.

La nuit était opaque et profonde.

— Que ne donnerais-je pas pour savoir au juste où nous sommes! murmura-t-il; mon Dieu! si nous allions arriver trop tard!

— Si nous n'avons pas de mauvais relais à la frontière, répliqua Goëtz, et si nous trouvons des chevaux tout prêts à Obernburg, je garantis que nous arriverons à temps.

— Dieu vous entende, mon frère! dit Otto.

Puis, il ajouta de ce ton d'un homme qui veut tromper son inquiétude:

— Voyons, Albert, achevez votre récit.

— Il est achevé, répondit Albert. Vous savez maintenant pourquoi le Madgyar vous a parlé de son honneur outragé... Pauvre Éva! peut-être a-t-elle payé bien cher son dévouement!...

Il poussa un gros soupir.

— Pauvre Éva, dit-il encore, je lui avais dit: A demain! Mais nos jours sont comptés; il fallait partir... et je ne la reverrai jamais!

Il se tut.

— Bah! s'écria Goëtz; un verre de vin, mon frère!... qui sait ce que

l'avenir nous réserve?... Dans huit jours, nous serons sous les verroux, c'est vrai... mais on revient de partout, excepté de l'autre monde!

Albert repoussa le verre de vin; Goëtz le but à sa place.

— Et vous, Otto, dit-il, quand les autres travaillent, vous n'avez pas coutume de rester oisif... qu'avez-vous fait?

— Pendant que vous jouiez mon rôle à Londres et en Hollande, répondit Otto, je jouais un peu le vôtre à Paris... je fréquentais la maison de jeu de la rue des Prouvaires, Goëtz... et je donnais des rendez-vous à une de vos maîtresses, Albert.

— Est-ce bien vrai?... dirent ensemble les deux frères.

— Parfaitement vrai... De plus, je faisais escompter une traite de cent trente mille francs par un marchand de haillons du Temple... en outre, je surveillais notre Gunther de mon mieux, et plût à Dieu que je n'eusse jamais abandonné ce soin à personne!

» Vous savez déjà ma conduite vis-à-vis des trois associés de la maison de Geldberg.

» Je vous parlerai seulement de cette maîtresse de notre frère Albert, à qui j'ai donné des rendez-vous, et qui m'a fourni en revanche cent mille écus pour parer à la crise de la maison...

— Peste! fit l'homme à bonnes fortunes, je ne me connaissais pas de maîtresses si bien en fonds!

— C'est cette Sara, dont nous prononcions le nom tout à l'heure, dit Otto.

— Sara de Ligny?...

— Sara ce que vous voudrez... Elle a comme cela bien des noms, et je pourrai vous dire tout à l'heure celui de son mari avec celui de son père.

» Il faut m'écouter, Albert, car vous allez vous retrouver face à face avec cette femme.

— Au château?

— Au château... mais, en vérité, plus j'y pense, plus je me trouve avoir fait le Lovelace à vos dépens, mes frères... j'ai vu aussi une de vos maîtresses, Goëtz.

— A moi? dit le joueur, je n'en ai pourtant guère.

— La comtesse Esther.

— Ah !... une bonne fille, celle-là ! interrompit Goëtz, comme s'il eût parlé de la plus sans-gêne de toutes les lorettes; sera-t-elle aussi à Bluthaupt?

— Sans contredit... mais Bluthaupt aura un jeu d'enfer et des festins de Balthazar... Ce ne sont pas les femmes que je crains pour vous, mon frère Goëtz.

« Mon histoire regarde surtout Albert.

» Cette Sara fut autrefois la maîtresse du docteur portugais Mira, l'un des assassins de notre père et de notre sœur.

» Elle avait à peine dix-sept ans alors. Le docteur, commensal de sa famille, abusa d'elle sans doute. Le fruit de cette séduction fut une pauvre enfant, qui a maintenant une quinzaine d'années... »

— Peste ! fit Albert; dix-sept et quinze... ceci la met dans les respectables.

— Elle est belle et vous êtes faible, dit Otto, dont la voix eut une légère nuance de sévérité; prenez garde !...

» Depuis lors, elle s'est mariée; depuis lors, elle a noué intrigue sur intrigue; mais elle a su conserver toujours une influence extraordinaire sur son premier amant.

» Celui-ci est, vous le savez, l'un des chefs de la maison de Geldberg, qui représente pour nous le patrimoine de notre Franz.

» De tout temps, le docteur eut le droit de puiser à pleines mains dans cette caisse qui fut opulente, mais qu'une perversité folle a vidée. Sara était exigeante; elle était insatiable ! le Portugais donnait, donnait : Sara demandait toujours !

» Si bien que des sommes énormes y passèrent, et c'est par millions qu'il faut compter les prodigalités du docteur.

» Abel m'avait chargé d'aller à Amsterdam; Reinhold m'avait confié ses intérêts à Londres ; le docteur me donna mission d'effrayer Sara et de lui faire rendre gorge.

» Cette femme est forte ; elle est habile ; mais il y a autour d'elle trop de crimes... »

— Des crimes ?... dit Albert.

— Des crimes infâmes ! et pour lesquels le vice lui-même n'a pas de pitié !...

« Cette femme a deux sœurs, la comtesse Esther, qu'elle a perdue, et une pauvre enfant, à l'âme angélique et bonne, qu'elle a tâché en vain de perdre.

» Cette femme a un mari qui l'aime, et qu'elle tue !

» Elle a une fille, elle, la millionnaire ! une fille qui meurt de faim sous ses yeux !...

» Son dernier amant était un enfant brave et beau, un de ces cœurs choisis, où tout est confiance, audace, amour... Le matin du lundi-gras, cet enfant devait périr sous l'épée d'un spadassin ; elle le savait : et vous l'avez vue, vous, Goëtz, tranquille et séduisante, dans le cabinet du Café Anglais... »

— C'était Franz ?... murmura Albert avec une sorte d'épouvante.

— C'était Franz !... Au lieu de l'épée aveugle d'un enfant, le fer du spadassin rencontra une arme exercée ; il tomba. Le lendemain, cette femme trouva un autre de ses amants, un homme robuste et vaillant, qui a dépensé sa bravoure en folies et qui passe pour dégaîner trop volontiers... Albert, le bâtard de Bluthaupt.

— Moi ?... dit Albert étonné.

— Moi, répondit Otto, qu'elle prenait pour vous !

« Et si vous saviez que de séductions entassées, que d'enivrements calculés, que d'amour prodigué, que de flatteries, que de caresses !...

» Elle voulait mettre dans votre main loyale, Albert, le fer brisé du spadassin ; elle voulait que vous poursuivissiez la bataille commencée, et que votre bras, plus sûr, achevât ce que Verdier n'avait pas pu faire... »

La nuit cachait la pâleur mortelle d'Albert ; sa gaieté vive et fanfaronne était bien loin de lui.

Il avait aimé cette femme. Tout à l'heure encore, le souvenir de cette femme avait réveillé en lui de doux souvenirs.

— Et qu'avez-vous fait ? murmura-t-il.

— J'ai promis, répliqua Otto froidement, et Sara vous attend au château de Bluthaupt, Albert.

« Ceci se passait dans votre maison de jeu, Goëtz... Avez-vous remarqué certaine loge grillée ?... »

— Pardieu !... le Confessionnal de la princesse !... Navarin n'avait

jamais voulu me dire... Ah ! c'est cette femme damnée qui est la princesse !...

— Elle-même !... Nous étions seuls tous deux.

« Franz entra. Sur ses lèvres errait ce confiant sourire que nous connaissions à notre Margarethe heureuse. Oh ! je vous le jure, à voir le regard de cette femme percer les rideaux de la loge comme un dard, et se fixer, venimeux, sur l'enfant, j'ai eu peur pour la première fois de ma vie...

» Je me disais : elle est belle, sa prunelle fascine, ses caresses aveuglent ; si le malheur voulait que Gunther échappât à notre surveillance... »

Il n'acheva pas.

Dans le silence qui suivit, on entendit la respiration oppressée des trois frères.

— Que Dieu ait pitié de nous ! dit Albert, si nous avons commis une faute, le châtiment serait trop cruel !...

La montre d'Otto, interrogée, sonna trois heures et demie.

— Comme le temps vole ! dit-il, et comme nous allons lentement !

Les chevaux précipitaient leur course ardente ; mais il semblait à son impatience terrible que la chaise restait stationnaire.

— ..... J'entrai chez elle, reprit Otto, le jeudi, 8 février, à midi. Je ne me dissimulais pas le danger qu'il y avait à lui déclarer la guerre ; mais la maison chancelait et il faut que notre Gunther ait la noble fortune de ses aïeux.

« Elle vint à moi souriante et sûre de son empire.

» — Deux grands jours sans me voir !... savez-vous que c'est bien long, Monsieur, me dit-elle ; je crois que vous me délaissez !...

» — Madame, répondis-je, ce n'est point ici une entrevue d'amour... je viens au nom du docteur José Mira, ou plutôt au nom de la maison de Geldberg.

» Elle me regarda d'un air étonné.

» — Je vais de surprise en surprise, murmura-t-elle après un instant de silence et en donnant à sa voix des inflexions dédaigneuses ; Albert, que j'ai connu si fier !... si gentilhomme !... Albert, réduit au rôle d'a-

gent d'une maison de commerce ! J'attendais, en effet, quelqu'un, et l'on m'avait menacée de me parler d'affaires... mais j'étais, certes, à cent lieues de penser que ce serait vous !

» Elle me montra du doigt un siége et s'assit elle-même ; son sourire était devenu railleur ; on voyait aisément combien peu elle craignait les suites de cette entrevue.

» — Ne trouvez-vous pas, reprit-elle, que me voilà dans la situation de cette grande dame de vaudeville qui s'éprend d'un beau jeune homme, et qui dans ce beau jeune homme reconnaît plus tard son tapissier ?... La dame dut faire une grimace à peu près semblable à la mienne et parler de meubles... parlons d'affaires.

» Elle se renversa sur son fauteuil. Je demeurais immobile et j'attendais.

» — Je crois deviner, poursuivit-elle, le but de votre ambassade... José Mira devait m'envoyer ce matin un millier de louis qu'il me doit...

» — Qu'il vous doit?

» — Qu'il me doit, répéta-t-elle d'un accent assuré ; il n'aura pas osé venir lui-même me demander du temps et vous vous présentez à sa place... je dois penser que vous avez obtenu une place de commis dans la maison de Geldberg.

» — Je me suis donné celle de caissier, Madame, répondis-je.

» Son sourire moqueur se troubla légèrement :

» — La maison de Geldberg, repris-je, me doit, ou plutôt doit à l'héritier de Zachœus Nesmer, mon pupille, des sommes assez considérables... A l'aide de moyens dont le détail vous intéresserait peu, je me suis convaincu que la maison était à deux doigts d'une banqueroute. J'ai fait alors la part des chances bonnes et mauvaises, et voyant qu'il restait d'excellentes ressources, je me suis déterminé à soutenir la maison.

» — Que de bonté, Monsieur !...

» — Le fait est que j'aurais pu l'écraser sans peine... mais ce qui m'a déterminé, surtout après mûres réflexions, c'est l'état où se trouve la caisse vis-à-vis de vous, Madame.

» Jusqu'à ce moment, Sara n'avait pas conçu l'ombre d'une inquiétude. Comment penser que le docteur, son complice, son esclave, avait osé parler?

» Mais, à ces derniers mots, son regard prit une nuance de frayeur ?

» — Je ne vous comprends pas, Monsieur, dit-elle.

» — Madame, je vais tâcher de me faire comprendre... Le docteur évalue à environ deux millions cinq cent mille francs les sommes enlevées dans la caisse de Geldberg, Reinhold et compagnie.

» — C'est du délire!

» — Il n'a point de reçus, à la vérité; mais il compte, pour remplacer les quittances qui lui manquent, sur votre bonne foi d'abord...

» Sara haussa les épaules.

» — Ensuite sur certains petits secrets, dont il se prétend le maître.

» Sara fit un effort pour cacher son agitation croissante.

» — C'est donc la guerre que José Mira me déclare? dit-elle.

» — Oui, Madame.

» — Et vous vous joignez à lui, vous! Albert!

» — Madame, jusqu'à un certain point... Pour tout ce qui regarde la maison, il est évident que nos intérêts sont communs; mais, pour tout le reste, et surtout pour ce qui tient à ce jeune homme dont vous m'avez parlé avant-hier, je puis rester votre allié... ceci d'autant mieux que l'existence de ce jeune homme menace la prospérité de Geldberg, et par conséquent mes propres intérêts...

» — Intérêts!... intérêts!... oh! baron, vous que j'ai connu si prodigue!

» — On prend de la prudence, Madame...

» — Mais ce docteur vous a donc tout révélé?

» — Il m'a appris quelques petites circonstances... Mais je dois vous dire que j'en savais déjà bien long, à cause de mon intimité avec Zachœus Nesmer.

» — Saviez-vous donc tout cela, lorsque vous m'avez rencontrée pour la première fois?...

» — Je savais tout, Madame, excepté votre vrai nom que vous m'aviez caché.

» Elle réfléchit durant quelques secondes. Peut-être ne mesurait-elle pas bien encore toute l'étendue de mes avantages; peut-être songeait-elle à ce compromis que je lui laissais entrevoir et se demandait-elle si elle se

servirait de moi contre Franz, tout en me combattant pour tout le reste.

» C'était là, en définitive, sa situation vis-à-vis des associés de Geldberg.

» — En somme, dit-elle après un silence, quel est le message du docteur?

» — La maison, répondis-je, a besoin de trois cent mille francs pour ce soir.

» Son fauteuil recula, tant elle frappa du pied le tapis violemment.

» — Et que me fait cela? s'écria-t-elle; à supposer que j'aie reçu de l'argent, pense-t-on que je l'aie gardé dans mon secrétaire?...

» — On pense, Madame, que vous avez fait beaucoup mieux... on va plus loin même : on est certain que, grâce à une femme, appelée Batailleur, qui est votre prête-nom, vous possédez plus de quatre millions en valeurs diverses...

» Ses sourcils se froncèrent, et un courroux sanglant brûla dans son œil.

» — Ah!... murmura-t-elle, je vois qu'il vous a raconté tous ses rêves!... vous savez tout ce qu'il se figure!... Il ne vous a rien caché des chimères qui emplissent son cerveau malade. Monsieur, cet homme est fou!... je n'ai rien, et la maison de mon mari est sur le point de tomber...

» — Cela ne m'étonne pas, Madame... de deux millions cinq cent mille francs que vous avez pris dans la caisse de Geldberg, jusqu'à vos quatre millions, il y a quinze cent mille francs de différence... peut-être avez-vous davantage... En tous cas, c'est bien assez pour expliquer la faillite de votre mari.

» — Monsieur!...

» — Madame, si mes souvenirs ne me trompent point, je vous ai promis avant-hier que le jour approchait où je vous dirais tout ce que je sais sur votre compte... le jour est venu et me voici prêt à tenir ma promesse.

» Ses yeux se baissèrent sous mon regard.

» — Eh bien! murmura-t-elle, parlez!

» — Je passerai sous silence, repris-je, ce que je sais de votre vie galante... vos amants, votre maison de jeu même, tout cela me paraît vé-

niel auprès du reste... je laisserai de côté même la comtesse Esther, pauvre femme, qui eût été bonne sans vous et dont vous poursuivez l'éducation avec tant de patience!... Je commence à votre jeune sœur Lia...

» — Une hypocrite!... qui me déteste et qui m'aura calomniée... mais s'il vous plaît, Monsieur, d'où savez-vous ce qui la concerne?

» — D'où sais-je le reste?... C'était un enfant...

» — Un ange, n'est-ce pas? interrompit-elle d'un accent de raillerie.

» — Un ange, Madame!... Et devant son innocence toute votre astuce s'est brisée!

» Elle se força de rire.

» — Les lettres n'étaient pourtant pas de votre écriture, Monsieur le baron, murmura-t-elle; ainsi je ne puis dire que votre enthousiasme soit intéressé... mais, au demeurant, qui peut savoir? Les anges ont parfois plus d'un fervent... parmi ces fervents, les uns écrivent, les autres agissent...

» Le rouge de l'indignation me monta au visage... »

Ici, Otto s'arrêta brusquement, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit.

Albert et Goëtz ignoraient encore le nom de la famille de Sara, et ne connaissaient point sa jeune sœur. Ils ne comprenaient trop rien à cette partie de l'histoire, sur laquelle Otto ne jugea point à propos de leur fournir une explication.

Ils avaient remarqué seulement, sans y attacher d'importance, que la voix de leur frère venait de prendre un singulier accent de chaleur.

Il poursuivit, mais son ton redevint tout à coup froid et calme.

— Sara m'interrompit en redoublant d'ironie.

« — Passons, Monsieur le baron, dit-elle, et laissons-là cet ange dont je n'ai pu ternir la candeur... Après?

» — Passons, en effet, Madame, répondis-je, car ici la loi des hommes ne peut rien... Arrivons à votre mari, que vous avez ruiné d'une main si patiente, et que vous assassinez avec tant d'ingénieuse barbarie!...

» — Calomnies et démence, Monsieur!... passez!

» Elle ne riait plus, pourtant, et sa lèvre tremblait.

» — Je passe, Madame, et j'arrive à votre fille...

» — Elle se leva d'un bond; ses yeux flamboyèrent; sa main se posa sur ma bouche, forte et lourde comme la main d'un homme.

» — Silence! dit-elle les dents serrées et la pâleur sur la joue; elle souffre!... Oh! mais je l'aime!...

» Elle cacha sa tête entre ses deux mains.

» — Sortez! reprit-elle; vous êtes fort, je le vois; vous résister en ce moment serait folie!... plus tard... mais l'avenir décidera!

» — Vous n'avez pas répondu à mon message, dis-je en me dirigeant vers la porte.

» Dans une heure, vous aurez vos trois cent mille francs.

» Je sortis.

» Une heure après, cette femme dont je vous ai parlé sous le nom de Batailleur vint m'apporter les cent mille écus.

» Depuis lors, j'ai revu Sara, hautaine et rassurée en face du docteur portugais, qui tremblait devant elle; je l'ai revue au milieu de sa famille, madame Sara de Laurens, fille aînée de Mosès Geld. »

La surprise arracha un mouvement aux deux frères.

— Avoir aimé une pareille femme! dit Albert en baissant la tête, c'est une punition de Dieu!

— Et la comtesse Esther est sa sœur? demanda Goëtz; une bonne fille, pourtant!... et belle femme!

— Et maintenant, reprit Otto, elle est au château de Bluthaupt, en face de notre Gunther, qui ne se doute de rien et qui l'aime encore peut-être... tandis que Reinhold, le Madgyar et les autres associés tendent leurs piéges sur les pas de l'enfant, elle travaille de son côté... soyez sûrs qu'elle travaille sans relâche!... Priez Dieu, mes frères, car le fils de notre sœur est en grand danger de mort!...

Le silence régna dans l'intérieur de la voiture.

Il faisait nuit encore lorsque la chaise de poste, qui avait traversé Metz au grand galop, quitta la route royale pour prendre un chemin de traverse menant à la frontière.

Entre Saint-Avold et Forbach, les trois frères descendirent de voiture et se prirent à marcher à pied, à travers champs, sous la conduite d'un homme du pays.

La chaise, vide, avait continué sa route.

La nuit, brumeuse et noire, ne permettait pas de voir à dix pas devant soi; ils passèrent la ligne des frontières sans éveiller même un qui-vive.

A une demi-lieue de France, non loin des rives de la Sarre, la chaise de poste les attendait; ils payèrent leur guide.

— Oh! oh! s'écria celui-ci en pesant deux pièces d'or dans le creux de sa main, il doit y avoir quelque chose de fameux sous vos manteaux, mes maîtres!

— Trois bonnes paires de bras, mon camarade, répondit Albert, avec trois bonnes épées.

— Et de l'appétit, ajouta Goëtz.

— Tout ça ne regarde pas le zollwerein, pensa le guide, qui reprit en chantant la route de France.

Quand la voiture eut traversé la Sarre, il était à peu près sept heures du matin.

Les premiers rayons du jour éclairaient au loin la campagne; mais dans l'intérieur de la chaise, les stores baissés prolongeaient la nuit.

Peu à peu, cependant, le jour vainqueur glissa un premier rayon à travers les rideaux opaques; une lueur pâle se fit.

On aurait pu distinguer confusément trois hommes qui sommeillaient, ensevelis dans leurs manteaux.

Il fallait bien garder quelque force pour la lutte prochaine.

. . . .

Les heures du jour s'écoulèrent.

Le crépuscule du soir se faisait sombre déjà.

Sur la route d'Obernburg au château de Bluthaupt, trois cavaliers couraient à bride abattue.



CHAPITRE VII.

L'ÉCHELLE HUMAINE.

D'Obernburg au château de Bluthaupt, la route d'ordinaire déserte et silencieuse, présentait ce soir-là un aspect de vie.

On y voyait bon nombre de voitures, depuis la calèche parisienne jusqu'au véhicule antique et sans nom du pauvre hobereau allemand. Quelques dignes bourgeois d'Obernburg, solennellement montés sur des chevaux de labour, tenaient en croupe leurs compagnes.

Ces couples gras et lourds, se dandinant à l'amble, ne donnaient aucune idée de la ballade de Burger.

Çà et là des groupes de paysans se hâtaient.

Et tout le monde suivait la même direction : voitures, chevaux et piétons, se rendaient au vieux schloss de Bluthaupt.

Depuis quinze jours environ, le pays était en fièvre. La modeste cité d'Obernburg, où naguère encore le passage d'un voyageur faisait presque événement, regorgeait maintenant d'étrangers et ne pouvait suffire à ses hôtes. Il en était de même de tous les bourgs ou petites villes avoisinant le manoir des anciens comtes.

Comme nous l'avons dit, la grande fête de Geldberg avait deux sortes d'invités : ceux de première classe étaient logés au château ; les autres cherchaient asile où ils pouvaient, et c'était vraiment pour le pays une

excellente aubaine, une si bonne aubaine que les bourgeois d'Esselbach s'ingéniaient depuis huit jours à inventer une source d'eau minérale ou ferrugineuse qui pût ramener chaque année les bourses aimables de ces visiteurs.

Ceci n'était point une idée impraticable. Quiconque possède un puits bourbeux peut affirmer que ce puits, souverain pour les rhumatismes, guérit radicalement les maux d'estomac.

Une table de roulette, un salon de conversation et des annonces dans les journaux de France, voilà ce dont on ne peut se passer.

Tant il est vrai que la fameuse recette de la cuisinière bourgeoise : « pour faire un civet, prenez un lièvre, » n'est pas si naïve qu'on veut bien le dire.

Toutes ces bonnes gens, cheminant sur la route de Bluthaupt, causaient. Dans les voitures, sur les chevaux et parmi les piétons, le sujet d'entretien était le même.

On n'entendait qu'un nom : Geldberg ! on ne causait que d'une chose : le grand feu d'artifice qui devait être tiré, ce soir même, sous les murailles du château.

Ce ne pouvait être rien d'ordinaire. Jusqu'ici la maison s'était exécutée royalement, et l'on avait lieu d'espérer un magnifique spectacle.

Nos trois cavaliers, partis d'Obernburg à la brune, galopaient intrépidement. La route était large aux environs de la ville ; ils passaient sans crier gare, le galop rapide de leurs chevaux s'étouffait sur l'herbe du chemin.

Au bruit prochain de leur course, on se retournait, quelque chose glissait comme un trait dans les ténèbres ; puis, rien.

La nuit était sans lune, comme celle de la veille ; ceux qui avaient de très-bons yeux distinguaient bien trois cavaliers lancés à pleine course, mais nul ne pouvait voir la couleur de leurs manteaux, dont les plis sombres flottaient au vent.

A une lieue de la ville, les trois cavaliers s'étaient arrêtés brusquement devant un groupe de villageois à pied, et l'un deux avait demandé :

— A quelle heure se tire le feu d'artifice ?

— En voilà un qui parle comme il faut l'allemand, au moins, se dit-on alentour.

— Le feu d'artifice, gracieux Monsieur, répondit un paysan, — doit être bien près de brûler... On dit que ça se verra de loin, et nous allons toujours; mais nous n'espérons guère être arrivés à temps au bas de la montagne; vous par exemple avec vos bons chevaux...

Les trois chevaux bondissaient, blessés à la fois par l'éperon, et un merci ! arrivait de loin à l'oreille du villageois, avant qu'il eût fini sa phrase.

Nous n'avons pas besoin de dire que les cavaliers étaient nos trois voyageurs de la chaise de poste aux stores baissés.

De Paris à la frontière, ils avaient trouvé des relais tout préparés ; mais une fois en Allemagne, la vitesse de leur course avait dû se ralentir. Ils craignaient la police, sans doute ; car plus d'une fois ils avaient quitté la grande route pour prendre des chemins de traverse.

Ils étaient en retard d'une heure sur leur propre calcul ; une heure, ce pouvait être la perte de leur espoir le plus cher, la victoire de l'usurpation criminelle et lâche sur le droit, la mort d'un homme !

Ils allaient, penchés en avant comme des jockeys dans l'arène ; leur éperons humides mordaient le flanc de leurs chevaux.

Ils allaient, debout sur les étriers, l'œil fixé au loin vers l'Occident, où devait paraître la première lueur du feu d'artifice.

Comme ils arrivaient au bas de la montagne, à l'endroit où nous avons vu jadis Jacques Regnault, le Madgyar Yanos et le prêteur Mosès quitter la route pour prendre la traverse de Bluthaupt, un trait de feu jaillit vers le couchant et jeta sur le ciel noir une gerbe d'étoiles.

Le cœur des trois frères cessa de battre.

Mais avant que la faible détonation de la fusée eût renvoyé jusqu'à eux son écho lointain, Otto avait enfoncé l'éperon dans le ventre fumant de son cheval.

— En avant ! s'écria-t-il d'une voix changée par l'angoisse ; en avant ! pour le sauver ou pour le venger !

Les chevaux, haletants, précipitèrent leur course furieuse ; ils traversèrent, ventre à terre, la vaste lande, et laissèrent à droite la grande

avenue de mélèzes, au centre de laquelle s'ouvrait le précipice de la Hœlle.

Ils dépassèrent en un clin d'œil le champ où se couchaient les ruines blanches de l'ancien village de Bluthaupt: aucune lueur ne se montrait plus dans la direction du château; cette fusée isolée n'était qu'un signal sans doute.

Quelques minutes encore, et ils mettaient pied à terre, tandis que leurs montures se couchaient pantelantes sur le gazon.

Ils étaient derrière le château, sur cette plate-forme dépourvue d'arbres, située à l'opposite de la porte principale.

Devant eux, Bluthaupt dressait sa masse sombre, dont les mille échancrures apparaissaient à peine dans la nuit.

Aux fenêtres, on voyait çà et là briller quelques lumières, par dessus les fortifications qui s'abaissaient à cette place.

La pelouse semblait déserte. Au delà du fossé large et profond, les trois frères voyaient comme une lueur faible qui se mouvait avec lenteur et en divers sens.

Quoiqu'on ne pût rien distinguer par cette nuit profonde, il était facile de calculer que cette lumière devait se trouver en dessous des murailles et sur les rocs taillés à pic qui formaient la base des fortifications.

Les trois frères n'avaient point ce qu'il fallait de loisir pour disserter sur cette lueur et deviner par quel moyen elle se trouvait ainsi suspendue au-dessus du précipice.

Trois coups venaient de sonner à la cloche enrouée du beffroi! c'était huit heures moins le quart.

Maintenant que le bruit de leur propre marche n'emplissait plus leurs oreilles, nos trois voyageurs entendaient un bruit confus sortir des taillis voisins: c'étaient des murmures vagues qui allaient s'étouffant parfois et parfois s'enflant tout à coup.

De temps en temps, un éclat de rire s'élevait; de temps en temps, un petit cri de femme.

Si les trois frères avaient eu l'esprit assez libre pour explorer la route parcourue, la source de ces bruits leur eût été d'avance expliquée.

Ils étaient comme au milieu d'une salle de spectacle immense; le théâ-

tre invisible se dressait devant eux, et, sans le savoir, ils venaient de traverser la foule disséminée des spectateurs.

Depuis l'ancien village de Bluthaupt jusqu'à la pelouse, il y avait du monde; il y en avait dans les grands bois de pins, sous les arbres alignés de l'avenue et dans les taillis qui avoisinaient le château.

Beaucoup, parmi ces spectateurs impatients, avaient été témoins du passage rapide des trois frères; mais quand on attend, l'esprit rapporte tout à l'objet attendu. — Chacun pensa que ces mystérieux courriers apportaient de la ville à franc étrier quelque pièce oubliée du feu d'artifice.

Cela fit diversion et l'on en avait grand besoin, car la soirée était glaciale et plus d'une charmante dame grelottait au bras de son cavalier.

Les trois frères, cependant, n'avaient pas tué leurs chevaux pour rester oisifs au bord d'un fossé.

Ils supposaient que Franz était à l'intérieur du château; ce qu'ils voulaient, c'était arriver jusqu'à Franz.

La douve, du côté de la plate-forme, cachait sa berge escarpée sous une épaisse chevelure de broussailles. Des ronces centenaires et mille plantes sauvages, nourries par l'humidité, jetaient en tous sens leurs pousses vigoureuses et suspendaient comme une rude toison au-dessus de l'eau endormie.

Les trois frères s'étaient agenouillés à quelques pas l'un de l'autre, le long de cette impénétrable bordure. Leurs mains tâtaient le sol et sondaient les broussailles.

— Il y a vingt ans que nous avons fait ce chemin pour la dernière fois, dit Goëtz; le temps a bien pu boucher notre sentier.

— C'est à peine si la main passe à travers ce taillis! répondit Albert. Trouvez-vous quelque chose, Otto?

— Je cherche... Si l'on avait au moins quelque petit rayon de lune!...

Ils poursuivirent silencieusement leur besogne durant une minute.

Puis Otto se redressa.

— Prenons notre élan et sautons, dit-il, morts ou vivants nous arriverons bien au fond du fossé.

Albert se releva à son tour, et fit quelques pas en arrière, comme s'il eût voulu tenter le saut le premier.

— Attendez! dit Goëtz, voici un trou assez large pour laisser passer une belette.

Albert et Otto se rapprochèrent de lui.

— C'est le sentier, dirent-ils en même temps; les ronces ont grandi... mais en jetant nos manteaux d'avance, par-dessus le bord, nous passerons.

Otto s'avança vers le trou, Goëtz le retint et passa devant lui.

— Vous êtes la tête, vous, frère Otto, dit-il; laissez faire un peu les bras!

Il s'accrocha des deux mains au gazon de la pelouse, et se plongea dans le trou à reculons. On entendit le grincement de ses habits, déchirés par les broussailles; ses mains lâchèrent prise, il disparut.

La bordure de broussailles présentait maintenant un trou qui avait à peu près le diamètre du corps d'un homme.

Otto et Albert avancèrent à la fois la tête à l'orifice du trou.

Ils entendirent la voix de Goëtz qui grommelait en bas du fossé.

— Du diable s'il me reste le quart de ma peau!... allez, venez, vous autres!... je suis le plus gros et vous glisserez là-dedans tout à votre aise.

Albert, imitant l'exemple donné, entra dans le fossé à reculons et disparut à son tour.

Puis enfin Otto.

Goëtz lavait ses mains sanglantes dans l'eau froide de la douve.

— Vous n'êtes pas blessé? demanda Otto.

— Chut! fit Goëtz en montrant du doigt la lumière qui était maintenant juste au-dessus de leurs têtes, et qui semblait se balancer dans le vide; on cause là-haut... Et l'on travaille.

Les yeux d'Albert et d'Otto se relevèrent; durant quatre ou cinq secondes, leurs regards essayèrent de percer l'obscurité.

A force de tâcher, ils aperçurent enfin, autour de la lumière, trois ombres qui s'agitaient, suspendues sous les murailles par une attache mystérieuse.

D'en bas, il était impossible de reconnaître à quel genre de besogne se livraient ces mystérieux ouvriers, on entendait parfois comme le grincement d'une vis ou d'un essieu, et parfois des mots sans suite tombaient

jusque dans les profondeurs de la douve. C'étaient des mots français mêlés avec un jargon inconnu.

— Un coup de main, Blaireau ! disait une voix gaillarde et de bonne humeur. Accroche-toi à cette pierre qui avance, et tire un peu à droite.

La réponse de Blaireau se perdit au passage, mais on entendit crier l'invisible essieu.

Les trois frères écoutaient et retenaient leur souffle.

— Oh ! hé, papa Johann ! reprenait la première voix, appuyez sur la corde, sans vous commander, ou ça portera trop bas.

— Dieu de Dieu, grommela une autre voix plus enrouée, c'est *tannant* le métier de canonnier à vol d'oiseau !...

Otto était entre Albert et Goëtz, qui sentirent en ce moment leurs bras serrés d'une convulsive étreinte.

— Entendez-vous ? murmura Otto.

— Oui, répondit Goëtz ; mais je ne comprends pas...

— Ni moi, dit Albert.

— Il ne s'agit plus de suivre notre route accoutumée, reprit Otto, nous n'avons plus que quelques minutes, et qui sait si nous arriverions à temps !... Le danger est là !

Sa main, étendue, montrait les trois hommes dont les silhouettes confuses apparaissaient autour de la lanterne.

— Nous ne sommes pas des oiseaux, murmura Goëtz.

— J'ai monté à l'assaut bien souvent, ajouta l'homme à bonnes fortunes, mais j'avais une échelle de soie... quelque chose pour appuyer mes pieds !...

— Nous avons nos poignards, dit Otto qui roula son manteau sur sa tête et se jeta le premier dans l'eau glaciale de la douve.

En quelques brasses il fut sur l'autre bord ; ses frères le suivaient.

Saisi de froid et grelottant, sous les lambeaux trempés de leurs vêtements, ils commencèrent à gravir la rampe opposée.

Ils gardaient maintenant le silence, car ils approchaient des mystérieux ouvriers.

La route était abrupte et le terrain glissant ; ils avançaient avec peine, étouffant le bruit de leurs efforts.

— Ça doit y être, Bonnet-Vert! dit au-dessus de leurs têtes la voix enrouée de Pitois.

— Du temps que j'étais artilleur pour de bon, répliqua Mâlou, je passais pour un fameux pointeur... et si nous n'avions pas déserté, je serais peut-être bien capitaine à l'heure qu'il est... Quant à cette vieille affaire-là, j'en réponds... c'est visé comme au polygone! et le petit va être taillé en trois mille morceaux...

Les bâtards de Bluthaupt n'étaient pas maintenant à plus d'une trentaine de pieds des travailleurs dont ils pouvaient distinguer tous les mouvements.

Ils s'arrêtèrent le cœur serré, la respiration coupée.

Immédiatement au-dessous de la lanterne qui était suspendue à une corde, ils apercevaient une sorte de mortier fixé solidement à une saillie de roc.

Les trois ouvriers étaient attachés par le milieu du corps et se soutenaient chacun à l'aide d'un câble amarré au sommet des murailles. Ils étaient là en un lieu où nul pied humain n'aurait pu descendre sans secours.

La lanterne jetait ses lueurs faibles dans un rayon de deux toises et montrait le roc grisâtre coupé à pic. Au delà, tout était nuit profonde.

— Comprenez-vous à présent? dit Otto d'une voix contenue.

Goëtz et Albert mesuraient de l'œil la distance qui les séparait encore des travailleurs; ils étaient comme atterrés; ils ne répondirent point.

— La lettre de Gottlieb!... reprit Otto; Franz est chargé de tenir la mèche, et il est à son poste déjà, peut-être! En tous cas, on connaît l'endroit précis où il s'arrêtera pour mettre le feu... et c'est sur cet endroit que la pièce est braquée.

— Voyons vivement, papa Johann! reprit en ce moment Mâlou, qui sembla vouloir compléter l'explication; donnez-moi le boudin que je l'attache comme il faut... le petit Monsieur va se tremper lui-même sa dernière soupe... ça sera drôle!

Otto et ses frères recommençaient à gravir; pendant une quinzaine de pieds encore, ils purent avancer en s'aidant de leurs poignards plantés dans les fentes du roc.

Mais arrivés à un certain endroit, où se ménageait une étroite plate-forme qui permettait de se tenir debout, impossible de faire un pas de plus!

C'était à cet endroit-là même que les trois frères avaient disparu comme par magie la nuit de la Toussaint, en l'année 1824, alors qu'ils arrivaient de Heidelberg trop tard, hélas! au secours de leur sœur Margarethe...

Otto se dressa sur la pointe des pieds et tâta le roc qui surplombait au-dessus de sa tête.

— Il faut monter! dit-il.

Albert et Goëtz laissaient pendre leurs bras le long de leurs flancs.

Il y avait vingt ans qu'ils n'avaient vu ce lieu et le souvenir le leur avait montré moins impraticable; maintenant ils n'espéraient plus franchir ce gigantesque obstacle qui leur barrait la route.

Il eût fallu des ailes...

— Entrons, dit Albert, si Franz est sur la muraille, nous saurons bien le trouver!

— Notre route secrète est bien longue, répliqua Otto, dont la voix assourdie peignait une terrible angoisse, et qui sait si nous avons encore une minute!... Il faut monter!

On entendit, en ce moment, la voix gaillarde de Mâlou, qui criait :

— Oh! hé! vieux Fritz! tournez la manivelle! la farce est jouée.

Un bruit aigre et discord se fit en haut des murailles; cela ressemblait au cri d'un cabestan; les trois ouvriers à la lanterne se prirent à remonter lentement.

— Virez! virez! mieux que ça, papa Fritz, dit Blaireau d'un ton moitié plaisant, moitié craintif; ma montre dit deux minutes moins de huit heures, et je n'aimerais pas qu'on mît le feu avant que nous fussions là haut!

— Deux minutes! répéta Otto, dont le courage semblait grandir, en ce moment de péril suprême; si Dieu nous aide, c'est plus de temps qu'il ne faut!

Il entraîna Goëtz jusque sur le rebord de la plate-forme et le plaça juste sons la saillie du roc à laquelle Bonnet-Vert avait fixé le mortier.

— Pensez-vous, frère, dit-il, que vous puissiez nous porter tous les deux?

— J'essaierai, répliqua Goëtz.

— Montez, Albert! reprit Otto.

Albert obéit.

Goëtz se tenait ferme sur ses jambes; mais il était trop loin du roc, qui surplombait en cet endroit, pour pouvoir s'y appuyer.

Quand Albert fut monté sur ses épaules, Otto poursuivit :

— Vos mains peuvent-elles atteindre la rampe?

— J'y touche, répondit Albert, et ce mortier d'enfer est à peine à trois pieds au-dessus de ma tête!... Oh! si je pouvais! si je pouvais!...

Il trépignait, oubliant, dans son trouble, que ses pieds reposaient sur les épaules de Goëtz.

— Tenez-vous ferme, dit Otto en s'adressant à ce dernier; vous, Albert, appuyez-vous à la rampe et ne bougez pas!

Il fit le signe de croix et prononça le nom de sa sœur Margarethe, comme on invoque une sainte, assise aux marches du trône de Dieu.

Le silence régna sur la plate-forme.

Goëtz sentit un poids de plus sur ses épaules endolories; un instant ses jambes robustes fléchirent; un instant son cœur cessa de battre.

Il y avait maintenant trois hommes suspendus à plus de cent pieds au-dessus de l'abîme.

Et nulle lueur pour les guider; et pas un fil pour les soutenir!...

La nuit couvrait le travail prodigieux d'Otto qui montait lentement, la sueur froide aux tempes, le long du corps frissonnant de ses frères.

Goëtz en équilibre au bord du précipice, gémissait sous le fardeau trop lourd, les mains d'Albert, convulsives et crispées grattaient de l'ongle le roc glissant, Otto montait, calme en face de la mort menaçante, et toujours intrépide...



CHAPITRE VIII.

VIEILLES HISTOIRES.

— Hâtez-vous, mon frère Otto, dit Goëtz, écrasé sous l'angoisse terrible du moment, plus encore que par le double fardeau qui pesait sur lui; je n'ai plus de forces!...

Otto mettait un genou sur l'épaule d'Albert; il sentit chanceler sous lui l'échelle vivante qu'il venait de gravir.

Ses deux bras s'élevèrent et saisirent la saillie du rocher, où il s'accrocha de toute sa force.

L'instant d'après il se hissait à bout de bras et prenait pied sur le roc lui-même.

Goëtz, soulagé, reprit haleine.

Otto chercha dans les ténèbres le boudin dont avait parlé Mâlou; il ne le trouva pas; pressé par le temps, il appuya ses deux mains robustes sur la gueule du mortier qui tourna en grinçant sur son axe.

. . . .

De l'autre côté de la douve on avait aperçu aussi cette lueur faible qui semblait courir le long des flancs du rocher.

Les plus clairvoyants avaient même distingué des formes humaines, suspendues entre le ciel et l'abîme.

C'était tout; impossible de savoir au juste ce que faisaient là ces étranges fantômes.

Ce qu'on pouvait prévoir, c'est qu'ils arrangeaient quelque pièce importante du feu d'artifice.

Aussi tous les regards se fixaient-ils, désormais, précisément vers cet endroit; on ne voyait plus rien depuis que la lanterne avait été remontée sur le rempart; mais l'œil des spectateurs gardait cette place dans la nuit; on ne la quittait point; on craignait de la perdre; c'était de là, sans doute, que devaient jaillir les merveilles attendues.

Bien qu'on fût encore en hiver et que le vent de février n'eût point adouci, pour la circonstance, son souffle piquant, il y avait autour des fossés de Geldberg innombrable compagnie.

Les invités privilégiés qui venaient de quitter les salles chaudes du château grelottaient bien un peu sous les arbres de l'avenue, mais, en somme, on avait pris contre le froid de victorieuses précautions. Les hommes boutonnaient jusqu'au menton leurs paletots parisiens, les dames s'emmitouflaient dans de molles fourrures et garaient leurs pieds, grands ou petits, contre l'humidité du gazon, à l'aide de socques nouvellement inventés et qui devaient conserver le surnom d'allemands.

Les invités de seconde classe, en beaucoup plus grand nombre et qui arrivaient des villes voisines où ils avaient établi leurs quartiers, cherchaient volontiers à se mêler aux héros de la fête; ils s'approchaient le plus possible de l'enceinte réservée où l'on avait placé de confortables siéges; quelques-uns même, profitant de l'obscurité, forçaient la consigne et se prélassaient effrontément dans des fauteuils, destinés à de plus forts actionnaires.

Car il ne faut point l'oublier, au fond de tout cela il y avait à souscrire un capital de cent quatre-vingts millions.

Enfin, sur la lisière des taillis voisins, le long des haies et jusque sur la lande, s'éparpillait une autre foule qui n'était pas du tout invitée.

C'étaient de bons bourgeois d'Esselbach, d'Obernburg, etc., venus avec leurs familles, des paysans des environs et d'anciens tenanciers de Bluthaupt.

Ces trois catégories de spectateurs parlaient fort différemment de la maison de Geldberg.

Les invités de première classe portaient la maison dans leur cœur; on les hébergeait royalement, on leur promettait d'immenses bénéfices; ils n'avaient pas assez de louanges pour ces probes banquiers opulents qui faisaient un si noble usage de leur fortune.

Le faubourg Saint-Germain était sur ce sujet du même avis que la Chaussée-d'Antin, et le faubourg Saint-Honoré n'avait pas d'autre opinion.

Les noms historiques, il y en avait, ma foi, bon nombre, condescendaient gracieusement à tripler leurs capitaux. La pairie et la chambre élective, qui étaient là fort amplement représentées, s'unissaient en un touchant accord pour promettre des voix à la concession.

Il n'y avait, bien entendu, aucun esprit de parti dans cette réunion de famille; comme on a pu le remarquer en mille et une circonstances, nos *whigs* et nos *tories* sont susceptibles de s'entendre, dès qu'on parle de chemins de fer.

Il faut savoir adoucir ses opinions trop farouches, quand il s'agit de servir son pays; or, qui pourrait nier les avantages des voies ferrées?

Évidemment, la prime ne fait rien à la chose.

Pour prétendre le contraire, il faut être un misérable n'ayant ni feu ni lieu, un journaliste poussif, vivant de scandale, un négateur, un rapin, un mauvais Français, un bizet, un sauvage!...

Les invités surnuméraires n'étaient pas complétement du même avis : il y avait un peu de jalousie dans leur fait. A part les Anglais qui avaient acheté leurs cartes un prix fou, c'était, pour le plus grand nombre, des lions de qualité douteuse, des oisifs, des bourgeois entêtés d'élégance, en un mot, le second marc de la fashion.

Parmi ces gens-là, on n'avait pas honte de se plaindre! On avouait que les fêtes de Geldberg étaient magnifiques; mais on parlait d'appâts, de piéges, des cancans!...

Quant aux naturels du Wurzbourg, ils allaient beaucoup plus loin. Cette grande famille de Bluthaupt, morte depuis vingt ans, avait laissé dans la contrée des souvenirs indélébiles.

On n'avait oublié qu'une chose, savoir : que le dernier comte était un homme faible et nul.

Tous les autres Bluthaupt, cela, depuis des siècles, s'étaient montrés si véritablement grands seigneurs! doux aux faibles, rudes aux forts, généreux, bons, secourables...

Et si malheureux!...

On parlait d'Ulrich, assassiné par un poignard inconnu; on parlait des trois bâtards de Bluthaupt, ces jeunes hommes à la taille héroïque qui s'étaient jetés seuls, un jour, dans une folle et vaillante bataille contre les têtes couronnées.

A eux s'attachait un étrange prestige; c'était à voix basse et avec un mystérieux frémissement qu'on prononçait leurs noms aimés.

Hélas! ils avaient été vaincus dans la lutte! Le sort de leur famille avait pesé sur eux. On devait raconter longtemps aux veillées les bizarres aventures où se perdait leur téméraire courage, leurs déguisements, leurs dangers, leurs évasions merveilleuses.

Et le nombre de ces aventures ne pouvait plus s'accroître. Depuis un an, les lourds verrous de la prison de Francfort étaient entre eux et la liberté!

On ne devait plus voir ni le noble Otto, ni le bel Albert, au nom de qui battaient en secret tous les cœurs de femme, ni le joyeux Goëtz.

Une fois fermées, les portes de la prison de Francfort ne savaient plus ouvrir leurs battants doublés de fer. Otto, Albert, Goëtz, les braves seigneurs étaient là pour vivre et pour mourir!

Oh! que de haine pour les trafiquants avares qui les avaient remplacés! Car ces magnificences d'un jour étaient, pour les hommes du pays, comme un sarcasme sanglant.

Aujourd'hui, Geldberg jetait son or mal acquis par les fenêtres; mais hier, il pressurait ses pauvres tenanciers; mais demain, il allait faire payer à tous ceux qui tenaient à bail son immense domaine l'intérêt exorbitant de ces splendeurs folles.

Quand Dieu veut punir cruellement un pays, il tue les vrais seigneurs pour mettre des marchands à leur place.

Mais n'avait-on pas dit autrefois, tous ceux qui avaient plus de vingt ans s'en souvenaient, que le dernier Bluthaupt n'était pas mort?

N'avait-on pas parlé d'un enfant dont le premier cri avait amené un sourire sur la lèvre mourante de la belle comtesse Margarethe?

Un fils accordé par le ciel à la vieillesse du comte Gunther.

Cet enfant que les mauvais serviteurs de Bluthaupt avaient appelé le Fils du Diable...

Qui sait? la Providence est patiente parfois durant de bien longues années.

On n'avait pas entendu parler, depuis lors, de ce pauvre enfant, qui n'avait jamais vu ni son père ni sa mère.

Mais on n'avait pas perdu tout espoir.

Il y avait des vieillards qui disaient en se signant que les *Hommes Rouges*, ces trois esprits attachés aux destinées de Bluthaupt, restaient parfois vingt et un ans sans paraître sur la terre.

Et ils demandaient à Dieu de vivre jusqu'à la fin de cette année, qui devait voir sans doute d'étranges choses.

Dans les montagnes du Wurzbourg, on écoute encore les vieillards; on attendait.

Au milieu de cette nuit noire qui entourait le vieux château, les villageois se sentaient portés, à leur insu, vers ces fantaisies superstitieuses qui meublent les têtes allemandes.

Des ruines de l'ancien village jusqu'à la pelouse, on ne parlait que des mystères de la destinée de Bluthaupt, et le nom des trois Hommes Rouges courait de groupe en groupe.

Dans les ténèbres, ces légendes mystérieuses acquièrent un intérêt extraordinaire, elles gagnaient de proche en proche, pour ainsi dire; des groupes de paysans, elles passaient parmi les invités surnuméraires, et de ceux-ci, franchissant les tentures de l'enceinte, elles arrivaient jusqu'au milieu des commensaux de Geldberg.

Le lieu était propice et le moment favorable ; il faut tuer l'attente...

Il y avait déjà près de quinze jours qu'on était réuni au château. Bien des allusions avaient dû être faites déjà et personne n'était sans avoir entendu parler, ne fût-ce que vaguement, de ces trois démons représentés sur l'écu de Bluthaupt. La curiosité se trouvait excitée de longue main; tous ces Parisiens sont des Alcibiades qui *changent partout où ils voyagent;*

comme le Joconde de M. Étienne : à l'ombre du Panthéon, ils sont sceptiques et ne croient à rien ; mais au fond des campagnes, ils deviennent romanesques.

Ils ont peur la nuit, dans les sentiers déserts ; le cri du hibou leur donne la chair de poule ; sans avoir jamais appris le métier, ils évoquent du premier coup des spectres capables d'effrayer Anne Radcliffe elle-même.

Ils étaient au fin fond de l'Allemagne. La poésie brumeuse entrait dans leurs poitrines avec l'air qu'ils respiraient. Et quelle belle nuit pour causer de choses lugubres : de grands arbres balancés par le vent d'hiver, un ciel en deuil et la masse sombre du vieux manoir apparaissant vaguement dans l'ombre ! Et les terreurs de cette solennelle mise en scène s'arrêtaient juste à point ; on pouvait frémir comme au spectacle, mais impossible de trembler pour tout de bon ; on était trop, on se coudoyait ; le moyen en pareil cas de n'être pas brave ?

— Vous ne trouvez point de ces délicieuses traditions, disait madame la marquise de Beautravers, assez heureuse pour tenir le bras du jeune M. Abel, dans les maisons des petites gens... A mon château de Picardie, il y a comme cela des histoires incroyables !

Ce pouvait être une impertinence de grande dame ; Abel prit cela pour une flatterie.

— Vous savez, répliqua-t-il, que toutes ces légendes ne se rapportent pas précisément à nous, Geldberg... C'est toujours de Bluthaupt qu'il s'agit... mais nous étions très-près parents des Bluthaupt.

— Les deux familles se valent, dit la marquise ; mais, en somme, quelle est l'histoire de ces trois Hommes Rouges ?...

Madame la duchesse de Tartarie, débris impérial, veuve d'un sabre illustre et propre tante d'un bienfaiteur de la race chevaline, faisait la même question au docteur José Mira.

Un beau petit lion du balcon de l'Opéra interrogeait à ce sujet madame de Laurens, qui était bien triste, la pauvre femme, car son mari se mourait.

Et de toute part c'était la même chose. Mirelune suait sang et eau pour mettre la légende à la portée d'une petite demoiselle de quinze ans,

Athénaïs Chocard, qui devait avoir, disait-on, sept chiffres à son compte de tutelle. Le gentilhomme songeait à faire une fin, bien qu'il fût jeune encore, n'ayant pas dépassé quarante-cinq ans.

Ficelle, le fin vaudevilliste, s'escrimait contre l'intelligence épaisse de l'énorme épouse d'un notable commerçant de la rue Laffitte, laquelle lui donnait à dîner toutes les semaines.

Quand le commerce se met à protéger les arts, rien ne lui coûte !

— Madame la duchesse, disait Mira de sa voix grave et compassée, vous êtes trop instruite pour ne pas me comprendre sur-le-champ.

La veuve du sabre impérial savait lire à peu près, et signait son illustre nom assez lisiblement, quand elle y mettait l'application convenable.

— Comme bien vous pensez, reprenait le docteur, ces choses ne sont pas historiques dans le sens rigoureux du mot... et pourtant l'écusson des comtes de Bluthaupt, dont vous pourrez reconnaître les émaux dans la salle de justice, semble d'accord avec ces étranges traditions... Ce sont des armes *à enquerre*, je vous demande pardon, Madame la duchesse, d'employer ces expressions techniques.

— Nous connaissons cela, docteur, répliqua fièrement la veuve du héros, nous avons, Dieu merci, des armoiries à revendre, et je crois que mon fils les ferait peindre volontiers sur son chapeau.

— Cet écusson porte, reprit le docteur, de sable à trois bustes de gueules...

— Fi ! Monsieur, s'écria la duchesse indignée ; un homme comme vous parler de gueule !...

— Ma foi, oui, Madame, racontait un peu plus loin le jeune M. de Geldberg, je me suis laissé dire que ces trois Hommes Rouges étaient trois cadets de Bluthaupt qui firent merveille contre les Sarrasins, au temps des croisades... Les bonnes gens du pays affirment qu'en récompense de leurs hauts faits, Dieu leur donna le privilége de revenir parfois visiter le monde des vivants après leur mort...

— Et quelqu'un les a-t-il vus? demanda la marquise de Beautravers.

— Comment, quelqu'un, belle dame?... vous trouveriez cent personnes dans le village qui les ont rencontrés face à face... et tenez, Ghert,

vous savez ce vieux palefrenier qui traite *Victoria-Queen* depuis qu'elle est indisposée ?... Eh bien ! il a vu, par une nuit de la Toussaint, les trois Hommes couverts de grands manteaux rouges comme le feu, glisser sous les murailles du château et rentrer en terre aux premiers rayons du crépuscule...

— Comme tout cela est naïf, gracieux, charmant ! dit la marquise. Ah ! l'Allemagne !...

Le jeune M. Abel prémédita une galanterie très-forte.

— L'Allemagne a ses revenants, répliqua-t-il, l'Angleterre ses chevaux, Strasbourg ses pâtés, Bordeaux son vin, Pékin ses porcelaines; mais Paris, ajouta-t-il avec une intonation qu'on peut se figurer, Paris a ses jolies femmes !...

— Je voudrais être un poëte, déclamait cependant Mirelune en serrant doucement le bras d'Athénaïs Chocard, et puisque ce sujet vous plaît, Mademoiselle, je ferais pour vous seule une belle ballade.

La joue d'Athénaïs était plus écarlate que les fantastiques manteaux des trois Hommes Rouges.

— Si nous allions les voir !... murmura-t-elle toute tremblante, oh ! comme j'aurais peur !

— Avant d'arriver jusqu'à vous, Mademoiselle, dit le chevaleresque Mirelune, il faudrait passer sur mon cadavre !...

— Mais enfin, disait la grosse épouse du notable commerçant, sont-ce des hommes comme vous et moi, monsieur Amable?

— Oui et non, répondait Ficelle; d'ailleurs, ma chère dame, tout ça n'est pas nouveau... On a fait *la Dame blanche* et mille autres livrets que je pourrais vous citer... Moi, qui vous parle, j'ai présenté au théâtre de l'Opéra-Comique, du temps qu'il était sur la place de la Bourse, un grand ouvrage en trois actes ..

— Mais, enfin, y croyez-vous, vous?

— Peuh ! fit le vaudevilliste, ça réussit et ça ne réussit pas... le fantastique est bien usé !... Il faut de grosses charges ou des larmes... le public devient de plus en plus croûton.

— C'est égal, dit la grosse dame, moi je donnerais bien quelque chose pour voir ça.

— Je ne dis pas, riposta Ficelle; avec un acteur capable et de beaux décors...

L'heure avançait; quelques minutes encore et le signal allait être donné.

Mais ce sujet d'entretien, qui avait gagné comme une contagion de proche en proche, diminuait singulièrement l'impatience générale. On ne pensait plus guère au feu d'artifice; les trois Hommes Rouges, voilà ce dont chacun s'occupait.

Les *on dit* se croisaient; les hypothèses ricochaient d'un groupe à l'autre; beaucoup de dames, amantes du merveilleux, pensaient que pour rendre la fête complète, les Geldberg auraient dû donner, avant le départ, une représentation des trois Hommes Rouges. Réellement, il était piquant de revenir à Paris sans avoir vu la moindre apparition!

A un certain moment, M. le chevalier de Reinhold, qui accompagnait madame la vicomtesse d'Audemer et Denise, se trouva auprès de Sara.

— Comme ce quart d'heure est long! murmura-t-elle.

— Patience! répondit Reinhold, cela vaut la peine d'attendre.

Sara reprit sa conversation avec le petit lion, et Reinhold continua de dire des fadeurs à la vicomtesse.

Denise se taisait. Elle avait une vague frayeur, en songeant que Franz allait se trouver au milieu des pièces d'artifices.

Dans toute l'enceinte réservée il n'y avait peut-être qu'eux seuls, avec Julien d'Audemer, qui entretenait tout bas sa belle comtesse, à ne point parler des trois démons de Bluthaupt.

Le timbre fêlé du beffroi sonna le premier coup de huit heures.

C'était le signal, tous les regards se concentrèrent sur le château.

Reinhold, Mira et madame de Laurens ne se contentèrent pas de regarder; ce coup de cloche produisit sur eux un effet analogue et bizarre.

Sara quitta brusquement le bras de son petit lion; Reinhold abandonna madame d'Audemer étonnée, et le docteur, cédant à une distraction peu flatteuse pour la duchesse de Tartarie, planta là ce vieux souvenir de nos conquêtes.

Ils s'élancèrent tous les trois en avant, poussés par une irrésistible envie de voir; ils se rencontrèrent à la limite de l'enceinte.

Deux ou trois secondes s'écoulèrent durant lesquelles toutes conversations avaient cessé, rompues par le silence profond de l'attente.

Une lueur brilla au sommet des murailles; les mains du docteur, du chevalier et de madame de Laurens se joignirent dans l'ombre, ils ne disaient rien; ils ne respiraient plus. La lueur décrivit une courbe rapide, et une douzaine de jets de feu s'élancèrent dans toutes les directions, traçant des lignes étincelantes.

Une de ces lignes descendait droit à la douve; quand elle fut arrivée à son point d'arrêt une forte détonation retentit.

Les mains des trois complices se serrèrent, glacées.



CHAPITRE IX.

LE FEU D'ARTIFICE.

Ce fut comme le coup de baguette d'un enchanteur puissant. La détonation retentit prolongée à la fois par les échos du schloss et ceux de la forêt. Les ténèbres vaincues reculèrent. La foule, assemblée autour du vieux manoir, surgit tout à coup de l'ombre, éclairée comme en plein jour. Le paysage connu renaissait sous des couleurs étranges et nouvelles; et, de toutes parts, la nuit, repoussée pour un instant et prête à reconquérir sa place usurpée, entourait le tableau comme un grand mur d'ébène...

Au-dessus des têtes, le ciel se teignait d'une pourpre sombre; le château, qui semblait embrasé des fondements jusqu'au faîte, disparaissait derrière une pluie ardente dont les mille étincelles descendaient, remontaient et retombaient encore.

Vous eussiez dit des jets de feu liquide, lancés par des myriades d'invisibles tuyaux. Ils jaillissaient dispersant et mêlant leurs fougueux tourbillons. Les couleurs changeaient; la fumée épaisse, mais lumineuse, se teignait de mille nuances fantastiques.

Le pourpre combattait l'azur et mettait des reflets de sang aux branches dépouillées des arbres; des nuages grisâtres roulaient qui, lente-

ment, se teignaient d'émeraude, pour prendre soudain l'éclat opulent de l'or.

C'était un chaos splendide, un incendie gigantesque, une confusion inouïe d'ombres mouvantes et de radieuses clartés...

Durant la première seconde, on n'entendit que le cliquetis éclatant des artifices, répercutés par les graves échos de la montagne.

Puis un cri s'éleva dans la foule émue.

Mille voix, étouffées par une mystique frayeur, disaient ensemble :

— Les voilà ! les voilà !...

Les trois complices montraient, au premier rang de l'assemblée brillante, réunie dans l'enceinte, leurs figures livides.

Ils ne disaient pas, eux : *Les* voilà ! mais bien : *Le* voilà !

Et leurs visages bouleversés peignaient une stupéfaction inexplicable.

C'est que leurs regards ne se fixaient point au même endroit que ceux du reste de l'assemblée; ce qu'ils regardaient, eux, c'était la place où Franz avait dû mettre le feu à la première traînée de poudre.

Cette traînée communiquait avec le mortier braqué par Mâlou et Pitois au pied des fortifications.

Mâlou avait été artilleur en sa vie; la pièce devait être pointée comme il faut, et Franz devait disparaître, broyé par la charge du mortier, au plus beau moment du feu d'artifice.

Aussi madame de Laurens, Reinhold et Mira doutaient du témoignage de leurs yeux; car la pièce avait fait son effet; ils venaient d'entendre le bruit plein et retentissant de la décharge parmi les éclats aigus des pétards, et à travers les premiers flocons de fumée, ils apercevaient Franz, debout à son poste; Franz sain et sauf, Franz qui souriait et saluait de loin l'assemblée.

Y avait-il donc une cuirasse magique autour de cette poitrine?

Ils regardaient. Autour d'eux un mouvement se faisait dans la foule; tout le monde se précipitait en avant; la plate-forme était envahie.

Invités de première classe, invités surnuméraires et gens du pays se mêlaient maintenant sur la pelouse qui faisait face aux derrières du château et l'agitation gagnait, loin de s'éteindre.

De toutes parts on répétait :

— Les voilà ! les voilà !

— Les trois Hommes Rouges !!!

Sara, Reinhold et le docteur étaient maintenant en arrière, et seuls à peu près dans l'enceinte, avec Van-Praët et le Madgyar.

Leurs regards cessèrent enfin de se fixer sur Franz pour chercher la cause de l'agitation générale.

Sara, la première, poussa un cri contenu et leva sa main étendue vers l'endroit où était braqué le mortier. Mira et Reinhold demeurèrent bouche béante et comme frappés de stupeur

L'averse de feu continuait de ruisseler du haut des murailles et faisait à ce lieu central comme un cadre de lumière ardente.

Au milieu de ce cercle flamboyant et sur lequel l'œil ne pouvait se fixer sans être ébloui, trois hommes de grande taille exactement semblables entre eux et drapés dans de longs manteaux écarlates, se tenaient debout sur une saillie du roc.

Ils dressaient, immobiles, leurs tailles fières et uniformes, auxquelles l'immense brasier, sans cesse en mouvement, donnait des proportions surnaturelles.

Ils semblaient regarder tous les trois l'enceinte réservée, et il y avait dans leurs poses comme une hautaine menace.

La foule, cependant, murmurante et agitée, continuait de prononcer le nom des trois Hommes Rouges; parmi les invités de Geldberg, quelques-uns essayaient le rôle d'esprits forts et disaient que cette apparition, préparée, faisait partie du feu d'artifice.

Mais le plus grand nombre frémissait d'une terreur involontaire, qui allait croissant toujours.

La pluie de feu cessa; il y eut un entr'acte de quelques secondes. La forêt, la vaste lande, les taillis et le château rentrèrent pour un instant dans l'ombre.

Durant ces quelques secondes, bien des paroles furent échangées à demi-voix, qui, toutes, avaient trait aux trois Hommes Rouges.

Et tous les yeux se fixaient, tendus et curieux, vers l'endroit où ils allaient reparaître, aux lueurs de la première fusée.

Le feu se ralluma, jetant comme une énorme parure de diamants

sur les murailles du château et sur les rocs qui lui servaient de base.

Depuis le fond du fossé jusqu'au sommet des remparts, il n'y avait pas un pouce de terrain qui n'eût sa blanche étincelle; tout était illuminé, clair, éclatant; les saillies du rocher n'avaient plus d'ombres, on apercevait les plus petits objets comme en plein soleil, et c'est à peine si un lézard, habitant les murs demi-ruinés, eût trouvé où se cacher sur cette surface éblouissante.

Pourtant les regards avides cherchèrent en vain les trois grands fantômes avec leurs rouges manteaux.

Ils avaient disparu.

Le précipice était sous leurs pieds; il n'y avait au-dessus de leurs têtes qu'une rampe infranchissable.

Il fallait que la terre se fût ouverte pour leur donner asile.

. . . .

On s'amusait magnifiquement chez les Geldberg. Ce n'étaient pas de ces financiers dont l'avarice combat sans cesse l'orgueil et qui lancent fastueusement des milliers d'invitations pour laisser ensuite mourir de faim et de soif la cohue malheureuse de leurs hôtes. Ils faisaient les choses grandement, et comme ces traitants prodigues qui ont laissé leurs noms dans les fastes galants de l'ancienne monarchie.

Tout était réglé comme il faut; l'ennui n'avait pas le temps de se glisser entre les plaisirs échelonnés habilement.

C'était tous les jours quelque chose de nouveau, et, tous les jours, les splendeurs de la veille se trouvaient dépassées.

L'ordonnateur de ces belles fêtes faisaient preuve, en vérité, d'une imagination inépuisable.

Tout le monde était content; personne ne songeait à hâter l'instant du départ: c'était un succès grand et complet, si grand et si complet, que deux ou trois embryons littéraires, qui étaient parvenus à se glisser parmi la riche foule, avaient la bonté de ne point regretter le confortable de leurs mansardes et les joies quotidiennes de leurs dîners à vingt-cinq sous.

Or, quand ces boutures d'écrivains de génie ne se plaignent pas très-haut, c'est qu'il n'y a pas moyen de se plaindre.

Types lamentables de méchanceté impuissante, ils sont maigres de rage; dès quinze ans, la jalousie amère arrêta leur crue; l'éclat d'autrui, qui les blesse, fait grincer leurs dents de roquets venimeux. Ils s'agitent, furieux, entre les jambes des hommes de taille ordinaire; et chaque fois qu'une renommée surgit, dans quelque genre que ce soit, vous voyez écumer l'aigre et pâle verjus qui coule au lieu de sang dans leurs veines.

Ils sont chétifs; ils trempent leurs plumes de roitelets dans une encre saturée de fiel, mais qui ne marque pas; leurs ongles sont des griffes émoussées; quand ils mordent, on en est quitte pour se gratter.

Avec quelques cuillerées de cette eau, annoncée chez tous les apothicaires comme souveraine contre les insectes nuisibles, on en purgerait la république des lettres.

Mais on ne daigne pas...

A Geldberg, ces petites créatures mangeaient, buvaient et se taisaient: à leurs moments perdus, ils s'essayaient même à faire d'affreux dithyrambes à la louange des amphitryons.

Là, comme partout, ils passaient inaperçus; le propre de leur misère, c'est de n'être pas plus remarqués quand ils chatouillent que quand ils égratignent.

La fête qui marchait glorieuse, éblouissante, n'avait pas besoin de ces obscurs suffrages. Son but commercial avait été dès l'abord merveilleusement rempli, et nulle maison en Europe ne possédait désormais un crédit supérieur à celui de la maison de Geldberg.

Il va sans dire que, dans le nombre des invités, il y avait des courtiers chargés d'agir et surtout de parler dans l'intérêt de la maison. Ce n'étaient point de ces vulgaires agents qui *font mousser* les entreprises à la bourse, commis voyageurs en millions, dont le compérage, facile à reconnaître, ne trompe que les dupes prédestinées.

C'étaient des hommes du grand monde, de beaux noms; il est comme cela de ces courtiers dont les aïeux illustres ont gouverné des provinces et gagné des batailles.

Et si vous saviez quels courtiers cela fait! un courtier pareil vaut dix agents de l'espèce ordinaire!

Ils croissent en pleine terre, dans les deux nobles faubourgs; leurs

écus sont à la salle des croisades ; ils n'ont pas la poitrine assez large pour les décorations gagnées par leurs mérites.

Ils sont comtes, marquis, ducs, quelquefois; le malheur des temps leur a laissé deux ou trois châteaux, mais pas assez de chaumières.

En cet âge de plomb, il faut que tout le monde travaille pour vivre, et l'un des métiers les plus doux, inventés par notre belle civilisation, est assurément celui de chauffeur d'actions.

Aux jours de Fontenoy, c'était fort bien de ceindre l'épée; maintenant le carnet est infiniment mieux porté.

Il faut être un héros pour gagner vingt mille francs par an avec une épée vertueuse; il faut être un pauvre diable pour ne pas gagner quatre à cinq mille écus par mois avec un carnet sans préjugés.

Cela fait une différence.

M. le comte, M. le marquis, ou M. le duc, n'a point oublié, soyez-en certains, la gloire de ses aïeux; mais, au lieu de la continuer, il l'exploite.

Ne faut-il pas bien que la gloire serve à quelque chose?

Assurément, si les vieux seigneurs du temps de François Ier ou même de Louis XIV voyaient leurs fils, soudoyés par la finance, râcler la peau des bourgeois, à la suite de Robert-Macaire, ils entreraient en fort méchante humeur; mais ce serait le tort qu'ils auraient. Les siècles ont marché: autres temps, autres coutumes; nous sommes des philosophes; arrière, l'honneur et les perruques!...

Geldberg, comme toutes les maisons puissantes, avait su enrôler bon nombre de ces nobles courtiers. Il en avait de mâles; il en avait aussi qui appartenaient à la plus belle moitié du genre humain.

Grâce à ces auxiliaires qui agissaient dans la mesure d'une parfaite convenance et avec un savoir-vivre exquis, la maison comptait en dansant. Ses chefs, tout en ayant l'air exclusivement occupés de la fête, mêlaient à l'agréable une forte dose d'utile.

A part des choses commerciales, il y avait du bon et du mauvais dans les affaires privées. Le chevalier de Reinhold était toujours au mieux avec madame la vicomtesse d'Audemer, qui lui avait promis positivement la main de sa fille : Julien était fou de la comtesse Esther.

Julien n'avait pourtant pas oublié tout à fait le mystérieux billet, reçu

au bal Favart, et qui l'avait tant ému quelques semaines auparavant.

Il se souvenait de cet avertissement étrange qui accusait le chevalier de Reinhold du meurtre de son père, et qui, lacéré par hasard, laissait planer des soupçons graves sur la famille de sa fiancée. Il avait relu le billet plus d'une fois, et il savait par cœur ces paroles effrayantes :

« Ta sœur va épouser l'assassin de ton père, et toi la fille de..... »

Il se souvenait encore des doutes qui l'avaient assailli le lendemain du bal de l'Opéra-Comique, lorsqu'il avait cru reconnaître, après coup, la comtesse Esther dans sa belle compagne de la veille.

Mais Julien joignait à un cœur franc et facile un esprit faible ; il aimait Esther, et il employait tous ses efforts à éloigner ces gênants souvenirs.

Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de remplir sa promesse à l'égard des trois bâtards de Bluthaupt, ses oncles. Il avait dit : Je les verrai ; je saurai ce qu'ils savent sur la mort de mon père.

En se rendant de Paris en Allemagne, il s'était arrêté, en effet, dans la ville libre de Francfort-sur-le-Mein. Il avait demandé l'autorisation de pénétrer auprès des trois frères ; mais les trois frères étaient au secret, et l'autorisation lui fut péremptoirement refusée.

Pour d'autres motifs, madame de Laurens, le docteur Mira et le chevalier de Reinhold, en passant à Francfort-sur-le-Mein, demandèrent aussi à voir les trois bâtards de Bluthaupt.

Un doute vague s'était éveillé déjà dans leur esprit, peut-être, et ils voulaient s'assurer par eux-mêmes...

Ils ne furent pas beaucoup plus heureux que le jeune vicomte Julien. Cependant, grâce à l'influence qu'ils avaient gardée en Allemagne, ils pénétrèrent jusque dans l'intérieur de la prison, dont ils purent admirer la tenue excellente.

De mémoire de geôlier, personne ne s'était évadé jamais de la prison de Francfort.

Sara, le docteur et Reinhold, comptèrent les guichetiers et mesurèrent d'un œil intéressé la belle épaisseur des murailles.

De corridor en corridor, maître Blasius, l'ancien majordome de Bluthaupt, les conduisit jusqu'aux trois cellules contiguës où les trois bâtards étaient renfermés...

CHAPITRE X.

LA CHAMBRE DE FRANZ.

On ne pouvait franchir ces portes closes qui étaient entre les bâtards de Bluthaupt et la liberté. Là devait s'arrêter l'exploration. Mais c'en était assez. Il y avait aux trois portes un tel luxe de verrous et de cadenas!

Petite et ses deux compagnons, l'esprit désormais tranquille, poursuivirent leur route vers le château de Geldberg.

Julien avait fait à peu près de même; à l'impossible nul n'est tenu. Il avait essayé, il avait échoué; sa conscience ne lui reprochait rien.

Au château il trouva la comtesse Esther, et bientôt il ne songea plus à autre chose qu'à son amour.

De ce côté, tout allait donc au mieux pour les Geldberg. D'autre part, Van-Praët et le Madgyar Yanos s'étaient laissé prendre jusqu'à un certain point à l'enthousiasme général. Ils voyaient de leurs yeux l'effet produit: cent quatre-vingts millions d'actions souscrits en quelques semaines, c'était là un résultat que l'œil le moins clairvoyant ne pouvait manquer de reconnaître!

Ils étaient rassurés désormais tous les deux sur le compte de leur créance. Le bon Hollandais n'avait plus besoin de dépenser son éloquence à calmer Yanos, qui avait accepté la situation et qui attendait à peu près patiemment.

L'ancienne ligue s'était resserrée, et les deux associés manquant étaient remplacés, savoir : Zachœus Nesmer par M. le baron de Rodach, qui restait à Paris, d'où il envoyait régulièrement les fonds nécessaires à la fête, et Mosès Geld par madame de Laurens.

Celle-ci avait fait la paix avec le docteur José Mira. Petite avait oublié, en apparence du moins, la révolte du Portugais, et le Portugais s'était refait esclave.

Au moment où il était question de tant de millions, on ne pouvait vraiment pas se brouiller pour une pauvre somme de cent mille écus !

Surtout, en considérant que cette somme était dépensée dans l'intérêt commun. Le baron de Rodach, en effet, remplissait avec une exactitude scrupuleuse son office de caissier ; grâce aux sommes qu'il avait procurées, la crise s'était abouti à bien, et quoique l'argent ne manquât point au château de Geldberg, les paiements se faisaient à Paris d'une façon courante et régulière.

Ce baron était en vérité un homme précieux, et sans lui la maison de Geldberg n'eût pas vécu peut être à l'heure où se donnait cette fête opulente du château d'Allemagne !

On pouvait bien l'admettre pour associé aux lieu et place de son ancien patron Zachœus Nesmer.

Ils étaient donc de nouveau six alliés, comme au début de cette histoire ; le jeune M. de Geldberg restait en dehors de l'association secrète.

Aujourd'hui, comme autrefois, les six alliés se détestaient entre eux, se défiaient les uns des autres et poursuivaient le meurtre d'un homme.

Il y avait pourtant une différence entre le temps présent et le passé ; cette différence était tout entière dans la position du baron de Rodach vis-à-vis de ses confrères.

Chacun de ces derniers, excepté le seigneur Yanos, avait essayé sous main de conclure avec le baron un traité de paix particulier.

Madame de Laurens, le docteur Mira, Reinhold et l'excellent Van-Praët lui-même avaient cherché à se concilier cet homme, dont l'énergie puissante leur faisait peur.

En même temps, ils s'étaient ligués tous ensemble contre lui.

Ils ne demandaient pas mieux qu'à le frapper, tout en ayant l'air d'im-

plorer sa protection; il y avait au cœur de chacun d'eux un instinct de haine, comprimé par la terreur plus forte.

Quelque chose leur disait que l'intérêt commun était d'écraser le baron; mais ils n'osaient pas; eussent-ils osé, comment faire?

Entre eux et le baron il y avait comme un rempart formidable; ils tremblaient rien qu'à l'idée de l'attaque. Ces événements récents, dont ils avaient été en quelque sorte les témoins, environnaient pour eux le baron d'un tel prestige, qu'ils se regardaient comme vaincus d'avance en cas de combat.

Il n'y avait pas à se roidir dans un doute impossible; cet homme avait fait preuve d'une puissance qui dépassait les bornes de l'imagination.

Depuis la scène du 10 février, les moins crédules ne le voyaient plus qu'à travers un nuage en quelque sorte diabolique.

Ce qu'il avait fait, tout le monde l'avait vu, et nul ne pouvait l'expliquer.

Quand un problème est décidément insoluble, la pensée s'en éloigne avec fatigue, et l'espérance, tenace, se réfugie dans les chances inconnues de l'avenir. Les associés repoussaient l'idée du baron, au milieu de leurs prospérités nouvelles, et invoquaient contre lui le hasard propice.

Un seul, parmi eux, comptait sur son bras et appelait la lutte; encore n'était-ce pas toujours.

Il y avait des moments où le seigneur Yanos sentait défaillir son cœur et cherchait en vain sa bravoure indomptée. Chez lui, la haine était fougueuse, parce qu'il avait été insulté; mais l'épouvante était plus grande, parce qu'il croyait davantage aux choses surnaturelles.

Il était devenu sombre et taciturne; ses journées se passaient à errer dans les environs du vieux schloss. Et, plus d'une fois, à la nuit tombante, quelque paysan attardé dans les bois de Bluthaupt s'était signé avec effroi à la vue de cette grande ombre qui gesticulait dans les ténèbres et dont la bouche prononçait de sourdes paroles.

Il allait lentement et la tête baissée; les derniers rayons du jour éclairaient son costume bizarre, dont la coupe semblait rehausser encore sa gigantesque stature. On le voyait s'arrêter parfois rejetant en arrière le drap rouge de son kalpack, et tendant ses deux bras comme pour repousser quelque effrayant fantôme.

D'autres fois, on l'avait vu tirer son sabre au milieu d'une allée déserte; la lame polie avait jeté dans la nuit ses fugitives étincelles.

Le Madgyar, saisi de vertige, se battait contre le vide.

Les autres associés le laissaient à son humeur noire, et poursuivaient leur œuvre de sang.

Jusqu'ici, la fête n'avait rempli qu'un des deux buts proposés. Le crédit était relevé sur des bases magnifiques, mais Franz vivait.

Depuis l'arrivée en Allemagne, pas un seul jour ne s'était passé dans l'inaction; on avait travaillé en conscience; chacun avait fait son devoir. Mâlou, dit Bonnet-Vert, et Pitois, dit Blaireau, avaient montré tous les deux des talents d'assassins estimables; Fritz, ivre du matin au soir, avait fait ce qu'il avait pu.

Jean Regnault lui-même le pauvre malheureux, après s'être échappé durant les premiers jours, et avoir erré dans les bois comme un sauvage pour se soustraire à sa tâche fatale, était revenu enfin de lui-même, poussé par le froid et la faim.

Le cabaretier Johann, général en chef des estafiers de Geldberg, l'avait reçu à bras ouverts, comme l'agneau égaré qui rentre au bercail.

Jean avait rendu çà et là quelques petits services, sans bien savoir ce qu'il faisait. Un voile épais et lourd était sur son intelligence; il ne raisonnait plus.

Mais, malgré tous ces efforts réunis, Franz se portait à merveille.

Deux ou trois chutes sans importance et une égratignure à l'épaule, tel avait été le résultat unique de ce grand déploiement de forces.

Là, pâlissait la bonne étoile de Geldberg. Franz était la pierre d'achoppement où trébuchait et s'arrêtait l'heureuse chance de l'association.

Aussi n'avait-on pu agir contre lui comme on l'avait espéré d'abord, sans façon et tout uniment. Bien que le baron de Rodach n'eût pas eu le temps de réaliser complétement son projet à l'égard de Franz et de lui faire un équipage de prince, le jeune homme tenait cependant un assez brillant état au château de Geldberg.

Hans Dorn, qu'il avait institué son banquier à Paris, lui avait prêté des sommes considérables, eu égard surtout aux situations respectives du créancier et du débiteur, dont l'un était un pauvre marchand d'habits,

et l'autre un orphelin sans fortune ; mais ils ne comptaient pas plus l'un que l'autre : Franz allait en avant, tête baissée, avec l'étourderie de son âge et de sa nature, et le marchand d'habits, contre l'ordinaire des prêteurs, même les plus débonnaires, ne semblait jamais si heureux qu'au moment où le contenu de son escarcelle vide enflait les poches de son jeune ami.

On doit penser si Franz et lui s'entendaient à merveille.

Hans Dorn, cependant, avait parfois des refus pour les demandes de l'*enfant*, comme il l'appelait. Ce n'était jamais lorsqu'il s'agissait d'argent. Mais Franz avait voulu savoir ; le dévouement soudain du marchand d'habits lui donnait à penser beaucoup, et il était convaincu que la lumière attendue viendrait pour lui de ce côté.

Il interrogeait ; il tournait et retournait le brave Dorn dans tous les sens ; c'était toujours en vain.

Cependant, le marchand d'habits avait beau ne point répondre, Franz voyait en lui le serviteur et l'agent de ce mystérieux personnage qu'il connaissait sous le nom du cavalier allemand.

Dans l'idée de Franz, ce cavalier allemand était ou son propre père ou l'envoyé de son père.

Et, bien souvent, il se surprenait à détailler au fond de sa mémoire les nobles traits de cet homme, qu'il y trouvait profondément gravés.

Il l'avait vu deux fois, à quelques heures de distance : la première, au bal Favart, sous trois costumes différents ; la seconde, au bois de Boulogne, l'épée à la main.

Quel noble visage et quelle beauté fière ! Franz hésitait entre deux sentiments qui se combattaient en lui ; c'était d'abord la rancune de l'enfant abandonné, mais c'étaient aussi les premiers élans de cette tendresse passionnée du fils qui croit reconnaître son père...

Plus il allait, plus cette préoccupation prenait de place au fond de son cœur.

Le cavalier allemand, quel qu'il fût, occupait sans cesse sa rêverie : Franz songeait à lui avec un respect mêlé d'amour : Franz n'espérait qu'en lui.

Ce qui ne l'empêcha pas d'enfreindre ses conseils et de partir pour le

château de Geldberg, en compagnie des premiers invités, parmi lesquels se trouvait Denise.

Ne fallait-il pas bien suivre Denise ?

Franz n'avait eu garde de confier ce départ à son ami Hans Dorn, ni même à la petite Gertraud, pour qui, d'ordinaire, il n'avait point de secrets.

Il voulait aller à Geldberg, et le cavalier allemand était d'un avis contraire ; — Franz avait ses raisons pour penser que le cavalier allemand pourrait bien, le cas échéant et par excès de sollicitude, lui barrer le chemin de vive force.

Il était parti, joyeux comme un écolier qui devance l'heure des vacances ; sa garde-robe était dans un état splendide, et il avait la bourse très-bien garnie.

En vérité, ce n'était déjà plus le petit commis des bureaux de Geldberg. Ses espoirs, insensés ou non, lui donnaient un singulier aplomb, qu'augmentait sa passagère opulence.

L'idée du baron de Rodach fut réalisée à peu de choses près, bien qu'il n'y eût point mis la main.

Franz fit de l'effet parmi le monde brillant, rassemblé à Geldberg. Il était jeune, il était charmant ; on pouvait le croire riche.

Les femmes s'occupèrent de lui énormément, ce qui lui valut l'attention jalouse de ces Messieurs.

Être regardé par les femmes et envié par ces Messieurs : tel est assurément le but le plus magnifique que puisse rêver l'imagination d'un jeune homme portant moustache naissante et cœur de lion.

Franz était à la mode ; il fallut changer de tactique à son égard. — Il ne s'agissait plus de le guetter à l'affût comme un gibier, et de lui envoyer une balle par derrière.

Cela eût fait trop de bruit. La réunion entière se serait émue, et les suites d'un pareil assassinat ne pouvaient point être calculées.

Les associés durent prendre des biais ; on tendit des piéges plus ou moins adroitement : Franz les évita.

La plupart des tentatives furent néanmoins bien près de réussir ; une surtout.

Franz revint un soir au château, la figure pâle et la chemise ensanglantée.

Il y avait eu chasse au sanglier du côté d'Esselbach, et Franz avait reçu dans la fourré une blessure à l'épaule.

Quelque tireur maladroit...

Cette blessure lui valut de bien doux regards, et redoubla l'intérêt tendre dont l'entourait la partie féminine de l'assemblée.

Elle lui valut mieux que cela.

Durant les deux ou trois jours qu'il fut obligé de rester dans sa chambre, Lia de Geldberg et Denise furent ses garde-malade.

Denise était là pour Franz, et Lia pour Denise.

Le séjour du château avait rapproché les deux jeunes filles.

Lia, qui souffrait, avait grand besoin d'une amie. Elle n'avait point revu Otto depuis cette rencontre à l'hôtel de Geldberg, qui lui avait donné tant de bonheur et à la fois tant de peine. Otto la fuyait : elle ne pouvait deviner pourquoi; mais elle se souvenait avec un serrement de cœur des derniers instants qu'ils avaient passés ensemble.

Dès lors, une sorte de pressentiment lui avait annoncé son malheur.

Elle ne se plaignait point; tout ce qu'elle souffrait restait au fond de son âme; elle ne disait rien de sa détresse à Denise elle-même, qui l'avait faite sa confidente.

C'était une nature simple, mais fière et forte. Ceux qui voyaient son doux et mélancolique sourire l'auraient pu prendre pour une de ces jeunes filles qui cherchent, trop heureuses, d'imaginaires tristesses, et qui se reposent, vivantes élégies, dans des rêves sombres évoqués à plaisir. — Dieu seul voyait ses larmes.

Denise lui contait ces mille détails d'un amour heureux et combattu seulement par des obstacles de famille. Lia écoutait, attentive, émue : elle s'oubliait pour jouir du bonheur de son amie; le souvenir navrant qui était au fond de son cœur se voilait un instant pour renaître plus aigu, aux heures de solitude.

Sa tristesse ne pesait jamais sur autrui. Elle savait sourire, malgré sa peine amère, et Denise elle-même ne soupçonnait pas la blessure mortelle de son âme.

Denise, toute seule, n'aurait pas pu s'installer au chevet de Franz; mais ce rôle de garde-malade allait à la fille de la maison, et il était naturel qu'elle se fît assister par sa meilleure amie.

Ce furent trois jours charmants. Franz se faisait plus malade qu'il ne l'était, afin de prolonger ces douces heures qu'il passait entre les deux belles jeunes filles.

Comme il eût été amoureux de Lia, s'il n'avait pas aimé Denise.

Ils causaient, sa gaieté vive animait l'entretien, le présent était beau, l'avenir plein de promesses; dans tout ce château, empli de pensées de fête, il n'y avait pas un recoin qui fût si joyeux que cette chambre de blessé.

Toute chose a un terme, et les meilleures sont, hélas! celles qui durent le moins. La vicomtesse d'Audemer, avertie peut-être par le chevalier de Reinhold, qui voyait dans le jeune Franz un rival de plus en plus redoutable, mit fin assez brusquement à ces longues et bonnes visites.

Denise ne désobéissait jamais à sa mère. Dans cette extrémité, Lia fut encore la Providence des deux amants.

La chambre qu'elle occupait au château de Geldberg était séparée de celle de Franz par un mur épais; mais leurs fenêtres, voisines, donnaient sur cette pelouse où nous avons vu récemment la foule assemblée pour assister au feu d'artifice.

C'étaient les derrières du château. Les passants étaient rares dans cette campagne inhabitée. Tout le mouvement d'allée et de venue des invités se faisait du côté de la porte principale.

Franz se mettait à sa fenêtre; Denise s'accoudait à celle de Lia; ils pouvaient se parler encore.

La chambre habitée par Franz était une grande pièce aux ornements gothiques, donnant d'un côté sur la campagne et de l'autre ayant vue sur la cour d'entrée et la porte principale du château.

Il couchait dans un grand lit de bois noir à galerie sculptée et dont les quatre pieds, contournés bizarrement, s'appuyaient sur une estrade.

La cheminée large et haute avançait son manteau jusque dans sa chambre.

De place en place, au centre des panneaux de la boiserie sombre, on

remarquait des carrés longs qui semblaient avoir été protégés autrefois contre l'action de l'air par des cadres suspendus.

Il y en avait beaucoup, et les clous qui les avaient supportés étaient encore fichés dans la muraille; mais il ne restait pas un seul cadre.

En fait d'ornements antiques, on remarquait seulement, à droite et à gauche de la porte d'entrée, deux trophées d'armes, formant panoplie complète.

Les hauberts d'acier, noircis par le temps, portaient encore, à la place du cœur, l'écusson des comtes : un champ noir avec trois Hommes Rouges.

Nous avons vu déjà les émaux de ces deux écussons briller, durant une froide soirée du mois de novembre, aux lueurs du foyer allumé dans la grande cheminée. Nous avons vu les longs rideaux de laine retomber autour du lit d'où s'échappaient des plaintes étouffées...

Franz couchait dans la chambre où étaient morts le vieux Gunther de Bluthaupt et la belle comtesse Margarethe...



CHAPITRE XI.

LE PASSAGE DU COMTE NOIR.

Il y avait vingt ans que le comte de Bluthaupt et sa femme étaient morts, assassinés, dans cette chambre. Mais, à part les cadres d'or, enlevés par une main rapace ou jalouse, le temps n'y avait rien changé.

Nous eussions reconnu, autour de la vaste cheminée, les siéges où s'asseyaient, dans la nuit fatale de la Toussaint, Zachœus Nesmer, le roide intendant de Bluthaupt, le gros physicien Fabricius Van-Praët, et le docteur portugais José Mira préparant son *élixir de vie*. A droite de l'âtre, se dressait le haut fauteuil armorié où reposait d'ordinaire le maître de Bluthaupt.

Dans l'embrasure de la fenêtre, donnant sur la cour, nous eussions reconnu encore la place où Hans Dorn, le page, et la servante Gertraud, s'entretenaient pendant que la comtesse Margarethe gémissait derrière ses rideaux.

Au centre de la pièce, enfin, nous eussions retrouvé sur le parquet cette tache noirâtre que le doigt tremblant de Gertraud avait montrée au page et qui marquait la place où les trois Hommes Rouges sortant de terre, avaient jeté mort, une certaine nuit, cet hôte mystérieux de Bluthaupt qui portait le nom de baron de Rodach.

Durant vingt années d'abandon une épaisse couche de poudre avait re-

couvert la trace funèbre; mais, quand le château s'était paré pour la fête, la tache de sang avait reparu sous la poussière.

La petite porte de l'oratoire où la comtesse avait son prie-Dieu était condamnée ou du moins fermée en dedans, et Franz en ignorait l'usage.

Le matin quand les premiers rayons du crépuscule éclairaient peu à peu le sommeil de Franz, si quelque vieux et fidèle vassal de Bluthaupt avait pu pénétrer à l'improviste dans cette chambre, il eût été saisi d'une étrange illusion.

Ces vingt ans écoulés n'étaient-ils qu'un rêve? Ce visage délicat et doux dont le repos souriait parmi les longues boucles d'une chevelure blonde, n'était-ce pas le visage de Margarethe?

De Margarethe, heureuse, jeune et n'ayant pas encore appris les larmes!

Ce ne pouvait être assurément ni le chevalier de Reinhold, ni aucun de ses complices qui avait choisi, pour la donner à Franz, l'ancienne chambre de la comtesse. Ces rapprochements sont pénibles, en effet, aux âmes les plus endurcies, et l'on ne pouvait voir là qu'un hasard.

L'appartement de Lia faisait en quelque sorte pendant à cette pièce; il était seulement plus petit et tout récemment orné à la moderne. Comme celui de Franz, il regardait d'un côté la campagne, de l'autre il donnait sur une cour intérieure où s'élevait la chapelle demi-ruinée des comtes.

C'était la jeune fille elle-même qui avait choisi cette retraite, et sans doute elle avait été guidée dans cette préférence par un vague désir de solitude, car le reste de la famille s'était établi dans l'aile opposée du château. Les Geldberg et leurs associés occupaient cette suite d'appartements qu'avait fait arranger autrefois pour son usage, l'intendant Zachœus Nesmer.

Si Lia cherchait en effet la solitude, il lui aurait été difficile de tomber mieux : sa chambre n'avait pour voisine que celle de Franz, dont elle était séparée par une épaisse muraille. Elle était, du reste, entièrement isolée et formait l'extrême pointe du château, du côté des grands bois qui entouraient l'ancien village de Bluthaupt.

Pour préciser mieux, nous dirons que l'une de ses fenêtres, dominant la partie basse du rempart, était située immédiatement au-dessus de

cette rampe abrupte où les hôtes de Geldberg avaient vu la fantastique apparition des trois Hommes Rouges pendant le feu d'artifice.

Tant que durait le jour Lia ne profitait guère de cette solitude. Elle était forcée de se mêler trop souvent à la foule des invités, et quand elle pouvait s'esquiver sans rompre en visière aux convenances, Denise venait bien vite lui demander asile.

Mais, le soir, elle était seule. Tandis que les salons du château resplendissaient de lumières et de parures, on eût pu voir du dehors une faible lueur briller à la fenêtre de Lia.

Ces heures de la nuit étaient à elle. Denise, heureuse, retrouvait Franz au milieu des plaisirs de la soirée; elle n'avait pas besoin de Lia. Lia pouvait s'enfuir et fermer à double tour la porte de sa chambre.

Elle était là si loin de la fête, que les échos joyeux n'arrivaient plus jusqu'à elle.

Derrière cette porte fermée, il n'y avait que le silence; au delà des fenêtres, la campagne déserte et noire, où les cimes hautes des mélèzes se balançaient lentement au vent d'hiver, la cour abandonnée et la bise pleurant dans les ogives dépouillées de l'antique chapelle.

Tout cela était bien triste, mais ce n'était pas à cause de cette tristesse que le cœur de la pauvre enfant se serrait.

A peine avait-elle dépassé le seuil de la porte et poussé derrière elle le verrou protecteur, que tout son courage factice tombait. Elle s'asseyait, brisée, au pied de son lit, et ses yeux, qui naguère encore souriaient, se baignaient tout à coup dans les larmes.

Un nom venait sur sa lèvre, toujours le même, hélas! Ce nom, qu'elle avait prononcé avec un élan de joie si ardente en voyant le baron de Rodach, debout au milieu du salon de l'hôtel de Geldberg.

— Otto ! Otto !...

Mon Dieu! qu'avait-elle fait pour tant souffrir!..

Otto ne l'aimait plus ; elle se souvenait de son dernier regard, où il n'y avait qu'une pitié sévère. Et, depuis lors, des semaines s'étaient écoulées; elle avait vu une fois, une seule fois, le matin du mardi-gras, Otto rôder dans les environs de l'hôtel.

Mais il n'était pas entré, et pas un mot depuis!..

Elle n'avait point oublié. C'était au moment même où elle apprenait à Otto le nom de son père que le visage de celui-ci avait pris tout à coup cette teinte sombre et froide. Auparavant il semblait si joyeux de la revoir !

Y avait-il donc une malédiction mystérieuse sous ce nom de Geldberg?

Lia fermait les yeux de sa conscience et ne voulait point réfléchir, elle avait peur de trouver trop bien la cause de l'abandon d'Otto ; ce qu'elle savait de son amant, et de la mission qu'il s'était imposée en cette vie, ouvrait tout un horizon à sa pensée ; mais elle se détournait de cet horizon avec terreur, elle aimait mieux rester aveugle et douter.

Parfois d'ailleurs, et c'étaient les seuls moments de joie qu'elle eût dans sa retraite, parfois, son esprit se révoltait contre le soupçon odieux. N'était-ce pas un homme vénérable que Moïse de Geldberg ? n'était-ce pas un saint vieillard, un patriarche !

Elle s'était trompée, elle s'était entourée d'effrayants fantômes, alors qu'il n'y avait dans la réalité que deux semaines de séparation et de silence.

Otto reviendrait, Otto l'aimait ; oh ! elle avait tant prié Dieu !

Ses mains blanches et pâles se joignaient; ses grands yeux noirs se levaient vers le ciel; ses larmes se séchaient sur sa joue brûlante.

Elle était belle, appelant ainsi la prière à son aide, et offrant sa douleur à Dieu, comme un sacrifice; quelque chose de saint reposait parmi l'exquise perfection de ses traits. Elle était belle, si belle qu'on se sentait pris, en la regardant, par de vagues tristesses.

Les poëtes disent que la beauté trop parfaite est, comme le génie trop puissant, un présage de malheur sur notre pauvre terre.

Ils semblent, le haut génie et la beauté divine, égarés dans ce monde qui n'est point leur patrie; ils passent, mélancoliques et fiers, gardant le secret de leurs souffrances et aspirant à la mort, comme d'autres espèrent le bonheur...

Il y avait dans le secrétaire de Lia une petite cassette en bois de rose, qne nous avons vue ouverte et dispersant son contenu précieux sur une table, dans le pavillon de gauche de l'hôtel de Geldberg.

A ses heures solitaires, Lia rouvrait sa cassette aimée et lui demandait

des consolations ; elle relisait ces lettres, dès longtemps apprises par cœur, où Otto lui parlait d'amour.

Comme il savait parler l'amour ! comme chacune de ses paroles descendait vite au fond de l'âme.

Toutes les joies rêvées jadis revenaient, radieuses, des joies célestes, de pures tendresses, l'idée qu'un ange peut se faire du paradis !...

La foule, fatiguée, cherchait déjà le sommeil après le plaisir, que Lia restait debout encore, veillant à la lueur de sa petite lampe et relisant les pages adorées.

Pendant les dix ou douze premières nuits de son séjour au château de Geldberg, rien n'était venu troubler sa solitude. Un soir, elle s'arrêta, effrayée, au milieu de cette lettre, chère entre toutes, où Otto la suppliait à genoux de l'aimer.

C'était pendant le magnifique feu d'artifice, offert par la maison de Geldberg à ses hôtes.

Lia s'était esquivée, suivant son habitude, pour se donner entière à ses pensées, qui n'étaient point celles de la foule.

Elle tournait le dos au feu, qui resplendissait au delà de sa fenêtre, et dont les lueurs vives jetaient jusque dans sa chambre des clartés éblouissantes.

En un moment où les jets de lumière faisaient trêve, il lui sembla entendre sous ses pieds un bruit étrange. C'était quelque chose de semblable à cet autre bruit qu'elle entendait naguère, à Paris, sous le pavillon de l'hôtel.

Ce bruit, qui revenait jadis chaque jour, le matin à neuf heures et le soir à cinq heures, la poursuivait-il jusqu'au château de Geldberg?

C'était bien la même chose : des pas sourds et lents qui retentissaient sous le parquet même de sa chambre. Elle se leva tremblante, et reprise par ses anciennes terreurs.

Son esprit était frappé d'avance, et son courage, qui s'épuisait à souffrir, ne pouvait plus rien contre ces vagues épouvantes.

A Paris, elle quittait sa chambre, la nuit, et se réfugiait dans la partie habitée de l'hôtel; ici, nul secours à espérer dans sa retraite isolée.

Le bruit se fit entendre durant quelques secondes à peine, puis le silence se rétablit.

En même temps, le feu d'artifice éclata de nouveau, lançant ses gerbes lumineuses tout le long des remparts. Les murmures lointains de la foule arrivèrent jusqu'à l'oreille maintenant attentive de Lia.

Ce fut tout.

Mais à dater de cette soirée, elle entendit le même bruit chaque jour et chaque nuit.

Ce n'était point à des heures régulières, comme à Paris ; et, parfois, lorsque la fatigue parvenait à fermer ses yeux, vers l'approche du matin, elle était réveillée en sursaut par ces bruits inexplicables.

De même qu'à Paris elle s'était informée auprès du jardinier de l'hôtel ; de même, à Geldberg, elle interrogea les vieux serviteurs du château.

La réponse fut la même : il n'y avait rien au dessous de sa chambre qui, formant angle saillant, reposait sur un massif de maçonnerie.

Et pourtant on ne pouvait point le nier, ce bruit était ailleurs que dans son imagination ; il revenait fréquemment et toujours le même ; parfois Lia croyait ouïr, en même temps que les pas, comme un son de voix étouffées.

Elle restait seule avec ses terreurs.

. . . .

Or voici ce que disait une des innombrables traditions, accréditées dans le pays, sur l'antique race de Bluthaupt :

Le fameux Comte Noir, Rodolphe de Bluthaupt, ce diable incarné qui mettait à mal toutes les filles de ses vassaux, avait un grand respect pour la comtesse Berthe, sa femme, qui était une sainte.

Ce respect, comme on le pense, n'empêchait point le gracieux seigneur de délaisser bel et bien sa comtesse.

Il faisait pis que pendre, et Berthe, quoique belle encore, vivait dans l'abandon le plus absolu.

Mais le Comte Noir avait du moins ceci de bon, qu'il prétendait cacher ses excès à sa femme.

Tous les soirs, à la tombée de la nuit, il faisait fermer à grand fracas

les portes du château ; le couvre-feu sonnait au beffroi, et la consigne des arbalétriers, veillant au-dessus du pont-levis, était de mettre à mort quiconque tenterait de sortir, fût-ce le seigneur comte lui-même.

On dit que madame Berthe dormait bien paisiblement, sur la foi de cette consigne héroïque.

Quand les bonnes âmes des manoirs voisins venaient lui parler des déportements nocturnes de son seigneur, elle souriait finement dans le haut collet de sa robe, et montrait de son doigt blanc la tour de garde où se postaient les veilleurs de nuit.

Les bonnes âmes en étaient pour leurs avertissements charitables.

Mais le diable, en vérité, n'y perdait rien.

Tous les soirs, une heure après le couvre-feu, le Comte Noir éteignait sa lampe ; il était censé se coucher. Au lieu de cela, il ouvrait la porte de sa chambre à petit bruit et gagnait, suivi par quatre ou cinq écuyers, mécréants comme lui, mais les plus joyeux vivants du monde, la chapelle de Bluthaupt.

Il y avait un passage souterrain qui commençait quelque part dans la chapelle même ou dans les caveaux funéraires, et qui aboutissait, la tradition ne savait où...

Suppléant ici à la tradition mal informée, nous dirons que le passage aboutissait derrière le château, sous le rempart, à la place même où nos trois voyageurs de la chaise de poste aux stores baissés avaient formé une manière d'échelle humaine pour atteindre jusqu'au mortier traîtreusement braqué contre le jeune Franz.

La légende ne savait point non plus, et, sur ce, nous ne sommes pas mieux instruits qu'elle, si le Comte Noir avait fait pratiquer lui-même le passage souterrain, ou s'il l'avait trouvé tout fait.

Sincèrement, nous pensons qu'il était bien capable d'en avoir eu la première idée.

Quoi qu'il en soit, il en usait immodérément. De la bouche du passage, fermée par un quartier de roc, jusqu'à la pelouse située de l'autre côté du fossé, la route était difficile ; mais le comte et ses écuyers damnés avaient de bonnes jambes et ne s'inquiétaient point de si peu.

Tant que durait la nuit, ils couraient les environs à cheval, menant

bonne vie dans les cités voisines et défonçant à l'occasion les portes des chaumières.

Si bien que c'était une calamité dans toute la contrée.

Filles et femmes y passaient, de gré souvent, de force parfois.

On ne voyait par les chemins, dit la légende, que petits mendiants sans nom, fils des œuvres de Monseigneur.

Le Comte Noir mourut, comme il arrive aux bons et aux méchants. Sur son lit d'agonie, il fit confession de ses péchés à madame Berthe et lui donna le secret du passage.

Ce secret passa de père en fils dans la race de Bluthaupt, sans que jamais profane pût le pénétrer.

Les comtes mourants le confiaient au fils aîné de la famille, qui le gardait sa vie durant.

Il y avait pourtant une exception établie en mémoire de la comtesse Berthe, et qui faisait loi dans la famille.

Pour éviter le renouvellement des débauches secrètes du Comte Noir, et afin de se lier les mains à lui-même, tout maître de Bluthaupt qui prenait dame la conduisait, la nuit même des noces, dans la chapelle de Bluthaupt.

Là, sans témoins, il se mettait à genoux devant la tombe de Berthe et tirait de sa poche une grosse clef, rongée de rouille, dont il faisait hommage à l'épousée.

C'était la clef du passage du Comte Noir, dont la porte s'ouvrait dans les caveaux de la chapelle.

Cet usage s'était conservé religieusement depuis le temps de madame Berthe jusqu'à Gunther de Bluthaupt qui avait donné la clef à la comtesse Margarethe.

Ils étaient morts tous les deux, et dans le pays on pensait que la connaissance du passage mystérieux était perdue pour jamais.

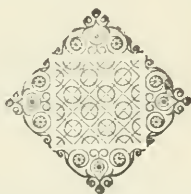
Mais, du vivant de Margarethe et de Gunther, le vieux comte, qui nourrissait pour les bâtards de Bluthaupt une haine dédaigneuse et obstinée, avait défendu qu'ils pussent franchir jamais la grille du château.

Margarethe n'avait au monde pour l'aimer que ses trois frères. Timide et faible, elle n'avait point osé résister de front à la volonté de son mari;

seulement Klaus, le chasseur de Bluthaupt, avait porté une fois aux trois frères un paquet contenant la grosse clef rongée par la rouille.

. . . .

A l'heure où Lia de Geldberg entendit pour la première fois ce bruit inconnu qui interrompit sa lecture chère et lui causa tant de frayeur, les trois frères de la comtesse Margarethe, Otto, Albert et Goëtz, entraient au château de Geldberg par le passage secret du Comte Noir.



CHAPITRE XII.

CHANSON DE GERTRAUD.

Les fêtes allaient se succédant sans relâche; les plaisirs du lendemain ne ressemblaient point à ceux de la veille; c'était un génie charmant qui présidait à ces joies fashionables, et il semblait que l'imagination féconde des chefs de la maison de Geldberg fût aussi parfaitement inépuisable que leur caisse.

Le lendemain du feu d'artifice, il y avait eu grande représentation dramatique. Des artistes de premier ordre, attirés par l'appât d'une prime royale, étaient venus jouer les pièces en vogue sur le théâtre improvisé de Geldberg.

Succès complet : pièces, comédiens avaient été applaudis à tout rompre. Chacun était de si aimable humeur, que le *Triomphe du Champagne et de l'Amour* glissé par son ingénieux auteur, Ficelle, après la grande pièce, récolta quelques complaisants bravos.

C'était le second succès de ce joli ouvrage, imprégné d'une morale douce et facile. Vingt ans auparavant, sous le titre de *la Bouteille de Champagne*, il n'avait été sifflé qu'à demi.

Amable Ficelle, l'auteur principal, et M. le comte de Mirelune, qui était un peu collaborateur, bâillèrent avec transport dans les bras l'un de l'autre, après la représentation.

Il y avait maintenant une quinzaine de jours que les premiers invités avaient franchi le seuil du château. Quinze jours de fêtes, c'est bien long; mais le temps avait passé comme par enchantement, et l'ennui s'était tenu toujours à distance.

Le programme s'épuisait cependant. On devait repartir pour Paris sous quelques jours, et plusieurs commençaient à sentir d'avance que le terme de ces belles fêtes serait le bien arrivé.

Il restait deux choses à voir qui soutenaient la curiosité émoussée des hôtes de Geldberg.

Depuis l'arrivée au château, on avait parlé du grand bal masqué de la mi-carême, et d'une chasse aux flambeaux dans l'ancien parc des comtes.

Le bal devait dépasser toutes les magnificences connues. Chacun en avait pu voir les préparatifs dans cette immense salle, soutenue par des piliers gothiques, où se rendait autrefois la haute justice des seigneurs de Bluthaupt.

Cette salle que nous avons vue, dans le prologue de notre histoire, occupée par les serviteurs du schloss, se chargeait maintenant d'ornements splendides, appropriés au style antique de sa construction intérieure.

Quant à la chasse nocturne, les détails principaux en avaient été réglés d'avance dans le mystère de nombreux conciliabules. Les ordonnateurs de la fête présidée par le jeune M. Abel, empereur du sport, et réunis à Mirelune et à Ficelle, qui avaient naturellement voix délibérative, s'étaient inspirés de quelques pages charmantes du livre *les Tourelles*, où Léon Gozlan, avec sa verve pittoresque et hardie, a décrit les brillantes excentricités d'une chasse semblable.

Ils avaient un théâtre sans rival dans les vieilles forêts de Bluthaupt, ils avaient mille bras empressés et de l'or à pleines mains. Forts de ces ressources, ils prétendaient lutter d'audace et de bizarres merveilles avec l'imagination opulente du romancier.

C'était une copie, mais une grande et riche copie, avec la nature sauvage du Wurzbourg, au lieu des bois civilisés où tentaient vainement de s'égarer les courtisans de Louis XIV.

Ficelle, Mirelune et leurs collègues ne voyaient que cela dans la chasse annoncée : Mira, Reinhold et madame de Laurens, sans parler de Van-Praët et du Madgyar, y voyaient encore autre chose.

Le cas échéant, c'était une occasion de réparer bien des échecs, et la pensée des associés de Geldberg rêvait, au milieu de cette nuit éclairée, une aventure qu'ils n'avaient certes point trouvée dans la féerique description de Gozlan...

Le bal de la mi-carême et la chasse aux flambeaux devaient être en quelque sorte les deux derniers actes de la fête.

A part ces deux représentations attendues, les invités n'espéraient plus rien.

C'était deux ou trois jours après le feu d'artifice. Malgré les efforts des associés, qui avaient répandu le bruit que cette apparition étrange des trois Hommes Rouges, sous le rempart du château, était une comédie concertée à l'avance, une certaine émotion restait dans l'esprit des hôtes de Geldberg.

Au dehors, cette émotion était bien plus grande; des bruits étranges se répandaient de tous côtés; les anciens vassaux des comtes, qui étaient nombreux encore autour du château, vivaient dans l'attente de quelque événement extraordinaire.

Cette apparition des trois démons de la famille voulait dire assurément quelque chose; mais il y avait un fait bien plus extraordinaire et bien plus significatif.

On n'a point oublié que les paysans du Wurzbourg regardaient jadis avec terreur cette lumière, brillant au sommet du donjon le plus élevé du schloss, la Tour du Guet.

Cette lumière était, suivant la croyance commune, la vie du vieux Gunther et l'âme de Bluthaupt.

L'âme de Bluthaupt s'était éteinte la nuit de la Toussaint, en l'an 1824.

Des gens, dignes de foi, prétendaient avoir vu, tout récemment, une lueur à peine saisissable, trembler derrière les losanges plombées de la fenêtre du vieux donjon.

Le feu mystérieux allait-il se ranimer? l'âme de Bluthaupt allait-elle revivre?

On parlait de ces choses tout bas, le soir, aux veillées. Les amis du vieux temps se comptaient. Il y avait de vagues pressentiments de dangers et de victoires...

Il faisait un temps froid et brumeux; les hôtes de Geldberg, confinés dans leurs appartements ou réunis au salon, ne songeaient point à braver le brouillard humide de cette sombre matinée d'hiver.

Franz, seul, était descendu au jardin pour rafraîchir son cerveau agité, peut-être aussi dans l'espérance de rencontrer Denise, auprès de qui madame la vicomtesse d'Audemer veillait maintenant comme une sentinelle attentive.

Il était en costume de chasse, et son fusil reposait sur son épaule.

Il traversa les grandes allées du jardin de Geldberg, où ses guêtres enfonçaient jusqu'à la cheville dans l'herbe blanche de givre. Le jardin était complétement désert; Franz passa la grille chancelante, et se prit à descendre le flanc abrupte de la montagne.

Il allait, la tête inclinée, et les chevreuils des taillis voisins n'avaient pas à redouter beaucoup l'arme qu'il oubliait sur son épaule.

De temps en temps, il se retournait pour jeter un regard distrait vers le vieux manoir, dont les toitures à pic se saupoudraient d'une légère couche de frimas.

Il ne se rendait nul compte des impressions ressenties, mais son cœur battait plus vite et sa rêverie devenait plus profonde, à voir de loin trancher sur le ciel gris l'imposante silhouette du manoir.

Des idées inconnues étaient dans son cerveau. Il se prenait à bâtir, par la pensée, le château de ses pères; car ses espoirs avaient grandi depuis son départ de Paris, bien que nul fait nouveau ne fût venu les ranimer dès longtemps.

Cet homme, en qui ses rêves voyaient un père, était un Allemand. La patrie de sa famille était peut-être l'Allemagne, et sa pensée, habituée à s'égarer dans les exagérations d'un beau songe, comparait involontairement l'immense manoir qui dressait devant lui ses murailles féodales à la demeure de ses ancêtres.

Comme ils avaient dû être grands, dans le passé, ces comtes de Bluthaupt dont le souvenir remuait encore le pays après tant d'années!

Franz avait causé souvent avec les bonnes gens de la montagne; il savait l'histoire de l'antique forteresse et les mille légendes qui couraient sur les seigneurs à la tête sanglante.

Il n'y avait plus d'héritier pour ces gloires...

Franz soupirait et suivait à pas lents la voie tortueuse qui menait des remparts aux maisons du village.

La rêverie de Franz se faisait triste; il se représentait cette blonde fille d'Allemagne, la dernière comtesse, mourant captive derrière ces sombres murailles. Elle n'avait pas vingt ans, et les vieillards qui l'avaient vue parlaient, les larmes aux yeux, de sa douceur et de sa beauté angélique.

Ce n'était point là un de ces drames qui vous apparaissent à travers le voile des temps, une noire tragédie du moyen âge. Quelques années à peine avaient passé sur la légende funèbre, et il y avait de nombreux témoins pour parler encore de la belle Margarethe et de Gunther de Bluthaupt, cet étrange vieillard, adonné aux sciences magiques, qui occupait ses nuits à faire de l'or.

Franz arrivait à un endroit où le sentier, changeant de direction brusquement, tournait autour d'une perrière abandonnée; ce coude lui montra le château sous un autre aspect; il voyait maintenant la partie des remparts où avait été tiré le feu d'artifice.

Au-dessus de l'enceinte basse et confondue avec le roc taillé à pic, il apercevait la fenêtre de Lia; cette fenêtre où le charmant visage de mademoiselle d'Audemer venait tous les jours lui sourire.

Adieu rêves et légendes! Un rayon de soleil perça la brume mélancolique; tout semblait se réjouir autour de Franz, dont le cœur bondissait d'espérances et de joie.

Denise l'aimait! cette fenêtre lointaine lui semblait comme un point lumineux au milieu de la sombre citadelle.

Le soleil levant, qui perçait à grande peine le brouillard, mettait aux carreaux étroits des reflets roses.

C'était comme un sourire.

Franz releva sa joue mutine où jouaient les boucles humides de ses cheveux; il avait oublié sa tristesse; il envoya de loin un baiser vers la fenêtre et reprit sa route gaiement.

Sa marche, qui naguère se traînait avec lenteur, était légère et vive; il fredonnait, sans savoir, un couplet de la petite chanson que Gertraud avait coutume de chanter, en suivant les points délicats de sa broderie.

Tout à coup, il se tut pour prêter l'oreille; sa chanson avait, quelque part, au dessous de lui, au milieu des taillis noyés encore dans la brume, comme un faible et mystérieux écho.

Il s'arrêta pour écouter mieux.

La route avait tourné de nouveau et il se trouvait de l'autre côté de la perrière, à un quart de lieue environ du château.

Devant lui, sur la droite, à quatre ou cinq cents pas, les masures du nouveau village de Bluthaupt montraient leurs toits rustiques, parmi la brume; sur la gauche, il ne voyait que des roches entassées confusément, au delà desquelles s'étendaient les bois qui faisaient le tour de la montagne, rejoignant par une ligne circulaire les ruines de l'ancien village et la route d'Obernburg.

A l'endroit même où il se trouvait, de grandes pierres déchiquetées et moussues, entre lesquelles croissaient quelques pins rabougris, s'amoncelaient, çà et là, sur le bord inférieur de la perrière.

La route coupait en biais sur la pente trop rapide de la montagne; mais un petit sentier taillé à pic, qui semblait fait pour desservir quelque demeure invisible, descendait directement vers les grandes roches confinant à la forêt.

Franz s'était arrêté au point de jonction du petit sentier et de la route principale.

Il y avait sur son visage de l'étonnement, de la joie et de l'inquiétude.

La voix qui avait répété sa chanson partait d'en bas, l'écho devait être caché parmi les roches ou sur la lisière de la forêt.

C'était une voix fraîche et jeune; et vraiment, si ce n'eût été folie, Franz aurait cru reconnaître, dans la chanteuse, la jolie fille de Hans Dorn.

Mais le moyen de penser!...

Le premier couplet se termina par certaine roulade que Gertraud attaquait à merveille et qui fit tressaillir Franz, comme s'il eût vu à trois pas de lui le minois souriant de la gentille brodeuse.

Il se pencha au-dessus du sentier, tendant l'oreille et cherchant à percer du regard le voile de brume qui couvrait encore la vallée.

Il ne vit rien. Entre ces roches sauvages, il n'y avait pas trace d'habitation humaine.

Mais le second couplet de la chanson monta jusqu'à lui.

Franz attendit deux ou trois secondes, puis, incapable de se contenir, il entonna le refrain à tue-tête.

Le silence se fit dans la vallée; plus d'écho; Franz restait debout au milieu de la route, immobile, la bouche ouverte à demi et ne sachant trop s'il avait rêvé.

— Gertraud!... Gertraud!... cria-t-il.

Point de réponse.

Franz haussa les épaules et se prit lui-même en pitié, comme un homme qui vient de commettre un acte de démence.

Appeler du fond de l'Allemagne la petite Gertraud qui était à Paris.

Malgré ce beau raisonnement, au lieu de continuer sa route vers le nouveau village, il se mit à descendre le sentier à pic, en s'aidant des pieds et des mains.

Le soleil montait; la brume s'éclaircissait peu à peu.

Il avait fait déjà une centaine de pas parmi les rochers qui semblaient jetés comme au hasard à la base de la montagne, lorsqu'un cri faible s'éleva derrière lui.

— Père!... père!... dit en même temps une voix bien connue; venez vite!... voilà M. Franz.

Celui-ci se retourna vivement, et aperçut, adossée à un énorme quartier de roc, une maisonnette dont la couleur se confondait exactement avec celle de la pierre, et qu'il avait dépassée sans l'apercevoir.

Gertraud était debout sur le seuil, et gesticulait en appelant quelqu'un à l'intérieur.

Franz s'élança, plus joyeux encore que surpris; l'instant d'après, il était entre Hans Dorn et sa fille.

Il donna une bonne poignée de main au marchand d'habits, et baisa amplement Gertraud, suivant sa coutume.

Hans Dorn n'y trouvait point à redire sans doute; car il se bornait à

regarder Franz de tous ses yeux, comme s'il n'eût pu se rassasier de le voir.

Il y avait sur son franc et bon visage une émotion profonde.

Il s'était découvert à l'approche du jeune homme et restait devant lui, tête nue.

— Allons, père Dorn ! dit Franz, n'allez-vous pas faire des façons avec moi ?... Ah çà ! du diable si je m'attendais à vous voir ici !... Que venez-vous donc faire à Geldberg ?

Une nuance d'embarras se répandit sur les traits du marchand d'habits.

— Je suis né sur le domaine de Bluthaupt, répliqua-t-il, et je viens visiter ma famille.

— Mais, voyez donc, père, s'écria Gertraud, comme M. Franz est changé !

Bien qu'il fût presque complétement remis de sa blessure, Franz gardait, en effet, pourtant, un reste de pâleur.

— C'est vrai, murmura Hans Dorn, l'air du pays ne lui vaut rien, ma fille... et je bénis Dieu de ne pas le retrouver encore plus malade...

Franz éclata de rire, et fit un petit geste de menace.

— Ah ! père Dorn, dit-il, voici qui vaut un aveu !... vous n'étiez pas étranger, je pense, à ces beaux avertissements anonymes qui me parvenaient, avant mon départ pour l'Allemagne.

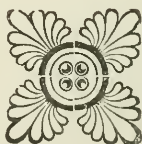
— Je ne vous comprends pas, répliqua le marchand d'habits.

— Bien, bien !... vous êtes un homme discret, père Dorn ; mais nous reparlerons de cela plus tard... Pardieu ! vous me l'avez donnée bonne, avec votre menaçante lettre du cavalier allemand ! ma parole d'honneur, j'ai tremblé pendant dix grandes minutes !... non pas pour moi, mais pour une autre personne dont le nom était prononcé dans la lettre... Ah ! ah ! c'était bien imaginé !... Mais je ne suis plus un enfant, Dieu merci, père Dorn... et malgré ces mystérieux espions qui venaient s'informer de moi, chaque soir, chez mon concierge, j'ai pris bel et bien la clef des champs.

— Et vous êtes venu seul, dit Hans Dorn, seul et sans défiance au milieu de vos ennemis !...

Franz haussa les épaules et se tourna vers Gertraud, qui le regardait en souriant.

— Écoutez cela, petite sœur, s'écria-t-il, ma parole! si j'avais la moindre prédisposition à perdre la tête, votre père me ferait croire que je suis quelque chose comme l'héritier de Bluthaupt!...



CHAPITRE XIII.

LA TÊTE-DU-NÈGRE.

Si Franz eût regardé Hans Dorn en ce moment, il eût été frappé, sans doute, de l'effet produit par ses dernières paroles.

Le marchand d'habits avait détourné la tête ; il était pâle et ses paupières tremblaient.

Mais Franz, qui, en de certains moments, portait ses espérances jusqu'à l'exagération la plus folle, retombait bien bas, à ses heures de sang-froid. Il croyait dire ici une de ces choses énormes qui dépassent toute vraisemblance et auxquelles on ne répond pas.

— Si je n'avais pas eu bonne tête, reprit-il, voilà déjà trois semaines que je serais fou à lier, du fait de mes meilleurs amis !.. On a voulu me faire croire, dans de bonnes intentions sans doute, que j'étais entouré par un cercle de mystérieux assassins !...

Tandis que Franz parlait, Gertraud regardait, étonnée, la figure de son père. L'émotion profonde et soudaine qui avait pris Hans Dorn, au moment où Franz prononçait au hasard le nom de Bluthaupt, avait été pour la jeune fille comme une demi-révélation ; jusqu'à ce moment, le marchand d'habits n'avait fait aucune confidence. Le secret qu'il avait à garder n'était pas le sien.

De temps en temps, quand la rêverie le prenait à l'improviste, quel-

ques paroles tombaient bien de ses lèvres ; mais Gertraud, qui écoutait, curieuse, n'en savait pas assez long pour donner un sens précis à ces phrases entrecoupées.

Des larmes lui venaient aux yeux quand le marchand d'habits prononçait le nom bien-aimé de sa mère; elle se sentait au fond du cœur une tendresse pieuse pour cette noble race des comtes, à qui Hans Dorn gardait un si dévoué souvenir.

Cette famille de Bluthaupt se liait dans sa pensée à la patrie absente et à la mémoire de sa mère.

Elle n'avait jamais raisonné ce sentiment qui était dans son âme comme une religion, enseignée dès les jours de l'enfance.

Sa mère chérie avait été la servante de Bluthaupt, et le nom de la belle comtesse Margarethe, prononcé devant elle, éveillait en son cœur ce doux respect qu'on a pour la sainte préférée.

Depuis trois semaines, Hans Dorn s'échappait bien souvent à parler du passé; mais tout ce qui concernait la maison de Bluthaupt avait, dans la mémoire de Gertraud, cette forme étrange et vague des récits merveilleux. Elle ne pouvait s'accoutumer à rapporter au présent ces lointaines histoires, dont la date avait précédé sa naissance. C'étaient des traditions déjà vieilles, et l'idée ne lui venait même pas de les rapprocher de la réalité.

Ce fut là, sur le seuil de la petite cabane, tapie au milieu des rochers, au bas de la montagne de Bluthaupt, qu'elle entrevit, pour la première fois, et bien confusément encore, le mot de l'énigme.

Une sorte de lumière se fit dans son esprit ; elle se souvint du cavalier allemand, ce héros des fantastiques récits de Franz, cet homme que son père respectait à genoux.

A qui Hans Dorn pouvait-il obéir ainsi en esclave, sinon à un fils de Bluthaupt ?

Elle s'étonna de n'avoir point deviné; la cause de l'amour inexplicable que Hans Dorn avait montré à l'enfant lui fut révélée à cette heure.

Elle comprit la tendresse dévouée qu'elle-même ressentait presque à son insu, depuis le premier jour où elle avait aperçu Franz.

Le rouge lui monta brusquement au visage. Etait-elle en face de son

seigneur? Ce jeune homme inconnu qu'elle avait vu entrer une fois, pauvre et suppliant, dans la maison de son père, était-il l'héritier de cette race puissante qu'on l'avait accoutumée dès le berceau à vénérer comme divine?

Était-ce là le fils des comtes?...

Durant le premier instant, son regard prit une expression de crainte respectueuse; elle vit comme une auréole autour du front souriant de l'enfant; puis, elle baissa les yeux, attendrie; car son cœur était celui de sa mère et il y avait en elle plus d'amour encore que de respect.

Pendant cela, le marchand d'habits faisait effort pour se remettre; car, plus il voyait Franz, étourdi toujours et personnifiant l'imprudence, plus il craignait de lui confier ses propres secrets. Impossible de servir Franz autrement qu'à son insu. Il était de ces gens qui jouent cartes sur table avec les filous, et le jour où on lui aurait mis entre les mains sa propre partie, elle eût été perdue pour jamais.

Franz n'avait point aperçu le trouble du marchand d'habits; quant à celui de Gertraud, il n'y donna qu'une attention médiocre et l'attribua tout entier à la joie de cette réunion imprévue. C'était, sous ce rapport, l'homme le plus commode qui se pût rencontrer.

— En quittant Paris, je croyais me mettre à l'abri de ces avertissements qui auraient fini par me donner la fièvre chaude... Il y a loin de la rue Dauphine au château de Geldberg!... je ne sais comment cela s'est fait; les avertissements et les menaces ont trouvé un moyen de m'y suivre... J'ai rencontré ici un brave homme, ou plutôt une demi-douzaine de braves gens, qui renchérissent sur le zèle de mes conseillers de Paris... Si je les croyais, je n'oserais pas mettre un pied devant l'autre!...

— Mais, interrompit Hans Dorn, qui était parvenu à reprendre son sang-froid, depuis que vous êtes au château ne vous est-il pas arrivé assez d'accidents pour donner raison aux craintes de vos amis?

— Savez-vous donc déjà mes histoires? demanda Franz en attachant sur l'ancien page de Bluthaupt un regard perçant.

— Non, répliqua ce dernier; c'est une question que je vous adresse.

— C'est que vous me paraissez savoir bien des choses, père Dorn! reprit le jeune homme; en tout cas, vous avez prononcé le mot... ce sont des accidents qui me sont arrivés.

— Accidents... accidents ! répéta le marchand d'habits.

— Racontez-nous donc tout cela, monsieur Franz, dit Gertraud, qui était à la fois curieuse et d'avance effrayée.

— Des misères, petite sœur !... ce n'est vraiment pas la peine de prendre ce visage grave, et j'aime bien mieux votre joli sourire... sais-je, moi, le compte de mes prétendus périls?... Attendez ! D'abord, j'ai failli être percé de part en part de la propre main de mon ami Julien d'Audemer.

— Le frère de mademoiselle Denise !... murmura Gertraud.

— J'intercède auprès de vous pour ce pauvre vicomte, dit Franz, d'un ton de grave ironie ; j'ai lieu de craindre qu'il ne soit pas de mon parti, comme il le devrait, dans certaines affaires. Il lança un regard d'intelligence à Gertraud. Mais sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, je déclare qu'il n'a point voulu m'assassiner.

Il haussa les épaules et prit un accent de pitié.

— Voyez-vous, mes bons amis, poursuivit-il, on a vraiment beau jeu quand on veut faire des monstres de tout !... Les aventures les plus simples se changent en drames formidables... Il s'agissait tout bonnement d'un petit assaut d'armes entre mon camarade Julien et moi. Je voulais voir un peu ce que valait la fameuse leçon de Grisier !... Le fleuret de Julien se cassa... Un brave garçon, nommé Mâlou, qui nous servait de prévôt, remit à Julien un second fleuret que nous n'examinâmes ni l'un ni l'autre, à cause de la chaleur du combat...

— Il me semble avoir entendu prononcer ce nom de Mâlou à Paris, murmura Hans Dorn.

— Le pauvre diable eut une belle peur ! continua Franz, en voyant mon sang couler à la première passe... Le fleuret, qui avait glissé sous mon aisselle, était aiguisé par hasard.

— Par hasard !... répéta Hans avec amertume.

— Mon Dieu, oui !... Le lendemain, il y avait chasse au chien courant... je rencontrai, pour la première fois dans les chaumes, cet honnête donneur d'avis qui, depuis lors, m'a poursuivi comme une proie... Il me corna aux oreilles un tas de fadaises, à savoir, qu'on en voulait à ma vie et que ce jour-là même il m'arriverait malheur... On m'avait mis entre les mains un joli fusil allemand que j'avais grande hâte d'essayer... je me

défis de mon importun et je courus après la chasse... Au premier coup que je tirai, le fusil éclata entre mes mains...

— Sainte Vierge ! dit Gertraud avec effroi; vous fûtes blessé ?...

Hans Dorn était tout pâle.

— Pas une égratignure ! s'écria Franz; mais eussé-je été blessé, à qui la faute ?... On ne peut pas empêcher l'Allemagne, qui est le pays classique de la pacotille, de produire des fusils détestables !

« La blessure que j'ai reçue provient d'une autre chasse, une chasse au sanglier... Je n'ai jamais bien su lequel de ces Messieurs eut la maladresse de m'envoyer une balle dans l'épaule... ce fut un bien petit malheur !... et, en conscience, je ne l'avais pas volé, car je fis la folie de quitter mon poste pour m'avancer dans la voie... le tireur inconnu me prit sans doute pour la bête... »

Hans Dorn avait les yeux cloués à terre et ses sourcils se fronçaient ; Gertraud joignit les mains.

Franz poursuivit d'un ton de gaieté croissante :

— Quand les Parisiens se mêlent d'aller à la chasse, il arrive comme cela toujours de petites aventures !... mais il en est une autre que je ne donnerais pas pour beaucoup d'argent, quoique j'aie bonne envie de vous payer ma dette, père Dorn... j'avais toujours eu désir de voir face à face quelques-uns de ces beaux brigands d'Allemagne, qui donnent tant de couleur aux romans et aux drames d'outre-Rhin... ma foi, mon désir a été exaucé l'autre jour !

— Vous avez été attaqué ? dit vivement le marchand d'habits.

— Assez bien, répliqua Franz, à l'heure convenable et dans un lieu commode, par trois grands gaillards, costumés dans le dernier goût de Messieurs les bandits.

Gertraud se prit à trembler ; ce péril était bien plus que les autres à la portée de son intelligence.

Hans écoutait, immobile et le cœur serré.

— La nuit tombait, poursuivit Franz qui cherchait évidemment cette fois à mettre de l'intérêt dans son récit ; c'était au fin fond des grands bois qui bordent la traverse d'Esselbach à Heidelberg... J'allais seul et au hasard, songeant à toutes sortes de choses que je n'ai pas besoin de dire à

ma petite sœur Gertraud, et qui vous intéresseraient assez médiocrement, père Dorn.

« Tout à coup, dans un fourré, noir comme l'enfer, j'entendis un coup de sifflet; ma parole, le coup de sifflet y était!

» Un superbe coup de sifflet!

» Il eût fallu être bien jeune pour ne pas savoir ce que cela voulait dire... Je m'arrêtai, moitié tremblant, moitié curieux.

» Oh! les beaux bandits! petite Gertraud!... Père Hans, les magnifiques brigands!

» Des masques noirs, des chapeaux à plumes, des ceintures chargées de pistolets et des bottes évasées, comme celles de l'ogre du petit Poucet!

» C'était peut-être Schinderhannes, peut-être Zaun, peut-être Schubry! Je pensai aux théâtres du boulevard, et je m'étonnai presque de ne point entendre la ritournelle qui annonce l'entrée en scène des acteurs... »

Franz s'arrêta. Gertraud et son père attendirent durant quelques secondes, impatients et pressés de savoir.

— Eh bien?... murmura enfin la jeune fille d'une voix étouffée par la frayeur.

— Eh! bien, répéta Franz tristement, il y a toujours des fâcheux qui arrivent pour tout déranger!... Une demi-douzaine de bûcherons débouchèrent en hurlant une chanson germanique... mes pauvres brigands détalèrent et n'eurent pas même le temps de me demander la bourse ou la vie... J'aurais battu les bûcherons!

Hans respira longuement; Gertraud ne put s'empêcher de sourire.

— Depuis, continua Franz avec un regret manifeste, je suis allé chercher cinq ou six fois mes bandits au même lieu, mais je n'ai jamais pu les rencontrer... Quand on perd l'occasion, c'est le diable!

Hans Dorn eut un mouvement de colère, tant cette insouciance lui sembla dépasser toute limite.

— Dieu vous a protégé malgré vous, s'écria-t-il, et il a frappé d'aveuglement ceux qui vous poursuivaient... car, en vérité, vous étiez bien facile à tuer, monsieur Franz.

— Ce sont les assassins qui manquaient, répliqua Franz; sans cela,

mon affaire était claire. Allons, père Hans, vous qui êtes un homme sage, pourquoi vous obstinez-vous à croire toujours ces billevesées?... Les brigands d'Allemagne sont connus dans l'Europe entière comme le vin de Johannisberg... et mes prétendus persécuteurs ne peuvent absolument rien à cela.

Les sourcils de Hans se froncèrent d'abord, comme si ces paroles eussent augmenté l'impression pénible qu'il ressentait; mais son visage se dérida bien vite, parce qu'une pensée consolante vint à la traverse de ses craintes.

— Nous sommes là maintenant!... se dit-il.

Il était debout sur le seuil de la cabane; Franz et Gertraud se tenaient en dehors.

C'était une belle matinée d'hiver : le soleil avait dissipé la brume peu à peu, et ses rayons obliques mettaient de pâles reflets d'or aux arêtes vives des roches et à la cime dépouillée des taillis.

Le paysage confus qui disparaissait tout à l'heure sous un nuage blanchâtre se montrait maintenant plus distinct; on voyait d'un côté la vallée demi-circulaire, ou quelques prairies d'un vert brillant coupaient la sombre uniformité du bois; à l'endroit où la courbe de la vallée se perdait derrière le nouveau village, on apercevait une nappe blanche et unie comme une glace.

C'était l'étang de Geldberg, qui méritait presque le nom de lac.

De l'autre côté, enfin, l'œil retrouvait, au sommet de la montagne, la haute masse du manoir, dont les toitures aiguës s'éclairaient gaiement à cette heure, et empruntaient au givre matinier, frappé par les rayons du soleil, comme une parure d'étincelles rosées.

Entre la cabane et le château s'échelonnaient ces grandes roches dont nous avons parlé déjà, et qui avaient caché la maisonnette aux regards de Franz lorsqu'il avait ouï, pour la première fois, la chanson de Gertraud, au bord de la perrière.

Quatre ou cinq de ces roches se groupaient à une centaine de pieds au dessus de la cabane, et l'une d'elles, remarquable par sa grosseur et sa forme presque sphérique, semblait pendre sur la descente, toujours prête à se détacher.

A regarder cette énorme pierre, on croyait voir de loin la tête d'un géant grossièrement sculptée.

Elle était noire au milieu des autres rochers, auxquels la mousse qui les recouvrait donnait une teinte blanchâtre.

Les gens du pays lui avaient donné un nom; elle s'appelait *la Tête-du-Nègre.*

Les jours de grande tempête, quand le vent soufflait du haut de la montagne, on avait vu plus d'une fois, au dire des gens du village, l'énorme pierre trembler sur sa base étroite.

Mais le vent avait beau faire rage, elle était là depuis le commencement du monde, et bien qu'elle chancelât toujours, ni tempêtes ni tremblements de terre n'avaient pu déranger son menaçant équilibre.

Au moment où Franz achevait son histoire de brigands, les yeux de Gertraud, qui s'étaient tournés par hasard vers la Tête-du-Nègre, prirent tout à coup une expression étonnée.

Du côté où le rocher faisait ombre aux rayons du soleil levant, elle avait cru apercevoir la silhouette d'un homme, tranchant sur le ciel bleu.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Comme elle essayait de voir mieux, la silhouette disparut, perdue derrière le rocher.

Gertraud crut s'être trompée.

— Est-ce tout?... dit le marchand d'habits qui semblait faire maintenant contre fortune bon cœur.

Le regard de Gertraud s'attacha de nouveau sur Franz; elle ne songeait plus à cette espèce de fantôme qui venait de se montrer auprès de la roche noire.

— Ma foi, répondit le jeune homme, je crois que je suis à peu près au bout de mon rouleau. . Voyons donc, reprit-il en comptant sur ses doigts: le fleuret déboutonné, le fusil crevé, la blessure à l'épaule, les brigands... il me semble pourtant que j'ai eu d'autres aventures!

Il fouilla sa mémoire, et garda le silence durant quelques secondes.

— Des bagatelles! poursuivit-il, de pures bagatelles!... et, malgré vos prétentions, père Dorn, vous ne pourrez pas voir là autre chose que du hasard... Je suis fort mauvais cavalier; à la première promenade que nous

avons faite dans les environs, on m'avait mis sur un diable de cheval aussi sauvage que celui de Mazeppa... Je n'avais garde d'avouer mon ignorance en fait d'équitation, cela m'eût donné un vernis détestable... Je piquai des deux bravement, dès qu'on entra dans l'avenue, et voilà mon démon de coursier lancé comme un tourbillon! La bride, qui ne tenait guère, se cassa dans ma main... Il fallut voir alors la course que nous fîmes à travers monts et vaux!...

« C'était vraiment un noble animal!... il redressait sa svelte encolure et ses naseaux soufflaient de grands cônes de fumée... et il allait comme le vent!

» Moi, je me cramponnais de mon mieux à sa crinière, et je me demandais dans quel trou nous allions tomber tous les deux.

» Petite sœur, ne vous effrayez pas. Après une heure de course enragée, mon démon sentit l'écurie et s'arrêta tout tranquillement à la grille de Geldberg...

» Et j'en fus quitte pour un habit de chasse très-bien fait qui avait laissé ses basques aux ronces de quelques haies, un chapeau accroché dans les taillis et une demi-douzaine d'égratignures.

» Que dites-vous de cela, père Dorn?... »

— Je dis que votre étoile est bonne, Monsieur Franz, et que ce cheval vicieux n'aurait bien pu ramener qu'un cadavre à la grille du château de Geldberg?

— Autre épouvantable péril! s'écria Franz, et vraiment, si j'avais été crédule, cette équipée aurait bien pu m'effrayer!... Il y avait course en traîneaux et joûte de patineurs sur l'étang de Geldberg, qu'on disait gelé à une grande profondeur... La veille, j'avais rencontré un de mes donneurs d'avis dans les ruines de cet ancien village que longe la route d'Obernburg.

« Il m'avait dit, en son style spécial: Prenez garde! la glace est épaisse; mais la perfidie est profonde... prenez garde de laisser votre corps au fond de l'étang de Geldberg!

» Je pris l'avertissement pour ce qu'il valait et le lendemain je choisis une excellente paire de patins.

» J'aurais voulu que vous m'eussiez vu, petite sœur Gertraud!... au-

tant je suis triste cavalier, autant je suis bon patineur !... une fois arrivé sur l'étang, je laissai derrière moi tous ces dandyes parisiens qui sont autant de poules mouillées... il n'y avait pour me suivre que ce brave garçon nommé Mâlou qui, bien entendu, ne faisait pas partie de la compagnie, mais qui prenait ses ébats à part.

» Morbleu ! quel coureur !... il finit par prendre l'avance sur moi et m'entraîna loin de la foule dans un lieu où la glace semblait admirable.

» Nous filions comme des locomotives, et nous étions séparés tout au plus par une dizaine de pas.

» A un certain moment, Mâlou fit un brusque détour, et me laissa passer devant.

» Mes patins grincèrent sur la glace, devenue tout à coup rugueuse; j'étais lancé d'une telle force, que je franchis l'obstacle en un clin d'œil, mais je sentis fort bien la glace faiblir sous mes pieds.

» Elle avait dû être interrompue en cet endroit, quelques heures auparavant. »

— Et vous avez pu douter du piége qui vous était tendu ! s'écria le marchand d'habits.

— Parfaitement, répondit Franz ; d'autant plus que le pauvre Mâlou, voyant que j'avais franchi l'obstacle, ne voulut point rester en arrière et s'avança pour me rejoindre.

« Il n'avait pas d'élan ; la glace mince et toute nouvelle rompit sous le poids de son corps... Il prit là un bain froid des plus complets, je vous jure ! »

— Et vous l'aidâtes à se sauver !... interrompit Hans Dorn.

— Parbleu !...

— Eh bien ! je vous promets, moi, que ce Mâlou ne vous aurait pas rendu la pareille !

— Par exemple ! Madame de Laurens, qui avait été pour moi plus charmante que jamais depuis le commencement de cette fête, m'avait engagé à le prendre pour valet de chambre, tant elle a grande confiance en lui.

Hans secoua la tête et se tut.

— Mais vous avez votre système, reprit Franz, et vous n'en sortez

pas... Quant à moi, je ne puis croire à toutes ces folies... Je suis persuadé que mes donneurs d'avis sont des gens pleins de bonnes intentions; c'est tout ce que je puis faire pour eux. Mon Dieu! mais, si je les croyais, il ne me resterait plus qu'à me pendre pour éviter d'être assassiné!... Ils ont un talent pour changer les choses les plus simples en affreux périls... Ne m'avaient-ils pas annoncé solennellement que je sauterais comme une grenade, si je tenais la mèche au feu d'artifice de l'autre jour!...

« J'ai tenu la mèche pourtant et me voilà! »

Franz avait mis le poing sur la hanche et regardait le marchand d'habits en face; ses traits s'étaient animés au feu de son récit, et sa charmante figure exprimait énergiquement cette témérité fougueuse, qui était le fond de son caractère.

Gertraud l'admirait de tout son cœur, car les femmes aiment le courage, même lorsqu'il devient folie.

Le marchand d'habits garda le silence durant un instant; quand il prit la parole, sa voix était grave et recueillie.

— Vous voilà! répéta-t-il lentement, et parce que le danger ne vous a pas atteint, vous refusez d'y croire... Mais que savez-vous, Monsieur Franz, si une main providentielle ne l'a pas éloigné de vous?...

Franz perdit son sourire fanfaron; il y avait de l'autorité dans l'accent de Hans Dorn.

— Vous pouvez me faire croire à cette main providentielle, murmura le jeune homme; dites-moi que vous étiez ici déjà lors du feu d'artifice...

— Je n'y étais pas, répondit le marchand d'habits.

— Eh bien! alors, s'écria Franz vivement, qui voulez-vous?...

— Monsieur, interrompit Hans Dorn d'un ton de sévère reproche, le jour où l'épée de Verdier menaça votre poitrine, il y eut un bras pour l'écarter... ce bras ne fut pas le mien!...

Franz rougit et baissa la tête.

Pendant une minute entière, il réfléchit, les yeux fixés au sol et les sourcils contractés; puis il releva son front mutin et fit un geste de révolte.

— Non, non, non! dit-il par trois fois; on veut me rendre poltron et

maniaque!... Morbleu! ajouta-t-il en montrant du doigt au hasard la Tête-du-Nègre, si ce rocher venait à nous tomber sur le corps, vous seriez capable d'en accuser mes ennemis imaginaires!...

Il allait parler encore, mais sa voix se glaça dans son gosier; ses yeux s'ouvrirent, démesurément agrandis; une pâleur livide se répandit sur sa joue.

Au moment précis où il prononçait ces mots : « Si ce rocher nous tombait sur le corps, » la Tête-du-Nègre se prit à osciller visiblement sur sa base.

On eût dit qu'une main mystérieuse et puissante la poussait en avant.

Franz restait saisi, incapable de prononcer un mot ou de faire un mouvement.

Hans et Gertraud, qui ne voyaient rien, ne savaient point expliquer son trouble subit.

La Tête-du-Nègre était située de telle sorte, que sa chute ne pouvait manquer d'écraser, non-seulement nos trois interlocuteurs, mais encore la cabane.

Un quart de seconde se passa; une secousse plus sensible vint ébranler la roche suspendue; Franz ouvrit la bouche sans pouvoir produire aucun son, et leva le doigt en l'air.

Les regards de Hans et de sa fille suivirent en même temps la direction indiquée.

Un double cri d'agonie s'étouffa dans leur gorge.

La Tête-du-Nègre, arrachée de sa base, bondissait vers eux avec fracas, le long du flanc de la montagne.



CHAPITRE XIV.

L'APPARITION.

Franz se jeta, par un mouvement de générosité irréfléchie, entre l'énorme masse et la jeune fille, comme s'il eût voulu la protéger contre un péril que nulle force humaine ne pouvait conjurer.

En quittant la base, où elle avait gardé, durant des siècles, son tremblant équilibre, la roche, surnommée la Tête-du-Nègre, fit deux ou trois tours sur elle-même avec une sorte de lenteur ; puis, sa vitesse, multipliée suivant la loi des distances parcourues, devint semblable à celle d'un boulet de canon.

Elle bondit sur la rampe, écrasant tout sur son passage.

Si Franz n'eût point quitté la place qu'il occupait naguère, pour se jeter, avec sa vaillance étourdie, au-devant de Gertraud, il eût été littéralement anéanti...

La Tête-du-Nègre roula en effet, rapide comme la foudre, à l'endroit même où il se tenait naguère debout, et broya, sous son poids énorme, les gros pavés qui défendaient le seuil de la cabane.

Elle continua sa route impétueuse vers le fond de la vallée, déracinant d'autres roches en chemin et brisant, comme autant de brins de paille. les vieux troncs de pins épars sur la descente.

On vit s'ouvrir une large trouée dans le taillis, et la pesante masse disparut parmi les arbres.

Hans Dorn, Gertraud et Franz demeurèrent un instant comme pétrifiés; ils n'avaient plus ni souffle ni parole; leurs yeux, grands ouverts, restaient cloués, par une sorte de fascination, à la trace béante que la pierre avait laissée au bord du taillis.

Cela dura quelques secondes, au bout desquelles Franz, recouvrant sa liberté d'esprit tout à coup, leva son regard vers la place vide où reposait naguère la Tête-du-Nègre.

C'était maintenant une petite plate-forme, entourée de roches de médiocre grosseur, que séparaient d'étroites fissures.

— Ma foi, dit Franz, nous l'avons échappé belle!... un pied de plus à gauche, nous étions lancés lestement dans l'autre monde!

— Vous n'êtes pas blessé, monsieur Franz? balbutia Gertraud, dont la joue était plus blanche que le linge de sa collerette.

— Oh! les coquins maudits! murmura Hans Dorn qui avança la tête en dehors du seuil pour regarder à son tour l'endroit d'où la Tête-du-Nègre avait été précipitée.

Son œil resta fixé longtemps sur l'étroite plate-forme.

— Ils se sont enfuis, reprit-il, et Dieu nous a protégés encore une fois, monsieur Franz!

— Vraiment, répliqua celui-ci en retrouvant toute l'allègre franchise de son sourire; voici une chose qu'on ne peut pas traiter de bagatelle! En notre vie, je ne crois pas que nous voyions jamais la mort de plus près.

Le marchand d'habits et la jeune fille se signèrent.

Franz prit un air sérieux pour les imiter.

— Je remercie Dieu de vous avoir épargnée, petite sœur, dit-il, car, malgré ma bonne volonté, je n'étais pas de force à vous défendre.

Hans avait toujours les yeux fixés sur la plate-forme; son émotion le rendait muet.

— Allons, allons, père Hans! dit le jeune homme en changeant de ton brusquement; ne regardez pas tant de ce côté, et surtout n'abusez pas de l'argument que le hasard vous donne!... je devine tout ce que votre

imagination voit en ce moment : des hommes postés derrière la roche et l'ébranlant de leurs mains pour me la jeter à la tête comme une petite pierre!... rêves que tout cela, mon brave ami!... la roche est tombée parce que le temps avait miné sa base...

Hans secoua la tête gravement.

— Je ne dirai rien, monsieur Franz, répliqua-t-il; je ne suis pas assez habile pour rendre la vue aux aveugles... seulement j'ouvrirai les yeux pour vous à l'avenir.

Une voix prononça le nom de Hans Dorn à l'intérieur de la cabane, Franz se retourna au son de cette voix et vit dans le demi-jour de la pièce d'entrée un paysan chevelu qui appelait du doigt le marchand d'habits.

Franz se rejeta vivement en arrière.

— Oh! oh! s'écria-t-il, dans quel piége suis-je tombé! vous êtes donc alliée avec mes persécuteurs, petite Gertraud?

— Pourquoi cela? demanda la jeune fille étonnée.

— C'est que je viens de reconnaître dans ce brave homme l'honnête Gottlieb, général en chef de mes donneurs d'avis.

Il baissa la voix et prit la main de Gertraud entre les siennes.

— Mais voilà votre père qui s'en va, petite sœur, reprit-il, nous allons pouvoir causer un peu de Denise. J'ai bien des choses à vous raconter.

Ils s'éloignèrent à quelques pas du seuil.

Hans s'était rendu à l'appel du paysan Gottlieb.

Celui-ci ouvrit une porte située au fond de la pièce d'entrée et introduisit le marchand d'habits dans une seconde chambre de grandeur moyenne, où six ou sept hommes étaient réunis.

Ils étaient tous découverts, à l'exception d'un seul qui se tenait debout, à part du gros de l'assemblée.

Nous eussions reconnu là Hermann et les autres convives allemands du cabaret de la *Girafe*. L'homme qui restait debout, au milieu de la chambre, était monsieur le baron de Rodach...

Au dehors, Franz et Gertraud s'entretenaient.

Ils avaient traversé le sentier sur lequel s'ouvrait la porte de la cabane

et se trouvaient engagés parmi les rochers qui parsemaient, de ce côté, toute la base de la montagne.

— J'espère toujours, disait Franz, j'espère plus que jamais, car elle m'aime!... Mais que d'incertitude, ma pauvre Gertraud!... quand il faudrait si peu de chose, un nom et de la fortune, pour être parfaitement heureux!

— Vous appelez cela peu de chose?... murmura la jeune fille.

— Fût-elle pauvre et fille d'un mendiant, répliqua Franz, j'aurais encore tant de bonheur à l'aimer!...

Ces paroles vont tout droit au cœur des femmes.

— Vous êtes bon, monsieur Franz, reprit Gertraud, et quelque chose me dit que vous ne souffrirez pas longtemps... mais, par grâce, ne méprisez pas ainsi les avis de ceux qui vous aiment!... prenez garde...

— Vous aussi? interrompit Franz avec reproche.

Puis un sourire malin éclaira les jolis traits de son visage.

— Écoutez, petite sœur, reprit-il, vous êtes ma confidente... je ne vous cache rien, à vous... A vrai dire, je ne m'occupe pas beaucoup de tous ces dangers réels ou imaginaires : mais, cependant, je ne suis pas si aveugle que j'ai voulu le faire paraître... sans admettre que je sois le point de mire d'une troupe d'assassins et que chacun de mes pas soit menacé d'un piége, je commence à croire que j'ai des ennemis... et cela soutient en moi ces espoirs que vous étiez toute prête à traiter autrefois de folie.

— J'ai changé, dit Gertraud sans réfléchir.

Franz la regarda en face, mais il ne l'interrogea point encore.

— Mon ennemi naturel, poursuivit-il, est d'abord monsieur le chevalier de Reinhold... je crois cet homme capable de tout... et comme il a sujet de me haïr... je tuerais celui qui me prendrait le cœur de Denise!

Ses sourcils se détendirent.

— Pauvre chevalier! continua-t-il avec une gaieté railleuse, je l'ai vaincu malgré son blanc et son rouge, malgré ses pantalons à mollets, malgré son corset, malgré sa perruque blonde!... Pour en revenir, petite Gertraud, j'ai joué l'incrédulité auprès de votre père, afin de l'impatienter et de le faire parler.

— Voyez-vous cela! dit Gertraud, qui le regarda en dessous.

— Mais, reprit Franz, je suis un pauvre diplomate, et je n'ai rien pu contre la discrétion de Hans Dorn... Voyons, petite sœur, ajouta-t-il d'une voix insinuante et pleine de caresses; avec vous, je ne joue pas la comédie... je vous prie tout simplement en grâce de me dire ce que vous savez.

— Je ne sais rien, répliqua Gertraud en rougissant

Franz secoua la tête.

— Vous savez, reprit-il tristement, mais vous ne voulez rien dire... j'aurais pourtant grand besoin d'être consolé!... Excepté Denise, ma pauvre Gertraud, tout le monde est contre moi... La vicomtesse raffole de plus en plus de son chevalier de Reinhold, l'un des futurs directeurs du fameux chemin de fer... Julien lui-même, mon ancien ami, est au nombre de mes adversaires... La comtesse Lampion l'a tout à fait subjugué! leur mariage est désormais une chose certaine, et le grand bal de la mi-carême leur servira de bal de fiançailles.

« Ces Geldberg ont tant d'argent! moi, je suis pauvre toujours, malgré les dépenses que je fais... Julien et la vicomtesse voient en moi l'obstacle qui sépare Denise d'une immense fortune.

» Ils me guettent, ils m'épient... je ne puis plus approcher de Denise sans voir arriver M. le vicomte, un sourire impertinent sous la moustache, et tout prêt à me chercher querelle.

» Ma parole d'honneur je mourrais à la peine, s'il n'y avait pas ce bon ange de Lia qui nous console et qui nous aide!

» Mais Denise prend de l'inquiétude ; de toutes les promesses que je lui ai faites devant vous, là-bas, à Paris, pas une n'a été réalisée!

» Je lui avais dit : Je suis riche, je suis noble ; je vais savoir le nom de mon père... Hélas! petite sœur, je ne mentais pas! mais parfois mon cœur se serre, et une voix s'élève en moi qui me dit : Tu te trompais!... »

Il y avait un découragement amer dans l'accent du pauvre Franz. Ces dernières paroles semblaient mendier une espérance et une consolation.

— Il n'y a pas de temps perdu, répliqua Gertraud, voilà quinze jours à peine...

— Près de trois semaines, petite sœur, interrompit Franz ; c'est demain la mi-carême... et rien ! pas une nouvelle ! je suis resté au point où j'en étais lors de mon départ pour l'Allemagne... Je ne sais plus comment calmer les craintes de Denise ; mon imagination a épuisé toutes ses ressources, et je n'ai plus de courage.

Franz poussa un soupir à fendre l'âme ; mais, avant que Gertraud eût essayé seulement de combattre ce grand désespoir, Franz rejeta en arrière sa belle chevelure blonde, et redressa son front où jouait un sourire.

— Bah !... dit-il, ai-je bien le cœur de me plaindre !... elle m'aime, que me faut-il de plus ?

Il passa le bras de Gertraud sous le sien.

— Mais je suis un grand égoïste, petite sœur ! reprit-il, je vous parle de moi, toujours de moi... Dites-moi bien vite ce qui vous est arrivé depuis que je vous ai vue... dites-moi si le pauvre Jean Regnault.....

Franz s'interrompit, parce qu'il sentit le bras de Gertraud tressaillir contre son flanc.

Il leva les yeux sur elle et l'interrogea d'un regard inquiet.

La figure de la jeune fille était pâle comme à l'instant où la roche précipitée l'avait mise à deux doigts de la mort ; ses lèvres blêmes frémissaient. Était-ce la question de Franz qui avait fait naître cette détresse subite et profonde ?

Ils étaient à une cinquantaine de pas de la cabane qui disparaissait à leurs yeux maintenant, cachée par les accidents du sol inégal et tourmenté.

La place où se dressait naguère la Tête-du-Nègre restait au contraire visible pour eux. Ils l'apercevaient de profil et pouvaient voir l'étroit rebord de la plate-forme qui s'avançait comme une corniche au-dessus du vide.

C'était vers ce point que se fixaient les yeux de Gertraud, effrayés et comme fascinés.

Franz, qui s'était arrêté court, se retourna vivement pour suivre la direction de cet étrange regard.

— Est-ce qu'il nous tombe un autre rocher sur le corps ? dit-il.

Gertraud ne répondit point.

Le regard de Franz, après avoir parcouru rapidement la plate-forme qui était vide, revint vers Gertraud ; la jeune fille tremblait à son bras, ses traits exprimaient de l'angoisse et de l'horreur.

Franz ne devinait point la cause de ce trouble subit et inexplicable

— Qu'avez-vous, petite sœur ? murmura-t-il.

Gertraud resta muette ; son regard se détournait maintenant de la plate-forme avec une sorte d'épouvante.

Son bras était glacé sous le bras de Franz. Malgré le vent de cette matinée d'hiver, des gouttes de sueur perlaient sous ses beaux cheveux. Ses jambes fléchissaient.

Elle avait cet aspect immobile et morne que la fable prête aux malheureux frappés par l'aspect redoutable de la face de Méduse.

Tandis que Franz parlait naguère de ses craintes et de ses espoirs, Gertraud, qui l'écoutait avec l'intérêt tendre d'une sœur, avait le visage tourné vers le piédestal vide de la Tête-du-Nègre.

Ses yeux se fixaient au hasard sur la plate-forme et mesuraient, à son insu, l'énorme vide laissé par la roche tombée.

Elle avait vu surgir tout à coup sur le rebord même de la pierre un front livide que couronnait une chevelure hérissée, puis lentement, lentement, le reste d'un visage plus pâle que celui d'un mort.

Franz prononçait en ce moment le nom de Jean Regnault.

Cette tête de fantôme qui se penchait au-dessus du vide et dont le corps disparaissait derrière les roches, jetait du côté de la cabane un regard épouvanté.

Il y avait sur ses traits une agonie terrible et une épouvante que nulle parole ne saurait peindre.

L'apparition ne dura pas plus d'une seconde ; le pâle visage se cacha derrière le bord de la plate-forme, et lorsque Franz se retourna, on ne voyait déjà plus rien.

Mais Gertraud avait eu le temps de reconnaître Jean Regnault.

. . . .



CHAPITRE XV.

GAIETÉ DE JOHANN.

Quand le matin, Franz était sorti du château de Geldberg, il se croyait seul ; mais il avait un invisible compagnon, qui déjà, plus d'une fois, avait épié sa promenade solitaire.

Johann, le cabaretier de *la Girafe*, l'avait suivi de loin, depuis le haut de la montagne, et ne s'était arrêté qu'en le voyant au seuil de la maison de Gottlieb.

Il avait alors remonté la rampe de toute la vitesse de ses jambes et regagné le château.

Mâlou et Pitois étaient en vacances sans doute avec leurs épouses, car Johann, qui avait besoin d'aide, ne trouva ni l'un ni l'autre.

Quand les vétérans manquent, on se rabat sur les conscrits.

Quelques minutes après, on aurait pu voir Johann redescendre de la montagne, accompagné de Regnault.

Chacun d'eux portait sur l'épaule un fort levier de fer.

En arrivant aux environs de la perrière dont Franz avait fait le tour, ils ralentirent leur course et commencèrent à prendre des précautions. Johann prit les devants, et au lieu de suivre le sentier à pic qui conduisait à la cabane de Gottlieb, il se glissa de roche en roche jusqu'à la Tête-du-Nègre.

— J'avais marqué cet endroit-là, grommela-t-il en appuyant son épaule contre l'énorme pierre qui se prit à osciller comme elle faisait toujours au moindre effort; avance ici, Jean, mon fils... tu vas gagner ton argent à bon marché!

Jean Regnault ne se fit pas attendre; il allait comme un automate sur les traces du marchand de vins.

Il était maigre et défait; ses traits étaient à peine reconnaissables; il y avait en lui un aspect de misère qui faisait compassion.

Ses yeux ternes avaient tout à coup des éclairs hagards; sa physionomie changée peignait le sommeil de l'intelligence.

Rien qu'à le voir, on devinait l'état de son âme. C'était un pauvre être que la souffrance avait anéanti, un enfant trop faible contre le malheur et qui tâchait de s'engourdir pour échapper aux élancements de son agonie.

Ceux qui connaissaient sa famille auraient pu penser que la main de Dieu l'avait frappé comme son jeune frère, et qu'il était devenu idiot.

Il avait sa raison pourtant; et la preuve, c'est que durant les cinq ou six premiers jours de son arrivée à Geldberg, il avait passé son temps dans les bois, vivant, Dieu sait comme, et fuyant d'instinct l'exécution du sanglant contrat qui le liait au marchand de vins Johann.

En Allemagne, comme à Paris, il se disait : Je mourrai, mais je ne tuerai pas...

Et pourtant, cette pensée de tuer était en lui à toutes les heures du jour et de la nuit.

Il y avait pour lui, en ce monde un être abhorré ; l'idée de cet homme le mettait en fureur et lui arrachait le reste de sa raison.

Cet homme était son mauvais génie, cet homme lui avait enlevé l'amour de Gertraud, son unique espoir de bonheur; ne l'avait-il pas vu, charmant et joyeux, coller sa bouche entr'ouverte sur la main de la jeune fille!...

Et quelques heures après, dans la maison de jeu, alors que le hasard avait amassé devant lui la somme qui devait sauver son aïeule, il l'avait retrouvé, ce beau jeune homme à la figure de femme!

Et au moment où il reconnaissait ces traits doux et souriants, la chance

tournait, les louis d'or et les billets de banque disparaissaient comme par magie.

La mère Regnault, qui allait être sauvée, retombait au plus profond du malheur!

Et le lendemain Jean vendait sa conscience.

C'était lui, c'était l'adolescent maudit qui le poussait vers le crime, après lui avoir arraché ses beaux espoirs!

Jean ne voulait pas remplir sa promesse, gagner son argent, comme disait Johann; sa main frémissait d'horreur à l'idée de toucher le poignard.

Mais c'était seulement lorsqu'il s'agissait de la victime inconnue, poursuivie par le maître de la *Girafe*. Quand la pensée de Jean se tournait vers son rival, quand son rêve éveillé lui représentait la scène du lundi-gras dans la chambre de Hans Dorn: la main de Gertraud effleurée, le bruit d'un baiser, le sourire vainqueur de l'étranger, ses doigts frémissaient encore, mais c'était d'aise, et le poignard détesté, il eût voulu cette fois le tenir!

Oh! point de grâce, sa haine était mortelle, il avait tant souffert!

Pendant cinq ou six jours, il supporta le froid et la faim, perdu dans les grands bois qui entouraient le château de Geldberg. Le soir, il frappait à la porte de quelque cabane, demandant un morceau de pain et l'hospitalité.

Des esprits plus robustes que le sien n'eussent point résisté peut-être à l'effet accablant de cette longue solitude, toute pleine de visions sombres et de cruelles pensées.

Sa nature morale fléchit. Au bout de six jours, il n'avait plus ni volonté, ni force. Johann le rencontra et l'emmena prisonnier sans résistance.

Ce matin, il venait là sur les pas de Johann parce qu'on le lui avait commandé; le seul effort dont il fût capable, c'était de mettre un voile sur sa pensée, afin de se cacher lui-même le fond de sa conscience.

Et pourtant parmi ces ténèbres où s'endormait sa pauvre âme réduite à l'inertie, il y avait une résolution vague, mais obstinée: Jean ne voulait point tuer.

Johann le plaça derrière la Tête-du-Nègre et mit son levier sous la roche.

— Fais comme moi, dit-il.

Jean n'hésita pas, il ne demanda point le but de ce travail étrange; la nuit qui emplissait son cerveau ne lui laissait point la faculté de raisonner et il n'avait nul désir de savoir.

Les leviers agissant d'accord, poussaient imperceptiblement la roche vers le bord de la plate-forme.

Johann riait dans sa barbe.

Au bout de quelques minutes, il cessa de travailler pour essuyer son front en sueur.

— Ça va! murmura-t-il, ça va, il y aurait de quoi en écraser trente comme lui!...

Jean laissa tomber son levier, et regarda le marchand de vins en face.

Il avait compris par hasard.

— Il y a donc un homme là-dessous? demanda-t-il d'une voix sourde et paresseuse.

— Prends ton levier, mon petit, répliqua Johann au lieu de répondre; nous n'en avons pas pour deux minutes désormais!...

Jean ne bougea pas.

— Je ne veux plus, dit-il.

— Comment! s'écria Johann en colère; tu recules?

— Je ne veux plus, répéta Jean avec ce calme imperturbable des cœurs découragés; je crois qu'il y a un homme là-dessous... il faut que je voie.

Du côté où se trouvait Jean Regnault, la Tête-du-Nègre dépassait de beaucoup le bord de la plate-forme! c'était à dessein que Johann lui avait choisi ce poste.

Pour pouvoir jeter les yeux en bas, il fallait que Jean changeât de place avec le cabaretier.

Il l'essaya; Johann le poussa sans effort.

— Écoutez, dit le joueur d'orgue que cet incident ne pouvait émouvoir, si vous ne me laissez pas faire ce que je veux, je vais crier.

— Et moi, je vais te tuer! répliqua Johann en brandissant sa lourde barre de fer.

— Tant mieux, dit Jean avec fatigue.

Les bras du cabaretier tombèrent; il se rangea.

— Regarde donc, mulet! dit-il, je ne peux pas faire la besogne tout seul... et si tu es cause que l'affaire manque, il sera toujours temps de t'arranger!

Jean mit sa tête en dehors de la roche, et son regard descendit jusqu'au seuil de la maison de Gottlieb.

Il ne vit ni Gertraud ni Hans Dorn, qui étaient cachés derrière le montant de la porte.

Il vit Franz.

Sa joue pâle devint rouge comme du feu.

Il se rejeta en arrière et resta les bras pendants devant Johann.

Sa physionomie n'exprimait rien, sinon une stupéfaction morne. Mais un combat terrible se livrait au fond de son cœur.

Deux ou trois fois sa joue amaigrie redevint pâle, puis pourpre.

Sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu parler; mais sa gorge se refusait à laisser sortir un son.

Johann l'avait poussé de côté pour qu'on ne pût pas le voir d'en bas; il n'avait point opposé de résistance.

— Eh bien! dit le cabaretier, impatient de reprendre sa besogne, as-tu vu?...

Jean fit un signe de tête imperceptible.

— Y sommes-nous? demanda encore Johann.

Les sourcils de Jean se froncèrent; un éclair de fureur brilla dans son œil; puis deux larmes roulèrent lentement sur sa joue.

Johann ne savait plus que croire et pensait que le pauvre diable devenait fou.

Jean serra son front à deux mains.

— C'est lui! murmura-t-il, je l'ai reconnu!...

— Qui ça? demanda le marchand de vins.

Au lieu de répondre, Jean leva vers le ciel ses yeux humides et prononça le nom de Gertraud.

Johann resta un instant, la bouche ouverte et plongé dans un étonnement joyeux.

Puis il éclata de rire au risque d'éventer son embuscade.

Il se souvenait de sa conversation avec Jean, sur la place de la Rotonde, à la suite de l'orgie du cabaret des *Fils-Aymon.*

Cette folle idée, qui était venue à l'ivresse du pauvre joueur d'orgue, était-elle donc la réalité?

— Comment! reprit-il, abondant avec intention dans le sens du joueur d'orgue, tu ne savais pas encore ça, mon petit!... mais je te l'avais dit là-bas, sur le Carreau!...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait Jean, si loin de Paris!... est-ce possible?

— Tu n'as qu'à voir, mon fils... ce qui est sûr, c'est que la petite Gertraud en tient pour lui de la bonne manière... et qu'il la fait aller, la pauvre mignonne, il faut voir!

— Il la trompe? balbutia Jean.

— Un peu, mon fils... Y sommes-nous?

Jean saisit le levier qui était à terre et redressa brusquement sa taille courbée; il avait à cette heure la force d'un athlète.

Un cri sourd sortit de sa poitrine, et il enfonca le levier sous le roc.

Johann ne le laissa pas en arrière.

La Tête-du-Nègre, qui ne tenait plus à rien, perdit son équilibre et tomba.

Au moment où elle quittait sa base, Johann saisit le joueur d'orgue à bras-le-corps et le coucha par terre.

On entendit un cri du côté de la vallée, puis un profond silence se fit. Jean voulut regarder, mais les bras robustes du marchand de vins l'enchaînaient au sol.

— Ce n'est pas pour te faire du mal, mon petit, disait ce dernier, tu as travaillé comme il faut... mais si nous l'avons manqué, il va lever la tête en l'air, et il ne ferait pas bon pour nous d'être aperçus en ce lieu!

Après quelques efforts impuissants, Jean demeura immobile; sa conscience parlait; il était écrasé sous les remords.

Johann ne le lâcha qu'au bout de plusieurs minutes; pendant tout ce temps, le marchand de vins avait tenu l'oreille au guet; aucun son n'était parvenu jusqu'à lui du bas de la montagne; il acquérait tout doucement la certitude que *la chose était faite...*

— Si le cœur t'en dit, mon fils, murmura-t-il enfin, avance un petit peu et regarde... mais pas d'impression! ne montre que le bout de ton nez!...

Pour toute réponse, Jean se mit à ramper sur la plate-forme et pencha sa tête au-dessus de la saillie.

Ses yeux avides tombèrent sur le seuil de la maison de Gottlieb; il n'y avait plus personne.

Jean se sentit un poids de glace sur le cœur. Cet enfant qui souriait là, naguère, si heureux et si beau, n'était plus maintenant qu'un cadavre broyé par le passage du roc, et qui n'avait pas même laissé de traces!

Jean s'accrochait des deux mains à la saillie de la plate-forme; un vertige le poussait en avant.

Il avait oublié sa grande haine; cette fièvre qui le tenait naguère avait disparu pour le laisser abattu et brisé.

— Eh bien? demanda Johann.

— Je ne vois rien, répondit le joueur d'orgue.

— Pas un petit peu de rouge devant la maison?

Jean frissonna et se recoucha par terre. Johann avança la tête à son tour.

— Comme ça vous a nettoyé l'endroit! grommela-t-il. La Tête-du-Nègre aura emporté le petit bonhomme jusque dans les taillis... Eh bien! Jean, mon fils, en voilà un qui n'embrassera plus jamais la petite Gertraud!

Jean se souleva sur le coude, tandis que le marchand de vins revenait en arrière.

— On ne voit rien, balbutia-t-il, pas une goutte de sang!... n'y a-t-il pas espoir qu'il a pu se sauver?

Johann éclata de rire.

— Farceur de petit Jean! s'écria-t-il, est-il gai avec ses espoirs!... Allons, allons, fiston, cette besogne-là m'a donné un appétit du diable... viens-tu déjeuner?

— Je n'ai pas faim, murmura Jean.

Johann se leva sur ses genoux, puis sur ses pieds, et se glissa entre deux roches pour regagner le sentier à pic qui conduisait à la perrière.

— Je vais m'en aller tout doucement pour te donner le temps de me rejoindre, dit-il. N'oublie pas ton levier; moi, j'emporte le mien.

Il fit un signe de tête à Jean qui restait couché sur la terre, et disparut dans l'étroit passage.

Il y avait des années que son revêche visage n'avait exprimé tant de bonne humeur. Avec mille écus de rentes on tient une place dans le monde, et Johann venait de se compléter mille écus de rentes.

Pendant qu'il remontait vers le château, Jean restait plongé dans une sorte d'engourdissement. Ses yeux grands ouverts et mornes regardaient fixement le vide; il ne bougeait pas.

Il ne sentait pas le froid du sol qui roidissait ses membres, n'eût été le souffle pénible qui soulevait à intervalles inégaux sa poitrine oppressée, on l'aurait pu prendre pour un homme mort.

Le temps passait; au bout d'un quart d'heure, un bruit léger se fit dans le passage par où Johann avait rejoint le sentier de la perrière.

Jean n'entendait pas.

Mais, tout à coup, il se souleva, galvanisé par une terreur soudaine : un doigt venait de toucher son épaule. Il poussa un cri sourd, pensant que l'homme assassiné sortait de terre...

Il glissa un regard épouvanté entre ses paupières demi-closes.

Puis son corps se rejeta en arrière, tandis que ses mains jointes s'appuyaient contre sa poitrine qui haletait.

— Gertraud!... murmura-t-il comme en un rêve, oh! Dieu me punit... je suis fou!

Gertraud était là près de lui, si pâle et si changée, qu'il croyait être le jouet d'une vision.



CHAPITRE XVI.

JEAN ET GERTRAUD

Gertraud était debout auprès de Jean; ses mains se joignaient tombantes; toute cette gaieté insoucieuse et vive, qui souriait naguère sur son charmant visage, avait disparu : une pâleur mate et uniforme remplaçait le joyeux vermillon de sa joue.

A ceux qui l'avaient vue dans la maison de son père, si alerte et si heureuse, il eût fallu plus d'un coup d'œil pour la reconnaître.

En ce moment, il semblait que des mois entiers, peut-être des années, avaient passé sur cette figure d'enfant; elle était belle autant que jadis, mais sa beauté s'était transformée.

Au lieu de ce limpide et radieux regard, reflet charmant de bonheur et de jeunesse, sa prunelle avait comme un voile; ses yeux ne riaient plus : ils se baissaient tristes et sévères.

Et tout le reste de sa personne avait changé, comme ses traits. Au lieu de son pas leste et bondissant, c'était maintenant une démarche lente; sa taille souple s'affaissait; son front s'inclinait sous un fardeau de douleur.

La souffrance est un fier niveau! Ces pauvres filles que nous voyons trotter sur le pavé de Paris, ces petites ouvrières qui ont eu le malheur de défrayer, sous leur nom de *grisettes*, tant de romans pitoyables et tant

de niais vaudevilles, peuvent devenir, à l'heure de l'angoisse, belles et tragiques comme des reines.

Il ne faut pas se les représenter toujours essuyant leurs yeux rouges avec un coin de leur tablier de coton écossais. Tout martyre est noble. Quand son cœur se brise, la grisette devient femme, et M. Paul de Kock n'a plus le droit de lui pincer le menton...

Jean resta longtemps devant Gertraud, silencieux et la tête baissée. La jeune fille le regardait avec une mélancolie sévère, sous laquelle perçait encore sa tendresse sans bornes.

— Jean, dit-elle enfin d'une voix basse et lente, vous m'aviez promis de ne jamais être criminel!

Le joueur d'orgue cacha son front entre ses deux mains.

— Ce n'est donc pas un rêve! murmura-t-il. Mon Dieu! mon Dieu!...

— Tous ceux que vous aimiez autrefois sont ici, reprit Gertraud. Cache-t-on la nouvelle d'un malheur? Votre mère et votre aïeule ont fait la route d'Allemagne, afin de vous retrouver.

— Savaient-elles donc? murmura Jean dont les mains retombèrent le long de son flanc.

— Elles savent tout.

La physionomie abattue du joueur d'orgue exprima une nuance d'étonnement.

— Qui a pu leur dire?... balbutia-t-il.

— Moi, répondit Gertraud.

Jean releva sur elle ses yeux timides et indécis.

— Et vous?... dit-il encore.

— Moi, je vous aimais bien, Jean! répliqua Gertraud dont la voix tremblait; je n'ignorais jamais rien de ce qui vous regardait... Quand vous me quittâtes après cette conversation que je n'oublierai point et qui me laissa la mort dans l'âme, je vous suivis... ne pouvant courir après vous dans les rues de Paris, je pris un aide qui s'attacha à vos pas et qui vous épia depuis le Temple jusqu'à la cour des Messageries... Cet aide était votre pauvre frère Joseph... il revint me dire votre entretien avec Johann sous les piliers de la Rotonde... il avait tout entendu.

— Tout!... murmura machinalement le joueur d'orgue.

— Tout!... répéta Gertraud. Vous alliez en Allemagne, pour gagner une somme d'argent, dont le prix devait être un meurtre...

Un sanglot souleva la poitrine de Gertraud, mais ses yeux restèrent secs.

Jean se tordait les mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait-il sans avoir la conscience de ce qu'il disait, si vous saviez!...

— Ce meurtre, poursuivit Gertraud d'une voix qui s'étouffait de plus en plus, je ne voulais pas y croire... Je priais Dieu pour vous et pour moi, Jean.... Mais Dieu n'a pas écouté mes prières... J'ai vu ce qu'une longue vie n'effacera point de ma mémoire!...

— Oh!... oh!... fit le joueur d'orgue en un gémissement, ayez pitié de moi, Gertraud! si vous saviez! si vous saviez!...

Un sourire amer plissa la lèvre pâle de la jeune fille.

— Je sais, répliqua-t-elle, je ne sais que trop!...

Elle s'interrompit; la voix lui manquait.

Jean avait sous la paupière des larmes de sang qui ne voulaient point jaillir.

— Oh! c'est toujours ainsi, poursuivit Gertraud, dont l'œil sec jeta vers le ciel un regard de reproche; il y avait un enfant qui s'était intéressé à notre misère et à notre amour, Jean... Un seul être dans tout ce grand Paris! Il était bon, franc, généreux... Il était le fils d'une noble famille, et il avait pour ennemis des hommes puissants qui voulaient le tuer après lui avoir volé son héritage...

— Oh!... oh! fit Jean qui tourmentait de la main son front en feu.

— Ils sont riches, reprit Gertraud, ils ont de quoi payer des assassins!...

Jean fit un geste de supplication.

— Gertraud! Gertraud! dit-il avec un accent de douleur déchirante; j'avais promis pour sauver ma mère!... ma pauvre grand'mère qu'on emmenait en prison! Oh! si vous l'aviez vue pleurer et se débattre!... ses cris me perçaient le cœur et je devins fou! je promis... mais, sur mon salut, Gertraud, et sur le nom saint de Dieu! je vous jure que je ne voulais point tenir ma promesse...

Gertraud secoua la tête d'un air incrédule.

— Croyez-moi! croyez-moi, par pitié! reprit Jean, les mains jointes,

vous qui savez le fond de mon cœur, pensez-vous que je fusse capable d'un crime?

— J'ai vu... dit Gertraud.

Jean pressa des deux mains ses tempes amollies et tremblantes.

— C'est vrai, dit-il tout bas, tandis que ses yeux s'égaraient; je suis un meurtrier et je n'espère plus! mais il faut que vous m'écoutiez, Gertraud... Vous auriez pu me sauver d'une parole, et si vous m'aviez dit, alors que je vous quittai, la moitié seulement de ce que je viens d'entendre, le pauvre jeune homme vivrait encore et je ne serais pas un criminel!

Il s'interrompit pour respirer; la jeune fille attendait.

— J'étais bien pauvre, reprit Jean; j'étais bien malheureux déjà... et quand on n'a sur la terre qu'un seul bien, Gertraud, on a grand'peur de le perdre!...

« J'étais jaloux!... oh! je ne le suis plus! et, au prix de mon sang, je voudrais lui rendre la vie!

» J'étais jaloux!... je me sentais si éloigné de vous et si indigne!

» Un soir, ce soir où je vous empruntai des habits, vous me laissâtes dans la pièce d'entrée en me donnant l'ordre de ne pas regarder derrière moi.

» Je vous aurais obéi, Gertraud, comme toujours, mais j'entendis dans la chambre de votre père le bruit d'un baiser.

» Je me retournai malgré moi; je vis la figure de ce jeune homme penchée sur votre main... »

— Sur ma main?... répéta Gertraud étonnée.

— La veille, je l'avais vu déjà causer avec vous dans la cour.

— Mais il y avait une autre femme que moi dans la chambre de mon père! interrompit Gertraud.

Jean s'appuya contre une roche, parce que ses jambes défaillaient, mais il y avait un sourire autour de sa lèvre.

— Ce sera une consolation pour ma dernière heure, murmura-t-il, et ce sera un châtiment cruel de mon crime... Gertraud! ma Gertraud! vous n'aviez pas cessé de m'aimer!

— Et Dieu sait que je n'aurais jamais aimé que vous! répliqua la jeune fille dont la joue prit une teinte rosée.

Jean avait fini son explication; il ne parla même pas de la scène de la maison de jeu et de cette colère délirante qui l'avait saisi en reconnaissant, dans l'homme qui lui enlevait son or, l'amant prétendu de Gertraud.

Cette colère avait passé; c'était la jalousie seule qui avait entraîné son bras.

— On m'a conduit ici, ajouta-t-il seulement avec une sorte de calme qui étonna Gertraud, et l'on m'a mis en main cette barre de fer... je vous l'ai dit, j'aurais mieux aimé mourir que de tuer... Mais c'était lui, je l'ai reconnu!... il y avait si longtemps que je souffrais!...

« Je ne sais ce qui s'est passé en moi, et je me fais horreur quand j'y songe... »

Il s'arrêta encore; son front se releva; il regarda en face la jeune fille, qui se sentit trembler.

— Vous êtes bonne, Gertraud, reprit-il; quand je serai mort, je suis sûr que vous me pardonnerez... Je vous laisse mes deux mères à consoler... la pauvre aïeule est bien vieille; ne lui dites pas pourquoi je suis mort!

Gertraud ouvrit la bouche; sa voix s'étouffa dans son gosier.

Elle ne put que saisir la main de Jean.

Celui-ci l'attira sur son sein et la baisa au front comme une sœur.

Puis il se dégagea de son étreinte et fit le signe de la croix.

— Adieu! dit-il en marchant d'un pas ferme vers le bord de la plate-forme.

Ce fut pour la jeune fille un moment d'angoisse que nulle parole ne saurait peindre.

Elle n'avait qu'un mot à dire pour arrêter Jean, et sa gorge étranglée refusait passage à toute parole.

Elle ne pouvait pas même s'élancer pour le retenir.

Elle était comme pétrifiée.

Durant une seconde, elle souffrit mille fois la mort; elle s'efforçait avec désespoir, et ses facultés paralysées la clouaient, muette et immobile, à sa place.

Jean allait se précipiter; elle voyait la résolution farouche peinte sur son visage, un instant encore, et il allait être trop tard!

Son cœur se brisait, car elle pensait qu'elle seule était cause de cette mort ; elle lui avait laissé croire que Franz avait succombé...

Et Jean se tuait parce qu'il ne pouvait supporter l'idée de son crime imaginaire.

C'était une torture inouïe.

Jean fit le dernier pas; il s'arrêta au bord de la plate-forme, et mesura d'un œil froid la profondeur du précipice.

Son corps se pencha en avant; au moment où il allait s'élancer, un cri d'agonie s'échappa enfin de la poitrine de Gertraud.

Jean s'arrêta en équilibre.

A ce moment même, une voix jeune et gaillarde monta du fond de la vallée.

Elle chantait gaiement la chanson favorite de la jolie brodeuse.

Jean écouta ; cet air était le plus aimé de ceux que jouait son orgue.

Comme il écoutait, Gertraud le vit tout à coup frémir de la tête aux pieds et se rejeter en arrière.

Il venait de voir Franz sortir de la maison de Gottlieb et poursuivre son chemin, le fusil sur l'épaule, en chantant comme un bienheureux.

Jean restait là, bouche béante et les yeux sortis de la tête; il n'en voulait point croire le témoignage de ses sens.

Gertraud s'était traînée jusqu'à lui ; elle était agenouillée à ses pieds.

— Je ne pouvais pas! Oh! je ne pouvais pas!... balbutiait-elle.

Puis elle s'arrêtait pour remercier Dieu avec passion.

Le regard de Jean l'interrogeait toujours.

— Je ne pouvais pas! reprit-elle, une main de fer étreignait ma gorge... Oh! Jean, sait-on comme on aime!... Écoutez! la pierre a passé tout auprès de lui... Si elle l'avait tué, je ne serais pas là pour vous le dire, car j'étais derrière lui avec mon père...

Jean, dont la joue s'était colorée légèrement, redevint plus pâle à la pensée de ce danger horrible qu'il n'avait point soupçonné.

Il tomba sur ses deux genoux, auprès de Gertraud agenouillée. Leurs bras s'entrelacèrent, leurs prières muettes montèrent unies vers le ciel.

La voix rauque de Johann se fit entendre au loin, du côté du château.

— Jean! petit Jean! criait-elle.

La lèvre du joueur d'orgue effleura le front de Gertraud, puis il se releva.

— Est-ce que vous allez encore avec cet homme?... demanda la jeune fille effrayée.

— Oui, répondit Jean.

Sa taille s'était redressée, et une intrépide volonté brillait dans son œil.

— Jean! petit Jean! criait de loin le cabaretier Johann.

— J'ai ma tâche désormais, poursuivit le joueur d'orgue, en aidant la jeune fille à se relever. Adieu, Gertraud!... Je réparerai ma faute, ou vous ne me reverrez plus...

Il disparut entre les roches, après lui avoir jeté de loin un dernier baiser.

Jean était parti déjà depuis plusieurs minutes que Gertraud restait encore sur la plate-forme, immobile et pensive.

Depuis une demi-heure à peine, tant de choses s'étaient passées! Tous ces événements, étroitement enchaînés, se mêlaient dans son cerveau trop plein. Malgré ce qu'il y avait d'heureux dans le dénoûment de son entrevue avec Jean Regnault, son cœur se serrait.

Elle était là, tout près du bord de la plate-forme où elle avait vu le pauvre joueur d'orgue se pencher en équilibre entre la vie et la mort. Elle était à la place même où se dressait naguère la Tête-du-Nègre, cette arme gigantesque à l'aide de laquelle Jean, frappé de folie, avait voulu commettre un assassinat.

Elle avait à se réjouir, puisque Franz et Jean vivaient; mais elle avait à se désoler, puisque Jean était coupable.

Elle s'appuyait à l'une des grandes pierres qui faisaient autrefois comme une ceinture à la Tête-du-Nègre. Une larme perlait encore sous sa paupière demi-close, et son front rêveur s'inclinait sur sa main.

Au milieu de sa méditation triste, une douce pensée vint et mit un sourire à sa lèvre.

— Pauvres femmes! murmura-t-elle; depuis hier, elles cherchent en vain... je vais les rendre bien heureuses!

Elle songeait à Victoire et à la mère Regnault, qui, arrêtées en route par des recherches inutiles, n'étaient arrivées dans le pays que la veille.

La vieille femme s'était rendue tout de suite au château de Geldberg; elle avait demandé son petit-fils Jean, mais personne n'avait voulu lui répondre.

Tout ce qu'elle avait récolté, c'étaient les railleries lâches d'une valetaille toujours prête à insulter le faible.

Gertraud l'avait vue dans la soirée de la veille et lui avait rendu un peu de courage.

Ce qui mettait maintenant un sourire sur le visage abattu de la jolie fille, c'était l'idée de consoler la mère de Jean et d'aller lui porter l'espérance.

Madame Regnault habitait une des cabanes du village; Gertraud, au lieu de redescendre vers la maison du paysan Gottlieb, qui était la demeure de son père et la sienne, remonta le sentier à pic et prit le chemin du village.

Au moment où elle longeait les bords de la perrière, entourée de broussailles, elle entendit sur sa droite une voix monotone et cassée qui chantait un air familier à ses oreilles.

C'était ce chant bizarre inventé par Geignolet, l'idiot, et auquel il adaptait les paroles improvisées de sa chanson.

Gertraud s'arrêta et s'approcha de la haie, dont elle écarta les branches épineuses.

L'idiot disait :

Le père Hans avait mis la petite boîte
Dans l'armoire; tout en haut, tout en haut...

Puis, il s'interrompait pour rire avec fatigue comme un homme ivre.

Gertraud, intriguée et ne saisissant qu'imparfaitement le sens brisé de la chanson, parvint après bien des efforts à glisser son regard au travers de la haie.

Elle vit l'idiot assis par terre, de l'autre côté, auprès d'un tas de gros sous qu'il caressait d'une main amoureuse.

Son autre main tenait une bouteille dont le goulot disparaissait fréquemment dans sa large bouche.

Sa figure blême avait pris des teintes pourpres; il était ivre.

Quand il cessait de boire, il revenait à ses gros sous et il chantait en balançant sa tête difforme :

La petite Gertraud m'en a donné,
J'en ai volé à la Galifarde;
Mais j'en ai eu bien davantage
Avec le vieux Monsieur
Qui porte un faux toupet.
La bonne aventure, ô gué!

Il se coucha par terre à plat ventre et mit sa tête sur les sous.

Puis il se retourna pour boire encore.

Sa bouteille était vide; il la lança dans la perrière avec indignation.

— J'ai soif! grommela-t-il en rampant à quatre pattes, comme une bête fauve.

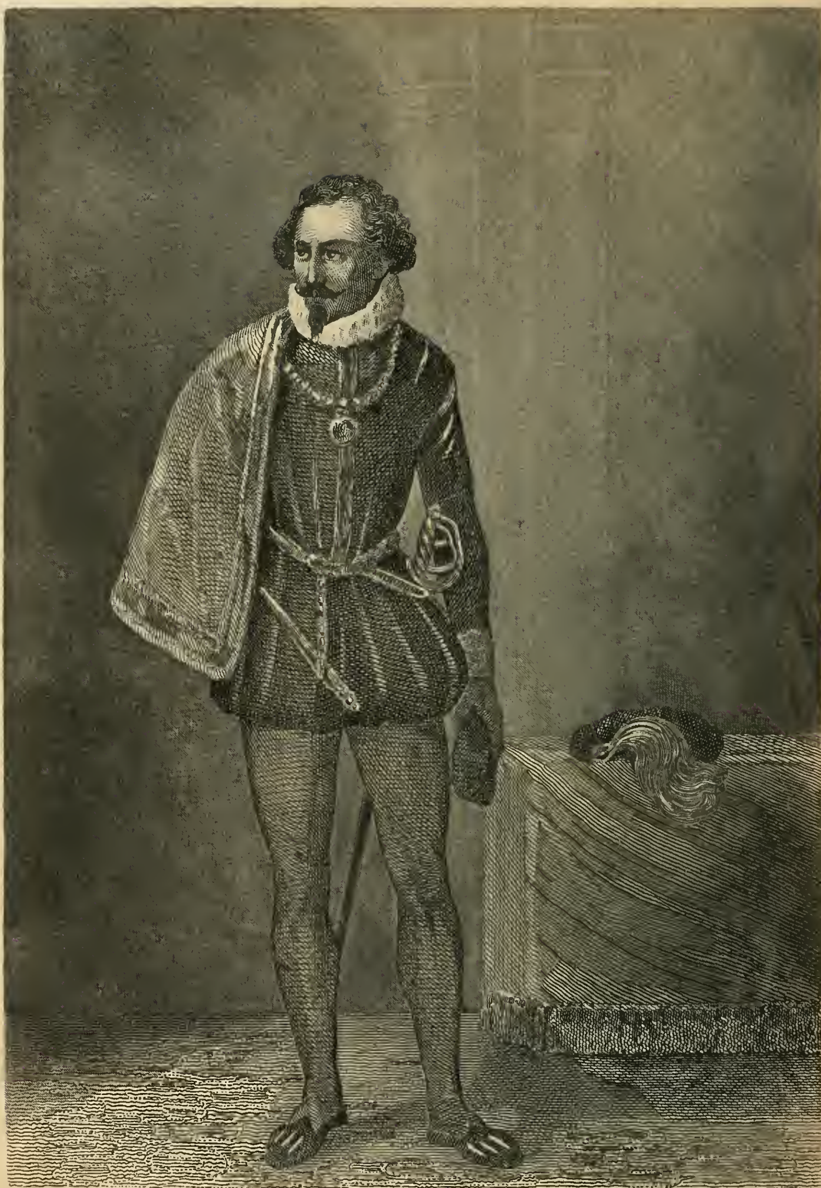
Il mit dans la poche de sa veste neuve une poignée de sous, et fit un trou en terre pour enfouir le surplus de son trésor.

Tandis qu'il travaillait, des paroles confuses tombaient de sa bouche, parmi lesquelles Gertraud distinguait souvent le nom de son père.

Quand il eut achevé sa besogne, il franchit la haie d'un seul bond, et Gertraud le vit courir vers le village, chancelant, tombant, se relevant et criant à tue-tête :

— Tant que j'en voudrai, j'aurai de l'eau-de-vie... Hue! bourrique!





H Delaroche, Del · Imp. Dupain, Faub^{g} St Jacques, 35. · J Roze, Sc

LE BARON DE RODACH.

SEPTIÈME PARTIE.

LE BARON DE RODACH.

CHAPITRE Ier.

LA CHAMBRE DE ZACHŒUS.

Dans cette même matinée, la majorité des associés s'était réunie dans une des chambres composant autrefois l'appartement de Zachœus Nesmer, l'intendant de Bluthaupt.

Cette chambre était située tout à fait à l'opposé de celle de Franz ; elle formait pour ainsi dire le pendant symétrique, séparée qu'elle en était par toute la longueur du château. Ses fenêtres donnaient l'une sur la cour d'entrée, l'autre sur la grande avenue de mélèzes qui descendait jusqu'à la traverse de Heidelberg.

Jadis, dans le bon temps de l'association, quand Mosès Geld, le prêteur de la Judengasse, et ses compagnons arrivaient, le soir, au schloss pour rendre visite à leur camarade Zachœus, la première lueur qui frappait leurs regards, en entrant dans l'avenue, partait de la fenêtre de cette chambre amie. L'intendant y faisait sa retraite favorite, et c'était là qu'avait eu lieu ce bon souper, si cordial et si joyeux, de la nuit de la Toussaint, en l'année 1824.

On avait bu entre ces vieilles murailles, on avait mangé de tout cœur, tandis que la comtesse Margarethe et le vieux Gunther agonisaient à l'autre bout du château.

C'était dans cette chambre que le doux Fabricius Van-Praët faisait sa demeure, depuis le commencement de la fête. — On l'avait choisie d'un commun accord, pour lieu de réunion, parce que, en l'absence de Mosès Geld, l'excellent Fabricius était maintenant le doyen d'âge des associés.

Un bon feu brûlait dans la vaste cheminée. — A l'un des coins du foyer, madame de Laurens, enveloppée dans une chaude douillette, mettait ses petits pieds sur la galerie de cuivre ciselé.

A l'autre coin, le bon Fabricius fourrait ses mains potelées dans les manches de sa robe de chambre, et digérait paisiblement son repas du matin.

En face du foyer, s'asseyaient le docteur Mira et le seigneur Yanos Georgyi.

José Mira était grave et austère comme de coutume; mais il le cédait de beaucoup en ce moment à son voisin le Madgyar.

Le visage de celui-ci peignait une sorte d'apathie sombre; sa joue, que le sang venait empourprer si souvent naguère, était pâle; ses gros sourcils se fronçaient au-dessus de ses yeux éteints; — il semblait souffrir.

Le jeune monsieur Abel de Geldberg et le chevalier de Reinhold manquaient à la réunion tous les deux; — on attendait le chevalier, et le jeune Monsieur n'avait point été convoqué.

C'était assez l'habitude. — Depuis l'arrivée au château, la présence de Van-Praët et du Madgyar amenait souvent des discussions dans lesquelles le fils de Mosès Geld eût été de trop.

Il était bien l'un des chefs de la maison; mais cet ostracisme ne pouvait point le blesser, parce que Victoria Queen, indisposée, réclamait ses soins affectueux.

En attendant la venue de Reinhold, on causait de choses et d'autres, et le valet Klaus desservait le déjeuner du Hollandais.

Il y avait déjà bien longtemps que Klaus était dans la maison; c'était un homme de confiance, et l'on ne se gênait pas beaucoup devant lui.

Néanmoins, l'entretien languissait; Mira était taciturne comme de coutume; le Madgyar, absorbé dans une méditation lugubre, ne prononçait pas une parole.

Depuis le départ de France on ne l'avait pas vu s'égayer une seule fois; à table, il buvait silencieusement, et trouvait une humeur plus sombre au fond de son verre. Entre les repas, il errait seul dans les bois, et s'enfonçait au plus profond des fourrés, si quelqu'un venait à croiser sa route, par hasard.

Chasses, bals, joûtes, promenades brillantes, le laissaient toujours solitaire et morne.

La vue du château de Geldberg avait paru produire sur lui, dès l'abord, une impression sinistre. Reinhold, qui écoutait volontiers aux portes, prétendait l'avoir entendu parler seul, bien des fois, la nuit, dans sa chambre.

Sa voix était alors pleine de terreurs; il prononçait le nom de Bluthaupt; — il demandait pitié à Dieu...

Et il prononçait encore un autre nom, — un nom de femme: — c'était d'un accent plaintif et profondément désolé.

— Il s'est marié, disait Reinhold; — il a été trompé comme le sont régulièrement tous ces grands gaillards à éperons et à moustaches... il n'y a que les hommes de taille moyenne pour fixer les femmes! et il se frappe la poitrine comme un malheureux... et il croit que sa mésaventure est un châtiment direct de ses peccadilles d'autrefois...

Reinhold disait tout cela un peu au hasard, mais son hypothèse arrivait bien près de la réalité. — A part les souvenirs lugubres qu'éveillait en lui la vue de la demeure de Bluthaupt, Yanos était blessé au cœur.

Il avait mis tous ses espoirs dans l'amour d'une femme, et les quelques heures que le baron de Rodach avait passées à Londres avaient brisé d'un seul coup son bonheur.

Outre le remords, il n'y avait en lui qu'une seule pensée: la vengeance. — Il attendait le baron de Rodach.

Restaient, pour soutenir l'entretien, madame de Laurens et le bon Fabricius.

Mais Sara, ce matin, n'était pas d'humeur causeuse; elle s'enfonçait paresseusement dans son fauteuil; ses yeux, demi-clos, semblaient cares-

ser une forme chère évoquée par sa rêverie ; — ses lèvres s'entr'ouvraient parfois pour sourire.

Son corps était là, faisant acte de présence, et son âme était ailleurs.

Par le fait, le digne Fabricius avait, lui tout seul, les charges de la conversation. — Et le fardeau n'était pas trop lourd pour un Hollandais si éloquent.

Il avait déjeuné; il était en un de ces moments propices où l'on parle d'abondance, sans s'inquiéter trop de la disposition de l'auditoire.

Du reste, si ses associés ne l'écoutaient point, il avait du moins un auditeur attentif dans la personne de Klaus, qui prêtait l'oreille sans faire semblant de rien, et ne perdait pas une seule de ses paroles.

Klaus prolongeait sa besogne à plaisir.

Il desservait la table de cet air grave et fier que nous lui avons vu dans l'antichambre de Geldberg, lorsqu'il était revêtu du fameux habit noir.

Deux minutes auraient dû lui suffire à enlever la table où Van-Praët avait déjeuné seul, mais il travaillait déjà depuis un gros quart d'heure et il n'avait pas fini.

Personne n'avait remarqué jamais que Klaus fût un domestique curieux. — Sa lenteur n'excitait ni inquiétude ni surprise; on n'y prenait point garde.

— C'est une chose extraordinaire, dit Van-Praët en chauffant ses pantoufles, — que la puissance des souvenirs !... Quand je m'éveille entre ces murailles connues et que je vois entrer le matin ce bon garçon de Klaus, je suis toujours tenté de lui demander des nouvelles de Zachœus. Klaus était déjà au château dans le temps... Vous vous souvenez bien de lui, docteur?

— Oui, répondit Mira.

— Ah ! les bonnes soirées que nous avons passées ici ! reprit Fabricius; — Nesmer n'était pas ce qu'on appelle un joyeux compagnon, mais il buvait comme une éponge, et il n'y paraissait pas... Ça fait toujours plaisir de voir un homme qui porte le vin comme il faut !... Ah ! ah ! docteur, vous ne buviez guère, vous, mais vous faisiez boire !... Je ne peux jamais penser sans rire à ce diable d'élixir de longue vie !...

La maigre figure du Portugais grimaça.

— Et mon laboratoire!... poursuivit Van-Praët. — Mes jambes se font roides et je n'ai pas encore eu le courage de monter les cent marches du donjon... Mais il faudra bien que j'aille revoir mon creuset et mes cornues!

— Je croyais que c'était déjà fait, murmura le Portugais.— Les paysans disent qu'ils ont vu de la lumière tout en haut de la Tour du Guet, ces dernières nuits...

— Vraiment? s'écria le Hollandais. — On aura logé là, peut-être, quelque domestique...

— Je me suis informé... on n'y a logé personne

Klaus tendait l'oreille et glissait vers le foyer des regards sournois.

Van-Praët se frotta les mains.

— Allons, dit-il, — cette histoire-là vous a une bonne odeur de maléfice!... qui sait si le diable n'a pas établi son domicile là-haut?

Le Madgyar s'agita sur son fauteuil, et baissa les yeux en fronçant le sourcil davantage.

— Mais nous ne sommes pas réunis pour parler de ces sornettes, poursuivit Van-Praët. — Je m'étonne que Reinhold ne soit pas à son poste... c'était lui qui nous avait convoqués.

— Le motif de la convocation se devine, dit le docteur: — causer encore, causer toujours sur cet enfant qui glisse entre nos doigts comme une couleuvre!... Si l'on avait moins causé jusqu'à ce jour, peut-être aurait-on pu agir davantage.

— Parbleu! répliqua Van-Praët, le petit bonhomme ne me gêne qu'indirectement, moi... mais je trouve que vous en parlez bien à votre aise, docteur! Reinhold et notre chère Sara ont fait ce qu'ils ont pu.

Madame de Laurens releva sa tête pensive avec une certaine vivacité, en entendant prononcer son nom; — Fabricius lui fit un petit signe amical.

— Qu'est-ce?.. demanda-t-elle.

— Nous parlons de ce jeune Franz, répondit le Hollandais, — et je dis, pour ma part, que je parierais volontiers un millier de florins de son côté... Nous l'appelons le *Fils du Diable:* je crois que ce nom-là lui porte bonheur, et que Monsieur son père s'occupe énormément de lui...

— Il a d'autres protecteurs que cela ! murmura madame de Laurens.

— Ah ! soupira le Hollandais, — si j'étais vaillant et fort comme notre brave ami le Madgyar, je ne laisserais pas ainsi l'association dans l'embarras !... Par le diable ! il y aurait longtemps que j'aurais cherché querelle au petit coquin, pour avoir un prétexte de l'envoyer en l'autre monde !

Cette sortie était si peu d'accord avec les mœurs habituelles du doux Fabricius, que Mira et Petite le regardèrent en même temps.

Il se prit à cligner de l'œil d'un air d'intelligence ; — son but évident était d'échauffer le Madgyar.

Mais celui-ci semblait ne point entendre, il demeurait immobile et plongé toujours dans ses noires pensées.

Le Hollandais haussa les épaules avec dépit.

— Quelqu'un de vous, demanda tout à coup madame de Laurens, a-t-il connaissance de l'arrivée de M. le baron de Rodach dans le pays ?...

Klaus, qui pliait la nappe avec une lenteur calculée, eut un tressaillement.

Van-Praët et Mira ouvrirent de grands yeux étonnés.

— Le baron de Rodach !... prononcèrent-ils tous les trois à la fois.

— Y pensez-vous, chère belle ? ajouta Fabricius ; — hier même la maison a reçu de l'argent et une lettre du baron datée de Paris.

— Qu'importe ? dit Sara.

— Il me semble...

— Les tours de force ne lui coûtent rien !... Avez-vous oublié cette étrange fantasmagorie qui est restée pour nous inexplicable ?...

— Paris, Londres, Amsterdam !... prononça d'une voix creuse le Madgyar, qui regardait toujours Sara en face.

— Si je ne m'étais pas assuré par moi-même, en passant à Francfort, murmura le docteur, de la présence des trois bâtards...

— Mais, vous vous en êtes assuré, interrompit Petite, vous, Reinhold, et moi... Il est moins difficile d'être à la fois à Paris et à Geldberg qu'en même temps à Londres, à Amsterdam et à Paris.

Yanos fit un signe de tête affirmatif et crédule.

— En bonne logique, dit Fabricius dont la sérénité se troublait pourtant un peu, on ne conclut jamais d'un miracle à un autre.

— Mais qui vous fait croire?... commença le docteur en s'adressant à Sara.

Madame de Laurens avait perdu cet air de rêverie heureuse qui faisait sourire ses traits naguère. Son joli visage, dépouillant pour un instant sa grâce exquise, revêtait une apparence froide et ferme; sa voix elle-même, se transformant soudain, prenait ces inflexions sèches et cette précision rapide qui faisaient d'elle, au besoin, un excellent avocat.

— Mon opinion, dit-elle en interrompant le docteur, est que M. le baron de Rodach nous a suivis à Geldberg, et qu'il n'a pas quitté les environs du château depuis notre arrivée.

— Mais quel intérêt?... voulut dire encore José Mira.

Petite hésita durant un instant.

— J'ai balancé longtemps, répliqua Petite, et cette question que vous m'adressez, docteur, je me la suis faite moi-même bien des fois... Je n'y puis pas répondre, aujourd'hui, plus qu'hier... Il y a entre nous et ce jeune Franz un mystérieux bouclier, contre lequel viennent se briser tous nos efforts.

— Ne peut-on mettre sur le compte du hasard?... voulut dire Van-Praët.

— Si fait, interrompit Petite; le hasard joue son rôle dans tout, et ce jeune Franz a du bonheur, je le sais... Mais le hasard est pour tout le monde, et s'il avait seul présidé à la lutte, sur tant de parties jouées, nous aurions bien une partie gagnée... Écoutez! s'il ne fallait qu'une preuve de l'intervention d'un protecteur puissant dans la lutte engagée, je vous citerais l'étrange spectacle auquel nous avons tous assisté, le soir du feu d'artifice... Est-ce le hasard, pensez-vous, qui a détourné le mortier pointé par des mains exercées?... est-ce le hasard qui a produit cette apparition inattendue des trois Hommes Rouges?

Van-Praët et Mira ne trouvaient point de réponse; le Madgyar écoutait de toutes ses oreilles.

Klaus cherchait autour de lui quelque chose à ranger, un moyen quelconque de prolonger son séjour dans la chambre.

— Souvenez-vous, reprit Sara; le coup d'épée donné à Verdier dans le bois de Boulogne coïncida parfaitement avec l'arrivée du baron à Paris...

Ce duel eut lieu le matin du lundi-gras, et ce fut le lundi-gras vers midi que M. de Rodach se présenta pour la première fois à l'hôtel de Geldberg.

— C'est vrai, dit le docteur ; mais encore faudrait-il d'autres preuves... cet homme nous a servis si puissamment!...

— Nous autres femmes, répliqua Petite, nous ne classons pas les preuves de la même façon que vous... celles que vous méprisez, nous les mettons souvent au premier rang... et souvent encore, nous mettons avant toutes preuves ces inspirations soudaines, ces secrets pressentiments que vous vous faites un mérite de repousser avec dédain... Je n'ai rien pour vous convaincre... seulement, lorsque mes souvenirs me reportent à certaine entrevue qui eut lieu à Paris entre moi et M. le baron de Rodach, je me rappelle plusieurs circonstances qui ne me frappèrent point alors... nous parlâmes de Franz et nous parlâmes de Verdier.

— Comment cela peut-il se faire? demanda le docteur avec soupçon.

— Cela se fit... et je me souviens que cet homme avait en lui quelque chose qui me donnait instinctivement de la frayeur... Il me promit de se battre contre Franz... Eh bien! c'est cette promesse même et la manière dont elle fut faite qui fondent en grande partie ma certitude.... N'y a-t-il pas d'ailleurs un fait certain : il nous a tous trompés, vous, docteur, vous, meinherr Van-Praët; vous, seigneur Yancs!...

Le Madgyar baissa les yeux comme si une lumière trop vive les eût choqués tout à coup; sa poitrine rendit une plainte rauque.

— Et le chevalier de Reinhold, reprit Sara, et mon frère Abel..... et moi!

Sa prunelle était un éclair de courroux.

—En sommes-nous à nous demander encore, s'écria-t-elle, si cet homme est notre ennemi?

— Il espère être notre associé, dit le docteur.

— Notre héritier plutôt, répliqua Sara vivement. Il nous soutient pour que la succession soit meilleure... Écoutez, il se passe d'étranges choses dans ce pays... des bruits courent parmi les tenanciers de Bluthaupt ; et ces bruits, qui nous menacent de mort tous tant que nous sommes, ne sont pas sortis de terre... on les a fait naître.

— Qui les a fait naître?

— Le chevalier sait ces choses aussi bien que moi... N'était-ce pas vous, don José Mira, qui disiez tout à l'heure que les paysans prétendent avoir vu de la lumière au haut du donjon nommé la Tour-du-Guet!

— C'était moi, répondit le docteur.

— Eh bien, vous qui êtes versé dans la connaissance de ces vieilles et absurdes traditions qui courent sur les anciens maîtres du château, vous ne pouvez ignorer la plus vieille et la plus absurde de toutes... cette lueur, c'est *l'âme de Bluthaupt!...*



CHAPITRE II.

CONCILIABULE.

A ce mot : « l'âme de Bluthaupt, » le valet Klaus laissa échapper encore un mouvement.

Yanos écoutait, l'oreille tendue et la bouche ouverte.

— Je me souviens, murmura Van-Praët ; on disait cela de mon temps.

— On le dit encore, poursuivit Petite ; et je ne vous ai pas appris ce qui est plus grave peut-être... on a vu dans les bois et dans le village des gens de Paris.

— Ah !... fit le docteur.

— Des gens du Temple ! reprit madame de Laurens ; de ces Allemands émigrés qui avaient quitté le Wurzbourg autrefois, pour ne point servir les meurtriers de Bluthaupt !

Par un mouvement instinctif, Mira, Van-Praët et le Madgyar lui-même tournèrent la tête, pour voir s'il n'y avait personne à portée d'entendre.

Klaus venait de quitter la chambre.

Aucun des associés ne remarqua que la porte restait légèrement entrebâillée.

— Ces gens de Paris, poursuivit madame de Laurens, d'après le dire de Johann, sont tous dévoués corps et âme à la mémoire de leurs anciens seigneurs... et je crois, moi, que le baron, changeant de partie, s'est

ligué avec ce jeune Franz pour partager nos dépouilles après la victoire.

Van-Praët tira ses mains des manches de sa robe de chambre ; le docteur eut recours à sa tabatière d'or.

Le Madgyar était redevenu impassible en apparence.

— Mais alors, dit Mira, le jeune homme saurait son origine?

— Je le crains, répliqua Petite.

— Et nous n'avons pas pu !... soupira Van-Praët.

— Nous essaierons encore, répondit madame de Laurens, dont l'œil avait des rayons intrépides; si j'étais homme, nous n'essaierions qu'une fois!

Van-Praët prit la main du Madgyar.

— Yanos, mon brave camarade, murmura-t-il, vous entendez tout cela !... Songez que vous êtes aussi menacé que nous!

Yanos releva la tête et regarda de nouveau madame de Laurens.

— Mais j'attends, moi, dit-il en contenant sa voix qui voulait éclater; je suis prêt... j'attends qu'on me dise où est cet homme!

— Bravo, Yanos ! dit le Hollandais, je vous reconnais là, mon vaillant ami !...

— Vous demandez où il est, reprit Sara ; mais vous vous trouvez côte à côte avec lui tous les jours... l'autre soir, vous n'étiez séparé de lui, à table, que par ma jeune sœur, Lia.

Les traits d'Yanos, qui tout à l'heure rayonnaient de farouche fierté, vinrent à exprimer la répugnance et le dédain.

— Vous me parlez encore de cet enfant?... murmura-t-il.

— Et de qui donc parlerais-je ?

— Moi, je songeais à un autre.

Yanos croisa ses bras sur sa poitrine, et garda le silence un instant. Son visage mâle et régulier avait en ce moment un reflet inusité de pensée ; il semblait dominé par d'entraînants souvenirs.

— J'ai tué, dit-il enfin, tandis qu'un sombre orgueil brillait dans son regard ; je ne m'en repens pas !... Mais demandez à Fabricius Van-Praët, Madame, et demandez à José Mira, si celui que j'ai tué n'était pas capable de se défendre !... C'était un homme dans toute la force de l'âge, un homme robuste, brave comme un lion, et l'Allemagne entière connaissait son adresse à manier l'épée.

« On vous a dit peut-être, Madame, que nous étions six, cette nuit-là, dans la chambre du comte Ulrich de Bluthaupt... on vous a menti !... Derrière moi, il y avait cinq bras paralysés par l'épouvante... Demandez à José Mira et demandez à Fabricius Van-Praët... ils étaient là tous les deux, mais ils tremblaient ! »

Ni le docteur ni le Hollandais ne jugèrent à propos de protester.

— Seul à seul, poursuivit le Madgyar ; un contre un !... une forte épée vis-à-vis de mon sabre... C'est comme cela que j'assassine, moi, Madame ; mais je ne tue pas les enfants !

Van-Praët et Mira échangèrent un coup d'œil sournois, qui était la condamnation de cette doctrine romantique en fait de meurtre.

Sara contemplait le Madgyar en femme qui s'y connaît ; il y avait, autour de la tête d'Yanos Georgyi, comme une auréole de sauvage grandeur.

— Seigneur Georgyi, dit-elle après un court silence, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais votre intrépidité... J'ai entendu bien souvent parler de vous, et pour mettre en doute votre bravoure, il faudrait que je ne fusse point la fille de mon père.

La figure d'Yanos s'éclaira et le rouge lui monta au front, tant il était sensible à cette flatterie de femme...

— Vous ne voulez pas combattre plus faible que vous, reprit Petite ; c'est pousser peut-être un peu loin la générosité... mais à cela ne tienne !... d'autres pourront se charger de Franz... le baron de Rodach est aussi notre ennemi.

Yanos se leva et repoussa son fauteuil en arrière.

— Pour celui-là, dit-il, tandis que la pâleur revenait à sa joue, ce ne sera jamais trop tôt... Pouvez-vous me dire où il se cache !

— J'espère le pouvoir, répliqua Petite.

— Un instant ! s'écria Van-Praët, il ne faut pas aller à l'aveugle... cet homme a contre nous d'autres armes que son épée.

— La cassette ! murmura le docteur.

Le Madgyar haussa les épaules ; Sara fit elle-même un geste d'impatience.

— Aucun de nous n'y peut rien, Madame, dit le docteur, répondant

à ce geste ; vous le savez, la cassette est déposée en mains sûres à Paris... elle contient de quoi nous perdre !

— De quoi vous perdre, vous?... répliqua Sara.

— Chère belle, dit Van-Praët, doucement, nous et votre respectable père, Moïse de Geldberg...

Sara baissa la tête et ses sourcils se froncèrent.

— Que m'importe tout cela ! s'écria le Madgyar en frappant son pied contre la terre ; ce Rodach m'a insulté... il a fait de moi un misérable !... Quand même cette cassette contiendrait une sentence de mort...

— Il y a bien quelque chose comme cela, brave Yanos, interrompit la voix flûtée du chevalier de Reinhold, qui se fit entendre du côté de la porte ; mais ne vous désolez pas trop... votre sentence de mort comme la nôtre est désormais en bonnes mains.

Tout le monde se retourna ; on vit entrer monsieur le chevalier de Reinhold, dont la figure plâtrée triomphait au plus haut degré.

Il portait un paquet assez volumineux sous les revers de son paletot blanc.

Monsieur le chevalier de Reinhold était d'humeur ravissante. En passant par l'antichambre où Klaus s'obstinait à ranger une foule de choses qui étaient parfaitement à leur place, il avait pincé, ma foi, l'oreille du grave Allemand, comme font les professeurs aux espiègles de collége.

Mais il ne s'était point arrêté, parce qu'il avait entendu de l'autre côté de la porte la voix de son terrible ami le Madgyar.

Ce dernier et meinherr Van-Praët, depuis leur arrivée au château, faisaient contre fortune bon cœur, et ne parlaient plus des énormes créances qu'ils avaient sur la maison de Geldberg.

Cette question était réservée jusqu'à la fin de la fête, et cédait la place à une affaire plus pressante, qui regardait le jeune Franz. De celle-là le seigneur Yanos ne voulait point s'occuper ; cependant, les mesures prises par la maison de Geldberg avaient si admirablement réussi ; son crédit, ébranlé, se rétablissait sur des bases si larges, que le seigneur Yanos ne concevait plus guère de craintes au sujet du payement de ses lettres de change : il avait vraiment bien autre chose en tête.

Mais, tout en donnant trêve à la maison de Geldberg, il gardait une rancune dédaigneuse au malheureux chevalier de Reinhold.

A part la soustraction des lettres de change, Yanos, on s'en souvient, avait subi un outrage personnel : c'était avec l'aide de sa propre femme que le baron de Rodach était parvenu à le tromper.

Yanos aimait cette femme avec passion. Il considérait le chevalier de Reinhold comme l'auteur indirect de sa honte.

Dieu sait que le pauvre chevalier avait tenté tous les moyens de fléchir cette rancune. Il n'y avait point de caresse qu'il n'eût essayée, point de flatteries timides qu'il n'eût mises en usage; rien n'y faisait; le Madgyar restait froid, dédaigneux, hostile.

Et Reinhold sentait, qu'au moindre cas de guerre, il aurait à supporter le poids de ce courroux à grand'peine contenu.

Il redoublait d'efforts : la peur lui avait donné de l'esprit et des ressources.

Et comme dans son opinion, rien n'était plus dangereux que l'apparence de la crainte, il gardait de son mieux cet air de suffisance éventée que nous lui connaissons.

Sa conduite changeait, du reste, comme tournent les girouettes, au moindre souffle de vent : tantôt il descendait aux complaisances les plus exagérées, il était obséquieux, servile, rampant; d'autres fois, il essayait le rôle de bouffon, il tâchait d'amuser et de plaire; d'autres fois encore, singeant l'homme indispensable, il travaillait à faire croire que son génie seul avait sauvé la maison.

Enfin, à de longs intervalles, la velléité de regimber lui venait; il prenait la prétention de se draper dans sa double qualité de gentilhomme et de chef de maison d'une banque millionnaire. C'était alors une curieuse lutte entre ses prétentions et sa peur; il recevait des rebuffades d'un visage hautain et se redressait devant le mépris avec cette fierté poltronne des gens qui lèvent le front en baissant les yeux.

Mais ce matin, il n'était nullement embarrassé de son maintien; la joie le débordait, et toute sa personne exprimait la plus complète satisfaction.

Il entra ; la porte, qu'il ne se donna pas le soin de refermer, resta entr'ouverte derrière lui.

Il s'arrêta un instant auprès du seuil.

— Mille excuses pour mon retard, belle dame et chers messieurs, dit-il, j'espère que vous me pardonnerez, car je n'ai pas absolument perdu mon temps.

— Que parliez-vous du contenu de la cassette? demandèrent à la fois Van-Praët et Mira.

— J'ai parlé du contenu de la cassette?... prononça négligemment le chevalier, ma foi! c'est bien possible.

— Sauriez-vous?... commença madame de Laurens.

— Belle dame, interrompit Reinhold, un instant de répit, je vous prie!... si vous saviez tout ce que j'ai fait ce matin, vous auriez pitié de moi!...

Il tira de sa poche un mouchoir de batiste pour s'éventer avec toute la grâce nonchalante d'une jolie femme.

— Mais vous disiez?... insista Van-Praët.

— Mon excellent ami, je vous demande grâce!... je disais que le brave Yanos peut se battre désormais en toute sûreté de conscience avec ce triple coquin de Rodach.

Il se sourit à lui-même et ajouta complaisamment : Je pense que triple est le mot...

Il se détermina enfin à traverser la chambre d'un pas de danseur et s'approcha du foyer.

— Par grâce, Monsieur, dit Sara, expliquez-vous!

Le Madgyar avait dressé l'oreille et interrogeait Reinhold d'un œil avide.

— Pas avant de vous avoir présenté mes hommages, belle dame, répliqua ce dernier en dessinant un merveilleux salut; veuillez me donner des nouvelles de votre chère santé?

Sara fronça le sourcil avec impatience, le sourire de Reinhold n'en devint que plus joyeux.

— Bonjour, meinherr Van-Praët, reprit-il; comment vous portez-vous. seigneur Georgyi?... cela va bien, docteur?

Il inséra l'index et le pouce dans la boîte d'or ouverte de Mira et fit mine de prendre une prise de tabac, afin d'avoir occasion de secouer ensuite son jabot, avec l'impertinence traditionnelle des acteurs qui représentent les gens de cour.

Il avança un fauteuil entre Petite et le docteur.

Tous les yeux étaient fixés sur lui et il jouissait au plus haut degré de cette attention excitée. Cela flattait l'enfantillage qui entrait dans sa nature à si forte dose.

Les associés, qui le connaissaient sur le bout du doigt, se taisaient; ils savaient que le plus sûr moyen de le faire parler était de ne point l'interroger.

— Ma foi, dit-il, mes bons amis, je crois avoir fait ce matin une excellente besogne... c'est-à-dire, je ne crois pas; je suis sûr!

Il fit le geste de s'asseoir, puis il se ravisa brusquement; une idée venait de traverser sa cervelle,

Il voûta son dos, il ramena ses épaules en avant et se prit à marcher dans la chambre en faisant des contorsions bizarres.

Tout en marchant, il fredonnait d'une voix assourdie :

Le père Hans a mis la petite boîte,
Tout en haut de l'armoire, tout en haut...

Les associés se regardèrent.

— Que signifie cela ? murmura madame de Laurens.

— Il est fou ! dit Van-Praët.

Le chevalier éclata de rire.

— Hue ! bourrique !... s'écria-t-il.

— Par le ciel ! gronda le Madgyar, cet homme voudrait-il se moquer de nous ?

L'étrange gaieté du chevalier tomba comme par enchantement.

— Je vois bien, belle dame, dit-il en évitant les regards courroucés d'Yanos, que vous n'êtes pas en humeur de plaisanter...

Ce disant, il prit définitivement place entre Mira et madame de Laurens.

— Soit, poursuivit-il, ne plaisantons plus!... aussi bien il s'agit d'une chose très-sérieuse... mais vous me pardonnerez un accès d'innocente gaieté quand vous saurez mon histoire... ma parole d'honneur! voyez-vous, c'est fantastique et ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— Nous vous pardonnons, repartit Sara, si vous ne nous faites pas attendre davantage.

— Belle dame, je suis à vos ordres... Figurez-vous que j'étais sorti ce matin... pour aller prendre langue avec Johann et gourmander un peu nos gens; car la situation se prolonge d'une façon déplorable, et si nous laissons le petit drôle retourner à Paris, Dieu sait quand nous le rattraperons !

— Mon bon ami, interrompit Van-Praët, nous savons cela aussi bien que vous... après ?

— Patience !... Johann avait pris la clef des champs ainsi que Mâlou et Pitois, qui sont deux bavards, parlant beaucoup et agissant peu... Il n'y avait là que ce pauvre diable de Fritz qui était en train de s'enivrer... je l'ai laissé avec sa bouteille d'eau-de-vie et je suis descendu vers le village, pensant trouver quelqu'un de nos hommes en chemin.

« Comme j'arrivais à moitié route, j'aperçus, au travers du brouillard, à une vingtaine de pas devant moi, sur le bord de la perrière, un être d'aspect si étrange que je refusai de croire au témoignage de mes yeux.

» C'était un enfant de douze à treize ans, vêtu à la mode des ouvriers de Paris; tout à l'heure, j'ai essayé d'imiter devant vous sa démarche gauche et dégingandée.

» Je l'entendais murmurer de loin ce monotone refrain que je répétais naguère :

» Le père Hans a mis la petite boîte, etc... »

— Je ne devine pas, interrompit le docteur, ce que tout cela peut avoir d'intéressant pour nous, monsieur le chevalier.

Reinhold mit une nouvelle dose de satisfaction dans son sourire.

— Vous allez voir ! répliqua-t-il.



CHAPITRE III.

TRIOMPHE DE REINHOLD.

Reinhold frappa sur son estomac, à l'endroit où le revers de son paletot blanc se gonflait et accusait la présence d'un paquet.

— Vous allez voir! répéta-t-il; à mesure que j'avançais, il me semblait que j'avais aperçu déjà quelque part cette difforme tournure... mes souvenirs s'éveillaient; je me rappelai enfin où j'avais rencontré ce pauvre diable... c'est sur le Carreau du Temple, à Paris. Docteur José Mira... cela commence-t-il à vous paraître drôle?

— Non, répliqua le grave Portugais.

— Alors, je me tais, riposta le chevalier; je ne veux pas abuser de vos moments précieux.

— S'agit-il du baron de Rodach dans votre histoire? demanda Yanos.

— Beaucoup, cher seigneur.

— Eh bien, je vous écoute, moi... allez!

Reinhold accepta cette rude approbation, comme il eût fait du compliment le plus flatteur.

— J'abrége, poursuivit-il, afin de contenter plus tôt votre curiosité, seigneur Yanos... mais je vous préviens qu'il y aura autre chose au bout de mon histoire que la curiosité satisfaite... Dès que je reconnus ce malheureux idiot et mendiant, auquel les gens du Temple ont donné un

sobriquet grotesque, Geignolet, je crois, je pressai le pas, décidé à l'atteindre.

« Comme j'allais y réussir, une idée baroque traversa sa pauvre cervelle : il sauta par dessus les broussailles qui entourent la perrière et se coucha dans l'herbe glacée.

» Je n'étais plus séparé de lui que par la haie, et je pouvais voir tous ses mouvements.

» Il ne chantait plus : il avait mis dans sa bouche le goulot d'une bouteille et buvait avidement.

» Quand il eut fini de boire, il tira de dessous sa blouse un paquet de papiers qu'il éparpilla autour de lui sur l'herbe.

» J'avançai la tête entre les branches... Je vous donne en mille à deviner ce que je vis!... »

— Épargnez-nous, chevalier, dit madame de Laurens.

— J'attends!... ajouta le Madgyar dont les gros sourcils se fronçaient.

Reinhold hésita un instant entre le désir de flatter Yanos par une prompte obéissance et l'envie de filer son histoire suivant les règles du roman.

Il était sûr d'un succès et il le voulait complet.

A vrai dire, son auditoire n'était pas pourtant des plus bienveillants; Petite, Mira et le Madgyar manifestaient sans façon leur impatience.

Il n'y avait guère que l'excellent et courtois Van-Praët qui fît preuve de longanimité.

Reinhold lui adressa un sourire de reconnaissance.

— Qu'il vous suffise de savoir en ce moment, reprit-il, que ces papiers étaient de telle sorte, que j'aurais donné cinquante mille écus à l'instant même pour les avoir.

— Diable! fit Van-Praët.

— Quelle folie! grommela le Portugais.

— Je passai résolûment au travers de la haie, déterminé à prendre l'idiot à l'improviste.

« Ma vue ne l'effraya pas; il resta demi-couché au milieu de ses papiers épars.

» — Tiens, tiens, dit-il seulement, voilà le *bausse*.

» C'est le nom qu'on me donne au Temple.

» — Où as-tu pris ces papiers, Geignolet? demandai-je d'un air sévère.

» Il me toisa de son œil morne et farouche.

» — Je suis plus grand que vous, murmura-t-il; si vous voulez me faire du mal, je vous jetterai dans le trou.

» — Je ne veux pas te faire de mal, mon pauvre enfant... mais j'aime beaucoup les vieux papiers, et si tu veux, je t'achèterai ceux-ci.

» — Combien? s'écria l'idiot dont les yeux brillèrent.

» — Ce que tu voudras.

» Il arrondit ses deux mains jointes en forme de vase, puis il secoua la tête, ne trouvant pas le récipient assez volumineux.

» — Ma casquette! s'écria-t-il, en découvrant sa tête hérissée; je veux plein ma casquette de sous.

» — Tu les auras, dis-je, et je tirai de ma poche trois ou quatre pièces de cinq francs qui étaient assurément l'équivalent, pour le moins, du prix demandé.

» Mais ce n'était pas le compte de l'idiot.

» Il secoua gravement la tête, et me montra sa casquette tendue.

» Je fus obligé de prendre ma course et d'aller changer mes pièces de cinq francs contre des gros sous dans la ferme la plus voisine. »

— Et quand vous revîntes, interrompit Petite, vous eûtes les papiers?

— Attendez donc, belle dame!...

— Non, interrompit le Madgyar à son tour; moi je ne veux plus attendre!

Reinhold avait fait provision de style et de couleur pour rendre cette partie de son récit pittoresque et attachante; il jeta un regard piteux vers le Madgyar et n'osa point désobéir.

— Allons! dit-il en essayant de sourire, je suis seul contre quatre.

Et avec une répugnance visible, où perçait encore pourtant une bonne dose de vanité triomphante, il entr'ouvrit les revers de son paletot blanc.

— Ces papiers, dit-il, les voici... c'est tout bonnement le contenu de la fameuse cassette.

Si Reinhold avait craint de manquer son coup de théâtre, il dut être rassuré complétement. Les quatre associés se levèrent tous à la fois.

— La cassette du baron ! s'écrièrent Mira et Petite.

— Avec mes lettres de change ? dit Van-Praët.

Le Madgyar seul ne prononça pas une parole.

Les papiers furent étendus sur la table qui venait de servir au déjeuner; on en fit de l'œil un rapide inventaire. D'un seul regard, le clairvoyant Van-Praët découvrit ses lettres de change au milieu d'une trentaine d'autres chiffons.

Il les plaça dans son portefeuille, tandis que Mira maugréait, au fond du cœur, contre l'imprudence du chevalier.

Yanos, avec beaucoup moins d'empressement, prit aussi ses traites et les serra.

Mais cette trouvaille inespérée semblait vraiment le toucher assez peu.

Reinhold s'enflait comme un paon qui fait la roue.

— Je vous ferai remarquer, Messieurs, disait-il avec emphase, que ce diable de baron n'exagérait en rien la vérité, lorsqu'il nous disait que notre condamnation à tous était au fond de cette cassette... Voici toute notre correspondance de 1824 qu'il avait trouvée dans le secrétaire de son patron Zachœus... Brave Yanos, cette lettre est de vous !... Voilà votre signature, digne Van-Praët !... voici la mienne !... Et quant à vous, belle dame, cette épître, qui contient de quoi faire pendre un homme, est écrite en entier de la main de votre vénérable père !... Ah ! ah ! depuis que l'association existe, je crois que personne ne peut se vanter de lui avoir rendu un service pareil !

— Il est certain, dit madame de Laurens, que vous avez droit à nos remerciements, M. de Reinhold.

— Moi, je vous vote toute sorte d'actions de grâces, mon bien-aimé camarade, s'écria Van-Praët attendri à la pensée de ses lettres de change.

Mira gardait le silence; il pensait que le chevalier aurait bien pu trouver tout cela et le garder pour lui.

— Maintenant, reprit Petite, qui n'était pas femme à perdre de vue son idée, M. de Rodach est sans armes contre nous... rien n'empêche

de l'attaquer en face... Seigneur Yanos, êtes-vous toujours prêt à tenter l'aventure?

— Qu'on me dise où il est, répliqua le Madgyar, et dans une heure j'aurai la couleur de son sang!

Comme Sara hésitait à répondre, le sourire du chevalier se fit plus vaniteux.

— Je vois bien, dit-il, qu'il me faudra encore vous tirer d'embarras à cet égard... Si vous m'aviez laissé raconter tout au long mon histoire, vous n'en seriez plus à faire de ces questions-là.

— Vous savez où il est?... demanda vivement Yanos.

— Peu de choses m'échappent, seigneur Georgyi... et malgré la légèreté qu'on met à me traiter parfois, je puis rendre à l'occasion des services d'un certain prix.

— Parlez, je vous en prie! s'écria Petite qui le dévorait du regard.

— On a donc l'obligeance de vouloir bien m'écouter maintenant?... C'est fort heureux! Eh bien! je ne ferai pas le cruel: voilà ce que je sais:

« Mon Geignolet était, ce matin, d'humeur très-communicative..... avant même d'avoir vu le trésor de gros sous dont je l'ai comblé, sa bouteille l'avait disposé à faire au premier venu toutes les confidences possibles. Il ne parle guère que l'argot du Temple, mais je suis un peu versé dans cette langue et je comprenais parfaitement.

» Il paraîtrait que la demeure de sa famille est voisine du domicile d'un certain marchand d'habits, nommé Hans Dorn, que Johann m'avait signalé depuis longtemps comme un des plus entêtés partisans de Bluthaupt.

» Soit dit, entre parenthèses, ce Hans Dorn est maintenant en Allemagne, suivant toute probabilité.

» L'idiot Geignolet était à la fenêtre de sa mère, le matin du lundi-gras lorsqu'il vit un grand Monsieur entrer chez son voisin Hans Dorn. Il savait que le marchand d'habits passait dans le Temple pour avoir beaucoup d'argent caché chez lui.

» Et Geignolet aime l'argent, qui lui sert à remplir sa bouteille.

» De sa fenêtre, il regardait souvent, avec envie, dans la chambre de Hans Dorn.

» Ce matin-là, il vit le grand Monsieur tirer de dessous son manteau un objet dont la nature lui échappa, mais qu'il prit de loin pour des pièces d'or, tant cela brillait gaiement au soleil!

» — C'était la cassette qu'entourait un cordon de clous de cuivre.

» Hans la serra sur le plus haut rayon de son armoire. *Tout en haut*, *tout en haut*, comme dit la chanson de l'idiot...

» Geignolet, qui est un gaillard, fit un trou dans la muraille, derrière la ruelle du lit de Hans; il entra, Dieu sait comme; il ouvrit la cassette sans la briser, et fut bien désappointé, le pauvre diable, quand il vit dedans une liasse de chiffons au lieu des *jaunets* convoités.

» Il prit les papiers, en désespoir de cause, plutôt pour nuire que pour se faire du bien; il referma la cassette, après l'avoir remplie avec les cendres du poêle, et sortit par son trou.

» Le plaisant, c'est que M. le baron de Rodach a probablement dans ses mains, à l'heure qu'il est, sa terrible cassette remplie de cendres!...

» C'est ce qu'on appelle un pistolet de paille! »

— Mais le baron, dit madame de Laurens, cela ne nous apprend pas où il est?

— Laissez faire Geignolet!... c'est notre oracle... Geignolet est en Allemagne depuis deux jours à peine et il a déjà rencontré trois fois le grand Monsieur qui porta la cassette chez Hans Dorn...

— Ah!... fit le Madgyar qui était tout oreilles.

— Vous voyez bien que j'avais deviné, murmura Petite; il est ici!

Van-Praët s'occupait à faire un paquet des papiers jadis contenus dans la cassette. Il n'y manquait que les lettres de change tirées de Londres et d'Amsterdam sur la maison de Geldberg.

Mira contemplait le paquet d'un air de chagrin; si le hasard eût fait tomber cette arme entre ses mains, il n'eût pas été homme à s'en dessaisir étourdiment.

— Je pense que mon ami Geignolet m'en a donné pour mon argent! reprit Reinhold, qui triomphait toujours.

— A-t-il su vous dire le principal? demanda madame de Laurens, la retraite du baron de Rodach?...

— Nous y arrivons belle dame... Les trois fois que Geignolet a ren-

contré le grand Monsieur, le grand Monsieur sortait de certaine chaumière, située à quatre ou cinq cents pas du village, au bas de la montagne, sous la roche que les gens du pays nomment la Tête-du-Nègre.

— C'est la maison de Gottlieb, dit Van-Praët, un brave garçon, qui déjà, de mon temps, était vassal de Bluthaupt.

— Et qui s'en souvient, à ce qu'il paraît, ajouta Reinhold; il y a dix à parier contre un que le baron se cache chez lui.

Van-Praët ouvrit son secrétaire et y plaça le paquet qu'il venait d'attacher avec soin.

Yanos se dirigea vers la porte, sans prononcer une parole.

Le chevalier de Reinhold ouvrit la bouche pour interroger, mais Petite lui serra le bras.

— Silence! murmura-t-elle; il va chercher ses armes...

Au moment où le Madgyar entrait dans l'antichambre, Klaus venait d'en sortir par la porte opposée.

Depuis l'arrivée de Reinhold, Klaus était là, immobile et l'oreille au guet.

Il descendit précipitamment l'escalier, et s'engagea au pas de course dans un long corridor qui reliait l'une à l'autre les deux ailes du château.

Parvenu au bout du corridor, il ouvrit une porte massive donnant accès dans une cour de peu d'étendue et complétement hors d'usage.

Cette cour touchait d'un côté aux remparts, de l'autre aux derrières de la chapelle.

Klaus regarda tout autour de lui avec inquiétude, pour voir si personne ne l'épiait.

La cour était tout à fait déserte, ainsi que la partie du rempart qui la dominait.

Klaus entra dans la chapelle par une brêche que le temps avait pratiquée aux murailles.

L'intérieur de la chapelle montrait encore les restes d'une magnificence antique; mais c'était une ruine.

Le vent sifflait dans les fenêtres complétement dégarnies de leurs vitraux, et l'eau du ciel, filtrant par la voûte désemparée, avait ruiné peu à peu les ornements de la nef.

Le sol était jonché de débris de colonnes et de statues; — il ne restait plus que les piliers de marbre du maître-autel.

Klaus traversa la chapelle et gagna le chœur, dont les stalles vermoulues ne gardaient plus aucune trace de sculpture. — Il ouvrit une petite porte située derrière l'autel, et descendit les marches roides et humides d'un escalier souterrain.

Il était dans les caveaux mortuaires des anciens comtes de Bluthaupt.

C'était une large salle, soutenue par des piliers massifs, entre lesquels s'élevaient des tombeaux.

Une lampe mourante, placée sur une des tombes, envoyait aux objets de vagues lueurs.

Quand la mèche, ranimée, jetait par instants une lumière plus vive, on voyait sortir de l'ombre les statues des vieux comtes, couchés sur le dos, les bras en croix sur la poitrine, avec leur grande épée le long de leur flanc.

Klaus se signa en entrant dans cette salle funèbre.

— Êtes-vous là ? murmura-t-il ensuite.

Personne ne répondit.

Klaus tremblait parmi tous ces morts.

La tombe sur laquelle était posée la lampe supportait trois statues de porphyre rouge, couchées côte à côte.

C'étaient les trois fils du Comte-Noir, — ceux-là mêmes qui, suivant la légende, revenaient de temps en temps sur terre pour fêter la naissance ou la mort des Bluthaupt, — les Trois Hommes Rouges...

Les lueurs vacillantes de la lampe mettaient à leurs visages de pierre comme un reflet vivant.

L'idée venait à Klaus que peut-être ils allaient se lever et marcher.

— Êtes-vous là ?... répéta-t-il d'une voix étouffée.

Personne ne répondit encore.

Mais il se fit un bruit sourd tout au fond du souterrain, et quelques secondes après, aux dernières lueurs de la lampe, trois formes humaines se dessinèrent vaguement entre les colonnes...



CHAPITRE IV.

LA TOUR DU GUET.

Le lendemain était le jeudi de la mi-carême. C'était le soir que devait avoir lieu ce fameux bal masqué dont les convives de Geldberg se faisaient fête depuis leur arrivée.

Les Parisiens cantonnés à Obernburg, Esselbach et autres quartiers, triomphaient ce jour-là. Ils avaient eu froid et leur estomac était saturé de choucroûte; les billets qu'ils avaient payés, pour la plupart, un prix exorbitant, ne leur avait guère donné, jusqu'ici, que le droit de regarder de loin les magnificences de Geldberg; — ils n'avaient pas précisément à se plaindre, puisque tout était beau, prodigue, splendide; mais ils commençaient à s'apercevoir que rien de tout cela n'était fait pour eux et qu'ils vivaient de miettes échappées à la table des privilégiés.

Ils commençaient à s'avouer qu'ils faisaient en quelque sorte partie des décors et accessoires de la fête. — Quand il fallait du monde pour grossir un cortége, pour emplir une salle de spectacle, pour faire foule enfin, on s'empressait de les convoquer. Ils ne se faisaient jamais prier; ils arrivaient à la première sommation, afin d'utiliser leurs frais; — on les recevait admirablement, mais l'occasion passée, on les oubliait.

Et ils étaient alors réduits aux joies congrues d'Esselbach et d'Obernburg, ils regardaient tristement leurs cartes inutiles et qui ne valaient

guère mieux que les billets de faveur des théâtres de Paris, les soirs d'entrées *généralement suspendues.*

Le piquant, c'est qu'ils étaient là, dans ces petites rues du voisinage, confondus avec les fournisseurs de toute sorte qu'on avait mandés de France. — Lions et lionnes du numéro deux coudoyaient, hélas! tailleurs, coiffeurs et modistes des deux sexes!

Mais en ce bienheureux jour de la mi-carême, l'arrière-ban des invités allait prendre une éclatante revanche; tout le monde était du bal; plus de distinction entre les privilégiés et les invités *extra muros!*

Ce bal hospitalier, et encore la grande chasse aux flambeaux du lendemain, pouvaient compenser bien des jours de dépit et d'attente.

Après cela, on pouvait s'en retourner à Paris et se donner la douce joie d'exciter l'envie des simples en répétant sur tous les tons :

— Ah! c'était bien beau!... bien beau!... Ah! cher, — ou chère, — je vous plains de n'avoir pas vu cela!... Une occasion pareille ne se représentera jamais!

Et les descriptions! et les broderies! et le roman! — On a vu la merveille; on en peut parler : c'est la gloire. — Qui va s'enquérir si l'on était assis dans un bon fauteuil, au milieu du salon, ou debout, appuyé contre la porte de l'antichambre?...

Dès le matin, il régnait, à l'intérieur du château, une certaine agitation. Dans les corridors on ne rencontrait que domestiques affairés et caméristes en émoi; chacun faisait ses préparatifs de longue main; c'était une lutte engagée entre le dedans et le dehors, et les dames s'armaient, de tous côtés, en conscience, pour cette bataille de luxe et de coquetterie.

En ce qui regardait la maison de Geldberg elle-même, les préliminaires du bal étaient entièrement achevés; tout était prêt, et la salle, fermée dès la veille, cachait pour quelques heures encore ses magnificences inconnues, qui attendaient l'admiration de la foule.

Cependant, les gens de Geldberg n'étaient pas oisifs, tant s'en fallait; bien que toutes les mesures fussent prises, ils avaient ce matin un surcroît de besogne.

Quelques invités, de la plus respectable espèce, avaient attendu, en

effet, jusqu'au dernier moment pour quitter Paris et se rendre à la fête. Il en était arrivé la veille et cette nuit même.

Or, c'était là un fort grave embarras, parce que le château était plein, du rez-de-chaussée aux combles.

A cette occasion, il arriva un petit événement qui occasionna une certaine rumeur parmi la livrée, et dont l'écho parvint jusqu'aux chefs de la maison.

Il restait à caser certain Monsieur, hors de puissance de femme, et qui, se montrant d'aimable composition, déclarait que le moindre coin lui suffirait.

C'était charmant, mais il fallait trouver un coin.

Le chevalier de Reinhold, consulté, indiqua, l'une après l'autre, toutes les chambres qu'on avait négligé de restaurer, et qui, néanmoins, s'étaient trouvées successivement remplies; il n'y avait de place nulle part.

A force de chercher, le chevalier parla de cette pièce abandonnée qui formait le plus haut étage de la tour du Guet, et qui avait servi autrefois aux mystérieuses expériences du vieux Gunther.

Il y avait encore, parmi les domestiques du château, deux ou trois serviteurs des anciens comtes; c'est assez dire que la livrée de Geldberg n'ignorait aucune des légendes qui couraient sur la famille éteinte de Bluthaupt.

La plupart des valets de Paris affectaient, à l'endroit de ces vieilles histoires, une très-superbe crédulité; mais le diable n'y perdait rien.

Après la légende des trois Hommes Rouges, dont ils s'occupaient énormément, la plus connue était celle qui racontait comme quoi le dernier seigneur de Bluthaupt, avec l'aide maudite du démon, avait essayé de faire de l'or dans son laboratoire de la Tour du Guet.

On ressassait d'autant plus volontiers cette fantastique histoire, que, depuis deux ou trois jours, un bruit étrange s'était répandu dans les campagnes voisines. On disait que cette lueur surnaturelle dont parlait la légende, *l'âme de Bluthaupt*, s'était rallumée, durant ces dernières nuits, au sommet de l'antique donjon...

Quand l'ambassadeur dépêché vers Reinhold revint à l'office et qu'il

parla de préparer la chambre de la Tour du Guet, il y eut une hésitation grave parmi la livrée.

D'esprits forts, on n'en trouva plus...

Personne ne se souciait de monter là-haut et d'affronter les périls inconnus de cette diabolique retraite.

Cependant il fallait agir.

Cinq ou six valets et autant de servantes armés, les uns de bâtons, les autres de couteaux de table, se formèrent en corps d'armée et tentèrent la périlleuse ascension.

A la première volée de l'escalier tournant, on souriait un peu; à la seconde, on s'entre-regardait; à la troisième, chacun serrait machinalement son arme et se sentait prendre d'idées très-noires.

On y voyait à peine, dans cette vis étroite, éclairée seulement par des meurtrières.

Aux dernières marches de la troisième volée, le bataillon s'arrêta comme un seul homme; il y avait encore un étage.

On tint une sorte de conseil, et quand on se remit en marche, nous devons le dire à la honte du genre masculin, ce furent les servantes qui prirent les devants.

L'armée arriva devant une petite porte en plein cintre, dont le battant unique gardait des restes d'inscription.

La cage de l'escalier, les marches poudreuses, la porte et jusqu'aux lettres à demi effacées, tout cela vous avait vraiment un méchant air de sortilége!...

Les servantes, cependant, se rangèrent en haie, et l'un des domestiques, porteur d'un énorme trousseau de clefs, en essaya plusieurs dans la serrure; sa main tremblait à faire compassion.

Au bruit de la première clef essayée, on entendit comme un mouvement à l'intérieur de la chambre...

Toutes les figures devinrent blêmes.

Les hommes voulaient redescendre; mais les filles, en qui la curiosité combattait la crainte, tenaient bon encore.

Nina, la jolie caméristе de madame de Laurens, arracha le trousseau de clefs des mains du valet poltron et se mit vaillamment en besogne.

Tandis qu'elle éprouvait les clefs l'une après l'autre, on entendit, mais distinctement cette fois, un bruit de verre brisé.

Nina venait d'introduire dans la serrure une clef qui faisait jouer le pène, rien ne retenait plus la porte. La jeune fille poussa résolûment le battant, qui demeura immobile.

— Le diable est derrière !... murmura une voix dans l'escalier.

— Aidez-moi, dit Nina à ses compagnes; il n'y a qu'à pousser...

Les servantes, après bien de l'hésitation, donnèrent un coup de main timide.

Mais la porte semblait plus inébranlable, ouverte que fermée.

— Il faudrait un levier pour enfoncer cela ! dit la camériste de madame de Laurens.

L'idée fut accueillie avec un véritable enthousiasme ; chacun redescendit beaucoup plus vite qu'il n'était monté; cette retraite ressemblait à un sauve-qui-peut général.

On était descendu sous prétexte de chercher un levier; le levier fut trouvé, mais personne ne remonta.

M. le chevalier de Reinhold, à qui le cas fut rapporté, haussa les épaules avec mépris et ordonna d'envoyer des ouvriers pour faire le siége du donjon. Il ne manqua pas, comme on peut le penser, de gourmander sévèrement la lâcheté de ses gens.

Les poltrons ne pardonnent point à la peur d'autrui.

En somme, on avait bien des choses à faire au château ce matin-là; quand il s'agit de trouver des ouvriers, l'histoire des bruits entendus et de l'inexplicable résistance de cette porte ouverte était déjà publique.

Nina et ses compagnes affirmaient avoir senti parfaitement l'effort d'un bras robuste qui défendait la porte par derrière.

Il ne se rencontra pas un homme pour tenter de nouveau l'aventure.

On délogea Ficelle pour caser le Monsieur, et le siége du donjon fut remis au lendemain.

Une chose singulière, c'est que, vers le milieu du jour, Klaus gravit les marches de l'escalier tournant, sans que personne l'en eût prié.

Il portait à la main un panier qui semblait contenir des provisions.

Sans doute il connaissait le mot magique qui, mieux qu'une clef vul-

gaire, ouvrait la petite porte du laboratoire, car le battant tourna sur ses gonds rouillés à la première pression de sa main.

Quand il redescendit, il n'avait plus son panier de provisions.

La journée se passa ; le soir, à l'heure où les premières voitures, amenant les invités du dehors, arrivaient à la grille du château, madame de Laurens était seule dans sa chambre à coucher avec Joséphine Batailleur.

Il y avait déjà deux ou trois jours que celle-ci était arrivée de Paris. Depuis qu'elle avait mis le pied au château, madame de Laurens avait éloigné de sa personne Nina et son autre caméristé.

Elle avait fait faire un lit à Batailleur dans une chambre attenant à son propre appartement.

La marchande du Temple avait amené avec elle une enfant qui passait pour sa fille.

C'était une jolie petite créature, à l'air souffrant et doux; les gens du château ne l'avaient vue qu'une seule fois, au moment de l'arrivée; depuis lors, elle n'avait point quitté la chambre de madame Batailleur.

Sara n'avait pas entièrement achevé de s'habiller pour le bal; elle était encore à sa toilette, où Batailleur remplaçait, sans trop de désavantage, les deux caméristes absentes.

Pour donner au bal plus de caractère, la plupart des invités s'étaient concertés d'avance sur la question des costumes.

Sara, ainsi que sa sœur Esther, faisait partie d'un quadrille qui devait représenter les principaux personnages des *Mille et une Nuits*; elle portait la riche veste brodée et la robe de cachemire toute parsemée de pierreries de la belle Zobéide; un poignard recourbé pendant à sa ceinture, et il ne lui manquait que le haut turban de perles dont Batailleur fixait en ce moment l'éblouissante aigrette.

Petite attendait, assise devant sa glace. Ce costume oriental, qui semblait fait tout exprès pour son genre de beauté, lui donnait des grâces nouvelles; elle était si charmante que Batailleur, tout en activant sa besogne, lui jetait des œillades où il y avait à la fois de l'admiration et de l'orgueil, car Batailleur se disait que cette beauté était bien un peu son ouvrage.

Petite avait les yeux fixés sur son miroir; mais elle ne se voyait point; sa pensée était bien loin de la fête prochaine. Elle rêvait.

Sa rêverie, en ce moment, était chagrine; on voyait la courbe, délicate et noire comme le jais, de ses sourcils se froncer par instants; ses lèvres se relevaient en un sourire méchant et amer.

La chambre où elle se trouvait était ornée avec goût, mais ne rappelait en rien les magnificences érotiques de son boudoir de Paris. Par une porte ouverte, on apercevait l'intérieur de la pièce occupée par la marchande du Temple; on y voyait deux lits, dont l'un disparaissait à moitié derrière de longs rideaux tombants.

Le regard de Sara se dirigeait souvent vers ce lit, et alors sa physionomie s'adoucissait tout à coup jusqu'à exprimer l'amour le plus tendre.

— Tout de même, dit Batailleur en essayant le turban sur ses deux mains arrondies, voilà un article qu'on ne trouverait pas dans beaucoup de magasins de la capitale!... Ma chère Madame, ajouta-t-elle avec un mouvement d'orgueil bien légitime, je parie que vous ne regrettez pas vos deux criquettes de femmes de chambre.

— Non, répliqua madame de Laurens avec distraction.

— A la bonne heure!... Voyons, nous coiffons-nous?

— Pas encore, dit Sara, j'ai le temps.

— Ah! si c'était moi, s'écria la marchande, comme je serais pressée de voir tout ça!... Ça va-t-il être soigné, mon Dieu! quand j'y pense!... mais il n'y a pas à dire non, voyez-vous, quand mon Polyte entrera pour jouer son rôle, il faut que je puisse le regarder un petit peu.

— Nous verrons cela, ma bonne.

— Ah dame! c'est qu'il est très-bien avec son grand manteau... Il n'est pas bête, allez, Polyte, sans que ça paraisse!...

Petite se leva et entra sans répondre dans la chambre de Batailleur; elle se dirigea vers le lit entouré de rideaux.

Une bougie qui brûlait sur la table éclairait la chambre faiblement. Sara souleva les rideaux et découvrit le visage d'une petite fille endormie.

C'était encore une de nos connaissances du Temple : Nono, la pauvre servante du bonhomme Araby.

Elle sommeillait, la tête appuyée sur son bras grêle. Ses traits étaient bien pâles, à l'exception de deux taches d'un rouge vif qui enluminaient les pommettes de ses joues.

Sa bouche s'entr'ouvrait pour donner passage à son souffle, régulier, mais pénible; peut-être était-ce l'effet d'un rêve : elle semblait souffrir...

Mais elle était charmante, sur ce lit blanc, et ses grands cheveux, épars sur l'oreiller de mousseline, faisaient un cadre gracieux à la beauté de son visage.

Ses traits avaient une délicatesse exquise et rappelaient vaguement ceux de Sara; on avait peine à penser que naguère un dénûment horrible pesait sur cette jolie et frêle créature.

Sara la contemplait avec des yeux ravis; elle joignait les mains, comme si sa bouche distraite eût rencontré malgré elle des paroles de prière.

— La cacher toujours!... toujours! murmura-t-elle; il y a donc des supplices qui n'ont pas de fin.

Batailleur l'avait suivie, en étouffant le bruit de ses pas, pour ne point éveiller l'enfant.

— Je ne sais, reprit Sara dont la figure s'attrista subitement; elle a l'air plus malade ce soir... Le docteur Saulnier est-il venu?

— Je l'attends, répondit Batailleur; mais bah!... à cet âge-là, il y a toujours de la ressource!... Et quand la petite saura qu'elle est la fille d'une noble dame, ça la repiquera drôlement et tout de suite!

— Quand le saura-t-elle?... murmura madame de Laurens, qui baissa la tête.

— Dame!... répliqua Batailleur, le cher homme finira peut-être par s'en aller, quand le diable y serait!

Sara croisa ses bras sur sa poitrine en un mouvement brusque; on voyait son sein battre par soubresauts faibles et contenus sous la brillante étoffe de son costume.

— Il y a une malédiction sur moi! dit-elle à voix basse, rien ne me réussit!... Autour de moi, les menaces s'accumulent... et quelque main mystérieuse semble s'opposer partout à l'accomplissement de mes vœux. Si l'on pouvait croire en Dieu!...

Elle s'arrêta et passa le revers de sa main sur son front.

— Quand je vous écrivis, reprit-elle, pour faire venir l'enfant, je croyais bien que tout serait fini à votre arrivée... M. de Laurens était dans un état tel, que ses deux médecins m'avaient avoué l'imminence du danger... Mais ces maladies sont étranges... Le lendemain il était mieux que jamais... Et qui sait si, tous tant que nous sommes, nous ne mourrons pas avant lui...

— Allons donc! dit Batailleur.

Petite secoua la tête.

— Je n'avais jamais eu de pressentiments, murmura-t-elle, et je me raillais de toutes ces choses que la raison ne peut point expliquer... mais, depuis une semaine, mes nuits sont tourmentées... il me vient à l'esprit des pensées inconnues... J'ai peur!...

— Un peu de fièvre... interrompit la marchande.

— Peut-être est-ce cela qu'on appelle les remords! murmura madame de Laurens, comme en se parlant à elle-même.

Batailleur était à bout de consolations; elle se tut.

Petite garda le silence durant une minute.

Puis elle se pencha au-dessus de sa fille endormie, et sa lèvre effleura le front de l'enfant.

— Comme elle brûle! murmura-t-elle. Ah! c'est qu'elle a tant souffert!... si je la perdais, savez-vous bien que je serais la plus malheureuse des femmes... car je me dirais parfois que je suis la cause de sa mort...

— Dame!... répliqua Batailleur, le fait est que ça serait un peu ça!

Sara lui jeta un regard où se peignait sa navrante détresse.

— Non... oh! non! balbutia-t-elle, ce n'est pas moi... Pourquoi me dites-vous cela, vous, qui savez comme je l'aime!

— C'est que, ma chère Madame...

— Voulez-vous donc me tuer?... D'ailleurs, elle ne mourra pas!... elle est si jeune! c'est une enfant!... Ah! ces mères qui savent prier sont heureuses!... ajouta-t-elle en passant ses doigts dans les cheveux mêlés de sa fille. Judith! Judith! mon trésor bien-aimé!... que j'aurais de joie à donner tout cet or, amassé si longuement, pour te rendre la force et la vie!

Un faible sourire vint se jouer sur les lèvres entr'ouvertes de la petite Galifarde.

— Ne dirait-on pas qu'elle m'entend?... s'écria madame de Laurens, heureuse tout à coup. Voyez! cet air de souffrance qui nous faisait peur a disparu. Comme elle sera belle dans un an d'ici!... Folles que nous étions de penser à la mort!

On frappa en ce moment à la porte extérieure de la chambre.

— Ce doit être le médecin, dit Batailleur.

Petite regagna aussitôt son appartement.

Aux yeux du médecin Saulnier, elle n'avait que faire auprès de cette enfant, qui était la fille de la marchande du Temple.

Et pourtant, que n'eût-elle pas donné pour entendre ce qui allait se dire au chevet de Judith!

Elle ferma la porte de son appartement et resta tout auprès, collant tour à tour son œil et son oreille à la serrure.

Le docteur Saulnier entra et alla s'asseoir auprès du lit de l'enfant.

Sara le vit prendre la lumière et regarder attentivement le visage de Judith, après lui avoir tâté le pouls durant plus d'une minute; puis elle le vit secouer la tête, tandis que ses lèvres prononçaient des paroles qui n'arrivaient point jusqu'à elle.

Ces paroles, Sara croyait les deviner.

Le médecin tendit la bougie à Batailleur, afin d'avoir ses deux mains libres.

Il examina Judith pendant un instant encore, puis il souleva la couverture.

L'œil de Sara s'agrandissait derrière la serrure; son âme était dans son regard.

Mais, soit hasard, soit volonté, Batailleur changea de place et mit sa taille épaisse entre la porte et le lit.

Sara ne vit plus rien.



CHAPITRE V.

CONSULTATION.

Le médecin Saulnier disait à madame Batailleur :

— Il y a longtemps que cette pauvre enfant souffre?

— Oui... répondait Batailleur qui jouait gauchement son rôle de mère; je pense qu'il n'y a pas mal de temps...

— Vous ne le savez pas au juste? demanda le docteur étonné.

— De quoi?... si fait!... en voilà une idée!... ça serait drôle que je ne le saurais pas!...

Saulnier, après avoir tâté le pouls de la pauvre Nono endormie, releva les yeux sur la marchande.

— Avait-elle un médecin à Paris? demanda-t-il encore.

— Oui... non... parbleu! fit coup sur coup Batailleur.

Saulnier ne comprenait point l'embarras de cette femme, et de vagues soupçons lui venaient; ce fut en ce moment que Sara le vit secouer la tête.

Puis en observant le sommeil de Judith, il poursuivait :

— Le caractère de l'enfant était-il gai?... Semblait-elle heureuse?

— Ma foi, dit Batailleur, pas trop, la pauvre fille!

— C'est que, murmura Saulnier, elle est bien malade!

Un énergique juron tomba des lèvres de Batailleur.

— Eh bien ! dit-elle ensuite en frappant son pied court et gros contre le parquet, faut avouer tout de même que ce n'est pas de la chance !

— Il faut que je voie la poitrine de la malade, dit le docteur; tenez-moi la bougie...

C'est la chose redoutée, le mal terrible qui ne pardonne pas; on le craint dans l'échoppe indigente comme dans les riches salons. C'est la mort cauteleuse, qui vient à pas lents et sûrs étouffer la belle jeune fille ou l'adolescent souriant au seuil de la vie.

Ce mot *poitrine* a dans la bouche des médecins un accent funeste, que chacun saisit et qui déchire le cœur des mères.

Elle est si cruelle, cette mort, qui semble choisir la jeunesse et la beauté ! et l'on voit tant autour de soi de ces pâles fleurs qui tombent !...

Par une sorte d'instinct charitable, Batailleur voulut cacher à madame de Laurens ce qui allait se passer.

Elle se mit entre le lit et la porte.

Le médecin Saulnier souleva la couverture; il posa sa main, puis son oreille, contre la poitrine de l'enfant, dont le sommeil lourd continuait.

Non content de ces indices, il dénoua le cordon qui retenait la chemise de Judith, afin de compléter ses observations. Mais à peine la toile se fut-elle ouverte, que le docteur se redressa en fronçant le sourcil.

— Qu'est-cela ? dit-il.

Son doigt tendu montrait des taches bleuâtres qui marbraient la pauvre poitrine de l'enfant.

La bougie tremblait dans les mains de Batailleur.

— Serait-ce vous ?... commença Saulnier, dont les traits exprimaient du dégoût et de l'indignation.

— Moi ? se récria Batailleur avec énergie; si je tenais celui qui a fait ça je l'étranglerais !

— Votre fille n'était donc pas avec vous à Paris ?

— On n'est pas millionnaire; l'enfant était en place... Oh ! le vieux coquin d'Araby !

Saulnier ramena vers l'enfant son regard où il y avait une pitié profonde.

— Ce n'est pas vous, dit-il en s'adressant à Batailleur; je le crois... Il

fallait être une bête féroce pour accabler ainsi cette frêle créature! Cette nuit, il n'y a rien à faire... je reviendrai demain matin.

Le docteur se dirigea vers la porte par où il était entré.

— Et pensez-vous qu'il y ait du danger? demanda la marchande en le reconduisant.

— Elle est bien faible! répondit Saulnier; mais à cet âge... Demain nous pourrons mieux juger.

Il s'esquiva pour éviter de nouvelles questions.

Sara s'élança dans la chambre.

— Qu'a-t-il dit? s'écria-t-elle; rappelez-vous bien chacune de ses paroles, Joséphine, et dites-moi tout!

— Mon Dieu! répliqua Batailleur, c'est drôle, les médecins, vous savez, chère madame; celui-ci n'a pas dit grand'chose...

— Mais enfin?...

— Il a dit ceci, puis ça... des bêtises!

— Ah! fit Petite, vous me mettez à la torture!

— Eh bien! que voulez-vous?... il a dit que c'était un malaise... une petite fièvre de croissance...

— Vraiment?

— Tiens!... il a dit que la petite n'était pas forte... nous savions ça aussi bien que lui... mais quant à concevoir des inquiétudes, il n'y a pas de quoi.

— Il a dit cela?

— Tout au juste.

Madame de Laurens respira longuement. Ses yeux étaient fixés sur sa fille; elle ne voyait point que le visage de Batailleur, d'ordinaire hardi jusqu'à l'effronterie, exprimait de l'hésitation et de la contrainte.

Elle ne voyait que sa Judith.

— Mon Dieu! dit-elle en rappelant son sourire, si vous saviez, ma bonne, quelles idées folles emplissaient mon cerveau, là-bas derrière cette porte!... Il me semblait entendre la voix du docteur prononcer toutes sortes de menaçantes paroles... Ces quelques minutes m'ont paru longues comme un siècle!

Elle s'interrompit brusquement et regarda Batailleur en face.

— Mais pourquoi a-t-il secoué la tête? demanda-t-elle.

— Il a secoué la tête?... répliqua la marchande. Ah! oui, je me souviens; ces médecins voient des affaires d'état dans tout... l'oreiller était trop bas; il l'a rehaussé.

Sara avait repris la place qu'elle avait occupée naguère au chevet de sa fille. Le sommeil de cette dernière était plus tranquille en ce moment, Petite n'osait pas l'embrasser de peur de l'éveiller, mais elle la caressait d'un regard souriant.

— Quand je pense, murmurait-elle en appuyant ses mains contre la couverture, que j'aurais pu apprendre, en entrant ici, quelque chose qui m'aurait tuée! et qu'au lieu de cela, j'ai le cœur plein de joie! car vous ne voudriez pas me tromper, n'est-ce pas, ma bonne Batailleur?... Tout ce que vous m'avez dit est la vérité?... D'ailleurs, ne le vois-je pas par mes yeux!... Tenez comme son joli visage sourit, et comme sa joue prend de belles couleurs!...

La marchande fouillait sa cervelle pour trouver quelque chose à répondre; c'était en vain. Elle faisait de son mieux pour paraître gaie · elle était sur des épines.

Depuis que le médecin avait proconcé le mot fatal, Batailleur voyait sur les traits de l'enfant les signes connus de l'effrayante maladie; ces belles couleurs elles-mêmes, dont parlait Sara, c'était le symptôme de cette fièvre intermittente qui fatigue le sommeil des poitrinaires.

— Chère madame, dit-elle pour mettre fin à cette scène, ne voulez-vous point achever votre toilette de bal?

Petite avait oublié le bal; elle jeta un regard chagrin sur son costume.

— Que j'aimerais bien mieux rester là toute la nuit! murmura-t-elle, à la voir!... à veiller sur elle!... à deviner ses rêves!

Elle repoussa son fauteuil avec lenteur, s'arrachant à regret de cette place aimée; puis, elle s'approcha de nouveau, heureuse d'avoir trouvé un prétexte pour rester une minute encore.

— J'y pense, dit-elle, quelle idée a donc eue le docteur de soulever la couverture?...

— Je n'ai pas vu, balbutia la marchande, dont l'embarras redoubla d'une manière visible

— Je l'ai bien vu, moi, reprit Sara, et c'est vous qui m'avez empêchée d'en voir davantage.

Ses doigts froissaient la couverture avec une sorte d'envie.

— On est enfant quand on aime bien, pensa-t-elle tout haut; je voudrais regarder son petit cou blanc!... ses bras nus qui doivent être roses!... Je ne l'ai jamais vue, moi, ma fille!

Elle fit le geste de soulever la couverture.

Batailleur se précipita au-devant d'elle pour l'en empêcher.

— Y pensez-vous, chère madame? dit-elle, il fait froid, et l'enfant est en sueur!

— Froid, répliqua Sara; d'où vient donc que je brûle, moi qui suis demi-nue?... Il faut si peu de temps, d'ailleurs, pour glisser un regard!...

Batailleur appuyait ses deux mains sur la couverture que madame de Laurens voulait toujours soulever.

— Laissez, dit cette dernière avec un commencement d'impatience, laissez, ma bonne!

La marchande ne bougea pas.

Les sourcils de Sara se froncèrent légèrement et son œil exprima une nuance d'inquiétude.

— Laissez! répéta-t-elle d'un ton plus impérieux.

Et comme la marchande n'obéissait point encore, elle ajouta d'une voix déjà changée :

— Vous me feriez croire à un malheur... Laissez, vous dis-je!

— Écoutez, murmura Batailleur, quand les enfants ont comme ça la fièvre... il ne faut pas... que sais-je?...

Sa phrase s'acheva en un bourdonnement confus.

Sara lui ordonna une dernière fois de lâcher prise.

Batailleur n'osa plus résister, mais elle joignit les mains en balbutiant machinalement :

— Je vous en prie... croyez-moi... ne regardez pas!...

C'était souffler le feu pour l'éteindre.

D'un geste violent, Sara souleva la couverture qui retomba l'instant d'après, parce que sa main paralysée ne pouvait plus la tenir.

Elle venait de voir ces larges taches bleuâtres qui marbraient le cou et les bras de sa fille.

Elle devint d'abord pâle comme une morte; puis son front s'empourpra subitement pour faire place aussitôt après à une pâleur plus livide.

Des tressaillements convulsifs agitaient tout son corps et bouleversaient les belles lignes de son visage; ses yeux brûlaient; elle était si effrayante à voir, que Batailleur, frappée de crainte, tremblait.

— Je vous avais bien dit... commença-t-elle.

Un geste roide de Sara lui coupa la parole.

Il y eut un long silence, pendant lequel madame de Laurens releva une seconde fois la couverture pour compter avec une sombre attention les meurtrissures qui couvraient le corps de sa fille.

A mesure qu'elle regardait, les muscles de sa figure se détendaient lentement; ses paupières battirent; deux larmes ardentes roulèrent sur sa joue.

Ce fut l'affaire d'une seconde; les larmes se séchèrent et les yeux de Sara eurent un éclair terrible.

— Qui a fait cela?... murmura-t-elle d'une voix stridente et brisée.

Batailleur hésitait à répondre; madame de Laurens lui prit le bras et le serra jusqu'à lui arracher un cri de douleur.

— Qui a fait cela? répéta-t-elle avec effort.

La marchande balbutia le nom d'Araby.

Les dents de Petite grincèrent; elle lâcha le bras de Batailleur, où l'empreinte de ses doigts restait marquée.

Nulle plume ne saurait peindre ce qu'il y avait en elle de haine et de colère!

— Araby!... répéta-t-elle, comme si ce nom, abhorré désormais, eût déchiré sa lèvre au passage, Araby!... Araby!!...

Elle appuya ses poings fermés contre son front.

— Tigre!... tigre! dit-elle avec un furieux élan de rage, et il n'est pas là pour que je me venge!

Ses yeux revinrent vers l'enfant, dont la bouche entr'ouverte exhalait des plaintes faibles, parce que le froid piquait sa poitrine nue.

Sara se laissa tomber sur ses deux genoux; la douleur sans bornes dominait en elle de nouveau la colère.

Elle appuya sa tête contre le matelas, et demeura comme abîmée dans son angoisse.

Il y avait un contraste bien étrange entre cette détresse désespérée et le luxueux éclat du costume de bal.

L'œil hésitait, blessé, entre cette toilette frivole, qui éveillait des idées de plaisir, et le désespoir de cette mère, agenouillée, qui sanglotait tout bas.

Il y avait quelque chose de plus poignant dans cette détresse que semblait railler la riante parure du bal...

La marchande n'osait plus ni parler ni bouger.

Sara se redressa soudain, parce qu'une toux creuse souleva la poitrine de l'enfant.

Elle resta muette, tandis que ses yeux disaient une épouvante navrée.

Puis tout à coup son regard s'alluma sous ses sourcils froncés violemment.

— Araby!... dit-elle encore, oh! je le trouverai... mais ce n'est pas lui tout seul!... Et je crois que je vais la venger!

Ses lèvres se relevèrent; cela ressemblait presque à un sourire.

— C'est lui qui n'a pas voulu! reprit-elle, c'est lui qui m'a forcée de lui fermer les portes de ma maison!... sans lui, aurait-elle été jamais sous les ongles de ce monstre?... Ah! je ne croyais pas pouvoir le haïr davantage!

Elle tourna le dos au lit et se dirigea vers sa chambre à coucher.

— Venez, ma bonne, dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus; je suis en retard... Achevez ma toilette.

Batailleur croyait rêver. Ce calme, brusquement revenu après l'effrayante colère, achevait de l'abasourdir.

. . . .

Il ne manquait plus rien à la toilette de Sara; elle jeta un dernier regard à son miroir et trouva la force de sourire.

Ses traits ne gardaient aucune trace de sa récente agonie; elle portait la tête haute et l'aigrette de diamants qui ornait sa coiffure orientale mettait d'éblouissants reflets dans sa prunelle.

Elle était plus charmante que jamais; et certes, nul n'aurait pu deviner ce qu'il y avait au fond de son cœur.

Parfois seulement sous l'arc lustré de ses grands cils, une flamme sournoise s'allumait.

Ceux qui l auraient vue alors auraient senti du froid dans leurs veines, c'était comme la langue agile et venimeuse du serpent, qui se montre à demi sous de gracieuses fleurs gaiement épanouies.

Elle sortit de sa chambre, sans dire un seul mot à Batailleur.

Le docteur Saulnier, qui était en Allemagne pour veiller à la santé de M. de Laurens, habitait une chambre voisine de l'appartement de ce dernier.

C'était chez lui que Sara se rendait.

— Docteur, dit-elle en l'abordant, vous me voyez tout inquiète.

Saulnier, surpris par cette visite inattendue, lui avança silencieusement un fauteuil.

On sait que le jeune médecin voyait en elle un ange de douceur et de vertu.

— Je viens vous consulter, reprit Sara, qui se laissa choir entre les bras du fauteuil.

— Pour vous, madame ?

— Plût à Dieu !... Mais non, c'est toujours pour mon pauvre Léon, que je vois souffrir sans cesse et que nous ne pouvons soulager.

— Il faut espérer, madame... commença le docteur.

— Pendant que j'y pense, interrompit Petite avec cette vivacité des gens qui veulent fixer au passage un souvenir fugitif, je serais bien aise de vous adresser une question... Nous reviendrons tout à l'heure au véritable sujet de ma visite.

— Entièrement à vos ordres, répliqua Saulnier.

— Asseyez-vous là, près de moi, docteur... N'avez-vous pas été, ce soir, chez cette femme que j'ai prise tout récemment auprès de moi?

— Il n'y a pas plus d'un quart d'heure que j'en suis sorti.

— Pauvre Batailleur !... Voilà des années qu'elle est à mon service et je m'intéresse tout particulièrement à elle... Vous avez vu sa fille?

— Oui, madame.

— Voyons, docteur, reprit Sara dont la voix eut un imperceptible tremblement; vous pouvez être franc avec moi... on ne dit pas tout à la pauvre femme, assise au chevet de son enfant malade... mais moi...

Elle s'arrêta et reprit avec un effort violent qui ne parut point au dehors :

— Moi, voyez-vous, je ne suis pas sa mère... il faut ne me rien cacher.

— Pourquoi vous cacherais-je quelque chose? demanda Saulnier, qui ne conçut pas l'ombre d'un soupçon.

— Sans doute... répliqua Petite, en jouant l'indifférence. Cela ne me regarde pas... Et ce que j'en fais, c'est pour cette malheureuse femme.

— Vous avez, Madame, un cœur si excellent ! ..

— Que dites-vous de l'état de cette petite fille ?

Saulnier secoua la tête ; Sara était prête à défaillir. La réponse attendue était, pour elle, la vie ou la mort.

— Je vais vous causer du chagrin, madame, répliqua le médecin, puisque vous portez de l'intérêt à la mère... cette pauvre enfant se meurt d'une maladie de poitrine.

La pâle figure de Sara n'exprima rien du désespoir profond qui lui étreignait l'âme.

Son regard resta froid ; pas un des muscles de sa face ne bougea.

— Mais, dit-elle avec lenteur et d'une voix glacée, il y a bien encore quelque espoir de la sauver, n'est-ce pas ?

— Non, répondit le docteur.

La tête de Sara se pencha sur sa poitrine.

Le docteur, qui la regardait, se disait :

— Comme elle est compatissante et bonne !...

Sara resta, durant une minute, écrasée sons son angoisse muette. Puis la force extraordinaire qui était en elle reprit le dessus.

— Pourquoi songer au malheur d'autrui, dit-elle, quand on est soi-même si à plaindre?... Docteur, j'ai l'âme tourmentée de scrupules... Quand je me vois ainsi parée pour le bal, il me vient des remords... Pendant ces heures de plaisirs, mon pauvre Léon souffre...

— Toujours cette pensée ! murmura le médecin, oh ! vous l'aimez bien, madame !

— Si je l'aime ! répliqua Petite, qui joignit ses mains en levant les yeux au ciel, tenez, je veux vous dire tout de suite ce qui m'amène... C'est une folie, peut-être, mais je ne vis pas depuis que cette idée m'est venue. Quand ces crises affreuses le prennent et qu'il reste des heures entières anéanti, s'il ne trouvait personne à son réveil pour aider le premier effort de la vie qui revient...

— C'est impossible ! interrompit le docteur.

— Oh ! laissez-moi achever... Je suis si malheureuse quand ces idées-là me poursuivent !... s'il appelait en vain quelque jour !... si personne n'entendait ses cris faibles !...

— C'est impossible, madame, répéta le docteur, vous vous faites des terreurs imaginaires... Germain, le valet de chambre de M. de Laurens, est un serviteur fidèle... il comprend la responsabilité qui pèse sur lui.

Petite ne put réprimer un geste d'impatience.

— Mais enfin ?... dit-elle en insistant.

— Madame, vous me mettez dans un grand embarras, répliqua le docteur avec une hésitation manifeste ; je n'ai, pour ma part, aucune espèce d'inquiétude, je vous en donne ma parole d'honneur... et pourtant, ma réponse va nécessairement augmenter vos craintes...

— Il y a donc du danger ? prononça tout bas Petite en feignant la plus extrême épouvante.

— Il n'y a pas de danger, puisque le fait est impossible, dit le docteur avec conviction ; mais, ajouta-t-il d'une voix moins assurée, si le fait était possible...

Il avait peur d'achever.

— Eh bien ? dit Sara.

— Eh bien ! il y aurait danger !..

— Un danger grave ?...

— Un danger de mort soudaine !

Madame de Laurens respira fortement ; ce pouvait être un soupir d'effroi...



CHAPITRE VI.

CARESSES QUI TUENT.

Germain, le valet de chambre de M. de Laurens, ne détestait pas absolument le vin du Rhin.

Quelques minutes à peine s'étaient passées depuis la visite du docteur ; mais Petite avait employé comme il faut ces quelques minutes.

Elle était seule avec son mari dans l'appartement de ce dernier.

Germain n'était pas à son poste ; il avait profité de la présence de Sara pour descendre à l'office et voir un peu les vivants ; à l'office, il rencontra Mâlou, qui était un entraînant compère et qui semblait l'attendre.

Mâlou s'était fait l'ami de tout le monde au château ; on aime les anciens militaires.

Un flacon fut débouché. Pauvre Germain ! il restait nuit et jour à l'attache, et pareille débauche ne lui était pas souvent permise...

Petite se tenait debout, le coude appuyé sur la tablette de la cheminée.

Elle chauffait tour à tour ses pieds mignons, enchâssés dans des babouches brodées de perles.

On eût dit qu'elle se posait de manière à montrer à la fois tous les charmes exquis de sa taille et de son visage.

Il y avait en elle, à ce moment, cette grâce plus parfaite, cet attrait concentré de la femme qui veut séduire.

L'agent de change la contemplait en extase.

Il était levé depuis le matin ; ses crises mettaient entre elles maintenant d'assez longs intervalles ; ce séjour au château de Geldberg était pour lui un temps comparativement heureux ; Sara se montrait clémente, et il retrouvait de la joie à vivre.

Il espérait guérir.

Sara commençait à prendre pitié ; l'amour vient ainsi quelquefois. Et toutes ses souffrances passées, ce n'était pas un prix trop élevé pour l'amour de Sara.

A la contempler si belle, il se sentait reprendre du cœur, son sang se réchauffait dans ses veines ; il redevenait jeune et fort.

— Que vous êtes bonne d'être revenue ! dit-il ; je n'espérais plus guère votre visite, Sara?

— Aurais-je voulu aller au bal sans vous voir ? répondit cette dernière avec douceur.

Mais, derrière cette douceur, il y avait comme une préoccupation impossible à secouer ; les yeux de Sara voulaient sourire, et, c'était étrange, ce sourire blessait...

L'agent de change ne voyait en elle que la grâce incomparable et la beauté qui le faisaient esclave.

— Vous ne me détestez donc plus, Sara ? murmura-t-il, quêtant un mot de tendresse.

— Non, répliqua Petite.

C'était bien peu, et pourtant l'âme de M. de Laurens s'inondait de joie.

L'avenir ! L'avenir ! Il n'y avait plus de haine, l'amour viendrait, oh ! que de délices dans l'amour après ce long martyre !

Laurens eut un sourire, puis son front se couvrit d'un nuage.

— Vous allez être bien belle à cette fête, madame, dit-il, et je ne vous verrai pas... Je vous ai répété bien des fois cela, mais c'est toujours vrai, Sara ; ce costume vous sied par dessus tout, et jamais je ne vous ai trouvée si charmante?

Petite cambra sa taille et fit onduler d'un mouvement coquet l'aigrette de son turban.

— Flatterie !... dit-elle.

— Non ! oh ! non !... Tous ceux qui vous voient doivent vous adorer... et vous serez belle pour tous cette nuit, Sara, excepté pour moi..

Il se leva comme pour éprouver sa force revenue ; ses jambes ne chancelaient plus guère.

— Si j'osais, prononça-t-il timidement, je vous avouerais ma folie, Sara... J'ai envie d'aller à ce bal...

— Pourquoi non ? répliqua Petite, que sa distraction emportait de plus en plus.

— Hélas ! vous n'y songez pas, reprit l'agent de change ; vous êtes bonne, et la présence d'un pauvre malade gâterait votre plaisir.

L'œil de Sara, qui se fixait dans le vide, retomba tout à coup sur M. de Laurens.

— Non, dit-elle, votre présence ne pourra que me rendre joyeuse. Si vous vous sentez la force de venir, venez.

L'agent de change hésitait.

— Je vous en prie, ajouta Petite doucement.

Laurens lui baisa la main avec un transport de gratitude.

— Merci !... merci ! murmura-t-il, vous êtes un ange de bonté... mais il faut être costumé pour aller à ce bal.

— Un malade !... répondit Petite ; d'ailleurs vous avez cette robe de chambre de brocart... avec cela et un masque...

— C'est vrai, c'est vrai ! s'empressa de dire l'agent de change.

Il s'élança, dans toute la force du terme, dans son cabinet de toilette.

Petite le suivait du regard et ses sourcils se froncèrent, tant elle lui trouvait le pas ferme et vif.

Au bout de quelques minutes, Laurens reparut. Les plis amples de la robe, serrée autour de sa taille, dissimulaient sa maigreur et son visage rayonnait ; il était beau ; il se redressait en une vigueur nouvelle ; sa maladie semblait un rêve.

Petite cacha le sourire amer qui relevait sa lèvre.

— Venez, dit-elle, l'heure presse...

Elle donna sa main à l'agent de change, et ils sortirent.

Au lieu de prendre le chemin des salons, Petite se dirigea vers son propre appartement.

Et pour expliquer ce détour elle dit :

— J'ai oublié mon éventail de plumes, et puis il vous faut un masque.

Ce fut Batailleur qui vint ouvrir la porte ; Petite lui fit signe de s'éloigner, et comme la marchande voulait se retirer dans la pièce où dormait l'enfant, Sara lui dit d'une voix impérieuse et sèche.

— Pas par là !... Esther doit m'attendre, ajouta-t-elle en se reprenant. Allez lui dire, ma bonne, que je suis à elle dans un instant !

L'agent de change et sa femme étaient seuls ; ils s'assirent l'un auprès de l'autre sur la causeuse.

Ceux qui connaissaient madame de Laurens auraient vu, en l'examinant de près, que la tempête couvait derrière son froid sourire. Par moments, ses lèvres se plissaient et devenaient pâles ; ses sourcils remuaient comme s'ils eussent voulu se rapprocher menaçants. Elle était obligée de baisser les paupières de temps en temps pour cacher l'éclair qui, malgré elle, s'allumait dans ses yeux. L'agent de change ne voyait que sa beauté sans rivale et s'arrêtait, pris à son sourire. Sara semblait se retenir et attendre. Elle prolongeait la situation avec cette avarice du chat qui économise sa cruelle jouissance, et qui joue longtemps avant de frapper le dernier coup. Son cœur était plein de haine ; elle souffrait, elle aussi, et il lui fallait toute sa force pour rester calme en apparence, malgré les élancements de son angoisse. Durant cette soirée, des blessures terribles et répétées avaient touché la partie vulnérable de son cœur ; elle avait été martyre, elle voulait être bourreau. Il lui était doux de torturer pour tromper sa peine.

— Léon, dit-elle en renversant sa tête charmante sur le dossier de la causeuse, vous paraissez rajeuni de dix ans, ce soir.

— Je vous l'ai dit souvent, Sara, répliqua l'agent de change, vous êtes la maîtresse de ma vie, et il ne vous faut qu'un peu de compassion pour faire des miracles. Petite ramena son beau corps en avant et mit sa main blanche sur l'épaule de son mari.

— Je vous ai donc fait bien du mal? murmura-t-elle, tandis que ses yeux lançaient une flamme aiguë à travers la frange de ses longs cils.

— Du mal?... Oh ! oui, j'ai été bien à plaindre!... Mais la faute en était-elle à vous, Sara ?... C'est moi qui n'ai pas su me faire aimer.

— Pauvre Léon ! reprit l'enchanteresse en lui touchant doucement les cheveux; vous êtes beau pourtant!... Où avais-je les yeux et que vous manque-t-il pour plaire?

Laurens ne savait si ses oreilles ne le trompaient point; était-ce une illusion ? Il craignait de s'éveiller.

Sara pencha vers lui sa tête souriante.

— Mon Dieu ! reprit-elle, vous êtes jeune... et nous aurions de beaux jours pour réparer la tristesse oubliée.

— Oh !... soupira l'agent de change, si Dieu me donnait ce bonheur !

— Se connaît-on soi-même, poursuivit Sara avec des inflexions de voix molles et comme balancées; sait-on ce qu'on a tout au fond de son âme?... Je m'interroge souvent et ma conscience ne veut pas me répondre... Je lui demande si je vous hais ou si je vous aime, Léon.

La terreur et l'espoir passaient tour à tour sur le visage de Laurens. Sara poursuivit encore, et son accent était plus rêveur :

— La femme est un être étrange!... nous frappons parfois notre idole, Léon... que sais-je? Il est en moi une voix qui prononce votre nom bien souvent...

Son regard, voilé, parlait de tendresse; Laurens était ivre.

— Et si je vous aimais, demanda-t-elle en mettant son front jusque sous la lèvre de son mari.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! murmura l'agent de change en extase.

Sara souriait; sa prunelle, allanguie, semblait mendier un baiser. L'agent de change se pencha lentement, lentement, sa bouche s'arrondit; il allait oser... Sara souriait toujours; mais au moment où les lèvres de Léon touchaient son front incliné, elle se dressa sur ses pieds comme un ressort d'acier qui se détend. Elle était debout devant son mari qui ne la reconnaissait plus, tant sa physionomie s'était soudain transformée. Son sourire s'imprégnait de raillerie méchante et cruelle, ses yeux étaient fixes et durs, tout en elle peignait la haine froide, longue, impitoyable.

— Fou que vous êtes ! dit-elle, vous ne vous souvenez donc plus?...



Edouard Frère, Del. Imp. Dupain, Faub.g St Jacques, 35. Jules Roze, Sculp

AVANT LE BAL.

LE FILS DU DIABLE

La tête de l'agent de change tomba, lourde, sur sa poitrine, qui rendit un gémissement.

— Vous avez donc oublié l'enfant? reprit Sara; vous ne savez donc plus que vous m'avez frappée au cœur autrefois, et qu'en ma vie je n'ai jamais rien pardonné!

Elle relevait sa tête hautaine et belle comme la terreur tragique; sa voix, qui n'éclatait pas encore, avait des vibrations profondes.

— Je croyais, balbutia Laurens, que vous aviez enfin pitié...

— Pitié!... répéta-t-elle en lui saisissant le bras; que veut dire ce mot dans votre bouche?... venez!

Elle l'arracha de la causeuse où il s'asseyait, et l'entraîna vers la chambre de Batailleur. Elle s'arrêta devant le lit de l'enfant, dont sa main étendue montra le pâle visage.

— Pitié!... dit-elle encore, voyez!

L'agent de change était comme frappé de la foudre, ses idées vacillaient dans son cerveau. Durant un instant, son regard égaré alla de la petite fille à Sara et de Sara à la petite fille. Son œil éteint se ralluma au feu d'une colère aveugle. Sa raison ne parlait plus. Cette enfant, il la reconnaissait, non pas à ses propres traits, mais à ceux de sa mère. C'était comme le premier anneau de cette chaîne de malheurs qui accablait si lourdement sa vie. Il ne haïssait qu'un être en ce monde, c'était la fille de Sara; par un mouvement irrésistible de fou, il s'élança vers le lit, les mains crispées. Mais Sara se mit au-devant de lui et le contint avec la vigueur d'un homme; Laurens n'essaya même pas de se débattre.

— Il y a quinze ans qu'elle souffre! murmura Petite en tournant vers l'enfant ses yeux subitement adoucis, — cinq ans de plus que vous, Monsieur... et qu'avait-elle fait pour souffrir?

Laurens ne répondait pas; à peine avait-il l'air de comprendre.

— Elle a quinze ans, poursuivit Sara; — les enfants malheureux ne grandissent pas... ceux qui ne l'ont jamais vue, ne lui donnent pas les deux tiers de son âge... Elle a tant pleuré!... Si vous aviez voulu lui laisser place dans la maison de sa mère, elle serait grande maintenant... oh! grande et belle!...

Laurens était toujours immobile, les yeux fixes et frappés. Sara fit un

pas en arrière et vint se mettre auprès de l'oreiller de sa fille, dont le sommeil était tranquille en ce moment.

— Je ne sais pas si vous vous souvenez, dit-elle ; — Judith avait quatre ans... Je vins vers vous, suppliante et soumise; je vous demandai grâce pour moi et pour elle... pour moi, victime d'une manœuvre infâme ; pour elle, qui ne savait même pas le malheur de sa mère !... Vous étiez jeune; vous aviez la conscience de votre force supérieure et de l'autorité sans contrôle que la loi donne au mari sur la femme...

« Vous me repoussâtes, vous fûtes impitoyable !

» M'aimiez-vous alors? — je le crois; — mais il fallait étouffer cet amour, monsieur!

» Imprudent et fou que vous étiez! D'après le code que vous avez fait, vous autres hommes, vous aviez le droit de me mépriser, de me chasser !...

» Et vous vous mîtes à m'aimer davantage!...

» Rappelez-vous bien, Monsieur, que je ne vous ai prié qu'une seule fois. Depuis ce jour, où notre sort à tous deux fut décidé, le nom de ma fille n'est jamais sorti de ma bouche ; j'ai été, aux yeux du monde, votre femme aimante et dévouée ; — à vous, tout seul, j'ai montré parfois la haine qui était pour vous dans mon cœur.

» A personne, — à personne, entendez-vous! et jugez de ce que j'ai souffert ! Je n'ai pu montrer mon amour pour mon enfant... »

Un premier et léger tressaillement se fit parmi les muscles du visage de l'agent de change. Sentant peut-être la crise prochaine, il se retourna pour gagner son appartement.

— Restez ! dit Petite.

Laurens resta. Devant ce malheureux qui ne se défendait pas, et qui gardait vis-à-vis de son bourreau armé sa passive obéissance, on eût dit que la colère de Sara devait tomber. Mais il y avait comme un trésor de fermeté implacable dans le cœur de cette femme. Et puis elle était auprès du lit de Judith, de Judith, qu'un vague et poignant remords l'accusait d'avoir laissée mourir !... Il lui fallait crier bien haut à l'assassin pour ne pas entendre la voix de sa propre conscience. C'était le moment fatal ; — elle avait presque peur de faiblir; — elle rouvrait elle-même ses bles-

sures pour envenimer sa haine. Elle se représentait ces taches sinistres qu'elle avait comptées sur le corps de son enfant; — elle se répétait ce mot qui tuait ses espoirs et qui couronnait le long crime de sa vie par un châtiment terrible :

— Poitrinaire!...

Et son courroux grandissait sourdement, malgré le défaut de résistance Elle parvenait à chasser la pitié de son âme endurcie; elle frappait sans honte ni fatigue, comme si la lutte eût excusé l'obstination de sa rage.

— Restez! répéta-t-elle, — il faut que vous sachiez tout aujourd'hui... Vous êtes ruiné, monsieur; à l'heure qu'il est, vos créanciers font vendre votre charge, peut-être... Eh bien! moi, je suis riche à plusieurs millions... et les tribunaux ne peuvent rien à cela, soyez sûr; j'ai consulté, je sais la loi! Ma fortune est aussi bien hors de votre portée, que si je l'avais enfouie à cent pieds sous terre!

Laurens avait passé longtemps pour un des négociants les plus honorables de Paris. Malgré sa conduite irréprochable, il avait vu son crédit tomber de jour en jour. Sara ne lui apprenait rien; il savait que sa ruine venait d'elle. Il était commerçant, et fils de commerçant, et la faillite, pour un homme dans sa position, c'est plus que la ruine, c'est le déshonneur. Il souffrait tant que cette pensée ne pouvait pas augmenter beaucoup sa détresse; — cependant Sara put constater sur ses traits des convulsions plus marquées; il s'appuya de la main au bois de lit de Judith.

— C'est pour elle, monsieur, reprit Sara, dont l'œil tourné vers l'enfant était plein de caresses, toute cette fortune que j'ai amassée à vos dépens, elle est pour ma fille, qui n'est point la vôtre... Ma haine pour vous, c'est mon amour pour elle... N'est-il pas temps que les rôles changent? Hier, vous aviez une maison dont vous lui fermiez durement la porte; demain, elle aura un palais: viendrez-vous nous y demander asile?

L'agent de change s'appuya plus fortement à la colonne du lit. Sa crise le prenait, il luttait déjà contre le mal victorieux. Ce que lui disait maintenant Sara irritait de plus en plus ses nerfs en révolte; mais le coup principal avait porté au moment où elle s'était démasquée brusquement pour déchirer à deux mains, en quelque sorte, ce cœur malade qu'elle venait de chauffer jusqu'au délire et à l'extase.

— Madame, dit l'agent de change, il me reste encore assez de force pour gagner ma chambre... Hâtons-nous... il faut au moins que le monde ignore!...

Sara haussa les épaules avec dédain.

— Le monde! interrompit-elle, vous savez bien que le monde est aveugle et sourd! il n'y a d'yeux que pour les illusions, d'oreilles que pour le mensonge... le monde me croit votre providence... s'il vous voyait mourir à mes pieds, je vous prendrais jusqu'au misérable bénéfice de sa pitié... Restez encore, monsieur!

— Je ne puis... je ne puis! balbutia Laurens, dont la main livide se crispait sur le bois du lit.

— Moi, je le veux!

— Vous voulez donc me tuer, madame?...

— Oui, répondit Petite avec un calme effrayant.

Elle le regardait en face; il chancelait; ses yeux, blancs, noyaient leurs prunelles sous ses paupières vibrantes. Sara le regardait toujours et suivait avec une horrible froideur la marche de cette agonie.

— Vous l'avez dit, reprit-elle, je veux vous tuer!... je le veux depuis longtemps... et ma volonté sera faite.

Laurens essaya de parler; ce fut un râle confus qui sortit de sa bouche. Sara s'animait dans sa tâche monstrueuse; ses yeux s'allumaient par degrés, fascinateurs et homicides, comme ceux de la Gorgone antique. La fureur venait.

— Je veux vous tuer, répéta-t-elle en assourdissant sa voix : vous tuer! vous tuer!

Il semblait que ses lèvres éprouvaient à prononcer ce mot quelque affreuse volupté.

— Comme tu seras vengée, ma fille! s'écria-t-elle en se tournant vers Judith avec un geste emporté; vois cet homme!... il est malheureux autant que tu vas être heureuse!... ses jambes chancellent sous le poids de son corps; toi, tu es forte et jeune!...

Car elle ne voulait point avouer la menace suspendue sur la tête de sa fille; elle voulait la victoire tout entière, avec l'accablant contraste entre son triomphe à elle et la défaite de son mari.

— Vois, poursuivit-elle en s'adressant toujours à l'enfant dont le visage n'exprimait qu'innocence et douceur, vois cet homme qui t'a fait tant de mal! il se débat contre le châtiment qui l'écrase... et toi tu as achevé tes jours de peine... tu n'as plus à vivre que de longues années de bonheur... Oh! que tu es adorée, ma fille! Et comme on le déteste!...

Le corps de Laurens oscilla, prêt à perdre l'équilibre; Sara s'élança pour le soutenir. La sinistre comédie était jouée.

— Venez, dit-elle, en changeant de ton subitement, et tâchez de prendre sur vous... je vais vous reconduire à votre chambre.

Il est constaté que, dans les maladies nerveuses, un puissant effort de volonté peut retarder la crise imminente. L'agent de change réussit à marcher lentement vers la porte avec l'aide de sa femme; ils sortirent. Nono la Galifarde ignorait, la pauvre enfant, ce qui venait de se passer à son chevet; elle dormait toujours de son paisible sommeil. En traversant les corridors, M. et madame de Laurens rencontrèrent quelques invités, descendant à la salle de bal. Petite mettait à soutenir les pas tremblants de son mari une angélique complaisance; on était ému d'admiration à la voir si belle, attachée ainsi, par son devoir, à cet homme dont l'agonie se prolongeait depuis des années. Quoi qu'aient dit les poëtes sur les vertus de la femme, on ne trouve pas beaucoup de dévouements pareils. La tendresse s'use; l'abnégation se lasse, et il y avait si longtemps que Sara jouait le rôle d'ange gardien. En entrant dans son appartement, l'agent de change eut encore la force de monter sur son lit; mais à peine sa tête touchait-elle l'oreiller, que la crise commença, crise affreuse et comme il n'en avait jamais subi.

Germain n'était pas encore revenu; Sara se trouvait seule dans la chambre du malade. Pendant tout le temps que dura la crise, on n'eût découvert, sur sa pâle figure, ni effroi, ni pitié.

Au bout d'une longue demi-heure, les convulsions cessèrent, et suivant l'habitude, Laurens demeura étendu sur son lit, immobile comme un cadavre. Sara mit la main sur son cœur qui ne battait presque plus; elle fit glisser les rideaux du lit sur leurs tringles.

On frappait à la porte en ce moment, c'était la comtesse Esther, avec son fiancé Julien, et deux ou trois autres invités, qui venaient chercher

Sara; en son absence on ne pouvait former le fameux quadrille des Mille et une Nuits.

— Eh bien, Petite, s'écria Esther, nous vous attendons depuis une heure!

— Chut! fit Sara en montrant le lit: je n'aime pas à le laisser seul avant qu'il soit endormi.

— Oh! dit Julien, nous savons que vous êtes la perle des femmes.

— Mais maintenant, ajouta Esther, allez-vous venir?

Sara réclama encore le silence d'un geste, puis elle regagna le lit sur la pointe des pieds; elle entr'ouvrit les rideaux, et fit mine de regarder derrière elle avec sollicitude. Laurens ne bougeait pas. Elle laissa retomber les rideaux.

— Je vous suis, dit-elle en souriant; il dort...

Tout le monde repassa le seuil, et Sara, qui sortit la dernière, ferma la porte à clef en dehors. Quelques instants après, Germain, le valet de chambre, revint de l'office: il était entre deux vins. Il s'arrêta un instant devant cette porte close; puis il redescendit, charmé d'avoir trouvé un prétexte de boire une autre bouteille. Quelques instants après encore, on eût pu entendre dans la chambre de M. de Laurens des plaintes faibles; cela dura deux ou trois minutes. Après quoi le silence se fit, interrompu seulement par quelques joyeux accords qui montaient par bouffées de la salle de bal.



CHAPITRE VII.

MOISE DE GELDBERG.

Au commencement de cette histoire, la salle que nous avons décrite comme servant de lieu de réunion aux valets de Bluthaupt, et qui était autrefois la chambre de justice des comtes, présentait, au moment de l'entrée de Sara, un coup d'œil véritablement magique : des lignes de feu dessinaient l'architecture bizarre des pilastres ! des guirlandes sans fin mêlaient leurs festons le long des murailles, dont les crevasses se cachaient sous une riche tenture de velours. Tout cela brillait à éblouir ; l'or se mirait dans les cristaux ; du seuil, on apercevait comme une pluie d'étincelles qui se mouvaient dans l'atmosphère tiède et parfumée. Puis, l'œil s'habituait à ces splendides clartés. On voyait la partie vivante du spectacle. La foule s'agitait sous ce grand jour : les hommes chamarrés d'or, portant les costumes de tous les temps et de tous les pays ; les femmes couvertes de diamants, et rendant aux lustres étincelles pour étincelles.

Il fallait ce luxe prodigue des invités de Geldberg pour que la féerique magnificence de la salle n'écrasât point les toilettes, et il fallait ce luxe de la salle pour répondre dignement à l'opulente fantaisie des parures.

Il y avait quatre quadrilles, dont l'un empruntait ses costumes aux contes merveilleux du bonhomme Galland, un autre aux imaginations

baroques des mandarins-tailleurs du Céleste-Empire, un troisième au goût bizarre de la Renaissance, un quatrième enfin à la crâne élégance du règne de Louis XIII. Ces quatre groupes principaux faisaient tableau. Tout autour d'eux les fantaisies individuelles se remuaient et leur formaient un cadre mobile. Cela ne ressemblait point à nos bals publics de Paris, où la foule travestie est tachée de place en place par le triste et fastidieux habit noir. Le *pékin* n'existait pas ; le domino lui-même, cette hideuse et charmante chose, était complétement banni. Vous ne voyiez que mousquetaires coudoyant des lettrés de Chine, faccadins et kalanders se frotter contre des seigneurs de la cour du roi-gentilhomme ; des dames d'honneur de Marie de Médicis, des princesses persanes, des victimes du Directoire, des Andalouses, des Grecques, des Écossaises. Abd-el-Kader, Schamyl, Ibrahim-Pacha, Yo-té-té, Jupiter, Mahomet, Napoléon, l'Ante-Christ. Tout cela, dansant, walsant, polkant, mazurkant aux sons des violons de Tolbecque. C'était plein de mouvement, de vie et de lumière. Au premier coup d'œil, il était impossible de s'y reconnaître : tous les visages disparaissaient sous le masque, et l'excentricité des costumes déguisait les tournures. A la longue pourtant nous eussions fini par distinguer nos divers personnages. Le docteur José Mira, portant la robe longue et le haut bonnet du magicien, donnait le bras à une caricature antique munie de paniers et de falbalas, qui n'était autre que madame la duchesse de Tartarie, belle femme de 1809. Reinhold, en Figaro, papillonnait autour de madame d'Audemer, qui semblait encore fort jolie sous son costume de Pompadour. Denise et Franz faisaient partie du quadrille Louis XIII. Esther, en Dame-de-Beauté, Julien, sous la casaque de Sindbad le Marin, se mêlaient au groupe oriental. Le jeune monsieur Abel de Geldberg avait eu le bon goût de se déguiser en jockey : casaque rouge, toque bleue, ceinture verte, culotte couleur de chair, bottes à revers blancs. Il était le cavalier de madame la marquise de Beautravers, au bras de laquelle il regrettait sincèrement la compagnie préférée de *Victoria-Queen*. La petite demoiselle de quinze ans que Mirelune courtisait, dans des vues solides, avait un chapeau de paille, des rubans bleu tendre et une houlette ornée de coquelicots ; elle lisait Florian le soir, en cachette, avant de s'endormir. La grosse banquière de la rue Laffitte,

chez qui dînait souvent Ficelle, resplendissait en odalisque. Mais on ne voyait au bras de ces dames ni Mirelune, ni Ficelle.

En revanche, on apercevait de temps à autre, tantôt ici, tantôt là, un groupe qui faisait grande sensation dans le bal. Ce groupe voulait évidemment représenter la tradition superstitieuse qui restait présente à tous les esprits. Il était composé de trois hommes se tenant par le bras et drapés dans de longs manteaux rouges. Ils rappelaient assez exactement cette apparition étrange que les invités avaient vue la nuit du feu d'artifice; le bruit courait qu'ils étaient, eux-mêmes, cette apparition. Aussi, à leur approche, les femmes éprouvaient des frémissements pleins de charme. Ils étaient tous les trois de tailles inégales; les deux plus grands marchaient d'un pas délibéré; le troisième semblait embarrassé dans son costume, qu'il portait pourtant avec la vaniteuse solennité d'un paon qui fait la roue. On s'évertuait dans la salle à reconnaître ces trois hommes, et personne n'y pouvait parvenir.

Il y avait déjà bien une heure que le bal était entré dans sa plus brillante période, l'orchestre se taisait et il se faisait dans la foule une sorte de silence, accompagné d'une agitation curieuse. Chacun voulait voir et s'approcher. C'était un événement. Le vieux monsieur de Geldberg, seul démasqué au milieu de ces mille visages uniformément couverts de loups de velours, venait de faire son entrée. Depuis le commencement de la fête, il ne s'était montré que bien rarement et à des occasions choisies. On ne le prodiguait point; à de longs intervalles on l'exhibait comme un saint dans une châsse, et on l'offrait à la vénération de tous. Bien ménagées, ces exhibitions faisaient un effet énorme et donnaient à la famille une couleur toute patriarcale. C'était encore une source de crédit. Ce soir, le vieux Moïse montrant à tous ses cheveux blancs et son front respectable, traversait lentement la salle, appuyé sur les bras de ses deux filles aînées. On chuchotait sur son passage, on prononçait tout bas des paroles de louange: que c'était bien là le type de l'honnête homme arrivé doucement au soir de sa vie! Et comme il était récompensé!... Y avait-il au monde une famille plus vertueuse et meilleure que la sienne? ces deux jeunes femmes, à la beauté parfaite, qui appuyaient son grand âge, c'étaient ses filles; cette enfant jolie comme un ange, qui le suivait au

bras de madame d'Audemer, c'était Lia, une douce fleur, qui promettait ce que les autres tenaient ; c'était sa fille encore.

Autour de lui, ses associés, le sévère et savant docteur Mira, le bon, le charitable chevalier de Reinhold, Fabricius Van-Praët, ce modèle des commerçants honorables, le fier Madgyar Yanos, et enfin Abel de Geldberg lui-même formaient comme une garde du corps. Tous ces gens lui étaient attachés par le respect et l'affection sans bornes. Il passait là, le riche et heureux vieillard, donnant à chacun des sourires pleins de bienveillante condescendance. C'était un roi, daignant se montrer à sa cour. Quand on y réfléchissait bien, on se disait en vérité que cette famille de Geldberg était unique en ce monde ; que de tendresse pieuse dans les soins donnés par ces charmantes femmes à leur vieux père ! et aussi que de bonheur serein sur le vénérable front du vieillard ! Le ciel doit ces calmes félicités à une vie pure et sans reproches... Arrivé au milieu de la salle M. de Geldberg donna un signal, et les danses recommencèrent, plus joyeuses que jamais.

Pendant que l'orchestre précipitait les notes cadencées d'un quadrille à la mode, un homme de haute taille, le visage entièrement caché par une longue barbe noire qui venait rejoindre le bas de son masque, faisait son entrée sans être remarqué par personne. Cet homme, qui se glissait silencieux dans la foule, allait produire bientôt une sensation presque aussi grande que les trois Hommes Rouges ou le vieux M. de Geldberg lui-même.

Il était vêtu d'une longue robe de bure à capuchon, ceinte à la hauteur des reins par une corde de chanvre ; ceux qui l'aperçurent le désignèrent sous le nom de l'ermite, et c'est ainsi que nous l'appellerons. Le vieux Moïse de Geldberg semblait heureux de toutes les joies qui l'entouraient ; il regardait, d'un œil bénin et débonnaire, les magnificences du bal, l'excellent vieillard ! le digne homme ! le vrai patriarche ! Tout en dansant, dames et cavaliers croisaient à son intention un feu roulant de louanges ; il était le lion ; l'assemblée entière se cotisait pour lui faire un succès de triomphe. On se disait : — Voyez que de bonté sur sa physionomie !

— Et que d'intelligence encore dans la vivacité de son regard !

— Voyez ! il y a toute une conscience pure dans ce bon sourire !...

Moïse saisissait bien quelqu'une de ces phrases au passage; de tout cet encens, il respirait ce qu'il fallait pour s'enivrer doucement. Il rayonnait; le bonheur qu'il avait à sentir ses deux bras appuyés aux bras de ses filles se rehaussait d'un légitime orgueil. Ce moment devait rester dans ses souvenirs, parmi les plus heureux de sa vie... L'ermite à la longue barbe se frayait lentement un passage au travers de la foule, et se dirigeait justement vers le groupe formé par le vieux Moïse et sa famille. Nul ne songeait à le remarquer. Il arriva jusqu'auprès d'Abel, qui lui barra la route. L'ermite dégagea sa main des longs plis de sa robe de bure et fit mine d'écarter le jeune monsieur de Geldberg.

— Vous ne pouvez passer, dit ce dernier.

— Pourtant je veux passer, répliqua l'ermite.

Abel prit un air de maître.

— Ne voyez-vous pas à quelles gens vous vous adressez ? dit-il en soulevant son masque à demi; les priviléges du bal cessent, monsieur, dès qu'il s'agit de mon honoré père.

L'ermite posa le revers de son poignet sur la poitrine d'Abel, et l'écarta comme il eût fait d'un enfant.

— Laissez ! murmura-t-il en suivant sa route; on veut rendre hommage de plus près à votre honoré père, mon jeune monsieur.

Abel toisa l'ermite par derrière d'un regard inquiet; cette voix éveillait en lui de vagues souvenirs. Mais les voix changent sous le masque; il ne savait que penser.

L'ermite passa entre madame de Laurens et le docteur José Mira; il s'arrêta en face du vieux Moïse et demeura un instant debout, les bras croisés sous sa robe. Le vieillard, dans son orgueil content, regardait benoîtement cet homme inconnu et pensait bien que c'était là le prélude de quelque ovation nouvelle. Aussi, quand l'ermite fit un dernier pas vers lui, le bonhomme avança complaisamment la tête pour mieux ouïr. L'ermite ménagea sa voix de manière à n'être entendu que de M. de Geldberg lui seul. Il prononça un mot, un seul. Ce mot avait sans doute quelque vertu magique, car une grimace d'épouvante remplaça le bénin sourire du vieillard. Il fit un pas en arrière, et ses yeux se fixèrent, terrifiés, sur le masque de l'ermite. Ses jambes chancelèrent, ses lèvres se

prirent à remuer sans produire aucun son. Esther et Sara, qui le soutenaient, sentirent son bras maigre trembler convulsivement sous l'étoffe ouatée de sa douillette. Le mot prononcé par l'ermite était tout simplement le nom de ce vieil usurier du Temple qui prêtait des sous à la petite semaine dans un trou de la Rotonde. L'ermite avait dit tout bas, en se penchant à l'oreille du chef opulent de la famille de Geldberg :

— Araby !...

Ces trois syllabes, murmurées doucement, avaient frappé le vieillard comme un coup de massue.

— Monsieur ! Monsieur ! s'écrièrent à la fois Esther et Sara, qu'avez-vous donc dit à notre père ?

L'ermite les regarda tour à tour, et s'inclina par deux fois avec une courtoisie grave.

— Belle dame, répliqua-t-il tout bas en s'adressant à la comtesse, et de manière à être entendu d'elle seulement, je disais que fiançailles ne sont pas toujours mariage...

Et avant qu'Esther, troublée, pût répondre, il poursuivit en s'adressant à Sara, et en baissant la voix davantage encore :

— Et je disais aussi, belle dame, qu'il faut bien des coups parfois pour tuer un homme !... Vous avez choisi un poison sûr, mais que l'attente est longue, n'est-ce pas ? et que cette tombe ouverte met de temps à se refermer !...

Le groupe formé par la famille de Geldberg était en ce moment le point de mire de tous les regards. Chacun put remarquer le trouble subit et profond du vieux Moïse et de ses deux filles ; Esther et Sara avaient baissé la tête sans répondre. Le vieillard jetait tout autour de lui ses regards craintifs et stupéfaits. On se demandait à la ronde : Qui donc est cet ermite, et qu'a-t-il pu dire pour mettre en si fâcheux état le bon monsieur de Geldberg ? L'ermite devenait un personnage ; on le contemplait avec une curiosité croissante. Mira, Reinhold et Van-Praët éprouvaient à observer cette scène une vague frayeur. Le Madgyar seul ne prenait pas garde. Il se tenait debout en avant du groupe, portant son belliqueux costume hongrois, qu'il avait fait seulement plus riche pour la circonstance. Le masque ne dissimulait pas entièrement la sombre expression de son visage.

Il songeait, et ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Le vieux Moïse s'appuyait faible et prêt à défaillir, au bras de ses deux filles tremblantes.

— Retirons-nous, murmura-t-il d'une voix à peine intelligible. Retirons-nous... Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi!...

Esther et Sara obéirent. Elles reprirent leur marche et passèrent, tête baissée, devant l'ermite, immobile toujours et les bras croisés sur sa poitrine. Ils se trouvaient au centre de la salle, et la route était longue jusqu'à l'une des portes. La foule s'ouvrit pour leur livrer un passage. Il y avait tout à l'entour un murmure étonné. Tous les yeux dévoraient l'ermite; on s'attendait à quelque chose; la scène étrange devait avoir sans doute son dénoûment et son explication. Derrière le vieillard et ses deux filles, marchaient Denise et Lia, qui ne comprenaient rien à ce qui venait de se passer. L'ermite prit la main de mademoiselle d'Audemer, qui se reculait timide, et la baisa.

— Aimez-le de tout votre cœur, mon enfant, lui dit-il, et faites-le bien heureux quand vous serez sa femme...

Denise devint toute rose sous son masque; cet homme allait chercher au fond de chaque cœur la plus intime pensée. Comme les jeunes filles allaient le dépasser, il leur barra le chemin et se plaça devant Lia. Durant quelques secondes il resta muet; on eût dit qu'un poids était sur sa poitrine. Il ne toucha point la main de Lia, mais il se pencha jusqu'à son oreille.

— Pauvre enfant! murmura-t-il avec un accent de sensibilité profonde; demain vous ne croirez plus au bonheur sur cette terre; espérez en Dieu!

Il se détourna brusquement; l'émotion étouffait sa voix. Moïse de Geldberg et ses deux filles continuaient cependant leur route vers la porte de la salle. On était entre deux quadrilles, et l'attention générale se portait sans partage sur cette énigme, dont le mot échappait à chacun. Cette ovation du chef de la maison de Geldberg, entamée si pompeusement, avait une fin malheureuse; mille bruits commençaient à courir dans la foule, et les suppositions les plus folles trouvaient créance parmi les invités, curieux de savoir. On arrivait au fantastique. L'une des moins bizarres, parmi les hypothèses avancées, disait que cet ermite était l'ancien

chapelain de Bluthaupt, venu on ne savait d'où pour prononcer le nom de ses maîtres à l'oreille du vieux Moïse de Geldberg. Car tout mystère filtre à la longue, et, malgré le respect emphatique professé par tout le monde à l'endroit du vieux patriarche, personne n'était sans avoir entendu parler vaguement de la fin tragique des derniers Bluthaupt. On n'accusait point; on donnait à plaisir à tous ces vieux récits d'invraisemblables couleurs; mais les soupçons restaient. L'attention excitée gênait évidemment les membres de la famille de Geldberg. Petite appela M. le chevalier de Reinhold, et lui dit quelques mots à voix basse. Le chevalier se dressa sur ses pointes et fit de loin un signe aux musiciens de l'orchestre. La salle où, depuis une grande minute, régnaient une sorte de silence, s'emplit de bruits harmonieux; l'orchestre préludait. Un mouvement eut lieu; ceux qui étaient trop loin pour avoir observé la scène que nous venons de décrire s'empressèrent vers leurs danseuses, le bal retrouva sa vie bruyante et agitée. Néanmoins, une longue haie de curieux resta sur le passage des associés de Geldberg.

On n'était pas indiscret; on avait du moins un prétexte; la famille avait exhibé son chef, afin qu'on lui décernât une manière d'ovation solennelle, on ne pouvait pas laisser sortir ainsi sans honneurs le vieillard vénérable... D'autant mieux que l'ermite, qui était resté un instant en arrière, fendait de nouveau la presse et se rapprochait du groupe évidemment fugitif. Le petit drame allait avoir un second acte. Après les quelques mots glissés à l'oreille de Lia, qui s'appuyait maintenant toute pâle au bras de mademoiselle d'Audemer, on avait vu le fameux ermite demeurer un instant pensif et comme absorbé dans sa rêverie. Au moment où la famille de Geldberg accomplissait le deuxième tiers de son trajet, il parut s'éveiller tout à coup et s'élança pour la rejoindre.

La foule des invités, ouverte pour un instant pour donner passage à la procession domestique, s'était refermée; l'ermite, qui était un homme robuste, la fendit sans efforts apparents et arriva en quelques secondes auprès de Moïse de Geldberg. Devant le vieillard, se tenaient le docteur José Mira, le chevalier de Reinhold et le Madgyar Yanos. L'ermite passa sans s'arrêter auprès d'Esther, et se trouva derrière le docteur. On vit celui-ci tressaillir, comme tous ceux à qui l'ermite avait jusqu'alors



Staal, Del. Imp Dupain, Faub.g St Jacques, 35. Geoffroy sc.

LE BAL

LE FILS DU DIABLE

adressé la parole. L'ermite venait de l'écarter de la main assez brusquement, et il lui avait dit tout bas :

— Rangez-vous, s'il vous plait, savant inventeur du breuvage de vie!...

Ce mot avait rajeuni Mira de vingt ans, et lui avait montré le vieux Gunther tenant d'une main mal assurée son gobelet d'or empli de poison. L'ermite l'avait dépassé, sans ajouter une parole, et avait glissé son bras sous celui du chevalier. Au contact de ce bras, le pauvre Reinhold se sentit venir la chair de poule; il aurait voulu être à cent pieds sous terre.

— Décidément, lui dit l'ermite, vous êtes un pauvre homme, monsieur le chevalier! vous vous êtes donné bien du mal pour voler le contenu de certaine cassette...

Les dents de Reinhold claquèrent, et une sueur froide mouilla les rubans de son masque.

— Croyez bien... commença-t-il.

— Taisez-vous! interrompit l'ermite qui lui serra le bras.

Reinhold n'avait pas même la force de regarder autour de lui pour chercher assistance. L'ermite entr'ouvrit sa robe de bure, et le chevalier crut qu'il cherchait un poignard. S'il n'eût point détourné la tête avec épouvante, il aurait aperçu, derrière les plis grossiers de la robe, un pourpoint de soie taillé suivant la mode gracieuse de la cour d'Élisabeth d'Angleterre, et tout resplendissant de pierreries.



CHAPITRE VIII.

FANTASMAGORIES.

Mais le mouvement de l'ermite fut si rapide, que le chevalier ne vit ni pierreries ni pourpoint de soie.

Au lieu d'un poignard, cependant, ce fut une liasse de papiers que l'ermite exhiba.

— L'idiot Geignolet ne vole pas seulement à Paris, murmura-t-il, et son clou peut ouvrir plus d'une serrure... Pauvre fou que vous êtes! Vous m'avez laissé tout ce qui peut vous perdre, et vous m'avez enlevé tout ce qui peut vous servir!..... Il ne manque rien ici sauf les traites exigibles sur la maison de Geldberg.

Reinhold voulut prononcer les noms de Van-Praët et du Madgyar, mais la terreur lui coupait la parole. Rien n'était donc au-dessus du pouvoir de cet homme! Sa frayeur était si visible, que la curiosité du cercle qui l'entourait arrivait à son comble. La foule se rapprochait tant qu'elle pouvait. Dans le reste de la salle, on dansait gaiement aux accords accompagnés de Tolbecque et de son orchestre.

Le groupe des Geldberg était maintenant à quelques pas de la porte, et le Madgyar, resté étranger à tout ce qui venait de se passer, atteignait déjà le seuil. Au moment où il allait sortir, l'ermite lâcha brusquement

le bras de Reinhold, repoussa le gros Van-Praët, qui lui faisait obstacle, et toucha l'épaule du seigneur Georgyi. Celui-ci se retourna.

Ils étaient tous deux de grande taille et robustes tous deux. L'idée vint aux curieux que cette dernière scène ne ressemblerait point aux autres. Car, jusque-là, l'ermite semblait avoir frappé toujours, sans jamais subir de représailles. Tous les yeux s'ouvrirent; on eût donné des centaines d'actions du chemin de fer pour savoir ce qui allait se dire.

— Un mot, s'il vous plaît, seigneur Georgyi, murmura l'ermite en sortant de la salle à moitié, pour se poser en face de son interlocuteur.

— Que me voulez-vous? demanda le Madgyar.

— Je veux vous dire, répliqua l'ermite, que depuis hier vous cherchez très-vaillamment cet homme qui vous fit naguère une visite à Londres.

Yanos se redressa comme un cheval qui sent l'éperon. L'ermite poursuivit :

— Et qui se servit de votre femme pour...

Il n'eut pas le temps d'achever : Yanos, poussant un rugissement de colère, lui avait saisi les deux mains à la fois.

— Ne lâchez pas! dit Reinhold à son oreille, c'est le baron de Rodach.

La poitrine de Yanos s'enfla en un mouvement de rage satisfaite.

— Je te tiens donc enfin! s'écria-t-il avec un éclat de voix.

C'était la première parole entendue par les invités curieux. Ce fut la dernière. Malgré la vigueur apparente du Madgyar, l'ermite se dégagea de son étreinte comme en se jouant.

— Il n'est pas temps encore, murmura-t-il.

Et il s'élança dans le corridor. Le Madgyar se précipita sur ses traces. Durant les premiers instants, il put le suivre le long des galeries brillamment éclairées; mais l'ermite paraissait connaître à fond le château. Après plusieurs détours, il arriva dans d'étroits et longs corridors, où les lueurs du bal ne pénétraient plus.

Le Madgyar le distinguait à peine comme une ombre, courant au-devant de lui. A un certain endroit où les ténèbres étaient plus épaisses, la voix de l'ermite s'éleva dans la nuit.

— A demain!... dit-elle.

L'ombre disparut comme par enchantement... Le Madgyar, essoufflé, se trouvait au pied du petit escalier tournant qui conduisait à la Tour-du-Guet.

Le Madgyar Yanos avait été, durant plusieurs mois, le commensal de Zachœus Nesmer, à l'époque où Van-Praët et Mira ménageaient l'agonie lente du vieux Gunther de Bluthaupt. Il connaissait alors parfaitement le château, mais de longues années avaient passé depuis ce temps-là; Yanos avait pu oublier.

A l'endroit où l'ermite fugitif venait de disparaître, une obscurité presque complète régnait. On n'avait d'autre lumière que les rayons perdus d'une lampe située derrière un coude du corridor et dont les murailles noires répercutaient faiblement la lumière. La galerie se prolongeait à perte de vue et n'offrait, en apparence, aucune issue latérale. Cette disparition soudaine de l'ermite avait l'air d'un coup de magie, et l'idée vint au Madgyar que le sol s'était entr'ouvert pour lui donner passage.

Depuis son arrivée en Allemagne, le seigneur Georgyi était en proie à une sorte de maladie morale. Il souffrait. Le souvenir de sa femme infidèle le poursuivait cruellement, et sa vie se passait en des alternatives de colères fougueuses et de mornes tristesses. Ce n'était pas tout; d'autres souvenirs plus lointains semblaient se lier avec son angoisse jalouse. Ses nuits étaient pleines de fantômes, et il croyait à la vengeance de Dieu. D'obsédantes terreurs l'étreignaient à l'improviste et abattaient ce brutal courage que nul péril humain n'aurait pu faire fléchir. En ce moment, le choc qu'il venait de subir rendait son imagination plus vulnérable encore. Il sentit la fièvre sinistre qui brûlait ses nuits sans sommeil monter à son cerveau; des spectres se dressèrent devant lui dans les ténèbres, et il recula, brisé d'épouvante, parce qu'il voyait, en travers du corridor, un cadavre étendu, les cheveux dans la poussière... Il mit ses deux mains sur son front en feu; le nom d'Ulrich tomba de sa bouche comme une plainte suppliante. Il n'osa pas faire un pas de plus pour visiter l'endroit qui avait servi d'issue à l'ermite. Il se prit à marcher à reculons, la main sur la garde de son sabre, et rappelant son courage défaillant, pour se défendre contre ses invisibles ennemis. Arrivé au bout du corridor, il

respira comme s'il eût évité un danger au-dessus de ses forces; il était enfin hors de ces effrayantes ténèbres où sa fièvre mettait tant de visions. La lampe brûlait à quelques pas de lui; sa raison revenait; il se retrouvait lui-même. Des pas se faisaient entendre à l'extrémité opposée de la galerie et dans la direction de la salle du bal. Le Madgyar continua de s'avancer et fut bientôt en face du bon Van-Praët, de Reinhold et de Mira, que suivaient des domestiques armés.

— Vous ne l'avez pas rejoint? demanda vivement Reinhold.

Van-Praët éleva une lanterne qu'il tenait à la main jusqu'à la hauteur du visage de Yanos.

— Comme vous êtes pâle! dit-il, mon vaillant ami... Voici la première fois que je vous vois trembler...

D'instinct, l'orgueil du Madgyar se révolta; il voulut se redresser, mais sa tête s'inclina de nouveau, lourde, sur sa poitrine.

— Je pense qu'il ne vous a pas mieux traités que moi, mes bons camarades, reprit Van-Praët en baissant la voix pour n'être pas entendu des domestiques; il m'a parlé de mes cornues et de mon creuset, le diable d'homme!..... il sait tout!

— Tout! répéta le docteur d'un air accablé.

— Mais où est-il? demanda Reinhold, nous sommes en nombre et peut-être...

— Venez, interrompit le Madgyar.

L'image d'Éva, son unique amour en ce monde, venait de traverser son esprit, et le courroux lui rendait sa vaillance. Il se mit à marcher résolûment vers la partie du corridor où il s'était arrêté naguère, anéanti par l'épouvante... La lanterne de Van-Praët éclaira bientôt, à l'endroit même où l'ermite avait disparu, un couloir étroit et sombre, où se montraient les basses marches d'un escalier tournant. La terre ne s'était pas ouverte sur les pas de l'ermite.

— C'est là! dit le Madgyar, qui éprouvait comme un ressentiment de ses superstitieuses frayeurs.

Mira, Reinhold et Van-Praët se regardèrent; l'escalier tournant conduisait au sommet de la Tour-du-Guet.

— Peste! fit le Hollandais; c'est un pauvre domicile pour le noble

baron de Rodach!... mais à la guerre comme à la guerre!... il paraît qu'il sait se contenter de peu...

— Vous êtes sûr de l'avoir vu disparaître ici même, seigneur Yanos? demanda Reinhold.

— J'en suis sûr.

Reinhold baissa la voix jusqu'au murmure, comme s'il eût craint qu'une oreille ne fût ouverte dans l'ombre de l'escalier tournant.

— Alors, reprit-il, nous le tenons!

Parmi les associés, chacun se reportait à cette mystérieuse aventure arrivée le matin même. On s'expliquait maintenant cette étrange résistance que les domestiques de Geldberg avaient rencontrée lorsqu'ils étaient montés pour ouvrir la plus haute chambre de la Tour-du-Guet. Ils s'expliquaient en même temps les bruits qui couraient dans le pays, et qui disaient que l'*âme de Bluthaupt* s'était ranimée au sommet du donjon. Il y avait un intrus dans le laboratoire où meinher Van-Praët faisait jadis de l'or. On ne connaissait d'autre issue à la Tour-du-Guet que l'escalier donnant sur la galerie. Van-Praët, Reinhold et Mira se consultèrent un instant, puis ils ordonnèrent à un domestique d'aller chercher Johann, Mâlou et Pitois, à qui l'on avait donné asile dans les communs du château. Le Madgyar entendit cet ordre et secoua la tête.

— S'il veut passer, pensa-t-il tout haut, vos hommes avec leurs couteaux n'y feront rien... il passera!

— C'est ce qu'il faudra voir, mon intrépide ami! répliqua Van-Prët.

Johann et ses deux compagnons furent postés en sentinelle au bas de l'escalier; les associés regagnèrent la salle du bal.

Le plaisir avait effacé toute trace de l'émotion récente. On causait bien encore çà et là, autour des murailles richement vêtues, des faits et gestes de ce bizarre personnage dont l'aspect avait glacé la joie générale, mais un peu de mystère va bien partout, et au bal masqué mieux qu'ailleurs. Ces incidents donnent du piquant à une fête; il ne faut pas s'en plaindre pourvu qu'on ne les prolonge point outre-mesure. Ici, la scène avait duré juste assez de temps pour piquer la curiosité sans lasser l'attention. Les invités avaient une vénération grande pour la maison de Geldberg, mais on constate volontiers l'embarras des gens qu'on vénère. D'un autre côté,

les Geldberg, qui avaient intérêt à faire disparaître toute trace de ce moment de trouble, redoublaient d'entrain et de gaieté. Le vieux Moïse s'était retiré. Personne n'en pouvait manifester aucune surprise, puisque ces exhibitions solennelles que la famille faisait de son chef étaient toujours aussi courtes que rares. Abel, Esther, Sara semblaient se multiplier pour plaire à chacun. Le chevalier de Reinhold reculait littéralement les bornes de l'amabilité; il n'y avait pas jusqu'au docteur Mira lui-même qui ne fît des efforts assez malheureux pour être charmant.

Comme nous l'avons dit, le bal avait pour prétexte les fiançailles de la seconde fille de Mosès Geld, la belle comtesse Lampion, avec le jeune vicomte Julien d'Audemer. Le mariage devait avoir lieu à Paris, dans quelques semaines. On en était aux compliments officiels. On en faisait à la vicomtesse, à Julien, à Esther; tout le monde trouvait l'union admirablement assortie; et les beaux-fils du commerce transcendant qui parlent volontiers noblesse, les aveugles parlent bien des couleurs! disaient des balivernes sur la *bonté* des deux familles. La vicomtesse recevait les compliments d'un visage radieux. Ce mariage était un de ses rêves les plus chers; elle ne se sentait pas de joie. Elle aurait bien voulu voir aussi avancée l'union de Denise avec le chevalier de Reinhold. Mais les jeunes filles!... les jeunes filles!... La danse reprenait plus vive; quelques masques tombaient, montrant çà et là de jolis visages, allanguis par la fatigue du plaisir. Le bal arrivait à ce moment attendu où les plus froids s'animent et où l'abandon gracieux double la beauté des femmes. Il y avait comme une brise enivrée au-dessus de cette foule en joie. Les toilettes se mêlaient en un resplendissant chaos; les paroles vives et gaies se croisaient; l'orchestre jetait parmi tout ce mouvement sa voix leste et entraînante. C'était partout du rire ou de la rêverie; ici de la gaieté, là des soupirs novices; l'aveu timide de Chérubin, don Juan avec son audace éternellement heureuse; un peu d'amour partout.

Esther et Sara étaient encore ensemble; Esther venait d'avouer à sa sœur que Julien avait pris sur elle, dans ces derniers temps, un empire absolu, et que de ce mariage dépendait le bonheur de sa vie. Petite félicitait et raillait à la fois. En réalité, Petite était jalouse de ce bonheur qui semblait si sûr et si proche. Elles venaient d'échanger leurs confi-

dences. Esther avait répété les paroles de l'ermite, non sans un frisson de crainte, et Madame de Laurens avait inventé quelque fable pour ne point demeurer en reste. Car elle ne pouvait pousser la confiance jusqu'à parler de cette lente mort de l'agent de change, à laquelle l'ermite avait fait allusion.

— Je tremble, dit Esther. Qui peut être cet homme?... si sa menace allait se réaliser!...

— Quelque envieux! répliqua Sara, et quant à sa menace ne craignez rien, ma sœur... Julien vous aime et vous êtes riche.

Denise d'Audemer et Lia restaient également sous le coup des mystérieuses paroles de l'ermite. Lia était venue à ce bal parce qu'on le lui avait ordonné. Elle était faible et souffrante; le choc éprouvé achevait de la briser. Elle s'appuyait au bras de Denise, émue elle-même, et perçait la foule pour se retirer; car elle se sentait défaillir. Cette voix, qui lui défendait l'espoir, pesait comme un poids de glace sur son cœur. Elle sortit. Au moment où Denise rentrait seule dans le bal, Franz s'approcha d'elle et lui glissa rapidement quelques mots à l'oreille. Ils étaient surveillés de près, et madame d'Audemer, alléchée par un premier succès, gardait chèrement sa fille à ce bon chevalier de Reinhold. Julien aidait sa mère dans cette tâche; car il était devenu Geldberg des pieds à la tête, et les prétentions de Franz lui semblaient un ridicule roman. Depuis le commencement du bal, Denise et Franz n'avaient pu se joindre. Julien était à quelques pas; on voyait de loin la vicomtesse qui cherchait, inquiète. Il fallait profiter de l'occasion, mais n'en point abuser. Aux quelques mots de Franz, on répondit par un *oui* prononcé bien bas; la dentelle du masque laissa voir un joli sourire. Denise rejoignit sa mère, et Franz passa. Comme il s'éloignait, un bras se glissa sous le sien.

— Vous voilà bien joyeux, monsieur! dit une voix connue à son oreille.

Franz rougit comme une jeune fille qu'on surprend à faire des signes du haut de sa fenêtre. Dans la bonne foi de son âme, il plaignait sincèrement madame de Laurens; il s'accusait de l'avoir abandonnée. Comme il aimait avec passion et qu'il sentait, dans toute sa plénitude, le bonheur d'être aimé, il devinait aussi la peine amère de ceux qu'on n'aime plus.

Il croyait avoir abandonné Sara. La vue de cette pauvre femme qui devait, selon lui, tant souffrir, mettait toujours au fond de son cœur de la tristesse et des remords. C'était Sara qui venait de passer son bras sous le sien.

— Que vous avez un goût gracieux, madame! murmura-t-il pour dire quelque chose, et que vous êtes belle sous ce costume.

Petite détourna la tête à demi.

— Je croyais que vous n'aviez plus le loisir de remarquer cela, répliqua-t-elle en donnant à sa voix un accent de mélancolie; il faut que nous nous expliquions franchement, monsieur... Le doute où je suis, me fait plus souffrir que la certitude d'un malheur.

— Je ne vous comprends pas... balbutia Franz.

— Vous venez de donner un rendez-vous à mademoiselle d'Audemer?

— Quelle idée!

— J'en suis sûre.

— Je vous proteste!...

— Pourquoi mentir?... Je sais que vous l'aimez.

— Mais... pas le moins du monde!

Les yeux de Sara brillèrent à travers les trous du velours. On eût dit qu'ils avaient le pouvoir de percer le masque de Franz. Ils s'étaient arrêtés auprès d'un de ces piliers à bizarre architecture qui soutenaient la voûte de l'ancienne salle de justice des comtes. Ce pilier, comme tous les autres, présentait une gerbe lumineuse jaillissant du sol et arrivant jusqu'au monstre sculpté qui lui servait de chapiteau. Autour d'eux, la foule passait et repassait. Un seul personnage se tenait immobile de l'autre côté de la colonne. C'était un homme, et il avait eu la lugubre fantaisie de se déguiser en spectre. Un long voile blanc le couvrait de la tête aux pieds. Il n'y avait pas très-longtemps qu'on l'avait aperçu dans le bal pour la première fois. Aux joyeuses apostrophes qu'on lui avait adressées çà et là, il n'avait pas répondu un seul mot, et c'était à la rigueur qu'il jouait son rôle de fantôme. Il s'était promené dans la salle, semblant chercher quelqu'un à travers les trous pratiqués à son suaire. Son pas était tardif et chancelant. Il n'y avait guère qu'une minute qu'il s'était arrêté derrière le pilier. Depuis lors, on eût dit qu'il dévorait des yeux Franz et Sara...

Après la réponse de Franz, Sara et lui avaient gardé durant quelques secondes un silence embarrassé.

— Vous ne l'aimez pas?... reprit enfin Petite.

— Non, répliqua Franz.

— C'est bien vrai?

— Puisque je vous l'affirme...

— Eh bien, prouvez-le-moi!... je parie que votre rendez-vous est fixé à demain, pendant la chasse aux flambeaux.

— Mais il n'y a pas de rendez-vous... commença Franz.

Sara l'interrompit :

— C'est une si excellente occasion! dit-elle avec un léger accent de raillerie; il y aurait pourtant un moyen de me persuader...

— Lequel?

— Mais vous ne l'emploierez pas!

— Dites...

— A quoi bon?

Franz fit un geste d'impatience. Le spectre s'appuyait, immobile, à la colonne. On l'eût pris pour une de ces funèbres figures, taillées dans le marbre des tombeaux, si de faibles tressaillements n'eussent agité de temps à autre les longs plis de son suaire. Sa tête voilée faisait seule saillie en dehors du pilier; Sara et Franz ne l'apercevaient point.

— Écoutez, reprit Petite, si je suis jalouse, c'est que je vous aime encore, moi!... j'ai peur; rassurez-moi par pitié!... Je crois que vous avez donné ces heures de la chasse à une autre; si vous me les consacrez, je ne craindrai plus, et je serai bien heureuse...

On aurait pu entendre, sous le voile blanc du spectre, comme une plainte étouffée.

— Ces heures sont à vous comme toutes celles de ma vie, répondit Franz qui ne savait comment tourner la difficulté; où voulez-vous que j'aille vous rejoindre?

— Derrière le château, répondit Sara, qui eut, sous son masque, un sourire; dans ce champ où sont les ruines de l'ancien village de Bluthaupt.

— A quel moment?

— Une demi-heure après l'ouverture de la chasse.

— J'y serai, dit Franz.

Sara lui fit un petit signe de tête gracieux et perça la foule. Il y eut sous le voile du personnage déguisé en spectre comme un écho des dernières paroles de Franz. Il se détourna pour suivre Sara du regard, puis on le vit se diriger péniblement vers l'une des issues de la salle. Il traversa les longs corridors, et monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de l'agent de change Léon de Laurens. Il introduisit une clef dans la serrure de cette porte, que Petite avait fermée à double tour sur son mari agonisant. Il entra. Son suaire tomba et découvrit la face hâve de Léon de Laurens lui-même. Il se laissa choir sur le pied de son lit. Ses traits, minés par la souffrance, exprimaient une mortelle angoisse.

Il resta longtemps immobile et semblable à un homme frappé de la foudre. Puis du fond de ses yeux caves, deux larmes roulèrent lentement sur sa joue. Sa poitrine amaigrie se souleva; ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent, et ces mots tombèrent comme en un sanglot déchirant:

— Je l'aime encore!...

En quittant Franz, Petite avait rejoint le chevalier de Reinhold

— Demain, lui dit-elle, après l'ouverture de la chasse, il sera dans les ruines de l'ancien village.

— Tout seul? demanda le chevalier.

— Avec moi... prenez vos mesures en conséquence.

— Belle dame, disait le jeune monsieur Abel à madame la marquise de Beautravers, sa danseuse privilégiée, je ne sais si je rêve, mais il me semble que nos Hommes Rouges ont grandi de trois ou quatre pouces dans la soirée. Madame la marquise braqua son binocle vers l'endroit indiqué.

— C'est vrai, pourtant! répliqua-t-elle, je viens d'en voir passer un, et il me paraissait beaucoup plus petit... mais, je vous prie, qui sont donc ces messieurs?

Abel abaissa le croc pommadé de sa moustache.

— Ceci est un grand secret, belle dame! dit-il, on n'a pas voulu me le confier à moi-même... Mais tenez! en voilà un qui va intriguer madame la vicomtesse d'Audemer.

— En voilà un autre, s'écria la marquise, qui prend le bras de la comtesse, votre sœur !

— Charmant ! fit le jeune monsieur Abel ; ils sont au grand complet !... Voici le troisième qui accoste ce petit fat de Franz !

Tout cela était vrai. Les trois Hommes Rouges, qui, depuis le commencement du bal, jouaient un rôle passif, peu en rapport avec leurs fantastiques costumes, trouvaient enfin qu'il était temps d'agir. Une triple scène s'entama en ce moment qui rappelait un peu de loin, pour les curieux, celle de l'ermite. En effet, tous les gens accostés par les trois Hommes Rouges semblaient étrangement intrigués. Le premier avait touché l'épaule de Franz et lui avait dit d'un ton paternel :

— Vous êtes un étourdi, mon très-cher, et vous donnez beaucoup de mal à des hommes raisonnables qui valent cent fois mieux que vous !

Franz se retourna stupéfait.

Pendant cela, le second Homme Rouge murmurait à l'oreille du frère de Denise :

— Monsieur d'Audemer, vous êtes d'une pure et noble race... j'ai connu monsieur votre père et j'étais son ami.

— Qui que vous soyez, monsieur, interrompit Julien, ces discours me semblent bien graves pour le costume que vous portez au lieu où nous sommes.

— Je n'avais à choisir ni pour le lieu ni pour le costume, monsieur le vicomte... et ce sont en effet des choses bien graves que je vais vous dire !...

Le troisième Homme Rouge s'était placé devant la vicomtesse et l'avait séparée de la foule.

— Comtesse Hélène de Bluthaupt, lui dit-il d'un ton solennel et sévère, vous avez donc tout oublié ?

Denise dansait ; le chevalier de Reinhold faisait l'aimable dans une autre partie de la salle ; l'Homme Rouge avait choisi un moment où madame la vicomtesse d'Audemer était seule. Le bal s'agitait autour d'elle et la laissait isolée. Ce nom de Bluthaupt, qu'on venait de lui donner et qu'elle ne portait pas depuis si longtemps, la jeta tout d'un coup au beau milieu du passé. Un monde de souvenirs s'éveilla brusquement dans son

esprit. Malgré l'âge, elle avait conservé des restes de sa beauté froide et blonde. Jusqu'à ce moment, on avait vu briller sous son masque un teint fleuri comme celui d'une jeune femme : elle était si heureuse de l'opulent mariage de son fils ! la joie lui ôtait vingt ans. Les premières paroles de son mystérieux interlocuteur la secouèrent brusquement ; elle devint toute pâle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avec trouble.

— Qu'importe cela ! répondit le troisième Homme Rouge ; je suis une voix qui vous parle de votre famille assassinée.

La vicomtesse eut un tressaillement, mais sa tête se redressa hautaine, elle voulait combattre. Son accent prit une teinte de raillerie.

— On m'a glissé déjà quelques chapitres de cet absurde roman, dit-elle ; vous venez de la part de mes frères ?

— Je viens de la part de votre père, madame, répliqua l'Homme Rouge, dont la voix se fit plus lente et plus solennelle, le comte Ulrich de Bluthaupt, de votre sœur la comtesse Margarethe et de votre mari Raymond d'Audemer, tous trois morts par le crime !

La vicomtesse essaya un geste de dédain ; mais son front se baissa, tandis que sa joue redevenait pourpre. Elle fut obligée de s'appuyer au dossier d'un fauteuil.

— Laissez-moi, monsieur, murmura-t-elle ; je vous en prie, laissez-moi !...

— Pardieu ! disait pendant cela le premier Homme Rouge, qui tenait toujours le bras de Franz, mon jeune gaillard, si vous étiez resté mort dans quelque coin des bois de Geldberg, vous ne l'auriez vraiment pas volé !

— Bah ! interrompit Franz, votre histoire est vieille, et je la sais sur le bout du doigt.

— Présomptueux et fou ! grommela l'Homme Rouge ; il tient de famille !... Du diable ! mon beau fils, ajouta-t-il tout haut, on m'avait bien dit que vous ne doutiez de rien !... En attendant, vous donniez du fil à retordre à ceux qui veillaient sur vous.

— Qui donc a le droit de veiller sur moi ? demanda Franz d'un air mutin.

— Pardon de la liberté grande, monseigneur !... On osait prendre cette permission et je pense qu'on la prendra plus d'une fois encore... Bon Dieu ! si l'on vous laissait faire, vous iriez vous jeter, en riant, dans le premier piége venu !

Franz frappa du pied avec impatience.

— Je n'aime pas ce ton-là, dit-il, et rien ne me déplaît comme d'être traité en enfant !

— Gracieux seigneur, répliqua le premier Homme Rouge, sans perdre son accent de franche raillerie, ne vous fâchez pas, au nom du ciel !... on saura bien vous sauver malgré vous... et si vous pouvez seulement vous garder jusqu'à demain soir...

— Ah çà ! interrompit Franz, moitié gai, moitié colère, vous me paraissez bien savant sur ce qui me concerne !...

— Très-savant ! mais tenez !... un bon conseil, pendant que j'y pense !... n'allez pas demain à cette chasse aux flambeaux.

— Par exemple ! commença Franz, qui éclata de rire.

— Je m'attendais à cela... eh bien ! si vous y allez, promettez-moi, du moins, de ne pas vous séparer du gros de la foule.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a eu le temps de recharger le fusil qui vous a envoyé une balle à l'épaule...

Le deuxième Homme Rouge et Julien étaient face à face.

Ce qu'on voyait du visage de Julien, peignait le mécontentement et la colère. On devinait une provocation prête à tomber de sa lèvre plissée.

L'Homme Rouge disait d'un ton froid et calme :

— Ce n'est pas pour vous que je parle, monsieur le vicomte ; c'est pour votre père qui fut mon bienfaiteur... Je ne vous dis plus, comme autrefois : Vous allez épouser la fille d'un meurtrier...

— Autrefois ?... répéta Julien.

— Oui... ce n'est pas le premier avertissement que je vous donne... A Paris, la nuit du dimanche au lundi-gras...

— Au bal Favart ?... interrompit Julien.

L'Homme Rouge s'inclina.

— Ah ! fit le jeune vicomte en se rapprochant ; c'était vous ?

Il y avait dans son accent et dans sa pose une menace de violence. La voix de l'Homme Rouge était de plus en plus calme.

— Je ne vous parle plus du passé, reprit-il, mais du présent... Cette femme dont vous avez fait votre fiancée...

— Taisez-vous, monsieur ! interrompit Julien qui lui saisit le bras.

Ce mot siffla entre ses dents serrées par la colère.

— Cette femme, reprit encore l'Homme Rouge sans s'émouvoir, est une...

La main de Julien se colla, convulsive, sur la bouche de l'Homme Rouge. Celui-ci le repoussa mais sans violence. A travers les trous de son masque, il regardait le jeune vicomte avec une évidente compassion.

— Vous l'aimez donc bien?... murmura-t-il.

— Comme je n'aimerai jamais femme en ce monde ! répliqua Julien d'Audemer.

L'Homme Rouge sembla hésiter.

En ce moment, il se passait dans le bal quelque chose d'étrange. — Tandis que l'orchestre entraînait les danseurs aux accords sautillants d'une mazurka ultrà-nationale, la mystérieuse trinité des Hommes Rouges, qui avait produit tant d'effet au commencement du bal, semblait s'être dédoublée. Ce détail échappait au plus grand nombre, mais il y avait maintenant six Hommes Rouges dans la salle. Six hommes qui portaient le fantastique manteau des démons de la légende. La salle était immense et la foule compacte. Les six hommes aux manteaux écarlates se trouvaient disséminés. Personne ne songeait à les compter. La triple scène dont nous avons entamé le récit se poursuivait, et à mesure qu'elle continuait, Franz, Julien et la vicomtesse d'Audemer se troublaient davantage en face de leurs interlocuteurs inconnus.

— Laissez-moi, monsieur ! disait la vicomtesse.

— Quand vous m'aurez éloigné, répondait le troisième Homme Rouge de sa voix lente et sévère, — vous resterez avec votre conscience, madame... Mais voyez si je n'avais pas raison de dire que vous avez tout oublié !... vous êtes ici, souriante et gaie, depuis bientôt quinze jours, dans ce château où furent assassinés Gunther de Bluthaupt et votre sœur Margarethe...

— Calomnie !..... balbutia la vicomtesse.

— Oh ! vous ne dites plus cela du fond du cœur, comtesse Hélène !... vous avez peur de croire ; mais il faudra bien vous rendre à l'évidence !... Tenez ! sans sortir de cette salle, je puis vous montrer les acteurs principaux de tous ces drames sanglants.

« Vous voyez bien cet homme, dont la tête hautaine dépasse celle de ses voisins, son doigt étendu désignait le Madgyar Yanos ; — cet homme, il y a maintenant vingt-deux ans, a mis son sabre dans le cœur du comte Ulrich, votre père... »

La vicomtesse tremblait et perdait le souffle. — Elle cherchait à se dégager de cette étreinte morale qui la tenait esclave ; — mais l'Homme Rouge mettait toujours sa grande taille entre elle et la foule.

— Vous aimiez bien votre sœur Margarethe, autrefois, reprit-il, comtesse Hélène !... regardez ce vieillard, il montrait le docteur José Mira ; c'était jadis le médecin de Bluthaupt... la pauvre Margarethe se couchait, pâle et brisée par les douleurs de l'enfantement... vous vous souvenez comme elle était bonne et belle ! ce vieillard avait pour mission de la secourir : il l'empoisonna !

Les jambes de la vicomtesse fléchirent.

— Oh ! c'est affreux ! murmura-t-elle, laissez-moi ! laissez-moi !...

Sa plainte s'étouffa parmi les gerbes de notes joyeuses qui jaillissaient de l'orchestre.

— Je n'ai pas fini encore, reprit l'Homme Rouge en étendant la main vers le chevalier de Reinhold ! celui-ci est le dernier... celui-ci est le fiancé choisi par vous pour votre fille, madame... et l'on vous a dit pourtant plus d'une fois déjà que le vicomte Raymond d'Audemer, votre mari, était tombé sous ses coups !

La vicomtesse, dont les jambes chancelaient, fut obligée de s'appuyer à un siége.

— Comment ajouter foi à ce mensonge? balbutia-t-elle.

— En voyant le témoin du crime, madame... en écoutant le récit d'un homme qui s'agenouilla, demi-mort, au bord du précipice, et qui dit le premier *de profundis* pour le salut de l'âme de Raymond d'Audemer.

La voix de la comtesse devenait si faible qu'on ne pouvait presque plus l'entendre.

— Je ne vous crois pas! dit-elle avec effort.

L'Homme Rouge entr'ouvrit les pans de son manteau et tira de son sein un petit portefeuille sur lequel étaient gravées les initiales de Raymond d'Audemer. Les longs plis de l'étoffe écarlate qui l'enveloppait de la tête aux pieds laissèrent voir, en se séparant, un costume tout étincelant d'or et de pierreries. Ce fut l'affaire d'une seconde. Les pans du manteau se rejoignirent; la vicomtesse n'avait point pris garde. L'homme Rouge poursuivit, d'un accent étouffé :

— Il y a vingt ans, durant la nuit de la Toussaint, je trouvai un cadavre sur la traverse de Heidelberg, au fond du trou que l'on nomme l'Enfer de Bluthaupt... Ce portefeuille était à lui, madame, le reconnaissez-vous?



CHAPITRE IX.

AVENTURES DE BAL.

A la vue du portefeuille, la vicomtesse détourna les yeux, et son masque ne put cacher entièrement l'angoisse qui était sur son visage.

— Je n'avais pas vu le meurtre, reprit l'Homme Rouge, et je ne savais pas le nom du meurtrier, mais Dieu mit un jour sur mon chemin un ancien serviteur du comte Gunther, que le hasard avait placé au bord de la Hœlle, à l'heure même du crime. Le secret du sang pesait à la conscience du pauvre homme... il me fit un aveu, et c'est grâce à lui que je peux vous dire : Celui-là est l'assassin de Raymond d'Audemer!

Son doigt tendu désignait de nouveau Reinhold, qui papillonnait gaiement parmi la foule, ne se doutant guère de ce qui avait lieu si près de lui.

Malgré les préventions entêtées de la vicomtesse, elle était émue profondément. Les paroles de l'inconnu avaient touché en elle une corde muette depuis longtemps, mais sensible encore. Elle avait aimé son mari avec dévouement et passion autrefois. Il y eut un silence pendant lequel la vicomtesse, la tête basse et la respiration oppressée, semblait hésiter gravement. L'inconnu demeurait immobile et attendait.

— Mais... dit enfin la vicomtesse qui trouvait ses mots avec peine, cet homme... cet ancien serviteur de mon oncle Gunther... où est-il?

— Rendez-vous demain, madame, répliqua l'Homme Rouge, une heure après l'ouverture de la chasse aux flambeaux, dans l'allée de mélèzes qui conduit à l'Enfer de Bluthaupt... le témoin du crime vous montrera lui-même l'endroit où trébucha le cheval de Raymond d'Audemer.

— J'irai... murmura la vicomtesse.

En ce moment la danse finissait. Le mouvement qui se faisait dans le bal ramena vers les deux interlocuteurs Reinhold et José Mira. La vicomtesse, un instant écrasée sous le poids de ces effrayantes révélations, se révolta de nouveau, incrédule. Une idée lui traversa l'esprit comme un trait de lumière. Elle pensa qu'une intrigue jalouse, montée dans l'ombre parmi les invités de Geldberg, voulait entraver le double mariage de son fils et de sa fille. C'était son rêve le plus cher. Oubliant son émotion récente, et forte de l'idée qu'on voulait la tromper, elle ne vit plus dans l'inconnu qu'un homme abusant du privilége de son masque et jouant une perfide comédie. L'envie lui prit de voir à découvert le visage du calomniateur.

— A moi, monsieur de Reinhold ! cria-t-elle.

L'Homme Rouge fit un mouvement de surprise. A peine aurait-on eu le temps de s'en apercevoir. Il reprit aussitôt une attitude fière et assurée. Au cri de la vicomtesse, Reinhold et Mira s'approchèrent en même temps. Tous ceux qui avaient été à portée d'entendre cet appel, dont l'accent avait quelque chose de tragique, s'avancèrent curieux, et firent cercle autour de l'inconnu. Par une coïncidence étrange, le même fait se reproduisait dans deux autres parties de la salle. On entourait le premier Homme Rouge, que Franz avait saisi sans façon au collet ; on entourait le second Homme Rouge, à qui Julien d'Audemer venait de dire à haute et intelligible voix :

— Vous mentez !...

Cela faisait une triple esclandre. Entre les contredanses, ce bal avait vraiment des incidents assez dramatiques. On ne s'y prodiguait pas les coups de poing comme à l'Opéra, mais le fait pouvait être attribué à l'absence de sergents de ville. La conversation de Franz et de son compagnon avait suivi son cours jusqu'à l'instant où ce dernier avait prononcé quelques paroles, donnant à entendre qu'il connaissait les secrets de la destinée du jeune homme. L'imagination de Franz était alors partie comme

une traînée de poudre qu'on allume. Ses fantastiques souvenirs des derniers jours passés à Paris, ses espérances folles, ses désirs, ses craintes, ses rêves, tout cela s'était entrechoqué dans son cerveau.

— Je veux savoir !... avait-il dit.

— Vous saurez tout demain, répliqua l'Homme Rouge.

— Aujourd'hui !... à l'instant même ! s'écria Franz hors de lui ; je ne vous lâche plus avant que vous ayez parlé !...

Quant à Julien, nous l'avons laissé dans une situation d'esprit qui rendait probable et imminente l'insulte proférée. Au moment où il demandait grâce pour ainsi dire, l'Homme Rouge s'était arrêté, pris de compassion. Mais l'Homme Rouge avait sans doute un intérêt plus fort que sa pitié. Après un silence, il reprit la parole. Julien était livide à l'écouter.

— Avez-vous la mémoire si courte, disait l'inconnu que vous ayez oublié votre joyeux souper du café Anglais, monsieur le vicomte !... Vous aviez là une belle maîtresse, sur ma parole !

Julien se souvenait de ses doutes ; il sentait venir la révélation poignante ; il avait envie de tuer cet homme pour arrêter les mots dans sa gorge au passage.

— Mais ces belles maîtresses, reprit l'Homme Rouge, ne sont pas bonnes à porter un nom comme celui de votre père... d'autant qu'elles ont souvent la mémoire admirablement ornée et qu'elles regorgent de souvenirs... A ce propos, monsieur le vicomte, si vous gardiez quelques doutes, ayez la bonté de demander à la comtesse Esther des nouvelles d'un certain baron allemand qui avait nom Goëtz...

Julien voulut parler, mais il ne put.

— Un bon vivant que ce Goëtz ! reprit l'Homme Rouge ; ma foi ! la comtesse et lui s'entendaient à merveille, bien que le baron n'eût point la bouffonne idée de l'épouser !...

Julien demanda le silence, d'un geste où il y avait autant de prière que de menace.

— Non, dit l'inconnu, répondant à ce geste, je ne veux pas me taire avant d'avoir achevé... car je suis l'ami du vicomte Raymond, depuis sa mort comme durant sa vie... Et ce ne sera pas sans être averti que son fils deviendra l'époux d'une femme perdue !

Le corps affaissé de Julien se redressa violemment. Tout son sang vint à sa joue.

— Vous mentez! s'écria-t-il en portant la main au masque de l'inconnu.

Celui-ci le repoussa sans perdre son calme. Mais un démenti, cela s'entend d'une lieue! La foule vint, avide de savoir. De sorte que, dans l'immense salle, tout le monde avait son spectacle gratis. Ici c'était la vicomtesse insultée; là Franz qui tenait un homme au collet comme un voleur; là encore Julien d'Audemer frémissant de rage en face de son adversaire. Les Hommes Rouges étaient de haute taille tous les trois, et leurs regards dominaient ce flot confus de têtes. Il y eut entre eux, de loin, comme un muet accord. Tous trois serrèrent leurs manteaux autour de leurs tailles, et firent mine d'opérer leur retraite. Ils étaient entourés de tous côtés et serrés de près; mais parmi la foule, à bien regarder le mouvement qui se fit, on eût pu croire qu'ils avaient d'assez nombreux auxiliaires. Julien, Franz, le docteur et d'autres voulurent leur fermer la route de force; un tumulte soudain s'éleva; des hommes que nul ne connaissait percèrent la foule et se mirent avec une maladresse feinte au-devant de Julien, de Franz et de tous ceux qui prétendaient s'opposer à la retraite des trois manteaux rouges. Les dames criaient, effrayées; les hommes s'efforçaient à vide, ne sachant pas très-bien ce qu'ils voulaient. On se mêlait, on se poussait, on s'écrasait.

Reinhold cherchait partout le seigneur Yanos, dont l'aide eût été si précieuse en pareille circonstance; mais le Madgyar avait regagné son appartement depuis plus d'une heure. Les trois Hommes Rouges, suivant des lignes convergentes, s'avançaient lentement vers la porte principale. Ils arrivèrent au seuil, protégés toujours par un cercle d'inconnus qui s'agitaient et faisaient semblant de vouloir les combattre. Un instant, on les vit tous trois côte à côte, près du seuil. Leurs hautes tailles étaient exactement égales; vous eussiez dit trois épreuves calquées sur le même dessin. Ils sortirent. La foule, Julien et Franz en tête, se rua sur leurs traces dans l'antichambre. Cette mystérieuse cohorte qui avait protégé leur fuite se dispersa. L'antichambre s'emplit, ainsi que les corridors voisins. Et pendant qu'on cherchait à force, des voix s'élevèrent qui disaient :

— Les voilà ! les voilà !

Julien, Franz et les plus ardents revinrent sur leurs pas, ne soupçonnant point qu'on leur donnait le change. Au beau milieu de l'antichambre, on se pressait autour des trois hommes vêtus de manteaux écarlates, qui faisaient de vains efforts pour se dégager. Et tout le monde disait :

— Ce sont eux ! ce sont eux !...

On les tenait à quatre chacun. Un passage fut livré à la vicomtesse, à Franz et à Julien.

— Otez-lui son masque, s'écria madame d'Audemer, en s'élançant vers le plus grand des trois.

Les deux autres furent livrés à Julien et à Franz. Les trois masques tombèrent. La vicomtesse se trouva en face de M. le comte de Mirelune. Julien reconnut dans son adversaire Amable Ficelle, auteur du *Triomphe du champagne et de l'amour*, et de beaucoup d'autres vaudevilles. Franz demeura, les bras pendants, devant la face rougeaude et déconcertée de l'aimable Polyte, le favori de madame Batailleur. Poursuivants et poursuivis étaient également stupéfaits. Il y eut un immense éclat de rire dans la foule qui, certes, ne comprenait rien à l'énigme, mais qui s'en amusait énormément. Çà et là quelques voix s'élevèrent pour dire que ces trois Hommes Rouges n'étaient pas les vrais Hommes Rouges. On retourna danser. Le gros des invités commençait à trouver qu'on abusait étrangement de la légende, et chacun avait des Hommes Rouges par dessus la tête.

Une heure environ après cet incident, que la plupart prenaient pour une comédie concertée à l'avance et couronnée d'un assez médiocre succès, les associés de Geldberg étaient réunis en groupe dans la salle et causaient à voix basse.

— Il est évident, disait Reinhold, que ni Ficelle, ni Mirelune, ni ce pauvre garçon qu'on appelle, je crois, Polyte, ne sont pour rien dans tout cela... on a pourtant reconnu tout le monde à la grille.

— C'est-à-dire qu'on a essayé, répliqua Van-Praët, J'étais à ma fenêtre où j'ai vu tout le monde entrer à la fois... Les uns ôtaient leur masque, les autres le gardaient... On n'arrêtait personne, et ces trois grands drôles ont bien pu passer inaperçus.

— Eux et d'autres... murmura madame de Laurens.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends que ces trois hommes n'étaient pas les seuls intrus qui fussent dans la salle... N'avez-vous pas remarqué cette manière de cohorte qui les suivait partout et semblait les défendre?...

— Je parierais, dit Reinhold, que ce sont nos coquins d'Allemands du Temple!

— On pourra être plus sévère à la sortie qu'à l'entrée, reprit le docteur Mira, et placer une bonne garde à la grille.

— Je mettrai là Johann, ajouta Reinhold; il me rendra bon compte de ces figures suspectes.

— Il est bien entendu qu'on sera là en force, et qu'il sera fait main-basse sur tous ceux qui se sont indûment introduits.....

— Comme cela nous aurons raison de nos trois Hommes Rouges!

Ils étaient à peu près au centre de la salle.

Non loin d'eux, madame la vicomtesse d'Audemer s'asseyait sur un fauteuil entre sa fille et son fils. Franz tournait autour de Denise; Esther causait avec Julien, qui restait pensif et sombre depuis son entretien avec l'inconnu. Il répétait machinalement au dedans de lui-même ce nom de Goëtz que l'Homme Rouge avait prononcé. Il avait envie de demander une explication à Esther; mais il n'osait pas, parce que son esprit faible préférait le doute à la certitude. Les associés poursuivaient leur intime conciliabule. Ils en étaient à se demander quels étaient les acteurs de ce drame bizarre, et le nom du baron de Rodach venait répondre naturellement à cette question. Le bal n'avait point ralenti sa joie bruyante. Quelques jeunes gens qui voulaient faire de l'effet, parmi lesquels il faut citer en première ligne M. Abel de Geldberg, avaient changé déjà deux ou trois fois de costume. L'assemblée était de plus en plus brillante, et il était vraiment difficile de voir un plus magnifique coup d'œil. Mais, malgré tous leurs efforts, les jeunes gens qui avaient voulu faire de l'effet, et M. Abel de Geldberg lui-même, étaient radicalement éclipsés par certain seigneur de la cour d'Élisabeth, dont le costume splendide avait quelque chose de royal. Les aiguillettes de son pourpoint de satin blanc étaient retenues à l'aide de larges boutons de diamants. Le cordon de la Toison-d'Or étincelant de pierreries, descendait sur sa poitrine. L'ordre de la

Jarretière tranchait sur la soie de ses chausses, et une plaque de rubis, rouge et brûlante comme du feu, fixait à son feutre une plume rabattue. Ce costume faisait valoir les formes exquises d'une taille noble et robuste à la fois. Impossible de rêver un port plus noble et plus fier! Depuis son entrée les femmes n'avaient plus d'yeux pour personne. Les jeunes gens à effet perdaient leurs peines, et la quatrième toilette de M. Abel de Geldberg n'avait pas même été remarquée. Le seigneur de la cour d'Élisabeth accaparait tous les regards. Il se promenait seul à travers les groupes et n'adressait la parole à personne. Il avait déjà passé deux ou trois fois devant l'endroit où les associés tenaient leur conférence secrète. En un certain moment, le nom du baron de Rodach, prononcé par l'un des associés, arriva jusqu'à son oreille...

— Qui parle du baron de Rodach? demanda-t-il d'une voix haute et retentissante.

Les Geldberg restèrent comme frappés de stupeur.

Toutes les conversations s'arrêtèrent dans la salle. On regarda. Le seigneur de la cour d'Élisabeth s'avança, tête haute, jusqu'au centre du groupe formé par les associés. Là, il ôta son masque et l'on vit la belle figure du baron de Rodach en personne. Les pierreries de son costume envoyaient à ses traits un reflet étrange. La fière pâleur de son visage semblait rayonner. Les associés baissèrent la tête sous le calme éclat de son regard. Il y avait en lui tant de force et de beauté, qu'on pouvait le croire au-dessus du reste des hommes. Au moment où il se démasquait, il y eut dans la salle un long murmure d'admiration. Parmi ce murmure, deux cris s'élevèrent que tout le monde entendit.

— Goëtz!... dit Esther...

— Mon frère Otto! dit en pâlissant la vicomtesse d'Audemer.

Franz, qui s'était approché, murmura comme en un rêve :

— Le cavalier allemand!...

Le cri d'Esther frappa Julien au cœur comme un coup de poignard. Le cri de la vicomtesse fit tressaillir les associés de la maison de Geldberg. C'était toute une révélation. Leurs ennemis étaient au milieu d'eux. Ils avaient affaire aux fils redoutés du comte Ulrich... Le baron de Rodach s'inclina par deux fois, la première avec un sourire à l'adresse d'Esther.

la seconde en regardant la vicomtesse. Puis il se tourna vers les associés, qui évitaient de rencontrer ses yeux. Son visage respirait toujours la même tranquillité sereine.

— Eh! bien, dit-il, messieurs, êtes-vous contents de moi?

Reinhold balbutia une réponse inintelligible.

— Je n'ai point voulu laisser finir ces belles fêtes, reprit le baron de Rodach, sans me montrer au milieu de vous, mes amis et mes associés... la crise commerciale est terminée... ma présence n'était plus nécessaire à Paris... je suis venu me réjouir avec vous.

— Et bien vous avez fait, monsieur le baron, répondit madame de Laurens, qui réussit la première à reprendre sa présence d'esprit.

— Nous sommes heureux... commença Van-Praët.

— Enchantés... dit lugubrement le docteur.

— Ravis!... fit Reinhold, avec une grimace qui aurait bien voulu être un sourire.

— Mais, reprit madame de Laurens, j'espère que vous ne nous avez pas fait l'injure de descendre ailleurs qu'au château. Vous êtes ici chez vous, monsieur le baron, et je vais vous faire préparer un appartement.

Pour la première fois, l'accent de Rodach prit une nuance d'ironie.

— Mille grâces, madame, répondit-il; je suis touché comme je le dois de votre offre aimable; mais je ne puis l'accepter...

Il se tourna vers Reinhold et Mira.

— Vous savez ce que je vous ai dit, lors de notre première entrevue, ajouta-t-il; vous me demandâtes, ce jour-là, mon adresse, et je vous répondis : « J'aime le mystère par goût... c'est une manie... » Je n'ai pas changé depuis lors, madame et mes chers associés,... permettez-moi de ne point vous dire ma retraite.

L'orchestre jeta un doux prélude de valse. Rodach prit la main de madame de Laurens.

— Voulez-vous bien m'accepter pour votre cavalier? dit-il avec son beau sourire.

Sara, pâle et tremblante se mit entre ses bras. Le souffle lui manquait. Reinhold, Mira et Van-Praët les regardèrent s'éloigner, mêlés au tourbillon de la valse. Franz restait immobile et les yeux grands ouverts, à

contempler cet homme qui semblait exercer sur chacun une puissance si étrange.

— Je vais éveiller le Madgyar, dit Reinhold à voix basse.

— Il ne faut pas qu'il sorte vivant du château ! ajouta le docteur.

Le bras du baron s'arrondissait autour de la taille de Sara ; il l'entraînait, défaillante et brisée. Toutes les femmes auraient voulu être à la place de madame de Laurens...

Lia de Geldberg était seule dans sa chambre. Il y avait longtemps déjà qu'elle avait quitté le bal, souffrante et incapable de supporter ce fracas joyeux qui faisait un contraste blessant à l'amertume de ses pensées. Depuis quinze jours, Lia craignait ; l'espérance l'abandonnait peu à peu ; aujourd'hui, le désespoir était venu. Tout au fond de son cœur résonnaient encore les paroles prononcées par l'ermite ; on lui avait dit d'espérer en Dieu, parce qu'il n'y avait plus pour elle de bonheur sur cette terre... C'était une belle âme, toute pleine de résignation douce et de force ; mais ce dernier coup la frappait trop cruellement. Son courage fléchissait. Il faut du temps pour apprendre cette fermeté morne des cœurs vaillants qui n'espèrent plus... Lia était couchée sur son lit, dans son frais et gracieux costume de bal. Sa robe blanche, encore agrafée, dessinait ses formes charmantes, et sur son front pâle se posait encore la riante couronne de fleurs. Il faisait froid, mais son corps brûlait ; la fièvre agrandissait ses yeux et changeait son regard. Elle avait essayé de prier. Hélas ! en ces premières heures d'angoisse l'âme s'affaisse, et un voile épais dérobe la pensée de Dieu ; la bouche ne sait plus trouver ces mots d'oraison qui consolent. La pauvre enfant, agenouillée, était restée muette avec de grosses larmes sous la paupière et un nom dans le cœur : le nom d'Otto, qu'elle aimait davantage peut-être, à mesure qu'elle espérait moins. Elle s'était relevée, ne voulant point penser d'amour dans l'attitude sainte où l'on parle à Dieu ; elle s'était assise sur le pied de son lit. Oh ! que ces heures sont amères, où l'on voit pour la première fois, glisser et fuir, comme les perles détachées d'un collier qui se brise, tous les espoirs aimés !... Chaque bonheur devient une peine ; les souvenirs chers s'empoisonnent, et pour chaque sourire rappelé, il faut une larme. Lia, la tête penchée, les mains jointes sur ses genoux, se souvenait, la pauvre fille !

C'était bien près de là, aux environs d'Esselbach, que s'était passée son adolescence heureuse. En arrivant à Geldberg, elle avait reconnu ce grand et fier château devant lequel le proscrit rêvait, alors qu'elle l'avait vu pour la première fois. Dans les campagnes voisines, elle avait retrouvé les sentiers connus où Otto lui parlait d'amour. Otto était là, pour elle, sous ces grands arbres, où ils s'asseyaient naguère, émus tous deux et pleins de confiance en l'avenir. Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis lors, et l'avenir, maintenant, c'était toute une vie de deuil! Car la voix de l'ermite n'avait trouvé que bien peu d'espoirs à tuer dans le cœur de Lia; elle acceptait cette sentence et n'y faisait point d'appel. On lui annonçait le malheur; elle avait compris, parce que le malheur, pour elle, c'était uniquement la perte d'Otto. Brisée de douleur et de fatigue, elle voulut chercher le sommeil; le sommeil ne vint pas.

Durant une heure, on aurait pu la voir, blanche et pâle, étendue sur son lit; ses yeux ne pouvaient point se fermer. Elle se releva et ouvrit sa fenêtre, donnant sur la campagne. C'était une belle nuit d'hiver; la lune haute glissait lentement au ciel sans nuages. Le paysage, éclairé vaguement, s'étendait à perte de vue et mêlait au loin ses lignes confuses que voilait une brume argentée. On voyait se dresser l'ombre noire des grands mélèzes aux flancs de la montagne; sur la route d'Obernburg, les ruines de l'ancien village de Bluthaupt blanchissaient dans l'herbe sombre et ressemblaient aux tombes éparses d'un cimetière. Tout cela était calme, désert, silencieux. Une mélancolie désolée s'exhalait de cette grandeur muette. Le froid fit d'abord éprouver au front ardent de la jeune fille une sensation de bien-être, mais bientôt son corps transi eut une sorte d'engourdissement; la fièvre, redoublée, mit un flux d'idées folles dans son cerveau. Elle se pencha sur l'appui de sa fenêtre; le vide énorme qui était au-dessous d'elle l'attirait. Elle se rejeta en arrière. Son esprit était frappé. Dans sa chambre, un bruit se faisait, ce même bruit qu'elle entendait bien souvent et qui semblait la poursuivre en Allemagne comme à Paris. Elle s'arrêta, tremblante et l'oreille attentive. En ce moment de trouble, la frayeur s'empara d'elle bien plus vivement qu'à l'ordinaire; son regard, qu'elle tourna vers la campagne, lui montra, mouvant et agité, chacun des objets qu'elle venait de voir immobiles. Les noirs mélèzes

glissaient comme d'énormes fantômes sur la pente de la montagne; les ruines blanches du vieux village se dressaient, semblables à des spectres revêtus de longs suaires blancs. Le bruit continuait; Lia, sans autre pensée que celle de fuir cette épouvante qui l'affolait, ouvrit sa porte et se précipita dans le corridor. Quatre heures de nuit sonnaient à l'horloge du château. Dans le corridor, on entendait un lointain écho de la musique du bal. Sans savoir, Lia se dirigea vers la fête, attirée par ce bruit qui la rassurait instinctivement. Elle descendit l'escalier. L'escalier donnait dans cette galerie où nous avons vu Klaus s'engager naguère, en sortant de la chambre de Van-Praët, après le conciliabule des associés de Geldberg. A gauche, ce corridor aboutissait à la petite porte par où Klaus avait gagné la cour de la chapelle; en suivant la galerie sur la droite, on arrivait à la partie habitée du château. C'était ce chemin que Lia prenait toujours, et il est à croire qu'elle ne soupçonnait même pas l'existence de la porte conduisant à la chapelle en ruines. Comme elle tournait à droite, après avoir franchi la dernière marche de l'escalier, un homme passa rapidement devant elle. La lampe qui brûlait à l'extrémité de la galerie laissait l'endroit où se trouvait Lia dans une complète obscurité; d'ailleurs elle se trouvait cachée par la saillie de l'escalier : l'homme ne l'aperçut point et continua sa route à grands pas. Malgré les ténèbres, la jeune fille avait entrevu son visage. Elle s'appuya, défaillante, contre le mur.

On entendit le bruit de la porte de la cour qui s'ouvrait et se refermait. Lia se redressa, galvanisée par une pensée soudaine. Elle reprit sa marche, mais en sens inverse, et se dirigea, elle aussi, vers la petite porte. Quand elle l'eut franchie, elle se trouva dans une cour de peu d'étendue, dont la lune éclairait d'aplomb le pavé recouvert de gazon. A sa gauche se dressait un rempart massif; à sa droite était la chapelle ruinée dont elle avait admiré souvent, de sa fenêtre, la gothique architecture. En ce moment, la lune jouait parmi les arceaux brisés, et découpait bizarrement les dentelles de pierre des grandes fenêtres en ogives. Lia traversa la cour, et entra dans la chapelle par la brèche béante où nous avons vu Klaus s'engager la veille...

Dans la chapelle, la lumière blafarde et pâle arrivait à la fois par les fenêtres sans vitraux et par le large vide de la voûte démantelée; de

grandes masses éclairées saillaient dans la nuit noire ; les statues des saints, blanches et hautes, se dressaient dans leurs niches sombres ! les piliers s'élançaient, sveltes faisceaux de colonnettes, et n'avaient plus à leur sommet d'autre voûte que le ciel. Le sol pavé des carrés noirs et blancs, montrait çà et là ses larges pierres tumulaires, qui recouvraient la dépouille mortelle des anciens châtelains de Bluthaupt.

Au moment où Lia mettait le pied dans la chapelle, une porte située derrière le chœur tournait sur ses gonds en grinçant. Lia tremblait, mais une main mystérieuse la poussait en avant. Elle baissa les yeux pour ne point voir ces hommes de pierre que la lune allumait le long des murailles, et continua sa route, guidée par le bruit de la porte. Après quelques efforts, elle parvint à l'ouvrir, et se trouva en face d'une sorte d'échelle, taillée dans le roc humide. Elle descendit. Elle était dans le caveau mortuaire des comtes. Le premier objet qui frappa ses regards fut une tombe large, supportant trois statues de chevaliers couchées côte à côte. Sur cette tombe, une lampe brûlait, qui éclairait vaguement les sculptures des autres monuments funèbres. Auprès du tombeau des trois chevaliers, un homme était debout, le dos tourné à la lumière. C'était bien celui que la jeune fille avait vu passer dans le corridor ; c'était pour lui qu'elle avait suivi dans les ténèbres ce chemin redoutable, mais elle hésitait à s'avancer maintenant, parce qu'elle ne découvrait plus son visage. Peut-être s'était-elle trompée... Elle restait partagée entre son désir qui l'entraînait en avant et sa frayeur qui lui disait de fuir. L'homme s'essuya le front ; il semblait rendu de fatigue et sa haute taille s'affaissait, lassée, sous les plis amples de son manteau écarlate. Il s'assit sur le bord de la tombe des trois chevaliers. Ce mouvement mit ses traits en face des rayons de la lampe ; un cri s'étouffa dans la poitrine de Lia.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper ; c'était bien le noble visage d'Otto.

Le cœur de la jeune fille s'inonda de joie ; ses craintes étaient oubliées ; avait-elle pu désespérer ?... Elle s'élança... Mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle s'arrêta, frappée de stupeur. Elle passa le revers de sa main sur ses yeux, qui battaient éblouis. Un autre homme venait de sortir de l'ombre, une figure exactement pareille à celle d'Otto. Était-ce

un rêve? toutes ces choses étranges n'existaient-elles que dans le délire de sa fièvre!... Comme elle s'interrogeait elle-même, une troisième figure surgit à la lumière, semblable encore aux deux autres. C'étaient les mêmes traits, beaux et fiers, les mêmes tailles enveloppées dans des manteaux pareils. Ils étaient là trois hommes avec une seule forme, trois reproductions identiques du même être, trois types sortis du même moule, et l'illusion était si forte, que Lia ne savait pas lequel des trois était son amant!... Elle pressait son front à deux mains; elle appelait à son aide son intelligence ébranlée; elle se croyait folle! L'ombre d'un pilier s'étendait sur elle, les trois hommes ne la voyaient point. Les deux derniers venus se baissèrent et prirent, sous la tombe des fils du comte Noir, des pioches et une pelle. Celui qui était arrivé le premier souleva la lampe et ils gagnèrent un espace vide, marqué au milieu du souterrain par une petite croix de bois. Lia se colla, tremblante, à la pierre froide du pilier. L'homme qui tenait la lampe la déposa sur le sol; il prit à son tour une pioche, et tous trois se mirent à creuser la terre. Ils travaillèrent longtemps en silence. Cinq fosses furent ouvertes, l'une à côté de l'autre. Et chaque fois qu'une fosse était creusée, une voix s'élevait qui disait :

— Celle-ci est pour Fabricius Van-Praët.

— Celle-ci pour le docteur José Mira.

— Celle-ci pour le chevalier de Reinhold.

— Celle-ci pour le Madgyar Yanos Georgyi...

Quand ce fut au tour de la dernière, la voix dit :

— Celle-ci est pour le vieux Moïse de Geldberg.

Au nom de son père, Lia se laissa choir sur ses genoux. Les trois hommes s'appuyèrent sur leurs pioches et demeurèrent un instant immobiles.

— Voilà plus de vingt ans, mes frères, dit celui qui était arrivé le premier, d'une voix triste et grave, que nous avons creusé une autre fosse au même lieu... nous étions jeunes alors et notre sœur vivait!... Durant ces longues années, avez-vous songé parfois à dire une prière pour le repos de l'âme du malheureux baron de Rodach?

— Il avait voulu déshonorer notre sœur! répondirent les deux frères d'un air sombre.



Beauce del. — imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35. — Roze s.

LES CAVEAUX DE GELDBERG

LE FILS DU DIABLE

— Et nous l'avons puni de mort! répondit le premier, c'était le droit; mais on doit des prières à ceux qu'on envoie ainsi, sous la main de Dieu, sans leur donner le temps de se repentir... moi, j'ai prié bien souvent, mes frères, car cet homme, nous l'avons dépouillé après sa mort, et c'est sous son nom que nous avons longtemps déjoué les poursuites de nos ennemis.

Celui qui parlait ainsi franchit les fosses ouvertes et s'agenouilla auprès de la petite croix de bois; les deux autres l'imitèrent. On entendit dans le silence du caveau les versets latins du *De Profundis*. Puis les trois hommes se relevèrent.

— Notre besogne est finie par cette nuit, dit le premier arrivé; allons nous reposer, car nous aurons bientôt besoin de toutes nos forces... Demain, s'il plaît à Dieu, ces cinq fosses seront pleines, et les serviteurs de Bluthaupt salueront le fils des comtes!

Ils éteignirent la lampe et se dirigèrent tous les trois vers l'escalier de la chapelle. Lia, plus morte que vive, les suivait. Ils traversèrent la chapelle et la cour. Au moment où celui qui était venu le premier allait rentrer, sur les pas de ses frères, dans le corridor où la jeune fille l'avait vu passer seul naguère, il se sentit retenu par le pan de son manteau. Il se retourna; Lia était agenouillée sur le pavé à ses pieds. La porte, cependant, s'était refermée sur les deux frères, engagés dans le corridor.

— Otto... murmura la jeune fille d'une voix défaillante, j'étais là... dans le caveau... j'ai tout vu... j'ai tout entendu. Je sais bien que je ne puis être à vous, désormais...

Une larme roula le long de sa joue pâle.

— Mais je vous en prie, ajouta-t-elle en joignant les mains, épargnez la vie de mon pauvre père!

La lune tombait d'aplomb sur le visage de la jeune fille et illuminait son admirable beauté. Parmi l'angoisse de sa douleur sans bornes, il y avait comme un reflet de résignation suave et sainte. Otto était ému jusqu'à ne point trouver de paroles; entre toutes les épreuves de sa vie, celle-ci était peut-être la plus amère. Il releva la jeune fille et l'attira contre son cœur.

— Mon Dieu, murmura-t-il, ayez pitié d'elle et de moi!

Il y eut un silence durant lequel on n'entendit que l'effort pénible de leurs respirations oppressées.

— Lia, dit enfin Otto, je vous aimais... je vous aime!... Jamais une autre femme n'aura place dans mon cœur... Que Dieu vous fasse heureuse et me donne double part de souffrances!

La tête de la jeune fille s'appuya contre le sein du bâtard de Bluthaupt, et un sanglot souleva sa poitrine.

— Adieu! reprit Otto en essayant de se dégager; nous ne nous verrons plus en ce monde, Lia...

— Nous nous reverrons au ciel! murmura la jeune fille d'une voix qui semblait mourir.

Et comme Otto poussait la porte pour se retirer, elle ajouta, ranimée par un élan de dévouement filial :

— Mon père!... vous ne m'avez pas promis la vie de mon père!

Otto s'arrêta, irrésolu.

— Je vous promets la vie de Mosès Geld, Lia, dit-il enfin; mais il faut que justice soit faite, et mieux vaudrait pour lui la mort peut-être...

La porte retomba sur lui.

Lia se remit à genoux, et son front toucha l'herbe glacée qui croissait entre les pavés de la cour.

CHAPITRE X.

LA CHASSE AUX FLAMBEAUX.

Le lendemain, vers sept heures du soir, on se levait de table au château de Geldberg.

Le dîner avait eu lieu de bonne heure, à cause de cette fameuse chasse aux flambeaux qu'on attendait depuis trois semaines.

C'était le dernier acte de la fête, les invités devaient repartir pour Paris le jour suivant.

Point n'est besoin de dire que le repas avait été superbe.

Les officiers de bouche de la maison de Geldberg s'étaient surpassés, voulant couronner dignement la série de leurs merveilles culinaires.

On avait bu et mangé démesurément, sous prétexte d'adieux; le dessert avait tourné au touchant, et les insectes de lettres, attendris par le champagne, avaient en vérité déclamé quelques méchants petits vers entre la poire et le fromage.

Ils sentaient de loin les parfums trop connus de leur cuisine bourgeoise, et il se bourraient de vivres comme le prévoyant chameau qui va traverser le

désert. En somme, il y avait une certaine émotion parmi les convives. On voyait partout des joues enluminées et des poitrines carrément élargies.

En quittant le salon, les jambes de M. le comte de Mirelune éprouvaient de légères et agréables oscillations. Quant à Ficelle, il était gris, ma foi, mais gris comme un homme qui s'occupe sérieusement de couplets. Il enfilait l'un à l'autre tous les calembours consignés dans ses vaudevilles, et les glissait à l'oreille de son Mécène féminin, la grosse épouse du notable commerçant de la rue Laffite. Au commencement du repas, on eût pu remarquer chez les membres de la maison de Geldberg une sorte de préoccupation affairée, mais ils avaient réussi à prendre le dessus. Madame de Laurens n'avait jamais été si charmante; M. le chevalier de Reinhold ne s'était jamais montré plus joyeux. Il n'y avait qu'Esther qui gardait sur son front comme un voile de tristesse. Julien ne s'était point placé, à table, auprès d'elle. La belle comtesse cherchait incessamment les regards de son fiancé, qui semblaient la fuir. Julien s'asseyait à côté de sa mère; celle-ci tenait rigueur au chevalier de Reinhold, et se renfermait dans un silence pensif. C'étaient là de légères taches sur un fond brillant; personne ne les remarquait et la joie générale n'en était point altérée. Une demi-heure après le dîner, la foule des convives descendait les escaliers du château, se dirigeant vers la cour principale, où l'on entendait un grand bruit. C'étaient les cris de piqueurs et de palfreniers, des notes perdues, données par la trompe qu'on essayait; des aboiements de chiens et le trépignement des chevaux, dont le pied impatient frappait le sol. Le jeune M. Abel de Geldberg était en selle, au seuil de la cour. Cette soirée devait être mémorable dans sa vie. En sa qualité de sportsman très-méritant, il était le directeur et le chef de cette partie de la fête. Au moment où les premières dames mettaient le pied dans la cour, il fit un signe et emboucha sa trompe. Une joyeuse fanfare éclata, sonnée par tous les veneurs à la fois. Il y avait dans la cour une meute très-nombreuse, et les équipages de chasse étaient entendus suivant le système allemand. Les dames, qui pouvaient se donner le titre d'écuyères, sautèrent sur de fringants chevaux, capables de suivre la chasse; les autres, quoique revêtues de l'uniforme d'amazone, s'assirent sur des palefrois débonnaires ou même sur les prudents coussins de leur voiture. La grille fut ouverte

à deux battants et la chasse sortit. C'était une nuit sombre, mais sèche; de gros nuages sans pluie couvraient le ciel. En franchissant la grille, les invités se trouvèrent en face d'un admirable spectacle. L'immense paysage qu'on découvrait le jour, du sommet de la montagne, était en quelque sorte dessiné dans la nuit par de longues lignes de lumières. La forêt resplendissait; chaque arbre avait sa ceinture de feu. Le long des routes que devait suivre la chasse, l'illumination allait traçant de capricieuses courbes, qui se mêlaient dans la nuit sombre comme des lignes entrelacées d'un parafe. Et tous ces feux, multipliés à l'infini, perdaient leurs lueurs dans les grandes ténèbres. Ils brillaient comme autant d'étoiles, mais de loin ils semblaient ne point éclairer les objets environnants. Cela faisait l'effet d'une immense arabesque, tracée avec des pointes de diamants sur un gigantesque fond de velours noir. Pour ménager un contraste sans doute, les ordonnateurs de la chasse avaient laissé dans l'ombre la pente de la montagne où s'asseyait le château de Geldberg. On voyait l'illumination commencer tout au bout de la grande avenue. Ce fut par cette voie que la chasse s'engagea. Les invités du dehors et les gens du pays étaient là en foule, les uns à pied, les autres équipés pour le courre. Il y eut un hourra pour les dames, et le cortége descendit l'avenue. On n'était pas encore en train; la meute pelotonnait, dans l'ombre, ses couplets muets. Il y avait, parmi les femmes surtout, un peu d'hésitation, car la forêt de Geldberg était pleine de dangereux passages et, si splendide que fût l'illumination, il était impossible de croire, avant d'avoir vu, qu'elle pût remplacer la lumière du jour. Le départ s'opérait lentement et avec une sorte d'embarras. On voyait çà et là des laquais secouant des torches rouges et chevelues. Les chevaux s'effrayaient; la meute, étonnée, s'amassait en troupeau et refusait d'avancer.

Le jeune M. de Geldberg, en costume anglais, taillé sur un patron tout à fait supérieur, tenait la tête de la cavalcade. Il avait mis Victoria-Queen au trot, et tenait déjà cette attitude malade, pénible, éreintée, qui remplace, chez nous, grâce au progrès de l'art équestre, la fière mine des cavaliers du vieux temps. Il s'agitait beaucoup; il donnait des ordres d'une voix brève et napoléonienne. Il trouvait parfois dans sa mémoire des mots britanniques qui, vu la circonstance, faisaient un effet prodi-

gieux. C'était en somme un gentleman bien passable, et Victoria-Queen, son élève, faisait l'éloge de ses capacités. Il y eut une première halte au bout de l'avenue, entre la traverse de Heidelberg et la lisière de la forêt. La partie mâle des invités entoura le jeune M. de Geldberg, comme un état-major bien appris se groupe autour du général en chef, à l'heure solennelle de la bataille. Le fils de Mosès Geld prit la parole, d'une voix haute et ferme. Sans se tromper une seule fois, il divisa les postes de chasse entre les assistants avec une liberté d'esprit qui lui fit grand honneur Il traça en peu de mots l'itinéraire des dames et donna le signal du départ définitif. On avait fait le bois dans la matinée. Un cerf courable avait été détourné dans les taillis avoisinant l'étang de Geldberg. Durant tout le jour, on l'avait gardé à vue pour ainsi dire, et l'on était sûr du lancé. C'était vers la plaine et l'étang de Geldberg que la partie active de la chasse devait se porter. Les dames et les paresseux avaient leurs places désignées à certains carrefours pour voir passer le cerf. Les piqueurs, cependant, triaient la meute et choisissaient les relais. On était entré dans le cercle brillant formé par l'illumination. La nuit de l'avenue était loin déjà ; chiens et chevaux, trompés par ce jour factice, prenaient leur ardeur matinière. Au signal donné, la chasse s'élança comme un tourbillon ; voitures et piétons se dispersèrent dans des directions diverses.

L'emplacement où s'était faite la halte resta solitaire durant quelques instants. Au bout d'un quart d'heure, on aurait pu voir une ombre se glisser dans le fourré à quelques pas de la lisière et s'adosser, immobile, à un arbre. A moins de l'avoir aperçue d'avance, il était impossible de distinguer maintenant ce personnage, qui était protégé contre le regard par l'ombre du tronc d'un mélèze, et semblait faire corps avec l'arbre auquel il s'appuyait. On entendait de temps en temps et par bouffées le bruit lointain du galop des chevaux, les aboiements de la meute et le son adouci des fanfares. L'air était froid, mais lourd et calme ; pas une lumière ne s'éteignait dans la campagne scintillante, et le paysage gardait intacte sa merveilleuse parure. Le pas d'un cheval résonna sur le gazon de l'avenue, et la silhouette d'un cavalier apparut confusément au loin. Il marchait au milieu de la voie, et à mesure qu'il approchait, la lumière l'éclairait plus distinctement. A vingt pas de la halte, on eût pu recon-

naître le costume pimpant et la courte taille de M. le chevalier de Reinhold. Comme il arrivait à l'endroit où la chasse s'était arrêtée naguère, il mit sa main au-devant de ses yeux, afin de regarder un objet qui passait par la traverse d'Heidelberg. C'était encore un cheval avec son cavalier, dans lequel Reinhold crut reconnaître, au premier aspect, le docteur Mira, revêtu de sa longue redingote. Il prononça le nom du Portugais; personne ne répondit. Le chevalier s'était trompé de sexe. Le prétendu cavalier était une femme portant un costume d'amazone en drap de couleur sombre. Un voile épais lui couvrait le visage. Sous ce voile, se cachaient les traits pâles et bouleversés de madame la vicomtesse d'Audemer, qui avait quitté la chasse, poursuivie par les paroles de l'Homme Rouge, et qui se rendait seule à la Hœlle de Bluthaupt. Ses souvenirs avaient sommeillé longtemps, elle s'était endormie dans une crédulité volontaire ; mais le sang de son père s'éveillait en elle, et son cœur avait parlé durant l'insomnie de la nuit précédente. Elle voulait savoir, quoi qu'il pût lui en coûter désormais ! Elle laissa, sur sa gauche, la traverse de Heidelberg tourner la base de la montagne, et gravit toute seule, le cœur serré, la main tremblante, le sentier étroit qui conduisait à la bouche de la Hœlle. La route était longue encore et son courage défaillait déjà. Le chevalier arrêta sa monture au centre du carrefour. Il était là sans doute à un rendez-vous, car il attendit. Une minute environ après le passage de la vicomtesse, une autre amazone, qui suivait aussi la traverse de Heidelberg, s'avança au galop léger d'un charmant cheval. Impossible de prendre celle-ci pour le docteur José Mira ! Un spencer de satin emprisonnait sa taille souple et fine; c'était une jeune fille et une charmante jeune fille suivant toute probabilité. Elle glissa dans le demi-jour et poursuivit sa route. L'idée vint au chevalier que c'était Denise d'Audemer ; mais quelle apparence ! Il avait laissé Denise entre Julien et sa mère, au beau milieu de la foule, sur la route de l'étang de Geldberg... Qu'elle fût ou non Denise, l'amazone ne prit pas le même chemin que la vicomtesse : elle laissa sur la droite le sentier qui montait au trou de la Hœlle, et continua de descendre la traverse de Heidelberg.

— Je crois que l'autre était aussi une femme ! grommela Reinhold. Où diable vont-elles donc comme ça ?... Il n'avait pas achevé qu'une troi-

sième amazone, venant comme les deux autres de l'étang de Geldberg, tourna court à quelques pas de lui et enfila au grand galop l'avenue. Elle passa si près de Reinhold qu'il sentit le vent de sa course.

— Aux ruines... dit-elle.

Reinhold avait reconnu madame de Laurens.

Quelques minutes après, les gens qu'il attendait arrivèrent presque en même temps. C'étaient le docteur portugais et Fabricius Van-Praët.

— Ma foi ! dit le Hollandais en s'essuyant le front, voici une belle fête... J'avais une idée, tout en galopant sur ce diable de cheval qui me secoue les côtés !... On aurait pu faire un ballon...

— Ah ! ah ! interrompit Reinhold, qui ne put s'empêcher de sourire, en songeant à l'ancien métier de Fabricius.

— Un ballon, répéta ce dernier, pareil à celui que j'enlevai à Leyde en 1820... C'était un aérostat de forme ovale, au centre de gravité duquel était attachée une corde qui soutenait un cercle d'artifice...

José Mira haussa les épaules.

— Nous ne sommes pas venus pour parler de fadaises, dit-il.

— Mon excellent ami, répliqua vivement Fabricius, la science aérostatique n'est pas une fadaise... et vous verrez que les ballons remplaceront les chemins de fer !... En attendant, vous avez un peu raison... parlons du présent... Ne verrons-nous pas le Madgyar ?

— Le Madgyar ne veut point se mêler de cette affaire, répondit Reinhold ; d'ailleurs il a bien autre chose en tête !... Depuis la fin du bal, il fait sentinelle, l'épée à la main, au pied de l'escalier de la Tour-du-Guet.

— Il attend le baron ? demanda Mira.

— Et il l'attendra quinze jours s'il le faut ! répliqua le chevalier ; son valet hongrois est auprès de lui qui tient un sabre de rechange et deux paires de pistolets chargés... Si le baron est dans la tour, son affaire me paraît claire.

— Et où pourrait-il être ? demanda Van-Praët. Les gardes que vous avez mis à la grille du château pendant le bal sont des hommes sûrs ?

— Très-sûrs, répliqua Reinhold, et ils ont soulevé tous les masques... Il est clair comme le jour que Rodach n'a pu quitter Geldberg !

— Au moins, ne nous gênera-t-il pas pour notre expédition ! grommela le docteur. Où en sommes-nous ?

Reinhold se frotta les mains.

— Si la chasse du cerf est aussi bien organisée que la nôtre, répondit-il, je plains le pauvre animal... C'est arrangé avec un goût parfait !... Le petit coquin ne peut éviter Charybde que pour tomber dans Scylla !...

— Je réponds de son poste de chasse, dit Mira ; j'y placerai moi-même l'homme que vous savez.

— Moi, ajouta Van-Praët, je viens de colloquer maître Pitois sous la Tête-du-Nègre, vis-à-vis de cette maison du paysan Gottlieb où Franz va si souvent...

— Et moi, reprit Reinhold, j'ai posté Mâlou dans les ruines de l'ancien village... et je viens de voir madame de Laurens qui courait au rendez-vous à bride abattue... cela fait le piége et l'appât... Je parierais pour les ruines !

— Moi, pour le poste de chasse ! dit le docteur ; c'est au bord de l'étang, et il y a certain vieux saule qui cache mon homme admirablement.

— Moi, pour la Tête-du-Nègre, ajouta Van-Praët ; si vous voyez comme mons Pitois est bien installé entre deux roches !

— Fritz, le petit joueur d'orgue et Johann, reprit Reinhold, font office de bataillon volant, ils cherchent, et ce serait bien le diable, si nous perdions encore cette partie avec un si beau jeu !

— Nous n'avons plus qu'une nuit, murmura le docteur, si nous la perdions.

— Bah ! firent ensemble Reinhold et Fabricius.

Un relancé, sonné à quatre trompes, se fit entendre dans la plaine. Les trois associés prêtèrent l'oreille un instant, afin de s'orienter, puis ils s'éloignèrent au grand trot, dans la direction de la chasse.

— Si nous nous perdions, avait dit Reinhold, dans deux heures nous nous retrouverons à ce carrefour.

Après le départ des trois associés, la halte resta déserte durant une ou deux minutes. Quand on eut cessé d'ouïr le bruit de leurs chevaux, un

mouvement léger se fit dans les ténèbres du bois. La grande ombre que nous avons vue se coller au tronc d'un mélèze se détacha de l'arbre lentement, et un cri aigu retentit dans le silence de la forêt. Ce cri avait des intonations étranges et reconnaissables. Nous l'avons entendu deux fois déjà : la première au moment où les bâtards de Bluthaupt s'échappaient de la prison de Francfort; la seconde au bal de l'Opéra-Comique, alors que se jouait sous les yeux de Franz, cette bizarre comédie du cavalier allemand, du majo et de l'Arménien. Ce cri était le signal convenu dès longtemps entre les trois frères, et qui leur avait servi bien souvent dans leur vie de proscrits.

Une seconde s'était à peine écoulée, qu'un cri pareil se faisait entendre dans les taillis, à une distance considérable; un troisième écho, si faible qu'on pouvait à peine le saisir, arriva dans la plaine. Le personnage caché dans le bois se tut et attendit. Le premier effet de son appel fut l'arrivée d'un homme en costume de paysan qui tenait un cheval par la bride. Quelques instants après, un double galop se fit ouïr et deux cavaliers s'arrêtèrent au milieu de la halte. Leurs visages disparaissaient sous de grands chapeaux rabattus, et ils étaient enveloppés dans des manteaux rouges. Notre homme du bois, qui s'était mis en selle, portait exactement le même costume.

— Ami Dorn, dit-il au paysan, vous allez rester là, car ils vont revenir; vous, Goëtz, au bord de l'étang, vous, Albert, auprès de la maison de Gottlieb, sous la Tête-du-Nègre; moi aux ruines du village!

Leurs éperons piquèrent le flanc de leurs chevaux qui bondirent; la lueur brillante de l'illumination montra un instant les plis écarlates de leurs manteaux qui flottaient au vent. Puis ils disparurent, chacun dans la direction indiquée. Hans Dorn, resté seul, sortit du cercle de lumière et alla s'appuyer à son tour contre le tronc du mélèze.

Tandis qu'Albert tournait le château pour se rendre à la maison de Gottlieb et que Goëtz descendait au galop vers la plaine, Otto remontait l'avenue pour gagner les ruines de l'ancien village de Bluthaupt. Le champ où se trouvaient ces ruines restait un peu en dehors des routes préparées pour la chasse; néanmoins l'illumination voisine y envoyait de vagues clartés. Otto descendit de cheval à deux cents pas du champ, et

tourna la bride autour d'un pin de montagne; il poursuivit sa route à pied, et prit, en arrivant aux abords des ruines, de minutieuses précautions pour étouffer le bruit de sa marche. Il savait que madame de Laurens était déjà au rendez-vous, et que Mâlou, dit Bonnet-Vert, veillait, caché dans quelque coin. Il se glissa doucement derrière un pan de muraille, resté debout, et fit l'examen des lieux. Son regard fut ébloui d'abord par l'éclatante ceinture de feu qui brillait au loin, laissant le centre du champ dans une obscurité presque complète; mais les bords larges de son chapeau aidant, il parvint à s'isoler de cette lumière et à distinguer les objets qui l'entouraient. A une cinquantaine de pas, madame de Laurens se promenait lentement et s'arrêtait de temps à autre pour interroger, d'un regard inquiet, la voie éclairée; à l'endroit où s'arrêtait sa promenade circulaire, Otto voyait une forme noire, demi-cachée dans les décombres, et qui tenait à la main un objet répercutant faiblement les feux lointains de l'illumination; un canon de fusil sans doute. Otto prit à sa ceinture une longue paire de pistolets et en renouvela les capsules. Comme il s'acquittait de ce soin, il aperçut tout près de lui, derrière le même pan de muraille, un personnage sur lequel il ne comptait pas. Ce personnage s'appuyait des deux mains à la pierre et semblait exténué de fatigue. Otto fut longtemps avant de distinguer ses traits, qui restaient dans l'ombre. A force de regarder, il crut pourtant reconnaître l'agent de change de Laurens. Il s'avança vers lui et toucha du doigt son épaule. Laurens se retourna en tressaillant.

— Ne vous effrayez pas, dit Otto d'une voix douce et comme fraternelle, un secret surpris par moi reste toujours un secret, car je puis compter à peine au nombre des vivants... J'ai compassion de vous, monsieur de Laurens, et je voudrais vous secourir.

— Je ne vous connais pas, balbutia l'agent de change qui le considérait d'un œil étonné.

— Moi, je vous connais, répondit le bâtard de Bluthaupt; je vous plains et je vous sers, comme je plains et sers toutes les victimes de cette femme...

Laurens baissa la tête.

— Quelle femme? murmura-t-il.

Otto étendit le doigt vers Sara, dont le pas plus vif disait l'impatience croissante. M. de Laurens s'agita sans relever la tête et reprit :

— Je suis bien malade!.... Il y a un voile au-devant de mes yeux... je crois que ce n'est pas elle.

La pitié serra le cœur d'Otto.

— C'est elle, répliqua-t-il pourtant, la fille aînée de Moïse de Geldberg.

Et comme la poitrine de l'agent de change rendait un gémissement sourd, il ajouta :

— Vous l'aimez donc bien, monsieur de Laurens?...

Celui-ci ne répondit point, mais il releva la tête avec lenteur, et Otto vit deux larmes rouler sur sa joue pâle.

Il y eut un silence.

— Ecoutez, reprit le bâtard de Bluthaupt; depuis votre départ de Paris, je suis comme le chef de la maison de Geldberg... J'ai dû m'occuper de vos affaires... Il y a longtemps que je m'intéresse à vous, monsieur; j'ai relevé votre crédit, et vous êtes désormais riche autant que jadis.

Laurens remit ses deux mains sur la pierre poudreuse, et répondit d'un accent morne :

— Que m'importe cela!...

Puis il ajouta, en redressant tout à coup sa taille affaissée :

— N'est-ce pas lui que j'apercois là-bas?

— Qui? demanda Otto.

— Celui qui doit venir...

L'agent de change glissa sa main dans son sein et serra le manche d'un poignard. Otto croisa ses bras sur sa poitrine; il mesurait avec stupéfaction la misère profonde de cet homme.

— C'est donc sur lui que vous voulez vous venger! dit-il; mais c'est un enfant!... mais il a cédé, comme on fait à son âge, aux artifices de cette femme!...

— Elle l'aime! interrompit Léon de Laurens.

— Elle l'aime! répéta Otto avec amertume; oh! vous ne la connaissez donc pas toute entière!... Entendez-moi, car il est peut-être temps

encore de vous guérir... votre passion a résisté au vice prestigieux... au crime peut-être; mais l'avez-vous vue telle qu'elle est, souillée, honteuse, infâme!...

— Taisez-vous!... interrompit l'agent de change, je l'aime, vous dis-je, je l'aime!

Otto lui prit les deux mains et les serra entre les siennes.

— Vous m'écouterez, poursuivit-il, dussé-je vous y contraindre par la force.

Laurens se débattit un instant, puis il redevint immobile. Otto parla. Ce qu'il y avait en lui d'éloquence haute et grave débordait en ce moment de son cœur irrité. Il prenait la vie de cette femme, depuis les jours de sa jeunesse, et la jetait, dépouillée, sous les yeux de M. de Laurens. Ce dernier haletait et demandait grâce; mais Otto faisait comme ces médecins qui tranchent dans la chair vive et douloureuse pour vaincre un mal invétéré. Il ôtait à Sara son vêtement de beauté incomparable; il arrachait un à un ses charmes décevants; il mettait son âme toute nue, et montrait d'un doigt ferme la corruption hideuse qui ne se cachait plus derrière le voile trompeur d'un sourire de sainte. Cela faisait horreur, honte et dégoût! Quand il eut achevé, il lâcha les bras de Laurens.

— Eh bien, dit-il, l'aimez-vous encore?

L'agent de change se couvrit le visage de ses mains.

— Je ne sais... murmura-t-il avec un sanglot; mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais mourir!...

Franz ne venait pas, Sara frappait du pied, Mâlou s'ennuyait à son poste, et sifflotait Larifla, sa mélodie favorite... Un bruit tumultueux et croissant se fit du côté de la plaine. Quelque chose passa, rapide comme une flèche, le long de la voie illuminée. Puis le bruit devint fracas. Meute et chevaux se précipitèrent sur les traces de ce quelque chose qui était le cerf, lancé dans le taillis de la plaine. Le pauvre animal semblait suivre docilement une route tracée. Une fois hors du fourré, il n'avait plus osé y rentrer. La double ligne de l'illumination lui était une infranchissable barrière. Il allait, au beau milieu de la voie, les jambes pliées et ses bois en arrière. Cette lumière inusitée, derrière laquelle il voyait les ténèbres profondes, le déroutait et trompait son instinct. La meute chassait à mer-

veille. Les piqueurs manœuvraient comme il faut. C'était une magnifique partie! La cavalcade passa au grand galop. On put entendre la voix du jeune Abel de Geldberg qui enfilait l'un à l'autre tous les termes de vénerie qu'il avait appris par cœur. Puis la voix des chiens s'étouffa peu à peu. Quelques accords de trompe arrivèrent, affaiblis. Puis le silence.

Il y avait une demi-heure que madame la vicomtesse d'Audemer était au bord de la Hœlle, en compagnie de Fritz, l'ancien courrier de Bluthaupt. Fritz avait au côté une énorme gourde dans laquelle il puisait à chaque instant de larges gorgées. Il était ivre. La vicomtesse avait sur le visage une mortelle pâleur.

— Écoutez donc, grondait Fritz d'une voix sourde, puisque vous voulez savoir!... Aussi bien, plus je le répèterai, moins j'en aurai lourd sur la conscience peut-être!... Ils veulent me faire tuer un enfant qui ressemble aux vieux portraits des comtes... Plus d'une fois, dans le bois, je l'ai mis au bout de mon fusil... Sais-je pourquoi je n'ai pas tiré?...

— Mais Raymond d'Audemer? interrompit la vicomtesse.

— Raymond d'Audemer?... c'était un beau seigneur!... Je me souviens de lui... Il vint au château de Rothe pour épouser la fille aînée du comte Ulrich... la gracieuse comtesse Hélène... Ah! ah! comme ils étaient tous joyeux dans ce temps-là!.. Pourquoi le pauvre Fritz est-il resté vivant, quand ses seigneurs sont morts!...

Il renversa dans sa bouche la gourde à demi-vide.

— Je vous en prie, au nom de Dieu! dit la vicomtesse, quel est le nom de l'assassin de Raymond d'Audemer?

Fritz regarda tout autour de lui avec inquiétude. Toute cette partie de la montagne était plongée dans les ténèbres; seulement, à travers les broussailles dépouillées de feuillage qui s'enchevêtraient au bord de la Hœlle, on voyait la traverse de Heidelberg brillamment éclairée. Avec de bons yeux, on eût pu même distinguer, tout au fond du vaste entonnoir, deux personnes qui causaient, assises, l'une près de l'autre, un jeune homme et une jeune fille. Mais ni Fritz, ni la vicomtesse, n'en étaient à remarquer des choses de ce genre.

— Parlez plus bas!... disait l'ancien courrier de Bluthaupt; si vous saviez comme on entend derrière ces arbres!... Vous voyez bien ce grand

mélèze?... Dieu semble l'avoir frappé comme il m'a maudit!... Ses branches tombent une à une, parce qu'il fut le témoin du crime... J'étais-là, derrière, et je tremblais. Le cheval de Raymond d'Audemer s'était arrêté à l'endroit où nous sommes...

La vicomtesse se recula, saisie d'horreur.

— Celui qu'on appelle maintenant le chevalier de Reinhold, poursuivit Fritz venait derrière le vicomte...

— C'est donc bien vrai? interrompit madame d'Audemer.

Fritz avala une gorgée d'eau-de-vie.

— Il s'appelait alors Jacques Regnault, reprit Fritz; il poussa le cheval, le cheval sauta; j'entendis ce cri qui a fait de moi un damné!... Mais je ne veux pas tuer l'enfant, parce qu'il ressemble aux vieux portraits des comtes...

La vicomtesse s'était mise à genoux au bord de la Hœlle; elle priait. Quand elle eut achevé sa prière, elle voulut interroger encore. Fritz dormait, couché tout de son long dans l'herbe froide. La vicomtesse, pâle comme une statue, se remit en selle, et descendit la montagne.

Hans Dorn veillait à son poste. Il entendit, du côté de la traverse, une voix essoufflée qui l'appelait par son nom. Il s'avança jusque sur la lisière, et presque aussitôt, il vit son jeune voisin de la place de la Rotonde, Jean Regnault, qui tournait le coude de la traverse en courant de toute sa force.

Jean n'avait plus de chapeau; l'illumination éclairait son visage en désordre, que sillonnaient de grosses gouttes de sueur.

— Hans Dorn!... monsieur Dorn! cria-t-il avec épuisement, où êtes-vous?

Hans se montra; Jean vint s'appuyer haletant au tronc d'un arbre.

— Venez vite! reprit-il. Oh! venez vite!... Johann va le tuer!...

— Qui?... demanda le marchand d'habits en frissonnant.

— M. Franz!... Oh! venez vite!...

Hans Dorn s'élança d'instinct; mais, après quelques pas, il s'arrêta et regarda autour de lui avec détresse.

— On m'a dit de rester ici, murmura-t-il; si c'était un nouveau piége!..

Jean le tirait par ses vêtements et cherchait à l'entraîner.

— Mais venez donc! s'écria-t-il; le pauvre jeune homme ne se doute de rien, et parle d'amour sur la traverse, au fond du trou de la Hœlle!... Johann gravit la montagne... et quand il sera au bord du précipice... que Dieu vous pardonne, monsieur Hans, car vous aurez perdu une minute!

Hans marchait, mais lentement, et il y avait de la défiance dans le regard qu'il jetait au joueur d'orgue.

— Ne me croyez-vous donc pas? reprit celui-ci. Mon Dieu! que faut-il vous dire?... Vous êtes le père de Gertraud que j'aime! Ah! si j'avais eu un fusil, je ne serais pas venu vers vous... Mais j'étais seul et sans armes... Je me souvenais de vous avoir vu passer tout à l'heure dans la traverse, tenant un cheval par la bride... Je suis accouru, je vous trouve, et c'est vous qui refusez de sauver M. Franz!

— Marchez!... dit Hans Dorn en jetant son fusil sur son épaule.

Le joueur d'orgue s'élança et prit le sentier que madame d'Audemer avait suivi à cheval pour se rendre au sommet de la montagne. La route était rude; Hans Dorn et lui couraient de leur mieux. Jean était toujours en avant, car les années avaient alourdi le pas du père de Gertraud. Jean disait :

— Nous arriverons à temps peut-être... Johann s'était posté d'abord dans la traverse, mais il a eu peur des lumières, et je l'ai vu gravir le flanc de la montagne... la route est presque impraticable, et il va lentement pour ne point faire de bruit... Mais hâtez-vous, monsieur Dorn, au nom de Dieu!

Hans faisait des efforts surhumains; il allait, penché en avant et gravissant cette côte roide avec une ardeur de jeune homme; mais il ne pouvait rendre à ses muscles leur souplesse de vingt ans. L'avance du joueur d'orgue grandissait. Jean s'arrêta.

— Écoutez, dit-il, donnez-moi votre fusil... j'arriverai le premier.

— J'arriverai avant toi! s'écria Hans dans un dernier effort.

Un instant, en effet, il devança le joueur d'orgue, mais l'haleine lui manqua bientôt, et il fut obligé de modérer sa course.

— Donnez-moi votre fusil! répéta Jean; qui sait combien de secondes nous restent!



Staal, Del — Imp. Dupain Faub.g St Jacques, 35. — Varin, Sc

LE RENDEZ-VOUS.

LE FILS DU DIABLE

Hans Dorn tendit l'arme que le joueur d'orgue saisit; ce dernier redoubla de vitesse, comme s'il eût reçu une impulsion nouvelle, et bientôt il y eut un intervalle entre lui et le marchand d'habits. Hans Dorn vit bien que tout espoir de salut était désormais dans le jeune homme.

— Jean, cria-t-il de loin, courage, mon fils! Si tu le sauves, je te jure devant Dieu que Gertraud est à toi!

Jean bondit comme si ces mots lui eussent donné des ailes. Le trou de la Hœlle de Bluthaupt s'ouvrait, comme nous l'avons dit au prologue de cette histoire, au sommet d'un plateau d'une certaine étendue, et juste au milieu d'une longue allée de mélèzes. Quand le marchand d'habits arriva au bout de cette allée, Jean était déjà bien loin. Hans Dorn poursuivit sa course. Vers le milieu de l'avenue, il s'arrêta court, parce qu'une détonnation venait de retentir. La lumière du coup lui montra, sur le bord de la Hœlle, un groupe de deux hommes, tous deux armés, et tous deux le fusil en joue. L'un, qui était debout, abaissait le canon de son arme vers le fond de l'entonnoir, l'autre, qui était à genoux, semblait viser son compagnon à la tête. La lueur dura la vingtième partie d'une seconde, et cette étrange silhouette disparut... Mais ce fut pour reparaître, car une seconde lumière se fit, produite par le coup de feu de l'homme à genoux. L'instant d'après, Jean Regnault revenait à pleine course, en brandissant son fusil au-dessus de sa tête.

Depuis une hemi-heure, Franz et Denise causaient au fond de la Hœlle. C'était là qu'ils s'étaient donné rendez-vous la veille, au bal. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus ainsi, seul à seul, et ils étaient bien heureux. Ils s'entretenaient de leurs espoirs et de leurs craintes, puis ils repoussaient la frayeur importune pour s'arranger à deux un doux avenir. Les saillies de l'entonnoir et les roches éboulées les protégeaient contre la lumière trop vive; la chasse aurait pu passer le long de la traverse sans les apercevoir. Au contraire, d'en haut, on les voyait distinctement par derrière. Et certes, s'ils redoutaient une surprise, ce n'était point de ce côté... Ils étaient là, l'un près de l'autre, les mains unies et à bout de paroles; ils se souriaient, muets de tendresse et de bonheur. Le premier coup de feu retentit au sommet de la Hœlle; une balle siffla entre la tête de Franz et celle de Denise. Et pourtant ces deux têtes étaient bien près

l'une de l'autre, car leurs blonds cheveux se touchaient... Franz se dressa sur ses pieds en sursaut; Denise poussa un cri d'épouvante. A cet instant, le bruit du second coup de feu résonna, enflé par les échos de la Hœlle. Cette fois, aucune balle ne siffla aux oreilles des deux amants; mais il se fit un grand bruit dans les broussailles qui croissaient aux parois du précipice. Une masse inerte et lourde tomba aux pieds de Franz. C'était le cadavre de Johann, le cabaretier de la *Girafe*, au marché du Temple.

Il était environ minuit. La chasse continuait au dehors, mais elle tirait à sa fin, car on avait entendu sonner la *sortie de l'eau*, du côté de l'étang de Geldberg. Madame de Laurens était seule dans le grand salon du château; elle avait encore son costume d'amazone et s'asseyait auprès du foyer, dans une bergère antique où son corps gracieux disparaissait presque tout entier. Elle regardait d'un œil fixe et distrait les grandes bûches qui fumaient au fond de l'immense cheminée. Un domestique entra.

— Madame a sonné, dit-il.

— Oui, répliqua Petite; quand MM. Reinhold, Mira et Van-Praët reviendront de la chasse, vous leur direz que je suis au salon.

Le domestique sortit. Sara retomba dans sa rêverie chagrine.

De temps en temps, son regard interrogeait avec impatience les aiguilles de la pendule gothique. Au bout d'un quart d'heure à peu près, elle entendit la grille grincer en tournant sur ses gonds. Elle se leva aussitôt et courut à la fenêtre. C'étaient les trois associés de Geldberg; Sara les vit descendre de cheval et traverser la cour. Ils s'entretenaient vivement; on devinait, aux gestes de Reinhold, qu'il annonçait à ses compagnons une excellente nouvelle. Petite haussa les épaules avec dépit et alla reprendre son siége. L'instant d'après, les trois associés faisaient leur entrée.

— Belle dame, s'écria Reinhold qui devançait ses compagnons, je veux être le premier à vous annoncer la grande nouvelle!...

— Victoire! victoire! dit Van-Praët en passant le seuil à son tour.

Petite les regardait d'un œil froid et découragé.

— Réjouissez-vous, belle dame, reprit Reinhold. Toutes nos traverses sont finies... Avez-vous entendu là-bas deux coups de feu sur la montagne?

Sara fit un signe de tête affirmatif.

— Les balles qui chargeaient ces fusils, poursuivit Reinhold, valaient pour nous cent fois leur pesant d'or... Nous n'avons plus rien à craindre, Madame... Franz est couché là-bas au fond de la Hœlle de Bluthaupt !

Les trois associés se frottèrent les mains à l'unisson.

— Ce n'a pas été sans peine ! dit Fabricius Van-Praët.

— Je commençais à croire, ajouta le docteur, que nous n'en viendrions jamais à bout !

Sara eut un sourire amer et dédaigneux.

— Gardez votre triomphe pour une occasion meilleure, dit-elle. Franz est couché dans son lit et se porte à merveille, à l'heure où je vous parle.

Mira et Van-Praët perdirent leur air joyeux. Reinhold essaya de rire.

— Ah çà, dit-il, ce n'est pas à moi qu'il faut conter ces choses-là, belle dame !... je pourrais presque affirmer que j'ai été témoin de ce qui s'est passé... Je rôdais sur la route de Heidelberg vers dix heures, lorsque j'ai rencontré Johann qui m'a fait descendre de cheval pour me montrer une chose assez curieuse, mais qui ne m'a pas enchanté au premier abord... C'était ma foi mademoiselle d'Audemer en tête-à-tête avec ce petit coquin de Franz.

« J'ai dit à Johann : « Je vais m'éloigner et tu feras de ton mieux. »

» La route était aussi claire qu'en plein jour ; Johann a grimpé jusqu'au haut de la Hœlle, pour se ménager une retraite sûre en cas de malheur.

» Au bout de dix minutes, j'ai entendu deux coups de feu et je suis revenu au galop.

» J'ai trouvé toutes les lumières éteintes sur la route, aux abords de l'entonnoir, et, dans ce fait, j'ai bien reconnu la prudence habituelle de mon ami Johann.

» J'ai poussé mon cheval jusqu'à l'endroit même où j'avais vu mademoiselle d'Audemer avec ce petit Franz. Il n'y avait là qu'un cadavre... »

Le chevalier prononça ces derniers mots de ce ton péremptoire qui n'admet pas de réplique. Madame de Laurens l'avait laissé parler jusqu'au bout, sans l'interrompre.

— Et avez-vous pris la peine, dit-elle, de mettre pied à terre pour examiner de près le cadavre?

— C'eût été dangereux, répliqua le chevalier; on aurait pu me surprendre...

— Monsieur de Reinhold, vous avez eu tort!... cela vous eût épargné le chagrin que je vais vous causer... Le cadavre couché au fond de la Hœlle est très-probablement celui de votre bon ami Johann.

— Comment pouvez-vous savoir?...

— J'ai rencontré tout à l'heure, à la grille du château, Franz et mademoiselle Denise d'Audemer qui rentraient de compagnie.

— Est-ce bien possible?... balbutia le chevalier stupéfait.

— J'ai vu, répliqua froidement madame de Laurens.

Il y eut un silence; Sara s'enfonçait dans sa grande bergère et regardait tristement dans le foyer. La mine des trois associés s'allongeait de plus en plus. Reinhold ne disait plus rien.

— Mais alors, murmura Van-Praët, nous pourrions bien être perdus!...

— C'est mon avis, dit Sara.

Puis elle ajouta, en se redressant lentement :

— D'autant mieux que Franz sait, à l'heure qu'il est, peut-être, le nom de son père et l'intérêt que nous avons à le combattre.

— Pourquoi pensez-vous cela? demanda le docteur.

— Je ne sais... on devine... Quand il a passé près de moi, il m'a jeté un regard étrange... ceux qui l'ont sauvé ont dû parler.

Les trois associés baissèrent la tête, et pas un, parmi eux, ne trouva la force de faire une objection.

— Je n'ai pas tout dit encore, reprit Petite : n'avez-vous pas remarqué sur l'esplanade, au-devant du château, des groupes nombreux qui parlent à voix basse et qui regardent nos vieilles tours en prononçant de mystérieuses paroles?

— Ceci n'est pas très-inquiétant, répliqua Reinhold; ce sont des paysans qui attendent le retour de la chasse.

— Ce sont, en effet, des paysans, monsieur le chevalier... mais je vous jure qu'ils ne songent guère au retour de la chasse... ils regardent tout

en haut de la Tour-du-Guet, cette lueur qui brille... et ils disent que l'*âme de Bluthaupt* va renaître..

— Folie que tout cela ! grommela le chevalier.

— Non, Monsieur, ce sont des choses trop sérieuses! On a travaillé, soyez-en certain, l'esprit crédule de ces pauvres gens... Cet homme que nous appelions le baron de Rodach n'a pas perdu les heures qu'il a passées dans les environs de Bluthaupt!... Nous sommes enveloppés dans une trame ténébreuse où nous périrons tous jusqu'au dernier, si nous ne parvenons à la rompre!

Les trois associés n'essayaient point de cacher leur frayeur; Sara seule était calme et froide. On pouvait mesurer, en ce moment, ce qu'il y avait de puissance et de force au fond de cette âme perdue.

— Mais enfin, que faut-il faire? murmura Van-Praët.

Sara se leva toute droite.

Sa taille exiguë sembla prendre des proportions viriles; elle était belle et grande comme ces reines que la tragédie antique nous montre se révoltant contre les dieux.

— Il faut vaincre! dit-elle d'une voix qui résonna, vibrante et ferme. Nous savons où sont nos ennemis... cette lueur que les paysans superstitieux prennent pour l'*âme de Bluthaupt*, c'est la lampe qui éclaire le baron de Rodach, Otto le bâtard, et ses frères peut-être... ils sont enfermés dans cette chambre étroite et sans issue... Si le feu prenait au second étage du donjon, ils disparaîtraient sans laisser de trace.

— C'est vrai!... murmura le docteur.

— Pendant cela, reprit madame de Laurens, nous nous rendrions à la chambre de Franz, car il n'est plus temps de se fier à des mains étrangères; Franz dort... Tous nos ennemis disparaîtraient à la fois!

Les trois associés hésitaient.

Sara les contemplait avec mépris.

— Il vous faut un homme, n'est-ce pas, dit-elle, pour marcher au-devant de vous et frapper?... Eh bien, allons chercher le Madgyar Yanos!

Elle traversa le salon et gagna le corridor; Van-Praët, le docteur et Reinhold la suivaient, tête basse et avec une répugnance visible.

— Pitois et Mâlou doivent être de retour, dit Sara en s'adressant au

chevalier; veuillez aller les chercher, monsieur de Reinhold... nous allons avoir besoin de leur aide.

Reinhold s'éloigna.

Petite et les deux autres associés continuèrent leur route. Presque tous les valets de Geldberg avaient suivi la chasse; il n'y avait personne dans les longs corridors du château. Au pied de l'escalier de la Tour-du-Guet, Petite et ses deux compagnons trouvèrent le seigneur Georgyi, qui veillait, armé comme pour une bataille.

— Seigneur Yanos, lui dit Petite, il y a, suspendue au-dessus de nous tous une terrible menace!... cet homme, que vous attendez, ne viendra pas... pourquoi n'iriez-vous pas le chercher?

Le front du Madgyar devint pourpre.

— Je suis monté déjà plus d'une fois auprès de cette porte maudite, répliqua-t-il avec honte, mais je ne sais combattre que les hommes, et qui sait ce qu'il y a au sommet de cette tour?...

Petite avait mesuré ses paroles selon le connaissance parfaite qu'elle avait du caractère d'Yanos. Elle affecta un grand étonnement.

— Dois-je croire, dit-elle en contenant sa voix, que le seigneur Georgyi a eu peur?

Le Madgyar fronça le sourcil, mais il ne répondit pas.

— Ceci me fait craindre, reprit madame de Laurens, pour le service que nous venions vous demander, seigneur Yanos... car il y a du danger...

Le Madgyar redressa brusquement sa grande taille.

— Je suis prêt, répliqua-t-il; faut-il combattre contre deux hommes à la fois?

— Peut-être... répliqua Petite; vous êtes armé... ce jeune Franz que vous dédaigniez naguère a trouvé de puissants défenseurs.

— Conduisez-moi, interrompit Yanos, et montrez-moi mes adversaires!

Reinhold arrivait en ce moment avec Pitois et Mâlou, qui portaient en bandoulière leurs fusils de chasse.

— Montez par ici, leur dit Petite, en indiquant l'escalier de la Tour-du-Guet.

Puis elle ajouta en s'adressant au Madgyar :

— Ce que nous allons faire est au-dessous de votre vaillance, seigneur Yanos; restez ici... vous ne m'attendrez pas longtemps!

Elle s'engagea dans l'escalier, sur les pas des deux voleurs du Temple. Mira, Van-Praët et Reinhold avaient l'air de ne trop savoir s'ils devaient demeurer ou la suivre. Elle se tourna vers eux et dit :

— Je n'ai pas besoin de vous... Pendant que je travaillerai là-haut, procurez-vous des armes.

Sur son ordre, Mâlou et Pitois s'arrêtèrent dans l'escalier de la tour, à l'étage qui précédait immédiatement le laboratoire du vieux Gunther. Petite n'improvisait point ce qu'elle faisait en ce moment. Il y avait plus de deux heures qu'elle avait quitté le lieu du rendez-vous assigné la veille à Franz. Elle avait eu le temps de réfléchir et de se préparer. Cet étage était habité par quelque hôte de Geldberg, qui suivait probablement la chasse maintenant; Petite s'était munie de la clef. Elle ouvrit la porte, et fit entrer ses deux compagnons.

— Vous êtes des gens dévoués? dit-elle en parcourant la chambre d'un rapide regard.

— Je crois bien! répliqua Mâlou.

— Avez-vous vu, reprit madame de Laurens, quand vous êtes rentrés au château, cette lumière qui brille au sommet de la Tour-du-Guet?

— Parbleu! répondit Pitois; il y a sur l'esplanade une vingtaine de gobe-mouches à radoter qu'il y a là-haut un vieux magicien qui fait ses manières... On n'entend personne pourtant!

Sara prêta l'oreille durant quelques secondes.

— On n'entend rien, dit-elle; c'est vrai... mais il y a quelqu'un, j'en suis sûre, il y a même plusieurs personnes peut-être, et ce sont des gens qui nous gênent.

— Connu!... fit Mâlou; mais on dit qu'il ne ferait pas bon de forcer la porte...

— Voyons, dit Petite, je ne voudrais pas vous exposer au moindre danger, mes braves garçons... mais ne pourrait-on pas tourner la difficulté?... si le feu prenait dans cette chambre, par exemple!...

— Fameux! s'écria Pitois; les murs sont en pierre de taille, ça ferait son trou et puis voilà!

— Le fait est, appuya Mâlou, qu'on les fumerait là-haut sans beaucoup de dégâts!

— Et vous sentirez-vous de force?... commença madame Laurens.

— Allons donc! interrompirent à la fois les deux voleurs, comme si ce doute les eût gravement offensés.

Puis Bonnet-Vert ajouta :

— Nous avons fait un peu les incendies dans l'Ouest, avant les glorieuses... Blaireau a la main pour ces choses-là, ma petite dame.

Pitois se rengorgea.

— Mais, faut qu'on paie, dit-il.

— Vous aurez le double de ce qu'on vous a promis pour tout le voyage, répliqua Petite.

— Alors ça va! s'écria Mâlou qui défit le lit en un tour de main et jeta la paillasse au milieu de la chambre.

— Voilà le combustible nécessaire! ajouta-t-il; est-ce tout, ma petite dame?

— Non, répondit Sara. Quand vous aurez mis le feu, vous refermerez la porte et vous vous tiendrez dans l'escalier avec vos fusils tout armés... Si quelqu'un sort de la chambre au-dessus...

— Nous le descendrons, interrompit Mâlou.

Sara fit un signe affirmatif.

— Et vous aurez soin, reprit-elle, de crier au voleur de toutes vos forces.

Les deux habitués des *Fils-Aymon* éclatèrent de rire en même temps.

— Comme ça, dirent-ils, on croira que les coquins d'en haut ont mis le feu!... C'est joliment imaginé, tout de même, ma petite dame, pour une jeune personne qui n'en fait pas son état!

— Allons, Blaireau, mon fils, à la pâte.

La toile de la paillasse fut déchirée du haut en bas et son contenu s'éleva en monceau à côté du lit. Sara redescendit l'escalier de la tour. Dans le corridor, elle retrouva les associés de Geldberg; Reinhold, Mira et Van-Praët avaient pris des épées.

Sara pensait bien qu'ils n'auraient point occasion de s'en servir; l'arme convenable était ici le poignard; mais il fallait faire croire au seigneur Yanos qu'une bataille était imminente. Car on avait besoin du Madgyar pour aller en avant et donner un peu de courage aux trois associés.

— Venez, dit Petite; c'est moi qui vais vous montrer le chemin!

Elle ouvrit la marche, en effet; chaque fois que la troupe silencieuse passait devant une des fenêtres de la galerie, on voyait la campagne illuminée au loin. La dernière croisée était ouverte; par cette issue, avec la froide bise de la nuit, les notes affaiblies du cor parvenaient jusque dans la galerie. On sonnait l'hallali de l'autre côté de l'étang de Geldberg.

— Ils ne savent pas qu'ils font d'une pierre deux coups! murmura Van-Praët avec son bon sourire, ils croient ne sonner qu'une mort.

— Hâtons-nous, dit Sara; la chasse va venir et nous n'avons que le temps!

Ils montèrent sans bruit l'escalier qui conduisait à la chambre de Franz. Arrivée auprès de la porte, Sara l'ouvrit avec précaution, puis elle s'effaça pour laisser passer ses compagnons. Le Madgyar entra le premier; il tenait un poignard à la main; derrière lui, venaient les trois associés de Geldberg, armés d'épées. Sara franchit le seuil la dernière, comme ces chefs intrépides qui ferment la marche, pour barrer le passage aux fuyards.

La chambre de Franz était éclairée par une lampe qu'il avait oublie d'éteindre sans doute, avant de se coucher, et qui brûlait sur la tablette de la haute cheminée. La lueur répandue par cette lampe rendait les objets suffisamment distincts; on voyait les meubles antiques, les deux armures de fer aux côtés de la porte, et tout au fond de la chambre, l'immense lit à galerie, entouré de ses rideaux fermés. Le regard d'Yanos fit d'abord le tour de la chambre, plutôt pour chercher l'ennemi à combattre que pour en connaître les détails.

Mais au moment où ses yeux tombaient sur les armures de fer il tressaillit et fit un pas à reculons.

— C'est ici!... murmura-t-il avec une sorte d'horreur.

Mira, Reinhold et Van-Praët gardèrent le silence; ils étaient pâles et

ils tremblaient. Les quatre associés avaient reconnu en même temps la chambre du meurtre, où ils n'avaient pas remis les pieds depuis vingt années. Yanos glissa un regard vers la porte comme s'il eût songé à la retraite; il était faible contre les funèbres souvenirs qui l'assaillaient. Mais il rencontra en chemin le regard froid et dur de madame de Laurens. Il resta immobile.

Le Madgyar ne bougea pas. Sara s'avança vers lui et lui serra le bras avec la force d'un homme.

— Vous avez donc peur! dit-elle d'une voix basse mais stridente.

Yanos ne sentit point l'aiguillon comme d'habitude.

— Il y a vingt ans, pensa-t-il tout haut, durant cette nuit, quelqu'un me dit aussi : Avez-vous peur?... je vins jusqu'à cet endroit, où mon pied se pose maintenant... et l'épée d'un homme mort croisa mon épée.

Sara fit un geste de colère et se retourna vers les trois autres associés.

— Et vous?... dit-elle.

Personne ne répondit. Elle arracha le poignard que Reinhold tenait de la main gauche.

— Lâches! lâches! lâches!!! répéta-t-elle par trois fois; il n'y a donc ici que moi pour avoir le cœur d'un homme!

Elle brandit son arme et s'avança résolûment vers le lit. Le rouge monta enfin au pâle visage du Madgyar. Il ne dit que deux mots :

— Arrière, femme!

Puis il s'élança vers le lit avec un mouvement de rage et fit glisser les rideaux sur les tringles.

Son bras, levé pour frapper, retomba comme paralysé le long de son flanc, tandis que les trois associés et Petite, elle-même, poussaient un cri de terreur... C'était quelque chose d'étrange et qui devait en effet remplir leurs cœurs d'épouvante. Au-devant du lit de Franz, les associés de Geldberg revoyaient cette apparition terrible qu'ils avaient vue, vingt ans auparavant, à la même place, près du berceau du fils de la comtesse Margarethe: Trois hommes, de taille athlétique, vêtus de longs manteaux rouges et l'épée nue à la main. Cette fois seulement ils avaient la tête découverte et leurs traits ne se cachaient plus sous les larges bords de leurs feutres. C'étaient trois nobles visages, fiers et graves, trois visages si exac-

tement pareils qu'on ne pouvait les contempler sans se croire le jouet d'une illusion. Ils étaient immobiles tous trois; ils portaient haut la beauté sereine de leurs fronts intrépides et regardaient en face les assassins. Derrière eux, dans l'ombre, on apercevait les traits jeunes et gracieux de Franz, qui souriait endormi. Le premier mouvement de Reinhold, de Van-Praët et de Mira avait été de s'enfuir; mais la porte s'était refermée derrière eux, et Hans Dorn veillait, debout, sur le seuil. En même temps, la porte de l'oratoire de la comtesse Margarethe, ouverte à demi, laissait voir les mâles figures d'Hermann et des autres Allemands du Temple. L'un des hommes rouges descendit de l'estrade qui était au-devant du lit et fit un pas vers le Madgyar :

— Yanos Georgyi, dit-il d'une voix sombre et lente, je vous avais promis que vous trouveriez ici l'homme que vous cherchiez... Jetez ce poignard et tirez votre épée... je suis le fils d'Ulrich de Bluthaupt!

. . . .



CHAPITRE XI.

L'HERITIER DE BLUTHAUPT.

On avait placé des torches dans les vieux candélabres; une lumière rougeâtre et intense éclairait les moindres recoins de la chambre de Franz. Une lutte terrible venait d'avoir lieu. Quatre cadavres étaient couchés sur le sol ; Reinhold, Van-Praët et Mira gisaient dans leur sang. Le Madgyar était tombé sur le dos, et ses yeux, grands ouverts, semblaient menacer encore. L'épée d'Otto restait dans sa poitrine... Il n'y avait plus là qu'un seul des bâtards de Bluthaupt, celui qui a traversé notre récit sous le nom de baron de Rodach. Mais la porte de l'oratoire restait entr'ouverte, et l'on pouvait deviner que les autres n'étaient pas loin.

Franz s'était éveillé en sursaut, au bruit de la bataille. Il s'appuyait sur le coude et regardait, d'un œil plein d'épouvante et de stupéfaction, tantôt la grande silhouette d'Otto, qu'il voyait par derrière, tantôt les quatre cadavres étendus sur le sol. Madame de Laurens s'était laissée choir sur un fauteuil : sa joue était pâle, son front se ridait, mais elle ne baissait point la tête. Derrière elle, sa sœur Esther se cachait le visage pour ne point voir le sang. Auprès de la porte, le jeune M. Abel, appuyé contre la muraille et les yeux hors de la tête, restait comme frappé de la foudre. Dans un coin le vieux Moïse, à demi-mort de frayeur, se pelotonnait sur lui-même : il n'osait ni bouger ni respirer ; on entendait ses dents claquer



LA NUIT DE SANG

l'une contre l'autre... Ces trois personnages n'étaient pas venus là de leur propre mouvement, et les messagers qui les étaient allés chercher se tenaient debout encore auprès de chacun d'eux. C'étaient nos Allemands du Temple. Le silence et l'immobilité régnaient dans la chambre. Otto demeurait les bras croisés sur la poitrine, en face du Madgyar vaincu. Quand il prit la parole, chacun écouta en frémissant, tant on sentait qu'il était le maître.

— Il n'y a pas assez de monde encore ici, dit-il; qu'on fasse venir madame la vicomtesse d'Audemer, son fils et sa fille.

Un Allemand sortit.

— Qu'on fasse venir, reprit le baron de Rodach, ces pauvres gens du Temple, madame Regnault et ses enfants... ils doivent être au château... Hans les a prévenus.

Un autre messager s'éloigna.

— Qu'on se rende, reprit encore Otto, dans l'appartement de madame de Laurens; il y a là une enfant qui passe pour la fille de la servante et dont la place est marquée parmi nous.

Sara ne pouvait plus pâlir.

Au moment où le troisième Allemand allait franchir le seuil, Rodach le rappela du geste et lui dit quelques paroles à voix basse; Sara crut entendre le nom de son mari. Quelques minutes après, tous ceux qu'on avait mandés arrivèrent successivement. Chaque fois que la porte s'ouvrait, on entendait un cri de surprise et de terreur, puis le silence régnait de nouveau dans la chambre, parce que ceux qui venaient d'entrer restaient, comme les autres, spectateurs de cette scène sanglante, saisis par la stupeur et muets.

On vit arriver la famille d'Audemer, les Regnault suivis par la fille de Hans Dorn, et la petite Galifarde qui conduisait le paysan Gottlieb. Tout le monde se rangea, immobile, le plus loin possible des cadavres. Il n'y eut que la mère Regnault qui vint s'agenouiller auprès de son fils, en pleurant. Elle mit la main sur le cœur du chevalier, qui ne battait plus. Sa poitrine affaiblie rendit une plainte. Elle baisa le front du mort avec une tendresse passionnée, et resta sans mouvement au milieu de la chambre. Les autres attendaient, sous le poids d'une horreur commune; per-

sonne n'osait ni interroger ni se plaindre. Franz regardait de tous ses yeux, et en était à se demander si ce n'était point là le plus bizarre de tous les songes. Au milieu du silence profond qui régnait dans la chambre, la voix du baron s'éleva, sonore et calme.

— Il y a vingt ans, dit-il, ces hommes qui sont morts maintenant ont assassiné toute une noble famille, Ulrich de Bluthaupt, Gunther de Bluthaupt et sa femme la comtesse Margarethe... Il est ici un cinquième coupable qui m'écoute et qui pourrait dire si mes paroles sont vérité ou mensonge.

Le vieux Moïse joignit les mains comme pour implorer pitié et murmura :

— Seigneur! Seigneur!... c'était pour mes pauvres enfants!...

— Le poignard des meurtriers, reprit Rodach, s'arrêta devant le berceau où dormait le dernier héritier de Bluthaupt.

« Le fils de Gunther et de Margarethe fut sauvé.

» Comtesse Hélène, vos frères avaient à venger trois meurtres; mais ils prennent le ciel à témoin que ce n'est point la vengeance qui a guidé leur épée... »

Il montra du doigt les cadavres des quatre associés.

— Tant que ces hommes auraient vécu, poursuivit-il, une menace serait restée suspendue sur la tête du dernier comte, notre seigneur... Les bâtards d'Ulrich se sont mis bien des fois entre le trépas et sa poitrine... Mais qui sait si les bâtards d'Ulrich vivront longtemps encore?... Il fallait que Gunther de Bluthaupt pût marcher dans la vie, sans trouver un piége ouvert au-devant de chacun de ses pas!

Franz écoutait, dévorant chacune de ces paroles. Les assistants retenaient leur souffle, accablés pour ainsi dire sous la solennité de ce moment. Esther et Abel baissaient la tête; Sara se forçait à garder une attitude de défi ; Jean Regnault ouvrait de grands yeux; une lueur se faisait dans l'intelligence émue de Denise. Geignolet, accroupi derrière sa mère, tendait le cou pour avancer sa tête difforme et stupide, afin de regarder plus près les cadavres, et il grommelait :

— Oh!... oh!... quatre d'un coup!... et le monsieur à la perruque y est!

Nono, la petite Galifarde, glissait ses regards timides vers Sara qui ne la voyait point, et tremblait, soutenue par Gertraud. A part la voix du bâtard de Bluthaupt, on n'entendait dans la chambre que les sanglots de la mère Regnault qui priait pour son fils.

— Mais... murmura la vicomtesse, savez-vous donc où est le fils de ma sœur.

— Je le sais, répondit le baron, et depuis vingt ans mes frères et moi nous veillons sur lui.

« La justice humaine est impuissante parfois... s'il y a crime à vouloir la suppléer, que Dieu nous juge !...

» Ce que nous avons fait, mes frères et moi, nous l'avons fait avec réflexion et volonté... Les fosses de ces hommes sont creusées d'avance sous la chapelle... »

Il se tourna vers le lit de Franz, qui était couché tout habillé sur les couvertures.

— Levez-vous, Gunther de Bluthaupt ! dit-il.

Au dehors et dans le reste du château, il y avait grand tumulte. Au dehors, les paysans rassemblés sur l'esplanade considéraient, depuis le commencement de la nuit, dans une attente superstitieuse, cette lueur qui brillait à la fenêtre de l'ancien laboratoire du comte Gunther, au sommet de la Tour-du-Guet. Madame de Laurens avait deviné juste. Une rumeur avait été répandue dans le pays, qui annonçait, pour cette nuit des événements extraordinaires. Les anciens tenanciers de Bluthaupt, de même, opprimés par les Geldberg, ne demandaient qu'à espérer un changement de maîtres... Ils étaient là, se disant que l'*âme de Bluthaupt* n'avait pas reparu depuis plus de vingt ans au sommet de la Tour-du-Guet...

C'était assurément un signe et une promesse ! Tout à coup, tandis qu'ils causaient légendes et vieilles traditions, une lumière plus vive se fit aux fenêtres du donjon, mais ce n'était plus au sommet de la tour : la fenêtre éclairée était celle de l'avant-dernier étage. La lueur grandissait cependant et augmentait d'intensité. Ce fut bientôt comme un incendie, et, sur ce fond ardent, deux ombres noires semblaient s'agiter comme des démons dans le feu de l'enfer. Il ne vint à l'esprit de personne que cet

incendie pût être un accident naturel. L'imagination des bonnes gens voguait en pleine fantaisie. Minuit venait de sonner au beffroi du château: c'était l'heure des choses de l'autre monde. Les anciens tenanciers de Bluthaupt éprouvèrent d'abord une sorte de consternation à voir la fumée épaisse qui entoura bientôt le vieux donjon. A cette tour s'attachait pour eux un mystérieux respect, c'était comme la partie sacrée de l'antique manoir. Mais une voix s'éleva au milieu de la foule :

— Ce sont les péchés de notre seigneur, le comte Gunther, dit-elle ; quand la chambre où il menait ses maléfices sera brûlée, Satan n'aura plus où mettre le pied dans le bon château de Bluthaupt !

On se signa ; et l'on attendit avec une impatience croissante, comme si cet incendie eût été le premier acte du mystère annoncé. A l'intérieur du manoir, les valets s'agitaient pour éteindre le feu. La chasse était rentrée, on avait des bras tant qu'on en voulait. La seule chose qui pût étonner, c'est que les maîtres du château ne se montraient point. Tout en cherchant à éteindre le feu, on fit main basse sur Mâlou et Pitois, qu'on avait trouvés sur le théâtre de l'incendie. Ces drôles prétendaient avoir reçu des Geldberg eux-mêmes mission de mettre le feu, parce qu'il y avait des bandits cachés à l'étage supérieur. On peut juger s'il était possible de les croire ! Le plancher de ce dernier étage venait d'ailleurs de s'écrouler, et l'on n'avait trouvé nulle trace de ces prétendus bandits. Mâlou et Pitois furent mis en lieu sûr, en attendant que la justice prononçât sur le mérite de leur système de défense.

Franz était debout auprès du bâtard de Bluthaupt. Son regard se baissait. Il y avait sur ses traits une émotion profonde, mais son attitude était fière et digne. On avait enlevé les corps des quatre associés, pour les porter sous la chapelle. Hermann, Gottlieb et les autres Allemands du Temple essuyaient le plancher sanglant.

— Mosès Geld, dit le baron de Rodach, reconnaissez-vous ce jeune homme pour l'enfant de Gunther de Bluthaupt et de la comtesse Margarethe ?

Le vieillard roula ses petits yeux gris et garda le silence.

— Mosès Geld ! reprit Rodach, je vous ai laissé la vie parce qu'un ange s'est mis entre mon épée et vous... et aussi parce qu'il me fallait un

témoin des choses passées depuis vingt ans... mais j'ai contre vous, sachez-le, des armes plus terribles que l'épée elle-même!... Reconnaissez-vous ce jeune homme pour le fils de Günther de Bluthaupt et de la comtesse Margarethe?

Sara se tourna vers son père comme pour l'endurcir dans son refus; mais le vieillard se souvenait de la scène de la Rotonde: il était subjugué.

— Oui... répondit-il d'une voix à peine intelligible.

La vicomtesse et Julien firent un mouvement; jusque-là ils avaient douté encore. Le trouble de Denise la faisait plus charmante. L'impression d'horreur éprouvée en entrant dans cette chambre avait fui. Elle ne songeait plus qu'à Franz: elle le contemplait à la dérobée, mille fois heureuse des dangers évités. Elle avait le cœur gros d'espoir et d'allégresse. Un monde de pensées s'agitait dans le cerveau de Franz. Le baron de Rodach poursuivit:

— Nous avons ici trop de témoins pour que vous puissiez reprendre la parole prononcée, Mosès Geld... et ceci vaut un acte de naissance, car vous seul désormais aviez intérêt à nier la vérité... Maintenant, il va sans dire que le fils de Bluthaupt doit rentrer dans l'héritage de ses pères.

Il y eut un regard échangé entre Abel, Esther et Petite.

— Le fils de Bluthaupt, comme vous l'appelez, répliqua cette dernière, aura le château de Geldberg et le château de Rothe.

— Cela ne suffit pas, dit le baron; Bluthaupt possédait tout le pays entre Esselbach et Obernburg... il faut que la restitution soit complète!

Sara laissa échapper un geste de colère contenu.

— Notre fortune entière n'y suffirait pas, Monsieur, murmura timidement Abel.

— Il le faut!... répéta Rodach.

Puis il ajouta en étendant le doigt vers la pendule:

— Le temps me presse... je vous donne une minute pour vous consulter... Madame de Laurens, qui connaît le contenu de certaine cassette, pourra vous fournir d'excellents conseils.

Esther, Abel et Sara profitèrent de la permission et se prirent à parler à voix basse. Tandis qu'ils s'entretenaient, le vieux Moïse de Geldberg

quitta son coin tout doucement, et se glissa au milieu d'eux à pas de loup.

— Mes enfants!... mes pauvres enfants! dit-il, ne refusez rien à cet homme, qui est puissant et impitoyable!...

Esther et Abel hésitaient.

— Nous laisser dépouiller ainsi! pensa tout haut madame de Laurens, les sourcils froncés et les dents serrées.

— Écoutez, reprit le vieux Geldberg, dont la voix tremblante était pleine de caresses; si vous saviez comme je vous aime, mes pauvres enfants!... Allez! vous ne serez pas pauvres encore!... Il me reste quelques centaines de mille francs, cachés quelque part... je ne garderai rien pour moi... rien... je vous donnerai tout!

— Eh bien!... dit M. de Rodach.

— Ils acceptent! répondit précipitamment le vieux Geldberg.

Le silence de la famille ratifia ces paroles. Les yeux du baron, qui se fixaient en ce moment sur le vieillard, eurent une expression de pitié. Mais ce ne fut qu'un instant, et il reprit bientôt son air impérieux et froid.

— Reste une question à résoudre, poursuivit-il; ces quatre hommes que la justice de Bluthaupt a mis à mort, il faudra expliquer leur disparition.

— Il me semble que vous seul... commença madame de Laurens.

— Vous vous trompez, interrompit Rodach; c'est encore vous que cela regarde!... entendez-moi bien, et n'essayez pas de discuter!... Ce vieillard est sujet à des accès de folie.

Mosès Geld se redressa, étonné.

— Vous le ferez enfermer, poursuivit Rodach, et comme on met tout ce qu'on veut sur le compte d'un homme frappé de démence...

Moïse baissa la tête de nouveau, il avait compris: ses enfants allaient être ses juges. Ceux-ci reculaient presque devant cet excès d'infamie.

— Monsieur!... Monsieur!... dit Abel.

— Je vous le demande à vous-même, interrompit encore Rodach: est-ce un homme sain d'esprit que ce millionnaire, ayant nom M. de Geldberg, qui va vendre des haillons et prêter à la petite semaine, sous le sobriquet d'Araby, dans la Rotonde du Temple?...

A ce nom d'Araby, Hans, Gertraud et tous les Allemands de Paris ouvrirent de grands yeux. Esther et Abel levèrent sur le vieillard un regard interrogateur. Moïse, immobile et comme pétrifié, ne niait pas...

Sara s'était redressée. Ses yeux, où brûlait un feu sombre, se fixaient sur son père.

— Ah!... dit-elle d'une voix sourde, c'est vous qui êtes Araby!

Plus rapide que la pensée, elle s'élança vers la petite Galifarde qui essayait de se cacher derrière Gertraud, et l'entraîna jusqu'auprès du vieillard.

— Est-ce vrai Judith? demanda-t-elle.

— Oui, répondit l'enfant.

Sara lui arracha le fichu de soie qui se nouait autour de son cou, et la poitrine de la petite fille apparut, portant encore les marques de la cruauté du juif. Il y avait un râle dans la gorge de Sara; elle écumait de fureur.

Le regard de madame de Laurens erra sanglant et sombre, de la poitrine blessée de l'enfant, au visage épouvanté du juif.

— C'est vous qui avez fait cela? prononça-t-elle avec effort; on dit qu'elle va mourir! c'est vous qui l'avez tuée! ah! je ne suis pas la fille d'Araby, le vendeur de haillons!... qu'importe à mademoiselle de Geldberg qu'on mette à Charenton un usurier du Temple!

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes.

— Sara, balbutia-t-il; ma petite Sara chérie! c'était pour vous!

Il essaya de lui prendre la main; madame de Laurens le repoussa d'un geste impitoyable.

— Vous êtes fou, dit-elle.

Alors, le malheureux vieillard, la joue pâle et les mains jointes, se traîna vers ses deux autres enfants qui détournèrent la tête. Les témoins de cette scène avaient froid jusqu'au fond du cœur. Moïse de Geldberg resta un instant comme atterré; puis ses yeux, mouillés de pleurs encore, se levèrent au ciel.

— C'était pour eux, mon Dieu, ce que j'ai fait! murmura-t-il; pour eux, toute une vie d'efforts et de crimes!... Seigneur! écoutez la voix d'un père!... enfants ingrats, je vous maudis!

Sa taille chancelante s'était redressée; si bas qu'il fût tombé, il y avait

en lui, à cette heure, quelque chose d'austère et de solennel. Esther et Abel demeuraient immobiles et muets. Sara, haussant les épaules avec raillerie devant la malédiction paternelle, voulut se retourner vers sa fille. Mais l'enfant, qui n'avait rien appris, avait la science du cœur. Elle sentait ce qu'il y avait d'horrible dans cette fille reniant son père. La blessure qui venait de frapper Mosès Geld fit saigner le cœur de madame de Laurens, à son tour. Elle vit son enfant qui la fuyait avec effroi et dégoût. A ce coup, et pour la première fois sa conscience parla; on la vit devenir pâle, et son regard eut un voile. Sans savoir, elle murmura ce qu'avait dit son père :

— Ma fille ! c'était pour toi !

Elle était au milieu de la chambre, seule et comme abandonnée. En ce moment, la porte s'ouvrit et la dernière personne mandée par le baron de Rodach entra. C'était l'agent de change Léon de Laurens, qui traversa la chambre à pas lents et vint se placer à côté de sa femme. Il lui toucha l'épaule du doigt. Sara se retourna. Un instant ils demeurèrent, muets et face à face; leurs prunelles se choquaient. Monsieur de Laurens n'était plus le même homme. Son visage était sévère. Il avait l'air d'un maître et d'un juge. Sara essaya d'abord de soutenir son regard, puis sa paupière se baissa.

— Madame, lui dit l'agent de change, je ne vous aime plus.

Il y avait dans ces paroles tout un avenir de châtiment terrible.

Les invités de Geldberg se disaient, en traversant les corridors du château, que l'hospitalité de leurs amphitryons était prodigue. Le dernier acte de la fête devait être la chasse aux flambeaux terminée, voilà qu'on annonçait encore autre chose ! Il s'agissait d'une cérémonie solennelle; on parlait d'un fils de Bluthaupt retrouvé, un vrai roman ! Les portes de la chambre de Franz étaient toutes grandes ouvertes, et les hôtes de Geldberg y entraient en foule. Le jeune M. Abel disait à haute et intelligible voix :

— Notre vénéré père a enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si longtemps, le fils de Gunther de Bluthaupt, son bienfaiteur et son ami !

Franz était debout sur l'estrade, devant le lit. Autour de lui, les anciens tenanciers de sa famille, qu'on avait introduits au château, s'age-

nouillaient et rendaient hommage. Quand le dernier vassal se fut relevé, on vit sortir de l'oratoire Albert et Goëtz, vêtus de leurs manteaux rouges. Ils se rangèrent auprès d'Otto, et tous trois, l'épée nue à la main, mirent un genou en terre. Aux extrémités de la salle, on n'entendait pas ce qu'ils disaient, mais on vit le jeune comte Gunther de Bluthaupt les relever tous les trois et se jeter dans leurs bras tour à tour.

— Ma parole, dit Mirelune, c'est presque touchant !...

— Peuh ! fit le vaudevilliste ; un enfant perdu qu'on retrouve !... ça court les rues !

— On parle d'un million de rentes ! chuchotait madame la marquise de Beautravers.

Madame la duchesse de Tartarie s'essuyait les yeux en pensant au roi de Rome... Madame d'Audemer, cependant, avec son fils et sa fille, s'était approchée de Franz. Julien serra la main de son ancien ami d'un air embarrassé.

— Comte, dit madame d'Audemer avec la grâce noble qu'elle avait quand elle voulait, je n'ai point oublié que je suis Bluthaupt... vous êtes le chef de la famille : c'est à vous qu'il appartient de marier mademoiselle d'Audemer.

Franz et Denise souriaient, le rouge au front et la joie dans le cœur. A l'autre bout de la chambre, le bon marchand d'habits Hans Dorn joignait les mains de Gertraud et de Jean Regnault. Nono la petite Galifarde faisait partie de ce groupe, où elle avait un père et une sœur.

Il y avait déjà longtemps que l'illumination s'était éteinte, peu à peu, dans la campagne endormie. Aucune lumière ne brûlait plus aux fenêtres du château de Bluthaupt. Le crépuscule du matin qui allait poindre, mettait des couches moins sombres à l'horizon, du côté de l'orient. Derrière le château, à la place où s'était tiré le feu d'artifice, quelques jours auparavant, un bruit se fit parmi le silence profond qui régnait aux alentours. Il y avait une oreille ouverte pour entendre ce bruit. On voyait une forme blanche, à la fenêtre de Lia de Geldberg. Presque immédiatement au-dessous de cette fenêtre, trois hommes apparurent successivement sur la petite plate-forme, où nous avons vu naguère les bâtards de Bluthaupt former une sorte d'échelle humaine, pour détourner un mor-

tel danger de la tête de Franz. Par rapport aux fenêtres du château, les trois hommes qui venaient de se montrer sur la plate-forme étaient masqués par la saillie du roc. Ils descendirent jusqu'au fond de la douve et gravirent la rampe opposée. Hans Dorn était sur la pelouse, tenant par la bride trois chevaux tout équipés. Il tint successivement l'étrier à chacun des trois hommes et leur baisa la main respectueusement.

— Que Dieu vous garde, mes gracieux seigneurs ! dit-il avec tristesse.

Les trois hommes poussèrent leurs chevaux, en criant un adieu. A cet adieu, il y eut comme un écho faible et plaintif, du côté du château de Bluthaupt. Et la forme blanche qui était à la fenêtre de Lia sembla s'affaisser sur elle-même ; on ne la vit plus. Les trois hommes galopaient en silence, dans la direction d'Obernburg.



ÉPILOGUE.

On était au dernier jour du mois de février. Six heures venaient de sonner à l'horloge enrouée de la prison de Francfort-sur-le-Mein. Maître Blasius, le geôlier en chef, dînait tout seul d'un air mélancolique, et trouvait à peine la force de se verser de temps à autre quelque ample rasade de vin du Rhin. Il se disait :

— Ce n'étaient que des bâtards, après tout! et le sang de Bluthaupt était mélangé dans leurs veines!... c'est égal! je ne m'attendais pas à cela!... Mettre ainsi dans l'embarras un vieux serviteur de la famille!...

Il poussa un gros soupir et but un grand verre.

— J'ai retardé tant que j'ai pu! reprit-il ; mais la visite se fera demain, c'est bien sûr!... et ils ne seront pas là!... Morbleu! c'est que le sénat est bien capable de me planter dans une cellule, à leur place!...

Il repoussa son assiette et mit sa tête chauve entre ses deux mains.

— Ah! maître Blasius! maître Blasius! murmura-t-il d'une voix gémissante, votre bon cœur vous a fait faire bien des sottises en votre vie!...

— On vous demande, maître Blasius! dit en ce moment un guichetier qui montra sa tête à la porte.

— Qu'on entre! répondit le geôlier en chef, avec l'insouciance du découragement.

La porte s'ouvrit tout à fait, et trois hommes vêtus de longs manteaux écarlates entrèrent.

Ils demeurèrent tous trois debout au devant du seuil, et l'un d'eux dit :

— Le trentième jour n'est pas encore achevé, maître Blasius.

Le geôlier en chef se frotta les yeux. Sa débonnaire figure peignit l'étonnement et la joie.

— Je savais bien qu'ils reviendraient, les excellents garçons! s'écria-t-il; bonsoir, Otto, mon maître!... Bonsoir, Albert et Goëtz, mes joyeux amis!... Ah! ah! ce n'est pas moi qui aurais douté un seul instant de votre parole!

Il se leva pour aller toucher la main des trois frères.

— Et vous voilà bien fatigués, mes fils! reprit-il en mettant un verrou à la porte derrière eux. Morbleu! il ne sera pas dit que je vous aurai laissé rentrer dans vos cellules, sans boire un coup à votre bienvenue!... Asseyez-vous là tous les trois et trinquons comme de vrais Allemands!

Les trois frères prirent place. Maître Blasius alla chercher dans une armoire deux couples de flacons de vin du Rhin.

— Nous avons le temps, poursuivit-il, et pourvu que vous dormiez demain matin dans vos lits, tout ira bien, j'en réponds.

Il remplit les verres à la ronde et but coup sur coup, à la santé d'Otto, son maître, et à celle de ses joyeux amis Albert et Goëtz.

Ces trois rasades achevèrent de le mettre en belle humeur.

— Mein herr Otto, dit-il, j'ai passé de tristes soirées depuis votre départ. Du diable s'il y a dans toute la prison un coquin d'assez bonne compagnie pour faire décemment ma partie d'impériale!... Ah! vous êtes d'aimables compagnons, mes fils!... Vive le seigneur Otto pour la sagesse! Goëtz pour la bouteille, et Albert pour la petite partie d'amourette! Buvez, mes enfants, buvez; vous êtes ici chez vous, morbleu!... et je parie bien que vous n'êtes pas fâchés de revoir un vieux camarade!...

Ceci était au moins douteux.

Maître Blasius, cependant, joignait l'exemple au précepte et buvait en conscience.

Tout à coup il se frappa le front.

— Ah çà! dit-il, j'y pense... vous n'étiez pas partis d'ici seulement pour vous promener, mes garçons... vous vouliez ramener Bluthaupt

dans le château de ses pères... Je suis curieux de savoir ce qui est advenu de tout cela!

— Si nous avions échoué, maître Blasius, répondit Otto, vous ne nous verriez pas ce soir assis à votre table, car nous serions morts tous trois à la tâche.

Le geôlier ouvrit une large bouche et posa son verre sur la table.

— Ah! ah! dit-il, vous avez gagné la bataille!... et il y a un comte entre les murs du vieux schloss!...

— Un vrai comte, maître Blasius, jeune, beau, brave et riche!

La figure du geôlier changea. Parmi la familiarité protectrice de ses manières, on vit poindre un commencement de respect.

— De sorte que, murmura-t-il, si vous étiez libres une fois, vous ne seriez plus aventuriers sans feu ni lieu, mes chers maîtres...

A cette question indirecte, aucun des trois frères ne répondit.

Le vieux Blasius avala son verre et se gratta le front. Il avait évidemment quelque chose en tête.

— Après tout, grommela-t-il en se parlant à lui-même, c'est un vil métier que celui de geôlier, quand on a eu l'honneur de porter la chaîne d'argent, au service des comtes!... Dites-moi, mes maîtres, pensez-vous que Bluthaupt aurait quelque bonne volonté pour un vieux serviteur de son père?

— Je le pense, répondit Otto, qui échangea avec ses frères un rapide regard.

Jusqu'alors la physionomie des trois bâtards avait peint uniformément l'insouciance froide du courage résigné. Leurs yeux s'éclairèrent en ce moment, comme si un rayon d'espoir eût réchauffé leur apathie.

— Buvez! reprit le geôlier en chef; ma foi, je pense de temps en temps aux choses du passé... l'air libre de nos forêts du Wurzbourg vaut mieux que la lourde atmosphère de la prison, n'est-ce pas, mes maîtres?

Il fronça le sourcil et donna un coup sur la table.

— Je devrais dire notre prison, ajouta-t-il avec un mouvement de colère; car je suis captif, moi aussi, de par tous les diables!... Je voudrais bien savoir si Bluthaupt a un majordome au château

— Pas encore que je sache, répliqua Goëtz.

Le vieux Blasius sourit dans sa barbe, comme s'il eût caressé chèrement une pensée amie.

— Oh! oh! reprit-il, vous êtes des bons seigneurs, vous trois!... et je suis sûr que vous donneriez volontiers un coup d'épaule à un pauvre diable qui ne vous a jamais fait de mal!...

Son accent était de plus en plus respectueux.

— Est-ce que vous avez quelque chose à nous demander, maître Blasius? dit Otto.

— On ne sait pas, mon gracieux seigneur, l'âge vient... et j'ai la fantaisie de mourir au pays... Voyons! parlez-moi franc comme de vrais gentilshommes!... le fils de votre sœur vous aime-t-il assez pour me rendre, à votre prière, ma place de majordome?

— Assurément, répliquèrent à la fois Albert et Goëtz.

Otto ajouta de sa voix grave, qui éloignait jusqu'à l'idée du mensonge:

— S'il ne vous faut que cela pour être heureux, maître Blasius, je prends sur moi de vous promettre l'emploi de majordome au château de Bluthaupt.

Le vieux geôlier prit son verre, puis, il le repoussa; il était ému et il hésitait grandement. Au bout de quelques secondes de silence, il ôta son bonnet et mit ses deux coudes sur la table.

Ses yeux clignèrent, souriant, tandis qu'il regardait les trois frères en face.

— Si c'est comme cela, mes gracieux seigneurs, dit-il enfin, vous pourrez bien vous évader encore une fois... Mais vous ne partirez pas seuls, si vous daignez admettre un pauvre vieillard à l'honneur de votre compagnie.

FIN DU FILS DU DIABLE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE.

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ (suite.)

SIXIÈME PARTIE.

LES BATARDS DE BLUTHAUPT.

SEPTIÈME PARTIE.

LE BARON DE RODACH.

FIN DE LA TABLE.

CLASSEMENT DES GRAVURES

DU FILS DU DIABLE

TOME PREMIER

TOME DEUXIÈME

TOME TROISIÈME



LA FORÊT

DE RENNES



H. Castelli del. Imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35. Nargeot sc.

ADIEUX DE M. DE LA TREMLAYS A LA NOBLESSE DE BRETAGNE

FORÊT DE RENNES

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL.

LA FORÊT
DE RENNES

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE BELLES GRAVURES SUR ACIER.



PARIS

LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Près le Luxembourg

LA

FORÊT DE RENNES

CHAPITRE PREMIER

LA CHANSON.

Le voyageur qui va de Paris à Brest, de la capitale du royaume à la première de nos cités maritimes, s'endort et s'éveille deux fois bercé par le cahoteux balancement de la diligence, avant d'apercevoir les maigres moissons, les pommiers trapus et les chênes ébranlés de la pauvre Bretagne. Il s'éveille la première fois dans les plaines fertiles du Perche, tout près de la Beauce, ce paradis des négociants en farine : il se rendort poursuivi par l'aigrelet parfum du cidre de l'Orne, et par le patois nasillard des naturels de la Basse-Normandie. Le lendemain matin, le paysage a changé : c'est Vitré, la gothique momie, qui penche ses maisons noires et les ruines chevelues de son château sur la pente roide d'une abrupte colline ; ce sont de vastes prairies plantées çà et là de saules et d'oseraies où la Vilaine plie et replie en mille fantasques détours son étroit ruban d'azur. Le ciel, bleu la veille, est devenu gris ; l'horizon a perdu son ampleur, l'air a pris une saveur humide qui énerve l'appareil de la respiration. Au loin, sur la droite, derrière une série de monticules arides et couverts de genêts, on aperçoit une ligne noire. C'est la forêt de Rennes.

La forêt de Rennes est bien déchue de sa gloire antique. Les exploitations industrielles ont fait, depuis cinquante ans, un terrible massacre de ses beaux arbres. MM. de Rohan, de Montboucher, de Châteaubriand y couraient le cerf autrefois, en compagnie des seigneurs de Laval, invités tout exprès, et de M. l'intendant royal, dont on se serait passé volontiers. Maintenant, c'est à peine si les commis rougeauds des maîtres de forges y peuvent tuer à l'affût, de

temps à autre, quelque chétif lapereau ou un chevreuil étique que le spleen porte à braver cet indigne trépas. On n'entend plus, sous le couvert, les éclatantes fanfares; le sabot des nobles chevaux ne frappe plus le gazon des longues allées: tout se tait, hormis les marteaux et la toux cyclopéenne de la pompe à feu. Certains se frottent les mains à l'aspect de ce résultat. Ils disent que les châteaux ne servaient à rien et que les usines font des clous. Nous avons, sur ce sujet, une opinion très-positivement arrêtée, mais nous la réserverons pour une occasion meilleure.

Quoi qu'il en soit, au lieu de quelques kilomètres carrés grevés de coupes accablantes, et dont les trois quarts sont à l'état de taillis, la forêt de Rennes avait, il y a cinquante ans, huit bonnes lieues de tour, et des tenues de futaie si haut lancées, si vastes et si bien fourrées de plant à la racine, que les gardes eux-mêmes y perdaient leur chemin. En fait d'usines, on n'y trouvait que des saboteries, et aussi, dans les châtaigneraies, quelques huttes où l'on faisait des cercles pour les tonneaux. Au centre des clairières, dix à douze loges groupées et comme entassées servaient de demeures aux charbonniers. Il y en avait un nombre fort considérable, et, en somme, la population de la forêt passait pour n'être point au-dessous de quatre à cinq mille habitants.

C'était une caste à part, un peuple à demi sauvage, ennemi né de toute innovation, et détestant par instinct et par intérêt tout régime autre que l'antique coutume, laquelle lui accordait tacitement un droit d'usage illimité sur tous les produits de la forêt, sauf le gibier. De temps immémorial, sabotiers, tonneliers, charbonniers et vanniers avaient pu, non-seulement ignorer jusqu'au nom d'*impôt*, mais encore prendre bois nécessaire à leur industrie sans indemnité aucune. Dans leur croyance, la forêt était leur légitime patrimoine : ils y étaient nés; ils avaient le droit imprescriptible d'y vivre et d'y mourir. Quiconque leur contestait ce droit devenait pour eux un inique oppresseur. Or, ils n'étaient point gens à se laisser opprimer sans résistance.

Louis XIV était mort. Philippe d'Orléans, au mépris du testament du monarque défunt, tenait la régence. Bien que ce prince, pour qui l'histoire a eu de sévères et justes jugements, mît volontairement en oubli la grande politique de son maître, cette politique subsistait par sa force propre, partout où des mains malhabiles ou perfides ne prenaient point à tâche de la miner sourdement. En Bretagne, la longue et vaillante résistance des États avait pris fin. Un intendant de l'impôt avait été installé à Rennes, et le pacte d'union, violemment amendé, ne gardait plus ses fières stipulations en faveur des libertés de la province. Le parti breton était donc vaincu; la Bretagne se faisait France en définitive : il n'y avait plus de frontière.

Mais autre chose était de consentir une mesure en assemblée parlementaire, autre chose de faire passer cette mesure dans les mœurs d'un peuple dont l'entêtement est devenu proverbial. M. de Pontchartrain, le nouvel intendant royal de l'impôt, avait l'investiture légale de ses fonctions; il lui restait à exécuter son mandat, ce qui n'était point chose facile. Partout on accusa les États de forfaiture; on résista partout. L'association des *frères-bretons*, organisée pour la défense des libertés de la province, et qui, en réalité, n'avait

plus d'objet politique, continua d'exister et d'agir dans l'ombre. C'est le propre de ces assemblées secrètes, de survivre, pour ainsi dire, à elles-mêmes ; la franc-maçonnerie, qui est morte, vivra plus longtemps que nous. Les frères-bretons refusèrent d'abord l'impôt les armes à la main, puis ils cédèrent à leur tour, mais tout en cédant ils protestèrent. Vingt ans après l'époque où se passèrent les événements que nous allons raconter, et qui forment le prologue de notre récit, nous retrouverons leurs traces. Le mystère est dans la nature de l'homme. Les assemblées secrètes ne meurent que de vieillesse, et Dieu sait ce que leur vieillesse dure !

En 1719, presque tous les gentilshommes s'étaient retirés de l'association, mais elle subsistait, vivace, indestructible, parmi le bas peuple des villes et des campagnes. Ce qui restait de *frères* nobles était l'objet d'un véritable culte. Les châteaux où se retranchaient ces partisans obstinés de l'indépendance devenaient des centres autour desquels se groupaient les mécontents. Ils étaient peut-être impuissants déjà pour agir sur une grande échelle, mais leur *opposition* (qu'on nous passe l'anachronisme), se faisait en toute sécurité. Il eût fallu, pour les réduire, mettre le pays à feu et à sang.

D'après ce que nous avons dit de la forêt de Rennes, on doit penser qu'elle était un des plus actifs foyers de la résistance. Sa population, entièrement composée de gens ignorants et endurcis aux plus rudes travaux, était dans des conditions singulièrement favorables à cette opposition, dont le fond est un refus pur et simple, accompagné et soutenu par la force d'inertie. Assez nombreux et unis pour combattre, si nulle autre ressource ne pouvait être employée, les gens de la forêt attendaient, confiants dans les retraites inaccessibles qu'offrait à chaque pas le pays, confiants surtout dans la connaissance parfaite qu'ils avaient de leur forêt, cet immense labyrinthe dont les taillis touchaient à la fois la campagne de Rennes et les faubourgs de Fougères et de Vitré. Le premier coup de mousquet tiré sous le couvert devait armer la plèbe déguenillée des basses rues de Rennes, les historiques bourgeois de Vitré, qui portaient encore brassards, hauberts et salades, comme des hommes d'armes du XVe siècle, et les habiles braconniers de Fougères. Avec tout cela, il était raisonnable d'espérer que les sergents de M. de Pontchartrain pourraient ne point avoir beau jeu.

Il y avait au monde un homme qu'ils respectaient tant, que si cet homme leur eût dit : « Payez l'impôt au roi de France, » ils auraient obéi. Mais cet homme n'avait garde. Il était justement l'un des plus obstinés débris de l'association bretonne, et sa voix retentissait encore de temps à autre dans la salle des États, pour protester contre l'envahissement de la maison de Bourbon.

Il avait nom Nicolas Treml de la Tremlays, seigneur de Bouëxis-en-Forêt, et possédait à une demi-lieue du bourg de Liffré un domaine qui le faisait suzerain de presque tout le pays. Son château de la Tremlays était l'un des plus beaux qui fût dans la Haute-Bretagne. Son manoir de Bouëxis n'était guère moins magnifique. Il fallait deux heures pour se rendre de l'un à l'autre, et durant tout le chemin on marchait sur la terre de Nicolas Treml. C'était un vieillard de grande taille et d'austère physionomie. Ses longs cheveux blancs tombaient en mèches éparses sur le drap grossier de son pourpoint, coupé à

l'ancienne mode. L'âge n'avait point modéré l'ardente fougue de son regard. A le voir droit et ferme sur la selle, lorsqu'il chevauchait sous la futaie, les gens de la forêt se sentaient le cœur gaillard et disaient :

— Tant que vivra notre monsieur, il y aura un Breton dans le pays, et gare aux sangsues de France !

Ils disaient vrai : le patriotisme de Nicolas Treml était aussi indomptable qu'exclusif. La décadence graduelle du parti de l'indépendance, loin de lui être un enseignement, n'avait fait qu'agrandir son obstination. D'année en année, ses collègues des États écoutaient avec moins de frayeur ses rudes protestations; mais il protestait toujours, et c'était la main sur la garde de son épée qu'il fulminait ses menaçantes diatribes contre le représentant de la couronne.

Un jour qu'il parlait, messieurs de la noblesse se prirent à rire, et plusieurs voix murmurèrent :

— Décidément, M. de la Tremlays a perdu la tête !

Il s'arrêta tout à coup : une mate pâleur monta jusqu'à son front; son œil lança un fulgurant éclair. Il se couvrit et gagna lentement la porte de la salle. Sur le seuil, il croisa ses bras et envoya au ban de la noblesse un long regard de défi.

— Je remercie Dieu, dit-il d'une voix lente et durement accentuée qui pénétra jusqu'aux extrémités de la salle, je remercie Dieu de n'avoir perdu que la tête, lorsque messieurs mes pairs, eux, ont perdu le cœur !

A ce sanglant outrage, vous eussiez vu bondir sur leurs siéges tous ces fiers gentilshommes. Vingt rapières furent à l'instant dégaînées. Nicolas Treml ne bougea pas.

— Laissez là vos épées, reprit-il. Moi aussi je fus insulté, pourtant je me retire. Ce n'est point du sang breton qu'il faut à ma colère. Adieu, messieurs. Je prie Dieu que vos enfants oublient leurs pères et se souviennent de leurs aïeux... Je me sépare de vous et je vous renie. Vous avez mis la Bretagne au tombeau ; moi je mettrai du sang sur le tombeau de la Bretagne... Quand il n'est plus temps de combattre, il est temps encore parfois de se venger !

M. de la Tremlays monta sur son bon cheval, et prit la route de son domaine.

Ceux qui le rencontrèrent ne purent deviner les vindicatives pensées qui se pressaient en foule dans son esprit. Robuste de cœur autant que de corps, il savait garder au dedans de soi sa colère. Son front restait calme, son regard errait, vague et indifférent, sur le plat paysage des environs de Rennes.

Lorsqu'il entra sous le couvert de la forêt, le soleil baissait à l'horizon. M. de la Tremlays contempla plus d'une fois avec convoitise les retranchements naturels et imprenables qu'offrait à chaque pas le sol vierge; il comptait involontairement ces hommes vigoureux et vaillants qui le saluaient de loin avec une respectueuse affection.

— La guerre, pensait-il, pourrait être terrible avec ces soldats et ces retraites.

Il arrêtait son cheval et devenait rêveur. Mais bientôt une idée obsédante fronçait ses sourcils grisonnants. Il se redressait et son œil brillait d'un vague et sauvage éclat.

— Point de guerre ! disait-il alors. Un duel ! — Un seul coup, — une seule mort !

Et M. de la Tremlays, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, combinait un de ces plans dont l'extravagante hardiesse amène le sourire sur les lèvres des hommes de bon sens, et que le succès peut à peine sanctionner; — un plan audacieux, chevaleresque, mais impossible et fou, dont l'idée ne pouvait germer que dans un cerveau de gentilhomme campagnard, ignorant le monde et toisant la prose du présent avec la poétique mesure du passé.

Il ne faudrait point pourtant se méprendre et taxer Nicolas Treml de démence, parce que son entreprise dépassait les bornes du possible. Il le savait, et son enthousiasme ne lui cachait point la profondeur de l'abîme. Mais c'était un de ces hommes à cervelle de bronze, qui voient le précipice ouvert, et ne s'arrêtent point pour si peu en chemin.

Une seule circonstance eût pu le faire hésiter. La maison de la Tremlays n'avait qu'un héritier direct, Georges Treml, petit-fils du vieux gentilhomme. Que deviendrait cet enfant de cinq ans, frappé dans la personne de son aïeul, et dépourvu de protecteur naturel ? Nicolas Treml supportait impatiemment cette objection que lui faisait sa conscience.

— Si je réussis, pensait-il, Georges aura un héritage de gloire ; si j'échoue, monsieur mon cousin de Vaunoy lui gardera son patrimoine... Vaunoy est un loyal gentilhomme.

Comme il prononçait mentalement ces paroles, une voix grêle et lointaine lui apporta le refrain d'une chanson du pays, sorte de complainte, dont l'air lent, monotone, mélancolique, accompagnait le lugubre récit du trépas d'Arthur de Bretagne, méchamment mis à mort par son oncle Jean Sans-Terre.

M. de la Tremlays tressaillit et se sentit venir au cœur un pressentiment funeste.

— Impossible ! murmura-t-il, Vaunoy est un digne parent. ..

La voix se rapprochait, le chant semblait prendre une nuance d'ironie.

— D'ailleurs, poursuivit le vieux gentilhomme, Georges est Breton ; son bonheur comme son sang, appartient à la Bretagne.

La voix se tut durant quelques secondes, puis elle éclata tout à coup juste au-dessus de M. de la Tremlays. Celui-ci leva brusquement la tête et aperçut, au haut d'un gigantesque châtaignier dont la couronne, dominant les arbres d'alentour, était vivement éclairée par les rayons obliques du soleil couchant, un être d'apparence extraordinaire et presque diabolique. Son corps, ainsi éclairé, rayonnait d'une sorte de lueur blafarde. Si un voyageur l'eût rencontré dans les forêts du Nouveau-Monde, il ne lui aurait certainement pas accordé le nom d'homme, l'histoire naturelle de M. de Buffon contiendrait un article de plus : le babouin blanc. Cette créature ressemblait en effet à un énorme singe de couleur blanchâtre ; elle sautait d'une branche à l'autre avec une agilité merveilleuse, et, à chaque saut, un faisceau de menus rameaux tombait à terre. — Son chant continuait.

Il est à croire que ce n'était pas la première fois que M. de la Tremlays ren-

contrait ce personnage étrange, car il arrêta son cheval sans manifester la moindre surprise, et siffla comme on fait pour appeler un chien.

Le chant cessa aussitôt, et la créature perchée au sommet du châtaignier, dégringolant de branche en branche, tomba aux pieds du vieux seigneur en poussant un grognement amical et respectueux.

C'était bien un homme, et pourtant il était plus extraordinaire encore de près que de loin. Ses jambes nues, couvertes de poils incolores, supportaient gauchement un torse difforme et de beaucoup trop court. Son cou, osseux et planté en biseau sur sa creuse poitrine, était surmonté d'une face anguleuse, aux os de laquelle se collait une peau blanchâtre et semée de duvet. Ses cheveux, ses sourcils, sa barbe naissante, tout était blanc, et c'était merveille de voir reluire son œil sanglant au milieu de ce laiteux entourage. Aucun signe certain, dans toute sa personne, ne pouvait servir à préciser son âge. Peut-être était-ce un enfant, peut-être un vieillard. L'extrême agilité qu'il venait de déployer éloignait également néanmoins ces deux suppositions. La jeunesse seule pouvait avoir caché tant de vigoureuse souplesse sous cette enveloppe chétive et misérable.

Il se releva d'un bond et vint se planter au milieu du chemin, devant la tête du cheval.

— Comment va ton père, Jean Blanc? demanda M. de la Tremlays.

— Comment va ton fils, Nicolas Treml ? répondit l'albinos en exécutant une cabriole.

Un nuage couvrit le front du vieillard. Cette brusque question correspondait mystérieusement au sujet récent de son inquiète rêverie.

— Tu deviens insolent, mon garçon, grommela-t-il. Je suis trop bon envers vous autres vilains, et cela vous donne de l'audace..... fais-moi place, et que je ne t'y prenne plus !

Au lieu d'obéir à cet ordre, prononcé d'un ton sévère, Jean Blanc saisit la bride du cheval, et se prit à sourire tranquillement.

Tu te trompes, mon seigneur, dit-il d'une voix douce et mélancolique. Ce n'est pas avec nous, pauvres gens, que tu es trop bon, c'est avec d'autres que tu aimes et qui te détestent.

— Paix ! fou que tu es ! voulut interrompre Nicolas Treml.

L'albinos ne lâcha pas la bride et continua :

— Le père de Jean Blanc va bien. Jean Blanc veillait hier auprès de lui; auprès de lui il veillera demain... Hier tu veillais sur Georges Treml; veilleras-tu sur lui demain, mon seigneur ?

— Que veux-tu dire ?

— C'est une belle chanson que la chanson d'Arthur de Bretagne.... Écoute : je sais ramper sous le couvert tout aussi bien que grimper au faîte des châtaigniers. Je t'ai suivi longtemps dans la forêt; tu causais avec ta conscience, j'ai compris, et j'ai chanté la chanson d'Arthur.

— Quoi ! s'écria M. de la Tremlays, tu m'as entendu ?... tu sais tout ?...

— Non, pas tout... tu as dit trop de folies pour que j'aie pu tout comprendre... Mais, crois-moi, ne laisse pas notre petit M. Georges à la merci d'un cousin.

Si tu veux t'en aller bien loin, prends ton petit-fils en croupe; si tu ne le peux pas, tue-le ; mais ne l'abandonne pas. Et maintenant, je vais couper des branches pour faire des cercles de barrique. Nicolas Treml, que Dieu te bénisse!

L'albinos lâcha la bride, et grimpa comme un chat sauvage le long du tronc noueux d'un châtaignier. La nuit commençait à tomber. Le costume de cet être bizarre, formé de peaux de lapin et blanc comme sa personne, se distinguait à travers les branches qu'il franchissait avec une indescriptible prestesse.

M. de la Tremlays se remit en route, tout pensif.

— C'est un pauvre insensé ! se disait-il.

Mais son cœur se serrait de plus en plus, et lorsque la voix de Jean Blanc, se faisant de nouveau entendre, lui jeta par-dessus les têtes touffues des grands chênes les notes lugubres de la complainte d'Arthur de Bretagne, le vieux gentilhomme eut froid à l'âme, et prononça en frémissant le nom de son petit-fils.

II

LE COFFRET DE FER.

Lorsque Nicolas Treml franchit la grand'porte de son beau château , il faisait nuit noire. Il jeta la bride à ses valets sans mot dire, monta le perron d'un air distrait et se rendit tout droit à la chambre de son petit-fils.

Georges dormait. C'était un joli enfant blanc et rose, dont les cheveux blonds se bouclaient gracieusement sur les broderies de l'oreiller. Sans doute un doux songe visitait en ce moment son sommeil, car sa bouche s'entr'ouvrait en un charmant sourire, tandis que ses petites mains s'agitaient et semblaient soutenir une lutte de caresses.

Quand les enfants s'ébattent ainsi en de joyeux rêves, les bonnes gens de Rennes disent qu'ils *rient aux anges*. Pensée charmante et poétique, à coup sûr ; mais en Bretagne, tout ce qui est poétique et charmant tourne bien vite à la mélancolie : on regarde cette joie en sommeil comme un présage de mort. L'enfant *rit aux anges*, parce que les anges de Dieu sont là, autour de son chevet, pour emporter son âme au ciel.

Nicolas Treml se pencha sur la couche de son petit-fils. Sa lèvre barbue toucha la joue satinée de l'enfant qui ne s'éveilla point.

— Arthur de Bretagne ! murmura le vieux gentilhomme qui ne pouvait oublier les paroles de Jean Blanc ; si le dernier rejeton de ma race allait être sacrifié ?... Mais non, cet homme est un fou, et mon cousin de Vaunoy ne ressemble point à l'anglais Jean Sans-Terre !

Il s'assit auprès du chevet de Georges, et donna son esprit à de profondes méditations.

M. de la Tremlays, puissamment riche et noble, comme nous l'avons dit, avait perdu son fils unique deux ans auparavant. Ce fils, qui avait nom Jacques Treml et était père de Georges, avait été de son vivant un homme fort et brave ; Nicolas Treml lui avait inculqué de bonne heure sa haine pour la France, son amour pour la Bretagne, deux sentiments qui, chez lui, affectaient tous les caractères de la passion. La mort de Jacques fut pour le vieux gentilhomme un coup bien cruel. Ce n'était pas seulement un fils, c'était l'héritier de ses croyances qui descendait dans la tombe. Il se sentait vieillir. Aurait-il le temps d'inoculer à Georges sa haine et son amour ?

Les monarques, à qui Dieu retire le fils qui devait continuer leur œuvre politique laborieusement commencée, regardent avec désespoir le berceau de l'orphelin royal. Cet enfant mettra vingt ans à se faire homme, et il ne faut qu'un

jour pour voir crouler une dynastie. Nicolas Treml n'était pas roi, mais il se regardait comme le dernier représentant d'une pensée vaincue qui pouvait à son tour remporter la victoire. Jacques était son bras droit, son successeur, son *alter ego ;* Georges n'était qu'un enfant. Au lieu d'une arme à l'épreuve, Nicolas Treml n'avait plus qu'un faible roseau dans la main.

I y avait, de par la province de Bretagne, une famille pauvre et de noblesse douteuse, qui se prétendait branche de Treml et ajoutait ce nom au sien propre. Avant la mort de Jacques, M. de la Tremlays avait intenté à cette famille de Vaunoy un procès, pour la contraindre à se désister de toute prétention au nom de Treml. Le procès était pendant, et, suivant toute apparence, le parlement de Rennes allait condamner les Vaunoy, lorsque Jacques mourut. Ce fatal événement sembla changer subitement les desseins de M. de la Tremlays. Il arrêta l'action pendante au parlement de Rennes, et invita Hervé de Vaunoy, l'aîné de la famille, à se rendre aussitôt près de lui. Celui-ci n'eut garde de refuser l'invitation.

Il traversa la forêt monté sur un piètre cheval de labour. Arrivé sur la lisière qui touchait le domaine de Treml et les futaies de Bouëxis, il ôta respectueusement son feutre et salua toutes ces richesses, tandis qu'un triomphant sourire relevait les coins de ses minces lèvres sous les crocs fauves de sa moustache.

Hervé de Vaunoy pouvait avoir alors quarante ans. C'était un petit homme replet, à chevelure roussâtre, dont les exubérants anneaux encadraient un visage souriant et d'expression débonnaire. Ses yeux gris disparaissaient presque sous les longs poils de ses sourçils; mais ce qu'on en voyait était fort avenant et cadrait au mieux avec la fraîcheur vermeille de ses joues. En somme, il avait l'air du meilleur vivant qui fût au monde, et il était impossible de le voir une seule fois sans se dire : Voilà un excellent petit homme ! La seconde fois on ne disait rien du tout. La troisième, on pensait à part soi que le petit homme pouvait bien n'être point si bon qu'il voulait le paraître.

Chemin faisant, il inspecta le manoir de Bouëxis, qu'il trouva très à son gré, les fermes, métairies et tenues, qui lui parurent bien en point, et les bois dont il admira cordialement la belle venue. Pendant cela son sourire vainqueur ne le quittait point. On eût dit que le petit homme se voyait déjà dans l'avenir propriétaire et seigneur de toutes ces belles choses. Mais ce qui le flatta le plus, ce fut le château de la Tremlays lui-même. A la vue de ce fier édifice qui ouvrait, sur une immense avenue, sa grande porte écussonnée, Hervé de Vaunoy arrêta son cheval de charrette et ne put retenir un cri d'allégresse.

— Saint-Dieu, murmura-t-il tout ému, notre maison de Vaunoy tiendrait avec ses étables, écuries et pigeonniers sous le portail de ce noble château... Il faudrait que M. Nicolas Treml, mon cousin, eût l'âme bien dure pour ne point me donner un gîte en quelque coin, — et quand on a pied dans quelque coin et bonne volonté, le diable fait le reste.

Il souleva le lourd marteau de la porte, et mit de côté son sourire pour prendre un air humble et décemment réservé.

M. de la Tremlays était assis sous le manteau de la haute cheminée de sa salle à manger. A son côté, un grand et beau chien de race sommeillait indo-

lemment. Dans un coin, le petit Georges, âgé de quatre ans alors, jouait sur les genoux de sa nourrice. On annonça Hervé de Vaunoy.

Le vieux seigneur se tourna lentement vers le nouveau venu, et le chien, se dressant sur ses quatre pattes, poussa un sourd grognement.

— Paix, Job! dit M. de la Tremlays.

Le chien se recoucha sans quitter des yeux le seuil où Hervé se tenait découvert et respectueusement incliné. M. de la Tremlays continuait d'examiner en silence. Au bout de quelques minutes, il parut prendre tout à coup une résolution et se leva.

— Approchez, monsieur mon cousin, dit-il avec une brusque courtoisie; vous êtes le bienvenu au château de nos communs ancêtres.

Hervé ne put retenir un tressaillement de joie, en voyant sa parenté, à laquelle il ne croyait guère lui-même, si tôt et si aisément reconnue. Sur un geste du vieux seigneur, il prit place sous le manteau de la cheminée.

L'entrevue fut courte et décisive.

— J'espère, monsieur de Vaunoy, dit Nicolas Treml, que vous êtes un vrai Breton?

— Oui, Saint-Dieu! mon cousin, répondit Hervé, un vrai Breton.

— Déterminé à donner sa vie pour le bien de la duché?

— Sa vie et son sang, monsieur de la Tremlays!... ses os et sa chair! — Détestant la France! — Saint-Dieu! abhorrant la France, monsieur mon digne parent.

— A la bonne heure! s'écria Nicolas Treml enchanté. Touchez là, Vaunoy, mon ami. Nous nous entendrons à merveille, et mon petit-fils Georges aura un père en cas de malheur.

Hervé fut installé le soir même au château de la Tremlays, et, depuis lors, il ne le quitta plus. Georges lui était spécialement confié, et nous devons reconnaître qu'il affectait en toute occasion pour l'enfant une tendresse extraordinaire.

Les choses restèrent ainsi durant dix-huit mois. M. de la Tremlays prenait Hervé en confiance. Il le regardait comme un excellent et loyal parent. Les commensaux du château faisaient comme le maître, et Vaunoy avait l'estime de tout le monde. Il n'y avait que deux personnages auprès desquels il n'avait point su trouver grâce : le premier et le plus considérable était Job, le chien favori de Nicolas Treml; le second n'était autre que Jean Blanc, l'albinos. Chaque fois que Vaunoy entrait au salon, Job fixait sur lui ses rondes prunelles et grognait dans ses soies jusqu'à ce que M. de la Tremlays lui eût imposé péremptoirement silence. Vaunoy avait beau le flatter, il perdait sa peine. Job, en bon breton qu'il était, avait la tête dure et ne changeait point volontiers de sentiment. M. de la Tremlays s'étonnait souvent de l'aversion que Job montrait à son cousin; cela lui donnait même parfois à réfléchir, car il tenait Job pour un chien perspicace, prudent et de bon conseil. Mais Vaunoy, d'autre part, était si humble, si serviable, si dévoué! Et puis, Saint-Dieu! il détestait si cordialement la France! Le moyen de concevoir des soupçons sérieux contre un homme qui abhorrait M. le régent? Quant à Jean Blanc, sa haine était beaucoup moins redoutable.

Jean Blanc, en effet, occupait dans l'échelle sociale une position infiniment plus humble que celle de Job. Il était, de son métier, tailleur de cercles, passait pour idiot; et n'eût point pu soutenir son vieux père sans l'aide charitable de M. de la Tremlays. Il était reçu dans les cuisines du château, parce que l'hospitalité bretonne accueillait hommes, mendiants et animaux avec une égale religion; mais c'était à grand'peine qu'il conquérait sa place au feu; et il lui fallait exécuter bien des cabrioles pour désarmer le mauvais vouloir du maître-d'hôtel, lors de la distribution des vivres.

— Arrière, méchant lapin blanc ! disait ce chef des valets de Treml. N'as-tu pas honte, gibier de rebut, de demander la pitance d'un chrétien !

Jean, suivant son humeur, hochait la tête en éclatant de rire, ou baissait ses yeux pleins de larmes. Parfois un éclair de raison ou de fierté semblait traverser sa cervelle. Alors, la bordure enflammée de ses paupières devenait livide, tandis qu'une tache écarlate se dessinait sur sa joue. C'était l'affaire d'un instant.

L'écuyer Jude prenait le parti du pauvre albinos, dont l'apathie naturelle avait déjà triomphé de sa fugitive colère.

— Un peu plus de charité, maître Alain, disait l'écuyer Jude au majordome; Jean Blanc est le fils de son père, qui était un digne serviteur de Treml. Notre monsieur n'entend pas qu'on traite ainsi les bonnes gens de la forêt.

Jude ne mentait point. Nicolas Treml était doux envers ses vassaux; mais, si accompli que soit le maître, l'insolence, cette gangrène de la valetaille, sait toujours se faire place en quelque coin de l'office.

Alain, le maître-d'hôtel, grommelait un juron armoricain et coupait à Jean Blanc un morceau de pain de mauvaise grâce. Celui-ci trempait aussitôt sa soupe, sans rancune apparente, et dévorait avec la plus parfaite égalité d'âme. Quand il avait fini, on lui donnait une seconde écuelle de bouillon bien chaud qu'il portait à son père, Mathieu Blanc, le vieux vannier de la Fosse-aux-Loups.

Cette tranquillité de Jean Blanc était-elle feinte ou réelle? nous ne saurions trancher cette question d'une manière précise; et parmi ceux qui le connaissaient, les avis étaient partagés. On s'accordait à reconnaître que sa cervelle ne contenait point la somme d'idées raisonnables que comporte l'intelligence de l'homme; mais était-il sérieusement idiot? — Tant que durait le jour, il chantait de bizarres refrains sur les couronnes des hauts châtaigniers; il gambadait le long des chemins; à vêpres, son blême visage grimaçait à faire pâmer de rire chantres, marguilliers et bedeau. Et pourtant Jean soignait son vieux père avec l'attention délicate d'une fille dévouée; quand Mathieu avait besoin de remèdes, Jean travaillait le double, et plus d'un paysan affirmait l'avoir vu, le soir, agenouillé et priant au chevet du vieillard endormi. En outre, on le savait capable d'une reconnaissauce sans bornes. Il s'était jeté, sans armes, au-devant d'un sanglier qui menaçait l'écuyer Jude, son protecteur, et il avait escaladé plus d'une fois les hautes murailles du jardin de la Tremlays, rien que pour baiser, en pleurant de joie, les mains du petit M. Georges, le fils de son bienfaiteur. Sa tendresse pour l'enfant était poussée jusqu'à une sorte de passion, et ceux qui ne croyaient point à l'idiotisme de Jean, disaient que sa haine pour M. de Vaunoy venait de

ce qu'il le regardait comme un intrus, destiné à frustrer le petit Georges de son héritage.

Ils disaient cela quand ils n'avaient point à dire autre chose de plus intéressant; car, bien entendu, Jean Blanc était un sujet de conversation fort secondaire. A part Vaunoy, qui le craignait vaguement et d'instinct, Jude et M. de la Tremlays, qui ne dédaignaient point de causer parfois familièrement avec lui, personne ne s'occupait beaucoup du pauvre albinos. On admirait sa merveilleuse adresse à tous les exercices du corps, comme on eût admiré l'agilité d'un chevreuil de la forêt; sa douteuse folie ne l'entourait pas même de ce mystérieux prestige qui s'attache, dans les contrées demi-sauvages, aux êtres privés de raison. Les gens de la forêt se défiaient de sa démence et ne la trouvaient point de franc aloi. Quant aux femmes, Jean était pour elles un objet de dégoût ou de moquerie. Elles riaient en apercevant de loin sa face enfarinée que nous ne saurions comparer qu'au masque populaire de nos pierrots; elles frissonnaient lorsque le soir elles voyaient briller, sous le neigeux linceul de sa chevelure, l'éclat phosphorescent de ses yeux rouges.

Revenons à Nicolas Treml que nous avons laissé méditant au chevet de son petit-fils Georges. Sans doute, le sujet de ses réflexions le captivait bien puissamment; car, durant de longues heures il demeura immobile et si profondément absorbé, qu'on eût pu le prendre pour l'un de ces vieillards de pierre qui dorment autour des antiques tombeaux. L'horloge du château avait sonné minuit depuis longtemps lorsqu'il secoua sa préoccupation.

Il se leva, son visage était sombre, mais résolu. Il saisit la lampe qui brûlait auprès de lui, et traversa doucement la salle, assourdissant le sonore cliquetis de ses éperons pour ne point troubler le sommeil de Georges.

— Vaunoy est incapable de me trahir, murmurait-il; je le crois... sur mon salut, je le crois... Mais la loyauté n'exclut pas la prudence, et il n'y a que Dieu pour sonder jusqu'au fond le cœur des hommes. Je veux prendre mes précautions.

Le vent des nuits courait dans les longs corridors de la Tremlays. Nicolas Treml, abritant de la main la flamme de sa lampe, descendit le grand escalier et se rendit à la salle d'armes, où reposait Jude Leker, son écuyer. Il l'éveilla et lui fit signe de le suivre. Jude obéit aussitôt en silence.

M. de la Tremlays remonta d'un pas rapide les escaliers du château, traversa de nouveau les longs corridors et fit entrer Jude dans une petite pièce de forme circulaire, qu'il avait choisie pour sa retraite habituelle.

Lorsque Jude fut entré, M. de la Tremlays ferma la porte à double tour.

L'honnête écuyer n'avait point coutume de provoquer la confiance de son maître. Quand Nicolas Treml parlait, Jude écoutait avec respect, mais ne faisait point de question. Cette fois pourtant, la conduite du vieux seigneur était si étrange, sa physionomie portait le cachet d'une résolution si solennelle, que l'écuyer ne put réprimer sa curiosité.

— Mon respecté seigneur... commença-t-il...

Nicolas Treml lui imposa silence d'un geste, et fit jouer la serrure d'une armoire scellée dans le mur.

De cette armoire il tira un coffret vide qu'il mit entre les mains de Jude.

Ensuite, prenant au fond d'un compartiment secret de pleines poignées d'or, il les empila méthodiquement dans le coffret, comptant les pièces une à une. Cela dura longtemps, car il compta cent mille livres tournois.

Jude n'en pouvait croire ses yeux, et se creusait la tête pour deviner le motif de cette conduite extraordinaire.

Quand il y eut dans le coffret cent mille livres bien comptées, Nicolas Treml le ferma d'un double cadenas.

— Demain, dit-il d'une voix basse et calme, tu chargeras cette cassette sur un cheval... sur ton meilleur cheval... et tu iras m'attendre, avant le lever du soleil, à la Fosse-aux-Loups.

Jude s'inclina.

— Avant de partir, reprit M. de la Tremlays, tu prieras M. mon cousin de Vaunoy de se rendre auprès de moi sur-le-champ... Va !

Jude se dirigea vers la porte.

— Attends ! poursuivit encore Nicolas Treml ; tu t'habilleras comme on fait lorsqu'on ne doit revenir au logis de longtemps... Tu t'armeras comme pour une bataille où il faut mourir... tu diras adieu à ceux que tu aimes... As-tu fait ton testament ?

— Non, répondit Jude.

— Tu le feras, continua M. de la Tremlays.

Jude fit un signe d'obéissance passive et emporta la cassette.

III

LE DÉPOT.

Nicolas Treml ne dormit point cette nuit-là. Le lendemain avant le jour, il entendit dans la cour le pas du cheval de Jude. Presque au même instant la porte de sa chambre s'ouvrit, et Hervé de Vaunoy parut sur le seuil. Il n'avait plus cet air humble et craintif dont nous l'avons vu s'affubler en entrant au château pour la première fois. Son sourire s'épanouissait maintenant, joyeux, sur sa lèvre. Il portait le front haut et affectait les dehors d'une franchise brusque, à peine tempérée par un affectueux respect.

— Saint-Dieu ! dit-il en arrivant, vous êtes matinal, monsieur mon très-cher cousin. J'étais encore à mon premier somme, lorsque...

Il s'arrêta tout à coup en apercevant le sévère et pâle visage de Nicolas Treml, dont l'œil perçant tombait d'aplomb sur son œil, et semblait vouloir descendre jusqu'au fond de sa conscience.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-il avec un volontaire effroi.

Nicolas Treml lui montra du doigt un siége ; il s'assit.

— Hervé, dit le vieux gentilhomme d'une voix lente, tristement accentuée, lorsque Dieu m'a repris mon fils, vous étiez un pauvre homme ; faible, vous souteniez une lutte inégale contre moi qui suis fort.

— Vous avez été généreux, mon noble cousin, interrompit Vaunoy qui se sentait venir une vague inquiétude.

— Serez-vous reconnaissant ? reprit le vieillard.

Vaunoy se leva et saisit sa main qu'il porta vivement à ses lèvres.

— Saint-Dieu ! monsieur, s'écria-t-il, je suis à vous corps et âme !

Nicolas Treml fut quelque temps avant de reprendre la parole. Son regard ne se détachait point de Vaunoy.

— Je vous crois, dit-il enfin ; je veux vous croire... Aussi bien, il n'est plus temps d'hésiter ; ma résolution est prise. Écoutez.

M. de la Tremlays s'assit auprès de Vaunoy et poursuivit :

— Je vais partir pour ne point revenir peut-être... Ne m'interrompez pas... Ma route sera longue, et au bout de la route je trouverai un abîme. La Providence peut me faire surmonter ce danger certain et redoutable ; mais la Providence protége-t-elle encore le pays breton ? Mon espoir est faible, et ma ferme croyance est que je vais à la mort.

— A la mort ! répéta Vaunoy sans comprendre.

— A la mort, s'écria le vieillard, dont un sublime enthousiasme illumina le

visage; n'avez-vous jamais désiré mourir pour la Bretagne, monsieur de Vaunoy ?

— Saint-Dieu ! mon cousin, il est à croire que cette idée a pu me venir une fois ou l'autre, répondit Hervé à tout hasard.

— Mourir pour la Bretagne ! mourir pour sa mère opprimée, monsieur, n'est-ce pas le devoir d'un gentilhomme ?

— Si fait .. mais...

— Le temps presse, et mon projet n'est point d'entrer dans d'inutiles explications. Quand je ne serai plus là, Georges aura besoin d'un appui...

— Je lui en servirai.

— D'un père...

— Ne vous dois-je pas la reconnaissance d'un fils? déclama pathétiquement Vaunoy.

— Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas, Hervé, ce pauvre enfant que je vous lègue? Vous lui apprendrez à aimer la Bretagne, à détester l'étranger... vous me remplacerez.

Vaunoy fit le geste d'essuyer une larme.

— Oui, reprit le vieillard, en refoulant son émotion au dedans de soi, — vous êtes bon, bon et loyal. J'ai confiance en vous et ma dernière heure sera tranquille.

Il se leva, traversa la salle d'un pas ferme, et ouvrit un meuble d'où il sortit un parchemin scellé à ses armes.

— Voici un acte, continua-t-il, que j'ai rédigé moi-même cette nuit, et qui vous confère la pleine propriété de tous les domaines de Tremlays.

Vaunoy tressauta sur son siége. Ses yeux éblouis virent des millions d'étincelles. Tout son sang se précipita vers sa joue. M. de la Tremlays, occupé à déplier le parchemin, ne prit point garde à ce mouvement de joie délirante.

Il continua :

— Sans vous mettre dans mon secret, qui appartient à la Bretagne, je puis vous dire que mon entreprise m'expose à une accusation de lèse-majesté. Ce crime — car ils nomment cela un crime ! — entraîne non-seulement la mort, mais la confiscation de tous les biens de l'accusé. Il faut que l'héritage de Georges Treml soit à l'abri de cette chance, et je vous ai choisi pour dépositaire de la fortune de mon petit-fils.

Vaunoy n'eut point la force de répondre, tant sa cervelle était bouleversée par cet événement inattendu. Il mit seulement la main sur son cœur et darda son regard hypocrite.

— Acceptez-vous ? demanda Nicolas Treml.

— Si j'accepte ! s'écria Vaunoy, retrouvant à propos la parole. — Ah ! mon cousin, voici donc venue l'occasion de vous témoigner ma gratitude ! Si j'accepte !... Saint-Dieu ! vous me le demandez !...

Il prit à deux mains celles du vieillard.

— Merci, merci, mon noble cousin ! continua-t-il avec effusion ; je prends le ciel à témoin que votre confiance est bien placée.

Job, le chien favori de M. de la Tremlays, interrompit à ce moment Vaunoy

par un grognement sourd et prolongé. Ensuite il quitta le coussin où il avait passé la nuit, et vint se placer entre son maître et Hervé, sur lequel il fixa ses yeux fauves. Vaunoy tressaillit et recula instinctivement.

— Le chien et l'idiot ! pensa le vieillard qui n'était pas pour rien Breton de bonne race, et gardait au fond de son cœur cette corde qui vibre si aisément dans les poitrines armoricaines, la superstition.

Il hésita durant une seconde, et fut tenté peut-être de serrer le parchemin ; mais la voix de ce qu'il appelait son devoir le poussait en avant. Il écarta du pied Job avec rudesse et remit l'acte entre les mains de Vaunoy.

— Dieu vous voit, dit-il, et Dieu punit les traîtres. Vous voici souverain maître de la destinée de Treml.

Le chien, comme s'il eût compris ce que ces paroles avaient de solennel, s'affaissa sur son coussin en hurlant plaintivement.

— Et maintenant, monsieur de Vaunoy, reprit Nicolas Treml, non par défiance de vous, mais parce que tout homme est mortel et que vous pourriez quitter ce monde sans avoir le temps de vous reconnaître, je vous demande une garantie. — Tout ce que vous voudrez, mon cousin. — Écrivez donc, dit le vieillard en lui désignant la table où l'attendaient encre, plume et parchemins.

Vaunoy s'assit, Treml dicta :

« Moi, Hervé de Vaunoy, je m'engage à remettre le domaine de la Tremlays, celui de Bouexis-en-Forêt et leurs dépendances à tout descendant direct de Nicolas Treml qui me représentera cet écrit... »

— Monsieur mon cousin, interrompit Vaunoy, ceci pourrait donner des armes au fisc. Si vous êtes condamné comme coupable de lèse-majesté, cet acte sera naturellement suspect... — Continuez toujours :

..... Cet écrit, accompagné de la somme de cent mille livres, prix de la vente desdits domaines et dépendances. » — Comme cela, monsieur, le fisc n'aura rien à reprendre. Cent mille livres forment un prix sérieux quoique bien au-dessous de la valeur des domaines...

Vaunoy demeura pensif. Au bout de quelques secondes, il déplia le parchemin que lui avait remis d'abord M. de la Tremlays C'était un acte de vente en due forme. La ligne de ses sourcils, qui s'était légèrement plissée, se détendit tout à coup à sa vue. — Allons, dit-il, tout est pour le mieux, puisque telle est votre volonté... Dieu m'est témoin que je souhaite du fond du cœur que ces paperasses deviennent bientôt inutiles par votre heureux retour. — Souhaitez-le, mon cousin, dit le vieillard en hochant la tête, mais ne l'espérez pas... Veuillez signer et parapher votre engagement.

Vaunoy signa et parapha. Puis chacun des deux cousins mit son parchemin dans sa poche.

— Je pense, reprit Vaunoy après un long silence pendant lequel Nicolas Treml s'était replongé dans sa rêverie, je pense que ces préparatifs n'annoncent point un départ subit.

Il pensait tout le contraire et ne se trompait point.

Sa voix éveilla en sursaut M. de la Tremlays qui se leva, repoussa violemment son siége et passa la main sur son front avec une sorte d'égarement.

— Il est temps! murmura-t-il d'une voix étouffée. Vous m'avez rappelé mon devoir. Je vais partir.

— Déjà ?...

— On m'attend, et je suis en retard. Allez, Vaunoy, faites seller mon cheval. Je vais dire adieu à la maison de mon père et embrasser pour la dernière fois l'enfant de mon fils.

Vaunoy baissa la tête avec toutes les marques extérieures d'une sincère affliction et gagna les écuries.

Nicolas Treml ceignit la grande épée de ses aïeux, vaillant acier, damassé par la rouille, et qui avait fendu plus d'un crâne anglais au temps des guerres nationales. Il couvrit ses épaules d'un manteau et posa son feutre sur les mèches éparses de ses cheveux blancs.

Entre sa chambre et la retraite où reposait Georges, son petit-fils, se trouvait le grand salon d'apparat. C'était une vaste salle aux lambris de chêne noir sculptés, dont les panneaux étaient séparés par des colonnettes en demi-relief à corniches dorées. Entre chaque panneau pendait un portrait de famille au-dessus duquel était peint un écusson à quartiers. Nicolas Treml traversa cette salle d'un pas lent et pénible. Son visage portait l'empreinte d'une austère et profonde douleur. Il s'arrêta devant les derniers portraits, qui étaient ceux de son père et de sa mère défunts, et se mit à genoux.

— Adieu, madame, murmura-t-il; adieu, mon père! Je vais mourir comme vous avez vécu : pour la Bretagne !

Comme il se relevait, un oblique rayon de soleil levant, perçant les vitraux de la salle, fit scintiller les dorures et mit un reflet de vie sur tous ces roides visages de suzerains et de chevaliers. On eût dit que les nobles dames souriaient et respiraient le séculaire parfum de leur inévitable bouquet de roses; on eût dit que les fiers seigneurs mettaient, plus superbes, leurs poings gantés de buffle sur leurs hanches bardées de fer, en écoutant la voix de ce dernier Breton qui parlait de mourir pour la Bretagne.

Avant de quitter la salle, Nicolas Treml se découvrit et salua les vingt générations d'aïeux qui applaudissaient à son sacrifice.

Le petit Georges dormait encore, mais ce sommeil matinal était léger. Le contact de la bouche de son aïeul suffit pour clore son rève. Il s'éveilla dans un charmant sourire et jeta ses bras roses autour du cou du vieillard.

M. de la Tremlays avait dit adieu sans faiblir aux images vénérées de ses ancêtres, mais il resta sans force à la vue de cet enfant, seul espoir de sa race, qui allait être orphelin et qui souriait doucement comme à l'aurore d'un jour de bonheur.

— Que Dieu te protége, mon fils, murmura-t-il, tandis qu'une larme péniblement contenue mouillait le bord de sa paupière blanchie; qu'il fasse de toi un gentilhomme et un Breton... Puisses-tu ressembler à tes pères, qui étaient vaillants — et libres !

Il déposa un dernier baiser sur le front de l'enfant et s'enfuit parce que l'émotion brisait son courage.

Dans la cour, Hervé de Vaunoy tenait le cheval sellé par la bride.

Ce modèle des cousins voulut à toute force faire la conduite à M. de la Tremlays jusqu'au bout de son avenue. Quant à Job, on fut obligé de le mettre à la chaîne pour l'empêcher de suivre son maître.

Au bout de l'avenue, M. de la Tremlays arrêta son cheval et tendit la main à Vaunoy.

— Retournez au château, dit-il ; nul ne doit savoir où se dirigent mes pas.

— Adieu donc, monsieur mon excellent ami ! sanglota Vaunoy, mon cœur se fend à prononcer ces tristes paroles. — Adieu, dit brusquement le vieillard. Souvenez-vous de vos promesses et priez pour moi.

Il piqua des deux. — Le galop de son cheval s'étouffa bientôt sur l'épaisse mousse de la forêt.

Hervé de Vaunoy garda pendant quelques secondes son visage contristé, puis il frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre en éclatant de rire.

— Saint-Dieu ! dit-il, on m'a donné place en un petit coin, et le diable a fait le reste.... Bon voyage, monsieur mon digne parent ! soyez tranquille ! nous accomplirons pour le mieux nos promesses, et vos domaines passeront en bonnes mains !

Il rentra au château la tête haute et le feutre sur l'oreille. En passant près de Job, il frappa rudement le pauvre chien du pommeau de son épée en disant :

— Ainsi traiterai-je quiconque ne pliera point.

Ce jour-là, les serviteurs de Treml oublièrent de chanter leurs joyeux noëls à la veillée. Il y avait autour du château comme une atmosphère de malheur, et chacun pressentait un événement funeste.

Nicolas Treml enfila au galop les sentiers tortueux de la forêt. Au lieu de suivre les routes tracées, il s'enfonçait comme à plaisir dans les plus épais fourrés. A mesure qu'il s'enfonçait, l'aspect du paysage devenait plus sombre, la nature plus sauvage. De gigantesques ronces s'élançaient d'arbre en arbre comme les lianes des forêts vierges du Nouveau-Monde. Çà et là, au milieu de quelque clairière où croissaient l'ajonc et l'aride genêt, une misérable cabane fumait et animait le tableau d'une vie mélancolique.

Après une demi-lieue faite à franc étrier, le vieux gentilhomme fut obligé de ralentir sa course. La forêt devenait réellement impraticable. Il attacha son cheval au tronc d'un chêne près duquel paissait déjà la monture de son écuyer Jude, qui ne devait pas être fort loin, et se fraya un passage dans le taillis. Quelques minutes après, il rejoignait son fidèle serviteur, qui l'attendait, assis sur le coffret de fer

IV

LA FOSSE-AUX-LOUPS.

A une demi-heure de chemin de la lisière orientale de la forêt de Rennes, loin de tout village et au centre des plus épais fourrés, se trouve un ravin profond dont la pente roide et rocheuse est plantée d'arbres qui s'étagent, mêlés çà et là d'épais buissons de houx et de touffes d'ajoncs qui atteignent une hauteur extraordinaire. Un mince filet d'eau coule durant la saison pluvieuse au fond du ravin ; l'été, toute trace d'humidité disparaît, et le lit du ruisseau est marqué seulement par la ligne verte que trace l'herbe croissant au milieu de la mousse jaunâtre et desséchée.

Ce ravin court du nord au sud. L'un de ses bords, celui qui regarde l'orient, est occupé par une futaie de chênes ; l'autre s'élève presque à pic, boisé vers sa base, puis ras et nu comme une lande, jusqu'à une hauteur considérable. La tête chauve du roc y perce à chaque pas entre les touffes de bruyères. De larges crevasses s'ouvrent çà et là, bordées de cyprès nains et d'ifs au noir feuillage.

En 1700, l'aspect de ce paysage était plus sombre encore, s'il est possible. Au sommet de la rampe que nous venons de décrire deux tours de maçonnerie, qui avaient dû servir autrefois de moulins à vent, élevaient leurs murailles lézardées qui menaçaient ruine complète depuis un temps immémorial. Tout à l'entour, l'herbe disparaissait sous les décombres.

A quelques pas, sur la droite, le sol se montrait tourmenté et gardait des traces d'antiques travaux. Çà et là on découvrait des tranchées profondes, dont les lèvres, arrondies par le temps, avaient dû être coupées à pic autrefois, et correspondre à quelque puits de carrière ou de mine. De l'autre côté de la montée, des pans de murailles annonçaient que des constructions considérables avaient existé en ce lieu.

Mais tous ces restes d'anciens édifices étaient de beaucoup antérieurs aux moulins à vent, qui pourtant eux aussi s'affaissaient de vieillesse. Pour remonter à leur origine et se rendre raison de leur destination évidemment industrielle, il eût fallu traverser le moyen âge entier, se guider jusqu'aux temps plus civilisés de la domination romaine. Or, nous pouvons affirmer que, dans la forêt de Rennes, au commencement du dix-huitième siècle, le nombre des savants archéologues ou antiquaires était extraordinairement limité.

Précisément en face et au-dessous des moulins à vent en ruines, le ravin se rétrécissait tout à coup, de telle façon que les grands arbres, penchés sur les

deux rampes, rejoignaient leurs épais branchages et formaient une voûte impénétrable. Cet immense berceau, noir, lugubre, solitaire, avait nom, dans le pays, la Fosse-aux-Loups. Point n'est besoin de dire au lecteur l'origine probable de ce nom.

Le voyageur égaré qui traversait par hasard ce site sauvage, dont les lugubres teintes, transportées sur la toile par un pinceau de mérite, formeraient une décoration merveilleusement assortie pour certains de nos drames de boulevard; le voyageur, dis-je, n'apercevait de prime aspect nulle trace du voisinage ou de la présence des hommes. Partout la solitude, partout le silence, rompu seulement par ces mille bruits qui s'entendent là où la nature est livrée à elle-même. On aurait pu se croire au milieu d'un désert. Néanmoins, un examen plus attentif eût fait découvrir, demi-cachée par un bouquet de frênes, une petite loge de terre battue, couverte en chaume, et dont l'unique ouverture était garnie de lambeaux de serpillière faisant l'office de carreaux. Cette loge s'appuyait à l'une des deux tours. Son apparence misérable, loin d'égayer le paysage, jetait sur tout ce qui l'entourait un reflet de détresse et d'abandon.

C'était, comme nous l'avons vu, à la Fosse-aux-Loups que Nicolas Treml avait donné rendez-vous à Jude, son écuyer. Le bon serviteur était à son poste avant le jour. Tandis qu'il attend patiemment son maître, assis sur les cent mille livres qui représentent, à cette heure, l'opulent domaine de Treml, nous soulèverons le lambeau de toile qui ferme la pauvre loge couverte en chaume, et nous introduirons à l'intérieur un regard curieux.

La loge était composée d'une seule chambre. Ses meubles consistaient en un grabat et deux escabelles. Au lieu de plancher, le sol nu et humide; au lieu de plafond, le revers de la couverture, c'est-à-dire le chaume, supporté par des gaules qui servaient de solives. Dans un coin un peu de paille, et sur la paille un homme endormi.

Sur le grabat un autre homme veillait: c'était un vieillard que l'âge et la maladie avaient réduit à une extrême faiblesse. Il souffrait, et ses deux mains qui serraient sa poitrine semblaient vouloir étouffer une plainte.

L'homme qui gisait sur le grabat et celui qui dormait sur la paille avaient entre eux une ressemblance frappante. Leurs traits étaient également pâles et comme effacés; tous deux avaient des chevelures de neige. C'étaient évidemment le père et le fils, mais l'âge avait blanchi la chevelure du vieillard, tandis que le jeune homme, créature monstrueuse et exceptionnelle, avait apporté en naissant ce signe ordinaire de la décrépitude. C'était Jean Blanc, l'albinos.

Une douleur plus aiguë arracha au vieillard un cri plaintif. Jean bondit sur la paille froissée de sa couche, et fut sur pied en un instant. Il s'approcha du grabat et prit la main de son père qu'il pressa silencieusement contre son cœur.

— J'ai soif, dit Mathieu Blanc.

Jean saisit une écuelle fêlée où restaient quelques gouttes de breuvage, et la tendit à son père qui but avec avidité.

— J'ai encore soif, murmura le vieillard après avoir bu; bien soif.

Jean parcourut des yeux la cabane. Il n'y avait rien.

— Je vais travailler, père, s'écria-t-il en s'élançant vers sa cognée; j'ai dormi trop longtemps. J'apporterai du remède.

Le vieux Mathieu se retourna péniblement sur sa couche; mais au moment où Jean allait franchir le seuil, il le rappela.

— Reste, dit-il; je souffre trop quand je suis seul.

Jean déposa aussitôt sa cognée et revint vers le lit.

— Je resterai, père, répondit-il. Quand vous aurez sommeil, je courrai jusqu'au château, et je demanderai ce qu'il faut à Nicolas Treml, qui ne refuse jamais.

— Jamais! prononça lentement Mathieu. Celui-là est un gentilhomme: il n'oublie point son serviteur qui n'a plus de bras pour travailler ou se battre..... Il ne méprise point l'enfant parce qu'il a les cheveux d'une autre couleur que ceux des hommes. Que Dieu le bénisse!

— Que Dieu le sauve! dit l'albinos.

Mathieu se souleva sur son séant et regarda son fils en face.

— Jean, reprit-il vivement, ma mémoire est faible, parce que je suis bien vieux. Mais pourtant je crois me souvenir... Ne m'as-tu pas dit que le fils de Nicolas Treml est en grave péril?

— Voici deux ans qu'il est trépassé, mon père.

— C'est vrai. Ma mémoire est faible... Le fils de son fils alors? le dernier rejeton de Treml?...

— Je vous l'ai dit, mon père.

— Quel danger, enfant, quel danger? s'écria le vieillard avec une fiévreuse exaltation. Ne puis-je point le secourir?

Jean laissa tomber un triste regard sur le corps épuisé de son père.

— Priez, dit-il, moi j'agirai... Hier, du haut d'un arbre dont j'ébranchais la couronne, j'ai aperçu au loin Nicolas Treml qui revenait de Rennes, où sont assemblés les Etats...

— C'est une noble et vaillante assemblée, Jean!

— Elle était ainsi autrefois, mon père. Je descendis sur la route afin de saluer notre monsieur, suivant ma coutume; mais sa préoccupation était si grande, qu'il passa près de moi sans me voir. Je le suivis. Il causait avec lui-même et j'entendais ses paroles.

— Que disait-il?

Les traits de l'albinos se contractèrent tout à coup, et une irrésistible convulsion fit jouer tous les muscles de sa face. Il éclata de rire.

— Que disait-il? répéta le vieillard.

Jean, au lieu de répondre, se prit à gambader par la chambre, en chantant un monotone refrain du pays. Son père fit un geste de muette douleur et se retourna vers la muraille, comme s'il eût été habitué à ces tristes scènes de folie.

Il en était ainsi; Jean, sans être idiot, comme le croyaient les bonnes gens de la forêt, avait de fréquents dérangements d'esprit, qui lui laissaient une lassitude morale et une mélancolie habituelle. Sa laideur physique et l'incertaine faiblesse de ses facultés faisaient de lui un être à part; il le savait, et, se

sentant inférieur à ses grossiers compagnons, que son intelligence dominait pourtant à ses heures lucides, il cachait soigneusement cette intelligence, se tenait à l'écart et affectait d'étranges manies qu'il plaçait comme une barrière entre lui et la foule. Moitié maniaque, moitié misanthrope, il était tantôt bouffon volontaire, tantôt réellement insensé.

A son père seulement, pauvre vieillard qui s'éteignait dans sa misère, Jean Blanc se montrait sans voile et découvrait les trésors de tendresse filiale qui étaient au fond de son cœur.

Quant à Nicolas Treml, l'albinos avait pour lui un dévouement sans bornes. Mais Jean Blanc, le tailleur de cercles, le malheureux à qui Dieu avait refusé jusqu'à l'apparence humaine, portait en son âme une indomptable fierté. Il bornait lui-même les bienfaits du châtelain, et n'acceptait que le strict nécessaire. M. de la Tremlays, d'ailleurs, exclusivement occupé de ses idées de résistance aux empiétements de la couronne, ignorait jusqu'à quel point son vieux serviteur Mathieu était dénué de ressources. Il avait dit, une fois pour toutes, à son maître d'hôtel, de ne jamais rien refuser au fils de Mathieu, et se reposait du reste sur cet homme.

Alain, le maître-d'hôtel, détestait Jean Blanc, et remplissait mal à son égard les généreuses intentions de son maître ; mais Jean Blanc n'avait garde de se plaindre. Quand il rencontrait par hasard M. de la Tremlays dans les sentiers de la forêt, il lui parlait de Georges, qu'il aimait avec passion, et enveloppait de mystérieuses paraboles l'expression des soupçons qu'il avait conçus contre Hervé de Vaunoy.

Ces entrevues avaient un caractère étrange. Le seigneur et le vilain se traitaient d'égal à égal, parce que le premier prenait en pitié sincère le second, et que celui-ci, dévoué, mais orgueilleux outre mesure, trouvait un bizarre plaisir à s'envelopper de sa folie comme d'un manteau qui lui permît de jeter bas tout cérémonial.

Jean Blanc resta une demi-heure à peu près en proie à son accès de délire. Il sauta et grommela entre ses dents :

— Je suis le lapin blanc, le lapin ! ..

Au plus fort de son accès, il s'arrêta tout à coup, et son œil rouge perdit son expression de fiévreux transport. Il passa vivement sa tête à la fenêtre et jeta son regard avide dans la direction de la Fosse-aux-Loups.

En ce moment, Nicolas Treml et son écuyer Jude sortaient du ravin et remontaient la rampe opposée. Jean se précipita au dehors, mais pendant qu'il gagnait la porte, le maître et le serviteur avaient disparu derrière les grands arbres.

Voici ce qui s'était passé entre eux.

V

LE CREUX D'UN CHÊNE.

Au centre de la Fosse-aux-Loups s'élevait un tronc de chêne de dimensions colossales. Il étageait ses hautes et noueuses racines sur le plan incliné de la rampe; ses branches, grosses comme des arbres ordinaires, radiaient en tous sens et formaient en quelque sorte la clef de la voûte de verdure qui recouvrait cette partie du ravin.

Il courait dans le pays, sur cet arbre géant et sur les deux tours qui couronnaient la rampe méridionale du ravin, divers bruits traditionnels. On disait, entre autres choses, que l'arbre s'élevait directement au-dessus d'un vaste souterrain dont l'entrée devait se trouver dans les fondations de l'une des deux tours, ou bien encore sur le versant opposé de la montée, au milieu des tranchées et pans de murailles dont nous avons parlé. Personne, et c'est bien là le caractère propre de l'apathie bretonne, n'avait jamais songé à vérifier cet on-dit; à cause de cela, tout le monde était persuadé de son exactitude. Les opinions étaient seulement partagées sur l'origine de ces souterrains, que, de mémoire d'homme, nul n'avait explorés. Les uns prétendaient que c'étaient tout simplement d'anciens puits d'où l'on retirait autrefois du minerai de fer; les autres, repoussant cette bourgeoise hypothèse, affirmaient que ces caves sans limites couraient en tous sens sous la forêt et rejoignaient celles du manoir de Boüexis, où la tradition plaçait un des centres de résistance au contrat d'Union, du temps de la bonne duchesse Anne, cette princesse si populaire, dont les actes sont maudits et dont la mémoire est adorée. Dans cette seconde hypothèse, le souterrain aurait été un refuge ou un lieu d'assemblée pour les premiers conjurés qui, dans la Haute-Bretagne, portèrent le nom de Frères-Bretons. Quoi qu'il en soit, quiconque eût douté de l'existence de ces caves aurait était regardé comme un ignorant et un insensé.

Aucune trace n'accusait néanmoins leur voisinage, et il fallait qu'elles fussent situées à une grande profondeur, car le chêne atteignait presque le fond du ravin, et ses racines devaient percer au loin le sol. Sa circonférence était énorme, et bien que nul signe de décrépitude ne se montrât dans son vivace feuillage, le tronc, complétement dépourvu de moelle, ne se soutenait plus que par la couche ligneuse extérieure et l'écorce. Deux larges trous donnaient passage à l'intérieur, qui formait une véritable salle où dix hommes auraient pu s'asseoir à l'aise.

Ce fut au pied de ce chêne que M. de la Tremlays rejoignit son écuyer.

Le vieux gentilhomme était pâle. Les amères pensées qui se pressaient dans son cœur se reflétaient sur son austère visage. Jude était vêtu et armé comme pour un long voyage. A l'approche de son maître, il se leva et montra le coffret de fer.

— C'est bien, dit Nicolas Treml.

Il se mit à genoux près du coffret dont il fit jouer la serrure. Puis, tirant de son sein le parchemin signé par Hervé de Vaunoy, il le cacha sous les pièces d'or.

— Comme cela, murmura-t-il en refermant le coffre, pauvres ou riches, les Treml pourront réclamer leur héritage, et la trahison sera vaincue... si trahison il y a.

Jude ne comprenait point et demeurait immobile, prêt à exécuter un ordre, quel qu'il fût, mais ne se souciant point de le devancer.

Jude était un homme de robuste taille et de visage durement accentué. Ses pommettes anguleuses saillaient brusquement hors du contour de sa joue et donnaient à ses traits ce caractère de rudesse que présente d'ordinaire le type breton. Il portait les cheveux longs et sa barbe grisonnante s'enroulait en épais colliers autour de son cou. Son costume, de même que celui de Nicolas Treml, eût été fort à la mode cent ans auparavant, et, à la longueur démesurée de sa rapière à garde de fer, on pouvait croire que le temps des chevaliers errants et des hauberts d'acier n'était point passé depuis des siècles. C'est que, en Bretagne, le temps ne vole point, il marche ; ses ailes se détrempent et s'alourdissent au brumeux contact de l'atmosphère armoricaine. Les coutumes enchérissent sur les temps; elles se traînent et restent immobiles. Il y a encore, au moment où nous écrivons ces lignes, entre Paris et telle ville du pays de Léon, de la Cornouailles ou de l'évêché de Rennes, la même distance qui existe entre le moyen âge et notre ère, entre la résine et le gaz, entre le coche et la vapeur; mais aussi entre la poésie et la prose, entre les flèches à jour d'une cathédrale et les toits bâtards de nos temples modernes, entre un noble homme et un aigrefin de la petite bourse.

Au moral, Jude était une de ces honnêtes natures façonnées à la soumission passive, et qui ont, dès l'enfance, inféodé leur vouloir à une volonté suzeraine. Jude obéissait ; c'était son rôle et sa vocation ; mais son obéissance était dévouement et non point servilisme. On ne conçoit plus guère de nos jours ces contrats tacites et irrévocables qui faisaient du maître et du serviteur un seul tout, possédant deux forces d'homme au service d'une volonté unique. Domesticité emporte l'idée d'abjection, et, juste ou non, cette idée pèse sur toute une classe de notre société; mais, à ces époques où le vasselage organisé remontait du serf au souverain par tous les échelons d'un système entièrement complet et sans lacunes, le valet était à son seigneur ce que son seigneur était au roi. Il y avait proportion, par conséquent comparaison, et toute comparaison exclut le mépris absolu. En des temps plus éloignés de nous et lorsque la chevalerie était encore une vérité, les fils des nobles ne chaussaient point les éperons de plein droit; il leur fallait porter la lance d'autrui avant de mettre une devise à leur écu, et c'était par les épreuves d'une *domesticité* véritable qu'ils devaient passer pour arriver au titre

le plus splendide dont jamais vaillant homme ait été revêtu : celui de chevalier. Or, comme nous l'avons dit, les mœurs sont stationnaires en Bretagne et les souvenirs vivaces. Au commencement du siècle qui vit compiler l'*Encyclopédie* et dressa un piédestal à Voltaire, cet homme qui a mis son esprit haineux et jaloux comme un linceul glacé sur les croyances de quinze cents ans; au commencement de ce siècle, disons-nous, les rites féodaux n'étaient point oubliés en Bretagne. Ses gentilshommes terriens, qui ne perdaient jamais de vue les cheminées fumeuses de leurs manoirs, n'avaient pu changer de peau au contact des idées nouvelles. Les vassaux étaient des vassaux dans toute la force du mot, rien de plus, rien de moins, c'est-à-dire des termes de la grande progression féodale.

Les valets étaient des vassaux [1].

On ne doit point s'étonner si nous faisons une différence entre Jude et un serviteur à gages. Nous restons dans la vérité. Jude, tout disposé qu'il était à obéir passivement et sans discussion, gardait entière sa dignité d'homme. Son obéissance avait la même source, sinon la même portée, que le dévouement d'un haut baron à la personne du roi.

Lorsque M. de la Tremlays eut refermé le coffret à double tour, il jeta autour de soi un regard plein d'inquiétude.

— Sommes-nous seuls, demanda-t-il à voix basse, — bien seuls ?

Jude fit une minutieuse battue dans les buissons environnants.

— Nous sommes seuls, répondit-il.

— C'est que, poursuivit le vieux gentilhomme en plaçant sa main étendue sur le coffret de fer, — c'est que la vie et la fortune de Treml sont là-dedans, mon homme ; c'est que voici mon secret, l'espoir de ma race, la compensation de mon sacrifice, — et que mon plus cher ami courrait danger de mort s'il me surprenait ici à l'heure qu'il est.

— Dois-je me retirer? demanda Jude.

— Non. Tu es à moi. Je sais que tu mourrais avant de me trahir.

Jude mit la main sur son cœur.

— Vous êtes seul, répéta-t-il.

M. de la Tremlays jeta un second regard aux taillis d'alentour. Puis il leva les yeux.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il en apercevant derrière les tours ruinées la loge de Mathieu Blanc.

— Ce n'est rien, répondit Jude. Le lapin blanc dort et son père se meurt.

Un nuage passa sur le front du vieux gentilhomme.

— Jean Blanc ! murmura-t-il.

Le souvenir de la scène de la veille traversa son esprit comme une menace o.. un mauvais présage.

— Le pauvre gars, dit Jude, n'est point aimé de maître Alain. Dieu sait ce qu'il deviendra durant notre absence!

Nicolas Treml tendit sa bourse de soie à Jude, qui comprit et la lança comme

[1] Valet, — *vaslet* (vasselet).

une fronde par-dessus les arbres. La bourse, adroitement dirigée, alla tomber juste au seuil de la loge

— Et maintenant à l'ouvrage, dit le vieux gentilhomme.

Avec l'aide de Jude, il porta le coffret de fer dans le creux du chêne. Ce lieu servait de magasin à Jean Blanc et contenait ses outils en même temps que plusieurs fagots de branches de châtaignier. Jude prit un pic et commença à creuser. Après une heure d'un travail qui fut rude à cause de la nature du sol, tout veiné de racines, le coffret fut enfoui et recouvert de terre. Jude rétablit si adroitement les choses dans leur état primitif, qu'il eût fallu trahison préalable pour soupçonner que la terre eût été remuée.

Le soleil montait et jetait déjà ses rayons par-dessus les cimes des arbres.

— En route! dit Nicolas Treml. Le chemin est long et j'ai grande hâte d'en finir.

Le maître et le serviteur remontèrent la rampe à pas précipités.

Ce fut à ce moment que Jean sortit de la loge et les aperçut. Doué comme il l'était d'une agilité merveilleuse, il bondit le long de la descente et atteignit bientôt l'endroit du fourré où M. de la Tremlays avait disparu. Mais il tâtonna dans le taillis, et lorsqu'il arriva dans la route frayée, il entendit au loin le galop de deux chevaux. Il s'élança de nouveau. Les chevaux allaient comme le vent; quoi qu'il pût faire, il ne gagnait point de terrain. Alors, par une inspiration soudaine, il gravit un chêne avec la prestesse d'un écureuil et gagna le sommet en quelques secondes. Il vit deux chevaux qui couraient dans la direction de Fougères.

— Nicolas Treml! cria-t-il d'une voix désespérée.

Le vieux gentilhomme se retourna et continua sa course.

Jean Blanc se fit un porte-voix de ses deux mains et entonna le chant d'Arthur de Bretagne.

Un instant il put croire que ce naïf expédient produirait l'effet qu'il en attendait. Nicolas Treml s'arrêta indécis, mais bientôt, passant la main sur son front comme pour chasser d'importunes pensées, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval.

Jean Blanc descendit et regagna silencieusement la Fosse-aux-Loups. Auprès du seuil de la loge, il vit briller un objet entre les décombres, aux rayons du soleil. C'était la bourse du vieux seigneur. Une larme vint dans les yeux de Jean Blanc.

— Dieu le conduise! murmura-t-il. Il est bon, il croit bien faire.

Il s'assit sur le seuil et demeura pensif.

— Pauvre petit M. Georges! dit-il après un long silence: seul, aux mains de cet homme!... Mais le lapin peut mordre comme le loup pour défendre ou venger ceux qu'il aime, ajouta-t-il après une pause..... je tâcherai!



VI

LE VOYAGE.

La dernière voix que Nicolas Treml entendit sur ses domaines fut celle de Jean Blanc, dont le chant mélancolique et menaçant le saluait au départ comme un mauvais présage. Il fallut au vieux gentilhomme toute sa force d'âme et cette obstination entêtée qui est le propre du caractère breton pour vaincre les tristes pensées qui vinrent assaillir son cœur. Il repoussa loin de lui l'image de Georges et continua sa route. Il ne voulait point sans doute que l'on connût son itinéraire, car, après avoir fait deux lieues dans la direction de Coüesnon et de la mer, il revint brusquement sur ses pas, tourna Vitré dont la noire citadelle absorbait les rayons de midi, et gagna le chemin de Laval, en laissant sur sa droite les belles prairies où serpente la Vilaine.

Entre Laval et Vitré, un peu au-dessus du bourg d'Ernée, qui joua, quatre-vingts ans plus tard, un grand rôle dans les guerres de la chouannerie, s'élevaient, sur un petit tertre, deux tronçons de poteaux, dont les têtes avaient été coupées. Ces deux poteaux se dressaient à six pieds l'un de l'autre, séparés par deux tranchées, entre lesquelles on voyait encore les debris vermoulus d'une barrière.

Nicolas Treml arrêta son cheval et se découvrit. Jude Leker l'imita.

— Quelques pas encore, dit M. de la Tremlays, et nous serons sur la terre ennemie... la terre de France! Pendant que nos pieds touchent encore le sol de la patrie, il nous faut dire un *Ave* à Notre-Dame de Mi-Forêt.

Tous deux récitèrent l'oraison latine.

— Autrefois, reprit le vieux gentilhomme, ces poteaux avaient une tête. Celui-ci portait l'écusson d'hermine timbré d'une couronne ducale. L'autre portait d'azur à trois fleurs de lis d'or. De ce côté-ci de la barrière, il y avait un homme d'armes breton; de l'autre, un homme d'armes français... Les soldats se regardaient en face; les emblèmes se dressaient fièrement à longueur de lance l'un de l'autre : Dreux et Valois étaient égaux.

— C'était un glorieux temps! soupira Jude.

— Dreux n'est plus. Bourbon a volé son héritage, et la Bretagne est une province, poursuivit Nicolas Treml. Mais Dieu est juste; il rendra mon bras fort... Viens!

Ils franchirent l'ancienne limite des deux Etats et continuèrent leur route en silence.

Le voyage fut long. Ils virent d'abord Laval, ancien fief de la Trémoille;

Mayenne qui donna son nom au plus gros des Guises ; Alençon, qui fut l'apanage de plusieurs fils de France. Dans chacune de ces villes ils s'arrêtaient le temps de faire reposer leurs chevaux. Puis ils repartaient en hâte.

— Où allons-nous ? se demandait Jude Leker.

Mais il ne faisait point cette question tout haut. S'il plaisait à Nicolas Treml de taire le but de ce voyage, ce n'était point à lui, Jude, qu'il appartenait de surprendre ce secret.

Son incertitude ne devait pas durer longtemps désormais. Ils traversèrent Mortagne, puis Verneuil, puis Dreux, et, le matin du sixième jour, ils franchirent la grille dorée du parc de Versailles.

Versailles était abandonné déjà, mais ses blancs perrons de marbre avaient encore le brillant éclat des jours de sa gloire. Statues, colonnades, urnes antiques et riches frontons gardaient leur splendeur du dernier règne. Il y avait si peu de temps que durait le veuvage de la cité royale ! Le sable des allées ne conservait-il pas les traces des mules de satin et des hauts talons vermillonnés comme les joues d'une coquette ? N'y avait-il pas encore des fleurs dans les vases, des chiffres amoureux sur l'écorce des arbres, des jets de cristal dans la bouche souriante des Naïades de bronze ? Hélas ! le veuvage a continué trop longtemps; les fleurs se sont flétries; bronzes et marbres ont pris l'austère beauté des œuvres d'un autre âge ; il n'y a plus ni chants, ni joies, ni ondoyants panaches de courtisans, ni petits souliers de duchesses. C'est au passé qu'il faut dire avec le poëte :

Oh ! que Versailles était superbe
Dans ces jours purs de tout affront
Où les prospérités en gerbe
S'épanouissaient sur son front !
Là tout faste était sans mesure,
Là chaque arbre avait sa parure,
Là chaque homme avait sa dorure ;
Tout du maître suivait la loi ;
Comme au même but vont cent routes,
Là les grandeurs abondaient toutes :
L'Olympe ne pendait aux voûtes
Que pour compléter le grand roi.

Nicolas Treml et son écuyer n'étaient point gens, il faut le dire, à s'occuper beaucoup de sculptures ou de jets d'eau. Ils jetèrent chemin faisant un regard distrait sur tous ces dieux du paganisme qui souriaient, jouaient de la flûte ou dansaient couronnés de raisins, puis ils passèrent.

Après avoir marché quelques heures encore, ils trouvèrent la Seine.

— Paris est-il encore bien loin ? demanda Nicolas Treml à un bourgeois qui, monté sur son bidet, tenait le bas de la chaussée.

Le bourgeois se retourna et tendit son bras vers l'est. M. de la Tremlays, suivant ce geste, aperçut à l'horizon un point lumineux. C'était l'or du dôme des Invalides qui lui renvoyait les rayons du soleil levant.

— Courage, dit-il à Jude, voici le terme de notre pèlerinage.

Jude répondit :

— C'est bien.

Si les chevaux avaient pu parler, ils auraient sans doute manifesté leur satisfaction d'une manière plus explicite.

En entrant dans la ville, Nicolas Treml se fit indiquer le palais du régent et piqua des deux pour y arriver plus vite. Une sorte de fièvre semblait s'être emparée de lui. Jude le suivait pas à pas. La figure du bon serviteur trahissait cette fois une curiosité puissante. Par le fait, que pouvait vouloir au régent M. de la Tremlays?

Ce dernier descendit de cheval à la porte du Palais-Royal. Il voulut entrer; les valets lui barrèrent le passage.

— Allez dire à M. Philippe d'Orléans, dit-il, que M. Nicolas Treml veut l'entretenir.

Les valets regardèrent le gothique costume du vieux gentilhomme qui disparaissait littéralement sous une épaisse couche de poussière, et tournèrent le dos en éclatant de rire.

Le plus courtois d'entre eux répondit du bout des lèvres :

— Monseigneur est à son château de Villers-Cotterets.

M. de la Tremlays se remit en selle.

— Quelqu'un de vous, dit-il, veut-il me conduire à ce château?

La livrée du régent redoubla ses rires dédaigneux.

— Mon brave homme, s'écria-t-on, les gens de votre sorte ne sont point admis au château de Villers-Cotterets. — C'est quelque paysan du Danube, dont monseigneur aura séduit la fille, chuchotait un valet de pied. — C'est plutôt, répliqua un coureur, l'époux picard de quelque gentille donzelle. — C'est Virginius ! — C'est Ménélas !

Jude mit la main sur la garde de sa grande épée, mais son maître le retint d'un geste et tourna bride : l'insulte qui vient de trop bas s'arrête en chemin et n'est point entendue.

M. de la Tremlays fit halte dans une hôtellerie qui portait pour enseigne les armes de Bretagne. Sans prendre le temps de se débotter, il manda le maître et lui ordonna de trouver un guide qui le conduisît sur l'heure à Villers-Cotterets.

L'étonnement de Jude était au comble. Sa curiosité, refoulée, l'étouffait. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il prit la parole.

— Monsieur, dit-il timidement, vous avez donc grand désir de voir Philippe d'Orléans? — Tu me le demandes ! s'écria Nicolas Treml avec énergie.

Cette réponse porta la surprise de Jude au delà de toutes bornes.

— Que je meure ! murmura-t-il en se parlant à lui-même, si je sais ce que monsieur peut vouloir au régent !

Nicolas Treml entendit, saisit le bras de son écuyer et dit :

— Je veux le tuer !

Jude se reprocha de n'avoir point deviné une chose si naturelle.

— A la bonne heure ! dit-il.

Et il reprit sa tranquillité habituelle.

A ce moment, l'hôte reparut avec un guide.

VII

LA FORÊT DE VILLERS-COTTERETS.

La magnifique maison de plaisance du régent Philippe d'Orléans avait ce jour-là un aspect plus joyeux encore que d'habitude. On voyait les palefreniers s'empresser autour des carrosses attelés. Les chevaux de selle piaffaient et se démenaient comme pour appeler leurs maîtres, et toute une armée de pages, coureurs et laquais à galantes livrées, encombrait les abords du perron.

Le régent était encore à table. Ce prince, dont l'interrègne a fourni tant de vaudevilles grivois et de romans de bas lieu, n'avait point les royales mœurs de ses aînés de Bourbon. Entre les goûts fastueux de Louis XIV il avait fait un mesquin triage, et bornait ses passions à deux : la table et le boudoir. Sa cour sentait l'orgie ; il y avait des taches de vin sur les dentelles de ses favoris, et c'est peut-être le seul prince qui soit réellement à sa place sur les planches mal fréquentées de nos petits théâtres. Louis XV eut les défauts que chacun sait ; mais du moins l'ivresse ne le fit jamais trébucher et choir dans le ruisseau.

La régence fut un bon temps pour le gibier des forêts de la couronne. Philippe d'Orléans ne chassait guère et préférait de beaucoup, pour cause, les moelleux coussins d'un carrosse au crin et au cuir de la selle. Ses promenades avaient lieu d'ordinaire après boire, et dans ces occasions il avait, le plus souvent, grand besoin d'un dossier.

Il faut que toute chose finisse. Le repas eut un terme. Courtisans et belles dames descendirent, à flots de velours et de satin, le grand perron du château. Tous étaient, comme on peut le croire, en merveilleuse humeur. Il n'y avait pas une bouche rose qui ne s'épanouît dans un provoquant sourire, pas une perruque poudrée qui n'oscillât complaisamment, tandis que son propriétaire grasseyait un bon mot ou décochait une déclaration érotique en baisant un gant parfumé. C'était un délicieux caquetage, un pêle-mêle adorable de marquises entre deux vins et de vicomtes sautés au madère. Les collerettes étaient bien quelque peu fripées, les jabots froissés, les coiffures dérangées, mais la morale restait sauve néanmoins, puisque le révérend Guillaume Dubois, abbé d'une foule d'abbayes et qu'on proclamait déjà cardinal en expectative, sanctifiait par sa présence cette aimable cérémonie.

Madame de Carnavalet, qui avait l'honneur d'être distinguée par le régent depuis trois fois vingt-quatre heures, monta la première en carrosse. Ce fut le signal. Les équipages s'émaillèrent de charmants visages, les chevaux de selle dansèrent sous leurs cavaliers, et la grande porte de la cour s'ouvrit.

Par extraordinaire, Philippe d'Orléans n'avait point pris place dans son carrosse. Il essayait un magnifique cheval que lui avait envoyé la reine Anne d'Angleterre, présent qu'il appréciait surtout à cause de son origine britannique, car le régent était Anglais de cœur.

Tous les historiens s'accordent à dire que Philippe d'Orléans avait un fort beau visage; ses portraits d'ailleurs en font foi. Lorsqu'il voulait bien mettre de côté ses allures abandonnées et ses façons de roué en goguette, on reconnaissait en lui le descendant des rois, et il pouvait faire figure de prince. Ce jour-là, se trouvant d'humeur gaillarde, il se mit en selle avec aisance, et tout aussitôt la cavalcade s'ébranla.

Entre la sauvage forêt de Rennes et les massifs artistement percés de Villers-Cotterets, il y avait plein contraste. C'étaient bien encore ici de grands bois à l'opaque ombrage, des chênes haut lancés, des couverts à égarer une armée; mais la main de l'homme se faisait partout sentir. Il fait bon pour une terre être domaine de prince. Lorsque la main du maître peut ne point ménager l'or, la nature se façonne et s'embellit sans rien perdre de son agreste splendeur. Tantôt les larges allées se déroulaient en méandres capricieux et ménagés comme à plaisir, tantôt elles alignaient à perte de vue leurs doubles rangées de troncs sveltes et semblaient une immense colonnade supportant une voûte de verdure. Entre les deux paysages, il faut le dire, l'avantage ne restait point à la Bretagne. La forêt de Retz fourmille de sites admirables. En descendant les ombreux sentiers qui mènent à la vallée, on songe au paradis terrestre; lorsqu'on regagne les hauteurs, l'horizon s'étend et acquiert cette largeur qui manque presque toujours aux paysages bretons. Et d'ailleurs, la pauvre forêt de Rennes ne saurait opposer que quelques gentilhommières inconnues, ou le clocher ignoré d'une église de village, au royal château bâti par les Valois et à la noble abbaye de Prémontré.

Il y avait une heure que la cavalcade avait quitté l'avenue de Villers-Cotterets; elle avançait lentement : les gentilshommes caracolaient aux portières des carrosses qui roulaient sans bruit sur le gazon des allées. Philippe d'Orléans causait avec madame de Carnavalet, qui regardait le beau M. de Nancré par l'autre portière.

Tout à coup, à un détour de la route, deux cavaliers apparurent et se posèrent au milieu du chemin, de manière à barrer le passage. C'étaient deux hommes de haute taille et d'athlétique carrure. Leur costume, qui ne ressemblait en rien à celui de l'époque, était gris de poussière. Le plus vieux de ces deux inconnus se tourna vers un paysan monté sur un bidet qui lui servait de guide et se tenait à distance respectueuse, et lui demanda tout haut :

— Lequel de ces gens est le duc d'Orléans?

Le paysan montra du doigt le prince et s'enfuit.

L'inconnu poussa droit au régent, qui recula instinctivement et porta la main à son épée. Les courtisans, un instant paralysés par la surprise, se jetèrent au-devant de leur maître. Madame de Carnavalet, qui avait d'abord songé à s'évanouir, reprit ses sens afin de bien voir.

— Qui êtes-vous? demanda le régent après le premier moment de silence.

— Je suis Nicolas Treml de la Tremlays, seigneur de Boüexis-en-Forêt répondit le nouveau venu.

— Et que voulez-vous?

— Me battre en combat singulier contre le régent de France.

Ces étranges paroles furent prononcées d'un ton grave et ferme, exempt de toute fanfaronnade.

Les courtisans se regardèrent. Un muet sourire vint à leurs lèvres. Les dames étaient puissamment intéressées; elles contemplaient cela comme on suit une représentation dramatique. Tout est spectacle pour les femmes.

C'était en effet un spectacle singulier et fait pour étonner, que ces deux hommes, débris d'un autre siècle, mais débris vigoureux, menaçants, intrépides, au milieu de ces mignons à visages efféminés, — que ces longues épées à garde de fer, parmi ces rapières de parade, que ces pourpoints de gros drap sans rubans ni broderies, au milieu de tout cet or et ce velours. On eût dit que la Bretagne du XVe siècle sortait du tombeau et venait demander raison de la conquête aux arrière-neveux des conquérants.

Philippe d'Orléans avait senti d'abord un mouvement d'inquiétude, mais dix gentilshommes le séparaient maintenant du vieux Breton. Il oublia sa passagère frayeur.

— Cet homme est fou, dit-il en riant; il fera peur à nos dames. Qu'on le chasse.

L'ordre était explicite, mais la rapière de Nicolas Treml était longue. Les gentilshommes ne se pressaient point d'attaquer.

Le vieux Breton ôta lentement son gant de peau de buffle qui pouvait bien peser une livre.

— Il faut en finir! murmura le régent avec impatience.

— Il faut en finir! répéta gravement Nicolas Treml. — On m'avait dit que le sang de Bourbon était un sang héroïque; mais la renommée est menteuse, je le vois, ou bien la branche aînée a gardé tout entier l'héritage de vaillance... Philippe d'Orléans, régent de France, pour la seconde fois, je te provoque au combat!

Ce disant, M. de la Tremlays dégaîna.

Les gentilshommes en firent autant. Les dames trouvèrent que la comédie marchait à souhait.

— Soyez témoins! reprit Nicolas Treml d'une voix haute et solennelle, ne pouvant accuser le roi qui est un enfant, j'accuse le régent de France de tenir en servage la province de Bretagne, laquelle est libre de droit. Pour prouver la vérité de mon dire, j'offre le combat à outrance et sans merci. Si Dieu permet que je succombe, la Bretagne n'aura perdu qu'un de ses enfants. Si je suis vainqueur, elle recouvrera ses légitimes priviléges.

— Un combat en champ clos! murmuraient les courtisans qui n'étaient point fort éloignés de s'amuser de l'aventure. Un combat entre Son Altesse Royale et M. Nicolas!... l'idée vaut quelque chose...

Le régent ne riait plus.

Quant aux dames, saisies par le côté romanesque de l'aventure, elles admi-

raient maintenant l'austère visage du vieillard, et prenaient parti pour sa barbe blanche.

— Eh bien! reprit encore Nicolas Treml, dont l'œil s'allumait d'indignation, — régent de France, vous ne répondez pas!

Un silence profond suivit ces paroles. Chacun eut le pressentiment d'un événement extraordinaire. Au moment où le régent ouvrait la bouche pour ordonner définitivement à ses gentilshommes d'écarter le vieux Breton, celui-ci le prévint et se tourna vers son écuyer.

— Fais ranger ces hommes! dit-il froidement.

Jude poussa son robuste cheval au milieu du flot des courtisans qui, refoulés avec une irrésistible vigueur, se rejetèrent à droite et à gauche.

Durant une seconde, — une seule, — Philippe d'Orléans et Nicolas Treml se trouvèrent face à face. Ce court espace de temps suffit au vieillard qui, levant son massif gant de buffle, en frappa le régent de France en plein visage, et cria d'une voix retentissante :

— Pour la Bretagne!

Trente épées menacèrent au même instant sa poitrine. Les dames purent s'évanouir. Le dénouement surpassait toute attente.

En recevant ce sanglant outrage, Philippe d'Orléans avait pâli. Il mit l'épée à la main comme le dernier de ses gentilshommes et se précipita vers l'agresseur.

Mais il s'arrêta en chemin. La colère avait peu de prise sur cette nature où la tête dominait complétement le cœur. Il revint vers madame de Carnavalet, qui faisait semblant d'être morte, et eut l'air de la secourir.

Pendant cela un combat inégal, et dont l'issue ne pouvait rester douteuse, s'était engagé entre les deux Bretons et la suite de Son Altesse Royale. Les gentilshommes français, qui, pour être fort dissolus, avaient néanmoins gardé leur générosité native, essayaient de désarmer leurs adversaires et non point de les tuer. Au bout de quelques minutes, Nicolas Treml, renversé de cheval, fut pris et lié à un arbre.

Il ne prononça plus une parole, et resta, tête haute, devant son vainqueur.

Jude avait encore son épée. Il était entouré de tous côtés, mais non pas vaincu.

M. de la Tremlays, jugeant inutile de prolonger la bataille, lui fit de loin un signe. Aussitôt Jude jeta son arme au pied de ses adversaires, qui s'emparèrent de lui sur-le-champ.

A ce moment, une douleur amère et soudaine se refléta sur les traits du vieux gentilhomme qui, jusqu'alors, avait gardé l'apparence d'un calme stoïque. Un souvenir venait de traverser son âme: il avait vu Georges qui souriait dans son berceau.

Jusqu'à cette heure, son extravagant espoir l'avait soutenu. Il avait cru forcer le régent à descendre dans l'arène et à jouer contre lui, l'épée à la main, les destinées de la Bretagne. Il avait compté sur l'insulte suprême, pensant que les princes, gentilshommes avant tout, ne savaient point venger un outrage autrement que par le jugement de Dieu. Maintenant il comprenait. La fièvre était passée. Comme il arrive toujours après une défaite, mille pensées sinistres se pressaient

dans son cerveau. Il sentait naître en son cœur un doute touchant la loyauté de son parent Hervé de Vaunoy ; et ce doute, à peine conçu, grandissait, grandissait jusqu'à devenir terrible comme une certitude. Il croyait entendre la voix menaçante et lointaine du pauvre albinos, et cette voix lui disait la ruine de sa race.

Il jeta un regard découragé vers Jude, et se repentit de lui avoir fait rendre son épée.

— Reprends ton arme, mon homme, cria-t-il. Passe sur le corps de ces muguets et va-t'en veiller sur l'enfant.

Jude obéit comme toujours. Un puissant effort le dégagea des mains qui le retenaient ; mais la foule s'était augmentée; les valets et les palefreniers avaient rejoint la cour. Jude fut terrassé. En tombant, il tourna vers son maître ses yeux pleins d'une respectueuse tristesse.

— Je n'ai pas pu ! murmura-t-il comme s'il eût voulu excuser une désobéissance.

Nicolas Treml courba la tête.

— Pauvre Georges ! dit-il ; que Dieu me punisse et le prenne en pitié !

Madame de Carnavalet, jugeant que son évanouissement avait été suffisamment prolongé, reprit ses sens ; le régent donna le signal du retour.

Tout le long de la route, il se montra d'une fort aimable gaieté. Seulement, en montant le perron du château, il se pencha à l'oreille de l'abbé Dubois, et prononça le nom de Bastille. Dubois s'inclina en signe d'obéissance.

C'était l'arrêt de Nicolas Treml et de l'honnête Jude, son écuyer.

VIII

TUTELLE.

Quelques heures après l'étrange bataille que nous avons rapportée, M. de la Tremlays et son écuyer furent enfermés à la Bastille.

Il est permis de croire que le vieux Breton fit des réflexions assez tristes lorsqu'il franchit le seuil de la néfaste forteresse. Quant à Jude, on peut affirmer qu'il ne réfléchit pas du tout.

Quelles que fussent ses angoisses secrètes, Nicolas Treml était trop fier et trop fort pour les laisser paraître sur son visage. Il monta en silence les noirs escaliers de la Bastille, et entra dans son cachot comme il entrait jadis au grand salon du château de la Tremlays, le front haut et la tête calme.

Mais le diable n'y perdit rien. Une fois seul, le vieux gentilhomme donna cours à son désespoir. Il s'accusa d'avoir abandonné Georges, et maudit presque son patriotisme inutile. Son entreprise lui apparaissait maintenant sous son véritable jour. La vue de la cour avait changé ses idées. Il comprenait, mais trop tard, que sa tentative, qui eût été téméraire au temps de la chevalerie, devenait, au dix-huitième siècle, un véritable acte de démence.

— C'était pour la Bretagne! se répétait-il en manière de consolation.

Mais cela ne le consolait point.

Sa douleur et ses regrets eussent été bien plus amers encore s'il eût pu voir ce qui se passait dans son château de la Tremlays. Hervé de Vaunoy, en effet, ne faisait point les choses à demi. Quelques mots échappés à Nicolas Treml, dans la dernière conversation qu'ils avaient eue ensemble, avaient mis Hervé sur la voie, et il devinait à peu près le but du voyage de son vieux parent. Ce lui en était assez pour conjecturer le reste.

Il laissa passer une semaine. Au bout de ce terme, il regarda le retour de Nicolas Treml comme étant pour le moins fort problématique, et agit en conséquence. La majeure partie des vieux serviteurs du château fut congédiée. Vaunoy ne garda que ceux qu'il avait su se concilier dès longtemps, et Alain, le maître d'hôtel, qui était un peu son confident.

Vaunoy avait totalement changé de caractère. Depuis deux ans, il rêvait nuit et jour la possession du riche domaine de Treml, et voilà que tout à coup ce rêve s'était accompli. Pauvre hier et ne possédant que son manteau râpé de gentillâtre, il s'éveillait aujourd'hui plus opulent que pas un membre de la haute noblesse bretonne. Il y avait de quoi mettre une cervelle d'ambitieux à l'envers, et celle de Vaunoy fit la culbute.

Il est vrai que, à bien prendre, cette opulence n'avait rien de réel. Entre les mains d'Hervé, le château avec ses dépendances n'était qu'un dépôt, et son rôle celui d'un fidéicommissaire. Mais, pour qui sait conduire sa barque, ce rôle de fidéicommissaire peut mener loin. Tout homme est mortel; le pupille est soumis à cette foule de hasards déplorables qui menacent notre pauvre humanité : on meurt de la fièvre, du croup; on meurt pour ne point manger assez ou pour manger trop; on est croqué par le loup, même ailleurs que dans les contes de Perrault; on se noie : que sais-je? Plus tard, il y a les duels, les chutes de cheval et l'amour, qui perdit Troie. A cause de tout cela, le pupille d'un fidéicommissaire bien appris atteint rarement sa majorité lorsque l'héritage mérite considération.

Or, M. de Vaunoy était un homme fort capable. Seulement, comme il était impatient outre mesure de jouir sans contrôle, il ne fit point grand fond sur ces éventualités que nous venons d'énumérer. Le petit Georges, à la rigueur, pouvait sortir victorieux de toutes ces épreuves, et M. de Vaunoy entendait ne point courir les chances de ce jeu périlleux. Le Breton est bon et généreux d'ordinaire, mais quand il se met à être mauvais, les traîtres du boulevard sont des anges auprès de lui : rien ne lui coûte, et les moyens qu'il emploie alors sont d'une brutalité diabolique. Le lecteur en pourra juger sous peu.

Vaunoy continua de traiter Georges comme le fils chéri et respecté de son seigneur. Il voulait se faire un appui de l'affection de l'enfant pour le cas redoutable où M. de la Tremlays fût revenu inopinément quelque jour. Un mois, deux mois se passèrent. Hervé avait fait maison nette de tout ce qui portait amour au vieux sang de Treml. Néanmoins, il y avait un fidèle serviteur qu'il n'avait point pu chasser : c'était Job, le chien favori de Nicolas Treml.

En vain les valets armés de fouets avaient poursuivi Job jusqu'à une grande distance dans la forêt; il revenait toujours. Au moment où Hervé le croyait bien loin, il le retrouvait, le soir, assis auprès du berceau de Georges endormi. Le chien veillait, et nous ne pouvons point affirmer que, sans la présence de ce vaillant gardien, l'héritier de Treml eût passé ses nuits sans péril, car M. de Vaunoy jetait souvent d'étranges regards sur la couche où reposait son jeune cousin.

Job n'était pas seul à veiller sur le petit Georges : un autre protecteur couvrait l'enfant de sa mystérieuse vigilance. Avec l'or de Nicolas Treml, Jean Blanc avait soulagé les souffrances de son père. Il ne travaillait plus : le jour, il dormait ou rôdait autour du château; la nuit, il montait dans l'un des arbres du parc, dont les longues branches venaient frôler les fenêtres de la chambre où dormait Georges, et là, il faisait sentinelle jusqu'au matin. Hervé l'avait bien menacé parfois du fusil de son veneur, mais Jean Blanc savait courir sur la verte couronne des arbres comme un matelot dans les agrès de son navire. Il ne craignait point les balles, et d'ailleurs il avait dit : *Je tâcherai* !

IX

L'ÉTANG DE LA TREMLAYS.

Il y avait six mois que Nicolas Treml était parti. Personne ne savait en Bretagne ce qu'il était devenu. Les gens de la forêt le regrettaient parce qu'il était bon maître, et priaient Dieu pour le repos de son âme.

Un soir d'automne, Hervé de Vaunoy jeta sa canardière sur son épaule et prit le petit Georges par la main. En cet équipage, il se dirigea vers l'étang de la Tremlays, Job marchait sur ses talons ; il suivait Georges. De temps en temps, Hervé de Vaunoy regardait du coin de l'œil le fidèle animal et ce regard annonçait des dispositions qui n'étaient rien moins que bienveillantes.

Georges courait dans l'herbe ou cueillait les fleurs d'or des genêts. Ses cheveux blonds flottaient au vent du soir. Il était gracieux et charmant comme la joie de l'enfance.

L'étang de la Tremlays est situé à l'ouest et à un quart de lieue du château. Sa forme est celle d'un vaste trapèze dont trois côtés appuient leurs bordures d'aunes à de grands taillis, tandis que le quatrième, coupé en talus escarpé, porte à son sommet un bouquet de futaie. Du point central de ce talus, qui surplombe par suite d'éboulements anciens, s'élance presque horizontalement le tronc robuste et rabougri d'un chêne noir dont les longues branches pendent au-dessus de l'eau et couvrent le quart de la largeur de l'étang.

C'est vis-à-vis de ce chêne et à quelques toises de ses dernières branches, que la pièce d'eau atteint sa plus grande profondeur. Le reste est fond de vase où croissent des moissons de joncs et de roseaux que peuplent, vers le commencement de l'hiver, des myriades d'oiseaux aquatiques.

Sur la rive occidentale de l'étang de la Tremlays, s'assied maintenant une petite bourgade avec chapelle et moulin ; mais à l'époque où se passe notre histoire, ce lieu était complétement désert, et il était bien rare qu'un passant vînt troubler les silencieux ébats de ses sarcelles ou de ses tanches.

M. de Vaunoy ouvrit les cadenas d'un petit bateau, plaça Georges sur l'un des bancs, et quitta la rive. Job, sans y être invité, franchit d'un bond la distance et s'installa aux pieds de l'enfant.

Après quelques coups de rames qui le portèrent au milieu de l'étang, M. de Vaunoy arma sa canardière et jeta autour de soi un regard de chasseur novice. Un plongeon montra sa tête noire entre les roseaux ; Hervé fit feu.

Le bruit du coup fit tressaillir Job ; l'odeur de la poudre dilata ses narines.

Il se redressa sur ses quatre pattes et darda son regard dans la direction des roseaux.

— Cherche-là... cherche ! dit doucement M. de Vaunoy.

Vous savez l'histoire de la chatte métamorphosée en femme. Une souris se montre, et Minette de courir à quatre pattes. Job, excité dans son instinct, bondit hors du bateau, laissant Georges, effrayé du bruit, sur son banc.

— Cherche là... cherche ! répéta M. de Vaunoy qui rechargeait vivement sa canardière.

Le chien cherchait, mais il n'avait garde de trouver le plongeon dont la santé n'avait aucunement souffert.

M. de Vaunoy épaula de nouveau sa canardière.

— Regarde donc ce grand chêne, Georges, dit-il.

Pendant que l'enfant était retourné, le coup partit. Job poussa un hurlement plaintif et se coucha, mort, dans les roseaux.

— J'ai vu derrière les feuilles du chêne, dit l'enfant, une grande figure blanche qui nous regardait.

Vaunoy jeta vivement les yeux vers l'arbre, mais il n'aperçut rien.

— Regarde encore, dit-il d'une voix pateline.

Puis il grommela entre ses dents :

— Cette fois, le maudit chien ne reviendra pas.

— Tiens, s'écria Georges, — voilà encore la figure blanche.

Vaunoy était dans l'un de ces instants où l'homme a peur de son ombre. La nuit tombait rapidement. Il compta du regard les feuilles du chêne noir, et n'aperçut rien encore. L'enfant s'était sans doute trompé.

La main d'Hervé tremblait néanmoins tandis qu'il déposait sa canardière au fond du bateau pour prendre les rames. Il se dirigea lentement vers le point de l'étang qui fait face au grand chêne. En cet endroit l'eau tranquille et plus sombre annonçait une grande profondeur. Vaunoy cessa de ramer. Il appuya sa tête sur sa main. Sa respiration était oppressée : des gouttes de sueur coulaient sur son front.

Quand il se redressa, la nuit était tout à fait venue. A deux ou trois reprises il étendit sa main vers Georges, et chaque fois sa main retomba. Enfin il fit sur lui-même un violent effort :

— Eh bien, dit-il d'une voix étouffée, ne vois-tu plus la grande figure blanche ?

L'enfant tourna la tête.

— Si, répondit-il, la voilà !

Tandis qu'il parlait encore, Vaunoy le saisit par derrière et le précipita dans l'étang.

Au même instant, une longue forme blanche se montra en effet dans le feuillage du chêne, mais Vaunoy ne put la voir, occupé qu'il était à fuir vers le bord à force de rames. La lune, qui se levait, jeta ses premiers rayons par-dessus les taillis et vint éclairer le pâle visage de Jean Blanc.

Au moment où Vaunoy atteignit la rive, l'albinos se laissa glisser le long d'une branche flexible qui pliait sous son poids et retombait au ras de l'eau.



H. Castelli del. Imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35. V. Mocquet sc.

HERVÉ DE VAUNOY PRÉCIPITANT GEORGES DANS L'ÉTANG

FORÊT DE RENNES

A l'aide de ses pieds, il imprima un mouvement de fronde à ce balancier, puis, ouvrant les mains tout à coup, il se trouva lancé tout près de l'endroit où Georges avait disparu.

Vaunoy entendit sans doute le bruit de sa chute, mais plein de cette superstitieuse terreur qui suit et venge le crime, il se boucha les oreilles et s'enfuit éperdu.

Quelques secondes après, Jean Blanc revint à la surface, ramenant l'enfant évanoui.

Le blafard visage de l'albinos avait une expression d'allégresse délirante lorsqu'il toucha le bord. Il prit sa course, serrant convulsivement l'enfant dans ses bras, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis une large distance entre lui et le château de la Tremlays.

— J'étais là, disait-il en riant; je savais qu'on ferait du mal au petit monsieur... Maintenant il est à moi; je l'ai gagné... J'étais là pour que le fort ne tuât point le faible, comme dans la chanson d'Arthur de Bretagne.

Ceux qui connaissaient le pauvre Jean Blanc eussent vu dans ses paroles entrecoupées le symptôme précurseur de l'un de ses accès. Lui-même sentait vaguement l'approche d'une tempête intellectuelle, car sa joie tomba tout à coup. Il fit halte au milieu de l'une des routes de la forêt, et déposa Georges sur le gazon d'un talus.

L'atmosphère était froide. Une abondante rosée descendait du faîte des arbres à demi dépouillés de leurs feuilles. Georges restait sans mouvement; ses membres étaient roides et glacés. Une livide pâleur couvrait son joli visage.

— Il faut qu'il s'éveille! grommelait Jean Blanc en tâchant de le réchauffer sur son sein. — Il le faut; Sainte Vierge, réveillez-le!

Ce disant, il se dépouillait de son justaucorps de peaux de lapins cousues, et s'en servait pour envelopper le corps transi de l'enfant. Sa poitrine haletait, ses yeux devenaient hagards. Il luttait contre l'accès de folie qui envahissait ses chancelantes facultés.

— Sainte Vierge! cria-t-il enfin avec désespoir, donnez-moi le temps de l'éveiller. Je fais vœu...

Un irrésistible rire interrompit cette ardente invocation. Par un dernier éclair d'intelligence, il ôta de sa poitrine une médaille de cuivre qui portait l'empreinte vénérée de Notre-Dame de Mi-Forêt, et la passa au cou de l'enfant toujours inanimé. Aussitôt après, emporté par sa fièvre folle, il se jeta, tête baissée, gambadant, riant et chantant, au plus épais du fourré.

L'enfant, évanoui, resta à la garde de Notre-Dame.

L'accès de Jean Blanc fut long, parce que l'émotion qui l'avait provoqué avait été puissante; pendant plus d'une heure il courut les taillis en répétant son étrange refrain :

— Je suis le lapin blanc... le lapin!

Au bout de ce temps, sa fièvre se calma. L'albinos sentit revenir ses idées, et le souvenir de Georges emplit tout à coup son cœur.

Il s'élança, renversant tout obstacle sur son passage; et, retrouvant sa route

par une sorte d'instinct, en quelques minutes il atteignit l'allée. Son cœur battit de joie, car un rayon de lune, passant au travers des branches, éclairait un objet blanc sur le talus.

— Georges! cria-t-il.

Georges ne répondit point.

Jean Blanc franchit en deux bonds la distance qui le séparait du talus et tomba sur ses genoux.

— Georges ! dit-il encore.

Et comme l'objet blanc restait immobile, Jean le toucha. C'était son justaucorps de peau.

L'enfant avait disparu.

X

LA VEILLÉE

Vingt ans de plus pèsent un poids bien lourd sur la tête d'un homme ; mais, pour l'ensemble des choses créées, mis à part l'homme lui-même, c'est-à-dire pour la portion la plus grande, la plus durable, la plus vivante de la nature, vingt ans passent comme un souffle de brise, qui effleure et n'entame point.

Vingt ans écoulés ont rendu méconnaissables les personnages de notre récit. L'enfant s'est fait homme ; l'homme est devenu vieillard ; le vieillard a cessé de vivre.

Mais le bon château de la Tremlays s'élève toujours, droit et robuste, au bout de son avenue de grands chênes. Si quelques arbres sont morts dans la forêt, d'autres jaillissent du sol, et s'élancent pleins de séve, vers le beau soleil qui chauffe la voûte du feuillage. La Fosse-aux-Loups a gardé ses sombres ombrages, et le chêne creux soutient vaillamment le pesant fardeau de ses branches colossales. Les deux moulins chancellent et menacent ruine comme autrefois, et c'est à peine si l'on s'aperçoit que la pauvre loge de Mathieu Blanc s'est affaissée au ras du sol, tant le détail est mince et peu digne d'attention.

Quant à l'étang de la Tremlays, ce sont toujours les mêmes eaux dormantes et la même moisson de roseaux sous lesquels blanchissent dans la vase les ossements de Job, le fidèle chien de Nicolas Treml.

Nous sommes à l'automne de l'année 1740, et il y a veillée dans les cuisines de M. Hervé de Vaunoy de la Tremlays, seigneur de Bouëxis-en-Forêt.

La cuisine est une grande pièce carrée, percée de quatre fenêtres hautes. Une large porte de chêne, garnie de fer, ouvre ses deux battants vis-à-vis de la vaste cheminée, dont le manteau en forme de toiture peut abriter une compagnie raisonnablement nombreuse. Cinq ou six troncs d'arbres brûlent dans l'âtre et mêlent leur rouge lumière à la lueur crépitante de deux résines. Sur la table massive qui occupe le milieu de la pièce, une rangée de *pichets* (cruches) méthodiquement alignés exhale une bonne odeur de cidre mousseux. Il y a des pommes de terre qui rôtissent sous les cendres, et une demi-douzaine de quartiers de lard montrent, des deux côtés de la crémaillère, leur couenne recouverte de suie. Nous faisons grâce aux lecteurs des fourneaux, casseroles, cuillers à pot, marmites, écumoires, etc.

Il y a vingt personnes assises sous le manteau de la cheminée. La plupart sont serviteurs ou servantes de Vaunoy ; deux ou trois sont étrangères et reçoivent l'hospitalité.

Afin de ne point faire défaut à la galanterie française, nous parlerons d'abord des femmes ; sur cette escabelle à trois pieds et si près du feu que la pointe de ses sabots se charbonne, est assise la dame Goton Rehou, femme de charge de la Tremlays. Elle eut, si l'on en croit la chronique de la forêt, une jeunesse joyeuse ; mais cela date de quarante ans, et, à l'heure qu'il est, elle fume une pipe courte, noircie par un long usage, avec toute la gravité qui convient à une matrone de son importance,

Auprès d'elle, et s'éloignant graduellement du foyer, siégent les servantes du château : la fille de basse-cour, la pigeonnière, la trayeuse de vaches, et même la femme de chambre de mademoiselle Alix de Vaunoy. Cette dernière déroge sans nul doute en semblable compagnie ; mais il faut tuer le temps ; et Yvon, le valet des chiens, est ce qu'on appelle un bel homme.

De l'autre côté de la cheminée sont rangés les garçons.

C'est d'abord André, le garde ; Simonnet, le maître du pressoir ; d'autres encore dont l'énumération serait longue et superflue.

Sous le manteau de la cheminée, et juste en face de la dame Goton Réhou, est assis un homme de la forêt, hôte de la Tremlays pour quelques heures. Cet homme mérite une description particulière.

Il est charbonnier, cela se voit. Une couche épaisse de noir couvre son visage, et s'éclaircit seulement quelque peu aux angles saillants de la face, comme il arrive aux masques de bronze. Ses yeux, dont la paupière est enflammée, semblent craindre l'éclat ardent du foyer, et s'abritent derrière sa large main noircie. Il est, du reste, vêtu comme les gens de la forêt : bonnet de laine mêlée, veste longue en forme de paletot échancré, culottes courtes, bas bleus et souliers à boucles de fer.

Il est de taille problématique. Assis, il semble petit, mais lorsqu'il se lève pour saisir un pichet et boire à même, ses longues jambes l'exhaussent tout à coup. Dans l'habitude de son corps il y a plus de souplesse que de force. Quant à son âge, nul ne saurait le dire. Depuis quinze ans, le charbonnier Pelo Rouan court la forêt. Tel on l'a vu la première fois, tel on le voit encore.

Nos personnages ainsi posés, nous écouterons leur conversation, car nous sommes fort dépaysés dans ce château où nous n'avons pas mis le pied depuis vingt ans.

Renée, la fille de chambre de mademoiselle Alix de Vaunoy, cause tout bas avec le bel Yvon, lequel raccommode son fouet, et tresse une *coulisse* (mèche), que Mirault, Gerfault, Renault, etc., sentiront plus d'une fois sur leurs flancs savamment amaigris. André, le garde, frotte d'huile le ressort de son fusil à pierre. Corentin taille galamment un battoir pour Anne, la surintendante des vaches ; l'entretien n'a rien encore de général.

Mais six heures ont sonné à la cloche fêlée du beffroi. Le vieux Simonnet, maître du pressoir, a écorché dévotement les versets de l'*Angelus*. Un silence de quelques minutes s'est fait, pendant lequel les uns ont prié et les autres ont fait semblant.

Quand ce silence eut duré suffisamment à son gré, dame Goton fit un signe de croix final et secoua les cendres de sa pipe avec précaution.

— Les jours s'en vont, dit-elle.

Chacun reconnut implicitement la justesse infinie de cette observation.

— Vienne la fin du mois, poursuivit la vieille femme de charge, et nous aurons la résine allumée pour dire l'*Angelus* du soir.

— Ça, c'est la vérité, appuya Simonnet.

Et tous répétèrent avec conviction :

— Les jours s'en vont ; ça, c'est la vérité !

Dame Goton savoura un instant l'approbation générale.

— Maître Simonnet, reprit-elle ensuite, si c'est un effet de votre complaisance, passez-moi le pichet ; ma pauvre langue brûle.

Au lieu d'un pichet on en passa dix, et tout le monde s'abreuva copieusement.

— Fameux et droit en goût, s'écria la vieille femme en promenant voluptueusement sa langue sur ses lèvres après avoir bu ; — tout ce qu'on peut demander, c'est que le cidre de l'automne qui vient vaille celui de cette année... pas vrai ?

C'était là encore une de ces propositions dont le succès n'est point douteux. Tout le monde répondit affirmativement, et le maître du pressoir but un second coup pour prouver la sincérité de son opinion.

— Quant à ce qui est de l'an prochain, dit-il, on ne sait pas ce qu'on ne sait pas. Il cherra bien du bois mort dans la forêt d'ici l'automne, et notre monsieur dit que le temps qui court est un temps de péril.

Renée cessa de causer avec Yvon, et releva la tête avec inquiétude.

— Est-ce qu'on craint une attaque de *Loups ?* murmura-t-elle.

A cette question on eût pu voir le charbonnier fermer à demi les yeux et jeter à la ronde un furtif regard.

— Les Loups ! répéta Simonnet en frappant son poing sur la table. — Si j'étais seulement dans la peau de M. le lieutenant du roi, on ne les craindrait pas longtemps, les maudits brigands !... Dire qu'ils ont brûlé mon beau pressoir de Bouëxis-en-Forêt !

— Volé mes vaches, ajouta la trayeuse.

— Dévasté mon chenil, dit Yvon.

— Braconné plus de gibier que n'en chasse en trois ans notre monsieur, exclama le garde.

— Tué mes poules !

— Foulé mes guérets !

— Brisé mes espaliers ! crièrent en chœur les divers fonctionnaires de la Tremlays.

La dame Goton bourrait gravement sa pipe et ne disait rien. Pelo Rouan, le charbonnier, semblait dormir, adossé contre la paroi de la cheminée.

— Oh ! les maudits brigands ! reprit le chœur au milieu duquel on distinguait la voie flûtée et suraiguë de la fille de chambre.

Goton alluma sa pipe, et lança trois redoutables bouffées.

— Il y a vingt ans, murmura-t-elle, le maître de la Tremlays s'appelait Nicolas Treml. Ceux que vous nommez les loups étaient des agneaux alors. C'est la misère qui a aiguisé leurs dents.

Un murmure désapprobateur suivit ces paroles.

— Les Treml étaient de bons maîtres, dit Simonnet avec le même embarras qu'aurait un vieux courtisan parlant d'un roi déchu au sein d'une cour nouvelle, on ne peut pas dire le contraire; mais les Loups sont des bandits, et il n'y a que vous, dame Goton, pour prendre leur défense.

Un imperceptible sourire plissa la lèvre de Pelo Rouan. La vieille releva sa tête chenue avec dignité.

— Maître Simonnet, répondit-elle, je ne défends point les Loups, qui savent bien se défendre eux-mêmes. Je dis que ce sont des Bretons, voilà tout, et que certaines gens sont plus vaillants au coin du feu que sous le couvert.

Le sourire du charbonnier se renforça, et les serviteurs du château restèrent penauds sous cette accusation de couardise faite ainsi à brûle-pourpoint.

— Patience! patience! dit enfin Simonnet. Il doit nous arriver de Paris un brave officier du roi pour prendre le commandement des sergents de Rennes, et protéger le passage des deniers de l'impôt à travers la forêt. Ces Loups damnés ont tué le dernier capitaine...

— Gare au nouveau! interrompit dame Goton.

— On dirait que vous souhaitez un malheur! s'écria aigrement Renée, la fille de chambre.

— Ma mie, répondit Goton avec ironie, je suis vieille et je regrette l'ancien temps. Causez avec Yvon, croyez-moi, et rappelez-lui qu'avant de courir deux à deux dans les taillis, il est bon de prononcer quelques mots devant M. le recteur, dans l'église paroissiale de Liffré.

Renée devint rouge et ne répondit point. La conversation allait mourir ou changer d'objet, lorsque Pelo Rouan, qui avait sans doute des raisons pour cela, frotta ses yeux comme un homme qui s'éveille et dit:

— Ai-je rêvé, maître Simonnet?... N'avez-vous point dit qne nous allions avoir un nouveau capitaine pour mettre à la raison les Loups... que le ciel confonde!

— J'ai dit cela, mon homme, et c'est la vérité. Tant que les Loups n'ont fait que piller M. de Vaunoy, la cour de Paris n'y a point vu de mal; mais les hardis brigands sont allés, comme chacun sait, jusqu'à Rennes, attaquer en plein jour l'hôtel de M. l'intendant. Ils interceptent l'impôt...

— Quel dommage! interrompit l'incorrigible Goton avec un sarcastique sourire.

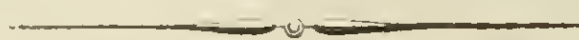
— Ce sont de fiers gueux! dit Pelo Rouan avec simplicité; mais savez-vous quand arrive cet officier du roi dont vous parlez?

— On l'attend, mon homme.

Pelo Rouan se leva, prit un pichet qu'il porta à ses lèvres, et dit avec une bonhomie où la vieille Goton crut découvrir une pointe de raillerie:

— A la santé du nouveau capitaine!

— A sa santé! répondirent les serviteurs de la Tremlays.



XI

FLEUR-DES-GENÊTS.

Pelo Rouan, avant de poser son pichet sur la table, ajouta comme complément de son toast :

— Et à la confusion du Loup Blanc et de ses louveteaux! — A la bonne heure! dit la vieille Goton, lorsque chacun eut applaudi à ce souhait charitable ; Pelo Rouan est un pauvre homme de la forêt. Il y a pour lui courage à maudire tout haut le Loup Blanc, qui est fort puissant, et dont mille bras exécutent les ordres ! car tout à l'heure il va prendre son bâton de houx et affronter la nuit le domaine des Loups ! à la bonne heure ! Je ne veux point de mal à Pelo Rouan. — Merci, dame, prononça lentement le charbonnier; moi, je vous veux du bien.

C'était un homme étrange que ce Pelo Rouan. Pendant qu'il parlait ainsi, son regard fixe couvrait Goton, tandis que la ligne rouge de ses paupières clignotait à la lumière du feu. Il y avait dans ce regard une gratitude plus grande que ne le méritait à coup sûr l'observation de la vieille femme de charge. Du reste, et nous devons le dire tout d'abord, la plupart des actions de cet homme étaient difficiles à expliquer. On croyait deviner chez lui parfois une marche lente et systématique vers un but mystérieux; mais on ne tardait pas à perdre sa trace, et l'espionnage le plus fin comme le plus obstiné eût été dérouté par sa conduite. Nul ne songeait d'ailleurs à l'espionner. A quoi bon l'eût-on fait? Ses fréquentes visites à la maison de M. de Vaunoy, ennemi personnel et acharné des Loups, éloignaient toute idée de connivence avec ces derniers, et cette connivence seule aurait pu donner quelque force à un homme si bas placé dans l'échelle sociale.

Il y a quinze ou seize ans que Pelo (Pierre) Rouan était venu s'établir dans la forêt de Rennes. Il avait amené avec lui une petite fille au berceau. Solitaire d'habitude et paraissant fuir la société de ses pareils, il s'était bâti une étroite loge à l'endroit le plus désert de la forêt, avait creusé un four souterrain et faisait, depuis lors, ce qu'il fallait de charbon pour soutenir son existence et celle de sa fille.

Marie avait pris la taille d'une femme. En grandissant, elle était devenue bien belle, mais elle l'ignorait. Beaucoup prétendront que ces derniers mots renferment une impossibilité flagrante ; nous soutenons néanmoins notre dire. Marie, enfant de la solitude, n'avait de hardiesse que contre le danger. La vue de l'homme la troublait et l'effrayait. Lorsque la trompe de chasse criait dans les

allées, Marie faisait comme les biches; elle se cachait dans les buissons. Jamais un des galants gentillâtres du pays n'avait pu l'approcher d'assez près pour l'appeler *mignonne*, en lui prenant le menton, — comme font tous les gentillâtres, depuis l'antiquité la plus reculée ; — jamais elle ne mettait de fromages dans un panier verni pour le porter au château, avec des pommes, des œufs et de la crême, comme cela se pratique encore de nos jours, au théâtre de l'Opéra-Comique ; elle ne dansait ni *sur la fougère*, ni même *sous la coudrette;* en un mot, ce n'était en aucune façon une rosière de madame de Genlis, mirant ses pudiques attraits dans le cristal des fontaines, ni une ingénue de M. de Marmontel, raisonnant sur Dieu, la nature et le reste. C'était une fille de la forêt, simple, pure, demi-sauvage, mais portant en soi le germe de tout ce qui est noble, gracieux, poétique et bon.

L'expression générale de son visage était un mélange d'exquise gentillesse et de sensibilité exaltée. Elle avait de grands yeux bleus pensifs et doux, dont le sourire échauffait l'âme comme un rayon de soleil. Sa joue pâle s'encadrait d'un double flot de boucles dorées, molles, flexibles, élastiques, qui ondoyaient à chaque mouvement de tête, et se jouaient sur ses épaules modestement couvertes. La nuance de cette chevelure eût embarrassé un peintre, parce que les couleurs dont peut disposer l'art humain sont parfois impuissantes. Cette nuance, dans un tableau, semblerait terne ; ses candides reflets affadiraient le regard ; elle ne repousserait point assez la blancheur de la peau ; mais cela prouve seulement que l'homme n'a su dérober que la moitié de la palette céleste. Chez Marie, c'était un charme de plus, ses traits fins, mais hardiment modelés, apparaissaient suaves et comme voilés sous cette indécise auréole. Cela faisait l'effet de ce nuage mystique, aux rayons naïvement adoucis que les peintres du moyen âge donnaient pour ornement au front divin de la mère de Dieu. Marie était comme son père, elle aimait la solitude. Lorsqu'elle ne restait point dans la loge, occupée à tresser des paniers de chèvrefeuille que Pelo Rouan vendait aux foires de Saint-Aubin-du-Cormier, Marie errait, seule et rêveuse, dans les sentiers perdus de la forêt.

Souvent le voyageur s'arrêtait pour écouter une voix pure et semblable à la voix des anges, qui chantait la complainte d'Arthur de Bretagne, dont nous avons parlé dans la première partie de ce récit. Ceux qui se souvenaient du pauvre Jean Blanc songeaient à lui en entendant sa romance favorite ; la plupart savouraient la musique sans évoquer la mémoire de l'albinos, car bien d'autres que lui répétaient ce refrain qui berce les enfants dans toutes les loges du pays de Rennes. Du reste, on entendait toujours Marie comme on écoute le rossignol, sans la voir. Dès qu'elle apercevait un étranger, son instinct de timidité sauvage la portait à fuir. On voyait le taillis s'agiter comme au passage d'un faon, puis plus rien. Marie était alerte et vive. On eût couru longtemps avant de l'atteindre.

Quelques-uns cependant l'avaient vue, et le bruit de sa beauté sans rivale s'était répandu dans le pays. On ne savait point son nom, car Pelo Rouan ne souffrait guère de questions, surtout lorsqu'il s'agissait de sa fille, et Marie devenait muette dès qu'un homme lui adressait la parole. A cause de cette

ignorance, et par un reste de cette chevaleresque poésie qui a fleuri si longtemps sur la terre de Bretagne, on choisissait pour désigner Marie les noms des plus charmantes fleurs. Les jeunes gens de la forêt parlaient d'elle d'autant plus souvent que son existence était plus mystérieuse. A la longue, la coutume effeuilla cette guirlande de jolis sobriquets. Un seul resta, qui faisait allusion à la couleur des cheveux de Marie: on l'appela *Fleur-des-Genêts.*

Pelo Rouan laissait à sa fille une liberté entière, dont celle-ci usait tout naturellement et comme on respire, sans savoir qu'il en pût être autrement. D'ailleurs, le charbonnier, quand même il l'aurait voulu, n'aurait point pu surveiller fort attentivement la jeune fille; car il faisait de longues et fréquentes absences. Le motif de ces absences était un secret, même pour Marie. Parfois, durant des semaines, le four de Pelo Rouan restait froid; mais quand il revenait, il travaillait le double et réparait le temps perdu.

Personne n'était admis dans la loge. On venait chercher Pelo Rouan de temps en temps la nuit. Dans ces circonstances, ceux qui avaient besoin du charbonnier, — pour des causes que nous ne saurions dire, — frappaient à la porte d'une certaine façon. Pelo sortait. Marie, habituée à ce manége, ne prenait pas garde.

Un jour pourtant, en l'absence de Pelo Rouan, un étranger avait franchi le seuil de la loge inhospitalière: c'était un beau jeune homme, et Fleur-des-Genêts n'eut pas peur. Son cœur battit bien fort; un rouge brûlant remplaça le délicat oloris de sa joue; mais la loge paternelle lui sembla tout d'un coup moins enfumée, les arbres plus verts, le ciel plus brillant au travers des éclaircies du feuillage. Elle se sentit vivre davantage et mieux.

Depuis ce jour, ses vagabondes promenades eurent un but: elle rencontrait le bel étranger qui lui mettait un baiser sur la joue et s'asseyait près d'elle au pied d'un chêne. Les chevreuils seuls ou quelque renard espionneur auraient pu dire le sujet de leurs longs entretiens; mais le bonhomme La Fontaine était mort, et les bêtes ne savaient déjà plus parler. Cela dura quelques mois, puis l'étranger partit, laissant son souvenir au cœur de Marie, qu'il avait gardée pure comme s'il eût été un frère.

Une fois l'étranger parti, les gens de la forêt revirent Fleur-des-Genêts dans les taillis. Elle allait au hasard, la tête penchée, l'œil rêveur, et chantait bien mélancoliquement la complainte d'Arthur de Bretagne.

Pelo Rouan ne lui demandait point la cause de sa tristesse, parce qu'il l'avait devinée.

Cependant la veillée continuait dans la cuisine du château de la Tremlays. Après avoir porté le toast qui ouvre ce chapitre, Pelo prit son bâton, comme l'avait annoncé la vieille femme de charge; mais, au lieu de partir, il secoua lentement sa pipe, et se planta, le dos au feu, en face de maître Simonnet.

— Et... sait-on son nom? dit-il en jouant l'indifférence.

— Le nom de qui?

— Du nouveau capitaine.

— Notre monsieur le sait peut-être, répondit Simonnet.

— Au fait, ce doit être un bon serviteur du roi, c'est le principal... Il logera au château?

— Ou chez M. l'intendant royal.

Pelo Rouan sembla hésiter au moment de faire une nouvelle question.

— C'est juste, dit-il enfin, c'est à qui recevra ce brave officier et les bons soldats de la maréchaussée.

A ces mots il se dirigea vers la porte. En passant auprès d'Yvon, il lui serra furtivement la main, et adressa à Corentin un regard d'intelligence.

— Bonsoir, maître Simonnet et toute la maisonnée, dit-il.

Comme il mettait la main sur le loquet, un fort coup de marteau retentit frappé à la porte extérieure. Pelo resta. Quelques minutes après deux hommes, enveloppés de manteaux, furent introduits. Les larges bords de leurs feutres cachaient presque entièrement leurs visages. Cependant, à un mouvement que fit l'un d'eux, la lumière du foyer vint éclairer partiellement ses traits. Pelo Rouan tressaillit à son aspect; et, au lieu de sortir, il se glissa prestement dans une embrasure.

XII

DANS LA FORÊT.

Les nouveaux venus étaient tous deux de haute taille et d'apparence robuste. Celui dont Pelo Rouan avait aperçu la figure était dans toute la force de la jeunesse, beau de visage et merveilleusement tourné. L'autre avait sous son feutre une chevelure grise, et plus de soixante ans sur les épaules.

— Qui que vous soyez, dit Simonnet employant la digne formule armoricaine, vous êtes les bienvenus. Que demandez-vous?

Le plus jeune des deux étrangers rejeta son manteau sur le coude, et montra l'uniforme de capitaine des soldats de la maréchaussée.

— Je veux parler à M. Hervé de Vaunoy, répondit-il.

— Le nouveau capitaine! chuchotèrent les serviteurs de la Tremlays.

Renée, la servante de mademoiselle Alix, arrangea aussitôt les plis de sa robe; les autres femmes, moins bien apprises, se bornèrent à rougir immodérément.

Quant à Pelo Rouan, il gagna la porte sans bruit, après avoir échangé un second regard d'intelligence avec Yvon et Corentin.

— Ah! c'est lui qui est le nouveau capitaine!... murmura-t-il lentement d'un air pensif.

Puis il s'enfonça dans les sentiers de la forêt.

Maître Simonnet prit un maintien grave et solennel, afin de remplir convenablement son office d'introducteur aux lieu et place de maître Alain, le majordome, qui se faisait vieux et dormait d'ordinaire à cette heure, ivre d'eau-de-vie. Il mit le bonnet à la main, et précéda les nouveaux venus dans le salon de réception où se tenaient Hervé de Vaunoy et sa famille.

Pendant qu'il traverse le vestibule et la grande salle, nous rétrograderons de quelques heures et nous prendrons nos deux étrangers au moment où ils quittent la bonne ville de Vitré pour entrer dans la forêt. Outre que c'est un moyen fort simple de faire leur connaissance, nous assisterons ainsi avec eux à quelques petits incidents qu'il nous importe de ne point passer sous silence.

Comme le lecteur a pu le conjecturer, le vieillard à barbe grise remplissait auprès du jeune capitaine l'office de valet. C'était un homme à visage honnête et austère; sa taille légèrement voûtée annonçait seule la fatigue ou la souffrance; car son front restait sans rides, et son regard serein exprimait la tranquillité d'âme la plus parfaite.

Quant au capitaine, il y avait sous sa fine moustache noire retroussée un

sourire insoucieux et spirituel; dans ses yeux une hardiesse indomptable, une gaîté franche et comme un reflet de cordiale loyauté. On eût trouvé difficilement une taille plus élégante que la sienne, une pose plus gaillarde sur son cheval isabelle, et une plus élégante façon de porter son belliqueux uniforme. Il avait de vingt-cinq à vingt-sept ans.

Le valet s'appelait Jude Leker; le maître avait nom Didier tout court.

Le bon écuyer de Nicolas Treml n'avait point changé beaucoup durant ces vingt années. La souffrance avait glissé sur son cœur comme le temps sur la dure peau de son visage. Il se tenait encore ferme sur son cheval, et il n'eût point fait bon de recevoir un coup de la rapière plus moderne qui avait remplacé sa longue épée à garde de fer.

Il pouvait être deux heures après midi lorsque Didier et Jude dépassèrent les premiers arbres de la forêt. Le pâle soleil d'automne se jouait dans le feuillage jaunissant, et le sabot des chevaux s'enfonçait à chaque pas dans la molle litière que novembre étend au pied des arbres. Jude semblait respirer avec délices une atmosphère connue; il saluait chaque vieux tronc d'un regard ami et presque filial. Il y avait vingt ans que Jude n'avait vu la forêt de Rennes.

Tout en marchant, le maître et le serviteur poursuivaient une conversation commencée.

— C'était, ma foi, un vaillant vieillard, que ce Nicolas Treml! s'écria Didier, interrompant un long récit que lui faisait Jude; — j'aime son gant de buffle qui pesait une livre, et j'aurais voulu voir la pauvre mine que dut faire M. le régent.

— Le régent nous mit à la Bastille, répondit Jude avec un soupir.

— C'était en conscience le moins qu'il pût faire, mon garçon.

— Nicolas Treml, — que Dieu sauve son âme! — était déjà bien vieux. Et puis il pensait sans cesse à l'enfant...

— Quel enfant? interrompit encore Didier.

— Georges Treml, qui doit être, à l'heure qu'il est, un hardi soldat, s'il a gardé dans ses veines une goutte du bon sang de ses pères.

L'histoire languissait. Didier bâilla. Jude poursuivit:

— Il pensait donc à l'enfant qui était au pays sans protecteur et sans appui. Vieillesse et chagrin, c'est trop à la fois, mon jeune monsieur: Nicolas Treml descendit en terre et me légua le petit Georges... Il y a trois ans de cela.

— Et qu'est devenu ce Georges?

— Dieu le sait... Moi, je fus mis en liberté deux ans après la mort de mon maître. Je n'avais point d'argent, et si la Providence ne m'eût pas envoyé sur votre chemin au moment où vous cherchiez un valet pour le voyage, je ne sais comment j'aurais regagné la Bretagne... Ma chère, ma noble Bretagne! répéta Jude avec des larmes de joie dans les yeux.

Didier s'arrêta et lui tendit la main.

— Tu es un honnête cœur, mon garçon, dit-il; — je t'aime pour ton attachement au souvenir de ton vieux maître, et pour l'amour que tu as gardé à ton pays. Si tu veux tu ne me quitteras plus.

Jude toucha respectueusement la main que lui offrait le capitaine.

— Je le voudrais, murmura-t-il en secouant la tête, sur ma parole je le

voudrais, car il y a en vous quelque chose qui me rappelle la franche loyauté de Treml... Mais je suis à l'enfant et je suis Breton : ne m'avez-vous point dit que vous venez pour anéantir les derniers restes de la résistance bretonne?

— Si fait... quelques centaines de fous furieux. Quand la rébellion se sent faible, elle tourne au brigandage : je viens pour punir des bandits.

Jude réprima un geste de colère.

— De mon temps, murmura-t-il, messieurs de la Confrérie bretonne ne méritaient point ce nom.

— C'est vrai : ceux dont tu parles n'étaient que des maniaques entêtés... mais les *Frères-Bretons* sont devenus des *Loups*.

— Des Loups? répéta Jude sans comprendre.

— Ils ont eux-mêmes choisi ce sauvage sobriquet. Ce n'est pas la Bretagne, ce sont les Loups que je viens combattre de par l'ordre du roi.

Jude ne fut probablement point persuadé par cette subtile distinction, car il se borna à répondre :

— Je ne sais pas ce que font les Loups, mais ils sont Bretons et vous êtes Français.

— N'en parlons plus! s'écria gaîment le capitaine. Quant à la question de savoir si je suis Français ou non, c'est plus que je ne puis dire... Bois un coup, mon garçon.

Il tendit sa gourde de voyage à Jude qui, cette fois, n'eut aucune objection à soulever.

— Et maintenant, reprit le capitaine, orientons-nous : voici un sentier qui doit mener à Saint-Aubin-du-Cormier...

— C'est ma route, répondit Jude, et nous allons nous séparer ici... car vous allez à Rennes, je pense?

— Je vais au château de la Tremlays.

Jude tressaillit, puis il devint pensif.

— Vous êtes déjà venu dans le pays, dit-il après un silence, car vous le connaissez aussi bien que moi... Peut-être n'est-ce pas la première fois que vous allez au château de la Tremlays?

— Peut-être, répéta le capitaine, qui sembla vouloir éviter une réponse plus catégorique.

— Si vous y êtes allé, continua Jude dont tous les traits exprimaient une curiosité puissante, — vous avez dû voir un jeune homme... un beau jeune homme... l'héritier de ces nobles domaines... l'unique rejeton d'une race qui est vieille comme la Bretagne...

— Tu le nommes?

— Georges Treml.

Ce fut au tour du capitaine de s'étonner. Pour la première fois il rapprocha ce nom de Treml de celui du château, et il comprit que le vieux gentilhomme, dont il venait d'entendre la triste histoire, était l'ancien maître de la Tremlays.

— Je n'ai jamais vu ce jeune homme, répondit-il.

XIII

LE CAPITAINE DIDIER.

Jude demeura comme atterré.

— Mon Dieu ! pensait-il, qu'ont-ils fait de notre petit monsieur ?

Le capitaine était devenu rêveur. Peut-être connaissait-il assez M de Vaunoy pour qu'un doute s'élevât dans son esprit touchant le sort de l'héritier de Treml.

— Ma tâche est tracée, reprit Jude ; je la remplirai... monsieur, ajouta-t-il d'une voix que son émotion rendait solennelle, je vous adjure, par votre titre de gentilhomme, de me prêter votre aide.

Un triste sourire vint à la lèvre du capitaine.

— Gentilhomme !... dit-il.

— Par votre mère !... voulut continuer Jude.

— Ma mère ! dit encore le capitaine. — Allons, mon garçon, tu tombes mal. Que viens-tu me parler de titres et de mère ?... Mais je suis officier du roi, et cela vaut noblesse : tu auras mon aide.

— Merci ! merci ! s'écria Jude. En revanche, moi, je suis à vous, monsieur ; à vous de tout cœur et tant qu'il vous plaira. Maintenant, veuillez vous détourner quelque peu de votre route ; nous reviendrons ensemble au château.

Le capitaine suivit Jude aussitôt. Ils marchèrent durant un quart d'heure sur le chemin qui mène au bourg de Saint-Aubin-du-Cormier, puis Jude, tournant à gauche, s'enfonça tout à coup dans un épais taillis. Au bout d'une centaine de pas, Didier arrêta son cheval.

— Où me mènes-tu ? demanda-t-il.

— Au lieu où Nicolas Treml, mon maître, partant pour la cour de Paris, a enfoui l'espoir et la fortune de sa race.

— Tu as donc grande confiance en moi ?

Jude hésita un instant.

— Je vous confierais ma vie, dit-il enfin, mais le trésor de Treml n'est point à moi. Vous avez raison : mieux vaut que je sois seul à garder ce secret.

— Et mieux vaut que je ne m'enfonce point trop dans ce fourré, au delà duquel est la retraite des Loups... Ils pourraient me mordre, mon garçon... Va, tu me retrouveras ici.

Jude descendit de cheval et s'engagea, à pied, dans l'épais taillis où nous avons vu autrefois cheminer Nicolas Treml lorsqu'il portait en poche l'acte signé par son cousin Hervé de Vaunoy.

Resté seul, le jeune capitaine mit aussi pied à terre, s'étendit sur le gazon et donna son âme à la rêverie. Ses méditations furent douces. Officier de fortune et parvenu, son mérite aidant, à un poste que ses pareils n'atteignent point avant d'avoir vu blanchir leur moustache et tomber leurs cheveux, il voyait désormais devant soi un avenir couleur de rose. Sa mission en Bretagne n'était pas sans importance, et il espérait réduire aisément cette poignée d'hommes intrépides, mais simples et grossiers, qui s'opposaient encore à la levée de l'impôt, molestaient les sujets soumis du roi, et poussaient parfois leur insolente audace jusqu'à mettre la main sur les fonds du gouvernement.

A part cet intérêt politique, son arrivée dans le pays de Rennes avait pour lui un intérêt particulier dont nous ne ferons point mystère au lecteur. Ce n'était pas la première fois que Didier venait en Bretagne. L'année précédente, il avait passé six mois à Rennes, en qualité de gentilhomme [1] de Mgr le comte de Toulouse, gouverneur de la province, lequel l'avait fait entrer depuis dans un régiment de mousquetaires, dont il était sorti avec son grade actuel. Beau de visage et de tournure, aimant de cœur, mais inconstant et léger, il n'avait pu manquer d'aventures dans la capitale bretonne où les dames étaient, dit-on, aussi compatissantes que belles. Cette dernière qualité leur est incontestablement restée de nos jours ; quant à la première, nous ne saurions en aucune façon renseigner les curieux. Didier, durant le séjour qu'il fit à Rennes, vola donc de la brune à la blonde, comme dirait un académicien, moissonnant les bonnes fortunes, et vivant une vie qui convenait assez bien à son joyeux caractère.

Il avait eu vingt maîtresses : un an s'était écoulé depuis lors : il lui restait deux souvenirs. De peur que nos don Juan à barbes pittoresques n'accusent Didier de faveur classique, nous nous hâterons d'ajouter que ces deux souvenirs s'appliquaient aux deux seules femmes que sa victorieuse galanterie eût respectées.

La première était mademoiselle Alix de Vaunoy de la Tremlays, noble et belle créature, dont le charmant visage était moins parfait que l'esprit, et dont l'esprit ne valait point encore le cœur. Didier l'avait vue au palais de monseigneur qui, pendant son séjour dans la province, tenait une véritable cour. Il l'avait aimée. Alix ne s'était point donné la peine de cacher son penchant pour lui. Leur liaison, tout en n'outrepassant jamais les bornes de la plus stricte morale, avait pris aux yeux du monde une sorte de publicité. M. de Vaunoy seul semblait ne s'en point apercevoir ou y prêter volontairement les mains, ce qui surprenait fort chacun. On savait en effet que Vaunoy avait pour l'établissement de sa fille unique des prétentions fort élevées, et qui ne s'attaquaient rien moins qu'à M. Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt, et l'un des plus opulents financiers qui fussent alors en Europe.

Nonobstant cela, Vaunoy, qui avait d'abord regardé le jeune officier de fortune avec un dédain tout particulier, l'attira bientôt chez lui, et lui fit fête tout

[1] Gentilhomme, en ce sens, n'impliquait pas toujours idée de noblesse. Racine, Voltaire lui-même, ont été gentilshommes des rois de France.

autant qu'aux héritiers des plus puissantes familles. Si ce n'eût point été là une circonstance positivement insignifiante pour le public, on aurait pu remarquer que ce changement étrange avait coïncidé avec l'acquisition que fit Vaunoy d'un certain Lapierre, valet de Mgr le gouverneur. Mais il n'était point probable, en vérité, que cette révolution d'antichambre eût pu influer en rien sur la conduite ultérieure de M. de la Tremlays.

Quoi qu'il en soit, un soir que Didier sortait de l'hôtel de Vaunoy, le cœur tout plein d'amoureuses pensées, il fut attaqué dans la rue par trois estafiers qui le poussèrent rudement. Il n'avait que son épée de bal, mais il s'en servit comme il faut, et les trois estafiers en furent pour leurs peines et les horions qu'ils reçurent. Didier, blessé, rentra au palais ; l'affaire n'eut point de suite, parce que le comte de Toulouse quitta Rennes quelques jours après.

Le second souvenir du capitaine Didier, quoique beaucoup plus humble, restait plus avant peut-être dans son cœur. C'était une blonde fille de la forêt, qu'il avait revue bien souvent en rêve : une tête d'ange sur un corps de sylphide.

En ce moment encore, couché sur l'herbe humide et bercé par ses méditations, il songeait à elle. Le nom de Marie chassait de sa lèvre le nom d'Alix, et c'était la gracieuse image de Fleur-des-Genêts qui souriait au fond de sa pensée.

Il rêvait donc, et d'amour, comme doit rêver tout beau capitaine. Les Loups, l'impôt, la bataille prochaine, rien de tout cela pour lui n'existait en ce moment.

— Si elle venait ! murmura-t-il en jetant son avide regard dans les sombres profondeurs des taillis.

Ce qui pouvait lui venir le plus probablement, c'était la balle de quelque Loup, car il avait jeté sous lui son manteau, et les broderies de son uniforme brillaient maintenant sans voile. Mais il y a un dieu pour les amoureux. Une voix douce et lointaine encore sembla répondre à son aspiration. Il tendit l'oreille. La voix approchait. Elle chantait la complainte d'Arthur de Bretagne.

Didier savourait délicieusement cette voix et cette mélodie connues. Mais par une sorte de sentimental raffinement, il attendait. Les gourmets ne se hâtent point de porter à leur bouche un friand morceau, et l'attente a aussi ses joies.

A mesure que la voix approchait, les paroles devenaient plus distinctes. Fleur-des-Genêts chantait ce passage de la complainte populaire où Constance de Bretagne commence à désespérer de revoir son malheureux fils. Nous traduisons le patois des paysans d'Ille-et-Vilaine.

Marie disait :

Elle attendait, car pauvre mère
Longtemps espère,
Elle attendait, le cœur marri,
Son fils chéri.
Elle mettait son âme entière
Dans la prière,
Elle disait : Dieu tout-puissant,
Mon doux enfant !

Marie n'était plus qu'à quelques pas de Didier, mais ils ne se voyaient poin

encore, tant le taillis était épais. Le capitaine retenait son souffle. Marie poursuivit, répétant, suivant l'usage, les deux derniers vers en guise de refrain :

Elle disait : Dieu tout-puissant,
Mon doux enfant !
Arthur ! Arthur !... Hélas ! absence
Brise espérance :
Et bien souvent son œil d'azur
Pleurait Arthur.

Le caractère de ce chant est une mélancolie tendre et si profonde, que le ménétrier qui le dit à un rustique auditoire est certain d'avance d'un succès de larmes. Il semblait que la pauvre Marie rapportât à elle-même le sens de la dernière strophe, car le chant tomba de ses lèvres comme un harmonieux gémissement.

— Fleur-des-Genêts ! murmura Didier, incapable de se contenir davantage.

Elle entendit et perça d'un bond le fourré. Elle ne vit rien d'abord, tant sa vue était troublée par l'émotion. Puis, lorsqu'elle aperçut enfin le capitaine, ses genoux fléchirent ; elle s'affaissa sur elle-même en levant ses grands yeux bleus vers le ciel.

XIV

OU LE LOUP BLANC MONTRE LE BOUT DE SON MUSEAU.

Didier prit Fleur-des-Genêts dans ses bras et la déposa sur le gazon près de lui. La pauvre enfant n'avait point de paroles parce qu'elle était trop heureuse. Elle regardait en silence le beau capitaine qui lissait doucement sur son front les bandeaux de sa blonde chevelure. Leurs yeux humides se souriaient. L'épais berceau qui leur cachait le ciel les enveloppait dans son ombre ; et parfois, lorsque le vent secouait les branches, un fugitif rayon de soleil s'égarait jusqu'à leur visage. C'était un tableau comme n'en font point souvent les peintres, un de ces tableaux que caresse le poëte, et qu'il rêve aux heures d'élite où la poésie descend dans son cœur.

Après quelques minutes de silence, Fleur-des-Genêts secoua tout à coup ses longs cheveux d'or, et se prit à regarder avec une joie d'enfant le nouvel uniforme de Didier.

— Que tu es beau ! dit-elle, que tu es beau, et que je t'aime !

Didier prit sa petite main blanche et il l'éleva jusqu'à sa lèvre.

— Tu as grandi, répondit-il, tu es plus jolie encore qu'autrefois !

Marie ne cacha point sa joie.

— Tant mieux ! s'écria-t-elle, j'ai pleuré pourtant, et les larmes enlaidissent les jeunes filles.

— Pourquoi pleures-tu, Marie ?

— Parce que les sentiers déserts de la forêt me parlaient de toi et de ton absence, Didier ; parce que le gazon avait reverdi aux endroits où tu avais coutume de t'asseoir ; parce que mon père me disait que tu ne reviendrais plus.

— Ton père ! répéta Didier avec étonnement ; il savait donc ?...

— Il sait tout ! dit la jeune fille, qui devint sérieuse. — Il ne faut point essayer d'échapper aux regards de Pelo Rouan... Il sait tout !

Didier garda le silence et resta pensif.

— Il nous épiait donc ? demanda-t-il enfin.

— Qui peut dire ce que fait Pelo Rouan ? prononça Marie avec emphase. Il savait cela parce qu'il sait tout. Quand tu partis, il me baisa au front et me dit : Enfant, il faut l'oublier ; c'est un Français, et les Français trompent les pauvres jeunes filles. Ils sont lâches et ils sont menteurs.

Didier rougit et fronça le sourcil.

— Pelo Rouan n'a jamais menti, poursuivit Marie. J'eus peur... Mais te voilà ; mon père s'est trompé : n'est-ce pas que tu m'aimes ?

Il serait surperflu de transcrire la réponse de Didier. — Le temps passait. Ils restaient l'un près de l'autre, les bras enlacés, échangeant de ces mots que les amoureux savent et qui n'ont point de sens sur le papier.

Pendant cela Jude Leker essayait de trouver son chemin dans le taillis. Il eut d'abord grand'peine à s'orienter, car nul sentier ne traversait l'épaisseur du fourré ; mais au bout d'une centaine de pas, il vit avec surprise qu'une multitude de petites routes se croisaient en tous sens et semblaient néanmoins converger vers un centre commun.

Il suivit un de ces sentiers, et arriva bientôt au bord de ce sauvage ravin que nous connaissons déjà sous le nom de la *Fosse-aux-Loups*. A part ces routes masquées, qui n'existaient point autrefois et qui annonçaient très-positivement le voisinage d'une nombreuse réunion d'hommes, rien n'était changé dans le sombre aspect du paysage. La même solitude semblait régner aux alentours.

Jude descendit, en se retenant aux branches, les bords du ravin et atteignit le fond où s'élevait le chêne creux. La physionomie du bon écuyer était triste et grave ; il songeait sans doute que la dernière fois qu'il avait visité ce lieu, c'était en compagnie de son maître défunt. Il songeait aussi que le creux du chêne pouvait avoir été dépositaire infidèle, et que la fortune de Treml avait été mise entière entre ces noueuses racines qui déchiraient le sol.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de l'arbre, Jude examina soigneusement les alentours ; il fouilla du regard chaque buisson, chaque touffe de bruyère, et dut se convaincre qu'il était bien seul.

Cet examen lui fit découvrir, derrière l'une des tours en ruines, un monceau de décombres, à la place où s'élevait jadis la cabane de Mathieu Blanc.

— C'étaient de bons serviteurs de Treml, murmura-t-il en se découvrant; que Dieu ait leur âme !

Dans l'intérieur de l'arbre, il trouva quelques débris de cercles, et presque tous les ustensiles de Jean Blanc, mais rouillés et dans un état qui ne permettait point de croire qu'on s'en fût servi depuis peu.

Jude saisit une pioche et se mit aussitôt en besogne.

Pendant qu'il travaillait, un imperceptible mouvement se fit dans les buissons, et deux têtes d'hommes, masqués à l'aide d'un fragment de peau de loup, se montrèrent. Une troisième tête, masquée de blanc, sortit au même instant d'une haute touffe d'ajoncs qui touchait presque le chêne où travaillait Jude.

Les trois hommes, porteurs de ce déguisement étrange, échangèrent rapidement un signe d'intelligence. Celui du masque blanc fut un ordre, sans doute, car les deux autres rentrèrent immédiatement dans leurs cachettes.

Le masque blanc se coucha sans bruit à plat ventre et se prit à ramper vers l'arbre. Il franchit lentement la distance qui l'en séparait, puis il se dressa de manière à fourrer sa tête dans l'une des ouvertures que le temps avait pratiquées au tronc creux du vieux chêne.

Son masque le gênait pour voir ; il l'arracha et découvrit un visage tout noirci de charbon et de fumée, — le visage de Pelo Rouan, le charbonnier.

Jude travaillait toujours et ne se doutait point qu'un regard curieux suivait chacun de ses mouvements.

Au bout de quelques minutes, la pioche rebondit sur un corps dur et sonore. Jude se hâta de déblayer le trou et retira bientôt le coffret de fer que Nicolas Treml avait enfoui autrefois en cet endroit. Après l'avoir examiné un instant avec inquiétude pour voir s'il n'avait point été visité en son absence, Jude sortit une clef de la poche de son pourpoint. A ce moment, Pelo Rouan se prit à ramper et rentra sans bruit dans sa cachette.

Ce fut pour lui un coup de fortune, car Jude, sur le point d'ouvrir le coffret, se ravisa et fit le tour du chêne, jetant à la ronde son anxieux regard. Il ne vit personne, regagna le creux de l'arbre et fit jouer la serrure du coffret de fer.

Tout y était intact comme au jour du dépôt ; or et parchemin. Le bon Jude ne put retenir une exclamation de joie, en songeant que, avec cela, Georges Treml, fût-il réduit à mendier sa vie, n'aurait qu'un mot à dire pour recouvrer son héritage entier. Mais une expression de tristesse remplaça bientôt son joyeux sourire : où était Georges Treml ?

Jude aurait voulu déjà être au château pour s'informer du sort de l'enfant. Il replaça le coffret dans le trou, qu'il combla de nouveau en ayant soin d'effacer de son mieux les traces de la fouille, puis il gravit la rampe du ravin.

Pelo Rouan le suivit de l'œil tandis qu'il s'éloignait.

— C'est bien Jude ! murmura-t-il, Jude, l'écuyer de Treml ! il n'emporte pas le coffret : je verrai cette nuit ce qu'il peut contenir... En attendant, il ne faut point que nos gens soupçonnent ce mystère, car ils pourraient me prévenir.

Jude avait disparu. Les deux hommes à masques fauves quittèrent le fourré et s'élancèrent vers le chêne. Ils remuèrent les outils, visitèrent chaque repli de l'écorce, et ne trouvèrent rien. Ces deux hommes étaient des *Loups*.

— Maître, dirent-ils en soulevant leur bonnet, qu'avez-vous vu ?

Pelo Rouan haussa les épaules.

— C'est grand dommage que vous n'habitiez point la bonne ville de Vitré, dit-il. Vous êtes curieux comme des vieilles femmes, et vous feriez d'excellents bourgeois... J'ai vu un rustre déterrer deux douzaines de pièces de six livres qu'il avait enfouies en ce lieu.

Les deux Loups se regardèrent.

— Cela fait six louis d'or, grommela l'un d'eux, — et il y en a peut-être d'autres.

— Cherchez, dit Pelo Rouan avec une indifférence affectée. Moi je vais veiller à votre place.

Les deux Loups hésitèrent un instant, mais ce ne fut pas long. Ils touchèrent de nouveau leurs bonnets et regagnèrent leurs postes.

Pelo Rouan remit son masque blanc.

— C'est bien, dit-il ; mais souvenez-vous de ceci : Quand je suis là, mes yeux veillent avec les vôtres, je puis pardonner un instant de négligence. Quand je m'éloigne, la négligence devient trahison, et vous savez comment je punis les

traîtres. On a vu des soldats de la maréchaussée dans la forêt, et peut-être en ce moment même des yeux ennemis interrogent les profondeurs de ce ravin. La moindre imprudence peut livrer le secret de notre retraite... prenez garde !

Le charbonnier prononça ces mots d'une voix brève et impérieuse. Les deux Loups répondirent humblement :

— Maître, nous veillerons.

Pelo Rouan ôta les deux pistolets qui pendaient à sa ceinture, et les cacha sous ses vêtements.

— Je vais au château, continua-t-il, afin d'apprendre ce que nous devons craindre des gens du roi. Je reviendrai cette nuit.

A ces mots, il gravit la montée d'un pas rapide, et disparut derrière les arbres de la forêt.

— Le Loup Blanc et le diable ! murmura l'une des sentinelles ; il n'y a qu'eux deux pour courir ainsi... Guyot?

— Francin ?

— J'aurais pourtant voulu voir là-bas dans le creux du chêne

— Moi aussi... Mais... Je m'entends.

— C'est la vérité ! Quand il a parlé, ça suffit.

En conséquence, de quoi les deux Loups se résignèrent à faire bonne garde.

Jude Leker traversa le taillis d'un pas plus leste et le cœur plus content que la première fois. Une de ses inquiétudes était au moins calmée et il avait désormais en main de quoi racheter les riches domaines de la maison de Treml.

Marie et Didier l'entendirent arriver de loin. Il y avait plus de deux heures qu'ils étaient ensemble ; mais le temps leur avait semblé si court ! Ce fut à grand regret que Marie se leva.

— Au revoir, dit-elle ; tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?

— Jamais, répondit le capitaine dans un baiser.

Le taillis s'ouvrit. Jude se montra ; — Didier etait seul.

— Tu n'as pas perdu de temps, mon garçon, dit gaîment ce dernier.. Je ne t'attendais pas si vite.

Jude prit cela pour un reproche adressé à sa lenteur, et se confondit en excuses.

— Allons ! s'écria le capitaine qui sauta en selle sans toucher l'étrier, j'aurai dormi, sans doute, et fait un beau rêve, car je veux mourir si j'étais pressé de te voir arriver... A propos, et le trésor de Treml ?

— Dieu l'a tenu en sa garde, répondit Jude.

— Tant mieux !... Au château, maintenant ! à moins qu'il ne te reste quelque mystérieuse expédition à accomplir.

Il est rare qu'un Breton de la vieille roche sympathise complétement avec cette gaîté insouciante et communicative qui est le fond du caractère français. Cette recrudescence soudaine de gaillardise mit l'honnête Jude à la gêne, d'autant plus qu'il était occupé lui-même de pensées graves. Il suivit quelque temps en silence le jeune capitaine qui fredonnait et semblait vouloir passer en revue tous les ponts-neufs anciens et nouveaux, chantés au théâtre de la foire Enfin, Jude poussa son cheval et prit la parole.

— Monsieur, dit-il, mon devoir est lourd et mon esprit borné. Je compte sur l'aide que vous m'avez promise. — Et tu as raison, mon garçon ; tout ce que je pourrai faire, je le ferai. Voyons, explique-moi un peu ce que tu attends de moi ? — D'abord, répondit Jude, bien que vingt ans se soient écoulés depuis que j'ai mis le pied pour la dernière fois au château de la Tremlays, il pourrait s'y trouver quelqu'un pour me reconnaître, et j'ai intérêt à me cacher. Je voudrais donc n'y point entrer avant la nuit venue. — Soit. Le temps est beau ; nous attendrons dans la forêt... mais l'expédient ne me semble point efficace, par la raison qu'il y a des résines et de la bougie au château de M. de Vaunoy. — C'est vrai, murmura dolemment le pauvre Jude ; je n'avais point songé à cela.

Le capitaine reprit en souriant :

— Il y a moyen d'arranger la chose, mon garçon. Nous arriverons enveloppés dans nos manteaux de voyage, et je trouverai bien quelque prétexte pour te protéger contre les regards indiscrets... — Après, répéta Jude fort embarrassé, après je tâcherai de savoir... de manière ou d'autre... ce qu'est devenu le petit monsieur.

— C'est cela, nous tâcherons.

La nuit vint : nos deux voyageurs furent introduits au château, comme nous l'avons vu, et Simonnet, le maître du pressoir, se chargea de les annoncer.

M. Hervé de Vaunoy et sa fille Alix étaient au salon, en compagnie de mademoiselle Olive de Vaunoy, sœur cadette d'Hervé, et de M. Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt.

Le capitaine était attendu depuis quelques jours déjà, bien qu'on ignorât le nom du nouveau titulaire. Dès que maître Simonnet eut prononcé le mot : Capitaine, tous ces personnages se levèrent et dardèrent leurs regards vers la porte avec une curiosité plus ou moins prononcée.

Le capitaine entra suivi de Jude, qui se tint à la porte, le nez dans le manteau. Didier s'avança le feutre sous le bras, la mine haute, et se portant comme il convenait à un homme rompu aux galantes façons de la cour.

Son aspect parut étonner grandement tout le monde, ce qu'il dut déchiffrer en caractères lisibles, quoique différents, sur les quatre physionomies présentes.

Mademoiselle Olive se pinça les lèvres en jouant fébrilement de l'éventail.

Alix pâlit et s'appuya au bras de son fauteuil.

M. de Vaunoy laissa percer un tic nerveux sous son patelin sourire.

Enfin M. Béchameil, marquis de Nointel, exécuta la plus déplorable grimace qui se puisse voir sur visage de financier désagréablement surpris.



XV

PORTRAITS.

Didier s'inclina profondément devant les dames, salua un peu moins bas Hervé de Vaunoy, et presque point M. l'intendant royal. Hervé renforça aussitôt son benin sourire, et fit trois pas au-devant du capitaine.

— Saint-Dieu ! mon jeune ami, s'écria-t-il du ton le plus cordial, soyez trois fois le bienvenu. Quelque chose me disait que je vous reverrais bientôt avec l'épaulette... Touchez là, capitaine, saint-Dieu ! touchez là.

Didier se prêta de bonne grâce à cet affectueux accueil. Quand il eut baisé la main des deux dames, savoir : celle d'Alix en silence, et celle de mademoiselle Olive de Vaunoy en lui faisant quelque compliment banal, il prit place auprès du maître de la Tremlays.

— L'ordre de Sa Majesté, dit-il, me donnait à choisir entre l'hospitalité de M. le marquis de Nointel et la vôtre. J'ai pensé qu'il ne vous déplairait point de me recevoir pendant quelques jours...

— Saint-Dieu! mon jeune compagnon, ce qui m'eût déplu, c'eût été le contraire.

— Je vous rends grâce... et, pour mettre à profit votre bonne volonté, je vous demande la permission de faire conduire sur-le-champ mon valet à la chambre qu'on me destine.

Mademoiselle Olive agita une sonnette d'argent placée près d'elle sur la cheminée.

— Auparavant, votre valet boira le coup du soir avec maître Alain, mon maître d'hôtel, dit Hervé de Vaunoy.

A ce nom d'Alain, Jude devint pâle sous son manteau.

— Mon valet est malade, répondit le capitaine; ce qu'il lui faut, c'est un bon lit et le repos.

— A votre volonté, mon jeune ami.

Un domestique entra, appelé par le coup de sonnette de mademoiselle Olive.

— Préparez un lit à ce bon garçon, dit M. de Vaunoy ; et traitez-le en tout comme le serviteur d'un homme que j'honore et que j'aime.

Didier s'inclina ; Jude, toujours enveloppé de son manteau, sortit sur les pas du domestique qui, malgré sa bonne envie, ne put aqercevoir ses traits.

Nous connaissons M. Hervé de Vaunoy, maître actuel de la Tremlays et de Bouëxis-en-Forêt. Ces vingt années n'avaient point assez changé son visage plein et souriant pour qu'il soit besoin de faire une nouvelle description de sa personne.

Mademoiselle Olive de Vaunoy, sa sœur, était une longue et sèche fille, qui avait été fort laide au temps de sa jeunesse. L'âge, incapable d'embellir, efface du moins les différences excessives qui séparent la beauté de la laideur. A cinquante ans, ce qui reste d'une femme laide est bien près de ressembler à ce qui reste d'une houri. L'expression du visage peut seule rétablir des catégories. Or, celui de mademoiselle Olive n'exprimait rien, si ce n'est une *préciosité* majuscule, d'obstinées prétentions à la gentillesse et une incomparable pruderie. Elle était vêtue d'ailleurs à la dernière mode, portant corsage long, en cœur, avec des hanches immodérément rembourrées, cheveux crêpés à outrance et poudrés, éventail que nous nommerions *rococo*, et mules de cuir mordoré sans talons. Sa joue était tigrée de mouches de formes très-variées, et un trait de vernis noir lui faisait des sourcils admirablement arqués. Nous passons sous silence le carmin étendu en couche épaisse sur ses lèvres, le vermillon délicatement passé sur ses pommettes et l'enfantin sourire qui ajoutait, à tant de séductions diverses, un charme précisément extraordinaire.

Alix ne ressemblait point à son père, et encore moins à sa tante. Elle était grande, et néanmoins sa taille, exquise dans ses proportions, gardait une grâce pleine de noblesse. Son front large avait, sous les noirs bandeaux de ses cheveux sans poudre, une expression de fière pudeur qu'adoucissait le suave rayon de son grand œil bleu. Son regard était sérieux et non point triste, de même que les pures lignes de sa bouche annonçaient une nature pensive plutôt que mélancolique. C'était le type parfait de la femme vigoureuse dans sa grâce, aussi éloignée de l'inertie comtemplative du nord que de la passion dévergondée du midi, alliant la sensibilité vraie à la fermeté digne et haute, pouvant aimer, sachant souffrir, capable de dévouement jusqu'à l'héroïsme.

Hervé de Vaunoy s'était marié un an après le départ de Nicolas Treml. Sa femme était morte au bout de dix-huit mois. Alix était le seul fruit de cette union. Elle avait dix-huit ans.

Il nous reste à parler de M. l'intendant royal de l'impôt.

Antinoüs Béchameil, marquis de Nointel, était un fort bel homme de quarante ans et quelque chose de plus. Il avait du ventre, mais pas trop, le teint fleuri et la joue rebondie. Son menton ne dépassait pas trois étages, et chacun s'accordait à trouver son gras de jambe irréprochable. Au moral, il prenait du tabac dans une boîte d'écaille si finement travaillée, que toutes les marquises y inséraient leurs jolis doigts avec délices. Son habit de cour avait des boutons de diamants dont chacun valait vingt mille livres. Il avait des façons de secouer la dentelle de son jabot et de relever la pointe de sa rapière jusqu'à la hauteur de l'épaule, qui n'appartenaient qu'à lui, et sa mémoire, suffisamment cultivée, lui permettait de placer çà et là des bons mots d'occasion qui n'avaient guère cours que depuis six semaines. Il avait en outre un appétit incomparable, auquel il sacrifiait un bon tiers de son revenu, et un estomac à l'épreuve.

En somme, il n'était pas beaucoup plus grotesque que la plupart des nobles financiers de son temps.

M. le marquis de Nointel avait en Bretagne de nombreuses et importantes occupations. D'abord il aimait éperdûment Alix de Vaunoy, dont il voulait faire

sa femme à tout prix. M. de Vaunoy ne demandait pas mieux, mais Alix semblait d'une opinion diamétralement opposée, et c'était pitié de voir Béchameil perdre ses galanteries, ses madrigaux improvisés de mémoire, et surtout les merveilles de sa cuisine dont l'excellence est historique, auprès de la fière Bretonne. Il ne se décourageait pas cependant et redoublait chaque jour ses efforts incessamment inutiles.

Il était, en outre, comme nous l'avons pu dire déjà, intendant de l'impôt. Cette charge, qu'il ne faudrait en aucune façon comparer à la banque gouvernementale de nos receveurs généraux, nécessitait, en Bretagne surtout, une terrible dépense d'activité. La province, en effet, manquait à la fois d'argent et de bonne volonté pour acquitter les lourdes tailles qui pesaient depuis peu sur elle.

En troisième lieu, — et c'était, à coup sûr, l'emploi auquel il tenait le plus, — Béchameil avait la haute main sur toutes preuves nobles dans l'étendue de la province. Ce droit d'investigation était pour ainsi dire inhérent à la charge d'intendant, puisque les gentilshommes n'étaient pas sujets à l'impôt, et qu'ainsi, sous fausse couleur de noblesse, nombre de roturiers auraient pu se soustraire aux tailles ; mais Béchameil tenait ce droit à titre plus explicite encore. Il avait affermé, en effet, moyennant une somme considérable payée annuellement à la couronne, la vérification des titres, actes et diplômes, et, en vertu de ce contrat, il profitait seul des amendes prononcées sur son instance par le parlement breton contre tout vilain qui prenait état de gentilhomme.

En conséquence, il avait intérêt à trouver des usurpateurs en quantité. Aussi ne se faisait-il point faute de bouleverser les chartriers des familles et se montrait si âpre à la curée, que les seigneurs ralliés au roi avaient eux-mêmes sa personne en mauvaise odeur. Mais on le craignait plus encore qu'on ne le détestait.

Par le fait, en une province comme la Bretagne, pays de bonne foi et d'usage, où beaucoup de gentilshommes, forts de leur possession d'état immémoriale, n'avaient ni titres ni parchemins, le pouvoir de M. Béchameil avait une portée terrible. Pauvre d'esprit, avide et étroit de cœur, rompu aux façons mondaines, n'ayant d'autre bienveillance que cette courtoisie tout extérieure qui vaut à ses adeptes le nom sans signification d'excellent homme, l'intendant de l'impôt était justement assez sot pour faire un impitoyable tyran. Une seule chose pouvait le fléchir : l'argent. Quiconque lui donnait de la main à la main le montant de l'amende, et quelques milliers de livres en sus par forme de prime, était sûr de n'être point inquiété, quelle que fût d'ailleurs la témérité de ses prétentions : pour dix mille écus, il eût laissé le titre de duc au bâtard d'un laquais. Mais quand on n'avait point d'argent, par contre, il fallait, pour sortir de ses griffes, un droit bien irrécusable, et les mémoires du temps ont relaté plusieurs exemples de gens de qualité réduits par lui à l'état de roture[1].

On doit penser que M. de Vaunoy, lequel n'avait point par devers lui des papiers de famille fort en règle, avait tremblé d'abord devant un pareil homme. Les

(1) Nous citerons seulement un cadet de l'illustre et héroïque maison de Coëtlogon, qui fut injustement débouté sur l'instance de Béchameil.

méchantes langues prétendaient qu'il avait commencé par financer de bonne grâce, ce qui était toujours un excellent moyen. Mais, dans la position de Vaunoy, cela ne suffisait pas. Substitué par une vente aux droits des Treml, dont il portait le nom et dont il avait pris jusqu'aux armes pour en écarteler son douteux écusson, il avait trop à craindre pour ne pas chercher tous les moyens de se concilier son juge. Un retrait de noblesse lui eût fait perdre à la fois ses titres, auxquels il tenait beaucoup, et ses biens, auxquels il tenait davantage, car c'était son état de gentilhomme et sa parenté qui lui avaient donné qualité pour acheter le domaine de Treml. Heureusement pour lui, Béchameil fit les trois quarts du chemin. Ce gros homme se jeta pour ainsi dire dans ses bras, en ne faisant point mystère de la passion qu'il avait conçue pour Alix.

C'était un coup de fortune, et Vaunoy en sut profiter. Béchameil et lui se lièrent, et bien que l'intendant royal fût de fait le plus fort, il se laissa vite dominer par l'adresse supérieure de son nouvel ami.

Il va sans dire que Béchameil reçut promesse de la main d'Alix, ce qui n'empêcha point Vaunoy de favoriser en quelque sorte l'intimité qui s'était établie à Rennes entre la jeune fille et Didier. Vaunoy avait sans doute ses raisons pour cela.

Durant le séjour de Didier à Rennes, Béchameil n'avait point été sans s'apercevoir de sa liaison avec Alix. Ceci nous explique la grimace du financier à la vue du jeune capitaine. Quant à mademoiselle Olive, elle agita son éventail parce qu'elle crut faire preuve d'une très-jolie pudeur.

Le repas est toujours l'acte le plus important de l'hospitalité bretonne. Au bout de quelques instants, maître Alain, le majordome, décoré de sa chaîne d'argent officielle, et les yeux rouges encore de son somme bachique, ouvrit les deux battants de la porte pour annoncer le souper.

— Demain nous parlerons d'affaires, dit gaîment M. de Vaunoy. Maintenant, soupons.

— Soupons ! répéta Béchameil, à qui ce mot rendit une partie de sa sérénité.

Alix se leva, et, d'instinct, tendit sa main à Didier. Ce fut M. Béchameil qui la prit. Le capitaine, à dessein ou faute de mieux, se contenta des doigts osseux de mademoiselle Olive.

Nous ne raconterons point le souper, pressé que nous sommes d'arriver à des événements de plus haute importance. Nous dirons seulement que M. de Vaunoy, tout en portant à diverses reprises la santé de son jeune compagnon, le capitaine Didier, échangea plus d'un regard équivoque avec maître Alain, auquel même, vers la fin du repas, il donna un ordre à voix basse. Maître Alain transmit cet ordre à un valet de mine peu avenante, que Vaunoy avait débauché l'année précédente à Mgr le gouverneur de la province, et qui avait nom Lapierre.

Pendant cela, Béchameil faisait sa cour accoutumée. Alix ne l'écoutait point, et tournait de temps en temps son regard triste et surpris vers le capitaine, qui causait fort assidûment avec mademoiselle Olive. Celle-ci minaudait, se pinçait les lèvres et n'omettait aucun détail du divertissant manége d'une coquette surannée savourant des soins de hasard.

Hervé de Vaunoy conduisit lui-même le capitaine jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, et lui souhaita la bonne nuit. Jude était debout encore. Il arpentait la chambre à pas lents, plongé dans de profondes méditations.

— Eh bien ! lui dit son maître, es-tu content de moi? T'ai-je épargné les regards indiscrets ?

— Monsieur, je vous remercie, répondit Jude.

— As-tu appris quelque chose ?

— Rien sur l'enfant, et c'est d'un triste augure !... Mais je sais que dame Goton, qui fut la nourrice du petit monsieur, est maintenant femme de charge au château.

— Elle te donnera des nouvelles.

— Je sais aussi que j'aurai de la peine à me cacher longtemps, car j'ai vu la figure d'un ennemi : Alain, l'ancien maître d'hôtel de Treml.

— Je t'en offre autant, mon garçon ; j'ai aperçu le visage d'un drôle qui fut le valet de M. de Toulouse, gouverneur de Bretagne, mon noble protecteur, et que je soupçonne fort de n'avoir point été étranger à certaine alerte nocturne qui me valut l'an dernier un coup d'épée... Mais nous débrouillerons tout cela En attendant, dormons.

— Dormez, répondit Jude.

Le capitaine se jeta sur son lit. Jude continua de veiller.



XVI

LE CONSEIL PRIVÉ DE M. DE VAUNOY.

Le capitaine dormait, rêvant peut-être tour à tour à la noble Alix et à l'humble fille de la forêt; car, malgré sa froideur systématique, il n'avait pu revoir la première sans une vive émotion. Jude arpentait la chambre et demandait à son honnête et simple cervelle un moyen de retrouver le fils de Treml. Béchameil dégustait en songe un blanc-manger. Mademoiselle Olive bâtissait un superbe château en Espagne, où elle se voyait la dame maîtresse d'un gentil officier de Sa Majesté Louis XV. Enfin, Alix cherchait en vain le sommeil et combattait la fièvre, car la pauvre jeune fille avait bien souffert ce soir. Elle ne voulait point interroger son cœur, et son cœur parlait en dépit d'elle: elle aimait. Or, la plus forte nature fléchit au premier souffle du désenchantement. Jusqu'alors elle n'avait point vu d'autre obstacle entre elle et le bonheur que son devoir ou la volonté de son père. Maintenant, c'était un abîme qui s'ouvrait devant elle: Didier l'avait oubliée.

Dans l'appartement privé de M. de Vaunoy, dont la double porte était soigneusement fermée, trois hommes étaient réunis et tenaient une sorte de conseil. C'étaient M. de Vaunoy lui-même, Alain, son maître d'hôtel, et le valet Lapierre.

Alain était maintenant un vieillard. Sa rude physionomie, sur laquelle une ivresse de chaque jour avait laissé d'ignobles traces, n'avait d'autre expression qu'une dureté stupide et impitoyable. Lapierre pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Son visage n'avait point un caractère breton : ses traits pointus, son regard cauteleux et comme effarouché se rapprochaient davantage du type angevin. Il était en effet originaire de la partie méridionale de l'Anjou, terroir particulièrement fécond en vagabonds et en bateleurs. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il avait exercé çà et là la respectable et triple profession de marchand de vulnéraire, avaleur de sabres et sauteur de corde. A cette époque, il entra comme valet de pied dans la maison de Mgr de Toulouse, qui n'était point encore gouverneur de Bretagne. Lapierre avait alors avec lui un jeune enfant, dont il se servait pour attirer le public à ses parades. L'enfant était beau; le comte de Toulouse le prit en affection, en fit son page; puis, au bout de quelques années, le mit au nombre des gentilshommes de sa maison. Lapierre, resté valet, conçut une véritable rancune contre l'enfant, autrefois son esclave et maintenant son supérieur. Lors du séjour à Rennes de Mgr le gouverneur de Bretagne, il se présenta chez Vaunoy et demanda un entretien

particulier. Cette conférence fut longue, et Vaunoy changea plus d'une fois de couleur aux paroles de l'ancien saltimbanque. Lapierre, avant de sortir, reçut une bourse bien garnie, et peu de jours après, Vaunoy le prit à son service. A dater de ce moment, le nouveau maître de la Tremlays commença à faire un grand accueil au jeune page Didier, ce qui donna de furieux accès de jalousie à Antinoüs Béchameil, marquis de Nointel. Ce fut peu de semaines après que Didier fut traîtreusement attaqué de nuit dans les rues de Rennes.

Il était plus de minuit. Hervé de Vaunoy se promenait avec agitation, tandis que ses deux serviteurs se tenaient commodément assis auprès du foyer. Lapierre se balançait, en équilibre, sur l'un des pieds de sa chaise, avec une adresse qui se ressentait de son ancien métier; maître Alain caressait sous sa jaquette le ventre aimé de certaine bouteille de fer-blanc, large, carrée, toujours pleine d'eau-de-vie, à laquelle il guettait l'occasion de dire deux mots, et semblait combattre le sommeil.

— Saint-Dieu ! saint-Dieu ! saint-Dieu ! s'écria par trois fois M. de Vaunoy, qui frappa violemment du pied et s'arrêta juste en face de ses acolytes.

Maître Alain tressaillit comme on fait quand on s'éveille en sursaut. Lapierre ne perdit pas l'équilibre.

— Vous étiez trois contre un ! reprit Vaunoy dont la colère allait croissant ; c'était la nuit... Trois bonnes rapières, la nuit, contre une épée de bal ! et vous l'avez manqué !

— J'aurais voulu vous y voir ! murmura pesamment Alain ; le jeune drôle se débattait comme un diable. Je veux mourir si je ne sentis pas dix fois le vent de son arme sous ma moustache.

— Moi, je sentis son arme de plus près, dit Lapierre, qui souleva le col de sa chemise et montra une cicatrice triangulaire ; et Joachim, notre pauvre compagnon, la sentit mieux encore que moi, car il resta sur la place. Je prie Dieu qu'il ait son âme !

— Ainsi soit-il, grommela maître Alain.

— Je prie le diable qu'il prenne la vôtre ! s'écria Vaunoy. Tu as eu peur, maître Alain, et toi, Lapierre, méchant saltimbanque, tu t'es enfui avec ton égratignure.

— Il aurait fallu faire comme Joachim, n'est-ce pas ? demanda le maître d'hôtel avec un commencement d'aigreur ; oui, je sais bien que vous nous aimeriez mieux morts que vivants, notre monsieur...

— Tais-toi ! interrompit Hervé, qui haussa les épaules avec impatience.

Alain obéit de mauvaise grâce, et M. de Vaunoy reprit sa promenade solitaire, frappant du pied, serrant les poings et murmurant sur tous les tons son juron favori.

Les deux valets échangèrent un regard d'intelligence.

— Cela va lui coûter deux louis d'or, dit tout bas Lapierre.

Maître Alain saisit ce moment pour avaler une rasade, en faisant un signe de tête affirmatif, et tous deux se prirent à sourire sournoisement comme des gens sûrs de leur fait. Au bout de quelques minutes, Vaunoy s'arrêta en effet subitement et mit la main à sa poche.

— Saint-Dieu ! dit-il en reprenant son patelin sourire, je crois que je me suis fâché, mes dignes amis. La colère est un péché ; j'en veux faire pénitence, et voici pour boire à ma santé, mes enfants.

Il tira deux louis de sa bourse. Les deux valets prirent, et la paix fut faite.

— Raisonnons maintenant, poursuivit Vaunoy. Comment sortir d'embarras?

— Quand j'étais médecin ambulant, répondit Lapierre, et qu'une dose de mon élixir ne suffisait pas, j'en donnais une seconde.

— C'est cela ! s'écria le majordome, à qui la bouteille carrée donnait de l'éloquence; il faut doubler la dose : nous étions trois : nous nous mettrons six.

— Et cette fois je réponds de la cure, ajouta l'ex-bateleur.

Vaunoy secoua la tête.

— Impossible, dit-il.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il se méfie... D'ailleurs les temps sont changés. Autrefois, c'était un jeune fou, courant le guilledou les nuits, et sa mort n'eût point excité de soupçon..... Je n'étais pas chargé de la police des rues de Rennes..... Maintenant, c'est un officier du roi; il est mon hôte pour le bien de l'État. Son séjour à la Tremlays a quelque chose d'officiel : la sainte hospitalité, mes enfants, défend formellement de tuer un hôte... à moins qu'on ne le puisse faire en toute sécurité.

Alain et Lapierre firent à cette bonne plaisanterie un accueil très-flatteur.

— Il faut trouver autre chose, continua M. de Vaunoy.

Maître Alain se creusa la cervelle; Lapierre fit semblant de chercher.

— Eh bien ? demanda Hervé au bout de quelques minutes

— Je ne trouve rien, dit le majordome.

— Rien, répéta Lapierre ; si ce n'est peut-être... mais le poison ne vous sourit pas plus que le poignard, sans doute?— Encore moins, mon enfant... Saint-Dieu ! c'est une malheureuse affaire. D'un jour à l'autre le hasard peut lui révéler ce qu'il ne faut point qu'il sache... Et qui me dit d'ailleurs qu'il ne sait rien? Quelle chambre lui a-t-on donnée? — La chambre de la nourrice, répondit Alain. Vous l'avez conduit jusqu'à la porte.

Vaunoy devint pâle.

— La chambre de la nourrice, répéta-t-il en tressaillant, la chambre où était autrefois le berceau ! et je n'ai pas pris garde. — Bah ! fit Lapierre, une chambre ressemble à une autre chambre. — C'est évident, appuya le majordome qui dormait aux trois quarts.

Ceci ne parut point rassurer M. de Vaunoy, qui reprit avec inquiétude :

— Et ce valet malade? Il semblait avoir intérêt à se cacher... Quel homme est-ce? — Quant à cela, repartit Lapierre, c'est plus que je ne saurais dire. Il tenait son manteau sur ses yeux, et je n'ai pas même pu voir le bout de son nez. — C'est étrange, murmura Vaunoy, porté, comme toutes les âmes bourrelées, à voir l'événement le plus ordinaire sous un menaçant aspect; je n'aime pas cette affectation de mystère. Je voudrais savoir quel est cet homme, je voudrais...

— Demain il fera jour, interrompit philosophiquement le saltimbanque émérite.

— Cette nuit! tout de suite! s'écria Vaunoy d'une voix brève et comme égarée. Quelque chose me dit que la présence de cet homme est un danger ou un malheur!... Suivez-moi!

Lapierre fut tenté de répondre que, suivant toute apparence, le capitaine et son valet dormaient tous deux à cette heure avancée de la nuit; mais Vaunoy avait parlé d'un ton qui n'admettait point de réplique... Les deux serviteurs se levèrent. Vaunoy ouvrit sans bruit la porte de son appartement, et tous trois s'engagèrent sans lumière dans le long corridor qui régnait d'une aile à l'autre. Après avoir fait quelques pas, Hervé s'arrêta et pressa fortement le bras de son majordome :

— Ils ne dorment pas! dit-il à voix basse en montrant un point lumineux qui brillait dans l'ombre à l'autre bout du corridor.

C'était en effet de la chambre occupée par le capitaine que partait cette lueur.

— Que peuvent-ils faire à cette heure? reprit Vaunoy; s'ils s'entretiennent, nous écouterons. Quelque mot viendra bien éteindre ou légitimer ma frayeur..... Et si j'ai raison de craindre, s'il sait tout ou seulement s'il soupçonne... saint-Dieu! sa mission ne le sauvera pas.

Ils continuèrent de se glisser le long des murailles. Le majordome, qui s'était complétement éveillé, marchait le premier. En arrivant auprès de la porte du capitaine, il colla son œil à la serrure.

Jude était agenouillé au pied de son lit et priait, la tête entre ses deux mains. Maître Alain ne pouvait voir son visage. Au bout de quelques secondes, le vieil écuyer termina sa prière et se redressa. La lumière tomba d'aplomb sur son visage.

Maître Alain se rejeta violemment en arrière.

— Je connais cet homme, dit-il.

Vaunoy s'élança et mit à son tour son œil à la serrure; mais il ne vit plus que la mèche rouge et fumeuse de la résine que Jude avait éteinte avant de se jeter sur son lit.

— Saint-Dieu! grinça-t-il en se relevant. Tu le connais, dis-tu; qui est-ce?

Maître Alain se pressait le front, cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Je le connais, je l'ai vu, dit-il enfin, mais où? Je ne sais. Mais quand?... Il doit y avoir bien longtemps.

Vaunoy dévora un blasphème, et le philosophique Lapierre répéta :

— Demain, il fera jour!



XVII

VISITE MATINALE.

Bien avant le jour Jude Leker était sur pied. Il se leva sans bruit afin de ne point éveiller son maître, qui dormait comme on dort à vingt-cinq ans après un long et fatigant voyage. Quoique le crépuscule n'éclairât point encore la nuit opaque des interminables corridors, Jude y trouva son chemin sans tâtonner. Il était né au château et l'avait habité durant quarante années. Laissant le grand escalier dont la double rampe desservait le premier étage, il gagna l'office et prit un couloir étroit qui conduisait aux communs. Beaucoup de choses avaient changé dans les coutumes de la Tremlays, mais les logements des serviteurs avaient gardé leur disposition primitive. Sans cette circonstance, l'excellente mémoire de Jude ne lui eût point été d'un grand secours. Il compta trois portes dans la galerie inférieure des communs et frappa à la quatrième.

Il est à croire que dame Goton Rehou, femme de charge du château, ne recevait point d'ordinaire ses visites à heure si indue. La bonne dame avait soixante ans, et, à cet âge, les femmes de charge ne craignent que les voleurs. Elle dormait ou faisait la sourde oreille : Jude ne reçut point de réponse. Il frappa de nouveau et plus fort.

— Béni Jésus ! dit la voix enrouée de la vieille dame, le feu est-il au château ?

— C'est moi, c'est Jude, murmura celui-ci en frappant toujours, Jude Leker !

Goton n'était point une femmelette. Elle prit un gourdin et s'en fut ouvrir, bien que son oreille, rendue paresseuse par l'âge, n'eût pas saisi une syllabe des paroles de Jude.

— On y va ! on y va ! grommelait-elle ; si ce sont les Loups, eh bien ! je leur parlerai du vieux Treml, et ils ne toucheront pas un fêtu dans la maison qui fut la sienne ; si ce sont des esprits...

Elle fit un signe de croix et s'arrêta.

— Ouvrez donc ! dit Jude.

— Si ce sont des esprits... eh bien !... j'aimerais mieux les Loups.

Elle ouvrit et mit son gourdin en travers.

— Qui vive ? dit-elle.

— Chut ! dame, silence au nom de Dieu !

— Qui vive ? répéta l'intrépide vieille en levant son bâton.

Jude le saisit, entra et ferma la porte.

— Un homme dont il ne faut point répéter le nom sans nécessité dans la demeure de Treml, répondit-il.

— La demeure de Treml! répéta Goton qui sentit tressauter son cœur à ce nom ; merci, qui que vous soyez. Il y a vingt ans que je n'avais entendu donner son véritable nom à la maison qu'habite Hervé de Vaunoy.

Jude tendit sa main dans l'ombre; celle de Goton fit la moitié du chemin. Elle n'avait pas besoin de voir. Ce fut comme un salut maçonnique et mystérieux entre ces deux fidèles serviteurs.

— Mais qui donc es-tu, demanda enfin la vieille femme, toi qui te souviens de Treml ?

Jude prononça son nom.

— Jude! s'écria Goton, oubliant toute prudence; Jude Leker! l'écuyer de notre monsieur! Oh! que je te voie, mon homme, que je te voie!

Tremblante et empressée, elle courut à tâtons, cherchant son briquet et ne le trouvant point. Enfin sa résine s'alluma. Elle regarda Jude longtemps et comme en extase.

— Et lui? dit-elle, le reverrons-nous?

— Mort, répondit Jude.

Goton se mit à genoux, joignit ses mains et récita un *De profundis*. De grosses larmes coulaient lentement le long de sa joue ridée. Quiconque l'aurait vue en ce moment se serait senti puissamment attendri, car rien n'émeut comme les larmes qui roulent sur un rude visage, et tel qui passe en souriant devant deux beaux yeux en pleurs pâlit et souffre quand il voit s'humecter la paupière d'un soldat. Jude se tut tant que Goton pria. Il semblait qu'il voulût maintenant prolonger son incertitude et qu'il reculât, effrayé devant la révélation qu'il était venu chercher. Lorsqu'il prit la parole, ce fut d'une voix péniblement accentuée.

— Et le petit monsieur? dit-il enfin avec effort.

— Georges Treml?... Vingt ans se sont écoulés depuis que je l'ai vu pour la dernière fois, le cher et noble enfant, sourire et me tendre ses petits bras dans son berceau.

— Mort!... mort aussi! prononça Jude dont le robuste corps s'affaissa.

Il mit ses deux mains sur son visage, sa poitrine se souleva en un déchirant sanglot.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria Goton; non, je ne l'ai pas dit... Et Dieu me préserve de le croire!... Pourtant... Hélas! Jude, mon ami, depuis vingt ans j'espère, et chaque année use mon espoir.

Jude attacha sur elle ses yeux fixes. Il ne comprenait point.

— Oui, reprit-elle, je voudrais espérer. Je me dis : Quelque jour je verrai revenir notre petit monsieur, grand et fort, la tête haute, la mine fière, l'épée au flanc... Hélas! hélas! il y a si longtemps que je me dis cela!

— Mais enfin, dame, que savez-vous sur le sort de Georges Treml?

— Je sais..... je ne sais rien, mon homme. Un soir, — approche ici, car il ne faut point dire cela tout haut, — un soir, Hervé de Vaunoy revint tout pâle et l'œil hagard. Il nous dit que l'enfant s'était noyé dans l'étang de la Tremlays.

On courut, on sonda le fond de l'eau, mais on ne trouva pas le corps de Georges.

Jude écoutait, la poitrine haletante, l'œil grand ouvert.

— Et c'est sur cela, interrompit-il, que se fonde votre espoir ?

— Non... Te souvient-il d'un pauvre idiot de la forêt que l'on nommait le lapin blanc ?

— Je me souviens de Jean Blanc, dame.

— Pauvre créature ! Il aimait Treml presque autant que nous l'aimions...

— Mais Georges, Georges ? interrompit encore Jude.

— Eh bien ! mon homme, Jean Blanc racontait d'étranges choses dans la forêt. Il disait qu'Hervé de Vaunoy avait jeté à l'eau le petit monsieur de ses propres mains...

— Il disait cela ! s'écria Jude dont l'œil étincela de colère.

— Il disait cela, oui... et, quoiqu'il passât pour un pauvre fou, je crois qu'il disait vrai toutes les fois qu'il parlait de Treml. Mais ce n'est pas tout, Jean Blanc ajoutait qu'il avait plongé au fond de l'étang et ramené M. Georges évanoui...

— Ah !... fit le bon écuyer avec un long soupir de bien-être.

— Puis, poursuivit Goton, il fut pris d'un de ses accès, et le pauvre enfant resta tout seul sur l'herbe..... Et, quand le lapin blanc revint, il n'y avait plus d'enfant.

— Ah ! fit encore Jude.

— Et il y a vingt ans de cela, mon homme !

Jude demeura un instant comme atterré.

— Où est Jean Blanc ? dit-il ensuite ; je veux le voir.

Goton secoua lentement sa tête chenue.

— Pauvre créature ! dit-elle encore ; il ne fait pas bon, pour un pauvre homme, affronter la colère d'un homme puissant. Hervé de Vaunoy apprit les bruits qui couraient dans la forêt. On tourmenta Mathieu Blanc et son fils par rapport à l'impôt. Le vieillard mourut ; le fils disparut... Quelques-uns disent qu'il s'est fait Loup.

— J'ai entendu prononcer ce mot. Quels sont donc ces gens, dame ?

— Ce sont des Bretons, mon homme, qui se défendent et qui se vengent. On leur a donné ce nom, parce que leur retraite avoisine la Fosse-aux-Loups. Chacun sait cela ; mais nul ne pourrait trouver son issue. Eux-mêmes semblent prendre à tâche d'accréditer ce sobriquet qui fait peur aux poltrons. Leurs masques sont en peau de loup ; il n'y a que leur chef qui porte un masque blanc. — J'irai trouver les Loups, dit Jude.

La vieille dame réfléchit un instant.

— Écoute, reprit-elle ensuite. Il est un homme dans la forêt qui pourrait te dire peut-être si Jean Blanc existe encore. Cet homme est un Breton, quoiqu'il feigne souvent de parler comme s'il avait le cœur d'un Français. Il me souvient qu'au temps où il vint s'établir de ce côté de la forêt, les sabotiers disaient que sa fille, qui était alors un enfant, avait tous les traits de la fille de Jean Blanc, le pauvre fou. Certains même affirmaient la reconnaître.

— Où trouver cet homme ?

— Sa loge est à cent pas de Notre-Dame-de-Mi-Forêt.

— Il se nomme ?

— Pelo Rouan, le charbonnier.

Le jour commençait à poindre. La résine pâlissait aux premiers rayons du crépuscule.

— Au revoir et merci, dame, dit Jude. Je verrai Pelo Rouan avant qu'il soit une heure.

Il serra la main de Goton et sortit.

— Que Dieu soit avec toi, mon homme ! murmura la vieille femme de charge en le suivant du regard tandis qu'il traversait les longs corridors ; il y avait longtemps que mon pauvre cœur n'avait ressenti pareille joie. Que Dieu soit avec toi, et puisses-tu ramener en ses domaines l'héritier de Treml !

Goton avait plus de désir que d'espérance, car elle secoua tristement la tête en prononçant ces dernières paroles.



XVIII

RÊVES.

Lorsque Jude, après avoir traversé les longs corridors, revint à la chambre où il avait passé la nuit, le capitaine dormait. Son visage calme et souriant annonçait ce bonheur complet que l'on goûte parfois en rêve et non pas ailleurs. Jude le contempla durant un instant.

— C'est un loyal jeune homme, pensa-t-il ; ses traits hardis et fiers me rappellent le vieux Treml au temps où sa moustache était noire... Il est heureux, lui ! Oh ! que je donnerais de bon cœur tout mon sang pour voir M. Georges à sa place !

Jude reprit son grand manteau de voyage, afin de pouvoir cacher ses traits en cas de rencontre suspecte Le jour était venu. Les premiers rayons du soleil levant se jouaient dans la soie des rideaux. Au moment où Jude ceignit son épée pour partir, Didier s'agita sur sa couche.

— Alix ! murmura-t-il.

— Voici dans la cour tous les serviteurs du château, se dit Jude, j'aurai de la peine à passer inaperçu. — Marie ! murmura encore Didier.

Jude le regarda en souriant.

— Bravo ! mon jeune maître, pensa-t-il, ne rêverez-vous point à quelque autre, maintenant ? — Fleur-des-Genêts ! cria le capitaine, comme s'il eût voulu relever le défi.

En même temps il se dressa, éveillé, sur son séant.

— C'est toi, ami Jude, reprit-il après avoir jeté ses regards tout autour de la chambre, comme s'il se fût attendu à voir un autre visage; je crois que je rêvais.

— Vous pouvez l'affirmer, monsieur, et joyeusement, répondit Jude.

L'œil de Didier s'arrêta par hasard sur les antiques rideaux que perçaient les rayons obliques du soleil. Son sourire, qui ne l'avait point abandonné, s'épanouit davantage.

— Les poëtes ont bien raison, dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, de vanter les joies du retour au toit paternel. Moi qui n'ai point de famille, je ressens ici comme un avant-goût de ce bonheur... Et tiens, Jude, mon garçon, l'illusion s'accroît : il me semble qu'enfant, j'ai vu jouer le soleil d'automne dans des rideaux de soie comme ceux-ci... Sentiment étrange, Jude ! enfant sans père, j'éprouve ici comme un ressouvenir lointain de baisers, de soins chers et de douces paroles...

— Monsieur, interrompit le vieil écuyer, je vais prendre congé de vous, afin de commencer ma tâche.

— Reste, Jude, quelques minutes, un instant, je t'en prie!... Mon cœur s'amollit au contact de pensées nouvelles... Je ne sais; mes yeux ont besoin de pleurer, Jude! — Souffrez-vous donc? dit celui-ci en s'approchant aussitôt.

Didier laissa tomber sa main dans celle du vieillard et renversa sa tête sur l'oreiller.

— Non, répondit-il, je ne souffre pas. Au contraire. Je ne voudrais point ne pas éprouver ce que j'éprouve : car cette angoisse inconnue est pleine de douceur. Qu'ils sont heureux, Jude, ceux qui ont de vrais souvenirs! — Ceux-là, répliqua l'écuyer avec tristesse, ne revoient parfois jamais la maison des ancêtres. Ce doit être une amère douleur, n'est-ce pas, que celle de l'enfant qui se souvient à demi et qui meurt avant d'avoir retrouvé la demeure de son père?

— Tu penses à Georges Treml, mon pauvre Jude.

— Je pense à Georges Treml, monsieur.

— Toujours! Dieu t'aidera, mon garçon, car ton dévouement est œuvre chrétienne... Allons! voici un nuage qui couvre le soleil. Le charme s'évanouit. Je redeviens le capitaine Didier et je suis prêt à jurer maintenant que j'ai vu, enfant, plus de rideaux de bure que de tentures de soie... Va, mon garçon, je ne te retiens plus.

Didier, secouant un reste de langueur rêveuse, avait sauté hors de son lit. Jude, avant de partir, jeta un regard dans la cour et reconnut maître Alain qui s'entretenait avec Lapierre.

— Il est bien tard, maintenant, dit-il, pour m'esquiver inaperçu. Je vois là-bas un homme dont j'aurai de la peine à éviter les regards.

— Lequel? demanda Didier en s'approchant de la fenêtre; Lapierre?

— Je ne sais s'il a changé de nom, mais on l'appelait de mon temps maître Alain. C'est le plus vieux des deux.

— A la bonne heure. Et c'est celui-là que tu nommais hier ton ennemi?

— Celui-là même.

— Eh bien! mon garçon, l'autre est le mien.

— Un valet, votre ennemi?

— Cela t'étonne? Faut-il donc te répéter que je ne suis point gentilhomme? Ce valet est le seul être au monde qui sache le secret de ma naissance. Il ne veut point le dire et c'est son droit. Il prétend m'avoir autrefois servi de père... Tu vois bien ceci?

Didier, qui n'était point encore vêtu, écarta sa chemise et montra par derrière, à la naissance de l'épaule, une cicatrice encore récente.

— C'est une blessure faite traîtreusement et par la main d'un misérable, dit Jude en fronçant le sourcil.

— Tu t'y connais, mon garçon. J'ai tout lieu de croire que le misérable est cet homme; mais, si je ne suis pas noble, je suis soldat, et ma main ne s'abaissera point volontiers jusqu'à lui.

— Moi, je suis un valet, dit Jude avec froideur; prononcez un mot et je le châtie.

— Voilà que tu oublies Georges Treml ! s'écria Didier en souriant. Sur mon honneur ! il y a de la fine fleur de chevalerie dans ces vieux cœurs bretons. Pensons à ton jeune monsieur, mon brave ami. Je ne sais pas ce que tu peux tenter pour son service ; c'est ton secret. Mais j'ai promis de t'aider et je t'aiderai. Descendons ensemble : M. de Vaunoy est un trop soumis et dévoué sujet de Sa Majesté, pour que sa livrée ose regarder de plus près qu'il ne convient le serviteur d'un capitaine de la maréchaussée.

Jude mit son manteau sur sa figure et descendit, suivi du capitaine.

Alain et Lapierre étaient toujours dans la cour, ils s'inclinèrent avec respect devant Didier, qui toucha négligemment son feutre.

— Qu'on selle le cheval de mon serviteur, dit-il.

Lapierre se hâta d'obéir, le majordome resta.

— Mon camarade, dit-il à Jude, votre maladie exige-t-elle donc que vous ayez toujours le nez dans le manteau ? Les gens de la Tremlays n'ont point pu encore vous souhaiter la bienvenue.

— Que dit-on des Loups dans le pays, maître ? demanda Didier pour éviter à Jude l'embarras de répondre.

— On dit que ce sont de méchantes bêtes, monsieur le capitaine... N'accepterez-vous pas un verre de cidre, mon camarade ?

— Que font les gens de laforêt ? demanda encore Didier.

— Monsieur le capitaine, répondit Alain de mauvaise grâce, ils font du cercle, du charbon et des sabots... Eh bien, mon camarade ! ajouta-t-il en exhibant son *vade mecum*, c'est-à-dire sa bouteille de fer-blanc, aimez-vous mieux une goutte d'eau-de-vie ?

Maître Alain fut interrompu par Lapierre, qui amenait le cheval de Jude. Celui-ci se mit aussitôt en selle. Dans le mouvement qu'il fit pour cela, son manteau s'écarta quelque peu. Le majordome, qui était aux aguets, put voir une partie de son visage.

— Du diable si je connais autre chose que cette figure-là ! grommela-t-il ; où donc l'ai-je vue ?... Je me fais vieux !...

— Tu me rejoindras ce soir à Rennes, mon garçon, s'écria Didier. En route maintenant et bonne chance !

Jude ne se fit point répéter cet ordre ; il piqua des deux et partit au galop.

Quand il eut franchi la porte de la cour, le capitaine se retourna vers les deux valets de Vaunoy.

— Vous êtes curieux, maître, dit-il à Alain ; c'est un fâcheux défaut et qui ne porte point bonheur. Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant à Lapierre, prends garde !

Il s'éloigna. Les deux valets le suivirent des yeux.

— Prends garde ! répéta ironiquement Lapierre ; que dites-vous de cela, maître Alain ? — Le jeune coq chante haut ; on dirait qu'il se sent de race.. Pour ce qui est de prendre garde, c'est toujours un bon conseil.

Didier avait pris, sans savoir, la direction du jardin. Il se trouva bientôt au milieu des hautes charmilles taillées à pic et formant l'inévitable et classique labyrinthe des jardins du XVIIIe siècle. De temps en temps quelques statues de

marbre blanc s'apercevaient à travers les branches qui se ressentaient déjà des approches de l'hiver. Didier jetait sur tout cela un regard distrait ; involontairement, son esprit était revenu aux pensées qui avaient préoccupé son réveil. Comme il arrive souvent aux esprits vifs et poétiques, il lui suffit, pour ainsi dire, d'évoquer l'illusion pour qu'elle reparût. Ces grandes murailles de verdure devinrent pour lui de vieilles connaissances. Il se retrouva dans ces dédales, et quoique leur artifice fût assez innocent pour que la chose pût sembler naturelle, il crut ou tâcha de croire que le souvenir était pour lui le fil d'Ariane.

— Voyons ! se disait-il d'un ton moitié enjoué, moitié sérieux : voyons si je me trompe !... si je me souviens ou si je divague ! ma mémoire, ou mon imagination me dit qu'au bout de cette allée, à droite, il y a un berceau, et dans ce berceau une statue de Nymphe antique... Voyons !

Il prit sa course, impatient et inquiet ; car l'illusion avait grandi et il en était déjà à craindre une déception. A quelques pas de l'endroit où la charmille faisait un coude, il s'arrêta et glissa son regard à travers les branches. Il devint pâle, mit la main sur son cœur et laissa échapper un cri... Berceau et statue étaient là devant ses yeux. Seulement au cri qu'il poussa, la statue, charmante Nymphe vêtue de blanc, tressaillit vivement et se retourna.



XIX

SOUS LA CHARMILLE.

L'illusion s'enfuit tambour battant. Dans cette gageure qu'il avait engagée contre lui-même, Didier avait parié pour un berceau et une statue. Le berceau existait, mais ce qu'il venait de prendre pour une statue était une ravissante jeune fille en chair et en os, mademoiselle Alix de Vaunoy de la Tremlays. La méprise du reste était fort excusable. Au moment où Didier l'avait aperçue, mademoiselle de Vaunoy lui tournait le dos. Elle était debout et immobile au centre du berceau, lisant une lettre froissée et sans doute bien souvent relue, qu'elle venait de tirer de son sein. Ses beaux cheveux noirs avaient, ce matin de la poudre, et une robe de mousseline blanche formait toute sa toilette.

Au cri poussé par Didier, elle se retourna, comme nous l'avons dit, et le papier qu'elle lisait s'échappa de sa main tremblante. Son premier mouvement fut de fuir, mais la réflexion la retint. Elle fit même un pas vers le coude de la charmille, où, suivant toute apparence, Didier allait se montrer. Elle avait reconnu sa voix. Mademoiselle de Vaunoy avait sur le visage cette pâleur que donne une nuit sans sommeil. Son regard, ordinairement hardi dans sa douceur, était triste, timide et grave. Didier s'avança vers elle d'un air embarrassé. Pour prendre contenance, il se baissa et releva la lettre qu'Alix avait laissée tomber. Cette lettre était de lui. Il la reconnut, et son malaise augmenta en même temps qu'il se communiquait à sa compagne, dont une vive rougeur colora les joues.

— C'est la lettre que vous crûtes devoir m'écrire pour m'annoncer votre départ, murmura-t-elle si bas que Didier eut peine à l'entendre. Je suis heureuse qu'elle soit tombée entre vos mains, car vous la garderez, monsieur.

Ces paroles peuvent sembler bien simples, bien insignifiantes; mais qui ne sait que, entre gens qui s'aiment ou qui se sont aimés, les paroles ne veulent rien dire? En parlant ainsi, Alix avait les yeux baissés; sa belle bouche se fronçait comme pour retenir une plainte. Il y avait dans sa voix un amour vainqueur, combattu par une résignation forte, mais impuissante. Didier la contemplait avec respect, regret et tendresse : car la douleur fièrement supportée inspire le respect, — car on regrette souvent de ne plus aimer quand l'amour a fini par inconstance et non par lassitude, — car il y a un sentiment affectueux, délicat, dévoué, qui survit en toute âme noble à la passion éteinte. Et d'ailleurs, Didier savait-il bien ce qui était au fond de son propre cœur? En présence de cette femme si belle, pouvait-il être certain de n'aimer plus? En ce

siècle, la morale était peu chevaleresque. Aimer deux femmes semblait péché véniel, sinon acte méritoire. Certes, Didier n'était point en cela de son siècle. Son caractère franc et loyal repoussait toute idée de tromperie, mais il avait vingt-cinq ans, et le cœur est si large à cet âge! Il prit la main d'Alix qu'il porta galamment à ses lèvres.

— Ce que j'écrivais alors, dit-il, je le ressens toujours. Est-ce donc que vous auriez changé, Alix? — Moi! répondit-elle avec une naïve surprise. Non... ce n'est pas moi qui ai changé, monsieur.

Ce fut Didier qui baissa les yeux à son tour.

— Écoutez, reprit mademoiselle de Vaunoy dont un mélancolique sourire éclaira le front pâle : il vaut mieux que cela soit ainsi. C'étaient de folles amours que les nôtres, Didier. Quand je vous ai retrouvé hier, froid, indifférent, oublieux, j'ai remercié Dieu, car votre oubli est un bonheur pour tous deux.

— Je ne vous comprends pas, balbutia le capitaine; cet oubli prétendu...

— Il est réel... bien réel! Je le veux, je l'espère.

— Vous l'espérez, Alix? dit amèrement le jeune homme.

— Oui, répéta mademoiselle de Vaunoy, dont le cœur se brisait, mais qui garda son sourire, — je l'espère.

Si elle eût parlé ainsi à dessein et dans un but de coquetterie, nous devrions lui décerner un brevet de suprême habileté. Ce mot, en effet, descendit jusqu'au fond du cœur de Didier et alla remuer ce qui restait des cendres d'un amour presque éteint. Il releva ses yeux brillants d'impatience et interrogea la jeune fille du regard. Ce regard était plein de dépit, de désappointement et d'espoir. C'était un regard d'amant. Mais mademoiselle de Vaunoy, qui pouvait bien être coquette à l'occasion, comme l'est toute fille d'Ève, ne songeait guère à jouer un rôle en ce moment.

— Ce papier renferme bien des folies, reprit-elle en montrant du doigt la lettre que Didier tenait encore à la main; nous étions deux enfants .. Le temps a passé sur tout cela, et le temps emporte tout, jusqu'au souvenir... Ne m'interrompez plus, Didier. Je sais ce que vous allez dire. Ma vue a fait vibrer en vous une corde qui se taisait depuis bien longtemps. Vous êtes ému, et, prenant votre émotion pour de l'amour, vous êtes prêt à renouveler vos serments d'autrefois. Moi, je ne puis ni ne veux les écouter. — Mais, Alix, au nom de Dieu, croyez-moi! s'écria le capitaine; mon cœur n'a point changé... — C'est une belle jeune fille! interrompit mademoiselle de Vaunoy, dont la voix trembla légèrement. Son regard est pur comme le regard d'un ange. Elle a seize ans; elle vous aime;... si vous ne l'aimiez pas, Didier, la pauvre enfant serait bien malheureuse!

Alix s'arrêta pour respirer avec effort. Le capitaine froissait la lettre avec un dépit distrait et boudeur.

— Mais vous l'aimez, poursuivit Alix, vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Qui? prononça faiblement Didier qui commençait à comprendre.

— Son nom est sur votre lèvre comme il est dans votre cœur... Tant mieux, je suis contente!

— Je ne sais d'où vient ce soupçon ..

— Ce n'est pas un soupçon... Il y a, voyez-vous, une sorte de fraternité entre nous autres jeunes filles de la forêt. Je suis noble et riche, elle est paysanne et pauvre; mais, enfants, nous nous sommes rencontrées souvent dans les bruyères. Nous avons joué autrefois comme deux sœurs sous les grands chênes qui protégent Notre-Dame de Mi-Forêt... Je l'avais apprivoisée, la petite sauvage! Depuis, tandis qu'elle restait dans sa solitude, je faisais, moi, connaissance avec le monde; tandis qu'elle courait, libre, sous le couvert, j'apprenais mes devoirs de fille noble..., j'apprenais à porter le velours et la soie, à parler, à me taire, à sourire... Étrange destinée! elle, dans sa solitude, moi, au milieu des somptueuses fêtes de Rennes, nous avons subi toutes deux le même sort... Elle a donné son cœur à l'homme que je . que je croyais aimer!

— Vous ne m'aimez donc pas, Alix?

— Qu'importe! nous ne parlons plus de moi. Un jour, il y avait deux mois que vous étiez parti, Didier; je me promenais seule dans la forêt, songeant aux belles fêtes de Mgr. le comte de Toulouse, songeant à vous peut-être, lorsque j'entendis une voix connue qui chantait sous le couvert la complainte d'Arthur de Bretagne.

— Fleur-des-Genêts! balbutia le capitaine.

Alix tressaillit douloureusement.

— Fleur-des-Genêts, répéta-t-elle. Vous savez enfin de qui je parle, Didier... Il y avait bien longtemps que je ne l'avais vue. Que je la trouvais belle! Elle me reconnut tout de suite et vint à moi les bras ouverts. Puis elle prit dans son panier de chèvrefeuilles un beau bouquet de primevères qu'elle attacha sur mon sein, puis encore elle me parla de vous.

— De moi! prononça automatiquement Didier.

— Elle ne vous nomma point, mais je vous reconnus... J'étais folle encore alors, monsieur; je sentis mon cœur se serrer.

Le capitaine avança timidement sa main pour prendre celle d'Alix.

— Hélas! mademoiselle, dit-il, je suis bien coupable envers vous..... envers toutes deux peut-être...

— Envers elle seulement, monsieur, si vous dites un mot de plus..... N'oubliez pas que vous l'aimez; n'oubliez pas qu'elle vous aime...

— Mais vous, Alix?

Il n'y avait point de fatuité dans cette interrogation qui partait du cœur.

— Moi?... oh! je vais vous dire tout à l'heure la brillante destinée qu'on me propose... Un mot encore sur elle. Comptez-vous l'épouser?

Didier ne s'était, à coup sûr, jamais fait cette question. Il ne sut point y répondre. Mademoiselle de Vaunoy fronça légèrement ses noirs et délicats sourcils.

— Vous comptez l'épouser, reprit-elle d'une voix grave. Ce doit être votre désir et c'est votre devoir... Elle est pauvre, mais vous avez votre épée, et vous n'êtes point de ceux que leur naissance enchaîne.

En prononçant ces derniers mots, Alix avait réussi à dépouiller toute mélancolique expression. Elle parlait d'un ton ferme et convaincu.

— Je ne suis pas gentilhomme, répondit le capitaine, je le sais... Peut-être n'était-il pas besoin de me rappeler la distance qui nous sépare..... Vous avez oublié; je tâcherai d'avoir le courage de vous imiter en cela... Mais ne plaidez plus la cause de Marie, Alix, car mon cœur est faible, et, en vous voyant si noble, si généreuse!...

— Puisque j'ai oublié, interrompit Alix qui reprit son sourire.

Le capitaine se mordit la lèvre. Son rôle devenait de plus en plus embarrassant. Il entrevoyait l'amour, l'amour puissant et vivace, à travers la froideur de mademoiselle de Vaunoy; mais elle niait cet amour et semblait vouloir se retrancher derrière la différence de leurs positions sociales. Trop forte et trop fière pour permettre la pitié, elle prenait les devants, et c'était elle qui prononçait des mots de rupture. D'un autre côté, le souvenir évoqué de Marie plaidait éloquemment. Didier voyait son suave sourire derrière le sourire hautain d'Alix. Peut-être fût-il resté froid devant Alix éplorée, mais Alix lui demandait grâce pour Marie. L'âme humaine est faible contre les surprises.

— Non, dit-il après un silence, vous n'avez pas oublié, Alix, c'est impossible.

Ce mot était trop vrai pour ne point aller au cœur de mademoiselle de Vaunoy. Mais il y avait loin de son cœur à son visage, parce que son visage obéissait à sa vigoureuse volonté.

— Vous faut-il des preuves? demanda-t-elle en refoulant par un puissant effort l'émotion qui amenait des larmes au seuil de sa paupière; Didier, si je vous aimais encore, je ne serais pas auprès de vous... Puisqu'il faut vous le dire clairement, monsieur, j'ai les faiblesses et les préjugés de ma caste. Je suis Vaunoy de la Tremlays : il ne faut point que mon époux, si jamais je me marie, m'impose un nom qui ne vaille pas le nom de mon père.

— Dites-vous donc vrai? s'écria Didier.

— Je dis vrai... mais laissons cela.

— Oh! oui, laissons cela, mademoiselle. Plût à Dieu que nous n'eussions jamais abordé ce sujet. J'aurais gardé mon admiration entière, je vous croyais si supérieure aux autres femmes!

Alix ne put retenir un soupir, mais ce fut l'affaire d'une seconde, et elle reprit d'un ton enjoué :

— Causons comme de vieux amis qui se voient après une longue absence. Vous ne savez pas? mon père veut me marier.

— Ah! fit Didier avec soupçon.

Puis il ajouta en imposant à sa voix un ton de raillerie :

— C'est sans doute là le motif?

— Non, l'homme qu'on veut me donner pour époux ne pourrait vous faire ombrage si vous étiez pour moi autre chose qu'un ami... Je ne serai jamais sa femme.

— N'a-t-il pas un nom qui soit au niveau du vôtre? demanda Didier raillant toujours.

— C'est M. Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt.

Didier éclata de rire; comme s'il y avait eu de l'écho sous la charmille, un autre rire épais et bruyant retentit à une vingtaine de pas.

— Ce sont eux ! s'écria Alix. Mon Dieu ! je ne vous ai pas dit tout ce que j'avais à vous dire... Nous nous reverrons, Didier.

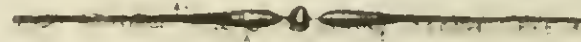
Elle s'enfuit précipitamment, laissant le capitaine étourdi de cette brusque disparition.

— M'aime-t-elle encore ? se dit-il.

Quant à mademoiselle de Vaunoy, dès qu'elle fut seule, des larmes jaillirent de ses yeux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, l'aimerai-je donc toujours ?

L'éclat de rire se répéta sous la charmille. Un bruit de voix s'y joignit, et bientôt, au tournant de l'allée, débouchèrent MM. de Vaunoy et Béchameil.



XX

AVANT ET APRÈS DÉJEUNER.

Vaunoy et l'intendant royal semblaient de fort heureuse humeur. Ils s'avancèrent avec empressement vers Didier, qui avait peine à se remettre et gardait une contenance embarrassée.

— Nous arrivons ici, mon cher hôte, guidés par vos éclats de rire... La promenade solitaire vous rend-elle donc si joyeux?

— Ai-je ri ? demanda machinalement Didier.

— Oui, saint-Dieu ! vous avez ri.

— Le fait est que vous avez ri, dit Béchameil. J'ai l'honneur de vous présenter le bonjour.

— Je ne me souviens pas... commença Didier.

— Eh ! dit Vaunoy, avisant le papier que celui-ci tenait encore à la main, c'est sans doute cette lettre qui causait votre hilarité matinale ?

— Je ne serais pas éloigné de le croire, appuya Béchameil. Veuillez me donner, je vous prie, des nouvelles de votre santé.

Didier froissa la lettre et la déchira en tout petits morceaux. Cela fait, il salua l'intendant royal et lui répondit par quelque banale politesse. M. Béchameil avait complétement mis bas ses fâcheuses dispositions de la veille. Vaunoy venait de lui faire entendre qu'il n'avait rien à craindre d'un semblable rival, et que la main d'Alix lui était assurée. Aussi se sentait-il porté vers Didier d'une bienveillance inaccoutumée. Quant à Vaunoy, il n'avait point dépouillé son masque de bonhomie. On eût dit un brave oncle abordant son neveu chéri.

— Messieurs, dit le capitaine, dont la froideur contrastait fort avec la cordialité de ses hôtes, vous plairaît-il que nous parlions maintenant de ce qui concerne le service de Sa Majesté?

— Assurément !... répondit Vaunoy.

Et Béchameil répéta :

— Assurément !... pourtant, ajouta-t-il après réflexion, — je pense, sauf avis meilleur, qu'il serait convenable de déjeuner d'abord.

— Fi ! monsieur de Béchameil, dit Vaunoy en souriant.

— Mettez, monsieur mon ami, que je n'ai point parlé... Je préfère évidemment le service du roi au déjeuner et même au dîner !... Mais ceci n'empêche point qu'un déjeuner refroidi soit une triste chose... Nous écoutons monsieur le capitaine.

Didier tira de son portefeuille un parchemin sur lequel Vaunoy jeta les yeux

pour la forme. Béchameil, en lisant le seing royal, crut devoir ôter son feutre et prier Dieu qu'il bénît Sa Majesté.

— Sur la proposition de S. A. S. Mgr le comte de Toulouse, gouverneur de Bretagne, dit le capitaine, le roi m'a conféré mission d'escorter les fonds provenant de l'impôt, à travers cette contrée, qui passe pour dangereuse...

— Et qui l'est ! interrompit Vaunoy.

— Qui l'est énormément, ajouta Béchameil.

— Le roi m'a chargé en outre, reprit Didier, de veiller à la perception des tailles, et Son Altesse Sérénissime m'a donné mission particulière de poursuivre et détruire, par tous moyens, cette poignée de rebelles qui portent le nom de *Loups*.

— Que Dieu vous aide ! dit Vaunoy. C'est là, mon jeune ami, une noble mission.

— Une mission que je ne vous envie en aucune façon, mon jeune maître ! pensa tout bas Béchameil... Dieu vous assiste ! prononça-t-il à haute voix.

— Je vous rends grâces, messieurs, Dieu protége la France, et son aide ne nous manquera point... Je pense que la vôtre ne me fera pas défaut davantage?

A cette question, faite d'un ton de brusque franchise, Vaunoy répondit par une inclination de tête accompagnée d'un diplomatique sourire. Béchameil, malgré sa bonne envie, ne put imiter que l'inclination. Ce gastronome n'était point diplomate. Didier crut devoir insister.

— Je puis compter sur votre aide ? demanda-t-il une seconde fois.

— A plus d'un titre, mon jeune ami : pour vous-même et pour Sa Majesté.

— Je m'en réfère aux paroles de Vaunoy, dit Béchameil.

— Merci, messieurs. Je n'attendais pas moins de deux loyaux sujets du roi. Je fais grand fonds sur votre secours, et vous préviens à l'avance que je ne ménagerai pas votre bonne volonté... Veuillez me prêter attention.

Béchameil tira sa montre et constata avec douleur que l'heure normale du déjeuner était passée depuis dix minutes. Il poussa un profond soupir, n'osant pas manifester plus clairement son chagrin.

— Je ne suis point arrivé jusqu'ici, reprit Didier, sans avoir arrêté mon plan de campagne. Toutes mes mesures sont prises. La maréchaussée de Rennes est prévenue ; celle de Laval marche sur la Bretagne à l'heure où je vous parle. Les sergenteries de Vitré, de Fougères et de Louvigné-du-Désert me seconderont au besoin.

— A la bonne heure ! s'écria Béchameil. Tout cela formera une armée respectable.

— Trois cents hommes environ, monsieur.

— Ce n'est pas assez, dit Vaunoy. Les Loups sont en nombre quadruple.

Béchameil modéra sa joie.

— J'avais cru qu'ils étaient plus nombreux que cela, repartit froidement le capitaine. Nous serons un contre quatre... C'est beaucoup ! — Je ne saisis pas bien, dit Béchameil. — C'est beaucoup, répéta Didier, parce que nous aurons de notre côté tous les avantages... Vous ne pensez pas, je suppose, que je veuille les attaquer à la Fosse-aux-Loups ?... Ne vous étonnez point,

monsieur de Vaunoy, si je sais le nom de leur retraite... Grâce à des circonstances que je ne juge point à propos de vous détailler ici, je connais la forêt de Rennes comme si j'y étais né.

A ce dernier mot, Hervé de Vaunoy tressaillit violemment et devint si pâle que Béchameil crut devoir le soutenir dans ses bras.

— Qu'avez-vous, monsieur mon ami ? demanda l'intendant ? — Rien... je n'ai rien, balbutia Vaunoy. — Si fait ! je parie que c'est le besoin de prendre quelque chose qui vous travaille... et, par le fait, l'heure du déjeuner est passée depuis trente-cinq minutes et une fraction.

Vaunoy, par un brusque effort, s'était remis tant bien que mal. Il repoussa Béchameil.

— Capitaine, dit-il, je vous prie de m'excuser... Un éblouissement subit.. je suis sujet à cette infirmité... vous plairait-il de poursuivre ?

— Dans votre intérêt, monsieur mon ami, insista héroïquement Béchameil, je vous engage à prendre quelque chose .. Nous vous ferons raison, le capitaine et moi...

Vaunoy fit un geste d'impatience, et Béchameil reconnut avec une profonde douleur que le déjeuner était désormais indéfiniment retardé.

— Je vous disais, reprit Didier, qui n'avait prêté à cette scène qu'une attention médiocre, je vous disais que la forêt est pour moi pays de connaissance ; je sais que la position des Loups est inexpugnable, et ne prétends point courir les chances d'une attaque... au moins tant que les deniers de Sa Majesté ne seront point à couvert. Il me faut à moi aussi des positions dans la forêt, et je vous demande, à vous, monsieur de Vaunoy, votre château de la Tremlays, à vous, monsieur l'intendant royal, votre maison de plaisance de la Cour-Rose...

— Ma *folie !* s'écria Béchameil ; et qu'en prétendez-vous faire, monsieur?

— Je ne sais... peut-être une place d'armes.

— Mais il y a des tapis dans toutes les chambres, monsieur ; il y en a pour vingt mille écus. — Fi ! monsieur de Béchameil, fi ! voulut interrompre Vaunoy. Mais cette fois le financier se montra rétif.

— Il y a continua-t-il, des meubles sculptés, incrustés, dorés... Il y en a pour trente mille écus, monsieur.

— Fi! monsieur de Béchameil, fi ! répéta Vaunoy.

— Il y a des porcelaines du Japon, de la faïence d'Italie, des grès de Suisse, des cristaux de Suède... La batterie de cuisine seule vaut quatorze mille cinq cents livres, monsieur... Et vous voulez mettre tout cela au pillage ! vos soldats dévaliseraient mon garde-manger ; ils boiraient ma cave... ma cave... ma cave qui est la plus riche de France et de Navarre... Ils fouleraient aux pieds mes tapis, briseraient mes cristaux... que sais-je!... une place d'armes!... Morbleu, monsieur, pensez-vous que j'aie fait bâtir ma folie pour héberger vos soudards ?

— Fi ! monsieur de Béchameil, répéta Vaunoy pour la troisième fois ; — saint-Dieu ! fi ! vous dis-je.

Le financier s'arrêta enfin essoufflé. Didier, comme s'il eût regardé l'interruption comme non avenue, reprit avec le plus grand calme :

— Peut-être une place d'armes... En tout cas, je puis vous faire promesse,

messieurs, de vous prévenir deux heures à l'avance. — Cela suffira, dit Vaunoy, qui semblait résolu à tout approuver.

— Monsieur mon ami, s'écria Béchameil exaspéré, je ne vous comprends pas !

Vaunoy lui serra fortement la main. C'est là un signe que les intelligences, même les plus épaisses, comprennent par tous les pays. Le financier se tut instinctivement.

— Je pense, mon cher hôte, demanda Vaunoy du ton de la plus cordiale courtoisie, que ces mesures dont vous parlez forment la dernière partie de votre plan. Avant de vous fortifier, vous vous occuperez sans doute de convoyer les espèces qui vous attendent à Rennes, — car on dit que la cassette du roi est vide, ou peu s'en faut.

— Tel est en effet mon projet, monsieur.

— Donc, en attendant que la Tremlays devienne place d'armes... nous en ferons, s'il vous plaît, une auberge où se reposera l'escorte de l'impôt.

— L'impôt, répondit le capitaine, reste sous la garantie et responsabilité de M. l'intendant royal tant qu'il n'a point franchi les frontières de la Bretagne. C'est donc à M. l'intendant de faire choix du lieu où l'escorte passera la nuit.

Une expression de singulière inquiétude se répandit sur le visage du maître de la Tremlays. Il fallait que cette inquiétude fût bien puissante pour que Vaunoy, habitué comme il l'était à dompter souverainement sa physionomie, n'en pût réprimer les traces. Didier et l'intendant la remarquèrent. Le premier n'y fit pas grande attention. Il croyait connaître Vaunoy, qu'il méprisait, sans le soupçonner de trahison. Sa hautaine insouciance ne daigna point se préoccuper de ce mince incident. — Quant à Béchameil, il interpréta à sa manière l'angoisse évidente du maître de la Tremlays. Il pensa que Vaunoy, voyant que le choix de la halte restait entre ses mains, à lui, Béchameil, redoutait sa décision pour l'office et les provisions du château.

— Monsieur mon ami, dit-il, en conséquence, je dois vous prévenir tout d'abord que les frais de convoi me regardent...

Vaunoy pâlit et fronça le sourcil.

— Je payerai tout, poursuivit l'intendant, l'hospitalité est pour moi un devoir. — Vous prétendez donc recevoir les gens du roi dans votre maison de la Cour-Rose ? demanda Vaunoy dont l'anxiété augmentait visiblement.

— Non pas, monsieur mon ami, non pas ! s'écria vivement Béchameil.

Vaunoy respira longuement. Ses couleurs vermeilles reparurent aux rondes pommettes de ses joues. Ce mouvement fut tellement irrésistible et marqué, que Didier ne put s'empêcher d'y prendre garde... Ce fut, au reste, l'affaire d'un instant, et, à mesure que le calme revenait sur le visage de Vaunoy, les doutes du jeune capitaine se dissipaient.

Mais, pour un spectateur attentif et désintéressé de cette scène, il eût été évident qu'un hardi dessein venait de surgir dans le cerveau de Vaunoy, dessein que favorisait l'option de M. Béchameil, désignant la Tremlays pour lieu de repos de l'escorte des deniers du roi.

Béchameil, qui était à cent lieues de penser que sa décision pût faire plaisir

à Hervé de Vaunoy, prit à tâche de l'excuser et de la motiver, ce qu'il fit à sa manière.

— Je vous répète, monsieur mon ami, dit-il, que vous n'aurez rien, absolument rien à débourser.

— Laissons cela, interrompit Vaunoy.

— Permettez. Je suis, — vous me faites, j'espère, l'honneur d'en être persuadé, — un sujet fidèle et dévoué de Sa Majesté. Ma pauvre maison est fort à son service, depuis les fondements jusqu'aux combles... y compris, bien entendu, les étages intermédiaires... mais il s'agit de cinq cent mille livres tournois. — Cinq cent mille livres tournois... répéta lentement le maître de la Tremlays.

— Tout autant, monsieur mon ami... il y a même quelques écus de plus... Si cette somme était enlevée, mon aisance, qui est honnête, serait terriblement réduite... Or, — suivez bien, — ma *Folie* n'est point propre à soutenir un siége, et si les Loups...

Vaunoy haussa les épaules avec affectation.

— M. l'intendant a raison, dit le capitaine, qui, depuis dix minutes, n'apportait plus à la discussion qu'une attention fort médiocre.

— Permettez, dit encore Béchameil, répondant au geste de Vaunoy, je serais mortifié que vous puissiez croire... — Allons déjeuner, interrompit en souriant le maître de la Tremlays.

Le coup était d'un effet sûr : il porta. Béchameil remua convulsivement les mâchoires, comme s'il eût voulu parfaire son explication ; mais il ne put que répéter ces mots qui éveillaient les plus tendres échos de son cœur :

— Allons déjeuner.

Vaunoy s'appuya familièrement sur le bras de Didier. Béchameil, les narines gonflées et saisissant au vol parmi les effluves épandues dans l'air toutes celles qui venaient de l'office, ouvrit la marche. En chemin il fut décidé que le convoi d'argent partirait de Rennes le lendemain. De la ville au château l'étape, était courte, mais les routes de Bretagne, en l'an 1740, étaient tracées de manière à quadrupler la distance.

Béchameil, malgré la proéminence suffisamment notable de son abdomen, monta le perron en trois sauts. Une minute après, il nouait sa serviette autour de son menton et dégustait savamment un salmis d'ailerons de bécasses, qu'il déclara sans pareil et fêta en conscience.

Hervé de Vaunoy ne resta point oisif durant cette matinée. Le déjeuner était à peine fini, et M. Béchameil venait de s'étendre sur un lit de jour pour se livrer à cet important devoir que les gourmets ne doivent négliger jamais, la sieste, lorsque M. de Vaunoy, quittant Didier sous un prétexte d'autant plus facile à trouver que le jeune capitaine ne tenait point extraordinairement à sa compagnie, se dirigea d'un air soucieux et affairé vers son appartement.

— Qu'on m'envoie sur-le-champ Lapierre et maître Alain, dit-il à un valet qu'il rencontra sur son chemin.

Le valet se hâta d'obéir, et Vaunoy poursuivit sa route ; mais, ayant jeté par hasard un regard distrait à travers les carreaux de l'une des croisées du cor-

ridor, il aperçut Alix qui, rêveuse et la tête penchée, suivait à pas lents l'allée principale du jardin.

— Toujours triste! se dit Vaunoy d'un ton où perçait un atome de sensibilité; pauvre fille!... Mais, après tout, elle n'est pas raisonnable! Béchameil ferait la perle des maris.

Il allait passer outre, lorsque, dans une autre allée dont la direction formait angle avec celle de la première, il vit le capitaine Didier, lequel, par impossible, semblait rêver aussi. Vaunoy fit un geste de mauvaise humeur.

— Elle était sur le point de l'oublier! murmura-t-il; je m'y connais : un mois encore, et ce fol amour passait à l'état de souvenir, de l'un de ces mélancoliques souvenirs qui amusent les femmes, mais ne font point obstacle à un bon et solide mariage... Et le voilà revenu! Sa seule approche déjoue fatalement tous mes plans... Et puis, si quelqu'un de ces hasards que l'enfer suscite allait lui apprendre...

Vaunoy s'interrompit. Comme nous l'avons dit, les deux allées que suivaient Alix et Didier se croisaient. Chaque pas fait par les deux jeunes gens les rapprochait; ils allaient se rencontrer dans quelques secondes.

— Eh! qu'a-t-il besoin de savoir? reprit Vaunoy avec emportement. Son étoile le pousse à me nuire. Qu'il sache ou non, il me perdra si je ne le perds...

Alix et Didier arrivaient en même temps au point de convergence des allées; au moment où ils allaient se trouver face à face, Vaunoy porta son sifflet de chasse à ses lèvres. Le bruit fit lever la tête aux deux jeunes gens. Alix se tourna du côté du château et dut obéir au geste d'appel que lui envoya de loin son père. Didier salua et poursuivit sa route.

— C'était comme un rendez-vous! pensa Vaunoy. Saint-Dieu! je l'ai manqué deux fois déjà; mais on dit que le nombre trois porte bonheur...

Il entra dans son appartement, où ne tardèrent pas à le joindre ses deux féaux serviteurs, Alain et Lapierre. Presque au même instant, Alix entr'ouvrit la porte.

— Vous m'avez appelée, mon père? dit-elle.

Vaunoy, qui ouvrait la bouche pour donner des ordres à ses deux acolytes, hésita quelque peu, et fut sur le point de renvoyer sa fille; mais il se ravisa.

— Restez ici, dit-il aux valets. J'aurai besoin de vous dans un instant.

Puis il passa le bras d'Alix sous le sien et l'entraîna doucement vers la galerie.

Maître Alain et Lapierre demeurèrent seuls. Le premier, dont l'intelligence avait considérablement fléchi sous le poids de l'âge et aussi par l'effet de l'ivrognerie, tira de sa poche son flacon carré de fer-blanc et but une ample rasade d'eau-de-vie.

— En veux-tu? demanda-t-il à Lapierre.

— Il y a temps pour tout, répondit l'ex-saltimbanque; je ne bois jamais quand je dois causer avec monsieur.

— Moi, je bois double...

— Et tu vois de même... Hier tu n'as pas su seulement reconnaître ce drôle de valet... — Je me fais vieux, dit Alain en buvant une seconde gorgée. Le fait

est que ma pauvre mémoire s'en va... Mais si je le vois encore une fois, je le reconnaîtrai peut-être.

— Et s'il ne revient pas ?

Alain, au lieu de répondre, but une troisième rasade et s'arrangea pour dormir, en attendant son maître. Lapierre haussa les épaules, et, pour ne point perdre son temps, il fit le tour de la chambre, donnant généreusement l'hospitalité, dans les vastes poches de son pourpoint, à toutes les pièces de monnaie égarées qu'il trouva sur les meubles. — Les tiroirs étaient fermés.

Quand il eut achevé sa tournée, il s'accouda sur l'appui de la fenêtre. Au loin, dans le jardin, il aperçut Didier qui continuait solitairement sa promenade. Lapierre se prit à réfléchir. — Peuh! fit-il enfin en enflant ses joues; — je croyais le détester davantage. C'est un joli garçon... Vaunoy paye mal et demande beaucoup... Hé, hé... il faudra voir... — En veux-tu, grommela maître Alain qui trinquait en rêve.

Lapierre laissa tomber sur le vieillard un long regard de mépris.

— Voilà ce qu'on devient au service de Vaunoy! dit-il ensuite. Jamais de tiroirs ouverts... Quelques pièces d'or pour beaucoup de travail... C'est pitoyable de se damner ainsi au rabais... Il faudra voir.

XXI

MADEMOISELLE DE VAUNOY.

Pendant que maître Alain et Lapierre attendaient, Hervé de Vaunoy arpentait à pas lents le corridor avec sa fille qui s'appuyait à son bras et dont il caressait paternellement la blanche main.

— J'ai à vous gronder, Alix, disait-il de sa voix la plus doucereuse. Vous avez été, vis-à-vis de notre hôte, le capitaine Didier, d'une froideur !...

Il appuya sur ce mot et regarda sa fille en dessous. Aucune émotion ne parut sur le calme et beau visage d'Alix.

— Il ne faut point outrepasser le but, reprit le maître de la Tremlays. Le capitaine est un brave officier du roi qui a droit à tous nos égards, et, quand on n'aime point un homme, il est bon de se contraindre un peu.

Alix releva sur Vaunoy son regard tranquille.

— Et quand on l'aime ? demanda-t-elle tout bas.

Vaunoy tressaillit et ne put retenir une grimace de malaise, mais il se remit aussitôt.

— Quelle folie ! s'écria-t-il en se forçant à rire, il y a un an, s'il m'en souvient, nous eûmes un entretien sur cet enfantillage, et vous me promîtes...

— Je vous promis de tâcher de l'oublier, mon père. J'ai tâché : je n'ai pu.

— Vous me promîtes davantage, Alix.

— En effet, dit lentement Alix, je vous promis de mettre de côté tout espoir d'être jamais à lui... Monsieur, ajouta-t-elle après un court silence et d'une voix profondément triste, — j'ai tenu ma promesse : je n'ai plus d'espoir.

Vaunoy baisa la main de sa fille, toussa et se reprit à un sujet de conversation banal, mais les derniers mots d'Alix glaçaient sa gaieté d'emprunt. Il aimait sa fille ; c'était le seul sentiment louable qui fût resté debout en son cœur parmi les ravages de l'égoïsme et de la cupidité. Il eût voulu la faire heureuse, mais les événements le pressaient. Il n'avait point de choix. Un mot de Béchameil pouvait mettre en question sa fortune, sa noblesse, sa vie ; à quelque prix que ce fût, il lui fallait acheter l'appui de Béchameil.

D'ailleurs la tendresse paternelle de Vaunoy se ressentait de ses penchants et de ses habitudes. Il était fort sincère lorsqu'il traitait l'amour de haut en bas. Il avait été autrefois jeune d'âge, mais non point de cœur.

Le bonheur, pour lui, c'était l'or et la puissance territoriale ; pour une jeune femme, selon lui, ce devait être l'or aussi et le luxe qui en découle, les toilettes écrasantes, les fêtes somptueuses, l'humiliation des rivales, — et, en conscience,

avec foule de jeunes femmes, M. de Vaunoy ne se serait point trompé de beaucoup.

Or, en épousant Béchameil, Alix aurait tout cela à profusion, à souhait, outre souhait. Le souvenir de Didier ne serait qu'un colifichet de plus, car il est bon qu'une femme ait au fond de sa mémoire une corde qui vibre tendrement aux heures de migraine ou de vapeurs. Une femme, toujours suivant ce vieux larron de Vaunoy, eût-elle les équipages d'une reine et les diamants d'une juive, n'a pas tout ce qu'il faut lorsqu'elle manque de ce mélancolique hochet, tendre ressentiment d'un amour malheureux et lointain, qui met des larmes dans ses yeux aux instants où son cerveau demande à pleurer.

En ce moment Vaunoy était à la gêne. Alix le dominait de toute la hauteur de sa franchise. Pour la millième fois, peut-être, il se repentit d'avoir usé de ruse avec elle, reconnaissant trop tard que la ruse s'émousse contre la candeur. Trop vil pour ressentir dans toute sa force l'angoisse qui serre le cœur d'un père surpris par son enfant en flagrant délit de tromperie, il était néanmoins humilié de son rôle et fit effort pour jeter son masque loin de lui.

— Alix, dit-il tout à coup en jouant passablement la rondeur, — j'ai tort d'en user ainsi avec vous. Pardonnez-moi. Vous méritez ma confiance entière, et je veux dépouiller tout subterfuge... Vous savez ce que je veux ; vous devinez peut-être pourquoi je le veux... tromperez-vous mes espérances ?

— Je ferai ce que j'ai promis, monsieur ; rien de plus, rien de moins.

Vaunoy respira.

— Cela suffit, dit-il. Le temps est un puissant remède aux répugnances capricieuses des jeunes filles ; pour le moment, je vous demande seulement de ne point voir le capitaine Didier.

— Je l'ai vu déjà, monsieur, répondit Alix.

— Ah !... Et vous lui avez parlé ?

— Je lui ai parlé.

— De sorte que cette froideur affectée était un rôle appris, un mensonge !...

Alix ne se redressa point pour prendre cette posture de maître en fait d'armes à l'aide de laquelle les comédiennes croient exprimer l'indignation de la vertu offensée ; elle ne leva point au ciel ces prodigieux regards que les mêmes comédiennes dardent vers le cintre, lorsqu'elles veulent prendre le lustre à témoin de leur innocence.

— Mes actions ne mentent pas plus que mes paroles, dit-elle avec simplicité. Rassurez-vous, monsieur. J'ai la volonté de tenir ma promesse, et, dussé-je en mourir, je la tiendrai... D'ailleurs, ajouta-t-elle plus bas et avec une légère rougeur sur la joue, ma volonté n'est pas votre seule garantie : le capitaine Didier ne m'aime pas.

— En vérité ! s'écria Vaunoy avec une joie brutale.

Puis, sans prendre souci du mal que ses paroles pouvaient faire à sa fille, il poursuivit presque aussitôt :

— Voilà une heureuse nouvelle, Alix, que ne le disiez-vous tout de suite, ma chère enfant ? Ah ! le capitaine ?... cet impertinent soldat de fortune !

Il prononça ces derniers mots d'un ton de pitié ironique qui eût profondément

blessé un cœur vulgaire ; mais Alix était au-dessus de cette grossière atteinte. Son front resta serein, et ce fut avec un sourire mélancolique, mais tranquille, qu'elle reprit la parole.

— Je suis de votre avis, mon père, dit-elle ; je crois que tout est pour le mieux.

Vaunoy connaissait sa fille, et, si peu fait qu'il fût pour la comprendre, il avait pour elle une sorte de respect. Néanmoins, cette résignation lui sembla si extraordinaire, qu'il eut peine à y croire. Involontairement et suivant la pente de sa vieille habitude, il reprit son espionnage moral.

— Saint-Dieu ! dit-il après un silence, vous êtes le parangon des filles, Alix, et je veux parier qu'on irait de Rennes à Nantes sans trouver votre pareille. Pas un regret ! pas une plainte ! saint-Dieu ! c'est à n'y pas croire, et cela me donne bonne espérance pour ce pauvre M. Béchameil qui se meurt d'amour à votre intention.

Alix ne répondit point.

— Mais ne parlons point de cela, poursuivit le maître de la Tremlays. Voilà déjà un point de gagné ; il ne faut pas trop demander à la fois. Saint-Dieu ! moi qui étais dans des transes !... Maintenant, je n'ai garde de craindre. Je vous sais trop fière pour approcher de lui désormais... Vit-on jamais semblable outrecuidance !... et, certes, je suis prêt à faire serment que cette entrevue dont nous parlions tout à l'heure sera la dernière et n'aura point de pendant.

Cette phrase était la partie importante du discours d'Hervé de Vaunoy. Tout le reste n'était qu'une préparation. Aussi en suivit-il l'effet avec inquiétude, attendant une réponse et épiant la signification du moindre geste.

Il oubliait encore une fois que ces soins étaient superflus. Les paroles d'Alix défiaient les interprétations et n'avaient pas besoin de commentaire.

Elle quitta l'appui de la fenêtre auquel son bras s'était appuyé, et montra de son doigt étendu Didier, qui, franchissant la dernière barrière du parc, s'enfonçait sous le couvert.

— Il me faudra attendre son retour, dit-elle.

Vaunoy crut avoir mal compris.

— Son retour !... répéta-t-il machinalement.

— Oui, monsieur. J'ai promis au capitaine Didier de le revoir. Il le faut, je le dois, et je vous demande comme une grâce de vouloir bien n'y point mettre obstacle.

— Mais... commença Vaunoy surpris et intrigué.

— Ne me refusez pas ! dit Alix avec une chaleur soudaine. Je ne vous ai jamais désobéi, et Dieu m'est témoin que je souffrirais à le faire. — De sorte que, mademoiselle, si je vous déniais mon consentement, vous me désobéiriez ?

Alix courba la tête en silence.

— A merveille ! reprit Vaunoy, dont le dépit hargneux ne ressemblait en rien à la dignité d'un père offensé, je suis au moins prévenu d'avance !... — Et m'est-il permis de vous demander quelle communication si importante peut exiger le rapprochement de mademoiselle de Vaunoy et du capitaine Didier ?

— Je ne saurais vous le dire, monsieur.

— De mieux en mieux !... Mais, saint-Dieu ! c'est à n'y point croire. Vous oubliez, Alix, que je pourrais vous contraindre, vous confiner dans votre appartement.

— J'espère que vous ne le ferez point. — Et si je le faisais, saint-Dieu ! s'écria Vaunoy véritablement en colère. — Monsieur, dit Alix, en retenant sa voix qui voulait éclater, je vous respecte et je vous aime..... mais il y a longtemps que mon silence trompe M. de Béchameil, et c'est à cause de vous que je me tais... si je parlais...

Elle s'arrêta, honteuse d'avoir été sur le point de menacer, mais Vaunoy avait compris, et sa colère était tombée comme par enchantement. Il appela sur son visage, fait à ces brusques changements, une expression de grosse gaîté.

— Vous êtes une méchante enfant, Alix, dit-il en la baisant bruyamment au front. Vous savez que je n'ai rien à vous refuser, et vous abusez de votre pouvoir, qui marche à grands pas vers la tyrannie... Petite folle, ce que j'en disais était curiosité pure. Je voulais surprendre ce grand secret, mais vous m'avez vaincu, et je n'engagerai plus avec vous de combats de paroles... Je lancerai contre vous, en guise d'avant-garde, si le cas se présente, mademoiselle Olive de Vaunoy, ma digne sœur... et alors tenez-vous bien, je vous conseille.

Alix ne se méprit point à cette gaîté soudaine. Vaunoy avait raison de le dire : malgré sa vieille expérience d'intrigant, il n'était point de force à lutter contre la hautaine droiture de sa fille. C'était de la part du maître de la Tremlays de la diplomatie prodiguée en pure perte.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, mon père, dit seulement Alix.

— Heureuse ?... Allons, soyez clémente, et prenez un peu de compassion de ce pauvre M. de Béchameil... mais cela viendra, et il sera temps d'en parler plus tard.

Il tira sa montre.

— Onze heures déjà, murmura-t-il... Allons, ma fille, je vous laisse et vous donne carte blanche, sûr que ma confiance est bien placée... Au revoir !...

Il fit un geste familier et caressant auquel Alix répondit par une respectueuse révérence et se hâta de regagner son appartement, où ses deux ministres l'attendaient, l'un en philosophant, comme peut faire un saltimbanque émérite, l'autre en ronflant à la manière des justes et des ivrognes.

Lorsque Alix fut seule, son beau visage perdit son expression de calme fierté. Un morne découragement se peignit dans son regard.

— Le revoir, murmura-t-elle ; subir encore cette galanterie banale qu'il me jette comme une consolation ; lire la pitié dans son sourire, et ne pouvoir me relever à ses propres yeux qu'en plaidant la cause d'une rivale !...

Elle avait descendu sans savoir les escaliers intérieurs et les degrés de granit du perron. Elle se laissa tomber sur un banc de gazon à l'entrée du jardin, et mit sa tête pâlie entre ses mains.

Elle demeura longtemps ainsi. Lorsqu'elle releva la tête, ses yeux secs semblaient faire effort pour pleurer. Au bout de quelques minutes, elle retira de son sein une petite médaille de cuivre, informe et rustiquement historiée, qu'un cordon de soie suspendait à son cou sous ses habits. Elle la baisa passionnément, et une larme jaillit enfin de son œil.

— Que je l'aime, mon Dieu ! que je l'aime ! dit-elle.

Puis un rayon d'enthousiasme scintilla sous ses larmes, et, pressant avec force la médaille de cuivre contre son cœur, elle ajouta :

— Le revoir !... pui... souffrir, mais le sauver !

XXII

DEUX BONS SERVITEURS.

Vaunoy avait souvent avec sa fille des entretiens semblables à celui que nous venons de rapporter. Alix savait à peu de chose près de quel intérêt étaient pour son père les bonnes grâces de M. Béchameil; elle avait même deviné que Vaunoy n'avait sur les immenses domaines de Treml qu'un droit de possession douteux et précaire. Il va sans dire qu'elle n'abusait jamais de cette connaissance. Le caractère de son père, qu'elle eût sincèrement voulu ne point juger, mais dont la bassesse lui sautait aux yeux, pour employer une expression vulgaire, avait été, dès sa première jeunesse, une cause perpétuelle de chagrin. Son esprit sérieux, loyal et fort s'était habitué à la tristesse, et ses courtes amours avec Didier avaient été les seuls instants de joie pure qu'elle eût goûtés en sa vie.

Elle ne voyait, au reste, dans l'usurpation de Vaunoy, qu'un danger et non point un crime, parce qu'elle ignorait que cette usurpation préjudiciait au légitime propriétaire. Et, par le fait, personne n'aurait pu soutenir l'opinion opposée, Treml n'ayant point laissé d'héritier. — Peut-être, si elle n'eût point connu le capitaine Didier, se serait-elle sacrifiée au repos et à la sûreté de son père; car sa nature choisie était susceptible d'un dévouement sans limites; mais, entre Didier et Béchameil, le contraste était trop grand. L'intendant royal, ridicule et méprisable à la fois, lui inspira une invincible répulsion, et il fallut la patiente obsession de son père pour la porter à ne point rejeter ouvertement et tout d'abord les prétentions de Béchameil. Vaunoy ne se lassait pas. Il croyait connaître les femmes, et attaquait le cœur d'Alix par tous les côtés où les filles d'Ève passent, à raison ou à tort, pour être vulnérables. Il ne faisait point de progrès, mais il gagnait du temps.

Ce jour-là, il n'aurait certes point trouvé le loisir d'engager avec Alix sa lutte ordinaire, s'il n'eût voulu parer à un péril imminent. L'arrivée de Didier menaçait tous ses projets; il essaya de mettre sa volonté comme une barrière matérielle entre sa fille et le capitaine. Nous avons vu le résultat de sa tentative : le hasard devait le servir mieux que son éloquence.

A peine débarrassé de cet entretien, il songea à préparer l'exécution d'un projet dont la première idée lui était venue sous la charmille, en compagnie de Didier et de Béchameil. Ce projet, depuis lors, le préoccupait très-vivement. Il en avait avidement balancé les chances durant le déjeuner, et s'était déterminé à jouer ce périlleux coup de dés.

Il y avait une demi-heure que M. de Vaunoy avait rejoint ses deux acolytes. Maître Alain avait secoué tant bien que mal sa somnolence, et Lapierre s'était installé, attentif, dans un excellent fauteuil.

Vaunoy avait parlé longtemps et sans s'interrompre. Lorsqu'il se tut enfin, il interrogea ses deux serviteurs du regard. Maître Alain répondit par un geste équivoque, et Lapierre se balança fort adroitement sur un seul des quatre pieds de son siége.

— Ne m'avez vous pas entendu? demanda Vaunoy.

— Si fait, dit Lapierre ; pour ma part, j'ai entendu.

— Moi aussi, ajouta maître Alain.

— Et qu'en dites-vous?

Le vieux majordome eut un grand désir d'atteindre sa bouteille carrée, mais il n'osa pas : il eut tentation de répondre, mais, suivant sa prudente habitude, il attendit, pensant qu'il serait temps de parler lorsque Lapierre aurait donné son avis.

Lapierre se balançait toujours.

— Qu'en dites-vous? répéta Vaunoy en fronçant le sourcil.

— Hé, hé ! fit Lapierre d'un air capable.

— Voilà! prononça emphatiquement maître Alain.

— Comment, s'écria Vaunoy avec colère, vous ne comprenez pas que sa mort devient un cas fortuit dont je ne puis être responsable ? que les soupçons se détourneront naturellement de moi, et qu'il faudrait folie ou mauvaise foi insigne pour m'accuser d'un pareil *malheur?*

— Si fait, dit Lapierre; pour ma part, je comprends cela

Maître Alain exécuta un grave signe d'approbation.

— Hé bien ! reprit Hervé de Vaunoy.

— Hé, hé!... fit encore Lapierre.

Vaunoy, dont le front devenait pourpre, blasphéma entre ses dents.

— Oui, reprit l'ex-saltimbanque sans s'émouvoir le moins du monde, évidemment il ne pourrait échapper... Si nous en étions là, je ne donnerais pas six deniers de sa vie... mais...

— Mais quoi?

— Nous n'en sommes pas là.

— Penses-tu donc que l'appât des cinq mille livres ne soit pas assez fort?

— Ils viendraient pour la dixième partie de cette somme.

— Pour la vingtième, dit maître Alain en *aparté*, je donnerais mon âme au diable, moi qui suis un homme d'âge et un fidèle sujet du roi.

— Alors, que veux-tu dire ? demanda Vaunoy à Lapierre.

Maître Alain tendit l'oreille, afin de s'approprier, au besoin, l'opinion de son collègue. Celui-ci, sans paraître prendre garde à l'impatience toujours croissante de Vaunoy, se dandina un instant et jeta ces paroles avec suffisance :

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des apologues de La Fontaine, je suppose... Si vous vous fâchez, je deviens muet... Ce La Fontaine est un poëte de fort bon conseil, ce qui est rare. Il me souvient d'une de ses fables... — Saint-Dieu! interrompit Vaunoy, je donnerais dix louis pour bâtonner ce drôle!...

— Donnez et bâtonnez, répondit imperturbablement Lapierre. Quant à la fable dont je parle, vous ne pouvez la juger avant de l'avoir entendue, et ne la sachant point par cœur, je ne vous la réciterai pas.

— Mais, saint-Dieu ! détestable maraud, où veux-tu en venir ?

— Je vous prie d'excuser mon peu de mémoire, poursuivit Lapierre ; à défaut de texte, le conte suffira. Voilà ce que c'est... Les rats tiennent conseil et cherchent un moyen de mettre à mort un chat fort redoutable...

— Je te comprends ! s'écria violemment Vaunoy, qui se leva et parcourut la chambre à grandes enjambées.

— Pas moi, pensa maître Alain. — Je te comprends !... répéta Vaunoy ; tu as peur !

— Vous vous trompez. Il vaudrait mieux pour votre projet que j'eusse peur. Mais je suis parfaitement déterminé à faire comme les rats de la fable, je n'ai pas peur.

— Tu braverais mes ordres, misérable !

— Attacher le grelot est une niaiserie tout à fait en dehors de mes principes et de mes habitudes... Qu'un autre l'attache, et, pour le reste, je suis votre soumis serviteur.

— De quel diable de grelot parle-t-il, se demandait laborieusement maître Alain, et à quel propos est-il ici question de rats ?

Vaunoy garda un instant le silence et activa sa promenade. Deux ou trois fois il mit la main sur la garde de son épée. Son front, si riant d'ordinaire, était sombre comme un ciel de tempête. Sa face passait alternativement du pourpre au livide, et un convulsif tremblement agitait ses joues pâlies.

— L'orage sera rude, dit tout bas Lapierre. Attention, maître Alain.

— Par grâce, de quoi s'agit-il? murmura celui-ci qui trembla de défiance.

Lapierre se pencha à son oreille et prononça quelques mots. Un frissonnement général agita les membres du vieillard.

— Notre-Dame de Mi-Forêt ! balbutia-t-il, j'aimerais mieux aller en enfer.

— Tu n'as pas le choix, mon vieux compagnon, attendu que le diable te garde depuis longtemps une place au lieu que tu viens de nommer... Mais si tu veux n'en jouir que le plus tard possible, comme je le crois, tiens-toi ferme et fais comme moi.

— Notre-Dame ! saint Sauveur, Jésus Dieu ! murmura maître Alain bouleversé.

— Allons, bois un coup, l'attaque va commencer.

Le vieillard n'était point un homme à mépriser ce conseil. Il jeta un regard du côté de Vaunoy, qui ne songeait guère à l'épier, tira un flacon de fer-blanc de sa poche et but tant que son haleine ne lui fit point défaut.

— Il va faire rage, reprit Lapierre, car c'est pour lui un coup de partie; mais, après tout, il ne peut que nous faire pendre, et là-bas nous serons brûlés vifs.

— Pour le moins ! soupira maître Alain avec conviction. Je voudrais être hors d'ici, dussé-je, après, ne point boire pendant un jour entier.

Vaunoy s'arrêta tout à coup, les sourcils froncés, le regard brillant et résolu.

Ce n'était plus le même homme. Toute expression cauteleuse avait disparu de sa physionomie.

Maître Alain se rapetissa et ferma les yeux comme font les enfants craintifs devant la férule du pédagogue. Lapierre, au contraire, assura son fauteuil sur ses quatre pieds, croisa ses jambes et se renversa dans l'attitude du calme le plus parfait. La terreur de l'un et la provoquante intrépidité de l'autre passèrent également inaperçues. Vaunoy n'y prit point garde.

Au lieu d'éclater en invectives pour retomber ensuite jusqu'à une sorte de flatterie pateline, comme c'était assez sa coutume vis-à-vis de ses deux acolytes, il reprit froidement son siége et les regarda tour à tour d'un air qui fit réfléchir Lapierre lui-même.

— Dans une heure, prononça-t-il lentement et en appuyant sur chaque mot, il faut que l'un de nous monte à cheval. — Pourvu que ce ne soit pas moi, répondit Lapierre, je n'y mets nul empêchement. — Taisez-vous, dit le maître de la Tremblays sans élever la voix : — je le répète : l'un de nous doit partir dans une heure. Il le faut... Je pourrais essayer de la force, je suis le maître, mais la force échouerait peut-être contre votre apathie, Alain; contre votre entêtement, Lapierre ; et le temps est trop précieux pour que je le dépense à sévir contre vous. J'aime mieux mettre votre obéissance à l'enchère. Voyons, lequel de vous deux veut gagner mille livres tournois?

Un éclair d'avide désir s'alluma dans l'œil éteint du majordome.

— Mille livres! répéta-t-il machinalement.

Vaunoy suivit l'effet de sa proposition avec une anxiété véritable. Il crut un instant que le vieillard était ébloui de la munificence de l'offre, mais il avait compté sans Lapierre.

— Mille livres! répéta ce dernier à son tour. Les morts ne reviennent point pour toucher leur créances, et vous avez beau jeu, monsieur. Mille livres!... Encore si j'avais des héritiers!

Maître Alain se gratta l'oreille et reprit son apparence de momie.

— Deux mille livres! s'écria Vaunoy; je donnerai deux mille livres d'avance, sur-le-champ, à celui qui m'obéira.

Lapierre haussa les épaules, et maître Alain, se modelant sur lui, fit un geste de refus. Le front de Vaunoy se couvrait de gouttelettes de sueur.

— Mais, saint-Dieu ! que demandez-vous donc ? s'écria-t-il d'un ton de détresse. Je vous dis qu'il le faut !... Cet homme, de quelque côté que je me tourne, me barre fatalement le chemin. Il me fait obstacle partout. Une fois débarrassé de lui, tous mes tourments disparaissent; tant qu'il vivra, au contraire, je l'aurai toujours devant moi comme une menace vivante.

— Comme qui dirait l'épée de Damoclès, fit observer Lapierre, qui avait de la littérature.

— Tout cela est l'exacte vérité.

— Sa présence ici, poursuivit Vaunoy en s'échauffant, attaque non-seulement mes projets sur ma fille, elle menace encore ma fortune, mon nom, ma vie !

— C'est encore vrai, dit Lapierre.

— Et vous me refusez votre aide au moment où, d'un seul coup, je pourrais l'écraser... Dites, faut-il doubler la somme, la tripler, la quadrupler?

— Huit mille livres, supputa le vieil Alain à voix basse.

— Huit mille livres, mon bon, mon vieux serviteur, s'écria Vaunoy; dix mille, si tu veux, et ma reconnaissance, et...

— Un bûcher de bois vert dans quelque coin de la forêt, interrompit Lapierre. C'est tentant.

Vaunoy lui serra le bras avec violence.

— Au moins, dit-il tout bas, ne parle que pour toi et n'influence pas cet homme... Je payerai jusqu'à ton silence.

— A la bonne heure! répondit Lapierre. Il ne s'agit que de s'expliquer... Combien me donnerez-vous?

— Dix louis.

L'ancien funambule devint muet; mais il était trop tard. Le coup était porté. Le vieux majordome, ébloui d'abord par les dix mille livres, reculait maintenant devant la pensée de la mort. Vaunoy eut beau recommencer la tentation; à toutes les offres, maître Alain ne répondit plus que par un morne silence.

— Ainsi, vous refusez tous les deux? s'écria enfin le maître de la Tremlays en se levant de nouveau.

— Pour ma part, je refuse, dit hardiment Lapierre.

Maître Alain ne répondit point.

— C'est bien! murmura Vaunoy. Je devais m'y attendre. Souvent, au moment décisif, l'arme se brise dans la main du soldat. Il lui faut alors lutter corps à corps, et payer de sa personne... Maître Alain, ajouta-t-il d'une voix brève et impérieuse, préparez mes habits de voyage et mes pistolets... Lapierre, fais seller mon cheval.

Maître Alain se hâta d'obéir. Lapierre resta et regarda Vaunoy en face avec un étonnement inexprimable.

— Ai-je bien compris? dit-il après un instant de silence; — songeriez-vous à risquer vous-même cette démarche?

— Fais seller mon cheval, te dis-je!

— A votre place, je serais moins pressé... Allons, au demeurant, cela vous regarde, et si, par hasard, vous revenez avec votre tête sur vos épaules, je conviens que le capitaine est un homme mort.

Il fit mine de sortir; mais arrivé au seuil, il se retourna:

— Vous êtes plus brave que je ne croyais, dit-il encore. Le diable vous doit protection, et peut-être... C'est égal! le jeu est chanceux, et j'aime mieux qu'il soit à vous qu'à moi.

Vaunoy, resté seul, se laissa tomber sur un siége. Lorsque les deux acolytes revinrent lui annoncer que tout était prêt pour son départ, il se leva et prit automatiquement le chemin de la cour. Il se mit en selle sans mot dire. Les rubis de sa joue avaient fait place à une effrayante pâleur.

Il partit.

Quand son cheval eut passé le seuil de la grand'porte, Lapierre hocha la tête, et dit avec ironie :

— Bon voyage !

— En veux-tu ? lui demanda maître Alain en lui présentant sa bouteille carrée.

— Volontiers, répondit Lapierre ; il est permis de boire après la bataille... J'ai la tête faible, vois-tu, et si j'avais embrassé trop tendrement ton flacon ce matin, peut-être serais-je, à l'heure qu'il est, au lieu et place de M. de Vaunoy, sur le grand chemin du cimetière... A sa santé !

— *Requiescat in pace !* prononça gravement le majordome.



XXIII

VOYAGE DE JUDE LEKER.

Hervé de Vaunoy n'était point, tant s'en fallait, un homme téméraire. La démarche qu'il tentait, et qui l'exposait en réalité à un danger terrible, était, pour nous servir de l'expression de Lapierre, un coup de partie. C'était une manière de duel à mort où il jouait sa vie contre celle de Didier.

Peut-être, aveuglé par son désir passionné de se défaire du jeune homme, se dissimulait-il une partie du péril ; peut-être comptait-il sur des moyens de réussite dont il avait fait mystère à ses deux aides. Quoi qu'il en soit, sa terreur restait grande, et quiconque l'eût rencontré, tremblant et blême sur son cheval, n'aurait eu garde de le prendre pour un coureur d'aventures.

Bien avant l'heure de son départ, l'ancien écuyer de Nicolas Treml, Jude Leker, avait, comme nous l'avons dit, quitté le château pour se rendre à la demeure de Pelo Rouan, le charbonnier. Jude était arrivé la veille en Bretagne, inquiet, mais plein d'espoir. Au pis aller, Georges Treml, le petit-fils de son seigneur, avait été dépouillé peut-être de son héritage, et Jude avait en main ce qu'il fallait pour le lui rendre.

Maintenant l'inquiétude s'était faite angoisse, et l'espoir chancelait. Mieux eût valu mille fois retrouver l'enfant et perdre le coffret dépositaire de la fortune de Treml. Georges vivant, jeune, fort, vaillant, aurait eu son épée pour soutenir sa querelle; Georges mort ou absent, il ne restait qu'un vain droit. Le coffret, c'est-à-dire l'immense domaine de Treml, était sans maître légitime, et le dévouement de Jude, cet amour soumis, patient, plein d'abnégation, que vingt années d'exil n'avaient pu entamer, était désormais sans but.

Il y avait bien encore la vengeance, ce suprême mobile des gens qui n'espèrent plus. Mais Jude était vieux. Sa loyale nature comportait plus d'amour que de haine. La vengeance, qui a tant d'attrait pour certaines âmes, lui apparaissait comme une inutile et triste compensation.

— Je chercherai, se dit-il en retrouvant son chemin dans les sentiers connus de la forêt ; je chercherai longtemps, toujours. Si j'acquiers la preuve de sa mort, et je prie Dieu d'épargner cette douleur à ma vieillesse, j'irai vers son assassin et je le tuerai au nom de Nicolas Treml.

Il ne pouvait faire un pas dans ces routes tortueuses et sombres, tant de fois parcourues jadis, sans rencontrer un souvenir. C'était par ce sentier que le vieux maître de la Tremlays avait coutume de chevaucher lorsqu'il se rendait avec son petit-fils à son beau manoir de Bouëxis; à ce détour, Job, le magnifique et

fidèle animal, avait forcé un loup affamé après un combat héroïque; ce chemin percé dans le fourré, et si étroit qu'un chevreuil semblait y pouvoir passer à peine, menait droit à l'étang de la Tremlays, — l'étang de la Tremlays, qui peut-être était le tombeau du dernier Treml!

Le cœur de Jude se fendait, ses yeux secs le brûlaient, sollicités par ses larmes contenues.

Autrefois, Jude s'en souvenait, on voyait fumer sous le couvert les toits des sabotiers et des charbonniers. Maintenant plus rien. Les cabanes étaient là, les unes debout encore, les autres à demi ruinées, mais la plupart semblaient désertes. Au lieu du bruit incessant du ciseau et de la doloire, qu'accompagnaient les chants joyeux des ouvriers, le silence, un silence uniforme, universel.

Quel fléau avait donc passé sur la forêt de Rennes? Quelle peste avait dépeuplé ces clairières et mis cette apparence de mort en ces lieux jadis si pleins de mouvement et de vie?

Jude poursuivait sa route, plus triste et plus morne que ces alentours si mornes et si tristes. Il se signait par habitude aux croix de carrefours auxquelles ne pendaient plus les dévotes offrandes des fidèles. Il prononçait des noms connus en passant auprès de certaines loges abandonnées, et nulle voix ne lui répondait.

Parfois, une forme humaine se montrait à un coude de la route; mais elle disparaissait aussitôt comme un éclair, et Jude, vieux chasseur habitué aux êtres de la forêt, devinait à l'imperceptible agitation des basses branches du taillis, que la solitude n'était pas aussi complète en réalité qu'en apparence, et que plus d'un regard était ouvert derrière ces épaisses murailles de verdure.

Lorsqu'il approcha de la croix de Mi-Forêt, qui, comme l'indique son nom, marque à peu près le centre des bois, le paysage changea et devint plus désolé encore s'il est possible. En ce lieu, toutes les routes de grande communication qui traversent la forêt se croisent. Les clairières y sont plus abondantes que partout ailleurs, et le voisinage des chemins avait rassemblé dans les environs une multitude d'industries forestières. Tout le long des larges et belles allées qui se coupaient en étoiles au pied de la croix, on voyait jadis une bordure de loges couvertes en chaume, où travaillaient des tonneliers, des vanniers et des sabotiers. Jude trouva ces loges incendiées pour la plupart; celles qui, çà et là, restaient debout, étaient dévastées et gardaient des traces non équivoques de ravages opérés par la main de l'homme.

Jude s'arrêtait devant ces ruines rustiques, et rappelait à soi les souvenirs du passé. Au temps où Treml était seigneur du pays, toutes ces loges étaient habitées et tous leurs habitants étaient heureux.

— Les gens de France ont passé par là! se disait le vieil écuyer. Sous prétexte d'impôts ils ont demandé la bourse ou la vie, et les hommes de la forêt n'ont pas de bourse.

Jude devinait juste. Ces ruines étaient l'œuvre des agents du fisc, secondés, il faut le dire, par quelques gentilshommes du pays rennais, parmi lesquels Hervé de Vaunoy se distinguait au premier rang.

M. de Pontchartrain, premier intendant royal, et après lui, M. Béchameil, marquis de Nointel, ayant pris, suivant la coutume, à forfait la levée de l'impôt breton, avaient un intérêt évident à ne laisser aucune partie de la province se prévaloir d'une exemption uniquement fondée sur l'usage. Ils voulurent forcer les gens de la forêt à solder leur part des tailles, et ne reculèrent devant aucune extrémité pour en venir à leurs fins.

C'était ce que Jude appelait demander la bourse ou la vie.

Quant aux gentilshommes, leur intérêt était autre, mais également évident. Les hommes de la forêt, disséminés sur les divers domaines qui formaient la majeure partie de cette énorme tenue, prétendaient droit d'usage gratuit et grevaient par le fait ces domaines d'une véritable et lourde servitude. Tant que Nicolas Treml avait vécu, comme il possédait, lui seul, autant et plus de biens que tous les autres gentilshommes ensemble, ces derniers s'étaient modelés sur lui. Or, Treml était un vrai seigneur, doux au faible, rude au fort, et plus disposé à faire l'aumône à ses pauvres voisins qu'à leur disputer le chétif soutien de leur existence.

Lorsqu'il abandonna le pays, Vaunoy prit sa place et mit sa lésinerie de gentillâtre dans toutes les affaires que son cousin avait traitées en gentilhomme. Les propriétaires des alentours, autorisés par ce nouvel exemple, firent de même, et ce fut bientôt de toutes parts un système d'attaque et de compression contre les malheureux habitants de la forêt.

D'un côté, le fisc, de l'autre, les propriétaires. — Celui-là leur arrachait leurs faibles épargnes, ceux-ci leur enlevaient tout moyen de vivre. Les gens de la forêt, nous croyons l'avoir déjà dit, ressemblaient plus au sanglier qu'au lièvre; néanmoins, dans le premier moment, traqués, poursuivis de toutes parts, ils ne cherchèrent leur salut que dans la fuite, et se cachèrent au fond des retraites ignorées qui pullulaient alors dans le pays. Mais leur naturel farouche et belliqueux supportait impatiemment cette tactique pusillanime; pour combattre ils n'avaient besoin que de se concerter. Au premier appel ils se levèrent. Les épais fourrés de la forêt vomirent inopinément cette population sauvage, et mal en prit aux agents du fisc aussi bien qu'aux avares propriétaires qui avaient suscité cette tempête. Bien des cadavres jonchèrent la mousse des futaies, bien des ossements blanchirent sous le couvert, et, par les nuits noires, plus d'une gentilhommière attaquée à l'improviste porta la peine de la cupidité de son maître.

On fit venir des soldats de Rennes et de toutes les villes environnantes; mais, à mesure que l'attaque s'opiniâtrait, la résistance s'organisait plus puissante. Il devint évident que les insurgés (car leur nombre et leurs griefs défendaient qu'on les appelât bandits) avaient un chef habile et résolu, dont les ordres quels qu'ils fussent, étaient suivis avec une aveugle soumission. Le moment vint où la défense, conduite avec un ensemble merveilleux, déborda l'attaque. Les rôles changèrent. Les opprimés devinrent agresseurs, et un beau jour, cinq mille paysans en sabots, le visage couvert de masques bizarres, firent irruption jusqu'à Rennes, et pillèrent l'hôtel de M. le lieutenant du roi.

De ce moment la terreur se mit de la partie. L'insurrection acquit ce prestige

qui est à toute entreprise comme un premier gage de succès. On entoura le chef des révoltés d'une mystérieuse auréole, et chacun eut à raconter sur son compte quelque miraculeux exploit. Les gens de la forêt devinrent populaires à vingt lieues à la ronde. Ils eurent leurs généalogistes, et les savants du crû prirent la peine de rattacher leur association, par des liens historiques et d'ailleurs incontestables, à la fameuse société politique des *Frères bretons*, qui, au milieu du siècle précédent, avaient failli enlever la Bretagne à la domination française.

Dès l'origine du soulèvement, les principaux conjurés s'étaient réunis en société secrète, sous les ordres de ce chef qui devait bientôt se rendre si redoutable. En ce temps déjà, les hommes de la forêt étaient les partisans naturels de cette association; mais rien n'était organisé, et les membres affiliés de prime abord avaient tout à craindre. Ce fut sans doute ce danger qui leur inspira la pensée d'entourer leurs actions d'un mystère absolu, et de ne jamais quitter leur retraite sans avoir le visage couvert d'un masque. Ce masque était tout simplement un fragment de peau de loup. De là le surnom qu'on leur donna d'abord, comme un méprisant sobriquet, et qui, peu de mois après, était prononcé avec terreur dans tout le pays de Rennes.

Les choses subsistèrent ainsi pendant quinze ans, avec diverses chances de succès et de revers pour les Loups, mais sans que jamais les troupes du gouvernement pussent entamer le centre de leurs opérations.

Pendant un temps assez long, les gentilshommes du voisinage avaient conclu avec la forêt une sorte de trêve tacite, et l'intendant royal, découragé, avait, durant le même temps, discontinué ses efforts. Mais Béchameil, six mois avant l'époque où commence notre histoire, eut la malencontreuse idée de recommencer les hostilités. L'explosion fut terrible. Presque toutes les loges devinrent désertes le même jour. Charbonniers, tonneliers, vanniers, etc., se rassemblèrent et coururent à la retraite permanente du noyau de l'affiliation. Là, ils trouvèrent, comme toujours, des chefs et des armes; le lendemain, la révolte était de nouveau aux portes de Rennes; le surlendemain, l'hôtel de l'intendant royal était au pillage.

En conscience, il fallait bien que les gens de la forêt trouvassent leur vie quelque part. On leur défendait de manger paisiblement le fruit de leur labeur; ils ne travaillèrent plus, et ce fut tant pis pour leurs voisins. Les soldats du roi, par représailles, démolirent ou incendièrent les loges qui bordaient les grandes allées; mais c'était là peine perdue. Les Loups savaient où trouver ailleurs un asile; ils apprenaient en outre à s'indemniser largement des pertes qu'on leur faisait subir.

Après l'intendant royal, ce fut Hervé de Vaunoy qui reçut les plus rudes atteintes de leur méchante humeur. Hervé de Vaunoy avait beau faire mystère de sa rancune profonde contre les Loups, qui, à diverses reprises, avaient cruellement maltraité ses domaines; il avait beau se cacher pour conseiller la rigueur au pacifique Béchameil : chaque fois que, derrière le rideau, il suggérait quelque mesure préjudiciable aux Loups, ceux-ci se vengeaient immédiatement. On eût dit, tant le châtiment suivait de près l'offense, que le chef des Loups

avait au château de la Tremlays des intelligences ou des espions. Tout récemment, Vaunoy ayant ouvert l'avis que, pour détruire l'insurrection dans sa racine, il fallait attaquer la Fosse-aux-Loups et sonder le ravin, son manoir de Bouëxis fut, vingt-quatre heures après, dévasté de fond en comble.

En somme, les Loups n'avaient point d'ennemi plus mortel qu'Hervé de Vaunoy, et ils lui rendaient depuis longtemps haine pour haine.

Jude savait une partie de ces choses, et devait sous peu apprendre le reste. Dans cette querelle, son choix ne pouvait être douteux. Le souvenir de son maître et ses vieilles sympathies le portaient vers les Loups, qui étaient des *Bretons*, comme disait dame Goton avec emphase, mais Jude n'avait ni la volonté ni le loisir de prêter l'appui de son bras aux gens de la forêt. Sa mission était définie ; les dernières paroles de Treml mourant retentissaient encore à son oreille, et il eût regardé comme un crime de s'arrêter sur la voie tracée par le suprême commandement de son maître, ou même de s'écarter un instant du droit chemin.

Il était huit heures du matin à peu près lorsque Jude arriva en vue de la croix de Mi-Forêt. Ce lieu était en grande vénération dans tout le pays, et les bonnes gens des alentours avaient surtout une dévotion en quelque sorte patriotique pour une petite madone dont la niche était pratiquée dans le bois même de la croix. C'était à cette vierge, connue comme la croix sous le nom de Notre-Dame de Mi-Forêt, que Nicolas Treml avait dit son dernier *Ave* en quittant la terre de Bretagne, qu'il ne devait plus revoir. Jude mit pied à terre devant le monument rustique, s'agenouilla et pria.

Quelques minutes après, il apercevait, à travers l'épais branchage d'un bouquet de hêtres, la fumée du toit de Pelo Rouan, le charbonnier.

La loge de Pelo se cachait au centre du bouquet, et s'élevait, adossée à un petit mamelon couvert de bruyères, où il avait pratiqué ses fours à charbon. L'aspect de ce lieu était agreste, mais riant, et un petit jardin, tout empli de fleurs comme une corbeille, donnait à la cabane un air de calme et de bien-être.

Ce jardin était le domaine de Marie. C'était elle qui plantait et arrosait ces fleurs.

Au moment où Jude dépassait les derniers arbres, Marie, assise sur le pas de sa porte, tressait avec distraction un panier de chèvrefeuille. Son esprit n'était pour rien dans son travail, mais ses petits doigts blancs, roses et effilés pliaient si dextrement les branches flexibles et parfumées, que le travail ne se ressentait point de sa distraction. En tressant, elle chantait, mais ce n'était pas non plus son chant qui captivait sa pensée. Sa voix pure et fraîche s'échappait par capricieuses bouffées ; la mélodie s'interrompait brusquement, puis reprenait tout à coup, tantôt mélancolique et lente, tantôt vive et joyeuse, toujours charmante.

Ce qui occupait Fleur-des-Genêts tandis qu'elle travaillait ainsi, seule, sur le pas de sa porte, c'était Didier, le beau capitaine. Elle songeait à son bonheur de la veille. Elle l'avait revu, plus beau qu'autrefois, plus tendre que jamais; si tendre et si beau que les rêves de l'attente et de l'absence étaient dépassés. Elle était heureuse et savourait avidement sa joie ; elle n'en voulait rien perdre et chassait soigneusement toute pensée de doute et de crainte. Pourquoi douter ? pourquoi craindre ? n'était-il pas aussi fier et noble de cœur que de

mine? avait-il jamais menti? — Et il avait dit : je t'aime! et il l'avait dit avec sa bouche, avec ses yeux, avec son âme.

Aussi le chant de Marie était une sorte de prière, hymne d'actions de grâces qui s'exhalait de son cœur pour monter suave et doux vers le ciel.

Elle avait mis, ce matin, une sorte de coquetterie dans sa parure. Les corolles d'azur de quelques bluets d'automne se montraient çà et là parmi l'or pâle et ruisselant de sa chevelure. Elle avait serré, à l'aide de rubans de soie, le corsage éclatant des filles de la forêt, et ses petits sabots, comparables aux mules de cristal des contes de fées, rendaient plus remarquable la mignonne délicatesse de son pied, mais sa parure n'était pas tant dans ces ornements champêtres que dans l'allégresse angélique qui rayonnait à son front. Les regards de ses grands yeux bleus, reconnaissants et dévots, allaient vers Dieu avec son chant. Elle était belle ainsi et digne du gracieux nom qu'avait trouvé pour elle la poésie des chaumières, car elle avait de la fleur l'éclat, la fraîcheur et les parfums.

Jude l'aperçut et un sourire paternel vint à sa lèvre de vieux soldat. Lorsque Marie le vit à son tour, elle rougit, effrayée, et voulut s'enfuir, mais le loyal visage de Jude la rassura. Elle se leva et fit la révérence avec le respect qu'on doit à un vieillard.

— Ma jolie fille, dit l'écuyer en s'avançant, je cherche la demeure de Pelo Rouan.

— C'est mon père, répondit Fleur-des-Genêts.

— Dieu lui a donné une douce et belle enfant, ma fille... Puisque c'est ici sa demeure, je vais entrer afin de l'entretenir.

Jude joignit l'action à la parole, et mit le pied sur le seuil; mais Fleur-des-Genêts lui barra vivement le passage.

— On n'entre pas ainsi, dit-elle doucement, dans la maison de Pelo Rouan. Je voudrais vous dire : Arrêtez-vous ici et reposez-vous. Mais nul ne passe le seuil de notre pauvre demeure ; tel est l'ordre de mon père.

— Cependant... voulut insister Jude.

— Tel est l'ordre de mon père, répéta résolûment Marie.

L'honnête écuyer avait des motifs trop sérieux de vouloir interroger Pelo Rouan pour se payer d'un semblable refus. De son côté, Fleur-des-Genêts, quand il ne s'agissait point du beau capitaine, exécutait à la lettre la consigne de son père et fermait la porte à tout venant. En cette circonstance, elle avait tout l'air de vouloir défendre opiniâtrément la brèche. Heureusement les choses n'en devaient pas venir à cette héroï-comique extrémité.

A ce moment, en effet, une voix se fit entendre tout au fond de la loge.

— Enfant, dit-elle, regarde bien la figure de cet homme, afin de ne lui refuser jamais l'entrée de la demeure de ton père... Fais place!

Fleur-des-Genêts se rangea aussitôt. Jude, étonné, restait immobile et hésitait à s'avancer.

— Approche, Jude Leker, reprit la voix. Sois le bienvenu, bon serviteur de Treml... Je t'attendais.

XXIV

LA LOGE.

Nul obstacle n'empêchait plus Jude Leker de franchir le seuil de la loge. Fleur-des-Genêts, en effet, obéissant à la voix de son père, s'était mise à l'écart. Néanmoins, le vieil écuyer ne se pressait point de profiter de la permission donnée. Il demeurait immobile, à la même place, craignant un piége et se demandant quel pouvait être cet homme qui affectait de prononcer le nom de Treml avec amour.

La défiance, au reste, était permise en ce temps et en ce lieu. L'intérieur de la loge avait un aspect étrange et fait pour inspirer les soupçons. La lumière n'y pénétrait que par la basse ouverture de la porte, de telle sorte que, du dehors, tout y paraissait plongé dans une obscurité profonde. On éprouvait là ce sentiment de vague crainte qui prend le voyageur au moment de passer l'ouverture d'une grotte ténébreuse, au fond de laquelle reluisent les regards phosphorescents d'un animal inconnu.

Jude était arrivé de la veille. Vingt années de captivité avaient dû changer son visage, et pourtant il y avait là, dans la nuit de cette sombre loge, un homme qui savait son nom et qui lui disait :

— Je t'attendais !

Était-ce un ami ou un ennemi ? et cette cabane inhospitalière, qui s'ouvrait pour lui seul, ne cachait-elle pas une embûche ?

Jude était brave jusqu'à la témérité ; mais il se devait à la volonté dernière de son maître : il avait frayeur de mourir avant d'avoir obéi.

Néanmoins, son hésitation ne fut point de longue durée. Un second regard jeté sur les traits angéliques de Fleur-des-Genêts chassa de son esprit toutes noires pensées. Où habitait cette enfant il ne pouvait y avoir trahison.

Jude entra dans la cabane. Ses yeux, habitués au grand jour, ne distinguèrent rien d'abord.

— Par ici, dit la voix.

Le bon écuyer tourna aussitôt ses regards de ce côté, et aperçut dans l'ombre épaisse qui emplissait le fond de la loge deux points ronds et lumineux comme les yeux d'un chat sauvage. Il s'avança résolûment; une main saisit la sienne et l'attira vers un banc de bois.

Dans cette position, Jude se trouva assis, tournant le flanc au vif rayon de jour qui pénétrait par l'ouverture. Sa vue, qui s'accoutumait graduellement aux ténèbres, lui permit de distinguer la forme de la cabane et son ameublement.

C'était une grande chambre carrée, sans fenêtre, ou dont les fenêtres étaient hermétiquement bouchées. Le plafond était si bas, que l'écuyer s'étonna de ne l'avoir point touché du front, tandis qu'il était debout. Dans l'un des angles opposés à a porte, une planche inclinée, recouverte de paille, servait sans doute de lit à l'un des habitants de cette pauvre retraite. Le reste de l'ameublement consistait en deux bancs et quelques escabelles qui entouraient une table de bois simplement dégrossi. Rien dans tout cela qui pût servir au sommeil d'une jeune fille. Marie devait avoir une autre retraite.

Entre Jude et le jour il y avait la silhouette entièrement noire d'un homme assis, comme lui, sur un banc. Les deux points ronds et lumineux que Jude avait aperçus dans l'obscurité se trouvaient maintenant entre lui et le jour : c'étaient les yeux de cet homme.

— C'est vous qui êtes le charbonnier Pelo Rouan ? lui demanda Jude.

— Je suis en effet celui qu'on nomme ainsi, mon compagnon ; — et je te le répète : sois le bienvenu dans ma maison ; je t'attendais.

— Vous me connaissez donc ?

— Peut-être bien, mon homme.

— Moi, je ne puis dire si je vous connais, car je ne vois pas votre visage.

Pelo Rouan se leva en silence, prit la main de Jude et le conduisit au seuil. Là il exposa en plein sa face noircie aux rayons du jour.

— Je ne vous connais pas ! dit Jude après l'avoir attentivement examiné.

Pelo Rouan regagna sa place première, et Jude le suivit.

— Tu as raison, dit lentement le charbonnier ; tu ne me connais pas. Cette loge a été bâtie longtemps après le départ de Nicolas Treml... mais ce n'est pas pour me parler de toi ou de moi que tu as quitté le château ?

— C'est vrai. Je suis venu vers vous...

— Tu as bien fait, interrompit Pelo Rouan, et tu fais toujours bien, Jude Leker, parce que ton cœur est fidèle et loyal... Quant au motif de ta visite, point n'est besoin de me l'apprendre, je le sais.

— Vous le savez ! répéta Jude avec surprise.

— Je le sais... Tu viens me demander des nouvelles d'un malheureux qu'on appelait Jean Blanc.

— Serait-il mort ? s'écria Jude.

— Non... Et tu veux savoir de ses nouvelles, afin d'apprendre de lui le sort de l'héritier de Treml.

— C'est vrai ! c'est encore vrai ! murmura Jude, dont l'honnête mais lourde nature était violemment secouée par ce qu'il y avait de bizarre dans cet incident imprévu. — Vous qui connaissez l'unique but de ma vie, au nom de Dieu, qui êtes-vous ?

— Je suis le charbonnier Rouan, répondit Pelo avec simplicité ; — un pauvre homme dont la vie obscure fut cruellement éprouvée, un homme qui a quelques bienfaits à payer et bien des outrages à venger.

— Et savez-vous quelque chose du petit monsieur Georges ?

La voix de Pelo se fit profondément triste pendant qu'il répondait :

— Je ne sais rien, rien que ce que vous savez vous-même... Plût au ciel

que le château de la Tremlays eût gardé son dépôt aussi fidèlement que le chêne de la Fosse-aux-Loups !

Ces derniers mots firent tressaillir Jude sur son banc.

— Le chêne de la Fosse-aux-Loups! balbutia-t-il. — Le creux du chêne de la Fosse-aux-Loups.

Si l'obscurité eût été moins épaisse, on eût pu voir Jude changer de couleur dans l'espace d'une seconde. Il prit entre ses doigts de bronze le bras du charbonnier, et le serra convulsivement.

— Qui que tu sois, tu en sais trop long, dit-il d'une voix basse et menaçante.

Le bras de Rouan était bien frêle pour appartenir à un homme de sa taille. La force de Jude était si évidemment supérieure qu'il semblait que le bon écuyer n'eût qu'un geste à faire pour renverser son hôte sous ses pieds. Néanmoins, celui-ci garda une contenance tranquille et se renferma dans un hautain silence.

— Qui t'a dit cela? poursuivit Jude avec une exaltation terrible. Sur mon salut il faut que tu donnes ton âme à Dieu, car tu as surpris le secret de Treml, et c'est moi qui suis le gardien de ce secret.

Et Jude, sans lâcher le bras de Rouan, porta vivement la main à son épée.

Mais, pendant que le bon écuyer dégaînait, le maigre bras de Pelo Rouan tourna entre ses doigts robustes; les muscles de ce bras se tendirent et devinrent d'acier. Jude voulut serrer plus fort, et ses doigts choquèrent la paume de sa main, qui était vide.

D'un bond, Pelo avait franchi toute la longueur de la loge. Jude n'apercevait plus que le rouge éclat de ses yeux qui brillaient de loin dans l'ombre. Il se précipita impétueusement de ce côté; le bruit de deux pistolets qu'on armait ne l'arrêta point; mais dans sa course, il heurta du pied une escabelle renversée et tomba lourdement sur le sol.

A l'instant même, le genou de Pelo Rouan s'appuya sur sa gorge.

— Si tu te relèves, tu me tueras, mon homme, dit le charbonnier avec calme; c'est pourquoi, si tu essayes de te relever, je te tue.

Jude sentit sur sa tempe le froid d'un pistolet.

— La vieillesse ne t'a point changé, reprit Pelo ; — brave cœur et cervelle bornée... Que veux-tu que je fasse de ton secret ? et si les cent mille livres m'eussent tenté, seraient-elles encore au creux du chêne?

— C'est vrai, dit pour la troisième fois le pauvre Jude; — mais je ne sais pas qui vous êtes...

— Peut-être ne le sauras-tu jamais... que t'importe ? Je t'ai laissé voir que je suis l'ami de Treml, et Treml, vivant ou mort, a-t-il trop d'amis pour que deux d'entre eux ne daignent point s'expliquer avant de s'entr'égorger, lorsque la Providence les rassemble?

— Je suis à votre merci, murmura Jude. Puisse Dieu permettre que vous soyez un ami de Treml!

Pelo Rouan ôta son genou et Jude se releva.

— Ramasse ton épée, dit le charbonnier; j'ai confiance en toi, bien que je me sois fait valet d'un Français...

— Un brave jeune homme...

— Un ennemi de la Bretagne, poursuivit Rouan avec amertume, et mon ennemi à moi... Mais il ne s'agit point de lui, et son compte ne sera pas long à régler désormais... Revenons à Treml.

Jude remit son épée dans le fourreau, et tous deux s'assirent de nouveau sans défiance l'un près de l'autre.

— Vous avez été généreux, dit Jude, car je vous avais rudement attaqué. Aussi, je ne vous demanderai point qui vous a rendu maître du secret de notre monsieur. Entre vos mains il est en sûreté; je me fie à vous, comme vous à moi... Touchez là, s'il vous plaît.

— De grand cœur, mon homme... Jean Blanc, qui est, je puis le dire, un autre moi-même, m'a souvent parlé de vous. Vous étiez miséricordieux pour le pauvre insensé... Merci pour lui, qui s'en souvient, ami Jude, et qui pourra peut-être vous rendre quelque jour le bien que vous lui avez fait.

— Qu'il le rende à Treml, le pauvre garçon!

— Il a fait ce qu'il a pu pour Treml, dit Pelo Rouan avec tristesse et solennité.

— Sans doute... mais ce qu'il pouvait était, par malheur, peu de chose.

— Autrefois, il en était ainsi, parce que Jean Blanc ne savait rendre que le bien pour le bien... Depuis, il appris à rendre le mal pour le mal, — et il est devenu fort.

— N'est-il donc plus fou? demanda Jude.

— Dieu nous envoie parfois des épreuves si violentes que les gens sains en perdent l'esprit, répondit Pelo Rouan; — ces secousses rendent la raison aux insensés... Jean Blanc n'est plus fou.

— Et a-t-il conservé la mémoire des faits depuis longtemps passés?

— Il se souvient de tout.

— Il faut que je le voie! s'écria Jude.

Un imperceptible tremblement agita la paupière de Pelo Rouan.

— Voir Jean Blanc! dit-il d'une voix étrange; — il y a bien longtemps que personne n'a pu se vanter de l'avoir rencontré face à face sous le couvert... Croyez-moi, mon homme, contentez-vous de m'interroger moi-même et ne cherchez pas à joindre Jean Blanc.

— Mais il pourrait me dire peut-être...

— Rien que je ne puisse vous apprendre.

— Pourtant...

— Il m'a tant de fois ouvert son cœur et ses souvenirs!... Écoutez. Voulez-vous que je vous raconte le lâche assassinat de l'étang de la Tremlays?... J'en sais les moindres circonstances... Il me semble voir l'infâme Hervé de Vaunoy

— Contez! contez! interrompit Jude avidement; je ne hais point encore assez cet homme.

Pelo Rouan raconta dans le plus minutieux détail le meurtre horrible dont Vaunoy s'était rendu coupable sur la personne d'un enfant de cinq ans, petit-fils de son bienfaiteur. Il parla longtemps, et Jude l'écouta constamment avec une religieuse attention. La mort de Job arracha une larme au vieil écuyer,

et l'arrivée de l'albinos, sautant au milieu de l'étang pour sauver le petit Georges, lui fit pousser un cri d'enthousiasme.

— Après? après? dit-il en retenant son souffle; — que Dieu récompense le pauvre fou !... Après ?

Pelo reprit son récit. En arrivant à l'accès de délire qui saisit Jean Blanc dans la forêt, sa voix faiblit et chevrota comme la voix d'un homme qui se retient de pleurer.

— Jean abandonna l'enfant, dit-il. Quand il revint, il n'y avait plus sur le fossé que la veste de peaux de lapins qui était en ce temps-là le vêtemen du pauvre albinos... Il tomba sur ses genoux... Il pria Dieu... Dieu et Notre-Dame... il pleura.

Jude haussa les épaules avec colère.

— Il pleura des larmes de sang! reprit Pelo Rouan dont un sanglot souleva la poitrine — et, quand il parle de cette affreuse soirée, il pleure encore, car le souvenir de Treml vit au fond de son cœur.

— Mais pourquoi ne pas courir, chercher?...

— Son esprit, en ce temps, était bien faible... Il demeura jusqu'au lendemain matin affaissé sur le sol humide, sans force et sans pensée... Le lendemain, il courut, il chercha, mais il ne trouva point.

— Et nulle trace? Rien qui puisse faire reconnaître?... — Rien.

Pelo Rouan prononça ce mot d'un ton morne et découragé. Jude, qui jusqu'alors avait dévoré chacune de ses paroles avec une fiévreuse ardeur, laissa retomber ses bras le long de son corps, et courba la tête.

— Rien, répéta-t-il; mais alors il n'y a donc plus d'espoir? — Il y a bien longtemps que Jean Blanc a perdu tout espoir, répondit le charbonnier; mais Dieu est bon et la race de Treml ne produisit jamais que des justes et des chrétiens. Peut-être le petit Georges a-t-il été recueilli. En ce cas, la Providence aidant, nous pourrions le reconnaître. — Comment cela? demanda vivement Jude Leker. — Jean Blanc avait une de ces médailles de cuivre qu'on frappait autrefois à Vitré en l'honneur de Notre-Dame de Mi-Forêt. C'était le seul héritage que lui eût laissé sa mère. Lorsque sa folie le prit, dans cette horrible soirée, il la sentit venir et, dévot à la sainte Mère de Dieu, il passa la médaille au cou de l'enfant qu'il mit ainsi sous la garde de Notre-Dame.

— Mais il y a tant de ces médailles!

— Celle de Jean Blanc avait, sur le revers, une croix gravée au couteau, et Mathieu Blanc, son père, en possédait seule une semblable, qui est maintenant au cou de Marie.

— Cette belle enfant que je viens de voir?...

— La fille de Jean Blanc, l'albinos.

Marie, qui continuait sa corbeille de chèvre feuilleen chantant à voix basse au dehors sa complainte favorite, entendit prononcer son nom et montra sa blonde tête à la porte.

— La fille de... commença Jude.

— Silence! interrompit le charbonnier. Elle se croit ma fille... Approche, Marie.

Fleur-des-Genêts obéit aussitôt, et Pelo Rouan, prenant la médaille qui pendait à son cou, la mit entre les mains du vieil écuyer. Celui-ci la tourna et retourna dans tous les sens.

— Puisse Dieu me faire rencontrer sa pareille! murmura-t-il. Je la reconnaîtrais maintenant entre mille... mais c'est un pauvre indice.

Marie s'éloigna sur un signe du charbonnier, et bientôt on entendit au dehors la suave mélodie du chant d'Arthur.

— Elle chante, en effet, la chanson de Jean Blanc dit Jude. Le pauvre garçon n'était pas beau pour avoir donné le jour à une si jolie fille!

— Il était laid, répondit le charbonnier avec mélancolie; — il était repoussant à voir, n'est-ce pas?... Et pourtant Dieu permit qu'un ange pût le contempler sans horreur ni dégoût. Marie est le portrait vivant de sa mère... Mais je ne vous l'ai pas dit, mon compagnon, ajouta-t-il en changeant de ton subitement, il est encore une chance de retrouver l'héritier de Treml; cette chance, bien précaire il est vrai, peut amener un résultat avec l'aide de Jean Blanc...

— Jean Blanc! murmura Jude d'un air de doute; — vous me parlez toujours de Jean Blanc... Que peut le pauvre diable, lorsque des hommes ne peuvent pas? — Vous ne savez pas ce que c'est que Jean Blanc, dit le charbonnier avec une légère emphase dans la voix... Je vais vous dire où est sa force et ce qu'il peut pour le fils de Treml.

XXV

HUIT HOMMES ET UN COLLECTEUR.

Les derniers mots de Pelo Rouan avaient galvanisé le vieil écuyer de Treml. Quand on désire ardemment, l'espoir perdu revient vite, et la simple possibilité dont parlait le charbonnier remit du courage au cœur de Jude. Il s'approcha pour ne pas perdre une parole et attentit impatiemment la confidence de Rouan.

Mais celui-ci était tombé dans la rêverie et gardait le silence.

— Eh bien ! dit Jude, le moyen de retrouver notre jeune monsieur?

Pelo Rouan tressaillit légèrement.

— Le moyen, répéta-t-il : j'ai parlé d'une chance faible et précaire... Crois-tu donc que s'il y avait eu un moyen, Jean Blanc ne l'aurait pas employé ?

— Toujours Jean Blanc, pensa Jude.

Et la curiosité se joignit au puissant intérêt du dévouement pour stimuler son impatience. — Quel miracle avait donc grandi le malheureux albinos jusqu'à en faire l'arc-boutant sur lequel pût s'appuyer la destinée de Treml ?

— Il y a vingt ans de cela, reprit Pelo Rouan avec lenteur et comme s'il se fût parlé à lui-même; — mais ce sont des choses dont le souvenir ne se perd qu'avec la vie... Écoute, mon homme : quand j'aurai dit, tu connaîtras Jean Blanc comme il se connaît lui-même... C'était quelques mois après la disparition de l'enfant. Pontchartrain, que Dieu confonde ! était encore intendant de l'impôt, et ses agents n'avaient jamais osé jusque-là pénétrer dans les retraites écartées des pauvres gens de la forêt. Un matin que Jean coupait du cercle dans un haut châtaignier, sur la partie des bois de Bouëxis qui borde la route de Rennes, il vit une nombreuse cavalcade s'enfoncer dans la forêt.

« Il y avait des soldats armés en guerre; il y avait aussi de ces sangsues couvertes de drap noir, dont nous devions apprendre bientôt les attributions et le métier... Au-devant de la troupe marchaient deux gentilshommes.

« Ce pouvait être une compagnie de bourgeois, de nobles et de soldats, faisant route vers la France ; mais Jean Blanc avait cru reconnaître, dans l'un des gentilshommes qui chevauchaient en tête, le lâche Hervé de Vaunoy. Or, depuis l'aventure de l'enfant, Vaunoy haïssait terriblement Jean Blanc, qui n'avait point su retenir sa langue. »

— Il avait bien fait ! interrompit Jude. Son devoir était de publier partout le crime... — Il ne faut pas parler de trop bas, quand on dit certaines choses, ami Jude... Jean Blanc était alors une créature un peu moins considérée que Job, le fidèle chien de Nicolas Treml. Job voulut aboyer, on le tua : Jean Blanc

aurait mieux fait de se taire... Quoi qu'il en soit, il avait parlé, et Vaunoy n'était pas homme à lui pardonner les bruits sinistres qui commençaient à courir dans le pays. En voyant ce misérable suivi de soldats, Jean Blanc eut une vague frayeur. Il songea à son père, qui gisait seul dans la loge de la Fosse-aux-Loups, et se laissa glisser le long du tronc du châtaignier pour éclairer la marche de la cavalcade.

« La cavalcade s'arrêta non loin d'ici, à la croix de Mi-Forêt. Les soldats s'étendirent sur l'herbe ; la gourde circula de main en main. — Quant aux gens vêtus de noir, ils entourèrent les deux gentilshommes et il se tint une manière de conseil.

« Jean s'approcha tant qu'il put. On parlait : il n'entendait pas. Pourtant, il voulait savoir, car il voyait maintenant, comme je te verrais s'il faisait clair en ma loge, l'hypocrite visage d'Hervé de Vaunoy. Il s'approcha encore; il s'approcha si près que les soudards du roi auraient pu apercevoir au ras des dernières feuilles les poils blanchâtres de sa joue. — Mais on causait tout bas et Jean Blanc ne put saisir qu'un seul mot.

« Ce mot c'était le nom de son père.

« Jean Blanc se sentit au cœur une angoisse poignante. Le nom de Mathieu Blanc dans la bouche de Vaunoy, en un pareil lieu, c'était la plus terrible des menaces. Jean se jeta sur le ventre et coula entre les tiges de bruyères comme un serpent. Nul ne l'aperçut. Il put entendre.

« Il entendit que les gens vêtus de noir venaient dans la forêt pour dépouiller les loges au nom du roi de France. Les soldats étaient là pour assassiner ceux qu résisteraient. Les gens vêtus de noir se partagèrent la besogne : c'étaient les suppôts de l'intendant royal.

« Le nom du père de Jean avait été prononcé, parce que les collecteurs ne voulaient point se déranger pour un si pauvre homme, mais Vaunoy les avait excités. — Il a de l'or, disait-il; je le sais; c'est un faux indigent; sa misère est menteuse. Saint-Dieu ! s'il le faut, je vous accompagnerai dans son bouge. Mais, retenez bien ceci : il a de l'or, et quelques coups de plat d'épée lui feront dire où est caché son pécule.

« Les autres répondirent : -- Allons chez Mathieu Blanc.

« Alors Jean se coula de nouveau, inaperçu entre les tiges des bruyères. Une fois sous le couvert, il bondit et s'élança vers la Fosse-aux-Loups.

« Par hasard Vaunoy ne mentait pas. Il y avait de l'or dans la pauvre loge de Mathieu Blanc : quelques pièces d'or, reste de la suprême aumône de Nicolas Treml, quittant pour jamais la Bretagne. »

— Oui, oui, murmura Jude; en partant, il n'oublia pas son vieux serviteur. Ce fut moi qui jetai la bourse au seuil de la loge.

Pelo Rouan parut ne point prendre garde à cette interruption.

— Lorsque Jean arriva dans la cabane, poursuivit-il, ses forces défaillaient, tant son émotion était navrante. Il avait le pressentiment d'un cruel malheur... Vous connaissiez Mathieu Blanc, ami Jude; ç'avait été un homme vaillant et fort, mais la vieillesse et la souffrance pesaient un poids trop lourd sur les derniers ours de sa vie. Ce n'était plus, au temps dont je parle, qu'un pauvre vieillard,

incessamment couché sur son grabat, miné par la maladie et stupéfié par les progrès lents et sûrs d'une mort trop longtemps attendue. En entrant, Jean lui mit au front un baiser, suivant sa coutume, et le vieillard lui dit : — Je souffre moins, Jean, mon fils...

« Une autre fois, Jean se serait réjoui, car il aimait son père avec ardeur et dévouement, mais il songea aux cavaliers qui sans doute en ce moment galopaient vers la loge, et il frémit de rage et de peur.

« La bourse où se trouvait le reste des pièces d'or de Treml était sur la table. Jean n'eut pas l'idée de les cacher. Ce qu'il cacha, ce fut le vieux mousquet dont se servait son père au temps où il était soldat. — Une bonne arme, mon homme, portant loin et juste ! Jean la jeta dans les broussailles, au dehors, avec sa poire à poudre et des balles.

« Puis il revint s'asseoir au chevet de son père.

« Quelques minutes se passèrent. Un bruit sourd retentit au loin sur la mousse des sentiers de la forêt. — Jean comprit que les cavaliers avaient mis pied à terre au delà des fourrés et qu'ils s'avançaient vers le ravin. Il se précipita vers le trou qui servait de croisée, et souleva la serpillière afin de voir au dehors. Il n'attendit pas longtemps. Bientôt le taillis s'agita de l'autre côté du ravin et des hommes parurent. Jean les compta. Il y avait un collecteur, huit soldats et Hervé de Vaunoy.

« Jean les vit gravir péniblement la lèvre du ravin. Puis on frappa rudement à la porte, dont les planches vermoulues craquèrent. Jean alla ouvrir, avant même que l'homme vêtu de noir eût crié son : De par le roi !

« Les soldats entrèrent en tumulte, suivis de Vaunoy, qui resta prudemment près du seuil. Le collecteur tira de son pourpoint une pancarte et lut des mots que Jean ne sut point comprendre. Puis il dit : — Mathieu Blanc, je vous somme de payer cent livres tournois pour tailles présentes et arriérées depuis dix ans.

« Mathieu Blanc s'était retourné sur son grabat, et regardait tous ces hommes armés avec des yeux hagards.

« Le collecteur répéta sa sommation, et les soldats l'appuyèrent en frappant la table du pommeau de leurs épées.

« — J'ai soif, Jean, dit faiblement le vieillard.

« Le cœur de Jean se brisait, car l'agonie se montrait sur les traits flétris de son vieux père. Il voulut prendre le remède qui était sur la table, mais l'un des soldats leva son épée et fit voler le vase en éclats.

« — Qu'il paye d'abord, dit le soldat ; après il boira...

« Vaunoy, qui était sur le seuil, se prit à rire.

« Les dents de Jean étaient serrées à se briser. Il ne pouvait parler, mais il montra du geste sa bourse, et le collecteur s'en empara.

« — Je vous disais bien qu'ils avaient de l'or ! grommela Hervé de Vaunoy qui riait toujours.

« Le collecteur compta quatre louis et demanda les quatre livres qui manquaient.

« — J'ai soif ! murmura Mathieu Blanc, que prenait le râle de la mort.

« Pas une goutte de liquide dans la cabane!... Jean Blanc se mit à genoux devant un soldat qui portait une gourde. Le soldat comprit et eut compassion; mais Vaunoy s'avança et repoussant l'albinos avec haine :

« — Qu'il paye, dit-il.

« — Je n'ai plus rien! sanglota Jean; — plus rien, sur mon salut; tuez-moi et prenez pitié de mon père.

« Mathieu Blanc fit un effort pour se lever; il étouffait; c'était horrible...

« — J'ai soif! râla-t-il une dernière fois.

« Puis il retomba mort, sur la paille du grabat. »

En arrivant à cette partie de son récit, la voix de Pelo Rouan était graduellement devenue haletante et étranglée. Elle s'éteignit tout à coup lorsqu'il prononça ces derniers mots, et Jude sentit sa main mouillée, comme par une goutte de sueur ou une larme.

Le bon écuyer, du reste, n'était guère moins ému que Pelo Rouan lui-même.

— Le pauvre garçon! murmura-t-il en serrant convulsivement ses gros poings; — le pauvre garçon! voir ainsi assassiner son père!... et ce misérable Vaunoy!... pour Dieu, mon homme, que fit Jean Blanc après cela?

Pelo Rouan respira avec effort.

— Jean Blanc?... Jean Blanc, répondit-il, lorsqu'il mourra, n'éprouvera point une angoisse comparable à celle de cet affreux moment. Il voila le visage de son père mort et s'agenouilla auprès du lit, sans plus savoir qu'il y avait là dix misérables pour railler sa douleur. Mais ils ne lui laissèrent pas oublier longtemps leur présence.

« — Eh bien! manant, dit le collecteur, les quatre livres que tu dois au roi?

« Jean Blanc se leva et se retrouva face à face avec ces hommes qui venaient de tuer son père. Un instant il crut que son débile cerveau allait éclater : sa folie le pressait; il sentit les approches du délire; mais une force inconnue et nouvelle grandit tout à coup. Son esprit vacillant s'affermit. Il se reconnut homme après sa longue enfance, et ce fut comme une goutte de joie au milieu de son immense douleur.

« — Arrière! cria-t-il d'une voix qui ne gardait rien de sa faiblesse passée.

« Les soldats se mirent entre lui et la porte, mais Jean Blanc avait du moins conservé son agilité prodigieuse; il bondit, et son corps, lancé comme la balle d'un mousquet, passa au travers de la serpillière qui fermait la croisée. Dehors, Jean Blanc retomba sur ses pieds. Lorsque les soldats sortirent en criant et menaçant, il avait déjà disparu dans les broussailles.

« — Tirez! cria Vaunoy; tuez-le comme un animal nuisible, ou il prendra sa revanche!...

« Quelques coups de feu se firent entendre, mais l'albinos ne fut point atteint, quoique vingt pas le séparassent à peine de la loge. Il ne bougea pas et demeura coi dans ses broussailles.

« Alors commença une œuvre sans nom. Furieux d'avoir vu l'une de ses vic-

times lui échapper, Vaunoy, — cet homme au visage doucereux et souriant, qui assassine sans froncer le sourcil, — Vaunoy ordonna aux soldats d'incendier la loge. On alluma des fascines à l'aide d'une batterie de fusil, et bientôt une flamme épaisse entoura le lit de mort du vieux serviteur de Treml ! »

— Les misérables ! s'écria Jude ; — et que fit Jean Blanc ?

— Attends donc ! dit Pelo Rouan, dont les dents serrées semblaient vouloir retenir sa voix ; — Jean ne bougea pas tant que les assassins restèrent autour de la loge, riant comme des sauvages et blasphémant comme des démons. Quand il se retirèrent, Jean s'élança hors de sa cachette, pénétra dans la loge en feu, et prit le cadavre de son père qu'il emporta dehors, afin de lui donner plus tard une sépulture chrétienne. — Il ne fit point en ce moment de prière ; à peine mit-il un court baiser sur le front du vieillard, desséché déjà par le vent brûlant de l'incendie.

« Jean Blanc n'avait pas le temps.

« Il saisit le fusil qu'il avait caché sous les ronces, le chargea et descendit en trois bonds le ravin, dont il remonta de même la rampe opposée. Puis il s'élança tête première dans le fourré. Les assassins avaient de l'avance ; mais le vent d'équinoxe ne va pas aussi vite qu'allait Jean Blanc poursuivant les meurtriers de son père. »

— Bien cela ! s'écria Jude, bien, Jean Blanc, mon garçon !

— Attends donc !... Avant qu'ils eussent atteint la lisière du fourré où étaient attachés leurs chevaux, un coup de fusil retentit sous le couvert. Le collecteur tomba pour ne plus se relever. »

Jude battit des mains avec enthousiasme.

— Et Vaunoy, dit-il, et Vaunoy ?

— Vaunoy devint plus pâle que le corps mort du vieux Mathieu. Il tremblait ; ses dents s'entrechoquaient. — Hâtons-nous, hâtons-nous ! dit-il.

« Ils se hâtèrent ; mais au moment où ils atteignaient leurs chevaux, on entendit encore un coup de fusil. — Le soldat qui avait brisé, sur la table, le vase qui contenait le remède de Mathieu Blanc poussa un cri et se laissa choir dans la mousse. »

— Mais Vaunoy ? mais Vaunoy ? interrompit Jude.

— Attends donc !... Ils montèrent à cheval. La terreur était peinte sur tous les visages naguère si barbarement insolents. Ils prirent le galop, croyant se mettre à l'abri... Insensés !... Jean Blanc ne savait-il pas comment abréger la distance ? La route tournait ; Jean Blanc allait toujours tout droit. Point de taillis assez épais pour arrêter sa course, point de ravin si large qu'il ne pût franchir d'un bond... Aussi, à chaque coude du chemin, le vieux mousquet faisait son devoir. C'était une bonne arme, je te l'ai dit, et Jean Blanc tirait juste.

« A chaque détonation qui ébranlait la voûte du feuillage, un homme chancelait sur son cheval, et tombait. Jean Blanc les chassait au bois, et pas une seule fois il ne brûlait sa poudre en vain.

« De temps en temps, ceux qui restaient essayaient de battre le fourré pour détruire cet invisible ennemi qui leur faisait une guerre si acharnée. Plus d'une balle siffla aux oreilles de Jean Blanc, tandis qu'il rechargeait son arme derrière

quelque souche de châtaignier; — mais ces efforts n'aboutissaient qu'à retarder la marche des soldats. Aussitôt qu'ils avaient regagné la route, un coup partait, un homme mourait. »

— Par le nom de Treml ! s'écria Jude, qui s'exaltait de plus en plus au récit de cette sauvage vengeance; — je n'aurais jamais cru le pauvre Lapin-Blanc capable de tout cela... Sur ma foi ! c'est un vaillant garçon, après tout... Mais Vaunoy?... n'essaya-t-il point de tuer ce mécréant de Vaunoy ?

— Attends donc !...

« Jean Blanc n'oubliait point Vaunoy, mon homme; il faisait comme ces gourmands qui gardent le plus fin morceau pour la dernière bouchée; il gardait Vaunoy pour la bonne bouche.

« Le moment vint où le dernier soldat vida la selle et se coucha par terre comme ses compagnons. Jean Blanc avait tué huit hommes et un collecteur des tailles. Il ne restait plus que Vaunoy. Celui-ci, plus mort que vif, poussait furieusement son cheval, rendu de fatigue. Jean Blanc mit deux balles dans son fusil et s'en alla l'attendre au dernier détour de la route sur la lisière de la forêt. »

— A la bonne heure ! interrompit Jude Leker en frappant ses deux mains l'une contre l'autre.

Le bon écuyer faisait comme ces gens du peuple qui se passionnent tout de bon pour les péripéties fabuleuses d'une pièce de théâtre. Il avait vu Vaunoy la veille, et pourtant il espérait sérieusement que Vaunoy allait être tué dans le récit de Pelo Rouan.

Celui-ci secoua la tête.

— Lorsque parut le nouveau maître de la Tremlays, poursuivit-il, Jean Blanc visa. Son âme passa dans ses yeux : rien au monde désormais ne pouvait sauver Hervé de Vaunoy... »

— Eh bien ? dit Jude, voyant que le charbonnier hésitait.

— Vaunoy regagna son château sain et sauf, répondit Pelo Rouan.

— Pourquoi... Jean Blanc le manqua ?

— Jean Blanc ne tira pas.

Jude laissa échapper une exclamation énergique de désappointement.

— Jean Blanc ne tira pas, reprit lentement le charbonnier, parce que le souvenir de Treml traversa son esprit à ce moment, et qu'il ne voulut pas anéantir, même pour venger son père, la dernière chance de connaître le sort du petit M. Georges.



XXVI

UN ACCÈS DE HAUT MAL.

La voix de Pelo Rouan avait été rauque et rudement accentuée, tandis qu'il racontait la terrible chasse de Jean Blanc dans la forêt. Sa respiration soulevait péniblement sa poitrine, et ses yeux rouges brillaient d'un effrayant éclat. Quand il vint à parler de Treml, sa voix se fit grave, et il perdit la sauvage emphase qui avait mis jusqu'alors tant d'émotion dans son récit.

— Si c'est dans l'intérêt du petit monsieur que Jean épargna Hervé de Vaunoy, on ne peut le blâmer, dit Jude; mais du diable si je comprends comment ce triple traître pourra jamais venir en aide à la race de Treml !

— Quand il aura sous la gorge un pistolet armé tenu par une main ferme, mon homme, et qu'il saura bien que ses suppôts ordinaires sont trop loin pour lui porter secours.

Jude se gratta le front d'un air pensif.

— Il y a du vrai là-dedans, dit-il; mais Vaunoy lui-même en sait-il plus que nous ?

— Peut-être... En tout cas l'heure approche où quelqu'un l'interrogera en forme là-dessus... Jean Blanc fit comme je t'ai dit : il épargna l'assassin de son père; mais ce bon sentiment qui mettait la gratitude avant la vengeance devait être passager ! les cendres de la loge étaient trop chaudes encore pour que la vengeance ne reprît pas bientôt le dessus. Jean Blanc se repentit d'avoir oublié son père pour le fils d'un étranger...

— D'un étranger ! répéta Jude scandalisé, — le fils de son maître, voulez-vous dire.

— Jean Blanc n'eut jamais de maître, mon homme, répondit Pelo Rouan avec hauteur; — même au temps où il était fou... Il se repentit donc et voulut recommencer la chasse, mais Vaunoy avait dépassé la lisière de la forêt et galopait maintenant dans la grande avenue du château... Il était trop tard.

— Je ne saurais trop dire, murmura Jude, si c'est tant mieux ou tant pis.

— Il sera toujours temps de reprendre cette besogne. Le difficile n'est pas d'avoir un homme au bout de son fusil dans la forêt, et Dieu sait que Jean Blanc, depuis cette époque, aurait pu bien souvent envoyer la mort à Hervé de Vaunoy, au milieu de ses serviteurs. Le difficile est de l'avoir vivant, seul, sans défense, et de lui dire : Parle ou meurs !... Jean Blanc y tâchera.

— Et je l'y aiderai.

Pelo Rouan prit la main de Jude et la secoua brusquement.

— Et le service du capitaine Didier ? demanda-t-il.

— Après le service de Treml : c'est convenu entre nous.

— Prends garde ! dit Pelo Rouan avec sévérité, prends garde de confier à un Français le secret d'un Breton !

— Il est bon, il est noble ; je réponds de lui.

— Il est noble et bon à la façon des gens de France, repartit amèrement le charbonnier ; — juste assez noble et assez bon pour n'avoir point honte de tromper lâchement une pauvre fille... Mais, encore une fois, la guerre qui existe entre cet homme et moi ne te regarde pas... Je continue :

« Quand Jean Blanc revint à la Fosse-aux-Loups, il oublia Treml et tout le reste pour s'abîmer dans sa douleur. Pendant deux jours, il coupa du cercle sans relâche, et le vieux Mathieu eut une tombe chrétienne.

« Ce devoir accompli, Jean Blanc ne voulut point retourner à la loge, dont les ruines lui rappelaient de si navrants souvenirs. Il traversa toute la forêt et alla se cacher sur la lisière opposée, de l'autre côté de Saint-Aubin-du-Cormier. — Il allait seul par les futaies, toujours triste, et plus que jamais frappé par la main de Dieu, car sa folie, en se retirant, avait laissé des traces cruelles. Jean Blanc était atteint de cet horrible mal qui effraye la foule et repousse jusqu'à la pitié : il était épileptique.

« Ce fut au milieu de cette souffrance morne et sans espoir que vint le chercher le bonheur, un bonheur si grand qu'on n'en peut point espérer de plus complet au ciel même, mais un bonheur bien court, hélas ! et qui, éclipsé, le replongea dans sa nuit profonde, plus désespéré que jamais.

« Il se trouva une femme, plus belle que les autres femmes, qui se prit de pitié pour ce malheureux rebut de l'humanité. C'était une jeune fille, bonne, douce, aimée. Elle avait nom Sainte et méritait son nom. Elle ne s'enfuit point la première fois que Jean Blanc lui parla ; elle lui permit de s'asseoir au feu de sa loge, et, quand Jean Blanc eut soif, elle lui donna le lait de sa chèvre... Cela t'étonne ? ami Jude, dit brusquement Pelo Rouan ; — et pourtant elle fit plus que cela. Jean Blanc est un homme sous le masque hideux que le sort lui a infligé. Auprès de cette belle jeune fille, l'amour le brûlait, et un jour il osa lui dire : Je t'aime !... »

— Eh bien ? dit Jude d'un ton légèrement goguenard.

— Un an après, Marie vint au monde ; Marie, qui est le gracieux portrait de sa mère et que les gens de la forêt nomment Fleur-des-Genêts, parce que cette fleur est la plus jolie qui croisse dans nos sauvages campagnes. Marie est la fille de Jean Blanc et de Sainte. »

— C'était une brave fille que cette Sainte, murmura Jude que l'histoire amusait désormais médiocrement.

— C'était une angélique et miséricordieuse enfant. Les deux années que Jean Blanc passa près d'elle furent comme une riante oasis au milieu de l'aride désert de sa vie. Il s'enivrait à sa félicité présente ; il oubliait les blessures cicatrisées de son cœur, il n'avait ni désir, ni crainte, ni espoir : il vivait en elle comme les élus vivent en Dieu... »

Pelo Rouan s'arrêta et passa lentement sa main sur son front.

— Cela dura deux ans, reprit-il après un silence et d'une voix tremblante ; — au bout de deux ans Jean Blanc revit des soldats de France et des gens de l'impôt. Vaunoy avait découvert sa retraite : sa pauvre cabane fut de nouveau envahie. Une première fois il les chassa ; ils revinrent en son absence, et un lâche, — un soldat du roi ! — outragea Sainte, qui n'avait pour défense que le berceau de sa fille endormie.

« Je ne te conterai pas ce qui suivit ; je ne le pourrais pas, mon homme, car mon sang bouillonne, et, au moment où je te parle, il me faut mes deux mains pour contenir les battements de mon cœur.

« Sainte mourut en priant Dieu pour Jean et pour sa fille... »

Pelo Rouan s'interrompit encore. Sa voix défaillait.

— Sur ma foi, grommela Jude, il est de fait que le bon garçon ne doit pas aimer beaucoup les gens du roi de France.

— Il les hait ! s'écria Pelo avec explosion, — et moi, tout ce qu'il hait, je le déteste... Ah ! l'un d'eux voudrait faire à la fille ce qu'un autre fit à sa mère... ma pauvre Sainte !... Mais, sur mon Dieu, ami Jude, il y a un vieux mousquet qui veille autour de Fleur-des-Genêts : une bonne arme, portant loin et juste... Puisque tu sers le capitaine Didier, conseille-lui, crois-moi, de borner ses désirs à la fille de son hôte et d'oublier le chemin des sentiers perdus que fréquente Marie.

— J'ignore les secrets du capitaine, répondit Jude avec froideur; — je sais seulement qu'il est généreux et loyal. Si quelqu'un l'attaque traîtreusement ou en face, sauf le service de Treml, mon aide ne lui fera point défaut.

— A ta volonté, mon homme...

« Jean Blanc chargea sa fille sur ses épaules et traversa de nouveau la forêt. Il avait la mort dans le cœur, et sa tête roulait cette fois des projets de vengeance. La vue du lieu où avait été assassiné son père raviva d'anciens souvenirs. Le passé et le présent se combinèrent ; une haine immense, implacable, fermenta dans son âme.

« Il se trouva que, vers cette époque, les pauvres gens de la forêt, traqués à la fois par l'intendant royal et les seigneurs des terres, qui, à l'instigation de Vaunoy, avaient fait dessein de les chasser de leurs domaines, relevèrent la tête et tentèrent d'opposer la force à la force. Ils continuèrent d'habiter le jour leurs loges ; mais la nuit, ils se rassemblèrent dans les grands souterrains de la Fosse-aux-Loups, dont au moment du besoin un homme leur enseigna le secret.

« Cet homme était Jean Blanc, qui avait découvert autrefois la bouche de la caverne, à quinze pas de son ancienne loge, derrière les deux moulins à vent ruinés.

« Un jour, au temps où Jean Blanc était faible, il avait dit : Le lapin se fait loup pour protéger ceux qu'il aime. — Jean Blanc avait vu mourir ou disparaître tous ceux qu'il aimait : il ne pouvait plus protéger ; ce fut pour venger que le lapin se fit loup. »

— On m'avait dit quelque chose comme cela, interrompit Jude.

— Ce fut vers le même temps, reprit le charbonnier, que je vins m'établir dans cette loge. Pour des motifs que tu n'as pas besoin de connaître, je pris avec

moi la fille de Jean Blanc et je l'élevai. Dans son enfance, avec les beaux traits de sa mère, elle avait les blancs cheveux du pauvre albinos, mais l'âge a mis un reflet d'or aux boucles brillantes qui encadrent le front gracieux de la fleur de la forêt : elle n'a plus rien de son père ; elle est belle.

« Que te dirai-je encore ? tu es dans le pays depuis hier, tu as au entendre parler des Loups. C'est le premier mot qui frappe l'oreille du voyageur à son arrivée dans la forêt ; c'est le dernier qu'il entend à son départ. Les cupides hobereaux, qui, pour gagner quelques cordes de bois, ont voulu arracher le pain à cinq cents familles, tremblent maintenant derrière les murailles lézardées de leurs gentilhommières. Non-seulement les gens du roi ne se risquent plus guère dans la forêt, mais cet épais gourmand qui tient maintenant la ferme de l'impôt, Béchameil, regarde à deux fois avant d'envoyer à Paris le produit de ses recettes, — parce que la forêt est entre Rennes et Paris. »

— C'est fort bien, dit Jude, les Loups y sont de redoutables soldats, mais ne pourrions-nous pas parler un peu de Treml, et revenir à ce moyen ?...

— Ami, interrompit Pelo Rouan, les Loups et Treml ont plus de rapports entre eux que tu ne penses. Nicolas Treml, dont Dieu ait l'âme, fut le dernier gentilhomme breton : les Loups sont les derniers Bretons... Quant au moyen, si honnête, bon et brave serviteur que tu puisses être, on n'a pas attendu ton retour pour le tenter... Jean Blanc a autant et plus de hâte que toi d'en finir avec Vaunoy, car Mathieu et Sainte ne sont pas encore vengés. — Or, le jour où Vaunoy aura dit son dernier mot sur Treml, Jean Blanc chargera son vieux mousquet et recommencera la chasse interrompue, il y a dix-huit ans, sur la lisière de la forêt ; mais jusqu'ici ce misérable meurtrier a toujours échappé. Dernièrement encore, le manoir de Bouëxis a été attaqué dans le seul but de s'emparer de sa personne : il l'avait quitté cette nuit même, et les assaillants n'ont trouvé que les débris, tièdes encore, de son repas du soir.

— Vaunoy est un madré gibier, dit Jude en secouant la tête.

— Jean Blanc est un chasseur patient, répondit Pelo Rouan, et sa meute se compose de deux mille Loups.

— Est-ce ainsi ? s'écria Jude dont la lente intelligence fut enfin frappée ; Jean serait-il ce mystérieux et terrible Loup blanc ?...

— Mon compagnon, interrompit le charbonnier avec une légère ironie, — Jean est Loup et il est blanc ; mais je ne sais si c'est de lui que parlent aux veillées des manoirs voisins les vieilles femmes de charge et les valets peureux... Jean Blanc peut beaucoup ; mais il est toujours le malheureux sur qui pèse incessamment le doigt de Dieu. Les accès de son terrible mal deviennent de jour en jour plus fréquents... Et certes, ajouta Pelo Rouan dont la voix s'étrangla tout à coup, — il n'eût pu faire le récit que vous venez d'entendre sans porter la peine de sa témérité : Jean n'affronte jamais en vain ses souvenirs.

Après avoir prononcé péniblement ces derniers mots, Pelo Rouan garda le silence, et Jude le vit s'agiter convulsivement sur son banc.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— Va-t'en ! dit avec effort le charbonnier, tu sais tout ce que je pouvais t'apprendre.



Castelli del. Imp. Dupain, Faub.g St Jacques, 35. Nargeot sc.

L'ATTAQUE D'ÉPILEPSIE

FORÊT DE RENNES

— Mais que dois-je faire ? Ne puis-je aider Jean Blanc ?

— Va-t'en ! répéta impérieusement Pelo ; au nom de Dieu, va-t'en !... Quand l'heure sera venue, Jean Blanc saura te trouver.

Jude étonné se leva et se dirigea vers la porte de la loge. Avant qu'il eût passé le seuil, Pelo glissa du banc et se roula sur le sol où il se débattit en poussant des gémissements étouffés. Jude se retourna, mais le jour baissait. La loge était de plus en plus sombre ; il aperçut seulement une masse noire qui se mouvait désordonnément dans les ténèbres.

— Qu'avez-vous, mon compagnon ? demanda-t-il encore en adoucissant sa rude voix.

Un cri d'angoisse lui répondit ; puis la voix de Pelo Rouan s'éleva brisée, méconnaissable, et dit pour la troisième fois :

— Va-t'en !

Jude obéit, et comme il n'avait point coutume de s'occuper longtemps des choses qu'il ne comprenait pas, à peine monté à cheval, il oublia Pelo pour songer uniquement à Jean Blanc, aux Loups et au moyen de prendre au piége Hervé de Vaunoy vivant.

En songeant ainsi il éperonna son cheval, et prit la route de Rennes où son nouveau maître lui avait donné rendez-vous.

On entendait encore le bruit des pas de son cheval sous le couvert, que déjà la porte de la loge se refermait. Fleur-des-Genêts était rentrée ; elle alluma une lampe. Pelo Rouan gisait à terre en proie à une furieuse attaque d'épilepsie.

La jolie fille était sans doute familière avec ces effrayants accès, car elle s'empressa aussitôt autour de son père, et le soigna sans manifester d'autre émotion que celle de sa douleur.

A la lueur de la lampe, la loge semblait moins misérable et plus habitable. On apercevait dans un coin une petite porte qui donnait issue dans la retraite de Marie. Au-dessus du manteau de la cheminée pendaient une paire de pistolets et un lourd mousquet de forme ancienne. Vis-à-vis et auprès de la porte se trouvait une de ces horloges à poids, comme on en voit encore dans presque toutes les fermes bretonnes.

Au moment où l'attaque du charbonnier sévissait dans toute sa force, on frappa d'une façon particulière à la porte extérieure, et Fleur-des-Genêts ouvrit sans hésiter. L'homme qui entra portait le costume des paysans de la forêt, et avait sur son visage le masque fauve dont il a été déjà plus d'une fois question dans ces pages. Il passa vivement le seuil.

— Où est le maître ? dit-il d'une voix brève.

Fleur-des-Genêts lui montra Pelo Rouan, qui, l'écume à la bouche, se tordait convulsivement sur la terre humide de la loge.

Le nouveau venu laissa échapper un juron de colère, et s'assit en murmurant sur un banc. L'accès dura longtemps. De minute en minute, le nouveau venu, qui était un Loup, regardait l'horloge avec impatience. Lorsque l'aiguille eut fait le tour du cadran, il se leva et frappa violemment du pied.

— Voilà une malencontreuse attaque, ma fille ! dit-il. Tu diras à ton père que

Yaumi est venu, qu'il l'a attendu... et que Pelo Rouan regrettera toute sa vie de n'avoir pu profiter de l'heure qui vient de s'écouler.

Comme le Loup finissait de parler, Pelo poussa un long soupir et détendit ses membres crispés.

— Il revient à lui ! s'écria Marie qui approcha des lèvres du malade une fiole dont il but avidement le contenu.

Après avoir bu, il passa la main sur son front dégouttant de sueur, et se leva à l'aide du bras de la jolie fille. En apercevant le Loup, il tressaillit.

— Laisse-nous, dit-il à Marie.

Celle-ci obéit, mais lentement. Elle quittait à regret son père en un moment pareil. Avant qu'elle eût franchi la porte de sa retraite, Pelo Rouan et le Loup avaient entamé déjà leur entretien.

— Qu'y a-t-il ? demanda le charbonnier.

Yaumi jeta un regard de défiance vers Marie et prononça quelques mots à voix basse.

— Dis-tu vrai ? s'écria Pelo qui se dressa de toute sa hauteur ; — le ciel aurait-il enfin condamné cet homme ?

En même temps il fit mine de s'élancer vers la porte. Yaumi le retint.

— Je me doutais bien, maître, dit-il, que ce serait pour vous un grand crève-cœur... Le ciel l'avait condamné peut-être ; vous l'avez absous... L'heure d'agir est depuis longtemps passée !

Yaumi étendit la main vers l'horloge à poids.

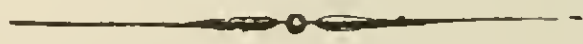
— On m'avait donné deux heures, ajouta-t-il ; — j'en ai perdu une à vous voir souffrir.

Pelo Rouan serra les poings avec violence et s'assit sur le banc.

— Qu'a-t-on fait là-bas ? demanda-t-il.

Yaumi prononçait les premiers mots de sa réponse, toujours à voix basse, au moment où Marie tirait à soi la porte de sa retraite. Par hasard, un de ces mots arriva jusqu'à elle. La jolie fille changea de couleur, laissa la porte entre-bâillée, et mit son oreille à l'ouverture.

Le mot qu'elle avait entendu était le nom du beau capitaine.



XXVII

LA PREMIÈRE BÉCHAMELLE.

Ce jour-là, Antinoüs Béchameil, marquis de Nointel, avait résolu de frapper un coup décisif sur le cœur de sa belle inhumaine; c'était ainsi qu'il appelait mademoiselle de Vaunoy. Il ne dormit guère que deux heures après son déjeuner, et gagna ensuite en toute hâte les cuisines du château de la Tremlays, où il demanda le chef à grands cris.

Béchameil se trouvait chez M. de Vaunoy en voisin et sans cérémonie. Ce fut réel dommage pour lui en cette circonstance importante, car, privé des précieux conseils du juif Salomon Bador, son cuisinier, dont les Mémoires du temps parlent avec estime, il dut faire ressource uniquement sur les inspirations de son propre génie. Heureusement, son génie était particulièrement fertile en tout ce qui concerne la cuisine, et ses ennemis les plus acharnés ne peuvent méconnaître cette vérité: que la nature l'avait doué de dispositions fort éclatantes, et que cet intendant royal possédait moralement tout ce qu'il faut pour faire un marmiton de choix.

Il n'est personne qui ne désire se montrer avec tous ses avantages aux yeux de celle qu'il aime. Béchameil n'avait point de rayons pour incendier ses maîtresses à l'instar de Jupiter; son plumage, fort ordinaire, ne lui permettait pas de faire la roue, et il se rendait d'assez bonne foi justice à l'égard de son éloquence. A ces causes, quittant les routes battues de la galanterie vulgaire, il résolut de séduire mademoiselle de Vaunoy définitivement et d'un seul coup, à l'aide d'un blanc-manger du plus parfait mérite, blanc-manger exquis, original, nouveau, dont Alix goûterait la première, et qui garderait le nom de cette belle personne, afin de l'immortaliser dans les siècles futurs.

Ovide, Raphaël, Pétrarque, Titien, Léonard de Vinci, sans parler d'une foule d'autres amants célèbres, rendirent le même service à leurs maîtresses respectives.

Il ne faut pas croire que M. le marquis de Nointel fût descendu aux cuisines de la Tremlays avec un projet vague et mal arrêté. Son blanc-manger était dans sa tête, complet et tout d'un bloc. Il n'y manquait ni un scrupule de muscade, ni une pointe de girofle, ni un atome de cannelle. Les poëtes dramatiques, nous parlons des moins sifflés, ne coordonnent jamais avec tant d'art le plan d'un chef-d'œuvre, que M. de Béchameil, le plan de son suprême. Aussi, disons-le tout de suite, le plat de l'intendant royal

devait vivre plus d'années que les comédies ne vivent de jours, que les tragédies n'agonisent de minutes. Ce devait être un blanc-manger immortel, glorieux, universel, un blanc-manger que les restaurateurs des cinq parties du monde inscriront avec fierté sur leurs cartes jusqu'à la consommation des âges!

Le cuisinier de la Tremlays mit à la disposition de son illustre confrère ses épices et ses fourneaux. Béchameil se recueillit dix minutes; puis, avec la précision nécessaire à toutes les grandes entreprises, il se mit résolûment à l'œuvre.

La vieille Goton Rehou, femme de charge du château, qui fumait sa pipe dans un coin de la cheminée, tandis que l'intendant royal opérait, répéta souvent depuis, qu'elle n'avait de sa vie, vu un mitron si ardent à la besogne.

L'intendant royal n'avait garde de faire attention à la vieille. Il avait retroussé les manches de son habit à la française, rentré la dentelle de son jabot et rejeté sa perruque en arrière. Son rouge visage atteignait les nuances les plus vives de la pourpre, cette royale couleur que l'antiquité ne nous a point léguée. Ses yeux étaient vifs, brillants, pleins de pensée. Ses mains blanches et chargées de diamants agitaient la queue de la casserole avec une grâce indescriptible. Tout observateur impartial eût déclaré qu'il était là, plus que partout ailleurs, à sa place.

— Divine Alix! murmura-t-il plus tendrement à mesure que la fumée s'élevait, plus savoureuse, vers la voûte noircie; — vous qui possédez toutes perfections, vous devez être douée du plus délicat de tous les goûts... si vous résistez à ce turbot, je n'aurai plus... une idée de gingembre ne peut que faire du bien... je n'aurai plus qu'à mourir!

C'était la phrase consacrée en ce siècle où les amants parlaient en déplorables madrigaux et non point autrement.

Béchameil mettait une pincée de gingembre et ouvrait convulsivement ses narines pour saisir l'effet.

— Délicieux! céleste! disait-il; Alix, vous êtes à moi, ma belle inhumaine! il faudrait être une sauvage pour résister à un pareil arome!

— C'est vrai que ça sent bon! grommela Goton dans son coin.

Béchameil mit son binocle à l'œil et regarda du côté de la cheminée d'un air modeste et satisfait.

— N'est-ce pas, excellente vieille? s'écria-t-il. C'est un manger d'impératrice!

— Ça doit faire un fier ragoût, c'est la vérité, répondit Goton en rallumant sa pipe avec gravité, — mais sauf respect de vous, si j'étais homme et marquis, m'est avis que j'aimerais mieux manier une épée que la queue d'une casserole.

Béchameil laissa retomber son binocle et, se détournant de dame Goton avec mépris, il rendit son âme tout entière à la pensée de la belle Alix.

Celle-ci, par contre, ne songeait en aucune façon à l'intendant royal; elle était assise auprès de sa tante, mademoiselle Olive de Vaunoy, dans le petit salon

de la Tremlays, et travaillait avec distraction à un ouvrage de broderie. Mademoiselle Olive faisait de même; mais cette recommandable personne avait eu soin de se placer entre trois glaces — de sorte que, de quelque côté qu'elle voulût bien tourner la tête, elle était sûre de se sourire à elle-même et d'apercevoir dans toute son ambitieuse majesté l'édifice imposant de sa coiffure. Chaque fois qu'elle tirait son aiguille, elle jetait à l'un des trois miroirs une œillade pleine de coquetterie que le miroir lui rendait fort exactement. Ce jeu innocent paraissait satisfaire on ne peut davantage mademoiselle Olive de Vaunoy; mais c'était un jeu muet, et la langue de mademoiselle Olive était pour le moins aussi exigeante que ses yeux.

A plusieurs reprises, elle avait essayé déjà d'entamer une conversation avec sa nièce sur ses sujets favoris, savoir : les défauts du prochain, le plus ou moins de mérite des chiffons récemment arrivés de Rennes, et surtout les romans de mademoiselle de Scudéry, qui étaient encore à la mode en Bretagne.

Alix avait répondu par des monosyllabes et à contre-propos. Non-seulement elle ne donnait pas la réplique, mais elle n'écoutait pas, chose cruellement mortifiante en soi pour tout interlocuteur, mais qui devient accablante pour une demoiselle d'un certain âge, prise du besoin de causer.

— Mon Dieu, mon enfant, dit enfin la tante après avoir fait effort pour garder un silence profond durant la majeure partie d'une minute, — ceci est intolérable... je vous conjure de me dire où vous avez l'esprit depuis une heure!

Alix releva lentement sur sa tante ses grands yeux fixes et distraits.

— Je pense comme vous, répondit-elle au hasard.

— Encore!..... mais c'est de la rêverie, mon enfant!..... auriez-vous donc?...

Mademoiselle Olive avait lu la veille dans *Clélie* que la rêverie, doux et charmant symptôme, annonce l'amour. Elle fut sur le point de faire à ce sujet une question directe à sa nièce, mais elle n'osa pas. Le caractère ferme et digne d'Alix imposait quelque peu à la vieille demoiselle.

— Ma mignonne, reprit cette dernière avec une intention diplomatique bien marquée, ne trouvez-vous pas comme moi que c'est un charmant jeune homme?

— Il faut que je le voie! répondit résolûment Alix.

— Le voir, mon amour, le voir! Comment l'entendez-vous, je vous prie? Il y a plusieurs sortes d'entrevues : la simple conversation, plaisir décent et que chacun se peut permettre; l'entretien particulier, où deux âmes s'isolent au milieu de la foule... prenez garde, ma mignonne!... enfin le tête-à-tête, qui ne s'accorde qu'avec la plus extrême réserve et qu'une jeune fille ne doit point... Lui auriez-vous accordé un tête-à-tête, mon amour?

Lorsque mademoiselle Olive parlait, sa nièce l'écoutait quelquefois avec une patience héroïque. Mais, ce jour-là, une invincible préoccupation absorbait Alix, et la longue tirade de sa tante passa par son ouïe sans produire d'autre effet qu'un vain bourdonnement.

— Je vous demande, mon amour, si vous avez eu l'impardonnable imprudence

d'accorder un tête-à-tête ? répéta mademoiselle Olive avec un commencement d'aigreur.

Alix sembla se réveiller en sursaut et regarda sa tante avec étonnement.

— Je pense, mon enfant, reprit encore Olive en contenant son humeur, — que vous allez me faire la grâce de me répondre, ne fût-ce que par un oui ou non.

— Sans doute, ma tante...

— Eh bien ?...

— Oui, ma tante.

Mademoiselle Olive s'agita fébrilement sur son siége.

Alix se leva, la salua et sortit.

— Allons ! s'écria Olive en regardant par habitude la glace qui, cette fois, au lieu d'un sourire, lui renvoya une fort laide grimace ; elle a du moins le mérite de la franchise... Oui, ma tante... Et pas la moindre émotion ! pas le plus petit soupir ! Oui, ma tante !... Ne dirait-on pas qu'il s'agit de la chose du monde la plus simple ? Oui, ma tante ! un rendez-vous ! une intrigue dans les formes... et pas de mystère... en plein jour... Oui, ma tante !... Ah ! si jamais l'amour m'avait blessée, moi, de ses traits brûlants, de quel voile charmant j'aurais enveloppé ma faiblesse ! J'aurais été soupirer le nom du bien-aimé à la brise des soirs ; j'aurais erré à minuit sous la charmille ; j'aurais passé des heures délicieuses à contempler la lune...

Mademoiselle Olive de Vaunoy dit encore une multitude de ravissantes choses, que nous passons à regret sous silence.

Alix ne se doutait guère de l'orage qu'elle venait de soulever. A vrai dire elle avait autre chose en tête.

Elle traversa rapidement le corridor et gagna sa chambre où elle se prit à marcher à grands pas...

— Je veux le voir ! dit-elle encore après quelques minutes d'un silence agité.

Elle prit dans sa cassette une bourse de soie et agita vivement une petite sonnette d'argent posée à son chevet. Ce coup de sonnette était un appel à l'adresse de mademoiselle Renée, fille de chambre d'Alix.

Renée se hâta de mettre fin à un entretien rempli d'intérêt qu'elle avait dans le vestibule avec le bel Yvon, valet de chiens de la Tremlays, rajusta sa coiffe, lissa d'un revers de main ses cheveux légèrement ébouriffés, et monta les escaliers quatre à quatre.

— Prévenez Lapierre, dit Alix, que je veux lui parler sur-le-champ.

Renée sortit, et l'instant d'après Lapierre était introduit dans l'appartement de mademoiselle de Vaunoy. A sa vue, Alix ne put retenir un geste de violent dégoût.

Lapierre entra chapeau bas, mais gardant sur son visage l'expression d'indifférente effronterie qui lui était naturelle.

— Mademoiselle m'a fait appeler ? dit-il.

Alix s'assit et fit signe à Renée de s'éloigner. Pendant un instant, elle garda le silence et baissa les yeux, comme si elle eût hésité à prendre la parole.

— Tenez-vous beaucoup à rester au service de M. de Vaunoy? demanda-t-elle avec une sorte de brusquerie.

Un autre se fût peut-être étonné de cette question, mais Lapierre était à l'épreuve.

— Infiniment, mademoiselle, répondit-il.

— C'est fâcheux, reprit Alix qui surmontait son trouble et regagnait sa fermeté accoutumée; — c'est fâcheux, car j'ai résolu de vous éloigner.

— Vous, mademoiselle?

— Moi.

— Et m'est-il permis de vous demander?...

— Non.

Lapierre baissa la tête et sourit dans sa barbe. Alix aperçut ce mouvement, et une rougeur épaisse couvrit son beau front.

— Vous quitterez la Tremlays, poursuivit-elle en refoulant une exclamation de colère méprisante; — il le faut, je le veux.

— Peste! murmura ironiquement Lapierre.

— Vous quitterez la Tremlays aujourd'hui, à l'instant.

— Si tôt que cela?...

— Silence!... si vous vous retirez de bon gré, je payerai votre obéissance. — Alix fit sonner les pièces d'or que contenait la bourse de soie; — si vous résistez, je vous ferai chasser par mon père.

— Ah! fit Lapierre avec insouciance.

— Voulez-vous cet or?

— Oui... mais je veux rester .. à moins pourtant que mademoiselle ne daigne me dire, ajouta-t-il d'un ton d'ironie pendable, comment un pauvre diable comme moi a pu s'attirer la haine d'une fille de noble maison... Je suis très-curieux de savoir cela.

— De la haine! répéta Alix, dont tous les traits exprimèrent le plus profond mépris; — vous perdez le respect... Mais je veux bien vous dire pourquoi votre séjour au château est désormais impossible... Vous êtes un assassin, Lapierre.

— Ah!... fit encore celui-ci sans s'émouvoir le moins du monde.

— Je ne sais pas, poursuivit Alix, ce qu'il put jamais y avoir de commun entre un homme comme vous et le capitaine Didier...

— Nous y voilà! interrompit Lapierre assez haut pour être entendu.

— Paix, vous dis-je, ou je ferai châtier votre insolence.. J'ignore ce qui a pu vous porter à ce crime, mais c'est vous qui avez attendu nuitamment, l'année dernière, le capitaine Didier, dans les rues de Rennes.

— Vous vous trompez, mademoiselle.

Alix tira de son sein la médaille de cuivre que le lecteur connaît déjà.

— Le mensonge est inutile, continua-t-elle, c'est moi qui pansai votre blessure quand on vous ramena à l'hôtel, et je trouvai sur vous cette médaille que je savais appartenir au capitaine Didier... Vous la lui aviez volée croyant sans doute qu'elle était en or.

— Et vous, mademoiselle, repartit Lapierre en souriant, — vous l'avez gardée précieusement depuis ce temps, quoiqu'elle soit de cuivre.

— Niez-vous encore? demanda Alix sans daigner répondre.

— A quoi bon?

— Alors vous ne vous refusez pas à quitter le château?...

— Si fait!

— Mais, misérable, s'écria mademoiselle de Vaunoy, votre insolence atteint au délire; ne craignez-vous pas que je vous dénonce à mon père?

Lapierre éclata de rire. Alix se leva indignée.

— C'en est trop, dit-elle; dès que mon père sera de retour...

— Qui sait quand votre père reviendra, mademoiselle? prononça Lapierre à voix basse.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement la jeune fille saisie d'une vague inquiétude.

Lapierre ouvrit la bouche pour parler, mais il se retint et rappela sur sa lèvre son sourire d'insouciante ironie. — Nous sommes tous mortels, dit-il en s'inclinant, et chaque homme est exposé sept fois à périr en un seul jour... voilà tout ce que je voulais vous dire, mademoiselle... Quant à votre menace, elle est faite, n'en parlons plus; mais gardez, je vous conjure, celles que vous pourriez être tentée de m'adresser à l'avenir... Il est humiliant et pénible de menacer en vain un valet.

— Mais, sur le nom de ma mère! s'écria Alix que cette longue provocation jetait hors d'elle même, — je ne menace pas en vain. M. de Vaunoy saura tout...

— Changez le temps... Je sais un peu de grammaire. Au lieu du futur, mettez le présent, et vous aurez dit la vérité, mademoiselle.

— Je ne vous comprends pas! balbutia Alix qui devint pâle et chancela.

— Si fait, mademoiselle, vous me comprenez et parfaitement. Croyez-moi, ne me forcez point à mettre les points sur les *i*.

— Expliquez-vous! expliquez-vous!... dit Alix avec effort.

— A votre volonté... Le bon sens exquis qui vous distingue vous avait fait deviner tout d'abord qu'une haine ne pouvait exister entre un honnête garçon tel que moi et un enfant sans père comme est le capitaine Didier... Cette haine, en effet, n'existe pas. Mais le sort a été injuste à mon égard; je ne suis qu'un valet; la haine d'autrui peut devenir ma haine, et, pour gagner mes gages, je puis avoir à tirer l'épée comme si je le haïssais réellement...

— Tu mens!... interrompit la jeune fille atterrée.

— Vous savez bien que non. J'ai tué parce qu'on m'a dit : tue...

— Oses-tu bien accuser mon père? infâme!...

— Moi!... je ne pense pas avoir prononcé le nom respectable de M. Hervé de Vaunoy... Mais, à bon entendeur, salut.

— Tu mens! tu mens! répétait Alix dont la tête se perdait.

— Mettons que je mente, mademoiselle, pour peu que cela puisse vous être agréable... Mais, que je mente ou non, si, comme je le crois, vous portez quelque intérêt au capitaine Didier, ne perdez pas votre temps à menacer un homme qui ne peut pas vous craindre... Cet homme, d'ailleurs, n'est que l'instrument : arrêtez le bras ou fléchissez le cœur.

Il s'arrêta et ajouta tout bas :

— Et quand votre père reviendra, — s'il vous est donné de revoir votre père, — agissez sans perdre une minute.

A ces mots, Lapierre salua profondément et prit congé avec toute l'apparence du calme le plus parfait.

Alix n'entendit point ses dernières paroles ; mais elle en avait assez entendu. Dès que le valet fut parti, elle s'affaissa sur son siége et mit sa tête entre ses mains. Un monde de pensées navrantes fit irruption dans son cerveau.

— Mon père ! mon père !... murmura-t-elle au travers de ses déchirants sanglots ; je ne veux pas le croire... ce misérable ment...

Elle avait beau faire, une horrible conviction s'implantait dans son âme : c'était son père qui avait ordonné l'assassinat de Didier.

Pourquoi ?

Elle se leva chancelante, et agita sa sonnette. Elle voulait joindre Didier, lui conseiller de fuir une maison où sa vie devait être en danger, lui dire... Que lui dire sans accuser son père ?

Lorsque Renée se rendit à l'appel de la sonnette, elle trouva sa jeune maîtresse évanouie sur le plancher. Alix avait succombé à sa poignante émotion. A la suite de son évanouissement, une fièvre terrible s'empara d'elle, le délire la prit, et ceux qui l'approchèrent crurent reconnaître en elle les symptômes d'une maladie grave, sinon mortelle.

L'heure du dîner vint, cependant, comme si de rien n'était, et M. de Béchameil, quittant la cuisine, fit son entrée dans le salon, suivi de son incomparable blanc-manger.

Le digne financier avait un air à la fois modeste et conscient de sa valeur. Il semblait savourer par avance les unanimes éloges qui allaient accueillir ce chef-d'œuvre de l'art culinaire, et préparait déjà une phrase en forme de madrigal, à l'aide de laquelle il comptait offrir à mademoiselle de Vaunoy l'honneur d'attacher son nom au plat nouveau-né. Certes, ce n'était point là une mince aubaine pour la belle Alix. Il y allait de l'immortalité, car le plat n'était rien moins qu'un turbot à la Béchamelle (les cuisiniers ont faussé l'orthographe de ce nom célèbre), c'était, en un mot, la première de toutes les béchamelles.

Hélas ! le hasard a des voies inconnues et les desseins des hommes sont étrangement caducs ! La virginité de ce précieux aliment devait tomber en partage aux palais mal appris de deux ignobles valets.

En entrant dans le salon, Béchameil orna sa lèvre de son plus avenant sourire afin de saluer ses hôtes. Ce fut en pure perte : il n'y avait point de convives.

Hervé de Vaunoy n'avait pas reparu. Alix était en proie à d'atroces souffrances ; mademoiselle Olive la soignait. Didier était on ne savait où.

Ce que voyant, Béchameil, ordinairement si paisible, entra dans une grande fureur. Désolé de n'avoir personne pour apprécier les mérites de son blanc-manger, il demanda son carrosse séance tenante, et partit au galop pour sa folie de la Cour-Rose.

Le blanc-manger resta sur la table.

Une heure après, le majordome et Lapierre entrèrent par hasard dans le salon.

— Il ne reviendra pas, dit Lapierre.

— Tu es un oiseau de mauvais augure, répondit le vieux Alain : — il reviendra

Les deux valets avisèrent le blanc-manger. Ils s'attablèrent sans cérémonie. Nous devons croire que la béchamelle se trouva être de leur goût, car, au bout de dix minutes, il n'en restait plus trace.

— Il ne reviendra pas! répéta Lapierre en se renversant sur son siége comme un homme qui a bien dîné.

— Il reviendra! répéta de son côté maître Alain, qui introduisit dans sa large bouche le goulot de sa bouteille carrée; en veux-tu?

— Volontiers... S'il ne revient pas, nous pourrons bien n'y rien perdre. Ce petit soldat de Didier a le cœur généreux et la main toujours ouverte... Il achètera notre marchandise un bon prix.

— Et s'il nous fait pendre?...

— Allons donc!...

On frappa trois rudes coups à la porte extérieure. Les deux valets tressautèrent sur leurs siéges.

— C'est Vaunoy! dit le vieux majordome.

— Ou Didier! repartit Lapierre. — Une idée!... si c'est Didier, veux-tu que nous parlions? Vaunoy est avare. Nous pourrissons à son service.

Alain hésita et but. Quand il eut bu, il n'hésita plus.

— Tope, s'écria-t-il gaillardement; — si c'est Didier, nous parlerons... Vaunoy, s'il revient ensuite, reviendra trop tard... Mais si c'est Vaunoy?

— Alors, il deviendra pour moi inconstestable que Satan le protége, et que Dieu ait l'âme du capitaine!

— *Amen!* répondit maître Alain.

On entendit des pas dans l'antichambre.

Les deux valets se levèrent et clouèrent leurs regards à la porte.

— Quelque chose me dit que c'est le capitaine, murmura Lapierre.

— Moi, je parierais que c'est le Vaunoy, riposta le majordome.

— Eh bien! parions!

— Parions!

— Un écu pour le capitaine!

— Un écu pour Vaunoy..,



XXVIII

CHEZ LES LOUPS.

A l'heure où Pelo Rouan faisait à Jude le récit que nous avons rapporté plus haut, un homme, enveloppé d'un vaste manteau, descendit avec précaution la rampe abrupte du ravin de la Fosse-aux-Loups. Il jetait furtivement autour de lui des regards d'inquiétude et semblait avoir la conscience d'un inévitable danger. Néanmoins, il avançait toujours.

Lorsqu'il parvint au fond du ravin, devant le grand chêne creux où Nicolas Treml avait enfoui jadis son coffret de fer, il s'arrêta pour reprendre haleine.

— Ne m'auraient-ils donc pas aperçu ? murmura-t-il, tandis que ses dents claquaient de frayeur.

Sa vue était troublée probablement par la fiévreuse émotion qui faisait trembler chacun de ses membres sous son manteau ; sans cela il n'eût point exprimé ce doute, car, de plusieurs côtés, des têtes fauves, écartant les dernières branches du taillis, commençaient à se montrer. Au moment où l'étranger allait reprendre sa route en se dirigeant vers l'emplacement de la loge de Mathieu Blanc, trois ou quatre hommes, masqués de fourrures, bondirent hors des broussailles, tombèrent sur lui et le terrassèrent en un clin d'œil.

— Que diable avons-nous là ? demanda l'un d'eux en mettant son pied sur la poitrine de l'homme au manteau.

Celui-ci, malgré son épouvante, ne parut nullement surpris de l'attaque et tâcha de cacher son visage.

— Mes bons amis, dit-il d'une voix qui, malgré ses efforts, n'était rien moins qu'assurée, ne me maltraitez pas. Je ne viens point ici par hasard.

— Un espion du maltôtier, s'écrièrent en chœur les Loups ; — il faut le pendre !

— Saint-Dieu ! mes excellents amis, ne commettez pas une énormité semblable, reprit le patient dont les dents claquèrent derechef et plus fort. — Je viens vers vous dans votre intérêt...

— A d'autres !

— Sur mon salut, je ne vous mens point. Bandez-moi les yeux, afin que je ne voie rien des choses que vous avez intérêt à cacher, et introduisez-moi auprès de votre chef.

Les Loups se consultèrent.

— Il sera toujours temps de le pendre, dit l'un d'eux, robuste sabotier nommé Simon Lion.

Les autres approuvèrent du geste.

— Pourtant, reprit un vannier du nom de Livaudré, — faudrait au moins voir sa figure.

Simon Lion arracha brusquement le manteau du rôdeur, qui pencha sur sa poitrine un visage rond et plein, mais plus blême qu'un linceul.

Les quatre Loups reculèrent, frappés d'une commune et inexprimable surprise.

— Le maître de la Tremlays ! s'écrièrent-ils en même temps.

Vaunoy, c'était bien lui en effet, essaya de sourire, et parvint seulement à produire un convulsif clignement d'yeux.

— Le maître de la Tremlays en personne, mes bons amis.

— Nous ne sommes pas tes amis, murmura Livaudré d'une voix basse et menaçante. — Ignores-tu si complétement les sentiers de la forêt que tu aies pu prendre au hasard une route qui te conduisait droit à la mort ?

— Allons donc ! allons donc ! balbutia Vaunoy, vous raillez, mon joyeux camarade ; on ne tue pas ainsi un homme qui apporte une fortune avec lui.

Les Loups échangèrent un regard significatif, et Simon, d'un geste rapide, tâta les poches de Vaunoy.

— Tu mens, dit-il après examen fait, — aujourd'hui comme toujours... mais du diable si tu nous échappes cette fois !

La terreur de Vaunoy atteignait son comble et augmentait son danger, car il perdait le sens et la parole.

Livaudré détacha une corde roulée autour de sa ceinture et lança l'extrémité, formant nœud coulant, de manière à accrocher l'une des basses branches du chêne creux. La corde se noua du premier coup, et se balança tout auprès du visage de Vaunoy.

On ne peut dire que celui-ci se fût engagé à la légère dans sa périlleuse entreprise. Au contraire, il en avait laborieusement calculé toutes les chances, mais il avait compté sans sa poltronnerie, et sa poltronnerie allait le tuer.

Il était parti de la Tremlays dans un de ces moments de résolution désespérée où le plus lâche devient en quelque sorte le plus téméraire. Sa haine pour Didier, ou, pour parler mieux, l'envie passionnée qu'il avait de jeter hors de sa route cette pierre d'achoppement qui faisait incessamment obstacle à sa marche, lui avait caché une partie du danger, en lui montrant plus certaines qu'elles ne l'étaient les chances de réussite. Il ne pouvait rien par lui-même contre Didier, officier du roi et hôte officiel, et pourtant il fallait que Didier disparût. Il le fallait ; c'était une question de fortune qui pouvait devenir question de vie et de mort. Par une étrange destinée ce jeune soldat se trouvait fatalement en contact avec Vaunoy sur tous les points à la fois. L'amour d'Alix pour lui et son éloignement croissant pour Béchameil, qui était une conséquence naturelle de cet amour, eussent constitué seuls une cause d'inimitié bien suffisante ; car, à cette époque où le parlement s'occupait journellement de recherches de noblesse, il fallait que Vaunoy conquît à tout prix l'appui de l'intendant royal, d'où dépendait absolument la conservation de l'opulent héritage de Treml. Mais, à part ce motif, Vaunoy en avait un autre, plus impérieux encore, et nous ne dirons pas trop en affirmant que Didier et lui ne pouvaient exister ensemble sous le ciel.

Au reste, si nous n'avons pas complétement échoué dans la peinture de son caractère, on doit penser, à part même cette explication, qu'il avait fallu à Vaunoy un bien puissant motif pour braver ainsi la vengeance des Loups, lui qui avait été leur plus actif et implacable persécuteur.

Ce motif une fois accepté, restait, pour un homme véritablement résolu, à combiner un plan et à n'engager la bataille qu'avec le plein exercice de son sang-froid. Le maître de la Tremlays était dans de tout autres conditions. En traversant la forêt il avait subi tour à tour les influences de la frayeur la plus exagérée et du plus fol espoir. Maintenant qu'il fallait agir sous peine de mort il demeurait vaincu par l'épouvante, incapable, insensible, idiot, — mort d'avance, comme ces malheureux qu'on précipite du haut d'une tour élevée et qui expirent, dit-on, avant de toucher le sol.

Simon Lion le saisit à bras-le-corps, et Livaudré fit un nœud coulant à l'extrémité de la corde ; Vaunoy ne bougea pas ; il se laissa passer la corde autour du cou sans faire résistance aucune. Seulement, lorsque la hart lui blessa la gorge, il roula autour de lui de gros yeux affolés, et poussa une plainte étouffée.

— Hale ! cria Livaudré.

Les pieds du malheureux Vaunoy quittèrent le sol.

Comme on voit, les pressentiments de Lapierre n'étaient pas sans quelque fondement.

Mais au moment où la face du patient passait du violet au noir par l'effet de la strangulation, un cinquième personnage bondit hors des broussailles. C'était encore un Loup.

— Arrive donc ! petit Yaumi, lui dirent ses camarades ; — viens voir la dernière grimace d'une de tes connaissances.

Le *petit* Yaumi, que nous avons rencontré une fois déjà dans la loge de Pelo Rouan, était un énorme gaillard, haut de près de six pieds et membré en proportion. Il jeta un coup d'œil sur Vaunoy et le reconnut malgré la contraction hideuse de ses traits.

— Méchants blaireaux ! murmura-t-il. Ils allaient le tuer !

Et, d'un revers de son grand couteau de chasse, il coupa la corde. Vaunoy tomba comme une masse et s'affaissa sur le gazon.

— Vous faisiez là de la belle besogne, reprit le petit Yaumi. Et qu'aurait dit le maître ? Ne savez-vous pas qu'il y a quelque chose entre lui et ce vil coquin, pour qui la corde était une mort trop douce ? Le maître est-il dans la mine ?

— Le diable sait où est le maître, répondit Livaudré d'un ton bourru, — quant à ce qui est de ce vieux drôle, il peut se vanter de l'avoir échappé belle... mais il n'est pas au bout, et il faudra savoir si nos anciens ne lui remettront pas la corde au cou.

— Nos anciens obéissent au maître tout comme toi et moi, mon homme, dit Yaumi d'un ton sentencieux ; — ils feront ce que le maître voudra.

Vaunoy cependant avait repris ses sens et s'agitait sur l'herbe.

— Debout ! cria Simon Lion en le poussant du pied.

Vaunoy, qui avait eu plus de peur que de mal, obéit sans trop de peine. Par

une sorte de réaction inexplicable, ce premier danger, miraculeusement évité, lui avait remis quelque force au cœur.

— Empêchez vos gens de me maltraiter, dit-il à Yaumi d'une voix plus ferme ; — ce bout de corde a failli vous faire perdre cinq cent mille livres.

Yaumi ne s'émut point ; mais il n'en fut pas de même des quatre Loups.

— Cinq cent mille livres ! répétèrent-ils ébahis.

Vaunoy respira. L'effet était produit.

— Conduisez-moi à vos chefs ! dit-il d'un ton d'autorité.

— Maintenant, murmura le petit Yaumi en haussant ses larges épaules, — ils vont le laisser échapper... Je donnerais un écu pour que le maître fût ici !

Simon Lion noua le mouchoir à carreaux qui lui servait de ceinture sur les yeux de Vaunoy, et tout aussitôt les quatre Loups le poussèrent vers la rampe occidentale du ravin, au sommet de laquelle se voyaient les ruines des deux moulins à vent.

Vaunoy sentit bientôt un air froid et humide frapper sa joue ; en même temps, la vague lueur qui, malgré le bandeau, parvenait jusqu'à ses yeux, disparut tout à coup. Tantôt il descendait les marches d'une sorte d'escalier taillé presque à pic ; tantôt ses conducteurs le soulevaient à force de bras, le portaient durant quelques secondes avec précaution et le déposaient ensuite sur le sol.

Cela dura dix minutes environ. Au bout de ce temps, Vaunoy entendit un bruit de voix confuses, et une forte odeur de tabac et d'eau-de-vie le saisit à la gorge. On lui arracha son bandeau.

Il était chez les Loups, dans leur réfectoire, et arrivait au dessert

La rouge clarté d'une demi-douzaine de torches qui brillaient autour de lui éblouit d'abord ses yeux habitués aux ténèbres. En outre, les cris assourdissants qu'un millier de larynx récemment abreuvés poussèrent à sa vue faillirent de nouveau lui faire perdre la tête. Il y avait de quoi : c'étaient, de tous côtés, énergiques menaces et clameurs de mort.

Mais bientôt un silence comparatif se fit. Simon Lion avait prononcé trois mots qui produisirent un effet réellement magique. Les clameurs devinrent tout à coup murmures, et ces trois mots répétés avec componction passèrent en un instant de bouche en bouche.

— Cinq cent mille livres ! disait-on de toutes parts.

Ce chuchotement d'excellent augure ranima Hervé de Vaunoy mieux que n'eût fait le plus méritant de tous les baumes. Il se sentit revivre et devint brave de toute la grande peur qu'il avait eue.

Le spectacle qu'il entrevoyait, à mesure que ses yeux s'aguerrissaient au sombre éclat des torches, n'était pas fait cependant pour porter au comble sa sécurité. Il était précisément au centre d'une nombreuse assemblée dont les groupes, jetés çà et là, sans ordre, autour de planches soutenues par des pieux fichés en terre, buvaient, mangeaient ou fumaient. Cela ressemblait à une immense taverne ou à quelque chose de pis. La lumière, réunie en faisceau et partant d'un seul centre, s'affaiblissait en radiant, de telle sorte que la majeure partie de la foule, fantastiquement plongée dans un vacillant demi-jour, prenait de loin une physionomie étrange et presque diabolique. On ne pouvait calculer,

même approximativement, le nombre des assistants, et l'aspect de cette cohue faisait naître l'idée de l'indéfini. Les derniers rangs, en effet, disparaissant à demi dans l'ombre, semblaient se prolonger jusqu'à perte de vue ; et, lorsqu'un mouvement fortuit ou l'étincellement d'une torche agrandissait le cercle de lumière, on voyait surgir de tous côtés de nouvelles figures de buveurs ou de fumeurs.

Or, tous ces buveurs et fumeurs étaient des Loups, honnêtes artisans de la forêt, qui, nous en sommes certains, possédaient au grand jour de fort débonnaires physionomies ; mais la lueur sanglante des torches mettait à leurs traits une expression de férocité sauvage. S'ils étaient bons, ils n'en avaient pas l'air, et leur réunion eût fourni un merveilleux tableau aux jeunes bacheliers qui ont broyé de noir les toiles mélodramatiques de notre soi-disant musée espagnol du Louvre.

Çà et là, dans la foule, Vaunoy reconnaissait quelque visage de vannier ou de sabotier, rencontré souvent dans la forêt. Deux ou trois Loups avaient gardé leurs masques de fourrure ; et, nonobstant le flux perpétuel de la lumière et de l'ombre, Vaunoy crut pouvoir affirmer depuis, que ces Loups obstinément masqués, avaient leurs raisons pour le faire en sa présence : ils portaient la livrée de la Tremlays.

Au milieu de la salle, de la grotte, ou de la caverne (Vaunoy n'apercevant ni les parois, ni la voûte, ne pouvait assigner à ce lieu un nom fort précis), se trouvait une table mieux équarrie que les autres ; autour de cette table siégeaient neuf vieux Loups de grande expérience, qui sans doute étaient les sénateurs de cette bizarre république.

Quant au dictateur, ce fameux Loup blanc, dont parlait tant la renommée, Vaunoy eut beau chercher, il ne put le découvrir à aucun signe extérieur et conclut qu'il était absent.

Au bout de quelques minutes, l'un des vieillards réclama le silence d'un geste, et se tourna vers Vaunoy, qui mettait tous ses efforts à ressaisir son sang-froid ébranlé.

— Qu'es-tu venu faire à la Fosse-aux-Loups ? demanda le vieillard.

Vaunoy prit, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains.

— J'y suis venu chercher ce que j'y ai trouvé, répondit-il d'un ton dégagé ; — je voulais voir les Loups.

— C'est une vue qui peut coûter cher, Hervé de Vaunoy... As-tu donc oublié tout le mal que tu nous as fait ?

— Non... mais j'ai compté sur votre bon sens et aussi sur votre misère... que je croyais, je dois le dire, ajouta-t-il moins haut, — plus grande qu'elle ne me paraît l'être en réalité.

— Nous vivons du mieux que nous pouvons, reprit le vieillard ; — on a voulu nous voler notre pain noir et notre petit cidre, nous volons nos voleurs, ce qui nous met à même de manger du pain blanc et de boire de l'eau-de-vie.

Un joyeux et bruyant éclat de rire accueillit ces dernières paroles.

— Bien dit, notre père Toussaint ! cria-t-on de toutes parts.

— La paix, mes enfants, la paix !... Quant à notre bon sens, nous te savons gré de ton compliment... Mais, en définitive, qu'as-tu à faire de notre bon sens, qui nous conseille de te pendre, et de notre misère que tu as tâché de rendre si complète ?

— Je veux me venger, dit Vaunoy.

— N'as-tu pas, à la Tremlays, tes assassins ordinaires ?

— Trêve ! interrompit Vaunoy, dans un mouvement d'impatience qui le servit à merveille ; expliquons-nous comme des hommes, et venons au fait... Voulez-vous gagner cinq cent mille livres ?

— Cinq cent mille livres ! répétèrent encore les Loups qui avaient l'eau à la bouche.

— Cinq cents millions de tromperies ! s'écria une rude voix, dont le propriétaire, le petit Yaumi, perça la foule et vint dresser sa haute taille devant la table occupée par le sénat de la Fosse-aux-Loups. — Notre père Toussaint et les autres, ajouta-t-il, ne faites pas attention à ce que dit ce misérable... Vous le connaissez... Et d'ailleurs, en l'absence du maître, vous ne pouvez rien décider.

Vaunoy dressa l'oreille à ce mot de maître. C'était là une nouvelle difficulté qu'il n'avait pu mettre en ligne de compte. — Le père Toussaint secoua la tête d'un air de mécontentement.

— Ami Yaumi, dit-il, le maître est le maître ; mais nous sommes bien quelque chose, et cinq cent mille livres ne se trouvent pas tous les jours sous le couvert... Cela mérite réflexion.

— Mais il ment...

Les Loups poussèrent en chœur un murmure de désapprobation. Ces bonnes gens tenaient aux cinq cent mille livres annoncées, plus que nous ne saurions dire.

— Yaumi, mon garçon, reprit Toussaint, avec d'autant plus d'assurance qu'il se sentait soutenu ; — laisse-nous faire nos affaires : le maître sera content.

— Et s'il ne l'est pas ? demanda Yaumi.

Personne ne dit mot dans la foule. Le vieillard parut visiblement déconcerté.

— Il le sera, reprit-il encore après un silence ; — personne plus que moi n'est disposé à obéir au maître... Mais...

— Mais vous voulez braver la chance de lui désobéir... Écoutez ! je sais, moi, que le maître donnerait le plus clair de son sang pour voir cet homme face à face, en notre pouvoir.

Vaunoy tressaillit de la tête aux pieds.

— Je sais, poursuivit Yaumi, que cet homme et lui ont à régler un compte long et embrouillé. Je veux aller chercher le maître.

— Qui sait où on le trouvera ?

— Je tâcherai ; vous m'attendrez.

— C'est impossible ! s'écria Vaunoy, mettant désormais son va-tout dans une seule chance : tout est manqué si dans deux heures je ne suis pas de retour à la Tremlays.

— Deux heures me suffiront, dit Yaumi.

Les vieillards se consultèrent. — Il faut croire que l'autorité de celui qu'on appelait *le maître,* et qui n'était autre que le Loup blanc, avait des proportions fort absolues, car, malgré sa violente envie de conquérir les cinq cent mille livres, la foule des Loups vint en aide à Yaumi.

— N'y a pas à dire ! murmurait-on de tous côtés : faut que le maître soit averti !

— Va donc, dit Toussaint à Yaumi ; — mais si, dans deux heures, tu n'es pas revenu, nous ferons à notre idée.

Yaumi ne s'ébranla point.

— Il faut auparavant, dit-il, que je sache tout ce que veut cet homme.

— C'est juste, repartit Toussaint; — expliquez-vous, Hervé de Vaunoy. — Les cinq cent mille livres dont il s'agit, dit le maître de la Tremlays, sont le produit des tailles de l'évêque de Dol, que M. l'intendant royal expédie à Paris. Ces cinq cent mille livres resteront une nuit au château. Cela suffira.

— Je crois bien ! s'écria Toussaint. — Je crois bien ! répétèrent les Loups.

— Quant à l'homme que je veux tuer, il est votre ennemi aussi bien que le mien : c'est le nouveau capitaine de la maréchaussée.

— Fût-il pis que cela, Hervé de Vaunoy, dit Toussaint d'un ton grave, mais non sans quelques regrets, — n'espère pas l'aide de nos bras... Les Loups n'assassinent pas.

— Les Loups attaqueront la caisse ; les Loups prendront les cinq cent mille livres ; les Loups auront tout le profit... Moi, je ferai le reste.

Le vieux Toussaint secoua la tête d'un air de satisfaction non équivoque.

— Cela peut s'accepter, dit-il ; en conscience, cela peut s'accepter. Eh bien, Yaumi, en sais-tu assez long ?

— Je pars, repartit ce dernier.

Il mit en effet son masque sur son visage et disparut dans l'ombre.

Vaunoy s'assit. On plaça devant lui un verre d'eau-de-vie qu'il toucha de ses lèvres.

— Deux heures ! pensait-il avec angoisse ; — deux heures !... Et si cet homme vient, quel sera mon sort ?

Les Loups s'étaient remis à fumer et à boire, car ces pauvres gens, naguère artisans honnêtes et laborieux, une fois jetés violemment hors de leur voie, avaient pris, à peu de chose près, tous les vices qu'amène avec soi la fainéantise soutenue par la rapine.

Vaunoy, lui, avait posé sa montre devant lui et comptait les minutes. De temps en temps, la voix du vieux Toussaint, qui demandait quelques explications sur le mode d'attaque, sur le moment du coup de main, etc., interrompait sa laborieuse rêverie. Ce fut heureux pour le maître de la Tremlays, car, si on ne l'eût point distrait de sa peur, sa peur l'aurait tué.

Une heure se passa, puis une heure et demie, puis l'aiguille de sa montre indiqua les deux heures révolues.

Vaunoy ouvrit sa poitrine à une longue et une vigoureuse aspiration. se leva.

— Ma foi, dit Toussaint, Hervé de Vaunoy est dans son droit. Un honnête homme n'a que sa parole ; nous avons la nôtre, et nous sommes d'honnêtes gens.

— C'est clair! appuya l'assistance.

— Donc, tu peux te retirer... Ton intérêt nous répond de ton exactitude... Demain, une heure après le coucher du soleil, nous serons au lieu désigné.

— A demain donc, dit Vaunoy, qui devançait ses guides vers l'entrée du souterrain.

On lui banda de nouveau les yeux. — Un quart d'heure après, il sautait joyeusement sur son cheval, qui l'attendait au delà du fourré.

— Saint-Dieu! saint-Dieu! saint-Dieu! cria-t-il follement tout le long de la route en pressant à grands coups d'éperons le galop de sa monture.

Comme on le pense, le vieux majordome gagna son pari, car c'était Vaunoy qui avait frappé ces rudes coups à la porte extérieure de la Tremlays, et ce fut lui qui, au moment de la gageure, entra dans le salon, au grand étonnement de Lapierre.

En entrant, il se jeta, haletant, sur un fauteuil.

— Il est à nous! s'écria-t-il, avec une joie délirante. J'ai joué ma vie, j'ai gagné ; mais je jure Dieu qu'on ne m'y prendra plus!

— J'en reviens à ce que je disais, murmura Lapierre. — Que Dieu ait l'âme du capitaine!... Maître Alain, voici votre écu.

XXIX

AVANT LA LUTTE.

Le lendemain, le convoi des deniers de l'impôt partit de Rennes dans la matinée. Il était escorté par la maréchaussée, à la tête de laquelle chevauchait le capitaine Didier, et par une compagnie de sergents à pied.

Le trajet de Rennes à la Tremlays se fit sans encombre aucun. Tandis que les lourdes charrettes, chargées d'écus de six livres, s'embourbaient dans les fondrières de la forêt, l'attaque aurait été bien facile; mais nulle figure hostile ou suspecte ne se montra sur la route, et c'est à peine si Jude, qui suivait le capitaine, put conjecturer deux ou trois fois au mouvement des branches qu'il y avait un être vivant, homme ou gibier, caché sous le couvert.

Les Loups dormaient ou ne se souciaient pas d'affronter les bons mousquets de la maréchaussée, — à moins qu'ils n'eussent encore un autre motif de ne point se montrer.

On marchait bien lentement, et le soleil se couchait au moment où le convoi atteignrit les premiers arbres de l'avenue de la Tremlays.

— Monsieur, dit Jude en se penchant à l'oreille du capitaine, — il ne fait point bon pour moi au château. Ce que je cherche n'y est pas, et j'y pourrais trouver en revanche ce que je n'ai garde de chercher.

— Fi! mon brave garçon, répondit le capitaine avec un sourire, tu ne rêves plus qu'assassinat depuis hier... Certes, si tout ce que tu m'as raconté de ce Vaunoy est vrai, c'est un scélérat infâme et sans vergogne, mais je ne puis croire... et, après tout, qui te dit que ce charbonnier n'ait point menti?

— Pelo Rouan?... Il ne mentait pas, monsieur, car sa voix tremblait et je sentais la sueur de son front tomber sur ma main... Oh! il ne mentait pas!... Et dame Goton?... et l'absence de notre petit monsieur?...

— Tu as peut-être raison, dit le capitaine; — en tout cas, tu es libre, mon garçon, et si tu as quelque ami dans la forêt, je te permets de lui demander l'hospitalité... Demain, tu nous rejoindras à Vitré.

— A demain donc! répondit Jude.

Sur le point de s'éloigner, il s'approcha davantage et ajouta à voix basse:

— N'oubliez pas ce qui vous regarde, mon jeune monsieur. Ce Pelo Rouan a parlé de vengeance, et il a l'air d'un terrible homme!

Didier sourit encore et fit un geste d'insoucieuse bravade.

— A demain, mon brave garçon! dit-il au lieu de répondre.

Jude prit un sentier de traverse et perdit bientôt de vue le convoi. Le soleil

était couché depuis quelques minutes à peine, mais il faisait nuit déjà sous les sombres voûtes de la forêt. Les clairières seules montraient leurs ajoncs illuminés par cette lueur chatoyante que le crépuscule du soir laisse au zénith. Jude s'en allait à pas lents et la tête tristement baissée. Il avait donné son cheval à un soldat.

Le bon écuyer sentait son courage l'abandonner en même temps que l'espoir. Pourquoi chercher encore lorsqu'on est sûr de ne point trouver ? Jude avait besoin d'évoquer le souvenir vénéré de son maître pour garder quelque énergie à sa volonté chancelante. Un péril à braver l'eût trouvé fort; s'il n'eût fallu que mourir, il serait mort avec joie. Mais il n'y avait rien, ni péril à braver, ni mort à affronter. Treml n'aurait point le bénéfice des efforts tentés: à quoi bon combattre ?

Jude, après avoir cheminé quelque temps sans but, prit la route de la loge du charbonnier Pelo Rouan.

— Nous causerons de Treml, se disait-il en soupirant; peut-être aura-t-il appris quelque chose depuis hier.

Jude n'avait pas fait vingt pas dans cette direction nouvelle, lorsqu'un bruit sourd, lointain encore, mais familier à son oreille de vieux soldat, arriva jusqu'à lui.

C'était évidemment le bruit produit par la marche d'une nombreuse foule, dont les pas s'étouffaient sur la mousse de la forêt. Jude s'arrêta. Ce ne pouvait être l'escouade des sergents de Rennes, car les pas venaient du côté opposé à la ville, et avançaient plus rapidement que ne fait d'ordinaire une troupe soumise aux règles de la discipline.

Jude devinait rarement ; il en était encore à s'interroger, lorsque l'agitation des branches du taillis lui annonça l'approche de cette mystérieuse armée. Il n'eut que le temps de se jeter de côté sous le couvert.

Au même instant, une cohue pressée, courant sans ordre, mais à bas bruit, fit irruption dans le sentier que Jude venait de quitter. A la douteuse clarté qui régnait encore, le vieil écuyer tâcha de compter, mais il ne put. Les hommes passaient par centaines, et incessamment d'autres hommes sortaient du fourré.

C'était un spectacle étrange et fait pour inspirer l'effroi, car aucun de ces hommes ne montrait son visage aux derniers rayons du crépuscule. Tous avaient la figure couverte d'un masque de couleur sombre, — tous hormis un seul qui portait aussi un masque blanc comme neige, au milieu duquel reluisaient deux yeux ronds et incandescents, comme les yeux d'un chat-pard.

Cet homme qui était de grande taille, mais d'une bizarre tournure, marchait le dernier. Lorsqu'il passa devant Jude, il se trouvait en arrière d'une cinquantaine de pas sur ses compagnons, et le vieil écuyer le vit avec étonnement faire, sans effort apparent, deux ou trois bonds réellement extraordinaires, qui le portèrent en quelques secondes à l'arrière-garde de la fantastique armée.

Jude demeura plusieurs minutes comme ébahi. Au bout de ce temps, sa lente intelligence ayant accompli le travail qu'une autre aurait fait de prime-saut, il conjectura que ces sauvages soldats étaient des Loups. Mais où allaient-ils en si grand nombre et armés jusqu'aux dents ? Jude se fit cette question, mais

il n'y répondit pas tout de suite, bien que les Loups, chuchotant entre eux, eussent prononcé, en passant près de lui, plus d'un mot qui aurait pu le mettre sur la voie.

Il poursuivit sa route, tout pensif et fort intrigué, vers la demeure de Pelo Rouan.

Tandis qu'il marchait par les sentiers redevenus déserts de la forêt, son esprit travaillait, et les vagues paroles surprises çà et là aux Loups qui passaient lui revenaient comme autant de menaces.

La loge de Pelo Rouan était fermée. Jude frappa de toute sa force à la porte close ; personne ne répondit.

— C'est étonnant, pensa-t-il, entremêlant sans le savoir le désappointement présent et l'objet de sa récente préoccupation. Ce singulier personnage, masqué de blanc, qui marchait le dernier, avait des yeux semblables à ceux que je vis briller hier dans les ténèbres de cette loge... Ouvrez, mon compagnon, ouvrez à l'écuyer de Treml.

Point de réponse. Seulement, de l'autre côté de la loge, d'autres coups se firent entendre, comme pour railler ou imiter ceux qu'il distribuait libéralement à la porte.

Jude fit le tour de la cabane. Un rayon de lune, égaré à travers les branches des arbres, lui montra une petite fenêtre fermée de forts volets qui s'agitaient sous l'effort d'une main cherchant à les ébranler à l'intérieur. Au moment où Jude ouvrait la bouche pour répéter sa requête, l'un des volets, violemment arraché, tomba auprès de lui. En même temps, une forme de jeune fille, dont la lune éclairait vaguement les exquises proportions, monta sur l'appui de la fenêtre, sauta aux pieds de Jude avec une légèreté de sylphide, demeura un instant à genoux, les bras tendus vers le ciel.

— Sainte-Vierge de Mi-Forêt, je vous remercie ! murmura la jeune fille avec une ardente dévotion. Protégez-le, protégez-le !... Si je le sauve, Notre-Dame, je vous donne un cierge, — et une couronne, — et ma croix d'or, — et tout ce que j'ai, bonne Vierge !

Elle se signa, baisa une petite médaille suspendue à son cou, se releva d'un bond et disparut comme une biche sous le taillis.

Elle n'avait point aperçu Jude.

— Fleur-des-Genêts ! dit le bon écuyer que ces diverses et inexplicables péripéties jetaient dans un complet abasourdissement. Qui veut-elle sauver ?... Et les autres... qui veulent-ils attaquer ?

La lumière jaillit presque toujours de l'extrême confusion. Jude se pressa le front de ses deux mains, comme pour en faire sortir une pensée vague, obscure, dont il sentait instinctivement l'importance et qu'il ne pouvait formuler.

Au bout de quelques minutes il se redressa brusquement et laissa tomber ses bras le long de son corps. La pensée avait jailli ; la lumière s'était faite dans les ténèbres de sa cervelle : il comprenait.

— Didier ! s'écria-t-il d'une voix brève et coupée, — elle l'aime ; Pelo Rouan le déteste ; elle veut le sauver ; il veut le tuer... Et les Loups... Par le nom de Treml, il y aura quelqu'un pour le défendre !

Et il se prit à marcher à pas de géant dans la direction de la Tremlays. Il semblait avoir retrouvé l'agilité de ses jeunes années, et perçait droit devant lui, au milieu des plus épais fourrés, comme un sanglier au lancer.

En ce moment, pour la première fois, il sentait quelle puissance avait prise, au fond de son cœur, son attachement pour le jeune capitaine, son nouveau maître. A cette honnête et fidèle nature il fallait un homme à qui se dévouer, et le souvenir de Treml ne suffisait pas à satisfaire l'éternel besoin d'obéir et d'aimer qui constituait, chez Jude, presque tout l'homme moral.

En arrivant à la grille du parc de la Tremlays, Jude était plus inquiet encore qu'au départ, car son flair de fils de la forêt lui révélait la présence d'une immense embuscade. Il sentait d'instinct que le château était entouré de mystérieux ennemis.

Tout était tranquille encore néanmoins, et Jude demeura indécis, n'osant peser sur la corde qui mettait en mouvement la cloche de la grille. Qu'il entrât par là ou par la maîtresse porte, donnant sur la cour du château, il y avait pour lui danger pareil d'être reconnu, or, Jude ne s'appartenait point, et son zèle pour le capitaine ne pouvait lui faire oublier entièrement et si vite qu'il avait juré de donner sa vie à Treml.

Heureusement, tandis qu'il hésitait, il vit briller la lumière d'une lanterne à travers les arbres, et bientôt il distingua l'imposante tournure de dame Goton, qui, la pipe à la bouche et à la main un énorme trousseau de clefs, s'en venait voir, selon sa coutume, si toutes les portes étaient bien closes.

Dame Goton et Jude étaient trop bons amis pour que le lecteur conserve la moindre inquiétude touchant le terme de l'embarras du vieil écuyer. Nous laisserons la femme de charge l'introduire avec tout le mystère désirable, et nous réclamerons place à la table dans le salon à manger de M. Hervé de Vaunoy.

Le souper était copieux et bien ordonné. Béchameil, qui avait dormi sur sa rancune et n'était point fâché d'ailleurs de veiller personnellement au salut de ses cinq cent mille livres, faisait grand honneur à une seconde édition de son fameux blanc-manger, qu'il avait revue et corrigée pour la circonstance. Le vin était excellent; l'officier du roi, qui commandait les sergents de Rennes, se trouvait être un joyeux vivant; Didier lui-même accueillait avec plus de bienveillance l'hospitalité empressée de Vaunoy.

Une seule chose manquait au festin, c'était la présence d'Alix, retenue en son appartement par la fièvre délirante qui ne l'avait point quittée depuis la veille. — Mais Alix, il faut le dire, était merveilleusement remplacée par sa tante mademoiselle Olive de Vaunoy, laquelle tenait le centre de la table, et faisait les honneurs avec une grâce qu'il ne nous est point donné de décrire.

Parmi les valets qui servaient à table, nous citerons maître Alain et Lapierre. Vaunoy ne les perdait pas de vue; et, tout en faisant mille caresses au jeune capitaine, il paraissait accuser ses deux suppôts de lenteur, et contenait difficilement son impatience.

Le premier service avait été enlevé pour faire place aux rôtis et à la pâtisserie, qui, placée au centre de la table, s'entourait d'un double cordon de dessert.

On versait les vins du midi, ce qui semblait causer à Béchameil et à l'officier rennais une fort notable satisfaction.

Didier tendit son verre par-dessus son épaule. Ce fut Lapierre qui versa. Vaunoy et lui échangèrent un rapide coup d'œil. Mais, au moment de porter le verre à ses lèvres, Didier se tourna brusquement et regarda Lapierre en face. Le saltimbanque émérite soutint parfaitement ce regard, et demeura, sans sourciller, à la position du laquais derrière la chaise de son maître.

Didier répandit ostensiblement le contenu de son verre sur le parquet, et fit à Lapierre un signe impérieux de s'éloigner, ce que celui-ci exécuta aussitôt en s'inclinant avec un feint respect.

Vaunoy était devenu pâle.

— Notre vin de Guyenne ne plaît pas au capitaine Didier ? demanda-t-il en s'efforçant de sourire. — Ne parlez pas ainsi, monsieur mon ami, interrompit Béchameil qui cherchait un bon mot depuis le potage, — ou M. le capitaine vous actionnera en calomnie devant notre parlement.

Cela dit, Béchameil crut devoir éclater de rire.

— Monsieur de Vaunoy, répondit le capitaine avec une froide politesse, veuillez m'excuser, s'il vous plaît... Veuillez surtout faire en sorte que cet homme ne m'approche jamais... J'ai mes raisons pour parler ainsi, monsieur de Vaunoy.

— Sortez, Lapierre ! dit le maître de la Tremlays. Mon jeune ami, ajouta-t-il, choisissez, je vous en supplie, entre tous mes valets. Vous plaît-il être servi par mon majordome en personne?

C'était littéralement tomber de Charybde en Scylla, car Lapierre, en sortant, avait remis au majordome le flacon qu'il tenait à la main. Didier salua légèrement en signe d'acquiescement, et tendit son verre à maître Alain, qui l'emplit jusqu'aux bords.

— A la santé du roi ! dit le maître de la Tremlays en se levant.

Tous les convives l'imitèrent, excepté mademoiselle Olive, que sa qualité de dame dispensait de ce mouvement.

— A la santé du roi ! répéta Didier, qui but son verre d'un trait.

Un imperceptible sourire vint à la lèvre d'Hervé de Vaunoy. Il fit un signe à maître Alain. Celui-ci lança par la fenêtre le flacon qui avait servi à remplir le verre de Didier.

Nul ne remarqua cet incident, et le souper se poursuivit comme si de rien n'était.

Au bout de quelques minutes, Didier cessa tout à coup de répondre aux gracieuses prévenances dont l'accablait mademoiselle Olive. Sa tête oscilla lourdement sur ses épaules, ses paupières battirent comme pour chasser un irrésistible sommeil.

Olive, scandalisée, rentra en un digne silence; ce qui permit au capitaine de s'endormir tout à fait.

— Saint-Dieu ! dit Vaunoy, notre jeune ami n'est pas aimable ce soir ! Il jette notre vin et s'endort à notre barbe... Lui auriez-vous conté une histoire, mademoiselle ma sœur ?

Olive se pinça les lèvres et foudroya son frère du regard.

— Cela n'expliquerait pas pourquoi il a répandu son vin de Guyenne, dit Béchameil avec son habituelle naïveté.

— Nous lui passerons tout cela en faveur de son titre d'officier du roi, reprit joyeusement le maître de la Tremlays, et nous pousserons l'attention jusqu'à le faire emporter dans son fauteuil, afin de ne point troubler son sommeil.

Deux valets en effet soulevèrent le siége de Didier et l'emportèrent, toujours dormant, à sa chambre. Cela réjouit fort M. de Béchameil et l'officier rennais, qui jura sur son honneur que M. de Vaunoy savait exercer l'hospitalité dans les formes.

Didier ne s'éveilla point durant le trajet. Les deux valets le déposèrent endormi sur son lit et se retirèrent.

Une heure après environ, un bruit terrible se fit autour du château. Les portes furent attaquées toutes à la fois, et brisées d'autant plus facilement qu'il ne se présenta personne pour les défendre.

Par une fatalité singulière, sergents et soldats de la maréchaussée se trouvaient casernés dans une grange qu'on avait fermée en dehors. — Une seule personne fit résistance, ce fut la vieille Goton qui, après avoir inutilement essayé de relever le courage de maître Simonnet et des autres valets de Vaunoy, saisit bravement un mousquet, et fit le coup de feu par la fenêtre de la cuisine.

Au moment où l'on entendit les premiers bruits de cette attaque inopinée et furieuse, Vaunoy était dans son appartement avec maître Alain, Lapierre et deux autres valets armés.

— Voici l'instant, dit-il avec un certain trouble dans la voix ; — il dort et vous êtes quatre... Saint-Dieu ! ne me le manquez pas cette fois.

— Je m'en chargerai tout seul, reprit Lapierre, et, en vérité, ce jeune fou prend à tâche de me donner envie de le tuer... Voilà deux fois qu'il me foule aux pieds depuis hier... La vengeance m'importe peu, mais j'aurais un certain plaisir...

— Trêve de paroles ! interrompit Vaunoy ; — à vous le capitaine, à moi les Loups !...

Les quatre estafiers s'engagèrent dans le long corridor qui conduisait à la chambre de Didier. Lapierre marchait le premier, épée nue dans la main droite, poignard dans la gauche. Maître Alain venait le dernier, ce qui lui donna occasion de dire, sans être aperçu, un mot à sa bouteille carrée.

— Attention ! dit Lapierre en arrivant à la porte, je vais frapper ; s'il s'éveille, par le plus grand des hasards, vous me soutiendrez.

Il entra. Une obscurité profonde régnait dans la chambre de Didier. Lapierre s'avança doucement ; et, lorsqu'il se crut à la portée du lit, il leva son épée.

Une autre épée arrêta la sienne dans l'ombre. Lapierre recula étonné.

— Lève la lanterne, Jacques, dit-il à un des estafiers.

Celui-ci obéit, et nos quatre assassins aperçurent debout, devant le lit de

Didier endormi, un homme de grande taille, qui, droit et ferme sur la hanche, présentait la pointe de son épée nue.

Le vieux majordome poussa un cri de surprise.

— Saint-Jésus, dit-il, garde à nous !... Je le reconnais, cette fois... nous ne sommes pas trop de quatre... c'est Jude Leker, l'ancien écuyer de Nicolas Treml !



XXX

QUATRE CONTRE UN.

Jude avait été introduit, comme nous l'avons dit, par la vieille femme de charge et avait attendu son maître sur le lit de camp qui se trouvait dans un coin de la chambre.

Il s'était fort étonné lorsqu'il avait vu Didier, endormi, apporté par deux valets, et son inquiétude avait redoublé; mais il était resté coi, afin de n'être point aperçu.

A plusieurs reprises, quand les valets furent partis, il appela son maître à voix basse. Celui-ci, plongé dans un sommeil de plomb, n'eut garde de lui répondre. Le breuvage que lui avait versé maître Alain durant le souper était un narcotique puissant, mélangé à forte dose au vin de Guyenne, si bien apprécié par M. de Béchameil.

Ce silence obstiné mit une lugubre appréhension dans l'esprit de Jude.

— C'est étrange ! pensa-t-il. Serait-ce un cadavre que ces hommes viennent d'apporter?

— Il se leva doucement et posa la main sur le cœur du jeune homme qui battait fort tranquillement.

— Il dort, se dit Jude avec un soupir de soulagement. Que Dieu lui donne un long et tranquille sommeil !

Ce souhait devait être rempli outre mesure.

Au moment où Jude regagnait sa couche, le fracas de l'attaque éclata de toutes parts. Le vieil écuyer prit son épée, et se tint prêt à tout événement.

Au bout de quelques minutes, il entendit un bruit de pas dans le corridor et saisit quelques mots de la conversation des quatre assassins.

Il faut pourtant l'éveiller, dit-il. — Capitaine ! capitaine !

Ce disant, il secoua rudement Didier, qui demeura inerte et comme mort. Le brave écuyer, de guerre las, prit son parti et se plaça devant le lit.

— Si c'est Pelo Rouan, pensa-t-il, je l'adjurerai au nom de Treml, — et d'ailleurs, Pelo Rouan ne frappera pas un homme endormi... mais si ce n'est pas Pelo Rouan?

En guise de réponse à cette embarrassante question, Jude tira son épée et se mit en garde. Au même instant, la porte fut ouverte et donna passage aux estafiers de Vaunoy.

Pour être plus vieux de vingt ans, Jude Leker n'avait point perdu cette robuste et martiale apparence qui avait jadis donné à réfléchir aux roués de la

suite du régent. Dans la position qu'il avait prise devant le lit du capitaine, sa grande taille se développait dans toute sa hauteur et montrait, à la vacillante clarté de la lanterne, le vigoureux dessin de ses formes athlétiques. Sur son visage régnait ce calme profond qui, lorsqu'un homme est en face du péril, annonce une détermination indomptable. Son regard restait lourd, presque apathique, et chacun de ses muscles gardait une immobilité profonde.

Au seul nom de Jude, Lapierre crut deviner une alarmante complication. La présence de l'ancien écuyer de Treml auprès du capitaine rendait plus irrévocable, s'il est possible, l'arrêt de mort qui pesait sur ce dernier, car cette réunion avait quelque chose de providentiel, et donnait une force nouvelle aux motifs que Vaunoy avait de redouter Didier.

Le premier mouvement de Lapierre fut donc d'ordonner l'attaque; mais un coup d'œil sur la ferme et menaçante attitude du vieil écuyer retint cet ordre sur sa lèvre. Il connaissait de réputation Jude, qui avait passé autrefois pour le plus vaillant homme d'armes du pays rennais, et ce qu'il voyait de lui n'était point fait pour démentir sa renommée. Jude était seul, mais des quatre estafiers deux étaient des valets pris pour faire nombre; le troisième, maître Alain, vieillard débile et usé par une ivrognerie de chaque jour, chancelait déjà sous le poids d'une ivresse fort avancée; le quatrième enfin, qui était Lapierre en personne, pouvait, poussé à bout, ne pas être un adversaire à dédaigner; mais la guerre n'était point son fait en définitive, il ne combattait jamais qu'au pis-aller.

De sorte que les forces ennemies, sans se balancer exactement, n'étaient pas non plus trop inégales.

Maître Alain était au flanc de Jude, à bonne distance, il est vrai; Lapierre faisait face, et les deux valets se trouvaient entre ce dernier et le majordome.

Lapierre baissa son épée et remit son poignard à sa ceinture après avoir hésité quelques instants. Tandis qu'il hésitait, ses sourcils s'étaient légèrement froncés; mais il reprit bientôt son insouciance.

— Mon compagnon, dit-il à Jude d'un ton délibéré, le vénérable maître d'hôtel de la Tremlays prétend vous reconnaître pour un ancien serviteur de la maison. A ce titre, je me déclare fort joyeux de faire votre connaissance... Voulez-vous, s'il vous plaît, nous livrer passage, afin que nous puissions accomplir notre tâche?

Jude ne répondit point et demeura immobile.

— Mon compagnon, reprit Lapierre, nous sommes quatre et vous êtes seul... En outre, si vous voulez prendre la peine d'ouvrir vos oreilles, vous ne douterez point que nous n'ayons dans le château de nombreux auxiliaires.

Le fracas redoublait en effet; les Loups avaient fait irruption à l'intérieur. C'était un vacarme assourdissant, qui eût éveillé un homme. — Pourtant le capitaine dormait toujours.

— Mon compagnon, dit pour la troisième fois Lapierre, qui prit un ton caressant et envoya un rapide coup d'œil à ses gens, — je serais fâché d'agir envers vous de violence, mais...

Il n'acheva pas.

Les cinq épées lancèrent à la fois cinq gerbes d'étincelles. Il y eut un court cliquetis. Maître Alain tomba sur ses genoux en poussant un gémissement sourd, et l'un des valets mesura le sol au milieu d'une mare de sang.

Jude, qui s'était fendu deux fois coup sur coup, se remit en garde.

Lapierre recula ainsi que le second valet. Le mauvais succès de la traîtreuse attaque qu'il avait tentée, au moment même où il semblait vouloir parlementer, le déconcerta quelque peu, et il jeta un piteux regard sur ses compagnons.

— Vertudieux! grommela-t-il, ce n'est pas trop de quatre, en effet... Lève la lanterne, Jacques.

La lumière tomba d'aplomb sur le justaucorps de Jude, et Lapierre poussa un cri de joie. Le vieil écuyer restait droit et ferme, mais son sang coulait abondamment par trois blessures. L'assaut n'était pas aussi mauvais que Lapierre l'avait cru d'abord.

— Il ne s'agit que d'attendre, reprit celui-ci, qui recouvra aussitôt sa froide insouciance, — du diable s'il reste un quart d'heure debout avec ces trois saignées... Attention, Jacques! il est à nous... Fais comme moi; acculetoi au mur et reste en garde... Quand ce brave garçon tombera, nous achèverons notre besogne.

Jacques obéit. Lapierre et lui s'acculèrent au mur. Maître Alain et l'autre valet gisaient sans mouvement et morts, suivant toute apparence.

Jude envisagea sa situation avec tout le calme de son stoïque courage : sa situation était désespérée; il se sentait faiblir de minute en minute; ses forces s'en allaient avec son sang. Une fois, le bruit que faisaient les Loups s'approcha dans la direction de la chambre; Jude eut une lueur d'espoir.

— Pelo Rouan! cria-t-il, — au secours!

Il aimait mieux un ennemi loyal que ces misérables, soudoyés pour assassiner.

Mais le bruit s'éloigna, et Pelo Rouan ne vint pas.

— Holà! dit Lapierre; le charbonnier se mêle-t-il aussi de protéger l'orphelin?... heureusement il est à trop bonne distance pour entendre .. et, puisque ce brave garçon appelle ainsi les absents, c'est signe que sa cervelle déloge... Il a chancelé, sur ma foi!

Jude se redressa vivement, mais Lapierre ne s'était point trompé. Il avait chancelé.

— Ah ça! murmura l'ancien saltimbanque, c'est un taureau que cet écuyer. Il a déjà perdu plus de sang qu'il n'y en a dans mes veines, et il est encore debout. Si l'autre allait finir son somme, nous serions ici à terrible fête!

Jude pâlissait et haletait.

— Éveillez-vous, monsieur le capitaine! cria-t-il d'une voix affaiblie déjà. — Éveillez-vous!

— Pourquoi ne pas lui donner le nom de son père, mon compagnon? demanda Lapierre avec ironie. — Allons! ne te gêne pas... Ce nom, prononcé en ce lieu, aurait peut-être une vertu magique!

Jude ne comprenait point. Il mit la main sur l'une de ses blessures afin d'arrê-

ter le sang; mais Lapierre, impitoyable et pressé d'en finir, simula une attaque qui le força de se remettre en garde. Le sang coula de nouveau.

— Éveillez-vous monsieur, éveillez-vous ! cria encore Jude, qui s'appuya, épuisé, aux colonnes du lit.

Didier dormait toujours.

Jude, à bout de forces, lâcha son épée, glissa le long du lit et tomba dans son sang.

— Dieu n'a pas voulu que je mourusse pour Treml ! murmura-t-il avec un douloureux regret.

— Et pour qui donc, mon brave garçon ? s'écria Lapierre en éclatant de rire. Est-ce que, par hasard, tu ne saurais pas?... Ce serait une excellente plaisanterie.

Un méchant sourire crispa la lèvre du saltimbanque, tandis qu'il parlait ainsi. Il s'approcha de Jude, qui respirait avec effort et ne bougeait plus.

— Mon compagnon, dit-il en lui tâtant le pouls, tu as encore trois minutes à vivre pour le moins. Veux-tu que je te conte une histoire?... Bien, bien ! qui ne dit mot consent, et je suis sûr que tu as très-grand désir d'entendre mon histoire... retiens-toi de mourir, cela va t'amuser. Un soir, figure-toi, je passais par la forêt de Rennes, j'étais charlatan de mon métier et j'avais besoin d'un enfant... Ton pouls a l'air de vouloir s'éteindre : un peu de patience, que diable ! Sur le revers d'un fossé, j'aperçus une jolie petite créature emmaillottée de peaux de lapins. Je laissai les peaux de lapins, mais j'emportai l'enfant, qui faisait justement mon affaire... Une fois à Paris... Aurais-tu dessein de me fausser compagnie ? J'abrége... Cet enfant grandit ; le hasard le fit échapper à ma tutelle ; il devint page de M. le comte de Toulouse, puis gentilhomme de sa chambre, puis... A la bonne heure, voici ton pouls qui recommence à battre comme il faut... Puis capitaine de la maréchaussée... Devines-tu?

Une légère et furtive couleur monta au visage de Jude, qui néanmoins demeura immobile et garda ses yeux fermés.

— Tu ne devines pas? reprit Lapierre. Eh bien ! je vais te mettre les points sur les *i* afin que tu t'en ailles content dans l'autre monde. Cela t'expliquera en même temps pourquoi nous sommes ici de la part d'Hervé de Vaunoy... L'enfant que je trouvai dans la forêt avait nom Georges Treml.

A peine Lapierre avait-il prononcé ce nom qu'il poussa un cri de rage et de douleur.

Un mouvement d'incommensurable joie venait d'emplir le cœur de Jude et galvanisait son agonie. Le bon écuyer, retrouvant vie pour un instant au nom adoré du fils de son maître, avait étreint, par un suprême effort, la gorge du saltimbanque qu'il tenait renversé sous lui.

— Au secours, Jacques ! râla celui-ci.

Jacques s'avança, mais pas assez vite. Jude avait ramassé son épée et la plongea de toute sa force dans la poitrine de Lapierre. — Puis, s'appuyant d'une main aux colonnes du lit, il reçut le choc du dernier valet.

C'était encore un champion redoutable que Jude Leker à sa dernière heure. Le valet, grièvement blessé dès les premières passes, jeta son arme et s'enfuit.

Jude se traîna jusqu'à la lanterne qui, éteinte à demi et oubliée par terre, éclairait d'une lueur faible et intermittente les résultats de cette scène de carnage. Il la prit, ranima sa flamme, et, s'aidant de ses mains, il regagna le lit où Didier, subissant toujours l'effet du narcotique, dormait son léthargique sommeil.

Ce fut avec une peine infinie que le bon écuyer, rassemblant tout ce qui lui restait de force, parvint à se relever. Il s'appuya d'une main sur les matelas, de l'autre dirigea l'âme de la lanterne sur le visage de Didier.

Le capitaine était couché sur le dos, dans la position où l'avaient placé les valets de Vaunoy. Il n'avait point bougé depuis lors. La lumière de la lanterne tomba d'aplomb sur ses traits hardis et réguliers.

Jude se mourait, mais sa joie atteignait au délire. Il contempla un instant Didier endormi. Une extatique allégresse illumina sa simple et honnête physionomie, tandis que deux larmes brûlantes sillonnaient lentement le hâle de ses joues.

— C'est lui, murmura-t-il enfin; que Dieu le sauve et le bénisse!... Voilà bien le beau front de Treml! et ces yeux fermés, — je m'en souviens maintenant, — sont bien ceux d'un Breton... hardis et hautains!... Oh! c'est un beau soldat, que le dernier fils de Treml! C'est un digne rejeton du vieil arbre... Si je l'avais reconnu plutôt!...

Il prit la main de Didier et se pencha sur elle, ne pouvant la soulever jusqu'à sa lèvre.

— Monseigneur!... mon fils! poursuivit-il avec une passion si ardente que les dernières gouttes de son sang loyal remontèrent à sa joue, — éveillez-vous afin que je vous salue du vaillant nom de vos pères! éveillez-vous, enfant de Treml... votre vie sera belle et glorieuse désormais, monsieur Georges...

Il s'arrêta; son regard exprima une profonde terreur.

— Mon Dieu! mon Dieu! cria-t-il d'une voix sourde; il dort et je vais mourir, emportant son secret, son bonheur... tout ce que Dieu vient de lui rendre!

Un amer désespoir avait remplacé l'allégresse de Jude. Il regardait son jeune maître avec des yeux découragés. La vie l'abandonnait: il le sentait, et c'était pour lui une accablante angoisse que de faire défaut pour ainsi dire au dernier Treml, que de l'abandonner en ce moment suprême, où un seul mot, prononcé et entendu, lui rendait fortune et noblesse.

— Je ne veux pas mourir, reprit-il avec effort; — ce serait trahison! Il faut que je vive pour le servir et pour l'aimer... Arrête-toi donc, mon sang: tu es à lui, tout à lui... Je deviens fou! Notre-Dame de Mi-Forêt, sainte mère du Christ, ayez pitié! Qu'il s'éveille! ou que je vive un jour encore! Sainte-Vierge! la mort est sur moi... j'ai peur!

Le malheureux vieillard tremblait dans son agonie et avait besoin de ses deux mains pour se retenir aux couvertures du lit. Une minute se passa durant laquelle il souffrit un martyre que nous n'essayerons pas de dépeindre. Puis ses mains glissèrent lentement le long des couvertures.

— Éveille-toi! éveille-toi! râla-t-il... — Écoute!... Écoutez-moi, mon aimé

seigneur... Oh! vous m'entendez bien, n'est-ce pas?... Il y a dans le creux du chêne de la Fosse-aux-Loups un parchemin et de l'or... Tout cela est à vous, Georges Treml... à vous... moi, je suis un mauvais serviteur... je meurs quand vous auriez besoin que je vive... Pardonnez-moi! pardonnez-moi!...

Ses jambes fléchirent; il tomba pesamment à la renverse en prononçant une dernière fois le nom idolâtré de son jeune maître.

Didier dormait toujours.

Un silence de mort régna dans la chambre durant quelques minutes. La lanterne, demeurée sur le lit, jetait encore par intervalles de tristes lueurs sur cette scène de désolation.

Tout à coup on entendit un long et retentissant bâillement. L'un des cadavres s'agita et se mit à étirer ses membres, comme on fait après un long sommeil.

Ce cadavre était celui de maître Alain, le majordome, lequel n'avait d'autre blessure qu'un large trou fait à son pourpoint. Le vieux buveur était tombé au choc de Jude, et, moitié par frayeur, moitié par ivresse, il ne s'était point relevé. Or, on sait qu'un homme ivre, si poltron qu'il puisse être, s'endormirait à dix pas de la roue d'une locomotive. Maître Alain s'était endormi.

En s'éveillant, son premier soin fut de donner une marque d'affection à sa bouteille carrée. Il ne se souvenait de rien. Après avoir avalé une ample rasade, il se leva, chancelant, et plus ivre que jamais.

— Pourquoi diable suis-je hors de mon lit? se demanda-t-il.

Un coup d'œil jeté autour de soi lui rendit la mémoire.

— Ho! ho! dit-il; la bataille est finie... Voici mon vieux compagnon Jude dans l'état où je le désirais... Et ce jeune coquin de Georges Treml! il dort comme un bienheureux... Ma foi! je vais achever la besogne...

Il prit son poignard et s'avança laborieusement vers le lit, non sans dire un mot en chemin à sa bouteille, afin de se donner du courage. Au milieu de la chambre il trébucha contre le corps de Lapierre.

— Tiens! gronda-t-il, le voilà qui dort aussi!... Lapierre! viens m'aider, mon garçon.

Lapierre n'avait garde de répondre. Maître Alain se pencha sur lui et lui mit le goulot de son flacon carré dans la bouche.

— En veux-tu? demanda-t-il suivant sa coutume.

L'eau-de-vie se répandit à terre. Maître Alain se releva.

— Il ne boira plus! dit-il avec solennité.

Au moment où il arrivait à portée du lit, il s'arrêta pour écouter une voix douce, mais éplorée, qui chantait dans la cour, sous la fenêtre, un couplet de la romance d'Arthur de Bretagne.

— Joli moment pour chanter! murmura-t-il.

La voix s'interrompit et prononça tout bas avec un accent désolé:

— Didier!... mon Didier!

— Présent! dit en riant le majordome. Allons! un autre couplet!

La douce voix de jeune fille, comme si elle eût voulu obéir à cet ordre ironique, reprit cette partie de la complainte qui raconte les douleurs de la duchesse Constance de Bretagne, et chanta d'une voix pleine de larmes :

Elle cherchait, dans sa détresse,
La forteresse
Où l'Anglais tenait enfermé
Son bien-aimé.

Puis elle dit encore :

— Didier, mon Didier !... où es-tu ?

Le vieux majordome, réduit à l'état d'enfance par son ivresse, s'approcha curieusement de la fenêtre pour voir la chanteuse ; mais au même instant, la porte s'ouvrit, et une vive lumière inonda la chambre.

Maître Alain se retourna.

Il vit Alix de Vaunoy pâle, l'œil égaré, tenant à la main un flambeau. Elle aussi prononça d'une voix étouffée les mêmes mots que la chanteuse :

— Didier ! mon Didier !



H. Castelli del. — Imp. ... Faub.g S.t Jacques, 35 — ... sc.

ALIX DE VAUNOY A LA RECHERCHE DE DIDIER

FORÊT DE RENNES

XXXI

ALIX ET MARIE.

Alix de Vaunoy entra. Elle était pâle ; son beau visage gardait les traces d'une cruelle souffrance. Ses yeux avaient ce regard morne et fixe que laisse après soi la brûlante exaltation de la fièvre.

Au moment où le maître de la Tremlays avait donné le signal à ses quatre estafiers, Alix était couchée sur son lit et sommeillait péniblement. Autour d'elle étaient mademoiselle Olive, sa tante, la fille de chambre Renée et une autre servante. Le fracas de l'attaque des Loups vint réveiller Alix en sursaut et frapper d'épouvante les trois femmes qui la gardaient. Mademoiselle Olive s'évanouit au premier coup de fusil, et les deux servantes s'enfuirent affolées par la frayeur. Alix demeura seule.

Son sommeil, si court et si agité qu'il eût été, l'avait un peu calmée. Le bruit de l'attaque, en ébranlant son cerveau affaibli, fit surgir quelques vagues pensées, à peu près comme la secousse imprimée à un bassin d'eau trouble fait remonter les corps submergés à la surface.

Elle eut souvenir de son entretien avec Lapierre et de la mortelle douleur qui avait torturé son âme. Elle prononça le nom de son père, puis le nom de Didier.

Puis encore elle se leva lentement, jeta sur ses épaules un peignoir blanc, prit un flambeau et quitta sa chambre.

Il n'y avait personne pour la retenir. — Dans le corridor elle rencontra plusieurs Loups, qui, maîtres du château, le traitaient en pays conquis ; mais les Loups s'enfuirent à l'aspect de cette pâle figure, qui semblait de loin entourée d'un linceul. Ils la prirent pour un fantôme, et n'eurent garde de lui barrer le passage.

Elle prit le chemin de la chambre de Didier.

On ne peut dire qu'Alix fût en état de somnambulisme. Elle était bien réellement éveillée ; mais son intelligence flottait dans un milieu obscur : elle pensait comme en rêve.

Lorsqu'elle ouvrit la porte du capitaine, seule, au milieu de la nuit, l'idée ne lui vint même pas que ce pût être un acte condamnable ou simplement en dehors des lois de la decence féminine. Malgré les demi-ténèbres où son esprit était plongé, elle savait que, entre elle et Didier, il existait un obstacle infranchissable, un abîme rendu plus profond par les accablantes insinuations de Lapierre. Elle venait au secours d'un homme qu'elle aimait d'une passion grave,

inguérissable, mais dépourvue d'espoir, — nous dirions presque exempte de désirs. Par une tendresse instinctivement prévoyante, plutôt que par l'enchaînement logique de ses souvenirs et des affreux soupçons qui avaient précédé et amené sa fièvre, elle sentait que Didier était menacé, — et elle venait.

La scène que nous avons mis si longtemps à raconter, dans le chapitre qui précède, n'avait réellement duré que quelques minutes, et lorsque Alix arriva au seuil de la chambre de Didier, le combat avait déjà pris fin.

Elle entra comme nous l'avons dit, en prononçant involontairement et sans le savoir peut-être, le nom qui était incessamment au fond de son cœur.

Le vieux majordome, stupéfait de cette apparition étrange, demeura immobile, et n'eut pas même la force de demander conseil à sa bouteille carrée. Alix, qui avait fait quelques pas sans le voir, l'aperçut enfin, et, de sa main étendue, lui désigna la porte. Le vieillard sortit aussi vite que le lui put permettre le méchant état de ses jambes avinées.

Alix posa son flambeau sur la table et s'assit au pied du lit. — Ses regards s'égaraient dans l'obscurité du corridor, à travers la porte entrebâillée. La fièvre revenait et mettait un voile plus épais sur son esprit.

— Quelle étrange odeur ! dit-elle après quelques secondes de silence, pendant lesquelles son œil n'avait point cherché Didier. — Il règne ici une atmosphère qui suffoque... Pourquoi ces hommes dorment-ils sur le carreau ?... Ils sont heureux de pouvoir dormir !... Moi, je souffre, — jusque dans mes rêves !...

Elle mit la main sur son front, et ses lèvres pâlies se prirent à sourire.

— Didier, murmura-t-elle, vous souvient-il des merveilleux bals de Mgr le comte de Toulouse ? Nous dansions ensemble... toujours. Et cet autre bal... vous n'avez pu l'oublier... chez mon père ?...

Elle s'interrompit et frissonna de la tête aux pieds.

— Toute la nuit, reprit-elle, nous donnâmes nos cœurs à une folle joie... Mais le matin... en sortant... Ils mentent, Didier, ils mentent ! Ce ne fut pas mon père qui dirigea le bras de l'assassin !

— Didier ! mon Didier ! cria dans la cour, sous la fenêtre, la voix de jeune fille que nous avons entendue déjà.

— Didier ! répéta mademoiselle de Vaunoy en faisant effort pour ressaisir sa pensée fugitive ; — oui... je suis venue pour lui... où est-il ?

Elle jeta son regard autour de la chambre et aperçut le capitaine dormant auprès d'elle. Cette vue sembla éclairer soudainement son intelligence.

— Je me souviens, dit-elle, je me souviens !... Il y avait dans les paroles de ce misérable valet une terrible menace. Les assassins vont venir peut-être...

Elle tourna les yeux avec effroi vers la porte, et ses yeux rencontrèrent en chemin, sur le carreau, les trois prétendus dormeurs. En même temps l'odeur du sang vint de nouveau blesser son odorat.

— Ils sont venus, s'écria-t-elle ; est-il blessé ?... Dieu soit loué ! son sommeil est tranquille... Mais qui donc a pu le défendre ?

Elle prit le flambeau et l'approcha successivement des trois cadavres. Elle reconnut Lapierre, lequel gardait, mort, son cynique et insouciant sourire. Elle reconnut aussi l'autre valet.

Le troisième visage, celui de Jude, était étranger à mademoiselle de Vaunoy. Elle le considéra un instant en silence, puis, se penchant tout à coup, elle mit un baiser à son front.

— Que Dieu ait son âme, murmura-t-elle avec une passionnée gratitude; il est mort pour le défendre... Chaque matin et chaque soir, dussé-je vivre cent ans, je dirai une prière en vue de son salut... Ils étaient trois contre lui... davantage peut-être... C'était un vaillant serviteur!

Elle se releva et revint vers Didier.

— Je veux rester là, reprit-elle, jusqu'à son réveil... on n'osera pas le tuer devant moi.

Les Loups, cependant, continuaient de parcourir le château ; les uns buvaient, les autres dévastaient. Le bruit du pillage et de l'orgie arrivait, comme par bouffées, le long des corridors. Lorsque ce fracas se calmait, Alix entendait, sans trop y prendre garde, des sanglots de femme dans la cour. Parmi ces sanglots, elle crut saisir une seconde fois le nom de Didier, et son oreille s'ouvrit avidement.

— Il ne m'entend pas! disait la voix avec découragement; il ne reconnaît plus mon chant..... Didier!..... c'est moi!...

Puis elle chantait parmi ses larmes :

Elle cherchait, dans sa détresse,
La forteresse
Où l'Anglais avait enfermé
Son bien-aimé.

Alix se précipita vers la fenêtre. — La voix continua :

La nuit, elle venait dans l'ombre
De la tour sombre.
Elle disait sous le grand mur :
Arthur! Arthur!

— Marie! c'est Marie! dit Alix dont le cœur battit avec force; c'est Marie qui l'aime aussi, et qui est aimée... C'est Marie, qui aurait le droit d'être lui à ma place, et qui va me chasser!

— Didier!... mon Didier!... cria la voix épuisée. — Son Didier! répéta mademoiselle de Vaunoy avec amertume; — c'est vrai... Il est à elle... et moi.. n'ai-je donc plus de force pour souffrir?

Elle ouvrit la fenêtre.

— Marie! cria-t-elle.

La pauvre Fleur-des-Genêts s'était laissée tomber sur une pierre. Elle se releva vivement et reconnut à la fenêtre éclairée les traits pâlis de mademoiselle de Vaunoy.

— L'avez-vous vu? demanda-t-elle. — Il est là, répondit Alix en se tournant vers le lit.

La chambre de Didier était au premier étage. La fenêtre qui s'ouvrait sur la cour se trouvait entourée de vigoureuses pousses de vignes, dont les branches bossues descendaient tortueusement jusqu'au sol. Fleur-des-Genêts s'élança, légère comme un oiseau. La vigne lui servit d'échelle. L'instant d'après elle sautait dans la chambre du capitaine.

— Où est-il ? où est-il ? s'écria-t-elle.

Alix lui montra le lit. Fleur-des-Genêts se mit à genoux au chevet de Didier.

— Comme je souffrais ! dit-elle en essuyant une larme qui n'avait pas eu le temps de sécher et qui brillait au milieu de son sourire ; — il y avait bien longtemps que je criais et que je chantais, afin qu'il me reconnût ; je tremblais d'être arrivée trop tard... Merci, Alix... merci, ma bonne demoiselle... Il dort... il ne sait pas que sa vie est en danger...

— Et comment le sais-tu, toi, Marie ? demanda mademoiselle de Vaunoy qui songeait à son père et avait peur. — Comment je le sais, Alix ?... Ne sais-je pas tout ce qui le regarde ?... Mais comme il est beau ! voyez, mademoiselle.

Les yeux des jeunes filles caressèrent en même temps le visage du capitaine.

— Oui, dit Alix tristement, tu es bien heureuse, Marie !... Mais le danger qui le menaçait est-il donc connu dans la forêt ? — C'est de la forêt que vient ce danger, mademoiselle. Ils sont partis ce soir de la Fosse-aux-Loups pour tuer mon beau capitaine... C'est Dieu qui a permis que les Loups n'aient point trouvé encore la chambre où il repose, et il faut l'éveiller bien vite.

— Les Loups ! répéta mademoiselle de Vaunoy avec terreur ; — les Loups veulent-ils donc aussi l'assassiner ?

— Non, pas eux, mais un misérable dont j'ignore le nom, et qui leur a ouvert les portes de la Tremlays... Mon père déteste le capitaine, parce qu'il est Français et que je l'aime... Mon père a dit : Je ne frapperai pas, mais je laisserai frapper... C'était dans notre loge qu'il disait cela hier, et moi j'écoutais derrière la porte de ma chambre. Je me suis jetée aux genoux de mon père ; je l'ai prié en pleurant de me laisser sauver Didier ; mon père m'a enfermée dans ma chambrette... J'ai bien pleuré !... puis j'ai repris courage. Regardez mes mains, Alix, elles saignent encore. J'ai brisé les volets de ma fenêtre, j'ai sauté dehors et je suis accourue à travers les taillis... Mais les murs du parc sont bien hauts, ma chère demoiselle. J'ai donné mon âme à Dieu avant de les franchir, car je croyais que l'heure de ma mort était venue. Notre-Dame de Mi-Forêt a eu pitié de moi, mon beau Didier est sain et sauf, et je vous trouve veillant sur lui comme un bon ange.

Elle s'interrompit tout à coup en cet endroit. Un nuage passa sur son front.

— Mais pourquoi veillez-vous sur lui, Alix ? demanda-t-elle.

L'âme de Marie venait d'apprendre la jalousie. Ce fut un mouvement passager. Alix n'eut pas même besoin de répondre. Fleur-des-Genêts, en effet, pour la première fois qu'elle était entrée, détourna son regard des traits chéris de Didier. Elle aperçut les trois cadavres et poussa un cri d'horreur.

— Notre-Dame de Mi-Forêt a eu pitié de toi, ma fille, répéta mademoiselle de Vaunoy d'un ton lent et grave. — Deux de ces hommes qui sont

maintenant devant Dieu étaient des assassins... je les connais. L'autre, que je ne connais pas, avait un cœur généreux et un bras vaillant... Plût au ciel qu'il vécût encore, car Didier n'est pas hors de péril... Ce sommeil étrange m'effraye, — et je sais que les ennemis du capitaine sont capables de tout.

Marie prit la main de Didier et la secoua.

— Éveillez-vous ! dit-elle ; éveille-toi.... Il reste immobile...

— J'ai lu par hasard, dans ces livres frivoles et mensongers dont ma pauvre tante fait ses délices, murmura Alix en se parlant à elle-même, que le lâche endort parfois le brave qu'il veut frapper à coup sûr... Pendant le souper... Je n'étais pas là ! — Peut-être a-t-on versé au capitaine?... Sans cela, tant de bruits divers ne l'eussent-ils pas réveillé ?

— Mais voyez donc, Alix ! criait Marie. Il ne bouge pas !

Elle devint pâle et frissonna de la tête aux pieds.

— Ce sommeil ressemble à la mort ! ajouta-t-elle. — Ce sommeil y pourrait mener, ma fille, répondit Alix dont les beaux traits avaient perdu leur jeune caractère et qui semblait avoir mûri de dix ans depuis la veille. — Es-tu forte ?

— Je ne sais... Au nom de Dieu ! aidez-moi plutôt à l'éveiller.

— Il ne s'éveillera pas... Aide-moi à le sauver.

Fleur-des-Genêts, soumettant son esprit à l'intelligence supérieure de sa compagne, vint vers elle et l'implora du regard, attendant d'elle seule le salut de Didier.

Alix souffrait cruellement et n'avait point le loisir de reposer en sa souffrance. La vue de cette enfant, dont l'amour heureux tuait son espoir, à elle, qui ne s'en doutait pas seulement, torturait son âme sans y pouvoir jeter la haine ou l'envie. C'était une noble fille qui eût mérité un père meilleur. Elle se pencha sur Fleur-des-Genêts et mit à sa joue un baiser de mère.

— Quand il t'aura faite sa femme, dit-elle, tu seras bonne et douce, n'est-ce pas ? Pour son amour, tu lui donneras tout ton cœur... Oui... cela est mieux ainsi... Tu le rendras heureux. — Je ne vous comprends pas, Alix, répondit Marie ; vous parliez de le sauver...

Mademoiselle de Vaunoy tressaillit.

— Tu as raison, dit-elle ; hâtons-nous et appelle à toi tout ton courage, ma fille.

Elle passa rapidement le poignard de Jude à sa ceinture et donna celui de Lapierre à Marie, qui ouvrait de grands yeux et ne devinait point le projet de sa compagne.

— Tu es fille de la forêt, reprit Alix : tu sais monter à cheval ; — tu aimes : tu dois être forte... Il nous faut agir en hommes cette nuit, ma fille. Fais comme moi, et si dans les corridors une arme se lève sur Didier, fais comme moi encore, et meurs en le défendant.

Un feu héroïque brillait dans les yeux d'Alix, tandis qu'elle parlait ainsi. Fleur-des-Genêts la contempla un instant, puis baissa la tête en silence.

— As-tu peur ? demanda mademoiselle de Vaunoy avec pitié. — Non, répondit Marie ; mais je crois que vous l'aimez, Alix.

L'enthousiasme de celle-ci tomba comme par magie.

— Tu crois que je l'aime ! répéta-t-elle d'une voix étouffée ; — mais tu penses donc à toi, ma fille, en ce moment où peut-être il va mourir !... Tu crois que je l'aime !... Mais je sais que tu l'aimes, toi, je sais qu'il t'aime, et je ne songe qu'à le sauver !... Écoute, Marie, depuis un an je suis bien malheureuse ; — mais je souffrirais trop si je te croyais indigne de lui... Je l'aimais ! ajouta-t-elle avec une soudaine violence ; — je l'aimais avant toi, plus que toi... que t'importe ?

— Oh ! vous êtes si belle ! murmura la pauvre Fleur-des-Genêts en pleurant.

Alix avait l'œil sec. Elle appela sur sa lèvre un de ces sourires tout imprégnés de courageuse souffrance qui font aux faibles frayeur et compassion, tant ils accusent de douleur et de force.

— Donne-moi ta main, enfant, dit-elle. Il est à toi... je ne l'aime plus !

— Mais lui ?...

— Il ne m'a jamais aimée ! Tiens ! je te sacrifie mon dernier souvenir.

A ces mots, elle passa au coup de Didier endormi la médaille de cuivre qu'elle avait prise à Lapierre la nuit où celui-ci avait tenté d'assassiner le jeune capitaine dans les rues de Rennes. Marie n'eut point le temps de voir en quoi consistait cette offrande, car Alix reprit aussitôt avec énergie :

— A l'œuvre, maintenant, ma fille ! Il faut que Didier s'éveille hors de la maison de mon père.

Alix, avec une vigueur dont nul n'aurait pu la croire capable, surtout en ce moment où elle venait de quitter le lit où la clouait la fièvre, souleva les épaules de Didier et fit signe à Marie de prendre le capitaine par les pieds. Marie obéit passivement, comme un enfant qui suit, sans les discuter, les ordres de son maître. La couverture fut passée sous le corps de Didier, et les deux jeunes filles la prenant par les quatre coins, comme une civière, enlevèrent leur vivant fardeau.

Elles fléchissaient sous le poids. Néanmoins, elles s'engagèrent résolûment dans les longs corridors de la Tremlays. De toutes parts, on entendait les rires et les chants des Loups qui, par bonheur, sérieusement occupés à boire, ne troublèrent point la retraite des deux jeunes filles. Elles traversèrent sans obstacle les sombres galeries du château, et arrivèrent au seuil de la cour, où elles déposèrent le capitaine, afin de reprendre haleine.

Fleur-des-Genêts haletait et tremblait. Alix respirait doucement et ne semblait point lasse. Sa compagne la contemplait avec une admiration mêlée d'effroi.

Alix et Fleur-des-Genêts s'étaient connues dès l'enfance. Leur liaison ne se ressentait point de la différence de leur position sociale. Il y avait bien dans l'affection de Marie un peu de respect, mais ce respect était tout instinctif et n'avait rien à faire avec la fortune ou le rang de mademoiselle de Vaunoy.

Quant à celle-ci, elle aimait réellement Marie, et comme son âme était noble entre toutes, un homme venant à se placer entre elle et sa pauvre compagne ne put point changer son cœur. Peut-être, si le devoir n'eût point commandé, eût-elle défendu son bonheur, comme c'est le droit de toute femme, mais son sacrifice était fait dès longtemps, et il ne lui avait point fallu d'effort pour chérir sa rivale.

Et pourtant elle aimait, elle aimait d'un amour sérieux, profond, et qui devait durer toujours.

Fleur-des-Genêts, au contraire, n'avait jamais eu soupçon de la liaison passagère de Didier avec Alix. Si elle l'avait su, peut-être eût-elle repoussé bien loin les avances de la riche héritière de la Tremlays, car Marie avait l'ombrageuse fierté des élèves de la nature, et sa vie entière, d'ailleurs, se concentrait dans l'exclusive tendresse qu'elle portait à Didier. Or, depuis quelques minutes, le voile venait de se déchirer, Alix avait été sa rivale, et Marie sentait qu'Alix était supérieure aux autres femmes. N'avait-elle pas raison de craindre?

Les deux jeunes filles restèrent un instant immobiles, séparées par la longueur de la taille du capitaine. Alix réfléchissait. Fleur-des-Genêts la regardait timidement aux rayons de la lune qui brillait de tout son éclat au ciel.

— Qu'est-ce cela? demanda mademoiselle de Vaunoy en désignant un objet qui se mouvait dans l'ombre du mur.

— C'est un cheval, répondit Marie. Pendant que j'errais dans la cour, un valet du maître de la Tremlays, votre père, est venu l'attacher auprès de la porte.

— Nous n'aurons pas besoin de la clef des écuries, alors... Quant à celle de la porte extérieure, les gens de la forêt ont fait en sorte sans doute que nous puissions nous en passer... Encore un effort, ma fille!

Elles reprirent leur fardeau, et, après bien des tentatives inutiles, elles parvinrent à placer le capitaine sur le cheval, et Marie, qui se mit en selle, le soutint dans ses bras.

— Va, ma fille, dit Alix, tu l'aimes, tu sauras bien lui trouver un asile.

En ce moment de la séparation, Fleur-des-Genêts eut honte et regret de ses soupçons. Elle se pencha; mademoiselle de Vaunoy la baisa au front.

— Vous êtes bonne et généreuse, mademoiselle, murmura Marie. Merci pour lui et pour moi.

Les Loups avaient laissé, en effet, la porte ouverte Alix frappa de la main la croupe du cheval, qui partit aussitôt.

— Que Dieu veille sur lui! dit-elle.

Puis elle s'assit, accablée, sur le banc de pierre qui est l'accessoire obligé de toute porte bretonne. Son but était atteint; sa force, toute factice, et résultat d'une héroïque volonté, tomba comme par magie. Elle redevint ce qu'elle était une heure auparavant: une pauvre enfant, brisée par la fièvre et incapable de se mouvoir.

Maître Alain, cependant, quelque peu dégrisé par l'apparition de la fille de son maître, était allé rendre compte à M. de Vaunoy du résultat négatif de l'attaque nocturne tentée contre la personne de Didier.

Le vieux majordome eut de la peine à trouver son maître. Celui-ci avait quitté son appartement aux premiers bruits de l'attaque, avait fait seller son cheval, — le cheval sur lequel Fleur-des-Genêts et Didier galopent à l'heure qu'il est dans les allées de la forêt; — puis, confiant dans les perfides mesures prises pour réduire les gens du roi à l'impuissance, il s'était rendu au-devant des Loups qu'il

avait conduits, de sa personne, au hangar où les voitures chargées d'argent se trouvaient à couvert.

Cela fait, il comptait enfourcher son cheval et courir d'une traite jusqu'à Rennes.

Son plan, pour être extrêmement simple, n'en était que plus adroit. Didier, assassiné pendant l'attaque, par ses propres estafiers, passerait naturellement pour avoir succombé en défendant les fonds du fisc qui étaient à sa garde. Les Loups seuls seraient, à coup sûr, accusés de ce meurtre, et lui, Vaunoy, arrivant le premier à Rennes pour porter cette nouvelle, ne serait pas le moins désolé de cette *catastrophe* qui enlevait ainsi, à la fleur de l'âge, un jeune officier de si grande espérance. Il n'y avait pas jusqu'à l'intrépidité connue de Didier qui ne dût ajouter une probabilité nouvelle à la version du maître de la Tremlays.

Aussi ce dernier était-il parfaitement sûr de son fait. Sa seule inquiétude ou plutôt son seul désir était désormais de mettre une couple de lieues entre lui et ses récents amis les Loups, dont il avait de fortes raisons de suspecter les intentions à son égard.

Après avoir fait pendant deux heures de vains efforts pour échapper à la surveillance de ces dangereux compagnons, il s'était enfin esquivé et gagnait à tâtons la porte de la cour pour trouver son cheval, lorsque maître Alain et lui se heurtèrent dans l'ombre.

Aux premiers mots du majordome, Vaunoy fut frappé comme d'un coup de massue. Didier vivait. Tout le reste était peine perdue.

— Comment ! misérables lâches ! s'écria Vaunoy en blasphémant, vous n'avez pas pu ? Je jure Dieu que ce coquin de Lapierre...

— Il est mort, interrompit Alain.

— Mort ?... Mais ce damné de capitaine s'est donc éveillé ?

— Non... mais son valet, que je n'avais pu reconnaître hier, était Jude Leker, l'ancien écuyer de Treml.

— Jude Leker ! répéta Vaunoy qui fit le même raisonnement que Lapierre et en demeura écrasé, — mais alors Georges Treml sait tout... et il vit !

— Ce n'est pas ma faute, reprit maître Alain ; Jude Leker a été tué par les nôtres, je suis resté seul en face de ce Didier ou de ce Georges qui dormait comme une souche.

— Eh bien ? saint-Dieu ! Eh bien...

— Au moment où j'allais faire l'affaire, j'ai vu une personne...

— Qui ? interrompit encore Vaunoy en secouant à la briser l'épaule du vieillard, — saint-Dieu ! qui a pu t'empêcher ?...

— Mademoiselle Alix de Vaunoy, votre fille, répondit le majordome.

— Ma fille ! balbutia-t-il, — Alix !

Puis se redressant tout à coup :

— Tu mens ! s'écria-t-il avec fureur ; — tu mens ou tu te trompes... Ma fille est sur son lit... Mais, saint-Dieu ! dussé-je le frapper moi-même, je ne perdrai pas cette occasion achetée au péril de ma vie !

Il écarta violemment le vieil Alain, qui resta collé à la muraille de la galerie, et s'élança vers la chambre de Didier.

Il y avait cinq minutes à peu près qu'Alix et Fleur-des-Genêts l'avaient quittée. Le flambeau de mademoiselle de Vaunoy brûlait encore sur la table.

Hervé, dont la cauteleuse et prudente nature était en ce moment exaltée jusqu'au transport, enjamba les trois cadavres, et se précipita sur le lit. Le lit était vide.

— Échappé! murmura Vaunoy d'une voix étranglée; — et ma fille est venue !

Il arracha follement les draps du lit et les foula aux pieds dans sa délirante fureur. Puis il s'élança, tête baissée, vers la porte.

Mais il ne passa point le seuil. Un bras de fer le saisit et le repoussa au dedans avec une irrésistible vigueur. Vaunoy releva la tête et vit, debout devant lui, cet étrange personnage masqué de blanc qui fermait la marche des Loups dans la forêt, et dont le malheureux Jude avait admiré la merveilleuse souplesse.

Vaunoy voulut parler, le Loup blanc lui ferma la bouche d'un geste impérieux, et s'avança à pas lents dans la chambre.

— Toujours du sang là où tu passes, monsieur de Vaunoy, dit-il d'une voix basse et menaçante.

Il prit le flambeau et examina successivement les trois cadavres. Lorsqu'il reconnut Jude, un douloureux tressaillement agita les muscles de son visage, sous la blanche fourrure qui le recouvrait.

— Il avait promis de le défendre, murmura-t-il; — c'était un Breton.

Puis il ajouta d'un ton lent et mélancolique :

— Il n'y a plus que moi pour servir Treml vivant, ou chérir le souvenir de Treml mort.

— Saint-Dieu ! dit à ce moment Vaunoy qui avait réussi à recouvrer quelque calme; — je vous ai donné ce soir cinq cent mille livres en beaux écus, c'est bien le moins que vous me laissiez vaquer à mes affaires... livrez-moi passage, s'il vous plaît, mon compagnon.

Le Loup blanc secoua sa préoccupation et regarda Hervé en face, à travers les trous de son masque. Puis il se retourna vers la porte ouverte et fit un signe. Cinq ou six hommes armés se précipitèrent dans la chambre.

— A la fosse ! dit le Loup blanc.

Vaunoy se sentit enlever de terre et une large main s'appuya sur sa bouche pour l'empêcher de crier.

Quelques minutes après, étendu sur un brancard que portaient quatre hommes, au nombre desquels il crut reconnaître deux de ses propres valets, Yvon et Corentin, masqués de fourrures, Vaunoy faisait route vers la Fosse-aux-Loups.



XXXII

LA CHAMBRETTE.

Fleur-des-Genêts soutenait de son mieux le capitaine endormi sur la selle. Elle ne voulait point s'avouer elle-même que la fatigue l'accablait, mais elle n'était qu'une jeune fille, et ses forces défaillaient rapidement.

Par bonheur, si violent que fût le narcotique administré par maître Alain, son effet ne put résister longtemps au mouvement du cheval. Au bout de quelques minutes, les membres de Didier se roidirent et son corps entier éprouva de légères convulsions.

— Mon Didier ! s'écria joyeusement Marie, éveille-toi, je t'ai sauvé.

C'était une de ces rares nuits où l'automne breton déride son sévère aspect et oublie d'agrafer son éternel manteau de brouillards. La lune pendait, brillante, au centre d'un ciel limpide. Une fraîche brise courait entre les troncs centenaires de l'avenue, et venait à l'odorat tout emprégnée des âpres parfums de la glandée. Les hautes cimes des chênes se balançaient avec lenteur et harmonie, secouant çà et là sur les bruyères leurs couronnes humides de rosée.

Certes, on pourrait difficilement se figurer un réveil à la fois plus fantastique et plus délicieux que celui qui attendait Didier. Pendant quelques secondes, le jeune capitaine crut poursuivre un rêve étrange. Il se sentait emporter par le galop d'un cheval, et entendait vaguement à son oreille les sons d'une voix aimée. Ses yeux voulaient s'ouvrir; mais il les tenait obstinément fermés pour garder son illusion.

Mais la brise de la forêt arrivait de plus en plus froide à son front, et chassait les dernières brumes de l'opium. Il souleva enfin sa paupière alourdie, et aperçut le charmant visage de Fleur-des-Genêts penché sur le sien, et si proche que les blonds cheveux de la jeune fille caressaient doucement sa joue.

Il porta la main à ses yeux, étonné de la persistance de ce songe bizarre. Fleur-des-Genêts écarta sa main en se jouant et il fut forcé de la voir encore.

— Est-ce donc bien toi ? murmura-t-il en se redressant sur la selle par instinct de cavalier ; — toi ici, à cheval, à cette heure... avec moi ?

La voix du capitaine exprimait une stupéfaction si profonde que Marie ne put retenir un sourire.

— C'est bien moi, dit-elle ; je t'expliquerai ce mystère... N'éprouves-tu point quelque souffrance, Didier ?

Elle ne répéta point ce mot qu'un premier mouvement de triomphe lui avait arraché : je t'ai sauvé. Ce sens si sûr, ce tact si exquis, que la nature donne aux filles de la solitude, comme aux grandes coquettes de nos villes, lui enseignait la discrétion ; elle devinait ce que pour un soldat le péril a d'attrait, le devoir de puissance, et n'avait garde de révéler, en ce moment, ce qui venait de se passer au château.

Didier aspirait fortement l'air de la nuit. La fraîcheur vivifiante de l'atmosphère et la force de sa constitution combattaient le malaise que laissait à tous ses membres l'énervante action du narcotique. Néanmoins il souffrait ; son crâne pesait à son cerveau comme un casque de plomb.

— Allons, dit-il en essayant de secouer la torpeur pénible où il restait plongé en dépit de lui-même, — cela m'a tout l'air d'un enlèvement, mais je n'y joue pas le rôle ordinaire des officiers de Sa Majesté... Mettons pied à terre, Marie... Je ne sais... j'ai besoin de repos...

Ils avaient passé les derniers arbres de l'avenue ; et le dôme de la forêt était sur leurs têtes. Marie se laissa glisser de la croupe du cheval et toucha le gazon.

— A merveille ! murmura Didier ; c'est toi qui me sers d'écuyer... Mais où ai-je donc mis mon esprit et ma force ? Soutiens-moi.

Il fit quelques pas en chancelant et s'affaissa au pied d'un arbre où il s'endormit aussitôt. Marie attira le cheval dans le taillis, mit la tête de Didier sur ses genoux et demeura immobile. Il était sauvé ; elle était heureuse, et veillait avec délices sur son sommeil.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans le sentier. Elle retint son souffle et vit d'abord quatre hommes dont chacun portait le bras d'une civière, où un cinquième individu était étendu garrotté. Ces quatre hommes marchaient en silence. Ils passèrent.

Puis un sourd fracas retentit dans la direction de la Tremlays, augmentant sans cesse et approchant avec rapidité. Marie, effrayée, traîna le capitaine au plus épais des buissons. Presque au même instant, la cohue des Loups envahit le sentier.

Ils n'allaient plus en silence et tâchant d'étouffer le bruit de leurs pas, comme lorsque le pauvre Jude les avait rencontrés quelques heures auparavant. C'était un désordre, une joie, un vacarme délirants. Ils couraient chantant ou devisant bruyamment. Sur leurs épaules sonnaient gaiement de gros sacs de toile tout pleins des pièces de six livres de M. l'intendant royal. La prise était bonne ; la nuit s'était passée en pillage et en orgie ; c'était fête complète pour les bonnes gens de la forêt.

Nous ne prenons point mission d'excuser le pillage, fussent les coupables nos excellents amis les Loups ; néanmoins, à ceux qui jetteraient à ces pauvres paysans un mépris trop entier ou un blâme trop sévère, nous poserions une simple question : — Avez-vous lu, leur demanderions-nous, les récents débats du comité *vinicole* (ce mot est burlesque, mais à la mode) ? Avez-vous entendu parler de ces hardies et fortes filles de Rebecca qui se font justice sommaire toutes les nuits dans le pays de Galles ? — Les Rebeccaïtes ressemblent un peu

à nos Loups; les *vinicoles* voudraient fort ressembler aux Rébeccaïtes. Il n'y a entre toutes ces choses que des différences de temps, de mœurs et d'audace. Partout où la force légale opprimera le faible, il y aura réaction nécessaire, sinon légitime. La réaction se traduira en bavardages si les opprimés sont journalistes, gascons ou députés; en violentes représailles, s'ils sont braves et trop pauvres pour attendre, un demi-siècle durant, la tardive justice du pouvoir.

Quoi qu'il en soit, à raison ou à tort, les Loups étaient ivres et contents d'eux-mêmes autant que s'ils eussent fait œuvre pie. L'argent qu'ils emportaient doublait de prix à leurs yeux, pour avoir été volé au fisc, leur mortel ennemi, et nous pouvons affirmer qu'aucun remords ne troublait leur conscience.

Fleur-des-Genêts tremblait. Dans cette course folle, un soubresaut pouvait jeter quelqu'un des Loups hors de la route et lui faire découvrir le capitaine endormi. Or, d'après la conversation qu'elle avait entendue dans la loge entre Pelo Rouan et Yaumi, l'envoyé des Loups, elle devait croire que ces derniers en voulaient à la vie de Didier.

Tous passèrent cependant sans encombre.

A la suite de la cohue, marchait encore ce personnage bizarre qu'on nommait le Loup blanc dans la forêt. Loin de partager la joie de ses compagnons, il semblait triste, et courbait son visage masqué de blanc sur sa poitrine.

Lorsqu'il passa devant Fleur-des-Genêts, la jeune fille tressaillit et tendit le cou en avant.

— Serait-ce lui? murmura-t-elle avec émotion et frayeur.

Le Loup blanc disparut comme ses louveteaux derrière un coude de la route. Tout rentra bientôt dans le silence, et l'on n'entendit plus que la mystérieuse et fugitive harmonie qui descend, par une belle nuit, de la cime balancée des grands arbres d'une forêt.

Les heures s'écoulèrent. Ce fut seulement lorsque la brise, plus piquante, annonça le prochain lever du jour, que Didier vainquit sa léthargie. Il était perclus et glacé. Ses membres roidis refusaient de se mouvoir.

En s'éveillant, il s'étonna comme la première fois, et fit questions sur questions.

— Tu es avec moi, répondit Marie; — voudrais-tu être ailleurs?... Viens... J'ai une chambrette bien close dans la loge de mon père. Je veux t'y donner asile.

— Mais pourquoi ne pas aller au château? demanda Didier. — Il y a en tout ceci un singulier mystère que je m'efforce en vain de comprendre... mes idées sont confuses... Je me souviens vaguement qu'un irrésistible sommeil s'est emparé de moi hier à la table de M. de Vaunoy... Que s'est-il passé, Marie? je veux le savoir.

— Tu sauras tout, répondit Fleur-des-Genêts en souriant; — mais tes membres sont glacés, mon beau capitaine... Je ne veux pas te voir trembler ainsi; cela me donne froid jusqu'au fond du cœur. . Viens, te dis-je, je te coucherai dans mon lit et je veillerai sur toi.

— Veiller sur moi ! répéta Didier.

— Comme on veille au chevet de ceux qu'on aime, s'empressa d'ajouter Marie; — comme une mère veille auprès de son enfant. Mais, viens donc !

Elle entraîna Didier qui, vaincu par son engourdissement morbide, n'avait plus ni volonté ni force. Tous deux se mirent en selle et le cheval galopa dans la direction du carrefour de Mi-Forêt. A une centaine de pas de la loge, Marie mit pied à terre.

— Reste là, dit-elle à voix basse; il ne faut pas que mon père te voie.

Elle s'avança doucement vers la loge. Sa porte était ouverte.

— Mon père ! dit Fleur-des-Genêts, en allongeant sa jolie tête à l'intérieur.

Personne ne répondit.

— Il n'est pas là ! pensa la jeune fille avec joie. — Dieu soit loué ! Didier aura un abri.

Elle s'élança à la rencontre du capitaine, qu'elle prit par la main. Tous deux gagnèrent la loge.

— Chut ! murmura Marie ; — marche doucement.

Ils franchirent la sombre salle basse où nous avons assisté à l'entrevue de Jude et de Pelo Rouan, puis Marie ouvrit la porte de sa chambre et poussa Didier à l'intérieur.

—Maintenant, dit-elle en fermant la porte en dedans, nous sommes en sûreté !... Tu es sous ma garde et jamais mon père ne vient ici.

Fleur-des-Genêts n'avait pas aperçu, en traversant la loge, deux yeux rouges et flamboyants briller derrière le tas de paille qui servait de couche à Pelo Rouan. Tandis qu'elle passait, ces yeux rayonnèrent un plus sanglant éclat. Quand elle fut passée, ils changèrent brusquement de position et s'élevèrent de plusieurs pieds. C'est que Pelo Rouan, qui était étendu sur la paille, venait de se dresser sur ses genoux.

— Je remercie Dieu, murmura-t-il avec haine, de m'avoir donné des prunelles de bête fauve, des yeux qui voient dans la nuit... Je l'ai bien reconnu, le Français maudit !... Il est là !... Marie ! pauvre fille !

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de tendresse profonde et de paternelle pitié, — ce qui n'empêcha point Pelo Rouan de décrocher le vieux mousquet suspendu au mur et d'y couler deux balles sur une copieuse charge de poudre.

Cela fait, il visita soigneusement la batterie, sortit au dehors, et grimpa sans bruit aucun et presque sans efforts apparents le long du tronc droit et lisse d'un bouleau planté devant la fenêtre de Marie et dont les branches passaient par-dessus la loge.

Il s'assit sur l'une des branches, de telle façon que, caché par le tronc, il pouvait plonger son regard dans l'intérieur de la chambre de Marie.

En ce moment la fenêtre était fermée. Pelo Rouan attendait immobile.

Une demi-heure après, le ciel à l'orient prit une teinte rosée; les ténèbres s'éclaircirent peu à peu et les oiseaux se prirent à chanter leur joyeuse chanson dans le feuillage.

Fleur-des-Genêts vint ouvrir sa fenêtre. L'âme de Pelo Rouan passa dans ses yeux.

Avant de rentrer dans l'intérieur de sa chambrette, Marie fit ce qu'elle faisait chaque matin. Elle s'agenouilla, joignit ses petites mains blanches sur l'appui de la croisée et dit sa prière à Notre-Dame de Mi-Forêt.

Ensuite elle revint auprès du lit, en chantant un couplet de la romance d'Arthur, et présenta un vase plein de lait au capitaine.

La chambrette de Fleur-des-Genêts était une sorte de petit nid, tout frais et gracieux, pris sur la largeur de la sombre pièce où couchait le charbonnier. Les murs étaient blancs et parsemés de bouquets de fumeterre, jolie fleur qui, selon l'antique croyance des hommes de la forêt, a la propriété de chasser la fièvre. Vis-à-vis de la fenêtre un petit lit de chêne noir, sans pieds ni rideaux, donnait à la cellule un aspect de virginale austérité. Au-dessus du lit il y avait un pieux trophée, formé d'un bénitier de verre, d'une statuette de Notre-Dame et d'une branche de laurier-fleur, bénite le saint dimanche des Rameaux, à la paroisse de Liffré.

Le reste du mobilier se composait d'une chaise et d'une demi-douzaine de paniers de chèvrefeuille, affectant diverses formes et que Fleur-des-Genêts avait appropriés à ses besoins, de manière à remplacer cartons, armoires et commodes.

Didier était couché dans le lit, Marie s'approcha sans crainte ni honte, et se remit à genoux. Elle ignorait le mal et restait au-dessus de la pudeur, cette vertu que n'avait point la première femme, lorsqu'elle sortit immaculée et presque divine des mains du Créateur.

Didier la contemplait avec tendresse et respect. Tous deux se souriaient et goûtaient silencieusement ce bonheur infini des jeunes amours, que les poëtes sentent et qu'ils ne savent pas peindre, parce que l'homme n'a point pris souci d'inventer des mots pour de si rares et si fugitives félicités.

Le jour venait. Jusqu'alors Pelo Rouan n'avait rien pu distinguer dans la chambrette. Il aperçut enfin les lignes mâles du profil de Didier se détachant sur l'oreiller blanc. Il eut un tressaillement de rage et serra convulsivement son mousquet.

— Qu'on est bien ainsi ! murmura Marie avec recueillement.

Didier prit sa blonde tête à deux mains et attira le front de la jeune fille jusqu'à sa lèvre. Pelo Rouan entendit le bruit d'un baiser.

Il arma son mousquet.

— Qu'est-ce cela ? dit tout à coup Marie en s'emparant de la médaille que mademoiselle de Vaunoy avait passée au cou du capitaine.

Didier prit la médaille, et ses traits exprimèrent un léger étonnement.

— Ce que c'est ? répondit-il avec lenteur ; — ce sont mes titres et parchemins, Marie. C'est, — je l'ai toujours pensé, — le signe qu'une pauvre femme, ma mère, mit à mon cou en m'exposant à la charité des passants... Mais ne parlons pas de cela, ma fille... Je croyais l'avoir perdue : je la cherchais en vain depuis un an... Il y a de la magie dans ce qui s'est passé cette nuit !

Marie regardait toujours la médaille.

— C'est étrange ! dit-elle enfin : — j'en ai une toute pareille.

Elle enleva rapidement le cordon qui retenait la médaille au cou de Didier, et tirant en même temps la sienne de son sein, elle s'élança vers la croisée afin de comparer.

Pelo Rouan, qui depuis cinq minutes guettait le moment où Marie cesserait de se trouver entre lui et le capitaine, poussa un soupir de soulagement et mit le capitaine en joue.

— Elles sont pareilles ! s'écria Marie avec une joie d'enfant : — toutes pareilles !

Pelo Rouan tenait la poitrine du capitaine au bout de son mousquet ; il allait tirer. Le cri de Marie détourna son attention, et son regard tomba involontairement sur les deux médailles.

Il jeta son fusil, qui de branche en branche dégringola bruyamment jusqu'à terre ; une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres. Marie leva la tête, aperçut son père et demeura terrifiée.

Par un mouvement tout instinctif, elle voulut se rejeter en arrière et fermer la croisée, mais Pelo Rouan l'arrêta d'un geste impérieux et mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

Didier avait fermé les yeux et donné son esprit à quelque douce rêverie d'amant heureux.

Pelo Rouan se laissa glisser le long d'une des branches du bouleau et atteignit la toiture de chaume de la loge d'où il s'élança sur l'appui de la croisée. — Marie n'osait bouger et le capitaine ne voyait rien. — Pelo prit les deux médailles et mit une grande attention à les examiner. Puis il écarta sa fille afin de s'avancer vers le lit.

— Ne le tuez pas, mon père ! oh ! ne le tuez pas ! s'écria Marie en pleurant.

Didier se redressa d'un bond sur son séant à ce cri ; mais Pelo Rouan l'avait prévenu et faisait peser déjà sa lourde main sur l'épaule nue du capitaine.

— Mon père ! mon père ! cria encore Marie avec désespoir.

— Chut ! dit le charbonnier à voix basse.

Durant quelques minutes il contempla le capitaine en silence. Pendant qu'il le regardait, une émotion extraordinaire et croissante se peignait sur ses traits noircis ; deux larmes contenues jaillirent enfin de ses yeux. Il se laissa tomber à genoux et baisa la main de Didier avec un respect plein d'amour.

— Que veut dire cela, mon brave homme ? demanda le capitaine étonné.

— Sa voix aussi ! murmura Pelo Rouan, plongé dans une sorte d'extase ; — sa voix comme ses traits... et je ne l'avais pas reconnu !

Didier le crut fou. Fleur-des-Genêts pensa rêver.

— Je comprends maintenant, reprit Pelo se parlant toujours à lui-même ; je comprends pourquoi Vaunoy voulait l'assassiner... Et moi qui le laissais faire ! Qui donc l'a sauvé à ma place ?

— Moi, prononça faiblement Marie.

— Toi, répéta Pelo Rouan, qui serra la jeune fille sur son cœur avec exaltation ; — toi, enfant ? Merci ! merci du fond du cœur !... Tu as fait tout ce que

j'aurais dû faire... Tu l'as aimé, lorsque moi je le haïssais aveuglément... tu l'as deviné, lorsque je le méconnaissais... tu lui as donné ta couche, et moi je voulais le tuer!... Pardon, ajouta-t-il en revenant vers Didier qui restait ébahi et n'avait garde de comprendre, — pardon, notre jeune monsieur Georges.

— Georges ?... balbutia le capitaine ; vous vous trompez.

— Non, non ! je ne me trompe pas... Cette médaille que la Providence me fait retrouver, c'est moi qui l'ai mise à votre cou, il y a vingt ans, par une nuit terrible où Vaunoy tenta encore de vous assassiner... car il y a bien longtemps qu'il vous poursuit, notre jeune monsieur. Et moi qui avais peur..... grand'peur ! lorsque je vous voyais errer sous le couvert, tout seul avec Marie ! Comme si un Treml pouvait tromper une pauvre fille ! comme si tout ce qu'il y a de bon, de noble, de généreux, de loyal, ne se trouvait pas toujours réuni à coup sûr dans le cœur d'un Treml !...

— Mais, voulut encore objecter Didier qui restait incrédule, — dans tout ce que vous venez de me dire, je ne vois point de preuve.

— Point de preuves !... Votre œil n'est-il pas celui du vieux Nicolas Treml, — un saint vieillard dont l'âme est chez le bon Dieu ? — Votre voix, votre âge, la médaille, la haine de Vaunoy, qui vous a volé votre immense héritage... Écoutez ! ajouta tout à coup le charbonnier en se dressant sur ses pieds : — vous aviez près de six ans alors, et Dieu m'a donné un visage qu'on ne peut oublier quand on l'a vu une fois...

— Je ne vous connais pas, interrompit Didier.

Pelo Rouan s'élança hors de la chambre. On entendit dans la pièce voisine un bruit d'eau agitée et ruisselant sur le sol ; puis il se fit un silence ; puis encore un homme de grande taille, vêtu de peaux de lapins blancs et dont la face blafarde était mouillée comme s'il se fût abondamment aspergé, s'élança dans la chambre et atteignit d'un bond le lit où Didier était toujours étendu.

A la vue de cet homme dont les cheveux blancs tombaient épars sur les épaules, Didier éprouva une commotion étrange. Il passa la main sur son front à plusieurs reprises comme pour saisir un souvenir rebelle...

L'homme était là, devant lui, immobile, en proie à une visible et violente anxiété.

Enfin Didier parut voir clair en sa mémoire. Une rougeur épaisse couvrit sa joue, et sa bouche s'ouvrit presque involontairement pour prononcer ce nom :

— Jean Blanc !

Pelo Rouan frappa ses mains l'une contre l'autre avec une joie délirante :

— Il se souvient de mon nom ! s'écria-t-il les larmes aux yeux ; — de mon vrai nom ! Pauvre petit monsieur !... Il se souvient de moi !

— Oui, dit le capitaine ; — je me souviens de vous... et de bien d'autres choses encore... Un monde de souvenirs envahit mon cerveau... Je ne me trompais pas, hier, lorsque j'ai cru reconnaître les tentures de cette chambre...

— C'était la vôtre autrefois... Oh ! que Dieu soit béni pour n'avoir point permis que le vaillant tronc perdît jusqu'à sa dernière branche ! Que Dieu et Notre-Dame soient bénis pour la joie qui déborde de mon pauvre cœur.

Il se fit un instant de silence. Le capitaine se recueillait en ses souvenirs.

Fleur-des-Genêts riait, pleurait et remerciait Notre-Dame de Mi-Forêt. Pelo Rouan ou Jean Blanc, penché sur la main de son jeune maître, savourait l'allégresse infinie qui emplissait son âme.

Au bout de quelques minutes, Jean Blanc se redressa. Ses sourcils étaient légèrement froncés et tous ses traits exprimèrent une grave résolution.

— Et maintenant, dit-il, Georges Treml, vous êtes Breton et noble; il faut regagner l'héritage de votre père tout entier : noblesse et fortune!

Jean Blanc n'eut pas besoin de donner de longues explications à son jeune maître, qui savait en grande partie son histoire, l'ayant entendue de la bouche du pauvre écuyer Jude, sans se douter qu'il pût y avoir le moindre rapport entre lui, Didier, officier de fortune, et Georges Treml, le représentant d'une famille puissante.

Les circonstances, dit-on, font les hommes. Ce proverbe est vrai dans un sens et nous semble fort à la louange de l'humanité. Qui peut nier qu'un fils de grande maison, dépouillé par une fraude infâme, et patron naturel de toute une population souffrante, ne doive autrement se comporter qu'un soldat sans souci, n'ayant ici-bas d'autre mission que de se bien battre toujours et de se divertir à l'occasion ? Didier, en devenant Georges Treml, se sentit naître au cœur une gravité inconnue. Il comprit ce qu'exigeaient de lui son nom et la mémoire de ses pères. De brave qu'il était, il devint fort.

— Je vais me rendre à la Tremlays, dit-il ; j'aurai raison de M. de Vaunoy.

— Je l'espère, répondit Jean Blanc avec un sourire dont le capitaine ne put saisir la signification ; — allez à la Tremlays, monsieur Georges, et attendez-y M. de Vaunoy.

Avant de se séparer de Jean Blanc, le capitaine lui serra la main

— Ce doit être, en effet, une noble race que celle de Treml, dit-il, — et je suis fier d'avoir un peu de ce bon sang dans les veines. Ce n'est pas une famille vulgaire qui peut avoir des serviteurs tels que vous... Jean Blanc, je vous remercie.

— Jude a fait mieux que moi, répondit l'albinos avec modestie, Jude est mort pour vous, le bon garçon... Il méritait cela, monsieur Georges : il vous aimait tant!

— Pauvre Jude ! murmura Didier; c'était un cœur fidèle et pur...

— C'était un Breton ! interrompit Jean Blanc. — A propos, notre monsieur, il faudra oublier que vous avez porté l'uniforme de France... Les os de votre aïeul blanchissent là-bas et s'élèveraient contre vous si votre épée restait au roi de Paris.

Le capitaine ne répondit point. Il boucla son ceinturon, remit son feutre et se disposa à partir. Sur le seuil était Marie qui s'appuyait au mur et avait perdu son joyeux sourire.

Une triste pensée était venue parmi son allégresse. Elle s'était demandé ce que pouvait être la fille du charbonnier pour l'héritier de Treml ?

En passant auprès d'elle, le capitaine la pressa sur son cœur.

— Jean, mon ami, dit-il en souriant, vous auriez eu grand tort de me tuer, car, moi qui ai traité autrefois plus d'une noble dame en fillette, j'ai traité

Marie en noble dame... et, si Dieu me donne vie, il faudra désormais que tout le monde la traite ainsi.

Marie redevint joyeuse. Le capitaine partit. Pelo Rouan s'approcha de sa fille et la baisa au front.

— Enfant, dit-il d'une voix grave et triste, tu es ma seule joie en ce monde et je t'aime comme le souvenir de ta mère... Mais il ne faut pas espérer. Treml ne se mésallia jamais, et, tant que je vivrai, ma fille ne sera point sa femme.

Fleur-des-Genêts pâlit et pencha sa blonde tête sur son sein

— Il faudra donc mourir ? murmura-t-elle.

— Dieu te fera la grâce de l'oublier, répondit Pelo Rouan, et d'ailleurs notre vie est à Treml.

Il remit son costume de charbonnier, et, baisant une dernière fois la joue décolorée de Marie, il quitta la loge à son tour.

Marie s'agenouilla devant l'image de Notre-Dame; puis, vaincue par ses larmes et les fatigues de la nuit, elle s'endormit.

XXXIII

LE TRIBUNAL DES LOUPS.

Deux heures après, les souterrains de la Fosse-aux-Loups présentaient un aspect étrange, presque solennel.

Ce n'était plus ce désordre que nous avons trouvé la première fois que nous avons pénétré dans la caverne : les Loups, rangés avec méthode, masqués et armés comme pour un combat, formaient cercle autour de la table des vieillards. Ceux-ci étaient sans armes et flanquaient, quatre d'un côté, quatre de l'autre, un siége élevé de deux gradins au-dessus des leurs, où trônait le Loup blanc.

Un profond silence régnait dans le souterrain.

Au bout de quelques minutes les rangs s'ouvrirent et donnèrent passage à un homme pâle et tremblant, dont le visage exprimait une mortelle terreur. Cet homme était Hervé de Vaunoy. Deux Loups l'escortèrent jusqu'à la table où siégeaient les huit vieillards, présidés par le roi des Loups, — le Loup blanc.

— Maître, dit l'un des vieillards en s'adressant respectueusement à ce dernier, — il a été fait suivant votre volonté. Voici l'assassin au pied de notre tribunal. Vous plaît-il qu'on l'interroge ?

— Cela me plaît, répondit le Loup blanc.

Le père Toussaint se leva.

— Hervé de Vaunoy, dit-il, vingt de nos frères sont morts par ton fait ; leur sang pèse sur toi, et tu vas mourir si tu ne peux prouver ton innocence.

— Nous avions fait un pacte, balbutia Vaunoy ; j'ai rempli mes engagements : vous avez les cinq cent mille livres... Pourquoi ne tenez-vous pas votre parole ?

— Notre parole n'est rien, répondit le père Toussaint, celle du maître est tout, et tu n'avais pas la parole du maître... Défends-toi autrement, et dépêche ! — Yaumi, ajouta le vieux Loup sans s'émouvoir le moins du monde, — prépare une corde, mon petit.

Une sueur glacée inondait le visage de Vaunoy.

— Mes bons amis, s'écria-t-il, ayez pitié de moi !... On m'a calomnié près de vous ; j'ai toujours aimé tendrement mes pauvres vassaux de la forêt..... A l'avenir, je ferai pour eux davantage encore ; je...

— Tais-toi ! interrompit la voix sévère du Loup blanc, tu mens !

— La corde est-elle prête, Yaumi ? demanda le père Toussaint avec une très-grande bonhomie.

Yaumi répondit affirmativement, et Vaunoy, tournant les yeux de son côté, vit en effet une corde se balancer dans les demi-ténèbres qui régnaient derrière les rangs serrés des Loups. Tout son corps trembla convulsivement.

— Misérables ! râla-t-il avec la rage que donne la frayeur portée à l'excès, — de quel droit me jugez-vous, moi, gentilhomme et votre maître ?... Je serai vengé : votre repaire sera détruit; vous serez... Mais non, mes excellents amis, ma tête s'égare ! miséricorde, miséricorde au nom de Dieu !... Je ne vous ai pas fait de mal... On vous a menti... Si vous aviez pu voir de près ma conduite...

— C'est justement là ce qui te perd, dit le père Toussaint. Pour ton malheur, nous ne te connaissons que trop.

— Vous vous trompez, reprit Vaunoy ; sur mon salut, vous méconnaissez mes sentiments pour vous. Si vous pouviez interroger M. de Béchameil... ou mon majordome... ou mes gens... Un sursis, mes amis ! accordez-moi un sursis, afin que je puisse me justifier !

— Tu veux qu'on interroge tes gens? demanda ironiquement Toussaint.

— Je le veux ! s'écria Vaunoy, se reprenant à cette frêle espérance et désirant d'ailleurs gagner du temps ; — tous ils vous diront ma tendre sollicitude pour les gens de la forêt...

— Soit ! interrompit le père Toussaint. On ne peut te refuser cela.

Vaunoy respira.

— Approchez ! reprit Toussaint en s'adressant aux deux Loups qui étaient à droite et à gauche de Vaunoy.

Les deux Loups s'ébranlèrent et, sur un signe du vieillard, firent tomber leurs masques de fourrures. Vaunoy poussa un cri d'agonie.

— Yvon! murmura-t-il ensuite; — Corentin !

— Eh bien ! reprit encore Toussaint, — tes gens vont nous dire la tendre sollicitude...

— Miséricorde! interrompit Vaunoy en tombant à genoux.

Le tribunal se consulta durant une minute. Le Loup blanc ne prit point part à la délibération.

— Hervé de Vaunoy, dit ensuite le vieux Toussaint avec lenteur, — les Loups te condamnent à mourir par la corde, et tu vas être pendu ; — sauf avis autre et meilleur du maître.

Le Loup blanc se leva.

— C'est bien, dit-il. Que Yaumi reste auprès de la corde... Vous autres, retirez-vous.

Cet ordre s'exécuta comme par enchantement. La caverne s'illumina au loin, laissant voir d'immenses galeries souterraines et d'interminables voûtes. Les Loups s'éloignèrent de divers côtés, et bientôt leurs torches parurent comme des points lumineux, tandis qu'eux-mêmes, amoindris par la perspective et bizarrement éclairés au milieu de la nuit, semblaient des êtres de forme humaine, mais d'une fantastique petitesse, — des lutins, par exemple, ou de ces étranges démons qui mènent le bal au clair de la lune, sur la lande, autour des croix solitaires, et que les bonnes gens du pays de Rennes apprennent à redouter dès l'enfance sous le nom de *chats courtauds.*

Vaunoy était toujours à genoux. Le Loup blanc descendit les marches de son trône et s'approcha de lui.

— Lève-toi, dit-il en le touchant du pied.

Vaunoy se leva.

— Tu es un homme mort, reprit le Loup blanc, si je ne mets mon autorité souveraine entre toi et la potence.

— A quel prix faut-il acheter la vie?

— La vie? répéta le Loup avec une expression étrange; — à aucun prix je ne te vendrai la vie, Hervé de Vaunoy, assassin de mon père et de ma femme...

— Moi?... moi!... mais je ne vous connais pas!

Le Loup blanc souleva son masque.

— Vous! s'écria Vaunoy stupéfait; Jean Blanc!...

— Tu me croyais depuis longtemps en terre, n'est-ce pas? demanda le roi des Loups; — tu ne t'attendais point à rencontrer dans l'homme fort et puissant le vermisseau que ton pied écrasa si impitoyablement autrefois. Dieu m'a tenu en sa garde, non point pour moi, je pense, mais pour le fils de Treml, race de chevaliers et de chrétiens!

— Le fils de Treml! répéta Vaunoy dont la terreur se nuança d'un peu de curiosité.

— Encore un que tu as voulu assassiner... par deux fois!

Vaunoy pensa que le roi des Loups en oubliait une.

— Par deux fois! reprit Jean Blanc. — Insensé! tu ne savais pas que cet enfant était ton bouclier! Tu ne savais pas que, lui mort, il n'y aurait plus rien entre ta poitrine déloyale et le plomb du vieux mousquet de mon père!... Que de fois je t'ai tenu en joue sous le couvert, Hervé de Vaunoy!

Celui-ci frissonna.

— Que de fois, lorsque tu passais par les grandes allées de la forêt, seul ou avec des valets impuissants à te protéger contre une balle bien dirigée, j'ai appuyé mon fusil contre mon épaule et mis le point de mire sur toi... mais une voix secrète me retenait toujours. Je pensais que j'aurais besoin de toi pour le petit M. Georges, et je t'épargnais. — J'ai bien fait d'agir ainsi. Louée soit Notre-Dame! Le moment est venu où ta vie et ton témoignage deviennent nécessaires au légitime héritier de Treml.

— Savez-vous donc où il est? demanda Vaunoy à voix basse.

— Il est chez lui, dans la maison de son père, au château de la Tremlays.

— Ah! fit Vaunoy qui devint pensif.

— Oui, reprit le Loup blanc; mais, cette fois, tu ne l'assassineras pas..... Abrégeons. Veux-tu sortir d'ici sain et sauf?

— A tout prix! répondit Hervé qui, par extraordinaire, disait là sa pensée entière.

— Expliquons-nous... Je ne te rends pas la vie. Tu restes à moi pour le sang de mon père, pour l'honneur et pour le sang de ma femme. Seulement je te donne un répit et une chance de m'échapper. Pour cela, voici ce que je te demande.

Jean Blanc montra du doigt un coin de la table où se trouvait ce qu'il faut pour écrire, et reprit :

— Je vais dicter, écris :

« Moi, Hervé de Vaunoy, je déclare reconnaître dans la personne du sieur Didier, capitaine au service de S. M. le roi de France et de Navarre, Georges, petit-fils et légitime héritier de Nicolas Treml de la Tremlays, seigneur de Bouëxis-en-Forêt, feu mon vénéré parent ; en foi de quoi je signe. »

Vaunoy n'hésita pas un instant. Il écrivit et signa couramment sans omettre une syllabe.

— Et maintenant, dit-il, suis-je libre ?

Jean Blanc épela laborieusement la déclaration et la mit dans son sein.

— Tu es libre, répondit-il ; mais songes-y et prends garde ! Désormais je n'ai plus besoin de toi, cache bien ta poitrine qui n'est plus protégée contre ma vengeance. Va-t-en !

Vaunoy ne se le fit point répéter. Il se dirigea au hasard vers l'un des centres de la lumière.

— Pas par là ! dit Jean Blanc. Yaumi, bande les yeux de cet homme, et conduis-le au delà du ravin... Encore un mot, monsieur de Vaunoy : vous allez trouver à la Tremlays Georges Treml, le fils de votre bienfaiteur, le chef de votre famille, si tant est que vous ayez dans les veines une seule goutte de ce noble sang, — ce dont je doute... reconnaissez-le tout de suite, croyez-moi, et traitez-le comme il convient.

Vaunoy donna sa tête à Yaumi qui lui banda les yeux et le prit par le bras. Ils remontèrent ainsi tous les deux les escaliers humides et glissants qui descendaient dans le souterrain. Puis Vaunoy sentit une bouffée d'air et aperçut une lueur rouge à travers son bandeau. Il respira avec délices et ne put retenir une joyeuse exclamation.

— Vous avez raison de vous réjouir, dit Yaumi. Je crois que le diable vous protége, car, où vous avez passé, un honnête homme eût laissé ses os... C'est égal. Vous l'avez échappé deux fois ; à votre place je m'en tiendrais là.

— Tu es de bon conseil, mon garçon, répondit Vaunoy qui commençait à se remettre ; — je ferai mieux : je vendrai mon château de la Tremlays ; je vendrai mon manoir de Bouëxis-en-Forêt, et je m'en irai si loin que, je l'espère, je n'entendrai plus parler des Loups. Adieu !

Yaumi le suivit de l'œil tandis qu'il s'enfonçait hâtivement sous le fourré.

— Du diable si je n'aurais pas mieux fait de le laisser pendre la première fois qu'on a noué une corde à son intention, grommela-t-il ; mais le maître a son idée et il est plus fin que nous.

Vaunoy traversa le fourré au pas de course et s'engagea, sans ralentir sa marche, sous les allées de la forêt. Il ne se retourna pas une seule fois durant toute la route, et bien souvent il eut un frisson de frayeur en voyant s'agiter les branches de quelque buisson.

Aucun accident ne lui arriva en chemin.

Lorsqu'il se trouva enfin entre la double rangée des beaux chênes de l'avenue

de la Tremlays, il ôta son feutre et tamponna son front ruisselant de sueur en aspirant l'air à pleine poitrine.

— Saint-Dieu! murmura-t-il, deux fois la corde au cou en quarante-huit heures, c'est une rude vie!... Je le ferai comme je l'ai dit : je quitterai la Bretagne... Avec le prix du domaine de Treml, je serai partout un grand seigneur... Mais qui eût cru que ce misérable fou de Jean Blanc vécut encore? Saint-Dieu! que je le tienne une fois en mon pouvoir, et il ne me mettra plus jamais en joue ni sous le couvert ni dans la plaine.

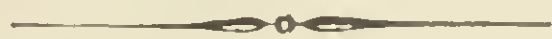
Il continua de marcher durant quelques minutes en silence, puis il s'arrêta tout à coup et un sourire de satisfaction entr'ouvrit ses minces lèvres.

— A tout prendre, dit-il, je m'en suis tiré à bon marché! ma déclaration pourra donner un nom à ce petit Georges Treml, si M. de Béchameil et le parlement ne trouvent pas moyen de rabattre ses prétentions, ce qui est fort à espérer, — mais, en tout cas, ce griffonnage ne peut m'enlever mon domaine. J'ai un acte de vente en bonne et due forme, saint-Dieu! j'ai des amis au parlement, et une possession de vingt années est bien quelque chose... Certes, j'aimerais mieux M. le capitaine mort que vivant, mais puisque le hasard le protége, qu'il vive ; je m'en lave les mains et fais serment de ne jamais lui rendre un denier de son héritage...

M. de Vaunoy, tout en soutenant avec lui-même cet intéressant entretien, était rrivé à la porte du château. Il entra.

Jean Blanc, lui, après le départ de son prisonnier, demeura quelques instants plongé dans ses réflexions ; puis, avec l'aide de Yaumi, qui était de retour, il se noircit le visage et reprit son costume de charbonnier.

Cela fait, il quitta le souterrain, descendit au fond du ravin et entra dans le creux du grand chêne. Il s'était muni d'un outil pour creuser la terre.



XXXIV

JEAN BLANC.

Lorsque Didier arriva au château de la Tremlays, Hervé de Vaunoy était absent. Le château gardait l'apparence d'une place prise d'assaut, et le jeune capitaine fut fort étonné d'apprendre ce qui s'était passé la nuit précédente.

Jean et Marie ne lui avaient raconté, en effet, que ce qui se rapportait immédiatement à lui : savoir, l'attaque nocturne, la mort de Jude et l'enlèvement de lui, Didier, effectué par les deux jeunes filles. Il ne savait rien du vol des cinq cent mille livres, presque rien de l'attaque des Loups.

La première personne qu'il rencontra sous le vestibule fut M. l'intendant royal. Le pauvre Béchameil avait perdu les roses éclatantes de son teint. Il était pâle, et sa physionomie abattue exprimait un profond chagrin. Ce fut lui qui raconta au capitaine les événements de la nuit. Il s'en acquitta fort longuement et d'une voix lamentable.

— Il y a eu trahison, dit-il en finissant ; les soldats et les sergents de la maréchaussée ont été traîtreusement empêchés de faire leur devoir... et cela me coûte cinq cent mille livres, monsieur.

— Il y a eu trahison, en effet, répondit le capitaine ; n'avez-vous nul soupçon ? ne savez-vous quel peut être le coupable ?

Béchameil mit ses doigts dans sa tabatière d'écaille et regarda le capitaine en dessous.

— Des soupçons ? répéta-t-il, je ne sais trop. J'ai perdu cinq cent mille livres, voilà ce qui est cruellement certain... Monsieur le capitaine, je donnerais six mois de ma vie pour vous voir possesseur d'un bon et opulent domaine...

— Pourquoi cela ? demanda Didier étonné.

— Parce que j'ai perdu cinq cent mille livres, et que, pauvre comme vous êtes, le parlement ne pourrait que vous faire pendre ou décapiter. Soit dit, monsieur le capitaine, sans offense aucune et avec toute la considération qui est due à votre titre d'officier du roi.

— Oserait-on m'accuser ? s'écria Didier.

— Qui donc ? répondit Béchameil avec mélancolie ; — qui donc prendrait ce soin, monsieur, si ce n'est moi ? Je suis seul victime et ne me plains point... parce qu'il vous faudrait bien longtemps, monsieur le capitaine, pour me solder mes cinq cent mille livres avec les émoluments de votre grade.

Didier était dans l'un de ces instants où le cœur est, pour ainsi dire, inaccessible à la colère. Sa vie venait de subir une crise trop grave pour qu'il son-

geât à dépenser son courroux contre un personnage comme M. de Béchameil. Au contraire, porté à compatir à ce chagrin qui, en définitive, avait une source sérieuse, et tout plein encore des révélations de Jean Blanc, il répondit à l'intendant à peu près comme il l'eût fait à une personne raisonnable, et lui laissa entendre que sa fortune allait subir un complet changement.

Béchameil haussa les épaules.

— Quelque héritage de vilain, grommela-t-il ; deux cents écus de rentes ! C'est égal, s'il est possible de les saisir, je les saisirai... Mais, puissiez-vous me rendre mes cinq cent mille livres jusqu'au dernier sou, monsieur, nous ne serions pas quittes encore.

— Comment cela ? demanda Didier qui ne prit même pas la peine de répondre à ce qui regardait le vol de la nuit précédente.

— Comment cela ? s'écria Béchameil enhardi par le calme de son interlocuteur : vous me le demandez, monsieur !... J'étais le fiancé de mademoiselle Alix de Vaunoy...

— Eh bien ?

— Ce matin, je l'ai trouvée, demi-vêtue, dans la chambre que vous occupiez ; elle priait auprès du cadavre de votre domestique... Ne me demandez pas d'explications sur ce meurtre. Cette maison est un véritable coupe-gorge, et je n'y coucherais pas une nuit de plus quand il s'agirait de recouvrer mes cinq cent mille livres... Alix priait. Usant des droits que je croyais avoir, je l'ai engagée à regagner sa chambre. Elle m'a parlé de vous... je suppose qu'elle avait le transport... en termes qui ne me permettent pas de douter de mon malheur.

— Pauvre Alix, murmura le capitaine ; — ne supposez rien qui puisse blesser l'honneur de mademoiselle de Vaunoy, monsieur, ajouta-t-il avec sévérité.

— J'ai assez de certitudes sans me prendre aux suppositions, répondit Béchameil. Cinq cent mille livres et ma fiancée !... Car elle m'a dit, monsieur, qu'elle entrerait en religion plutôt que de m'épouser !

A ces derniers mots, prononcés d'une voix plaintive, M. l'intendant royal tira sa montre de son gousset et leva les yeux au ciel.

— Onze heures ! murmura-t-il. Vous verrez qu'au milieu de cette bagarre personne ne se sera occupé du déjeuner !

Il salua Didier à la hâte et se dirigea vers les cuisines.

Didier demeura pensif.

Évidemment M. de Béchameil ne serait pas le seul à l'accuser. Les deniers de l'impôt étaient à sa garde. Pour se disculper, un moyen unique se présentait, c'était de mettre au jour l'infâme conduite d'Hervé de Vaunoy. — Mais Alix ! Alix qui venait de le sauver ! Alix qui l'aimait et qu'il faisait déjà si malheureuse !... Didier repoussa bien loin cette idée et n'en attendit que plus impatiemment le retour du maître de la Tremlays.

Sans y songer, il prit la route de sa chambre. En traversant la cour, une foule d'objets qu'il n'avait point remarqués d'abord frappèrent ses yeux et réveillèrent des souvenirs depuis bien longtemps assoupis. Il croyait reconnaître les sculptures de la façade et les nobles émaux des écussons.

La porte de la chambre était grande ouverte. Il entra.

Sur son lit, le corps du brave écuyer Jude était étendu. Une femme, agenouillée au chevet, priait à voix haute, récitant avec lenteur les versets du *De Profundis*. C'était la dame Goton Rehou qui rendait les derniers devoirs à son vieil ami.

Didier se découvrit et s'avança. En entendant sur les carreaux le bruit des éperons, la femme de charge tourna la tête. Elle n'avait point encore aperçu le capitaine, et sa vue lui causa une émotion dont la cause restait pour elle un mystère. — Didier s'arrêta près du lit et considéra longtemps en silence les traits de Jude, auxquels la mort n'avait pu enlever leur expression de fermeté, de calme intrépide.

— Pauvre Jude ! pensa-t-il tout haut au bout de quelques minutes, Dieu n'a point permis qu'il arrivât au but si ardemment souhaité... Il est mort avant d'avoir retrouvé le fils de son maître... Il est mort un jour trop tôt.

La vieille Goton Rehou se prit à trembler.

— Monsieur, monsieur, dit-elle ; mes yeux sont chargés de vieillesse et il y a vingt ans que je n'ai vu Georges Treml, mais... au nom de Dieu, qui êtes-vous ?

On entendit le cri des gonds rouillés de la porte extérieure. Didier courut à la fenêtre et aperçut Vaunoy qui entrait dans la cour.

— Qui êtes-vous ? répéta Goton en joignant les mains.

— Vous vous souvenez donc aussi de Treml ? dit le capitaine.

— Si je m'en souviens, béni Jésus !...

— Eh bien ! dame, suivez-moi ; vous entendrez le maître de la Tremlays me donner le nom qui m'appartient.

Didier quitta la chambre, traversa le corridor à grands pas et se rendit au salon où Vaunoy venait d'entrer. La vieille Goton le suivit de loin.

Au salon se trouvaient mademoiselle Olive de Vaunoy, M. de Béchameil et l'officier des sergents de Rennes. Celui-ci aborda brusquement Didier :

— Capitaine, dit-il, hier au soir, pendant le souper, vous vous êtes endormi. Cela n'est pas naturel. Durant votre sommeil on a pillé le château... Je me suis trouvé enfermé dans ma chambre ; nos gens se sont vus parqués dans une grange close... Que pensez-vous de cela ?

— Je vous répondrai ce soir, répliqua Didier en s'avançant vers M. de Vaunoy.

Celui-ci se munit de son plus doucereux sourire.

— Saint-Dieu ! mon jeune ami, s'écria-t-il en ouvrant les bras, et faisant la moitié du chemin, je viens d'apprendre des choses qui me transportent de joie... La Bretagne retrouve en vous un de ses vieux noms et moi le fils d'un excellent cousin... Embrassons-nous, mon jeune parent... Monsieur de Béchameil et mademoiselle ma sœur et vous tous ici présents, je vous informe que le vrai nom de ce cher capitaine est Georges Treml...

— De la Tremlays, seigneur de Bouëxis-en-Forêt, ajouta Georges lui-même.

La vieille Goton qui arrivait au seuil s'appuya contre la muraille. Ses jambes, coupées, — comme on dit vulgairement, mais énergiquement, — par l'émotion, lui refusaient service.

— Je l'avais deviné ! murmura-t-elle en essuyant une larme du revers de sa main ridée. Oh ! que c'est bien ainsi que j'espérais le revoir !... beau, fort,

l'épée au côté, la mine haute et fière, comme il convient à un Breton de bon sang...

Mademoiselle Olive joua de l'éventail. Cette belle personne excellait à cet exercice estimable. M. de Béchameil ouvrit de grands yeux.

— Peste ! pensa-t-il, ce n'est pas un mendiant après tout.

— Tels étaient les noms et titres de Nicolas Treml, votre aïeul vénéré, mon jeune ami, reprit Vaunoy, répondant aux derniers mots du capitaine.

— Et tels seront aussi les miens, monsieur, prononça Georges avec fermeté.

— Bien dit ! pensa Goton Rehou, qui admirait chaque mot, chaque geste de son jeune maître.

— Monsieur mon cousin, repartit Vaunoy en mettant de côté son patelin sourire, — je crois que vous vous faites une idée fausse et singulièrement exagérée de votre position nouvelle.

— Ne suis-je pas l'héritier de mon aïeul?

— Si fait, Saint-Dieu !... mais...

— Mais quoi ? demanda Georges avec impatience.

— Mais quoi ? répéta en *aparté* la vieille Goton triomphante.

Il n'y eut pas jusqu'à M. l'intendant royal qui, persuadé du bon droit du capitaine, ne se dît *in petto:*

— Mais quoi?

Hervé de Vaunoy reprit son sourire.

— Mon jeune ami, dit-il, l'emportement nuit parfois et ne sert jamais. A mon âge on ne parle pas à la légère... Croyez-moi : l'héritage de Nicolas Treml, — dont Dieu puisse avoir l'âme loyale en son paradis ! — ne vous fera pas bien riche.

Le capitaine sentit le rouge de l'indignation lui monter au visage. Il s'approcha de manière à n'être entendu que de Vaunoy.

— Il y a sous votre toit, dit-il d'une voix contenue et que la colère faisait trembler, une personne que je respecte autant que je vous méprise, que j'aime autant que je vous hais... Rendez grâce à Dieu de posséder une pareille égide, monsieur ; car je vous connais. Je porte les traces de vos traîtreuses attaques ; je sais combien de fois vous avez tenté de m'assassiner ; je sais que cette nuit encore...

— Que ne parlez-vous haut, monsieur mon cousin ? demanda Vaunoy, qui fit appel à toute son effronterie.

— Misérable ! poursuivit Georges sans élever la voix ; tu sais bien que ta fille est entre nous... ta fille qui est aussi sainte que tu es, toi, impur et souillé. Je ne dirai rien ; mais tu es aussi chez moi, et à tout le moins, je puis te faire chasser par les soldats sous mes ordres.

Vaunoy fit un salut ironique.

— Mademoiselle ma sœur, dit-il, et vous, monsieur l'intendant, veuillez excuser notre entretien secret. Je vais, du reste, vous mettre au fait... Mon jeune cousin, pour premier acte de bonne parenté, me menace de me faire chasser de chez moi par les soldats de Sa Majesté.

— En vérité !... répliqua Béchameil pour dire quelque chose.

— Est-il possible ! déclama mademoiselle Olive qui voulait avoir l'air de comprendre.

— Il n'y a point entre nous de bonne parenté, monsieur, reprit Didier en faisant effort pour concentrer sa colère au dedans de lui-même ; je vous menace, en effet, de vous chasser, mais non pas de votre maison, car ce château est ma propriété.

— Pour ça, tu en peux faire serment, mon enfant chéri ! murmura la dame Goton Rehou.

— Oui dà ! s'écria Vaunoy en ricanant ; vous croyez cela ?... Eh bien ! mon jeune cousin, vous êtes dans l'erreur. Permettez que je m'absente une minute... le temps d'aller jusqu'à mon cabinet... et je reviendrai vous apprendre une foule de choses que vous paraissez ignorer.

Il salua et sortit. — Le capitaine demeura indécis et ne sachant plus trop sur quoi compter.

Béchameil, l'officier rennais et mademoiselle Olive se formèrent en groupe afin de gloser à leur aise sur cet événement étrange.

Pendant que chacun était ainsi diversement occupé, la figure noircie du charbonnier Pelo Rouan se montra sur le seuil. Il tenait sous son bras un petit coffret de fer tout rongé par la rouille. La vieille Goton seule l'aperçut et fit un mouvement de surprise, mais Pelo Rouan mit un doigt sur sa bouche. — Pelo se glissa dans l'ombre projetée par l'un des hauts battants de la porte ouverte.

Presque au même moment, M. de Vaunoy reparut, suivi de maître Alain. Il avait à la main un parchemin déplié.

— Mon jeune ami, dit-il d'un air d'insolent triomphe à peine tempéré par son habitude d'hypocrite courtoisie, je vous prie humblement de m'excuser si je vous ai fait attendre. Veuillez prendre connaissance de cet écrit.

Le capitaine prit le parchemin et lut.

C'était l'acte de vente écrit tout entier de la main de Nicolas Treml et confié par ce dernier à Hervé de Vaunoy.

En lisant, Georges devint pâle.

— Il paraît, murmura Béchameil, que cet écrit ne fait point plaisir au jeune homme ; mais comment diable ressaisir mes cinq cent mille livres ?

— Chut ! fit mademoiselle Olive avec beaucoup d'importance.

— Monsieur, dit le capitaine après un silence, — il y a en tout ceci quelque odieuse machination que je ne comprends pas... Comment vous, pauvre et nourri des bienfaits de mon aïeul, avez-vous pu acheter et payer son domaine ?

— L'économie ! mon jeune ami, répondit Vaunoy en raillant ; — avec de l'économie et quelque triture des affaires, on accomplit des choses réellement surprenantes... Mais là n'est pas la question, et j'espère qu'il ne vous prendra plus fantaisie de me menacer... Voulez-vous que nous fassions la paix ?

— Jamais ! s'écria Georges en repoussant la main que Vaunoy lui tendait. Je puis vous épargner pour l'amour de votre fille ; je puis mettre un voile sur vos infamies...

— Monsieur mon cousin, dit Vaunoy en se redressant, toute patience a un terme.

— Vos infamies! répéta Georges avec éclat. — Mais il y a guerre entre nous désormais, monsieur!

— La guerre... soit... Mademoiselle ma sœur et vous, monsieur l'intendant, vous êtes témoins que j'ai poussé la modération jusqu'à ses plus extrêmes limites... Je crois donc, à mon tour, pouvoir dire au capitaine qui m'a outragé devant tous : Sortez de chez moi, monsieur.

— Béni Jésus! murmura la dame Goton, il va chasser notre pauvre petit Georges!

Le capitaine se couvrit, lança au maître de la Tremlays un regard de provoquant dédain et se dirigea vers la porte.

A moitié route, il se trouva face à face avec Pelo Rouan, qui le prit par la main et le ramena au milieu du salon.

— Jean Blanc! dit le capitaine étonné.

— Jean Blanc! répéta mentalement Vaunoy qui regarda attentivement le nouveau venu. — Saint-Dieu! c'est lui en effet.

Il se pencha et dit un mot à l'oreille du majordome qui sortit aussitôt.

— Que venez-vous faire ici? ajouta-t-il en s'adressant au charbonnier.

— Je viens faire justice, répondit Jean Blanc d'une voix grave; je viens, Hervé de Vaunoy, t'enlever le prix de vingt ans de fraude et de crimes.

Vaunoy regarda du côté de la porte. Maître Alain ne revenait point encore.

— Tu t'es prévalu d'un parchemin signé par Nicolas Treml; notre jeune seigneur va te répondre par un parchemin signé de toi...

— Que veux-tu dire? interrompit Vaunoy avec inquiétude.

Jean Blanc posa le coffret de fer sur le plancher, s'agenouilla auprès, et introduisit son couteau dans la fente de la charnière. La rouille avait rongé le métal, et le couvercle sauta presque sans efforts. Le coffret contenait de l'or et un parchemin que Vaunoy reconnut sans doute, car il se précipita pour le saisir. Georges Treml le repoussa rudement. Ce fut lui qui prit l'acte des mains de Jean Blanc.

— Je savais bien, s'écria-t-il après avoir lu; — je savais bien qu'il y avait fraude et mensonge... Voici une déclaration signée de vous qui porte que tout descendant de Treml pourra racheter le domaine, moyennant cent mille livres tournois.

— Et voici les cent mille livres! ajouta Jean Blanc en frappant sur le coffret.

Vaunoy frémit de rage, ses lèvres écumaient et tremblaient; ses yeux sortaient de leurs orbites.

L'officier rennais, mademoiselle Olive et Béchameil s'étonnaient grandement, et ce dernier concevait un vague espoir de recouvrer ses cinq cent mille livres. Quant à la vieille femme de charge, elle s'émerveillait et promettait en son cœur une neuvaine à Notre-Dame de Mi-Forêt.

A ce moment, maître Alain reparut à la porte du salon; il était suivi des domestiques du château, armés jusqu'aux dents, et des sergents de Rennes. L'œil d'Hervé de Vaunoy étincela sous ses épais sourcils.

— Gardez toutes les issues! s'écria-t-il. Je promets dix louis d'or à qui mettra le premier la main sur ce brigand!...

Il désignait Jean Blanc du doigt.

— Cet acte est contre moi, reprit-il en faisant effort pour contenir sa rage;— je suis dépouillé, pillé... Mais, saint-Dieu! je serai vengé!... Regardez bien cet homme, monsieur de Béchameil; cette nuit, cinq cent mille livres vous ont été enlevées; le capitaine n'a pas su les défendre, ou plutôt il les a livrées, et sans doute l'argent que voici — il montrait le coffre — est le prix de sa trahison !

— Infâme! infâme! balbutia Georges, mis hors de garde par cette incroyable audace.

M. de Béchameil était tout oreilles, et l'officier rennais semblait à demi convaincu.

— As-tu bien le courage de nier, Georges Treml? poursuivit Vaunoy; cet homme qui vient à ton secours n'est-il pas le même qui, cette nuit, a dirigé l'attaque?

— Si j'avais su cela, grommela Goton, du diable si j'aurais fait le coup de fusil!

— Cet homme qui t'apporte de l'or, reprit encore Vaunoy, n'est-il pas de ceux dont le nom seul est une condamnation ?... En avant, bons serviteurs du roi! emparez-vous du chef des Loups.

— Le Loup blanc! s'écrièrent ensemble Béchameil, mademoiselle Olive, les soldats et les domestiques.

Ces derniers, en même temps, firent prudemment un mouvement de retraite. Les soldats s'avancèrent et entourèrent Jean Blanc.

— Saisissez-le! s'écria Béchameil. — Ah! brigand détestable! tu vas me rendre mes cinq cent mille livres!

Mademoiselle Olive, au seul nom du Loup blanc, était tombée en pamoison.

Georges Treml avait tiré son épée, résolu à défendre l'homme qui l'avait servi si puissamment et qui était le père de Marie.

Mais il n'eut pas besoin de faire usage de son arme. Au moment où les sergents, rétrécissant leur cercle, allaient mettre la main sur le roi des Loups, celui-ci ramassa sous lui ses longues jambes et fit un bond extraordinaire qui le porta par-dessus la ligne des assaillants, jusqu'à l'une des fenêtres du salon. Les soldats demeurèrent stupéfaits. Jean Blanc se mit debout sur l'appui de la fenêtre.

— Quoi que tu fasses, Hervé de Vaunoy, dit-il, tu es vaincu... Tu n'auras pas même la vengeance!

— Feu! feu!... Mais tirez donc! hurla Vaunoy qui arracha le mousquet de l'un des soldats et mit Jean Blanc en joue.

Georges, d'un coup de son épée, détourna le canon, et la balle alla se loger dans les lambris.

— Nous nous rencontrerons encore une fois, Hervé de Vaunoy, reprit l'albinos sans s'émouvoir; ce sera la dernière, et tous nos comptes seront réglés.

Il sauta dans la cour à ces mots, puis on le vit franchir la muraille extérieure avec la prodigieuse agilité qui lui était propre.

— Feu! feu! répéta Vaunoy, qui tomba épuisé sur un siége.

Les soldats firent une décharge. — Ce fut du bruit et de la fumée.



ÉPILOGUE

L'accusation dirigée contre le jeune héritier de Treml ne pouvait se soutenir. Vaunoy lui-même, une fois que le premier mouvement de son exaltation furibonde fut apaisé, n'osa point la renouveler.

Il est permis de croire d'ailleurs que, même au milieu de sa plus grande colère, il y avait eu calcul de sa part, et qu'il avait espéré profiter de la tumultueuse mêlée qui n'eût pas manqué de s'engager sans la fuite inopinée de Jean Blanc, pour ressaisir d'un seul coup la fortune qui lui échappait, en assassinant le capitaine. — Ce dernier espoir anéanti, Vaunoy n'essaya plus de combattre. Il avait joué, il avait perdu. Il se résigna au moins en apparence.

M. de Béchameil, marquis de Nointel, supporta la perte des cinq cent mille livres, ce dont le lecteur ne doit point s'affliger outre mesure, attendu que cet intendant royal en avait probablement volé trois fois autant en sa vie.

Georges Treml, en devenant Breton, ne put perdre les sentiments d'affection et de respect qu'il croyait devoir à son souverain. Il ne fit point d'opposition à la cour de Paris ; mais il s'interposa entre les pauvres gens de la forêt et leurs mille petits tyrans. Ainsi Georges fit rendre aux sabotiers, vanniers, tonneliers et charbonniers ce droit d'usage qu'une prescription immémoriale avait fait leur légitime propriété. Il les aida à payer l'impôt et les secourut de toutes manières possibles.

Deux ou trois ans s'étaient à peine écoulés depuis les événements qui précèdent, qu'il n'y avait plus de trace de *Loups* sous le couvert. En revanche, on voyait souvent des troupes de bonnes gens agenouillées au pied de la croix de Mi-Forêt. Ces bonnes gens remerciaient Notre-Dame qui leur avait rendu un fils de Treml, c'est-à-dire un protecteur puissant et un bienfaiteur infatigable.

Georges Treml de la Tremlays n'oublia pas qu'il avait été, durant vingt ans, Didier tout court. En prenant les nobles façons qui convenaient désormais à sa naissance, il ne prit point ces idées exclusives et inflexibles, dans leur rigidité, qui font en quelque sorte partie de l'héritage des vieilles races, et qu'il faut respecter même lorsqu'on ne peut point les partager. Grand seigneur par le sang, mais soldat de fortune par éducation, il n'était pas homme à se faire scrupule de consulter uniquement son cœur dans le choix d'une compagne. Or, son cœur avait fait choix de Fleur-des-Genêts. Certes, il lui était permis de croire que cette union ne souffrirait point d'obstacles. Néanmoins il s'en rencontra un, et des plus sérieux : Jean Blanc refusa péremptoirement la main de sa fille à son jeune seigneur.

Et ce n'était point un jeu. Jamais millionnaire refusant de prendre pour gendre un indigent ; jamais duc et pair déclinant l'alliance d'un poëte ne furent plus difficiles à fléchir que le pauvre albinos. Il avait, lui aussi, ses idées d'honneur, inflexibles, rigides et plus fières à coup sûr que les préjugés réunis de toute la noblesse de Bretagne.

Didier ordonna et pria tour à tour, et longtemps en vain ; mais un jour il

eut la bonne inspiration de jurer sur sa foi de gentilhomme breton qu'il n'aurait point d'autre femme que Marie. Jean Blanc céda : il fallait bien que Treml eût des héritiers.

Ce fut un jour de bonheur pur et sans mélange que celui où Marie passa le seuil du bon château de la Tremlays. Le calme et la joie y entrèrent avec elle pour n'en plus sortir. Elle n'apportait point d'écusson pour écarteler celui de Treml ; mais, à tout prendre, il y avait assez d'armoiries diverses sous les austères portraits des vieux maîtres de la Tremlays ; aucune pièce héraldique n'y faisait défaut. — En revanche, d'ailleurs, parmi les châtelaines qui respiraient sur la toile depuis des siècles le parfum de leurs bouquets toujours frais, pas une n'aurait pu disputer le prix de beauté à la pauvre fille de la forêt. A raison ou à tort, le capitaine comptait cela pour quelque chose.

Bien longtemps après, lorsque les enfants de Georges et de Marie couraient déjà par les taillis, guidés par la vieille Goton Rehou, il y avait au couvent de Saint-Aubin-du-Cormier une religieuse du nom de sœur Alix qui les guettait souvent au passage et les embrassait en pleurant. Sœur Alix était belle, mais ses grands yeux bleus ne savaient plus sourire, et les gens de la forêt interrompaient leur chanson lorsqu'elle passait près d'eux, tant son front et son regard éteint respiraient la tristesse.

Quant à Hervé de Vaunoy, voici ce qui advint six mois après la rentrée de Georges en l'héritage de ses pères.

Il avait quitté la Tremlays pour se retirer à Rennes. Au bout de ce temps, il fit demander à Georges la permission de prendre, dans le cabinet qu'il avait occupé au château, quelques objets à son usage. — Georges s'empressa de faire droit à cette demande.

Vaunoy vint escorté de plusieurs hommes. Son cabinet était celui qui avait servi de retraite à Nicolas Treml et renfermait cette armoire où le vieux Breton, partant pour son dernier voyage, avait puisé les cent mille livres dont il a été si souvent question dans ce récit. Cette armoire contenait encore de fortes sommes, laissées par Nicolas Treml, et d'autres, fruit des épargnes de Vaunoy. C'était cet opulent pécule que celui-ci venait chercher.

Il n'éprouva nul obstacle de la part de Georges et reprit, vers le soir, le chemin de Rennes.

Mais ses valets arrivèrent à la ville sans lui et racontèrent, effrayés, que, sur la lisière de la forêt, un coup de fusil était parti au-dessus de leurs têtes, et que Hervé de Vaunoy, frappé d'une balle en pleine poitrine, avait vidé les arçons pour rester mort sur la mousse du chemin.

— Nous avons dirigé nos regards vers l'endroit d'où était parti le coup, ajoutèrent les valets ; la nuit se faisait ; pourtant nous avons vu une forme blanche sauter de branche en branche, comme il n'est point raisonnable de penser qu'un être humain puisse le faire, puis disparaître au-dessus des plus hautes cîmes des châtaigniers.

Le lendemain, on trouva sur la mousse le cadavre d'Hervé de Vaunoy. Auprès de lui était à terre le vieux mousquet que Jean Blanc tenait de son père.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CLASSEMENT DES GRAVURES.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.)

FONTAINE AUX PERLES



H. Castelli del. — Imp. Dupain, Faub^{g} St Jacques, 35. — V. Mocquet sc.

LAURE DE CARHOAT ET LA COMTESSE DE LANDAL

FONTAINE-AUX-PERLES

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FEVAL

FONTAINE AUX PERLES

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE BELLES GRAVURES SUR ACIER



PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48.

Près le Luxembourg.

FONTAINE AUX PERLES.

CHAPITRE PREMIER.

LES DEUX VOYAGEURS

Vous ne pourrez jamais rendre égaux à nos yeux
Le sol de l'étranger et le sol des aïeux ;
Vous ne verserez pas aux langues étrangères
Le miel qu'a seul pour nous l'idiome de nos mères :
Vous ne pourrez jamais détruire dans nos cœurs,
Ni le fiel des vaincus, ni l'orgueil des vainqueurs.

N. MARTIN.

En 1772, la forêt de Rennes rejoignait encore, par une ligne non interrompue de taillis, les grands bois de Broons. La petite rivière de Vanvre, modeste affluent de la Vilaine, coulait obscurément parmi les vastes friches et les interminables bruyères qui côtoyaient la lisière orientale de la forêt.

A peu près à égale distance du bourg de la Bouëxière et de Thorigné, la Vanvre s'encaissait en un petit vallon dont les rampes se couvraient de jeunes taillis, entre lesquels de rares baliveaux dressaient çà et là leurs têtes rondes.

La route qui conduisait de Broons à Saint-Aubin-du-Cormier, route dont s'éloigne considérablement le nouveau chemin communal, suivait une sorte de ravin qui venait couper à angle droit la petite vallée et le cours de la Vanvre.

Cette route, creuse, descendait presque à pic la rampe nord du vallon et venait aboutir à un petit pont formé de deux madriers, soutenus dans l'eau par des poutres.

Les voitures ne pouvaient point passer sur cette arche frêle, et il fallait avoir confiance en sa monture pour s'y risquer à cheval.

Des deux côtés du chemin, sur cette même rampe, on voyait moutonner çà et là la tête chauve du roc.

A quatre ou cinq cents pas du pont, la Vanvre tournait brusquement au nord et son cours se trouvait masqué par un grand rocher de forme irrégulière qui, vu de loin, semblait surplomber et pendre sur la petite rivière.

Dans cette partie de la colline, le bois était plus vieux ; les arbres touffus et vigoureux grimpaient le long de la montée et cachaient la base arrondie du roc.

C'étaient de grands châtaigniers au sombre feuillage, entre lesquels blanchissaient les troncs sveltes de quelques bouleaux.

Parmi ces arbres on apercevait le toit grisâtre d'une petite maison couverte en ardoises, qui était comme tapie au pied du rocher.

Elle était un peu plus élevée que les pauvres loges couvertes en chaume où les gens de la forêt font leur demeure.

Son toit d'ardoises lui donnait d'ailleurs une physionomie autre et moins indigente que celle des cabanes du pays ; en outre elle avait une girouette, ni plus ni moins que si ses maîtres eussent été de bons bourgeois de Rennes ou de Vitré.

De tout autre point de l'horizon, il devait être fort difficile de distinguer cette maison autrement que par la fumée de son foyer.

D'en haut, elle était couverte par les arbres; d'en bas, le grand rocher qui l'entourait à demi la masquait entièrement.

De l'autre côté de la Vanvre, à égale distance du pont, mais dans une direction opposée, on apercevait une magnifique avenue dont les vieux chênes s'alignaient, montant de biais la rampe méridionale.

Du fond de la vallée on ne voyait entre les grands arbres de l'avenue qu'une échappée du ciel gris de Bretagne; il fallait monter sur la colline du nord pour découvrir, tout au bout de la longue allée, un charmant château assis au revers, un peu au-dessous de la rampe opposée.

C'était un édifice d'architecture gracieuse et d'un riant aspect. La poivrière du moyen âge y avait conservé sa petite place au milieu des constructions plus modernes et piquait le ciel de son toit pointu tout près de larges cheminées en briques rouges.

Au-dessous du château, le taillis se fondait insensiblement avec une haute bruyère, qui touchait elle-même à des champs cultivés, coupés de prairies où la Vanvre déroulait à perte de vue son mince filet d'azur.

On était au commencement de l'automne. Les ajoncs jaunissaient sur la lande, mêlant leur or foncé au rose changeant des bruyères. — Au loin, les moissons coupées laissaient leur chaume terne et pâle qui tranchait sur le vif vert des grandes prairies.

La vallée était déserte et silencieuse. On n'y entendait pour tout bruit que le murmure paisible de la Vanvre, caressant les piles vermoulues du petit pont, et

parfois, quand la brise d'ouest soufflait plus vive, cet harmonieux écho de lointaines fanfares qui souvent vous fit rêver dans les bois.

Il y avait chasse sans doute quelque part dans la forêt de Rennes.

Il était un peu plus de quatre heures du soir. Le ciel roulait de gros nuages qui semblaient peser sur l'atmosphère et l'alourdir. Le soleil ne se montrait point ; mais sa chaleur, tamisée par les nuages, se faisait sentir plus pénétrante. De courtes rafales d'un vent tiède secouaient les branches desséchées des arbres. L'eau tranquille de la Vanvre se noircissait annonçant un orage.

Tout en haut de la route encaissée en forme de ravin, et qui figurait avec la vallée une sorte de croix, deux silhouettes de cavaliers apparurent et se dessinèrent en noir sur le fond terne du ciel.

Ils dépassèrent le sommet de la rampe nord et descendirent le chemin pierreux au petit pas.

L'un de ces cavaliers portait le costume d'un gentilhomme, et sa monture, bien que fatiguée, avait fort belle apparence.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, à la figure spirituelle et riante, à la joue bronzée, qu'entourait comme un cadre la riche abondance d'une chevelure poudrée.

Il avait le front large et ouvert ; ses yeux bruns, autour desquels l'âge ou le sourire avait semé d'innombrables rides ténues et presque imperceptibles, brillaient sous des sourcils dessinés hardiment. Une fine moustache noire se relevait au-dessus de sa bouche légèrement railleuse.

Sa tournure était irréprochable. Il montait fort élégamment son cheval et portait son costume, à la dernière mode, de la meilleure façon.

Pour que les passants ne perdissent rien sans doute de ce séduisant ensemble, il avait plié son manteau de voyage sur la croupe de son cheval.

L'autre voyageur pouvait avoir vingt-deux ans. Il était coiffé du tricorne militaire; mais à la différence de son compagnon, il avait agrafé son manteau, qui cachait tout le reste de son costume, à l'exception d'une culotte blanche collante sur laquelle se boutonnaient de longues guêtres bleues.

C'était une charmante figure, pensive et résolue à la fois. Quelques boucles de cheveux blonds et poudrés s'échappaient de son tricorne et tombaient sur son front. Ses yeux, d'un bleu obscur, avaient une douceur rêveuse qui se voilait en ce moment de tristesse. Sa bouche était loin de sourire comme celle de son compagnon.

Ses traits avaient une régularité sévère, et son regard seul tempérait la fermeté grave qui était le caractère saillant de sa physionomie.

Il montait un maigre cheval qui s'en allait bronchant et la tête entre les jambes.

A mi-côte, le gentilhomme arrêta sa monture et tira son mouchoir pour secouer la poussière qui couvrait son jabot de dentelle et sa veste de velours.

— Mon compagnon, dit-il, me voici au terme de mon voyage..... Assurément, j'aurais voulu jouir plus longtemps d'une société aussi aimable que la vôtre, mais

il est l'heure de faire collation, et je ne suis vraiment pas fâché d'arriver... Si les bêtes parlaient, mon compagnon, je voudrais gager que votre monture en dirait tout autant que moi.

Le jeune homme regarda le cou tendu de son cheval, dont les jambes pliaient harassées.

— Je suis, moi aussi, monsieur, répliqua-t-il, au terme de mon voyage.

— Bah! vraiment? s'écria le premier interlocuteur, est-ce que le hasard m'aurait fait rencontrer un convive?...

Il éleva la main et montra les cheminées du château qui disparaissaient à moitié derrière le sommet de la colline opposée.

— Je ne vais point au château de Presmes, répondit le jeune homme dont la joue se colora d'une rougeur fugitive.

— Vous le connaissez, du moins, à ce qu'il paraît!... Eh bien, mon jeune maître, si vous n'y allez pas, tant pis pour moi et tant pis pour vous!... pour moi, parce que vous êtes un charmant compagnon, quoiqu'un peu bien mélancolique... pour vous, parce que le vieux veneur est assurément l'hôte le plus commode qui se puisse rencontrer... et parce que la comtesse Anne et mademoiselle de Presmes sont deux adorables créatures, si mes quarante-cinq ans m'ont laissé le droit de donner mon avis sur les dames.

Le jeune homme rougit davantage et ne répondit point.

L'autre poussa son cheval.

— Ah! ah! reprit-il gaillardement, — c'est un bon sang que celui de Rennes!... Je n'ai point vu à Paris d'aussi charmantes enchanteresses que les filles de messieurs des États de Bretagne!... Tudieu, mon jeune maître, quels yeux, quels teints!... Rencontrâtes-vous quelquefois par hasard une divinité, aux longs cheveux blonds et aux grands yeux noirs, que les gentilshommes rennais appellent la Topaze?

— Non, répliqua brusquement le jeune cavalier.

— Elle a bien un autre nom, poursuivit l'enthousiaste voyageur, — mais il ne m'appartient pas de le prononcer. Si vous la voyiez, mon jeune ami, vous en deviendriez fou... C'est la règle.

Le jeune cavalier mit sa main devant son visage qui était pourpre.

En arrivant à la tête du pont de planches, il s'arrêta.

— C'est ici que nous nous séparons, monsieur, dit-il.

— Déjà! s'écria le gentilhomme d'un ton de cordiale bienveillance; — mon jeune maître, j'en suis fâché... Mais, puisque vous vous arrêtez dans les environs, j'espère que nous pourrons nous revoir... Vous plaît-il que nous échangions nos noms?...

Le jeune homme baissa les yeux avec embarras.

— Je ne puis vous dire le mien, murmura-t-il.

— Non?... Eh bien! à la bonne heure, mon jeune camarade!... Chacun a ses petits secrets... Moi, Dieu merci, je puis dire mon nom à mes amis comme

à mes ennemis... Si, par hasard, vous vouliez renouveler connaissance avec votre vieux compagnon de route, le chevalier de Briant sera toujours enchanté de vous offrir sa main.

Et il joignit le geste à la parole.

Le jeune homme passa son bras par la fente de son manteau pour toucher la main qu'on lui présentait, et s'inclina avec courtoisie. Il tourna ensuite la tête de son cheval vers cette grande roche inclinée qui marquait le coude de la rivière, et qu'on appelait le rocher de Marlet.

Le chevalier le suivit un instant du regard.

— Joli garçon! murmura-t-il; — pas beaucoup d'argent, je crois!... un peu râpé... Pourquoi diable nous cache-t-il son uniforme de garde-française?... Il y en a tant d'autres qui sont empressés de montrer la livrée du roi!

Le chevalier raccourcit la bride, flatta son cheval et s'engagea sur le pont étroit qu'il franchit sans encombre.

On le vit côtoyer un instant la Vanvre, couper au travers des jeunes taillis, et s'engager enfin sous les grands arbres de l'avenue.

C'était vraiment un cavalier de fort belle mine. — On l'aperçut longtemps cahoté par le pas pénible de son cheval qui gravissait la rampe ardue. Il se tenait droit et bien campe, le feutre sur l'oreille et le poing sur la hanche.

Au bout de la montée, sa silhouette se détacha un instant sur le ciel, pour disparaître ensuite peu à peu, à mesure qu'il redescendait le versant de la colline.

Le jeune homme s'était arrêté, au bout de quelques pas. Il contemplait son camarade de route qui se dirigeait vers le château de Presmes.

Il y avait maintenant parmi sa tristesse une expression de naïve envie.

Quand M. de Briant eut disparu derrière le sommet de la rampe, notre jeune homme poussa un gros soupir, secoua la tête et piqua son cheval.

Il suivit durant quelques minutes le cours de la Vanvre, et tourna au premier petit sentier qui perçait le taillis.

De loin, toute cette partie du bois paraissait unie, et les quartiers de roc eux-mêmes qui se montraient çà et là entre le feuillage paraissaient comme des marques blanches sur la surface plane d'un tapis vert.

Mais de près, l'aspect changeait grandement. — Les arbres qu'on avait pu prendre pour des buissons nains avaient déjà trois ou quatre fois la hauteur d'un homme. Leurs pousses jeunes et riches de séve jaillissaient en gerbes de la souche commune, interceptaient la route et croisaient de tous côtés leurs branches sveltes ou noueuses. — Les rocs que l'éloignement avait arrondis apparaissaient maintenant crevassés, déchirés, et dressaient au-dessus des arbres leurs têtes blanchâtres.

A chaque pas on était arrêté par quelque fondrière. La coulée tournait autour des souches, évitait les rocs et descendait dans les trous.

Notre jeune homme avait mis pied à terre et tenait son cheval par la bride.

Il avait roulé sur la selle son long manteau de voyage, qui s'accrochait aux branches et embarrassait sa marche.

Sous ce manteau, comme nous l'a déjà dit le chevalier de Briant, il y avait un uniforme de garde-française.

Le ciel s'assombrissait de plus en plus, et de brusques rafales frémissaient dans le feuillage.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber, perçant bruyamment la voûte de verdure.

L'air était chaud, lourd, étouffant; tout annonçait un gros orage. Le garde-française ne se pressait point. Il surmontait lentement et avec fatigue les mille obstacles de sa route.

De temps en temps même, il s'arrêtait pensif, laissant son cheval affamé paître les basses branches du taillis.

En ces moments, son regard parcourait l'horizon borné qui se rétrécissait autour de lui. On eût dit que son œil reconnaissait à contre-cœur les objets qui l'entouraient. Sa mélancolie redoublait, loin de se calmer. Ce n'était certes point là un de ces voyageurs attendus pour qui le retour est si douce chose!...

Si lente que fût sa marche, il arriva cependant bientôt à mi-côte, et son œil, perçant à travers les arbres, put apercevoir de nouveau une partie du paysage qu'il avait découvert, en arrivant, du haut de la colline.

Les cheminées rouges et le donjon pointu du château de Presmes se montraient au delà du sommet opposé, qui cachait tout le reste de l'édifice.

Martel, c'était le nom du garde-française, sembla vouloir détourner son regard de ce spectacle auquel le ramenait une irrésistible fantaisie. — Un sourire jouait autour de sa lèvre, tandis que ses grands yeux bleus demeuraient tristes jusqu'à exprimer une douleur désespérée.

Il se découvrit pour passer sa main sur son front, d'où ruisselait la sueur. Un nom prononcé bien bas glissa entre ses lèvres : un nom de femme...

— Si près d'elle! murmura-t-il, — et plus loin que jamais de l'espoir!...

C'était en ce moment de calme profond qui précède l'orage. Le ciel retenait ses larges gouttes de pluie qu'il allait répandre à torrents. Le vent faisait trêve.

Parmi le silence absolu qui régnait dans la vallée, Martel entendit tomber du haut de la colline une voix fraîche, gaillarde et toute joyeuse qui chantait des couplets de la complainte de Fontaine aux Perles.

La chanteuse ne s'effrayait pas plus de l'orage que Martel lui-même, et sa jolie voix donnait une gaieté singulière aux paroles mélancoliques de sa chanson.

En même temps, du côté de l'est, par delà ce grand rocher qui bornait la vue au coude du vallon, arrivaient les sons brisés de plusieurs fanfares.

Les sonneurs semblaient s'approcher rapidement, et quelques notes distinctes de *la Fontainebleau* parvinrent, d'échos en échos, jusqu'aux oreilles de Martel.

Il reprit la bride de son cheval et se remit en route. — Le vent qui s'éleva porta ailleurs le son du cor, mais la chanson continuait au haut de la colline.

Elle disait :

Madeline fut madame;
Elle eut une bague au doigt,
Un bracelet au bras droit,
Un rubis couleur de flamme,
Du satin et du velours,
Et tout plein d'autres atours.

La figure de Martel s'éclaira. Il eut cette fois un gai sourire, comme si la voix de la chanteuse eût éveillé au fond de sa tristesse un doux et bon souvenir.

— Bleuette! murmura-t-il, je parie que c'est Bleuette !...

Il voulut presser le pas de son cheval, mais c'était là chose impossible : la pauvre bête n'en pouvait plus. Tandis que Martel tirait de son mieux sur la bride, la chanson continuait :

Son collier de perles fines
Valait bien trois cents écus,
Pour ne rien dire de plus ;
Quand elle allait à matines
Lire son *Confiteor*,
C'était dans un livre d'or!

La chanteuse fit sur ce dernier mot une de ces périlleuses roulades qui percent si souvent le silence des soirs par les routes désertes de la Bretagne.

Martel, attachant son cheval à un arbre, grimpa lestement sur une des pierres qui abondaient dans le taillis.

Il jeta son regard tout autour de lui, cherchant à découvrir Bleuette, la gaie chanteuse.

Il ne vit rien, Bleuette avait sans doute tourné le sommet de la colline, car le vent lui apporta indécis et confus le troisième couplet de la complainte.

Comme il allait redescendre, une *retraite* brillante, à trois trompes, éclata derrière le grand rocher de Marlet, qui marquait le détour de la Vanvre.

Martel n'était pas à plus de deux cents pas de ce rocher.

Il porta ses yeux dans cette direction, s'attendant à voir déboucher de l'autre côté de la rivière un équipage de chasse.

Mais rien ne se montrait encore.

Le premier coup de vent de l'orage tomba sur la vallée en ce moment, courbant la cime des taillis dont les feuilles brillèrent trempées de pluie.

Martel, cependant, ne quittait point son poste, où il recevait en plein l'averse.

Il regardait toujours du côté de la grande roche, à l'endroit où devait se montrer la chasse.

A force de regarder, il crut apercevoir, à travers la brume soulevée par

l'averse, un objet confus qui se mouvait, collé aux flancs mêmes de la pierre.

Ses yeux se fixèrent assidûment sur cet objet dont un coup de vent qui balaya la pluie lui permit enfin de reconnaître la nature.

C'étaient deux hommes, tapis et comme en embuscade dans un enfoncement du roc. Leurs vêtements gris se confondaient presque avec la couleur de la pierre. — Tous les deux étaient armés de carabines à longs canons.

II

DANS LES TAILLIS

Le garde-française Martel resta l'œil fixé sur ces deux hommes, cachés dans une anfractuosité du rocher de Merlet.

Ils étaient là peut-être pour s'abriter contre l'orage, mais leur tournure et leurs gestes donnaient vraiment un démenti à cette bienveillante hypothèse.

La pluie, qui tombait à torrents, faisait luire les longs canons de leurs carabines. — L'un d'eux, long, maigre et décharné, portait le costume des pauvres gens de la forêt. Il avait de grands cheveux mêlés sous un feutre en éteignoir ; sa veste, en forme de paletot, retombait sur une culotte de futaine déchirée et nouée par des ficelles au-dessous du genou sur sa jambe nue.

L'autre était grand aussi, mais large et puissant de carrure ; sa casquette de chasse en peau de loup laissait échapper de grosses mèches de cheveux blancs.

Une peau de *bique* (chèvre) lui servait de frac, et ses jambes étaient recouvertes de guêtres en cuir, boutonnées jusqu'aux genoux.

Martel avait perdu l'envie de descendre auprès de son cheval. La tempête faisait rage ; la pluie le trempait jusqu'aux os, mais il restait ferme à son poste, regardant toujours ces deux hommes...

Au bout de quelques secondes, la cavalcade attendue déboucha derrière le rocher, de l'autre côté de la rivière de Vanvre.

Il y avait nombreuse compagnie de piqueurs et de gentilshommes, qui passèrent au trop de leurs montures, courbés en deux sur la selle pour éviter l'averse.

Puis venaient des valets de chiens à pied menant des couples, — et enfin deux dames en carrosse découvert, qui étendaient leurs écharpes au-dessus de leurs têtes comme un bouclier contre l'orage.

Les deux hommes, tapis contre le flanc du roc, s'étaient penchés comme ils eussent fait sur un balcon.

Quand la cavalcade eut tourné le dos, celui des deux hommes qui était vêtu d'une peau de chèvre, malgré la chaleur accablante de cette journée d'automne

abaissa vivement sa carabine et fit le geste de coucher en joue quelqu'un de ceux qui passaient.

C'était peut-être une bravade ou une plaisanterie de chasseur.

Martel ne le jugea point ainsi; ses yeux s'ouvrirent tout grands; il devint pâle, et ses bras s'étendirent en avant comme pour arrêter ce geste que l'on faisait à deux cents pas de lui.

Il voulut crier, mais sa voix s'arrêta dans sa gorge ; ses jambes tremblèrent; il chancela et fut près de tomber à la renverse.

Rien qu'à voir cette scène muette, vous eussiez deviné certainement que l'inquiétude poignante peinte sur le visage du jeune garde-française n'avait point pour objet le groupe des chasseurs qui continuaient leur route au grand trot le long du cours de la Vanvre. — Encore moins s'adressait-elle aux valets de chiens entourés de la meute fatiguée.

Pour lui trouver un motif, il eût fallu glisser son regard sous les écharpes étendues, et voir dans le carrosse découvert les visages charmants de deux jeunes femmes qui riaient à l'orage et défiaient les torrents redoublés de l'averse.

Quel que fût son objet d'ailleurs, cette inquiétude était vaine. Le paysan aux longues jambes nues toucha le bras de son compagnon qui releva son arme en haussant les épaules.

L'instant d'après, il n'aurait plus été temps de se raviser. La cavalcade, en effet, arrivait à être hors de portée, et s'engagea bientôt dans la grande avenue qui conduisait au château de Presmes.

Les couleurs revinrent aux joues de Martel, qui mit la main sur son cœur et leva vers le ciel un regard de passionnée gratitude.

La cavalcade, éperonnée par l'averse, gravit l'avenue sans ralentir son allure : elle dépassa bientôt le sommet de la colline et disparut sur le versant opposé. Quand Martel ne vit plus les écharpes déployées voltiger au-dessus du carrosse, ses regards se reportèrent vers les deux hommes embusqués sur le rocher.

Ils étaient toujours à la même place.

Leurs gestes indiquaient une conversation animée. A chaque instant le vieillard vêtu d'une peau de chèvre étendait la main vers l'endroit où venait de disparaître la cavalcade.

Il y avait dans ces mouvements répétés de la colère et de la menace.

L'orage, cependant, faiblissait, soudain à s'évanouir comme à naître. Une dernière rafale balaya devant elle quelques gouttes de pluie égarées, et un rayon de soleil vint se jouer parmi les feuilles humides et brillantes.

L'orient était encore couvert de grands nuages noirs sur lesquels tranchaient les profils gris du rocher de Marlet.

Le couchant, au contraire, où le soleil oblique nageait dans des vapeurs laiteuses, s'illuminait magnifiquement.

Ce jour bizarre, où la lumière et l'ombre se disputaient avec énergie chaque

objet, donnait au paysage un aspect nouveau. Chaque forme se dessinait vive.

La Vanvre, blanche du côté de Presmes et noire au pied du roc de Marlet, se teignait entre ces deux extrêmes points de nuances diverses et reflétait fidèlement les mille teintes par où passait l'éclat éblouissant du couchant pour arriver à ces nuées sombres qui, vers l'est, abaissaient à l'horizon de véritables ténèbres.

De son observatoire, Martel vit les deux hommes descendre des flancs du roc en s'aidant des pieds et des mains.

Ils passèrent auprès de la petite maison assise contre les parois du rocher, et dont Martel n'apercevait en ce moment que la cheminée fumeuse.

Ils entrèrent dans le taillis. L'homme à la peau de chèvre renouvela l'amorce de sa carabine. Son compagnon et lui se dirigèrent, en poursuivant leur entretien, justement vers l'endroit où se tenait le jeune garde-française

Celui-ci avait mis sa main, étendue comme une visière, au-dessus de ses yeux, et considérait attentivement les deux interlocuteurs.

A mesure qu'ils avançaient, son attention redoublait. Une curiosité vive éclairait son visage. — Ses yeux s'attachaient surtout au vieillard dont les cheveux blancs retombaient sur le poil fauve de sa peau de bique.

Martel ne pouvait encore distinguer son visage qu'imparfaitement. A chaque instant, en effet, le vieillard et son compagnon disparaissaient derrière les branchages humides du taillis pour se remontrer bientôt un peu plus près.

Plus ils avançaient, plus le regard de Martel se faisait perçant et avide de mieux voir.

Ses traits exprimaient une émotion croissante. On eût dit qu'il voulait douter d'une chose qui lui sautait aux yeux et qu'il tâchait à se révolter contre l'évidence.

— C'est lui ! murmura-t-il enfin : je suis sûr de le reconnaître!

Le vieillard et son compagnon n'étaient plus qu'à une trentaine de pas de la pierre sur laquelle se tenait Martel. Le sommet de cette pierre était large et plat.

Martel profita d'un moment où un buisson de chênes s'interposait entre lui et les nouveaux arrivants pour se coucher tout de son long sur le plateau où il s'était tenu debout jusqu'alors.

Dans cette position, il était impossible de l'apercevoir d'en bas.

Le vieillard et son compagnon dépassèrent le bouquet de chênes. Ils étaient désormais si proches que leurs voix contenues arrivaient jusqu'aux oreilles de Martel.

C'était le vieillard qui parlait :

— Il a donc peur de moi, le vieux fou ! dit-il en ricanant.

— Grand'peur, notre maître, aussi vrai comme Dieu est Dieu, répliqua le paysan aux jambes nues. — Il a dit là-bas à Thorigné :

« Les Carhoat sont trop près de moi pour que je laisse dormir mes fermages au château... Ils n'y restent qu'une nuit. »

— Dans une nuit, interrompit le vieillard, on fait bien des choses..

Le front de Martel se couvrit d'une rougeur épaisse.

— Ça c'est vrai, répliqua le paysan. — D'autant que depuis la Saint-Mathieu, les nuits ont douze heures... Il a dit encore qu'il avait fait doubler les portes de Presmes en dedans avec du fer...

— Le vieux fou ! grommela le vieillard. — Il faudra pourtant bien que ma carabine lui dise un mot quelque jour.

Le paysan haussa les épaules.

— Une charge de poudre et une bonne balle de perdues, dit-il, — outre que c'est un péché de tuer un gentilhomme.

— Et n'a-t-il point dit autre chose encore ? demanda l'homme à la peau de bique.

— Si fait bien, repartit le paysan d'un air innocent, — mais vous allez vous fâcher...

— Va toujours !

— Il a dit...

Le paysan s'interrompit et regarda le vieillard en dessous.

Celui-ci avait sous ses épais cheveux blancs une tête belle et hardiment caractérisée. Ses sourcils, blancs comme ses cheveux, recouvraient des yeux encore pleins de feu et brillant d'une audace toute virile. Ses joues, vivement colorées, avaient çà et là quelques rides qui se groupaient et venaient se rejoindre au coin de sa bouche, où elles creusaient un profond sillon. Cette ligne, qui se relevait dans le sourire avec l'extrémité de ses lèvres, donnait à toute sa physionomie une expression d'amertume railleuse qui en déparait complétement le noble caractère.

C'eût été, sans cela, une tête noble et austère ; — avec cela, c'était encore une belle tête qui pouvait se poser comme il faut sur les épaules d'un vieux viveur de bonne souche.

Nous pouvons dire tout de suite que M. le marquis de Carhoat, — l'homme à la peau de bique, — valait, sous bien des rapports, beaucoup moins que sa figure.

Il se tenait droit, et sa taille, qui avait de la fierté, ne se ressentait point des insultes de l'âge.

Malgré sa chevelure blanche, ce devait être encore un rude champion, capable de faire sa partie contre les plus jeunes et les plus robustes dans un combat d'homme à homme.

Son compagnon avait sur le visage cette niaiserie futée du paysan de la Haute-Bretagne. Il était pâle, maigre, et son feutre en éteignoir cachait les trois quarts de sa figure.

Son sourire, sa voix, ses gestes, sa pose, tout en lui indiquait une humilité hypocrite.

Si c'était un coquin, comme il en avait assez l'apparence, c'était un laid coquin dans toute la force du terme.

Lorsqu'il s'interrompit, le vieux Carhoat frappa du pied avec impatience :

— Mon petit Francin Renard, grommela-t-il, — on dirait que tu as envie de te faire briser les côtes !

Le paysan recula d'un pas, prudemment, et reprit sans plus de précautions oratoires :

— Eh bien, notre maître, il a dit comme ça que vous étiez gênant dans le pays... mais que vous aviez bu et mangé ensemble un temps qui fut...

— C'est vrai ! murmura Carhoat ; ce temps-là, c'était le bon!...

— Que vous lui faites un petit peu pitié... reprit le paysan qui recula d'un autre pas.

— Pitié ?... répéta Carhoat, dont l'œil brilla et dont les joues s'empourprèrent.

— Oui bien, notre maître... et qu'il ne voulait pas enlever à un pauvre homme comme vous son dernier asile...

Carhoat frappa violemment la terre mouillée de la crosse de sa carabine.

— Il a dit cela ?... s'écria-t-il.

— Oui bien, notre monsieur...

Le vieillard enfila trois ou quatre blasphèmes, et prononça quelques mots que Martel ne put entendre.

— C'est bon, c'est bon, reprit-il ensuite, — il me le payera, le vieux découpleur de chiens !...

— En attendant, notre maître, poursuivit Francin Renard, — il vous faudra comparaître demain devant le tribunal de la capitainerie.

— J'avais juré, grommela le vieux Carhoat, — de ne jamais rentrer à Presmes que par la fenêtre...

— Vous aviez compté sans Jean Tual, le fermier de Fontaine aux Perles... Il est gruyer juré, tuteur légal des chevreuils et des lapins de la forêt... vous plaiderez, notre maître !

— Si ce Jean Tual était un gentilhomme, gronda Carhoat, je lui dirais de venir se placer vis-à-vis de moi à vingt pas sur la roche de Marlet... nos carabines feraient le reste... mais il est clair que c'est encore un article à mettre sur le compte de M. de Presmes... Un capitaine des chasses répond du fait de ses gruyers...

— Pour ça, oui, répondit Renard d'un ton convaincu. — Mais les murailles de Presmes sont bonnes.

Martel, de son observatoire, entendit la main de Carhoat frapper sur le canon de sa carabine.

— Bah ! fit Renard, d'un air incrédule, — vous le mettez en joue trois fois par semaine, mais il y a toujours là quelqu'un pour vous arrêter le bras.

Les deux interlocuteurs avaient repris leur marche, un instant arrêtée, et tournaient autour de la pierre

— Martel ne pouvait voir leur visage.

Ils passèrent sous le vent, qui continuait à souffler avec violence, et leurs voix n'arrivèrent plus à l'oreille du garde-française qu'en accents brisés et confus.

Il se tourna en rampant sur la plate-forme, afin de ne point les perdre de vue.

Son regard, laissant le paysan Francin, s'attachait exclusivement à Carhoat, dont la figure rougissait de colère entre les masses épaisses de ses grands cheveux blancs.

Les traits de Martel, tandis qu'il le contemplait ainsi, avaient une expression inquiète, émue et presque respectueuse.

— Ses cheveux ont blanchi ! murmurait-il ; — il a bien souffert !... Mon Dieu, c'était un noble cœur que vous aviez fait pour ce noble visage !

En ce moment le vieux Carhoat se prit à rire ; Renard et lui s'étaient tournés vers le château de Presmes, dont les hautes cheminées tranchaient les dernières lueurs du couchant.

Le nom de Lucienne prononcé par le vieillard vint jusqu'aux oreilles de Martel, qui tressaillit et tendit le cou pour mieux entendre.

Les gestes des deux interlocuteurs s'animaient ; leurs doigts tendus désignaient fréquemment le château, mais leurs voix baissaient, et l'ouïe attentive de Martel pouvait à peine saisir çà et là quelques paroles dépareillées.

Parmi ces paroles, le nom de mademoiselle de Presmes et celui de la comtesse Anne revenaient souvent. — Martel ne respirait plus. Il se penchait en dehors de la plate-forme ; ses yeux dévoraient les deux interlocuteurs. Aux noms de Lucienne et de la comtesse, ceux-ci joignaient de temps à autre les noms de Prégent, de Philippe ou de Laurent.

Et alors le vieil homme à la peau de bique riait de tout son cœur d'un air méchamment triomphant. — Le paysan riait aussi et jetait en l'air son entonnoir de feutre.

Le jour baissait rapidement, et l'horizon se couvrait de nouveau. Carhoat et Renard revinrent sur leurs pas. Au moment où ils dépassaient la pierre, le vent reprit leurs paroles pour les porter à Martel.

— Ça sera difficile, disait Renard, ça sera difficile ! .. S'il ne s'agissait que d'attaquer l'impôt dans la forêt, je sais bien où nous trouverions des pratiques... mais le bonhomme est aimé, voyez-vous !... entre Château-Bourg et Liffré, vous ne trouveriez personne pour lui jouer ce bon tour !...

— J'ai les trois enfants, répondit Carhoat ; — ce sont des gentilhommes, morbleu ! comme leur frère Martel, que j'ai envoyé là-bas servir le roi !

— Ça fait trois, répliqua Renard, et il y a au château une dizaine d'officiers de vénerie, sans compter les gardes de la capitainerie, le baron de Penchou, M. de la Baguenaudays et les gens du bonhomme...

— Eh bien ! Renard, on peut aller à Rennes... Il y a de bons Bretons au

cabaret de *la Mère-Noire*, dans la rue du Champ-Dolent... Pour cent livres j'en aurai trente...

— Mais les cent livres?... interrompit Renard.

— Cent livres se trouvent sous le pas d'un cheval! répondit le vieillard qui caressa le canon de sa carabine.

A ce geste et à ce mot, la figure du garde-française se couvrit d'une rougeur plus épaisse, son œil se baissa comme si un lourd poids de honte eût pesé sur sa paupière.

— D'ailleurs, reprit Carhoat, les enfants ont été en campagne... Ils vont peut-être rapporter plus de louis qu'il ne nous faut de livres.

— Mes frères aussi! murmura Martel.

En ce moment un chœur de voix rudes et fortes se fit entendre vers l'endroit où la route de Saint-Aubin-du-Cormier coupait le sommet de la rampe.

— Voici les garçons! dit Carhoat.

Les nouveaux arrivants chantaient à l'unisson et à tue-tête :

Perrine, ma Perrine,
Lon li, lon la,
La deri deri dera,
Perrine, ma Perrine,
Où sont les veaux allés [1]?...

Carhoat et le paysan tournèrent autour de la pierre, pour se diriger vers le haut de la rampe à la rencontre des garçons.

Ce mouvement les mit en face du pauvre cheval de Martel qui soufflait, les naseaux dans l'herbe mouillée.

— Tiens, tiens! dit Renard, m'est avis que nous n'étions pas seuls.

Le vieux Carhoat fit rapidement le tour de la pierre, et sonda les buissons avec le canon de sa carabine; puis il revint vers le cheval.

— Ce n'est pas du pays, ça! murmura-t-il entre ses dents; ce manteau n'a été coupé ni à Vitré ni à Rennes!... Corbleu! j'ai droit d'aubaine sur tout ce qui passe dans le bois de Marlet... Au diable le coquin qui a éreinté cette pauvre rosse.. S'il m'entend, qu'il vienne, je vais le coucher le long du ventre de son cheval!

Cette bravade, prononcée à haute voix, demeura sans réponse.

— Emmène la bête, ami Francin, poursuivit Carhoat, — je te la donne. Moi, je prends le manteau... j'en ferai faire un habit complet à mon petit René pour cet hiver.

Les garçons continuaient de chanter sur la montée et à la fin de chaque couplet ils criaient :

[1] Cette chanson du pays de Rennes n'a pas moins de cent vingt couplets. Chacun d'eux est aussi remarquable, sous le rapport de la poésie, que le spécimen mis par nous sous les yeux de nos lecteurs.

— Oh! hé! René! Oh! hé!

Martel les vit déboucher dans une petite clairière du taillis. Ils étaient tous trois à cheval.

Au même instant, un pas vif et léger se fit entendre sur la feuillée.

Un adolescent, à la taille frêle, aux longs cheveux blonds bouclés retombant en désordre autour d'un visage d'ange, bondit hors du taillis dans la clairière, et sauta sur la croupe du premier cheval en jetant ses bras autour du cou du cavalier.

Celui-ci se retourna et mit un baiser sur cette tête charmante qui le regardait en souriant.

Puis ce fut le tour des autres cavaliers. L'enfant se laissa glisser à terre et sauta sur la croupe des deux autres chevaux, partageant également entre les nouveaux venus ses caressantes tendresses.

Le front soucieux de Martel se dérida en un sourire. Ses yeux se reposèrent charmés sur ce bel enfant dont l'œil bleu avait une pureté céleste...

III

LE GARDE-FRANÇAISE

Les cavaliers à qui le bel adolescent venait de faire un si gracieux accueil étaient tous les trois des hommes de grande taille et de vigoureux aspect. Ils portaient un costume à peu près uniforme, qui tenait le milieu entre l'accoutrement des bonnes gens de la forêt et les habits des gentilshommes tels que la mode les eût exigés soixante ans auparavant.

Leurs longs cheveux étaient sans poudre; leurs vestes d'étoffe grossière affectaient la forme du pourpoint des courtisans de Louis XIV. Au lieu de la culotte, ils portaient des chausses de toile larges et plissées, qui se rattachaient au-dessous du genou et joignaient l'échancrure de leurs bottes en gros cuir.

Ils étaient coiffés de casquettes en feutre gris. Tous les trois portaient le fusil en bandoulière et un long couteau de chasse à gaîne.

Le bel adolescent était leur frère, et tous quatre avaient pour père le marquis de Carhoat, — l'homme à la peau de bique.

Ce dernier, suivi de Francin Renard, atteignit bientôt la clairière où s'étaient arrêtés ses fils.

Le paysan ôta son chapeau en entonnoir et fit un salut auquel personne ne répondit. — Le vieillard échangea des poignées de main avec les trois cavaliers, et mit un baiser sur les cheveux blonds du petit René, auquel il destinait paternellement le manteau du pauvre Martel.

Renard traînait par la bride le cheval à moitié mort.

— Que diable veux-tu faire de cette rosse, Francin? demanda l'aîné des Carhoat.

— Sauf votre respect, monsieur Laurent, répondit le paysan, si je peux seulement le mener à Liffré, je le vendrai six bonnes livres au cordonnier qui fait vos bottes.

Les deux autres frères, qui se nommaient Prégent et Philippe, se prirent à rire comme si leurs chaussures, à eux, eussent été de fin cuir d'Espagne.

Laurent fronça le sourcil, mais Renard, effrayé de l'effet de sa saillie, se tint prudemment au large.

— Eh bien ! mes garçons ! dit le vieux Carhoat, qu'avons-nous fait depuis avant-hier ?

— Mauvaise chasse, répliqua Laurent ; — il n'y a plus au monde, je crois, que des pauvres diables, des bourses vides et des manteaux râpés... mais nous parlerons de cela ce soir, père, ajouta-t-il plus bas ; — l'enfant n'a pas besoin de savoir quel gibier nous courons.

— Eh bien ! petit René, s'écria Philippe, la marmite de Noton Renard est-elle pleine ?

— Je ne sais pas, répondit l'enfant.

Philippe lui fit du doigt une caressante menace.

— Ah ! petit René, petit René, dit-il, tu savais cela encore le printemps passé ; mais le printemps passé, tu n'allais point sous le couvert te cacher pour écouter les chansons de Bleuette.

René devint tout rose comme une jeune fille à qui l'on parle d'amour. Il secoua sa blonde tête en souriant et s'enfuit dans le fourré.

— Je vais voir si la marmite est pleine, dit-il de loin.

— Comment ! s'écria le vieux Carhoat, vous revenez comme vous étiez partis ?

— Père, nous revenons avec une faim d'enragés, répliqua Prégent. Une journée de voyage, après une nuit passée à la belle étoile, cela creuse l'estomac, je vous jure.

— Vous n'avez donc rien rencontré cette nuit? dit le vieillard en insistant.

— Bah ! répliqua Prégent, qui haussa les épaules, — allons souper.

— Ni carrosse... ni cavalier... ni piéton ?... poursuivit le vieillard.

Laurent et Philippe joignirent leurs voix à celle de Prégent.

— Allons souper, répétèrent-ils en chœur.

Ils passèrent les premiers, se dirigeant vers le rocher de Marlet. — Carhoat et Francin Renard les suivirent en échangeant un regard de désappointement.

Martel, qui n'avait point quitté son observatoire, les vit longer le sentier tortueux qui perçait les taillis. — Il vit les trois cavaliers mettre pied à terre au bas du rocher.

Les chevaux, confiés au petit René, disparurent sous une sorte de hangar, et tout le monde entra dans cette maison adossée au roc, dont la cheminée projetait en ce moment une large colonne de fumée.

Martel descendit alors de sa plate-forme et rentra dans les taillis.

Un instant il se dirigea, comme au hasard, parmi les bouquets de pousses sveltes qui jaillissaient en gerbes de chaque souche.

Son front était penché; ses mains jointes pendaient; sa marche était lente et affaissée.

Ce n'était plus une tristesse vague qui pesait sur lui. Son visage exprimait

une amertume profonde, et tout son être semblait plier sous le fardeau douloureux de ses réflexions.

— Je m'étais dit : Je reviendrai digne d'elle, murmura-t-il. Que mes espoirs étaient riants et beaux!... Que l'avenir était vaste !... J'étais fort... j'étais brave... j'avais le nom d'un gentilhomme !... La fortune que je ne possédais point, mon épée pouvait me la gagner.

Il s'interrompit et jeta sur son uniforme un regard découragé.

— Que de bonheur et que d'orgueil le jour où j'endossai mon habit de soldat! poursuivit-il. — C'était un noble rêve!... Je croyais à la gloire, pour monter jusqu'à mon amour... Mon Dieu ! la vie m'eût-elle été trop chère?... Me voici retombé plus bas que le premier échelon dont j'étais parti... Me voici rejeté plus loin d'elle... Et cette fois, mon Dieu ! vous ne me laissez point d'espoir !...

Il passait en ce moment non loin de la cabane où venaient d'entrer Carhoat et ses fils.

A travers les arbres, il voyait ses murailles enfumées et sa toiture basse où la mousse croissait sur les ardoises.

Il détourna la tête et changea de route.

Le crépuscule du soir commençait à tomber ; le ciel orageux montrait, entre ses nuages noirs, de larges flaques d'un bleu obscur. Le vent secouait les feuilles jaunies qui tombaient par centaines et jonchaient de tous côtés le sol.

Le garde-française, sans suivre désormais aucun chemin battu, gravit la rampe de manière à tourner le rocher de Marlet.

Après quelques minutes d'une montée pénible, il arriva au sommet de la colline, plus élevé que le faîte même du roc et dominant immédiatement le coude de la vallée.

Ici, l'aspect changeait brusquement. L'horizon s'élargissait dans tous les sens, et le paysage agrandi prenait une teinte plus riante.

Sous les pieds de Martel, du côté de l'orient, la colline se coupait à pic, laissant un large espace entre sa base et la Vanvre qui remontait en ligne presque directe.

Le cours de la petite rivière se marquait au milieu des prairies, dont la nuit tombante assombrissait la verdure, par une double rangée de vieux saules dont les troncs rabougris supportaient de longs panaches de branchages. A la droite de Martel, la rampe où était situé le château de Presmes fléchissait et mettait ses taillis presque au ras de la plaine. A gauche, au contraire, la colline s'élançait abrupte, couronnée de grands arbres, entre lesquels le roc se montrait toujours çà et là.

Sous ses pieds une petite maison s'élevait, à une centaine de pas du rocher de Marlet. Elle touchait au taillis d'un côté, de l'autre à la prairie.

Derrière la maison, un verger planté de pommiers rejoignait la Vanvre qui

courait et se perdait à l'horizon, fermé par des collines, incultes et rases comme un feutre.

Sur la porte de la maison, il y avait, en ce moment, un vieux paysan dont le large chapeau portait une plaque d'argent. Il était occupé à nettoyer un lourd fusil de tournure antique et avait pour compagnie un beau chien de chasse qui le regardait curieusement.

A cent pas de là, au pied du même roc de Marlet, une jeune fille battait du linge au bord d'une fontaine carrée d'une étendue plus qu'ordinaire, située au milieu d'un épais buisson d'aunes et de saules, et dont l'eau transparente avait la limpidité du cristal.

Cette jeune fille était nu-tête; ses cheveux noirs, relevés, s'attachaient derrière la nuque et arrondissaient leur luxueuse abondance pour former le chignon qui est la parure des paysannes du pays de Rennes; son corsage, d'un bleu éclatant, tranchait sur la laine sombre de ses jupes, aux plis bouffants et larges. Ses petits pieds nus étaient dans des sabots dont la nuance brune faisait ressortir leur blancheur.

Elle battait son linge et elle chantait :

Ah! dam! elle était bien belle!
Notre maître en était fou :
C'était son plus cher bijou
Et de ses yeux la prunelle;
Il en perdait, à songer,
Le boire avec le manger...

Martel prit un petit sentier qui descendait tortueusement la colline.

Le vieux paysan, qui était maître Jean Tual, gruyer [1] juré de la capitainerie de Liffré, nettoyait son gros fusil et ne levait point les yeux; mais le chien de chasse flairait le nouveau-venu.

Il fit quelques pas en montant la colline, et resta droit sur ses jarrets, le nez en l'air, le cou tendu, inquiet et menaçant.

Bleuette continuait de battre son linge et de chanter.

Elle disait :

Arriva de Normandie
A Saint-Aubin-du-Cormier
Un tout petit chevalier
Qui causait comme une pie.
Notre maître fut jaloux :
C'est le fait de vieux époux.

Un aboiement du chien l'interrompit et l'empêcha de commencer un troisième couplet.

[1] A peu près garde-chasse.

— A bas, Lion! à bas! dit Jean Tual, vous bavardez comme un chien de garde.

Bleuette avait cessé de battre son linge et regardait le nouvel arrivant avec un étonnement mêlé d'incertitude.

Ses grands yeux noirs naïfs et brillants hésitaient à sourire.

Bleuette battit des mains en poussant un cri de joie.

— C'est bien lui! dit-elle, mon père, c'est M. Martel qui revient général!

Le gruyer leva les yeux, considéra un instant le jeune garde-française à qui Bleuette, accourue en sautant, donnait déjà sa joue fraîche à baiser.

Il y eut un mouvement d'hésitation sur l'honnête et franche figure du gruyer.

— C'était un bon cœur autrefois, murmura-t-il entre ses dents; — un bon cœur et un brave enfant!... ça, c'est la vérité!... mais il est le fils de son père tout de même!

Bleuette faisait mille caresses à Martel et l'entraînait vers la maison.

— Mais venez donc, mon père! s'écria-t-elle, — Martel va croire que vous n'êtes pas content de le revoir!

Le gruyer fit quelques pas au-devant du jeune homme, et lui tendit sa large main basanée.

— Quant à ça, répliqua-t-il, M. Carhoat aurait tort.

Martel serra cordialement la main qu'on lui présentait, et se retourna bien vite vers Bleuette pour lui sourire encore et répondre à ses caresses de sœur.

Jean Tual les regardait par derrière. Il hocha la tête et fronça légèrement le sourcil.

— C'est le fils de son père!... répéta-t-il en se parlant à lui-même, — et il revient de Paris, où il n'y a que des pratiques du diable!... C'était pourtant un brave petit cœur autrefois.

— Comme vous voilà fort, Martel, disait Bleuette, et comme vous voilà beau!

— Tu ne me tutoies donc plus, Bleuette? interrompit le garde-française.

Jean Tual fit la grimace en aparté.

— Est-ce que nous nous tutoyions autrefois? repartit la jeune fille en riant. — C'est que vous voilà si brave et si fier, Martel, avec vos galons d'or et votre moustache noire!... je n'oserais plus... tout ce que je puis faire, c'est de vous aimer comme avant votre départ.

Martel tenait entre ses mains les doigts de la jeune fille, frais et rougis par le froid de l'eau.

Il l'attira à lui et mit un baiser sur ses cheveux noirs.

Jean Tual depuis quelques secondes cherchait un moyen pour se mettre en tiers dans cette reconnaissance trop vive à son gré.

Il toussa énergiquement.

— Quant à ce que vous dites de Lion, monsieur Carhoat, dit-il, le chien n'a pas pu vous reconnaître, parce qu'il ne vous avait jamais vu...

Martel se retourna, il avait parfaitement oublié le chien.

— Oui, oui, reprit le gruyer, — si vous l'aviez bien regardé, vous auriez vu que Lion a les oreilles marquées autrement que son père... c'est son père que vous connaissiez, monsieur Carhoat.

Martel se baissa et caressa Lion, qui tournait autour de lui en le flairant curieusement.

— Nous ferons bien vite connaissance, dit-il... Père Tual, ajouta-t-il en se relevant, — je viens vous demander pour ce soir à souper et un gîte pour la nuit.

Le gruyer ne prit point la peine de cacher sa surprise; il ouvrait la bouche pour rappeler sans doute à Martel que la maison de Carhoat était située à trois cents pas de là, derrière le rocher, lorsqu'un signe suppliant de Bleuette arrêta la parole sur sa lèvre.

— A votre service, monsieur Carhoat, répondit-il avec froideur.

Martel ne sembla point vouloir prendre garde à la gène de maître Tual; Bleuette, d'ailleurs, ajouta une gracieuse invitation à la sèche formule employée par son père.

Elle prit la main de Martel et lui fit passer le seuil de la petite maison.

L'intérieur en était net et brillant de propreté, mais tous les objets y avaient cet aspect sombre que donne aux fermes du pays de Rennes la maladresse naïve de leur architecture.

Le jour manquait. — Le peu de lumière qui arrivait par la porte et par la fenêtre étroite s'absorbait sur les murailles terreuses, et ne trouvait de réflecteur qu'aux brillants panneaux de grands bahuts de chêne noir.

Fontaine-aux-Perles n'était pas, du reste, une ferme ordinaire. Il y avait un certain luxe dans l'ameublement. Au-dessus de l'énorme lit de maître Jean Tual, un ciel en serge verte découpait les dents rondes de ses festons. Le lit lui-même était carré comme la couche de nos rois, démesurément haut sur pieds, et relié à son ciel par des colonnes grêles.

Entre les hauts matelas et les festons de la *carrée*, il y avait une sangle, tendue horizontalement, qui semblait attendre un second lit.

Nous avons vu en Bretagne de ces couches communes avoir jusqu'à quatre étages.

Mais celle-ci ne servait qu'à Jean Tual lui-même, sans doute, car la sangle supérieure ne supportait aucun matelas.

Bleuette avait un cabinet à elle, ce qui est un luxe inouï.

Au milieu de la chambre assez vaste, se dressait sur la terre battue une longue table formée de madriers épais et flanquée de deux tréteaux.

La nappe était mise sur un coin de cette table, — une nappe de chanvre gris dont la toile avait la consistance du cuir.

D'un côté de cette table s'ouvrait la porte; de l'autre, l'immense cheminée avançait l'auvent de son manteau.

A droite et à gauche de l'âtre, sous le manteau même, des billots de bois s'alignaient, faisant office d'escabelles. Les gens qui s'asseyaient sur ces billots pouvaient se chauffer commodément par le beau temps; mais, quand venait la pluie, le large tuyau de la cheminée donnait passage à l'averse qui ne laissait plus dans l'âtre que des charbons éteints.

Il faisait encore un peu jour au dehors; dans la ferme la nuit était venue. Bleuette fit asseoir Martel sur l'un des billots et alluma une chandelle de résine à laquelle une baguette de bois, fendue et fichée dans la maçonnerie de l'âtre, servait de chandelier.

Une large marmite pendait à la crémaillère. Bleuette en inspecta le contenu, y jeta une poignée de gros sel et vint se placer auprès de Martel.

Celui-ci la regardait en souriant.— Il y avait en Bleuette une grâce robuste et vive qui réjouissait l'œil. Sa mise avait une rustique coquetterie qui faisait d'elle la reine de la mode à quatre lieues à la ronde. Son gai sourire montrait des dents blanches adorables; sa peau, légèrement brunie, se veloutait de rose, et quand elle mettait sa coiffe de dentelle à longues barbes flottantes, pour aller à la grand'messe de Thorigné, les jeunes gars de la forêt n'avaient pas assez d'yeux pour la contempler si belle...

On l'appelait Bleuette parce que la dévotion de sa mère avait voué son enfance à la vierge Marie.

Sa mère était morte depuis bien longtemps; mais, par un pieux souvenir, la jeune fille avait gardé toujours la couleur consacrée. Sa fine et souple taille n'avait jamais d'autre parure que son corsage bleu.

Les bonnes gens de la forêt l'avaient nommée Bleuette peut-être à cause de cela, peut-être aussi parce que sa gaieté soudaine pétillait comme une étincelle; — peut-être encore parce que sa gracieuse jeunesse avait le simple attrait de ces douces fleurs qui sourient dans la moisson, et que les enfants pieux tressent en belles guirlandes pour couronner les saints reposoirs...

Bleuette avait dix-huit ans.

Le gruyer, qui était rentré à la ferme derrière les deux jeunes gens, s'arrêta auprès du seuil et continua de nettoyer son fusil en les considérant d'un œil inquiet.

— A la bonne heure! pensait-il, Lion est un bon chien parce que son père était un bon chien... Si celui-ci chasse de race, je l'aimerai mieux sur le grand chemin que dans ma maison!

Il secoua la tête comme si cette réflexion philosophique lui eût mis en l'esprit des idées plus chagrines. Mais il n'osa point manifester autrement sa mauvaise humeur parce que Bleuette couvrait Martel de sa protection, et que Bleuette était l'unique amour de Tual en ce monde.

— Mais comment avez-vous fait, Martel, disait la jeune fille, — pour gagner ce bel habit doré ?

— C'est la livrée du roi, Bleuette, répondit tristement le garde-française.

— Du roi de France? répéta Bleuette, du roi qui est à Paris?... Pourquoi n'avons-nous pas de roi, Martel, nous autres gens de Bretagne?

— Le roi de France est notre roi, répondit Martel en souriant.

Bleuette releva sur lui son regard étonné.

— Nous sommes Bretons, dit-elle; pourquoi notre roi s'appelle-t-il le roi de France?

— Quant à ça; dit de loin le gruyer, en s'efforçant de sourire, — je pense bien que M. Carhoat n'ira pas répéter les paroles de l'enfant au château. Je touche soixante-quinze livres par an pour mon office de garde des chasses... et ce n'est pas sous le toit de Jean Tual qu'on devrait parler contre le roi.

En prononçant ce dernier mot il souleva son vaste feutre.

Bleuette frappa son petit pied avec une pétulante impatience contre la terre battue qui servait de plancher à la ferme.

— Père, dit-elle, Martel se fâchera contre vous!... ne savez-vous pas qu'il vous aime?

Maître Tual frotta plus vivement le canon de son fusil.

— Sais-je moi ce qu'on rapporte de Paris, grommela-t-il, — quand on est le fils d'un diable et qu'on revient avec un habit de soudard?...

Il se renferma dans un silence défiant, observant du coin de l'œil les deux jeunes gens qui se taisaient.

Il y avait de l'embarras sur le visage de Martel.

— Bleuette, dit-il enfin à voix basse et en baissant les yeux, — comment se nomme maintenant mademoiselle de Presmes?...

— Il y en a deux, répondit Bleuette avec un malicieux sourire : — l'une d'elles a nom madame la comtesse de Landal...

— L'autre?... murmura le garde-française.

— Avez-vous donc oublié son nom?... demanda la jeune fille qui souriait toujours.

Martel releva sur elle son regard, où il y avait un espoir timide.

— Lucienne n'est pas mariée?... dit-il.

Bleuette secoua sa tête espiègle et fit un geste de gentille menace.

— Vous lui aviez promis de revenir général! répliqua-t-elle...

IV

BLEUETTE

Martel avait les yeux fixés sur le visage souriant de Bleuette; son regard demandait grâce.

— Je vous en prie, murmura-t-il, ne raillez pas... je l'aime tant!...

— Pourquoi raillerais-je, Martel? répliqua la jeune fille ; — elle est si douce et si bonne!... Vous avez raison de l'aimer.

Martel lui prit la main et la pressa entre les siennes.

Maître Jean Tual toussa du mieux qu'il put! mais cet avertissement fut vain : on ne l'entendait pas.

Or, le gruyer n'osait point aller au delà de cette toux significative. Sa fille était pour lui l'idole timidement aimée que l'on craint d'offenser.

— Elle doit être bien belle, dit le garde-française.

— Oh! bien belle! répondit Bleuette.—Si vous la voyiez! mais vous la verrez, Martel.

Celui-ci secoua la tète tristement.

— Je reviens plus pauvre qu'autrefois, murmura-t-il, et je n'ai plus ces beaux espoirs qui me soutenaient il y a trois ans, Bleuette, ma pauvre Bleuette! je ne veux pas la voir.

La jeune fille parcourut d'un regard surpris le riche uniforme du garde-française. A ce regard tout plein d'interrogations naïves, Martel répondit par un mélancolique sourire.

— C'est l'habit d'un soldat, reprit-il après quelques secondes de silence; mes rêves étaient fous, Bleuette... L'épée ne sait plus ouvrir la route de la fortune. En trois ans je suis devenu sergent... Un grade de roture, ma fille, où l'on a au-dessus de soi des enfants sans barbe. Et ce grade lui-même n'est pas à moi, cet uniforme ne m'appartient pas. Oh! non, je ne la verrai pas, Bleuette; je sais trop bien qu'elle est perdue pour moi, et que mon espérance serait de la folie!

L'œil de la jeune fille avait perdu de son vif éclat; sa prunelle se voilait, sérieuse et toute pleine d'une pitié tendre.

— Elle est bien riche, dit-elle avec un gros soupir ; — c'est vrai!

Puis elle ajouta presque aussitôt :

— Mais son père l'aime bien, Martel! Jamais il ne sut lui rien refuser... et quand elle parle de vous, Lucienne a le cœur si plein et la voix si tremblante!...

Le front de Martel était pâle et son œil se baissait comme s'il eût voulu cacher son émotion croissante.

Bleuette continuait en s'animant :

— Pensez donc, Martel... il en est venu de Rennes, de Vitré, de Fougères. Il en est venu de Saint Malo-de-la-Mer, de partout ! et toujours elle a dit non. Ils étaient beaux, nobles, riches... elle a dit non, toujours.

Le sang remontait vivement à la joue de Martel, dont la paupière demi-fermée se prenait à trembler.

– Ah! je le sais, dit encore Bleuette, — votre nom dans sa bouche ressemble à un aveu d'amour. Nous parlions bien souvent de vous, Martel ; car je suis votre sœur, moi, et ceux qui vous aiment, je les chéris... Elle venait presque tous les jours à la ferme avec son beau livre relié d'or comme le livre de ma chanson. Nous nous promenions au pied du rocher, devant la fontaine... Je crois que c'est à cause de vous que mademoiselle Lucienne m'aime tant!

Elle se tut ; Martel attendit un instant.

Puis il releva ses paupières qui étaient humides.

— Merci, Bleuette, merci, murmura-t-il, — si vous saviez combien il y a longtemps que je n'ai senti tant de joie! C'est un beau rêve sans doute... ce n'est rien qu'un beau rêve... mais parlez-moi d'elle encore afin que je sois heureux quelques minutes de plus...

Le charmant visage de Bleuette disait l'attendrissement de son cœur naïf et bon.

— En vous écoutant, il me semble l'entendre, reprit-elle... que de fois elle m'a dit : Parle-moi de lui, Bleuette!

Le front de Martel s'éclaircissait.

— Parle-moi de lui encore, poursuivit la jeune fille, dis-moi qu'il ne m'a pas oubliée .. Dis-moi que dans ce grand Paris une autre ne viendra pas se placer entre lui et mon souvenir.

— Elle disait cela?... murmura Martel.

— Elle disait cela, répéta Bleuette; — oh! et bien d'autres choses encore!... Tous vos petits secrets, elle me les confiait, parce qu'elle savait que je vous aime... Quand je pouvais savoir de vos nouvelles, comme elle était heureuse!

Bleuette s'interrompit et reprit avec tristesse :

— Mais je cessai d'avoir de vos nouvelles, Martel... M. Carhoat chassait sur les garennes du roi... Mon père fut obligé de faire son devoir... vos frères le menacèrent... et quand l'un d'eux me rencontre dans le taillis, je suis forcée de m'enfuir, Martel. car tous les trois ont oublié que je fus leur amie... Tous les trois m'ont insultée comme ils insultent les filles de la forêt.

Martel rougit; sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Et René? dit-il, — est-ce que René vous a aussi insultée?

Bleuette rougit à son tour. Ses grands yeux noirs se baissèrent.

— Oh! René, répondit-elle; — le pauvre enfant!... Il a le cœur aussi noble que vous, Martel... S'il pouvait me défendre, je n'aurais pas besoin de m'enfuir... et malgré sa faiblesse, il m'a protégée plus d'une fois, car s'il y a encore un bon sentiment au fond de l'âme de vos frères, c'est la tendresse qu'ils lui portent... Il n'ose pas entrer dans la maison de Jean Tual; mais il vient jusqu'à l'angle du rocher... il me regarde... il m'écoute chanter la complainte... C'est un enfant, Martel; quand je le vois rester de longues heures à me contempler de loin, quand j'entends son pas léger et timide me suivre sous le taillis, cela me rend triste... je crois qu'il m'aime.

— Et ne l'aimez-vous pas, vous, Bleuette? demanda Martel.

Bleuette ne répondit point.

Ils étaient assis tout près l'un de l'autre; leurs mains se joignaient, leurs visages se touchaient presque. — Vous les eussiez pris pour deux amants dans la joie du retour.

Jean Tual le jugeait ainsi.

Depuis quelques minutes, il les regardait avidement. Son œil plein de défiance cherchait à deviner leurs paroles.

Le regard de Martel croisa le sien par hasard, et le garde-française comprit sur-le-champ la muette angoisse du gruyer.

Il se leva, traversa la chambre et lui tendit la main.

Il y avait sur son noble visage une franchise haute et digne.

Le gruyer, pris à l'improviste par ce mouvement, détourna la tête avec embarras.

— Maître Tual, dit Martel, ne vous souvenez-vous plus de moi?

Le bonhomme releva ses yeux sur lui. Il hésitait. Sa main ne se pressait point de joindre celle que lui tendait Martel.

— Bleuette est ma sœur, reprit celui-ci; — ne voulez-vous plus que je l'aime?

L'hésitation de Jean Tual dura encore une seconde, puis sa paupière clignota, et ses deux mains se levèrent à la fois pour saisir la main du jeune homme.

— Cet œil-là ne peut pas mentir, dit-il; — et après tout, Carhoat, je sais bien que vous êtes un bon cœur... et puis... l'enfant ne peut pas se tromper... j'ai tort.

Il lança un regard contrit du côté de Bleuette.

— J'ai tort, répéta-t-il d'un ton bourru. — On ne peut pas mieux dire... Causez tant que vous voudrez, garçailles, je ne me mêle plus de vous!...

Il serra vigoureusement la main de Martel, prit son tournevis pour démonter le chien de son fusil, et se donna tout entier à sa besogne.

Bleuette alla lui mettre un gros baiser sur le front.

— Merci, petit père, dit-elle.

Puis les deux jeunes gens revinrent s'asseoir l'un auprès de l'autre.

Mais le cours de leurs idées était rompu ; on ne parla plus d'amour ni de douces choses.

Durant quelques instants ils gardèrent le silence. — Martel avait une question pénible sur la lèvre. Son front soucieux et sombre glaçait le sourire de Bleuette.

— Ma sœur n'est plus à Marlet ? dit-il enfin avec une sorte de brusquerie.

Bleuette tressaillit et garda un silence embarrassé.

Martel répéta sa question et n'obtint pas encore de réponse.

— Bleuette, reprit-il avec prière, — dites-moi tout ce que vous savez... je suis préparé... je m'attends au plus grand de tous les malheurs... et ce me sera une consolation que d'entendre ce triste récit de votre bouche.

— Ne savez-vous donc pas ce qui est arrivé pendant votre absence ? demanda Bleuette.

— Je ne sais rien et je crains tout, répliqua Martel. De vagues rumeurs sont arrivées à moi jusqu'à Paris... Je crus d'abord à la calomnie, et je fis rentrer les paroles dans la gorge du premier qui répéta ces bruits... Un autre vint, Bleuette ! Oh ! que la honte est rude à supporter en plein jour, au milieu de la foule qui vous connaît et qui jouit de votre torture !

Les mains de Martel se joignaient crispées ; des rides se creusaient sur son front, et un rouge vif colorait son visage...

— Tous les jours quelque nouvelle insulte ! poursuivit-il — tous les jours !... le bruit de mon épée qui se croisait semblait appeler d'autres attaques... Un ennemi inconnu avait jeté dans le régiment cette histoire vraie ou fausse... mon nom était foulé aux pieds... mon père, mes frères, ma sœur ! Je vous en prie, Bleuette, ne me cachez rien... dites-moi jusqu'où ma famille est tombée.

Bleuette se recueillit un instant. Une invincible répugnance semblait combattre en elle son désir de satisfaire Martel.

Lorsqu'elle prit enfin la parole, ce fut d'un ton lent et triste.

— On le dit, murmura-t-elle — Lucienne elle-même m'en a parlé.

— Lucienne ! répéta Martel avec amertume.

— Elle aimait bien Laure, vous le savez... poursuivit Bleuette ; — Laure était si belle et son cœur avait tant de douce fierté ! Quelque temps après votre départ, Martel, votre père perdit ses dernières ressources... Jusqu'à cette époque, Laure avait gardé de brillantes parures et les gentilshommes des états la déclaraient la plus belle parmi toutes les belles dames qui ornent les fêtes de M. le lieutenant de roi. On disait en ce temps que c'était à une partie de jeu contre M. de Kérizat que votre père avait perdu ses derniers mille louis... plus tard, on dit que ce même M. de Kérizat entraîna la pauvre Laure au bord du précipice où elle est tombée maintenant...

— C'est donc vrai ! murmura Martel, qui se couvrit le visage de ses mains.

La jeune fille se tut ; ses yeux étaient humides.

Durant quelques secondes on n'entendit dans la salle basse de la ferme que les sanglots étouffés qui déchiraient la poitrine de Martel.

Le vieux Jean Tual regardait à la dérobée cette scène dont les paroles lui échappaient, mais dont il comprenait la douloureuse pantomime.

Une pitié grave était sur son simple et franc visage. Il comprenait que ce fils allait apprendre la chute de son père. Il devinait que ce frère apprenait la honte de sa sœur.

Martel fut longtemps avant de pouvoir réprimer ses sanglots. Son cœur se fendait. Il avait eu pour sa sœur une tendresse passionnée.

Quand il découvrit son visage, ses yeux étaient rouges, mais secs ; sur sa joue pâle restaient les marques enflammées de la convulsive pression de ses doigts

Bleuette voulut essayer une caresse, la voix de Martel grave et creuse l'arrêta

— Après ? disait-il ; — je me sens la force de vous entendre.

— Je vous en prie, Martel, répondit Bleuette, ne me demandez pas de poursuivre ce douloureux sujet... vous en savez assez...

— Parlez, interrompit Martel, je vous dis que j'aurai la force de vous entendre !

Bleuette étouffa un gros soupir et continua d'une voix altérée :

— M. de Kérizat était, vous le savez, le compagnon de votre père... Ils menaient ensemble la même vie de dissipation et de plaisir... On ne connaissait point à Kérizat un fort patrimoine, mais l'argent ne lui manquait jamais... Il était de toutes les fêtes et de toutes les orgies. L'état qu'il tenait à Rennes allait de pair avec la maison des premiers seigneurs. Quand votre père fut ruiné tout à fait, Kérizat lui prêta de l'argent, beaucoup d'argent, dit-on... si bien que le vieux Carhoat passait pour être complétement à la merci de son ancien compagnon de plaisirs...

« En ce temps, Laure habitait la ferme de Marlet... Elle était bien pure, Martel, quoiqu'il y eût en son cœur cet indomptable orgueil qui est le principe de tout mal... Mademoiselle Lucienne l'aimait comme une sœur, — à cause de vous, peut-être. — Moi, j'étais son amie d'enfance, et je la chérissais, sans perdre le respect que la fille d'un pauvre homme doit à une demoiselle... Nous allions, toutes les trois ensemble, faire de longues promenades dans la forêt... Nous nous perdions sous les futaies du grand parc de Presmes... Lucienne et Laure parlaient souvent des magnificences de messieurs des états, des bals de la présidence et des nobles pompes de l'évêché... Moi, j'écoutais, curieuse : je ne connaissais rien de ces splendeurs. Mais quand on parlait de vous, Martel, — et tous les jours on parlait de vous, puisque nous étions là trois cœurs pour vous aimer, — ma langue se déliait ; je prenais part à l'entretien et je savais dire aussi bien que les autres : Il est beau, il est bon, il est noble...

— Mais, ma sœur ? ma sœur ? interrompit Martel dont l'âme navrée restait insensible à ces naïves caresses.

Bleuette jeta sur lui un regard furtif, où sa pitié tendre se traduisait tout entière.

— Mon Dieu, reprit-elle, Laure regrettait amèrement toutes ses joies passées... car elle sentait que, quitter le plancher brillant d'un manoir pour descendre sur la terre battue d'une pauvre métairie, c'est renoncer au monde, — et que la fille d'un marquis tombé jusqu'à n'avoir plus qu'un toit de chaume pour abriter sa tête n'avait plus sa place marquée parmi les belles héritières des gentilshommes du parlement... Elle était bien triste... je crois que le regret avait mis en elle un vent funeste de vertige... Parfois, nous la voyions pleurer sans motif... parfois son rire éclatait à l'improviste et blessait le cœur comme eût fait un cri d'angoisse...

« Un jour, Lucienne et moi nous nous promenâmes seules... Laure n'était point venue... nous l'attendîmes jusqu'au soir et le lendemain nous l'attendîmes encore... Laure avait quitté la ferme de Marlet... un bruit se répandit dans le pays...

« Que nous aurions voulu n'y point croire, Martel !... On disait que Laure avait suivi M. de Kérizat.

— Et qu'elle était sa maîtresse, prononça sourdement le garde-française.

Bleuette baissa les yeux.

— Je savais cela, reprit Martel, dont la voix tremblait, pleine de larmes, et qui faisait effort pour contenir sa douleur ; — je savais cela, Bleuette... Le nom de Kérizat était déjà gravé dans ma mémoire. Je savais qu'avant de mourir il me faudrait le tuer !...

Ses poings fermés se crispèrent, et le rouge lui monta subitement au visage.

— Mais je ne le connaissais pas, moi, cet homme ! s'écria-t-il. Je ne l'ai jamais vu chez mon père... M'aiderez-vous à le retrouver, Bleuette ?

— Je le voudrais, Martel, répondit la jeune fille, dont le doux regard eut une étincelle de colère virile. — Je le voudrais, car c'est le devoir d'un homme de venger son honneur... Mais M. de Kérizat a quitté le pays depuis bien longtemps. Après son départ on a découvert que son opulence, toute factice, ne se soutenait qu'à l'aide du jeu et des dettes... On dit qu'il est à Paris maintenant, sous un autre nom que j'ignore, et qu'à Paris, comme à Rennes, il vit du jeu et des dettes qu'il fait.

— Et cet homme était l'ami de mon père ! murmura Martel.

— Oh ! dit Bleuette, il a tout aussi bien perdu Carhoat que la pauvre Laure !... Chacun s'accorde à reconnaître que M. le marquis était un digne seigneur il y a dix ans, à l'époque où les gens de Morlaix le nommaient leur député aux états... Il a fallu que ce Kérizat s'attachât à lui comme un démon pour pervertir peu à peu son cœur, en même temps qu'il minait sa fortune... Il l'a laissé enfin pauvre et déchu... Que Dieu maudisse le tentateur !...

Le regard de Martel remercia la jeune fille.

— Mais ma sœur ? reprit-il.

— Nous ne sûmes pas tout de suite ce qu'était devenue Laure, poursuivit Bleuette. Au bout d'un mois, pourtant, nous apprîmes qu'elle parcourait la province avec M. de Kérizat... Elle avait traversé Nantes et Vannes et Quimper, éblouissante de luxe, folle, étourdie, enivrée...

« Nous ne voulions point croire à un si grand malheur...., Lucienne pleurait en pensant à vous, Martel... et cette infortune qui tombait sur votre maison vous ouvrait davantage la porte de son cœur.

— Que Dieu la fasse heureuse! murmura Martel, — bien heureuse!... et qu'il lui donne tout le bonheur que je n'espère plus!

— Au bout de deux mois, continua la jeune fille, Laure revint à Rennes avec son séducteur... Elle ne se cachait point... Elle mettait son orgueil à se parer de sa faute. Son luxe, étalé sans pudeur, écrasait l'élégance des plus nobles dames... Elle laissait Kérizat la promener insolemment et montrer à tous sa victoire.

Les yeux de Martel brûlaient parmi la pâleur de son visage.

— Mon père ne pouvait ignorer cela! murmura-t-il d'une voix si basse que Bleuette eut peine à l'entendre.

— Votre père le savait, répliqua-t-elle.

— Que fit-il?

— Rien.

— Et mes frères? dit encore Martel.

Bleuette hésita un instant, puis elle répéta en secouant la tête:

— Rien.

V

MAISON DÉCHUE

Martel demeura comme accablé sous le coup de cette révélation navrante. — Il croyait savoir, avant cela. Il savait. — L'insulte lui avait annoncé sa honte. Dans ses querelles de régiment, on lui avait jeté à la face des outrages cruels; cela si souvent, que son épée, lasse de se laver dans le sang, s'était brisée...

Mais il voulait douter encore. — On espère si longtemps quand il s'agit d'infamie et qu'on a le cœur d'un chevalier!

Il revenait avec un vague espoir de trouver le malheur au lieu de la honte annoncée, et de reconnaître que, parmi tant d'accusations, il y avait au moins quelques calomnies.

Martel était le quatrième fils d'Alain Guern, chevalier, marquis de Carhoat, seigneur de Lezennec, de Ploumer, de Kerpont, du Halloz, etc., député de la noblesse aux états de Bretagne pour le cercle de Morlaix.

Martel avait toujours été étranger à Rennes. — A l'époque où son père vint aux états, il se trouvait à l'académie de Brest, poursuivant son éducation de gentilhomme et se préparant au métier des armes, qu'il devait suivre ainsi que ses trois frères aînés.

Laure de Carhoat, sa sœur, moins âgée que lui d'un an, était élevée dans un couvent de cette même ville de Brest.

Le reste de la famille de Carhoat, composé du marquis, des trois frères aînés, arrivés déjà à l'âge de jeune homme, et d'un enfant nommé René dont la naissance avait causé la mort de sa mère, vint se fixer dans le pays de Rennes.

A cette époque, on pouvait dire déjà que Carhoat était une maison déchue. — Les Guern aux siècles précédents avaient été de très-grands seigneurs.

Du temps de l'indépendance, ils avaient tenu l'état qui convenait à des alliés de la maison souveraine. — Leur écusson s'écartelait des macles de Rohan et des besans de Rieux.

Mais, à dater de la réunion consentie par la duchesse Anne, leur importance avait décru sans cesse. — Tandis que d'autres familles, les Rohan par exemple,

cette race dont la fierté sut toujours fléchir, prospéraient sur le terrain nouveau de la cour, les Carhoat, Bretons de la vieille roche, durs et droits comme leur épée, se roidissaient contre les envahissements du pouvoir royal, et soutenaient, infatigables, les priviléges de la province.

Ce n'était pas le moyen de faire son chemin. — A ce jeu, moururent ou s'amoindrirent les plus belles races bretonnes : les juveigneurs de Vitré, Avangour, descendants de Porhoët, Poulduc, Rieux, Talhoët, et tant d'autres.

Alain Guern, marquis de Carhoat, était un esprit faible et entêté, ambitieux sans avoir les qualités qui font de l'ambition une vertu, prodigue, brouillon, brave comme tout gentilhomme breton, mais d'une bravoure irréfléchie et de soldat. — A l'époque où il fut nommé député aux états de Bretagne, il possédait encore le château de Carhoat, entre Morlaix et les montagnes d'Arrez, et vingt mille livres de revenu.

Au bout de deux ans, il avait vendu son château. Les vingt mille livres de revenu s'en allèrent, on peut deviner comme...

Il prétendait marcher de pair avec les plus riches. Ses amis de plaisirs étaient le marquis Coetquen-Combourg, président des réunions de la noblesse, l'intendant royal de l'impôt, dont la fortune se comptait par millions de livres, le lieutenant de roi qui, en l'absence du gouverneur, était le personnage le plus important de la province, et M. de Presmes qui possédait six manoirs dans le pays de Rennes.

Quant il eut mangé toute sa fortune, il emprunta, et, comme ses amis, à part l'intendant royal, étaient aussi généreux qu'opulents, cette ressource lui dura fort longtemps. — Elle n'était pas encore épuisée, tant s'en faut, lorsqu'arriva de Quimper un gentilhomme bas-breton, entre deux âges, qui devint aussitôt son plus intime compagnon.

Ce gentilhomme se nommait M. de Kérizat. — C'était bien le plus aimable vivant que l'on pût voir.

Il était fort bel homme, spirituel on ne peut plus, fat autant qu'il faut l'être auprès de certaines femmes, galante lame et ferme sur la hanche, vert diseur, conteur audacieux, heureux, joyeux, précieux, capricieux, et sachant accoupler, comme pas un, les rois et les as au noble jeu de lansquenet.

Ce charmant mortel prenait dans les poches de Carhoat l'argent que lui prêtaient Coetquen, Presmes et le lieutenant de roi. — Ce qui n'empêchait point le même homme ravissant de puiser directement dans les poches du lieutenant de roi, de Coetquen et de Presmes.

Martel, presque enfant encore et sans cesse éloigné de sa famille, ne savait rien de toutes ces choses. Il suivait ses études à Brest et réunissait toutes ses affections sur sa sœur Laure qui était une enfant douce et fière, et belle comme un ange.

En sortant, lui de l'académie, elle de son couvent, ils vinrent à Rennes.

C'était en un moment où il n'y avait point d'états ; M. de Kérizat était à Quimper.

Martel resta un an auprès de son père et ne s'aperçut de rien, parce que, dès les premiers jours, il avait vu Lucienne de Presmes et qu'il était amoureux.

Ce furent des heures bien douces.

Martel avait auprès de Lucienne un avocat adroit et dévoué, la jolie Bleuette de Fontaine aux Perles. — Et il n'avait pas besoin d'avocat.

Lucienne et lui se voyaient tous les jours ; Lucienne avait seize ans ; Martel achevait sa dix-huitième année. — Ils s'aimèrent.

Un beau jour, Martel apprit vaguement quelle était la situation de son père. Il s'était cru riche jusque-là : il se découvrit pauvre.

Pour la première fois, il se rendit compte de la distance énorme qui était entre lui et mademoiselle de Presmes, l'une des plus riches héritières du pays de Rennes. — Ses trois frères aînés, arrivés à l'âge d'homme, se vautraient dans la paresse et menaient, sur des degrés inférieurs de l'échelle sociale, la même vie que leur père.

Martel ne savait rien du monde, qu'il voyait à travers les faux enseignements du collége et les illusions romanesques de l'amour.

Il vint un soir dans le parc de Presmes, où Bleuette et Lucienne l'attendaient. Il dit à Lucienne :

— Mademoiselle, je viens d'apprendre que je suis pauvre... vous êtes bien riche, et pourtant je vous aime... Je pars ce soir pour Paris... je vais offrir au roi mon épée, comme il convient à un gentilhomme... Attendez-moi quatre ans, Lucienne, je vous en prie... Dans quatre ans, je vous le promets sur l'honneur, je reviendrai riche et grand et digne de vous. — M'attendrez-vous, Lucienne ?

Les deux jeunes filles voulurent se récrier, mais Martel se mit à genoux, et répéta :

— Lucienne, m'attendrez-vous ?

— Je vous attendrai, murmura bien bas mademoiselle de Presmes.

Martel lui baisa la main et s'enfuit.

Jamais tant de joie n'avait été dans son cœur.

Les deux jeunes filles restèrent seules, émues. — Les grands yeux noirs de Bleuette étaient pleins de larmes.

— Comme il m'aime ! dit Lucienne ; — il reviendra colonel...

— Oh ! ce n'est pas assez ! s'écria Bleuette : — il reviendra général !...

Lucienne n'avait garde de la contredire.

Elles prolongèrent longtemps leur promenade sous les grands arbres du parc. Avant de se séparer, la nuit venue, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en mêlant de douces larmes avec de jeunes sourires.

Et toutes deux répétèrent :

— Il reviendra général !

. . . .

Et Martel revenait sans titre, sans grade, avec un uniforme usé qu'il n'avait plus le droit de porter ! et il trouvait au retour la distance qui le séparait de Lucienne transformée en un profond abîme qu'avait creusé le déshonneur !

Il était parti enfant, il revenait homme.

Le monde lui avait dit çà et là ses désespérants secrets...

Son amour n'était plus qu'une souffrance. — Et quand venaient, à la traverse, quelques heures d'espérance passionnée, c'était une fièvre qui, calmée bientôt, le rejetait au plus profond de ses découragements amers.

Au commencement de l'entretien, Bleuette avait déjà fait luire au dedans de lui un de ces fugitifs éclairs de joie. Il était jeune, ses illusions perdues ne demandaient qu'à revenir et savaient encore le chemin de son âme.

Le nom prononcé de Lucienne fit battre doucement son cœur et lui rendit pour un instant quelqu'un de ces rêves aimés où il croyait autrefois lire l'avenir.

Mais que d'amertume après ce bonheur de quelques minutes ! Bleuette venait de lui dire une page de l'histoire de sa famille. — Et quelle bouche plus amie pouvait adoucir mieux ce que ces révélations avaient de cruel ?...

Bleuette aimait Martel de toute la tendresse dévouée qu'elle portait à mademoiselle de Presmes. — Bleuette aimait Laure comme une sœur, sa bouche qui s'ouvrait pour accuser aurait voulu défendre.

Aussi chacune de ses paroles tombait sur le cœur de Martel comme un poids glacé. — Il n'y avait plus ni espoir, ni doute, mais il voulait savoir encore et davantage, savoir tout et faire exact le bilan de son malheur...

Après un silence, pendant lequel Bleuette cherchait un moyen de mettre fin à ce douloureux interrogatoire, Martel reprit :

— On m'a dit autre chose encore... je vous prie de ne me rien cacher, Bleuette.

— Martel, je vous en supplie, répliqua la jeune fille, laissons ce sujet qui nous fait tant souffrir tous les deux... Croyez-moi, Laure avait un noble cœur... Elle doit être bien malheureuse !

Martel avait des larmes plein l'âme ; mais son émotion se voilait sous les apparences d'une froideur austère.

— C'est un service que j'impose à votre amitié dévouée, Bleuette, dit-il ; je sais que cela vous attriste, car vous êtes bonne et vous aimiez ma sœur... ; mais je vous le répète, ces choses, en passant par toute autre bouche que la vôtre me tueraient.

Il s'arrêta et poursuivit en redoublant de calme :

— Vous en étiez à me dire que M. le marquis de Carhoat et ses trois fils aînés avaient assisté en silence à la honte de leur fille et de leur sœur.

— Oh ! s'écria Bleuette vivement, René le pauvre enfant n'eût pas fait cela, Martel !... Il vous ressemble de cœur comme de visage... ; mais il ne sait rien. Qui donc aurait la cruauté de mettre des larmes parmi ses enfantines rêveries ?

Il aime ses frères qu'il croit bons... Il adore son vieux père, dont la rudesse s'adoucit à ses sourires... Il va seul, — seul toujours, par les grands bois, rêvant à des choses qui sont trop belles pour être de ce monde... espérant des bonheurs qu'il ne trouvera qu'au ciel, — et priant Dieu sous les hautes voûtes de la forêt, avec les fleurs parfumées et les oiseaux chanteurs, qui envoient vers le ciel leurs chants et leurs parfums.

— Que Dieu protége le cher enfant! murmura Martel. — Parlez-moi de ma sœur, Bleuette.

La jeune fille prit une pose résignée. Elle n'espéra plus donner le change à l'idée fixe de Martel.

— C'est bien vrai, poursuivit-elle ; messieurs de Carhoat ne croisèrent point l'épée contre Kérizat... On vit même en ce temps, — plusieurs fois, — le marquis se promener sur la place du Palais avec le séducteur de sa fille... Ce fut au point que chacun espérait voir M. de Kérizat réparer sa faute et donner son nom à Laure. Comment expliquer autrement ces entrevues pacifiques avec le père de sa victime?...

« Mais des mois s'écoulèrent. — Kérizat partit de Rennes un jour, laissant Laure dans le bel hôtel qu'il lui avait loué dans la rue Saint-Georges, le centre des nobles demeures... Laure ne fut point triste; on la vit s'entourer de tout ce que Rennes renferme de jeunes seigneurs... Malestroit, Montbourcher, Coëtlogon, Goulaine et Rohan, s'attelèrent à l'envie à son char... Son luxe déborda... Nous pleurions, Lucienne et moi, Martel, et nous nous disions qu'il fallait que Dieu eût mis un voile de démence sur la belle fierté de son âme!... »

Bleuette s'interrompit. Sa poitrine se soulevait oppressée. Les fraîches couleurs de sa joue rose avaient pâli.

Martel aussi était pâle. Sa prunelle brûlait sous ses cils baissés à demi.

Son corps avait des frémissements de fièvre.

Il souffrait tout ce qu'on peut souffrir, sans tomber écrasé.

Mais il dit avec une tranquillité froide :

— Bleuette, je vous en prie, ne vous arrêtez plus, et que je boive le calice d'un trait...

— Que voulez-vous que je vous apprenne de plus?.., reprit la jeune fille à bout de force elle-même. — Laure était tombée...

Elle fit un effort pour parler, mais le cœur lui manqua.

Martel releva sur elle ses yeux où il y avait un feu sombre.

— Tombée, répéta-t-il d'une voix sourde et haletante. — Vous ne voulez pas me dire jusqu'où... Mais je le sais, je le sais! on a vu à Rennes ce qui ne s'était jamais vu peut-être dans notre Bretagne... on a vu une fille noble, affichée, célébrée, tarifée! recevoir un surnom d'orgie comme la dernière des courtisanes!... Elle a de merveilleux cheveux blonds, ajouta-t-il, avec un rire amer, — et sa beauté brille comme une pierre précieuse... Ils l'ont appelée *Topaze*... Par le sang de Dieu! messieurs, c'est aux chiens et aux chevaux qu'on donne

d'autres noms que ceux du baptême !... Ah ! vous avez fait bien profond son lit de fange... Mais vous verrez bien qu'il y a encore une épée dans la maison de Carhoat !

Il s'était levé à ces dernières paroles, et parcourait la chambre à grands pas.

Le gruyer, qui, jusqu'à cette heure, semblait être resté complétement étranger à l'entretien, se leva à son tour.

Il vint se placer en face de Martel, et lui serra la main rudement.

— C'est bien, Carhoat ! dit-il. — Si les gentilshommes vous font défaut, et qu'il vous plaise accepter un second de roture, me voilà !... J'ai été soldat : je peux croiser le fer contre un prince.

Martel lui rendit son étreinte. Il ouvrit la bouche pour le remercier. Mais l'enthousiasme de sa colère tomba comme par magie, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Il serra encore la main de Jean Tual en silence, et retourna s'asseoir auprès de Bleuette.

Le gruyer reprit sa besogne sans mot dire; mais il fronça ses gros sourcils, et voici ce qu'il pensa :

— Lion est un bon chien, parce que son père était un bon chien...

Martel demeura pendant quelques minutes comme accablé sous le fardeau de son angoisse.

Puis il se redressa et dit à Bleuette :

— Il me reste encore une chose à savoir de votre bouche... On m'a dit que la sœur de Lucienne, en plein bal, dans les salons du lieutenant de roi, a foulé aux pieds Laure de Carhoat, — la Topaze, ajouta-t-il en baissant la voix avec amertume, — et que la Topaze a porté la main sur la sœur de Lucienne...

La jeune fille fut quelques secondes avant de répondre. Elle sentait que c'était là un obstacle de plus entre Martel et mademoiselle de Presmes.

— C'est vrai, dit-elle enfin. — C'était au printemps dernier. Le lieutenant de roi aimait Laure... Profitant de cette passion, Laure osa braver l'interdit qui pesait sur elle et se montrer dans un bal au milieu de ses anciennes compagnes... La comtesse Anne de Landal parla de la faire chasser, et Laure lui mit son gant sur le visage... Ce fut la comtesse Anne qui sortit.

VI

LE RETOUR DE LA CHASSE

En quittant Martel auprès du pont de planches, jeté sur la petite rivière de Vanvre, M. le chevalier de Briant avait pris, comme nous l'avons dit, le chemin du château de Presmes.

De même que Martel, le chevalier arrivait de Paris : mais ils n'avaient point fait toute la route ensemble.—Ils s'étaient rencontrés seulement à quelques lieues au-dessus de Saint-Aubin-du-Cormier.

C'était, en vérité, un charmant compagnon que M. le chevalier de Briant. Il mêlait les élégantes façons d'un gentilhomme aux familiarités faciles d'un coureur d'aventures. Son esprit, légèrement railleur, avait des allures franches et de ces brusqueries qu'on aime... Son parler était vif, grasseyant, un peu emphatique et fanfaron : il allait merveilleusement à sa parole allègre et aux voltes gaillardes de son frivole entretien.

Ceux qui n'avaient jamais vu de Bas-Bretons auraient pu le prendre pour un Gascon.

Car, parmi les préjugés que nourissent de père en fils, avec un soin précieux, les bonnes gens de Paris, celui qui donne la lourdeur grossière et la pesante sauvagerie en partage aux enfants de la Basse-Bretagne n'est pas le moins bizarre et le moins éloigné du vrai.—A part le paysan, qui est grave et dont la tristesse se teint de poésie, le Bas-Breton est en général vif, étourdi, rapide à devancer la pensée par la parole. Son accent précipité, qui roule et broie les mots au passage, est comme une révélation de sa nature fanfaronne. — Il ne doute de rien ; il se vante ; il fait du bruit ; il casse les assiettes. — C'est le Gascon, avec cette différence qu'il a bon cœur et bon poignet au service de ses vanteries.

Au bout d'un quart de lieue, M. le chevalier de Briant avait fait connaissance avec le jeune garde-française.

La tristesse de celui-ci eût déconcerté un interlocuteur moins intrépide, mais le chevalier ne détestait pas les partners silencieux.

Il fit durant presque toute la route les demandes et les réponses avec un véritable plaisir.

Il questionna, devança les répliques, parla de Paris d'où il venait, du pays de Rennes où il allait, des demoiselles de l'Opéra et des belles filles de la Haute-Bretagne.

Martel ne l'écoutait guère ; sa pensée était ailleurs...

Plusieurs fois pourtant son attention fut vivement éveillée, parce que le chevalier, entre vingt autres noms, prononça celui de la Topaze, la plus ravissante créature de France et de Navarre ! disait-il...

En ces moments, une question se pressait sur la lèvre de Martel. Ses yeux se baissaient : une rougeur épaisse lui montait au visage.

Mais sa bouche demeurait close, et il semblait qu'une force mystérieuse arrêtait sa parole au passage...

Le chevalier continuait de causer tout seul, de rire et de conter, ma foi, des anecdotes fort réjouissantes.

Il en agissait avec Martel comme un vieil ami. — Mais nous voudrions gager que trois minutes après l'avoir quitté au pont de la Vanvre, il l'avait oublié parfaitement.

L'orage n'était pas encore commencé, lorsque M. le chevalier de Briant arriva devant le perron de Presmes.

Presmes était un beau château, d'architecture assez bourgeoise, il faut le dire, dans ses parties modernes ; mais vaste et gardant çà et là quelques traits de la physionomie chevaleresque.

Au-dessus de la maîtresse porte, l'écusson de Presmes étalait ses émaux reconnus par la déclaration de 1666 et qui ne remontaient pas néanmoins à une antiquité très-haute.

Presmes était famille de frontière, moitié angevine, moitié bretonne, moitié robe, moitié épée. Elle commençait on ne sait trop où, mais, depuis sa naissance, elle produisait d'excellents gentilshommes, bien riches, qui avaient de père en fils le noble talent de la vénerie.

Le seigneur actuel, qui se montrait le digne successeur de ses aïeux, tenait la charge de capitaine des chasses de la varenne de Liffré, retenue royale qui avait accédé à la couronne par le double mariage de la duchesse Anne.

De Quimper à Laval, du raz de Gatteville à Paimbœuf, on n'aurait point trouvé de veneur de sa force.

C'était un digne seigneur, qui ne se targuait ni de sa fortune, ni de sa noblesse, mais qui se vantait volontiers, de descendre par les femmes du célèbre Jacques du Fouilloux, gentilhomme du pays de Gastine en Poitou, auteur de la *Vénerie*, dédiée au *très-chrestien roy Charles neufième*, et d'être l'arrière-cousin du non moins célèbre sieur d'Yauville, premier veneur et ancien commandant de la vénerie du roi Louis XIV.

Il avait dans son salon les portraits authentiques de ces deux illustres chas-

seurs ; et leurs ouvrages, bien souvent relus, annotés respectueusement et habillés de splendides reliures, faisaient le fonds de sa bibliothèque.

Le chevalier franchit la grille, dont les deux piliers principaux supportaient deux bêtes qui ressemblaient un peu à des sangliers. Le poil de ces bêtes était hérissé horriblement et aurait pu faire office de chevaux de frise.

Une partie de la grille paraissait avoir été rétablie depuis peu. La façade elle-même du château portait les traces de réparations récentes.

On eût dit que les plâtriers avaient essayé d'effacer les traces d'une vive fusillade. Les murailles étaient criblées de points blancs sur lesquels avait passé la truelle.

Presque tous les contrevents étaient neufs. Sur les autres, la peinture n'avait point encore recouvert les reprises maladroites, faites par la main novice d'un menuisier campagnard.

Ces reprises avaient pour objet de boucher des trous encore : des trous ronds et nettement arrêtés comme ceux que percent les balles.

Lors de la conspiration de Cellamare, peut-être dans les troubles plus récents qui venaient d'agiter la Haute-Bretagne, Presmes avait soutenu un siége.

Au moment où le chevalier de Briant traversait la cour, les fanfares lointaines arrivèrent par-dessus le faîte des collines.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! dit joyeusement le chevalier. — Yvon, mon gros, tu n'as pas besoin de me répondre que monsieur mon ami est dehors... J'entends, pardieu ! la chasse... elle doit être...

Il s'arrêta et prêta l'oreille.

— Elle doit être, reprit-il, derrière le grand rocher de Marlet... Tiens ! que disais-je... la voilà qui débouche.

On entendit, en effet, à ce moment même, le son plus vif des fanfares que n'interceptait plus la grande masse du rocher.

Yvon, gros garçon, court et chevelu, avait pris le cheval par la bride, et tenait son bonnet de laine à la main.

— Ma fâ ian (ma foi oui), grommela-t-il.

— Et ces dames sont-elles au château ? demanda le chevalier.

Yvon répondit négativement.

— Alors, mon gros, gare à leurs fraîches toilettes !... voilà des gouttes de pluie, larges comme des petits écus de trois livres... elles vont être trempées !

— Ma fâ ian !... répliqua Yvon.

Le chevalier avait mis pied à terre.

Yvon tira la bride du cheval, et tourna le dos pour se diriger vers les écuries.

— Ah çà, mon gros, s'écria le chevalier, est-ce que tu ne me reconnais pas ?

Yvon s'arrêta et fixa sur lui son regard lourd.

— Si, bien, bien, répliqua-t-il tranquillement ; — je vous reconnais tout de même, monsieur de Kérizat... Vous avez fait la cour à ma promise, un temps qui fut...

— Ah ! tu savais cela !...

— Ma fâ ian, répondit Yvon.

— Alors, méchant coquin, c'est toi qui m'as fêlé le crâne d'un coup de bâton certain soir derrière l'église de Thorigné !

Une lueur maligne brilla dans les gros yeux d'Yvon qui répondit :

— Ma fâ ian !... — Il entraîna le cheval et passa la porte des écuries.

— Un vertueux coup de bâton ! grommela le chevalier en se tâtant le crâne sous son feutre ; — j'en porte encore la marque !...

La pluie commençait à tomber avec violence. Le chevalier monta le perron et s'introduisit dans le vestibule.

Au bout de quelques minutes on entendit sur la montée le bruit de la cavalcade que l'on ne voyait point encore.

Puis les piqueurs débouchèrent en haut de l'avenue. La grille s'ouvrit à deux battants. Valets et gentilshommes, trempés par l'averse, se précipitèrent dans la cour. M. de Presmes, qui arrivait sur son bon cheval avec sa trompe en bandoulière, essaya un instant de mettre de l'ordre dans la retraite, mais en toute bataille perdue, il arrive un moment où le meilleur général ne peut arrêter les fuyards. — La déroute était complète. Chacun se débandait, cherchant un abri sous les hangars, dans le vestibule, partout où se trouvait une porte ouverte.

Il ne resta au milieu de la cour pour attendre les dames, que le vieux Presmes et deux des gentilshommes qui avaient suivi la chasse.

L'un de ces gentilhommes était un gros garçon trapu, membru, crépu, qui portait sur ses épaules une manière de pourpoint gris à grands boutons d'agate sablée. Ce gros garçon avait des sourcils farouches sur de petits yeux bleus débonnaires. Il était gauche en ses mouvements et présentait à peu près au complet en sa personne les diverses séductions du hobereau campagnard.

Il avait nom M. Hugues de Penchou, et il était baron.

L'autre se nommait Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

C'était un long chrétien, blanc et rose, droit comme un piquet, avec d'énormes cheveux blonds frisés. Il avait un peu de barbe déteinte et sept poils de moustaches incolores qu'il relevait en croc volontiers.

En Bretagne et à Paris, Corentin Jaunin de la Baguenaudays eût passé pour joli garçon auprès de beaucoup de cuisinières.

Le baron de Penchou et lui présentaient un de ces grotesques contrastes qu'aime à saisir le spirituel et mordant crayon de Bertall. — Rien qu'à les voir on se sentait en joie, et s'ils parlaient, la farce était complète.

Lorsque la voiture découverte qui contenait les deux filles de monsieur de Presmes arriva dans la cour, nos deux gentilshommes s'avancèrent pour offrir leurs services; — M. de la Baguenaudays présenta sa main à la jolie Lucienne, dont les cheveux inondés ruisselaient sur ses blanches épaules.

Le baron Hugues de Penchou fit le même office auprès de la comtesse Anne.

Les deux couples traversèrent la cour qui était transformée en lac et se hâ-

tèrent de gagner le vestibule, où M. de Briant les accueillit par de gracieux saluts et des compliments de condoléance.

Les deux sœurs parurent également surprises à la vue du chevalier.

Lucienne ne dissimula point un mouvement d'aversion; la comtesse Anne rougit et baissa ses yeux fiers.

Le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays, rouges tous les deux comme des pivoines, saluèrent les deux filles de M. de Presmes qui coururent se mettre entre les mains de leurs caméristes.

Le baron de Penchou et le jeune Corentin se regardèrent avec orgueil.

— Ça va bien, dit Penchou.

— Ça va bien, répondit Corentin Jaunin de la Baguenaudays, qui eut un sourire prodigieusement innocent.

— Ah ! voici ce cher hôte ! s'écria le chevalier de Briant en s'adressant à M. de Presmes, qui entrait le dernier.

En même temps, il s'avança vivement vers le vieux gentilhomme et lui prodigua deux ou trois impétueuses accolades.

M. de Presmes était entré dans le vestibule d'un air de bonne humeur et de joyeuse hospitalité. Cet enthousiaste accueil le prit à l'improviste.

Il fut étonné d'abord; puis lorsqu'il reconnut le nouvel arrivant, une expression de froideur compassée vint remplacer son joyeux sourire.

— Ah ! ah ! monsieur de Kérizat !... dit-il, je ne m'attendais pas à vous voir de sitôt en Bretagne...

— Cher monsieur, répliqua le chevalier, qui lui prit la main de force et la secoua rondement. — J'étais bien sûr de causer à votre bonne amitié une surprise agréable... ah ! nous avons d'aimables souvenirs à remuer après boire... C'était un joli temps, monsieur mon ami...

— Assurément, assurément ! balbutia le capitaine des chasses, — et je suis flatté de la visite que vous voulez bien me faire... Mais est-ce que vous comptez rester longtemps en Bretagne, monsieur de Kérizat ?

— Hé ! hé ! répondit le chevalier en affectant de se méprendre, et avec cette fatuité complaisante de l'homme qui se fait prier pour demeurer, — je ne sais pas, monsieur mon ami, je ne sais véritablement pas... je viens ici, comme vous le devinez sans doute, pour payer quelques petites dettes...

— Ah bah !... interrompit M. de Presmes.

— Cela vous étonne que j'aie des dettes? demanda intrépidement le chevalier.

— Non pas, non pas, interrompit le vieux gentilhomme avec une vivacité naïve. — Ce ne sont point vos dettes qui m'étonnent, mais...

— Je le crois bien, interrompit Kérizat à son tour. — Vous êtes vous-même mon créancier, monsieur mon ami... J'ai contracté çà et là quelques obligations... des misères, vous m'entendez bien... vingt ou vingt-cinq mille écus, tout au plus... Je vais me débarrasser de cela.

Le vieux Presmes eut un sourire incrédule.

— Ce sera fort bien fait, dit-il. — Mais je vous demande la permission d'aller me préparer pour le souper.

Kérizat passa lestement son bras sous le sien.

— Faites, faites, je vous en prie, monsieur mon ami, dit-il. Je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre... Je ne sais pas si vous m'approuverez, ajouta-t-il en baissant la voix, — et je dois vous dire que je tiens par dessus tout à votre approbation... Vous savez que j'avais mené à Rennes une vie fort dissipée... Ces souvenirs me gênaient... Pour les éloigner tout d'un coup et pour rester à la hauteur de la position que j'occupe à la cour, j'ai laissé là ce nom de Kérizat qui me rappelait par trop nos folies.

— Monsieur le chevalier, interrompit le capitaine des chasses avec une froideur sévère, — ma jeunesse est déjà bien loin de moi... je ne me souviens plus du temps où j'aurais pu faire des folies... mais je me souviens très-bien de n'en avoir jamais fait avec vous.

— Ai-je dit nos folies? s'écria Kérizat, — ma langue aura tourné, monsieur mon ami, et je vous fais mes excuses... pour en revenir, je ne porte plus que mon nom patronymique, et je m'appelle le chevalier de Briant.

Ils avaient monté le grand escalier du château et se trouvaient à la porte de l'appartement de M. de Presmes.

Celui-ci dégagea son bras et mit la main sur le loquet de la porte.

— Ceci vous regarde tout seul, monsieur de Kérizat, répondit-il, veuillez m'excuser si je vous laisse.

Il salua, ouvrit la porte et disparut.

Bien des gens n'eussent point trouvé cet accueil fort encourageant, mais le chevalier n'était pas homme à se déconcerter pour si peu.

Il descendit à l'office et se fit donner une chambre de sa propre autorité, comme s'il avait été reçu à bras ouverts.

Une fois installé dans son appartement, il se mit à l'œuvre aussitôt, brossa lui même son frac de voyage, sa veste et sa culotte, afin de suppléer aux habits de rechange qui lui faisaient complétement défaut.

Cela fut l'affaire d'un instant. M. le chevalier de Briant semblait parfaitement rompu à tous ces détails domestiques.

Quand il fut rajusté à peu près, il se regarda dans le vieux miroir à quatre morceaux qui ornait la cheminée de sa chambre.

Il se sourit à lui-même, — et réellement la glace répercutait l'image d'un cavalier de belle mine et de galante tournure.

Comme il brossait son feutre, la cloche du souper tinta.

— Il n'y a pas de milieu, murmura-t-il en donnant un dernier regard à la glace. — Les filles de ce vieil hidalgo ont de quoi couvrir d'or mon présent et mon passé... Si je m'endors je m'éveillerai quelque matin la corde au cou... Allons souper. Je vais manger d'abord et boire à ma convenance.. Puis au dessert, je choisirai ma femme...

VII

LE SOUPER

La salle à manger du château de Presmes était une énorme pièce carrée, à quatre fenêtres, dont deux donnaient sur la cour et deux sur les jardins.

Du côté de la cour, la vue était bornée par le sommet de la colline, dont le revers descendait à la Vanvre ; du côté du jardin, l'horizon s'élargissait, montrant à perte de vue la chaîne festonnée de ces microscopiques montagnes qui abondent dans le pays de Rennes.

Tout ce qu'on voyait de cette fenêtre, les immenses jardins, le vaste parc, les bois, les prairies, tout appartenait à M. de Presmes.

Le chevalier de Briant qui était arrivé le premier au salon, s'accouda sur l'appui d'une fenêtre, et se prit à contempler le paysage.

Il eut un sourire content et attendri. On ne pouvait dire pourtant que M. le chevalier de Briant eût un fort poétique amour pour les beautés de la nature pittoresque. Ce qui mettait cette émotion douce dans son sourire, c'était l'idée que tant de bois, tant de prés, tant de moissons, devaient former un des plus charmants revenus qu'un gentilhomme, sachant vivre, pût réclamer de son étoile.

Le chevalier avait entre autres qualités celle de calculer avec précision et prestesse. — Il partagea le paysage en deux et fit les comptes de sa moitié.

C'était une occupation agréable et intéressante au degré suprême.— Malheureusement le son de la cloche avait appelé les convives qui arrivèrent par groupes et garnirent le large vide de la salle.

La comtesse Anne de Landal et mademoiselle Lucienne de Presmes avaient réparé le désordre de leur toilette. La comtesse, poudrée et parée comme pour une fête, prit place au centre de la table.

C'était encore une très-jeune femme dont la beauté souriante et fière avait un éblouissant éclat. Ses cheveux abondants se crêpaient au-dessus d'un front peu développé, mais harmonieux, que relevaient les rayons vifs de grands yeux noirs aux longs cils recourbés. Elle avait un beau teint de brune, des traits

dessinés avec finesse. Quelque chose de joli et de mutin plaisait parmi la vivacité de ses mouvements.

Sa taille était riche et cambrée hardiment. La toilette lui allait à ravir, c'était une de ces beautés mondaines qui semblent faites pour la parure et qu'on ne se représente point sans rêver or, diamants et velours.

Lucienne était plus grande que sa sœur ; elle lui ressemblait par la coupe du visage et le dessin des traits, mais sa beauté avait d'autres séductions.

C'était une grâce pensive et qu'inclinait le mystérieux fardeau de la rêverie. — Ses longs cheveux, vierges de poudre et dont la nuance obscure avait de chauds reflets, semblaient humides encore de pluie, et tombaient en boucles affaissées sur ses épaules chastement couvertes.

Elle avait de grands yeux bleus, tendres et doux, dont la prunelle baignée perlait de mélancoliques regrets.

Ses mouvements ondulaient balancés. Tout en elle était charme, bonté, douceur, — et quand le sourire descendait sur ses lèvres pures et qui semblaient ignorer la gaieté vulgaire, tout ce charmant visage de vierge, inopinément éclairé, prenait une auréole angélique.

Elle n'avait pas encore vingt ans. — Elle était vêtue d'une simple robe blanche, dont les plis, rattachés par une agrafe de perles, ne voilaient qu'à demi les contours délicats de sa gorge.

Parmi le monde brillant de la noblesse bretonne, assemblé dans la ville des états, une seule femme avait pu quelquefois l'emporter en beauté sur les deux filles de M. de Presmes. C'était Laure de Carhoat.

Laure était une enchanteresse dont la seule approche écrasait ses rivales. Les fêtes splendides de M. de Flesselles, l'intendant royal, les bals de la présidence et ceux de M. le duc d'Aiguillon, lieutenant général, n'avaient point connu d'autre reine durant plusieurs années. — Mais maintenant Laure de Carhoat s'appelait *la Topaze;* les salons de M. le duc, ceux de l'intendant et ceux du président du parlement fermaient leurs portes devant elle.

Un seul seigneur avait osé la mêler, dans une fête, à la foule superbe des dames nobles de la province qui n'avaient point failli, — ou dont la chute, du moins, s'était discrètement étouffée sur le tapis épais de leur boudoir.

Cet homme était le lieutenant de roi, M. le marquis de Coët-Logon, dont la famille tenait cette charge de père en fils, par survivance. — Et depuis le jour où il avait ouvert son hôtel à la Topaze, qui était sa maîtresse, ses salons étaient restés déserts.

Laure était tombée. — Elle restait l'idole de la jeune noblesse, mais de ces idoles qu'on adore le matin et qui n'ont plus d'autel en ces solennités du monde où trônent l'élégante courtoisie et les chevaleresques respects.

A cette époque, les dames de Rennes n'avaient point une réputation de puritanisme absolument farouche ; mais Laure avait audacieusement franchi les limites au delà desquelles est le commun anathème. Ce n'était plus une rivale.

Les deux filles de M. de Presmes se partageaient en quelque sorte la succession d'hommages que mademoiselle de Carhoat avait laissée après elle.

Anne était veuve depuis un an de M. le comte de Landal, gentilhomme des frontières de l'Anjou. Son douaire était une fortune. — Lucienne n'avait que les biens paternels, mais son père était l'un des plus riches propriétaires de Bretagne.

On doit penser que tant d'opulence unie à tant de beauté devait attirer autour des deux sœurs un véritable essaim de prétendants.

Il en était ainsi, mais la comtese Anne finissait à peine sa première année de deuil. Elle ne paraissait point extrêmement pressée de contracter une nouvelle union. — Quant à Lucienne, elle avait refusé jusque-là, sans choix et comme de parti pris, tous ceux qui s'étaient présentés pour obtenir sa main.

Un candidat-époux est ce qu'il y a, dit-on, de plus difficile à décourager au monde. Aussi, dès que Lucienne et sa sœur se rendaient à Rennes, elles étaient bientôt assiégées, circonvenues, pressées par un bataillon de jeunes gentilshommes, amoureux ou non, qui les importunaient avec une constance digne d'un meilleur sort.

Mais à Presmes, il en était autrement : les deux sœurs avaient mis des bornes à l'hospitalité prodigue de leur père. A part les officiers de la capitainerie, les vieux amis de M. de Presmes et quelques voisins qu'on ne pouvait exclure, le château avait peu de visiteurs.

Il faut dire que, malgré ces réserves, la table de M. de Presmes n'en gardait pas moins une vingtaine de convives.

Le baron Hugues de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays étaient deux voisins qui usaient et abusaient de leurs priviléges.

Ils possédaient tous les deux une campagnarde aisance. Ils avaient leurs noms à l'armorial. — Ils étaient laids, contents d'eux-mêmes, encroûtés, gauches, absurdes et les meilleures âmes de la terre.

Penchou s'assit auprès de la comtesse Anne, Corentin Jaunin se glissa aux côtés de Lucienne.

M. le chevalier de Briant avait rendu ses devoirs aux deux dames avec une grâce exquise qui mettait bien bas le lourd empressement des pauvres hobereaux.

Mais sa grâce n'avait point eu plus de succès que leur pesanteur.

M. de Presmes avait accueilli les compliments du chevalier avec une réserve froide ; et, comme s'il eût voulu éviter de l'avoir pour voisin de table, il s'était hâté d'appeler auprès de lui deux autres convives.

Mais ce n'était pas là, paraîtrait-il, le compte du chevalier qui coupa la route à son compétiteur le plus naturellement du monde et prit place, sans façon, entre Lucienne et son père.

— Monsieur mon ami, dit-il avec un cordial sourire, — nous allons causer ici plus à notre aise que tout à l'heure.

M. de Presmes, au lieu de répondre, fit signe à un vieux prêtre qui s'asseyait au bas bout de la table, et celui-ci prononça les versets latins du *Benedicite.*

Pendant les quelques minutes qui suivirent, tout le monde attaqua vaillamment tous les mets substantiels étalés sur la table.

C'était un digne repas pour des chasseurs et des voyageurs. Les étables, la bergerie et la basse-cour y étaient copieusement représentées. Le cidre moussait dans des bouteilles de grès dépoli, au ventre informe et bosselé ; — çà et là le goulot élancé d'un flacon de bordeaux se dressait au milieu des bouteilles trapues comme un peuplier svelte parmi des chênes rabougris.

On ne méprisait point le vin de Gironde, mais toutes les préférences, il faut bien le dire, étaient pour le cidre généreux dont le gaz impatient lançait les bouchons au plafond.

Au bout de dix minutes environ, les deux hobereaux commencèrent à soupirer à l'envi l'un de l'autre. Penchou se pencha à l'oreille de la comtesse Anne pour lui parler de l'orage.

Corentin Jaunin de la Baguenaudays poussa la témérité jusqu'à dire à Lucienne qu'après une journée de chasse, le potage est quelque chose d'excellent.

Le chevalier de Briant fut plus longtemps à prendre la parole. Il venait de loin et, de Paris à Rennes en ce temps, les auberges étaient plus abominables encore qu'aujourd'hui.

Cependant il n'attendit point au dessert. Lorsqu'il eut mangé une tranche de bœuf et deux de mouton, une aile de poulet, une cuisse de canard avec quelques menus accessoires, il but un grand verre de bordeaux et donna trêve à sa fourchette

— Cousinez-vous avec M. Honoré du Fouilloux, conseiller au nouveau parlement, monsieur mon ami? demanda-t-il *ex abrupto.*

Monsieur de Presmes tourna vers lui un regard moitié défiant, moitié curieux.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, répondit-il.

— Ah ! fit le chevalier.

Il se versa un verre de vin et reprit :

— Je croyais... mais ce dont je suis bien sûr, c'est d'avoir causé de vous, deux heures durant, avec le colonel d'Yauville.. un charmant cavalier qui se dit votre parent.

— M. d'Yauville, répéta le bonhomme, en rougissant de plaisir. — Le fils du premier veneur !

— Son propre fils, monsieur mon ami.

— Il se réclame de notre parenté?

— Comme un diable, monsieur mon ami ! Je crus devoir lui dire que vous ne m'aviez fait part...

— Mais si fait, mais si fait ! s'écria le capitaine des chasses, — d'Yauville est notre parent... Voici, vis-à-vis de vous, le portrait de monsieur son père. Ah !

c'était un homme que ce premier veneur ! Mais pour en revenir à cet Honoré du Fouilloux... Est-ce qu'il descendrait vraiment de l'illustre auteur de la *Vénerie?*

— En directe ligne, répondit le chevalier.

M. de Presmes avait déjà perdu les trois quarts de sa froideur. Le sujet abordé par Kérizat était pour lui le plus cher entre tous. Pour en parler à son aise, il eût fait volontiers trêve à un ennemi mortel.

Le chevalier emplit son verre et celui du bonhomme jusqu'au bord.

— Monsieur mon ami, dit-il, je vous propose la santé du colonel d'Yauville, — votre cousin, — qui a le plus grand désir de faire votre connaissance.

— En vérité! s'écria monsieur de Presmes; mais volontiers, Kérizat, mais très-volontiers...

Les deux verres se choquèrent, et le vieux capitaine se frotta les mains après avoir remis le sien sur la table.

— Du reste, monsieur mon ami, reprit Kérizat, d'Yauville n'est pas le seul qui m'ait donné le plaisir d'entendre parler de vous. On connaît vos façons de chasser à la cour.

— Ah bah! fit le bonhomme.

— Pourquoi vous étonner ainsi? Ne savez-vous pas bien que vous valez pour le moins nos veneurs de Paris? Avez-vous votre pareil pour détourner le cerf sans jamais le méjuger au pied ni aux fumées? Sait-on mieux que vous décider du laisser-courre, frapper aux brisées, attaquer, garder ferme la voie? Qui parle aux chiens comme vous, monsieur mon ami? Vous sonnez comme monsieur de Dampierre, vous forhuez comme feu Stentor!

Le chevalier s'échauffait. — Il s'interrompit tout à coup pour ajouter froidement :

— Je ne fais que répéter ici, monsieur de Presmes, ce qu'on a dit à chaque laisser-courre des équipages et meutes de Sa Majesté.

Le vieux Presmes était rouge d'orgueil et de plaisir.

C'était une honnête figure de bonhomme, ronde, pleine, fortement colorée, où l'intelligence ne débordait point, mais qui avait de la noblesse et une franchise digne. — Vous rencontreriez encore par la Bretagne de ces vieux gentilshommes dont les cheveux blanchis encadrent un sourire d'enfant, et dont le front sait se relever, superbe, dès qu'il s'agit de l'honneur attaqué...

M. de Presmes était fier de sa science en vénerie presque autant que de ses filles. — Il n'y avait guère de cerfs dans sa varenne de Liffré, mais chaque année, il menait un laisser-courre à Paimpont ou au Pertre, et c'est alors qu'il déployait ses hautes qualités de veneur.

Dans la forêt de Rennes, il attaquait le sanglier et le loup, sans dédaigner de temps à autre la chasse du chevreuil, — qui est comme la poésie fugitive de la vénerie.

M. de Presmes ne crut pouvoir moins faire que d'emplir lui-même cette fois le verre du chevalier.

— Comment, Kérizat, dit-il d'un air tout amical, — on parle de moi là-bas à Versailles ?

— Et à Fontainebleau, monsieur mon ami...

— Et à Rambouillet ?

— Et à Saint-Germain, morbleu ! On vous cite... On vous prône. Tenez, Saint-Florentin m'a dit le mois dernier que vous étiez le premier veneur du siècle.

— Saint-Florentin... répéta M. de Presmes ; — un parent de Son Excellence ?

— Son Excellence elle-même, pardieu ! le comte de Saint-Florentin, ministre secrétaire d'État. Nous sommes ensemble dans de très-aimables termes...

Le sourire de monsieur de Presmes s'effaça pour un instant. Il regarda le chevalier avec un sérieux où il y avait du respect.

— Je bois à votre santé, Kérizat, dit-il ; — vous êtes donc en cour, maintenant ?

— Monsieur mon ami, répliqua le chevalier, — je saisis cette occasion de vous rappeler que je m'appelle M. de Briant, tout bonnement.

— Mille pardons... commença le bonhomme.

— Du tout... Vous ne l'oublierez plus. Quant à être en cour, ma foi oui... pas mal, mon vieux camarade... assez... très-bien même, s'il faut le dire.

En achevant ces mots, le chevalier, brisant l'entretien avec brusquerie, se tourna vers Lucienne, sa voisine, et lui débita de passables galanteries.

Lucienne de Presmes n'était point une demoiselle de campagne qui rougit, balbutie et s'indigne, non pas contre les compliments, mais contre sa propre sottise. Elle savait le monde, et sa belle pureté se parait de grâces aisées.

Néanmoins, ce fut avec une excessive froideur, mêlée d'embarras, que Lucienne de Presmes répondit aux compliments du chevalier. — Elle avait tant aimé Laure de Carhoat, la sœur de Martel !

Repoussés de ce côté, les empressements du chevalier traversèrent la table, et allèrent s'adresser à la comtesse Anne.

Celle-ci connaissait le chevalier mieux encore que sa sœur. Avant son mariage avec feu le comte de Landal, elle avait été courtisée par Kérizat et attaquée vivement.

Kérizat était, nous le savons, un fort séduisant cavalier : Anne de Presmes avait été tout près de lui donner son amour. — C'était, assurément, une raison de haine.

Mais il y avait un grand fonds de coquetterie dans la nature de la belle veuve. — Elle était légère, étourdie et vaine. — Le bon cœur que l'on peut avoir ne remédie point à ces défauts-là.

Ce fut entre elle et le chevalier une lutte de paroles vives et spirituelles. Le baron de Penchou écoutait, ébahi, le flux de phrases faciles qui tombait des

lèvres du chevalier. — Corentin Jaunin de la Baguenaudays, qui avait beaucoup de peine à mettre trois mots ensemble, était positivement renversé.

Le vieux Presmes et les officiers de la capitainerie faisaient silence eux-mêmes et demeuraient subjugués.

Kérizat unissait en effet la vivacité celtique à l'urbanité parisienne ; il était éloquent et il était piquant ; il était délicat, rapide, spirituel.

Lucienne était peut-être la seule, parmi tous les convives, qui gardât son esprit contre l'aimable faconde du chevalier. — Mais l'esprit de Lucienne était ailleurs. Au milieu de ce cliquetis de paroles croisées avec les rires, Lucienne restait sérieuse. L'azur foncé de ses grands yeux bleus rêvait tristement.

Parfois, sa paupière retombait; son beau sein soulevait les plis blancs de sa robe ; un incarnat fugitif montait à sa joue.

C'est que bien loin, bien loin, — dans ce grand Paris dont elle se représentait vaguement les splendeurs ignorées, elle voyait passer une figure pâle et fière dont le regard rêvait comme le sien et dont le front large se couronnait de cheveux blonds.

C'était un beau jeune homme à l'uniforme brillant de dorures, et Lucienne se demandait :

— Pense-t-il à moi ? m'aime-t-il encore ?... Reviendra-t-il ?

Car, depuis trois ans, Lucienne recevait bien rarement des nouvelles de Martel, et ces nouvelles qui lui arrivaient indirectement n'avaient garde de parler d'amour.

Son dernier souvenir datait de cette soirée où Martel s'était mis à genoux sous les grands arbres du parc de Presmes et lui avait dit : Je pars.

Ce soir-là Lucienne avait promis à Martel de l'attendre fidèlement. Et depuis lors, que de jeunes gentilshommes beaux, brillants, riches, repoussés pour l'amour de lui !

Le cœur de Lucienne était de ceux qui ne savent point oublier.

L'amour admire sans cesse et s'exagère les qualités de l'objet aimé.

Lucienne savait l'histoire de la maison de Carhoat; elle savait ce qu'était la sœur de Martel; elle savait ce qu'étaient son père et ses frères.

Mais elle se disait :

— Il est si noble ! il est si brave ! la gloire épure. Quand il reviendra, son nom sera trop haut pour que puisse l'atteindre cette infamie qui n'est pas la sienne...

VIII

LA COMTESSE ANNE

Le vieux Presmes était joyeux comme un auteur de tragédies qui a été sifflé avec modération.

Le souvenir des paroles du chevalier, l'idée qu'on parlait de lui à Versailles, à Saint-Germain, à Rambouillet, lui mettait au cœur un contentement sans bornes.

Il se complaisait à penser qu'il y avait un monsieur d'Yauville, propre fils de l'auteur du traité illustre de la *vénerie*, qui avouait leur parenté et l'appelait mon cousin. Il espérait entrer en rapport avec le descendant du fameux Jacques du Fouilloux, le Théocrite de la Vénerie.

Son honnête visage reflétait bonnement toutes ses joies, tous ses espoirs. « Quand le roi est de bonne humeur, a dit un grand poëte latin, l'univers éclate de rire. » Les officiers de la capitainerie se sentaient tous guillerets à voir le contentement de leur chef. Ils buvaient tant qu'ils pouvaient, du cidre ou du vin à leur choix; ils trinquaient; ils entamaient avec les veneurs d'honorables discussions sur les fumées d'un daguet qui avait été vu aux gagnages dans les chaumes de la Bouëxière, — sur un change mémorable qu'avaient pris les chiens de meute au dernier laisser-courre du Pertre, — sur la rage des loups, sur la gale des chiens, et principalement sur un grand vieux sanglier retors qui avait tué les meilleurs lévriers de la capitainerie, et qui désolait tout le pays depuis Saint-Sulpice-des-Bois jusqu'à Thorigné.

Le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays commençaient à s'échauffer tout doucement; ils levaient le coude comme il faut, et se mettaient une énorme quantité de cidre dans l'estomac.

Ceci, sans préjudice du vin qu'ils entonnaient.

Ces deux bons gentilshommes se sentaient maintenant le courage de placer leur mot dans la conversation. Seulement ils ne trouvaient point de mots. S'ils avaient su que dire, nous pensons qu'ils l'auraient dit et très-bien.

Ils ne s'agissait donc plus que de chercher et l'on pouvait prévoir qu'ils allaient bientôt donner cours à leur éloquence.

Le vieux Presmes était désormais tout à fait revenu de sa froideur vis-à-vis de son hôte. Il le traitait avec une considération amicale et buvait à sa santé volontiers.

Cependant, lorsque Kérizat restait longtemps sans lui adresser la parole, le bonhomme réfléchissait et tombait en une sorte de perplexité triste.

Il connaissait mieux que personne le passé du chevalier, il l'avait vu toujours aux expédients et avait appris pendant une dizaine d'années à se défier de ses industries.

Ses anciennes impressions combattaient avec énergie l'impression nouvelle que les paroles du chevalier venaient de faire sur lui.

Il entrait en méfiance. — Les flatteries du chevalier sonnaient quelquefois faux à son oreille.

Et puis que signifiait ce changement de nom ?

La raison apportée par Kérizat était bien insuffisante et frivole. N'y avait-il pas apparence qu'un motif secret se cachait sous cette chose avouée ?

Insensiblement, le joyeux et débonnaire sourire de monsieur de Presmes se voilait sous une apparence soucieuse. L'effet naturel de ce changement fut de modérer la joie des officiers de la capitainerie, courtisans nés de cette petite cour.

Veneurs, piqueurs, lieutenants, fourriers, maréchaux et commandants de meute s'attristèrent. Quand on est triste, on aime à parler de choses fastidieuses et lamentables : — la politique tomba sur le tapis.

Dieu sait qu'à cette époque, en Bretagne, le sujet était vaste et fécond.

L'ancienne résistance de la province contre le vouloir royal semblait se réveiller, plus indomptable et plus vivace que jamais. — A mesure que le ministère s'obstinait à remplacer par un régime de bon plaisir les antiques franchises garanties par le pacte d'union, les trois ordres se roidissaient davantage. La noblesse et le clergé oubliaient leurs dissensions séculaires pour repousser l'arbitraire impôt, substitué violemment aux dons gratuits que devaient voter les états. Le tiers, qui comptait alors parmi ses membres une foule de personnages énergiques, dont plusieurs sont restés dans l'histoire, soutenait les deux autres ordres et n'était pas, à l'occasion, le moins ferme des trois.

Les destitutions se succédaient ; les dissolutions tombaient de Paris comme grêle, accompagnées de menaces et apportées par des traîneurs de sabre qui, trouvant trop long de biffer les arrêts séditieux, lacéraient les registres du parlement.

On était menacé du régime militaire, et la guerre civile était dans les prévisions de tous.

Le duc de Penthièvre avait remplacé monsieur le comte de Toulouse, fils de Louis XIV, dans le gouvernement de la province, mais le véritable représentant

de la politique du ministère était en Bretagne, Vignerot-Duplessis-Richelieu, duc d'Aiguillon.

Celui-ci avait le titre de lieutenant général. Il était particulièrement odieux aux trois quarts de la province.

Le duc de Fitz-James et le maréchal comte de Goyon se tenaient prêts à jeter leur épée dans la balance, pour peu que cela parût plaire au ministre Saint-Florentin ou à son délégué.

La conspiration de Cellamare, dont les chefs étaient les fils de Louis XIV, avait laissé dans l'ouest de la France de sourds levains de rébellion ; mais il n'est pas besoin d'aller chercher si loin les motifs de l'émotion qui fermentait alors en Bretagne.

La question des jésuites venait d'être jugée. Le parlement breton, sur les réquisitions du procureur général de La Chalotais, avait prononcé la dissolution de la société de Jésus dans le ressort de la cour. — On sait les querelles passionnées qui s'ensuivirent. M. de La Chalotais, captif, puis exilé pour une lutte de hiérarchie, eut la consolation de se poser en victime du clergé.

Il eut l'approbation de Voltaire. — Mais ces choses sont bien loin de nous pour les juger avec les formules de l'enthousiasme ou de l'amertume.

Certes, l'époque où nous vivons est suffisamment bavarde, et la quantité de prose imprimée tous les jours a de quoi défrayer les lecteurs les plus gourmands. Néanmoins, on ne peut calculer sans surprise l'énorme quantité de libelles qui tomba vers ce temps comme une noire avalanche sur la bonne ville de Rennes. Ce fut un débordement inouï. On se railla, on se mordit, on s'injuria : il y eut des pamphlets pour la France, des pamphlets pour les membres du parlement restés en exercice et pour les membres destitués, des pamphlets pour les jésuites, contre les jésuites, des pamphlets sur tout et contre tout !

L'encre coulait à flots ; les oies n'avaient pas assez de plumes. — Si bien que l'illustre procureur général La Chalotais écrivit un mémoire, fort éloquent du reste, avec un cure-dent [1].

Plus récemment encore, le contre-coup de la protestation des princes du sang contre le parlement Maupeou s'était fait ressentir en Bretagne. Des mécontents avaient pris cette occasion de s'insurger contre l'impôt. Il y avait eu un commencement de révolte dans le pays de Rennes, précisément vers l'époque où Laure de Carhoat fuyait la maison paternelle, en compagnie du chevalier de Kérizat.

Le château de Monsieur de Presmes, qui se trouvait sur la route de Paris, et dont l'intendant royal avait fait souvent une étape pour les fonds qu'il envoyait au trésor, avait notamment soutenu un véritable siége, — siége nocturne dirigé par de mystérieux soldats qui n'avaient pu vaincre, mais dont l'effort avait laissé de nombreuses traces sur les murailles du vieil édifice.

[1] Dans la prison de Saint-Malo. — A part le mérite de l'œuvre, cette circonstance du cure-dent donna un succès de vogue au mémoire.

Nous avons fait remarquer au lecteur, dans l'un des précédents chapitres, ces blessures à peine cicatrisées que gardait la façade du manoir.

Les soupçons s'étaient portés, dans le temps, sur la famille de Carhoat qui, réduite à un état voisin de la misère, avait aux alentours une détestable renommée. Mais les Carhoat se tirèrent d'affaire. On pendit quelques brigands faméliques, traqués dans le souterrain de la *fosse aux loups*, qui avait servi si longtemps de retraite aux réfractaires de la forêt refusant l'impôt, et associés sous le nom de *loups* [1].

Du côté de Paris, le vent politique était à l'orage. — Le cœur du royaume n'envoyait rien de stable à ce membre lointain qui se consumait en sa fièvre... C'étaient des espoirs toujours, et toujours des craintes, jamais rien de réel.

Le roi Louis XV se faisait bien vieux...

On doit penser qu'en présence de ces événements, les causeurs politiques avaient de quoi s'étendre. On s'attendait à chaque instant à quelque changement notable. De deux choses l'une, ou la cour rappellerait ses serviteurs trop fougueux, les ducs d'Aiguillon et de Fitz-James, le maréchal comte de Goyon, l'intendant de Flesselles, etc., etc., ou la province se ferait justice elle-même, et alors la Bretagne, séparée, redeviendrait une puissance indépendante.

Il y avait alors beaucoup de partisans de cette dernière mesure, et tel était, du reste, le but de la récente révolte qui, entamée au pays de Rennes, avait manqué dans les autres diocèses.

De nos jours même, cette opinion n'est point morte complétement, et si quelque Wallace armoricain naissait aux bruyères de la Cornouaille, sa voix ferait bien surgir encore quelques champions qui sauraient mourir avec lui.

Au dix-huitième siècle, c'était encore un parti nombreux et constitué qui avait, dans quelque manoir de la Basse-Bretagne, un prétendant tout prêt, le dernier des Avaugour.

Au souper de M. de Presmes, il y avait sans doute des partisans des jésuites et des partisans de La Chalotais, des fidèles du roi de France et des ennemis de l'impôt. Mais la présence du vieux capitaine des chasses, qui tenait sa charge de la cour et vivait en grande amitié avec les autorités venues de Paris, comprimait jusqu'à un certain point l'expression franche des opinions contraires.

Les seules paroles hardies furent prononcées par la comtesse Anne, qui était une Bretonne déterminée.

— Si tout le monde était comme moi, dit-elle, — on mettrait M. le lieutenant général dans une caisse avec l'intendant, le maréchal, le gouverneur de la ville et aussi monseigneur l'évêque, pour les expédier, sous cachet, à Paris, où Sa Majesté trouverait bien le moyen de les employer pour la plus grande utilité de son service.

[1] Dans un autre roman, la *Forêt de Rennes*, l'auteur a fait l'histoire de cette audacieuse et bizarre association.

Le vieux de Presmes éclata de rire, parce qu'il trouvait toujours charmant tout ce que disaient ses filles. — Les officiers applaudirent autant par sympathie que par instinct diplomatique.

Le baron de Penchou toussa d'une façon qui exprimait énergiquement son enthousiasme.

Corentin Jaunin de la Baguenaudays, pour ne pas imiter servilement le baron, éternua derrière sa serviette.

Contre toute attente, monsieur le chevalier de Briant accueillit très-froidement cette saillie. Il prit un air de réserve austère et mit de l'ostentation à détourner son regard de la comtesse.

— Monsieur le chevalier, dit Anne, vous qui venez de Paris, apprenez-moi donc un peu ce qui se passe... Le roi va-t-il bientôt donner congé aux commis de M. Maupeou et remettre les vrais conseillers en leur siége ?

— Madame, répondit le chevalier sèchement, — je crois savoir tout ce que l'on doit aux dames... mais il ne m'est point permis de répondre à de pareilles questions.

— Ne voyez-vous pas qu'elle raille ? dit M. de Presmes.

— Monsieur mon ami, répliqua Kérizat en mettant sur sa mine une double couche d'austérité glacée, — la plaisanterie qui s'attache à de semblables sujets change de nom, souffrez que je vous l'apprenne.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie ! s'écria la pétulante jeune femme. — Nous avons aussi à Rennes notre parlement Maupeou... tous les gens de cœur le méprisent et le détestent... foin de ceux qui le soutiennent !

Les officiers de la capitainerie ne savaient pas trop s'ils devaient applaudir ou se taire. Leurs regards allaient du visage riant et hardi de la jolie comtesse à la figure du vieux capitaine des chasses, qui exprimait une certaine inquiétude.

La toux naguère si éloquente du baron de Penchou devenait problématique, et Corentin Jaunin de la Baguenaudays n'osa pas éternuer une seconde fois, de peur de se compromettre.

— Soutiens-moi, Lucienne, s'écria la comtesse Anne ; — les voilà tous contre moi !... N'y a-t-il en ce pays breton qu'une pauvre femme pour soutenir la Bretagne ?

Lucienne leva sur sa sœur ses grands yeux bleus qui disaient l'embarras de sa surprise et cherchaient à deviner le motif de cette interpellation.

— Tu ne me soutiendras pas, reprit la comtesse Anne, qui plaisantait encore, mais dont la voix s'animait au feu de la discussion, — tu es Française, toi, Lucienne... Depuis deux ans que je suis revenue, je t'ai vue refuser la main de vingt gentilshommes bretons, tous loyaux et nobles, et capables de faire le bonheur d'une femme... Mon père, ajouta-t-elle tout à coup, en s'adressant au vieux capitaine des chasses, — il faudra donner Lucienne à quelque soldat de Paris, portant un habit rouge ou bleu, une culotte blanche, et autant

d'or sur les coutures qu'il en faudrait pour galonner la chape de monsieur le prieur de Saint-Melaine!...

Anne n'eut pas le temps de lire le reproche timide que lui envoya le regard de sa sœur; Lucienne, en effet, baissa les yeux en rougissant et cacha sous sa paupière close une larme, tôt réprimée, qui vint se perdre dans ses longs cils.

Son cœur battait bien fort. — Sans le savoir, sa sœur venait de lui parler de Martel.

Depuis une minute, monsieur de Presmes regardait avec une inquiétude croissante le visage du chevalier.

Celui-ci, raide, froid, compassé, avait déposé sa fourchette sur la table et tenait la main sous les revers de son habit.

— Allons, comtesse! dit le bonhomme, allons, Anne, ma chère fille, ces matières-là ne conviennent point aux dames...

— Et pourquoi cela, monsieur mon père? s'écria la jeune femme que la contradiction échauffait davantage.

— Laissez parler madame la comtesse, monsieur mon ami, dit Kérizat avec un sourire équivoque, — les dames sont des adversaires dangereux... et dans ces temps de trahison et de troubles, il est bon de savoir au juste où sont les ennemis du roi et où sont les sujets fidèles.

La comtesse se mordit la lèvre et jeta au chevalier un regard de colère. — Sa jolie bouche s'ouvrit; d'impétueuses paroles se pressèrent en foule sur sa lèvre, mais un coup d'œil suppliant de son père lui imposa le silence.

Les convives demeuraient muets, et l'embarras, gagnant de proche en proche, faisait le tour de la table.

Au bout de quelques minutes, la comtesse se leva et se retira.

— Allons, Kérizat, s'écria M. de Presmes, voici ce redoutable adversaire en fuite... Célébrons notre victoire et buvons à la santé du roi!

Kérizat laissa remplir son verre, puis son regard parcourut le cercle des convives pour venir se reposer sur le capitaine des chasses, qui baissa les yeux sous sa perçante sévérité.

— Qu'avez-vous donc, chevalier? balbutia monsieur de Presmes.

— Monsieur mon ami, répliqua celui-ci avec emphase, — je veux croire que cette santé portée par vous est le cri d'un cœur loyal et non point une vaine comédie... mais je ne m'attendais pas, — il prit un accent pénétré, — je ne pouvais pas m'attendre à voir la bouche d'une fille de Presmes s'ouvrir pour prononcer de ces paroles...

— Mais je vous jure qu'elle plaisantait, voulut dire le bonhomme.

— Je vous jure, moi, monsieur mon ami, répliqua péremptoirement Kérizat, que madame la comtesse ne plaisantait pas.

Les officiers de la capitainerie écoutaient curieusement cette discussion, et la plupart d'entr'eux commençaient à regarder le chevalier avec défiance.

Quelques mots chuchotés à voix basse firent le tour de la table, et arrivèrent à l'oreille du vieux veneur.

— C'est un agent de la cour! disait-on. C'est un espion du comte de Saint-Florentin ! un aide envoyé au duc d'Aiguillon ! un suppôt de l'évêque ! un maltôtier ! un porte-sabre qui a son uniforme dans sa valise !

Le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays, qui saisissaient au vol, çà et là, quelques-unes de ces paroles, regardaient le chevalier avec des yeux ébahis, et s'étonnaient sincèrement qu'un homme pût être tant de choses à la fois.

Cet étonnement devra sembler d'autant plus naturel à ceux qui feront réflexion que Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays, additionnés ensemble, voire multipliés l'un par l'autre, ne faisaient absolument rien du tout.

M. de Presmes, cependant, avait entendu lui-même ce qui se disait à ses côtés.

Son inquiétude tournait à l'épouvante; car il tenait à sa charge de capitaine des chasses autant et plus qu'à ses dix manoirs entourés d'innombrables guérets.

Le chevalier, peu de temps après le départ de la comtesse Anne, repoussa son siége à son tour, et se leva.

— Monsieur mon ami, dit-il, ordonnez, je vous prie, à l'un de vos valets, de faire seller mon cheval.

— Quoi! s'écria le vieux de Presmes, vous voulez partir?...

— Je veux partir, répéta Kérizat.

— Mais il me semble que vous m'aviez annoncé?...

— Assurément, assurément, répondit le chevalier, je n'ai pu passer si près de la maison d'un vieux et loyal camarade sans en franchir le seuil... et je comptais...

Kérizat s'interrompit. — Le vieux veneur l'interrogeait d'un regard crédule et soumis.

— Vous me comprenez, reprit Kérizat; après ce qui vient d'avoir lieu...

M. de Presmes frappa ses mains l'une contre l'autre avec une colère désolée.

— Mais je vous proteste!... commença-t-il.

— A la bonne heure! monsieur mon ami. — Mais un homme ne peut juger qu'avec ses yeux et avec ses oreilles... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'oublier de mon mieux ce que je viens d'entendre dans votre maison.

Le bonhomme demeurait comme atterré.

— Et c'est une grande preuve de dévoûment que je vous donne, monsieur mon ami, poursuivit Kérizat, qui redoubla d'emphase, — car mon devoir est de me souvenir!... Veuillez ordonner, je vous le demande une seconde fois, que l'on selle sur-le-champ mon cheval.

M. de Presmes garda un instant le silence. Il ne prenait pas la peine de cacher

sa détresse. Les rôles étaient bien changés. Par hasard ou par adresse, M. le chevalier de Briant avait trouvé tout d'un coup la baguette magique qui agissait sur l'esprit simple et borné du vieux veneur.

— Vous ne ferez pas cela, Kérizat! s'écria ce dernier, en passant son bras sous celui du chevalier.

— Je vous ai dit, monsieur mon ami, que je m'appelle Briant tout court... par intérêt pour le service du roi. — Il appuya sur ces mots avec affectation. — Veuillez ne pas l'oublier.

— Pour le service du roi, répéta M. de Presmes, qui éprouva un sentiment de contrition à la pensée de ses doutes injurieux.— Ah! monsieur le chevalier, ne me faites pas le tort de me quitter ainsi, et passez au moins une nuit sous le toit de votre vieux compagnon!.,.

— Je le voudrais, prononça lentement Kérizat, qui feignit de s'attendrir.

— Je vous en prie, continua le bonhomme, en l'entraînant loin de la table. — Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de dire quel est mon dévoûment pour Sa Majesté... Au besoin, ma maison criblée de balles et les dangers que j'ai courus dans toutes les révolutions depuis cinquante ans, témoigneraient de ma fidélité inébranlable.

— C'est vrai, murmura Kérizat, comme en se parlant à lui-même, — c'est vrai... mais ceux qui vous entourent.

— Je réponds des officiers de ma capitainerie, interrompit le bonhomme — autant qu'on peut répondre de quelqu'un dans ces temps malheureux... Quand à mes filles, Lucienne adore Sa Majesté... la comtesse Anne... Mon Dieu! Kérizat, vous savez ce que sont les femmes... inconséquentes, étourdies, faciles à se laisser entraîner par des billevesées!

— C'est que le fardeau de ma responsabilité est bien lourd, monsieur mon ami, dit Kérizat à voix basse.

Le vieux veneur eût donné son meilleur chien pour savoir quelle était la mission du chevalier.

Cette mission lui apparaissait imposante, considérable, et il se plaisait à penser que cet homme, dont il prenait le bras, avait entre les mains le destin du royaume.

Kérizat jeta de loin sur les convives qui, à l'exception de Lucienne, étaient restés à table, un regard profond et scrutateur.

Pour mettre le sceau à sa comédie, il eut bien le front de témoigner de la méfiance à l'endroit du petit baron de Penchou et du long Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

— Qui sont ces hommes? demanda-t-il.

— Je vous en réponds, s'empressa de répliquer le vieux veneur avec toute l'importance d'un homme d'État novice. — Je vous en réponds sur ma tête!

Kérizat garda un instant le silence, puis il prit la main du bonhomme, qu'il serra solennellement.

— Eh bien ! dit-il, monsieur mon ami, je consens à me fier à vous... je vais passer cette nuit à Presmes... Cette nuit et peut-être les jours suivants.

— Merci, chevalier, merci ! s'écria le bonhomme avec attendrissement.

— Mais ! de la prudence !... reprit Kérizat, — une discrétion à toute épreuve !... et quoique je puisse faire, point de questions, monsieur mon ami !... que je sorte, que je rentre, la nuit, le jour, vous ne devez rien voir... sous peine d'entraver le service de Sa Majesté !

Le vieux veneur mit sa main sur sa poitrine, et de son autre main il serra celle de Kérizat qui gardait un imperturbable sérieux.

— Merci, chevalier, merci ! répéta-t-il. — Vous verrez si je suis digne de votre confiance.

M. de Presmes accompagna Kérizat jusqu'à son appartement.

Puis il redescendit au salon avec toute l'affectation de mystère désirable, et ordonna aux officiers de la capitainerie de traiter respectueusement son hôte.

Puis encore il se rendit à l'office pour commander aux domestiques de Presmes de tenir les portes du château ouvertes nuit et jour, à la volonté du chevalier.

Le tout pour le service du roi...

IX

LA PISTE DE BLEUETTE

Les officiers de la capitainerie restaient seuls à table avec le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

Ces deux derniers n'avaient pas compris grand'chose à tout ce qui venait de se passer, mais ils sentaient autour de leur épaisse cervelle comme un vent de mystère, et ils crurent devoir donner à leur physionomie des expressions de circonstance.

Corentin passa ses longs doigts dans le blond fade de ses énormes cheveux; en même temps il rida son front plat et cligna de l'œil, de manière à faire croire qu'il avait réellement une idée.

Dans le même but, le baron de Penchou frotta son gros nez énergiquement et souffla dans ses joues que rougissait le cidre.

Corentin et lui étaient faits évidemment pour se comprendre.

— Ah ! monsieur, dit Penchou, — voyez-vous bien... Diable!

— Diable! répliqua le jeune Jaunin de la Baguenaudays, — évidemment... Ah! monsieur!

Ils se regardèrent pendant quelques secondes, puis Penchou reprit en haussant les épaules :

— Après cela, dit-il, — que voulez-vous, on n'y peut rien!

— Évidemment, répondit Corentin Jaunin de la Baguenaudays, en levant les yeux au plafond, — à la guerre comme à la guerre!...

Ils se serrèrent la main de rechef d'un air fatal et allèrent se coucher.

Penchou rêva que la comtesse Anne l'appelait imbécile, et Corentin Jaunin de la Baguenaudays songea que la femme de charge de son père avait les cinquante mille écus de rente de Lucienne.

Ce grand jeune homme blond fut transporté de joie, parce que l'amour de la femme de charge de son père était jusqu'à un certain point à sa portée.

Au bas bout de la table, les veneurs et les officiers continuaient de boire et de causer.

Il fut question pendant quelques minutes encore de politique et de ce personnage mystérieux qui avait osé exprimer un blâme contre la fille aînée de monsieur de Presmes; puis, le vin et le cidre aidant, l'entretien glissa vers des sujets plus joyeux.

Ces officiers étaient pour moitié, des gens d'un certain âge, rompus aux manœuvres de la chasse, pour moitié, des jeunes gens alertes et bien découplés, qui faisaient leur apprentissage au noble art de la vénerie.

Les uns et les autres étaient, ma foi, de bons vivants, et les vieux, aussi bien que les jeunes, parlaient volontiers d'amourettes.

— Eh bien, Hervé, dit le maître piqueux à un jeune veneur de belle mine, qui levait le coude moins souvent que les autres, — tu brises donc toujours dans la voie de Bleuette.

— Ça vous dérange-t-il, maître Proust? répliqua Hervé, susceptible comme tous les amoureux.

— Oh! que non, mon bellot! dit le piqueux; — Bleuette est gentille et sage... m'est avis que tu ne pouvais pas mieux t'adresser.

Il y a des gens qui n'aiment point à entendre parler de leur maîtresse, même lorsqu'on en dit du bien.

— C'est bon, c'est bon! murmura Hervé, — Bleuette est ce qu'elle est, et je sais ce que je fais.

— Tu es assez grand pour cela, mon bonhomme, riposta maître Proust, — mais tu as beau faire semblant de te fâcher... nous savons que tu es un bon diable... Messieurs, il faut que vous m'aidiez à faire un sermon à Hervé... Quand il va au bois le matin, ce n'est pas le sanglier qu'il cherche, et son limier a le diable au corps pour suivre, au lieu des pieds de la bète, de jolis petits pas mignons qui s'en vont toujours du côté de Fontaine aux Perles...

— C'est là qu'elle se rembûche... dit un écuyer à demi-voix.

Hervé haussa les épaules et fronça le sourcil.

— Ah! Hervé, mon ami, s'écria maître Proust, tu as entendu pourtant bien des fois en ta vie le refrain de la complainte :

Du plus sage et du plus fou
L'amour vous casse le cou!...

— Mon cou est à moi, dit Hervé, — si je veux le casser.

— Ça te regarde, interrompit le piqueux, — ça c'est vrai, mon garçon... Mais, n'est-ce pas, vous autres... notre devoir est de lui faire un bon petit sermon?

Les convives approuvèrent bruyamment.

— Ce n'est pas une conduite, reprit le maître piqueux; Hervé en perd la tête. Quand on entend sous le couvert la chanson de ce petit lutin de Bleuette, on est bien sûr que maître Hervé est quelque part dans les buissons d'alentour,

blotti comme un cerf de meute qui vient de donner du change... Deux ou trois fois cet automne j'ai fait le bois avec lui...

— Ah! maître Proust!... interrompit Hervé avec un accent de reproche.

Mais le maître piqueux était en veine.

— Ces jours-là, poursuivit-il en riant, les sangliers dormaient leur grasse journée.., car maître Hervé cherchait Bleuette, et moi je m'amusais à chercher Bleuette et maître Hervé.

Le jeune veneur rougit, les autres éclatèrent de rire.

— Il n'y a pas besoin de limier pour suivre leur piste, continua maître Proust qui s'égayait de plus en plus; — je vais vous dire comment on s'y prend... On descend l'avenue en mangeant un morceau sur le pouce... on passe le petit pont et l'on grimpe de l'autre côté de la Vanvre, en choisissant la première coulée venue. Là, au lieu de s'occuper des traces et des boutis, au lieu de chercher les souils, on s'assied tranquillement sur l'herbe et l'on boit une gorgée à sa gourde... Au bout d'un quart d'heure on entend une trompe sonner doucement et dire : — Là ira, ha! ha!... là ira! alors vous vous levez, et vous allez par le taillis à la rencontre du cor... la réponse ne se fait pas attendre... une petite voix s'élève sous le couvert et chante bien bellement :

Ma grand'mère était la femme
Du métayer de Marlet,
Qui chantait au flageolet
La complainte de madame...
L'amour vous casse le cou
Du plus sage et du fou...

Maître Proust chanta ce couplet d'une voix aiguë et flutée qui voulait imiter la voix d'une jeune fille.

Tout le monde répéta en chœur, non sans regarder malignement le pauvre Hervé, victime de cette joie :

L'amour vous casse le cou
Du plus sage, du plus fou!

— Voilà qui va bien, reprit le maître piqueux, échauffé par son propre succès. — Le couplet fini, la trompe reprend son *là ira;* puis la voix rapprochée continue avec une petite émotion qui rajeunit les pauvres gens de mon âge :

Madeleine était la reine
De la danse aux alentours;
On eût été jusqu'à Tours,
Jusqu à Tours en la Touraine,
Sans trouver fille, ma foi,
Qui valût son petit doigt!

Les convives frappèrent leurs couteaux sur la table, et répétèrent encore :

Sans trouver fille, ma foi,
Qui valût son petit doigt!

— Oh ! mes fils, poursuivit le piqueux, on irait bien jusqu'à Paris sans mieux faire... Ce coquin d'Hervé est le plus heureux gars de la province... Mais ce n'est pas tout : la trompe bavarde encore son *là ira*... Bleuette est maintenant tout près, et il semble qu'on voit son grand œil noir malin et souriant, tandis qu'elle chante :

Notre maître, le bonhomme,
Voulut être son époux :
Tous les maîtres qui sont fous
Ne vont pas le dire à Rome...
Notre maître, ce printemps,
Allait avoir soixante ans.

— C'est comme notre monsieur, dit Janet l'écuyer.

— Et le taillis s'agite, poursuivit le maître piqueux, — et la petite fermière de Fontaine aux Perles bondit comme une chevrette hors des buissons... est-ce vrai ça, Hervé?

Le jeune veneur ne répondit point. — On voyait qu'il faisait effort pour retenir son impatiente colère.

— Et après ? dirent les convives.

— Après? répéta le piqueux. — Ah ! dame... chacun a ses petits secrets... Mais ce qu'il y a de drôle, c'est qu'on a vu ce soir, — dit-on, — un beau soldat du roi installé dans la ferme du vieux Jean Tual et causant de bien près avec Bleuette.

Hervé se leva enfin, pâle de colère.

— Vous êtes pour moi un vieux compagnon, maître Proust, dit-il d'une voix tremblante, — je ne voudrais pas l'oublier ; mais souvenez-vous, croyez-moi, que Bleuette est ma fiancée et qu'il faut la respecter comme si elle était ma femme !

— Bien, bien, mon garçon ! répliqua maître Proust, — je n'ai pas voulu te fâcher...

— Ça n'empêche pas, dit à demi-voix l'écuyer Janet, que le soldat du roi...

Il n'acheva pas, parce que Hervé avait fiché son couteau de chasse dans le chêne de la table en le regardant fixement.

. . . .

Il était dix heures du soir environ. Tout était silence au château de Presmes. Les plus intrépides buveurs avaient quitté la table, et un calme profond régnait par les longs corridors du manoir.

Au dehors, l'orage apaisé donnait à l'atmosphère une fraîcheur limpide et découvrait les myriades d'étoiles suspendues à l'azur foncé du firmament.

Le croissant descendait lentement à l'horizon et marquait d'une lueur douteuse les dents inégales des collines lointaines.

On entendait les grands arbres du parc frissonner doucement au souffle affaibli de la brise.

Nul autre bruit ne s'élevait, si ce n'est, çà et là, des murmures voilés, inconnus, mystérieux que les gens de la forêt prennent pour le chant des lutins, et qui courent, et qui glissent le long des hauts talus, parmi les genêts solitaires; si ce n'est encore le cri de la girouette attristée ou l'aboiement confus d'un chien somnambule, courant le chevreuil en songe sur la paille du chenil...

Malgré ce calme et ce silence, il y avait pourtant au château de Presmes plus d'un œil qui ne dormait point.

Trois fenêtres restaient éclairées sur la façade qui regardait les jardins.

Une de ces fenêtres, petite et mansardée, était située au second étage de l'une des tours latérales, affectée au logement des officiers de la capitainerie. Elle donnait dans la chambre de maître Hervé Gastel, qui portait le titre tout honorifique de sous-lieutenant des chasses, et remplissait à la capitainerie de Liffré, l'office de veneur.

C'était un garçon bien fait de corps et beau de visage. D'ordinaire sa figure éveillée et hardie avait de la gaîté; mais en ce moment son air était soucieux. Ses sourcils froncés se joignaient. Il se promenait à grands pas en long et en large dans sa chambre étroite.

C'est qu'on avait parlé de Bleuette, la fille de Jean Tual, à la fin du souper, et que les dernières paroles prononcées tintaient encore aux oreilles d'Hervé Gastel.

On avait dit qu'à Fontaine-aux-Perles, chez le vieux Jean Tual, il y avait un soldat du roi.

Or, Bleuette était si charmante et le jeune veneur l'aimait tant!

La seconde fenêtre éclairée avait des rideaux de mousseline brodée derrière ses carreaux. Elle se trouvait au premier étage de l'aile droite, où les deux filles de monsieur de Presmes avaient choisi leurs appartements.

Le regard indiscret qui aurait pu se glisser entre les plis rapprochés soigneusement de la mousseline aurait vu ce qui était vierge de tout regard masculin : la retraite de Lucienne de Presmes.

C'était un petit sanctuaire, élégant et mignon, où la coquetterie avait comme un parfum exquis de pudeur. — On y sentait en quelque sorte, la belle âme de l'enfant vêtue d'innocence et d'amour. — Martel s'y fut mis à genoux.

Lucienne était assise sur le pied de son lit, entouré de rideaux blancs, — elle avait les mains jointes et la tête inclinée.

L'agrafe de sa robe venait de tomber. Sa ceinture était lâchée; ses petits pieds roses s'enfonçaient tout nus dans les poils soyeux du tapis.

La rêverie l'avait surprise au moment où elle allait éteindre sa lumière.

Sa rêverie, c'étaient des souvenirs mêlés d'oraisons pieuses et de vœux bien doucement exhalés vers le ciel...

C'était de l'amour pur et de la dévotion tendre, — parce que, dans l'âme de Lucienne, l'amour humain s'appuyait sur l'amour de Dieu.

Parfois un demi-sourire éclairait son front penché. Sa bouche s'entr'ouvrait, murmurant un nom qui était une prière, son esprit s'envolait bien loin de Presmes, sur l'aile capricieuse de l'espoir.

Puis une larme tombait sur son sourire...

La troisième fenêtre appartenait à la chambre de monsieur le chevalier de Briant.

Ce gentilhomme était assis auprès d'un bon feu qu'il s'était fait allumer pour combattre l'humidité des vieilles murailles de Presmes, et causait avec lui-même, les pieds sur les chenêts.

Il y avait à côté de lui, sur une table, un verre et une bouteille débouchée.

Malgré ce confort, le chevalier semblait être d'humeur détestable. Son front était soucieux ; sa figure avait pris une expression chagrine qui la vieillissait de dix ans.

— C'est dangereux ! grommelait-il de temps en temps. — Qui sait où tout cela peut me conduire ?

Il se versa un plein verre de bordeaux et l'avala par petites gorgées.

Ce médicament lui rendit quelque liberté d'esprit.

— Ce n'est pas que je sois mécontent de moi, reprit-il. — Je n'avais pas de plan, j'ai dû faire un impromptu... mais il n'y a pas à dire, c'est dangereux !

Il eut recours à la ressource suprême de tout homme embarrassé auprès d'un bon feu : il tisonna.

— C'est dangereux, reprit-il, parce que désormais il faudra emporter la chose d'un coup !... Le moindre hasard ne peut-il pas apprendre à monsieur mon ami que je n'ai pas plus mission du roi que du Grand-Turc ?... C'est égal ! continua-t-il en se caressant le menton avec un sourire, — j'ai bien joué !... Sous le rapport de l'exécution artistique, je suis content de moi.

Il se versa une seconde rasade et regarda sa lampe à travers les rubis de son verre.

— Je m'y connais, poursuivit-il, — la petite a les yeux tournés et probablement la tête à l'envers.... Elle a au cœur, j'en voudrais faire la gageure, un amour profond, terrible, fatal, pour quelque imbécile du voisinage... C'est toujours comme ça... plus elles sont jolies ; — et vrai Dieu ! celle-là est bien la plus jolie fleur qui ait jamais pris racine sur le fumier d'une gentilhommière ! — plus elles sont jolies, plus elles sont folles !... J'ai vu des yeux bleus célestes sourire à des hobereaux barbus, trapus, obtus, rouges, grossiers, stupides, laids, mal peignés, mal vêtus, dont je n'aurais pas voulu pour étriller mon cheval !... L'autre, la comtesse de Landal... Ah ! ah ! cent mille écus de rente, celle-là !... et charmante aussi !... Je ne pense pas qu'elle soit amoureuse... Non...

elle est veuve et il faut un temps moral aux femmes pour reprendre le courage d'affronter un mari... Quand je pense que sans cette diable de Laure, la comtesse ne serait probablement ni comtesse ni veuve, mais bien madame de Kérizat... Je lui plaisais beaucoup...

Le chevalier retroussa les crocs de sa moustache et se sourit à lui-même.

— Je lui plaisais énormément, dit-il encore, — en ce temps là... c'est une raison pour que je lui déplaise aujourd'hui... J'ai vu cela, je la gêne... Cette position ne serait pas mauvaise si on avait le temps de soupirer... Mais le loisir manque pour faire un siége en règle...

Il se leva brusquement et fit quelques pas dans la chambre.

— Allons, s'écria-t-il en mettant son feutre sur sa tête. — Il est évident que j'ai agi pour le mieux...C'est dangereux, mais en jouant comme il faut, ces coups-là se gagnent... Je vais commencer la partie!

Il but un dernier verre de vin, mit son manteau sur son bras et boucla le ceinturon de son épée. Puis il ouvrit la porte de sa chambre et s'engagea sans lumière dans les grands corridors du château.

X

AVENTURES DE NUIT

Une obscurité profonde régnait dans les corridors du château de Presmes. A peine monsieur le chevalier de Briant s'y fut-il engagé, qu'il crut entendre un pas furtif devant le sien, à une distance considérable.

Dans la position où était le chevalier, on aime à tout savoir, parce que le plus mince mystère a sa portée : de même qu'il n'est arme si petite qu'elle ne puisse porter coup à l'occasion, dirigée par une main habile.

Le chevalier s'arrêta pour écouter. Des pas continuaient à retentir sourdement, et il lui sembla qu'ils descendaient l'escalier du second étage.

Il se glissa doucement le long de la muraille, jusqu'au milieu du corridor à peu près.

Ses yeux s'habituaient à l'obscurité. — L'escalier débouchait dans le corridor juste en face d'une croisée qui laissait passer les rayons amoindris du croissant prêt à se coucher.

Le chevalier vit une forme noire franchir la dernière marche, tourner court et s'engager dans le grand escalier du premier étage.

Il suivit de loin ladite forme noire, — qui n'était point un fantôme, mais bien le pauvre Hervé Gastel en mal de jalousie.

Hervé s'était tant et tant promené dans sa petite chambre qu'il avait gagné la fièvre. Il fallait à tout prix qu'il vît Bleuette, pour tirer un peu au clair cette terrible affaire du soldat du roi.

Il sortit de la maison par la porte vitrée du jardin dont il décrocha très-adroitement à tâtons les forts contrevents.

Une fois dans le jardin, il prit sa course en se dirigeant vers la muraille du parc.

Le chevalier le suivit encore.

A ce bruit de pas, une des fenêtres de l'aile droite se ferma brusquement et une lumière qui brillait derrière de blancs rideaux de mousseline, s'éteignit tout à coup.

Le chevalier, tournant la tête de ce côté, crut voir, aux derniers rayons de la lune, quelque chose de scintillant parmi les bouquets d'arbustes, immédiatement au-dessous de la fenêtre qui venait de se refermer.

Il hésita un instant entre ce quelque chose de scintillant et la forme noire. — C'étaient deux mystères. — Lequel épier?

Évidemment le plus intéressant de ces deux mystères était celui dont une portion se cachait derrière de gentils rideaux de mousseline; mais le chevalier de Briant ne pouvait pénétrer derrière ces rideaux, et le *quelque chose de scintillant*, homme ou feu follet, semblait être rentré sous terre. — Il avait complétement disparu.

La forme noire, au contraire, se montrait toujours au bout de l'allée.

Le chevalier dut se déterminer pour la forme noire et lui donna incontinent la chasse.

Il arriva au bout du jardin, juste à temps pour la voir grimper lestement le long de la haute muraille, à l'aide d'un espalier, et disparaître de l'autre côté dans le parc.

— Peste ! dit le chevalier, — quel gaillard?

Il s'avança jusqu'au pied de la muraille comme s'il eût voulu en tenter l'escalade à son tour; mais après que son œil en eut constaté la hauteur, il se ravisa prudemment et revint sur ses pas.

Chemin faisant, il battit les buissons et tourna autour de tous les carrés pour tâcher de découvrir ce *quelque chose de scintillant* qui l'avait tant intrigué. Mais sa recherche fut vaine. Rien ne troublait plus le silence du jardin, qui semblait complétement désert.

Quant à la fenêtre qui s'était refermée, et vers laquelle le chevalier tourna ses regards en désespoir de cause, il ne put même pas la reconnaître. — Il y avait, en effet, trois fenêtres de suite au premier étage de l'aile droite qui, toutes trois, montraient leurs rideaux de mousseline blanche immobiles aux pâles et derniers rayons du croissant qui s'appuyait, agrandi, au sommet des collines lointaines.

Le chevalier haussa les épaules avec dépit et remonta les marches du perron.

S'il eût pris patience une minute de plus, il aurait vu l'un des rideaux s'agiter faiblement, et c'en eût été assez pour qu'un cavalier de son expérience pût deviner, derrière la mousseline, quelque jolie tête aux aguets.

Il ne se serait point trompé. La main qui souleva les légères draperies était la main de Lucienne.

Lucienne était restée bien longtemps dans la position où nous l'avons vue, assise sur le pied de son lit, et rêvant à l'absent. Le sommeil ne vient point avec de telles pensées.

Lucienne avait remis ses petits pieds blancs dans leurs mules de velours.

Elle avait ouvert sa fenêtre pour donner son front, qui brûlait, à la brise des nuits, rafraîchie par l'orage.

Le ciel était si beau ! l'air si pur ! et le silence si vaste ! – Toute vierge possède un trésor de poétiques harmonies. Son âme vibre au contact de Dieu, qui se révèle incessamment derrière le grand spectacle de la nature.

Lucienne écoutait, regardait, sentait. — Ces murmures traversant le silence, le firmament splendide, et les âpres parfums que le vent apportait cueillis aux cimes des chênes de la forêt, toutes ces choses l'impressionnaient et mettaient une sérieuse émotion parmi sa rêverie.

Puis c'étaient de mélancoliques pensées qui ramenaient sa contemplation à la terre, et rabaissaient sa paupière élevée vers le ciel.

Martel voyait ces mêmes étoiles. — Mais ce vent portait-il jusqu'à lui le sauvage parfum des forêts paternelles ?

Le fracas de Paris et ses joies nocturnes lui laissaient-ils souvenir de ces doux bruits qui s'entendent la nuit aux bruyères de Bretagne?

Martel ! oh ! qu'il était aimé !

Tandis que Lucienne s'appuyait au balcon de fer de sa fenêtre, il se fit un bruit léger sur le sable des allées.

Elle tourna vivement les yeux du côté d'où venait le bruit, et crut voir la silhouette élancée d'un soldat, dont l'uniforme faisait luire faiblement dans l'obscurité ses broderies dorées.

Il semblait que le rêve de Lucienne prît une forme, — car, à cet instant même, elle se représentait justement Martel comme il devait être à Paris, avec son brillant costume de garde-française dont les bandes d'or parallèles ressortaient sur l'azur sombre du justaucorps échancré.

Elle se le représentait riche, heureux et commandant à ses rivaux.

Il est une croyance en Bretagne dont la superstitieuse poésie reste debout de siècle en siècle et défie la lumière qui se fait de toute part. — L'homme qui meurt loin de ceux qu'il aime leur envoie, avant de quitter la terre, un adieu suprême.

Tantôt on entend sa voix connue, tantôt la brise murmure le chant qu'il aimait à répéter. — D'autres fois, son portrait s'agite, appendu au lambris du salon paternel. D'autres fois encore, une main mystérieuse dérange les draps de sa couche abandonnée. — D'autres fois, enfin, il vient lui-même et vous le voyez glisser silencieux et triste par les ténèbres muettes...

Une angoisse mortelle serra le cœur de la pauvre Lucienne. L'amour a toutes les superstitions. Elle crut que Martel était mort.

Ses jambes se dérobèrent sous le poids de son corps affaissé : elle chancela et n'eut que la force de se retenir à la barre de fer du balcon.

— Martel, Martel ! murmura-t-elle d'une voix mourante.

A ce cri, le prétendu fantôme s'élança hors des massifs et vint tomber à genoux au pied de la fenêtre.

Ses mains jointes s'élevèrent et il prononça le nom de Lucienne.

Un flux de vie revint au cœur de mademoiselle de Presmes. Elle doutait encore, mais ce qui dominait dans son trouble, c'étaient des élans d'espoir et de bonheur.

Ce n'était pas un fantôme. Elle avait entendu ses pas sur le sable de l'allée, et sa voix bien-aimée résonnait encore à son oreille.

Elle se pencha hors du balcon...

Ce fut à ce moment que la porte du château s'ouvrit et que maître Hervé Gastel descendit en courant les marches du perron, suivi de près par monsieur le chevalier de Briant, qui l'épiait.

Lucienne referma précipitamment sa fenêtre, et Martel s'enfuit.

Le chevalier, cependant, pour n'avoir point voulu suivre la même route que le jeune veneur, n'avait point renoncé à son idée de sortir du château.

Il traversa le rez-de-chaussée et se rendit à l'office, où dormait un valet.

Il le réveilla sans façon, et lui ordonna d'ouvrir la porte.

Le valet se frotta les yeux et fut quelques minutes avant d'obéir, mais le souvenir des ordres de monsieur de Presmes lui revenant, il se mit sur ses pieds et battit le briquet.

Une résine allumée lui montra les traits du chevalier ; il s'inclina aussitôt avec tout plein de respect, et introduisit la grosse clé dans la serrure.

Le chevalier passa la porte sans mot dire.

— Tout beau, Taupin, tout beau ! dit le domestique au chien de garde, qui se dressa sur ses pieds, hurlant, et sortit de sa loge en traînant sa chaîne détachée.

Le chevalier comprit parfaitement à cette heure pourquoi la forme noire dont il avait suivi la piste un instant auparavant avait escaladé, pour sortir du château, les hautes murailles du jardin.

Taupin était d'humeur et de taille à rendre fort dangereux le passage de la cour.

C'était une remarque à faire, et le chevalier en prit note en un recoin de sa mémoire.

A la voix du domestique qui n'était autre que le gros Yvon, le chien s'abattit et vint en rampant flairer les bottes du chevalier.

C'était un énorme mâtin qui eût étranglé un homme sans lui donner le temps de dire *Amen*.

Yvon le caressa de la main et fit tourner une seconde clé dans la serrure de la grille, qui s'ouvrit et donna passage au chevalier.

Celui-ci s'enveloppa dans son manteau et disparut, au bout de quelques secondes, derrière le sommet de la colline où étaient plantés les arbres de l'avenue.

— Que dis-tu de ça, Taupin, — mon vieux garçon ? grommela Yvon ; je

n'aime pas les gens qui vont courir le guilledou à l'heure où les chrétiens dorment... Et toi? — Le chien hurla.

— Ni toi non plus? reprit Yvon. — Il y a plus d'un chat courtaud[1] dans les taillis, le long de la Vanvre. J'aime mieux que ce soit lui que moi qui passe le pont si près de l'heure de minuit!... Ma fâ ian!... Mais ces gens qui viennent de là-bas sont aussi diables que les chats courtauds... et les lavandières n'osent pas leur donner à tordre le linge des trépassés... n'est-ce pas, Taupin?

Taupin hurla. — Ses yeux sanglants brillèrent dans les ténèbres comme deux charbons allumés.

Yvon fit le signe de la croix; il avait le frisson, et une sueur froide lui perçait la peau.

— Comme Taupin a de grands yeux ce soir! murmura-t-il. — Si Taupin était le diable!...

Il referma la grille à la hâte, prit sa course et rentra au château demi-mort de frayeur.

Il ne regagna quelque calme que quand il se fut coulé entre ses draps et caché jusqu'au fond de son lit sous sa couverture.

Yvon était un paysan breton; le jour, il se fût battu volontiers contre deux hommes de force ordinaire. — La nuit, le cri d'une chouette ou d'un hibou lui ôtait le cœur.

L'honnête Taupin, innocent de la frayeur qu'il avait causée, retourna vers sa loge en traînant sa chaîne, bâilla, hurla, et s'endormit.

Le chevalier de Briant descendait la longue avenue de Presmes.

Ils ne pensait assurément ni aux courils qui dansent en rond, la nuit, autour des croix des carrefours, ni aux korniquets, ni aux chats courtauds, ni même aux lavandières [2].

Il allait, perdu dans ses pensées, et poursuivant les réflexions que nous l'avons vu entamer au coin de son feu, après le souper.

Tandis qu'il marchait sur le gazon ras de l'avenue, il crut entendre, dans le taillis qui touchait aux grands arbres, un bruit léger.

Il s'arrêta; le bruit cessa.

— C'est un chevreuil, se dit-il.

Et il continua sa route.

Au bout de quelques pas, le bruit se fit entendre encore. Il semblait que quelqu'un se frayait une route à travers les branches entrelacées.

[1] Les chats courtauds sont des lutins de la Haute-Bretagne, qui tiennent conseil sur la lande, dans les taillis et principalement auprès des eschaliers. Ils sont de taille gigantesque, et cette épithète de courtaud que leur donnent les paysans de la forêt est une antiphrase. — Quand ils entendent de loin le pas du voyageur attardé, ils se blottissent contre le talus, puis, au moment où le voyageur passe, ils s'élancent sur ses épaules, par-derrière, et lui arrachent les yeux en miaulant le nom de Satan.

[2] Ou laveuses de nuit. Lutins femelles qui tordent le suaire des morts au clair de la lune, et, au besoin, le cou des voyageurs.

Le chevalier s'arrêta une seconde fois, et une seconde fois le bruit cessa.

Une vague inquiétude traversa son esprit. Au lieu de poursuivre sa route en ligne droite, il s'approcha du taillis et battit avec son épée les buissons qui bordaient l'avenue.

Il se disait : Si c'est un chevreuil, il va bondir, et je l'entendrai percer le fourré.

Mais ce n'était point un chevreuil, paraît-il, car le chevalier eut beau battre les buissons, nul bruit ne se fit entendre.

De guerre lasse, il se reprit à descendre l'avenue ; — le taillis cette fois resta silencieux.

— Je me serai trompé, pensa-t-il, — le gros Yvon n'avait pas l'air disposé à faire un tour dans la forêt... n'y pensons plus.

C'était fort bien dit, mais le fait est que le chevalier ne s'était point trompé, sinon en attribuant le bruit à un chevreuil.

Si le bruit cessait maintenant, c'est que celui qui le causait prenait mieux ses mesures.

Hervé Gastel, après avoir escaladé les murs du jardin de Presmes, avait fait le tour du château pour gagner l'avenue.

Sa route, comme celle du chevalier, le conduisait au petit pont de planches jeté sur la rivière de Vanvre, à un demi-quart de lieue du rocher de Marlet.

Le grand tour qu'il avait été obligé de faire avait compensé le retard apporté par Yvon à la sortie du chevalier.

De sorte qu'ils étaient arrivés à peu près en même temps au sommet de la colline; seulement le chevalier suivait l'avenue, et le veneur, qui allait y arriver en coupant les taillis, était encore sous le couvert.

Leurs positions respectives avaient basculé brusquement. Hervé voyait sans être vu. Épié naguère, il se trouvait épier maintenant.

Et il épiait de tout son cœur, parce que son idée fixe de jalousie lui torturait la cervelle, et que, sous le manteau du chevalier, il croyait deviner l'uniforme d'un soldat du roi.

Rien n'était plus facile, du reste, que de savoir où allait cet homme. Hervé se résolut à le suivre. Seulement, lorsque, par deux fois, le chevalier eut interrompu sa marche et manifesté son inquiétude, Hervé le laissa prudemment prendre une longue avance, et ne le suivit que de loin.

En quelques minutes, le chevalier arriva au petit pont de planches, qu'il traversa d'un pas ferme, malgré l'obscurité.

Hervé Gastel, obligé de quitter en cet endroit les taillis qui couvraient sa marche, redoubla de précautions et traversa le pont à son tour, en rampant sur ses mains et sur ses genoux.

Son cœur battait bien fort, et la respiration lui manquait presque, parce que l'homme qu'il suivait, au lieu de continuer son chemin en ligne directe à la

sortie du pont, et de prendre la route de Saint-Aubin-du-Cormier, avait tourné brusquement à droite.

Il longeait le cours de la Vanvre. — Il allait du côté de Fontaine aux Perles.

Plus de doute!... La sueur perçait sous les cheveux du pauvre veneur.

Les deux rampes parallèles encaissaient la vallée et interceptaient la majeure partie des lueurs qui tombent du firmament en l'absence de la lune. Tout était noir, sauf le cours de la Vanvre, qui rayonnait faiblement çà et là, et la masse blanchâtre du rocher de Marlet, dont la forme gigantesque se dessinait au-dessus des taillis.

C'était vers ce rocher que se dirigeait le chevalier, — et derrière était Fontaine aux Perles...

La demeure de Bleuette !

Hervé Gastel, aiguillonné par sa fièvre de jalousie qui atteignait son paroxysme, avait raccourci la distance qui le séparait de son prétendu rival, et le suivait maintenant de très près.

Il avait encore un espoir, un seul. La maison de Marlet, où demeurait le vieux marquis de Carhoat avec ses fils, s'adossait au rocher, sur la route de Fontaine aux Perles. Le chemin qui menait aux deux fermes était le même, et Gastel ne pouvait savoir au juste si l'étranger se rendait à la maison de Jean Tual avant de l'avoir vu dépasser Marlet.

Mais une fois Marlet dépassé, tout était dit, puisque la route s'arrêtait à Fontaine aux Perles et que derrière se trouvait la Vanvre.

Le chevalier tourna dans le taillis à l'endroit où le sentier quittait les bords de la rivière. — Le pauvre veneur l'imita.

La maison du marquis de Carhoat n'était plus désormais qu'à une cinquantaine de pas. — Hervé se traîna plus mort que vif.

Le chevalier, au contraire, allait gaillardement et fredonnait même quelques ponts-neufs apportés de Paris. — En vérité, il n'y avait pas besoin d'être amoureux et fou, pour voir en lui un galant, courant quelque aventure.

Les cinquante pas furent franchis en un clin-d'œil, et le chevalier passa franc devant la porte de Marlet.

Hervé s'arrêta, son cœur défaillait ; — puis le sang lui monta violemment au visage, et il prit en main, sous son manteau, la garde de son long couteau de chasse.

Le chevalier, cependant, gravissait le rocher, sans se douter du péril qui était sur ses talons. — A mi-chemin du sommet, il quitta brusquement la route et disparut aux yeux du veneur dont le regard le dévorait.

— Il se trompe de chemin, pensa celui-ci, — et il va se briser les côtes sans que j'y mette la main...

Et, poussé par un instinct irrésistible, il s'élança au secours de cet homme que son intention bien formelle était de mettre à mort.

Il tourna l'angle du roc, derrière lequel l'étranger avait disparu.

Au-delà de cet angle, il y avait une anfractuosité de quelques pieds carrés, puis le vide.

Un pas fait au-delà, vous précipitait d'une hauteur de deux cents pieds.

Cet endroit était précisément celui où Martel, du haut de son observatoire improvisé, avait aperçu le marquis de Carhoat et Francin Renard en embuscade, au moment où le premier mettait en joue, pendant l'orage, la suite de monsieur de Presmes.

Ce trou n'avait d'autre issue que la route qu'avaient suivie, pour descendre, le vieux Carhoat et Renard, route par où Hervé Gastel arrivait maintenant.

Et pourtant Hervé Gastel ne trouva rien dans le trou.

Il regarda, il tâta le roc avec son couteau de chasse. — Rien !

Il se coucha sur la petite plate-forme et mit son oreille en dehors, au-dessus du précipice, pour écouter si quelque plainte ne monterait pas jusqu'à lui.

Car il était manifeste que l'étranger avait roulé en bas du rocher.

Il était bien mort, sans doute. — Aucune plainte du moins ne se fit entendre.

En revanche par une hallucination bizarre, Hervé crut ouïr, au milieu du silence de la nuit, comme un écho affaibli de clameurs confuses, mêlées aux chants rauques d'une orgie...

XI

LE SOUTERRAIN

Tant que Hervé Gastel fut couché sur la petite plate-forme du roc, il crut entendre ces chants désordonnés et ces cris d'orgie dont nous avons parlé au chapitre précédent, mais il eut beau tendre l'oreille, il ne put saisir aucune plainte venant de la base du rocher.

Il se releva, et aussitôt l'écho lointain des chants de l'orgie cessa de se faire entendre.

Il crut avoir rêvé.

Puis, pour l'acquit de sa conscience, il tourna encore autour de la plate-forme, tâtant partout la pierre avec la pointe de son couteau de chasse.

— Il faut pourtant que je le retrouve ! murmura-t-il. — Peut-être n'est-il pas mort sur le coup et a-t-il besoin d'un peu d'aide pour vivre, ou d'une prière pour mourir.

Il descendit avec précaution le sentier qu'il venait de gravir l'instant d'auparavant, repassa devant la porte silencieuse de la métairie de Marlet, fit le tour du rocher et s'arrêta entre la Vanvre et la base du roc, juste au-dessous de l'endroit où l'étranger avait disparu.

C'était là que son corps avait dû tomber. — Il n'avait pu tomber que là.

Hervé, penché sur le sol, tâtonnait et cherchait, — Il ne trouvait rien.

Impossible que le corps eût pu rouler jusqu'à la Vanvre, éloignée d'une quinzaine de pas.

Qu'était devenu ce cadavre, qu'on ne trouvait ni en bas ni en haut ?

Hervé songea involontairement aux superstitions qui avaient bercé son enfance. La fièvre entra dans son cerveau ; il crut entendre encore ces lointains chants de fête...

Les démons se réjouissaient-ils de la mort d'un homme ?

Les laveuses de nuit, cachées dans les hautes herbes de la rivière, chantaient-elles autour d'un cadavre ?

Hervé Gastel eut voulu fuir, et il ne le pouvait pas ; des formes bizarres pas-

saient devant ses yeux; chaque buisson lui semblait un fantôme, et le cours de la Vanvre qui étendait à ses pieds sa nappe blanchâtre, lui apparaissait comme un suaire immense dont les plis s'allongeaient à perte de vue...

Il fut plus d'un quart d'heure avant de reprendre assez de force pour gravir de nouveau le rocher; mais dès qu'il se fut éloigné du théâtre de ses erreurs surnaturelles, son esprit vaillant et jeune secoua brusquement un reste de crainte. Il se signa, dit un *De profundis* pour le mort, et gagna le petit sentier qui, du sommet du roc de Marlet, descendait à Fontaine-aux-Perles.

Et à mesure que sa frayeur partait, sa jalousie revenait; il se disait maintenant que cet homme qu'il avait rencontré aux environs du château n'était point, suivant toute apparence le soldat dont on avait parlé à la table de Presmes.

La jalousie est ainsi faite. — Tant que l'homme avait vécu, Hervé l'avait pris pour un rival; maintenant que l'homme était mort, Hervé travaillait à se bien persuader que c'était un autre qui était son rival.

Arrivé auprès de la ferme de Fontaine-aux-Perles, ce ne fut point à la porte principale qu'il s'adressa. Il fit le tour de la maison et frappa doucement aux carreaux d'une petite fenêtre percée dans le pignon de la ferme.

On fut quelque temps avant de répondre, puis la petite fenêtre s'ouvrit, et la douce voix de Bleuette demanda:

— Qui est là?

. . . .

La métairie de Marlet, située de l'autre côté du rocher, était beaucoup plus grande que les fermes du pays de Rennes. — En revanche elle était fort délabrée et ses murs lézardés donnaient passage à tout vent. Sa toiture en ardoises était défoncée en plusieurs endroits, et malgré l'apparence que conservait l'ensemble du bâtiment, il était difficile de penser qu'une telle demeure pût servir à d'autres qu'à de pauvres gens de la forêt.

Ceux-ci habitués à leurs toits de chaume, qui laissent passer le vent comme la pluie, se trouvent bien partout, pourvu que l'eau ne dépasse pas le rebord de leurs sabots, et qu'ils aient un coin de toit assez large pour mettre la paille de leur lit à l'abri d'une averse.

Mais les habitants de la ferme de Marlet, si dégradée et ruinée qu'elle parût, n'étaient point des pauvres gens de la forêt.

Sous le hangard attenant au rocher, il y avait quatre beaux chevaux, faits pour être montés par des gentilshommes; et qui n'avaient certes jamais mis leur nerveuse encolure sous le collier de la charrue. — Dans la chambre principale, à l'intérieur de la ferme, il y avait, outre le mobilier en usage chez les paysans, un râtelier contenant quatre belles et bonnes carabines et plusieurs paires de riches pistolets.

Nous entrons dans la ferme vers dix heures du soir à peu près, au moment où monsieur le chevalier de Briant suivait Hervé Gastel dans les jardins de Presmes.



H. Castelli del. *Imp. Duvain, Faubg St Jacques, 35.*

BLEUETTE ET HERVÉ CASTEL

Il n'y avait personne dans la salle commune, au milieu de laquelle se dressait la vaste table vide, entourée de ses bancs déserts.

Au fond de cette pièce se trouvait une énorme cheminée où fumaient quelques tisons à demi éteints. — Au fond, on voyait deux grands lits, à trois étages chacun ; il n'y avait personne dans ces lits.

A droite, une porte s'ouvrait qui donnait entrée dans une petite pièce, où deux grabats étaient placés l'un auprès de l'autre. Le premier de ces grabats était vide. — Dans le second dormait un enfant de quinze ans dont la figure charmante disparaissait presque, inondée par les boucles de ses cheveux blonds. — Cet enfant avait sur le visage la pureté d'un ange, mêlée à de précoces tristesses. En ce moment il souriait à ses rêves.

Nous l'avons déjà vu bondir joyeusement hors des taillis à la rencontre de ses frères, les trois fils aînés de Carhoat.

C'était le petit René, — le pauvre enfant qui courait seul par les grands bois, suivant de loin le chant de Bleuette et se couchant sur l'herbe en pleurant aux endroits où l'herbe foulée gardait l'empreinte du repos de Bleuette.

L'autre grabat attendait la vieille Noton Renard, servante des Carhoat, qui veillait encore et s'agitait autour du foyer presque éteint de la salle commune.

Noton Renard était une vieille femme ridée, dont l'humidité de la forêt et le brûlant soleil des landes avaient tour à tour noirci et hâlé la peau. Elle était la femme de Francin Renard, ce paysan mâdré, au chapeau en éteignoir, que nous avons vu en compagnie du vieux Carhoat, dans cette anfractuosité du roc de Marlet, où venait de disparaître si tragiquement le pauvre chevalier de Briant.

Noton avait l'air grondeur et maussade comme toutes les vieilles servantes, mais, sur son laid visage, où les lignes se brisaient, bizarrement croisées par les rides, on n'eût rien pu découvrir qui dénotât la méchanceté. — Noton était une brave vieille qui grognait volontiers, mais qui ne mordait point. — Peut-être eût-elle mordu si on l'eût empêchée de grogner.

Elle était vêtue d'un *déshabillé* de toile rouge, sorte de veste plate sur le dos, dont la taille, ornée d'un gros chignon, se place beaucoup au-dessus des reins et presque entre les deux épaules. — Sa jupe *d'épluche* à larges raies vertes, noires et blanches, se rattachait par derrière au chignon du déshabillé, pour tomber roide et plate, le long de ses hanches. Elle portait pour coiffure la petite catiolle de la forêt en grosse toile à larges ourlets. — Pour chaussure, elle avait des sabots qui contenaient ses pieds d'abord, puis une demi-botte de paille.

Noton Renard venait quelquefois regarder le sommeil de l'enfant, — et quand la bouche de celui-ci s'ouvrait pour murmurer en son rêve, comme un écho affaibli, la complainte de la Fontaine aux Perles, la vieille haussait les épaules en grommelant, et se signait comme si elle eût voulu chasser le diable.

Mais son occupation principale n'était ni dans la chambre de René, ni dans la salle commune.

Elle ouvrait à chaque instant une petite porte située entre les deux lits à trois

étages, et disparaissait pour revenir bientôt avec des pots vides qu'elle allait remplir à la cave.

Chaque fois qu'elle ouvrait cette porte, on entendait comme un écho lointain de chants confus et rauques : — ce même écho que Hervé Gastel avait entendu en haut et en bas du rocher dans le silence de la nuit.

On descendait à la cave par deux issues dont l'une, recouverte d'une trappe, s'ouvrait à gauche derrière l'un des grands lits. — L'autre donnait en dehors de la chambre commune. Noton ne prenait point ce dernier chemin pour aller remplir ses pots vides, parce que ses vieilles jambes n'auraient pu franchir, sans trébucher, l'échelle roide et longue qui conduisait de ce côté à la cave.

L'autre ouverture, au contraire, donnait sur un escalier praticable, à la rigueur, que l'on pouvait suivre sans nécessité absolue de se casser le cou.

Noton Renard venait de descendre l'escalier de la cave avec deux pots ou *pichés* vides à la main, lorsqu'elle reparut à la trappe. La pauvre vieille, essoufflée, s'appuya au coin du lit pour respirer.

— Boire, toujours boire !... murmura-t-elle, — et blasphémer... et hurler des refrains qui viennent de l'enfer !... Ah ! s'il n'y avait pas là tout près un enfant du bon Dieu qui protége la maison, le diable nous aurait déjà fait des siennes ! Mais on dit que ça suffit d'une bonne prière pour empêcher le démon d'entrer dans un logis... et l'enfant prie tous les soirs... Ah ! qu'il est beau quand il prie, et que Jésus doit aimer le son de sa voix !...

Elle se remit sur ses jambes tremblantes et gagna la petite porte qu'elle poussa du pied. — La petite porte retomba derrière elle.

Elle se trouvait dans un couloir étroit et obscur où l'air épais avait des saveurs humides.

Des bruits de voix, indistincts et confus, se mêlaient au loin. — Le sol était glissant sous les pas de la vieille femme.

Malgré les ténèbres complètes, elle marchait droit devant elle sans tâtonner, et comme fait l'aveugle dans une route souvent parcourue.

Au bout d'une vingtaine de pas, elle poussa du pied une seconde porte qui s'ouvrit et laissa pénétrer dans le corridor une lueur assez vive.

On aurait pu voir, à l'aide de cette lueur, que le chemin suivi par Noton Renard était un boyau étroit, taillé tantôt dans le roc vif, tantôt dans la terre, et dont les parois suintaient une sorte de transpiration brillante.

La pièce où elle entra, en sortant de ce couloir, était de forme ronde, d'une étendue considérable, et s'éclairait par une résine soutenue à l'aide d'un bâton fendu et fiché dans le roc.

Cette lumière insuffisante donnait à peine une forme aux objets. — On distinguait néanmoins, çà et là, des armes jetées pêle-mêle, une demi-douzaine de petits barils devant contenir de la poudre, et quelques vêtements de diverses espèces accrochés à des clous. Dans un coin, il y avait un chevreuil à demi-écorché.

Au-delà, la vue ne pénétrait point, et la résine, trop faible, ne pouvait arriver jusqu'au plafond qui disparaissait dans les ténèbres.

Dans cette pièce, le bruit des voix, considérablement rapproché, s'entendait d'une façon distincte. On reconnaissait une discussion animée, au travers de laquelle couraient des jurons et de longs éclats de rire.

La vieille femme la franchit en se hâtant, et frappa trois coups, à l'aide d'un de ses pichés, sur le bois d'une porte qui, trop éloignée de la résine, disparaissait dans l'obscurité.

— Qui va là ? demanda-t-on de l'autre côté de la porte.

— Du vin, répondit Noton Renard.

Le battant massif tourna sur ses gonds rongés de rouille, et Noton se trouva sur le seuil d'une autre pièce qui, par comparaison, semblait brillamment illuminée.

Au milieu de cette pièce, il y avait une table recouverte d'une nappe grossière où se confondaient les débris d'un repas.

Quatre chandeliers de fer étaient aux quatre coins de cette table, autour de laquelle le vieux Carhoat et ses fils s'asseyaient en compagnie de Francin Renard qui tenait le bas bout.

De même que le couloir et la première pièce, celle-ci avait pour muraille le roc nu, coupé de veines terreuses.

On n'y voyait point de meubles, sauf quelques escabelles placées sans ordre le long des murs.

A l'extrémité la plus éloignée de la table, la lumière des quatre chandelles de suif, qui brûlaient dans les flambeaux, éclairait vaguement les dernières marches d'un escalier.

On en voyait quatre, cinq, six ; la septième disparaissait déjà dans l'ombre. Il y en avait peut-être d'autres. — On ne les voyait point.

— Allons, Noton, aimable sorcière, dit le vieux Carhoat, — verse-nous à boire et va-t'en.

La vieille obéit sans répondre. Elle fit le tour de la table, emplissant jusqu'au bord les verres que lui tendaient Carhoat et ses fils.

Quand ce fut le tour de Francin Renard, son époux, elle fit une grimace de mauvaise humeur et posa le piché sur la table.

— Tu as des mains pour te servir ! gronda-t-elle.

Francin haussa les épaules et se versa tranquillement une rasade. — C'était un époux sensé qui savait ce que vaut la paix du ménage.

— Eh bien ! Noton, dit le vieux Carhoat, — petit Réné dort-il comme il faut ?

— Pauvre chérubin ! répliqua la vieille, c'est le bon ange de votre maison, Carhoat ! mais tout péché a son châtiment... et Dieu vous le prendra.

— Va-t'en sorcière, va-t'en ! s'écria le vieillard, en frappant du poing la table qui trembla au choc. — Si je te revois ce soir, je te brise un piché sur le crâne.

— Et si tu ne reviens pas dans un quart-d'heure avec du vin frais, dit Laurent, l'aîné de Carhoat, je te fais prendre un bain dans la Vanvre.

Noton, accoutumée à ces menaces, sortit sans se hâter.

Les quatre Carhoat portaient le costume que nous leur avons vu dans le taillis, et Francin Renard n'avait eu garde de changer le sien, attendu que toute sa garde-robe était en ce moment sur son dos.

Il avait seulement remplacé, avec la permission de son maître, son grand chapeau en éteignoir, par un bonnet de laine qui gardait ses longues oreilles contre l'humidité du souterrain.

Les trois fils aînés du marquis se ressemblaient assez de taille et de visage; l'aîné, Laurent de Carhoat, était un beau cavalier aux traits aquilins, au regard intelligent et fier que voilait en ce moment l'ivresse. Ses abondants cheveux châtains tombaient en boucles mêlées jusque sur ses épaules. Il avait une fière moustache noire retroussée, et n'eût été quelque vague expression, stigmate mystérieux que le vice ou la honte sait imprimer même à la fierté, on l'aurait pu prendre pour un grand seigneur en goguette.

Prégent, le second, avait l'air plus grossier, et sa chute se lisait mieux sur ses traits indolents, dépourvus de caractère.

Philippe, le dernier, ressemblait presque trait pour trait à Martel. Il avait comme lui de longs cheveux blonds sur un front pensif. La seule différence était dans le regard dur de ses yeux et dans l'amertume fatiguée de son sourire.

Tous trois en ce moment avaient la face empourprée par l'ivresse.

Le vieux Carhoat, qui avait bu autant qu'eux, gardait une sorte de sang-froid.

Quant au fermier Renard, il était violet; mais ce digne paysan ne perdait jamais la tête; il pouvait mourir à force de boire, mais ne pouvait point s'enivrer.

— C'est le diable! dit Laurent poursuivant la conversation, interrompue par l'arrivée de la vieille Noton. — On ne gagne pas à ce métier-là le vin qu'on boit et le pain qu'on mange... Il y a des jours où je serais tenté de croire que le meilleur métier est celui d'honnête homme!

— Bah! fit Prégent, — il y a comme cela de mauvaises veines... On gagne un jour, on perd le lendemain.

— Voilà longtemps que nous n'avons gagné, dit Philippe.

— Raison de plus pour que la chance tourne, enfants! s'écria Carhoat. — Allons, vive la joie, morbleu! Depuis quand parlons-nous raison dans notre trou?

— C'est qu'on réfléchit, père, répliqua Laurent : — la nuit est longue sur les grands chemins. Quand on se sent de l'argent dans ses poches, cela tient lieu de conscience... On s'étourdit... On a le cœur de rire et de chanter... mais quand on revient les mains vides...

— Eh bien! monsieur le comte, interrompit Carhoat, — quand on a manqué le cerf un jour, on prend sa revanche le lendemain.

— Le père a raison, dit Prégent. — Bois, Laurent; bois, Philippe, et chantons.

Il entonna un air à boire en langue bretonne; le vieux marquis le soutint

vaillamment; Philippe et Laurent, animés par le bruit, firent bientôt chorus, et la voix nasillarde de Francin Renard compléta l'harmonie.

Mais quand la chanson apportée du bon pays de Morlaix fut finie, un silence se fit dans le souterrain, et cette gaîté factice tomba lourdement à plat.

Y avait-il au fond de ces cœurs déchus un sentiment vengeur de remords ou de regret?

— Plus d'argent, reprit Laurent ; — plus de femmes!... Où est le temps où nous choisissions entre les plus belles filles de Rennes, et où cette cave froide devenait la nuit un palais?

Prégent et Philippe poussèrent un douloureux soupir.

— C'était le bon temps! murmurèrent-ils.

— Sans doute, sans doute, répéta le vieux marquis ; mais je pense bien que le trou pourra redevenir un palais, et que nous aurons encore du velours et du satin autour de cette table... Allons, enfants! allons, morbleu, du cœur! N'avons-nous pas là, tout près, de l'autre côté de la montée, cent cinquante mille écus de rentes que nous partagerons bien quelque jour!

Les trois jeunes gens secouèrent la tête d'un air incrédule.

— Il ne s'agit que de s'y bien prendre, poursuivit le vieillard ; — il y a une manière de garnison au château de Presmes, c'est vrai... mais avec une trentaine de lurons et quelques petites intelligences dans la place, on ferait le coup tout doucement.

— Eh bien! dit Philippe, — pourquoi ne pas tenter la chance tout de suite.

— Ah! mon garçon, répliqua le marquis, — te voilà maintenant qui vas trop vite... il faut de l'argent pour les trente hommes, et il faut de l'argent pour ménager les petites intelligences dont je parlais tout à l'heure... or, nous n'avons point d'argent!

— Pas d'argent! répétèrent tristement les trois Carhoat.

— Sauf respect de vous, nos maîtres, dit Francin Renard en se frottant le menton, — il y aurait pourtant bien moyen d'avoir de l'argent, sans se fatiguer comme vous faites.

Le vieillard et les trois jeunes gens interrogèrent à la fois Renard d'un air curieux.

Celui-ci baissa les yeux sous ces regards croisés et continua d'une voix plus basse :

— Pardié! nos messieurs... il y a là-bas à Rennes, notre demoiselle qui gagne les écus à boisseaux...

Ce mot, jeté parmi l'orgie, mit de la pâleur sur tous les visages.

— Tais-toi! dit Carhoat d'une voix altérée.

Les trois jeunes gens baissèrent la tête, — le vieillard regardait Francin d'un air menaçant.

Celui-ci, effrayé de l'effet qu'il avait produit, demeurait bouche béante et cherchait des paroles d'excuse...

XII

L'ESCALIER

Le déshonneur appliqué à la femme qui nous touche par le lien du sang ou du mariage a quelque chose de si poignant et de si cruel, que la susceptibilité, à cet égard, survit souvent à la honte acceptée. — On peut dire que l'homme arrivé au stoïcisme sur ce sujet brûlant atteint les limites extrêmes de la dégradation morale ou s'assied sur la marche la plus haute de l'escalier philosophique...

Les deux branches de ce dilemme sont moins divergentes qu'on ne croit de nos jours. Car l'escalier de notre philosophie est une échelle branlante, dont les degrés tout neufs et vermoulus déjà conduisent on ne sait où. Lequel vaut mieux de monter ou de descendre ce perron mal hanté où vous coudoyez tant de pédants bouffis qui ont pour religion l'absurde, et qui font danser leurs idées devant la foule comme autant de marionnettes vêtues de haillons pailletés !

En tout cas, le déshonneur qui suit la chute de la femme était ressenti plus vivement, s'il est possible, dans l'ancienne société française que de nos jours. Notre histoire se passe au XVIIIe siècle, sous ce règne où les mœurs faciles relâchaient tout lien de famille et amollissaient jusqu'à l'orgueil du sang, le plus tenace de tous les orgueils, — mais notre histoire se passe bien loin de la cour, en un pays où l'on ne lisait guère les délicieux petits contes moraux, dont la poésie philosophique émaillait les boudoirs parisiens ; — notre histoire se passe en Bretagne.

La pensée de Laure, jetée tout-à-coup au travers de l'orgie, mit de l'inquiétude et de la colère sur le front du vieux Carhoat, et tomba comme un poids glacé sur l'ivresse naissante des trois jeunes gens.

Cela ne veut point dire que le vieux Carhoat fût pur de tout reproche à ce sujet ; mais sa conscience n'aimait point à être éveillée par le seul côté qui, en elle, restât sensible et vulnérable.

— Francin Renard, dit-il avec une froideur menaçante, — si jamais tu prononces un seul mot là-dessus, je te tue comme un chien !

— Notre monsieur... murmura le paysan, — il n'y a pas d'offense...

— Tais-toi !

Il se fit dans la salle souterraine un silence qui dura quelques minutes.

Carhoat et ses fils vidèrent leurs verres plusieurs fois, comme pour secouer le fardeau d'une pensée opportune.

— C'était une noble fille ! dit enfin Laurent, qui passa le revers de sa main sur son front pâli. — Il m'est venu parfois la pensée qu'un coup de fusil par derrière, lorsqu'elle court à cheval dans la forêt, serait le plus beau présent qu'on pût lui faire... car elle souffre, messieurs de Carhoat, elle souffre le martyre !

— La dernière fois que je l'ai vue, prononça Philippe à voix basse, elle pleurait.

— Toutes les femmes pleurent ! dit Prégent. — Allons, morbleu ! monsieur mon père, si vous n'y mettez ordre, nous allons bientôt pleurer aussi... Ma sœur est plus riche que nous, donc elle est plus heureuse... Si elle est quelquefois d'humeur maussade, c'est l'affaire de monsieur le lieutenant de roi !...

— Tais-toi, Prégent ! murmura le vieux marquis.

Il semblait ne point dire cela pour lui surtout, mais pour les deux autres Carhoat, dont les yeux brûlaient déjà de colère.

En ce moment, les trois frères se montraient sous un aspect nouveau. Leur ivresse accrue ne laissait plus en leur personne le moindre reflet de noblesse ou d'élégance. Ils secouaient leurs cheveux incultes autour de leurs visages enflammés. Leur nature sauvage se dévoilait à nu. — Ils étaient beaux encore, mais à la manière de ces têtes diaboliques qui ressortent sur le fond obscur des toiles de l'école espagnole.

Prégent remit bruyamment son verre vide sur la table.

— Que me fait tout cela ! reprit-il ; — Laure a l'âge d'une femme ; elle fait ce qu'elle veut. — J'entends bien qu'il ne soit pas permis à ce vieux drôle, — il montrait Francin Renard qui cachait son nez rouge dans son verre, — de parler sans respect de mademoiselle de Carhoat, mais moi, par exemple, qui pourrait se vanter de me lier la langue ?...

— C'est moi !...

— C'est moi ! prononcèrent en même temps Laurent et Philippe.

— La paix, morbleu ! s'écria le vieux Carhoat d'une voix tonnante, — nous sommes ici pour boire, pour chanter et pour parler de nos affaires !... Tais-toi, Prégent. Faites la paix au nom du diable, et buvons un coup pour nous remettre !

Carhoat emplit les verres à la ronde.

— Trinquons, dit-il.

Les trois jeunes gens hésitèrent.

Le vieux marquis frappa son gros poing sur la table, ses yeux flamboyèrent sous ses sourcils blanchis.

Francin Renard tremblait de tous ses membres, — car la colère des jeunes gens n'était rien, mais quand le vieux marquis se fâchait tout de bon, il y avait tempête.

Ce dernier ne répéta point son ordre; il tendit son verre.

Laurent, Prégent et Philippe choquèrent les leurs de mauvaise grâce.

Ils burent. Quand ils eurent bu, leurs têtes échauffées perdirent le souvenir de leur querelle, et leurs voix se mêlèrent bientôt à celle du vieillard qui entonnait une chanson burlesque dans le patois du pays de Rennes.

Comme le dernier couplet se perdait sous la voûte, le marquis crut ouïr un bruit du côté de l'escalier, dont les marches basses se montraient dans l'ombre.

Il se retourna vivement, mais, au même instant, la vieille Noton Renard entra par la porte opposée, et le marquis crut s'être trompé.

Noton tenait à la main deux bouteilles d'eau-de-vie qu'elle déposa sur la table.

— Il est dix heures passées, dit-elle, — avez-vous besoin d'autre chose, nos messieurs ?

Il fut délibéré tout d'une voix que la vieille Noton pouvait aller se coucher.

Autour de la table il n'y avait plus le moindre souffle de discorde L'eau-de-vie remplaça le vin dans les verres, et chacun mit ses coudes sur la nappe. — On était assez ivre pour tenir conseil.

— Enfants, dit le vieux Carhoat, — si vous n'avez rien fait là-bas du côté de Laval, Renard et moi nous n'avons point de meilleure nouvelle à vous donner... Les gens du tiers et les écoliers avaient fait tant de bruit ce temps-ci que l'on pouvait espérer quelque bon remue-ménage par rapport aux jésuites... Cette fois-ci, l'impôt eût sauté, c'est clair... J'avais déjà pris mes mesures pour que l'hôtel de l'intendant de Flesselles fût attaqué comme il faut dès le commencement... Mais on a fait trop de petits livres pour monsieur de la Chalotais, trop d'écriteaux contre les jésuites et trop de chansons sur les membres du parlement qui n'ont pas su résister aux ordres du roi... Quand on fait tant de petits livres et tant de chansons, on perd le loisir de faire autre chose... le bon moment est passé... Le roi pourrait prendre les tours Saint-Pierre et les emporter à Paris sans que les bourgeois et les gentilshommes de la bonne ville de Rennes osassent tirer leurs épées du fourreau.

— C'est comme à Vitré, dit Prégent.

— C'est comme à Fougères, dit Philippe.

— C'est comme à Château-Rouge, ajouta Laurent : on crie, on se dispute, et puis c'est tout !

— Si ce diable de Kérizat était ici, reprit le vieillard, — il nous donnerait bien quelque moyen de nous tirer d'affaire!

— Celui-là fait payer trop cher les conseils qu'il donne, murmura Laurent.

— Bah! fit Prégent. — C'est un joyeux compère, brave comme son épée, et qui se battit comme un démon, il y a trois ans, la nuit où nous voulûmes enlever le château de Presmes...

— Oui, répliqua Philippe. — Mais sans lui, notre sœur Laure...

— La paix, Philippe! interrompit le vieux Carhoat. — Ce jour-là, voyez-

vous, enfants, poursuivit-il, — nous avions une bonne idée... C'est à Presmes qu'est notre salut... Sans compter le plaisir que nous aurons à rabaisser le caquet de ce vieux fou de veneur qui cherche toutes les occasions de m'humilier, moi, son vieux compagnon, qui lui ai gagné tant de pistoles au lansquenet!... qui lui ai servi de second dans tant d'affaires, et qui l'ai débarrassé de tant de maîtresses!

On entendit comme comme un éclat de rire étouffé du côté de l'escalier.

Nul n'y fit attention, parce qu'un joyeux murmure accueillit les dernières paroles du vieux marquis.

— Vous vous étiez vengé d'avance? père! dit Philippe.

— Et je compte bien me venger après! riposta le vieillard. — Monsieur de Presmes m'a prêté trop d'argent en sa vie pour avoir le droit de me traiter comme il le fait... Pensez donc, enfants! ne voudrait-il pas me faire retirer mon banc à la paroisse de Thorigné, sous prétexte que je n'ai plus de terres?... Voilà-t-il pas la dixième fois qu'il me cite à son tribunal pour rire, parce que, moi ou l'un de vous, nous avons tué, en passant, quelques malheureux chevreuils sur les varennes du roi! N'a-t-il pas eu l'infamie de m'accuser, à bon droit, de cette équipée contre son château de Presmes, dont il ne resterait plus pierre sur pierre si le diable m'écoutait!...

— C'est vrai!... c'est vrai!... répondirent les trois jeunes gens.

— Comment, si c'est vrai, morbleu! s'écria le vieillard en s'échauffant. — Croyez-vous donc que je ne lui aurais pas brisé le crâne d'un coup de carabine si je ne le regardais comme votre beau-père... Et encore nous avons oublié une insulte... Sa fille, la comtesse Anne, a outragé votre sœur en plein bal.

— C'est vrai, murmurèrent Laurent et Philippe dont les sourcils se froncèrent.

— Elle est bien belle! dit Prégent. — Et puis Laure, après tout, lui a rendu injure pour injure.

— Chut! fit le vieillard tout-à-coup; — écoutez!... il me semble avoir entendu des pas dans l'escalier...

— Ça se pourrait bien, dit Francin Renard qui tendit l'oreille.

Les trois Carhoat éclatèrent de rire.

Ah! père! s'écria Laurent, — vous avez bu sans doute dans la journée, ou vous commencez à ne plus porter si bien votre vin!

Le marquis commanda le silence d'un geste péremptoire, quitta la table et alla mettre son oreille au bas de l'escalier.

Il écouta durant quelques secondes attentivement. — De sa place, Francin Renard fit de même.

Aucun son ne vint rompre le silence.

— Je me serai trompé, dit le vieux Carhoat en reprenant son escabelle, et je crois que vous avez raison, enfants, l'eau-de-vie me porte à la tête... Qui diable pourrait venir par là, sinon le diable ou Kérizat?...

— Ce qui est tout un! ajouta Philippe.

— Ce qui est tout un, répéta le vieillard en riant. — Pour en revenir, il est évident que nous n'avons pas deux moyens de sortir d'embarras... Il faut que Carhoat soit encore une pépinière de riches seigneurs... La misère nous avilit ; l'argent nous relèvera... Vous êtes assez beaux garçons, enfants, pour faire figure dans le monde... Petit René sera un page comme le roi n'en a pas souvent... Et votre frère Martel...

— Ah ! dit Philippe, celui-là a pris le bon lot... il a gardé son épée de gentilhomme !... Que Dieu le bénisse !

Le vieux marquis, Laurent et Philippe choquèrent leurs verres en répétant : Que Dieu le bénisse !

Quant à Prégent, il haussa les épaules en murmurant son éternel : Bah !

— Oui, oui, reprit le vieillard, — Martel est un bon cœur... Eh bien ! il ne lui manque que quelques louis de plus dans sa bourse pour faire son chemin... car il est Carhoat, morbleu !... et Carhoat de Bretagne vaut Montmorency de France et Howard d'Angleterre !... Nous lui ferons une pension de quelque vingt mille écus, et il deviendra brigadier des armées pour le moins... Le principal, c'est d'enlever les deux filles du vieux fou et de savoir qui d'entre vous les épousera.

— Moi, dit Prégent, je veux la comtesse Anne.

— Un instant, répliqua Laurent, je suis l'aîné, c'est à moi de choisir...

— Il n'y a pas de choix qui tienne ! dit Philippe ; — la comtesse Anne me plaît ; elle ne sera ni à Prégent ni à Laurent... je la veux !

— Allons ! allons ! s'écria le vieillard moitié riant, moitié irrité. — Attendez pour vous disputer que la comtesse soit entre nos mains !

Mais les trois frères s'étaient levés et se provoquaient du regard.

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils vont se battre ! dit le vieux Carhoat.

— Ça se pourrait bien, grommela Francin Renard.

En ce moment, un objet indistinct vint se poser sur celle des marches de l'escalier qui disparaissait dans l'ombre.

Un second objet de même forme et de même volume s'abaissa lentement et se mit auprès du premier.

Celui-ci reprit alors son mouvement et descendit, sans bruit toujours, sur la marche suivante, éclairée davantage. Le second objet l'y suivit.

Lorsque le premier se posa sur la troisième marche, la lumière arrivant jusqu'à lui, éclaira plus distinctement sa forme et montra une botte molle en cuir de couleur naturelle.

La jambe qui chaussait cette botte disparaissait presque dans l'ombre ; et le corps s'y cachait complétement. — Le tout s'arrêta sur la troisième marche.

— Je maintiendrai mon droit ! reprit Laurent. — Vous êtes cadets ; vous venez après moi.

— Je me moque de votre droit et de vous, monsieur mon frère ! s'écria Prégent.

— Et moi je vous dis, ajouta Philippe, — que ni vous, Laurent, ni vous, Prégent, vous ne toucherez à un cheveu de la comtesse Anne !

— La paix, enfants, la paix ! disait le vieux Carhoat, que le rire empêchait de se fâcher.

— Elle sera à moi ! reprenait Laurent.

— A moi ! ripostait Prégent.

— A moi ! s'écriait Philippe. — Et les démentis se croisaient.

— Tu mens !

— Tu mens !

— Tu mens !...

— Ça se pourrait bien, grommela Francin Renard par habitude.

Au moment où la dispute s'échauffait et où les mains égarées cherchaient déjà les manches des couteaux de chasse, un joyeux éclat de rire se fit entendre du côté de l'escalier.

Francin Renard, qui en était le plus près, bondit hors de son siége et se réfugia jusque derrière les trois frères en essayant un signe de croix.

Les quatre Carhoat, stupéfaits, tournèrent leurs regards vers l'escalier.

L'éclat de rire continuait.

Enfin les deux bottes molles se mirent en mouvement et descendirent les trois dernières marches.

Un torse apparut, puis des épaules, le tout enveloppé d'un large manteau de couleur sombre.

La figure du nouvel arrivant disparaissait complétement sous un feutre rabattu.

— Pour sûr, c'est le diable ! pensa Francin Renard.

Et il ajouta entre ses dents par forme de confirmation :

— Ça se pourrait bien !

Le vieux Carhoat avait tiré un grand couteau de chasse caché sous sa peau de bique. — Ses trois fils avaient mis également le couteau à la main, et semblaient prêts à s'élancer.

Le nouvel arrivant s'avançait tranquillement dans la chambre.

— Un pas de plus, et vous êtes mort ! dit le vieux Carhoat.

L'étranger s'arrêta docilement.

— Qui êtes-vous ? demanda encore le vieillard, — et que voulez-vous ?

— Je viens pour mettre d'accord ces trois braves jeunes gens, répondit l'étranger d'une voix railleuse. — Ils veulent tous les trois épouser la comtesse Anne, et chacun d'eux a dit aux autres : Vous ne l'aurez point. Vous avez tous raison, mes jeunes maîtres, car le futur mari de la comtesse Anne, c'est moi !

A ces mots, l'étranger ôta son feutre et salua courtoisement.

— Kérizat ! s'écrièrent les quatre Carhoat en apercevant son visage.

— Fort à votre service, mon vieux camarade et mes jeunes maîtres, répondit le chevalier de Briant. — J'arrive de Paris comme vous voyez, tout exprès pour vous empêcher de vous couper la gorge.

XIII

APRÈS BOIRE

Les Carhoat demeurèrent un instant étonnés et muets devant l'arrivée soudaine du chevalier.

Les paroles qu'il avait prononcées en entrant étaient une sorte de défi qui contribuait pour sa part à entretenir le trouble des trois jeunes gens.

Deux d'entre eux, Laurent et Philippe, ne prenaient point la peine de cacher ce qu'il y avait d'hostile et de menaçant dans leur surprise.

Prégent avait haussé les épaules, et s'était assis en disant : Bah !

Le vieux Carhoat avait rejeté en arrière ses longs cheveux blancs comme pour montrer sa belle et noble figure qui n'exprimait rien en ce moment, sinon les sentiments d'une hospitalité franche.

— Soyez le bienvenu, dit-il en remettant son couteau sous sa peau de bique; — nous n'attendions personne par le chemin que vous avez pris... mais à cela ne tienne !... prenez place, je vous prie, et faites-nous raison...

Le chevalier jeta son manteau à Francin Renard, mit son feutre sur la table et s'assit.

Laurent et Philippe l'imitèrent. — Francin Renard n'osa point reprendre sa place.

— Je suis venu un peu tard pour parler d'affaires, dit le chevalier en regardant les trois fils de Carhoat. — Voici de beaux garçons qui m'ont l'air ivres comme des mariés du pays de Quimper !...

— Nous avons ce qu'il faut de raison, Monsieur de Kérizat, répondit Laurent, pour causer avec vous et vous faire changer d'avis sur ce mariage dont vous parliez tout à l'heure.

— Oui-dà, monsieur le comte ? riposta le chevalier avec raillerie — Je viens de bien loin, savez-vous, pour épouser la comtesse Anne !... et quand il s'agit de cent mille écus de rente, je ne puis avoir qu'un avis.

— La nuit est longue, murmura Philippe; — et vous avez votre épée, Kérizat. Cette affaire-là peut s'arranger. — Le chevalier s'inclina en souriant.

— Je suis bon, vous le savez, mon jeune maître, dit-il, — à toutes sortes d'arrangements... J'ai mon épée qui ne tient pas plus au fourreau qu'autrefois, je vous jure, et s'il faut se couper la gorge, je n'y vois pas d'inconvénient; — mais j'ai soif... Francin Renard, apporte-moi un verre?

Le paysan obéit aussitôt.

Le chevalier se versa une rasade et tendit son verre à la ronde. Le vieux Carhoat et Prégent répondirent seuls à son toast.

Philippe et Laurent retirèrent leurs gobelets, en affectant de le regarder en face d'un air provoquant.

— A votre aise, mes jeunes messieurs, se contenta de dire le chevalier.

Puis il reprit en s'adressant au marquis :

— Mon vieux compagnon, voici trois ans bientôt que je ne me suis assis à la même table que vous. Depuis ce temps-là je n'ai pas fait fortune... et vous?

Un nuage passa sur le front de Carhoat.

— Chaque jour apporte son pain, répondit-il; — nous sommes plus pauvres que le plus pauvre sabotier de la forêt.

— Diable! diable! murmura le chevalier. — Ceci est fâcheux, monsieur le marquis... J'avais l'espérance de rentrer dans quelques petits prêts que j'ai eu l'honneur de vous faire autrefois... Mais ne parlons pas de cela puisque votre bourse est à sec. A Paris, d'où je viens, mon vieux camarade, j'ai entendu parler de vous ainsi que de ces beaux jeunes messieurs qui me regardent comme s'ils voulaient me dévorer. On dit là-bas que vous faites ce que vous pouvez, Carhoat, pour élever votre famille... On dit même que vous ne vous cassez point la tête à choisir vos moyens... Et que parfois, la nuit, au lieu d'être assis joyeusement comme aujourd'hui autour de cette table, vous grelottez sur les grandes routes, attendant quelque gibier au passage.

— Qui dit cela? murmura rudement Philippe.

— Beaucoup de gens, répliqua le chevalier.

— Ces gens en ont menti... commença le jeune homme.

— La paix, Philippe, interrompit le vieillard. — Ces gens disent vrai, ajouta-t-il en s'adressant à Kérizat. — C'est vous qui m'avez donné la première leçon, mon camarade... Le métier n'est pas bon, et je vous attendais pour que vous m'en montriez un autre...

— Et, en attendant, répliqua le chevalier gaiement, — vous essayez votre imagination... Je vous ai entendu dans l'escalier, mon vieux compagnon, et je dois dire que vous avez eu, un peu tard il est vrai, une excellente idée. Oui oui... les filles de ce vieux de Presmes, comme vous l'appelez avec raison, possèdent de quoi relever le noble nom de Carhoat... Mais c'est que j'ai à relever, moi aussi, le pauvre nom de Kérizat... et vos jeunes gens n'ont pas l'air de vouloir m'admettre au partage.

— Soyez juste, Kérizat! interrompit le vieillard qui semblait vouloir ménager son hôte et jouer le rôle de conciliateur. — Si mes fils aiment la comtesse...

Le chevalier éclata de rire.

— Vrai Dieu! s'écria-t-il; ces messieurs m'ont tout l'air de ne point soupirer trop langoureusement... J'ai entendu leur dispute et ce qui l'a précédée ..

— Vous avez fait là, monsieur, dit Laurent, ce que vous ne deviez pas faire.

— Mon jeune maître, répliqua le chevalier, toujours courtois et souriant, — je sais que mon devoir était de frapper à votre porte et non point d'entrer ici à l'improviste comme un espion ou un voleur... Mais, outre que je vous connais bien assez pour n'avoir pas besoin de vous épier, je prétends qu'il faudrait être un larron bien insigne pour s'introduire dans votre cabane avec des idées de rapine... Je ne demande pas mieux, du reste que de vous fournir sur ce sujet, comme sur tous les autres, de loyales explications... Après le souper que m'a donné M. de Presmes, et durant lequel, soit dit sans vous offenser, j'ai eu le bonheur d'entretenir la comtesse Anne.

Laurent et Philippe dressèrent la tête en fronçant le sourcil.

— Ne vous fâchez pas ainsi par avance, mes jeunes maîtres! interrompit le chevalier; croyez-moi, je suis homme de bon conseil et de ressource..... ma venue fait votre partie plus belle, loin de la gâter... et avant qu'il soit un quart-d'heure, nous allons nous entendre parfaitement.

Le vieux Carhoat emplit le verre de son hôte.

— Enfants, dit-il, comme s'il eût cru devoir s'excuser vis-à-vis de ses fils de ne point faire au chevalier un pire accueil, — voilà quinze ans que je connais Kérizat, et jamais je ne l'ai vu échouer en aucune entreprise..... je vous préviens que je ne me mettrai pas contre lui.... et, quant à vous, le conseil que je vous donne est de le prendre plutôt pour soutien que pour adversaire.

— Qu'il s'explique, repartit Laurent de mauvaise grâce.

— Vous avez bien parlé, mon vieux camarade, dit le chevalier en tendant son verre. — Je vous disais, mes jeunes messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux trois frères, que monsieur mon ami de Presmes m'a accordé l'hospitalité et que j'ai pu entretenir ce soir sa charmante fille... Je suis pauvre, ma réputation à cet égard est presque aussi bien assise que la vôtre... Malgré la bonne amitié que me témoigne M. de Presmes, je me rends justice et je sais que demander la main de sa fille serait une inutile folie... En conséquence, j'avais pris le parti de l'enlever, et j'avoue franchement que je comptais sur vous, pensant que vous ne refuseriez point de me donner un coup d'épaule...

— Vous voyez que vous vous êtes trompé, interrompit Philippe.

— Du tout, mon jeune monsieur!.... je vois seulement qu'il me faudra payer votre aide et rendre service pour service:.. Mais laissez-moi poursuivre... En quittant Presmes, j'ai vu des choses qui me donnent à penser que nous ne sommes pas les seuls à prendre des voies expéditives pour en arriver à nos fins...

Il y avait, Dieu me pardonne, des galants nocturnes sous le balcon de ces dames... j'ai vu deux hommes s'enfuir et une fenêtre se refermer.

Les figures des trois jeunes gens s'allongèrent.

— Il faut se hâter, murmura le vieux Carhoat, — sinon nous arriverons trop tard!....

— Ça se pourrait bien, grommela Francin Renard qui dormait à demi dans un coin.

— Vous avez raison, mon vieux camarade, reprit Kérizat. — Il faut se hâter. Telle était déjà mon idée en enfilant l'avenue de Presmes pour me rendre auprès de vous... Je marchais vite, enveloppé dans mon manteau, et combinant un peu le plan de nos opérations ultérieures, lorsque j'ai entendu un pas très-distinctement derrière moi, dans le taillis... Quand je m'arrêtais, ce diable de pas s'arrêtait aussi... Quand je reprenais ma route, il faisait de même... Ce n'était point un écho, soyez sûrs... Si j'avais pu le voir, et lui mettre mon épée dans le ventre, ç'aurait été assurément le plus simple ; mais joignez donc un homme qui se cache, la nuit dans un taillis!... Vers le milieu de l'avenue, j'ai cessé tout-à-coup de l'entendre ; néanmoins, ma conviction, en arrivant au rocher de Marlet, était qu'il me suivait encore... Dans cette circonstance, entrer chez vous tout bonnement par la porte, c'était trahir une visite que nous avons, vous et moi, un intérêt égal à cacher...

— Pourquoi nous? demanda Laurent d'un air incrédule.

— Parce que, mon jeune maître, répondit Kérizat, — si vous jouissez jamais d'une part du revenu de Presmes, ce sera par mon entremise... Au lieu donc de frapper à votre porte, j'ai monté le sentier du rocher; j'ai gagné la plate-forme et je suis entré par le trou...

— S'il vous avait vu?..,.. dit le vieux Carhoat.

— Attendez donc!... je ne m'étais point trompé, il me suivait de près,.. A peine avais-je remis en place la bascule, que j'ai entendu des pas sur la plate-forme... C'était très-divertissant!.... il tournait, tâtait le roc avec son épée, et il disait : « Le malheureux sera tombé en bas du rocher ! » Je crois même qu'il a marmoté un *De profundis* à mon intention .. Pendant cela, vous chantiez à tue-tête un *Ann hini goz* (1), comme de joyeux vivants que vous êtes.... Et maintenant, messieurs, ajouta-t-il, — en s'adressant plus particuliérement aux jeunes gens, — mettons de côté toute discussion et occupons-nous des moyens d'arri-

(1) Le plus populaire de tous les chants bretons. C'est une naïve satire qui prouve que l'amour de l'or est aussi développé chez les gars en sabots du Finistère que chez nos dandys calculateurs du boulevard de Gand. Un seul couplet, traduit mot à mot, résumera ce chant. Le don Juan armoricain veut *faire une fin* et dit :

La jeune est bien jolie ;
La vieille a de l'argent;
La vieille est mon amie,
Ah! oui vraiment.

ver à notre bnt... Quand nous serons convenus de nos faits, il sera temps de régler la question de savoir qui d'entre nous épousera la comtesse Anne.

Il y avait dans la manière de dire du chevalier un accent de franchise irrésistible et un entrain qui ressemblait à de l'éloquence.

Laurent et Philippe gardaient encore une apparence hostile, mais le vieux Carhoat était convaincu, ainsi que Prégent, son second fils.

— A votre santé, Kérizat ! dit ce dernier. — J'ai toujours soutenu que vous étiez un bon compagnon.... Quant à vous céder la comtesse Anne sans ferrailler un peu, je ne le promets point..., mais si MM. de Carhoat se mettent contre vous, je vous promets de ne les point soutenir.

Le chevalier s'inclina gracieusement.

— J'espère, répliqua-t-il, que MM. de Carhoat comprendront mieux leur intérêt véritable... En tous cas, MM. de Carhoat sont les maîtres... J'ai vu en ma vie bien des rapières voltiger devant ma poitrine, — et me voilà.

Le chevalier rapprocha son escabelle de la table et prit un air sérieux.

— D'après ce que j'ai entendu de votre entretien, poursuivit-il, vous avez l'intention de faire une seconde fois le siége de Presmes... L'idée n'est pas absolument mauvaise... mais il y a toute une garnison dans ce diable de château... et je parierais dix contre un pour le vieux veneur, dans le cas d'une attaque de vive force.

— Vous perdriez, monsieur de Kérizat, interrompit Laurent. — Avec une trentaine de ces bons garçons qui boivent et qui chantent, tout le jour durant, au cabaret de *la Mère-Noire*, dans la rue du Champ-Dolent, je vous promets, moi, d'enlever les deux filles de Presmes, de casser le cou à toute sa valetaille de vénerie, et de mettre le feu au château par dessus le marché!

— C'est trop de trente, ajouta Philippe, moi, je n'en demande que vingt.

Le chevalier et le vieux Carhoat échangèrent un regard.

Celui du chevalier voulait dire :

— Ah! Monsieur le marquis, que vous avez mal élevé votre famille!

Dans celui du marquis il y avait à la fois du dépit et de l'orgueil.

— Ah ! Kérizat, grommela-t-il, c'est que les enfants le feraient comme ils disent, voyez-vous!....

— Le château de Presmes, reprit le chevalier, — vaut six cent mille livres tournois... A vous parler franchement, mes jeunes messieurs, je ne vois point la nécessité de le brûler, puisqu'il fait partie de l'héritage de la comtesse... D'un autre côté, je veux bien admettre que vous êtes très-forts, très-braves et très-invincibles... mais il y a trois ans, nous étions une centaine de bons diables autour de Presmes, et vous savez si nous nous sommes brisé les dents sur ses vieilles pierres!

— Philippe et Laurent sont des fanfarons, dit Prégent. — A votre santé, chevalier!... Avez-vous un moyen de prendre le château, sans trop de fatigue, et du premier coup ?

C'est justement ce dont nous allons causer, répliqua le chevalier.

Laurent et Philippe devenaient involontairement plus attentifs.

— Messieurs de Carhoat, reprit Kérizat en s'adressant justement à eux, — avec vos vingt gaillards du Champ-Dolent, vous aurez ville gagnée, si vous pouvez surpendre Presmes.... Mais si vous perdez votre temps à forcer la grille et briser les portes, fussiez-vous deux cents au lieu de vingt, vous serez culbutés..... Je vous propose, moi, de vous introduire, sans encombre, et avant qu'il y ait un coup de donné, jusque dans le vestibule de Presmes.

— Bravo! s'écria le vieux marquis, — voilà qui est d'un digne camarade, Kérizat.

— Bravo! répéta Prégent, — du diable si vous ne devez pas boire à la santé du chevalier, messieurs de Corhoat!

— Un instant, dit Philippe, — nous ne refusons pas de nous entendre avec M. de Kérizat... mais s'il ne nous introduit que pour retirer les marrons du feu et prendre la comtesse à notre barbe...

— Alors comme maintenant, messieurs, vous avez vos épées.

— Sans doute, sans doute, dit le vieux Carhoat: — mais au diable les épées, saint Dieu!... Buvons ferme et causons... Nous nous disputerons quand nous serons riches!

Il cligna de l'œil imperceptiblement en regardant Laurent et Philippe, comme s'il eût voulu leur faire entendre qu'il avait, lui aussi, une arrière-pensée.

Les deux jeunes gens, depuis quelques minutes, hésitaient entre leur rancune et leur intérêt. Ce regard sembla les décider.

— Eh bien, monsieur, dit Laurent, — il se peut que nous nous soyons trop avancés... Je conviens que votre aide peut nous être fort utile... mais ne pourrions-nous, avant d'entrer en campagne, régler ce conflit qui s'est élevé entre nous et savoir d'avance à quoi nous en tenir.

— Monsieur le comte, répondit Kérizat, je suis heureux de vous voir en ces dispositions pacifiques... Nous allons revenir à ce sujet tout à l'heure. En attendant, achevons ce qui regarde l'expédition et prenons nos mesures... Je vous dirai tout d'abord que le temps presse... Ces braves garçons du Champ-Dolent. pouvez-vous les enrôler tout de suite?

— Monsieur mon camarade, répondit le vieux Carhoat, ceci est la chose du monde la plus facile... Tout-à-l'heure, nous étions fort en peine, mais dans la position où nous vous retrouvons, cinquante ou cent écus doivent être pour vous une véritable bagatelle.

Le chevalier, pour toute réponse, frappa sur les poches de sa veste qui sonnèrent le creux.

— Ceci importe peu, reprit le vieux marquis en insistant; — si votre bourse est vide, vous avez celle de M. de Presmes, et Dieu sait que celle-là est ronde!

Le chevalier secoua la tête.

— Il ne faut point compter là-dessus, répondit-il. — J'ai pris là-bas une po-

sition qui me fait le maître du château, mais qui me défend de laisser percer le bout de l'oreille... M. de Presmes me croit venu en Bretagne avec une mission de Sa Majesté pour apaiser les troubles du pays de Rennes.

Carhoat et Prégent éclatèrent de rire ; Laurent et Philippe ne purent eux-mêmes retenir un mouvement d'hilarité.

— Ce diable de Kérizat ! murmura le vieux marquis ; — quel pacificateur !

— Vous sentez très-bien, messieurs, reprit le chevalier, que cette qualité d'agent du roi m'impose une certaine réserve... En bonne conscience, Sa Majesté ne peut pas m'avoir envoyé en Bretagne sans me donner de quoi faire le voyage.

— C'est juste, dit Laurent qui se reprenait sans le savoir à être de bonne humeur, — mais comment faire?... Un expédient, monsieur le chevalier!

Kérizat réfléchit durant quelques instants.

— Si je pouvais aller à Rennes, reprit-il, un tour de lansquenet ferait l'affaire... mais ce serait dangereux... et, à l'occasion, je dois vous dire, messieurs, que, par respect pour le service du roi, mon patron actuel, j'ai mis de côté le nom de Kérizat, pour m'appeler tout simplement le chevalier de Briant...

— On s'en souviendra, dit le marquis.

Le chevalier réfléchit encore et poursuivit tout à coup :

— C'est misérable, d'attaquer un ami pour cent écus! sans cela je vous indiquerais bien une aubaine...

— Indiquez ! indiquez, s'écrièrent à la fois les quatre Carhoat.

Et Philippe ajouta :

— On n'est pas forcé de ne prendre que cent écus, s'il y en a davantage.

Le chevalier parut hésiter durant quelques instants.

— Bah ! s'écria-t-il enfin, nous n'avons pas le choix !... Et puis, en définitive, c'est agir en bons citoyens... Notre équipée va peut-être épargner à la Bretagne les horreurs de la guerre civile... Voici ce dont il s'agit... monsieur le chevalier de Talhoët a dû quitter Paris deux jours après moi, porteur de certaine correspondance que les princes entretiennent encore avec les mécontents du pays... Sa valise, je vous le certifie, contient bon nombre de pièces d'or... Il n'a qu'un seul valet à cheval... et, si je ne me trompe, il devra traverser la forêt demain dans la soirée.

— Eh bien ! s'écria le vieux Carhoat, j'aimerais mieux mettre à contribution tout autre qu'un Breton de la vieille roche... mais, après tout, nous ne sommes plus, nous autres, ni pour le roi ni pour le parlement... Le chevalier de Talhoët payera les bons garçons du Champ-Dolent...

Il y avait bien longtemps que la porte conduisant à la ferme de Marlet et par où la vieille Noton Renard avait passé tant de fois cette nuit, restait immobile.

Noton était couchée, et son mari, Francin, sommeillait dans un coin sur son escabelle.

Au moment où le chevalier avait prononcé le nom de M. de Talhoët, la porte remua doucement comme si le vent l'eût poussée.

Mais ce n'était point le vent, puisque la porte entrebâillée, au lieu de retomber, continua de tourner imperceptiblement sur ses gonds.

Au bout de quelques secondes, derrière le battant entr'ouvert, et dans le demi-jour qui éclairait cette partie reculée de la pièce souterraine, apparut un gracieux visage d'enfant, aux traits angéliques et souriants, autour desquels jouaient les anneaux mêlés d'une blonde chevelure.

L'enfant avança doucement la tête. Son regard était sans défiance et n'exprimait que l'innocente curiosité de son âge.

A la vue des figures empourprées des convives, il fit un geste comme pour s'enfuir, mais, en ce moment, il reconnut son père et ses frères, et dans ses grands yeux vint se peindre un étonnement naïf. — Il resta.

XIV

ANGE ET DIABLE

A part l'étrangeté du lieu, l'assemblée à laquelle nous assistons dans les flancs du rocher de Marlet, n'avait rien en elle-même d'effrayant ou de suspect. Carhoat était un beau vieillard, à la figure noble et patriarcale ; ses cheveux blancs lui étaient une parure. Les trois jeunes gens, malgré leur ivresse avancée, n'avaient point pris l'aspect débraillé de l'orgie. Ils étaient forts, et le vin ne les avait point encore vaincus complètement.

Leur mine était un mélange de joyeuseté rustique et d'orgueilleuse sauvagerie.

On eût pu prendre le vieillard avec sa peau de bique et les trois frères avec leurs costumes démodés, mais portés fièrement, pour des gentilshommes campagnards d'un autre siècle, attablés autour de la petite débauche de famille.

En Bretagne, le temps ne marche point si vite qu'ailleurs; il semble s'arrêter en chemin et regarde volontiers en arrière. — Ces tableaux qui reculent le présent et apparaissent tout-à-coup comme des souvenirs de cinquante ans, n'y sont point rares.

On s'y résigne de bonne grâce à voir les heures boiter Les modes y passent comme ailleurs, et aussi vite peut-être, mais pas au même moment. — Sous Louis XV, on y portait la barbe pointue des beaux jours de Mazarin, et, du temps de l'empire, un œil de poudre y était de fort bon goût.

Maintenant, vous y trouverez encore de respectables et entêtés cadogans qui ont séché sur tige et se sont conservés parfaitement depuis les premiers jours de la constituante.

Les étudiants seuls, dans les grandes villes, suivent le mouvement de très-près. Ils ont des barbes aussi puissantes, et des cheveux aussi mal peignés que les plus fauves étudiants de Paris.

Tant il est vrai que les belles-lettres et les sciences civilisent les contrées les plus ténébreuses!...

Le costume du chevalier de Briant était moins simple et plus moderne que celui de ses hôtes, mais les gens qui portent encore des cadogans, de nos jours,

reçoivent des Français à moustaches, et ne ferment point leur porte aux lionceaux indigènes qui poussent la prétention fashionable jusqu'à laisser croître des ongles énormes au bout de leurs doigts rouges.

Les bonnes gens qui ont des petites queues sur la nuque appellent les dandys à longs cheveux, des *jeunes France.* — A ce terme de souverain mépris, les dandys répondent *in petto* par le nom de *perruque ;* — à l'aide de ceci, ils vivent en paix.

Quant à la physionomie et à la tournure, nous savons que monsieur le chevalier de Briant ne pouvait être déplacé nulle part. Il avait tenu son rang comme il faut dans le riche salon de Presmes. Ici, entre ces murailles nues et vis-à-vis de ses hôtes rustiques, il avait l'air d'un visiteur bienveillant qui sait s'accommoder du sans-façon de l'indigence.

Un regard indiscret, pénétrant dans la salle souterraine de Marlet n'eut donc point pu deviner au premier abord quel complot s'agitait entre les convives.

C'étaient des buveurs un peu trop intrépides, attardés à un dessert qui se prolongeait trop, voilà tout.

René de Carhoat, le plus jeune des fils du marquis, en se trouvant inopinément en face de ce spectacle, n'éprouva d'autre sentiment que la curiosité.

Il avança doucement sa tête blonde par l'ouverture de la porte, et regarda de tous ses yeux.

C'était la première fois que l'enfant pénétrait dans ces dépendances souterraines de la ferme de Marlet. Jusqu'alors, on lui en avait soigneusement caché l'existence.

Il était l'amour le plus cher de toute la famille. Par une sorte de pudeur qui survivait au cynisme de leur chute, le vieux Carhoat et ses fils avaient tâché de mettre un voile épais entre leurs débauches et les yeux purs de ce pauvre enfant qui grandissait, innocent de tout mal, dans cette demeure souillée.

Bien souvent l'orgie se faisait plus bruyante et plus folle dans le souterrain. Des femmes venues de Rennes étaient secrètement introduites, et alors c'étaient des chants sans fin, une ivresse frénétique et de brutales amours...

Mais il y avait plusieurs portes entre ces saturnales et le candide sommeil de l'enfant.

Il ne voyait rien ; — si près de la honte, son rêve s'embaumait d'adorations saintes et de virginale poésie.

Le vieux Carhoat avait été autrefois un bon chrétien, et le vice, transformant sa croyance en superstitions obscures, lui laissait le vague désir d'apaiser Dieu sans réformer sa vie.

Il se disait :

— Petit René sera prêtre : il fera de bonnes œuvres, et priera Dieu pour nous.

Et les trois frères, tournant cet espoir en raillerie répétaient souvent :

— Quoi que nous fassions, nous sommes sûrs de notre affaire... Nous aurons

beau être plus noirs que le diable, petit René nous gardera une place à chacun dans le paradis...

Et, en vérité, si un ange avait le pouvoir de mettre sa sainte pureté comme un manteau de protection sur la faute d'autrui, René de Carhoat eût racheté les crimes de sa famille.

C'était un enfant naïf et bon comme Dieu les aime. Il n'y avait en son cœur que de l'amour. Sa vie était une prière et un chant.

La solitude avait mis de la tristesse dans son sourire ; mais c'était la tristesse suave, qui n'a derrière soi ni l'envie ni le remords.

Il était seul toujours. — Ses grands bois lui enseignaient leur austère poésie — Il savait parler à Dieu le beau langage de l'enfant qui aime.

Car il aimait. Une céleste image était toujours parmi ses songes. Un chant adoré berçait son sommeil.

Où avait-il commencé d'aimer Bleuette? Il ne savait. Savait-il qu'il l'aimait!

C'était un culte ignorant et pur, — de muettes extases : une adoration qui s'exhalait en prières émues et qui, avec elles, s'en allait vers Dieu.

Bleuette était bien belle ! son doux sourire restait tout au fond de l'âme de l'enfant, qui savait le retrouver, aux heures où l'on cherche au dedans de soi-même.

Ce sourire rayonnait quand l'enfant était heureux. Lorsqu'il se sentait triste, le sourire se voilait de tristesse.

Le matin, il allait, cherchant dans le bois les fleurs cachées, ou cueillant les sveltes bleuets des blés. — Il en tressait de belles couronnes pour les donner à Bleuette.

Mais quand les couronnes étaient tressées et que les fleurs se mariaient brillantes, René n'osait plus... — Il descendait au bord de la Vanvre et se couchait sur la rive entre les hautes herbes.

Son cœur se serrait. — Sans savoir, il effeuillait la couronne ; les pauvres fleurs détachées tombaient une à une dans le courant qui les emportait avec lenteur.

Et quand la dernière tombait, pour disparaître à son tour derrière le grand rocher de Marlet, l'œil de René, qui l'avait suivie, se mouillait d'une larme...

Puis, tout à coup, sa joue pâlie devenait rose, il se levait, prêtait l'oreille et s'élançait dans le taillis.

Que de joie ! que d'espoir sur son jeune visage, tout à coup épanoui !

C'est que le vent avait apporté à son oreille un son lointain, — une note de la chanson de Bleuette...

Note perdue, que lui seul eût pu saisir dans l'espace, et qui suffisait à inonder son cœur d'un flux de délices...

Il courait. La voix le guidait le long des coulées, et il s'arrêtait haletant, lorsqu'il n'y avait plus qu'un buisson à le séparer de la fille de Jean Tual.

Il la regardait. Ses grands yeux bleus reflétaient son cœur tout entier.

Il était à genoux sur le gazon, derrière les branches croisées... Il eût voulu voir ces instants croître et s'allonger à la durée d'une vie.

Pauvre enfant! Ce chant qui l'appelait n'était point pour lui. Bleuette l'aimait, mais comme une sœur.

La complainte de Fontaine aux Perles, qui retentissait si souvent dans le taillis, était un signal. — Et René le savait.

Au loin, sous le couvert, la trompe de Hervé Gastel, le jeune sous-lieutenant de vénerie, disait quelques mots vifs et sonores...

Bleuette se levait à cet appel, et bondissait comme René avait bondi tout à l'heure dans les herbes.

Bleuette aimait le jeune veneur comme le pauvre René aimait Bleuette...

Il ne la suivait point cette fois. — Il écoutait son chant s'éloigner et répondre aux appels plus rapprochés du cor. — Son souffle s'étouffait dans sa poitrine.

Quand le chant cessait et que la trompe se taisait, René sentait au cœur une angoisse cuisante. — Il savait qu'en ce moment Hervé et Bleuette venaient de se rejoindre... — Il se couchait sur la mousse et il pleurait.

Mais il ne détestait point Hervé le veneur. Il souffrait et n'était point jaloux.

Les nuits lui rendaient souvent les émotions de ses journées, et ce chant de Bleuette, dont son cœur gardait un écho, venait l'appeler dans son sommeil.

Alors, il se levait endormi et parcourait les deux chambres de la ferme.

Lorsque la vieille Noton ou un de ses frères ne l'éveillaient pas assez vite pour le retenir, il ouvrait la porte de la ferme avec cette adresse particulière aux somnambules, et courait dans la campagne.

C'est pour cela que nous avons vu le vieux Carhoat interroger Noton Renard, chaque fois que celle-ci entrait dans la chambre souterraine, et lui demander des nouvelles du sommeil de l'enfant.

Mais Noton Renard était depuis longtemps couchée. Pendant qu'elle sommeillait sur son grabat, qui touchait au lit de René, celui-ci, entraîné par son rêve, s'était jeté hors de sa couche.

Le hasard avait dirigé son pas aveugle vers la petite porte située entre les deux lits à trois étages, et qui donnait entrée dans le souterrain.

Le jour, cette porte était continuellement close, et sa forte serrure défiait toute tentative. Mais cette nuit, l'orgie se prolongeant, la porte demeurait ouverte.

René la poussa et pénétra, toujours endormi, dans le couloir étroit et humide qui communiquait avec les salles souterraines.

Le froid vif et pénétrant de cette atmosphère nouvelle le saisit. Il s'éveilla au moment où il mettait le pied dans la salle de forme ronde où donnait le couloir.

Il jeta autour de lui ses regards stupéfaits.

Là, tout était nouveau, inconnu, inexplicable. — Il ne savait pas où il était...

La résine achevait de se consumer contre la muraille, et sa flamme crépitante jetait sur les objets une lueur inégale et douteuse.

René distingua vaguement les tonneaux, les armes, les habits, — mais son

attention fut tout de suite éveillée par les voix qui partaient de la chambre voisine.

Il s'approcha doucement de la porte et l'entr'ouvrit. — Il reconnut son père, ses trois frères ; il reconnut Francin Renard qui sommeillait contre la muraille.

Ce spectacle était pour lui d'autant plus extraordinaire, qu'il ne savait pas comment il avait quitté son lit, quel chemin il avait fait et quelle distance le séparait de sa chambre.

Une irrésistible curiosité s'empara de lui. — Il écouta.

Le chevalier prononçait le nom inconnu de monsieur de Talhoët.

René, en ce premier moment, n'avait point entendu les paroles qui accompagnaient ce nom.

Carhoat et ses fils avaient l'air maintenant d'être, sans exception, parfaitement d'accord avec leur hôte. Laurent et Philippe s'étaient remis à boire.

Le chevalier reprit la parole :

— Je vous préviens, dit-il, pour votre gouverne, que Talhoët est un des plus rudes compagnons du pays de Vannes... Il n'ignore pas que le passage de la forêt présente bien quelques petits dangers, et que les loups à deux pattes s'y montrent encore parfois... Il sera armé jusqu'aux dents.

— Si ses armes sont bonnes, reprit Philippe, nous les lui prendrons.

Les yeux de René s'ouvraient, tendus démesurément ; sa joue rose se couvrait de pâleur. Il y avait sur son visage une mortelle épouvante.

— Soyez tranquille, Kérizat, reprit le vieux Carhoat. — Armé ou non, Talhoët aura du fil à retordre si les enfants mettent la main sur lui... le tout est de ne pas le manquer.

— Monsieur le chevalier, dit Laurent avec un reste de rancune, — voudra bien être des nôtres, j'en suis sûr, et faire le bois avec nous...

— Mon jeune monsieur, répondit Kérizat, je n'ai jamais compris qu'on pût rougir d'une pauvreté honorable... Je n'ai donc nulle peine à vous avouer que mon costume actuel est toute ma garde-robe... En cas de fâcheuse rencontre, je serais infailliblement reconnu.

— A cela ne tienne ! dit Philippe, nous vous donnerons un habit pareil aux nôtres, et un masque de loup. — Le chevalier ne crut point devoir hésiter.

— Eh bien ! mes chers compagnons, répliqua-t-il gaiement, — j'accepte la partie avec un vrai plaisir !... Il y a longtemps déjà que je ne me suis livré à ce genre d'espièglerie... Je suis bien aise de rajeunir mes impressions, et de me donner à la fois toutes les joies de la vie de campagne... Voyons, prenons nos mesures. Pour cette fois, M. le marquis, vous mènerez la chasse en personne.

— C'est cela ! dit Carhoat.

— C'est cela ! répétèrent les trois frères complètement remis en belle humeur.

Les verres s'emplirent ; on trinqua cordialement, comme de vieux amis qu'on était, en définitive...

Une lueur d'espérance naïve était dans les yeux bleus du petit René. Ces mots de chasse et cette bonne joie des convives le rassuraient.

Il se disait : -- Mon père et mes frères sont si bons !...

Mais sa pâleur revint bientôt plus mate, et, dans ses grands yeux baissés, deux larmes roulèrent...

— Ce qu'il faut savoir au juste, reprenait en ce moment le vieux Carhoat, c'est la route qu'il suivra... Vient-il par Vitré ou Fougères?

— Par Fougères, répondit le chevalier. — M. de Talhoët a des parents en Normandie qu'il aura voulu saluer au passage... Comptez qu'il passera par Saint-Aubin-du-Cormier.

— Alors, dit le vieillard, il faudra nous séparer en deux camps... Philippe, Laurent et Francin Renard se posteront devant la Fosse-aux-Loups... Le chevalier, Prégent et moi, nous nous cacherons aux environs de la croix de Mi-Forêt.

— M. de Talhoët nous passera les premiers, dit Philippe. — Faudra-t-il l'abattre de loin, ou l'aborder et lui laisser la chance de s'exécuter de bonne grâce? — Le pauvre petit René tremblait derrière la porte, et se sentait défaillir.

— Ni l'un ni l'autre, répondit le vieux Carhoat — C'est le dernier rejeton d'une bonne souche et c'est un vrai Breton... Nous nous sommes battus ensemble comme il faut lors de la conspiration des princes... Si c'était un Français, je n'y verrais point d'inconvénient, mais les Bretons se font rares... Ne lui prenons que sa bourse ! — Kérizat approuva du geste. — Le vieux marquis poursuivit :

— Quand M. de Talhoët aura passé la Fosse-aux-Loups, vous nous enverrez Renard par la traverse, enfants, là-bas, à la croix de Mi-Forêt... en même temps vous le suivrez par derrière à distance convenable... Par ce moyen, le pauvre Talhoët, en arrivant à Mi-Forêt, sera pris entre deux feux et n'aura même pas l'idée de se défendre.

— Bravo ! s'écria Kérizat. — Ah ! diable, mon vieux camarade, je serais mal venu maintenant à vouloir vous donner des leçons !... mais votre raisonnement pèche par un point... nous aurons beau être six contre un, Talhoët se défendra, je vous en avertis... nous serions dix qu'il se défendrait encore... nous serions vingt qu'il ne s'en défendrait que mieux... Vous l'avez dit : c'est un Breton.

— Dame ! fit Laurent, s'il veut absolument se faire tuer...

— Ça le regarde, ajouta Philippe.

Prégent haussa les épaules et dit : Bah !

Kérizat et le vieux Carhoat firent le geste de Ponce-Pilate se lavant les mains de la mort de Jésus...

Petit René, immobile d'horreur, n'avait même plus la force de s'enfuir.

— Voici donc une affaire arrangée ! dit le chevalier. — Buvons à notre succès et parlons d'autre chose !

— On trinqua cordialement.

— A nous quatre, maintenant, mes jeunes messieurs ! reprit le chevalier, en s'adressant aux trois frères. — Nous sommes rivaux ; à présent que nous savons

comment conquérir la belle comtesse, il convient de nous expliquer loyalement .. Moi, d'abord, j'ai des droits acquis... Ne froncez pas le sourcil, messieurs de Carhoat ; votre père pourra vous dire que j'étais sur les rangs avec monsieur le comte de Landal et que ma partie, dès ce temps, n'était point trop désespérée.

— Qu'importe cela ! demanda Laurent brusquement.

— Vieille histoire ! dit Philippe.

Tous deux avaient perdu en même temps leur gaieté revenue et rouvraient leur esprit à des pensées hostiles.

Prégent seul gardait sa belle indifférence. — De temps à autre il haussait les épaules par manière d'acquit et disait : Bah ! pour fournir son contingent à la conversation.

— Vieille histoire tant que vous voudrez, reprit le chevalier ; — mais qui prouve, à tout le moins, que mes prétentions sont antérieures aux vôtres, et que ce n'est pas moi qui marche sur vos brisées.

Philippe but un grand verre d'eau-de-vie.

— Écoutez ! s'écria-t-il, Kérizat est un bon diable, mais un jour ou l'autre, il faudra bien que Carhoat le tue !

Le chevalier tressaillit involontairement.

— C'est clair comme le jour, reprit Philippe avec une onction d'homme ivre. — Nous vous devons cela, chevalier, et nous vous le payerons... Voici ce que je propose, moi... enlevons d'abord la comtesse Anne, et puis nous tirerons au sort, Prégent, Laurent et moi, à qui tuera le chevalier.

Celui-ci avait eu le temps de se remettre, et appela sur ses lèvres un hautain sourire.

— Mon jeune monsieur, répondit-il, le jeu que vous proposez là est par trop à mon avantage... car je pense qu'il s'agit d'un duel et non point d'un assassinat.

— Assurément, assurément, répliquèrent à la fois Philippe et Laurent.

Prégent crut devoir entonner une chanson à boire.

Le vieux Carhoat essayait des paroles de conciliation, et sa honteuse faiblesse donnait un démenti frappant à l'énergie de son visage.

Ç'avait été un fier soldat autrefois, et son cœur vaillant répondait en ce temps à la loyauté de son visage.

Mais ses traits seuls étaient restés nobles et beaux. — Ils mentaient, puisque derrière eux, il n'y avait plus de cœur.

— Vrai Dieu ! mes jeunes messieurs, reprit Kérizat, avec vous comme avec d'autres, je serai toujours prêt à mettre au vent ma rapière... mais en considération de mon vieux compagnon que voici, je vous le répète, vis-à-vis de moi, c'est là un jeu de dupe.

— C'est ce qu'il faudra bien voir ! dirent Philippe et Laurent.

— Je vous propose un autre jeu, reprit le chevalier, et comme j'y suis encore trop fort pour vous, ce sera mon vieux camarade qui tiendra ma partie... Jouons la comtesse aux dés !...

XV

COUP DE DÉS

Les trois Carhoat étaient des voleurs de grand chemin, comme leur père, et on ne saurait point se figurer une chute plus complète que la leur. Mais ils faisaient le mal tout bonnement sans raffiner. — Ils ignoraient les délicatesses de la honte, les finesses du crime, les gentillesses de l'infamie.

C'étaient de purs et simples bandits, un peu sauvages et capables d'égarer par hasard leur âme fourvoyée, jusqu'à un sentiment d'honneur...

Ils détestaient Kérizat, parce qu'ils le regardaient comme l'auteur de la chute de Laure.

Sans leur père, qui les avait constamment retenus, ils eussent essayé depuis bien longtemps une vengeance qui, malgré leur abaissement actuel, leur semblait un impérieux devoir.

Nous parlons seulement de Philippe et de Laurent, car Prégent ne se cassait pas la tête pour si peu.

La dernière proposition du chevalier les étonna. Elle ne tombait point sous leurs sens. Ils avaient leur genre d'impudeur, mais ce n'était point celui-là. — Ils n'étaient pas assez civilisés pour comprendre tout d'un coup cette charmante infamie.

Prégent saisit l'idée le premier.

Il haussa les épaules avec admiration et partit d'un éclat de rire.

— Est-il bête, ce chevalier ! murmura-t-il.

Nous n'avons pas besoin de rappeler au lecteur que ce mot bête est, chez certaines personnes, l'expression la plus exagérée de l'enthousiasme.

Les deux autres frères gardèrent le silence.

— Messieurs, reprit le chevalier, — mettez si cela vous effarouche, que nous ne jouons point la femme, mais sa dot... C'est un enjeu tout à fait royal... cent mille écus de rentes !

— C'est trop cher! répondit Laurent.

— Et vous jouez trop bien, ajouta Philippe.

— Je fais tout bien, mes jeunes messieurs, répliqua le chevalier; — mais j'ai répondu d'avance à cette objection en vous offrant de faire tenir mon jeu par votre respectable père... Pardieu! vous avez mauvaise grâce à faire ainsi les petites bouches... A la cour, ces parties-là sont de mise... J'ai vu jouer des filles de princes comme des danseuses de l'Opéra; j'ai vu jouer des petites bourgeoises et des duchesses... C'est la mode.

— Nous ne suivons pas la mode, dit Philippe.

— C'est le tort que vous avez, mon jeune maître, répliqua le chevalier. — Si vous portiez un frac comme il faut, au lieu d'un pourpoint de cent ans... je parle pour vous et aussi pour vos frères... vous seriez assurément trois des plus beaux cavaliers que l'on puisse voir.

Les Carhoat n'étaient point gâtés par la louange. Leurs rudes visages s'épanouirent, et Philippe, le plus jeune, rougit de fierté.

— Au fait, murmura-t-il, les dés peuvent nous être favorables...

— Et puis, ajouta Laurent à voix basse, — des dés, on peut en appeler à l'épée.

— Allons, voyons, jouons! s'écria Prégent.

— Soit! jouons! répétèrent les deux autres frères.

Et l'on appela Francin Renard à grands cris.

Le pauvre diable, éveillé en sursaut, se frotta les yeux et s'approcha de la table en chancelant.

— De l'eau-de-vie et des dés! lui dit le vieux Carhoat, dont les yeux brillaient sous ses sourcils blanchis.

C'était le jeu qui lui avait pris sa fortune.

Francin Renard se hâta vers la porte, et René n'eut que le temps de s'esquiver et de se cacher dans un coin de la première salle.

Francin Renard revint bientôt avec des dés et de l'eau-de-vie.

L'enfant, sans réfléchir et poussé par un irrésistible instinct se remit à son poste d'observation.

Il était à demi nu; le froid du souterrain lui perçait les os.

Il souffrait; sa poitrine oppressée et une angoisse inconnue lui serrait le cœur. — Mais il voulait savoir.

Francin Renard mit les dés et l'eau-de-vie sur la table. On but d'abord, puis le vieux Carhoat jeta une paire de dés dans son cornet.

Sa main frissonna en touchant le cuir bouilli du cornet : — un sourire vint à sa lèvre.

— Je vais jouer pour les deux, dit-il. — A vous les honneurs, Kérizat... J'amène pour vous.

- Un instant! interrompit le chevalier, - sachons bien ce que nous jouons.

— La comtesse Anne, pardieu! répliqua Prégent.

— Nous jouons cent mille écus de revenu, poursuivit Kérizat en trois parties dont les meilleures gagneront.

Le vieux Carhoat secoua les dés.

— C'est entendu, dit-il.

Le chevalier lui arrêta le bras, au moment où il allait amener.

— Permettez! interrompit-il... il y a cent mille écus pour le gagnant, mais il en reste cinquante mille pour le perdant... car je propose de stipuler que ma demoiselle de Presmes sera la consolation du vaincu.

Le calcul de Kérizat n'était certes point difficile à démêler. Seul contre trois et réservant ce pis-aller magnifique aux éventualités de sa défaite, il ne pouvait manquer de gagner, quoi qu'il advint, tandis que deux des fils de Carhoat devaient être frustés et n'avoir point de part dans la riche aubaine.

Mais la vue des dés et l'eau-de-vie qui coulait à flots dans les verres échauffaient de plus en plus les jeunes gens.

Ils étaient pris maintenant d'une folle envie de ce gigantesque coup de dés qui allait décider de leur fortune.

Le vieillard agitait le cornet avec une sorte de frémissement convulsif. Le roulement sec des petits cubes d'ivoire irritait l'ouïe des trois frères et piquait leur impatience.

— Accordé! accordé! s'écrièrent-ils tumultueusement; — le vaincu aura mademoiselle de Presmes!...

— Lucienne! murmura l'enfant qui écoutait toujours; — Lucienne que mon frère Martel aime tant, et qui aime tant mon frère!...

C'était à lui que Bleuette, dépêchée par mademoiselle de Presmes, demandait presque tous les jours des nouvelles du jeune garde-française. Bien rarement Petit René y pouvait répondre, car les lettres de Paris étaient lentes à venir; mais quand il y avait une bonne nouvelle, René allait tout joyeux vers Bleuette: c'était une occasion de la voir, un prétexte de lui parler.

Mais Bleuette s'esquivait bien vite et courait au château vers mademoiselle de Presmes.

C'était comme cela que Petit René avait appris l'amour mutuel de son frère Martel et de Lucienne.

— C'est convenu! poursuivit le chevalier; — toutes les bases sont posées... et nous allons faire serment sur notre honneur de gentilshommes de remettre le jugement de notre querelle au sort de cette partie?

Les trois Carhoat hésitèrent.

— Jurez, enfants! s'écria le vieillard en secouant sa longue chevelure blanche. — Jurez; vous gagnerez!

Ses yeux brûlaient et son visage, animé soudainement, respirait la passion enthousiaste du joueur.

Prégent se décida le premier.

— Bah! dit-il, — je le jure.

A quelques secondes d'intervalle, Philippe et Laurent répétèrent:

— Je le jure!

— Allez, dit Kérizat en lâchant le bras du marquis.

Celui-ci imprima au cornet une dernière secousse et les dés roulèrent sur la nappe.

— Pour vous, Kérizat, répéta le vieillard.

Toutes les têtes se penchèrent à la fois. Celle de Francin Renard, timidement avancée, apparaissait derrière les autres, encadrée par ses grands cheveux incultes, et montrant ses petits yenx écarquillés, qui luisaient comme des charbons ardents.

— Trois et six ! dit Kérizat.

— Neuf! ajouta Prégent ; — bon point !

Les deux autres Carhoat s'écrièrent avec impatience :

— A nous, monsieur, à nous !

Les dés rentrèrent dans le cornet, qui reprit son roulement sec et strident.

— Pour vous, messieurs de Carhoat, dit le vieillard en lâchant le coup.

— Huit! s'écria Kérizat.

— Six et deux ! murmurèrent les trois frères désappointés.

— Allons-nous perdre !... s'écria Philippe avec colère.

— Ça se pourrait bien, grommela Francin Renard.

Philippe se retourna, et, d'un coup de poing, l'envoya tomber contre la muraille.

Le paysan demeura quelques secondes terrassé, puis il se releva bien doucement, et vint reprendre sa place assez à temps pour voir le marquis remettre les dés dans le cornet.

Il était de nouveau à portée du terrible poing du cadet de Carhoat, mais il était aussi à portée de voir.

— Je marque un point, dit Kérizat froidement.—Voyons la seconde partie.

— Pour vous, Kérizat, prononça encore le vieillard dont la voix, involontairement, se faisait plus grave.

Les dés sautèrent hors du cornet.

— Encore six et trois !... s'écria Philippe.

— Vous pouvez amener plus haut, répliqua le chevalier avec calme, — j'ai neuf, c'est un joli point, mais il y a mieux... à votre tour !

Les trois têtes des fils de Carhoat se touchaient presque, inclinées et dévorant l'endroit de la nappe où allait tomber le sort. Les veines de leurs front se dessinaient, gonflées; leurs tempes battaient et la sueur mouillait les mèches éparses de leurs longs cheveux.

Derrière eux, la figure de Francin Renard exprimait une curiosité avide. — Derrière encore, à l'ouverture de la porte, on eût pu apercevoir, dans le demi-jour, le visage candide et doux de l'enfant qui regardait, qui écoutait, mais qui ne comprenait plus.

Le coup pouvait décider de la partie entière, puisque les Carhoat n'avaient plus qu'une chance.

— Pour vous, messieurs mes fils, dit encore le vieillard d'une voix altérée...

L'ivoire toucha la nappe, et un cri de joie s'échappa de la poitrine des trois jeunes gens.

— Cinq et cinq ! s'écria Philippe, — dix !...

— Un point de plus que monsieur de Kérizat, ajouta Laurent.

— Je parierai une pistole maintenant que nous allons gagner ! dit Prégent.

— Tout de même, grommela Francin Renard, — ça se pourrait bien.

Mais cette fois le poing de Philippe ne s'appesantit point sur son échine courbée, parce que la parole était de bon augure.

Le chevalier était beau joueur.

— Manche à manche ! dit-il tranquillement. — Le dernier coup va décider.

Le vieux Carhoat mettait dans ses mouvements une activité fiévreuse. Le démon du jeu le tenait.

Il amena pour Kérizat, et ce fut encore le nombre neuf qui sortit.

— Le diable s'en mêle... murmura Laurent.

Avant que les autres eussent eu le temps d'exprimer leur inquiétude, les dés se mêlèrent dans le cornet et tombèrent une sixième fois sur la nappe...

On les entendit rouler sourdement, car chacun retenait son souffle...

Quand ils s'arrêtèrent, les trois frères se levèrent à la fois, et un long cri de triomphe retentit sous la voûte.

— Douze ! clamèrent-ils à la fois. — Douze ! douze ! douze !... Gagné ! gagné ! gagné !

Ils se tenaient tous trois par la main et sautaient de joie.

Le vieux Carhoat applaudissait.

On eût dit qu'ils tenaient déjà les cent mille écus de rente de la comtesse Anne.

— Quand je vous disais, s'écria le vieillard, — que Carhoat emporterait cette partie-là !

— Bien joué, père ! répondirent les trois jeunes gens.

— Allons, messieurs, dit le chevalier gaiement ; j'ai perdu... à vous la comtesse Anne... à moi mademoiselle Lucienne de Presmes !

René n'avait pu suivre les phases de la partie, mais ces paroles résumaient trop bien la situation pour qu'il tardât davantage à comprendre.

— Toutes deux ! pensa-t-il, madame Anne et mademoiselle Lucienne.., toutes deux si belles et si près du malheur !...

Sa blonde tête se pencha mélancoliquement sur son épaule. — Il se prit à rêver.

Puis son visage se recula doucement et disparut. — La porte se referma.

— A boire, Francin, à boire ! crièrent les Carhoat, — demain nous ferons la chasse... passons une bonne nuit !

Les verres s'emplirent encore, et Laurent leva le sien en disant :

— A la santé du chevalier de Talhoët !... Et fasse Dieu que sa valise soit bien garnie !

Tout le monde répéta, au bruit du choc des verres :

— A la santé du chevalier de Talhoët !

Au château de Presmes, les deux soupirants des filles du vieux veneur, MM. le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays, ronflaient avec zèle et ne se doutaient guère du complot qui se tramait contre leur bonheur.

La comtesse Anne dormait aussi, et rêvait sans doute aux belles fêtes des autorités de Rennes, aux bals brillants de l'hiver qui venait, et à ces fiers gentilshommes des États, parmi lesquelles il lui faudrait choisir bientôt un nouvel époux.

Ce n'était, autour de son chevet, que parures ruisselantes sur des robes de velours, que fronts souriants et inclinés, que moustaches noires orgueilleusement relevées, et que longues plumes balayant le sol en cadence, aux gracieux saluts des menuets...

La comtesse Anne aimait tout cela. C'était une femme charmante qui avait l'esprit du monde, et qui était faite pour être adorée.

Elle était frivole, hautaine, coquette, juste autant qu'on peut l'être en gardant un noble cœur.

Elle rendait poëtes messieurs des États, et nous étonnerions le lecteur si nous faisions le compte des madrigaux parlementaires, où la verve des représentants de la noblesse bretonne la comparait à une rose à peine éclose.

Lucienne, dont la beauté plus élevée recouvrait une âme supérieure, n'excitait point à beaucoup près une admiration pareille. Elle passait presque inaperçue à l'ombre de sa sœur.

Elle n'était pas assez gaie : sa parole ne coulait pas assez babillarde. Ses éclats de rire étaient trop rares.

Vis-à-vis de certaines natures, le rire est un philtre irrésistible ; une femme qui rit est à coup sûr aimée. — Il y a chance que beaucoup ne regarderont point une femme qui pense.

Pour attirer l'attention de la foule, il faut le bruit ou la lumière. — Et la gaieté rayonne, et le rire retentit...

Lucienne ne dormait point. Sa fenêtre était maintenant seule éclairée dans toute la façade du château.

Elle s'était jetée sur son lit. Elle avait cherché le sommeil ; mais le sommeil n'était point venu.

L'image de Martel restait là près d'elle, obsédante, impossible à chasser.

Était-il revenu ? était-ce bien lui qu'elle avait vu sous sa fenêtre ? ou bien cette vision aperçue était-elle le mystique adieu que l'âme du mourant envoie à ceux qu'il aime ?

Aux heures de la nuit, la superstition a plus d'empire, et ceux qui rêvent souvent, croient volontiers aux choses surnaturelles.

Le cœur de Lucienne se serrait et des larmes brûlaient sous sa paupière.

Il y avait bien longtemps qu'elle poursuivait cette veille douloureuse. — Elle se leva, fatiguée, et rouvrit sa fenêtre.

Vis-à-vis de sa fenêtre, elle aperçut encore cette même forme indistincte qu'elle y avait vue déjà.

La nuit était bien noire ; mais quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, elle crut reconnaître le costume militaire avec ses larges bandes d'or, tranchant sur le drap sombre.

Son âme était dans ses yeux. Elle regardait émue jusqu'à l'angoisse, et son cœur agité soulevait son sein.

Incapable de se contenir davantage, elle murmura bien bas :

— Martel!... Est-ce vous?

Le fantôme éleva vers elle ses bras qui étaient croisés sur sa poitrine...

Il se mit à genoux.

— C'est moi, répondit-il, — c'est moi qui revenais pour vous aimer, Lucienne... car tous mes jours, toutes mes heures ont été à votre souvenir.

La jeune fille joignit ses mains et demeura muette, sous l'émotion qui l'oppressait.

— J'ai voulu me rapprocher de vous, Lucienne, reprit Martel dont la voix tremblait. — J'ai voulu vous voir, et c'est presque un crime, car je dois renoncer à vous... Mais, avant de me séparer de cet espoir qui faisait toute ma force dans la vie, il fallait bien que je vous dise adieu, — ne fût-ce que pour vous rendre votre parole, mademoiselle.

— Vous ne m'aimez donc plus? murmura la jeune fille.

Un gémissement étouffé fut la seule réponse de Martel.

Puis sa bouche s'ouvrit pour donner passage à l'amour qui remplissait son cœur.

Mais il se retint, et ses deux mains pressèrent convulsivement son front en feu.

— Ce serait une lâcheté! murmura-t-il.

Lucienne écoutait, attendant quelque bonne parole de tendresse.

Elle vit Martel se lever brusquement, s'éloigner et disparaître derrière les massifs du jardin.

Un lointain adieu arriva jusqu'à son oreille.

Elle appela :

— Martel! Martel!...

Point de réponse. — Elle attendit, et les premiers rayons du jour qui naissait la trouvèrent accoudée au balcon de la fenêtre.

L'aube lui montra le jardin désert.

Lorsque le soleil rougit les nuages au-dessus de la forêt, elle quitta le château pour aller réfugier sa peine auprès de Bleuette, sa seule amie, et se dirigea vers la Fontaine aux Perles.

8

XVI

LA TOPAZE

La rue Saint-Georges était alors, en concurrence avec la rue des Dames, le quartier fashionnable de Rennes. En sortant de cette voie centrale, messieurs des États n'avaient que la place du Palais à traverser pour s'asseoir sur leurs siéges parlementaires. Pour gagner l'allée circulaire de la Motte ou la longue promenade des remparts, mesdames n'avaient qu'un pas à faire et ne risquaient point de mouiller leurs pieds mignons dans la boue historique de la capitale bretonne.

De nos jours, le fashion rennais a quitté la rue Saint-Georges déshonorée pour remonter la colline et s'asseoir autour de la Motte, dont une lubie municipale assassina récemment les ormes séculaires.

On se dispute une place sur ce terrain privilégié. Les blanches maisons construites par les autorités y regardent d'un œil méprisant et jaloux le granit grisâtre de ces vieux hôtels où il y a de si grands souvenirs.

La demeure de Caradeuc, ce terrible ennemi des jésuites, coudoie la préfecture; l'évêché touche au comptoir opulent du receveur général. — Ce ne sont partout que demeures nobles ou petits palais pimpants qui ont de la fonte dorée.

Que l'on soit général, avocat en renom, Abeilard de la faculté des lettres, lion du comice agricole, ou femme à la mode, il n'est point permis d'habiter ailleurs...

La rue Saint-Georges, abandonnée, vieillit sans gloire tout près de ces jeunes honneurs. — C'est l'égout de la ville entière. A part les cabarets soldatesques, vous n'y trouveriez que de pauvres chambres d'étudiants, des asiles sans nom, et, à l'angle de la place du Palais, cette maison de mauvais souvenir où un médecin du siècle dernier, qui n'avait pas assez de malades, épousa une pauvre vieille dame pour la soigner trop vite et en hériter plus tôt.

Il était dix heures du matin, à peu près, et c'était le lendemain de cette scène nocturne à laquelle nous avons assisté, dans une salle souterraine de la ferme de Marlet.

Nous franchissons une porte cochère, située au milieu de la rue Saint-Georges

au fronton de laquelle on voyait encore, à demi effacé, l'écusson ducal de Bretagne.

C'était l'ancien hôtel de M. d'Avaugour, cadet de la famille autrefois souveraine.

L'architecture extérieure, comme celle de presque tous les vieux hôtels de Rennes, avait un médiocre caractère; mais à l'intérieur, les salles y étaient vastes et belles.

Quelqu'un de ces habiles peintres de Bretagne auxquels l'indifférence apathique de nos aïeux n'a point laissé de nom avait mis des scènes chevaleresques aux caissons sculptés des plafonds.

Il n'y avait point de dorures aux boiseries, mais un ciseau hardi avait découpé les panneaux, et quelques portraits oubliés dans leurs cadres sévères donnaient à ces salles l'ornement qu'il leur fallait.

Elles semblaient inhabitées.

Pour trouver le mouvement et la vie, il fallait pénétrer dans l'aile droite de l'hôtel qui donnait sur de grands jardins rejoignant la rue Corbin, et d'où la vue s'échappait le long de la riante vallée de la Vilaine, jusqu'à la ceinture des collines microscopiques qui est comme le rebord du bassin où la ville est assise.

Ici la scène changeait complétement. Plus de souvenirs des vieux âges, plus de poussière antique. — Tout était jeune, brillant et luxueux.

Vous vous seriez cru à Paris, dans la coquette demeure d'une duchesse à la mode.

En ce temps-là, Rennes ne suivait point Paris de très-près. Ce petit palais était réellement en avance de quelque cinquante ans sur le reste de la ville.

C'était le luxe charmant et un peu chargé de la moitié du dix-huitième siècle. On y eût trouvé de ces meubles, gracieux bizarrement, et fantastiques sans hardiesse que la vogue nous a imposés de nouveau depuis l'année dernière.

Tout l'âge de Pompadour était dans ce réduit mignon. Les tableaux étaient signés Watteau, Vanloo, Boucher. On enfonçait dans l'élastique duvet des causeuses; c'étaient des bergers qui soutenaient les bougies; c'étaient des amours qui portaient le cadran des pendules.

La dernière pièce de l'hôtel était disposée en boudoir et s'ouvrait sur une terrasse qui dominait les grands jardins, la vallée et le rempart, jusqu'à l'hôtel des Gentilshommes, que venait de fonder M. l'abbé de Kergus.

Il y avait sur le sopha, en face des fenêtres, une femme demi-couchée qui jouait avec un médaillon et qui songeait.

Cette femme était vêtue d'une robe d'étoffe moelleuse qui n'était point ajustée, mais dont le poids dessinait des formes magnifiques.

Elle était grande; sa pose abandonnée avait de gracieuses paresses.

L'agrafe de sa robe, détachée, laissait voir des épaules admirables où ruisselaient abondamment les spirales lourdes d'une opulente chevelure blonde.

Il y avait une douceur infinie et un charme sans rival dans le jeu de sa belle

bouche où venaient errer de pensifs sourires. — Son teint éblouissait; l'ovale pur de son visage s'élargissait au-dessus des tempes et donnait à son front une majestueuse ampleur.

Cette femme eût été belle à la manière de ces types effacés et divins qui se perdent au-dessus des nuages et que nous adorons de trop bas. Mais quelque chose ramenait ses perfections au niveau de la terre...

L'admiration se heurtait à une bizarrerie qui était une séduction nouvelle, et qui faisait oublier l'ange pour désirer la femme.

Sous les boucles molles de ces cheveux blonds si fins et si doux, il y avait deux fiers sourcils bruns, dessinés hardiment, et des yeux noirs dont l'étincelle commandait, impérieuse.

Ce regard, dont l'audace inattendue s'allumait parmi tant de douceur, avait d'irrésistibles charmes.

Parce que, bien souvent, leur hardiesse s'éteignait en des langueurs molles qui donnaient à cette femme deux beautés distinctes et lui livraient les deux portes du cœur...

Elle se nommait Laure de Carhoat. Sa merveilleuse beauté avait chauffé jusqu'à la poésie l'esprit lent des jeunes gentilshommes rennais, qui l'avaient appelée la Topaze.

C'était bien en effet une pierre précieuse. Les reflets blonds du collier de topazes qui entouraient son cou d'ordinaire ne brillaient pas si doucement que ses cheveux.

Mais quel cœur y avait-il derrière l'attrait exquis de ce visage?...

Son coude s'appuyait au coussin du sopha, et l'une de ses mains disparaissait sous les masses ondées de sa chevelure; son autre main tenait une chaîne d'or où était passé l'anneau d'un médaillon.

Elle jouait avec ce médaillon, l'élevant parfois au-dessus de sa tête pour lui darder un long regard d'amour, et parfois le posant sur son cœur dont les battements venaient le caresser.

La lumière, entrant par les deux fenêtres ouvertes, tombait d'aplomb sur elle et faisait rayonner son sourire.

Car elle souriait bien tendrement, et la tristesse de sa rêverie était douce...

Au-dessous d'elle, sur le tapis, il y avait deux ou trois énormes bouquets de fleurs d'automne.

Le médaillon, si chèrement contemplé, représentait un homme d'une trentaine d'années, au visage noble et fier, portant le costume à la mode parmi les gentilshommes bretons.

La poudre donnait de la douceur à sa physionomie un peu trop hautaine; son regard perçant avait de la franchise et parlait d'honneur.

On reconnaissait une de ces têtes de preux qui traversaient de temps à autre les Etats de Bretagne, et tenaient au siècle étonné le langage chevaleresque des anciens jours.

La Topaze lui souriait; elle l'appelait; elle lui disait à demi-voix des paroles passionnées.

— Amaury! Amaury! murmurait-elle, que je vous remercie de m'aimer!...

La porte du boudoir s'ouvrit, et une jeune fille, à la figure maligne et simplette à la fois, entra, tenant à la main un superbe bouquet de roses rouges.

— De la part de M. le lieutenant de roi, dit-elle en présentant le bouquet à sa maîtresse.

Celle-ci le prit, respira un instant la fraîche senteur des belles roses et le jeta auprès des autres bouquets qui se fanaient sur le tapis.

— Avec une lettre, reprit la jeune fille.

— Mets-là dans ma corbeille, répliqua la Topaze.

Il y avait sur la petite toilette, — un bijou de marqueterie! — une corbeille fermée. La jeune fille l'ouvrit et jeta la lettre cachetée au milieu d'une multitude de lettres cachetées également, que contenait la corbeille.

C'étaient les oubliettes épistolaires de la Topaze. On y eût trouvé, signés au bas de madrigaux plus ou moins spirituels, les noms de toutes les familles historiques de Bretagne.

Et vraiment si la vengeance savait compenser les mépris du monde, Laure de Carhoat aurait eu là de quoi se consoler. — Car, à toutes ces belles dames qui détournaient la tête maintenant sur son passage, elle aurait pu renvoyer les lettres de leurs maris.

Mais Laure ne songeait point à cela.

Elle appela d'un geste caressant la jeune fille, qui refermait la corbeille.

— Viens ici, Aline, dit-elle.

Aline obéit et se mit à genoux sur un coussin aux pieds de la Topaze.

Aline était presque une enfant. Elle avait un joli visage, malin mais timide, qui devenait rose tout à coup quand on lui adressait la parole. Elle était petite et alerte. Ses beaux cheveux noirs se relevaient sous la coiffe coquette des filles de la forêt de Rennes.

Elle avait connu, tout enfant, Laure de Carhoat, lorsque le marquis possédait encore un manoir. Elle aimait Laure plus que tout autre chose en ce monde.

— Aline, lui dit mademoiselle de Carhoat, te souviens-tu de sa dernière lettre ?

— Oh! oui, répondit la petite fille. Elle était bien longue et bien belle !...

— N'est-ce pas qu'il m'aime ? reprit Laure, dont la voix paresseuse prononçait à peine ces paroles, et qui rêvait.

— Oh ! oui, répliqua encore Aline.

— Quand on n'aime point, poursuivit la Topaze, — peut-on écrire de ces choses qui descendent jusqu'au fond de l'âme pour y ramener l'espoir éteint ?... Quand on n'aime point, trouve-t-on ainsi la route des cœurs fermés ?... Oh ! j'en suis sûre, il m'aime !... et Dieu ne m'a point pris toutes mes chances d'être heureuse !...

— Oui, oui, notre demoiselle, murmura Aline, — vous serez bien heureuse... il vous aime... Pourquoi serait-il le seul à ne point vous aimer ?...

Son regard s'arrêta sur les bouquets de fleurs couchés côte à côte sur le tapis.

— Tout le monde vous aime, reprit-elle. — et tous nos jeunes seigneurs vous donnent leur première pensée, comme je donne la mienne à Dieu.

Le beau front de la Topaze s'attrista.

— Tout le monde m'aime, répéta-t-elle. — Je suis pourtant la fille d'un gentilhomme.

Elle se leva d'un bond, et sa taille se redressa dans toute sa hauteur fière. — Ses grands yeux noirs brillèrent sous la ligne hardie de ses sourcils.

Dans sa colère soudaine et fougueuse, elle foula aux pieds les bouquets dont les fleurs détachées jonchèrent bientôt le tapis autour d'elle.

— Qui donc a eu le droit de me faire ces présents ?... dit-elle.

Sa pose était celle d'une reine. Tout en elle respirait une dignité superbe...

Elle reprit, en écrasant du pied les roses rouges de M. le lieutenant de roi :

— Je ne veux pas de ces fleurs qui sont un outrage !... Je veux vivre seule... je veux mettre un voile sur mon visage et me consacrer à lui, toute à lui !...

Elle s'arrêta, et son impétueux élan tomba comme par magie. Son beau visage, enflammé par la colère, se couvrit de pâleur. — Son regard s'éteignit.

Elle s'affaissa, faible, sur les coussins du sopha, et mit son front dans ses mains.

Aline vit son sein soulever la molle étoffe de sa robe ; entre ses doigts blancs, des larmes coulèrent.

— Ne pleurez pas, notre demoiselle ! dit la jeune fille dont les yeux devinrent humides, — ne pleurez pas !... Vous êtes belle, riche, aimée !...

La Topaze l'interrompit par un geste brusque.

— Laisse-moi ! dit-elle.

Aline s'éloigna, docile.

Comme elle arrivait à la porte, un valet s'y présenta, et dit :

— De la part de M. le vicomte de Plélan...

Laure eut un tressaillement douloureux.

Aline rentra. Elle avait encore à la main un gros bouquet de roses et une lettre.

— De la part de monsieur le vicomte de Plélan, répéta-t-elle d'une voix triste.

Laure lui montra du doigt la porte.

La jeune fille déposa sur un meuble le bouquet avec la lettre et sortit.

Une fois seule, Laure de Carhoat resta durant quelques secondes immobile, l'œil fixe et les sourcils contractés.

Elle croisait ses bras sur sa poitrine soulevée. Son exquise beauté prenait un caractère tragique.

Ses cheveux blonds ruisselaient le long de sa joue pâle. Autour de sa lèvre, il y avait un amer sourire qui répondait au feu sombre de son regard.

Elle saisit le médaillon suspendu à son cou, et le colla sur sa bouche, comme si elle eût voulu chercher dans ses pensées d'amour un refuge contre sa détresse.

Mais le désespoir pesait sur elle d'un poids trop lourd. Sa force fléchit... Sa riche nature se courba domptée.

Elle se jeta sur le sopha et se roula en étouffant des cris d'angoisse...

Du sopha elle glissa sur le tapis. Des convulsions terribles la secouèrent. Elle se tordait parmi ces fleurs froissées par elle, et son beau corps s'agitait sous l'effort d'une douleur poignante...

Lorsqu'elle s'arrêta, sa tête se renversa dans les masses éparses de ses cheveux. — Elle était comme morte.

La petite Aline ouvrit la porte bien doucement, traversa la chambre sur la pointe des pieds et vint s'agenouiller auprès de sa maîtresse.

Elle se pencha au-dessus de son front livide et y mit sa lèvre en pleurant.

Puis elle souleva la tête lourde de Laure et glissa son corps souple sous les masses de ses cheveux, de manière à lui servir d'oreiller.

Ainsi couvert de pâleur et gardant les traces de son martyre, le visage de la Topaze reculait les bornes de la beauté humaine. La tête reposait maintenant sur le sein d'Aline. Elle demeurait toujours immobile. Vous eussiez dit le chef-d'œuvre d'un pinceau sublime qui aurait jeté sur la toile Madeleine morte de repentir...

Aline avait passé ses bras autour de son cou et lui faisait respirer des sels.

Au bout de quelques instants, une rougeur fugitive revint aux joues de la Topaze. Sa bouche trembla et ses paupières se rouvrirent languissantes.

Elle jeta autour d'elle ce regard stupéfait des gens qui reviennent à la vie.

Son regard rencontra le bouquet déposé sur une table. — Sa paupière se referma.

— Merci, ma fille, murmura-t-elle, — tu veilles toujours sur moi, comme un bon ange... J'ai beau t'éloigner, tu sais deviner ma souffrance... et tu viens.

— Je vous aime tant, notre demoiselle, répliqua la jeune fille ; mais ce que je ne puis deviner, c'est la cause de votre souffrance... Vous, si belle, et que chacun croit si heureuse !

Laure, au lieu de répondre, lui fit une caresse et tâcha de sourire.

Elle se releva péniblement et reprit sa place sur le sopha, où elle demeura immobile.

Elle ne tressaillait plus, et l'angoisse vive ne tordait plus ses muscles sous le satin tourmenté de sa peau. Elle avait le calme de la fatigue affaissée. Ses paupières alourdies retombaient à demi comme si elles eussent supporté un lourd poids de sommeil. Les belles lignes de son visage se reposaient mornes, et semblaient tranchées dans le marbre. — C'était un désespoir immobile et muet.

Elle souffrait encore, mais c'était un sourd martyre qui la poignait au plus profond du cœur, et ne laissait plus percer au dehors ses mystérieux élancements...

C'est qu'elle était bien malheureuse ! Elle était tombée. Le monde impitoyable assistait à sa chute. Sous le brillant manteau dont elle se parait, il y avait une torture mortelle et une insupportable honte. Sa vie était une lutte à outrance. Elle s'était posée seule en face de la foule qu'elle bravait : elle avait défié ses anciennes rivales ; et, fière et indomptable, elle avait dit : Je les écraserai de mon sourire ! Je serai morte avant de m'avouer vaincue !...

Elle combattait : elle forçait sa souffrance à se taire et voilait son désespoir sous le calme de son orgueil.

Toutes celles qu'avait éclipsées autrefois sa beauté essayaient de l'accabler de leurs mépris, et lui jetaient son surnom de la Topaze comme un suprême outrage.

Elle se redressait contre le dédain, seule, en face de toutes. — Ce nom, qui était son opprobre, elle s'en parait comme d'une gloire, et se vengeait du dédain, en grossissant chaque jour les rangs de sa brillante cour.

A elle étaient tous les hommages. La jeune noblesse, affolée, se pressait sur ses pas, cherchant à surprendre un de ses sourires, mendiant à genoux un de ses regards.

Et jusqu'alors elle avait triomphé dans la lutte. — Ce qu'elle souffrait nul ne l'avait deviné, tandis que chacun assistait à sa victoire...

Elle avait rendu coup pour coup, dédain pour dédain ; — et les yeux de celles qui l'insultaient de loin s'étaient souvent mouillés de larmes.

Elle était si belle !

Mais un jour, au milieu de cette vie brillante dont le fracas assourdissait sa conscience, elle fut terrassée par un choc soudain.

Un sentiment nouveau donna une voix à ses remords.

Au dedans d'elle, une plainte s'éleva, et nul bruit ne put l'empêcher d'être entendue.

Jusqu'alors, elle avait passé dans la foule de ses adorateurs froide, insoucieuse, cruelle.

Elle avait fait de chacun d'eux un joyau de plus à sa parure, — ou plutôt un soldat dans cette armée soumise qui marchait à sa vengeance.

Elle ignorait son cœur ; ses sens ne parlaient point...

C'était à Nantes, durant l'été précédent.

Elle s'était échappée du milieu de sa cour comme une reine puissante et fatiguée d'hommages qui veut se reposer dans le calme de l'incognito.

Elle avait quitté Rennes, et sans que personne pût suivre sa trace, elle s'était rendue à Nantes, où, pendant quelques semaines, elle avait vécu retirée.

Là, tandis qu'elle était seule avec elle-même, un homme s'était rencontré sur ses pas ; — un cœur noble et fier, comme Dieu avait fait le sien.

Ces natures robustes et superbes qui attendent pour aimer aiment avec délire.

Laure se croyait à l'épreuve. — Elle avait vu tant de passions autour d'elle !

Elle se vantait encore au fond de son cœur d'être invulnérable, que déjà la

passion la courbait domptée. Elle voulut combattre. Le trait s'enfonça davantage : elle aimait, elle était esclave.

Ce furent quelques jours de délices parmi l'amertume de sa vie. Le chevalier Amaury de Talhoët, vivant habituellement à Paris et absorbé par les intrigues politiques où il se trouvait étroitement mêlé, ignorait l'histoire de mademoiselle de Carhoat, et jusqu'à son existence.

Ses apparitions en Bretagne étaient courtes et rares, il était à Paris l'une des têtes du parti de la résistance. Bien jeune encore, il avait trempé dans toutes les conspirations, malheureuses ou avortées, qui se succédaient presque sans relâche depuis dix ans.

Il ne vit dans Laure qu'une femme merveilleusement belle et dont le cœur valait le visage.

Lui aussi se croyait à l'abri de l'amour derrière ses fatigues politiques.

Mais c'est là une insuffisante cuirasse, et le chevalier aima éperdument.

Laure, qui avait bravé la honte pour humilier ses rivales, joyeuses de la chute de sa famille, n'avait que les apparences contre elle. Sa fière royauté tenait ses courtisans à distance, et, si elle n'était pas pure, puisqu'elle permettait à un homme de semer autour d'elle cette profusion luxueuse qui l'entourait, du moins n'avait-elle donné à cet homme d'autre droit que de mentir impunément en l'appelant sa maîtresse.

Aux premières lueurs de cet amour, elle se sentit éclairée. Un courage immense lui remplit le cœur. Elle crut qu'il ne tiendrait qu'à elle de jeter à ses pieds ce voile de honte qui n'était point à elle et dont elle se laissait couvrir.

Elle espéra. L'avenir lui apparut radieux. Elle vit le ciel s'ouvrir.

Mais ce fut pour retomber, froissée, au fond de la vérité triste.

Le chevalier partit laissant derrière lui un serment. Laure revint à Rennes.

A Rennes, elle sonda son malheur. Le chevalier n'était plus là pour la soutenir et mettre son amour au-devant de la réalité. Le regard de Laure pénétra jusqu'au fond de sa misère.

Elle vit autour d'elle ces hommages impudents qui l'entouraient, qui la pressaient, qui la marquaient au front d'un signe d'infamie.

Elle se recula épouvantée ; il n'était plus temps : elle était la *Topaze*, l'idole que chacun avait le droit d'adorer.

C'est alors que la torture fut cruelle, et que le désespoir vint peser sur ses heures de solitude.

Au dehors, l'orgueil la soutenait : elle retrouvait ses beaux sourires pour braver l'envie ameutée.

Au dedans, elle fléchissait éperdue ; son âme navrée n'avait plus ni force ni courage, et souvent le paroxysme de son martyre la jetait, comme aujourd'hui, brisée, sur le tapis de son boudoir, témoin discret de son supplice....

Elle avait mesuré sa situation. Comment espérer encore ? Le chevalier pourrait-il aimer la Topaze ?...

Celle qu'il avait adorée à genoux, lorsqu'il la croyait pure, ne la repousserait-il point en apprenant sa funeste gloire?...

Tous ces hommages qui l'accablaient chaque jour étaient sa condamnation.

Mais elle aimait, et si insensé que fût l'espoir, elle se forçait à espérer.

Sa forte nature luttait contre l'impossible, et, après des heures d'angoisses qui la terrassaient, accablée, elle se relevait dans sa vigueur et regardait d'un œil ferme l'avenir...

Durant une demi-heure elle resta immobile sur son sopha, la tête dans ses mains et gardant une attitude découragée.

La pauvre Aline se tenait à l'écart, contemplant avec inquiétude sa maîtresse aimée, et retenant son souffle pour ne la point troubler.

Au bout d'une demi-heure, Laure de Carhoat se releva lentement.

Elle rejeta en arrière ses longs cheveux. Son regard avait recouvré sa fierté.

— Prépare ma toilette, ma fille, dit-elle avec une sorte de gaieté calme, — je veux me faire belle aujourd'hui... ces messieurs m'attendent sans doute sur le rempart... choisis ma plus belle robe... il faut que je sois éblouissante!

Aline la regarda étonnée.

La Topaze s'assit devant sa toilette et sourit orgueilleusement à son miroir...

XVII

MAITRE COLIN

Il faut croire qu'au dix-huitième siècle, les femmes galantes de Bretagne n'étaient point si avancées que les marquises sages de Paris : la Topaze ne recevait point à sa toilette.

On n'y voyait point cette foule papillonnante de petits vicomtes, de petits abbés, de petits chevaliers et de gros Mondors, dont abusent si candidement les petits artistes et les petits poëtes qui ont inventé les petits soupers.

Car de nos jours, on invente tout. Il s'est trouvé récemment une muse fade pour proclamer sans rire que Voltaire est un être réel et que madame de Pompadour n'est point une marquise fantastique. — Ces deux personnages ayant existé bien positivement, comme on peut s'en convaincre en prenant la patience de feuilleter les pauvres blonds livrets de ladite muse lymphatique et douceâtre.

Laure resta quelques instants seulement devant le miroir de la toilette en marqueterie qui ornait son boudoir.

Puis elle se leva en disant :

— Je suis bien laide ce matin, ma fille ; je veux mettre de la poudre.

Elle passa dans la chambre voisine qui était son vrai cabinet de toilette, et se plaça devant une grande glace à pivot, où elle pouvait se voir de la tête aux pieds.

— Fais monter Colin, dit-elle.

Ces paroles n'étaient pas encore prononcées qu'un petit homme, blanc de poudre depuis le sommet de la tête jusqu'aux basques de son frac, fit irruption dans la chambre.

Il saluait, souriait et sautillait. — Un nuage de poudre voltigeait autour de lui et il apparaissait comme un saint au milieu d'une blanche auréole.

C'était maître Colin, dit Ménélas, à cause du caractère aimable de sa femme, le perruquier à la mode parmi le beau monde de Rennes, et l'homme le plus gracieux qui fût en Bretagne.

— Madame a manifesté un désir, dit-il avec un sourire de perruquier ou de

chanteur. — Cela suffit... Madame est une fée... Si madame est prête à se faire coiffer, je suis aux ordres de madame.

Laure prit posture devant sa grande glace.

Le petit perruquier salua encore, sourit davantage, et plongea ses deux mains dans les poches de son frac lilas.

On sait ce que peut contenir la poche d'un perruquier : c'est une corne d'abondance où rien ne manque.

Maître Colin, dit Ménélas, à cause du caractère aimable de sa femme, se plaça à la droite de Laure et mit ses deux pieds à la troisième position, comme s'il allait commencer un menuet.

En même temps il arrondit ses bras en zéphir, sucra son sourire, et pencha légèrement la tête de côté. — Cela fait, il planta le peigne dans la belle chevelure de la Topaze.

— Certes, voilà bien des fois que j'ai le bonheur de coiffer madame, dit-il avec un salut timide, mais je ne puis m'accoutumer aux cheveux de madame... Ce n'est pas la parure d'une simple mortelle... et Vénus...

— Y a-t-il du nouveau en ville, monsieur Colin ? interrompit Laure.

Le perruquier inclina son sourire sur l'autre épaule.

— Toujours la même nouvelle, répondit-il. — Tous les jours, on se demande si madame sortira... si la ville jouira de la vue de madame...

— Vous êtes un flatteur, maître Colin ! dit Laure en relevant sur lui son regard.

Le perruquier mit sa main devant ses yeux comme pour fuir un éblouissement inévitable.

— Est-il possible de flatter madame? murmura-t-il. — L'imagination la plus poétique, dès qu'il s'agit de madame, reste au-dessous de la réalité... Quelle taille!... quel teint!... quels yeux!...

Laure eût imposé silence peut-être à cet irrévérencieux enthousiasme, — mais elle n'écoutait plus.

Son esprit se redonnait à la rêverie.

Maître Colin, dit Ménélas, faisait voltiger son peigne avec une aisance de prestidigitateur.

Et tout en accomplissant sa tâche, il poursuivait complaisamment :

— Ce n'est point mon avis personnel que je dis à madame... Si madame pouvait entrer dans ma boutique à l'heure où je coiffe ma clientèle, sa modestie serait assurément aux abois... On ne tarit pas sur madame... M. le marquis dit ceci... M. le vicomte dit cela... M. le baron propose une gageure... le petit chevalier la tient... et le marquis, le vicomte, le baron, le petit chevalier, tous parlent de madame et ne parlent que de madame!... Madame trouve-t-elle ce crêpé comme il faut?

— Oui, répondit Laure. — Cela m'est égal.

— Le fait est, riposta témérairement le perruquier, — que madame est peut-

être la seule au monde qui ait le droit de répondre ainsi : Cela m'est égal... Qu'importe à madame que les crêpés remontent ou descendent, avancent ou reculent?... Madame est toujours belle, et mon art ne saurait rien ajouter à ses perfections... Je pare les autres femmes en les coiffant... Mais c'est madame qui pare ma coiffure.

Le perruquier se redressa, glorieux d'avoir trouvé ce délicat madrigal. Il glissa son regard du côté de la glace, qui lui renvoya son sourire triomphant et heureux.

Il attendit un instant pour voir si sa belle pratique lui ferait compliment. — Comme Laure gardait le silence, il réprima un léger mouvement de dépit et continua :

— Quant à ce qui regarde la ville, on n'est pas trop content, ma foi, de voir les ministres de Sa Majesté refuser des juges à M. de la Chalotais... Si madame me demandait mon avis à cet égard, je lui dirais que je ne suis ni pour les jésuites ni pour messieurs de l'ancien parlement, parce que mes fonctions m'obligent à la plus grande circonspection au sujet de la politique : je coiffe toutes sortes de têtes ; — mais il me paraît injuste de ne pas permettre à un homme de se défendre et de le laisser se morfondre tantôt en prison, tantôt en exil, lorsqu'il n'a pas été bel et bien condamné.....

Maître Colin passa derrière la Topaze et s'occupa de son chignon.

— En tous cas, reprit-il, — c'est l'avis d'un simple bourgeois, qui n'est pas même membre du tiers... car c'est une chose étonnante comme les bourgeois de notre bonne ville sont malheureux dans le choix de leurs représentants !... On parle encore de quelques castilles entre M. l'intendant royal et les bonnes gens taillables du pays de Saint-Malo... Mais du diable s'il y a de quoi s'inquiéter : les récalcitrants payeront double, et les plus méchants seront pendus.. je n'y vois point de mal... Que madame ait la bonté de relever un peu la tête... Quel cou divin !... On parle aussi un peu de la nouvelle salle de théâtre que l'on construit derrière l'hôtel de Brissac !... Ah ! ah ! Mgr l'évêque dit que c'est loger le diable... mais nos jeunes seigneurs ne sont pas de cet avis-là... C'est un bel et noble édifice ! on y tiendra quatre cents personnes sans se gêner, et l'on y pourra jouer les tragédies de M. de Voltaire.

Le perruquier s'interrompit brusquement et déclama d'une façon très-originale :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi ;
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire...

Il s'interrompit encore pour reprendre aussitôt sans ponctuer sa loquace volubilité :

— Mais madame connaît aussi bien que moi les tragédies de l'auteur d'*Alzire*... Madame sait parfaitement que Racine et Corneille étaient des écoliers auprès de lui !

Maître Colin donna un dernier coup de peigne au chignon de la Topaze, puis il se regarda encore dans la glace, pour échanger avec lui-même un sourire souverainement satisfait.

Avant de reprendre la parole, il eut le loisir de s'avouer que ses connaissances littéraires égalaient pour le moins son coup d'œil politique.

— On dit encore, poursuivit-il remplissant en conscience son office de gazette, — on dit encore que l'auberge de la *Mère-Noire*, dans la rue du Champ-Dolent, donne du fil à retordre au guet toutes les nuits. Il paraîtrait que ce qui reste des anciens Loups de la forêt de Rennes s'est abattu sur ce taudis... Madame n'a sûrement jamais eu l'idée de passer dans la rue du Champ-Dolent... C'est un méchant repaire où l'on tue des moutons et des hommes... Et, Dieu me pardonne, je suis payé pour savoir cela, puisque mon oncle a été étranglé derrière le glacis de Toussaint et jeté dans la Vilaine pour douze sous qu'il avait dans sa poche... Je prie le ciel de faire paix à son âme... C'est son héritage qui m'a permis d'élever ma boutique.

Maître Colin attaquait maintenant le côté gauche de la chevelure de Laure ; — l'âme de celle-ci était bien loin de sa toilette. Les innombrables paroles du perruquier babillard bourdonnaient vaguement autour de ses oreilles inattentives, et passaient comme de vains sons.

— Est-ce bientôt fait, maître Colin ? dit-elle.

— Que madame daigne prendre un peu de patience, reprit le perruquier. — Je fais de mon mieux et au plus vite... Mais madame a tant de beaux cheveux qu'on aurait plus tôt fait de coiffer trois autres femmes que madame... Ah ! je sais bien de bons gentilshommes... et je dis des plus riches !... qui donneraient quelque chose pour être à la place où me voici... pas plus tard qu'hier... Mais je ne sais si je dois me permettre de raconter ces bagatelles à madame ?

Laure ne répondit point, parce qu'elle n'avait pas entendu.

Le perruquier attendit l'espace de deux secondes; puis, enhardi par ce silence, qu'il prit pour un tacite consentement, il poursuivit :

— Je l'ai dit bien souvent à madame... et pourquoi ne le répéterais-je pas, puisque c'est la vérité ?... Madame est la Providence de ma pauvre boutique... Depuis qu'on sait que j'ai la tête de madame, mon salon ne désemplit pas... J'ai été obligé de prendre deux apprentis, et j'espère bien sous peu en avoir un troisième... La noblesse et les écoles se donnent rendez-vous chez moi... J'ai deux ducs, six marquis, seize comtes, vingt-huit vicomtes, et quant aux barons et aux chevaliers, j'avoue franchement à madame que je n'ai même pas essayé de les nombrer... Mes confrères enragent, et ce n'est pas là le moins flatteur de mon succès... Madame comprend que tous les jours j'entends bien des paroles passionnées.

Le perruquier baissa la voix et se pencha pour tâcher de voir les yeux de la Topaze.

Ces grands yeux, demi-fermés, étaient fixes et regardaient sans voir.



... del. — *Imp. Dupain, Faub.g S.t Jacques, 35* — *...*

COIFFURE DE LA TOPAZE

Maître Colin, dit Ménélas, à cause du caractère aimable de sa femme, replaça son peigne dans sa trousse. Il avait achevé de crêper le côté gauche.

Sa main se glissa, adroite et légère, entre les divers étages de la coiffure, afin de leur donner la symétrie convenable.

Et tout en activant son travail, il continua :

— Comme madame peut le penser, personne ne perd jamais le respect qui est dû à madame... on cause, on admire, on fait des souhaits... mais celui qui se permettrait de parler autrement qu'il n'est convenable trouverait close le lendemain la porte de ma boutique.

Le perruquier fit un geste noble pour accompagner cette chevaleresque déclaration.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, un mot prononcé de travers mettrait au vent vingt rapières... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je voulais rapporter à madame une petite histoire pour rire, si elle daigne m'en accorder la permission.

— C'est fait, n'est-ce pas? demanda brusquement la Topaze.

— A l'instant, répliqua maître Colin, — un peu de poudre et tout sera dit... Voici la chose... M. le vicomte de Plélan, se trouvant hier dans ma boutique, me disait : Colin, mon ami, tu es un gaillard bien heureux!... Veux-tu que nous fassions une affaire ensemble?

Moi, j'ai répondu : — A vos ordres, monsieur le vicomte.

— Écoute, a-t-il repris, — je vais te compter vingt-cinq louis... et toi tu vas me donner en échange ta trousse, ta houppe, et ton frac lilas.

Moi, j'ai répondu : — Monsieur le vicomte veut railler... Mon frac lilas, ma houppe et ma trousse, je lui donnerai tout cela pour quatre pièces de six livres.

— Non pas, non pas! a répliqué le vicomte. Je veux autre chose encore, et ce n'est pas trop de vingt-cinq louis pour cela... Je veux que tu me laisses aller à ta place demain. — J'ai vraiment peur d'importuner madame, s'interrompit le perruquier en prenant position à quatre pas pour lancer la poudre qui devait mettre un nuage blanchâtre sur les admirables cheveux de Laure.

Celle-ci n'avait garde de l'encourager; elle n'avait pas entendu un mot de l'anecdote.

Le perruquier agita la houppe en faisant ce geste que la tradition nous a gardé, et qui sert encore à nos gamins de Paris, pour exprimer leurs espiègles dédains.

La poudre se prit à voltiger, emplissant la chambre d'une vapeur odorante. Malgré la distance, l'adroit Colin en envoyait une bonne part à la tête de la Topaze, qui blanchissait peu à peu comme un arbre où se forme le givre.

Le silence de Laure l'intimidait.

Ce fut entre ses dents et à voix basse qu'il dénoua son anecdote.

— Madame sait bien, murmura-t-il, que j'aimerais mieux tomber de mort subite que de m'exposer à l'offenser... M. le vicomte de Plélan est un galant

seigneur qui n'a voulu faire qu'un badinage... Il voulait me remplacer auprès de madame, parce que c'est vraiment un office divin que de...

La Topaze fit un mouvement.

Maître Colin s'arrêta effrayé.

— Mais je ne l'ai pas permis, ajouta-t-il en redoublant de prestesse et en épaississant le nuage de poudre qui tournoyait autour de lui. — Madame peut m'en croire... J'ai répondu au vicomte de la bonne façon et comme pouvait le faire le plus respectueux des serviteurs de madame...

— Que dites-vous donc là, maître Colin? prononça Laure du ton d'une personne qui s'éveille.

Le perruquier se pinça la lèvre; il était humilié profondément.

— Madame ne m'a pas fait l'honneur de m'écouter? dit-il en dessinant un raide salut. — Je ne suis pas fait pour occuper l'attention de madame... Madame est coiffée.

Laure se leva et donna un coup d'œil distrait à sa coiffure.

— C'est bien, maître Colin, dit-elle.

Celui-ci salua par trois fois en tâchant de rappeler son sourire, — puis il prit la porte.

Quand il fut dehors, il haussa les épaules énergiquement.

— C'est insolent! grommela-t-il. — C'est impertinent!... c'est maussade!... et ce n'est, après tout, que *la Topaze!...*

Cette petite vengeance accomplie, maître Colin, dit Ménélas, à cause du caractère aimable de sa femme, regagna sa boutique.

C'était au tour d'Aline, qui s'approcha de sa maîtresse pour lui demander ses ordres.

— Je monterai à cheval, dit Laure. — Faites prévenir M. le lieutenant de roi qu'il m'accompagnera aujourd'hui à la promenade.

Aline sortit pour transmettre cet ordre à un valet, et revint presque aussitôt.

La poudre changeait peu la physionomie de mademoiselle de Carhoat. Elle adoucissait seulement un peu la fière expression de son visage.

C'est une chose charmante que la poudre; mais c'est un voile, et sur des cheveux comme ceux de Laure, tout voile était de trop.

Laure se mit entre les mains d'Aline. Une longue amazone de soie grise à reflets roses remplaça sa robe légère; un corsage étroit emprisonna sa riche taille, et, sur ses cheveux étagés, un petit béret de velours se posa de côté coquettement.

Elle était belle ainsi à tourner la tête des gentilshommes de Rennes et de tous les gentilshommes de France.

Comme elle allait descendre, on annonça M. le lieutenant de roi.

M. le marquis de Coëtlogon, qui tenait cette charge, à peu près héréditaire dans sa famille, était un homme d'un certain âge, mais qui conservait une belle mine, malgré son embonpoint un peu exubérant.

Il entra, la sueur au front et l'haleine essoufflée.

— Belle dame, dit-il en baisant la main de Laure, — je craignais de vous avoir fait attendre... M. le gouverneur de la ville, le maréchal et M. de Fitz-James se sont réunis ce matin, et m'avaient convoqué... J'allais prendre place au conseil, lorsque votre message m'est parvenu... Belle dame, le service du roi passe avant tout, mais après vos ordres... le conseil peut attendre : me voici.

Le lieutenant de roi passa son mouchoir sur son front et s'assit sur un fauteuil pour reprendre haleine.

— Nous partons, dit Laure.

Le lieutenant de roi se leva aussitôt et parut oublier sa fatigue.

Dans la cour, un fringant cheval attendait Laure ; elle se mit en selle avec le secours de M. le marquis de Coëtlogon, et tous les deux passèrent la porte de l'hôtel.

A la fenêtre du boudoir de Laure, la petite Aline, accoudée au balcon, tournait ses regards pensifs sur la rue qui descendait aux remparts.

Lorsque Laure de Carhoat, escortée de M. de Coëtlogon, s'engagea dans cette voie après avoir tourné l'angle de la rue Saint-Georges, les yeux d'Aline s'animèrent, et un sourire ému vint à sa lèvre.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, ayez pitié de ma maîtresse ! — Vous qui l'avez faite si belle et si bonne, mon Dieu ! la laisserez-vous toujours souffrir?...

La tête poudrée de la Topaze disparut derrière les premières maisons qui bordaient les Murs. — Aline resta bien longtemps pensive à la fenêtre. Ses grands yeux naïfs rêvaient; son esprit, éveillé, tâchait à sonder un malheur qui la touchait, mais qu'elle ne comprenait point.

Laure allait, gracieusement assise sur la selle et montrant les perfections de sa taille, au balancement du pas de son cheval. Les glands d'or de son béret se jouaient sur son épaule. Elle avait retrouvé son beau sourire, — ce sourire qui enivrait le cœur et la faisait sans rivale.

Sur son passage, les jeunes garçons s'arrêtaient et admiraient, disant avec un vague accent de désir :

— C'est la Topaze !

Les femmes répétaient avec un mépris affecté, où il y avait de l'envie et de la haine :

— C'est la Topaze !

Quelque vieillard enfin, qui se souvenait du bon temps de Carhoat et des jours où ce nom brillait parmi les plus nobles de la province, secouait, en soupirant, sa tête austère, et détournait les yeux en murmurant :

— C'est la Topaze !

La Topaze ! la Topaze ! Ce nom était dans toutes les bouches ; tous les regards étaient pour elle. Vers elle convergeaient tous les sentiments : amour, aversion, pitié.

Elle passait hautaine, faisant pâlir toute beauté rivale devant la sienne, et attachant tous les yeux à son sourire.

Le temps était magnifique : c'était une de ces douces journées d'automne, où le soleil semble nous faire de caressants adieux.

Toute la société noble de Rennes semblait s'être donné rendez-vous sur les Murs. C'était une cohue brillante où les parures étincelaient et où l'œil indécis ne pouvait point se fixer, parce que de toutes parts l'appelaient de frais et charmants visages.

Laure parut, et les plus belles pâlirent. Les souveraines de la mode sentirent leur royauté déchoir.

Laure éblouissait. Il n'y avait plus de regards que pour elle. Son cercle se grossissait aux dépens de ses anciennes rivales, et sa monture avait peine à fendre les flots de ses adorateurs.

Chacun voulait mettre son hommage à ses pieds. — Tous quêtaient une part de son sourire.

De loin, celles qui étaient pures ou passaient pour telles médisaient, maudissaient et se plaignaient.

Leurs paroles de colère étaient comme un aveu de la victoire de Laure. Leurs regards de mépris proclamaient son triomphe, et ce nom de la Topaze qu'elles prononçaient comme un outrage montait au-dessus de la foule, répété tant de fois, qu'il ressemblait à une acclamation.

C'était pour cette vaine gloire que Laure de Carhoat avait vendu son bonheur.

Qu'il y avait de souffrance derrière son sourire et que son cœur pleurait, tandis qu'elle passait superbe, écrasant les haines soulevées sous le poids de sa merveilleuse beauté !..

A ses côtés, M. le lieutenant de roi chevauchait, fier et tout enflé du bonheur qu'on lui supposait.

Il faisait bien des envieux, et plus d'un gentilhomme, qui suivait de loin la cavalcade, eût donné dix ans de sa vie pour un seul des jours de ce fortuné lieutenant de roi.

Ces jours tant jalousés se passaient à subir docilement d'impérieux caprices, à ramasser un éventail, à frapper en vain à une porte close...

Mais il y a des gens pour qui la jouissance suprême est de paraître heureux !

M. le marquis de Coëtlogon n'eût pas changé son sort contre celui du roi de France.

Les heures s'écoulaient. — Peu à peu toutes les belles dames de Rennes, ulcérées et vaincues, cédèrent la place. — La Topaze resta maîtresse du champ de bataille au milieu de la foule de ses soupirants.

Une cavalcade nombreuse lui faisait maintenant escorte, et son retour à l'hôtel était une véritable marche triomphale.

En arrivant à la porte cochère, elle arrêta M. le lieutenant de roi qui voulait en franchir le seuil.

— Adieu, messieurs, dit-elle en le confondant dans le congé commun.

M. le lieutenant de roi fit choix de son plus gracieux salut, afin de ne point laisser paraître son désappointement. Il alla, faut-il croire, prendre sa place au conseil retardé.

La cavalcade se dispersa.

Laure descendit de cheval et gagna son boudoir.

Elle se laissa tomber sur le sopha.

Une pâleur mortelle avait remplacé les vives couleurs qui, naguère, animaient sa joue.

Une tristesse morne et découragée avait chassé son sourire.

Elle demeura quelques minutes affaissée sur les coussins de son sopha, et ne répondant point aux tendres questions d'Aline, qui s'agenouillait auprès d'elle.

La représentation était finie. Elle n'avait plus besoin de se contraindre.

Un domestique ouvrit en ce moment la porte du boudoir.

— Une lettre pour madame, dit-il.

Aline s'élança, prit la lettre et vint la présenter à sa maîtresse.

Celle-ci fut plusieurs minutes avant de daigner y jeter les yeux.

Mais, dès que son regard se fut porté sur l'adresse, une vive rougeur colora sa joue; elle saisit la lettre en poussant un cri de joie.

L'enveloppe brisée tomba. — Les mains tremblantes de Laure ne pouvaient réussir à défaire les plis du papier.

Elle voulait lire, et ses yeux troublés ne voyaient point.

— C'est de lui, murmura la petite Aline, qui se sentait aussi trembler.

Laure approcha enfin de ses yeux la lettre dépliée.

Elle déchiffra enfin les mots un à un. — Des larmes tombèrent sur le papier.

— Il va venir, dit-elle. — Il vient!...

Elle baisa la lettre avec passion.

— Il m'aime, reprit-elle. — Oh! Aline, si tu savais comme il m'aime!...

Son beau visage rayonnait d'allégresse et de passion exaltée. Les larmes se séchaient sous sa paupière qui brûlait.

Aline la regardait inquiète et attendrie.

Laure reprit la lettre pour la relire.

Et tout en lisant, elle disait :

— Mais c'est ce soir..... ce soir même qu'il arrive!... Mon Dieu, je ne veux pas mourir de joie!

Elle joignit les mains et leva ses yeux au ciel avec une ardente gratitude.

Puis elle bondit sur ses pieds et s'élança vers la pendule.

— Six heures! dit-elle. — Dans quelques minutes je vais le revoir.

XVIII

LA CHASSE DE PRESMES

Le ravin de la Fosse-aux-Loups où nous avons placé la scène d'un précédent ouvrage, était situé sur les terrains maintenant défrichés qui confinent à la forêt, dans la direction de Saint-Aubin-du-Cormier.

Depuis trente ans cette partie de la varenne de Liffré avait perdu quelque peu de son caractère sauvage. Les ruines des deux moulins à vent se perchaient encore, chancelantes et crevassées, au sommet de la lèvre orientale du ravin. Au fond du trou, se dressait encore le chêne gigantesque, entre les racines duquel le vieux Nicolas Treml avait enfoui l'avenir de sa race [1].

Mais on avait déjà porté la cognée dans les sombres taillis qui formaient, autour de la Fosse-aux-Loups, une sorte de rempart.

Une partie du ravin était à découvert et l'on y avait percé une route qui conduisait de Saint-Aubin-du-Cormier à la croix de Mi-Forêt.

Malgré ces changements partiels, la Fosse-aux-Loups était encore un des lieux les plus agrestes de la forêt ; — à son nom se rattachait une sombre poésie, des souvenirs de révolte et de brigandage.

Les grands souterrains qui avaient leur entrée au fond du ravin, et dont maintenant chacun connaissait l'existence, défrayaient la veillée dans tout le pays de Rennes.

C'était le lieu mystérieux et sauvage où les conteurs aimaient à placer le dénoûment de leurs drames. — Tout avait sa place au fond de ce lugubre entonnoir. L'amour s'y pouvait cacher comme le meurtre.

Il y avait bien longtemps que l'association des Loups, organisée contre l'impôt, était dissoute. Elle avait compté autrefois des milliers de membres et livré des batailles rangées aux gens du roi.

Ceux qui portaient ce nom maintenant étaient purement et simplement des bandits faméliques réduits à un très-petit nombre, et ne sachant plus où cacher leur tête.

Il restait bien encore quelques parties du souterrain, connues d'eux seuls,

[1] Voir *la Forêt de Rennes*.

et que les gens du roi n'avaient point osé parcourir. — Mais ces galeries reculées ne gardaient point d'issue. La famine eût fait justice de quiconque s'y serait retiré.

Les Loups étaient partout et n'étaient nulle part. On les chassait à outrance comme leurs homonymes à quatre pattes, et il était à croire que le pays en serait complètement débarrassé sous peu....

Il était cinq heures du soir environ. La route de Saint-Aubin-du-Cormier à Rennes, toute neuve et peu fréquentée encore, était complétement déserte. — Les derniers rayons du soleil se glissaient, obliques, dans le ravin et mettaient de chaudes lueurs parmi les feuillages jaunis des chênes.

Le ravin semblait aussi solitaire que la route. Nul mouvement ne s'y faisait entre les arbres, et il eût été mal aisé d'y deviner la présence d'un être humain.

Trois hommes pourtant s'y cachaient. Laurent de Carhoat, son frère Philippe et Francin Renard étaient tapis dans le creux du grand chêne entre les racines duquel le vieux seigneur de la Tremlays avait caché le prix de ses domaines dans un coffret de fer [1].

Ils attendaient déjà depuis une heure. Tous trois avaient le fusil en bandoulière et le visage de chacun d'eux disparaissait derrière un masque en peau de loup.

Les deux Carhoat étaient assis côte à côte sur un tas de feuilles sèches : Francin Renard se tenait debout, aussi loin d'eux que le permettaient les parois de l'arbre. — Il avait toujours ses culottes ficelées sur ses jambes nues, sa longue veste de futaine en lambeaux et son grand chapeau en éteignoir.

Les Carhoat portaient un costume à peu près analogue : ils étaient vêtus tous les deux en paysans : ils avaient ramené leurs fusils en avant pour pouvoir s'adosser à l'écorce de l'arbre.

— Si ce diable de Talhoët avait pris l'ancienne route, dit Philippe, nous en serions pour nos frais d'attente !

— Ça se pourrait bien, murmura Francin Renard.

— Que le diable t'emporte, oiseau de mauvais augure, s'écria Laurent. — La nouvelle route abrége le chemin de plus d'un quart de lieue. Elle est plus commode et mieux tracée... Il y a dix à parier contre un qu'il y passera.

Francin Renard baissa la tête et répondit d'un ton soumis :

— Ça se pourrait bien.

— Écoutez ! dit Philippe, je parie que le voilà !

On entendit sur la route des pas lointains de chevaux. Les deux frères se levèrent et mirent l'œil à des trous pratiqués dans l'écorce de l'arbre.

Bientôt un cavalier parut sur la route, il se penchait sur le cou de son cheval, et, tout en galopant, il regardait à terre attentivement.

Derrière lui se montrait un piqueur, poussant de son mieux ses chiens découragés et mal menés. — Derrière encore, un cavalier, long, mince et blond se laissait secouer au trot de son cheval et paraissait harassé de fatigue.

[1] Voir *la Forêt de Rennes*.

Le premier cavalier arrêta sa monture à l'endroit de la route qui se rapprochait le plus de l'arbre.

Il se pencha de manière à perdre presque les étriers.

— En revoyez-vous, monsieur Hervé ? demanda de loin le piqueur.

Hervé Gastel descendit de cheval et se mit à genoux sur la terre molle.

— Allez, chiens, tirez ! cria-t-il.

Les chiens arrivèrent en se poussant, et le nez à terre.

Ils mirent leur tête aux pieds du jeune veneur, qui prononça doucement :

— Volce lest, mes bellots !... Volce lest !

Les chiens donnèrent de la voix durant quelques secondes et s'élancèrent, en avant. Puis leurs cris s'affaiblirent et ils allèrent quêtant de droite et de gauche.

— Ce n'est pas le sanglier de meute, dit le piqueur :

— J'ai vu cela tout de suite ! ajouta le cavalier long et blond, qui arrivait par derrière.

— C'est un ragot, — reprit le piqueur, — qui a fait ses mangeures dans la Fosse-aux-Loups...

Le cavalier blond, qui n'était autre que Corentin Jaunin de la Baguenaudays, secoua ses énormes cheveux d'un air important et répéta :

— Ce n'est qu'un ragot... et je voudrais gager qu'il a été faire ses mangeures dans la Fosse-aux-Loups.

Le piqueur haussa les épaules.

— C'est pourtant vous, monsieur de la Baguenaudays, qui avez détourné les chiens et donné sur le change !

Corentin sourit d'un air content.

— Vous n'y êtes pas l'ami, répondit-il. — Je suis veneur jusqu'au bout des ongles... et si j'ai enlevé les chiens sur la voie, c'est que j'avais revu du sanglier de meute...

Il y paraît ! grommela le piqueur.

— En attendant, reprit Hervé Gastel, — nous avons perdu la chasse, et du diable si c'est gracieux de quêter ainsi à la billebaude !

— Voulez-vous que je sonne ? demanda Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

Et, avant qu'Hervé eût pu répondre négativement, le long et blond hobereau emboucha sa trompe, dont il tira des sons impossibles.

Le piqueur et Hervé se bouchèrent les oreilles et prirent la fuite en enlevant les chiens qui crièrent plaintivement.

Corentin Jaunin de la Baguenaudays les suivit en cahotant sur son cheval et en achevant de sonner faux sa fanfare.

— Allons, mes toutous ! s'écria-t-il quand il eut fini ; — velci-vavau !... là-bas ! tout là-bas ! là-haut ! il y va ! — A tartarau !... au coût !... ha hais ! perce ! il perce !

Ayant ainsi mêlé au hasard tout ce qu'il savait du vocabulaire de vénerie,

il piqua des deux pour rejoindre ses compagnons, lesquels le maudissaient de tout leur cœur. — Philippe et Laurent se regardèrent dans leur cachette.

— Voilà qui ne vaut rien, dit l'aîné de Carhoat. — La chasse est encore en forêt, et ce vieux fou de Presmes pourrait bien nous donner du fil à retordre !

— Bah ! répliqua Philippe ; — la forêt est grande, et il faudrait du malheur pour que la chasse arrivât justement sur nous.

Le vent du soir qui s'élevait passa sur le ravin, apportant les notes affaiblies d'une fanfare. — Les deux frères prirent un air inquiet.

— Ce n'est pas la trompe de ce grand niais, murmura Laurent; et je reconnais le coup de langue du maître piqueur de Presmes qui sonne au relance.

— La chasse va passer, répliqua Philippe, — c'est ce qui pouvait nous arriver de mieux... Après cela, nous aurons le champ libre.

Un nouveau coup de vent apporta un écho plus lointain des mots de la trompe; Laurent frappa du pied.

— Les voilà qui s'éloignent ! — Ils vont et viennent comme de piètres veneurs qu'ils sont!. . Pour peu qu'ils s'attardent encore, au lieu du sanglier perdu, ils vont trouver quelque chose qu'ils ne cherchent pas!...

— Tout de même, murmura Francin Renard, — ça se pourrait bien... mais, respect de vous, nos maîtres, voilà quelqu'un qui nous arrive...

— Chut ! fit Laurent, — cette fois c'est le Talhoët ou je veux être pendu, quoique je sois gentilhomme !

La route faisait un coude un peu au-dessous de la Fosse-aux-Loups, pour remonter ensuite directement vers Saint-Aubin-du-Cormier.

Les deux Carhoat remirent l'œil au trou de l'arbre parce qu'ils entendaient de nouveau le bruit des pas d'un cheval. — Dans ce cavalier, nos lecteurs auraient reconnu l'original du portrait suspendu par une chaîne d'or au cou de la Topaze.

Il était, ainsi que son valet, fort bien armé et monté.

Sur la croupe de son cheval il y avait une valise en gros cuir, affaissée et plate, qui semblait réellement contenir autre chose que des chemises de rechange

— Ce diable de Kérizat ne s'est pas trompé d'une demi-heure! dit Philippe joyeusement. — Voici la nuit qui tombe; c'est comme un rendez-vous où tout le monde est exact... reconnais-tu le cavalier ?

— Oui, oui, répliqua Laurent ; — c'est bien M. de Talhoët... un des plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie... Alerte, Francin Renard, ajouta-t-il, — coupe à travers le taillis, mon homme, et va prévenir ces messieurs pour qu'ils ne laissent pas passer le lièvre entre leurs jambes.

— Oui, notre monsieur, répondit Francin Renard, qui sortit de l'arbre aussitôt et se glissa parmi les hautes herbes du fond du ravin.

Avant d'entrer dans le taillis, il tourna la tête vers le voyageur, qui poursuivait sa route sans défiance.

— Ce lièvre-là, grommela-t-il, pourrait bien tenir les abois mieux qu'un sanglier de quatre ans!

Philippe et Laurent laissèrent M. de Tahoët prendre de l'avancement et se coulèrent à leur tour hors du creux de l'arbre, pour le suivre de loin.

Le jour baissait, la route était encore éclairée, mais il faisait nuit déjà sous le couvert.

Dans une petite cabane de charbonniers, abandonnée et ruinée à demi, qui touchait presque au carrefour de Mi-Forêt, le vieux Carhoat, son fils Prégent et M. le chevalier de Briant étaient réunis autour d'un débris de table qui supportait trois coupes en cuir et une gourde d'eau-de-vie.

Ils buvaient et tâchaient d'attendre le plus patiemment possible l'arrivée du gibier qu'ils guettaient.

Chacun d'eux avaient auprès de soi un fragment de peau de loup taillé de manière à servir de masque.

A une forte demi-lieue de là, du côté de Liffré, les équipages de M. le capitaine des chasses, harassés, brisés, s'en revenaient piteusement après avoir manqué le sanglier de meute.

C'était un grand vieux sanglier de six ans, courable au mieux et n'ayant point de refus, comme eût dit maître Proust, le piqueur.

Hervé Gastel l'avait détourné le matin, et sur son rapport fait dans les règles, le vieux Presmes avait compté sur une superbe chasse.

Le *revoir* avait été magnifique, le débuché brillant, et M. de Presmes avait juré qu'avant deux heures de relevée on verrait la bête s'acculer aux abois.

Mais il avait compté sans le baron de Penchou et sans Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

Ces deux aimables gentilshommes étaient possédés d'un désir immense de se distinguer, pour reparaître à leur avantage devant les charmantes filles du vieux veneur.

M. de Talleyrand l'a dit et bien des sous-chefs de bureau l'ont répété : le zèle est le plus grand de tous les fléaux.

Un homme qui a du zèle est capable de tout. — Le plus sûr est de l'étouffer préventivement entre deux matelas comme une bête enragée...

On avait négligé cette précaution à l'égard du baron de Penchou et du long Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

On avait fait pis. — On leur avait mis une trompe sous l'aisselle et des pistolets dans leurs fontes.

Ils s'étaient élancés, les deux jeunes et vaillants rivaux, brûlants d'ardeur et pleins d'espoir.

Leur trompe bavarde avait crié sous le couvert, et les chiens, désorientés par leur éloquence romantique, avaient cessé de goûter la trace, harpaillant çà et là comme des bêtes folles.

Tandis que le baron de Penchou forhuait de son mieux dans la coulée, parce qu'il tombait sur le pied d'un ragot égaré, Corentin Jaunin de la Baguenaudays s'arrêtait triomphant dans la voie d'un lièvre et sonnait un joyeux requêté...

C'était une confusion extraordinaire... Les vieux piqueurs y perdaient la tête et M. de Presmes lui-même, malgré sa glorieuse expérience, hésitait comme un jeune valet de chiens à son premier laisser-courre.

La meute, cependant, excellente et bien dressée, tenait bon ; elle restait ferme dans la voie du sanglier, qui s'était forlongé. — Mais, au premier relais, les jeunes chiens impatients et pressés, n'eurent pas le temps de bien goûter la trace et furent enlevés çà et là par le tapage des deux gentilshommes amoureux de mesdames de Presmes.

Ils tournèrent au change. Le vieux veneur désespéré eut beau les accabler des malédictions les plus cruelles que contienne le vocabulaire des chasses, ils étaient affolés, — impossible de les rallier.

Voilà comme quoi le grand vieux sanglier, détourné le matin par maître Hervé Gastel, avait échappé pour cette fois à son sort.

Les manœuvres de M. de Presmes et de ses lieutenants avaient été assurément héroïques. Rien n'avait pu lasser leur courageuse patience, mais les chiens étaient rendus, et la nuit venait offrir au sanglier des chances trop favorables.

La chasse dut reprendre le chemin de Presmes.

Chacun était de fort mauvaise humeur. De temps en temps, les trompes essayaient quelque fanfare chagrine. Il n'y avait guère de contents que Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays.

Ces deux gentilshommes étaient en paix avec leur conscience. Ils avaient fait manquer la chasse, mais ce n'avait pas été sans peine.

La nuit était tout à fait venue, lorsque M. de Presmes et sa suite arrivèrent aux environs du carrefour de Mi-Forêt.

Plus ils approchaient du château, plus leur mélancolie augmentait.

Hommes et chiens marchaient en silence. La meute n'avait plus de voix, les sonneurs n'avaient plus de souffle.

Hervé Gastel, qui marchait le premier, s'arrêta tout à coup.

— Écoutez! dit-il à voix basse.

Ceux qui le suivaient firent halte, et, dans le silence, on entendit à quelques deux cents pas de là un cliquetis métallique.

Ceux qui arrivaient les derniers s'arrêtèrent à leur tour.

— C'est un combat, dit Hervé Gastel.

— Il se fait bien tard? murmura Corentin Jaunin de la Baguenaudays, — le souper sera froid.

— Silence, monsieur! dit sévèrement le vieux de Presmes. — il faut battre le bois.

Comme il achevait ces paroles, le bruit redoubla. Une lueur vive se fit, et deux coups de feu retentirent sous le couvert.

XIX

L'ABATTIS

Le vieux Carhoat, Prégent et le chevalier étaient toujours réunis dans la loge abandonnée du carrefour de Mi-Forêt.

Ils ne se montraient point chagrins et soucieux comme Philippe et Laurent dans le creux de leur chêne.

La gourde passait gaillardement de main en main. Le vieux Carhoat contait quelque bonne histoire du vieux temps, Kérizat disait ses fredaines de Paris, Prégent buvait, écoutait et haussait les épaules en disant : Bah ! avec tout plein d'admiration.

Du carrefour de Mi-Forêt, on entendait de temps à autre, comme à la Fosse-aux-Loups, les bruits errants et lointains de la chasse ; mais les trois bons compagnons n'étaient point d'humeur à s'en inquiéter.

Au moment où la gourde trop souvent retournée commençait à devenir légère et sonnait le creux, Francin Renard arriva tout essoufflé. Son chapeau en éteignoir couvrait les trois quarts de son visage. Il avait laissé aux branches du taillis une bonne part de sa veste en lambeaux. Ses jambes velues saignaient :

— Respect de vous, nos messieurs, dit-il, il faut se mettre en besogne !... je suis venu à pied, et il est à cheval.

Les deux Carhoat et le chevalier se levèrent aussitôt et sortirent avec leurs fusils.

Francin Renard, avant de les suivre, saisit la gourde abandonnée et mit le goulot dans sa bouche, déterminé à boire un énorme coup.

Il eut beau renverser sa tête en arrière et lever le ventre de la gourde, pas une goutte de liquide ne tomba dans son gosier desséché.

Le paysan grogna et sortit à son tour.

Il faisait nuit noire. Les deux Carhoat et le chevalier avaient mis sur leur visage les masques de peau de loup. Ils se concertèrent un instant, puis ils traversèrent le rond-point de l'étoile de Mi-Forêt et gagnèrent la tête de la route de Rennes.

Ils n'avaient point passé tout leur temps à boire. Kérizat et le vieux marquis étaient de vrais virtuoses, faut-il croire, en fait d'attaques de grandes routes. Avant de déboucher la gourde, ils avaient pris leurs mesures et dressé leurs batteries.

Au plus épais du bois, ils avaient coupé de fortes branches et des jeunes arbres tout entiers, qu'ils avaient traînés jusqu'au carrefour et jetés en travers la route.

C'était là, nul n'en peut disconvenir, un stratagème fort recommandable. Les

branches et les troncs, renversés pêle-mêle, poussaient en tous sens leurs menus rameaux, et formaient comme un large piége où devait tomber leur victime.

L'idée appartenait au vieux Carhoat. Prégent l'avait combattue par forfanterie et Kérizat par insouciance.

— Nous sommes cinq contre deux, avaient-ils dit ; — à quoi bon ces excès de précautions !... — Mais Carhoat avait répondu :

— On ne tue pas un Breton comme un chien... Si c'était un Français, je ne me donnerais pas tant de peine.

L'argument n'admettait point de réplique.

D'ailleurs ce coup de main était le prélude de l'attaque du château. Il ne fallait pas s'exposer à échouer ainsi, avant même que la vraie bataille fût engagée.

Carhoat eut gain de cause, et la tête de la route de Rennes fut fermée par le perfide abattis.

Le vieillard se posta au centre de ce piége, le fusil à la main. Les deux autres prirent place sur les bas-côtés. — Francin Renard forma l'arrière-garde.

L'ennemi ne se fit pas attendre.

Il y avait trois minutes à peine qu'ils avaient pris position, lorsque M. de Talhoët, débouchant par la route opposée, s'engagea dans le rond-point.

Le vieux Carhoat se fit un porte-voix de ses deux mains.

— Ho ! oh ! oh ! cria-t-il lentement.

M. de Talhoët s'arrêta court au milieu du rond-point.

Et à l'instant même une voix partant de la route qu'il venait de parcourir répondit :

— Ho ! ho ! ho !

— Les enfants sont là, murmura le vieux Carhoat. — Attention, et tenons-nous fermes... Il est à nous. — Les enfants étaient là en effet ; Laurent et Philippe se cachaient derrière les derniers arbres de la route. — Ils avaient suivi M. de Talhoët depuis la Fosse-aux-Loups.

Ce dernier tira son épée, et prit un pistolet de la main gauche. Son domestique l'imita — Il n'apercevait qu'un seul ennemi debout, au milieu de la route qui conduit à Rennes.

— Pique des deux, Gérard, dit M. de Talhoët à son valet.

Les chevaux éperonnés à la fois, s'élancèrent et vinrent s'empêtrer dans les fortes branches munies de leurs rameaux, qui avaient été jetées à dessein en travers la route.

Celui du valet s'abattit au bout de quelques pas. — Au même instant Talhoët sentit le sien s'arrêter, bien qu'il lui mît ses éperons dans le ventre.

Il finit par s'apercevoir qu'un homme tenait le cheval par la bride, et en jetant les yeux autour de lui, dans son inquiétude, il vit que des ombres noires avaient surgi de tous côtés et l'entouraient.

Ces ombres qu'il distinguait vaguement dans la nuit, étaient au nombre de six et semblaient n'avoir point de visage.

— Allons, cher monsieur de Talhoët, dit une voix railleuse qui sortait évidem

ment de dessous un masque, — n'esssayez pas de résister à de braves garçons qui ne veulent que votre bien... ne bougez pas. Laissez-nous déboucler votre valise, et vous arriverez à Rennes sain et gaillard comme si vous n'aviez point rencontré de Loups sur votre route.

M. de Talhoët était un homme de fier courage qui avait vu le danger souvent et qui était fait aux aventures.

— Ce que contient ma valise n'est point à moi, répondit-il. — Les Loups étaient autrefois de braves cœurs, dit-on... si vous êtes des Bretons, livrez-moi passage.

— Quant à être Bretons, répliqua le vieux Carhoat, — cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Nous sommes Bretons de la vieille roche... et nous avons besoin d'argent pour nous refaire un duc et le mettre en son palais à Nantes ou à Rennes comme c'est notre droit... Qui sait, Talhoët, si notre choix ne tombera pas sur vous... vous êtes bon gentilhomme, vous pourriez bien être duc quelque jour !

Quatre éclats de rire contenus murmurèrent dans la nuit.

Laurent et Philippe, aidés par Francin Renard, s'ingéniaient à couper tout doucement par derrière les courroies de la valise.

— Et quand vous serez duc une fois, Talhoët, reprit le chevalier de Briantt qui fit une tentative adroite mais infructueuse pour lui arracher son épée, — du diable si vous ne nous donnez pas de bonnes places autour de votre altesse.

— Je veux être grand écuyer, dit Laurent.

— Moi, grand bouteiller, ajouta Prégent.

— Moi, connétable, reprit Philippe.

— Moi, dit Kérizat, je me contenterai de la charge de premier gentilhomme de son altesse.

— Je demande formellement la vénerie, dit à son tour le vieux Carhoat. — Et je présente humblement requête à cette fin que notre seigneur, le duc Amaury, nomme Francin palefrenier des bêtes malades et Noton fille d'honneur de la duchesse.

Les rires redoublèrent. Talhoët donna de l'éperon à son cheval, qui fit un sau, de côté.

— Allons, enfants, allons ! dit le vieux marquis ; — c'est assez rire... Jouons des dents comme de bons Loups !

Cinq des assaillants s'élancèrent à la fois, et l'on entendit durant quelques secondes le cliquetis du fer.

Francin Renard était occupé à contenir le domestique, sur la poitrine duquel il s'était assis tranquillement.

L'obscurité était complète, mais Talhoët et ses adversaires avaient l'œil fait maintenant aux ténèbres ; ils se voyaient.

Talhoët se défendait vaillamment et sans trop de désavantage, parce que les assaillants le ménageaient. Les jeunes Carhoat avaient déjà reçu quelques horions qui lassaient leur patience et leur donnaient bonne envie de mettre fin tout d'un coup à la lutte.

— Morbleu ! père, dit Philippe qui arma son fusil et fit un pas en arrière, pensez-vous qu'il faille se faire tuer pour épargner cet homme ?

— Attends ! répondit Prégent, — nous allons finir ça tout de suite...

Il jeta son fusil et prit entre ses bras la botte forte de Talhoët pour le soulever et le jeter à bas de son cheval.

Talhoët déchargea son pistolet à bout portant. Prégent tomba à la renverse.

Le fusil de Philippe partit au même instant. Talhoët poussa un gémissement sourd, — mais il redoubla d'efforts et durant une seconde la lutte fut terrible.

En ce moment même des pas nombreux de chevaux retentirent sur le gazon du rond-point.

C'était la chasse qui arrivait, M. de Presmes en tête.

Talhoët, grièvement blessé, étourdi par la grêle de coups qui venait de l'assaillir, avait éperonné son cheval à tout hasard, et l'animal, effrayé, courait maintenant ventre à terre dans la direction de Rennes.

Mais il n'avait plus la fameuse valise, qui était restée entre les mains de Laurent de Carhoat.

La moitié des cavaliers de Presmes perdit les étriers en arrivant au milieu de l'abattis. Il est à peine besoin de dire que le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays furent au nombre des désarçonnés.

Ces deux vaillants gentilshommes ne perdirent point pour cela l'occasion de gagner de l'honneur. Chacun d'eux rencontra un adversaire dans l'ombre, et chacun d'eux entama une lutte à outrance.

Des cris se croisaient cependant ; on cherchait à se reconnaître, et l'on frappait sans se ménager.

Les brigands, suivant toute apparence, devaient être fort mal menés, car les coups de crosse pleuvaient et les horions s'échangeaient avec une prodigalité sans pareille.

On eut dit que tous ces malheureux chasseurs voulaient se dédommager sur les bandits, du piètre résultat de leur journée.

Et ils y allaient de tout leur cœur, battant, sacrant, s'échauffant.

— Holà ! Noël ! s'écria enfin le vieux de Presmes, en s'adressant aux valets de chiens qui étaient restés en arrière. — Holà ! Guyot ! — Allez chercher de la lumière à la loge du sabotier de Mi-Forêt, et revenez vite !

Les valets obéirent ; mais il y avait bien trois cents pas du carrefour à la loge. Avant que Guyot et Noël fussent de retour, M. de Presmes, qui s'était désigné lui-même en prenant la parole, eut le temps de recevoir une demi-douzaine de coups de crosses passablement appliqués.

Les autres combattants redoublèrent de zèle, et la lutte se poursuivit au milieu d'un concert de hurlements.

Enfin des torches apparurent dans le lointain, derrière les arbres et s'approchèrent rapidement.

— Arrivez ! arrivez, cria M. de Presmes. — Ce fut comme un signal.

M. de Presmes reçut en plein sur la tête un dernier coup de crosse, et une voix moqueuse s'éleva tout près de son oreille pour lui dire.

— Bonsoir, vieux fou!... nous aurons encore bientôt affaire ensemble!

Au même instant, les deux valets de chiens et plusieurs charbonniers, munis de branches de pins enflammés, arrivèrent sur le lieu de la scène, qui fut éclairée vivement tout à coup.

Les chasseurs cherchèrent leurs ennemis et se virent avec étonnement au milieu de ces arbres abattus qui prolongeaient les taillis jusque dans la route tracée.

Mais ils n'eurent pas le temps de garder ce sujet de surprise.

Ils étaient en famille pour ainsi dire, et nul adversaire ne se montrait autour d'eux.

C'était entre eux qu'ils s'étaient distribués ces vaillants horions de tout à l'heure.

Hervé Gastel avait mis dans un état pitoyable le maître piqueux de Presmes, et avait pris ainsi à son insu une ample vengeance des propos téméraires que maître Proust avait tenus sur la jolie fille de Jean Tual, au souper de la veille.

Les écuyers s'étaient rués contre les veneurs. — Ce n'étaient que plaies et bosses. Chacun avait fait son devoir en conscience.

Enfin, dans un coin entre deux arbres abattus, qui les entouraient de leurs rameaux, le baron de Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays faisaient rage l'un contre l'autre. Ils s'étaient saisis aux cheveux dans l'obscurité et s'étaient assommés sans miséricorde.

Un des deux petits yeux noirs du baron de Penchou disparaissait maintenant sous une énorme bosse. — Corentin avait perdu plusieurs dents, et des mèches entières de ses cheveux fades jonchaient le sol.

Il est vrai de dire que de ces cheveux jaunes et laids il en restait encore assez pour couvrir deux têtes : tant la Providence avait été généreuse à cet égard envers le jeune de la Baguenaudays!

Il faudrait un chapitre entier pour peindre comme il faut les ravages exercés sur Corentin par le baron et par Corentin sur Penchou.

Vous ne les eussiez point reconnus. Jaunin était privé de l'une de ses longues oreilles, le nez camard du baron s'élargissait aplati et couvrait ses deux joues.

Ils s'étaient contusionnés, égratignés, mordus!

Les autres gens de la chasse, quand ils eurent reconnu leur méprise, se donnèrent une poignée de main de bon cœur, et tout fut dit.

Les ténèbres seules étaient coupables, et d'ailleurs il n'y avait point eu de dangereuses blessures, à cause de la confusion qui avait gêné les mouvements et de l'impossibilité où chacun s'était trouvé de faire usage de ses armes.

Mais il n'en fut point ainsi du baron de Penchou et de Corentin Jaunin de la Baguenaudays. — Quand les deux malheureux gentilshommes se reconnurent après leur bataille homérique, ils se lancèrent de fauves regards.

— Ah! c'est toi qui m'as ravi mon oreille! pensa Jaunin.

— C'est toi qui m'as mis une bosse sur l'œil! se dit le baron.

Ils se mesurèrent, se menacèrent du geste et prirent une position hostile.

Les gens de Presmes les entouraient et riaient à gorge déployée, à les voir ainsi malmenés.

Ces rires exaltèrent la fureur des deux anciens amis, qui se ruèrent l'un contre l'autre avec rage.

Quand on les sépara, l'infortuné Jaunin avait perdu sa seconde oreille, et une bosse incommensurable était sur le second œil de Penchou.

On les laissa prendre rendez-vous pour le lendemain, toucher majestueusement la garde de leurs épées, et se promettre un combat plus digne de gentilshommes.

Cependant où étaient passés les brigands? — Car il y avait eu là une attaque nocturne : les abattis en faisaient foi, et d'ailleurs on venait de trouver le malheureux valet de Talhoët gisant à terre privé de sentiment et comme étouffé sous le poids de Renard qui s'était assis sur sa poitrine.

Les coups de crosse qui étaient tombés sur le crâne de M. de Presmes, et auxquels une tête bretonne avait pu seule résister, partaient évidemment d'une main étrangère. — Les paroles menaçantes et railleuses, prononcées aux oreilles du vieux veneur, au moment où les torches étaient arrivées, ne pouvaient laisser aucun doute à cet égard.

Battre la forêt était désormais chose impossible.

On dut se déterminer à regagner Presmes, avec l'homme évanoui qui commençait à reprendre ses sens.

Comme on rassemblait les chevaux occupés à brouter paisiblement, on entendit au plus fourré de l'abattis un gémissement faible.

Tout le monde s'élança de ce côté.

Après un instant de recherche, on découvrit entre les branchages un homme renversé sur le dos, qui laissait échapper des plaintes confuses.

Cet homme avait un masque de peau sur le visage.

— Oh! oh! dit Hervé Gastel, nous avons eu affaire aux Loups!

Le vieux de Presmes se courba et souleva le masque du blessé.

— Prégent de Carhoat! murmura-t-il. — Pas n'est besoin de chercher pour deviner quels étaient les autres!...

— Voilà de quoi faire pendre toute la couvée de Marlet! dit le maître-piqueux.

M. de Presmes lui imposa silence par un geste où il y avait de la tristesse.

— Carhoat s'est assis bien souvent à ma table, pensa-t-il tout haut; — et bien longtemps je l'ai nommé mon ami... était-ce donc ainsi que devait finir cette noble race?...

Il s'interrompit et passa le revers de sa main sur son front incliné, puis il se redressa tout à coup, et son visage paisible prit une expression sévère.

— Mais je suis officier du roi, dit-il en changeant de ton, — et mon devoir est tracé... Qu'on charge cet homme sur un cheval, et qu'on le conduise à Presmes, jusqu'à ce qu'il soit en état d'être aux mains de M. le lieutenant criminel.

XX

LA COMPLAINTE

Ce même jour, madame la comtesse Anne de Landal s'était rendue à Rennes pour visiter l'hôtel de Presmes et y faire les préparatifs d'un prochain séjour. La saison d'hiver s'avançait, et les États devaient siéger cette année de bonne heure. — La session des États c'étaient les nobles fêtes, les bals luxueux et les galants plaisirs.

Bien des jours se sont écoulés depuis le temps où la noblesse de la province, réunie à Rennes, rivalisait d'hospitalité gracieuse et de belle magnificence.

Mais la capitale bretonne n'a point perdu son élégante renommée. Elle est toujours le centre noble, et la riche cité de Nantes, enorgueillie en vain de ses quatre-vingt mille habitants et de ses pompes commerciales, doit s'incliner encore, à cet égard, devant l'antique royauté de sa suzeraine.

Lucienne n'avait point suivi sa sœur. Elle était partie de Presmes, comme nous l'avons vu, après une nuit sans sommeil, pour se rendre à Fontaine aux Perles.

Mais Bleuette se levait avec l'aurore. Bleuette était déjà dans le bois où sa chanson accoutumée envoyait en vain cette fois le signal d'amour.

Hervé Gastel l'entendait peut-être, mais il faisait semblant de ne la point entendre. Il était venu cette nuit à la ferme, le cœur plein de soupçons jaloux, et cette terrible aventure de l'homme qu'il suivait dans l'ombre, et qu'il avait vu disparaître au sommet du rocher de Marlet, ne l'avait point empêché de faire à Bleuette de vifs reproches.

Il y avait eu querelle. Le veneur sous la fenêtre, la jeune fille dans sa chambrette, s'étaient disputés une heure durant, au sujet du pauvre Martel qui pendant cela se morfondait dans le jardin de Presmes.

Bleuette avait un bon petit cœur qui ne savait point se souvenir du mal. Dès le matin, elle courut après Hervé dans la forêt ; — mais Hervé lui gardait peut-être de la rancune.

En outre, il tenait à se laver du reproche de faiblesse que lui avait adressé publiquement le vieux piqueur, au souper de la veille.

Il s'était bouché les oreilles vertueusement pour ne point écouter le chant de

la sirène, et avait mit son limier dans les voies de ce grand vieux sanglier qui devait être le héros de la chasse, ce jour-là.

La bête avait était jugée comme il faut et détournée selon l'art. Ce n'était point la faute d'Hervé Gastel si la chasse avait eu le résultat malencontreux que nous savons.

En bonne vénerie, la présence de deux auxiliaires comme Penchou et Corentin Jaunin de la Baguenaudays est un de ces accidents sur lesquels on ne peut point compter.

La pauvre Bleuette chanta tout le long la mésaventure déplorable de Madeline, la belle fille de la forêt, devenue châtelaine, sans que le son du cor répondît à son appel.

Durant les premiers couplets, elle espérait, et sa voix joyeuse jetait sous le couvert les téméraires roulades où s'égare toujours la chanson bretonne.

Mais, à mesure qu'elle avançait, sa voix se faisait plus triste. Ce fut avec un accent désolé qu'elle chanta cette partie de la complainte où le poëte de la forêt raconte naivement les suites funestes de la jalousie du châtelain, éveillée par le tout petit chevalier.

Arrivé de Normandie
A Saint-Aubin-du-Cormier...

Les paroles ne prêtaient point tant à la mélancolie que le fond même du récit : mais la voix de la pauvre Bleuette tremblait et y mettait des larmes.

La chanson parlait de la colère du vieux seigneur jaloux. — Elle disait :

Il blasphémait comme un diable
Dans le bénitier caché;
Il commit un grand péché,
Un jour en sortant de table :
Il prit madame aux cheveux
Et l'étrangla tout au mieux...

Bleuette s'arrêta pour écouter. — Quelques merles sifflaient sous la feuillée comme pour railler son attente vaine, et, sur les bords de la Vauvre, des bécassines tôt venues lui jetaient leur cri moqueur.

Et point de réponse!...

Elle reprenait sa chanson qui se faisait satirique, et il y avait des pleurs dans ses yeux tandis qu'elle chantait cette rustique épigramme :

On s'occupa de l'affaire
Chez messieurs du parlement,
Qui savent si bellement
Bâiller de la bouche et braire;
On dit ceci, puis cela,
Et l'affaire en resta là...

Point de réponse encore! la trompe du jeune veneur était muette ce matin. — Bleuette craignit de l'avoir fâché. Elle était bien repentante, et le couplet suivant,

qui n'avait point été fait pour exprimer la contrition, tomba doucement de ses lèvres :

Parce que de notre maître,
L'avocat dit en latin:
Ce fut l'effet d'un lutin
Qui mangea le corps peut-être...
On admit cet argument
Chez messieurs du parlement...

C'était la première fois qu'Hervé manquait à l'appel, et la première déception d'amour fait bien souffrir!..

Bleuette se sentit froid au cœur. Elle eut de vagues craintes et des angoisses inconnues. — Elle se laissa tomber sur la mousse, au pied d'un arbre, et pleura. Et, tout en pleurant, la pauvre fille voulut chanter encore; — car peut-être Hervé Gastel n'avait point entendu, — et peut-être était-ce justement à ce couplet qu'allait répondre le son bien-aimé de sa trompe :

Mais un soir dans la fontaine,
Le tout petit chevalier
Voulut boire et se baigner,
Après un courre à la plaine;
Il vit luire au fond de l'eau
Un collier bien riche et beau,

Elle s'arrêta : les oiseaux s'éveillaient et émettaient de beaux concerts au milieu du silence...

Un collier de perles fines,
Valant bien trois cents écus,
Pour ne rien dire de plus;
Le collier de Madeline...
En cela les gens du lieu
Connurent le doigt de Dieu!

— Mon Jésus! mon Jésus! murmura la pauvre Bleuette, — il ne veut plus venir!...

On fit une autre sentence,
Et notre maître vraiment
Fut pendu comme un manant
A la plus haute potence...
Du plus sage et du plus fou,
L'amour vous casse le cou !

Et sa voix, brisée par les sanglots, essaya un dernier couplet.

La complainte de Fontaine aux Perles était finie; Bleuette avait chanté ses douze couplets sans éveiller le joyeux écho des fanfares qui répondait d'ordinaire à son appel.

Elle n'avait plus de force. Il y avait une tristesse profonde sur ses jolis traits habitués à sourire.

Elle se coucha sur la mousse et laissa tomber sa tête affaissée entre ses mains.

Elle ne chanta plus.

Tous les jours il y avait deux cœurs attentifs à la complainte de Bleuette. Ce matin, elle était seule, complétement seule. Petit René ne la suivait pas de loin effleurant la mousse de son pas timide. Il n'était point caché derrière quelque buisson voisin. Il ne l'entendait pas.

Oh! s'il l'avait entendue, comme il serait venu s'agenouiller auprès d'elle! comme il eût penché doucement sa blonde tête d'ange au-dessus du visage désolé de la jeune fille, et que de pleurs silencieux il eût mêlé à ses larmes!

Mais petit René n'était point dans la forêt. — La veille au soir, lorsqu'avait pris fin le conciliabule des Carhoat et du chevalier de Briant, il n'avait pu fuir assez vite, parce qu'il ignorait le chemin à prendre pour sortir de ces souterrains inconnus. Il n'avait pu que se blottir contre la muraille dans la salle circulaire.

Son père, ses frères, le chevalier et Francin Renard avaient passé auprès de lui sans le voir.

Puis la porte s'était refermée à double tour, et il était resté prisonnier dans les salles souterraines.

D'abord il avait eu grand'peur, car la résine pendue à la muraille était éteinte depuis longtemps et il était entouré d'une nuit profonde.

Mais il avait un cœur généreux; sa frayeur céda bientôt à la pitié que lui inspirait le sort promis aux deux filles de M. de Presmes, dont l'une était l'amie de Bleuette et la fiancée de son frère Martel qu'il aimait tant.

Et cette pitié se mêlait à une douleur amère, inconsolable.

Son père, qu'il avait respecté jusqu'alors, ses frères qu'il chérissait si ardemment, il venait de surprendre leur commun secret.

Ils n'osait point se dire ce qu'ils étaient. Peut-être n'aurait-il pas pu; car il ne savait guère le monde. Mais l'instinct de son cœur suppléait à son ignorance, et lui montrait la barrière qui sépare le bien du mal, l'honneur de l'infamie....

Ceux qui avaient sa tendresse étaient des criminels! Il comprenait leur honte. Il devinait le crime fatal de sa famille, lui, le pauvre enfant, qui n'avait point connu la gloire de ses aïeux!...

Il venait d'entendre parler de rapt et de vol, le verre à la main, au milieu des éclats de rire.

Ces salles souterraines dont on lui avait toujours caché l'existence, avaient sans doute leurs mystères de chaque nuit. Tandis qu'il dormait, on y menait l'orgie et l'on y combinait les méfaits du lendemain.

Longtemps il resta immobile à l'endroit où il se trouvait lors du départ de son père et de ses frères.

Puis, comme la muraille humide et froide glaçait ses pauvres petits membres demi-nus, il se souvint d'avoir vu des vêtements à l'autre extrémité de la salle.

Il la traversa en tâtonnant, décrocha les habits pendus à la muraille, et s'en fit une sorte de lit sur lequel il se coucha.

L'idée lui vint que peut-être on n'entrait pas tous les jours dans ces apparte-

ments souterrains. — Peut-être restait-on quelquefois des semaines sans y mettre les pieds. — C'était la mort.

Cette idée fit descendre en son âme une sorte de consolation recueillie.

Il sentit sa fatigue reposer. Sa douleur amère se calma, l'espoir entra dans son cœur comme un homme.

Mourir! — Il avait déjà bien souffert; et Dieu, qu'il priait bien pieusement tous les jours, lui gardait une place en son saint paradis.

Il joignit ses mains et invoqua la Vierge, dont sa mère en mourant lui avait dit le nom béni.

Puis ses yeux se fermèrent et un sourire descendit sur ses lèvres entr'ouvertes.

Il n'avait plus peur. — L'obscurité ne gardait point pour lui de fantômes. — Il s'endormit.

Au-dessus de son front, les rêves inclinèrent l'image souriante de Bleuette...

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, l'obscurité n'avait point diminué. Il faisait encore grand jour sans doute au dehors, mais nulle fente, nulle fissure ne donnait passage à la moindre échappée de lumière.

Au réveil, le cœur est faible; René se sentit repris de terreurs vagues. Il éleva la voix pour rappeler son père et ses frères. — Personne ne répondit.

Il se leva de sa couche improvisée et fit, en se guidant de son mieux, le tour de sa prison.

Ses pas, que nul indice ne guidait, s'égarèrent bien souvent; et bien longtemps il tourna sur lui-même, sans pouvoir prendre une direction quelconque.

Mais enfin il trouva la porte qui donnait entrée dans la salle où les Carhoat avaient soupé. — Il y pénétra.

Il se heurta bientôt à la table dressée au milieu de la pièce, et qui contenait, parmi les pots vides, quelques débris du repas de la veille.

René mangea et se sentit reprendre de la force.

Il tâtonna encore, il chercha, c'était un enfant; les idées de mort solitaire qui l'avaient consolé la veille, l'épouvantaient maintenant.

Il s'arrêtait parfois, fatigué, et se laissait choir, les larmes aux yeux, en appelant du secours.

Puis, comme rien ne répondait à ses cris, un peu de courage secouait son désespoir. Il se relevait et il cherchait encore.

Mais partout il trouvait la muraille humide et sans issue.

Enfin le hasard lui fit heurter du pied la dernière marche de cet escalier par où le chevalier de Briant avait fait, la veille, son entrée inattendue.

Où conduisait cet escalier? le pauvre enfant ne se le demanda même point. Il monta, guidé par cet instinct qui pousse le désespoir à essayer toutes chances.

L'escalier s'enfonçait étroit et roide dans le roc. René pouvait en toucher à la fois les deux murailles. — Les marches ne montaient point en ligne directe, elles tournaient à chaque instant, suivant les veines terreuses qui se trouvaient dans la pierre vive. Elles s'arrêtaient même souvent pour aboutir à des couloirs

sans pente qui rejoignaient au bout de quelques pas de nouvelles marches.

Et cela ne finissait point. Les couloirs succédaient aux degrés, les degrés aux couloirs. C'était interminable.

Petit René montait toujours; la lenteur avec laquelle s'opérait son ascension donnait à la route parcourue une longueur fantastique. Il semblait que, depuis la salle souterraine, il avait monté assez pour arriver au faîte de la plus haute montagne.

La fatigue se joignant à de vagues frayeurs lui ôtait le souffle, et lorsqu'il s'arrêtait un instant pour reprendre haleine, il se demandait, dans sa superstition enfantine, s'il n'allait pas franchir les limites de la terre et arriver aux portes du ciel,

Puis son pied heurtait de nouveaux degrés dans l'ombre et il montait encore.

Il y avait un gros quart d'heure qu'il gravissait ainsi, presque sans relâche; et comme chaque minute s'allongeait dans cette nuit silencieuse et pleine de terreur, il lui semblait que son voyage avait duré déjà plus d'une heure.

Au moment où il se demandait, pour la vingtième fois, où aboutirait cette ascension indéfinie, il crut entendre autour de lui comme un murmure confus.

Il écouta mieux, et son oreille, rendue plus subtile par les heures muettes qu'il avait subies dans le souterrain, saisit un bourdonnement indistinct qui allait désormais s'augmentant à chaque marche qu'il montait.

Si René eût jamais vu l'Océan, ces bruits vagues lui auraient rappelé le sourd fracas de la mer bruissant au loin sur les grandes grèves.

Il monta quelques degrés encore et sa tête heurta brusquement le roc.

René demeura un instant étourdi, et ses yeux se fermèrent. — Lorsqu'il les rouvrit, une lueur imperceptible, mais qui sembla une étoile brillante à sa vue aiguisée par l'obscurité, vint frapper ses yeux.

Cette lueur était un point perdu dans les vastes ténèbres.

Il s'élança, croyant pouvoir la toucher du doigt, mais le chemin s'allongeait sous ses pas. — Il marchait, suivant maintenant une pente insensible, et la lueur était toujours devant lui. Lorsqu'il l'atteignit enfin, il était au bout d'un long couloir qui terminait l'escalier de pierre.

Le roc vif lui barrait de tous côtés le passage.

La lueur paraissait toujours ; il en approcha son œil et la vit grandir, mais il n'aperçut rien au delà.

C'était une fente étroite, qui communiquait probablement avec le dehors, mais qui laissait pénétrer la lumière de biais, et ne donnait nulle issue au regard.

Le cœur de René bondissait d'espoir, il devinait le grand jour derrière cet obstacle, et il se promettait de se frayer une issue.

Il prit dans sa poche le petit couteau qui lui servait à couper des branches dans les taillis, et attaqua courageusement le roc.

La pierre était bien dure. René frappait de toute sa force : les étincelles jaillirent, puis le couteau se brisa.

Mais au moment où René sentait ses yeux s'emplir de larmes, en voyant

perdue son unique ressource, il lui sembla que la pierre contre laquelle il s'appuyait, cédait au poids de son corps.

Il rassembla ses forces et la poussa. — La pierre tourna lentement sur un pivot invisible, et des torrents de clarté inondèrent la place des ténèbres enfuies.

René bondit au dehors avec un grand cri de joie.

La pierre retomba, sollicitée par son propre poids, et referma d'elle-même l'ouverture.

Petit René avait clos ses yeux qu'éblouissait la clarté trop soudaine, et il s'était mis à genoux pour remercier Dieu.

Sa prière finie, il releva ses paupières et reconnut les objets qui l'environnaient.

Que de fois il était venu dans ce lieu sans en soupçonner le mystère !

Il se trouvait non loin du sommet du rocher de Marlet, sur cette petite plate-forme où nous avons vu d'abord le vieux Carhoat, vêtu de sa peau de bique, mettre en joue la suite de M. de Presmes, — et où nous avons vu depuis le chevalier de Briant disparaître tout à coup, à la grande horreur de maître Hervé Gastel.

Nous savons maintenant par où s'était éclipsé le chevalier, et pourquoi le jeune veneur n'avait point trouvé son cadavre au bas du précipice...

Petit René regardait autour de lui, avec ravissement, le paysage connu. Au-dessous de ses pieds, à une grande profondeur, la Vanvre coulait lentement. — A sa gauche, la tête du roc s'élançait droite et blanche ; — à sa droite, le taillis de Marlet descendait la colline.

La brise y jouait parmi les feuilles demi-séchées et produisait ce murmure qu'il avait entendu dans le souterrain.

Entre lui et le taillis, la loge de son père s'écrasait, tapie contre la base même du roc.

Le soleil était déjà bien élevé au-dessus de l'horizon ; il devait être plus de onze heures. — René jeta un long regard vers le taillis, comme s'il eût espéré percer le couvert et découvrir, derrière les buissons épais, celle que son œil y cherchait toujours.

— Il est trop tard ! murmura-t-il ; — elle doit être revenue à la ferme...

Il quitta la plate-forme et gagna le sentier qui menait à Fontaine aux Perles.

En quelques pas il atteignit le sommet de la colline et se trouva en face de la maison de maître Jean Tual.

La porte de la ferme était ouverte, mais il n'y avait personne sur le seuil.

Le vieux gruyer s'était rendu de grand matin au château de Presmes pour affirmer son procès-verbal et soutenir la plainte qu'il avait portée contre M. le marquis de Carhoat, pris en flagrant délit de braconnage dans les varennes du roi.

Le vieux Carhoat avait autre chose à faire, nous le savons, ce jour-là, qu'à répondre aux citations du tribunal de la capitainerie.

Il ne comparut point. M. de Presmes partit pour la chasse, après avoir donné défaut contre lui, et maître Jean Tual resta auprès du greffier pour l'aider à

libeller le jugement qui condamnait M. le marquis de Carhoat aux peines portées par la loi de France, nonobstant tous usages traditionnels ou écrits dans la coutume de Bretagne.

Petit René voyant la ferme déserte, tourna ses regards vers la Fontaine entourée d'aunes et de saules, qui ombrageaient sa nappe limpide, au pied du même rocher.

Les derniers couplets de la complainte de Bleuette nous ont appris la cause du gracieux nom donné à la fontaine.

Madeline, une belle fille de la forêt, avait épousé un châtelain de Presmes.

Il y avait bien longtemps de cela.

Le châtelain, par jalousie, avait tué la pauvre Madeline.

Le parlement de Rennes avait évoqué l'affaire, car la rumeur publique accusait énergiquement le châtelain, mais le *corps du délit* manquait. On n'avait pu retrouver ni le cadavre de Madeline ni aucun de ses beaux atours.

Il n'était pas impossible que le diable eût emporté la châtelaine...

Bien des années après, un cavalier vint dans le pays. Il avait aimé autrefois Madeline, lorsqu'elle était une simple fille de la forêt.

Il demanda ce qu'elle était devenue, et un sabotier des bois de Presmes lui répondit :

— Notre maître a jeté madame dans la fontaine, après l'avoir étranglée.

Le gentilhomme se rendit à la fontaine et la vida jusqu'à la dernière goutte, parce qu'il voulait venger Madeline, et faire mettre à mort le châtelain de Presmes.

Mais l'eau de la fontaine avait détruit la chair, les os et le sang de la pauvre Madeline, — ses dents d'ivoire et la soie dorée de ses blonds cheveux.

Elle avait détruit ses brillants atours de châtelaine.

Il ne restait rien ; — rien, sinon un objet blanchâtre qui brillait faiblement, à demi enfoui dans le sable.

Le chevalier gratta le sable avec ses ongles et en retira un collier de perles. — Le beau collier de Madeline.

L'eau de la fontaine avait mangé la chair et les os et l'étoffe précieuse des brillants atours, — mais elle n'avait pu dissoudre les perles, qui sont un fruit de la grande mer.

Le châtelain fut mis à mort, et le nom de Fontaine aux Perles resta dans la mémoire des bonnes gens de la forêt...

René eut beau regarder, Bleuette ne lavait pas son linge aujourd'hui au bord de la fontaine.

Mais, au lieu de Bleuette, René aperçut mademoiselle de Presmes qui était assise sur le gazon, au pied d'un saule.

Lucienne avait de vives couleurs sur son charmant visage. — Auprès d'elle à genoux, il y avait un homme qui portait le costume d'un soldat du roi.

XXI

NOBLE HÉRITAGE

René de Carhoat n'avait point vu le visage de la jeune femme assise au bord de la fontaine. Il n'avait aperçu que sa robe blanche à travers les rameaux à demi dépouillés des grands saules, et le brillant uniforme du soldat qui s'agenouillait à ses pieds.

Il allait se retirer, car ce n'était point là ce qu'il cherchait, lorsqu'un mouvement de la jeune femme lui montra les doux et nobles traits de mademoiselle de Presmes.

Il s'arrêta, et la beauté enfantine de son visage prit une expression de menaçante colère.

— Lucienne ! murmura-t-il. — Lucienne, qui oublie mon pauvre frère Martel !

Il ne savait point être jaloux pour lui-même, et sa douce âme ne gardait point de rancune à l'homme qui lui prenait le cœur de Bleuette, — mais l'amour de Lucienne était à Martel, à Martel absent ! René s'indignait, et le vieux sang breton bouillait pour la première fois dans ses veines.

Il aurait voulu tenir une épée pour venger son frère Martel.

Lucienne cependant rougissait et souriait ; elle était bien belle ! — René ne s'en allait point. Il s'attendrissait à voir le charme naïf et suave qui s'épandait autour d'elle.

Il pensait au sort que réservaient à cette pauvre jeune fille les desseins de son père et de ses frères.

Elle allait être au chevalier de Briant ! à cet homme qui parlait de vol et de meurtre avec un sourire à la lèvre !

Une voix s'élevait au fond du cœur de René pour le pousser à prévenir mademoiselle de Presmes ; mais qui accuserait-il, sinon son père et ses frères dont il avait surpris le secret ?

Son père et ses frères qu'il aimait tant, et qui adoucissaient pour lui jusqu'au sourire la rudesse sauvage de leurs traits !

René ne se sentait pas la force de les dénoncer. — Et d'ailleurs, là, tout près, Lucienne souriait, infidèle.

René eût parlé peut-être, si la cause de mademoiselle de Presmes avait été plaidée en ce moment par sa solitude et sa tristesse.

Il aurait vu dans sa mélancolie un bon souvenir de Martel, et il se serait élancé vers la fiancée de son frère.

Maintenant, il demeurait indécis entre la voix de sa conscience et son amour pour les siens. Il n'osait point descendre la colline pour se rapprocher de Lucienne, et il répugnait à la laisser sans défense sous le coup d'un terrible malheur.

Il s'assit à l'ombre d'une saillie de rocher, et demanda conseil à Dieu.

. . . .

Lucienne et Martel se parlaient tout bas, derrière les aunes, au bord de la fontaine.

— Oh ! merci, Lucienne ! merci, mademoiselle, disait le garde-française. — Est-il possible d'avoir tant de joie parmi tant de désespoir ?...

— Pourquoi désespérer ? demandait doucement la jeune fille.

Martel ne répondit point. Ses mains pendaient, jointes sur ses genoux, et sa tête se courbait.

— Hélas ! Lucienne, dit-il après un silence, — vous savez bien ce qui nous sépare... Mon père, mes frères... ma sœur !...

Il se tut, et la jeune fille baissa les yeux à son tour.

Quand elle releva ses paupières, il y avait autour de sa bouche un sourire angélique.

— Nous sommes bien malheureux, murmura-t-elle, — mais je vous aime !

Martel couvrit ses deux mains de baisers passionnés.

— Oh ! pourquoi me parlez-vous ainsi ! s'écria-t-il ; — voulez-vous m'ôter ce qui me reste de courage, Lucienne ? voulez-vous me rendre faible et lâche ?... Écoutez, votre vie est bien belle ! votre avenir sourit ; il n'y a devant vous, si loin que votre regard puisse voir, que joies et bonheurs sur la terre !... et je viendrais, moi, le malheureux sur qui pèse la main de Dieu, changer vos jouissances en deuil et mettre ma misère, comme un manteau sombre, sur votre jeunesse heureuse !...

— Je vous dis que je vous aime ! répéta la jeune fille, dont un éclair d'enthousiasme illumina le regard.

— Vous m'aimez ! murmura Martel, — moi... oh ! moi, Dieu sait que mon cœur n'a pas un battement qui ne soit pour vous, Lucienne !... Pendant trois longues années votre souvenir a été mon soutien et mon courage... Longtemps j'ai gardé de l'espoir, parce que l'amour me faisait esclave et me rendait insensé... Je ne voyais point clair encore au fond de mon malheur... Un voile restait encore entre mes regards et la honte de ma race... Hélas ! mademoiselle, maintenant que je touche au doigt ma misère, mon devoir m'apparaît cruel, mais impossible à méconnaître... Il faut que je renonce à vous... Il faut que j'aille bien loin

vivre et mourir tout seul en un lieu où l'infamie de Carhoat n'ait point encore pénétré !

Une larme coula sur la joue pâlie de Lucienne.

— Mon Dieu ! reprit Martel, dont la voix grave tremblait ; — il y a quatre ans nous étions bien pauvres déjà... mais nous n'étions que pauvres, et j'aurais eu le droit d'accepter le don de votre amour... Il y a bien longtemps que dure la déchéance de notre famille... Carhoat a glissé lentement du faîte des honneurs au plus bas de la honte... Il lui a fallu de longues années pour cela, mademoiselle.

Lucienne n'osait répondre. Son cœur se serrait et prenait sa part de l'angoisse douloureuse qui torturait Martel.

— Nous étions bien puissants ! poursuivit celui-ci, qui fuyait involontairement le présent pour se reporter vers le grand passé de sa race; — notre bannière était au premier rang parmi celles des chevaliers chrétiens qui allèrent mourir à la croisade... Nous étions bien riches !... le domaine des Carhoat touchait aux montagnes d'Arrez et avait pour limites les rivières du Relec et de Tremorgan... il confinait à trois villes... Pleiber-Christ voyait nos grandes forêts; les bourgeois de Morlaix se reposaient sous les arbres de notre parc ; Plougouven nous demandait la permission de pêcher dans nos étangs... Pendant quinze ans de ma vie, Lucienne, j'ai cru que Carhoat était toujours le maître de cette immense fortune... A Brest, où j'ai été élevé, mon père m'entretenait avec ma sœur sur le pied des plus riches enfants de famille... Parfois il venait nous voir... c'était encore alors un cavalier plein de force et dont le visage fier s'encadrait d'une épaisse chevelure noire... Il avait conservé sa jeunesse et sa beauté, bien qu'il fût arrivé déjà aux limites de l'âge mûr !... Ah ! vous ne savez pas, Lucienne, quel noble feu il y avait dans le regard de mon père ! et comme il portait haut son front où brillait le vaillant orgueil du gentilhomme !

La voix de Martel faiblit et se voila.

— Quant à Laure, reprit-il, c'était le cœur et la beauté d'un ange !... Vous l'avez vue, mademoiselle, vous savez si Dieu créa jamais une créature plus parfaite !... Oh ! que je l'aimais ! que je l'aimais !

Martel se couvrit le visage de ses mains, et un sanglot souleva sa poitrine. — Lucienne tâchait de retenir ses larmes.

— Un jour, poursuivit Martel, il y a de cela un peu plus de quatre ans.. M. le marquis de Carhoat, qui était alors député de la noblesse de Morlaix aux États de Bretagne, vint à Brest... il y avait deux années que nous ne l'avions vu, ma sœur et moi... Durant cet espace de temps l'âge et le malheur avaient pesé sur lui bien cruellement sans doute, car des rides profondes étaient maintenant à son front, et sa chevelure, jadis noire, dispersait, autour de son visage vieilli, ses boucles blanches comme la neige.

Nous remarquâmes ce changement avec tristesse ; — M. de Carhoat nous dit :

« — Mon fils et ma fille vous allez me suivre à Rennes. »

Laure fut joyeuse, parce qu'elle avait entendu parler souvent des belles fêtes de la noblesse rennaise; — moi, je sentis au dedans de mon cœur une vague tristesse mêlée de crainte... quelque chose me disait que j'allais apprendre le malheur...

Nous partîmes, — au lieu de prendre la route directe de Morlaix, nous appuyâmes sur la droite afin de gagner la montagne d'Arrez.

Nous arrivâmes à Sizun vers trois heures de l'après-midi, un jour de décembre, dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Mon père se fit servir à dîner dans l'auberge, et nous remarquâmes avec chagrin, ma sœur et moi, qu'il mettait une ardeur folle à vider incessamment son verre.

Il demeura deux heures à table.— Quand il se leva, son visage était enflammé, et son œil sanglant brûlait.

« — Venez, mes enfants, nous dit-il, — je vais vous montrer le domaine de Carhoat!... »

Il commençait à faire nuit. Nous montâmes tous les trois à cheval, et mon père, nous donnant l'exemple, partit aussitôt au galop.

Nous allions dans les ténèbres par ces routes défoncées et creuses de la Basse-Bretagne, où l'on rencontre des fondrières à chaque pas.

Mon père marchait le premier; il poussait son cheval avec une sorte de frénésie. Nous avions peine à le suivre. — Les étincelles qui s'échappaient des cailloux de la route, heurtés par les fers de sa monture, nous guidaient seuls de loin.

— Où nous mène-t-il? me demandait Laure.

Moi, je ne savais point répondre, — et notre route se poursuivait en silence.

Il faisait un froid glacial. Nos chevaux trébuchaient sur la terre durcie, et leurs sabots brisaient la couche de glace qui recouvrait l'eau croupie des ornières.

Après une heure de course non interrompue, mon père s'arrêta au sommet d'une colline; nous le rejoignîmes en quelques instants.

La lune se levait à l'horizon et montrait au loin la campagne blanche de givre.

Nous trouvâmes mon père debout sur ses étriers, les cheveux au vent et le visage animé d'une exaltation extraordinaire.

« — Regardez! nous dit-il à voix basse, en désignant de sa main étendue une ligne de monticules qui rejoignaient dans le lointain la grande chaîne d'Arrez, — voici les premiers arbres de votre héritage... Venez, enfants, venez! »

Il piqua son cheval, qui s'élança impétueusement et descendit la colline à bride abattue. La plaine fut parcourue en un clin d'œil; nul obstacle n'arrêtait mon père qui semblait poussé par l'effort d'un vertige.

Nous le suivions, dociles, franchissant les haies, sautant par-dessus les palis aigus et coupant à travers les champs, que la neige transformait en éclatants tapis.

« — Venez ! enfants, venez ! nous criait-il de loin, tandis que son cheval bondissait fougueusement, et faisait jaillir sous ses pieds des gerbes d'étincelles.

Il atteignit la ligne des collines que nous avions aperçues à l'horizon.

Il s'arrêta une seconde fois.

Son regard brillait sous ses sourcils blanchis.

« — C'est donc une noble fortune que celle de nos pères ! dit-il. — Regardez au-dessous de vous, enfants... Voici à votre droite la forêt de Luzennec, qui nous est venue en 1560 par le mariage de Jean Guern, seigneur de Carhoat, notre aïeul, avec haute et puissante dame Marie de la Cruze de Luzennec, cousine de messieurs de Rieux... Dans le partage de monsieur mon père, cette forêt a été estimée quatre-vingt mille écus. Tout là-bas, derrière les derniers arbres, ces pointes noires qui tranchent sur le ciel, sont les donjons du manoir de Luzennec... Pauvre demeure, mon fils ! et que l'on peut à peine porter à trois cents écus de rentes... Ne parlons point de cela... »

Il tourna sur lui-même et désigna du doigt l'immense plaine qui s'étendait à ses pieds.

« — Je ne saurais point vous dire, reprit-il, — à quelle époque ces champs que voici sont tombés en notre héritage. C'est aussi vieux que le nom de Carhoat... Il y en a beaucoup et vous n'en pouvez point voir la fin... Celui-là serait un insensé qui les donnerait pour moins de cent mille écus... C'est le domaine de Ploumer. »

Son regard remonta de la plaine au manoir, et il secoua ses longs cheveux en poussant un rauque éclat de rire.

Nous écoutions, ma sœur et moi, en silence. Quelque chose donnait pour nous aux paroles de notre père une signification lugubre. — Il parlait d'opulence, et rien jusqu'alors n'avait pu nous faire soupçonner notre misère.

Pourtant notre cœur se serrait comme si tout ce que nous entendions eût été une amère raillerie...

La lune montait au ciel, éclairant le visage de mon père, qui s'enflammait de plus en plus et rayonnait, ardent sous la neige de sa chevelure.

« — Venez, enfants, venez ! » nous cria-t-il.

Ses éperons s'enfoncèrent dans le ventre de son cheval, qui bondit et se reprit à dévorer l'espace.

Les montagnes d'Arrez étaient à notre droite. La lune mettait des étincelles bleuâtres aux fragments de quartz qui perçaient de tous côtés sous la bruyère, — le givre scintillait aux branches des arbres.

Nous passions, emportés par notre course haletante, et les mille lueurs parsemées dans la campagne semblaient des traits de feu qui fuyaient derrière nous.

« — Connaissez-vous le château de Kerpont? demanda tout à coup mon père en arrêtant son cheval dont les naseaux fumaient ; — voici ses hautes cheminées là-bas sur la montagne... Plus d'un gentilhomme des États se contenterait des terres qui l'environnent... mais pour nous, enfants, c'est bien peu de chose!... Kerpont, malgré les deux cent mille écus qu'il représente dans le tableau de nos biens de famille, n'ajoute guère à notre opulence... Ce fut l'apport de mademoiselle Gertrude Kaër de Kerpont, qui épousa, sous les derniers ducs, René, cadet de Carhoat... L'alliance n'était point brillante pour des gens comme nous, et je n'en parle que pour mémoire... Voici, en bas, le clocher du Cloître, bonne paroisse qui nous appartient, ainsi que les trois quarts de celles des environs... Ah ! ah ! M. de Carhoat, votre père, était un riche gentilhomme!... »

Il fit un geste emphatique, et poussa son cheval qui se précipita de nouveau à travers champs.

Nous le suivîmes encore.

« — Martel, me dit Laure d'une voix faible, — le cœur me manque, et je me sens perdre mes forces. »

Moi-même j'avais du froid dans les veines, et je souffrais cruellement...

Martel s'arrêta, des gouttes de sueur perçaient sous ses cheveux. Il était pâle, et un fugitif tremblement agitait sa lèvre...

Lucienne l'écoutait émue, chacune des impressions qui agitaient l'âme de Martel trouvait un écho dans la sienne. Tout ce qu'il sentait, elle le sentait aussi vivement que lui. — On eût dit que Martel remuait au fond de la mémoire de Lucienne l'angoisse de ses propres souvenirs...

— Pourquoi me dites-vous tout cela? murmura-t-elle, — vous souffrez et je souffre.

— Oh ! ce fut une nuit terrible ! reprit le garde-française emporté par les ressentiments éloignés du passé, — Laure et moi nous allions toujours, dociles à l'ordre de mon père.

Nous le voyions de loin chevaucher devant nous... La lune éclairait sa grande taille et les flots argentés de ses cheveux... Il étendait ses bras à droite et à gauche, comme pour saluer partout sur son passage les tenues dispersées de son immense domaine... Ces grands bois étaient à lui... Ces champs, qui s'étendaient à perte de vue, lui payaient redevance... Ces fermes endormies étaient la demeure de ses vassaux!...

Il s'arrêta encore bien des fois, tantôt sur la montagne, et tantôt dans la plaine, nous faisant le compte pompeux de ses innombrables richesses.

Ici, c'était le douaire d'une Rohan. — Là, c'était l'apport d'une fille du sang ducal de la Bretagne, qui avait fait Carhoat le cousin de son souverain.

Partout d'opulentes et illustres alliances! Partout de la richesse et de la splendeur!

Le front de mon père rayonnait d'orgueil. Sa superbe taille se dressait de

toute sa hauteur. Il dominait les campagnes vassales, et jetait son regard de maître jusqu'à l'horizon qui était à lui!...

Les heures passaient; nous étions épuisés de fatigue, et ma sœur se sentait défaillir.

Nous arrivâmes enfin sur les bords du Coëtlosquet, et une longue avenue aligna devant nous son quadruple rang de vieux chênes.

« — Venez, enfants, venez! » nous dit mon père dont la voix tranquille n'annonçait ni trouble ni lassitude.

Il s'engagea dans l'avenue où croissaient de grands ajoncs épineux, et des genêts qui barraient le passage.

A mesure que nous avancions, la route devenait plus impraticable; les pieds de nos chevaux s'embarrassaient dans la lande épaisse. — Il semblait que depuis des années, nul pas humain n'avait foulé le sol de cette magnifique avenue.

Mon père poussait son cheval de la voix et des éperons. — Le pauvre animal, harassé, ne marchait plus que par saccades, et bronchait à chaque instant contre les obstacles du chemin.

Devant nous, au bout de l'avenue, se dressait une grande masse noire, dont les angles, irréguliers et comme déchirés, tranchaient sur l'azur étoilé du ciel.

On distinguait déjà des tours démantelées, et des pans de murailles qui n'avaient plus de toiture à soutenir.

C'était une ruine immense, sombre, froide, et qui mettait dans le cœur de poignantes idées d'abandon et de mort.

« — Venez! enfants, venez! » disait mon père, en frappant son cheval.

Celui-ci, par un dernier effort, dépassa les derniers arbres de l'avenue, et s'abattit, mourant, aux pieds de la ruine.

Mon père se releva sans blessures.

Il s'avança vers ma sœur et lui offrit courtoisement la main pour quitter la selle.

Nous étions tous les trois debout au pied des sombres murailles.

Mon père demeurait immobile et muet, — la lune, arrivée au plus haut de sa course, frappait d'aplomb son visage. Il y avait une sorte d'orgueilleuse complaisance sur ses traits.

« — Voyez, Carhoat, voyez, me dit-il, — ceci est le berceau de notre race. Tout ce que je vous ai montré n'est rien... Luzennec, Kerpont, Tremeur, Ploumer, tous nos autres domaines, rassemblés en un seul, ne valent pas la moitié de Carhoat!... Carhoat est un apanage de prince!... »

Nous regardions, Laure et moi, ces hautes murailles désolées, où le lierre pendait, et dont les ans avaient festonné le faîte.

Et notre cœur se serrait douloureusement.

Mon père nous prit par la main, et nous fit monter les marches moussues du perron.

Nous franchîmes une ouverture voûtée où il n'y avait plus de porte.

Nous gravîmes le grand escalier, et nous entrâmes dans une vaste salle où les rayons de la lune entraient par les fenêtres et par le plafond ouvert.

« — Asseyez-vous, enfants, nous dit mon père, — vous êtes ici chez vous... tout cela vous appartient! »

Nos regards parcoururent ces murs humides et nus.

« — Asseyez-vous ! » nous répéta mon père.

Nous cherchions des siéges, — il n'y avait que des décombres...

Mon père prit place sur une poutre tombée du plafond, et nous nous mîmes auprès de lui.

A cette heure seulement, je pus m'apercevoir que sa respiration était courte et haletante. Ses yeux brillaient outre mesure et des tressaillements soudains agitaient son corps.

« — Les fous ! s'écria-t-il ; — les misérables fous !... Ils disent que Carhoat est un mendiant!... Ils ne savent donc pas que Carhoat ne peut vendre la terre qui porte son nom, et que nos seigneurs les ducs lui enviaient ce royal château!... Ils n'ont donc pas vu ces nobles murailles, au pied desquelles tant d'Anglais sont morts, et qui abritent de si fières magnificences!... Ils n'ont pas vu ces tentures de soie, ce velours, cet or... Ils n'ont rien vu, et ils parlent ! »

Il eut un rire sec et strident.

« — Je les amènerai ici, dans mon château, reprit-il,— je le leur montrerai, salle par salle, avec son riche ameublement et son luxe prodigue!... Je les écraserai sous ma splendeur!... et ils iront à Rennes dire qu'ils en ont menti et que Carhoat est un grand seigneur!... »

Ces paroles insensées faisaient un contraste navrant avec le morne aspect de cette ruine ravagée.

Il n'y avait rien, -- rien que des croisées sans vitraux, de larges brèches et des monceaux de poussière recouvrant le plancher...

Laure regardait notre père et avait les larmes aux yeux.

Je voulus parler ; ma voix s'arrêta entre mes lèvres.

« — N'est-ce pas, enfants, tout cela est bien beau ! s'écria mon père après un silence et d'une voix qui éclata tout à coup. — N'est-ce pas que tout cela est bien riche, et qu'il n'y a point au monde d'aussi noble demeure que le château de Carhoat!... »

Il commença un éclat de rire qui se termina en un gémissement.

Sa tête tomba entre ses mains. Son corps chancela, et il s'affaissa comme une masse inerte dans la poussière.

La lune donnait à cette scène de désolation sa pâle lumière. — Il n'y avait rien là qui pût guérir ou porter secours.

Nous étions seuls, auprès de notre père mourant, dans les ruines de notre demeure !

Ce fut là que je compris, Lucienne, toute l'étendue de notre misère. — Pour la première fois, l'avenir se voila devant mon regard...

Mais que je devais apprendre à souffrir davantage!...

Carhoat n'était que pauvre alors...

Martel se tut. Lucienne pleurait.

Longtemps ils gardèrent le silence. La jeune fille n'osait point interrompre la rêverie triste de Martel, qui se donnait tout entier à ses souvenirs.

— C'est mon excuse, poursuivit-il brusquement. — Nous étions si riches autrefois, Lucienne, et si grands, que j'ai du espérer sans folie !... Je me disais : Dieu nous rendra peut-être une part de ce qu'il nous a pris... Et mon espoir a duré tant qu'il n'y a point eu de honte ajoutée à notre malheur! mais maintenant, mademoiselle, ce qui était faiblesse deviendrait crime... Je ne veux pas!... je ne veux pas!

Martel s'était levé, sa tête dépassait le bas feuillage des aunes, et petit René put le voir.

L'enfant bondit sur ses pieds, et descendit la rampe en courant.

Il vint se jeter dans les bras de son frère qui, surpris d'abord, le couvrit bientôt de baisers.

— Ah! je vais tout vous dire, s'écria l'enfant en riant et en pleurant : — Il faut que tu saches tout, mon frère... Il faut que mademoiselle Lucienne soit sauvée et qu'elle soit heureuse, puisqu'elle ne t'a point trahi!...

———

XXII

LE CHAMP-DOLENT

La rue du Champ-Dolent était alors, comme aujourd'hui, une voie impure et tortueuse, dont la fange sanglante exhalait incessamment de mortelles vapeurs. L'habitant de Paris pourrait s'en faire une idée à peu près exacte en visitant les derrières de la rue Mouffetard et les bords pestiférés de la Bièvre.

A Rennes, un mince filet d'eau noire et boueuse, emprunté à la Vilaine, remplace le fétide ruisseau des Gobelins. Au lieu de tanneries, ce sont des boucheries ; toute la différence est là.

Mais sous le rapport des odeurs abominables et de l'atmosphère épaisse, incessamment chargée de vapeurs méphitiques, le cloaque rennais n'a rien à envier à l'égoût parisien.

Au dix-huitième siècle, le Champ-Dolent renfermait, outre les abattoirs, une assez grande quantité de tavernes mal hantées, où se réunissaient les truands de l'époque.

Ces malheureux portaient ainsi la peine de la méchante vie ; car c'est, à coup sûr, un châtiment terrible que de respirer par habitude, quand on n'est point bœuf ou boucher, l'air tiède et fade du Champ-Dolent.

De nos jours, ces tavernes ont complétement disparu. Le Champ-Dolent est la rue la plus odieuse, mais la plus honnête qui soit en toute la ville. Il forme une cité à part au milieu de Rennes, et, par un privilége tacitement reconnu qui remonte aux temps féodaux, il reste à l'abri de la surveillance municipale.

Là où il n'y a point de police, les voleurs font défaut : ceci est un axiome. Le Champ-Dolent, où jamais sergent de ville ne pénétra, ne croit pas aux brigandages nocturnes qui désolent le reste de la ville. Il est gardé par ses chiens féroces qui se feraient un plaisir, le cas échéant, de dévorer quelque bandit, — et par des bouchères énormes, non moins redoutables que leurs dogues.

C'est un lieu inconnu et plus inviolable que s'il était entouré de hautes murailles. A ses deux extrémités ouvertes, une chaude odeur de carnage éloigne invinciblement les curieux. On sait que le Champ-Dolent existe, mais on n'y passe jamais, et l'aristocratie de ce séjour y élève ses belles grandes filles rougeaudes, en narguant les séductions de la garnison et des écoles.

Les héritiers mâles, au contraire, après avoir tué le samedi, aiment à se promener en gants jaunes le dimanche ; ce goût funeste les force à se laver les mains. — Les traditions se perdent.

Ainsi s'en vont, hélas ! pièce à pièce, tous les souvenirs du vieux temps ! et nos neveux pourront voir le jour où le Champ-Dolent, assaini, fera place à quelque abattoir municipal.

La Vilaine, purgée énergiquement, roulera des ondes à peu près claires et ne montrera plus le ventre blanc de ses poissons, mis à mort par sa naïade empoisonneuse !

Il était temps, en vérité, d'écrire l'histoire de Rennes, qui devient une ville tout comme une autre, et nous devons des remerciements au savant bibliothécaire dont l'érudition étoffée a mis au jour sur ce sujet un in-8° précieux...

En 1772, la taverne de la Mère-Noire élevait fièrement ses murailles enfumées entre deux étables à moutons.

Elle avait un renom détestable, ce qui lui procurait une nombreuse clientèle.

Bien peu, parmi ses habitués, pouvaient saisir le calembour aimable de son enseigne, mais chacun en pouvait apprécier la belle composition et admirait, en passant la porte, la grande femme noire avec des yeux blancs et une langue rouge, qui était entourée d'une innombrable quantité de petits enfants, noirs comme elle, avec des langues rouges et des yeux blancs...

Le lendemain du jour qui avait vu l'attaque de M. de Talhoët dans la forêt, et l'effrayant combat soutenu par le baron de Penchou contre Corentin Jaunin de la Baguenaudays, Francin Renard entra dans le cabaret de la Mère-Noire.

Il avait, comme toujours, sa grande veste de futaine déchirée, sa culotte nouée avec des ficelles sur ses jambes maigres et nues, et son large chapeau en éteignoir.

Il était onze heures du matin à peu près. La pièce principale du cabaret, qui ressemblait à la chambre basse d'une grande ferme, commençait à s'emplir déjà.

Autour de chaque table boiteuse on voyait s'asseoir des gens de mauvaise mine, vêtus, pour la plupart, de peaux de bique pelées.

Quelques femmes se mêlaient à eux çà et là, — des femmes descendues au dernier degré de la honte et de la misère.

La salle donnait d'un côté sur la rue du Champ-Dolent, et de l'autre sur le sordide ruisseau dont nous avons parlé ; au delà de ce ruisseau s'élevaient des masures en bois, soutenues par de longs étais vermoulus, dont le pied se baignait dans la vase.

La salle avait deux fenêtres sur la rue et deux fenêtres sur le ruisseau. Malgré ces quatre ouvertures, il n'y régnait qu'un demi-jour épais et enfumé, parce que le maître de l'établissement, craignant sans doute les regards indiscrets, avait eu l'ingénieuse pensée de barbouiller de chaux les carreaux de ses croisées.

Les hommes fumaient et buvaient du cidre ; les femmes buvaient du cidre et fumaient. Les émanations de la rue et celles du ruisseau, se mêlant aux vapeurs du dedans, composaient une atmosphère diabolique, où les habitants seuls du cabaret de la Mère-Noire trouvaient moyen de respirer à peu près.

On eût pu croire que Francin Renard, habitué à l'air libre de la forêt, serait suffoqué en entrant dans ce bouge ; mais, bien au contraire, Francin Renard dilata ses narines et aspira chèrement ces âpres senteurs. Il était là dans une atmosphère connue ; il s'y trouvait bien ; c'était là son centre.

Il traversa la salle sans rien dire à personne et vint s'asseoir à une table déserte.

Son grand chapeau cachait sa figure jusqu'à la naissance du menton. Il était impossible de distinguer ses traits.

Il frappa sur la table avec son bâton à gros bout et demanda un pot de cidre.

On l'examinait à la ronde avec une curiosité croissante. Son costume, si caractéristique qu'il puisse paraître au lecteur, ne disait rien en ce lieu où il y avait dix costumes semblables.

Une fille du cabaret lui apporta son pot de cidre et un verre jaunâtre figurant un cône tronqué.

On l'attendait au moment où il faudrait boire pour voir son visage tout à l'aise.

Mais Francin Renard but deux rasades coup sur coup, en laissant son verre à moitié plein, et parvint à ne point montrer autre chose que le bout pointu de son nez. Cela fait, il tira de sa poche une petite pipe à tuyau court et noire comme de l'encre, un briquet, du bois mort et une corne.

Il battit le briquet et alluma son bois mort, qu'il plaça dans la corne. Il y fit entrer ensuite le fourneau de sa pipe, et bientôt un nuage circulaire de fumée, sortant par-dessous les vastes rebords de son chapeau, l'entoura d'une blanchâtre auréole.

Ces diverses choses avaient été exécutées avec un aplomb remarquable. Les buveurs et les buveuses ne pouvaient s'empêcher d'admirer la précision mise à charger, la grâce du coup de pouce mouillé pour assurer la bourre, le maniement du briquet et le bruit sec des lèvres rejetant la fumée.

C'était évidemment un gaillard de fort bonnes manières, et qui savait sa pipe de fond en comble. Mais qui était-ce?...

Chacun se faisait cette question, et les femmes qui ont des priviléges partout, même au cabaret, s'excitaient mutuellement à percer ce mystère.

Mais la prestance du nouveau venu était véritablement si sombre et si imposante sous son éteignoir de feutre, que personne n'osait entamer le badinage et soulever ledit éteignoir.

Francin but son pot de cidre jusqu'à la dernière goutte et fuma sa pipe jusqu'à sa suprême bouffée.

Quand il eut fini, il croisa ses jambes d'un air digne, ôta son grand chapeau qu'il mit auprès de lui sur la table, et promena sur l'assemblée les regards fiers de ses petits yeux clignotants.

— Monsieur Renard ! monsieur Renard ! répéta-t-on à la ronde, — l'homme à la ménagère de Carhoat !...

— Ça se pourrait bien, grommela Francin d'un ton protecteur.

Il frappa sur la table avec le gros bout de son bâton et demanda un autre pot de cidre.

— Et quoi de nouveau dans le pays, garçons ? dit-il.

— Pas grand'chose, monsieur Renard, répliqua un gros truand qui était le chevalier d'une de ces dames. — Comme vous voyez, l'argent est rare et les filles sont laides.....

Le truand reçut incontinent un monstrueux soufflet qui le fit rire.

— Bien tapé, Marie-Jolie ! cria-t-on de toutes parts.

Marie-Jolie avait eu un succès. Son triomphe la perdit. Elle voulut redoubler la dose et mit sur l'autre joue de son cavalier un second soufflet, mieux appliqué encore que le premier.

C'était un soufflet de trop, paraîtrait-il, car le cavalier prit la pauvre fille aux cheveux, la traîna, renversée, sur le sol humide, et la plongea, hurlante, à plusieurs reprises, dans le ruisseau rouge du Champ-Dolent.

L'assemblée avait des bravos pour tout ce qui était beau.

— Bien rendu, Jozon Ménard ! cria-t-elle en riant et en applaudissant.

La pauvre Marie-Jolie avait pris la fuite, poursuivie par les huées des garçons bouchers du Champ-Dolent.

— Tu es un joyeux gars, Jozon ! dit Francin qui buvait son verre à petites gorgées. — Eh bien ! les affaires ne marchent donc pas comme tu voudrais?...

— Ne m'en parlez pas, monsieur Renard ! répondit Jozon. — Il n'y a pas de l'eau à boire, et nous tirons la langue plus longue que le bras depuis que les gens du roi ont mis leur nez du diable sur la Fosse-aux-Loups !

— Ah ! ah ! la Fosse-aux-Loups ! s'écrièrent quelques voix mélancoliques. — Étions-nous bien là-dedans !...

Francin Renard but un coup et cligna de l'œil.

Puis il bourra sa pipe lentement et d'un air qui voulait dire tout plein de choses.

La grande majorité des habitués du cabaret de la Mère-Noire se composait de mauvais garçons de la forêt de Rennes, qui avaient pris le nom de Loups après la dissolution de la résistance politique, et s'étaient fait un repaire de la retraite de leurs devanciers.

Les anciens Loups, qui étaient eux-mêmes les héritiers de l'association politique des Frères Bretons, combattaient pour leur indépendance et pour conserver des priviléges qu'ils croyaient légitimes.

Les Loups de la fin du dix-huitième siècle étaient purement et simplement des bandits, qui ne prenaient même plus la peine d'exploiter ce sentiment antipathique que la majorité des Bretons gardait contre les gens de France.

Ils étaient peu nombreux : ils étaient misérables, et leur unique métier consistait à voler sur les grands chemins ou ailleurs : mais telle était l'obstination

vivace de la haine bretonne contre la domination française, que ces malheureux étaient protégés encore sous main à cause de leur nom de *Loups*.

On se souvenait de ces vaillants hommes de la forêt qui avaient tenu si longtemps en échec autrefois les soldats du roi. On se souvenait de leurs faits et des attaques hardies qu'ils avaient dirigées contre Rennes même.

C'étaient de vrais Bretons !

Ils avaient jeté là leur mousquet, ils étaient rentrés paisiblement sous le toit de chaume de leur loge.

Mais beaucoup de gens aimaient à penser qu'il n'y avait rien de fini entre la province et le roi de France, et que la Bretagne n'avait pas encore dit son dernier mot dans la lutte séculaire.

Ceux-là se complaisaient à voir toujours dans les Loups ce qu'ils n'étaient plus depuis longtemps déjà.

Et cette poignée d'hommes, vivant de brigandages, tombés au plus bas du vice, était entourée encore de secrètes sympathies.

On les avait chassés de la Fosse-aux-Loups, et il s'était trouvé des gens pour déplorer ce fait comme une injustice.

Les vers que nous avons mis en tête de ce récit expriment une vérité éternelle. Il faut de longs siècles, après toute conquête, pour faire oublier aux vaincus le fiel de leur rancune, et aux vainqueurs l'orgueil de la bataille gagnée...

La Bretagne avait été vaincue pacifiquement et à l'aide de la diplomatie matrimoniale, mais comme elle aimait à se battre et qu'elle savait se battre, elle n'en gardait que mieux son implacable colère.

Sans cette protection occulte qui entourait le reste des Loups, ce faible débris eût été anéanti depuis bien longtemps.

Mais la protection qu'on leur accordait était en quelque sorte négative et n'allait point souvent jusqu'à secourir leur misère, ils pillaient çà et là maigrement et gagnaient à peine de quoi payer le torrent de cidre aigre, qui coulait en leur honneur au cabaret de la Mère-Noire.

Tous, tant qu'ils étaient, ils auraient risqué leur peau pour quelques sous.

Francin Renard savait parfaitement cela, et c'était le motif de son apparition au cabaret du Champ-Dolent.

A le voir ainsi prendre un air de circonstance et humer son cidre à petites gorgées, l'assemblée conçut de vagues espoirs.

On savait que Carhoat n'avait point une conduite très-différente de celle des Loups, mais que seulement il était plus habile à prendre ses mesures.

On se disait que, peut-être, il serait possible de trouver un autre asile en quelque lieu de la forêt de Rennes, si le vieux marquis voulait s'en mêler.

— Allons, monsieur Renard ! dit l'un des hommes à peau de bique, qui se nommait Pierre Barriais : — déboutonnez-vous avec nous... m'est avis que vous venez nous causer pour quelque affaire ?...

— Ça se pourrait bien, répondit Francin Renard. — Mais je ne vois pas beaucoup de bons gars ici autour...

— Nous en trouverons, dit Jozon, — tant que vous voudrez !... Est-ce un fameux coup, père Renard ?

— Ça se pourrait bien, répondit celui-ci, qui reprit aussitôt son air de réserve.

La curiosité générale était de plus en plus excitée.

Toutes les tables furent abandonnées peu à peu, et un large cercle se forma autour de Francin Renard, qui fumait sa pipe courte et noire avec un calme d'empereur.

Il y a pour le moins autant de diplomatie chez le paysan breton que chez le Normand, et c'est, dit-on, chose éminemment curieuse que de voir les deux races lutter de stratagèmes et de ruses aux foires de la Basse-Bretagne...

Francin Renard, voyant son auditoire en bon point, prit son temps et entama le marché.

Ce furent des demi-mots auxquels vous n'eussiez rien compris, des excitations patelines, des métaphores téméraires, des arguments subtils qui décourageraient les plus retors de nos avocats parisiens...

Les truands voulaient savoir quelque chose, et Francin prétendait ne rien leur dire. Les truands voulaient être payés grassement, et Francin serrait de son mieux les cordons de la bourse.

Ils étaient, comme on le voit, loin de s'entendre.

Pourtant, après trois heures de discussion animée et un nombre incalculable de pots de cidre vidés, on parvint à se rapprocher, grâce à l'éloquence supérieure de Francin Renard.

Ce brave garçon avec son *ça se pourrait bien*, répondait à tout et mettait en poudre les raisonnements les plus meurtriers.

Vers deux heures de relevée, il mit sa pipe dans sa poche avec son briquet, sa corne et son cuir à tabac.

Puis il tendit sa large main noirâtre, où chaque Loup vint frapper un grand coup en signe de marché conclu.

On but un dernier coup pour trinquer comme des amis, et Francin se leva.

— Vous êtes dur, monsieur Renard, dit Jozon : — mais enfin, ce qui est fait est fait... va pour l'écu de six livres !

— C'est bien payé ! grommela Renard. — C'est trop payé... mais ce qui est fait est fait... vous aurez chacun un écu de six livres, puisque j'ai été assez sot de vous le promettre... et vous serez trente bons gaillards à m'attendre ce soir. à côté du pont de planches qui est sur la Vanvre, au bas de l'avenue de Presmes

— Nous y serons, répondirent les Loups.

Francin Renard sortit, remonta sur son bidet, qu'il avait attaché à la porte, et reprit la route de la forêt.

Tout le long du chemin il souriait sous son grand feutre en éteignoir, et résumait ses réflexions en répétant tout bas :

— Ça se pourrait bien ! ça se pourrait bien !...

XXIII

LE BLESSÉ

M. le chevalier de Talhoët était arrivé à Rennes, la veille au soir, dans un assez triste état.

Il avait plusieurs blessures, dont l'une présentait quelque gravité. Il était harassé de lassitude, et sa valise avait disparu.

Cette valise, outre une somme assez considérable, contenait des papiers auxquels M. de Talhoët tenait singulièrement.

Depuis fort longtemps, il était mêlé à toutes les intrigues politiques qui se rapportaient directement ou non à la restauration de l'indépendance bretonne. Sans nul doute, ces papiers contenaient quelques notes secrètes, dont la découverte pouvait présenter de graves dangers.

Toujours est-il que M. de Talhoët se préoccupait de leur perte plus encore que de la perte de son argent. Or, les gentilshommes bretons, qui faisaient à cette époque de l'opposition contre le gouvernement de France, avaient, à peu de chose près, épuisé toutes leurs ressources. L'argent était précieux, et pour que M. de Talhoët mît ses papiers au-dessus de son pécule, il fallait que leur importance fut bien grande.

Son valet était resté couché sur le gazon, au carrefour de Mi-Forêt et n'avait pu le suivre. A cette heure, il devait être au château de Presmes, où le vieux veneur lui avait sans doute offert l'hospitalité.

M. de Talhoët arrivait seul. Il descendit à la plus belle auberge de Rennes, qui portait pour enseigne le portrait de la duchesse Anne, et était située derrière le palais des Etats, au coin de la rue aux Foulons.

Dès qu'il eut pris possession de son appartement, il donna deux messages au domestique de l'auberge. Le premier message était verbal et avait pour objet d'appeler un chirurgien qui pansât ses blessures.

Le second était un billet de quelques lignes adressé à mademoiselle Laure de Carhoat.

Laure attendait, impatiente, depuis deux heures déjà. Elle prit à peine le temps de lire le billet qu'elle serra dans son sein, et partit à pied toute seule pour se rendre à l'auberge de *l'Image Sainte-Anne*.

Car le bon aubergiste avait sanctifié la duchesse, malgré le caractère peu canonique que l'histoire prête à certains détails de sa vie.

Laure avait jeté sur ses épaules une mante de soie noire dont les plis amples et longs dissimulaient les perfections reconnaissables de sa taille. — Elle avait mis sur son visage un voile épais.

Elle traversa les rues de Rennes, où quelques jeunes gentilshommes préludaient aux espiègleries bruyantes qui se jouaient la nuit en plein air, et qui étaient de merveilleux goût à Paris comme en Bretagne.

On lui barra le passage en riant, on lui fit des déclarations grotesques, et quelques mains hasardées s'approchèrent même de son voile pour le soulever.

L'inconvénient n'eût point été aussi grand alors que de nos jours, car les réverbères étaient rares dans la cité bretonne; néanmoins, quelques lueurs égarées, sortant des maisons voisines, auraient pu éclairer les traits si connus de Laure; — mais parmi les jeunes espiègles, il y avait des cœurs chevaleresques qui prirent fait et cause pour la belle inconnue.

On lui laissa son voile, on l'escorta même jusqu'à la rue aux Foulons, et, quand elle entra dans l'auberge, un chœur de compliments l'y accompagna.

Le chevalier de Talhoët était déjà sur son lit; la fatigue et une abondante perte de sang ne lui permettaient point de rester debout sans danger.

Le chirurgien était à ses côtés et posait le premier appareil sur ses blessures.

Laure n'osa point relever son voile devant ce témoin, et se tint à l'écart.

Elle voyait le chirurgien étancher le sang de M. de Talhoët, qui était pâle et semblait bien faible.

A ce spectacle son cœur défaillait. — Elle était venue chercher de la joie, et, au lieu du bonheur promis, elle trouvait de la douleur...

Talhoët tournait vers elle son visage souriant et heureux. C'était une façon muette de lui souhaiter la bienvenue. — Mais sous ce sourire, il y avait tant de fatigue et de souffrance!...

Le chirurgien posait les appareils de son mieux, et, tout en s'acquittant de cette tâche, il maugréait contre les mains maladroites qui avaient fait ces blessures.

— Voici un coup de couteau, monsieur le chevalier, disait-il, — qui est porté de la façon la plus malheureuse! les chairs sont mal tranchées... Il est pitoyable d'être frappé ainsi avec des couteaux qui ne coupent pas?...

Talhoët, qui ressentait en ce moment l'atteinte de la main lourde de l'opérateur, laissa échapper un gémissement faible.

Cette plainte répondit jusqu'au fond du cœur de Laure.

— En se mettant en contact avec les lèvres de votre plaie, monsieur le chevalier, reprit le chirurgien, — mon doigt a dû vous causer une légère sensation de douleur... Ne faites pas attention à cela, je vous prie... c'est la moindre chose... mais on disait que ces diables de Loups avaient quitté la forêt de Rennes pour s'établir dans la ville même!... Il paraît qu'il en est resté quelques-uns, puisque monsieur le chevalier a été attaqué par eux... Veuillez étendre le bras, s'il vous plaît, pour que je bande cette pipûre...

Le chirurgien mit une compresse sur l'avant-bras de Talhoët et poursuivit:

— Du reste, ce n'est ici un mystère pour personne... Il paraîtrait que ce ne sont pas les Loups tout seuls qui mordent là-bas dans la forêt... et que certains gentilshommes ont pris aussi le rôle de détrousser les passants sur les grands chemins. — Laure se sentit pâlir sous son voile.

— Quels gentilshommes ? demanda M. de Talhoët.

Le chirurgien hésita, et Laure se sentit le cœur serré comme si elle eût été en équilibre sur le bord d'un abîme.

On eût dit que le nom qui allait tomber des lèvres de cet homme pouvait être pour elle le coup de la mort !

La bouche du chirurgien s'ouvrit et Laure ne respira plus.

Mais le chirurgien était un homme prudent, qui aimait mieux calomnier dix bourgeois que de médire d'un gentilhomme.

— Eh ! eh ! monsieur le chevalier, répliqua-t-il, — je ne suis qu'un pauvre praticien, et les gens dont je parle passent pour avoir le bras long... D'autres vous diront comment ils s'appellent, car c'est ici le secret de la comédie... Mais le premier devoir de mon état est d'être discret. Voici ma besogne finie... J'ai l'honneur, monsieur le chevalier, de vous présenter mes respects, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'à toute heure du jour et de la nuit, je me mets entièrement à vos ordres. — Le chirurgien salua et sortit.

Laure, dont le cœur bondissait, délivré d'un écrasant fardeau, s'élança vers le lit et prit la main du blessé qu'elle porta à ses lèvres.

— Que faites-vous, mademoiselle ? s'écria Talhoët, qui voulut se lever sur son séant. — Laure mit une douce violence à le retenir.

Elle s'assit à son chevet. Son voile était maintenant rejeté en arrière ; les rayons de la lampe éclairaient en plein son charmant visage, entouré de sa luxueuse parure de cheveux blonds.

Talhoët la regardait émerveillé. Il ne l'avait jamais vue si belle. Le ravissement chassait la douleur. Il ne songeait plus à ses blessures.

Il ne songeait plus à rien, pas même à la perte irréparable qu'il venait de faire, et il était heureux.

La main de Laure s'oubliait dans la sienne. Ils se regardaient et ils se souriaient. — Ils s'aimaient. Laure durant toute cette nuit fut sa garde-malade.

Et ce furent de douces heures. Ils avaient tant de choses à se dire et à se rappeler ! Ils avaient si souvent tous les deux souhaité cet instant du retour !

Quand Talhoët renversait sa tête pâlie sur l'oreiller et cédait à la fatigue, Laure retenait son souffle pour ne point troubler son sommeil.

Elle le contemplait avec une tendresse passionnée. La vue de son amant suffisait à mettre dans son âme une joie sans mélange et de radieux espoirs.

Elle ne savait plus rien du malheur qui l'accablait naguère. Le malheur était trop loin d'elle maintenant, et l'amour la gardait comme un bouclier impénétrable.

Cet homme, qui était là devant elle, et à elle, avait eu son premier, son unique amour. Il lui avait enseigné à lire au dedans d'elle-même. Il lui avait appris à la fois l'allégresse et l'angoisse de la passion.

Elle l'aimait de toutes les forces de son âme. Il n'y avait rien en elle qui ne fût à lui, tout à lui ! — C'était un cœur jeune, fougueux et plein de hardis élans. Son amour dépassait les bornes de la tendresse vulgaire. Elle eût voulu se dévouer, souffrir, mourir ! — Et, d'autres fois, ses ardentes fougues s'alanguissaient, et une extase la berçait en de douces rêveries...

Elle voyait l'avenir bien beau, l'avenir avec lui, dans quelque solitude, loin de l'œil railleur du monde et sous le regard de Dieu qui la savait pure...

Elle priait. — De belles larmes humectaient sa paupière...

Quand M. de Talhoët s'éveillait, secoué par la fièvre, le visage de Laure se penchait au-dessus de lui. En s'ouvrant, le regard du blessé rencontrait son adoré sourire. — Et la surprise heureuse combattait de nouveau sa souffrance. Un baume coulait en ses veines. Il se sentait rafraîchi, soulagé ; il pouvait sourire à son tour.

Alors c'étaient de douces paroles échangées tout bas. On faisait des plans d'avenir. Cet amour mettait dans la vie du chevalier un élément nouveau, et depuis qu'il avait vu Laure à Nantes, il songeait sérieusement à se retirer de la politique. — Quelle paix ! quel repos ! que de calmes plaisirs !

Ils vivraient tous les deux au solitaire manoir de Talhoët, ils se suffiraient l'un à l'autre et leur vie serait un long bonheur.

Les heures de la nuit s'écoulèrent. Le jour naissant trouva Laure au chevet de Talhoët, qui n'avait plus de fièvre, et se sentait ranimé par cette nuit de reposante allégresse.

Le chirurgien revint, posa de nouveaux appareils, et déclara l'état du blessé aussi satisfaisant que possible.

Laure écouta cet oracle avec bien de la joie. Elle reprit sa place au chevet de Talhoët après le départ du chirurgien, et la journée commença comme avait fini la nuit, par de tendres paroles doucement échangées.

Il semblait qu'il ne fût point au pouvoir des choses de la terre de jeter un nuage entre ces deux cœurs qui s'aimaient d'un amour si entier et si sincère !...

Vers neuf heures du matin, un valet de l'auberge entra, et annonça M. le chevalier de Briant.

Laure ne connaissait point ce nom.

Elle passa dans une chambre voisine, et Talhoët ordonna d'introduire le chevalier.

Le chevalier de Briant fit son entrée presque aussitôt après.

Talhoët avait eu occasion de le voir à Paris, où il passait auprès des mécontents pour un chaud partisan de l'indépendance bretonne, comme il passait auprès de M. de Presmes et de beaucoup d'autres encore pour un serviteur dévoué du roi de France.

Il n'était, à vrai dire, ni l'un ni l'autre, et cherchait fortune comme il pouvait, par toutes voies, par tous moyens, sans se donner le souci de choisir.

La visite matinale qu'il faisait en ce moment à Talhoët était une de ces précau-

tions hardies que les gens de sa sorte risquent parfois, pour se faire la partie plus belle en cas de malheur.

Dans les idées de tous, on ne va guère demander de ses nouvelles à un homme qu'on attaqua la veille sur un grand chemin.

En conséquence, le chevalier venait demander à M. de Talhoët comment il se portait.

C'était comme une vague présomption d'innocence qu'il mettait de côté pour l'avenir.

Il avait le costume que nous lui avons vu à la ferme de Marlet et dans le château de Presmes.

Ses manières étaient ici, comme toujours, avenantes, franches, nullement dépourvues de distinction, et comme imprégnées d'un parfum de bienveillante rondeur.

— J'apprends à l'instant, chevalier, dit-il, — qu'il vous est arrivé hier un accident sur la route..... Pardieu! le malheur s'en est mêlé... Si les coquins s'étaient attaqués à moi qui n'ai ni sou ni maille, ils n'auraient eu que des coups à recevoir!... Mais vous, si l'on ne m'a point trompé, vous étiez porteur de quelques fonds appartenant à notre confrérie bretonne...

— C'est la vérité, monsieur, répondit Talhoët. — Je les remplacerai.

— Je n'en doute pas, monsieur mon ami, je vous prie de croire que je n'en doute pas!... D'ailleurs, dès qu'il s'agit d'argent, quelle que soit la somme, c'est toujours une bagatelle..... Mais ce qui est sérieux, ce sont vos blessures, à ce qu'on dit..... Les coquins vous ont mené rudement et M. le lieutenant de roi, que j'ai vu ce matin, m'a chargé de vous offrir de sa part les services de son médecin.

Kérizat disait vrai. Il avait vu ce matin même le lieutenant de roi et quelques autres gentilshommes. Il était venu à Rennes pour prendre langue et savoir si la nouvelle de l'attaque y faisait du bruit déjà.

Le commun des citoyens n'en était point instruit encore, mais les autorités savaient, depuis le soir de la veille, l'attaque qui avait eu lieu. M. de Presmes, en effet, avait dépêché au lieutenant criminel un exprès qui dénonçait le crime commis, et déclarait que l'un des coupables, M. Prégent de Carhoat, avait été saisi en flagrant délit.

Ces renseignements, pris à bonne source, réglèrent la conduite de Kérizat.

— Monsieur mon ami, — poursuivit-il en donnant à ses traits une expression d'intérêt affectueux, — bien que nous soyons, par principe, opposés à M. le lieutenant de roi, il me semble que vous pouvez accepter son offre bienveillante.

— Je n'en ai pas besoin, répliqua Talhoët, — mes blessures ne sont rien, et j'ai un chirurgien excellent.

— Tant mieux, mille fois! s'écria Kérizat, — et puissiez-vous guérir aussi promptement que je le souhaite!... Il y a gros à parier que vos adversaires seront plus sérieusement malades que vous.

Kérizat prononça ces paroles en souriant d'un air malicieux.

— Connaîtrait-on déjà le nom des coupables? demanda Talhoët.

— Oui, monsieur mon ami... Ah! voyez-vous, notre Bretagne n'est plus un pays perdu... Il y a bien encore quelques bandits çà et là... mais on s'occupe activement de les pendre... Ce sont ces diables de Carhoat qui vous ont fait un mauvais parti dans la forêt.

Le blesé se dressa sur son séant; il crut avoir mal entendu.

Ce nom de Carhoat, à part même son amour pour Laure, se liait chez lui à des idées de haute noblesse et de position considérable.

— Carhoat, répéta-t-il.

— Oui, oui, reprit Kérizat, — le vieux marquis et ses trois sauvages de fils... Pensez-vous que ce soit là leur coup d'essai?

— Mais, nous ne nous entendons pas, murmura Talhoët stupéfait; — il est impossible que vous me parliez de cette famille de Carhoat dont le chef représentait dernièrement encore la noblesse de Morlaix aux États de Bretagne.

— Si fait, monsieur mon ami, c'est précisément cela!..... il y a, par ma foi, bien assez d'une famille de Carhoat en ce monde!

— Vous vous trompez, monsieur, dit Talhoët, qui se sentait pris de colère.

Kérizat le regarda en souriant, et il y avait dans son sourire quelque chose d'insolent et de railleur.

— Ah çà! s'écria-t-il, — monsieur mon ami, ce qu'on m'a dit là-bas à Paris serait-il donc vrai?... est-ce que vous auriez fait la folie de devenir amoureux de la Topaze?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit le blessé.

— A la bonne heure!... On m'avait affirmé que les beaux yeux de la petite Laure avaient fait sur vous la même impression que sur tant d'autres...

La pâleur du blessé devint livide et ses sourcils se froncèrent.

— De qui parlez-vous, monsieur?... demanda-t-il d'une voix brève et presque menaçante.

— Eh! pardieu, de la petite Laure, monsieur mon ami... tout le monde connaît cela!... de Laure de Carhoat, que l'admiration générale a surnommée la Topaze!...

Talhoët ouvrit la bouche pour parler, mais sa faiblesse vint en aide à son émotion pour la dompter. Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Kérizat continua comme si de rien n'eût été:

— Ma foi, monsieur mon ami, vous sentez qu'avec l'affection que je vous porte, je n'ai pu qu'être extrêmement molesté en entendant porter contre vous cette accusation absurde... Car on ne disait pas que vous étiez l'amant de la Topaze, — on disait que vous aimiez la Topaze... que vous l'aimiez comme on aime une femme à qui l'on veut donner son nom... Que sais-je, moi? des folies!... J'ai répondu, comme je le devais, par un démenti positif... Que diable! messieurs, ai-je dit, je sais cela mieux que personne!... La Topaze est une adorable créature!..... mais, en définitive, on n'aime pas la Topaze!

Talhoët perdait le souffle et se sentait défaillir.

Kérizat continuait sans faire attention à cette amère souffrance.

— Il faut vous dire, monsieur mon ami, — que la Topaze et moi nous sommes de vieilles connaissances... Au temps où le service de la cause bretonne ne m'avait pas forcé encore à changer de nom, et où je m'appelais M. de Kérizat, ce vieux fou de Carhoat s'était jeté parmi nous avec l'ardeur inconsidérée de gens qui n'ont plus rien à perdre... Il était le plus pressé de nous tous... Il voulait la guerre!... Il voulait renverser le royaume d'un coup de poing!

Kérizat se prit à rire et poursuivit :

— Il n'y avait qu'une seule personne au monde qui fût plus follement enthousiaste que lui... C'était sa fille Laure... Les Carhoat étaient ruinés de fond en comble. Ils n'avaient plus rien, et la petite Laure regrettait amèrement ses robes de soie, ses colliers de perles et toutes ces belles choses qu'elle portait aux bals de messieurs des États... Ne pouvant plus danser, elle se mit en tête de devenir une héroïne... Cela ne vous semble-t-il pas très-plaisant, monsieur mon ami?

Talhoët avait fermé les yeux. Il avait toute sa connaissance, mais il était incapable de faire un mouvement et de prononcer une parole.

Ce malheur inattendu, qui le frappait au milieu de sa joie, le brisait.

— Ma foi, poursuivit encore Kérizat, — ce fut moi que le hasard choisit pour guider la vocation de notre charmante enthousiaste!... Elle était jolie... Ah! vous ne pouvez pas vous en faire une idée!... Nous partîmes un beau soir de la forêt de Rennes, et nous allâmes à la pêche des partisans de l'indépendance bretonne... Nous allâmes à Nantes, nous allâmes à Vannes, à Brest, à Quimper, partout!... Je ne me souviens plus trop, à parler franchement, si nous fîmes beaucoup de prosélytes ; mais ce qui est certain, monsieur mon ami, c'est que depuis ce temps je n'ai jamais pu retrouver sur ma route de maîtresse aussi adorable que la petite Laure de Carhoat!

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Talhoët.

Une plainte faible se fit entendre du côté de l'appartement où Laure s'était retirée, et l'on ouït la chute d'un corps sur le parquet...

— Qu'est-ce que cela? demanda Kérizat.

Comme Talhoët ne lui répondait point, il feignit de s'apercevoir seulemen alors de l'extrémité où le blessé se trouvait réduit.

— Eh! mon Dieu! dit-il en se levant, — je crois que vous vous trouvez mal, monsieur mon ami!... Je vais chercher du secours à l'instant même!

Il se leva, sortit et dit en passant au domestique de l'hôtel d'aller chercher le chirurgien de M. Talhoët.

Une fois dans la rue, il partit d'un large éclat de rire.

— Si celui-là m'accuse, pensa-t-il, — je déclare qu'il a l'esprit mal fait!... En tout cas je me suis vengé vertement de mademoiselle Laure... En bonne chevalerie je n'ai rien à me reprocher, puisqu'on n'est obligé à garder que le secret de ses maîtresses... Laure n'a pas voulu être la mienne... tant pis pour elle!

Laure, pendant ce temps, était évanouie sur le plancher de la salle où elle s'était retirée. Elle avait tout entendu...

Au moment où le calomniateur l'accusait d'avoir été sa maîtresse, elle avait voulu s'élancer pour le confondre. — Mais il était trop tard, sa torture durait depuis trop longtemps déjà.

Les forces lui manquèrent à ce dernier coup; elle tomba foudroyée.

Quand elle reprit ses sens, on n'entendait plus aucun bruit dans la chambre de M. de Talhoët.

Elle entr'ouvrit la porte et le vit étendu, immobile et pâle sur sa couche.

Le chirurgien était venu et l'avait rappelé à la vie.

Laure, faible encore et chancelante, traversa la chambre à pas lents et s'approcha du chevet du blessé, qui ne bougea point et garda ses yeux perdus dans le vide.

— Amaury, prononça-t-elle tout bas.

Il ne répondit point.

— Amaury! répondit-elle en pleurant, — je vous prie... ah! je vous en prie, parlez-moi!

Le blessé gardait un silence morne.

Mademoiselle de Carhoat se mit à genoux; son visage était inondé de larmes.

— Un mot, un seul mot! murmura-t-elle d'une voix mourante; — croyez-vous ce que cet homme vous a dit?

Talhoët tourna vers elle son regard froid et triste.

Mais il ne répondit point encore.

Mademoiselle de Carhoat se couvrit le visage de ses mains. On entendit un sanglot déchirer sa poitrine.

Puis le silence régna dans la chambre du blessé.

Au bout de quelques instants, Laure se releva et ses mains retombèrent.

Son beau visage avait une expression de calme effrayant. — Ses yeux étaient sans larmes.

— Adieu! murmura-t-elle d'une voix sourde et si faible que Talhoët eut peine à l'entendre.

Puis elle se dirigea vers la porte et disparut.

XXIV

L'ASSAUT

Il était sept heures du soir environ. Les hôtes du château de Presmes étaient assemblés pour souper dans la salle à manger.

Les deux filles du vieux veneur faisaient défaut à la réunion ; leurs places demeuraient vides.

Le repas était silencieux et triste ; il y avait une vague inquiétude sur tous les visages, et si quelques paroles s'échangeaient entre voisins, c'était à voix basse et comme furtivement.

Les veneurs et officiers de la capitainerie observaient l'air soucieux de leur chef et modelaient leurs visages sur le sien.

Cela ne les empêchait point de manger comme il faut et de boire à leur soif, mais ils mangeaient et buvaient avec une figure chagrine et sans tenir les joyeux propos qui animaient le repas d'ordinaire.

Auprès du siége vide de la comtesse Anne, s'asseyait le baron de Penchou, dont les deux yeux disparaissaient sous des bosses énormes, fruit du terrible combat qu'il avait soutenu dans la soirée de l'avant-veille.

Vis-à-vis de lui, à côté du fauteuil de Lucienne, se tenait, roide et grave, Corentin Jaunin de la Baguenaudays. Il avait la tête entourée d'un bandeau, destiné à cacher la place de ses oreilles perdues à la bataille.

Ce bandeau ne le faisait point ressembler à l'amour.

Penchou et lui se lançaient de temps à autre de funestes œillades.

Il était facile de reconnaître que ces deux jeunes gentilshommes couvaient au fond du cœur une colère mutuelle. — Il était facile de prévoir que cette colère, contenue maintenant, ferait explosion quelque jour, que Penchou voudrait venger ses deux yeux mis sous cloche, et Corentin Jaunin ses longues oreilles tombées avant l'âge.

En attendant, ils dévoraient silencieusement, et vidaient leurs verres à l'envi l'un de l'autre, pour chasser leur mélancolie.

Un seul visage, parmi ceux qui entouraient la table, était souriant et gaillard. — C'était celui de monsieur le chevalier de Briant, assis à côté du vieux de Presmes.

Il ne paraissait point s'apercevoir de la contrainte générale, et faisait son

devoir comme un convive aimable au milieu d'une réunion en bonne humeur.

— Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur mon ami, dit-il en tendant son verre au vieux veneur, — à vous demander ce qui nous prive de la présence de ces dames.

M. de Presmes lui versa gravement à boire et répondit :

— Nous vivons dans un malheureux temps, monsieur le chevalier, — et dans un malheureux pays !... vous en devez savoir quelque chose, puisque la confiance de Sa Majesté vous a honoré d'une mission qui serait superflue en des circonstances plus tranquilles... Ces environs ne sont pas sûrs pour un fidèle sujet du roi... et je suis obligé de transporter ma maison à Rennes avant l'époque où, d'ordinaire, je prends mes quartiers d'hiver.

Le front de Kérizat se plissa, et une lumière cauteleuse s'alluma dans son œil.

— Est-ce que vous comptez partir dès ce soir ? demanda-t-il avec un involontaire empressement.

— Je le voudrais, répliqua M. de Presmes, — car il n'y a aucun honneur à gagner contre des bandits, et ce qu'on peut y perdre est immense...

Il poussa un gros soupir en regardant les siéges vides de ses filles.

— Pensez-vous que le danger soit pressant ? demanda Kérizat d'un air bonhomme.

Le vieux veneur secoua lentement sa tête grise.

— J'ai à garder deux bien chers trésors, monsieur le chevalier, murmura-t-il, — et je sais que les Carhoat... vous n'avez point oublié M. le marquis de Carhoat, je pense ?... ont fait dessein d'enlever mes deux filles.

— En vérité ! s'écria Kérizat, dont les yeux s'ouvrirent tout grands, et prirent une expression énergiquement scandalisée, — en vérité, monsieur mon ami !... ces coquins de Carhoat en sont là ! Tubleu ! je suis souverainement satisfait de me trouver votre hôte à cette heure difficile... et je n'ai pas besoin de vous assurer que ma rapière ferait son devoir en cas de malheur.

M. de Presmes lui serra la main chaudement.

— Je ne pouvais attendre moins d'un homme investi de la confiance de Sa Majesté, répondit-il. — Dieu veuille que je n'aie pas besoin de mettre votre bonne volonté à contribution... Il y a peu d'apparence, du reste, car nous quittons Presmes demain matin, sous l'escorte d'un détachement de maréchaussée, que M. le lieutenant général a la galanterie d'envoyer à mes filles.

— Ce détachement est-il au château déjà ? demanda Kérizat, qui jouait admirablement la sollicitude courtoise d'un hôte.

— Non, monsieur le chevalier, répliqua le vieux de Presmes ; mais notre résolution n'a pu encore transpirer au dehors, et il faudrait bien du malheur pour que cette nuit justement !...

— Assurément, assurément, interrompit Kérizat.

— J'ai du reste fait prendre toutes les précautions nécessaires, poursuivit le vieillard. — Le château est en état de défense et organisé militairement, comme si l'ennemi était à nos portes... Les consignes sont rigoureuses et suffisantes,

j'ai lieu de l'espérer... Passé neuf heures, chacun sera à son poste... et vous seul, monsieur le chevalier, ajouta le vieux veneur en s'inclinant, vous aurez le droit de circuler dans la maison, d'entrer, de sortir et de faire tout ce que vous jugerez convenable pour le service du roi notre maître... Mes ordres sont donnés.

— Le service du roi, monsieur de Presmes, répliqua Kérizat d'une voix grave et digne, — exige en ce moment que, toutes affaires cessantes, je mette mon épée à votre disposition, comme le dernier de vos hommes... prêter une aide loyale à un aussi fidèle sujet que vous l'êtes, c'est servir le roi comme il faut, et bien employer son temps.

— Vous me comblez, chevalier! murmura M. de Presmes.

— Et ces dames, reprit Kérizat, — font sans doute leurs préparatifs de départ ?

— Il n'y a qu'une de mes filles au château, reprit le vieux veneur.

— Laquelle ?...

— La comtesse Anne... commença M. de Presmes.

Kérizat ne put retenir un geste de violent dépit.

Le vieillard n'y prit point garde et continua :

— La comtesse Anne nous a précédés à Rennes, et ma fille Lucienne, un peu souffrante, garde la chambre depuis ce matin.

Le chevalier respira ; — son affaire, à lui, c'était Lucienne, puisqu'il avait perdu la comtesse aux dés.

— Allons, monsieur mon ami ! s'écria-t-il, — en définitive, je ne vois point là sujet de s'attrister immodérément... C'est quelques jours de moins à passer à votre manoir, et quelques jours de plus à donner au beau monde de Rennes... Voilà tout !... Je porte respectueusement la santé de vos charmantes filles et je me fais une fête de les retrouver à Rennes, ainsi que vous, monsieur mon ami, aux assemblées que les gens de Sa Majesté voudront donner sans doute en mon honneur . . . .

Dans le taillis au delà de la Vanvre, une trentaine d'hommes étaient couchés sur le gazon et fumaient leur pipe en causant.

Ils se trouvaient à cinquante pas, tout au plus, du pont de planches.

C'étaient les Loups du cabaret de la Mère-Noire qui attendaient, fidèles au rendez-vous donné par Francin Renard.

Vers neuf heures et demie, ils furent rejoints par les Carhoat et Francin, armés jusqu'aux dents.

— Debout, mes enfants ! dit le vieux marquis ; — nous allons faire de bonne besogne cette nuit, et si je suis content de vous, au lieu d'un écu vous en aurez deux !

Les truands se levèrent tous ensemble, et prirent leurs fusils qu'ils avaient cachés dans le taillis.

La troupe se mit en marche silencieusement, et passa le pont de planches pour gagner l'avenue de Presmes.

A moitié chemin du château, elle quitta la route battue et s'engagea sous le couvert, afin d'arriver aux derrières du parc.

Les Loups avaient mis leur masque. C'étaient tous gens vigoureux et résolus. Malgré la petite garnison qui était à Presmes, et les précautions que prenait d'ordinaire le vieux veneur, il était raisonnable de penser que le château serait emporté facilement en cas de surprise.

Mais la surprise était désormais impossible : qetit René avait parlé ce jour même ; le vieux veneur, averti, se tenait sur ses gardes avant de partir pour Rennes.

Lorsque M. de Carhoat et les Loups, après avoir fait un long détour dans le parc, arrivèrent à l'endroit indiqué par le chevalier de Briant pour franchir la muraille du jardin, la nuit était avancée déjà.

Le chevalier se tenait à l'intérieur, prêt à remplir sa promesse et à ouvrir les portes du vestibule.

Mais il se gardait bien de les ouvrir d'avance comme ç'avait été son premier dessein. Les paroles de M. de Presmes durant le souper, et quelques bruits inaccoutumés qui venaient du dehors lui disaient suffisamment que des sentinelles cachées veillaient dans le jardin entre lui et ses alliés.

Il était resté coi, maudissant le hasard qui avait éventé la mine, prévoyant avec dépit la défaite maintenant possible de ses complices, et se creusant la cervelle pour trouver un moyen de changer cet échec en triomphe.

Le problème n'était point aisé à résoudre, mais M. le chevalier de Briant était un homme de ressources.

Tandis qu'il méditait, absorbé dans le travail de son esprit, il se fit soudain, au dehors, un effroyable tintamarre. Des coups de feu retentirent, mêlés à des cris de mort.

Le chevalier s'élança et mit son œil au guichet d'une croisée ; il ne vit rien, sinon des ombres noires qui s'agitaient confusément au bout de la principale allée du jardin.

Çà et là, le feu des décharges illuminait la scène pour une seconde, et lui montrait des hommes, à cheval sur la muraille du jardin, qui chancelaient et qui tombaient...

Il poussa une sourde malédiction et regagna son appartement, en se glissant le long des murs du grand escalier.

Une minute après, tout était en mouvement à l'intérieur du château. On s'appelait bruyamment, les lumières couraient par les longs corridors.

Valets, gardes, officiers de vénerie, tous s'armaient à la hâte et descendaient pour prendre part au combat.

On n'entendait plus le bruit de la fusillade ; les assaillants avaient changé de tactique sans doute.

Au premier moment, suivant les instructions de Kérizat, les Loups avaient tenté d'escalader la muraille du jardin. Mais le jardin était mieux gardé cette

nuit que l'avant-veille, et Martel n'aurait point pu venir soupirer sans danger sous les fenêtres de Lucienne.

Il y avait des sentinelles apostées derrière les buissons. Quelques minutes après la première attaque, on aurait pu voir trois ou quatre cadavres de Loups couchés sur la plate-bande, à l'endroit même où Hervé Gastel avait franchi, l'autre soir, le mur du jardin donnant sur le parc.

Il régnait maintenant au delà de ce mur un profond silence.

La lune, descendant à l'horizon, glissait lentement parmi de petits nuages floconneux et grisâtres. Aux faibles lueurs qu'elle envoyait, on ne voyait plus apparaître au faîte de la muraille ces grandes ombres noires qui, tout à l'heure, étaient tombées sous les balles des sentinelles.

Les Loups s'étaient retirés peut-être, peut-être tenaient-ils conseil au dehors.

En cas d'une nouvelle attaque, les chances des assiégeants étaient bien diminuées. Les défenseurs du château se trouvaient maintenant en nombre dans le jardin. C'était une troupe hardie et bien armée, qui eût donné de la besogne à des assaillants plus redoutables que les Loups.

Le vieux veneur avait disposé ses gens en général habile. Tous les postes, indiqués par la disposition des allées, étaient occupés, et désormais il y avait de quoi foudroyer cent hommes essayant d'escalader la muraille.

Mais tel n'était plus le plan des Carhoat.

On entendit bientôt des coups de hache retentir sur la petite porte du parc.

— Attention ! dit le vieux de Presmes.

Les coups de hache redoublèrent, et la porte brisée tomba en dedans.

Les Loups se ruèrent tumultueusement dans le jardin en poussant des hurlements sauvages.

— Feu ! cria M. de Presmes.

Tous les buissons s'éclairèrent à la fois, et une décharge générale ébranla les vitres du château.

Quelques Loups tombèrent ; mais l'élan était donné ; ils poussèrent leur pointe vers le perron, où une petite escouade de domestiques et de piqueurs était échelonnée pour les recevoir.

La mêlée s'engagea furieuse.

M. le chevalier de Briant voyait tout cela de la fenêtre de sa chambre, et ne s'inquiétait point de porter secours à ses complices.

Il avait son idée ; le moment lui sembla merveilleusement choisi pour la mettre à exécution.

Il descendit dans la cour de Presmes et ordonna au gros Yvon de seller son cheval.

Yvon entendait les coups de fusil et trépignait d'impatience de ne pouvoir prendre part à la lutte.

Il sella le cheval de Kérizat et l'attacha, sur son ordre, en dehors de la grille.

— Ça chauffe là-bas? demanda-t-il.

— Je suis sûr, répondit Kérizat, que ce sont encore ces misérables bandits de Carhoat!...

— *Ma fâ ian!* dit Yvon.

— Garde bien le château de ce côté, mon brave, reprit le chevalier; — je vais donner un coup de main à M. mon ami de Presmes, avant de vaquer au service du roi, qui me réclame cette nuit.

Le chevalier disparut dans la direction du jardin et laissa Yvon caresser son vieux fusil de chasse avec envie.

La fusillade continuait de l'autre côté du château.

Au bout de quelques minutes, le chevalier se montra de nouveau sur le perron de la cour.

Il était enveloppé d'un vaste manteau sous lequel sa personne disparaissait complétement.

— Yvon! Yvon! cria-t-il avec une grande affectation d'épouvante, — les Loups ont le dessus, et il faut que tout le monde travaille!... Va vite, mon homme!... M. de Presmes m'envoie te chercher!

Yvon poussa un cri de joie, brandit son fusil au-dessus de sa tête et partit comme un trait, en oubliant de dire : Ma fâ ian!

Le chevalier se prit à rire..

Il descendit péniblement les marches du perron.

Si le brave Yvon fût resté à son poste, il aurait pu voir, malgré l'obscurité, qu'un pesant fardeau embarrassait la marche du chevalier.

Mais il n'y avait plus personne dans la cour, le chevalier la traversa le plus vite qu'il put. La clé de la grille était restée à la serrure lorsque Yvon avait fait passer le cheval; Kérizat l'ouvrit et détacha la bride.

Il rejeta en arrière son manteau et découvrit la forme blanche et affaissée d'une femme évanouie, qu'il portait entre ses bras.

A la faible lueur des derniers rayons de la lune, on aurait pu reconnaître le charmant visage de Lucienne de Presmes.

Il la mit en travers sur son cheval, sauta en selle et piqua des deux, descendant au galop l'avenue.

A ce moment même, les Loups, accablés et vaincus, faisaient retraite en désordre vers la petite porte.

Ils avaient laissé bon nombre des leurs dans le jardin de Presmes, mais ils emmenaient avec eux Prégent de Carhoat, dont une main mystérieuse avait ouvert la prison, et un captif inconnu.

Ce prisonnier ne portait point d'armes. Il avait le costume d'un soldat du roi.

Les Loups franchirent la poterne et se dispersèrent dans le parc où les gens de Presmes n'osèrent pas les poursuivre...

XXV

LA MÈCHE

René, le dernier des fils du marquis de Carhoat, n'ignorait plus rien des hontes de sa famille. La conversation qu'il avait eue avec son frère Martel avait confirmé les soupçons conçus par lui la nuit précédente dans le souterrain. — Il ne savait point le monde, et ces choses ne le blessaient pas au point de vue du respect humain ; mais il y avait en lui un haut et pur instinct d'honneur. Pendant bien longtemps, il avait respecté son père et chéri ses frères de toute la force de son cœur. Ces révélations l'accablèrent. Il passa tout le jour à errer dans la forêt, pensif et morne.

Le souvenir de Bleuette, tant aimée, vint parfois à la traverse de sa peine, mais ce souvenir ne le consolait point, parce que Bleuette était la fiancée de Hervé Gastel.

Il s'agenouilla plus d'une fois aux carrefours, demandant à Dieu le pardon de son père et de ses frères, demandant pitié pour sa sœur qu'il devinait malheureuse encore plus que coupable.

La nuit venue, il ne voulut point rentrer à la ferme de Marlet, parce qu'il lui répugnait de refuser à ceux qu'il avait tant chéris les caresses accoutumées.

Il savait le chemin des salles souterraines. Il monta sur le roc, poussa la pierre qui bascula autour de son pivot, et descendit l'escalier humide que nous l'avons vu franchir le matin.

Là il s'étendit sur sa couche de la veille. — Fatigué de pleurer et de se désoler, il s'endormit.

Il y avait plusieurs heures déjà que durait son sommeil, lorsqu'il fut éveillé par un bruit soudain. Des voix et des pas se faisaient entendre dans le couloir qui communiquait avec la ferme de Marlet.

René se leva en sursaut et n'eut que le temps de se coller à la muraille, derrière un des vêtements suspendus. La vieille Noton Renard entra, tenant à la main une résine. — Un homme était derrière elle, qui lui parlait impérieusement et la poussait en avant.

La pauvre vieille avait sur son visage ridé de la compassion et de la terreur.

— Puisque je vous dis, murmurait-elle, — que notre monsieur ne veut pas qu'on ouvre cette porte !...

— Eh bien, elle est ouverte, répondit son interlocuteur, — le plus fort est

fait! Avancez, avancez, ma respectable dame... mon fardeau me fatigue, et il me tarde de m'en débarrasser.

Celui qui prononçait ces paroles se montra en ce moment au bout du couloir. Petit René le reconnut d'un seul coup d'œil.

C'était le personnage qu'il avait vu l'avant-veille, attablé dans la salle voisine avec son père et ses frères.

Cet homme portait entre ses bras une femme évanouie dont Petit René, dans le premier moment, ne put point apercevoir le visage.

M. le chevalier de Briant regarda tout autour de lui et avisa l'espèce de couche que venait de quitter le dernier des Carhoat.

— Pardieu! s'écria-t-il, voilà qui se trouve à merveille!... Madame de Kérizat sera là comme dans son lit.

Il déposa Lucienne sur les vêtements amoncelés et se tourna vers Noton Renard.

— Allons, ma bonne dame, allons! lui dit-il, — occupons-nous du souper, s'il vous plaît!... MM. mes amis vont revenir, et je suis sûr qu'ils auront un appétit d'enfer!...

— Mais cette jeune demoiselle a perdu connaissance, objecta Noton Renard. — Nous ne pouvons l'abandonner ainsi!...

— Ne vous inquiétez pas, ma bonne dame ! répliqua le chevalier, — je suis un peu médecin, et je réponds qu'un petit évanouissement de temps en temps ne fait point de mal aux jeunes filles... Allons, leste! à la cuisine!...

Il poussa la vieille Noton, qui tourna un œil de regret vers Lucienne évanouie, et sortit avec répugnance. Le chevalier la suivit. — René entendit la lourde porte de la ferme tourner sur ses gonds grinçants puis retomber.

Presque au même instant un grand bruit se fit à l'intérieur de la ferme. Des voix tumultueuses se croisèrent, comme si plusieurs hommes arrivaient à la fois.

Petit René sortit doucement de sa cachette, et vint s'agenouiller près de la femme évanouie.

Par habitude, la vieille Noton avait mis une résine dans le bois fendu fixé à la muraille, et l'avait allumée.

Petit René put reconnaître Lucienne.

De l'autre côté de la porte, Laurent, Prégent et Philippe, blasphémaient à l'envi, harassés de fatigue et tout meurtris de contusions. Bien qu'ils n'eussent reçu dans la lutte aucune blessure grave, ils avaient été fort maltraités et devaient garder longtemps le souvenir de cette soirée.

Le vieux Carhoat entrait en ce moment, sombre et taciturne.

Sur son visage pâle, il y avait une longue trace rouge.

Le coutelas d'un des piqueurs de Presmes lui avait fait cette blessure.

Il traînait derrière lui le prisonnier, qu'il tenait par le collet.

Derrière encore venait Francin Renard, qui perdait son sang par de nombreuses blessures, et qui s'appuyait, chancelant, au montant de la porte.

La vieille Noton ne l'apercevait point. Elle s'avança vers M. de Carhoat et lui dit :

— Notre monsieur, mademoiselle Laure est arrivée ce soir et se repose sur le lit du petit M. René.

— Ah! fit le vieillard, — et René?

— Il n'est pas revenu, répondit Noton qui secoua tristement sa tête grise.

— Ah! fit encore le vieillard. Sa figure était morne et ses yeux égarés. — Sers-nous à boire, dit-il.

M. le chevalier de Briant était déjà assis sur l'un des bancs, et avait ses deux coudes sur la table.

En entrant, les trois frères lui avaient jeté des regards irrités. — Le marquis de Carhoat s'avança dans l'intérieur de la chambre d'un pas lent et lourd.

— Marche!... dit-il à son prisonnier.

Celui-ci passa devant. Il portait, comme nous l'avons dit, l'uniforme de soldat du roi. Un large chapeau de paysan lui couvrait le visage, et il croisait ses bras sur sa poitrine.

Il vint se mettre debout auprès de la table, et demeura immobile.

Derrière lui, entra Francin Renard qui ne pouvait plus se soutenir.

Il avait au-dessus de la tempe une large blessure, et sa chemise rougie à diverses places de sa poitrine indiquait d'autres plaies que l'on ne voyait pas.

Il fit quelques pas chancelants à l'intérieur de la chambre; le sang ruisselait autour de lui. — Puis, il perdit l'équilibre et s'affaissa contre la muraille en poussant un gémissement sourd.

Sa femme Noton s'élança vers lui, épouvantée, et tâcha de le relever. Mais ses mains rencontraient partout une humidité tiède; elle retomba sur ses genoux, brisée.

— A boire! à boire! répéta le vieux Carhoat d'un ton dur et impérieux.

Noton tardait à obéir, parce qu'elle ne pouvait pas...

Francin Renard, mourant, fit un effort pour parler :

— Allons, la femme! murmura-t-il d'une voix épuisée, — laisse-moi tranquille... j'ai mon compte... va chercher à boire à nos messieurs.

Sa tête, qui s'était redressée à demi, retomba et choqua la pierre de la muraille. — Les Carhoat répétèrent tous ensemble :

— A boire! à boire! — Noton se leva, presque folle, et alluma une résine pour descendre à la cave. — Les trois frères prirent place à table.

Le vieux marquis se tourna vers son captif :

— Qui es-tu? lui dit-il d'une voix rude. Le prisonnier ne répondit point.

Les trois jeunes gens, alors, se prirent à le considérer curieusement.

— Qui es-tu? répéta le vieux Carhoat avec colère.

Et comme l'autre ne répondait point encore, le vieillard lui arracha violemment son chapeau de paysan. — Les trois frères poussèrent à la fois un cri de surprise. — Le vieillard porta la main à ses yeux et fit un pas en arrière.

— Ah! bah!... grommela Kérizat, — c'est mon petit compagnon de voyage!... Que diable est-il allé faire dans cette bagarre?...

Les Carhoat, cependant, ne revenaient point de leur surprise.

Philippe retrouva le premier la parole.

Il se leva et vint vers le garde-française auquel il tendit la main.

— Bonjour, mon frère Martel, dit-il. — Les mains de Martel restèrent croisées sur sa poitrine; son regard baissé se clouait au sol.

Philippe, indécis, tourna les yeux du côté de ses frères, qui avaient le rouge au front et gardaient le silence. — Ils se sentaient devant le seul juge qu'ils redoutassent en ce monde. — Philippe regagna sa place sans mot dire.

— Diable, diable! pensait Kérizat à part lui; — voilà un Carhoat que je ne connaissais pas!... Et moi qui ai été lui parler de la Topaze l'autre soir!...

— Monsieur, dit le vieux marquis en s'adressant à Martel, — pourquoi avez-vous quitté votre régiment et qui vous amène parmi nous?

— J'ai quitté mon régiment, répondit le jeune soldat d'une voix sourde et lente, — parce que la honte du nom de Carhoat est venue jusqu'à Paris... et parce que cet uniforme, que je n'ai plus le droit de porter, ne va bien qu'à des hommes pouvant parler sans crainte d'honneur et de loyauté!...

— Et vous venez nous reprocher nos fautes?.. demanda le vieillard d'un air sombre.

— Je viens les laver avec vous, répondit Martel, qui se redressa soudain et dont le noble visage rayonna tout à coup de fierté. — Mais prenez place, monsieur mon père... nous parlerons de cela tout à l'heure et en présence de ma sœur, qui, d'après ce que je viens d'entendre, se trouve dans votre maison.

— Qu'on fasse venir Laure! dit le marquis en s'asseyant vis-à-vis de ses trois fils.

Noton rentrait avec des pots couronnés de mousse pétillante et des flacons bouchés. Elle mit le tout sur la table et courut chercher Laure.

Mademoiselle de Carhoat parut bientôt sur le seuil de la chambre qui servait de retraite à René. Elle était pâle comme une statue de marbre, et ses magnifiques cheveux blonds tombaient en boucles éparses le long de ses joues décolorées.

Martel la regarda, et son cœur se serra douloureusement. — Elle était admirablement belle, et tant de noblesse brillait encore sur son front désolé! La compassion l'emporta dans l'âme de Martel sur son courroux austère. Il fit pour Laure ce qu'il avait refusé à Philippe. — Il s'avança à sa rencontre et la salua du nom de sœur.

Laure s'assit auprès de lui. Elle se trouvait en face de M. le chevalier de Briant.

La vieille Noton, profitant de ce moment de répit, s'était élancée vers Francin Renard, qui agonisait dans un coin.

Les convives étaient maintenant tous rangés autour de la table. Il régnait entre eux un silence glacé. Le chevalier lui-même, qui ne tarissait guère en ces occasions, n'osait prendre la parole. Quelque chose de solennel était dans l'air.

La lumière des résines, placées aux deux côtés de la table, éclairait vivement les visages et projetait des lueurs douteuses jusqu'aux parois noircies de la salle.

Dans un coin on apercevait vaguement le groupe formé par Noton Renard et son mari, qui se mourait. — Çà et là, sur le chêne noir des vieilles armoires, les serrures et les gonds en cuivre poli jetaient une étincelle à l'œil.

Le feu s'éteignait sous le manteau de l'immense cheminée.

— Buvons ! dit le vieux Carhoat.

Les verres s'emplirent et se vidèrent, mais il n'y eut point de santé portée.

Quelques secondes de silence suivirent, et Martel se tourna vers le vieux marquis.

— Monsieur mon père, dit-il, ceci est une assemblée de famille. Nous allons traiter la plus grave de toutes les questions. M'est-il permis de demander le nom de cet étranger, et de savoir à quel titre il peut demeurer parmi nous ?

Depuis que Laure était assise, elle fixait sur le chevalier son regard perçant et froid. — Le chevalier perdait sous ce regard sa hardiesse ordinaire. Il baissait les yeux et se sentait mal à l'aise.

A la question de Martel, il tressaillit comme s'il eût entendu une menace de mort à son oreille. Les quatre Carhoat ne se pressaient point de répondre.

Ce fut Laure qui prit la parole.

— Cet homme a nom : M. le chevalier de Kérizat, répondit-elle avec lenteur.

Les sourcils de Martel se froncèrent violemment. Une force invincible le souleva, et il fut sur le point de s'élancer contre cet ennemi que sa haine appelait depuis si longtemps. -- Mais il se contint, et un sourire amer vint à sa lèvre.

— Ah ! c'est là M. de Kérizat !... dit-il en saluant. — Je reconnais son droit à rester parmi nous... Et ce qui va se passer le regarde autant que personne.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit le chevalier qui surmonta son trouble et releva ses yeux sur Martel.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, répondit celui-ci.

Les trois aînés de Carhoat écoutaient inquiets et curieux. Le marquis, calme et grave, se recueillait en lui-même et sentait plus pesant à son front le fardeau de sa honte, au contact de ce jeune honneur.

Laure semblait être changée en statue. La fièvre de sa douleur était passée : il ne restait que le désespoir. — Elle était frappée au cœur.

En quittant la maison de M. le chevalier de Talhoët, un mouvement irréfléchi l'avait poussée vers la demeure de son père, où elle était entrée comme en un dernier asile.

Peut-être, du fond de son malheur, eût-elle adressé des paroles de reproche à son père et à ses frères, qui ne l'avaient ni défendue ni vengée. Mais elle se taisait devant le calme sévère de Martel, parce qu'elle sentait que sa voix serait faible auprès de la voix de ce frère resté pur. Il y avait en elle un instinct qui devinait l'heure du châtiment.

Elle n'adressait à Kérizat, qui venait de tuer son bel amour, ni plaintes ni reproches. Martel était là. C'était l'épée de Carhoat qui sortait enfin du fourreau.

— Mon Dieu ! dit Prégent, qui avait peine à respirer dans cette grave atmosphère, — nous avons fait de notre mieux ce soir et nous avons le droit de souper gaiement... Martel n'est pas si méchant qu'il veut s'en donner l'air... C'est lui, je le reconnais bien à présent, qui m'a ouvert la porte de la prison où m'avait claquemuré le vieux de Presmes... Allons, notre frère le soldat, si nous

avions des châteaux, nous ne ferions pas ce diable de métier qui paraît vous mettre en colère!...

— D'ailleurs, reste à savoir, dit Philippe qui gardait rancune de l'accueil reçu,—si M. notre jeune frère est, à l'exclusion de ses aînés, le gardien unique et naturel de l'honneur de Carhoat.

— Plût à Dieu que l'honneur de Carhoat fût encore à garder, répliqua Martel. — Je vous prie de m'écouter, messieurs, et je demande au besoin à M. notre père qu'il vous ordonne de prêter attention.

Le marquis fit un geste. Les trois frères se turent. Ils se dédommagèrent de ce silence en faisant circuler la bouteille le plus fréquemment possible et en vidant leurs verres sans relâche.

Le vieux marquis lui-même buvait avec une sorte d'emportement.

Il cherchait à s'étourdir, parce que la présence de Martel réveillait en lui ces idées oubliées de fierté qui étaient son plus cruel supplice.

— Nous étions de bien grands seigneurs autrefois, dit Martel. — Il n'y avait point de nom en Bretagne qui fût au-dessus du nom de Carhoat... Je vous le demande, monsieur mon père, si, du temps de notre jeunesse, un Carhoat eût pris du service dans les gardes du roi de France, n'eût-il pas été entouré d'affection et d'estime, avant même d'avoir fait ses preuves de vaillance?...

Le marquis baissa les yeux et fit un geste équivoque. — Il but à plein verre.

— Aujourd'hui, reprit Martel, Carhoat a été insulté parmi les gardes du roi, bien qu'il eût prouvé qu'il savait tenir son épée... Corhoat n'a pu trouver un ami entre tous les soldats de France... On lui a jeté avec mépris au visage les noms de son père, de ses frères, de sa sœur.

La paupière de Laure battit et une larme glissa sur sa joue.

— Mordieu! s'écria Laurent, — ce mignon est-il revenu de Paris tout exprès pour nous insulter?

Le chevalier de Briant ne buvait guère et ne parlait point. Il était brave, une rapière à la main, — mais en ce moment il avait peur!

La brusque apostrophe de Laurent dérida quelque peu son front et sembla lui rendre quelque liberté d'esprit. — Il regarda les trois frères comme s'il se fût attendu à les voir se révolter contre cette austère semonce de leur cadet.

Laurent, Prégent et Philippe avaient en effet de la colère sur leurs visages, mais l'expression calme et grave des beaux traits de Martel leur imposait. Ils mettaient leur rage à boire, et la vieille Noton, délaissant malgré elle le pauvre Francin, n'avait que le temps de remplir les pots et de déboucher de nouvelles bouteilles. Les trois frères étaient déjà ivres à moitié.

Quant au marquis, il buvait plus qu'eux. C'était quelque chose d'étrange et d'effrayant que de voir cet homme boire, boire sans cesse avec folie, et garder sur son pâle visage une morne immobilité.

Ses yeux seuls s'animaient lentement; il les tenait presque constamment baissés; mais lorsqu'il relevait sa paupière, on voyait une flamme sombre brûler au fond de son regard.

— Vous parlez bien, mon fils Martel, dit-il. — Parlez encore... Vous autres, faites silence et buvez !

Le jeune garde-française jeta sur son père un regard indécis. Il ne savait pas si ses paroles étaient vérité ou raillerie.

— Il me souvient, monsieur mon père, reprit-il, — d'une fois où vous nous avez montré, à ma sœur Laure et à moi, tous les immenses domaines que notre famille a perdus... Comme aujourd'hui, vous aviez cherché dans le vin un refuge à votre angoisse... Combien nous trouvâmes de châteaux sur notre route ! — et de manoirs jadis brillants!... et de grandes forêts!... et d'illustres ruines!... mais, en ce temps, nous n'avions perdu que des domaines, que des forêts, que des manoirs!... à l'heure où je parle, monsieur mon père, ne pourrais-je vous rendre les angoisses de cette nuit où, pour la première fois, je vis l'avenir se cacher à moi derrière un sombre voile?... Au lieu de ces vastes champs, parcourus au galop par nos chevaux, revenez avec moi vers le passé... Que de ruines encore, monsieur de Carhoat!... que de gloire perdue!... que d'honneurs enfuis! — et que de hontes amassées sur la route !

Philippe frappa violemment son verre contre la table et tâcha de se lever.

— Restez assis! lui dit le vieux Carhoat d'une voix brève, — et buvez !

Il se tourna vers Martel et reprit :

— Mon fils, vous parlez bien : parlez encore ! — Martel garda un instant le silence. — Puis il redressa son front où brillait une noble beauté.

— Je n'ai plus rien à dire, monsieur mon père, répliqua-t-il d'une voix calme et lente, — sinon que Carhoat a trop vécu.

— Carhoat mourra ! dit le vieillard avec un fier sourire et en rejetant derrière ses épaules les masses blanchies de ses cheveux.

Laure leva ses beaux yeux au ciel, comme pour demander une fin prochaine à son martyre.

Elle aussi souriait. — Ces mots de mort descendaient en son âme navrée comme des paroles d'espoir et de joie.

Une vague terreur se peignait sur les traits du chevalier. — Il ne riait plus : il ne causait plus. — Il ne gardait plus rien de ses façons aimables et légères qui faisaient de lui, la veille encore, un précieux convive.

Les trois aînés de Carhoat arrivaient au dernier degré de l'ivresse, et ne savaient plus guère ce qui se passait autour d'eux.

Le vieux marquis, lui, avait cessé de boire. Il avait jeté son verre loin de lui, et croisait ses bras sur sa poitrine.

— Francin Renard ! dit-il.

— Francin est mort, répondit Noton en pleurant.

Le vieillard se signa et parcourut des yeux les convives.

— Ils sont trop ivres! murmura-t-il en parlant à ses trois fils aînés, — il faut pourtant qu'il reste ici un homme pour garder Kérizat... car Kérizat doit mourir avec nous!

Il tira son épée et la remit aux mains de Martel étonné :

— Placez-vous auprès de la porte, monsieur mon fils, dit-il, — et si M. le chevalier tente de sortir d'ici, tuez-le.

Martel prit l'épée et se plaça debout auprès de la porte.

— Mais, monsieur mon ami ! murmura le chevalier, quelle mouche vous a piqué, je vous prie?... Est-ce la rage d'avoir manqué votre coup?... Nous ne sommes pas si malheureux que vous croyez, et l'attaque de cette nuit...

— Taisez-vous ! interrompit le vieillard...

Kérizat voulut parler encore, mais Philippe et Laurent, qui parmi leur ivresse gardaient contre lui de vagues élans de haine, répétèrent l'ordre de leur père en fichant leurs couteaux dans le chêne épais de la table.

Kérizat pâlit davantage et se tut.

— Mademoiselle de Carhoat, dit le vieillard, — vous avez failli par notre faute, mais il y avait en vous le cœur d'un homme fort... Je crois que vous saurez mourir... Suivez-moi !

Laure se leva, calme et si belle qu'une larme vint au seuil de la paupière du vieillard.

— Je n'ai point failli, murmura-t-elle, — mais je veux bien mourir.

Elle suivit M. de Carhoat, qui ouvrit la petite porte située entre les deux lits, et s'engagea dans le couloir menant aux salles souterraines.

Une sueur froide vint aux tempes de Kérizat; — bien souvent il avait joué sa vie la rapière à la main, et c'était un homme intrépide, mais il ne sut point supporter l'angoisse terrible de ce moment.

Ses regards effarés firent le tour de la chambre pour chercher une issue; il se leva par un irrésistible instinct de terreur.

La main de Laurent s'appesantit, lourde, sur son épaule.

— Ah ! ah ! chevalier, dit-il d'une voix avinée, — le vieux Carhoat ne veut pas de cela... Il a son idée... nous allons rire... — Les deux autres frères se prirent à osciller sur leurs bancs et repétèrent avec fatigue :

— Nous allons rire !

On entendit de l'autre côté de la porte du souterrain un bruit sourd, et dont il eût été malaisé de définir la nature... — Quelques instants après, le vieux marquis et mademoiselle de Carhoat reparurent.

La beauté de Laure avait à cette heure un caractère de résignation sublime. Elle avait rejeté en arrière les boucles de ses longs cheveux blonds; ses yeux noirs souriaient doucement, et il y avait à son front comme une auréole...

Le sang du vieux marquis était remonté à sa joue; son œil était enflammé, mais ses mouvements étaient hautains et calmes.

— Je vous remercie, ma fille, dit-il à Laure qui se rasseyait.

Puis il reprit en s'adressant à Martel :

— Monsieur mon fils, rendez-moi mon épée.

Martel obéit; le vieillard poursuivit :

— Vous êtes venu dans ma maison, monsieur mon fils, sans y être attendu et vous y avez parlé en maître... Je suis le marquis de Carhoat, monsieur ! et nul



H. Castelli del. — Imp. Pupain, Faub.g St Jacques, 35. — Nargeot sc.

QUE DIEU GARDE... LE DERNIER DES CARHOAT

FONTAINE-AUX-PERLES

ici, excepté moi, n'a le droit de lever la tête. Vous m'avez offensé : je vous chasse!

— Mais, monsieur... voulut dire Martel.

— Je vous chasse! répéta le vieillard d'une voix tonnante.

En même temps il saisit Martel à bras le corps, et, usant de sa force supérieure, il le mit hors d'état de faire un mouvement.

— Ouvre la porte, Prégent, dit-il. — Prégent ouvrit la porte.

Le vieillard franchit le seuil, souleva son fils entre ses bras, et l'étreignit contre sa poitrine.

C'était de la fureur, — ou c'était le dernier adieu d'une délirante tendresse.

Martel perdait le souffle.

Le vieillard lui mit au front un baiser furtif et le jeta brisé au plus épais du taillis.

— Que Dieu garde, dit-il avec une émotion profonde, le dernier des Carhoat !

Il rentra dans la maison et referma la porte derrière lui à double tour.

— Allons, enfants, buvons ! s'écria-t-il, rions ! chantons !.. Il n'y a plus ici de trouble-fête. . . . .

Mademoiselle de Presmes avait repris ses sens, grâce aux soins de Petit René.

Quand ses forces furent un peu revenues, l'enfant la releva et guida ses pas chancelants jusqu'à l'issue secrète qui se trouvait au sommet du plateau de Marlet.

Lucienne souffrait. La lassitude et la frayeur arrêtaient sa marche à chaque pas

L'enfant la soutenait, et lui rendait courage.

Ils furent bien longtemps à traverser les taillis et la longue avenue. — Ils arrivèrent enfin à la grille de Presmes, et comme Lucienne remerciait avec effusion son jeune sauveur, René lui baisa la main en disant : — Aimez bien mon frère Martel ! — Puis s'approchant de son oreille, il ajouta tout bas :

— Et vous, qui êtes si riche, mademoiselle, donnez une dot à Bleuette, afin qu'elle épouse celui qu'elle aime, et qu'elle soit bien heureuse...

Une larme se balançait aux cils de sa paupière... — Il s'enfuit.

Lorsqu'il rentra dans le souterrain, la porte de la ferme s'ouvrait, et M. le marquis de Carhoat, suivi de sa fille, s'introduisait dans la salle où étaient les habillements et les munitions.

René les vit rouler vers le couloir un des tonneaux remplis de poudre.

— Mon fils Martel a raison, disait le vieillard, — il faut que Carhoat meure.

Laure répondit :

— Je suis prête, monsieur mon père. — Puis elle ajouta après un silence :

— Mais lui, notre noble Martel, pourquoi subirait-il la peine de nos fautes?.

— Martel ne mourra point, répondit le vieillard. — Ils resteront deux bons cœurs, deux âmes pures, — si René, le pauvre enfant, vit encore, — pour relever le nom de Carhoat. — Il s'arrêta et ajouta tout bas :

— Que nous avons déshonoré!

Le tonneau de poudre était dressé contre la porte de la ferme. Le vieillard y fit un trou, et alla chercher, parmi les objets qui avaient servi trois ans auparavant au siége du château de Presmes, une mèche soufrée qu'il introduisit dans le trou. — Puis il mit le feu à l'extrémité de la mèche.

Laure et lui s'éloignèrent...

René sortit de sa cachette et s'approcha lentement.

Il regarda d'un œil morne la mèche qui brûlait, qui brûlait, et qui allait se raccourcissant toujours. — Ses mains tombaient et se joignaient. Il rêvait...

La mèche brûlait et se raccourcissait.

Un sourire mélancolique vint à la lèvre de l'enfant, qui murmura le nom de Bleuette. — En ce moment des voix rauques s'élevèrent de l'autre côté de la porte : les Carhoat chantaient.

Ils chantaient dans leur langue nationale le *gwin hagwad* (vin et sang), le chant d'orgie celtique.

Les voix montaient, confuses et avinées, hurlant les vers sanglants de l'hymne barbare.

Petit René regarda la mèche qui était bien courte maintenant, et qui se raccourcissait toujours...

Il s'assit sur la terre et appuya sa tête blonde contre le tonneau de poudre.

Et, tandis que l'orgie hurlait de l'autre côté de la porte, Petit René rappelait à lui, par la pensée, les douces notes du chant de Bleuette...

Et il lui semblait entendre comme en un rêve la belle fille de la forêt prononcer bien tristement :

« En cela les gens du lieu
» Connurent le doigt de Dieu. »

— Bleuette ! ma Bleuette ! murmura-t-il, — tout le bonheur pour vous...

Il souriait un sourire d'ange.

La mèche toucha le trou. La poudre s'enflamma. Le rocher de Marlet se fendit de la base au faîte. . . . .

Il n'y avait plus qu'un trou noir à la place où s'élevait naguère la ferme de Marlet.

Le rocher s'était affaissé dans la Vanvre qui avait changé son cours. Le choc s'était fait ressentir jusqu'à Presmes et avait jeté bas la ferme de Fontaine aux Perles.

Ce ne fut point le vieux Jean Tual, gruyer de la capitainerie de Liffré, qui la releva, mais bien son gendre, maître Hervé Gastel.

Tout auprès de la ferme relevée, derrière les saules de la fontaine elle-même, on voyait une tombe avec une croix.

Sous la pierre modeste gisaient les seuls corps que l'on eût trouvés après la catastrophe de Marlet.

Les autres cadavres avaient été réduits en pièces ou brûlés.

Auprès de cette tombe, M. le marquis Martel de Carhoat, devenu l'époux de Mademoiselle de Presmes, venait bien souvent s'agenouiller avec Lucienne.

Il y avait sous cette pierre un cœur d'ange et un noble cœur brisé.

La croix portait les noms de René de Carhoat et de Laure...

Bleuette pleurait parfois en lavant son linge à la fontaine.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CLASSEMENT DES GRAVURES.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.)


EDITEURS
PARIS